

LA
SAINTE BIBLE

TEXTE DE LA VULGATE, TRADUCTION FRANÇAISE EN REGARD
AVEC COMMENTAIRES

THÉOLOGIQUES, MORaux, PHILOLOGIQUES, HISTORIQUES, ETC.. RÉDIGÉS D'APRÈS LES MEILLEURS
TRAVAUX ANCIENS ET CONTEMPORAINS

ÉVANGILE SELON S. LUC
INTRODUCTION CRITIQUE ET COMMENTAIRES

Par M. l'abbé L. Cl. FILLION

Prêtre de Saint-Sulpice, professeur d'Écriture sainte au Grand Séminaire de Lyon

TRADUCTION FRANÇAISE

Par M. l'abbé BAYLE

Docteur en Théologie et professeur d'éloquence sacrée à la Faculté de Théologie d'Aix

Ignoratio Scripturarum, ignoratio Christi est.

S. HIERON

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR

10, rue Cassette, 10

1889

IMPRIMATUR

† J. Hipp. Card. Guibert, archiepiscopus Parisiensis.

Parisii, die 1^a januarii 1882.

Pour donner une idée de l'esprit dans lequel notre travail a été conçu et exécuté, nous ne croyons pas pouvoir mieux faire que d'emprunter à saint Bernard (Ép. clxxiv, n. 9) la protestation suivante :

Romane præsertim Ecclesie auctoritati atque examini, totum hoc, sicut et cætera quæ ejusmodi sunt, unversa reservo, ipsius, si quid aliter sapio, paratus judicio emendare. »

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

ÉVANGILE SELON S. LUC

PRÉFACE

§ I. — NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR S. LUC (1).

Luc, en latin *Lucas*, en grec Λουκᾶς, est la forme abrégée de *Lucianus* (Λουκιανός), ou de *Lucilius* (Λουκιλίος), ou plus probablement de *Lucanus* (Λουκανός) : plusieurs anciens manuscrits de l'Itala (2) intitulent en effet le troisième Évangile « Evangelium secundum LUCANUM (3). »

Ce nom apparaît trois fois dans les écrits du Nouveau Testament, Col. iv, 14; Philem. 24; II Tim. iv, 11, et toujours, d'après le témoignage unanime de l'antiquité, pour désigner le troisième des évangélistes synoptiques. Mais c'est à tort que divers auteurs anciens et modernes ont essayé d'identifier S. Luc avec les deux personnages nommés « Lucius » dont il est question au livre des Actes, XIII, 1 (4), et dans l'Épître aux Romains, xvi, 21 (5).

Nous possédons sur la patrie et l'origine de S. Luc des renseignements patristiques du plus grand prix.

L'historien Eusèbe et S. Jérôme s'accordent pour le faire naître à Antioche, capitale de la Syrie. Λουκᾶς τὸ γένος ὂν τῶν ἀπ' Ἀντιοχείας, dit le premier, Hist. Eccl. III, 4. De même S. Jérôme : « Tertius (Evangelista) Lucas..., natione Syrus, Antiochensis, » Proœm. in Matth. (6) Cette tradition, bien qu'on l'ait parfois attaquée, vaut assurément les conjectures de Greswell et d'autres protestants contemporains, qui attribuent sans la moindre appa-

(1) Voyez Fabri, *Vita di S. Luca Evangelista*, Venise 1643.

(2) En particulier les Cod. Vercell., Vindobon., Cottonian. Comp. Patrizi, de *Evangel. libri tres*, I, 62.

(3) Les abréviations de ce genre étaient très fréquentes chez les Grecs et les Romains; par exemple Zénas pour Zénodore, Démas pour Démétrius, Artémas pour Artémidore, Cléopas pour Cléopater, Hermas pour Hermagoras, Alexas pour Alexandre, etc.

(4) « Sed et Lucium quidam ipsum perhibent esse Lucam qui evangelium scripsit, pro eo quod solent nomina interdum secundum patriam declinationem, interdum etiam secundum græcam romanamque proferri. » Orig., Comment. in Ep. ad Rom. xvi, 21. Comp. Baronius, *Annal.* ad ann. 58, n° 57.

(5) Voyez Ad. Maier, *Einleit. in die Schriften des N. Test.*, Fribourg 1852, p. 88.

(6) Comp. S. Jean Chrysost., Hom. in Matth. I; Tillemont, *Mémoires ecclésiast.* II, p. 60.

rence de raison aux villes de Troas ou de Philippes l'honneur d'avoir donné le jour à notre évangéliste.

S. Luc, par sa naissance, n'appartenait pas au judaïsme, mais à la gentilité. Cela ressort très clairement de l'Épître aux Colossiens, iv, 10 et ss., où S. Paul, après avoir mentionné trois de ses amis et collaborateurs, Aristarque, Marc et Jésus le Juste, en prenant soin d'ajouter qu'ils étaient Juifs d'origine (« qui sunt ex circumcissione, » v. 11), en nomme trois autres, Epaphras, Luc et Démas, sans indication du même genre, ce qui suppose que ces derniers étaient nés de parents païens. Les hébraïsmes que l'on rencontre en plusieurs endroits des écrits de S. Luc ne prouvent rien contre cette conclusion, car ils s'expliquent très bien par les sources juives auxquelles l'auteur du troisième Évangile et des Actes a dû parfois puiser. — Des quatre évangélistes, S. Luc est donc le seul qui soit issu de la gentilité. Il est très possible néanmoins, suivant une croyance qui était déjà générale du temps de S. Jérôme (1), et qui est aujourd'hui encore assez communément admise, qu'il se soit fait affilier à la religion juive en devenant prosélyte (2), avant de se convertir au christianisme. Par là s'explique sa parfaite connaissance des usages israélites.

S. Paul nous apprend que S. Luc exerçait la profession de médecin. « Salutem vos, » écrit-il aux Colossiens, iv, 14, *Lucas medicus carissimus*. » Et l'on trouve une confirmation de ce fait non seulement dans les nombreuses assertions des écrivains ecclésiastiques des premiers siècles, mais jusque dans les pages du troisième Évangile et du livre des Actes. Des termes techniques y trahissent, en effet, à différentes reprises le « Doctor medicus. » Par exemple, iv, 38, l'auteur prend soin de dire que la belle-mère de S. Pierre était malade d'une grande fièvre, πυρετῷ μεγάλῳ, expression qu'on rencontre précisément dans Galien. Dans les Actes, xiii, 11, il désigne la cécité par un mot rare, ἀλῶς, également employé par Galien. Ailleurs, Luc. xxii, 44, etc., il signale des phénomènes pathologiques que les autres évangélistes avaient passés sous silence (3). Ces traits sont assurément significatifs.

Partant de ce fait, et s'appuyant d'une part sur ce que les noms d'esclaves était fréquemment abrégés en *as* comme celui de S. Luc (4), d'autre part sur ce que, chez les Grecs et à Rome, les médecins étaient souvent de condition servile (5), divers exégètes ont prétendu que notre évangéliste aurait été un esclave affranchi. Mais rien, dans la Bible ni dans la tradition, ne vient justifier cette singulière hypothèse.

S. Luc aurait-il été peintre en même temps que médecin? C'était la croyance de S. Thomas d'Aquin (« Unde et B. Lucas dicitur depinxisse Christi imaginem quæ Romæ habetur ») (6), comme aussi celle de Simon Métaphraste au milieu du x^e siècle (7). Nicéphore (xiv^e siècle) n'est donc pas le premier, ainsi qu'on le répète souvent, à mentionner cette opi-

(1) Quæst. in Gen. c. xlvi.

(2) Voyez Matth. xxiii, 15, et le commentaire.

(3) Voyez Michaelis, *Einleit.*, II, p. 1079.

(4) Voyez p. 4, et Kitto, *Cyclopædia of bibl. Literature*, s. v. Luke.

(5) Comp. Sueton., *In Caio*, c. viii; Senec., *De benef.* III, 24; Quintil., VII, 2, n° 26.

(6) *Summa*, p. III, q. 25, a. 3.

(7) *Vita Luc.*, c. vi.

nion (1). Quoi qu'il en soit de l'authenticité des tableaux qui lui ont été attribués, il est certain, et le commentaire le fera voir à chaque instant, que S. Luc avait une âme d'artiste, et qu'il excelle dans les descriptions de tout genre, spécialement dans les portraits psychologiques (2).

A quelle époque et dans quelles circonstances S. Luc devint-il chrétien? La tradition est à peu près muette sur cette question, à laquelle on ne peut répondre, par conséquent, qu'à l'aide de conjectures plus ou moins hasardées. Toutefois, S. Luc étant originaire d'Antioche, il paraît vraisemblable qu'il ait appris à connaître et adopté la religion de Jésus dans cette ville, qui posséda de si bonne heure une chrétienté florissante, formée en grande partie d'éléments païens (3). Tertullien insinue même, adv. Marcion. iv, 2, que S. Luc aurait été converti par l'apôtre des Gentils en personne (4) : ce qui expliquerait très bien du reste leurs rapports intimes dont nous allons bientôt parler.

S. Epiphane, adv. Hær. li, 6, et d'autres auteurs à sa suite, font de S. Luc un des soixante-douze disciples. Quelques-uns des partisans de cette opinion allèguent, pour la justifier, que le troisième évangéliste a seul raconté l'envoi des soixante-douze, les instructions que Jésus leur adressa, leurs travaux et leur retour (5). Mais S. Luc les a en quelque sorte réfutés d'avance, dès le début de son Evangile (6), en affirmant d'une manière implicite qu'il ne fut pas témoin oculaire des choses qu'il raconte. Au reste, « Tertullien (7) dit comme une chose constante que S. Luc n'a point été disciple de Jésus-Christ... Le même Tertullien et S. Irénée (8) se contentent de l'appeler Homme apostolique (9). » Le canon de Muratori affirme tout aussi nettement, que S. Luc « *Dominum tamen nec ipse vidit in carne.* »

Le sentiment d'après lequel notre évangéliste serait l'un des deux disciples d'Emmaüs (10) ne repose pas sur des fondements plus solides.

Mais voici que S. Luc va devenir son propre biographe pour une partie considérable de sa vie. Sans se nommer, et pourtant d'une façon tellement claire qu'il est impossible de s'y méprendre (11), il raconte en abrégé le ministère évangélique qu'il eut le bonheur d'exercer dans la société de S. Paul pendant plusieurs années. « Le très cher médecin, » partant de Troas avec l'Apôtre des nations, au moment où celui-ci se disposait à passer en Europe pour la première fois, l'accompagna jusqu'à Philippes, en

(1) *Hist. eccl.* II, 43; *ἄκρως τὴν ζωγράφου τέχνην ἐπιστάμενος*. S. Luc aurait fait, d'après cet auteur, les portraits de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des principaux Apôtres.

(2) Voyez Manni, *Del vero pittore Luca*, Florence 1764; Faber, *Bethlehem*, passim; Bougaud, *Jésus-Christ*, 2^e édit. pp. 87, 88, 93.

(3) *Comp. Act.* xi, 49-50.

(4) « Lucas, non apostolus, sed apostolicus; non magister, sed discipulus, utique magistro minor, certe tanto posterior quanto posterioris apostoli sectator, Pauli sine dubio. »

(5) *Luc.* x, 1 et suiv.

(6) I, 1.

(7) *Loco citato*.

(8) *Lib.* i, c. 20.

(9) Calmet, *Commentaire littéral*, t. XX, p. 482, Préface sur S. Luc.

(10) *Luc.* xxiv, 43 et ss. Voyez Théophylacte, *Comm. h. l.*

(11) *Comp. S. Irénée*, Hær. III, 14. Voyez les commentaires du livre des Actes, aux passages indiqués ci-après.

Macédoine, Act. xvi, 10-17 (1). Plus tard, Act. xx, 5 et ss., nous le retrouvons dans cette même ville avec son illustre maître : ils traversent de nouveau l'Hellespont, mais en sens contraire, pour rentrer à Troas, d'où ils font route ensemble vers Jérusalem en passant par Milet, Tyr et Césarée. Ibid. xx, 13-xxi, 17. Tout trahit le témoin oculaire dans ce récit plein de détails intéressants. C'est sur ces entrefaites qu'eut lieu l'arrestation de S. Paul à Jérusalem et sa longue incarcération à Césarée. Quand le grand Apôtre, après son appel à César, fut dirigé sur Rome avec d'autres prisonniers, son fidèle S. Luc le suivit encore et partagea son naufrage, ce qui nous a valu l'une des narrations les plus vivantes et les plus instructives du Nouveau Testament. Cf. Actes, xxvii, 1-xxviii, 16.

Quelques années après, durant sa seconde captivité romaine, S. Paul nous montre lui-même S. Luc à ses côtés, comme un ami dont rien ne peut ébranler l'attachement : « Lucas est mecum solus ». II Tim. iv, 11 (2).

Que devint l'évangéliste après la glorieuse mort de son maître ? Les sources certaines nous abandonnent ici, et nous ne pouvons parler que d'après des traditions presque toujours indécisées et flottantes, quand elles ne sont pas directement contradictoires. On nous le montre du moins comme un missionnaire infatigable, qui porta en de nombreuses contrées, même jusque dans les Gaules d'après le témoignage de S. Epiphane (3) le nom et la doctrine du Seigneur Jésus. L'Achaïe semble toutefois avoir été le principal théâtre de ses travaux (4).

Il mourut martyr (5), à un âge assez avancé (6), probablement durant le dernier quart du premier siècle chrétien. Sédulius (7) dit expressément qu'il avait gardé, comme S. Paul, une virginité perpétuelle. En 357, la vingtième année du règne de Constance, ses précieux restes furent solennellement transportés à Constantinople (8). C'est en vertu d'une tradition légendaire qu'on montre aujourd'hui son tombeau parmi les ruines d'Ephèse (Voyez Wood, *Discoveries at Ephesus*, et Green, *Pictures from Bible Lands*, p. 100).

L'Eglise célèbre sa fête le 18 octobre (9).

§ II. — AUTHENTICITÉ DU TROISIÈME ÉVANGILE.

L'authenticité du troisième évangile n'est pas moins certaine que celle

(1) Voyez V. Annessi, *Atlas géogr.* pl. XIX ; R. Riess, *Atlas de la Bible*, pl. V. Suivant S. Jérôme, *De viris ill.* c. vii, le disciple qui accompagna Tite à Corinthe pour y recueillir les aumônes des fidèles au nom de S. Paul (II Cor. viii, 18 et ss.), ne serait autre que S. Luc.

(2) Pour la chronologie de cette partie de l'histoire de S. Luc, voyez Drach, *Épîtres de S. Paul*, pp. LXXII et LXXIII.

(3) *Hær.* l. II, 11.

(4) Comp. S. Grég. de Naz. *Orat.* xxxiii, 11 ; *Carm. XII de veris S. Script. libris*. Voyez D. Calmet, *Préface sur S. Luc*, p. 483.

(5) En Grèce, pendu à un olivier, d'après Nicéphore, *Hist. Eccl.* II, 43 ; en Bithynie, suivant S. Isidore, *De ortu et de obitu Patrum*, c. xcii.

(6) A soixante-quatorze ou à quatre-vingt-un ans, selon les différentes traditions. Voyez Nicéphore et S. Isidore, l. c.

(7) *Argum. in Luc. Collect.* nov. Vol. ix, p. 177.

(8) Comp. S. Jérôme, *De vir. illustr.*, c. vii ; S. Jean Damasc. ap. *Spicil. rom.* ed. Mai, t. IV, p. 352.

(9) Voyez le Martyrologe romain, hac die.

des deux premières biographies de N.-S. Jésus-Christ (1). Nous avons, pour la démontrer, des témoignages nombreux, qui remontent jusqu'aux temps apostoliques (2). Nous pourrions dire que l'authenticité du livre des Actes, dont on a établi ailleurs (3) l'existence par les raisonnements les plus plausibles, est un sûr garant de celle de notre évangile, l'auteur des deux écrits étant le même, et affirmant en termes formels, Act. 1, 1, qu'il n'a composé le second que pour compléter le premier. Mais, pour le moment, nous ne voulons faire appel qu'à la tradition proprement dite.

I. Les témoignages *directs*, c'est-à-dire ceux qui désignent nommément S. Luc comme l'auteur du troisième évangile, ne dépassent pas, il est vrai, le second siècle. Toutefois, il faut remarquer « qu'ils ne sont point l'expression du sentiment individuel des écrivains chez qui ils se rencontrent, mais qu'ils apparaissent accidentellement, comme l'expression de la conviction antique, non interrompue et non contestée, de l'Eglise entière. Ces écrivains expriment le fait comme une chose que personne n'ignore. Ils n'auraient pas songé à l'énoncer si une circonstance spéciale ne les y avait appelés. Par ce caractère ecclésiastique, tout à la fois universel et héréditaire, ces témoignages, lors même qu'ils ne datent que du II^e siècle, nous permettent donc de constater la conviction du premier. Ce qui régnait alors, en effet, ce n'était pas la critique individuelle, mais la tradition (4). » Le silence de Papias, que les rationalistes aiment à nous opposer, n'enlève donc à S. Luc aucun de ses droits d'auteur (5).

Le premier témoignage formel est celui de S. Irénée. Il est extrêmement net et précis : Δουκᾶς δὲ ὁ ἀκόλουθος Παύλου τὸ ὑπ' ἐκείνου κηρυσσόμενον εὐαγγέλιον ἐν βιβλίῳ κατέθετο. Hær. III, 1 ; comp. XIV, 1. Du reste, le grand évêque de Lyon cite plus de quatre-vingt fois le troisième évangile.

A la même époque (fin du second siècle), le Canon de Muratori (6) promulguait comme il suit, dans son curieux latin, l'authenticité de l'évangile selon S. Luc : « Tertio (tertium) Evangelii librum secundo (secundum) Lucam. Lucas iste medicus post ascensum Christi, cum eo (eum) Paulus quasi ut juris studiosum secundum assumpsisset, numine (nomine) suo et opinione concriset (conscripsit) ; Dominum tamen nec ipse vidit in carne, et idem, prout assequi potuit, ita et ab nativitate Joannis incipet (incipit) dicere. »

Tertullien n'est pas moins explicite : « In summa, si constat id verius quod prius, id prius quod ab initio, quod ab apostolis, pariter utique constabit, id esse ab apostolis traditum, quod apud ecclesias apostolorum fuerit sacrosanctum... Dico itaque apud illas, nec jam solum apostolicas, sed

(1) « Rien de très grave, ce sont les paroles de M. Renan, ne s'oppose à ce qu'on tienne Luc pour l'auteur de l'Evangile qu'on lui attribue. Luc n'avait pas assez de célébrité pour qu'on exploitât son nom en vue de donner de l'autorité à un livre. » *Les Evangiles*, Paris 1877, p. 252. Même ainsi formulé l'aveu ne laisse pas d'avoir son prix.

(2) Nous laissons de côté les preuves intrinsèques, dont la force probante nous paraît contestable. Voyez Langen, *Grundriss der Einleit. in das N. T.*, Fribourg 1868, p. 44 et suiv.

(3) Voir le commentaire. Préface, § 1.

(4) Godet, *Commentaire sur l'Evangile de S. Luc*, 2^e édit., t. I, p. 32.

(5) Le lecteur se rappelle que Papias attribue expressément à S. Matthieu et à S. Marc la composition du premier et du second Evangile. Voir nos commentaires, t. I, p. 8 ; t. II, p. 4. On sait du reste que nous ne possédons que de rares fragments des œuvres de Papias.

(6) Voyez sur cette pièce importante le P. de Valroger, *Introd. hist. et crit. aux livres du N. T.*, t. I, p. 76 et suiv.

apud universas, quæ illis de societate sacramenti confœderantur, id evangelium Lucæ ab initio editionis stare, quod eum maxime tuemur (1). » On le voit, comme nous le disions plus haut, nous n'entendons pas seulement ici le sentiment privé d'un grand docteur, mais la croyance de toute l'ancienne Eglise.

Origène, cité par Eusèbe, Hist. Eccl. vi, 25, s'exprime ainsi sur le troisième évangile : Καὶ τρίτον τὸ κατὰ Λουκᾶν, τὸ ὑπὸ Παύλου ἐπακροούμενον εὐαγγέλιον, τοῖς ἀπὸ τῶν ἑθνῶν πεποιηκότα (2).

Eusèbe lui-même n'hésite pas à admettre cet évangile parmi les *δημιουργούμενα*, c'est-à-dire parmi les livres sacrés universellement reconnus comme authentiques dans la primitive Eglise. Cf. Hist. eccl. iii, 4.

S. Jérôme enfin, car il est inutile de descendre plus bas que le quatrième siècle (3), écrit dans son traité *De viris illustr.*, c. vii : « Lucas medicus Antiochensis, ut ejus scripta indicant, græci sermonis non ignarus fuit; sectator Pauli et omnis peregrinationis ejus comes. Scripsit Evangelium. »

On peut également regarder comme des témoins directs du plus grand prix les antiques traductions latines (l'Itala et la Vulgate), syriaques, égyptiennes, etc., qui intitulent le troisième évangile « Secundum Lucam. »

II. Les témoignages *indirects* sont peut-être encore plus importants, soit parce qu'ils remontent beaucoup plus haut, soit parce que nous les recevons de la bouche des écrivains hérétiques tout aussi bien que de celle des auteurs orthodoxes, soit enfin parce qu'il nous prouvent que le troisième évangile a toujours été ce qu'il est aujourd'hui (4).

1° Les écrivains orthodoxes. — S. Justin, dont les citations multiples nous ont été si précieuses pour établir l'authenticité du premier évangile, ne nous sera pas ici d'un moindre secours. Recueillons d'abord quelques aveux significatifs d'exégètes rationalistes. « La connaissance qu'a Justin de l'évangile de Luc, dit Zeller, est démontrée par une série de textes dont les uns sont à n'en pas douter, les autres selon toute vraisemblance, des emprunts faits à cet écrit (5). » « Outre Matthieu et Marc..., Justin utilise encore l'évangile de Luc, » écrit Hilgenfeld (6). Et Volkmar : « Justin connaît nos trois évangiles synoptiques, et les extrait presque en entier (7). » Quelques rapprochements justifieront ces dires.

Dialog. c. c : « La Vierge Marie, quand l'ange Gabriel lui annonça que

(1) Adv. Marcion. iv, 5.

(2) Comparez Clem. Alex., *Strom.* i, 24.

(3) Voir d'autres nombreuses citations dans le savant ouvrage de M. Westcott, *A general survey of the Canon of the New Testament*, 2^e édit. Londres 1866.

(4) Le lecteur studieux trouvera des documents assez complets sur cette question dans Davidson, *Introduction to the study of the N. T.*, Londres 1868, t. II, pp. 19-25; Feilmoser, *Einleitung in die Bücher des N. B.*, 2^e édit. pp. 180 et ss.; L. Hug, *Einleitung in die Schriften des N. T.*, 3^e éd. t. I, pp. 35 et ss.; C. Tischendorf, *Wann wurden unsere Evangelien verfasst?* 4^e éd. p. 16 et ss.; Westcott, *l. c.*, p. 83 et ss. Nous devons nous borner ici aux principales indications.

(5) *Apostelgeschichte*, p. 26.

(6) *Der Kanon*, p. 25. Comp., du même auteur, *das Evangel. Justin's*, pp. 101 et ss.

(7) *Ursprung unserer Evangelien*, p. 94. Comp. Semisch, *die Denkwürdigkeiten Justin's*, pp. 434 et ss.

l'Esprit du Seigneur viendrait sur elle et que la puissance du Très-Haut la couvrirait de son ombre, et que par conséquent l'être saint qui naîtrait d'elle serait le Fils de Dieu, répondit : Qu'il me soit fait selon ta parole (1) ! » Comparez Luc. I, 26-30.

Dialog. c. LXXVIII : « Le premier recensement étant alors fait en Judée sous Cyrinus, (Joseph) était venu de Nazareth, où il habitait, à Bethléem, où nous le trouvons maintenant, pour se faire inscrire. Il appartenait en effet à la tribu de Juda, qui habitait cette contrée. » Comp. Luc. II, 2.

Dialog. c. CIII : « Dans les mémoires composés, comme je l'ai dit, par les Apôtres et leurs disciples, il est raconté que la sueur découla par gouttes (de Jésus), tandis qu'il pria et disait : Que cette coupe, s'il est possible, s'éloigne de moi ! » Comp. Luc. XXII, 44.

Dialog. c. CV : « Expirant sur la croix, il dit : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » Comparez Luc. XXIII, 46.

Rapprochez semblablement *Dial.* LI de Luc. XVI, 16 ; *Apol.* I, 16 et *Dial.* CI de Luc. XVIII, 19 ; *Apol.* I, 19 de Luc. XX, 34 ; *Apol.* I, 66 de Luc. XXII, 19, etc.

La lettre des Eglises de Lyon et de Vienne (2), écrite en l'année 177, cite clairement Luc. I, 5 et 6.

Dans celle de S. Clément de Rome, c. XIII, Volkmar lui-même reconnaît un texte de S. Luc, VI, 31, 36-38 (3).

2° Les écrivains hétérodoxes (4). — Cerdon admettait l'autorité du troisième évangile, comme nous l'apprend un ancien livre attribué à Tertullien : « Solum evangelium Lucæ, nec tamen totum, recipit (Cerdo) (5). »

Dans les *Philosophoumena*, VI, 35 et VII, 26, nous voyons Basilide et les Valentinien citer notre évangile (I, 15), preuve qu'ils en acceptaient l'authenticité (6). Héracléon en commente plusieurs passages (7) ; Théodote argumente sur divers autres textes (8). De même les *Homélies clémentines*, comme on le voit en établissant une comparaison entre les passages suivants : Hom. XII, 35, XIX, 2 et Luc. X, 18 ; Hom. IX, 22 et Luc. X, 20 ; Hom. III, 30 et Luc. IX, 5 ; Hom. XVII, 5 et Luc. XVIII, 6-8, etc. (9).

Mais, de tous les témoignages hérétiques favorables à l'authenticité du troisième évangile, le plus important et le plus célèbre est celui du gnostique Marcion (vers 138 de l'ère chrétienne). Désireux de faire disparaître du christianisme tout élément qui rappelât le Judaïsme, cet hérésiarque trancha, coupa à sa guise dans les écrits du Nouveau Testament, dont il garda seulement quelques épîtres de S. Paul et l'évangile selon S. Luc, non sans leur avoir fait subir des changements et des modifications considérables, pour les approprier à son système. Nous avons pour témoins de ce fait plusieurs Pères, qui lui donnèrent un grand retentissement par

(1) Voir aussi *Apol.* I, 33.

(2) Ap. Euseb. *Hist. eccl.* V, 1.

(3) Maier, *Einleit.*, p. 447, mentionne quelques autres citations moins certaines provenant d'écrivains apostoliques.

(4) Voyez Westcott, *I. c.*, p. 237 et suiv.

(5) Pseudo-Tertull., *De præscript. hæ.* c. LI.

(6) Comparez aussi S. Irénée, *Hær.* I, 8, 4, et Luc. II, 29, 36.

(7) III, 47 ; XII, 8, 9, ap. Clem. Al., à la suite des *Stromates*.

(8) Theodoti *Eclogie*, c. V, 44, 85.

(9) Voyez Credner, *Beiträge*, t. I, pp. 284-330 ; Zeller, *Apostelgesch.*, p. 53.

leurs dénonciations énergiques. « Et super hæc, dit S. Irénée, id quod est secundum Lucam evangelium circumcidens, et omnia quæ sunt de generatione Domini conscripta auferens, et de doctrina sermonum Domini multa auferens..., semetipsum esse veraciorem quam sunt hi, qui evangelium tradiderunt apostoli, suasit discipulis suis; non evangelium, sed particulam evangelii tradens eis (1). » Tertullien écrivait de même : « Lucam videtur Marcion elegisse quem cæderet (2). » Comparez Orig. *Contr. Celsum* II, 27; S. Epiphane, *Adv. Hær.* XLII, 11; Théodoret, *Hæret. Fab.* I, 24 (3).

Que suit-il de ce traitement infligé par Marcion au récit de S. Luc, de manière à former ce que le fameux gnostique appelait fièrement « l'évangile du Christ? » La conclusion évidente est que le troisième évangile préexistait à Marcion, qu'il était reçu dans l'Eglise dès la première moitié du second siècle. — Mais les rationalistes ont prétendu tout autre chose (4). Prenant pour base le fait que nous avons signalé, ils ont osé soutenir, malgré l'interprétation si claire qu'en avaient donnée les Pères les plus anciens et les plus instruits, que, bien loin de tirer son origine du troisième évangile canonique, la composition arbitraire de Marcion est beaucoup plus ancienne que l'œuvre dite de S. Luc, celle-ci n'étant en réalité qu'un remaniement tardif de celle-là. De pareilles assertions mériteraient à peine une réponse. La Providence a néanmoins permis que d'autres rationalistes devinssent sur ce point d'ardents défenseurs de la vérité, et qu'ils dévoilassent au grand jour les secrètes manœuvres de leurs rivaux : « Cette opinion, écrit Hilgenfeld (5), a méconnu la tendance réelle de l'évangile marcionite, dans le but d'attribuer au texte canonique LA DATE LA PLUS RÉCENTE POSSIBLE. » « Nous pouvons admettre comme démontré et généralement accepté, dit pareillement Zeller, non seulement que Marcion a employé un évangile plus ancien, mais encore qu'il l'a retravaillé, modifié, souvent abrégé, et que cet évangile plus ancien n'était autre... que notre S. Luc (6). » La question est donc désormais tranchée, et Marcion devient, quoique malgré lui, un garant de l'authenticité du troisième évangile.

Ajoutons enfin que le païen Celse (Cfr. Orig. *adv. Celsum*, II, 32) connaît les difficultés exégétiques qui proviennent des généalogies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, preuve que l'Evangile selon S. Luc existait de son temps.

(1) *Hær.* I, 27, 2.

(2) *Contr. Marcion.*, IV, 2.

(3) On trouvera dans Thilo, *Cod. apocryph. N. T.*, pp. 404-486, et dans Volkmar, *das Evangel. Marcion's*, pp. 450-474, des fragments considérables de l'évangile de Marcion, recueillis à travers les écrits des Pères.

(4) A la fin du XVIII^e siècle Semler et Eichhorn, de nos jours Schwegler, Baur, Ritschl (*das Evangel. Marcion's u. das kanonische Evangel. des Lucas*, Tubing. 1846), etc.

(5) *Die Evangelien*, p. 27.

(6) *Apostelgeschichte*, I. c. Volkmar, *das Evangel. Marcion's*, Leipzig 1852, développe savamment la même thèse. Cédant à ces raisons, Ritschl s'est vu obligé de se rétracter, *Theolog. Jahrb.*, 1854, pp. 528 et ss. Voyez encore, sur cette « questio vexata » des rapports de S. Luc et de Marcion, Hahn, *das Evang. Marcion's*, Königsburg 1824; Heim, *Marcion, sa doctrine et son évangile*, Strasbourg 1862; Mgr Meignan, *Les Evangiles et la critique au XIX^e siècle*, Bar-le-Duc 1864, pp. 347 et ss.

On a parfois attribué un caractère apocryphe aux deux premiers chapitres, qui racontent l'histoire de la Sainte Enfance de Jésus. Cette opinion, qui n'avait aucune base sérieuse, a été depuis longtemps abandonnée. Aujourd'hui, les critiques sont d'accord pour admettre l'Evangile tout entier, ou pour le rejeter tout entier (1).

§ III. — LES SOURCES DE S. LUC.

I. S. Luc, nous l'avons vu dans la notice biographique qui ouvre ce volume, a eu de longues et intimes relations avec l'Apôtre des Gentils. « A priori » nous devons nous attendre à trouver dans son Evangile quelques reflets de la doctrine et du style de S. Paul. Mais voici que, grâce à la tradition et à la critique, nos conjectures sur ce point vont se changer en une complète certitude.

Λουκᾶς δὲ, lisons-nous dans S. Irénée (2), ἀκόλουθος Παύλου, τὸ ὑπ' ἐκείνου κηρυσσόμενον εὐαγγέλιον ἐν βιβλίῳ κατέθετο. Origène dit semblablement : καὶ τὸ τρίτον τὸ κατὰ Λουκᾶν τὸ ὑπὸ Παύλου ἐπαινούμενον εὐαγγέλιον (3). Tertullien (4), après avoir appelé S. Paul le « magister » et l' « illuminator Lucæ », ajoute : « Nam et Lucæ digestum Paulo adscribere solent. Capit magistrorum videri quæ discipuli promulgarint (5). » L'auteur de la *Synopsis S. Scripturæ* faussement attribuée à S. Athanase (6), écrit aussi que τὸ κατὰ Λουκᾶν εὐαγγέλιον ἐπηγορεύθη μὲν ὑπὸ Παύλου τοῦ ἀπόστολου, συνέγραψε δὲ καὶ ἐξέδοθη ὑπὸ Λουκᾶ. Enfin, plusieurs Pères assurent que, selon l'enseignement de divers exégètes qui vivaient de leur temps, S. Paul aurait voulu désigner directement le troisième Evangile toutes les fois que, dans ses Epîtres, il emploie cette expression : Mon Evangile (7). Φασὶ δὲ ὡς ἄρα τοῦ κατ' αὐτὸν (Λουκᾶν) εὐαγγελίου μνημονεύειν ὁ Παῦλος εἴωθεν, ὑπὸ τῆς ὥς περὶ ἰδίου τινος εὐαγγελίου γράφων ἔλεγε, Κατὰ τὸ εὐαγγέλιον μου. Eusèbe, *Hist. eccl.* III, 4. « Quidam suspicantur quotiescumque in epistolis suis Paulus dicit : Juxta evangelium meum, de Lucæ significare volumine. » S. Jérôme, *De viris illustr.* c. VII (8).

Sans doute nous ne devons pas prendre trop à la lettre ces divers passages : S. Luc lui-même s'y opposerait (9). Il ressort toutefois très clairement de leur ensemble que S. Paul a joué un rôle important dans la composition du troisième Evangile. Son influence devient tout-à-fait palpable si, de la tradition, nous passons à l'examen de plusieurs faits qui ont depuis assez longtemps attiré l'attention des interprètes et des critiques.

Premier fait. S. Paul a inséré dans sa première Epître aux Corinthiens, XI, 23 et suiv., le récit de l'institution de la divine Eucharistie : or, la narration parallèle de S. Luc, XXII, 19 et suiv., d'une part s'écarte de

(1) Voyez Langen, *Grundriss der Einl.*, p. 45 ; Maier, *Einleitung*, p. 448 et ss.

(2) *Hær.* III, 4. Cfr. XIV, 4.

(3) Ap. Euseb. *Hist. eccl.* VI, 25.

(4) *Contr. Marcion.* IV, 2.

(5) *Ibid.*, IV, 5.

(6) P. 453.

(7) Par exemple, Rom. II, 46 ; XVI, 25 ; II Tim. II, 8.

(8) Comp. S. Jean Chrys. *Hom. I in Act. Apost.* ; Orig. *Hom. I in Luc.*

(9) Voyez I, 4 et ss.

celle des deux autres synoptiques (1), d'autre part coïncide d'une manière presque verbale avec celle de S. Paul. Cette coïncidence n'est certainement pas accidentelle (2).

Second fait. On remarque, dans les écrits du grand Apôtre et dans l'Evangile selon S. Luc, un grand nombre d'idées communes. Comme son maître, l'Évangéliste relève à chaque instant le caractère universel de la religion du Christ; il parle de la justification par la foi, de l'activité de la grâce divine dans la rémission des péchés, etc. Voyez en particulier les passages suivants : I, 28, 30, 68 et ss.; II, 31 et 32; IV, 25 et ss.; VII, 36 et ss.; IX, 56; XI, 13; XIV, 16 et ss.; XVII, 3 et ss., 11 et ss.; XVIII, 9 et ss., etc., (3).

Troisième fait. Souvent, la ressemblance n'existe pas seulement entre les pensées : elle atteint même les expressions. Nous pourrions, à la façon de Holtzmann (4) et de Davidson (5), remplir des pages entières de locutions communes à S. Paul et à S. Luc. Il suffira d'en citer quelques-unes, choisies parmi celles qui n'ont été employées que par ces deux écrivains sacrés : Ἀδελος, Luc. XI, 44 et I Cor. XIV, 8; αἰφνίδιος, Luc. XXI, 34 et I Thess. V, 3; αἰχμαλωτίζειν, Luc. XXI, 24 et II Cor. X, 5; ἀλλ' οὐδέ, fréquemment de part et d'autre; ἀναλῶσαι, Luc. IX, 54 et Gal. V, 15, II Thess. II, 8; ἀναπόδομα, Luc. XIV, 12 et Rom. XI, 9; ἀπολύτρωσις, Luc. XXI, 18 et souvent dans S. Paul; ἀροτριᾶν, Luc. XVII, 7 et I Cor. IX, 10; ἐκδιώκειν, Luc. XI, 49 et I Thess. II, 15; ἐπιμελεῖσθαι, Luc. et I Tim. III, 5; κατὰγειν, Luc. V, 11, Actes, et Rom. X, 6; κυριεύειν, Luc. XXII, 25 et Rom. VI, 9; ὁπτασία, Luc., Act. et II Cor. XII, 1; πανουργία, Luc. XX, 23 et II Cor. IV, 2, XI, 3; ὑπωπιάζειν, Luc. XVIII, 5 et I Cor. IX, 27, etc., etc. Comparez aussi Luc. IV, 22 et Col. IV, 6; Luc. IV, 36 et I Cor. II, 4; Luc. VI, 36 et II Cor. I, 3; Luc. VI, 48 et I Cor. III, 10; Luc. VIII, 15 et Col. I, 10, 11; Luc. X, 8 et I Cor. X, 27; Luc. XI, 36 et Eph. V, 13; Luc. XI, 41 et Tit. I, 15, etc. On le voit, « l'esprit de l'évangéliste était tout imprégné des vues et de la phraséologie de S. Paul (6). » Aussi les critiques même les plus sceptiques avouent-ils qu'il est impossible de méconnaître l'affinité qui existe entre l'Evangile selon S. Luc et les épîtres de S. Paul (7).

II. De même que S. Pierre (8), S. Paul a donc aussi d'une certaine manière son Evangile. Néanmoins, s'il exerça sur la rédaction de S. Luc une influence incontestable, il ne l'exerça pas d'une manière exclusive. La tradition est de nouveau très explicite sur ce point. S. Irénée, *Hér.* III,

(1) Comp. Matth. XXVI, 26 et ss., et Marc. XIV, 22 et ss.

(2) Comparez encore d'un côté Luc. X, 7; I Tim. V, 18, de l'autre Matth. X, 44.

(3) Voir aussi ce que nous dirons plus bas du but et du caractère du troisième Evangile, §§ 4 et 5.

(4) *Die synopt. Evangelien*, Leipzig 1863, pp. 346 et ss.

(5) *Introduction*, t. II, pp. 42 et ss.

(6) Davidson, l. c., p. 49.

(7) Voir Gilly, *Précis d'introduction à l'Écriture Sainte*, t. III, p. 221. Il est vrai que quelques-uns d'entre eux, par exemple l'Anonyme saxon (Cfr. l'excellent ouvrage de M. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. I, p. 24 et ss. de la 2^e édit.) et l'école de Tubingue (ibid. p. 79 et ss.), ont conclu de là que notre Evangile est « un écrit de tendance » destiné à opérer une conciliation entre le *Paulinisme* et le *Pétrinisme*; mais nous avons vu ailleurs (Commentaire sur S. Matth., p. 48) le cas qu'il faut faire de pareilles assertions.

(8) Voyez l'*Evangile selon S. Marc*, p. 44 et 42.

10, 1, appelle S. Luc « sectator et discipulus Apostolorum (1) ». S. Jérôme dit de lui, d'après des témoignages antérieurs, qu'il n'avait pas seulement appris l'Evangile de la bouche de l'Apôtre S. Paul, « SED ET A CETERIS APOSTOLIS (2). » Suivant Eusèbe (3), Λουκᾶς... τὰ πλεῖστα συγγεγονώς τῷ Παύλῳ, καὶ τοῖς λοιποῖς δὲ οὐ παρέργως τῶν ἀποστόλων ὠμιλῆνός, ἥς ἀπὸ τούτων προσέκτετατο ψυχῶν θεραπευτικῆς, ἐν δυσὶν ἡμῖν ὑποδείγματα θεοπνεύστοις καταλέλοιπε βιβλίοις.

Mais S. Luc est lui-même encore plus affirmatif dans son Prologue, I, 1 et ss. : « Quoniam quidem multi conati sunt ordinare narrationem quæ in nobis completæ sunt rerum, sicut tradiderunt nobis qui ab initio ipsi viderunt et ministri fuerunt sermonis, visum est et mihi, assecuto omnia a principio diligenter, ex ordine tibi scribere, optime Theophile (4). »

L'évangéliste S. Luc n'ayant pas eu le bonheur de contempler de ses propres yeux les événements divins qu'il voulait raconter, fait ainsi connaître à ses lecteurs à quelles sources il recourut pour se procurer des matériaux bien authentiques. Avant tout, il s'adressa à des témoins oculaires de la vie de Jésus (5), et il recueillit de leur bouche les traditions qu'ils avaient fidèlement conservées. Or, « si nous cherchons, dans le cercle des Apôtres, quels hommes peuvent lui avoir fourni des renseignements, l'histoire nous montrera d'abord S. Barnabé, fondateur de l'Eglise d'Antioche..., ensuite S. Pierre, avec lequel S. Luc fit certainement connaissance à Antioche..., puis S. Jacques de Jérusalem, frère du Seigneur, avec lequel notre évangéliste entra en relation (Act. XXI, 18), et qui, étant membre de la sainte Famille, pouvait lui donner les renseignements les plus sûrs au sujet des premiers temps de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ (6). » Dans le cercle moins intime, il est vrai, mais plus nombreux des disciples, il fut plus facile encore à S. Luc de recueillir de précieuses informations sur le ministère du Sauveur. Ses longs voyages, ses séjours à Jérusalem, à Antioche, à Césarée de Palestine, en Grèce, à Rome, durent le mettre en rapport avec cent personnes dignes de foi, qui lui apprirent sur Notre-Seigneur Jésus-Christ les ravissants détails qu'il nous a seul conservés.

La tradition orale, telle fut donc la principale source à laquelle il puisa. Mais il eut aussi à sa disposition les documents écrits dont il parle dans son Prologue. C'étaient, comme nous dirions aujourd'hui, des « Essais » plus ou moins considérables, s'occupant, les uns peut-être de la vie entière de Jésus, les autres, la plupart sans doute, du compte-rendu fragmentaire de telle ou telle partie de son ministère public, par exemple, de ses discours, de ses miracles, d'autres encore de son Enfance, de sa Pas-

(1) Comp. III, 14, 1 et 2.

(2) *De viris illustr.* I. c.

(3) *Hist. eccl.* III, 4.

(4) Voyez le Commentaire.

(5) S. Paul ne l'avait pas été.

(6) De Valroger, *Introduction hist. et critique aux livres du N. T.*, t. II, p. 77 et suiv. Petrus Cantor (+ vers la fin du XIII^e siècle) pensait déjà que S. Luc avait recueilli de la bouche même de la Très-Sainte Vierge la plupart des traits qui remplissent les deux premiers chapitres de son Evangile. Comp. Pitra, *Spicilegium Solesmense*, II, 67; Wiseman, *Mélanges religieux*, etc., p. 466 et ss. Cette pieuse opinion n'a rien que de très vraisemblable; aussi a-t-elle été adoptée même par des exégètes protestants. Cfr. entre autres Grotius, *Annotat. in Luc.* II, 5.

sion, etc. S. Luc puisa dans une pièce de ce genre sa généalogie de Jésus, III, 23 et ss., probablement aussi le « Benedictus », le « Magnificat », le « Nunc dimittis », sinon tout le récit des premières années du Précurseur et de Jésus (1). — A-t-il également mis à profit les Évangiles de S. Matthieu et de S. Marc, composés, selon toute vraisemblance, avant le sien ? Les critiques se sont prononcés en sens contradictoires sur cette question, qui a été de nos jours vivement débattue. On trouvera dans notre Introduction générale les éléments de cette grave et délicate controverse, qui ne forme qu'une partie accessoire dans la vaste discussion relative aux rapports réciproques des trois synoptiques.

C'est d'une façon toute arbitraire que divers rationalistes d'outre-Rhin ont essayé de reconstituer exactement, dans le détail, les sources dont S. Luc fit usage pour composer l'Évangile qui porte son nom. Schleiermacher (2) s'est cru assez perspicace pour distinguer dans le troisième Évangile quatre séries de documents antérieurs à S. Luc, et compilés, cousus ensemble, par le narrateur. Kœstlin (3) constate de son côté des sources de provenance judaïque, d'autres sources d'origine samaritaine. Il n'y a rien de solide dans cette critique exagérée (4).

§ IV. — DESTINATION ET BUT DU TROISIÈME ÉVANGILE.

Ici encore, l'auteur lui-même nous fournit de précieux renseignements. Nous n'avons donc pas à insister beaucoup sur ces deux points, grâce au Prologue que nous avons cité plus haut en grande partie.

1. Chose nouvelle et même unique dans la littérature évangélique, la biographie de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon S. Luc commence par une dédicace : Ἐδοξε καὶ... σοι γράψαι, κατὰ τὴν Θεόφιλε, I, 3. Nous indiquerons dans le commentaire les principales opinions qui se sont formées dès l'antiquité la plus reculée sur ce mystérieux personnage, auquel est dédié le troisième Évangile. Il suffira de dire actuellement que ce devait être un homme d'une certaine distinction, païen d'origine et converti au Christianisme. S. Luc, se conformant à une coutume alors en vogue dans l'empire romain, le prit, suivant l'expression consacrée, pour son « patronus libri. » Mais, quoiqu'il s'adresse directement à Théophile, cela ne veut pas dire qu'il n'ait écrit en réalité que pour lui. Un livre de ce genre n'avait pas été composé pour une destination si restreinte. Par l'intermédiaire de son illustre ami, l'évangéliste présentait donc son œuvre, ainsi que les Pères l'affirmaient déjà, soit d'une manière plus spéciale aux Églises grecques (5), soit à tous les convertis de la Gentilité (6), soit même en général

(1) Voyez Maier, *Einleitung*, p. 407.

(2) *Ueber die Schriften des Lukas*, Berlin 1817. Comp. Gfrœrer, *Gesch. des Urchristenthums*, II, 4, pp. 33 et ss.

(3) *Der Ursprung u. die Composition der synopt. Evangelien*, 1853.

(4) Voir Maier. I. c., p. 406, note 2.

(5) « Lucas igitur, qui inter omnes Evangelistas græci sermonis eruditissimus fuit, quippe ut medicus, et qui Evangelium Græcis scripserit. » S. Jérôme, *Epist. xx ad Damas. Μάρκος δ' Ἰταλῇ ἔγραψε θαύματα Χριστοῦ, Λουκᾶς Ἀγαθὶ. S. Greg. Naz. Carmen de veris S. Script. libris, XII, 34. Λουκᾶς δ' Ἑλλαδὶ σεπτὰ Θεοῦ τὰς θαύματα ἔγραψεν. Id. Carm. XXII, 5, 4.*

(6) Orig. ap. Euseb. *Hist. eccl.* III, 4 : τοῖς ἀπὸ τῶν ἐθνῶν.

à tous les chrétiens (1). Un examen attentif du troisième évangile corrobore ces données de la tradition, et montre que S. Luc n'avait pas en vue, comme S. Matthieu, des lecteurs issus, au moins pour la plupart, du Judaïsme. En effet, un grand nombre de ses explications auraient été parfaitement inutiles pour des Juifs, tandis qu'elles étaient indispensables pour des Gentils. Par exemple, IV, 31, « *Descendit in Capharnaum, civitatem Galilææ* » ; VIII, 26, « *Navigaverunt ad regionem Gerasenorum, quæ est contra Galileam* » ; XXI, 37, « *Morabatur in monte qui vocatur Oliveti* » ; XXII, 1, « *Appropinquabat autem dies festus Azymorum, qui dicitur Pascha* » ; XXIII, 51, « *Ab Arimathæa, civitate Judææ* » ; XXIV, 13, « *Ibant... in castellum, quod erat in spatio stadiorum sexaginta ab Ierusalem, nomine Emmaus* », etc. Comparez II, 1 et III, 1, où l'évangéliste désigne par le règne et par le nom de deux empereurs romains la date de la naissance de Jésus et du ministère de S. Jean-Baptiste.

2. Le but du troisième évangile n'est pas moins clair que sa destination. C'est avant tout un but historique. Composer une biographie du Sauveur plus complète et mieux coordonnée que toutes celles qui avaient paru jusque-là (2), fournir par conséquent à ses lecteurs un nouveau moyen d'affermir leur foi (3), telle fut la double fin que se proposa S. Luc. C'est ce qu'exprime fort bien l'historien Eusèbe (4) : 'Ο δὲ Λουκᾶς ἀρχόμενος καὶ αὐτὸς τοῦ κατ' αὐτὸν συγγράμματος τὴν αἰτίαν προύθηκε, δι' ἣν πεποιήται τὴν σύνταξιν· δηλῶν, ὡς ἄρα πολλῶν καὶ ἄλλων προπετέστερον ἐπιτετηδευκότων διήγησιν ποιήσασθαι ὃν αὐτὸς πεπληροφόρητο λόγων, ἀναγκαίως ἀπαλλάττων ἡμᾶς περὶ τοὺς ἄλλους ἀμφοτέρου ὑπολήψεως, τὸν ἀσφαλῆ λόγον, ὃν αὐτὸς ἱκανῶς τὴν ἀλήθειαν κατελήφει, ἐκ τῆς ἡμᾶ Παύλῳ συνουσίας τε καὶ διατριβῆς καὶ τῆς τῶν λοιπῶν ἀποστόλων ὁμιλίας ὠφελημένος, διὰ τοῦ ἰδίου παρέδωκεν εὐαγγελίου. Durant l'ère apostolique, les discours et les actions de N.-S. Jésus-Christ formaient la base de l'enseignement chrétien ; la catéchèse des premiers prédicateurs s'appuyait toute entière sur la vie du Maître. En écrivant à son tour un abrégé de cette vie divine, S. Luc contribuait donc éminemment à la diffusion du christianisme. Dix-huit siècles après leur première apparition, ses pages inspirées contribuent encore à fortifier dans les cœurs les convictions chrétiennes. C'est seulement en ce sens qu'elles ont un but dogmatique (5).

§ V. — CARACTÈRE DE L'ÉVANGILE SELON S. LUC.

1. Comme nous l'avons indiqué plus haut (6), en parlant des rapports de ressemblance qui existent entre le troisième évangile et les épîtres de S. Paul, ce qui frappe surtout quand on étudie l'œuvre de S. Luc en tant qu'évangéliste, c'est son universalité. Les limites du christianisme y sont aussi vastes que le monde. Jésus y apparaît comme le Sauveur de tous les hommes sans exception, même des païens : « *imo et gentium,* » ajoute-

(1) S. Jean Chrysost., *Hom. in Matth.* I : ὁ δὲ Λουκᾶς ἄτε κοινῇ πᾶσι διαλεγόμενος.

(2) Comp. I, 1-3.

(3) « *Ut cognoscas eorum verborum, de quibus eruditus es, veritatem* », I, 4.

(4) *Hist. eccl.* III, 24.

(5) Voyez p. 40, note 7.

(6) P. 40.

rons-nous avec S. Paul. Aucune distinction n'y est établie, sous le rapport du salut, entre les Juifs et les Gentils, les Grecs et les barbares, les justes et les pécheurs : on dirait plutôt que si, d'après S. Luc, il y a quelque privilège à ce point de vue, ce sont les Gentils, les barbares et les pécheurs qui en jouissent (1).

Citons quelques exemples à l'appui de cette théorie. S. Luc, III, 23 et ss., communiquant à ses lecteurs la généalogie de Jésus, ne remonte pas seulement jusqu'à Abraham, ainsi qu'avait fait S. Matthieu ; d'anneau en anneau, il va jusqu'au père de toute l'humanité : « Qui fuit Adam, qui fuit Dei. » A la naissance du Rédempteur, les anges, après avoir annoncé d'abord ce grand événement à des pasteurs juifs, se hâtent d'en indiquer les heureuses conséquences pour tous les hommes : ἐν ἀνθρώποις εὐδοκία, II, 14 (2). Quarante jours plus tard, c'est la bouche d'un fils de Jacob qui profère ces mots sublimes : « Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel, » II, 32. Au début de sa vie publique, Jésus lui-même, à propos d'un passage d'Isaïe, rappelle bien haut à ses compatriotes que, dès les jours d'Elie et d'Elisée, des païens avaient reçu les bénédictions divines de préférence aux Israélites. Cfr. IV, 25-27. Ailleurs, IX, 52-56, XVII, 11-16, nous le voyons accorder ses bienfaits même aux Samaritains maudits. La parabole du festin, XIV, 16-24, annonce de même que les Gentils auront part au salut messianique.

Par combien de traits analogues S. Luc ne relève-t-il pas la prédilection accordée par le bon Pasteur aux âmes les plus pauvres, les plus égarées ! Qu'il suffise de mentionner ceux de la pécheresse, VII, 37 et ss., et de l'enfant prodigue, XV, 11 et ss., comme deux des types les plus célèbres (3).

Tandis qu'il met ainsi constamment en relief les dispositions bienveillantes que Dieu nourrit, non-seulement à l'égard des Juifs, mais encore à l'égard des païens et des pécheurs, S. Luc passe sous silence les détails qui auraient pu blesser les convertis du paganisme (4), ou du moins qui présentaient moins d'intérêt pour eux (5).

2. Nous indiquerons mieux encore le caractère du troisième évangile en faisant voir la manière dont S. Luc a tracé le portrait de Jésus.

Fidèle à sa promesse, il a donné à l'Eglise la plus complète de toutes les biographies du divin Maître (6). Prenant le mystère de l'Incarnation pour point de départ, il conduit le lecteur jusqu'à l'Ascension de Jésus, à travers tous les faits principaux qui constituent notre rédemption. Sans lui, nous

(1) Nous ne voulons pas dire, assurément, que les autres récits évangéliques n'enseignent pas la même doctrine : mais nous essayons de mettre en lumière le côté *spécifique et caractéristique* du troisième Évangile. Voyez Bougaud, *Jésus-Christ*, 2^{me} éd., pp. 89 et ss.

(2) Comparez II, 4 et ss., où Jésus nous est montré comme un sujet de César, comme un citoyen de l'empire romain.

(3) « A peine est-il une anecdote, une parabole propre à Luc qui ne respire cet esprit de miséricorde et d'appel aux pécheurs.... L'Évangile de Luc est par excellence l'Évangile du pardon. » E. Renan, *les Évangiles*, p. 266 et ss. Il est vrai que M. Renan ajoute aussitôt : « Toutes les détorses lui sont bonnes (à S. Luc) pour faire de chaque histoire évangélique une histoire de pécheurs réhabilités. » De quel côté sont vraiment les « détorses » ?

(4) Voyez Patrizi, *de Evangelis*, I, 78.

(5) Davidson, *Introduction*, t. II, p. 44 et suiv.

(6) « On a calculé qu'un tiers du texte de Luc ne se trouve ni dans Marc ni dans Matthieu. » E. Renan, *les Évangiles*, p. 266. Comparez Bougaud, *Jésus-Christ*, 2^e éd., p. 92 et suiv. ; S. Irénée, III, 44.

n'eussions connu que d'une manière très imparfaite l'enfance et la vie cachée de Notre-Seigneur : grâce aux détails qui remplissent ses deux premiers chapitres, nous pouvons nous faire une juste idée de cette importante période. Sa description de la vie publique abonde en traits nouveaux, qui comblent de nombreuses lacunes. Un passage considérable, ix, 51-xviii, 14, lui appartient presque totalement en propre : il est de même seul à raconter les épisodes de Nazareth, iv, 16 et ss., et de Zachée, xix, 2-10. On compte, durant cette époque de la vie de Jésus, jusqu'à douze paraboles (1) et cinq miracles (2) qu'on ne trouve pas en dehors du troisième évangile. Son récit de la passion n'est pas moins riche en particularités du plus grand prix, telles que la sueur de sang et l'apparition de l'ange consolateur à Gethsémani, xxii, 43 et 44, l'interrogatoire chez Hérode, xxiii, 6-12, les paroles de Jésus aux saintes femmes, xxiii, 27-31, l'épisode du bon larron, xxiii, 39-43 (3). On voit par ces traits nombreux que les recherches de S. Luc n'avaient pas été vaines. Nous en signalerons beaucoup d'autres dans le commentaire.

Il a pourtant omis plusieurs incidents remarquables, rapportés par les deux premiers synoptiques : par exemple, la guérison de la fille de la Chananéenne, la marche de Jésus sur les eaux, la seconde multiplication des pains, la malédiction du figuier, et divers autres miracles (4).

L'image de Jésus qui se dégage du récit de S. Luc a un caractère tout-à-fait spécial. Ce n'est pas celle du Messie promis aux Juifs, comme dans S. Matthieu ; ce n'est pas celle du Fils de Dieu, comme dans S. Marc et dans S. Jean : c'est celle du Fils de l'homme, vivant parmi nous, semblable à l'un de nous. Les premières pages du troisième évangile sont très significatives à ce point de vue, car elles nous montrent, par une série de rapides gradations, le développement humain de Jésus. D'abord καρπὸς τῆς κοιλίας (« fructus ventris »), i, 42, le Sauveur devient successivement βρέφος (« infans »), ii, 16, puis παῖδον (« puerulus »), ii, 27, puis παῖς (« puer »), ii, 40, enfin ἄνθρωπος, homme parfait, iii, 22. Quoique hypostatiquement uni à la Divinité, ce Fils de l'homme est pauvre, il s'humilie, il s'agenouille à chaque instant pour prier (Cf. iii, 21 ; ix, 29 ; xi, 1 ; xxii, 32, etc.) (5), il souffre, et nous le voyons même pleurer (xix, 41). Mais, d'un autre côté, c'est le plus aimable des enfants des hommes : nous le disions dans la première partie de ce paragraphe, la miséricorde débordante de son cœur sacré, il s'apitoie sur toutes les misères, physiques ou morales, il met du baume sur toutes les plaies. Tel est le Jésus de S. Luc.

(1) 1^o Les deux débiteurs, vii, 40-43 ; 2^o le bon Samaritain, x, 30-37 ; 3^o les deux amis, xi, 5-10 ; 4^o le riche insensé, xii, 16-21 ; 5^o le figuier stérile, xiii, 6-9 ; 6^o la drachme perdue et retrouvée, xv, 8-10 ; 7^o l'enfant prodigue, xv, 11-32 ; 8^o l'économe infidèle, xvi, 1-8 ; 9^o le riche et Lazare, xvi, 19-31 ; 10^o le juge inique, xviii, 1-8 ; 11^o le Pharisien et le publicain, xviii, 9-14 ; 12^o les dix mines, xix, 12-19.

(2) 1^o La première pêche miraculeuse, v, 5-9 ; 2^o la résurrection du fils de la veuve, vii, 11-17 ; 3^o la guérison d'une femme infirme, xiii, 44-47 ; 4^o la guérison d'un hydropique, xiv, 1-6 ; 5^o les dix lépreux, xvii, 12-19.

(3) Comparez encore xxii, 64 : « Et conversus Dominus respexit Petrum ; xxiii, 34, etc.

(4) Voici ses principales omissions : Matth. xiv, 22-xvi, 12 (Cf. Marc. vi. 45-viii. 26) ; Matth. xix, 2-12 ; xx, 1-16, 20-28 (Cf. Marc. x, 35-45) ; Matth. xxvi, 6-13 (Cf. Marc. xiv, 3-9) ; Matth. xvii, 23-26, etc.

(5) « Sicut verus Pontifex (Jésus) obtulit preces ; nam in Evangelio œsape legitur orasse, et maxime apud Lucam. » S. Anselme, *In Epist. ad Hebr.* cap. 5.

3. Ajoutons encore quelques points dignes d'observation touchant le caractère du troisième évangile.

1° On l'a parfois appelé « l'Évangile des contrastes. » C'est par un contraste qu'il débute, les doutes de Zacharie mis en opposition avec la foi de Marie. Bientôt après, II, 34, il nous montre Jésus comme une occasion de ruine pour les uns, comme une cause de salut pour les autres. Plus tard, dans la reproduction abrégée du sermon sur la montagne, il place les malédictions à côté des béatitudes. L'orgueilleux Simon et l'humble pêcheur, Marthe et Marie, le bon pauvre et le mauvais riche, le Pharisien et le publicain, les deux larrons : ce sont là quelques autres frappants contrastes du troisième évangile (1).

2° La part laissée aux femmes est aussi un trait caractéristique de cette œuvre admirable. En aucune autre des rédactions évangéliques il n'est si longuement question de la Sainte Vierge. Ste Elisabeth, Anne la prophétesse, la veuve de Naïm, Marie-Madeleine et ses compagnes (VIII, 2 et 3), les sœurs de Lazare, les « filles de Jérusalem » (XXIII, 28), et bien d'autres, apparaissent tour à tour dans le récit de S. Luc comme des preuves vivantes de l'intérêt que portait Jésus à cette partie alors si humiliée, si maltraitée de l'humanité (2).

3° S. Luc est le poète, l'hymnologue du Nouveau Testament. A lui seul il nous a conservé quatre cantiques sublimes, le *Magnificat* de Marie, le *Benedictus* de Zacharie, le *Nunc dimittis* du vieillard Siméon, enfin le *Gloria in excelsis* chanté par les anges. — Il est aussi l'évangéliste psychologue. Il parsème son récit de réflexions délicates et profondes, qui jettent un grand jour sur les faits dont elles sont rapprochées. Comparez II, 50 et 51; III, 15; VI, 11; VII, 25, 30, 39; XVI, 14; XX, 20; XXII, 3; XXIII, 12, etc.

4. Au fond, la composition de S. Luc surpasse certainement en beauté celles de S. Matthieu et de S. Marc. Elle ravit l'esprit et le cœur, et contribue puissamment à faire connaître Notre-Seigneur Jésus-Christ. S. Marc l'emporte cependant sur S. Luc pour le pittoresque et le dramatique des récits : ce qui n'empêche pas le troisième évangile de contenir une foule de traits graphiques, par exemple III, 21, 22; IV, 1; VII, 14; IX, 29, etc.

§ VI. — LANGUE ET STYLE DU TROISIÈME ÉVANGILE.

C'est en grec que S. Luc composa son évangile; il n'y a jamais eu le moindre doute à ce sujet.

L'antiquité jugeait déjà très favorablement son style. « Evangelistam Lucam, écrit S. Jérôme (3), tradunt veteres Ecclesiæ tractatores... magis Græcas litteras scisse quam Hebræas. Unde sermo ejus, tam in Evangelio quam in Actibus Apostolorum..., comptior est et sæcularem redolet eloquentiam (4). » En effet, aucun des autres évangélistes ne

(1) Voyez Kitto, *Cyclopædia of the Bible*, s. v. Luke (Gospel of).

(2) Voyez l'intéressant opuscule de A. Wünsche, *Jesus in seiner Stellung mit den Frauen*, Berlin 1872.

(3) *Comment. in Is.* VI, 9. Comp. *De viris illustr.*, l. c., *Epist.* XX ad Damas.

(4) « L'Évangile de Luc est le plus littéraire des Évangiles... Luc... montre une vraie en-

l'égale sous ce rapport. Sa diction est facile, généralement pure, parfois même d'une exquise élégance. Le prologue en particulier est tout-à-fait classique.

Mais des détails et des exemples feront mieux ressortir la culture littéraire de S. Luc.

Signe de la plus haute importance quand il s'agit de démontrer la connaissance d'une langue, notre évangéliste emploie un nombre considérable d'expressions. A lui seul, il fait usage de plus de mots grecs que S. Matthieu, S. Marc et S. Jean réunis. Les mots composés, qui marquent si délicatement les nuances variées de la pensée, reviennent à chaque instant sous sa plume. Il a une prédilection pour ceux dans la composition desquels entrent les prépositions *ἐπὶ* et *διὰ* (1).

Ses phrases sont pour la plupart bien formées (2); il les varie avec aisance. Les constructions les plus compliquées ne sont pas un embarras pour lui.

Il prend soin d'éviter les expressions ou les idées trop hébraïques qui auraient pu présenter de l'obscurité à ses lecteurs. C'est ainsi qu'il emploie *ἐπιστάτης* au lieu de *ραββί* (3), *ναί*, *ἀληθῶς* ou *ἐπ' ἀληθείας* au lieu de *ἀμὴν* (4), *νομικοί* au lieu de *γραμματεῖς* (5), *ἄπτειν λόχον* au lieu de *κατεῖν λόχον*, *φόρος* au lieu de *κῆνος*, etc. Il appelle le lac de Gennésareth *λίμνη* et non *θάλασσα* (6). Parfois néanmoins, surtout dans les deux premiers chapitres, ainsi qu'il a été dit précédemment, quelques hébraïsmes se sont glissés dans ses phrases. Les principaux sont : 1° *ἐγένετο ἐν τῷ...*, *ב' ירתי* (vingt-trois fois, deux fois seulement dans S. Marc, jamais dans S. Matthieu); 2° *ἐγένετο ὡς...*, *ב' ירתי*; 3° *οἶκος* dans le sens de « famille », à la façon de *בית*; 4° le nom de *Υἱστος* (*ἱιήγ*) appliqué à Dieu (cinq fois, une seulement dans S. Marc); 5° *ἀπὸ τοῦ νῦν*, *הנה* (quatre fois, jamais dans les autres évangiles); 6° *προσέθετο πέμψαι*, *xx, 11, 12* (7).

Parmi les particularités de construction les plus remarquables du troisième évangile on peut signaler les suivantes : 1° Le participe mis au neutre et accompagné de l'article, pour remplacer un substantif; v. g. : *iv, 16, κατὰ τὸ εἶδος αὐτῷ*; *viii, 34, ἰδόντες τὸ γεγεννημένον*; *xxii, 22*; *xxiv, 14*, etc. 2° L'auxiliaire « être » construit avec le participe, au lieu du verbe au « tempus finitum ». Cf. *iv, 31*; *v, 10*; *vi, 12*; *vii, 8*, etc. (8) 3° L'article *τὸ* placé en avant d'une phrase interrogative, v. g. : *i, 63, ἐνέειπον δὲ τῷ πατρὶ αὐτοῦ, τὸ τί*

tente de la composition. Son livre est un beau récit bien suivi,... joignant l'émotion du drame à la sérénité de l'idylle. » E. Renan, *Les Evangiles*, p. 282 et suiv. « Notre ignorance est telle aujourd'hui, qu'il y a peut-être des gens de lettres qui seront étonnés d'apprendre que S. Luc est un très grand écrivain. » Châteaubriand, *Génie du Christianisme*, liv. V, c. 2.

(1) E. g. *διαβαλλειν*, *διαγινώσκειν*, *διαγρηγορεῖν*, *διάδοχος*, *διακοῦειν*, *διαμάχεσθαι*, *διαπορεῖν*, *διασπείρειν*, *ἐπιβιβάζειν*, *ἐπιβουλὴ*, *ἐπιγίνεσθαι*, *ἐπιδεῖν*, *ἐπιέναι*, *ἐπικουρία*, *ἐπικρίνειν*, *ἐπιμελῶς*, etc.

(2) Quelle différence par exemple, entre la lourde phrase de S. Marc, *xii, 38 et suiv., βλέπετε ἀπὸ τῶν γραμματέων τῶν θελόντων ἐν στολαῖς περιπατεῖν καὶ ἀσπασμούς ἐν ταῖς ἀγοραῖς*, et celle de S. Luc, *xx, 46, προσέχετε ἀπὸ... τῶν θελόντων..., καὶ φιλοῦντων ἀσπασμούς...*!

(3) Six fois.

(4) On rencontre pourtant sept fois cet adverbe dans le troisième Evangile; mais S. Matthieu l'a employé trente fois, S. Marc quatorze fois.

(5) Six fois.

(6) Voyez Kitto, *Cyclopædia*, l. c.

(7) Voyez Davidson, *Introduction*, p. 57.

(8) Quarante-huit fois.

ἀν θέλοι καλεῖσθαι αὐτόν; VII, 11; IX, 46, etc. 4° L'infinitif précédé de l'article au génitif, pour marquer un résultat ou un dessein. Cf. II, 27; V, 7; XXI, 22, etc. (1) 5° L'emploi fréquent de certains verbes au participe, pour donner plus de vie et de couleur au récit; par exemple, ἀναστάς (dix-sept fois), στραφεῖς (sept fois), πεσών, etc. 6° εἰπεῖν πρὸς (soixante-sept fois) (2), λαλεῖν πρὸς (quatre fois), λέγειν πρὸς (dix fois).

Voici maintenant quelques-unes des expressions propres à l'auteur du troisième évangile, ou qui du moins reviennent le plus souvent dans son récit (3) : Κύριος au lieu de Ἰησοῦς (quatorze fois), σωτήρ et σωτηρία, χάρις (huit fois), εὐαγγελίζομαι (dix fois), ὑποστρέφω (vingt-et-une fois), ὑπάρχω (sept fois), ἅπας (vingt fois), πλήθος (huit fois), ἐνώπιον (vingt-deux fois, jamais dans les deux premiers évangiles), ἀνέλιζω, ἀτοπος, βουλή, βρέφος, δεόμεναι, δοχή, ἐπιστάται, ἐξαίφνης, θάμβος, θεμέλιον, κλάσις, λεῖος, νόματι, ὀδυῖσθαι, ὁμοθυμαδόν, διμλεῖν, οἰκονομος, παιδεύω, παύω, πλέω, πλὴν, παραχεῖμα, πιάσσω, σιγᾶν, σκιρτᾶν, τυρβάζομαι, χήρα, etc.

S. Luc emploie quelques mots latins grecisés : ἀσάριον, XII, 6; δηνάριον, VII, 41; λεγέων, VIII, 30; μόδιον, XI, 33; σουδάριον, XIX, 20.

§ VII. — TEMPS ET LIEU DE LA COMPOSITION.

A défaut de renseignements certains sur ces deux points, nous pouvons du moins apporter des conjectures probables.

1. Le livre des Actes, ainsi qu'on l'admet généralement, fut écrit vers l'an 63 (4). Or, dès ses premières lignes, ce livre s'annonce comme une suite et un complément du troisième Évangile (5). L'auteur indique par là même qu'il avait composé depuis un certain temps la biographie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, quand il se mit à écrire l'histoire du Christianisme naissant. L'an 60 de l'ère chrétienne, telle est donc la date approximative de l'Évangile selon S. Luc. C'est celle que la plupart des exégètes ont adoptée, d'après un raisonnement analogue à celui que nous venons de faire. Il est vrai que divers manuscrits et auteurs grecs mentionnent expressément la quinzisième année qui suivit l'Ascension comme celle où S. Luc publia le premier de ses écrits (6); mais ces données paraissent tout-à-fait exagérées (7). L'exagération est pire encore de la part des critiques, presque tous rationalistes, qui reculent la composition de notre Évangile jusqu'à une période plus ou moins avancée du second siècle (Volkmar, l'an 100; Hilgenfeld, de 100 à 110; Davidson, vers l'année 115; Baur, en 130, etc.). En effet, des arguments par lesquels

(1) En tout, vingt-sept fois : une fois seulement dans S. Marc, six dans S. Matthieu.

(2) Une fois seulement dans le premier Évangile.

(3) On en trouvera la liste à peu près complète dans Davidson, l. c., pp. 58-67. Voir aussi Kitto, *Cyclopædia of the Bible*, l. c., et Westcott, *Introduction to the study of the Gospels*, 5^e éd., p. 377 et suiv.

(4) Voyez Gilly, *Précis d'Introduction générale et particulière à l'Écriture Sainte*, t. III, p. 256; P. de Valroger, *Introduction histor. et critiq.*, t. II, p. 458.

(5) I, 4 : Τὸν μὲν πρῶτον λόγον ἐποίησάμην περὶ πάντων, ᾧ Θεόφιλε, ὃν ἤρξατο ὁ Ἰησοῦς ποιεῖν τε καὶ διδάσκειν. Les mots τὸν πρῶτον λόγον désignent certainement l'Évangile selon S. Luc.

(6) Μετὰ ἱε χρόνους τῆς τοῦ Σωτῆρος ἡμῶν ἀναλήψεως. Théophylacte et Euthymius.

(7) Voyez de Valroger, l. c., p. 86.

nous avons démontré plus haut (1) l'authenticité du troisième Evangile, il résulte qu'une pareille opinion est tout-à-fait insoutenable au point de vue historique (2).

2. S. Jérôme, dans la Préface de son commentaire sur S. Matthieu, parlant de l'Evangile selon S. Luc, dit qu'il fut composé « in Achaiæ Beotiæque partibus. » S. Grégoire de Nazianze place également l'origine du troisième Evangile en Ἀχαΐᾳ. Mais l'antique version syrienne nommée *Peschito* affirme au contraire, dans un titre, que S. Luc publia et prêcha son Evangile à Alexandrie-la-Grande. Ne sachant auquel de ces deux renseignements contradictoires il valait mieux se ranger, les exégètes ont compliqué la question en fixant d'autres berceaux à l'œuvre évangélique de S. Luc, par exemple Ephèse (3), Rome (4) et Césarée de Palestine (5). Lardner, Hilgenfeld et Wordsworth se rapprochent toutefois du sentiment de S. Jérôme quand ils font écrire S. Luc, le premier en Grèce, les deux autres en Macédoine. Rome ou Césarée conviendraient très bien au point de vue historique, S. Luc ayant eu tout le temps de composer son Evangile durant les loisirs forcés que lui donna la longue captivité de S. Paul dans ces deux villes (6). Mais l'autorité du grave S. Jérôme fait impression sur nous, et nous ne croyons pas qu'on ait des motifs suffisants pour rejeter son témoignage.

§ VIII. — PLAN ET DIVISION.

1. Le plan de S. Luc est contenu tout entier dans ces lignes du Prologue, I, 3 : « Visum est et mihi, assecuto omnia a PRINCIPIO diligenter, EX ORDINE... scribere ». Ἀνοθεν et κατεξῆς, tels sont les mots les plus importants de cette déclaration. Notre évangéliste voulait donc remonter aussi haut que possible dans l'histoire de Jésus; d'un autre côté, il se proposait de coordonner de son mieux les événements d'après leur suite naturelle et chronologique. Il a tenu fidèlement sa promesse.

En premier lieu, personne, pas même S. Matthieu, ne reprend les choses d'aussi loin que lui pour ce qui concerne la vie humaine de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Commencer son récit par la naissance du Sauveur ne lui paraissait pas suffisant; il a donc exposé d'abord l'étonnant mystère de l'Incarnation. Mais, comme si cela même n'eût pas encore été assez, il

(1) § 2.

(2) Voici encore quelques autres sentiments particuliers sur la date de l'Evangile selon S. Luc : Alford, de 50 à 58; MM. Vilmain et Gilly, 53; Bisping et Olshausen, 64; Maier, entre 67 et 70; von Burger, vers 70; Credner, de Wette, Bleek, Reuss, etc., après 70; Holtzmann, entre 70 et 80; Keim, en 90. On voit, par ces variantes, qu'il y a nécessairement quelque chose de subjectif dans la fixation des dates de ce genre, quand la tradition n'a pas clairement parlé. M. E. Renan montre qu'il ne connaît pas tous les auteurs, lorsqu'il écrit : « *Tout le monde* admet que le livre est postérieur à l'an 70. » *Les Evangiles*, p. 252 et 253. Il ajoute pourtant : « Mais d'un autre côté il ne peut être de beaucoup postérieur à cette année. »

(3) Köstlin. Cette opinion est complètement invraisemblable.

(4) Ewald, Keim, Olshausen, Maier, Bisping, etc.

(5) Bertholdt, Kuinöl, Humphrey, Ayre, Thiersch, Thomson, etc.

(6) Comp. Act. xxiii, 33; xxiv, 27; xxviii, 14 et ss., et les commentaires.

a placé avant ce divin épisode l'annonciation faite à Zacharie et la nativité du Précurseur.

En second lieu, S. Luc est, plus qu'aucun autre évangéliste, attentif aux dates et à l'ordre historique des faits. Le plus souvent, dans ses pages lucides, les incidents se suivent à la manière même dont ils se sont passés : les enchaînements factices y sont plus rares que dans les deux autres synoptiques. Tantôt il fixe clairement les époques, v. g., I, 5; II, 1, 2, 42; III, 23; IX, 28, etc., ayant même parfois recours au synchronisme pour les mieux indiquer (comp. III, 1 et 2); tantôt, il unit entre eux les divers incidents par des formules de transition qui en démontrent la connexion réelle. Comparez IV, 14, 16, 31, 38, 42, 44; V, 1, 12, 17, 27; VI, 1, 6, 12; VII, 1, 11; VIII, 1, etc. Cela ne veut pas dire, néanmoins, qu'il se soit toujours rigoureusement astreint à l'ordre chronologique : le commentaire et l'Harmonie évangélique placée à la suite de notre Introduction générale montrent des exceptions sous ce rapport : mais ces cas sont peu nombreux, et n'empêchent pas le plan de S. Luc d'être en somme très régulier.

L'exactitude chronologique de notre écrivain sacré se manifeste encore avec un caractère assez frappant par le soin qu'il prend d'entourer les conversations du Seigneur Jésus des circonstances secondaires qui leur avaient servi de cadre (1).

2. On a divisé de bien des manières l'Evangile selon S. Luc, au moyen de combinaisons plus ou moins ingénieuses, c'est-à-dire plus ou moins artificielles. Behrmann (2) le partage en quatre sections : l'histoire préliminaire, I, 5-IV, 13, le ministère de Jésus en Galilée, IV, 14-IX, 50, le récit du dernier voyage à Jérusalem, IX, 51-XVIII, 30, la Passion, la Résurrection et l'Ascension, XVIII, 31-XXIV, 53. Davidson (3) admet cinq divisions : 1° l'enfance de Jean-Baptiste et de Jésus, I et II; 2° les préliminaires du ministère public de Jésus, III, 1-IV, 13; 3° la Vie publique en Galilée, IV, 14-IX, 50; 4° ce qu'on nomme parfois la « gnomologie », avec l'entrée à Jérusalem, IX, 51-XXI, 38; 5° les derniers incidents jusqu'à l'Ascension, XXII-XXIV. Plus communément, quoique avec différentes nuances, on se borne à trois parties, qui correspondent à la Vie cachée, à la Vie publique, à la Vie souffrante et ressuscitée de Notre-Seigneur Jésus-Christ (4). Telle sera aussi notre division, dont on trouvera plus bas les détails.

§ IX. — COMMENTAIRES.

S. Ambroise a composé sur le troisième Evangile un commentaire complet, que l'on peut ranger parmi ses meilleures œuvres exégétiques (5). Le saint Docteur appartient, comme l'on sait, à l'école allégorique et

(1) Voyez surtout IX, 51-XVIII, 44.

(2) *Bibelwerk für die Gemeinde*, t. I, p. 274 et suiv.

(3) *Introduction*, p. 25.

(4) M. Gilly, *Précis d'introduction*, l. c. : I, 1-IV, 13; IV, 14-XXI, 38 : XXII-XXIV. M. Langen : I et II; III-XXI; XXII-XXIV. Le Dr van Oosterzee : I et II; III, 1-XIX, 27; XIX, 28-XXIV, 53.

(5) *Expositio Evangelii secundum Lucam libris decem comprehensa*.

mystique : souvent il ne fait qu'indiquer le sens littéral, pour s'étendre sur ses sujets de prédilection. S. Jérôme lui reproche de trop jouer sur les mots.

Antérieurement, Origène avait écrit cinq livres de commentaires sur S. Luc : on n'en possède qu'un très petit nombre de fragments (1). En revanche, il nous reste du « Doctor Adamantinus » trente-neuf *Homiliæ in Lucam* traduites par S. Jérôme (2).

Les explications du Vén. Bède (3), de Théophylacte (4), d'Euthymius Zigabenus (5), sont, pour le troisième Evangile, ce qu'elles avaient été pour les deux précédents, c'est-à-dire pleines d'excellentes choses malgré leur brièveté.

Nicétas Serron, diacre de l'Eglise de Constantinople, puis évêque d'Héraclée (XI^e siècle), a réuni dans une sorte de Chaîne (6), naguère publiée par le Card. A. Mai (7), un grand nombre d'explications patristiques relatives à notre Evangile. Cordier a rendu un service analogue aux exégètes dans les premières années du XVII^e siècle (8).

Dans les temps modernes, outre les œuvres d'Erasme, de Maldonat, de Cornélius à Lapide, de Cornélius Jansénius, de Luc de Bruges et de Noël Alexandre, qui embrassent les quatre Evangiles, nous n'avons à signaler, parmi les catholiques, que deux commentaires spéciaux sur S. Luc, celui de Stella, publié en 1575 et fréquemment réédité depuis, et celui de Tolet, qui parut en 1612 (9).

Les plus récentes explications du troisième Evangile composées par des écrivains orthodoxes sont celles de MM. Reischl, Schegg, Bisping (10), Curci (11), et de Mgr Mac Evilly (12). Celles des exégètes hérétiques sont beaucoup plus nombreuses : les principales proviennent des Docteurs de Wette, Kuinoel, H. Meyer, Ewald, Baumgarten-Crusius (13), Bornemann (14), von Burger (15), van Oosterzee (16), Bleek (17), Behrmann, Keil (18), Sevin (19), Zittel (20) en Allemagne, des Révérends Abbott (21),

(1) Ap. Migne, Patrol. græca, t. XIII, col. 4904 et ss.

(2) *Ibid.*, col. 1801-1900. Le texte grec a été perdu.

(3) *In Lucæ Evangelium expositio*, ap. Migne, Patrol. lat. t. XCII, col. 304 et ss.

(4) *Enarratio in Evang. Lucæ*, ap. Migne, Patr. græc., t. CXXIII, col. 694 et ss.

(5) *Interpretatio Evangelii Lucæ*, *ibid.*, t. CXXIX, col. 857 et ss.

(6) Συναγωγή ἐξηγήσεων εἰς τὸ κατὰ Λουκᾶν ἀγιον εὐαγγέλιον... παρὰ Νικητὰ διακόνου.

(7) *Scriptor. vet. nova Collectio*, t. IX, pp. 626 et ss.

(8) *Corderii Cateæ græcor. Patrum in Lucam*, Anvers 1627.

(9) *Commentarii in sacrosanctum J. C. D. N. Evangelium sec. Lucam*.

(10) Voir les titres de ces ouvrages dans l'*Evangile selon S. Matthieu*, p. 29.

(11) *Il Nuovo Testamento vulgarizzato ed esposto in note esegetiche e morali. Vol. I. Vangelo sec. Matteo, Marco e Luca*, Torino, 1879.

(12) *An Exposition of the Gospel of S. Luke, consisting of an Analysis of each chapter, and of a commentary critical, exegetical, etc.*, Dublin, 1879.

(13) Voir l'*Evangile selon S. Matth.*, *ibid.*

(14) *Scholia in Lucæ Evangelium*, Lips. 1830.

(15) *Die Evangelien nach Matthæus, Markus u. Lukas deutsch erklärt*, Nördlingen, 1865.

(16) *Das Evang. nach Lukas theologisch-homilet. bearbeitet*, 3^e édit., Leipzig, 1867.

(17) *Synoptische Erklärung der drei ersten Evangelien*, herausgeg. von Holtzmann, Leipz. 1862.

(18) *Commentar über die Evangelien des Markus und des Lukas*, Leipzig 1879.

(19) *Synoptische Erklärung der drei ersten Evangelien*, Wiesbaden 1873.

(20) *Die vier Evangelien übersetzt u. erklärt, II. Theil, das Evangelium nach Lukas, etc.* Karlsruhe, 1880.

(21) *The Gospel according to Luke, with notes, comments, etc.*, Londr. 1878.

Wordsworth (1), Plumptre (2), Trollope (3), Alford (4), Jones (5), Farrar (6) et Norris (7) en Angleterre, de M. Godet (8) en Suisse.

(1) *The N. Test. of our Lord J. C. : The four Gospels*, Lond. 1877.

(2) *A N. Test. Commentary for Engl. Readers*, t. I, Lond. 1878.

(3) *The Gospel according to S. Luke, with Prolegomena, Appendices, a. grammat. and explanatory Notes*, Cambridge. 1877.

(4) *The New Testament for English Readers*, t. I, 3^e édit. Cambridge, 1872.

(5) *Speaker's Commentary, New Test.* vol. I, Londr. 1878.

(6) *The Gospel according to S. Luke, with maps, notes and introduction*, Cambridge 1880.

(7) *The New Testament... with Introduction a. Notes, vol. I, The four Gospels*, Lond. 1880.

(8) *Commentaire sur l'Évangile de S. Luc*, Neuchâtel 1872, 2^e édit.

DIVISION SYNOPTIQUE DE L'ÉVANGILE SELON S. LUC

PROLOGUE. I, 4-4.

PREMIÈRE PARTIE

VIE CACHÉE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. I-II.

4. — Annonciation de Zacharie et conception miraculeuse de Jean-Baptiste. I, 5-25.
2. — L'Annonciation de Marie et l'Incarnation du Verbe. I, 26-38.
3. — La Visitation et le *Magnificat*. I, 39-56.
4. — Les premières années de Jean-Baptiste. I, 57-80.
 - 4^o Nativité du Précurseur. I, 57-58.
 - 2^o La circoncision de Jean-Baptiste et le *Benedictus*. I, 59-79.
 - 3^o Education et développement de S. Jean. I, 80.
5. — Noël. II, 4-20.
 - 4^o Jésus naît à Bethléem. II, 4-7.
 - 2^o Les premiers adorateurs de Jésus. II, 8-20.
6. — La circoncision de Jésus. II, 24.
7. — La présentation de Jésus au temple et la purification de Marie. II, 22-38.
 - 4^o Les deux préceptes. II, 22-24.
 - 2^o Le saint vieillard Siméon. II, 25-35.
 - 3^o Sainte Anne. II, 36-38.
8. — Vie cachée de Jésus à Nazareth. II, 39-52.
 - 4^o Abrégé de l'enfance de Jésus. II, 39 et 40.
 - 2^o Jésus parmi les Docteurs. II, 44-50.
 - 3^o De douze à trente ans. II, 54-52.

DEUXIÈME PARTIE

VIE PUBLIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. III, 4-XIX, 28.

1^{re} SECTION. — PÉRIODE DE TRANSITION ET D'INAUGURATION : LE PRÉCURSEUR ET LE MESSIE. III, 4-IV, 13.

4. — Ministère de S. Jean-Baptiste. III, 4-20.
 - 4^o L'apparition du Précurseur. III, 4-6.
 - 2^o Prédication de Jean-Baptiste. III, 7-18.
 - 3^o S. Jean est mis en prison. III, 19-20.
2. — Les préliminaires du ministère de Notre-Seigneur. III, 24-IV, 13.
 - 4^o Le baptême de Jésus. III, 24-22.
 - 2^o La généalogie de Jésus. III, 23-38.
 - 3^o La tentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. IV, 4-43.

2^e SECTION. — MINISTÈRE DE JÉSUS EN GALILÉE. IV, 44-IX, 50.

4. — Retour de Jésus en Galilée, et coup d'œil général sur les débuts de son ministère. IV, 44-45.
2. — Jésus à Nazareth. IV, 46-50.
3. — Jésus à Capharnaüm. IV, 34-44.
 - a. Aperçu général de l'activité du Sauveur à Capharnaüm. IV, 34-32.
 - b. Guérison d'un démoniaque. IV, 33-37.
 - c. Guérison de la belle-mère de S. Pierre et d'autres malades. IV, 38-44.
 - d. Retraite de Jésus sur les bords du lac. Il évangélise la Galilée. IV, 42-44.
4. — La pêche miraculeuse et les premiers disciples de Jésus. V, 4-44.
5. — Guérison d'un lépreux. V, 42-46.
6. — Guérison d'un paralytique. V, 47-26.
7. — Vocation de S. Matthieu et faits qui s'y rattachent. V, 27-39.
8. — Les épis et le jour du sabbat. VI, 4-5.
9. — Guérison d'une main desséchée. VI, 6-44.
40. — Choix des Apôtres et discours sur la montagne. VI, 42-49.
 - a. Jésus choisit les douze Apôtres. VI, 42-46.
 - b. Discours de Jésus sur la Montagne. VI, 47-49.
 - 4^o La mise en scène. §§. 47-20a.
 - 2^o Première partie du discours : Le vrai bonheur. §§. 20b-26.
 - 3^o Deuxième partie du discours : La vraie charité. §§. 27-38.
 - 4^o Troisième partie du discours : Règles de vraie sagesse. §§. 39-49.
41. — Le serviteur du centurion. VII, 4-40.
42. — Résurrection du fils de la veuve de Naïm. VII, 44-47.
43. — Jésus, Jean-Baptiste, et la génération présente. VII, 48-35.
 - 4^o L'ambassade du Précurseur. VII, 48-23.
 - 2^o Discours à propos de l'ambassade. VII, 24-35.
44. — Simon le Pharisien et la pécheresse. VII, 36-50.
45. — Un voyage apostolique de Jésus. VIII, 4-3.
46. — Deux journées consécutives de Jésus. VIII, 4-56.
 - 4^o La parabole du semeur et son explication. VIII, 4-15.
 - 2^o Nécessité d'écouter attentivement la divine parole. VIII, 46-48.

- 3^o La vraie famille de Jésus. viii, 49-24.
 4^o La tempête miraculeusement apaisée. viii, 22-25.
 5^o Le possédé de Gadara. viii, 26-39.
 6^o L'hémorroïsse et la fille de Jafre. viii, 40-56.
 17. — L'envoi des Douze. ix, 4-6.
 18. — Opinion d'Hérode au sujet de Jésus. ix, 7-9.
 19. — Retour des Douze et multiplication des pains. ix, 10-17.
 20. — Confession de S. Pierre et première annonce de la Passion. ix, 18-27.
 21. — La Transfiguration. ix, 28-36.
 22. — Guérison d'un paralytique. ix, 37-43.
 23. — Seconde prédiction officielle de la Passion. ix, 44-45.
 24. — Leçon d'humilité et de tolérance. ix, 46-50.
 3^o SECTION. — RECIT DU DERNIER VOYAGE DE JÉSUS A JÉRUSALEM. ix, 51-xix, 28.
 1. — Les Samaritains inhospitaliers. ix, 51-56.
 2. — Ce qu'il faut pour suivre Jésus. ix, 57-62.
 3. — Les soixante-douze disciples. x, 1-24.
 4. — La parabole du bon Samaritain. x, 25-37.
 5. — Marthe et Marie. x, 38-42.
 6. — Entretien sur la prière. xi, 1-13.
 7. — Le blasphème des Pharisiens et le signe du ciel. xi, 14-36.
 8. — Première malédiction contre les Pharisiens et les Scribes. xi, 37-54.
 9. — Divers enseignements à l'adresse des disciples et du peuple. xii, 1-59.
 1^o Première série d'avertissements aux disciples. vv. 4-12.
 2^o Étrange interruption, et parabole du riche insensé. vv. 13-21.
 3^o Seconde série d'avertissements aux disciples. vv. 22-53.
 4^o Grave leçon pour le peuple. vv. 54-59.
 10. — Nécessité de la pénitence. xiii, 1-9.
 1^o Deux faits historiques qui prouvent cette nécessité. xiii, 1-5.
 2^o Parabole du figuier stérile. xiii, 6-9.
 11. — Guérison d'une femme infirme. xiii, 10-17.
 12. — Paraboles du grain de sénevé et du levain. xiii, 18-21.
 13. — Grave réponse à une demande vaine. xiii, 22-30.
 14. — Le renard Hérode. xiii, 31-35.
 15. — Jésus dans la maison d'un Pharisien en un jour de sabbat. xiv, 1-24.
 1^o Guérison d'un hydropique. xiv, 1-6.
 2^o Le repas, accompagné des instructions du Sauveur. xiv, 7-24.
 16. — Ce qu'il en coûte pour suivre Jésus. xiv, 25-35.
 17. — La miséricorde de Dieu à l'égard des pécheurs. xv, 1-32.
 1^o Occasion du discours. vv. 1-3.
 2^o La parabole de la brebis égarée. vv. 4-7.
 3^o La parabole de la drachme perdue. vv. 8-10.
 4^o La parabole de l'Enfant prodigue. vv. 11-32.
 18. — Du bon usage des richesses. xvi, 1-14.
 1^o L'économe infidèle. vv. 1-12.
 2^o L'avarice des Pharisiens réprouvée par la parabole du pauvre Lazare. vv. 13-31.
 19. — Quatre avis importants. xvii, 1-10.
 20. — Guérison des dix lépreux. xvii, 11-19.
 21. — L'avènement du royaume de Dieu. xvii, 20-37.
 22. — Parabole de la veuve et du juge inique. xviii, 1-8.
 23. — Parabole du Pharisien et du publicain. xviii, 9-14.
 24. — Jésus et les petits enfants. xviii, 15-17.
 25. — L'épisode du jeune homme riche. xviii, 18-30.
 26. — Jésus prédit de nouveau sa Passion. xviii, 31-34.
 27. — L'aveugle de Jéricho. xviii, 35-43.
 28. — Zachée. xix, 1-10.
 29. — La parabole des mines. xix, 11-28.
 TROISIÈME PARTIE
 VIE SOUFFRANTE ET GLORIEUSE DE JÉSUS.
 XIX, 29-xxiv, 53.
 1. — Entrée solennelle du Messie dans sa capitale. xix, 29-44.
 1^o Préparatifs du triomphe. xix, 29-35.
 2^o La marche triomphale. xix, 36-44.
 2. — Jésus règne en Messie dans le temple. xix, 45-xxi, 4.
 1^o Expulsion des vendeurs. xix, 45 et 46.
 2^o Description générale du ministère de Jésus dans le temple. xix, 47-48.
 3^o Le Sanhédrin et l'origine des pouvoirs de Jésus. xx, 1-8.
 4^o Parabole des vigneron rebelles. xx, 9-19.
 5^o Question relative à l'impôt. xx, 20-26.
 6^o Les Sadducéens défaits à leur tour. xx, 27-40.
 7^o David et le Messie. xx, 41-44.
 8^o Jésus dénonce les vices des scribes. xx, 45-47.
 9^o L'obole de la veuve. xxi, 1-4.
 3. — Discours sur la ruine de Jérusalem et la fin des temps. xxi, 5-36.
 a. Occasion du discours. xxi, 5-7.
 b. Partie prophétique du discours. xxi, 8-33.
 c. Partie morale du discours. xxi, 34-36.

4. — Coup d'œil d'ensemble sur les derniers jours du Sauveur. **xxi, 37-38.**
 5. — Trahison de Judas. **xxii, 4-6.**
 - 1^o Le Sanhédrin cherche le moyen de se défaire de Jésus. **xxii, 1-2.**
 - 2^o Judas et le Sanhédrin. **xxii, 3-6.**
 6. — La dernière cène. **xxii, 7-30.**
 - 1^o Préparatifs de la Pâque. **xxii, 7-43.**
 - 2^o Les deux cènes. **xxii, 44-23.**
 7. — Conversation intime rattachée à la cène. **xxii, 24-38.**
 8. — L'agonie de Jésus à Gethsémani. **xxii, 39-46.**
 9. — L'arrestation de Jésus. **xxii, 47-53.**
 10. — Reniement de S. Pierre. **xxii, 54-62.**
 11. — Jésus insulté par les valets du Sanhédrin. **xxii, 63-65.**
 12. — Jésus devant le Sanhédrin. **xxii, 66-71.**
 13. — Jésus comparait devant Pilate et devant Hérode. **xxiii, 1-25.**
 - 1^o Première phase du jugement devant Pilate. **xxiii, 1-7.**
 - 2^o Jésus devant Hérode. **xxiii, 8-42.**
 - 3^o Seconde phase du jugement devant Pilate. **xxiii, 43-25.**
 14. — La *via dolorosa*. **xxiii, 26-32.**
 15. — Jésus meurt sur la croix. **xxiii, 33-46.**
 - 1^o Le crucifiement. **xxiii, 33-34.**
 - 2^o Les insulteurs et le bon larron. **xxiii, 35-43.**
 - 3^o Les derniers moments de Jésus. **xxii, 44-46.**
 16. — Témoignages rendus au Sauveur aussitôt après sa mort. **xxiii, 47-49.**
 17. — Sépulture de Jésus et préparatifs de son embaumement. **xxiii, 50-56.**
 18. La Résurrection de Jésus et ses preuves. **xxiv, 1-43.**
 - 1^o Les saintes femmes trouvent le sépulcre vide. **xxiv, 1-8.**
 - 2^o Elles avertissent les disciples qui refusent de croire. **xxiv, 9-44.**
 - 3^o S. Pierre au sépulcre. **xxiv, 12.**
 - 4^o Jésus apparaît aux disciples d'Emmaüs. **xxiv, 13-35.**
 - 5^o Jésus apparaît aux disciples réunis dans le cénacle. **xxiv, 36-43.**
 19. — Les dernières instructions de Jésus. **xxiv, 44-49.**
 20. — L'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ. **xxiv, 50-53.**
-

ÉVANGILE SELON S. LUC

CHAPITRE 1

Prologue (vv. 1-4). — Zacharie et Elisabeth (vv. 5-7). — L'Ange Gabriel annonce à Zacharie qu'il aura bientôt un fils destiné à de grandes choses (vv. 8-22). — Conception de S. Jean-Baptiste (vv. 23-25). — L'Annonciation de la Sainte Vierge et l'Incarnation du Verbe (vv. 26-38). — La Visitation et le *Magnificat* (vv. 39-56). — Nativité de S. Jean-Baptiste (vv. 57 et 58). — Sa circoncision (59-66). — Le *Benedictus* (vv. 67-79). — Le Précurseur se prépare à son rôle sublime (v. 80).

1. Quoniam quidem multi conati sunt ordinare narrationem, quæ in nobis completæ sunt, rerum,

1. Puisque plusieurs ont entrepris de mettre en ordre le récit des choses qui se sont accomplies parmi nous,

PROLOGUE. 1, 1-4.

Cette Préface est unique en son genre dans la littérature évangélique ; mais S. Luc en a placé une autre de même nature, quoique plus courte encore, en tête du livre des Actes, 1, 1. Bien qu'elle contienne plusieurs points obscurs, elle nous fournit cependant des renseignements du plus grand prix. Elle est d'un très beau style, qui rappelle les débuts analogues des meilleurs historiens grecs : elle consiste en une période admirablement cadencée, aux tours et aux expressions vraiment attiques. L'Épître aux Hébreux présente seule quelques passages qu'on puisse rapprocher de celui-ci au point de vue littéraire.

CHAP. 1. — 1. — *Quoniam quidem* est une excellente traduction de l'élégant ἐπειδήπερ, qui n'apparaît qu'en cet endroit du Nouveau Testament. — *Multi conati sunt*. Quels sont ces hommes nombreux qui, dès les premières années du Christianisme, avaient entrepris d'écrire la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et quelle idée doit-on se faire de leurs tentatives ? Les anciens commentateurs ont souvent pris en mauvaise part les expressions πολλοί et ἐπεχείρησαν. Ils ont vu, dans la première, la désignation des Évangiles apocryphes, ou même hérétiques, qui ne tardèrent pas à envahir d'une manière étrange l'Eglise primitive, et par suite, dans la seconde, un blâme vigoureux adressé par S. Luc aux auteurs des « Essais » en question. « Hoc quod ait, Conati sunt, latentem habet accusatio-

nem eorum qui, absque gratia Spiritus Sancti, ad scribenda Evangelia prosilierunt. Matthæus quippe et Marcus et Joannes et Lucas non sunt conati scribere, sed scripserunt. » Origène, Hom. 1 in Lucam. Comp. S. Ambr. Expositio in Luc. 1, 1, 4, Salmeron, Tolet, etc., h. l. Mais tous les exégètes modernes sont d'accord pour reconnaître, comme le faisaient déjà Maldonat et Luc de Bruges, que ces deux expressions n'ont ni par elles-mêmes, ni dans le contexte, une signification aussi sévère. « Multi » ne saurait s'appliquer aux écrits apocryphes et hérétiques qui se parèrent du nom d'Évangiles, attendu que ces écrits n'existaient pas encore quand S. Luc publia sa biographie du Sauveur : ce mot désigne donc des auteurs inconnus, dont les διηγήσεις ou « Memorabilia » furent peu à peu relégués dans l'oubli, quand Dieu eût donné à l'Eglise, et que celle-ci eût marqué du sceau de son autorité, les quatre Évangiles canoniques. De même, le verbe ἐπεχείρησαν (de ἐπί et χεῖρ, la main sur) signifie simplement « admove manu », par conséquent « conari, aggredi », en français « entreprendre » : son choix est néanmoins heureux, parce qu'il suppose assez souvent, et c'est ici le cas, une entreprise délicate, importante, qui n'est pas sans difficulté. Aussi, sans blâmer précisément ces « Essayists », puisqu'il se place, au v. 3, sur la même ligne qu'eux (ἐδοξε χάρις), S. Luc fait peut-être une allusion indirecte à l'imperfection, au caractère insuffisant de leurs œuvres. Il montre du moins qu'ils n'ont pas

2. Comme nous les ont transmises ceux qui les ont vues eux-mêmes dès le commencement et ont été les ministres de la parole,

2. Sicut tradiderunt nobis, qui ab initio ipsi viderunt, et ministri fuerunt sermonis;

épuisé le sujet, et, s'il prend la plume à son son tour, c'est assurément pour le traiter dans des conditions plus avantageuses. — *Ordinare narrationem*. Les deux mots grecs correspondants, ἀνατάξασθαι διήγησιν, ne se rencontrent pas ailleurs dans le Nouveau Testament : ils sont très élégants l'un et l'autre. — *Quæ in nobis completæ sunt rerum*. On devina sans peine de quelles « choses » S. Luc veut parler. Il s'agit évidemment des faits admirables qui composent la vie de Notre-Seigneur. « In nobis » peut désigner soit, d'une manière générale, le monde entier, c'est-à-dire le monde contemporain de Jésus, soit le cercle beaucoup plus restreint, mais chaque jour grandissant, des amis et disciples du Sauveur. Ce second sens paraît le plus probable, puisque c'est un chrétien qui s'adresse ici à un chrétien ; c'est aussi le plus communément admis. « Completæ sunt » traduit très bien, croyons-nous, le verbe grec πεπληροπορημένων. Πληροπορεῖν, quand il se dit des choses, signifie en effet très habituellement « accomplir », ou, mieux encore, « prorsus perficere », car il est plus fort que πληροῦν. Comparez Act. xii, 25 ; Rom. xv, 49 ; II Tim. iv, 5, 17 ; voir Bretschneider, Lex. man. in libr. N. T. s. v. Peut-être, en employant cette expression, l'écrivain sacré voulait-il faire une allusion aux anciennes prophéties, que Jésus avait si parfaitement réalisées, il est vrai que des auteurs anciens et modernes, en assez grand nombre et faisant autorité (spécialement le traducteur syrien, Origène, Théophylacte, Euthymius, Erasme, Grotius, Hug, Olshausen, etc.), expliquent πεπληροπορημένων autrement que nous venons de le faire à la suite de la Vulgate et de la plupart des exégètes. Pour eux, ce participe équivaldrait à « compertissimæ », tout à fait accréditées (Euthym. : βεβαιωθέντων ἐν ἡμῖν). Mais, si le verbe πληροπορεῖν a parfois cette signification lorsqu'on l'applique aux personnes (v. g. Rom. iv, 21 ; xiv, 5), il ne l'a pas, nous l'avons dit, quand il s'agit des choses.

2. — *Sicut tradiderunt nobis*. Dans le ver-set qui précède, l'évangéliste a signalé un fait : « Multi conati sunt... » ; il indique dans celui-ci la source à laquelle avaient puisé les nombreux écrivains qu'il se propose d'imiter en les perfectionnant. En effet, ce n'est pas sur « completæ sunt » que retombe la phrase « sicut tradiderunt... », comme divers exégètes l'ont prétendu (Théophylacte, Kuinöl,

Olshausen, etc.), mais bien sur « conati sunt ordinare narrationem », suivant l'opinion commune. — « Tradiderunt », παρέδωκαν, désigne la tradition orale, dont le rôle était si considérable dans l'Eglise naissante. Le verbe παραδίδωμι et le substantif παράδοσις étaient vraiment des expressions techniques en ce sens. Cfr. I Cor. xi, 23-25 ; xv, 4-7 ; II Thess. ii, 14, etc. — *Qui ab initio ipsi viderunt et ministri...* Nous fixerons peut-être plus exactement le vrai sens de cette proposition en recourant au texte grec. Nous y lisons : οἱ ἀπ' ἀρχῆς αὐτόπται καὶ ὑπηρέται γενόμενοι τοῦ λόγου, littéral : « qui ab initio testes oculati et ministri facti sunt sermonis. » Quoique la différence ne soit pas essentielle, elle a néanmoins son importance lorsqu'on veut déterminer les personnes représentées par αὐτόπται et ὑπηρέται. S. Luc avait-il en vue deux catégories distinctes d'individus, ou tout à fait les mêmes, désignés sous un double caractère ? La première opinion serait plus favorisée par notre version latine, qui semble ranger les « témoins » dans une classe et les « ministres » dans une autre. Elle est adoptée par Fr. Luc, Maldonat, Salmeron, Grotius, Olshausen, etc. La seconde est certainement plus conforme à la construction du texte primitif, où les substantifs αὐτόπται, ὑπηρέται, sont placés sur une même ligne, rattachés aux mêmes mots (ἀπ' ἀρχῆς et τοῦ λόγου), et paraissent ainsi représenter une catégorie unique de personnages, ceux qui furent tout ensemble témoins et auxiliaires, c'est-à-dire les disciples de Jésus dans le sens strict. D'après cela, l'expression « ab initio » (scilicet rerum quæ in nobis completæ sunt) ne désignerait pas les premières années du Sauveur (Kuinöl, Olshausen, Bisping, etc.), mais seulement le début de sa Vie publique ; elle aurait une signification relative et non absolue. Cette interprétation nous est suggérée par Jésus-Christ lui-même, qui disait un jour à ses apôtres : « Vos testimonium perhibebitis, quia ab initio mecum estis, » Joan. xv, 27. Comparez Act. i, 21 et 22 et Luc. iii, 23, où le commencement du ministère public de Notre-Seigneur est indiqué par ἀρτάμενος, ἀρχόμενος. — Ὑπηρέτης (de ὑπὸ et ἐρέτης, remex) signifie proprement « rameur en second » ; il désigne au figuré toute sorte de serviteurs. Comp. Bretschneider, Lex. man., s. v. Les disciples nous apparaissent ainsi, comme on l'a dit, « tamquam remiges in navi quæ est Ecclesia ». — Il nous reste à préciser le

3. Visum est et mihi, assecuto omnia a principio diligenter, ex ordine tibi scribere, optime Theophile,

3. A moi aussi il m'a paru bon, après m'être diligemment informé de tout dès l'origine, de te l'écrire par ordre, excellent Théophile,

sens de τοῦ λόγου. D'anciens exégètes, tels qu'Origène, S. Irénée, S. Athanase, Euthymius, auxquels s'est associé le Dr Wordsworth, voient sous ce mot le Logos personnel ou Verbe divin; mais il est difficile de croire qu'ils aient voulu donner ici une interprétation stricte, attendu que le substantif λόγος n'est employé de la sorte que dans le quatrième Evangile. Aussi la Vulgate ne l'a-t-il pas traduit par « Verbum », mais par *sermo*, montrant ainsi que S. Luc a voulu parler seulement de la prédication évangélique, qui est le langage, le discours par excellence; ou, mieux encore, des actions de Jésus en général, de sorte que « sermonis » correspondrait à « rerum » du γ. 4, et serait synonyme du דבר hébreu. — La tradition apostolique, voilà donc la base sur laquelle s'étaient appuyés les écrivains mentionnés par S. Luc: base excellente, qui sera également la sienne. Il suit de là que S. Matthieu n'est pas compris dans les « multi », puisqu'il avait été personnellement « testis et minister sermonis. » S. Marc en faisait-il partie d'après la pensée de S. Luc? C'est possible en soi, mais si peu vraisemblable, que la plupart des exégètes se décident pour la négative, à quelque école du reste qu'ils appartiennent.

3. — L'évangéliste fait part maintenant au lecteur de sa méthode, des principes directeurs qu'il suivra en tant qu'historien de Jésus. — *Visum est et mihi*. Ἐδοξε pourrait se traduire également par « plut. » Les mots « et Spiritui sancto », insérés après « mihi » par la version gothique et plusieurs manuscrits latins, sont apocryphes, bien qu'ils expriment une idée juste. Κάμοι, à moi aussi; S. Luc s'autorise en quelque sorte de l'exemple des écrivains qui l'ont précédé. Ce qu'ils ont fait, il est pareillement en droit de l'entreprendre. Mais il insinue ensuite délicatement en quoi il essaiera de les surpasser. Quatre expressions choisies indiquent les qualités qu'il s'efforcera de donner à sa narration. 1^o Il sera aussi complet que possible, *assecuto omnia*. Le verbe παρακολουθῶ signifie littéralement « suivre pas à pas »; les meilleurs auteurs grecs l'appliquent comme S. Luc aux investigations intellectuelles. Comp. Polyh. 1, 42; Démosth. Pro corona, c. 53, etc. Quoique le πᾶν grec soit ambigu, la Vulgate a eu raison de le traduire par le neutre, car il désigne en réalité les choses, les faits, et non les témoins et ministres,

ainsi qu'on l'a quelquefois affirmé. 2^o S. Luc remontera jusqu'à l'origine la plus reculée de l'histoire du Sauveur, « ab ovo » pour ainsi parler, car « il se propose d'introduire dans son tableau même l'aurore du jour » qui en forme le fond (Bisping). Ἀναθεν, *a principio*, dit ainsi quelque chose de plus que ἀπ' ἀρχῆς (γ. 2). Les γγ. 5 et ss. nous montreront ce que S. Luc a entendu par le « commencement de toutes les choses. » 3^o Il racontera avec toute l'exactitude dont il sera capable, *diligenter*, ἀκριβῶς; la méthode suivie par lui dans son récit comme dans ses recherches sera « critique », selon l'expression qui est à la mode aujourd'hui. 4^o Il organisera les événements d'après un ordre régulier, qui sera généralement celui de la chronologie, *ex ordine*, κατ'εἰς (mot spécial à S. Luc dans le Nouveau Testament; les auteurs classiques l'emploient aussi, bien qu'ils préfèrent ἐκτάξιν). Nous avons vu en divers endroits de la Préface, §§ V et VIII, que S. Luc a été fidèle à toutes ses promesses. Il est plus complet qu'aucun autre évangéliste (comp. S. Ambr. Exp. in Luc. l. 1, 44); il remonte non-seulement jusqu'à l'Incarnation du Verbe, mais jusqu'à la conception du Précurseur; il est un narrateur très exact; enfin un ordre lumineux règne à peu près partout dans ses pages. — *Tibi scribere, optime Theophile*. Ces mots renferment la dédicace de l'ouvrage. Voyez la Préface, § IV. Mais qu'était ce « très excellent Théophile » auquel S. Luc adressait ainsi premièrement et directement son Evangile? Les avis ont été de tout temps très partagés sur ce point. De la signification mystique de son nom (Θεοφιλος = Θεοῦ φίλος, ami de Dieu) on a parfois conclu (Hammond, Leclerc, E. Renan, etc.), à la suite d'Origène, Hom. 1 in Luc., de S. Epiphane, Hær. l. LI, et de Salvianus, Epist. 1x ad Salomon, que c'était un personnage purement idéal et supposé, destiné à représenter tout lecteur chrétien, à la façon de la Philothée de S. François de Sales. Mais c'est à bon droit que les exégètes rejettent pour la plupart ce sentiment: car, d'un côté, il est contraire à l'ensemble de la tradition, laquelle a vu très généralement dans Théophile un personnage historique et réel, vivant en même temps que S. Luc; d'un autre côté, il est suffisamment réfuté par l'épithète κράτιστε, associée au nom de Théophile. En effet, on ne donne pas de titres honorifiques à un être imaginaire; or, l'adjectif κράτιστε,

4. Afin que tu connaisses la vérité de ces paroles dont tu as été instruit.

5. Aux jours d'Hérode, roi de Ju-

4. Ut cognoscas eorum verborum, de quibus eruditus es, veritatem.

5. Fuit in diebus Herodis, regis

équivalant au « splendidus » des Latins, apparaît soit dans les écrits du Nouveau Testament (comp. Act. xxiii, 26; xxiv, 3; xxvi, 25), soit sur les monuments antiques, devant le nom de personnages officiels et distingués. On a inféré de là, sans doute avec raison, que le Θεοφιλος auquel est dédié le troisième Evangile était selon toute apparence un homme d'un rang assez élevé, par exemple un magistrat supérieur. Tout prouve aussi qu'il était chrétien, et d'origine palenne. Toutefois, on n'a pas voulu se borner à ces idées générales : il n'est même sorte d'hypothèse que les exégètes n'aient faite pour déterminer au juste sa personne et sa patrie. C'est ainsi qu'on l'a identifié tantôt avec le grand-prêtre juif du même nom, fils d'Anne, et déposé par le roi Agrippa (voyez Josèphe, Ant. xviii, 5, 3; xix, 6, 2), tantôt avec un autre Théophile, habitant d'Athènes, mentionné par Tacite, Annal. ii, 35, 2, tantôt avec le célèbre Philon d'Alexandrie (car on est allé jusque-là!), tantôt avec deux autres homonymes dont l'un, d'après les Recognit. Clementinæ, l. x, c. 7, aurait été l'un des premiers citoyens de la ville d'Antioche, dont l'autre, d'après les Constit. Apostol. vii, 46, serait devenu le troisième évêque de Césarée de Palestine. Tout cela est bien hasardé. On a pourtant conjecturé d'une manière assez ingénieuse que Théophile habitait probablement l'Italie quand S. Luc lui dédia son Evangile ou du moins le livre des Actes. Tandis que partout ailleurs les éclaircissements géographiques abondent, ils cessent tout à coup dans le dernier chapitre des Actes; dès qu'il est question de l'Italie, l'écrivain sacré se borne à mentionner les localités, supposant que son illustre ami est suffisamment renseigné sur leur compte. Et cependant plusieurs de ces localités sont sans importance, comme « Forum Appii, Tres Tabernæ » : c'est donc que Théophile les connaissait, et il ne pouvait guère les connaître qu'à la condition d'être domicilié dans le pays. On trouvera les développements de cette thèse dans Hug. Einleitung, t. II. Pour de plus amples détails sur Théophile, nous renvoyons à Winer, Realwörterbuch, et à Smith, Dictionary of the Bible, s. v.

4. — Ut cognoscas... S. Luc consacre la dernière partie de cet intéressant Prologue à exposer le dessein qui lui avait fait prendre la plume. Il veut que son lecteur principal, et

tous les autres avec lui, soient confirmés dans la foi chrétienne par une connaissance plus approfondie de l'Evangile : *ut cognoscas*, d'après toute la force du grec ἐπιγνῶς (ἐπι et γινώσκω, connaître en sus), « ut accurate cognoscas. » — *Eorum verborum*... Ici, de même qu'au v. 2, λόγος désigne l'enseignement évangélique, ou les événements qui lui servaient de base. Le verbe κατηχήθης (*eruditus es*) est, comme plus haut παρέδωσαν (v. 2), une expression technique de l'idiome chrétien qui s'était alors déjà en partie formé. Nous en avons fait « catéchiser, catéchèse, catéchisme, catéchumène ». — Le substantif *veritatem* est renvoyé à la fin de la phrase d'une manière emphatique : son corrélatif grec ἀσφάλειαν signifie proprement « sécurité, parfaite certitude ». — Notez la construction extraordinaire du texte primitif : ἵνα ἐπιγνῶς περὶ ὧν κατηχήθης λόγων τὴν ἀσφάλειαν. On l'explique habituellement par l'attraction. La structure régulière serait : περὶ τῶν λόγων οὓς κατηχήθης.

Dans cette entrée en matière digne d'Hérodote ou de Thucydide, le rationaliste Baur se plaignait à voir l'œuvre d'un faussaire. Ewald, autre rationaliste, en admire au contraire la modestie délicate, l'aimable candeur ; caractère qui est en effet très frappant. — Au point de vue théologique, cette petite pièce a une très grande importance, car elle est d'un précieux secours pour déterminer la nature de l'inspiration. S. Luc « parle comme aurait fait un auteur ordinaire, qui relève sa fidélité, son exactitude et la parfaite connaissance qu'il a des choses qu'il raconte... L'inspiration du Saint Esprit n'exclut pas la science, la diligence, la fidélité de l'écrivain. Plus sa dignité est relevée, et plus les choses qu'il raconte sont divines et surnaturelles, plus il doit apporter d'exactitude et de fidélité à s'instruire et à s'éclaircir de tout ». D. Calmet, Comment. litt. sur S. Luc, p. 267 et suiv. Si Dieu est le principal auteur des saintes Lettres, il laisse pourtant quelque chose à faire aux hommes qu'il inspire.

PREMIÈRE PARTIE

VIE CACHÉE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. I-II.

1. Annonciation de Zacharie et conception miraculeuse de Jean-Baptiste. i, 5-25.

En annonçant à Zacharie la conception miraculeuse de celui qui devait être le pré-

Judææ, sacerdos quidam nomine Zacharias, de vice Abia; et uxor illius de filiabus Aaron, et nomen ejus Elisabeth.

I Paral. 24, 10.

dée, il y eut un prêtre nommé Zacharie, de la famille d'Abia, et sa femme, de la race d'Aaron, s'appelait Elisabeth.

curseur du Messie, l'ange Gabriel emploie le mot « evangelizare », *vv.* 49; preuve que cet événement faisait en réalité partie de l'histoire évangélique. Il était donc bien naturel que S. Luc commençât par ce beau prélude le récit du grand drame qui expose la vie et la mort du Christ. S. Jean-Baptiste est ainsi le lien qui unit les deux Testaments; il ouvre l'Evangile de même qu'il clôt les Prophéties (Cfr. Mal. iv, 5 et 6).

5. — Le style de S. Luc, si classique dans les *vv.* 4-4, se transforme tout à coup au début du cinquième. Au lieu de belles périodes admirablement cadencées, nous ne trouvons plus, pendant quelque temps, que les phrases courtes et simples de la prose hébraïque, rattachées sans art les unes aux autres par la conjonction *et*, et chargées d'aramaïsmes. Ce contraste provient sans nul doute des documents hébreux dont S. Luc se servit pour cette partie de sa narration, et qu'il y inséra même dans une large mesure, se contentant de les traduire et de les abrégier. — *Fuit in diebus...* Voilà déjà de l'hébreu très pur : *וְהָיָה בְּיוֹמֵי*. Les récits orientaux commencent ordinairement par ce *וְהָיָה*, « fuit »; nous en avons plusieurs exemples dans la Bible. Comp. Ruth, i, 4; Esth. i, 4, etc. Quant au mot « diebus », qui correspond aux locutions latines « sub imperio, in tempore », il indique la date de l'incident que l'évangéliste se propose d'exposer tout d'abord. Sur cette date assez vague (744-750 de Rome fondée) et sur Hérode-le-Grand, voyez l'Evangile selon S. Matth., p. 49. — *Regis Judææ*. Il s'agit ici de la Judée dans le sens large, c'est-à-dire de la Palestine entière, puisque tel était le territoire gouverné par Hérode. Plus loin, *iii, 4*, il ne sera question que d'une Judée notablement restreinte. — *Sacerdos quidam nomine Zacharias*. L'Evangile, le livre le plus universel, le plus catholique qui ait jamais existé, débute par un épisode dont une simple famille juive est le théâtre! Voici d'abord, dans les *vv.* 5-7, quelques détails intéressants sur les deux héros de l'épisode, Zacharie et Elisabeth. Le premier, dont le nom (*זכריה*), *Zecariah*; racine *זכר*, *zakar*, il s'est souvenu, et *יה*, *Iah*, abréviation pour *יהוה*, *Iéhova*, souvent porté durant l'ère de l'Ancien Testament (Cfr. Smith, Diction. of the Bible, s. v.), signifie « Jéhova se souvient », n'était pas le grand-prêtre d'alors, comme on l'a souvent redit à la suite de

S. Augustin, mais un simple prêtre, ainsi qu'il ressort de plusieurs circonstances du récit. L'expression « sacerdos » (*ιερεύς*, comparez *iii, 2*; Act. *iv, 6*, etc., où S. Luc nomme le grand-prêtre *ἀρχιερεύς*), à plus forte raison « sacerdos quidam » (*ιερεύς τις*), ne saurait désigner qu'un prêtre ordinaire. De plus, le souverain Pontife du judaïsme n'appartenait à aucune classe spéciale, tandis que Zacharie, nous l'allons voir, faisait partie de celle d'Abia. Enfin le grand-prêtre n'était jamais « de semaine », et n'avait pas besoin de tirer au sort pour savoir quelles seraient ses fonctions. Tout au plus pourrait-on dire avec Wouters, Dilucid. select. S. Scripturæ, 1792, t. II, p. 451, que Zacharie était « summus sacerdos vicis suæ », et encore n'est-ce là qu'une simple hypothèse, qui présente peu de garanties. — *De vice Abia*; d'après le grec, de « l'éphémérie » d'Abia. Le mot *ἐφημερία*, inconnu des classiques, est employé à différentes reprises dans la traduction des LXX, pour désigner ce que les Hébreux nommaient *מחלקת* (I Par. *xxiii, 6*; *xxviii, 43, 24*; II Par. *xxxii, 2, 45*) ou *מסמרת* (Neh. *xii, 24*; *xiii, 30*; I Par. *xxv, 5*), c'est-à-dire, chacune des familles sacerdotales telles qu'elles se trouvaient organisées soit à l'époque de David, soit après le retour de la captivité Babylonienne. Voyez Bretschneider, Lexic. man. 2^e éd. t. I, p. 444. S. Luc lui donne ici la même signification. Sous David, les descendants d'Aaron formaient vingt-quatre familles, qui portaient le nom de leurs chefs respectifs; celle d'Abia était la huitième, I Par. *xxiv, 10*. Le saint roi décida qu'elles serviraient dans le temple à tour de rôle pendant une semaine, du samedi au samedi: ce qui faisait deux semaines seulement chaque année (indépendamment des grandes solennités, pour lesquelles les besoins du culte exigeaient le concours de la plupart des prêtres). Après l'exil, il ne revint en Palestine que quatre familles sacerdotales (comp. Esdr. *ii, 37-39*); mais on les partagea en vingt-quatre classes, auxquelles on donna les anciens noms pour garder le souvenir du passé. Voyez Josephé, Antiq. *vii, 45, 7*; Lightfoot, Hor. hebr. in Evang. Lucæ, h. i.; T. Robinson, the Evangelists and the Mishna, Londr. 1859, p. 190 et suiv. C'est donc à la huitième de ces classes qu'appartenait Zacharie. — *Et uxor illius de filiabus Aaron*. La leçon primitive du texte grec paraît être

6. Et ils étaient tous deux justes devant Dieu, marchant sans reproche dans tous les commandements et lois du Seigneur.

7. Et ils n'avaient point de fils, parce qu'Elisabeth était stérile et que tous deux étaient avancés en âge.

6. Erant autem justi ambo ante Deum, incedentes in omnibus mandatis et justificationibus Domini sine querela;

7. Et non erat illis filius, eo quod esset Elisabeth sterilis, et ambo processissent in diebus suis.

γυνὴ αὐτοῦ (sous-ent. ἦν), « uxor erat ei », au lieu de ἡ γυνὴ αὐτοῦ. « De filiabus Aaron » est un nouvel hébraïsme, pour « e familia Aaron ». Les prêtres avaient le droit de se marier dans n'importe quelle tribu d'Israël (comp. Lev. xxi, 7; Ezech. xliv, 22); mais la femme que Zacharie s'était choisie faisait partie comme lui de la race sacerdotale. L'évangéliste n'a pas relevé ce détail sans une intention particulière : il voulait évidemment mettre en relief la noble origine de Jean-Baptiste, en montrant qu'il se rattachait et par son père et par sa mère à l'illustre famille d'Aaron, la plus glorieuse qui existât alors après celle de David, dont devait naître le Messie. Voyez dans Josephé, Vita, I, combien l'origine sacerdotale passait alors pour glorieuse. — *Nomen ejus Elisabeth*, en hébreu אֵלִישֶׁבַת, *Elischébat*, « le serment de Dieu », nom qui n'est pas moins significatif que celui de Zacharie. La femme d'Aaron l'avait déjà porté, Ex. vi, 23, et l'on conçoit qu'il ait été souvent donné aux filles des prêtres en l'honneur et en souvenir de leur aïeule.

6. — Zacharie et Elisabeth avaient encore une autre noblesse plus précieuse que celle du sang; c'était la noblesse de la vertu. L'évangéliste se hâte de nous l'apprendre en traçant leur portrait moral. — *Erant justi ambo*. « Justus » équivalait ici au צַדִּיק hébreu, et représente par conséquent toute la perfection dont on était capable sous le régime de l'ancienne Alliance. Eloge bien significatif durant ce triste règne d'Hérode, où il régnait, soit dans le peuple juif en général, soit en particulier dans le corps des prêtres, une si profonde corruption. S. Joseph, Matth. i, 49, et le vieillard Siméon, Luc. ii, 25, ont également mérité de le recevoir dans l'Evangile. — Les mots *ante Deum* (לפני אלהים) indiquent, ainsi que l'ont noté fréquemment les saints Pères, la sincérité, la vérité de cette justice qui brillait dans les deux saints époux. « *Coram Domino*, écrit S. Grégoire, Moral. l. xxxiv, c. 5, sæpe multorum vita displicet, quæ etiam foris hominibus placet. Caute ergo nimis in laudem... Zachariæ et Elisabeth ab Evangelista dictum est : Erant, justi ambo ante Deum. Non enim securâ laus est, justos ante homines apparere ». La suite de la

phrase, *incedentes in omnibus...*, explique encore, en la paraphrasant, cette belle épithète de « justus ». Remarquez le verbe pittoresque « incedere », calqué sur l'hébreu הָלַךְ, qui, au moral, a bien des fois la signification de ζῆν, « vivre » (Cfr. en particulier III Reg. viii, 51, où nous trouvons une phrase tout à fait semblable à la nôtre). D'après cette manière de parler, les commandements divins sont pour ainsi dire une voie royale sur laquelle s'avancent les justes et les saints. — *In omnibus mandatis et justificationibus...* Πάσαι; est emphatique : tous les préceptes de Dieu sans exception. Faut-il, avec la plupart des exégètes modernes, voir dans « mandatis » (ἐντολαί) l'indication des préceptes moraux, et dans « justificationibus » (δικαιώματα) celle des préceptes cérémoniaux? On le peut; mais nos deux substantifs n'indiquent point par eux-mêmes cette différence. Au fond ils sont à peu près synonymes. D'après l'étymologie, le premier désigne les lois divines en tant qu'elles sont l'expression d'un ordre imposé par le Souverain Maître, le second ces mêmes lois en tant que leur accomplissement parfait est pour l'homme une source de justification. — *Sine querela* (ἀμεμπτοι, littér. « irrépréhensibles ») complète l'éloge. Aussi pouvons-nous dire avec Maldonat : « Non potuit Evangelista gravioribus, illustrioribus, honorificentioribus verbis eorum sanctitatem declarare ».

7. — Malgré le bonheur qu'ils trouvaient dans l'accomplissement de la loi de Dieu, Zacharie et Elisabeth avaient cependant un grand chagrin domestique : *non erat eis filius* (dans le grec, τέκνον, enfant). L'évangéliste fait connaître le motif de cette douloureuse privation : *eo quod esset Elisabeth sterilis*; et, si tel avait été le passé, l'avenir n'offrait plus aucune espérance au point de vue humain, attendu que ἀμφοτέροι προβεβηκότες ἐν ταῖς ἡμέραις αὐτῶν ἦσαν. Nous préférons en latin « processerant », l'indicatif au lieu du subjonctif, car ce verbe ne paraît plus dépendre de « eo quod ». La locution προβεβηκότες ἐν ταῖς ἡμέραις (*processissent in diebus*) est imitée de l'hébreu בָּרַךְ בְּיָמָיו. Comp. Gen. xviii, 14; xxiv, 4; Jos. i, 23; xiii, 4, etc. Les Grecs disaient d'une manière analogue προβεβηκός;

8. Factum est autem, cum sacerdotio fungeretur in ordinē vicis suae ante Deum,

9. Secundum consuetudinem sacerdotii, sorte exiit ut incensum

8. Or il arriva, lorsqu'il remplissait les fonctions du sacerdoce devant Dieu, selon le rang de sa famille,

9. Qu'il lui échut par le sort, selon la coutume des prêtres, d'entrer

τῇ ηλικίᾳ ou χρόνῳ, ou simplement προθεσθῶς. — Ces détails donnés par S. Luc ont pour but manifeste de mieux faire ressortir l'étendue du miracle qu'il va bientôt raconter. Comme l'a dit le poète Juvénus,

Nec fuit iis soholes, jam tum vergentibus annis,
Gratius ut donum jam desperantibus esset.

Jean-Baptiste sera un enfant de prodige, comme autrefois Isaac et Samuel. « Deus, lisons-nous dans l'Evangile apocryphe de la Nativité de Marie, ap. Thilo, Cod. apocryph. t. I, p. 332, Deus quum alicujus uterum clauduit, ad hoc facit, ut mirabilius denuo aperiat, et non libidinis esse quod nascitur, sed divini muneris cognoscatur ». Ce fut certainement le cas pour Elisabeth.

8. — Après cette courte entrée en matière (vv. 5-7), nous arrivons au fait qu'elle devait préparer : un fils est miraculeusement promis à Zacharie et à Elisabeth, vv. 8-22 ; puis il est bientôt miraculeusement conçu, vv. 23-25.

— *Factum est autem.* Ἐγένετο δὲ est la transition favorite de S. Luc, de même que καὶ ὁσὺ est celle du premier évangéliste. Ici encore (Cfr. v. 5), c'est le וַיְהִי des écrivains hébreux. — *Cum sacerdotio fungeretur*, ἐν τῷ λειτουργεῖν αὐτόν, בְּכֹהֵן. Zacharie est donc de service dans le temple avec la classe d'Abia (in ordinē vicis suae, comp. le v. 5 et l'explication). C'est là, dans le lieu saint (ante Deum), qui était comme le palais royal habité par Jéhova, que l'attendent les bienfaits célestes.

— Sur la note simplement accidentelle ἐν τῷ τάξει τῆς ἐρημίας αὐτοῦ, divers exégètes, en particulier Scaliger, Limbrun, van Till, Bengel, et de nos jours Wieseler, ont échafaudé tout un système chronologique. D'une part le premier livre des Machabées, iv, 38 et ss., raconte que Judas Machabée restaura et réorganisa le culte du temple ; d'autre part, le Talmud mentionne expressément que c'était la première des classes sacerdotales qui était en fonctions au mois de Ab (août) quand le temple fut détruit par les Romains. Partant de là, ces auteurs ont essayé de fixer la date exacte de la nativité du Précurseur, tantôt en redescendant, tantôt en remontant le cours des années, jusqu'à ce qu'ils rencontrassent le tour de la classe d'Abia six mois avant la naissance de Jésus-Christ. Mais leurs calculs sont plus ingénieux que solides, comme le montre la variété de

leurs appréciations. On en trouvera un bon exposé dans Wieseler, Chron. Synops., pp. 440-445.

9. — *Secundum consuetudinem sacerdotii.* Ces mots ne retombent pas sur la proposition précédente, « quum sacerdotio fungeretur... », mais sur *sorte exiit*, ἔλαξε, (plus littéralement : il obtint par le sort). Le sort jouait un très grand rôle chez tous les peuples anciens, qui lui attribuaient généralement un caractère religieux, parce qu'ils voyaient en lui l'expression d'une volonté supérieure, des indications toutes providentielles. Comp. Jon. i, 7 ; Act. i, 24 et ss. C'est pourquoi, à Jérusalem, lorsque les prêtres de semaine avaient à se partager les différentes fonctions qu'ils devaient remplir dans le temple, au lieu de faire cette distribution d'une manière arbitraire, ils l'opéraient en recourant au sort. Les Rabbins nous ont conservé sur ce point des détails que le lecteur verra sans doute avec intérêt. Voici d'abord les cérémonies quotidiennes qui étaient réservées aux prêtres, et l'ordre d'après lequel il fallait les accomplir : « Altare magnum (i. e. sacrificii) præcedit altare minus (i. e. thymiama-tis). Altare minus præcedit duo segmina ligni (appositā ad focum altaris magni). Appositio duorum segmentorum ligni præcedit decinationem altaris interioris (i. e. thymiama-tis). Decineratio altaris interioris præcedit emendationem quinque lampadum. Emendatio quinque lampadum præcedit sparsionem sanguinis sacrificii jugis. Sparsio sanguinis sacrificii jugis præcedit emendationem duarum lampadum reliquarum. Emendatio duarum lampadum præcedit thymiama. Thymiama præcedit appositionem partium sacrificii in altari. Appositio partium præcedit Mincham (le sacrifice non-sanglant). Mincha præcedit duas moas (i. e. panes) Summi Pontificis. Duæ moæ præcedunt libationem. Libatio præcedit sacrificia addititia ». Gloss. in Tamid, c. vi. Au moment de faire le partage, les prêtres se réunissaient dans le Gazzith ou salle des pierres taillées (voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 492). Le Talmud nous montre le maître des cérémonies convoquant ses collègues pour cette opération : « Dicit eis Præfectus : Venite, et sortes projicite, (ut determinetur) quisnam mactabit victimam, quis sparget sanguinem, quis decinerabit altare interius, quis decinerabit candelabrum, quis

dans le temple du Seigneur pour y offrir l'encens.

10. Et toute la multitude du peuple était dehors, priant à l'heure de l'encens.

11. Et un ange du Seigneur lui apparut, debout à droite de l'autel de l'encens.

poneret, ingressus in templum Domini :

10. Et omnis multitudo populi erat orans foris hora incensi.

Exod. 30, 7; Lev. 16, 17.

11. Apparuit autem illi angelus Domini, stans a dextris altaris incensi.

portabit partes ad ascensum altaris, caput, crus, duos armo, caudam spinæ dorsi, crus alterum, pectus, gulam, duo latera, viscera, farinam, duas molas et vinum. Is obtinet cui sorte obtingit ». Tamid, cap. III, hal. 1. Ailleurs, Ioma, fol. 25, 4, on nous apprend la manière dont se faisait le tirage au sort : c'était d'après une méthode analogue à celle que les enfants suivent encore aujourd'hui dans leurs jeux. « Circumdederunt sacerdotes in circulo et Præfectus accedens arripit cidarim (i. e. pileum) a capite hujus vel illius, atque hinc norunt quod sortilegium ab eo inciperet ». La glose ajoute, f. 22, 4 : « Circumsteterunt in circulo, accedensque Præfectus cidarim arripit a capite alicujus, atque ab eo incipit sortilegium numerari, elevatque usqueque digitum suum ad numerum. Dicitque Præfectus : In quocumque desinet numerus, ille hoc vel illud munus sortitur ; enarrat pariter numerum, ex. gr. centum vel sexaginta, pro multitudine sacerdotum astantium. Numerare incipit ab eo cuius cidarim arripuit, et circumnumerat donec excurrit numerus. Atque in quocumque numerus expirat, ille munus illud sortitur de quo fit sortilegium. Et sic in sortilegiis omnibus ». Voyez Lightfoot, Horæ hebr. in. Evang. Lucæ, h. 1. — *Ut incensum poneret* (dans le texte grec, le génitif τοῦ θυμιατοῦ est gouverné par le verbe ἔθηκε). Tel fut le rôle qui échet à Zacharie : il était regardé comme le plus honorable de tous ceux qui étaient exercés par les simples prêtres. Celui auquel il incombait entraînait deux fois chaque jour, le matin et le soir, dans la partie du temple nommée, le Saint (*ingressus in templum*, ἐς τὸν ἅγιον, I Reg. XI, 5) et y encensait l'autel des parfums. Ici encore, grâce au Talmud, nous pouvons fournir d'intéressants détails sur cette fonction, telle qu'elle se pratiquait au temps de Notre-Seigneur. Le prêtre qui en était chargé était accompagné de trois auxiliaires : le premier hettoyait l'autel, adorait et sortait ; le second apportait sur l'autel quelques charbons ardents extraits du brasier des holocaustes, adorait et sortait ; le troisième recueillait les grains d'encens tombés à terre, et ne cessait de rappeler à l'officiant qu'il devait user

d'une grande vigilance, puis il adorait et sortait. Enfin le célébrant, demeuré seul dans le Saint, versait sur les charbons de l'autel une quantité déterminée d'encens, et, à son tour, il adorait et se retirait. Voyez Lightfoot et T. Robinson, ubi supra.

10. — *Et omnis multitudo populi...* Les heures de l'encensement coïncidaient avec celles du « sacrifice perpétuel » immolé le matin (9 h.) et le soir (3 h.), et ces deux cérémonies étaient les plus solennelles du culte quotidien : aussi les personnes pieuses y accouraient-elles en grand nombre. De là cette multitude mentionnée par l'Evangile. Il n'est donc pas besoin, pour expliquer une pareille affluence, de supposer avec divers auteurs que l'annonciation de Zacharie eut lieu en un jour de fête ou de Sabbat. La foule n'entrait pas dans le vâc, proprement dit ; elle restait dans les cours qui l'entouraient (*foris*; voyez l'Atlas archéolog. de V. Ancessi, pl. X), unissant ses prières (*orans*) à celles du prêtre, de sorte que les deux parfums, le parfum matériel et le parfum mystique, s'élevaient ensemble, l'un comme un type, l'autre comme une réalité, vers le trône de Jéhova. Une clochette indiquait aux assistants le moment précis où le prêtre répandait l'encens sur l'autel, car le voile qui séparait le Saint du parvis les empêchait de voir cette cérémonie.

11. — *Apparuit autem illi.* Après ces détails préliminaires, vv. 8-10, l'historien sacré arrive à l'apparition de l'ange Gabriel, et il note en passant l'impression qu'elle produisit sur Zacharie, vv. 11 et 12. Le phénomène décrit au v. 11 ne consista pas en une vision extatique ; ce fut une apparition extérieure, réelle, qui tomba sous les sens du saint prêtre. Cela résulte soit de l'emploi du mot ὁπῶν, « visus est », soit de la description qui suit : *stans a dextris altaris incensi*. L'autel de l'encensement ou des parfums, qu'il ne faut pas confondre avec celui des holocaustes, était en bois de sittim (sorte d'acacia) revêtu d'or. Il se dressait vers le milieu du Saint, un peu du côté de l'Orient. Au Nord se trouvait la table des pains de proposition, au Sud le chandelier à sept branches ; c'est donc auprès de ce candélabre, situé à droite de

12. Et Zacharias turbatus est videns, et timor irruit super eum.

13. Ait autem ad illum angelus : Ne timeas, Zacharia, quoniam exaudita est deprecatio tua : et uxor tua Elisabeth pariet tibi filium, et vocabis nomen ejus Joannem :

12. Et Zacharie en le voyant fut troublé, et la crainte le saisit.

13. Mais l'ange lui dit : Ne crains point, Zacharie, parce que ta prière a été exaucée : ta femme Elisabeth t'enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jean.

l'autel, que se tenait l'Archange lorsque Zacharie l'aperçut tout à coup. Des renseignements aussi positifs prouvent le caractère tout à fait historique de l'incident. — Telle fut la première des apparitions angéliques qui se rattachent à l'Enfance de Jésus. Les Évangiles en racontent plusieurs autres : *¶* 26 ; *ii*, 9 ; *Matth.* *i*, 20 ; *ii*, 13 et 19. — Remarquons que c'est dans le sanctuaire de Jéhova que la naissance prochaine du Précurseur sera prophétisée. Il convenait que ce lieu, si souvent témoin des manifestations divines, fût en ce moment le centre d'où s'échapperaient les premiers rayons lumineux qui devaient former bientôt le soleil évangélique.

12. — *Zacharias turbatus est videns.* L'homme est toujours saisi d'effroi à la vue du surnaturel quand il se présente sous cette forme. La Bible nous en fournit de nombreuses preuves. *Comp. Ex.* *xv*, 16 ; *Judith*, *xv*, 2 ; *Dan.* *viii*, 17 et 18 ; *x*, 7-9 ; *Act.* *x*, 4 ; *xix*, 17, etc. — *Et timor irruit super eum.* Répétition emphatique de la même idée avec des expressions plus fortes, à la manière du style hébraïque (*Cfr. Gen.* *xv*, 12), pour mieux décrire la terreur de Zacharie.

13. — *Ait... angelus : Ne timeas.* C'est la parole amie, rassurante, adressée habituellement par les anges en pareil cas. *Comp. ¶* 30 ; *ii*, 10 ; *Apoc.* *i*, 17. « Sicut humanæ fragilitatis est, dit très délicatement le Vén. Bède, h. l., spiritalis creaturæ visione turbari, ita angelicæ benignitatis est paventes de aspectu suo mortales mox blandiendo solari ». La première parole céleste qui retentit dans le Nouveau Testament est ainsi une parole d'encouragement et de consolation. Elle est immédiatement suivie de la grande nouvelle qui était le motif de l'apparition : *Exaudita est deprecatio tua, et uxor tua...* Mais quelle était cette prière à laquelle l'ange fait tout d'abord allusion ? Il s'est formé sur ce point deux sentiments contradictoires. Maldonat, Bengel, Olshausen, Meyer, MM. Bispington, Schegg, Godet, etc., pensent que Zacharie, en offrant l'encens au Seigneur, venait de formuler avec une ardeur nouvelle la prière que pendant longtemps il avait adressée à Dieu chaque jour : Donnez-nous un fils ! Et, au premier regard, le contexte

paraît favoriser cette opinion, puisque l'ange ajoute aussitôt : « Tu auras un fils », semblant établir ainsi une connexion très étroite entre la prière de Zacharie et la promesse qui va suivre. Néanmoins, en étudiant le texte de plus près, on est frappé de plusieurs difficultés sérieuses qui vont à l'encontre de cette interprétation. L'évangéliste n'a-t-il pas dit (*¶* 7) que Zacharie et Elisabeth avaient perdu moralement tout espoir d'avoir un fils ? Bien plus, dans un instant, quand l'ange aura achevé son message, Zacharie ne sera-t-il pas saisi d'étonnement, et n'objectera-t-il pas sa vieillesse et celle d'Elisabeth ? Aussi les SS. Pères (notamment S. Augustin, S. Jean Chrysostome, le Vén. Bède), et après eux la plupart des exégètes, ont-ils cru que la prière de Zacharie avait un autre objet, plus relevé, plus général, plus sacerdotal : « Pro adventu Messiae deprecabatur ». « Hoc attendendum est, dit encore S. Augustin, quia non est verisimile ut, quum pro peccatis populi vel salute vel redemptione sacrificium ille offerret, potuerit publicis votis relictis homo senex, uxorem habens anum, pro accipiendis filiis orare ; præsertim vero quia nemo orat accipere quod se accepturum esse desperat... Ergo quod ei dicitur, Exaudita est deprecatio tua, pro populo intelligendum est ; cuius populi quoniam salus et redemptio et peccatorum abolitio per Christum futura erat, adhuc nuntiatur Zachariæ nasciturus filius, quia præcursor Christi destinabatur. » De quæstion. evangel., l. II, q. 1. Cette dernière réflexion du saint Docteur montre la liaison qui existe entre les premières paroles de l'ange, « exaudita est... », et les suivantes : *Elisabeth pariet tibi filium* (τίς), au lieu du vague τέκνον que nous lisions au *¶* 7 ; *γενῆσθαι* dans le sens de τέλει, de même que *Gal.* *iv*, 24). A la joyeuse promesse, l'ange associe un ordre : *Et vocabis...* Comme Isaac dans l'Ancien Testament, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Nouveau, S. Jean reçoit son nom directement du ciel ; et quel beau nom ! *Iohannes*, en hébreu יוחנן (*Iochanán*) ou יְהוֹחָנָן (*Yehochanán*), for mé des deux mots יְהוָה, *Yehova*, signifie « Jéhova est propice, Jéhova a fait grâce », et exprime de la façon la plus claire les intentions bienveillantes du Seigneur à l'égard de son peuple. L'idée de la Ré-

14. Il sera pour toi un sujet de joie et de transport, et beaucoup se réjouiront de sa naissance.

15. Car il sera grand devant le Seigneur; il ne boira ni vin ni cervoise, et sera rempli de l'Esprit saint dès le sein de sa mère.

16. Et il convertira beaucoup

14. Et erit gaudium tibi, et exultatio, et multi in nativitate ejus gaudebunt :—

15. Erit enim magnus coram Domino : et vinum et siceram non bibet, et Spiritu sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ :

16. Et multos filiorum Israel con-

demption y est contenue toute entière. Il est vrai qu'il avait été souvent porté à des époques antérieures (comp. IV Reg. xxv, 23; II Par. xvii, 45; xliii, 4; xxviii, 42; Nehem. vi, 48; xii, 43); mais alors c'étaient des hommes qui l'avaient imposé, et jamais sa signification n'avait été réalisée.

14. — *Et erit gaudium tibi et exultatio.* Deux substantifs pour mieux indiquer la vivacité de la joie des parents du Précurseur. Mais ce n'est pas seulement dans le cercle intime d'une famille juive que cette merveilleuse naissance répandra le bonheur : elle réjouira un grand nombre d'hommes, pour les motifs qui seront développés dans les vv. 16 et 17. Et en effet, l'Eglise entière ne célèbre-t-elle pas chaque année joyeusement la Nativité de S. Jean-Baptiste ? Des païens mêmes, au dire des anciens, n'ont-ils pas fêté régulièrement cet anniversaire par des réjouissances publiques ? Voyez D. Calmet, Comment. littér. sur S. Luc, p. 474. — *In nativitate* est pour « ob nativitatem » (ἐν τῇ γεννήσει, ou γένεσι d'après de nombreux manuscrits).

15. — *Erit enim...* Comme le montre la particule γάρ, l'ange va maintenant indiquer les causes de cette joie universelle. Il le fait à trois points de vue : 1^o par rapport à la nature intime, au caractère moral de l'enfant de bénédiction qui vient d'être promis à Zacharie, 2^o par rapport à l'influence qu'il exercera sur les autres hommes, 3^o par rapport à son emploi en tant que Précurseur du Messie. — 1^o Nature morale de l'enfant, v. 15. S. Jean sera grand ; mais, ce qui vaut mieux, il sera *magnus coram Domino*, c'est-à-dire qu'il possèdera la véritable grandeur. « Significatur, dit très bien Luc de Bruges, singularitas magnitudinis, quod Dominus eum faciet magnum ». En effet, être grand devant Dieu, ce n'est pas jouir des honneurs terrestres, mais c'est posséder la vertu, la sainteté à un degré éminent, et nous savons combien Jean-Baptiste a été grand sous ce rapport. L'accomplissement de cette prédiction de l'ange peut se résumer dans les paroles prononcées plus tard par Notre-Seigneur Jésus-Christ, Matth. xi, 14 : « Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista ». — La grandeur spirituelle de l'enfant

sera manifestée par deux signes, l'un extérieur, l'autre intérieur. Extérieurement, il mènera la vie parfaite, qui consiste toujours, chez tous les peuples et à toutes les époques, dans la mortification des sens, dans un régime austère : *vinum et siceram non* (οὐ μὴ, nequaquam) *bibet* ; il sera donc jusqu'à un certain point un Nazir perpétuel (par opposition au Nazaréat temporaire. Voyez le mot Naziræus dans Otho, Lexic. rabbin.), à la façon de Samson, Jud. xiii, 4, de Samuel, I Reg. i, 41, et des Réchabites, Jer. xxxv, 6 et ss. Le mot σίκερα (généralement indéclinable : Eusèbe, Præp. evang. vi, 40, emploie pourtant le génitif σίκερος) est une reproduction grecque de l'hébreu שכר *schêcar* (rac. שכר, *schacar*, enivrer) et désigne toutes les liqueurs enivrantes autres que le vin, la bière par exemple, l'hydromel et plusieurs espèces de cidre ou de boissons fermentées dont les Orientaux ont toujours fait leurs délices. Cfr. Pline, Hist. nat. xiv, 49. S. Jérôme, Epist. ad Nepot., donne aussi d'intéressants détails à ce sujet : « Sicerâ hebræo sermone omnis potio quæ inebriare potest, sive illa quæ frumento conficitur, sive pomorum succo, aut quum favi decoquantur in dulcem et barbaram potionem, aut palmorum fructus exprimuntur in liquorem coctisque frugibus aqua pinguior coloratur ». — Intérieurement, S. Jean aura une marque bien plus excellente encore de sa grandeur : *Spiritu sancto replebitur*, c'est-à-dire qu'il recevra dans leur plénitude les dons de l'Esprit divin, car telle est la force de cette formule toutes les fois qu'elle est employée dans les écrits bibliques. Les mots suivants, *adhuc ex utero* (ἐτι ἐκ κοιλίας; la version syr. traduit à bon droit par « in utero ») *matris suæ*, indiquent le moment auquel commencera cette effusion merveilleuse de l'Esprit Saint : elle aura lieu dès avant la naissance du Précurseur, dans la circonstance racontée plus bas, v. 41, et se continuera durant toute sa vie. Cfr. S. Ambr. Expos. in Luc. l. i, 33; Orig. Hom. iv in Luc.

16. — 2^o L'enfant annoncé à Zacharie exercera sur ses semblables une puissante influence religieuse. Il les détournera du mal, il les conduira vers Dieu, en un mot il les convertira (*convertet*, ἐπιστρέψει, le הוֹשִׁיב

vertet ad Dominum Deum ipsorum :

17. Et ipse præcedet ante illum in spiritu et virtute Eliæ : ut convertat corda patrum in filios, et incredulos ad prudentiam justorum, parare Domino plebem perfectam.

Mal. 4, 6; Matth. 11, 14.

d'enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu.

17. Et il marchera devant lui dans l'esprit et la vertu d'Elie, pour ramener les cœurs des pères aux fils et les incrédules à la prudence des justes, et préparer au Seigneur un peuple parfait.

hébreu). Toutefois cette influence sera bornée dans ses limites : elle s'étendra aux seuls Juifs, et encore, hélas ! ne les atteindra-t-elle pas tous ; un grand nombre du moins (*multos*) consentiront à la subir. Nous verrons le Précurseur accomplir admirablement ce beau rôle durant son ministère public, prêchant la fuite du péché, la connaissance du Christ, et ramenant ainsi les fils d'Israël à Jéhova (*Dominum*) qui, en vertu de l'Alliance du Sinaï, est justement appelé par l'évangéliste leur Dieu spécial, *Deum ipsorum*. Ramener les âmes au Seigneur, c'est aussi la fonction principale du prêtre.

17. — 3^o Au point de vue de sa vocation proprement dite, Jean-Baptiste sera le Précurseur du Messie. — *Et ipse* (avec emphase, *והוא*) *præcedet ante illum*, c'est-à-dire, « Dominum Deum ipsorum ». En effet, grammaticalement, le pronom « *illum* » ne peut se rapporter qu'à ces mots du v. 16, et pourtant, d'après l'idée, il est certain qu'il s'agit ici du Messie. La conclusion est manifeste : Donc le Messie est Dieu, le Messie est la Jéhova de l'ancienne Alliance. Cfr. Patrizi, de Evang. lib. III, Dissert. iv, 7 et 8. Du reste, ce n'est point là une notion nouvelle, puisque les Prophètes décrivaient déjà l'avènement du royaume messianique sous la figure d'une entrée solennelle de Jéhova parmi son peuple. Comp. Is. xl, 3 ; Mal. iii, 1, etc. — L'ange fait tout à coup un rapprochement des plus élogieux pour Jean-Baptiste, quand il dit qu'il viendra *in spiritu et virtute Eliæ*, car Elie est un des plus saints, un des plus grands personnages de l'Ancien Testament. Le Précurseur héritera donc, plus encore qu'Elisée, de l'esprit de ce réformateur célèbre ; il agira avec une vigueur et une autorité semblables à la vigueur et à l'autorité d'Elie. Plus tard, Notre-Seigneur Jésus-Christ fera lui-même un rapprochement identique, et il dira hautement que Jean-Baptiste était une copie parfaite du prophète Elie. Comp. Matth. xi, 14 et le commentaire ; xvii, 10-12. — *Ut convertat corda patrum in filios*. Les paroles qui précèdent étaient une allusion évidente à l'oracle de Malachie, iii, 4 et iv, 5 ; mais voici que l'ange Gabriel cite maintenant d'une manière littérale, pour les appliquer à

Jean-Baptiste, les dernières lignes de cette prophétie, iv, 6 : « Et convertet (Elias) cor patrum ad filios, et cor filiorum ad patres eorum ». Voyez Patrizi, l. c., Dissert. v. La locution « *convertere cor alicujus in aliquem* » est assez claire par elle-même : elle signifie rendre favorable, bien disposer, concilier. La difficulté porte sur « les pères » et sur « les fils » dont S. Jean, le nouvel Elie, devait unir et pacifier les cœurs séparés. D'après Théophylacte, les pères représenteraient la nation juive, les fils seraient au contraire les apôtres de Jésus. Suivant Théodore, Wordsworth, etc., les pères sont également la figure des Juifs, mais les fils symbolisent les païens. D'autres exégètes assez nombreux (Maldonat, Meyer, Bleek, etc.) prennent ces deux expressions à la lettre : l'ange annoncerait simplement que les liens de famille, alors brisés dans un grand nombre de maisons par les discordes politiques et religieuses qui avaient envahi la nation théocratique, seraient renoués heureusement par le Christ et par son Précurseur. A ces interprétations, nous préférons celle qu'admettent communément les anciens auteurs et la plupart des modernes. Les « pères » ne sont autres que les Abraham, les Isaac, les Jacob, et les autres patriarches, glorieux ancêtres du peuple choisi. Les « fils » représentent les Juifs contemporains de Notre-Seigneur et de S. Jean. Autant ceux-là étaient pleins de foi au Messie, autant ceux-ci étaient incrédules, malgré leur attente superstitieuse : de là une sorte d'animosité bien naturelle des premiers à l'égard de leurs descendants dégénérés. Or, en amenant les fils à la vraie croyance messianique, le Précurseur leur rendra les Patriarches propices ; il réunira ces cœurs longtemps séparés. On trouve une pensée analogue dans Isaïe, xxix, 22 et ss. : « Non modo confundetur Jacob, nec modo vultus ejus erubescet ; sed quum viderit filios suos... in medio sui sanctificantes nomen meum, et sanctificabunt sanctum Jacob... et scient errantes spiritum intellectum, et mussitatores discant legem ». Comp. ibid. lxiii, 16 et ss. — Les mots et *incredulos ad prudentiam justorum* (*ἀπειθεῖς ἐν προνοίᾳ δικαίων*, littéral. il ramènera « les rebelles au sentiment des justes ») ne diffèrent pas, quant au sens, de ceux

18. Et Zacharie dit à l'ange : Comment le saurai-je ? car je suis vieux et ma femme est avancée en âge.

19. Et l'ange lui répondit : Je suis Gabriel, qui me tiens devant Dieu, et j'ai été envoyé pour te parler et t'annoncer cette bonne nouvelle.

20. Et voilà que tu seras muet et ne pourras parler jusqu'au jour où

18. Et dixit Zacharias ad angelum : Unde hoc sciam ego enim sum senex, et uxor mea processit in diebus suis.

19. Et respondens angelus dixit ei : Ego sum Gabriel, qui adsto ante Deum ; et missus sum loqui ad te, et hæc tibi evangelizare.

20. Et ecce eris tacens, et non poteris loqui, usque in diem quo hæc

qui précèdent. Les justes sont identiques aux pères, les rebelles identiques aux fils. — *Parare Domino plebem perfectam*, c'est à-dire, « ut paret... » But final de la sainte activité du Précurseur : ses exemples et sa prédication prépareront au Messie, parmi les Israélites, un noyau parfaitement disposé (κατασκευασμένον) à le recevoir et à profiter des grâces qu'il apportera au monde. — Ces paroles de l'ange, qu'on a trouvées « vagues et décolorées » (Reuss, Hist. évangélique, p. 423), ne pouvaient être au contraire ni plus nettes, ni plus précises. Elles expriment admirablement le caractère et la vie de Jean-Baptiste. Elles ouvrent de splendides horizons messianiques, dont nous constaterons bientôt la réalité.

18. — Ce verset raconte l'accueil fait par Zacharie aux promesses de l'ange. *Unde hoc sciam ?* s'écrie-t-il aussitôt. A quel indice reconnaitrai-je la vérité de votre prédiction ? Ainsi Zacharie demande un signe dont la réalisation immédiate lui prouvera que son interlocuteur est sincère et véridique. Il rappelle ensuite l'obstacle qui s'oppose à ce qu'il devienne père, comme on le lui promet : *Ego enim sum senex et uxor mea...* Les lois de la nature ne le permettraient pas. — Les fonctions religieuses des Lévites cessant quand ils avaient atteint leur-cinquantième année (comp. Num. iv, 3 ; viii, 24 et ss.), on a parfois prétendu que Zacharie n'avait pas encore cinquante ans lorsque l'ange Gabriel lui apparut, de sorte que le mot « senex » ne désignerait pas ici un âge bien avancé. Mais cette observation manque tout à fait de justesse, attendu que l'ordonnance en question ne concernait pas les prêtres : le Talmud le dit formellement. Comp. Lightfoot, Hor. hebr. in Evang. Luc., h. 1.

19. — *Et respondens angelus...* Au doute de Zacharie, le messager céleste répond de deux manières : il lui présente d'abord ses lettres de créance, v. 19, puis il lui accorde le signe qu'il désirait, v. 20. Ses lettres de créance consistent dans l'indication de son nom, de son titre, de sa mission. Son nom est

Gabriel, גַּבְרִיֵּאל, « vir Dei », nom célèbre qui rappela aussitôt à Zacharie deux des passages les plus importants de la prophétie de Daniel ; viii, 16 ; ix, 24 ; Son titre est celui d'assistant au trône de Dieu, qui *asto* (παρεστηκός, le מַכְדָּה hébreu) *ante Deum* : Gabriel était donc l'un des sept anges supérieurs (שְׁרָיִם, Dan. x, 13 ; Tob. xii, 15) qui, à la manière des esclaves de l'Orient (comp. III Reg. x, 8 ; xvii, 4 ; xviii, 15 ; Ps. cxxxiii, 4 ; cxxxiv, 2, etc.), se tiennent constamment debout devant leur auguste Maître, toujours prêts à exécuter ses ordres. Sa mission actuelle consistait précisément à porter la bonne nouvelle contenue dans les vv. 13-17, *hæc tibi evangelizare*, et il venait de s'en acquitter fidèlement. Notons le verbe *εὐαγγελισσάμεθα*, qui est une des expressions favorites de S. Luc, et qui a fait justement donner à l'archange Gabriel le surnom d'Évangéliste céleste. — Comme tout se suit admirablement dans les plans divins ! Il y a environ cinq siècles, ce même ange annonçait à Daniel, au sein de la profane Babylone, le futur établissement du royaume du Messie, non sans fixer une date fameuse ; et voici qu'il annonce maintenant à Zacharie, dans l'enceinte du temple de Jérusalem, que les temps sont accomplis et que ses anciennes promesses vont enfin se réaliser !

20. — Le signe accordé à Zacharie est en même temps une punition sévère : *Et ecce eris tacens...* « Tacens » a évidemment ici le sens de « mutus », puisque l'ange ajoute aussitôt : *et non poteris loqui*. Zacharie ne demeurera silencieux que parce qu'il lui sera impossible de parler. Ces derniers mots ne sont donc pas une tautologie, comme on l'a prétendu sans raison. — Le mutisme miraculeux de Zacharie durera *usque in diem quo hæc fiant*, c'est-à-dire, jusque vers l'époque de la naissance de l'enfant, plus exactement, « ex eventu », jusqu'au jour de sa circoncision. Comp. le v. 64. La cause du châtiment est ensuite clairement indiquée : *Pro eo quod* (ὡς ὅτι). Sur cette formule qu'on retrouve xix, 64 ; Act. xii, 23 ; II Thess. ii, 10, voyez Beelen, Gramm. græcit. N. T.

fiant, pro eo quod non credidisti verbis meis, quæ implebuntur in tempore suo.

21. Et erat plebs expectans Zachariam : et mirabantur quod tardaret ipse in templo.

22. Egressus autem non poterat loqui ad illos, et cognoverunt quod visionem vidisset in templo. Et ipse erat innuens illis, et permansit mutus.

23. Et factum est, ut impleti sunt dies officii ejus, abiit in domum suam.

ces choses arriveront, parce que tu n'as pas cru à mes paroles qui s'accompliront en leur temps.

21. Et le peuple attendait Zacharie et on s'étonnait qu'il s'attardât dans le temple.

22. Or, étant sorti, il ne pouvait leur parler, et ils connurent qu'il avait eu une vision dans le temple. Et il leur faisait des signes, et il resta muet.

22. Et lorsque les jours de son office furent accomplis, il s'en alla en sa maison.

p. 395 : c'est le *אשר דברת* hébreu) *non credidisti verbis meis*. Zacharie n'est pas puni pour avoir demandé un signe : d'autres l'avaient fait avant lui, presque dans les mêmes termes (comp. Gen. xv, 8; Jud. vi, 47), sans que le Seigneur leur adressât le moindre reproche. Il est châtié, l'ange le dit, parce que sa foi a un moment défailli, parce que lui, prêtre du Très-Haut, a mis en doute la vérité des paroles d'un messager divin. Les premiers exégètes chrétiens aimaient déjà à montrer le rapport parfait qui existe entre la faute de Zacharie et sa punition : « Ut qui discredendo locutus est, tacendo credere discat ». V. Bède, h. l. — Gabriel, avant de se retirer, affirme que toutes ses paroles se réaliseront *in tempore suo*, au temps, d'ailleurs prochain, que la Providence de Dieu avait fixé de toute éternité.

21. — Pendant que cette scène avait lieu dans l'intérieur du Saint, le peuple se demandait avec étonnement et même avec anxiété sous les parvis pourquoi la cérémonie de l'encensement durait si longtemps ce jour-là. D'ordinaire, en effet, quelques instants suffisaient pour l'accomplir, et voici qu'on ne voyait pas sortir Zacharie ! Lui serait-il arrivé quelque malheur ? Un trait raconté par le Talmud montre combien facilement ces Juifs religieux s'inquiétaient en pareilles circonstances : « Summus pontifex fudit orationem brevem in Sancto... Prolixus in oratione non fuit, ne formidinem aliquam incuteret populo. Historia est de quodam qui protraxit fuit et parati erant post eum intrare. Ferunt eum fuisse Simeonem justum. Dicunt ei : Quare tamdiu moraris ? Respondit ille : Ego supplicavi pro templo Dei vestri nō excidatur. Rogerunt illi : Utrumque ; non convenit tamen ut tamdiu moreris ». Babyf. Ioma, f. 43.

22. — *Egressus... non poterat loqui*. L'apparition de Zacharie fut loin de mettre fin à

l'étonnement de la foule. A l'émotion qui se trahissait sur sa physionomie, on reconnut immédiatement qu'il avait été témoin de quelque événement extraordinaire ; en découvrant aussitôt après que l'usage de la parole lui était enlevé, on conjectura que cet événement avait dû être surnaturel, tant on était accoutumé, par la lecture de l'histoire nationale et sacrée, aux interventions divines, surtout dans le temple. Ainsi donc, concluant de l'effet à la cause, les assistants *cognoverunt quod visionem vidisset*. « Visio », comme son équivalent grec *ὁρασις*, désigne ici une apparition extérieure. Comp. xxiv, 23 ; Act. xxvi, 19. Zacharie, par des gestes répétés (*erat innuens*), leur apprit que leur hypothèse était exacte ; mais il ne donna sans doute à personne la clef du mystère qui lui avait été révélé. — *Permansit mutus*. L'imparfait *ἐμνευσ* exprime plus fortement encore la persévérance du mutisme. Sur l'adjectif *ἄφωνος*, voyez l'explication du v. 62. — Dans ce prêtre juif, devenu muet tandis qu'il exerçait ses fonctions sacerdotales au cœur même du temple, les Pères ont vu un profond symbole. Par là, disent-ils, était figuré le silence auquel la religion mosaïque allait être prochainement réduite par la propagation de l'Evangile. Voir en particulier Origène, Hom. v in Luc. ; S. Ambroise, Enarr. in Luc., l. I, 41 et 42.

23. — Ce verset et les deux suivants racontent la conception miraculeuse de S. Jean-Baptiste. — *Et factum est, καὶ ἐγένετο*. Voyez le v. 8 et le commentaire. — *Ut impleti sunt dies officii ejus*. C'est-à-dire, d'après les explications données plus haut, à la fin de la semaine. *Μηνιαίως* du texte grec est employé dans le sens de *πληροῦσθαι* (Cfr. v. 57). C'est le *כִּלְיָה* hébreu. — *Abiit in domum suam*. Durant leur semaine de service, les prêtres ne sortaient pas du temple et il leur était interdit d'aller dans leurs habitations privées. Du reste, ils étaient pour la plupart domici-

24. Et après ces jours Elisabeth sa femme conçut et elle se tint cachée pendant cinq mois, disant :

25. Voilà ce qu'a fait pour moi le Seigneur, aux jours où il m'a regardée pour me délivrer de mon opprobre parmi les hommes.

26. Or au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans la ville de Galilée appelée Nazareth,

24. Post hos autem dies concepit Elisabeth uxorem ejus, et occultabat se mensibus quinque, dicens :

25. Quia sic fecit mihi Dominus in diebus, quibus respexit auferre opprobrium meum inter homines.

26. In mense autem sexto, missus est angelus Gabriel a Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth,

liés hors de Jérusalem, et tel était le cas pour Zacharie, ainsi que nous le verrons en expliquant le v. 39.

24. — *Post hos autem dies concepit Elisabeth.* L'accomplissement des divines promesses ne se fit pas longtemps attendre : en effet, la formule μετὰ ταύτας τὰς ἡμέρας ne peut indiquer ici qu'un intervalle de temps assez court. — *Et occultabat se mensibus quinque.* Dans la pensée d'Elisabeth, cet isolement devait durer jusqu'au jour de la naissance de son enfant ; mais, comme l'écrivain sacré le dira bientôt (comp. les vv. 26 et 39), Marie vint y mettre un terme au dixième mois. De là ce « mensibus quinque » mentionné d'une façon expresse : c'est une date qui en prépare une autre. Mais pourquoi Elisabeth se cachait-elle ainsi ? On a expliqué sa conduite par les raisons les plus variées, parfois même les plus invraisemblables. « Quia quinque primis mensibus nondum satis certa erat de sua graviditate », dit Rosenmüller (Scholia in Luc., p. 21) à la suite de Paulus. C'était, suivant de Wette, une simple précaution hygiénique, destinée à écarter d'Elisabeth et du fruit de son sein tout accident fâcheux. Plusieurs Pères et divers anciens exégètes (Origène, S. Ambroise, Théophylacte, Euthymius, etc.) pensent que cette retraite avait pour mobile la délicatesse de la pudeur : « Partus sui erubescere ætatem », écrit S. Ambroise. Bleek croit qu'elle était dictée par un besoin profondément senti de reconnaissance, de recueillement et de prière. Nous préférons admettre, avec un assez grand nombre d'auteurs contemporains (entre autres MM. von Burger, Bispin, van Oosterzee), qu'Elisabeth, de même que la Très Sainte Vierge d'après le premier Évangile (Matth. 1, 18-20 ; voyez le commentaire), se cachait par respect pour le secret du ciel. Le Seigneur lui avait tout à coup accordé une grâce inespérée ; mais elle ne croyait pas qu'il lui appartint à elle-même de la révéler aux hommes. Elle voulut donc attendre dans la solitude qu'il manifestât par le cours ordinaire des événements l'immense faveur qu'il avait daigné lui faire.

25. — *Quia sic fecit mihi Dominus.* Parole toute hébraïque : כִּי כֵן לִי עָשָׂה יְיָ. La conjonction כִּי est réitative ; nous ne croyons pas que la phrase introduite par elle ait aucun rapport avec les raisons pour lesquelles Elisabeth entraînait dans sa pieuse retraite. Les mots « sic » (d'une manière si admirable, si miséricordieuse) et « Dominus » sont emphatiques. C'est à Dieu, et à Dieu seul que la sainte épouse de Zacharie rapporte la gloire de sa maternité. Comme Ève, elle s'écrie : « Possedi hominem per Deum », Gen. iv, 1. — *In diebus quibus respexit auferre...* Construction singulière, directement calquée sur le grec, ἐν ἡμέραις αἷς ἐπέβλεψεν ἀφελεῖν. Le Seigneur, d'après une pensée qui revient à chaque instant dans la Bible, est censé avoir jeté du haut du ciel un regard favorable sur Elisabeth, en vue de faire cesser la longue épreuve qu'elle avait endurée. — *Opprobrium meum inter homines.* Rachel, devenue mère après plusieurs années de stérilité, s'écriait aussi avec bonheur : « Abstulit Deus opprobrium meum ! » Gen. xxx, 23. Chez les Juifs en effet, et en général dans tout l'Orient, la privation d'enfants a toujours été considérée comme un indice du mécontentement divin et ; par suite, comme une grande humiliation. Comparez 1 Reg. 1, 6, 11 ; Is. iv, 4 ; XLVII, 9-Liv, 4, etc.

2. L'Annonciation de Marie et l'Incarnation du Verbe. 1, 25-38.

Il y a deux manières de raconter les grandes choses. La première consiste à s'élever autant que possible à leur hauteur, à prendre un genre imposant et sublime. La seconde, qui est souvent la meilleure lorsqu'il s'agit des divins mystères, se contente d'un exposé très simple des événements, auxquels elle laisse le soin de se faire valoir par eux-mêmes. S. Luc a adopté ici cette dernière méthode. Rien de plus simple, mais aussi rien de plus frais, de plus virginal que son récit de l'Annonciation du Verbe. Nous le lirons avec foi et avec amour.

26 et 27. — L'évangéliste, dans les vv. 26 et 27, commence par donner quelques pré-

27. Ad virginem desponsatam viro cui nomen erat Joseph, de domo David, et nomen virginis, Maria.

28. Et ingressus angelus ad eam dixit : Ave, gratia plena; Domi-

27. A une vierge, fiancée d'un homme nommé Joseph, de la maison de David. Et le nom de la vierge était Marie.

28. Et l'ange étant venu à elle, dit : Je vous salue, pleine de grâces,

cieuses indications de temps, de lieu et de personnes. 1^o Le temps : *in mense sexto*. Non pas le sixième mois d'une manière absolue, c'est-à-dire le sixième mois de l'année juive, mais, comme il ressort clairement de tout le contexte, et spécialement du v. 24, le sixième mois de la grossesse d'Elisabeth. Comparez le v. 36. S. Jean-Baptiste aura donc six mois de plus que Notre-Seigneur Jésus-Christ. — 2^o Le lieu : *In civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth*. Sur cette ville privilégiée et sur la province de Galilée, voyez l'Evangile selon S. Matthieu, pp. 63 et 94. Comparez aussi Schubert, Reise in das Morgenland, t. III, p. 170 et ss.; Bædeker, Palæstina und Syrien, pp. 373 et ss. — 3^o Les personnes sont Gabriel, Marie et Joseph. Les semaines prédites à Daniel sont maintenant écoulées, et Gabriel, après avoir préludé, vers la fin de l'Ancien Testament et sur le seuil du Nouveau, à sa belle mission d'aujourd'hui, est enfin d'une manière complète l'ange de la Rédemption. Cfr. Honor. Niquetus, S. J., de Angelo Gabriele, Lyon 1653, et Faber, Bethlehem, Londr. 1860, p. 73. Marie ou Miriam, מרים (voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 38), est l'héroïne du récit. Sans donner aucun détail sur la vie antérieure de celle qui va devenir bientôt la mère du Christ, S. Luc se borne à dire qu'au moment où elle reçut le message de l'ange elle était vierge (*ad virginem*, ἁγνήν), bien qu'elle eût été fiancée quelque temps auparavant à S. Joseph. Sur cette signification du participe *desponsatam*, voyez notre commentaire sur S. Matthieu, i. 18 et ss. De l'homme qui devait jouer un rôle si important durant les premières années du Verbe incarné, notre évangéliste dit simplement qu'il était de *domo David*, par conséquent de race royale. S. Matthieu complète cet éloge en ajoutant au nom de Joseph l'épithète significative de « justus ». — Les mots ἐξ οἴκου Δαβὶδ ne retombent pas sur Marie (S. Jean Chrysost., Wieseler, etc.), ni tout à la fois sur Marie et Joseph (Théophylacte, Euthymius, Bengel, Patrizi, etc.), mais seulement sur S. Joseph, comme l'admettent la plupart des interprètes d'après la construction même de la phrase. Il est certain néanmoins que Marie appartenait aussi à la famille de David. Comparez les vv. 32 et 69.

28. — *Et ingressus angelus* (ὁ ἄγγελος manque dans les manuscrits B, L, et dans

plusieurs versions). L'ange « entra » : preuve qu'au moment où elle reçut la visite du céleste « Pronubus », Marie était dans l'intérieur de sa chambre, comme plusieurs Pères l'ont affirmé. Gabriel salue celle qui sera dans quelques instants sa Reine et la Reine de tout l'univers. De même que les rois de la terre envoient solennellement leurs plus fidèles ministres proposer à quelque glorieuse princesse une union vivement désirée, de même Dieu l'a choisi pour porter à Marie des propositions toutes célestes, et pour contracter avec elle, au nom du ciel, un engagement incomparable : « Missus est Gabriel ut inter creaturam et Creatorem sponsalia contraheret », S. Grég. le Thaumaturge. Dans les premières paroles de l'ange (v. 28), complétées par l'Eglise de manière à devenir l'« Ave Maria » cher à tous les cœurs catholiques, et commentées souvent d'une manière exquise par des compositeurs célèbres (Cherubini, Vittoria, Mozart, Mendelssohn, Niedermeyer, Guilman, Saint-Saëns, etc.), plusieurs commentateurs distinguent à bon droit quatre parties : la salutation et les trois grâces de la Très Sainte Vierge. — 4. La salutation : *Ave, χαῖρε*. Chez les anciens peuples, les formules de salutation étaient plus caractéristiques qu'aujourd'hui. Chaque nation employait un mot distinct, parfaitement approprié à ses mœurs et à sa vie. Le Romain belliqueux souhaitait la force et la santé : « Salve, Ave, Vale ». Le Grec ami du plaisir disait, le sourire sur les lèvres : Χαῖρε, sois heureux ! Chez les vieilles tribus de l'Orient qui, dans le principe, menaient une vie nomade, exposée à mille dangers imprévus, à mille rencontres fâcheuses, on se saluait par ces mots : « La paix soit avec vous ! » Et, tel était au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tel est encore actuellement le mode de salutation usité dans toute la Palestine. C'est donc de la formule שְׁלוֹמִךָ *Shalom lāk*, que l'ange dut se servir pour saluer la Vierge Marie. Aussi, S. Jérôme blessé-t-il grièvement la vérité étymologique lorsqu'il fait dériver le mot latin « Ave » de l'hébreu חַוְוָה, *Havvah*, « vive ! » et que, partant de là, il met dans la pensée de l'ange une allusion au nom de la première femme et le raisonnement que voici : « Eva non fuit חַוְוָה. i. e. Mater vitæ, sed mortis. Tu vero, o Maria, vere es Eva, quia Mater vitæ, gloriæ et gra-

le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre les femmes.

29. Elle, l'ayant entendu, fut troublée de ses paroles, et elle pensait quelle pouvait être cette salutation.

30. Et l'ange lui dit : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu.

nus tecum; benedicta tu in mulieribus.

29. Quæcum audisset, turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.

30. Et ait angelus ei : Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum :

tia ». Toutefois, l'idée qui accompagne l'erreur de Séraïus est assurément pleine d'à propos. On la retrouve souvent chez les Pères d'Occident, auxquels elle a inspiré d'ingénieuses comparaisons entre Eve et Marie. Dès les premiers siècles, on avait découvert, qu'en lisant au rebours les lettres du mot « Ave » on obtient « Eva », le nom de la première femme. Or, Jésus étant le second Adam, on fut ainsi amené à appeler Marie une seconde Eve, tout aussi différente de son type que Jésus le sera lui-même du premier homme. C'est pour cela que l'Eglise chante dans l'« Ave Maris stella » la strophe suivante :

Sumens illud AVE
Gabrielis ore,
Fundat nos in pace.
Mutans EVE nomen.

— 2. La triple grâce de la Très Sainte Vierge.

— a. *Gratia plena* : c'est la grâce considérée par rapport à Marie elle-même. Le participe grec $\chi\epsilon\lambda\alpha\sigma\tau\omega\mu\acute{\epsilon}\nu\eta$ (expression inconnue des classiques; les saints Livres ne l'emploient que deux fois, ici et Eph. 1, 6) signifie proprement « qui a reçu la grâce, ornée de la grâce ». La traduction latine n'est donc point d'une littéralité parfaite; néanmoins elle rend fort bien la signification du texte primitif. Comp. la version syrienne: $\text{ܡܪܝܡܐ ܒܪܬܐ ܕܡܝܪܝܬܐ}$. En effet, depuis longtemps déjà Dieu s'était complu à enrichir des grâces les plus singulières celle qu'il destinait à être la Mère de son Fils, et, entre les mains de la Vierge fidèle, ces trésors s'étaient multipliés chaque jour. Marie était donc véritablement pleine de grâces au moment de la visite de l'Archange, comme le font remarquer à l'envi les saints Pères (voyez leurs paroles dans Luc de Bruges, Cornelius à Lap., etc.), et les théologiens. Aussi la bulle « Ineffabilis » a-t-elle justement tiré du mot $\chi\epsilon\lambda\alpha\sigma\tau\omega\mu\acute{\epsilon}\nu\eta$ un argument en faveur de l'Immaculée Conception de Marie. — b. La grâce de la Sainte Vierge par rapport à Dieu : *Dominus tecum*. Parfois, les anciens Juifs employaient cette même formule pour se saluer. Cfr. Ruth, II, 4, etc. Mais alors elle avait seulement la valeur d'un souhait, d'une prière. Prononcée par l'ange Gabriel, elle

exprime quelque chose de plus qu'un désir (Que le Seigneur soit avec vous!) ou qu'une promesse (le Seigneur sera avec vous); elle affirme un fait qui existait déjà depuis longtemps : Le Seigneur est avec vous. C'est donc $\acute{\epsilon}\sigma\tau\iota$ qu'il faut sous-entendre, et non pas $\acute{\epsilon}\sigma\tau\alpha\iota$ ni $\acute{\epsilon}\sigma\tau\omicron$. — c. La grâce de Marie par rapport au genre humain : *Benedicta tu in mulieribus* (double hébraïsme; pour « benedicta es inter mulieres »). Voyez Beelen, Gramm. græcit. N. T. p. 254. Ces mots, qui manquent dans plusieurs manuscrits importants (B, L, divers minuscules) et dans quelques versions anciennes (l'arménienne, la copte, la syrienne, etc.), sont rejetés par beaucoup de critiques, comme un emprunt fait au v. 42. Mais rien n'empêche qu'un tel éloge n'ait été adressé deux fois à Marie. Il place à bon droit la Sainte Vierge au dessus de toutes les femmes sans exception, puisqu'elle les dépasse toutes par sa sainteté incomparable et par ses glorieux privilèges. Elle est la femme idéale, de même que son divin Fils est l'homme idéal.

29. — *Quæcum audisset*. Effet produit sur la vierge de Nazareth par l'apparition de l'ange et par son langage élogieux. Au lieu de « audisset » nous lisons dans le texte grec $\acute{\iota}\delta\omicron\upsilon\sigma\alpha$, ayant vu. D'après cette leçon, dont l'authenticité est suffisamment garantie bien que les manuscrits B, D, L, X, Sinait., et plusieurs versions portent simplement $\acute{\epsilon}\delta\epsilon$ $\acute{\epsilon}\pi\iota$ $\tau\omicron$ $\lambda\omicron\gamma\omicron$ $\delta\iota\epsilon\pi\alpha\rho\acute{\alpha}\chi\theta\eta$, le premier motif du trouble qui s'empara de Marie fut donc la vue de l'ange, et il n'y a en cela rien que de très naturel. Mais ce trouble avait, dans les paroles mêmes du divin message, une cause encore plus sérieuse : *turbata est in sermone ejus*. C'est pourquoi l'évangéliste, devenu psychologue, ajoute que l'humble et pure jeune fille cherchait en elle-même ($\delta\iota\alpha\lambda\omicron\gamma\acute{\iota}\varsigma\tau\omicron$) quels pouvaient bien être le sens et le but ($\pi\omicron\sigma\mu\acute{\omicron}\varsigma$; D a $\pi\omicron\delta\mu\acute{\omicron}\varsigma$) d'une telle salutation.

30. — *Ne timeas, Maria*. L'Archange se hâte de rassurer Marie, en lui exposant le rôle sublime qu'elle était appelée à jouer dans l'œuvre de la Rédemption, vv. 30-33. Les mots *invenisti gratiam apud Deum* servent d'introduction à la grande nouvelle. « Trouver

34. Ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus JESUM.

Isa. 7, 14; Infr. 2, 21.

32. Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus : et regnabit in domo Jacob in æternum;

Dan. 7, 14-27; Mich. 4, 7.

33. Et regni ejus non erit finis.

31. Voilà que vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez du nom de Jésus.

32. Il sera grand et sera appelé le fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob,

33. Et son règne n'aura point de fin.

grâce devant quelqu'un » est une phrase familière à la langue hébraïque (לִפְנֵי הַיְיָ; comp. Gen. vi, 8; xviii, 3, etc.), pour signifier qu'on possède la faveur de la personne en question. La dignité incomparable qui va être offerte, à Marie, montre jusqu'à quel point elle avait trouvé grâce devant Dieu.

34-33. — Pour une Juive familiarisée comme l'était Marie avec les oracles de l'Ancien Testament, les paroles contenues dans ces trois versets étaient aussi claires que le jour, car elles contenaient, comme le dit très bien M. Schegg, h. l., « une description populaire du Messie », un résumé des prophéties messianiques les plus célèbres. L'enfant que l'ange promet à Marie devait avoir tous les titres, remplir tous les ministères attribués par Dieu et par la voix publique au Libérateur impatientement attendu. Ce portrait était d'une ressemblance trop frappante pour n'être pas aussitôt reconnu, et la Sainte Vierge n'eût certainement pas mieux compris si Gabriel se fût borné à lui dire : Vous êtes destinée par Dieu à devenir la mère du Messie. — Dès les premiers mots, *ecce concipies in utero* (pléonasme à la façon des Hébreux), l'ange fait une allusion évidente à la prédiction d'Isaïe, vii, 14 (comp. Matth. i, 23 et le commentaire). A son Fils, Marie devra donner un nom, dans lequel sera exprimé, en abrégé la grâce apportée par lui, sur la terre. En effet, *Jesús*, Ἰησοῦς, (formes latinisées et grecisées de l'hébreu יֵשׁוּעַ, *Ischouah*), signifie Sauveur, ou plus complètement, Jéhova sauve. Voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 44. — Gabriel trace ensuite une description magnifique de l'avenir réservé à l'enfant de Marie. *Hic erit magnus*; non-seulement « grand devant Dieu », comme Jean-Baptiste (Cfr. v. 15), mais grand par antonomase, le plus grand de tous les hommes. — *Filius Altissimi vocabitur*. Κληθήσεται n'est pas précisément un synonyme de ἔσται, « erit »; ce verbe dit en outre que la vraie nature de Jésus sera reconnue et admise par les hommes. Or, d'après

sa nature intime, le Sauveur sera « Fils du Très-Haut » (עֲלִיּוֹן, *Elion*, nom fréquemment donné à Dieu chez les anciens Hébreux. Voyez S. Marc, v, 7 et le commentaire). Les titres de Fils du Très-Haut, de Fils de Dieu (v. 35), ne désignent pas toujours nécessairement une filiation divine dans le sens strict. La Bible et les Rabbins les appliquent souvent aux Juifs en général, aux anges, aux hommes qui, par des fonctions élevées, représentent la divinité sur la terre, au Messie enfin, en tant qu'il devait être le ju-te par excellence et l'ami privilégié de Jéhova. Mais le contexte prouve que nous devons les entendre ici d'une manière littérale et d'après toute leur valeur théologique. L'enfant de Marie sera véritablement Fils de Dieu, puisqu'il sera engendré par Dieu lui-même, v. 35. — *Dabit illi Dominus Deus...* Doué de deux natures, l'une divine, l'autre humaine, Jésus aura comme deux pères distincts, l'un au ciel, le Κύριος Θεός, l'autre ici-bas, David, dont Marie était la fille. Il héritera donc du trône (*sedem*; dans le grec, θρόνον) de son père terrestre, et, le royaume juif étant théocratique, c'est le Seigneur lui-même qui l'installera sur ce trône. Tous les mots de l'ange ont donc leur portée, et tous ils correspondent à quelque prophétie de l'Ancien Testament. Comp. II Reg. vii, 12-16; Ezech. xlvii, 22 et ss.; Am. ix, 11; Mich. iv, 7, etc. — *Regnabit in domo Jacob in æternum*. La « maison de Jacob », c'est d'abord la nation juive, issue de ce grand patriarche selon la chair, et héritière directe des promesses du ciel. Mais c'est aussi, comme le prouvera la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la postérité spirituelle d'Israël, composée, sans distinction de race, de tous ceux qui croiront au Messie; c'est, en un mot, la sainte Eglise du Christ. On comprend maintenant que le royaume de Jésus doive durer à tout jamais, puisque l'Eglise a des promesses de vie éternelle, et qu'elle ne cessera d'exister sur la terre que pour arriver à sa glorieuse consommation

34. Et Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il ? car je ne connais point d'homme.

35. Et l'ange lui répondit : L'Esprit saint surviendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira

34. Dixit autem Maria ad angelum : Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?

35. Et respondens angelus dixit ei : Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit

dans le ciel. La répétition emphatique *et regni ejus non erit finis*, a pour but d'insister sur cette perpétuité, qui d'ailleurs avait été si formellement annoncée par les Prophètes : « Potestas ejus, potestas æterna quæ non auferetur, et regnum ejus quod non corrumpetur », Dan. vii, 14. Comp. Is. ix, 7. Sur le royaume du Christ voyez encore Jer. xxxiii, 15-26 ; Ezech. xxxiv, 23 et ss. ; Os. iii, 5, etc.

34. — *Dixit autem Maria...* D'après les idées juives de cette époque, être mère du Messie et devenir mère de Dieu n'était pas nécessairement une seule et même chose, car la divinité du Messie était à peine présente d'un petit nombre : la masse du peuple était dans la vague et l'incertitude touchant l'origine du Libérateur promis. Voyez Langen, Iudenthum in Palæstina zur Zeit Christi, pp. 433 et ss. Assurément Marie, si versée dans les Saintes Ecritures, connaissait ce mystère, et elle avait compris, d'après les paroles de l'ange, que c'était la dignité de mère de Dieu qui lui était offerte. Pourquoi donc demande-t-elle : *Quomodo fiet istud* ? Hâtons-nous de dire que cette question différait bien de celle de Zacharie (x. 18 ; voyez S. Ambroise, Expos. in Luc. ii, 15), et qu'elle n'était nullement le résultat d'un doute. « Non est Virginis diffidentia quod ait : Quomodo fiet istud ? Quod enim futurum esset certè erat ; modum quo fieret inquirebat », dit S. Augustin, De civit. Dei, lib. xvi, c. 24. Et Marie avait une raison spéciale d'interroger l'ange sur ce point, comme elle l'indique en ajoutant : *Quoniam virum non cognosco*. Au premier regard, ces paroles peuvent sembler étonnantes, puisque S. Luc vient de dire, x. 27, que Marie était alors fiancée à S. Joseph. Mais il ne faut pas beaucoup de temps pour découvrir leur signification véritable. Pour quiconque les étudie sans idées préconçues, elles, supposent de la manière la plus évidente qu'à une époque antérieure de sa vie Marie avait consacré à Dieu sa virginité par un engagement irrévocable. Autrement, elles n'auraient aucun sens. « Pourquoi demander avec étonnement comment elle deviendra mère, si elle entrait dans le mariage comme les autres, pour avoir des enfants ? » D. Calmet, in h. l. Ainsi donc, de concert avec S. Joseph, Marie avait promis au Seigneur

de rester vierge. Dans cet état de choses, c'était pour elle plus qu'un droit de demander à l'envoyé du ciel des éclaircissements sur le « Comment » de sa maternité. Ainsi l'a compris la tradition toute entière (S. Aug. Lib. de Virg. c. iv ; S. Greg. Nyss. Orat. de Christi nativ. ; S. Anselm. Lib. de excell. Virgin. ; S. Bernard. Serm. iv de Assumpt. ; voir Petavius, Dogm. theol., t. VI, de Incarnat. xiv, c. 3, § 9 et ss.) ; ainsi l'admettent à l'envi tous les théologiens du moyen-âge et tous les exégètes catholiques des temps modernes. Cette interprétation est même si naturelle et si évidente, que plusieurs écrivains protestants ne peuvent s'empêcher, à la suite de Grotius, de la trouver acceptable. Le temps présent γινώσκω, ainsi que le disait Erasme, désigne aussi par sa généralité le passé et l'avenir. Sur le sens donné ici par Marie au verbe « connaître » voyez Bretschneider, Lex. man., s. v. γινώσκω, et Gesenius, Thesaurus, au mot יָדַע. Cet emploi, très fréquent dans les langues arabe et syriaque, n'était pas inconnu des classiques grecs et latins.

35. — *Respondens angelus.* Gabriel s'empresse de répondre à la demande si légitime de Marie. Qu'elle se tranquillise au sujet de la dignité maternelle qui lui a été proposée, car la chair et le sang n'y auront aucune part : c'est l'Esprit saint qui produira divinement en elle le corps du Verbe incarné. Telle est la substance des explications qu'il lui donne. — *Spiritus sanctus superveniet in te.* Au commencement du monde, Gen. i, l'Esprit de Dieu était descendu sur la nature encore informe, et l'avait prédisposée aux transformations admirables qu'elle devait ensuite subir : de même, le germe de vie déposé dans le sein de Marie, devait être le fruit de son opération mystérieuse. — *Et virtus Altissimi obumbrabit tibi.* « Nous remarquons dans la réponse de l'ange le parallélisme qui est toujours, chez les Hébreux, l'expression de l'exaltation du sentiment et le caractère du style poétique. L'ange aborde le plus saint des mystères ; sa parole devient un chant », Godet, h. l. La phrase δύναμις ὑψίστου ἐπισκιάσει σοι exprime donc tout à fait la même idée que la précédente, πνεῦμα ἁγίον ἐπισκιάσει ἐν τῇ ἐκ: il n'y a de différence que dans les termes. « Virtus Altissimi » (גבורת עליון, l'énergie créatrice et toute puissante du Seigneur) équivaut à « Spiritus Sanctus »

tibi. Ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei.

36. Et ecce Elisabeth cognata tua, et ipsa concepit filium in senectute sua : et hic mensis sextus est illi, quæ vocatur sterilis :

37. Quia non erit impossibile apud Deum omne verbum.

38. Dixit autem Maria : Ecce an-

de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naître de vous sera appelé le Fils de Dieu.

36. Et voilà qu'Elisabeth votre parente a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse, et ce mois est le sixième pour celle qu'on appelle stérile.

37. Car rien n'est impossible à Dieu.

38. Et Marie dit : Voici la suivante

et représente la troisième personne de la Sainte Trinité. « Obumbrabit tibi » est synonyme de « superveniet in te », mais avec une belle image en sus, pour fortifier la pensée. On a pourtant interprété de manières bien diverses cette ombre dont la Vertu du Très-Haut devait couvrir Marie pour la rendre mère du Christ : peut être, en comptant bien, trouverait-on plus de quinze explications différentes émises dans le cours des siècles. Voyez Cornélius à Lapide, hoc loco. Suivant l'opinion qui est très communément admise de nos jours, il y a dans la métaphore de l'ombre une allusion aux théophanies de l'Ancien Testament, c'est-à-dire aux manifestations de la substance divine sous la forme d'une nuée qui recouvrait l'arche d'alliance. En tout cas, le langage humain ne pouvait pas désigner en termes plus clairs et plus chastes le mystère admirable qui allait bientôt s'accomplir. Marie, comme le chante l'Eglise, réunira sur sa tête les deux plus belles couronnes de ce monde, la dignité d'une mère et la pureté d'une vierge. — *Ideoque et quod nascetur ex te sanctum...* Conçu par l'opération du Saint Esprit, le fils de Marie (τὸ γεννώμενον, littér. « quod gignitur » ; *ex te* est probablement une glose), sera nécessairement lui-même ἅγιος (ce neutre est plein de force), une chose sainte ; il sera nécessairement aussi le Fils de Dieu, et le monde entier le reconnaîtra comme tel (*vocabitur* ; voyez le v. 32 et l'explication). Rien n'est plus rigoureux que cette double déduction de l'ange.

36. — Les Prophètes, quand ils prédisaient au nom du ciel un événement important, mais surhumain, annonçaient parfois un autre événement plus rapproché, dont la réalisation devait prouver la vérité de leurs paroles. Comme eux, le messager céleste donne à Marie un signe qui lui démontrera qu'elle n'a pas été trompée. La vierge de Nazareth obtient ainsi, sans le demander, ce que Zacharie n'avait reçu qu'en punition de son incrédulité. Ce signe miraculeux lui est

notifié avec toutes ses circonstances : *Ecce Elisabeth...* Quand on précise à ce point, on ne craint pas d'être démenti par les faits, et quiconque prophétise une chose si difficile, mérite qu'on lui ajoute foi, alors même qu'il en prédit une autre mille fois plus difficile encore. Si une femme stérile et âgée peut devenir mère, pourquoi une vierge n'enfanterait-elle pas ? — A propos des mots *cognata tua*, ἡ συγγενὴς σου (d'assez nombreux manuscrits ont συγγενίς, forme extraordinaire), on s'est souvent demandé comment Marie et Elisabeth pouvaient être parentes, puisque celle-ci était de la tribu de Lévi, et celle-là de la tribu de Juda. Mais il n'existe sur ce point aucune difficulté réelle. Pour créer entre elles des liens de parenté, il suffisait d'un mariage entre leurs familles. Par exemple, la mère de la Sainte Vierge était peut-être fille d'Aaron, ou bien la mère de sainte Elisabeth pouvait appartenir à la race de David. — *Et ipsa* est emphatique ; de même les mots *in senectute sua, quæ vocatur sterilis*. — La structure de la phrase *hic mensis sextus est* est toute hébraïque.

37. — *Quia non erit...* Par ces paroles, l'ange rattache à un principe commun, qui est la toute puissance de Dieu, les deux naissances miraculeuses qu'il a prophétisées. Le futur est employé dans le sens du présent. Voyez Beelen, Grammat., p. 300. — *Omne verbum* est un autre hébraïsme (כל דבר). Cfr. Gen. xviii, 14, littér. toute chose). Sans doute les choses annoncées par Gabriel dépassent les forces de la nature ; mais le Créateur est-il donc enchaîné par les lois qu'il a posées ? — Plusieurs exégètes (Meyer, Olshausen, etc.), conservant à ἅγιος son acception ordinaire, et donnant au verbe ἀδυνατέω celui de « debilis esse », traduisent : Aucune parole divine ne saurait demeurer sans effet. Mais cette interprétation est peu naturelle.

38. — L'Archange a accompli sa mission. Il se tait, et attend respectueusement la réponse de Marie. Quel instant solennel ! O

du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. Et l'ange s'éloigna d'elle.

39. Or Marie se levant en ces jours-

cilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. Et discessit ab illa angelus.

39. Exurgens autem Maria in die-

beata Maria, s'écrit S. Augustin, sæculum omne captivum tuum deprecatur assensum... Noli morari, Virgo; nuntio destinanter responde verbum et suscipe filium » (Serm. xvii. de tempore. Comp. S. Bern. Serm. iv sup. Missus, et Faber, Bethlehem, p. 74 et 75). Marie, sûre désormais de conserver la virginité qui lui est si chère, n'a aucun motif de refuser ce que le Seigneur lui demande. Aussi répond-elle, dans le double sentiment de son humilité et de son ardent désir : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi...* Il y a là aussi une foi sublime, qui faisait dire à Tertullien, De carne Christi, c. xvii : « Crediderat Eva serpenti, credidit Maria Gabrieli; quod illa credendo deliquit, hæc credendo desit ». — Heureux de cet assentiment, l'ange *discessit ab eâ*, et aussitôt, selon l'opinion commune des théologiens, eut lieu le mystère de l'Incarnation. Du sang le plus pur de Marie l'Esprit saint forma le corps de Jésus, et l'unit à une âme humaine qu'il créa au même instant : le Verbe prit possession de ce corps et de cette âme, et le mystère fut accompli. *ET VERBUM CARO FACTUM EST ET HABITAVIT IN NOBIS*. — Après avoir adoré les anéantissements du Verbe, il faut admirer ici la beauté, la grandeur du caractère de Marie. Comme elle est bien, autant du moins que cela était compatible avec une nature créée, à la hauteur du rôle qui lui est offert ! Quel « type idéal de pureté, d'humilité, de candeur, de foi naïve et forte ! » Bougaud, Jésus Christ, 2^e édit. p. 147. Vraiment, dit un autre écrivain, « Marie apparaît sur le vieux tronc du judaïsme, comme la fleur sur l'arbre, pour annoncer la saison de maturité ». Admirons aussi la narration de S. Luc, si sobre, si exquise, si délicate, si simplement sublime. Ce n'est pas ainsi que l'Annonciation est racontée dans les Évangiles apocryphes ! Voyez Thilo, Tischendorf et Brunet. Est-il surprenant qu'un tel épisode, où l'humain et le divin s'associent de la manière la plus étonnante, ait été fréquemment reproduit par l'art chrétien, à l'aide du pinceau ou du ciseau ? Voyez Rohault de Fleury, l'Évangile, études iconograph. et archéolog. t. I, pp. 11 et ss.; Grimouard de S. Laurent, Guide de l'art chrétien, t. IV, pp. 401 et ss. Parmi ces nombreux chefs-d'œuvre nous préférons, à cause de leur grâce, de leur piété et de leur pureté, les tableaux de Frà Angelico, de Lorenzo di Credi, de Baroccio, du Guide, de Nic. Poussin, et les sculptures des cathédrales

d'Amiens et de Reims. « La Anunciacion » a aussi inspiré un beau cantique à Moratin.

3. La Visitation et le « Magnificat ». 1, 39-56.

On a justement regardé ce récit comme la synthèse des deux précédents. Il nous présente en effet, réunies dans une sainte entrevue, les mères bénies autour desquelles tout s'était groupé jusqu'ici dans la narration de S. Luc. « O Marie, ô Elisabeth, ô Jean, que vous nous montrez aujourd'hui de grandes choses ! Mais, ô Jésus, Dieu caché, qui sans paraître faites tout dans cette sainte journée, je vous adore dans ce mystère ». Bossuet, Élévat. sur les mystères, xiv^e sem., 3^e Élévat.

39. — La joie que lui avait apportée la maternité divine et ses délicieux entretiens avec le Verbe incarné dans son sein ne firent pas oublier à Marie les dernières paroles de l'Ange : « Et ecce Elisabeth... » En les entendant, elle avait senti un mouvement intérieur de l'Esprit Saint qui la pressait d'aller visiter sa parente. Docile à la voix de Dieu, elle se mit bientôt en chemin pour se rendre auprès d'Elisabeth. « Ubi audivit hoc Maria, non quasi incredula de oraculo, nec quasi incerta de nuntio, nec quasi dubitans de exemplo, sed quasi læta pro voto, religiosa præ officio, festinans præ gaudio, in montana perrexit ». S. Ambroise, h. l. Le Messie allait d'ailleurs se servir de cette rencontre des deux mères pour sanctifier son Précurseur. — *Exurgens, abiit, intravit, salutavit* : on reconnaît, dans cette accumulation rapide des détails, le style pittoresque de l'Orient. — *In diebus illis*, c'est-à-dire, très peu de temps après l'Annonciation. Cela ressort 1^o du participe « exurgens », employé ici à la façon hébraïque (וַתִּשָּׁרָץ); voyez Gesenius, Thesaurus, s. v. (קום) po ur désigner une grande promptitude; 2^o d'un rapprochement entre les xx. 26, 56 et 57. Elisabeth est déjà au sixième mois de sa grossesse; Marie demeure trois mois auprès d'elle et revient sinon avant, du moins peu de temps après la naissance de Jean-Baptiste : ces dates supposent que la mère du Christ ne différa pas son voyage au-delà de quelques jours. — *Abiit in montana*. Dans le grec, εἰς τὴν ὄρεσιν (s. ent. χώραν). Le nom de Juda, que nous trouvons à la ligne suivante, montre que, dans cette région montagneuse où se rendit Marie, il faut voir le massif de hauteurs qui forme au Sud de

bus illis abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda :

40. Et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth :

41. Et factum est, ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans in utero ejus; et repleta est Spiritu sancto Elisabeth;

là s'en alla en grande hâte vers les montagnes, en une ville de Juda;

40. Et elle entra dans la maison de Zacharie et salua Elisabeth.

41. Et il arriva que dès qu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein, et Elisabeth fut remplie de l'Esprit saint;

Jérusalem un plateau élevé dont l'altitude varie entre 1500 et 2500 pieds. Voyez l'Atlas biblique de R. Riess, pl. VII. Le lieu spécial vers lequel la Vierge de Nazareth se dirigeait avec un saint empressement est désigné par les mots *in civitatem Juda*, εἰς πόλιν (sans article) Ἰουδα. La généralité de l'expression employée par l'évangéliste et, d'un autre côté, le désir bien naturel de connaître au juste la patrie de S. Jean-Baptiste, a fait naître des hypothèses assez nombreuses. Cfr. Caspari, Chron.-geogr. Einleitung in das Leben J. C., p. 48 et ss. Plusieurs anciens (entre autres S. Ambrôise et le Vén. Bède) se sont déclarés en faveur de Jérusalem, quoiqu'il paraisse de prime abord bien difficile que la capitale juive ait été désignée par un nom aussi vague. D'autres ont pris parti pour Macheronte, ou pour Emmaüs (voyez Adrichomius, Descript. Terræ sanctæ, p. 55). D'autres encore (en particulier le P. Patrizi, de Evang. lib. III, Dissert. x, c. 4), supposant qu'il y avait primitivement dans le texte grec Ἰουδα au lieu de Ἰουδα, identifient la ville de Zacharie et d'Elisabeth avec l'antique cité de Iouta, mentionnée déjà dans le livre de Josué (xv, 55; xxi, 56) comme une ville sacerdotale, et sur l'emplacement de laquelle s'élève un village musulman également nommé Ioutta. Voyez Robinson, Palæstina, t. II, p. 447. Mais aucun manuscrit ne favorise cette hypothèse. C'est Hébron qui a réuni de nos jours le plus grand nombre de suffrages. Le double caractère noté par S. Luc convient du reste parfaitement à cette localité célèbre, car elle se élevait au milieu des montagnes les plus élevées de la Judée (comp. R. Riess, Atlas de la Bible, pl. IV; V. Ancessi, Atlas géogr. pl. XV), et c'était un des séjours attribués par Josué aux descendants d'Aaron dans la tribu de Juda. Cfr. Jos. xxi, 44-45. Quoi qu'il en soit de toutes ces conjectures, la ville en question étant située au Sud et à quelque distance de Jérusalem, le voyage entrepris par Marie devait durer de quatre à cinq jours. Probablement assise sur une ânesse, d'après la coutume ancienne et moderne de la Palestine, couverte de l'habillement traditionnel

et pittoresque de sa contrée (robe rouge et manteau bleu, ou robe bleue et manteau rouge, avec un grand voile blanc qui enveloppe tout le corps), accompagnée d'une servante ou jointe à quelques Galiléens qui se rendaient à Jérusalem, Marie franchit la plaine de Jesréel; les montagnes d'Ephraïm, la Samarie et une grande partie de la Judée avant d'arriver chez Elisabeth. Tout paraît prouver que S. Joseph ne vint pas avec elle. Il n'était alors que son fiancé; l'évangéliste ne mentionne point sa présence, et surtout, comment expliquer ses doutes ultérieurs relativement à la grossesse de Marie (Matth. i, 19), s'il eût entendu les paroles que les deux mères prononcèrent en s'abordant (vv. 42 et ss.)?

40 et 41. — Arrivée au terme de son voyage, Marie se fit indiquer la maison de Zacharie, et, étant entrée, *salutavit Elisabeth*. « Elle lui souhaita la paix », dit la version syriaque, faisant allusion aux paroles dont la Sainte Vierge se servit « lui vant la coutume pour saluer sa cousine : *שלום לך*, « pax tibi ». L'évangéliste signale cette salutation à cause des merveilleux effets qu'elle produisit sur-le-champ. C'était le signal attendu par la grâce. A l'instant même (*et factum est, ut audivit...* Sur la forme emphatique *et exultavit*, voyez les vv. 5, 8, et le commentaire), l'enfant d'Elisabeth reconnu à sa manière la présence de son Messie et de son Dieu : *exultavit infans in utero ejus*. Quoique toutes les mères sentent parfois leurs enfants s'agiter dans leur sein, il est évident que S. Luc a voulu relater ici un fait extraordinaire, un tressaillement surnaturel, qui eut pour cause la proximité du Verbe incarné (« divinitus in infante, non humanitus ab infante », S. Ambr.). Le Précurseur saluait ainsi le Rédempteur. « Quem lingua et voce non poluit, animo exultante et etiam motu salutavit. Movebatur in utero, quasi gestiens salutare et Domino suo assurgere, ac quasi egredi vellet ex utero et ei occurrere ». Ludolph. Saxon. Vita J. C. p. 1, c. 6. Comp. Bossuet, l. c. 3^e élév. Au même instant, *repleta est Spiritu sancto Elisabeth*, et ce divin

42. Et elle s'écria d'une voix forte et dit : Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de votre sein est béni.

43. Et d'où m'arrive ceci que la mère de mon Seigneur vienne vers moi?

44. Car dès que votre voix, en me saluant, a frappé mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein.

42. Et exclamavit voce magna, et dixit : Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui.

43. Et unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me?

44. Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit in gaudio infans in utero meo.

Esprit lui révéla soudain tout ce qui s'était passé en Marie, comme nous l'allons voir par les versets suivants.

42. — *Exclamavit voce magna.* Expressions pleines d'emphase (le ms. B a *κραυγή* au lieu de *φωνή*) pour introduire l'allocution inspirée de sainte Elisabeth. Elles attestent la vive émotion, le saisissement qui s'empara de la mère de S. Jean sous l'influence de l'Esprit de Dieu. Elisabeth commence par louer Marie dans les mêmes termes que l'ange : *Benedicta tu inter mulieres* (comp. le *✠* 28), puis elle loue le fruit qu'elle porte dans son sein virginal : *Benedictus fructus ventris tui*. « *Benedicta arbor, benedictus et arboris fructus. Benedicta virga de radice Jesse, benedictus et flos qui de tali radice ascendet* ». Ludolph Saxon., ubi supra. L'expression *καρπὸς τῆς κοιλίας* est un hébraïsme, פרי בטן.

43. — *Et unde hoc mihi...* On l'a vu par le verset précédent, Elisabeth sait tout. On comprend donc que tout à coup elle s'interrompt afin d'exprimer son étonnement, sa reconnaissance, au sujet d'une visite si honorable pour elle. Comment ai-je mérité une pareille condescendance? La mère de mon Seigneur chez moi! Du reste, la façon entrecoupée dont parle Elisabeth est vraiment remarquable. Elle passe d'une idée à l'autre à chaque verset; ses phrases ne se suivent point parfaitement. Mais que cela est naturel et vrai! Tel est bien le langage de l'émotion, de la surprise et de l'enthousiasme. — « Parmi les paroles d'Elisabeth, dit Olshausen, Biblischer Commentar, h. l., il faut remarquer les suivantes : *ἡ μήτηρ τοῦ κυρίου μου (mater Domini mei)*. Que l'on dise ce qu'on voudra, nous ne pourrions jamais expliquer convenablement le titre de *κύριος*, appliqué à un enfant qui n'est pas encore né, à moins de supposer qu'Elisabeth, éclairée par l'Esprit saint, reconnut la nature divine du Messie, tandis qu'elle saluait Marie comme sa mère. Ce passage est donc parallèle au *✠* 47 (« *parare Domino...* ») et *κύριος* y correspond à l'hébreu אדוני (*Adonai*) ou יהוה (*Jéhova*). » Plusieurs

autres commentateurs* protestants (Brown, Alford, etc.) raisonnent, et bien justement, de la même manière. Il n'y a pas à douter en effet que l'expression *ἡ μήτηρ τοῦ κυρίου μου* ne signifie en cet endroit Mère de mon Dieu.

44. — *Ecce enim.* Elisabeth raconte maintenant à sa cousine le miracle qui avait eu lieu au moment où celle-ci lui disait en l'abordant : La paix soit avec vous! Elle explique en même temps (*γάρ*) la manière dont elle a connu les prodiges opérés en Marie. Éclairée divinement par l'Esprit saint, elle a compris que le tressaillement surnaturel de son enfant était produit par la présence du Verbe incarné. — La construction *facta est vox salutationis tuæ in auribus meis* est à demi hébraïque. — Aux mots *exultavit infans* Elisabeth ajoute une observation importante. C'est *in gaudio*, ἐν ἀγαλλιάσει (expression énergique), par suite d'un mouvement de joie, que Jean a tressailli dans le sein maternel. De ce trait, presque tous les anciens écrivains ecclésiastiques ont conclu, que le Précurseur avait été en cet instant même doué de raison. « Irenæus, lib. iv, c. 48, dicit, quod Dominum cognoscens exultando salutaverit; Tertullianus, lib. de Carne. Chr. c. 21, Domini sui conscium infantem vocat, et Origenes, Hom. viii (in Luc.) docet idem latius; Ambrosius : Habebat intelligendi sensum, qui exultandi habebat effectum. » Jansenius, Comment. in h. l. S. Augustin est à peu près seul à soutenir l'opinion contraire (Cfr. Epist. LVII ad Dardan. : « Hanc exultationem factam sine rationali cognitione »). Il est possible que cette illumination intérieure ait été pour Jean-Baptiste aussi transitoire que brillante et soudaine : tel est du moins l'avis d'un certain nombre de Pères et de théologiens. Selon d'autres, elle aurait duré constamment depuis cette époque. En même temps qu'il jouissait de sa raison d'une manière anticipée, le futur Précurseur était purifié de la tache originelle. Il n'existe pas le moindre doute à ce sujet, car telle a toujours été la croyance universelle de l'Eglise.

45. Et beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino.

46. Et ait Maria : Magnificat anima mea Dominum;

45. Et bienheureuse, vous qui avez cru ! car ce qui vous a été dit par le Seigneur s'accomplira.

46. Et Marie dit : Mon âme glorifie le Seigneur.

45. — Elisabeth termine son allocution par un bel éloge de la foi si parfaite de Marie : *Beata quæ credidisti*. Et en effet, « beator fuit percipiendo fidem Christi quam concipiendo carnem Christi », dit S. Augustin, de Virgin. c. 3. On voit encore par ce détail que la révélation faite à sainte Elisabeth n'avait pas moins été circonstanciée que rapide ; elle avait déroulé sous les yeux de la mère de S. Jean, comme un admirable panorama, tout ce qui s'était passé entre l'ange et Marie. — D'après le texte grec, Elisabeth n'adresse pas directement à sa cousine les paroles de ce verset ; mais elle parle à la troisième personne : « *Beata quæ credidit* (ἡ πιστεύουσα)... quæ dicta sunt ei (αὐτῇ) ». Elle proclame par manière d'aphorisme une vérité générale (comp. Ps. LXXIII, 43 ; cXLV, 7 ; Prov. xvi, 20) qu'elle applique néanmoins à Marie. Comme on l'a dit, sa pensée semble se perdre dans une sorte de contemplation, et sa parole, cessant d'être une apostrophe à sa cousine, devient un hymne à la foi. — Autre particularité du texte grec : le second hémistiche, *quoniam perficientur*, peut recevoir deux traductions différentes, selon qu'on rend la particule εἰ par « quia » ou par « quod ». La Vulgate a choisi le premier sens : Bienheureux celle qui a cru, car les paroles de Dieu s'accompliront. D'assez nombreux commentateurs adoptent le second : Bienheureuse celle qui a cru que les promesses divines s'accompliraient. « Quia » ou « quoniam » explique pourquoi Marie est proclamée bienheureuse ; « quod » complète « credidisti » et nous fait connaître l'objet de la foi de la Sainte Vierge. Ce n'est là qu'une nuance sans gravité.

46. — Telles furent les félicitations que Marie reçut d'Elisabeth. Pour toute réponse, transformée par l'Esprit Saint en une lyre harmonieuse, elle entonne son admirable cantique : Mon âme glorifie le Seigneur ! Elle répond aux louanges de sa cousine par la louange de Dieu. Les grandes merveilles accomplies par Jéhova avaient inspiré plusieurs fois déjà des cantiques à des femmes d'Israël. Les plus célèbres étaient ceux de la sœur de Moïse, Ex. xv, 21, de Débora, Jud. v, d'Anne, mère de Samuel, I Reg. ii. Il était réservé à Marie de chanter la merveille des merveilles, l'œuvre de la Rédemption, dans un hymne qui est le couronnement de tous les cantiques de l'ancienne Alliance, le pré-

lude de tous les cantiques du Nouveau Testament. Hymne sublime en effet dans sa simplicité ; chant magnifique d'action de grâces, dont l'Eglise se sert chaque jour pour remercier Dieu de ses bienfaits. Au point de vue de la forme, le « Magnificat » a tous les caractères que la poésie revêtait chez les Hébreux : on y trouve le rythme, et surtout le parallélisme des membres. Il ressemble aux Psaumes eucharistiques de David. Ce beau poème s'échappa spontanément du cœur de Marie, sous l'inspiration divine, à l'occasion des paroles d'Elisabeth : c'est donc une véritable improvisation, l'effusion jusque-là comprimée d'une âme profondément émue par les grâces du ciel, mais qui n'avait pas encore trouvé l'occasion de s'épancher au dehors. — *Ait Maria*. Divers manuscrits de l'Italie, S. Irénée et Origène lisent « Elisabeth » au lieu de « Maria » ; mais c'est une erreur énorme. Le Magnificat est l'œuvre de Marie, et non d'Elisabeth. Les exégètes, rapprochant ces simples mots « ait Maria » de la formule « Exclamavit voce magna et dixit » (v. 42) qui avait introduit l'allocution de la mère de S. Jean, aiment à faire ressortir la douce sérénité, la profonde quiétude qui règnent dans le cantique de Marie. C'est là en réalité un caractère frappant du Magnificat, dont le lyrisme respire un calme vraiment divin. — *Magnificat anima mea...* La plupart des poèmes hébreux peuvent se diviser en strophes, qui sont plus ou moins bien marquées par la « direction » nouvelle donnée aux pensées. Les exégètes modernes, appliquant ce principe au cantique de Marie, ont essayé de le partager en stances à peu près égales, qui correspondent à autant d'idées nouvelles. Mais l'accord ne règne pas entre eux, les divisions de ce genre ayant toujours quelque chose de subjectif. Ewald, von Burger, Godet, etc., admettent quatre strophes : vv. 46-48a, 48b-50, 51-53, 54-55. Les Drs Schegg et Reischl n'en admettent que deux : vv. 46-49, louange à Dieu pour la part personnelle qu'il a faite à Marie dans le mystère de la Rédemption ; vv. 50-55, louange à Dieu pour les bienfaits qu'il n'a cessé d'accorder soit aux petits en général, soit spécialement à Israël. M. L. Abbott en distingue trois : vv. 46-49, 50-53, 54 et 55. Nous adoptons cette division qui nous semble la plus logique. — Première strophe. Marie témoigne au Seigneur la plus vive reconnais-

47. Et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon sauveur.

48. Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante, et voilà que désormais toutes les générations me diront bienheureuse;

49. Car celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses et son nom est saint;

47. Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.

48. Quia respexit humilitatem ancillæ suæ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

49. Quia fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus.

sance pour sa maternité divine. La pensée contenue dans les premiers mots du cantique, Mon âme glorifie le Seigneur, retentit à travers le Magnificat tout entier et « l'on pourrait, dit M. Schegg, la répéter comme un refrain après chaque verset ». Elle est pour ainsi dire le thème que Marie se propose de développer : toutes les idées qui suivent en seront de simples variations. — Le verbe μεγαλύνει ne diffère pas de l'hébreu הַגְדִּיל : il a ici le sens de « extollere verbis », célébrer.

47. — Les paroles et exultavit spiritus meus in Deo correspondent, en vertu du parallélisme, à « Magnificat anima mea Dominum ». Mon esprit tressaille d'allégresse, mon âme glorifie, sont des hébraïsmes bien connus pour : je tressaille, je glorifie. C'est toutefois avec raison que les commentateurs voient une légère différence entre la ψυχή et la πνεῦμα. L'âme (ψυχή, פְּשָׁוֶה) dont il est ici question tient comme le milieu entre l'esprit (πνεῦμα, רוּחַ) et le corps : elle est inférieure au πνεῦμα; celui-ci au contraire comprend les puissances les plus relevées de notre être intérieur. Ce sont donc toutes les parties de l'âme de Marie qui sont doucement et saintement agitées. — *Salutari* est un adjectif pris substantivement et souvent employé pour « Salvator » dans la basse latinité. Voyez les dictionnaires de Ducange, de Forcellini, et Roensch, Itala und Vulgata, p. 400. C'est le salut messianique, promis depuis si longtemps, et sur le point d'être accordé au monde par son intermédiaire, qui excite la joie la plus vive dans le cœur de Marie.

48. — *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ*. Si les paroles qui précèdent étaient un cri de reconnaissance jeté vers le ciel, celles-ci expriment la plus parfaite humilité. De nouveau (comparez le v. 38) Marie se nomme l'humble servante du Très-Haut. Elle parle de sa petitesse, de sa bassesse, ἐν τῇ ταπεινώσει : elle est pourtant fille de rois, elle est même la plus pure et la plus sainte des créatures; mais qu'est-ce que tout cela devant la grandeur et la sainteté de Dieu! Aussi, pour représenter la bonté du Seigneur à son égard, emploie-t-elle encore le verbe pitto-

resque ἐπέβλεψεν, « respexit », qui désigne un regard favorable, mais jeté de haut en bas, par conséquent, un regard de grande condescendance. Comp. Gen. xxxi, 42; I Reg. i, 44; IV Reg. xiv, 26, etc. — De l'expression de son indignité, Marie, divinement éclairée, rapproche celle de sa gloire future : *Ecce enim...* Elle sait que son nom sera désormais inséparable du nom du Messie-Dieu; elle voit, dans la suite des siècles, les hommages publics et privés qu'elle recevra sur toute la terre, de la part de toutes les générations. — *Ex hoc* (scil. tempore; dans le grec, ἀπὸ τοῦ νῦν). Elisabeth vient d'être (vv. 42 et 43) le premier anneau de cette chaîne glorieuse; mais depuis lors les chants de louange et d'amour n'ont jamais cessé de retentir dans l'Eglise catholique en l'honneur de Marie. Que les protestants nous accusent, s'ils le veulent, d'adorer la Vierge de Nazareth; ils savent tout aussi bien que nous que nous n'adorons que Dieu. Mais nous vénérons d'un culte spécial (« hyperdulia ») la Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ et nous aimons en elle notre propre mère. Ceux-là seuls refusent de s'associer à nos hommages, qui ne comprennent pas le sens de ces deux titres.

49. — *Quia fecit mihi...* Motif pour lequel chaque génération s'inclinera devant Marie et s'écriera : Bienheureuse! Dieu a fait en elle de grandes choses. — *Magna* (μεγαλὴα du texte grec est un augmentatif de μέγας) : hébraïsme (גְּדֻלָּה) pour « opera mirabilia ». Combien de merveilles le Seigneur n'avait pas opérées en la Très Sainte Vierge! Elles se résument toutes dans sa maternité divine. Mais seul le « Tout-Puissant » avait pu réaliser de telles merveilles; aussi Marie rappelle-t-elle le pouvoir infini de celui qu'elle loue; *qui potens est*, ou mieux « potens ille », ὁ δυνάστης, le puissant par excellence, הַגְּבֹרָה, comme le nomme l'Ancien Testament. — *Et sanctum nomen ejus*; pour « cujus nomen sanctum est ». Marie vient de prononcer l'un des noms de Dieu. Or les Orientaux unissent presque toujours aux noms divins une épithète de louange (Dieu, qu'il soit béni! etc.). Les Hébreux, à qui le Seigneur avait donné tant de marques de sa sainteté,

50. Et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum.

51. Fecit potentiam in brachio suo : dispersit superbos mente cordis sui.

Isai. 54, 9; Psal. 32, 40.

50. Et sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

51. Il a déployé la force de son bras ; il a dispersé ceux qui s'enorgueillissaient dans les pensées de leur cœur.

louaient de préférence cette perfection, et divers passages des saintes Lettres (comp. Is. vi, 3 ; Lvir, 45 ; Ps. xcviii, 3 ; cx, 9, etc.) prouvent qu'ils donnaient surtout à Dieu l'épithète de Saint quand ils avaient récemment parlé de sa puissance. Marie se conforme à ce pieux usage. Le signe et la chose signifiée se confondant en Dieu, dire que « son nom » est saint c'est affirmer la parfaite sainteté de son essence.

50. — Deuxième strophe, vv. 50-53. La mère du Christ généralise maintenant sa pensée : elle loue la bonté divine s'exerçant d'une manière universelle envers les humbles et les petits. Elle ne parle donc plus directement d'elle-même et des faveurs spéciales dont elle a été l'objet. Néanmoins, tout ce qu'elle va dire lui convient encore à un degré suréminent. Quelle pauvre a été plus enrichi ? Quelle âme humble plus élevée ? Le v. 50 émet l'idée principale, qui est ensuite développée par des exemples dans les trois suivants. — *Misericordia ejus... timentibus eum.* La crainte de Dieu était, sous l'Ancien Testament, une vertu des plus étendues, qui comprenait, de même que la justice, des devoirs très multiples, et l'accomplissement parfait des volontés célestes. Voilà pourquoi on promet une si magnifique récompense à ceux qui la pratiquent. La locution *a progenie in progenies* (le *Textus receptus* porte : εἰς γενεὰς γενεῶν, « in progenies prog enierum ») est empruntée à l'hébreu. (לְדוֹר וָדוֹר) et signifie : Constamment ; d'une génération à la suivante, sans qu'il y ait jamais de trêve.

51. — Les exégètes se demandent à propos des vv. 54-53 si, en les prononçant, Marie avait à l'esprit le passé, le présent ou l'avenir. Dans le premier cas, elle aurait décrit à grands traits l'histoire juive, où l'on voit à chaque instant le bras tout-puissant de Jéhova délivrer et soutenir son peuple, renverser les trônes chananéens, etc. Dans le second cas, elle eût peint sous des couleurs poétiques la conduite habituelle de Dieu à l'égard des justes qui le craignent et des impies qui le méprisent. Dans la troisième hypothèse, elle tracerait un tableau prophétique du règne futur du Messie. « Maintenant, dit Meyer qui adopte cette dernière opinion (Comment. h. l. ; de même Jansénius, Kistemaker, de

Wette, Olshausen, etc.), Marie contemple la catastrophe messianique que son Fils doit produire, et, à la façon des Prophètes, elle l'annonce comme un fait accompli, tant elle est sûre de sa réalisation ». Mais les paroles de Marie nous paraissent bien générales pour convenir d'une manière exclusive aux aux temps messianiques. Peut-être sont-elles bien générales aussi pour désigner des faits particuliers de l'histoire sainte, et nous serions tentés de dire avec Maldonat, h. l. : « Ego Bedam sequor, qui nullum aut præteritum aut futurum etiam exemplum notari putat aut significari, quod factum faciedumque sit, sed quid Deus facere possit ac soleat ». Les faits signalés par Marie ont lieu indistinctement à tous les âges et dans tous les pays : ce sont des actes habituels de la Providence. Toutefois, nous préférons adopter la première opinion (avec Luc de Bruges, Noël Alexandre, Sylveira, Massl, etc.), parce que l'aoriste n'a jamais le sens du présent dans les écrits du Nouveau Testament. Voyez Winer, Gramm. p. 248 ; Beelen, Gramm. p. 297. — *Fecit potentiam* (hébraïsme : עָשָׂה כֹּחַ) in *brachio suo*. Bel anthropomorphisme, qu'on rencontre plusieurs fois dans les livres poétiques de la Bible. Cfr. Ps. lxxxviii, vv. 9-14, etc. Le bras étant le siège de la vigueur, cette expression signifie que Dieu a pour ainsi dire ramassé toutes ses forces, comme un guerrier qui se prépare à lutter contre ses ennemis. Et, de ce bras auquel rien ne peut résister, *dispersit superbos mente cordis sui*. Διεισρόπισεν est un mot des plus énergiques : Dieu a dispersé, balayé devant lui les impies « sicut stipulam ante faciem venti » (Ps. lxxxii, 44). Quant à l'expression υπερηγάτους διὰ τὴν καρδίαν αὐτῶν, elle est toute hébraïque pour le fond comme pour la forme. Nous l'expliquerons en rappelant au lecteur un principe de la psychologie des Hébreux. Dans les saints Livres, le cœur est habituellement envisagé comme le siège non-seulement des désirs, mais encore des pensées ; de là vient la fréquente association des mots καρδία et διὰ τὴν ou de leurs synonymes. Les anciens Hébreux avaient vu, en se repliant sur eux-mêmes, que le plus souvent les pensées dérivent du cœur comme de leur première source, et qu'elles ne passent dans

52. Il a renversé de leur trône les puissants et il a élevé les humbles.

53. Il a rempli de biens les affamés et renvoyé vides les riches.

54. Il a relevé Israël, son serviteur, se souvenant de sa miséricorde,

55. Selon ce qu'il avait dit à nos

52. Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.

53. Esurientes implevit bonis : et divites dimisit inanes.

I Reg. 2, 5; Psal. 33, 11.

54. Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ.

55. Sicut locutus est ad patres

l'intellect qu'après avoir pris naissance dans les inclinations de la volonté. C'est pour cela qu'ils parlaient d'hommes « orgueilleux dans les pensées, dans l'esprit de leur cœur ». L'orgueil affecte immédiatement l'esprit : « superbos mente » ; mais cette estime déréglée de sa propre excellence provient toujours d'un amour immodéré de soi-même : « superbos mente cordis sui ».

52 et 53. — Deux antithèses frappantes, qui confirment l'exemple précédent. Les superbes, ennemis de Dieu, sont d'ordinaire les favoris de la fortune, les puissants et les riches de ce monde. Leur souvenir amène naturellement celui des petits et des pauvres, chez lesquels on trouve plus souvent la crainte du Seigneur et l'accomplissement de ses préceptes. Marie caractérise en termes pittoresques la conduite de Dieu à l'égard des uns et des autres. Les puissants, « les dynastes », comme dit le texte grec, il les renverse de leurs trônes (ἀπὸ θρόνων) ; les riches, il les renvoie privés de tout, κενούς, *inanes*. Au contraire, il exalte les humbles, il comble de biens les pauvres qui mouraient de faim. Les livres de l'Ancien Testament sont remplis de sentences analogues. Comp. Eccli. x, 14 ; Ps. xvii, 28 ; xxxiv, 11, etc. De même les écrits du paganisme. Sénèque : « Sequitur superbos ultor a tergo Deus ». Xenoph. Anab. iii, 2, 40 : οἵτινες (θεοί) ἱκανοὶ εἶναι καὶ τοὺς μεγάλους κατὰ μικροὺς ποιεῖν, καὶ τοὺς μικροὺς σώζειν. D'après Laërt. i, 69, comme on demandait à Esope quelle était l'occupation de Jupiter, il répondit : τὰ μὲν ὑψηλὰ ταπεινῶν, τὰ δὲ ταπεινὰ ὑψῶν. Etc. — Notons encore, avant de quitter cette strophe, le beau croisement des membres dans les antithèses qu'elle contient. « Dans le premier contraste (v. 54), les justes occupent la première place, les orgueilleux la seconde ; dans le second au contraire (v. 52), les puissants occupent la première, de manière à se rattacher immédiatement aux orgueilleux du v. 54, et les petits la seconde. Dans le troisième enfin (v. 53), les affamés viennent en premier lieu, se liant aux petits du v. 52, et les riches forment le second membre. L'esprit passe ainsi, comme par une sorte d'ondula-

tion, du semblable au semblable, et le sentiment n'est pas heurté, comme il l'eût été par une symétrie qui eût présenté à chaque fois les membres homogènes du contraste dans le même ordre ». Godet.

54 et 55. — Ces deux versets forment la troisième strophe du Magnificat. Marie y exprime en termes emphatiques la part spéciale qu'aura le peuple juif au salut opéré par le Messie-Dieu qu'elle porte dans son sein. — *Suscepit Israel puerum suum*. Par le mystère de l'Incarnation, Dieu a donc, suivant toute la délicatesse du texte grec (ἀντὶ λαβέτω) soulevé de terre, en lui tendant une main secourable, la nation théocratique, désignée ici comme en tant d'autres passages de la Bible par le nom mystique du patriarche Jacob. Le mot « puerum », παῖς, auquel divers exégètes donnent la signification de fils, reçoit plus communément et plus exactement en cet endroit celle de serviteur. Comme le dit M. Bisping à la suite du Dr Meyer, « l'idée théocratique de la filiation n'est jamais exprimée par le substantif παῖς ». Du reste, la version syriaque fait disparaître toute ambigüité en traduisant παῖς par עבד, « servum suum ». — *Recordatus misericordiæ suæ*. Belle expression. Dieu avait semblé oublier sa miséricorde à l'égard du peuple juif, auquel il avait infligé depuis tant d'années de si profondes humiliations, de si rudes souffrances. Mais voici qu'il se ressouvient enfin de sa bonté ! La phrase grecque μνησθῆναι ἐλέους, littéral. « recordari misericordiæ », pourrait se traduire par « ita ut memor sit misericordiæ » : dans ce cas, Marie n'aurait pas désigné le motif, mais la conséquence de la conduite miséricordieuse que le Seigneur veut désormais tenir à l'égard de son peuple. — *Sicut locutus est ad patres nostros* est une proposition incidente, une sorte de parenthèse, qui explique pourquoi Dieu traitera maintenant Israël avec compassion. Ne s'y est-il pas engagé depuis longtemps par des promesses solennelles, réitérées vingt fois aux premiers pères du peuple juif ? — Les mots *Abraham et semini ejus* retombent sur « recordatus », non sur « locutus est », et indiquent l'objet de la miséricorde divine.

nostros, Abraham et semini ejus in sæcula.

pères, à Abraham et à sa postérité, pour toujours.

Sans doute il y avait des siècles qu'Abraham n'était plus : Marie peut néanmoins affirmer que Dieu, en traitant avec tendresse la postérité de ce grand patriarche, usera par là-même de miséricorde envers lui, parce qu'un père est supposé, après sa mort comme de son vivant, prendre part au sort de ses enfants, se réjouir avec eux de leur bonheur. — *In sæcula* : cette formule, qui termine souvent les psaumes, sert aussi de conclusion au cantique de Marie. C'est un cri de vive confiance jeté à la fin du Magnificat. La race du père des croyants, race dilatée, il est vrai, et spiritualisée, durera jusqu'à la fin des temps. Pendant les siècles des siècles, Dieu se souviendra envers elle de ses miséricordes ! « Et tu Israel, serve meus, Jacob quem elegi, semen Abraham amici mei ; in quo apprehendi te et a longinquis ejus vocavi te et dixi tibi : Servus meus es tu ; elegi te et non abjeci te. Ne timeas, quia tecum sum ; ne declines, quia ego Deus tuus ; confortavi te et auxiliatus sum tibi et suscepit te dextera justi mei ». Is. xli, 8-10. — Tel est le cantique de la Très Sainte Vierge. Mais nous n'avons pas dit encore que, si on l'examine attentivement, on ne tarde pas à découvrir qu'il paraît être en grande partie un écho, et même une reproduction de divers passages de l'Ancien Testament. Presque toutes ses expressions ramènent à la pensée soit le cantique d'Anne, I Reg. ii, 4-10, soit certains psaumes, etc., comme le prouvera le tableau ci joint :

Magnificat anima mea
Dominum.
Et exultavit spiritus meus
in Deo.
Quia respexit humilitatem
ancillæ suæ.

Beatam me dicent omnes
generationes.
Fecit mihi magna.

Sanctum nomen ejus.

Misericordia ejus a progenie
in progenies timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suo.
Dispersit superbos mentes
cordis suis.

Deposuit potentes de sede
et exaltavit humiles.

Esurientes implevit bonis
et divites dimisit inanes.

Ps. xxxiii, 4 : Magnificato
Dominum mecum.

I Reg. ii, 1 : Exultavit cor
meum in Domino.

I Reg. i, 11 : Si respiciens
videris afflictionem ancillæ
tuæ.

Gen. xxx, 43 : Beatam
quippe me dicent mulieres.

Ps. lxx, 49 : Fecisti magnalia
(La ressemblance est plus grande dans les textes grecs).

Ps. cx, 9 : Sanctum et
terribile nomen ejus.

Ps. cii, 47 : Misericordia
Domini ab æterno et usque
in æternum super timentes
eum.

Ps. cxvii, 16 : Dextera
Domini fecit virtutem.

Ps. lxxxviii, 11 : Tu humiliasti
superbum.... dispersisti inimicos tuos.

Ecl. x, 47 : Sedes ducum
superiorum destruxit
Deus et sedere fecit mites
eo eis.

I Reg. ii, 5 : Repleti prius
per panibus se locaverunt,
et famelici saturati sunt.

Recordatus misericordiæ
suæ, sicut locutus est ad
patres nostros, Abraham....

Mich. vii, 20 : Dabis veritatem Jacob, misericordiam Abraham : quæ jurasti patribus nostris a diebus antiquis.

De cette ressemblance manifeste, les rationalistes se sont hâtés de conclure que le Magnificat ne saurait être l'œuvre personnelle de Marie, qu'il est apocryphe par conséquent ; par conséquent aussi que les divers événements dont il est entouré dans le troisième Évangile sont de même l'œuvre d'un faussaire. Affirmations bien audacieuses, mais qu'une simple réflexion peut réduire à néant. Si ce principe était vrai, que toute œuvre littéraire doit avoir été supposée quand elle a une certaine analogie avec des écrits plus anciens, combien de livres cesseraient d'être authentiques ! Virgile imite parfois les discours ou les descriptions d'Homère : donc l'Énéide a été composée deux ou trois siècles après Virgile. Le cantique de Jonas et la prière d'Habacuc sont des compilations de psaumes, etc. : donc les prophéties de Jonas et d'Habacuc sont apocryphes ! Sont-ce là des conclusions bien légitimes ? La vraie critique raisonne autrement. Elle se contentera de dire, mais en toute vérité : Donc Virgile connaissait les poèmes d'Homère, donc Jonas et Habacuc avaient lu les psaumes. En effet, une lecture sérieuse de la Bible prouve que les écrivains sacrés connaissaient à fond les parties de l'Écriture antérieures à leur époque et qu'ils aimaient, dans l'occasion, à en citer les paroles. Les réminiscences ou allusions que nous avons remarquées dans le Magnificat s'expliquent de la même manière. Marie avait lu et relu les saints Livres : au moment donc où elle ouvrait la bouche pour louer et remercier son Dieu, les textes inspirés se présentèrent en foule à sa mémoire. Se les appropriant, elle les employa parce qu'ils contenaient la parfaite expression de ses sentiments privés. Quoi de plus naturel ? Et en réalité tout, dans le Magnificat, est admirablement adapté à la situation de Marie, convient à merveille à la Vierge de Nazareth devenue Mère du Christ. Il est donc en ce sens une œuvre tout à fait originale. Ce n'est pas ainsi qu'on aurait inventé après coup, car on eût alors évidemment recherché des idées et des formules neuves. — Il n'est peut-être pas de compositeur célèbre qui n'ait annoté le beau cantique de Marie : les œuvres les plus renommées sont celles d'Orlando di Lasso, de Palestrina, de Séb. Bach, de Mendelssohn, de Morals, de Sheppard. On a du peintre Botti-

56. Marie demeura avec Elisabeth environ trois mois, et elle s'en retourna ensuite en sa maison.

57. Or le temps d'enfanter s'accomplit pour Elisabeth et elle enfanta un fils.

58. Et ses voisins et ses parents apprirent que le Seigneur avait signalé en elle sa miséricorde et ils s'en réjouirent avec elle.

59. Et il arriva que le huitième jour ils vinrent pour circoncire l'en-

56. Mansit autem Maria cum illa quasi mensibus tribus : et reversa est in domum suam.

57. Elisabeth autem impletum est tempus pariendi, et peperit filium.

58. Et audierunt vicini, et cognati ejus, quia magnificavit Dominus misericordiam suam cum illa, et congratulabantur ei.

59. Et factum est in die octavo, venerunt circumcidere puerum, et

celli « un incomparable chef-d'œuvre » (Rio) qui représente la Vierge écrivant le Magnificat.

56. — *Mansit autem Maria...* En terminant le récit de la Visitation, S. Luc nous apprend que la Sainte Vierge demeura « environ trois mois » auprès d'Elisabeth, et qu'ensuite « elle revint dans sa maison », c'est-à-dire à Nazareth. Le départ de Marie eut-il lieu avant ou après la naissance de Jean-Baptiste ? Le texte sacré ne le dit pas expressément. Toutefois, en le mentionnant avant de raconter la nativité du Précurseur, il semble indiquer assez clairement que Marie avait repris le chemin de la Galilée quand « le temps d'Elisabeth fut accompli ». D'ailleurs, le but du voyage de la Mère de Dieu n'avait pas été précisément de soigner sa cousine : aucun motif de charité ne la retenait donc dans la maison de Zacharie. Un certain nombre de commentateurs anciens et modernes croient néanmoins que Marie demeura plus longtemps auprès d'Elisabeth : suivant eux, le v. 56 serait placé par anticipation avant la naissance de S. Jean. — Le mystère de la Visitation a inspiré de beaux tableaux à Raphaël, au Pinturicchio, à Ghirlandaio, à Jouvenet, etc.

4. Les premières années de Jean-Baptiste.

1, 57-80.

Ce paragraphe comprend trois faits : la nativité du Précurseur, sa circoncision, son développement mystérieux dans le désert.

1^{re} La naissance de S. Jean. vv. 57 et 58.

57. — *Elisabeth* (ἡ δὲ Ἐλισάβετ) *impletum est tempus pariendi* (ὁ χρόνος τοῦ τεκεῖν αὐτήν). Construction toute hébraïque, que l'on croirait reproduite d'après la Genèse, xxv, 24 : καὶ ἐπλήρωσάν αὶ ἡμέραι τοῦ τεκεῖν αὐτήν (LXX).

58. — *Et audierunt vicini et cognati ejus.* L'heureuse mère est bientôt entourée d'un cercle intime, formé des voisins, des amis et

des parents de la famille, venus pour la féliciter. Dans cette merveilleuse naissance, chacun reconnut un grand bienfait de Dieu. L'expression *magnificavit Dominus misericordiam suam cum ea* est un nouvel hébraïsme, גדליל חסד עמה. Comp. Gen. xix, 49 et I Reg. xii, 24. Elle équivaut à « magnam ostendit gratiam suam ergo illam ». — *Congratulabantur ei.* Le grec, συνέχαρον αὐτῇ, serait mieux traduit par « congaudebant cum ea », de sorte que nous avons ici un premier accomplissement de la prophétie de l'ange, v. 14. — Belle peinture d'Andrea del Sarto.

2^o La circoncision de S. Jean et le *Benedictus*.
vv. 59-79.

59. — *In die octavo venerunt circumcidere puerum.* « Venerunt » a sans doute pour sujet les mots « vicini et cognati » du verset précédent, à moins qu'on ne préfère traduire d'une manière générale : On vint, c'est-à-dire, ceux-là vinrent qui devaient circoncire l'enfant. Cette opération n'était nullement réservée aux prêtres : tous les Israélites, même les femmes, pouvaient l'accomplir. Cependant, comme elle était assez délicate, on ne confiait généralement le rôle de *Mohel* (מחיל, « circumcisor ») qu'à des personnes expérimentées. Elle était accompagnée de vives réjouissances, auxquelles prenaient part les parents et les amis de la maison : c'était en effet un saint événement, qui faisait entrer un nouvel être dans l'alliance de Jéhova. La circoncision devait avoir lieu le huitième jour qui suivait la naissance ; telle avait été l'ordonnance expresse du Seigneur, Gen. xvii, 12 ; Lévi. xii, 13. Cette loi ne souffrait pas même d'exception quand le huitième jour tombait un samedi. Comp. Joan. vii, 23. Aucun local particulier n'avait été fixé pour la cérémonie : quoiqu'il les Juifs l'accomplissent aujourd'hui dans leurs synagogues, elle se passait alors le plus souvent au sein même des familles ; et c'est ici le cas, puisque Elisabeth joue un rôle important dans la

vocabant eum nomine patris sui Zachariam,

60. Et respondens mater ejus, dixit : Nequaquam, sed vocabitur Joannes.

61. Et dixerunt ad illam : Quia nemo est in cognatione tua, qui vocetur hoc nomine.

62. Innuebant autem patri ejus, quem vellet vocari eum.

63. Et postulans pugillarem,

fant et ils l'appelaient Zacharie, du nom de son père.

60. Et sa mère, prenant la parole, dit : Non pas, mais il s'appellera Jean.

61. Et ils lui dirent : Il n'y a personne dans votre famille qui soit appelé de ce nom.

62. Et ils demandaient au père, par signes, comment il voulait qu'on le nommât.

63. Et demandant des tablettes il

scène suivante, et qu'elle ne pouvait quitter sa maison avant quarante jours. Sur la circoncision dans le Judaïsme ancien et moderne, voyez Léon de Modène, *Cérémonies et coutumes des Juifs*, 4^e partie, ch. viii; Buxtorf, *Synagog. judaica*, cap. ii; Winer, *Realwörterbuch*, s. v. *Beschneidung*; Coppel, *Le judaïsme, esquisse des mœurs juives*, pp. 96 et ss. — *Et vocabant eum nomine patris sui* (ἐπὶ τῷ ὀνόματι, littéral. conformément au nom, d'après le nom). Suivant un antique usage qui remontait jusqu'à l'époque d'Abraham (comp. Gen. xvii, 5, 15; xxi, 3 et 4), on associait très ordinairement à la cérémonie de la circoncision l'imposition du nom de l'enfant. Le choix de ce nom était le plus souvent réservé au père; mais, dans la circonstance présente, les assistants, voulant sans doute faire à Zacharie une agréable surprise, et supposant d'ailleurs son consentement, se hâtèrent de donner son nom au fils de sa vieillesse. Voir au livre de Ruth, iv, 13-16, un trait analogue. Ἐκάλουν, ils voulaient appeler, ils avaient même déjà prononcé le nom, lorsque Elisabeth les arrêta tout à coup par sa protestation énergique.

60. — *Respondens* : Prenant la parole. Voyez, sur ce sens du verbe « répondre », l'Evangile selon S. Matthieu, p. 231. — *Nequaquam*, οὐχί; il ne sera pas fait selon votre désir; mais l'enfant *vocabitur Joannes*. On s'est souvent demandé par quelle voie Elisabeth avait appris le nom destiné divinement à son fils. La plupart des modernes pensent qu'elle le tenait de Zacharie, qui avait dû lui raconter par écrit tous les détails de l'apparition dont il avait été favorisé dans le temple. Les anciens au contraire affirment d'une voix unanime qu'elle le connut par révélation, au moment de la circoncision de l'enfant. Ἡ δὲ Ἐλισάβετ ὡς προφητὶς ἐλάλησε περὶ τοῦ ὀνόματος, dit Théophylacte; de même Euthymius : ἐκ πνεύματος ἁγίου καὶ αὐτὴ τὸ ὄνομα τοῦ παιδὸς μεμάθηκε, Comp. S. Ambroise, h. i. Tel est aussi l'avis de plusieurs exégètes contempo-

rains, même rationalistes ou protestants. « L'esprit de tout le récit, et l'étonnement exprimé au sujet de l'accord des deux époux, nous fait préférer la supposition que le désir de la mère lui venait également d'une inspiration subite ». Reuss, *Hist. évangélique*, p. 83. Nous partageons complètement cette antique opinion.

61 et 62. — *Quia nemo est in cognatione tua*,... L'objection des assistants suppose qu'alors, comme de nos jours, il était d'usage d'imposer aux enfants le nom d'un de leurs propres parents. — *Innuebant autem patri ejus*. Rebutés du côté de la mère, les amis trop empressés s'adressent à Zacharie lui-même, et le prient de leur indiquer le nom qu'il a choisi pour son fils (*quem vellet vocari eum*; dans le grec, τὸ τί ἂν θέλοι καλεῖσθαι αὐτόν. Sur l'emploi de l'article, voyez Winer, *Gramm.* p. 162; τὶ au neutre pour τί ὄνομα; les manuscrits B, D, F, G, Sin. ont αὐτό, scil. παιδίον, au lieu du masculin αὐτόν). De ce qu'ils lui adressent leur demande par signes, beaucoup d'exégètes anciens et modernes, entre autres S. Jean Chrysostome, Théophylacte, Euthymius, Jansénius, Maldonat, Lightfoot, Grotius, Alford, Plumptre, Abbott, ont conclu qu'il n'avait pas été seulement frappé de mutisme depuis l'apparition de l'ange, mais aussi de surdité. Nous dirons à la suite de plusieurs autres commentateurs que cette conclusion ne nous paraît pas suffisamment justifiée. On parle très souvent par signes aux personnes simplement muettes. Dans le cas actuel, un signe pouvait suffire, Zacharie ayant assisté à la délibération précédente. Au reste l'ange, au v. 20, n'avait parlé que du mutisme, « ecce eris tacens », et, ad v. 64, il n'est question que d'une « apertio oris et linguae ».

63. — *Postulans* (διὰ νεύματος, Euthymius) *pugillarem*. Les Latins appelaient « pugillaris » (scil. tabula) ou plus volontiers « pugillares » au pluriel, de petites tablettes enduites de cire, sur lesquelles on écrivait au moyen d'un

écrivit : Jean est son nom. Et tous furent étonnés.

64. Aussitôt sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia et il parlait béniissant Dieu.

65. Et tous leurs voisins furent saisis de crainte et toutes ces choses furent divulguées dans toutes les montagnes de la Judée.

66. Et tous ceux qui les entendirent les recueillirent dans leurs

scripsit, dicens : Joannes est nomen ejus. Et mirati sunt universi.

Supr. 13.

64. Apertum est autem illico os ejus, et lingua ejus, et loquebatur benedicens Deum.

65. Et factus est timor super omnes vicinos eorum : et super omnia montana Judææ divulgabantur omnia verba hæc :

66. Et posuerunt omnes qui audierant in corde suo, dicentes : Quis,

stylet ou poinçon d'acier, d'os ou d'autre matière. Ces planchettes étant primitivement en bois de pin (πίνος), les Grecs les nommaient *πινακίδιον*. Voyez A. Rich, Dictionnaire des antiquités rom. et grecq. p. 317. — *Scripsit dicens* : hébraïsme pour « scripsit hæc verba ». Comparez IV Reg. x, 26 (אמר) et Jos. Ant. xiii, 4, 1. C'est pour n'avoir pas compris cet idiotisme qu'on a parfois supposé que la parole aurait été rendue à Zacharie à cet instant même.

Sed proh mira fides, tabulis quum scribere tentat, implicitam solvit per verba sonantia linguam. Juvencus.

— *Joannes est nomen ejus*. L'emploi du temps présent a ici quelque chose d'émphatique, d'énergique. La question n'est pas à discuter, veut dire Zacharie ; mon fils s'appelle Jean : il n'y a point à s'occuper d'un autre nom pour lui. — « *Prima hæc scriptura Novi Testamenti, a-t-on dit avec assez de délicatesse, incipit a gratia* » (allusion à la signification du nom de Jean). Le grave Tertullien lui-même s'est permis un jeu de mots sur cette scène : « *Zacharias loquitur in stylo, auditur in cera* ». — Quand ils lurent les deux mots hébreux écrits par Zacharie, שמו ירחק, les assistants furent vivement surpris, remarque l'écrivain sacré, *mirati sunt universi*. Il s'étonnaient de voir Zacharie et Elisabeth complètement d'accord pour introduire un nom étranger dans leur famille.

64. — L'admiration de l'assemblée dut être à son comble lorsque, tout à coup, *apertum est os ejus et lingua ejus*. Cette bouche avait été fermée d'une manière miraculeuse ; elle s'ouvre aussi par l'effet d'un miracle, et au même moment que l'ange avait prédit, v. 20. L'incrédulité avait enlevé à Zacharie l'usage de la parole ; c'est un acte de foi et d'obéissance qui le lui rend, comme le fait remarquer S. Ambroise. Il cesse d'être muet aussitôt qu'il a donné à son fils le nom prescrit par Dieu. Le verbe « *apertum est* »

(ἀνεῳχθη) ne retombe que sur « *os ejus* », car on ne dit pas qu'une langue s'ouvre, mais qu'elle se délie (comp. Marc. vii, 35) ; il est toutefois rattaché à « *lingua* » en vertu de la construction dite « *zeugma* ». De ces deux organes du langage mentionnés à la façon hébraïque par S. Luc, le premier est plus général, le second plus spécial. — *Loquebatur benedicens Deum*. Zacharie consacre à Dieu les prémices de la faculté qu'il venait de recouvrer merveilleusement après un silence de neuf ou dix mois. Les homages ici mentionnés ne sont autres que le cantique « *Benedictus* », dont la vraie place serait à cet endroit ; mais l'évangéliste l'a renvoyé un peu plus bas pour insérer, par mode de parenthèse, une note relative à l'impression que produisirent dans toute la contrée les prodiges qui avaient accompagné la naissance du futur Précurseur. Telle est du moins l'opinion la plus naturelle et la plus commune. On n'a aucun motif sérieux de penser que Zacharie composa plus tard seulement, et pour ainsi dire à tête reposée, son cantique d'action de grâces, qui est au contraire, dans le même sens que le « *Magnificat* », une vive improvisation.

65 et 66. — *Timor super omnes vicinos eorum*. Il s'agit de ce mystérieux effroi dont sont presque toujours saisies les personnes témoins de phénomènes surnaturels, Comp. Marc. iv, 41. — Après avoir rempli tout le voisinage d'une sainte frayeur, le bruit des merveilles racontées ci-dessus (*omnia verba hæc*, hébraïsme : כל הברורים האלה) envahit peu à peu la contrée entière, les montagnes de la Judée (voyez le commentaire du v. 39). *Divulgabantur* : διεσπείρο, on en faisait l'objet de mutuels entretiens. — *Posuerunt... in corde suo*. Location hébraïque (שם על לב). Comp. I Reg. xxi, 42) qui signifie « peser attentivement, prendre pour objet de la considération la plus attentive ». Les classiques emploient des expressions analogues : τίθημι ἐν στήθεσσι, ἐν φρεσὶ (Hom.) ; « *sensibus imis*

putas, puer iste erit? Etenim manus Domini erat cum illo.

67. Et Zacharias pater ejus repletus est Spiritu sancto : et prophetavit, dicens :

68. Benedictus Dominus Deus Is-

cœurs, disant : Que pensez-vous que sera cet enfant? car la main du Seigneur était avec lui.

67. Et Zacharie son père fut rempli de l'Esprit saint et il prophétisa, disant :

68. Béni soit le Seigneur, Dieu

reponere » (Virg.). — L'évangéliste nous fait entendre l'écho de ces profondes réflexions : *Quis putas (τί ἀπα, quid ergo) puer iste erit?* Evidemment, un enfant venu au monde en de pareilles conditions devait être prédestiné par Dieu à de grandes choses. Les mots suivants, *etenim manus Domini...*, ne sont pas, comme on l'a quelquefois affirmé (Ewald, Kuinöl, Paulus, etc.), la continuation des réflexions populaires; c'est un jugement personnel de S. Luc, destiné à appuyer, à justifier ces réflexions. On avait raison de parler ainsi, puisque la main du Seigneur (belle métaphore pour dire : la protection toute-puissante de Dieu) était visiblement avec l'enfant. Le « *textus receptus* » porte simplement, il est vrai, καὶ χεὶρ, mais des manuscrits (B, C, D, L, Sin.) et des versions (Itala, éthiop., copte) d'une grave autorité ont lu καὶ γὰρ χεὶρ, comme la Vulgate.

67. — *Et Zacharias...* Ces mots nous ramènent au v. 64 auquel ils servent de développement. Nous allons apprendre en effet la manière dont Zacharie, après avoir recouvré l'usage de la parole, se mit à louer et à remercier le Seigneur. Mais, ajoute l'évangéliste pour caractériser d'avance le « *Benedictus* », ses remerciements, ses louanges furent bien plus l'œuvre de Dieu que la sienne propre : ils lui furent inspirés d'en haut, *repletus est Spiritu sancto*. De tous les membres de cette sainte famille il est dit qu'ils furent tour à tour remplis de l'Esprit Saint. Comp. les vv. 15 et 41. — *Prophetavit*. Ce verbe, comme son équivalent hébreu נבא, désigne ici tout à la fois un oracle prophétique (vaticinium edere) et un chant lyrique, enflammé, jaillissant du cœur comme les sources jaillissent des montagnes (ebullire, scaturire, carmina sacra canere). Voyez Gesenius, Thesaurus, t. II, p. 838. Et tel est bien le cantique de Zacharie. C'est d'une part une prédiction surnaturelle, relative au rôle du Christ et de son Précurseur, et dans laquelle, a-t-on dit justement, « le père s'efface derrière le prophète », derrière le prêtre. C'est d'autre part un bel hymne religieux, une poésie sacrée en tous points conforme, comme le « *Magnificat* », aux lois de la versification hébraïque. Son style est aussi complètement hébreu, même sous le manteau

grec dont S. Luc l'a revêtu; à tel point que le plus modeste hébraïsant pourrait sans peine le reconstituer à peu près tel qu'il dût être prononcé. La construction est donc naturellement peu élégante dans nos traductions grecque et latine; elle paraît même au premier regard assez enchevêtrée, les propositions étant rattachées l'une à l'autre par des infinitifs et des cas d'apposition, de manière à former seulement deux longues phrases continues. Mais, avec un peu d'attention, la clarté ne tarde pas à se faire; il n'y a qu'à bien suivre chaque anneau de la chaîne. — Le « *Benedictus* » a deux parties nettement indiquées. Dans la première, vv. 68-75, Zacharie remercie Dieu de l'avènement du Christ; dans la seconde, vv. 76-79, il expose le rôle de son fils à l'égard de ce divin Rédempteur. Chaque partie peut se subdiviser en deux strophes : vv. 68-70, 74-75; 76-77, 78-79.

68. — Première strophe de la première partie : Béni soit le Seigneur qui daigne enfin nous envoyer le Libérateur promis depuis longtemps. vv. 68-70. — *Benedictus* (εὐλογητός, s. ent. ἔστω, pour εὐλογησέτω) Dominus Deus Israel ! L'Ephétha divin Zacharie répond par un joyeux Alleluia. Et cet alleluia, qu'il emprunte aux doxologies par lesquelles se terminent plusieurs livres du Psautier, ברוך יהוה אלהינו (comp. Ps. xl, héb. xli, 44; lxxi, héb. lxxii, 48; cv, héb. cvi, 48), il l'adresse à Jéhova, le Dieu d'Israël. Rien de plus naturel qu'une telle dédicace, puisque c'est Jéhova qui envoie le Messie, puisque Israël doit jouir en premier lieu de la délivrance opérée par le Christ, enfin puisque c'est un prêtre juif qui chante ce cantique. Du reste, dans le « *Benedictus* », le salut messianique est envisagé exclusivement au point de vue de la nation privilégiée : il n'y est qu'indirectement question de la rédemption des païens. — Motif pour lequel le Seigneur est béni : *Quia visitavit et fecit redemptionem...* Il a visité son peuple : par cette expression les écrivains de l'Ancien Testament désignent souvent un gracieux et puissant secours venu du ciel. Voir Gesenius, Thesaurus, au mot פקד, ἑπισκέψατο du texte grec a le même sens (comp. Bretschneider. Lex. græc. lat. s. v.). Il a délivré son peuple : littér. d'après le grec (ἐποίησεν λύτρωσιν), il a

d'Israël, car il a visité et racheté son peuple.

69. Et il a élevé pour nous une corne de salut, dans la maison de David son serviteur.

70. Selon ce qu'il a dit par la bouche de ses saints prophètes qui ont vécu jadis :

71. Qu'il nous sauverait de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent,

72. Pour accomplir ses miséri-

rael, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ :

Psal. 73, 12.

69. Et erexit cornu salutis nobis, in domo David pueri sui.

Psal. 131, 17.

70. Sicut locutus est per os sanctorum, qui a sæculo sunt, prophetarum ejus :

Jerem. 23, 6 et 30, 10.

71. Salutem ex inimicis nostris, et de manu omnium qui oderunt nos ;

72. Ad faciendam misericordiam

fait une rançon pour son peuple. Comparez Matth. xx, 28, où Jésus dira lui-même qu'il est la *λύτρωσις* du monde. — *Plebis suæ*. Dans le grec, τῷ λαῷ, au datif, ce qui rend la construction un peu moins irrégulière. — Les prétérits « visitavit, fecit », et plus bas « erexit », sont à remarquer. Il semble en effet que le futur ou le présent conviendrait mieux, puisque la naissance du Précurseur est bien loin d'avoir accompli le salut d'Israël. Mais, dans cette naissance, Zacharie voit d'une manière anticipée la réalisation de l'œuvre entière du Messie. Ce sont donc là des « prétérits prophétiques », comme les nomment les grammairiens. Comp. le v. 54.

69. — *Erexit* (ἤγειρε, ἔקים, litt. « suscitavit ») *cornu salutis* (hébraïsme pour « cornu salutiferum ») (קרן ישועה) *nobis* (scil. Judæis). Le poète inspiré expose comment a eu lieu la rédemption de la nation choisie : Dieu lui a envoyé un protecteur invincible dans la personne du Messie. Ainsi que le disait déjà S. Ephrem, l'image de la corne « ab animalium natura desumpta est. » La force de plusieurs espèces d'animaux réside en effet dans leurs cornes : munis de ces armes offensives et défensives, ils ne craignent aucun ennemi et affrontent tous les dangers. Cette métaphore revient assez fréquemment dans les saints Livres. Comp. I Reg. ii, 40 ; Ps. xvii, 3 ; lxxxviii, 48 ; cxlviii, 46 ; Eccli. xlvii, 8, etc. Voir aussi Schoettgen, Hor. heb. p. 258 etc. ; Horace, Carm. iii, 24, 48 ; Jahn, Arch. bibl. § 47. — *In domo David pueri sui* (c'est-à-dire « servi sui », comme au v. 54. Cfr. Act. iv, 25). Dans un psaume messianique, cxxxii, 47, le Seigneur promet de susciter « une corne » à David. Zacharie annonce que Dieu a tenu sa promesse : il nous montre la corne de salut érigée dans la maison, en d'autres termes, parmi les descendants du saint roi. De part et d'autre la corne symbolise le Christ.

70. — *Sicut locutus est...* Mais ce n'est pas seulement à David que le Seigneur avait promis la rédemption de la nation juive par le Messie ; tous les prophètes avaient successivement prédit cette merveille de la miséricorde divine, comme le rappelle le père de S. Jean. En réalité, l'Ancien Testament, et surtout sa partie prophétique, se résume dans l'idée du Messie. — L'adjectif *sanctorum* se rapporte à *prophetarum*, dont il n'aurait pas dû être séparé. — L'incidente *qui a sæculo sunt* (τῶν ἀπ' αἰῶνος) a le sens large de l'hébreu מְעוֹלָם. Elle désigne d'une manière générale les temps anciens et ne signifie pas absolument « ab orbe condito. » Comp. Act. iii, 21.

71. — Les vv. 71-75, qui forment la seconde strophe de la première partie du Benedictus, décrivent l'œuvre du Messie d'après ses traits principaux. — *Salutem* est une apposition à « cornu salutis », par suite un complément direct de « erexit. » — Le salut chanté par Zacharie vient donc du Christ, et c'est à la nation juive qu'il est accordé. Mais quels sont les ennemis dont le Sauveur par excellence délivrera les Juifs ? Notons bien que l'auteur du cantique est un prêtre et non un simple patriote. Il ne serait donc pas naturel de supposer qu'il avait spécialement en vue les ennemis extérieurs et politiques de son peuple, les Romains par exemple ; sa pensée se portait d'une manière directe sur les ennemis spirituels des Juifs, les démons, le péché sous toutes ses formes. Voyez Théophylacte, Maldonat, etc. Ce n'est d'ailleurs qu'en ce sens que la prophétie de Zacharie s'est accomplie. — Les mots *qui oderunt nos* sont synonymes de *inimicis nostris*. Cette répétition, due au parallélisme poétique, est très fréquente dans les écrits de l'Ancien Testament. Comp. Ps. xvii, 48-41 ; xx, 9 ; xliii, 41 ; liv, 43 ; lxvii, 2 ; lxxxviii, 24 ; cv, 10, etc.

72. — *Ad faciendam misericordiam cum...*

d'Israël, car il a visité et racheté son peuple.

69. Et il a élevé pour nous une corne de salut, dans la maison de David son serviteur.

70. Selon ce qu'il a dit par la bouche de ses saints prophètes qui ont vécu jadis :

71. Qu'il nous sauverait de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent,

72. Pour accomplir ses miséri-

rael, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ :

Psal. 73, 12.

69. Et erexit cornu salutis nobis, in domo David pueri sui.

Psal. 131, 17.

70. Sicut locutus est per os sanctorum, qui a sæculo sunt, prophetarum ejus :

Jerem. 23, 6 et 30, 10.

71. Salutem ex inimicis nostris, et de manu omnium qui oderunt nos ;

72. Ad faciendam misericordiam

fait une rançon pour son peuple. Comparez Matth. xx, 28, où Jésus dira lui-même qu'il est la λύτρωσις du monde. — *Plebis suæ*. Dans le grec, τῷ λαῷ, au datif, ce qui rend la construction un peu moins irrégulière. — Les prétérīts « visitavit, fecit », et plus bas « erexit », sont à remarquer. Il semble en effet que le futur ou le présent conviendrait mieux, puisque la naissance du Précurseur est bien loin d'avoir accompli le salut d'Israël. Mais, dans cette naissance, Zacharie voit d'une manière anticipée la réalisation de l'œuvre entière du Messie. Ce sont donc là des « prétérīts prophétiques », comme les nomment les grammairiens. Comp. le γ. 54.

69. — *Erexit* (ἤγειρε, ἤקים, litt. « suscitavit ») *cornu salutis* (hébraïsme pour « cornu salutiferum » קרן ישועה) *nobis* (scil. Judæis). Le poète inspiré expose comment à eu lieu la rédemption de la nation choisie : Dieu lui a envoyé un protecteur invincible dans la personne du Messie. Ainsi que le disait déjà S. Ephrem, l'image de la corne « ab animalium natura desumpta est. » La force de plusieurs espèces d'animaux réside en effet dans leurs cornes : munis de ces armes offensives et défensives, ils ne craignent aucun ennemi et affrontent tous les dangers. Cette métaphore revient assez fréquemment dans les saints Livres. Comp. I Reg. ii, 40 ; Ps. xvii, 3 ; lxxxviii, 48 ; cxlviii, 46 ; Eccli. xlvii, 8, etc. Voir aussi Schoettgen, Hor. heb. p. 258 et s. ; Horace, Carm. iii, 24, 48 ; Jahn, Arch. bibl. § 47. — *In domo David pueri sui* (c'est-à-dire « servi sui », comme au γ. 54. Cfr. Act. iv, 25). Dans un psaume messianique, cxxxii, 47, le Seigneur promet de susciter « une corne » à David. Zacharie annonce que Dieu a tenu sa promesse : il nous montre la corne de salut érigée dans la maison, en d'autres termes, parmi les descendants du saint roi. De part et d'autre la corne symbolise le Christ.

70. — *Sicut locutus est...* Mais ce n'est pas seulement à David que le Seigneur avait promis la rédemption de la nation juive par le Messie ; tous les prophètes avaient successivement prédit cette merveille de la miséricorde divine, comme le rappelle le père de S. Jean. En réalité, l'Ancien Testament, et surtout sa partie prophétique, se résume dans l'idée du Messie. — L'adjectif *sanctorum* se rapporte à *prophetarum*, dont il n'aurait pas dû être séparé. — L'incidente *qui a sæculo sunt* (τῶν ἀπ' αἰῶνος) a le sens large de l'hébreu בעולם. Elle désigne d'une manière générale les temps anciens et ne signifie pas absolument « ab orbe condito. » Comp. Act. iii, 21.

71. — Les γγ. 71-75, qui forment la seconde strophe de la première partie du Benedictus, décrivent l'œuvre du Messie d'après ses traits principaux. — *Salutem* est une apposition à « cornu salutis », par suite un complément direct de « erexit. » — Le salut chanté par Zacharie vient donc du Christ, et c'est à la nation juive qu'il est accordé. Mais quels sont les ennemis dont le Sauveur par excellence délivrera les Juifs ? Notons bien que l'auteur du cantique est un prêtre et non un simple patriote. Il ne serait donc pas naturel de supposer qu'il avait spécialement en vue les ennemis extérieurs et politiques de son peuple, les Romains par exemple ; sa pensée se portait d'une manière directe sur les ennemis spirituels des Juifs, les démons, le péché sous toutes ses formes. Voyez Théophylacte, Maldonat, etc. Ce n'est d'ailleurs qu'en ce sens que la prophétie de Zacharie s'est accomplie. — Les mots *qui oderunt nos* sont synonymes de *inimicis nostris*. Cette répétition, due au parallélisme poétique, est très fréquente dans les écrits de l'Ancien Testament. Comp. Ps. xvii, 48-41 ; xx, 9 ; xliii, 41 ; liv, 43 ; lxxvii, 2 ; lxxxviii, 24 ; cv, 10, etc.

72. — *Ad faciendam misericordiam cum...*

cum patribus nostris, et memorari testamenti sui sancti;

73. Jusjurandum, quod juravit ad Abraham patrem nostrum, daturum se nobis,

Gen. 22, 16; Jerem. 31, 33; Hebr. 6, 13-17.

74. Ut sine timore, de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus illi,

75. In sanctitate et justitia coram ipso, omnibus diebus nostris.

76. Et tu, puer, propheta Altis-

cordes envers nos pères et se souvenir de son alliance sainte,

73. Du serment qu'il a juré à Abraham notre père, qu'il ferait pour nous,

74. Qu'étant délivrés de la main de nos ennemis, nous le servions sans crainte :

75. Marchant devant lui dans la sainteté et la justice tous les jours de notre vie.

76. Et toi, enfant, tu seras appelé

Hébraïsme que nous avons déjà rencontré au v. 58 (ici, עשה חסד עם). En envoyant son Christ sur la terre, Dieu manifestera sa bonté infinie à l'égard du peuple juif, et particulièrement à l'égard des saints patriarches qui avaient été les fondateurs de la nation théocratique, *patribus nostris* (Cfr. v. 55). Ceux-ci en effet, du fond des limbes où ils vivaient, désiraient ardemment la venue du Messie, soit pour eux-mêmes, afin de pouvoir jouir complètement de Dieu dans le ciel, soit pour leurs descendants, dont les intérêts n'avaient pas cessé de leur être chers. Le Seigneur exercera donc envers eux une miséricorde réelle et personnelle. Luc de Bruges nous paraît exprimer l'idée de Zacharie d'une manière incomplète, lorsqu'il dit : « Non credo hic agi de propria patrum salute sed quod patrum intuitu erga posteros beneficentiam suam Deus voluerit exercere. » — *Et memorari testamenti*.... Il eût été plus clair et plus correct de traduire le second infinitif du texte grec (μνησθῆναι) comme le premier (ποιῆσαι θεός) par le gérondif : « *ad memorandum*. » Le testament dont Dieu veut bien se souvenir pour en exécuter les clauses n'est autre que l'alliance solennellement contractée par lui avec Abraham, Isaac et Jacob, ainsi qu'il est dit au verset suivant.

73. — *Jusjurandum quod juravit*. Régulièrement, il eût fallu le génitif, « *jurisjurandi* », puisque ce substantif forme une apposition à « *testamenti* ». Mais comme le texte grec emploie l'accusatif (ῥηκον ὃν ὤμοσε, pour ῥηκον ὅν) en vertu de l'attraction, le traducteur latin a suivi servilement la même construction. Voyez Beelen, *Grammat.* pages 463 et 546; Winer, *Gramm.* pp. 294 et 553. D'autres expliquent cette tournure par une ellipse : καὶ ῥηκον, « *secundum jusjurandum* ». — *Ad Abraham* : de même en grec, πρὸς Ἀβραάμ, quoique le datif soit plus ordinaire en pareil cas. Zacharie fait ici allusion à la circonstance racontée dans la Genèse,

xxii, 16-18. Comp. Hebr. vi, 13 et 14. — *Daturum se nobis*. Le grec dit simplement τοῦ δοῦναι ἡμῖν, « *daturum nobis* ».

74-75. — Ces deux versets se rattachent immédiatement à « *daturum* » : ils expriment le but principal de la Rédemption, qui était la gloire de Dieu procurée par des hommes menant une vie sainte et parfaite. — *Sine timore*, ἀπέθως, mis en avant d'une manière emphatique, est ensuite développé par les mots *de manu... liberati* (voyez le v. 74 et l'explication). — *Serviamus* désigne le culte divin dans son ensemble, ainsi qu'il ressort de l'expression plus énergique du texte grec, λατρεύειν. Quand on est sous l'impression de la crainte, en butte aux attaques incessantes de dangereux ennemis, généralement on ne sert pas aussi bien le Seigneur qu'au milieu du calme et de la paix. Mais le Messie apportera précisément cette paix et ce calme, de sorte qu'on pourra se livrer en toute liberté aux choses de Dieu. — La première partie du v. 75 désigne la manière dont les Juifs délivrés par le Christ pourront servir Jéhova : *in sanctitate et justitia coram ipso*. La seconde partie indique la durée de ce service, *omnibus diebus nostris* (le texte grec ordinaire porte πᾶσας τὰς ἡμέρας τῆς ζωῆς ἡμῶν. Mais τῆς ζωῆς, qui manque dans de nombreux manuscrits, est probablement une glose). Les mots « *sanctitas* » (δαιότης) et « *justitia* » (δικαιοσύνη) sont à peu près synonymes, bien qu'ils représentent des nuances différentes. Ces nuances sont assez difficiles à déterminer. D'après les uns, il faudrait voir dans δαιότης une qualité purement négative, l'absence de souillure, et dans δικαιοσύνη une qualité positive, le culte proprement dit. Selon d'autres, le premier substantif correspondrait à une disposition intérieure, le second à la conduite extérieure. Ou bien encore, la sainteté se rapporterait aux relations des hommes avec Dieu, la justice aux relations des hommes entre eux.

76. — Ἐπειτα μεταβαλεῖς (Ζαχαρίας)... πρὸς

le prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies,

77. Pour donner à son peuple la science du salut pour la rémission de leurs péchés;

78. Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, avec lesquelles est venu nous visiter d'en haut ce soleil levant;

simi vocaberis : præibis enim ante faciem Domini parare vias ejus :

77. Ad dandam scientiam salutis plebi ejus, in remissionem peccatorum eorum :

Mal. 4, 5; Supr. 17.

78. Per viscera misericordiæ Dei nostri; in quibus visitavit nos oriens ex alto :

Zach. 3, 8 et 6, 12; Mal. 4, 2.

ἐαυτοῦ παῖδα Ἰωάννην, Euthymius. Et, avec cette belle apostrophe, commence la seconde partie du cantique. — Première strophe, 77. 76 et 77 : rôle de S. Jean. — *Et tu puer* (le grec emploie le diminutif παιδίον). Zacharie a attendu jusqu'à ce moment pour parler de son fils; c'est que, dans les événements qu'il décrit, Jean ne doit paraître qu'au second plan, n'avoir qu'un rôle secondaire. — *Propheta Altissimi vocaberis*. De Jésus il avait été dit : « Filius Altissimi vocabitur », 7. 32 (voyez en cet endroit l'explication du verbe « vocari »); à Jean on n'assigne que la fonction de Prophète. Noble fonction pourtant, dont le fidèle accomplissement lui valut un magnifique éloge de Jésus, Matth. xi. 9, et la confiance de toute la nation juive. Voyez ibid. xxi. 26. — *Præibis enim ante faciem Domini...* Zacharie indique par ces paroles la manière spéciale dont son fils sera le prophète du Très-Haut. Il sera prophète en tant qu'il sera le Précurseur du Messie, en tant qu'il annoncera la prochaine manifestation du divin Rédempteur et que, à la façon de l'Orient, il marchera devant lui comme un héraut, lui préparant en tous lieux une voie royale. Comp. Is. xl. 3; Matth. iii. 3 et le commentaire. Du titre de « Dominus » (= יהוה) attribué ici au Christ, on a légitimement conclu à la divinité de Jésus.

77. — *Ad dandam...* Dans le grec, τοῦ δοῦναι, infinitif du but. En préparant les voies du Messie selon qu'il vient d'être dit, Jean procurera aux Juifs, peuple privilégié du Seigneur (*plebi ejus*; « la science du salut »; il leur apprendra comment ils pourront être sauvés. — *In remissionem* (le grec ἐν ἀφέσει est pour ἐκ ἀφείων) *peccatorum eorum* (ce pronom est au pluriel en vertu d'une « constructio ad synesin »). Ici encore, l'on voit combien sont pures les idées messianiques de Zacharie. La rédemption qu'il annonce ne sera pas politique et sociale; avant tout elle sera spirituelle et religieuse : elle aura pour fin la justification des pécheurs. Sur la réalisation de cette prédiction par S. Jean-Baptiste,

comparez iii. 3; Matth. iii. 6; Marc. i. 4, 5. — La strophe comprise dans les 77. 76 et 77 répond donc à cette question : Pourquoi le Messie devait-il avoir un Précurseur? La nation théocratique avait été égarée; mille préjugés régnaient parmi elle touchant la personne et l'œuvre du Christ; le péché l'enlaçait de toutes parts. Il fallait donc qu'elle fût instruite et purifiée, afin de se trouver prête quand viendrait son Libérateur.

78 et 79. — Seconde strophe de la seconde partie : Effets produits par la venue de Messie. — Ici plus que jamais il est manifeste que « le Christ est l'objet principal, le commencement et la fin du cantique de Zacharie. S. Jean n'apparaît que d'une manière accessoire : on dit deux mots de lui, puis on revient immédiatement au Messie ». Munkel. Ces dernières paroles de Zacharie sont les plus belles et les plus fortes de son chant inspiré. — *Per viscera misericordiæ...* se rattache à « in remissionem peccatorum eorum », et signale la cause efficiente de la rémission des péchés, la source d'où découlera la grâce qui sanctifiera tant de coupables. Le sens spécial du mot « viscera » dans ce passage se retrouve chez tous les peuples. Voyez Gésenius. Thesaurus. s. v. רחם. Comp. Col. iii. 12. — *In quibus* (scil. visceribus misericordiæ) *visitavit nos* (Cfr. le 7. 68) *Oriens ex alto*. Quel beau nom donné au Messie! Plus tard Jésus lui-même s'appellera la lumière, Joan. viii. 12; ix. 5; le quatrième Évangile (i. 9) dira de lui qu'il est « lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum ». Ici on nous montre le Sauveur à son début sous la noble et gracieuse figure d'un soleil levant, ἀνατολή, qui promet une radieuse journée. Cette métaphore remonte d'ailleurs à l'Ancien Testament, où le Messie est plusieurs fois comparé à une brillante lumière : « Populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam; habitantibus in regione umbræ mortis lux orta est eis », Is. ix. 2. « Et oriatur vobis timentibus nomen meum sol justitiæ », Mal. iv. 2. Comp. Zach. iii. 9. Ἦξ ὁ σῶς con-

79. Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent : ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.

80. Puer autem crescebat, et confortabatur spiritu : et erat in desertis

79. Pour illuminer ceux qui sont assis dans les ténèbres à l'ombre de la mort, pour diriger nos pieds dans la voie de la paix.

80. Or l'enfant croissait et se fortifiait en esprit, et il demeurait dans

tient une allusion à la céleste origine du Messie. L'astre du jour semble sortir de régions souterraines, mais le soleil de justice viendra d'en haut, du sein de Dieu. — Divers auteurs, s'appuyant sur ce que les LXX traduisent quelquefois le nom hébreu צִדְקָה, germe, rejeton, par ἀνατολή (comp. Jer. xxiii, 5 ; Zach. vi, 12), ont prétendu que tel est ici le sens de notre substantif grec. Le contexte leur donne tort, car « la phrase entière repose sur l'antithèse de la lumière et des ténèbres », Reuss. — *Illuminare* est un nouvel « infinitif du but », pour « ad illuminandum ». Voyez les vv. 72 et 77. — *His qui in tenebris... sedent* représente d'une manière figurée les Juifs, dont l'état moral était alors si misérable. « L'ombre de la mort » (צלמות des Hébreux) est un synonyme énergique des ténèbres : les régions où règne la mort sont censées couvertes des ombres les plus noires. — *Ad dirigendos pedes nostros*. Continuation de l'image. Grâce au soleil du Messie, les pauvres voyageurs qui cherchaient jusque-là péniblement leur route la trouveront sans peine, et c'est une route qui les conduira à la paix, au bonheur, *in viam pacis*. Zacharie termine son hymne sacerdotal par cette douce perspective du salut dans le Messie. Comme Marie, il a chanté un abrégé de l'Evangile ; comme Marie, il a résumé les idées les plus saillantes de l'Ancien Testament relatives au Christ. Pas un mot de son cantique n'est tombé à terre ; tout s'est passé ainsi qu'il le prédisait, et le prêtre chrétien peut dire chaque jour avec plus de vérité que le prêtre juif père du Précurseur : « Benedictus Dominus... quia... fecit redemptionem plebis suæ ». — On a un beau « Benedictus » de Haydn.

3^e Education et développement de S. Jean. §. 80.

80. — Ce verset résume les trente premières années du Précurseur. Malgré leur grande concision, les renseignements qu'il renferme suffisent pour nous montrer la manière dont Jean-Baptiste fut préparé à ses hautes fonctions. — *Puer crescebat*. Ce verbe indique la croissance physique de l'enfant. Quoique issu de parents affaiblis par l'âge, Jean, grâce à une bénédiction spéciale du Seigneur, devenait tous les jours plus robuste et se développait dans d'excellentes conditions. — Sa croissance morale, marquée par les mots con-

fortabatur spiritu, n'était pas moins rapide, car Dieu se plaisait à l'honorer de toute sorte de dons. — *Et erat in desertis*. La solitude a-t-on dit, est la patrie des grands hommes. Ce fut la patrie de l'austère Jean-Baptiste. Son exemplaire, Elie, avait vécu assez longtemps dans le désert ; pour lui, il y passa la plus grande partie de sa vie, n'ayant sans doute que de rares communications avec les hommes, et plongé tout entier en Dieu et dans les choses divines. On ignore l'âge exact auquel il quitta sa famille pour se retirer dans le désert ; mais ce dut être d'assez bonne heure. Le pluriel ἐν ταῖς ἐρήμοις semblerait supposer que Jean n'avait pas de résidence fixe, mais qu'il passait d'une solitude à l'autre. Le désert de Juda, où S. Matthieu nous le montre au début de son ministère, était précisément entouré de plusieurs autres districts presque inhabités où il put se fixer tour à tour. Voyez notre commentaire sur S. Matth. p. 66. La gracieuse localité nommée « S. Jean dans le désert » par les chrétiens, Ain-Kârim par les musulmans, et située à deux lieues au S. O. de Jérusalem, dans une vallée fertile où abondent les roses, les oliviers et les plants de vignes, n'a aucune chance sérieuse d'avoir servi de retraite constante au Précurseur (Voir Schegg, Evang. nach Lukas, t. I, p. 406). C'est là du moins qu'on honore d'une manière plus spéciale le mystère de sa vie cachée. — *Usque in diem ostensionis suæ*. L'ἀναδείξις ou « ostensio » de Jean-Baptiste eut lieu quand il commença à se manifester d'une manière officielle comme le héraut et l'avant-coureur du Messie, III, 4-3. — Les Esséniens ayant, d'après le témoignage de Plin. Hist. Nat. v, 47, plusieurs établissements dans le désert de Juda, il a été de mode dans un temps de prétendre que Jean-Baptiste était entré en relations avec eux et avait adopté en partie leurs doctrines. Mais l'Essénisme du Précurseur est aujourd'hui abandonné par tous les critiques sérieux, aussi bien que l'Essénisme de Jésus (voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 74). Jean fut formé directement par l'Esprit-Saint ; il n'avait donc pas besoin de leçons humaines, surtout de leçons provenant d'une source qui était hérétique et schismatique au point de vue de la religion juive. — Parmi les nombreuses peintures composées en vue de reproduire quelque scène de la vie de S. Jean au désert, on si-

les déserts jusqu'au jour où il devait usque in diem ostensionis suæ ad
se montrer à Israël. Israel.

CHAPITRE II

Jésus naît à Bethléem (vv. 4-7). — Les bergers, avertis par un ange, viennent l'adorer (vv. 8-20). — La Circoncision (v. 24). — Les mystères de la Purification et de la Présentation (vv. 22-38). — Abrégé de l'enfance de Jésus (vv. 39-40). — Jésus parmi les Docteurs (vv. 41-50). — De douze à trente ans (vv. 51-52).

1. Or il arriva qu'en ces jours-là
un édit fut publié par César-Auguste

1. Factum est autem in diebus
illis, exiit edictum a Cæsare Au-

gnale au premier rang celles de Murillo et du Guerchin.

5. Noël, II, 1-20. Parall. Matth. II, 1.

Il règne un parfait organisme dans les premières pages du troisième Évangile. Après la conception miraculeuse de Jean-Baptiste, I, 5-25, S. Luc a raconté l'Incarnation du Verbe, I, 26-38; après la naissance et la circoncision du Précurseur, accompagnées du « Benedictus », I, 57-79, il relate de même la nativité et la circoncision du Christ, accompagnées du cantique des anges, II, 1-24. Entre les deux conceptions et les deux naissances s'était placé, comme un beau trait d'union, le mystère de la Visitation de Marie, avec le « Magnificat », I, 39-56. Du reste l'écrivain sacré n'avait eu qu'à reproduire dans son récit l'harmonie des faits eux-mêmes. — Nous diviserons en deux parties ce nouveau paragraphe. S. Luc expose d'abord, vv. 4-7, comment le Christ, par suite d'une mesure toute providentielle, naquit à Bethléem ainsi que l'avaient prédit les prophètes. Cfr. Mich. V, 2. Il montre ensuite, vv. 8-20, quels furent les premiers adorateurs de l'Enfant-Dieu.

1^o Jésus naît à Bethléem. vv. 1-7.

Les vv. 1 et 2 contiennent une note historique destinée à expliquer pourquoi Jésus ne naquit pas à Nazareth où vivaient sa Mère et son père nourricier, mais à Bethléem, bien loin de la Galilée. Ces quelques lignes sont tellement hérissées de difficultés qu'on a pu à bon droit leur donner le nom d'énigme chronologique. Aussi ont-elles été l'objet de discussions sans cesse renouvelées, de systèmes nombreux et, dans le camp rationaliste, d'accusations passionnées contre l'authenticité ou la véracité de ce passage de S. Luc.

Cfr. Strauss, Vie de Jésus, § 34, t. I, p. 232 et ss. Il n'est pas possible, dans un commentaire, de traiter à fond une question aussi compliquée; nous indiquerons du moins les meilleurs principes de solution; et nous renverrons le lecteur studieux à quelques dissertations et monographies spéciales où il trouvera tous les renseignements désirables, notamment à Sanglemente, de anno Chr. Dom. natal. IV, c. 3 et 4; Huschke, Ueber den zur Zeit der Geburt Jesu Christi gehaltenen Census, Breslau, 1840; H. Wallon, De la croyance due à l'Évangile, Paris, 1858, pp. 296-339; Wieseler, Chronologische Synopse der vier Evangelien, 1843, pp. 79-122; Id., Beiträge zur richtigen Würdigung der Evangelien, p. 16 et ss.; Kitto, Cyclopædia of biblical Literature, et Smith, Dictionary of the Bible, au mot Cyrenius; Winer, Bibl. Realwörterbuch, s. v. Quirinius; Browne, Ordo sæclorum, Appendix II, 40 et ss.; Zumpt, Commentatio de Syria Romanorum provincia a Cæsare Augusto ad T. Vespasianum; Id., das Geburtsjahr Christi, 1869; Patritii, de Evangelii lib. III, dissert. XVIII; Aberle, Theolog. Quartalschrift, 1874; Tholuck, die Glaubwürdigkeit der evangelischen Geschichte, p. 162 et ss.; Caspari, Chronolog.-geograph. Einleitung in das Leben J. C., 1869, p. 30 et ss.

CHAP. II. — 1. — *In diebus illis*. Cette date, vague en elle-même (comp. Matth. III, 1 et l'explication), est précisée par le contexte, I, 26, 36, 56; II, 6 et 7; elle nous ramène au v. 79 du chap. I, par conséquent aux jours qui suivirent la naissance de Jean-Baptiste. — *Exiit edictum* est une bonne traduction du grec ἐγγλὴ δόγμα. Le substantif δόγμα (de δοκέω, « statuer ») était en effet classique chez les Grecs pour désigner une ordonnance offi-

gusto, ut describeretur universus orbis. pour que toute la terre fût dénombrée.

cielle, un décret rigoureusement obligatoire. Comp. Act. xvii, 7. Ἐξήλθε est un hébraïsme (Nry. Comp. Dan. ii, 43; ix, 25; Esth. i, 19) pour « latum est, promulgatum est. » — L'édit en question émanait de *Cæsare Augusto*, neveu du célèbre Jules César et le premier des empereurs romains. Il avait pour objet *ut describeretur universus orbis*. Quoique l'expression *πᾶσι ἡ οἰκουμένη* représente parfois dans la Bible la seule Palestine, il n'est pas possible de lui donner ici avec Paulus, Kuinzel, Hug, etc., cette signification restreinte : la manière dont elle est rattachée au nom d'Auguste s'oppose à une telle interprétation. Il s'agit donc vraiment de l'empire romain, que les Latins appelaient fièrement « orbis terrarum » ; l'hyperbole n'avait au reste rien de trop exagéré, puisque la plus grande partie du monde connu subissait alors les lois de Rome. Par « describi », ἀπαρτῆσθαι, il faut entendre ce que les Romains appelaient « census », un recensement proprement dit, ou l'action d'inscrire sur les registres civils le nom, l'âge, la condition, la fortune, la patrie de tous les habitants d'une contrée. Comp. Polyb. x, 7. L'évangéliste n'a donc pas voulu parler d'une simple opération cadastrale, comme l'ont cru Kuinzel, Olshausen, Ebrard, Wieseler, etc. — Le fait si clairement énoncé par l'évangéliste dans ce premier verset soulève déjà de grosses difficultés, parce que, nous dit-on, 1^o les historiens latins et grecs de l'époque gardent un silence absolu sur cet édit d'Auguste ; 2^o le décret eût-il été porté, il ne pouvait s'appliquer à la Judée, qui n'était pas encore province romaine au moment de la naissance de Jésus-Christ puisqu'elle était gouvernée par Hérode. Pesons tour à tour ces deux objections. — 1^o L'histoire profane fût-elle entièrement muette sur l'édit signalé par S. Luc, son silence ne constituerait qu'une preuve négative, qui ne saurait infirmer le témoignage si formel de l'évangéliste. Les annalistes contemporains omettent de la même manière les recensements opérés antérieurement par Jules César, et pourtant leur existence ne crée pas le moindre doute (voyez Wieseler, Beitrage zur richtig. Würdigung der Evangelien, 1869, p. 51). De plus, comment se fait-il que Celse et Porphyre, ces ennemis si acharnés du Christianisme, qui se sont fait un malin plaisir de relever les prétendues contradictions ou erreurs des Evangiles, n'aient rien objecté contre ce passage de S. Luc ? Mais nous avons des raisons plus positives à alléguer. Comme l'admettent aujourd'hui les archéologues, les juristes et

les historiens les plus distingués (Savigny, Huschke, Ritschl, Peterson, Marquardt, etc.), la compilation de rapports et de documents statistiques forme un des traits distinctifs de la politique d'Auguste. Des pièces importantes, dont nous possédons au moins quelques fragments, prouvent jusqu'à l'évidence que le premier empereur romain dût faire pendant son règne plusieurs opérations analogues à celle que signale S. Luc. A sa mort, lisons-nous dans Suétone, Aug. c. ci, on trouva trois protocoles réunis à son testament. « De tribus voluminibus uno mandata de suo funere complexus est ; altero indicem rerum a se gestarum, quem vellet incidere in æneis tabulis quæ ante mausoleum statuerentur ; tertio brevium imperii. » De l'« Index rerum gestarum » il existe une copie célèbre, gravée à l'entrée du temple d'Ancyre (en Galatie), qui avait été élevé en l'honneur d'Auguste : il y est expressément question de trois recensements dont l'un eut lieu l'an de Rome 746, c'est-à-dire peu de temps avant la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ (voyez Wallon, l. c. p. 300 et s. ; Bougaud, Jésus-Christ, 2^e édit. p. 458 et ss.). Le « Breviarium imperii » a disparu. Nous savons néanmoins par les résumés qu'en donnent Tacite et Suétone (l. c.) de quelles matières il traitait : « Opes publicæ continebantur ; quantum civium sociorumque in armis, quot classes, REGNA, PROVINCIÆ, tributa aut vectigalia et necessitates et largitiones. » Tacit. Annal. i, 44. N'est-il pas évident que, pour réunir toutes ces notions, il avait fallu faire des dénombrements dans toute l'étendue de l'empire et même chez les peuples alliés ? Ajoutons enfin que les historiens postérieurs confirment de la façon la plus positive les données de S. Luc, et certainement d'après des sources indépendantes de l'Evangile, puisqu'ils ajoutent les plus minutieux détails. « César Auguste, écrit Suidas (ap. Wieseler, Beitrage, p. 53), ayant choisi vingt hommes d'entre les plus excellents, les envoya dans toutes les contrées des peuples soumis, et leur fit faire l'enregistrement des hommes et des biens. » De même S. Isidore de Séville, Cassiodore, etc. Voyez Wallon, l. c., p. 305 et ss. — 2^o Au moment de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Judée, il est vrai, n'était pas encore province romaine, et Hérode-le-Grand, qui la gouvernait, avait le titre de « Rex socius » ; mais cette apparence de liberté n'empêchait pas le pays et son chef d'être d'humbles vassaux de l'empire, comme le prouve l'histoire juive de ces temps. L'indé-

2. Ce premier dénombrement fut fait par Cyrinus gouverneur de Syrie.

2. Hæc descriptio prima facta est a præside Syriæ Cyrino :

pendance de la nation théocratique était alors purement nominale, et l'on ne voit pas ce qui eût empêché Auguste de dénombrer le peuple d'Israël si cela entraînait dans ses vues. Qui ne sait qu'en pratique Hérode ne cessa d'agir comme un serviteur très obéissant d'Auguste? Un jour qu'il avait montré quelques velléités de s'affranchir de cette sujétion absolue, l'empereur ne craignit pas de lui écrire que si « jusque-là il l'avait traité en ami, désormais il le traiterait en sujet. » Jos. Ant. xvi, 9, 3 (πάσαι χρώμενος αὐτῷ φίλῳ, νῦν ὑπὸ πικρῷ χρήσεται). D'ailleurs un exemple positif, celui des « Clitæ », petit peuple de Cilicie (Tacit. Ann. vi, 41), nous apprend que les Romains forçaient parfois les nations alliées de subir le recensement.

2. — *Hæc descriptio prima facta est* est une traduction littérale du « textus receptus » : αὕτη ἡ ἀπογραφὴ πρώτη ἐγένετο. « Prima » doit être considéré comme un attribut (Ce recensement fut le premier de ceux qu'opéra Cyrinus), et non comme un qualificatif direct de « descriptio » (Ce premier recensement fut exécuté par Cyrinus), Comp. Marc. xii, 30 : αὕτη πρώτη ἐντολή. L'écrivain sacré distingue donc plusieurs dénombrements opérés par Cyrinus (Cfr. Act. v, 37), et il affirme que celui dont il parle présentement fut le premier. — *A præside Syriæ Cyrino*. Dans le texte grec (ἔξ σ. ent.) ἡγεμονεύοντος τῆς Συρίας Κυρηνίου. Le verbe ἡγεμονεύω signifie d'une manière générale « être chef, gouverner » ; mais son sens particulier est ici déterminé par les mots τῆς Συρίας. La Syrie était alors une province romaine (bornée au N. par le Taurus, à l'E. par l'Euphrate, au S. par la Palestine, à l'O. par la Méditerranée, avec Antioche pour capitale) ; or, être chef d'une province, c'était être « proconsul ». Tel était donc le titre officiel du personnage que la Vulgate nomme Cyrinus d'après le grec Κυρηνίος, et qu'il serait plus exact d'appeler « Quirinus », car tel était son vrai nom latin. Cfr. Sueton. Tib. 49 ; Tac. Ann. iii, 48. Publius Sulpicius Quirinus, né à Lanuvium de parents obscurs, sut s'élever par son ardeur guerrière et son habileté dans les affaires (« impiger militiæ et acribus ministeriis, » Tac., l. c.) jusqu'aux premières fonctions de l'Etat. Il fut consul en 742 (U. C.), obtint quelque temps après les honneurs du triomphe pour avoir soumis les farouches montagnards d'Homona en Pisidie, accompagna en 755 le jeune Caius César en Arménie comme conseiller, et gouverna la Syrie

de 759 à 764. Mais c'est précisément cette dernière date qui crée à l'exégète la plus grande des difficultés contenues dans ce passage, puisque, d'après S. Luc, Quirinus aurait été proconsul de Syrie l'année même de la naissance du Sauveur, tandis que, d'après les historiens romains, il ne le serait devenu qu'environ dix ans plus tard. Les rationalistes les plus modérés concluent de là que le récit de S. Luc est « évidemment erroné » (offenbar irrig, Meyer). Les autres crient au mythe, à la légende, à la duperie même. Comment répondre ce problème? Parmi les nombreux systèmes proposés successivement dans la louable intention de justifier S. Luc, il'en est d'une grande faiblesse, par exemple celui de Venema, Valckenaer, Kuinzel, Olshausen, etc., qui voudraient supprimer le v. 2 comme une interpolation, et en général tous ceux qui consistent à introduire quelque modification dans le texte (Κόιντιλίου, ou Κρονίου, traduction grecque de « Saturninus », ou Σατουρνίνου, à la place de Κυρηνίου; πρώτη ἐγένετο πρὸ τῆς ἡγεμονεύοντος, etc. : ce dénombrement fut le premier avant celui du proconsul Quirinus). L'authenticité parfaite du v. 2 est trop bien démontrée pour que l'on puisse recourir à des conjectures aussi arbitraires. Mais les hypothèses sérieuses ne manquent pas. 1^o Herwart, Bynæus, Périzonius, le P. Pétau, D. Calmet, Huschke, Wieseler, Ernesti, Ewald, Haneberg et d'autres critiques donnent à πρώτη le sens de προτέρα et traduisent : Ce dénombrement eut lieu avant que Quirinus fût gouverneur de la Syrie. Ils croient pouvoir justifier leur opinion à l'aide d'exemples assez nombreux, pris dans les auteurs soit sacrés soit classiques. 2^o D'après Lardner et Münter, le titre de « præses » serait donné à Quirinus par anticipation (Ce premier dénombrement eut lieu sous la direction de Quirinus qui fut plus tard proconsul de Syrie), ou bien 3^o il ne désignerait pas le proconsulat proprement dit, mais des pouvoirs extraordinaires en vertu desquelles Quirinus aurait présidé au recensement de 750 (Casaubon, Grotius, Deyling, Sanclemente, Neander, Hug, Sepp, Schegg, etc.). On explique ainsi comment Tertullien, Adv. Marcion. iv, 19, attribue à Sentius Saturninus, gouverneur de Syrie quelque temps avant la naissance de Jésus, le recensement signalé en cet endroit par S. Luc, tandis que S. Justin dit à plusieurs reprises qu'il fut dirigé par Quirinus (Apol. 1, 34, 46; Dial. c. Tryph. 78). Nos deux écri-

3. Et ibant omnes ut profiterentur singuli in suam civitatem.

4. Ascendit autem et Joseph a Galilæa de civitate Nazareth in

3. Et tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville.

4. Joseph aussi monta de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée,

vains ecclésiastiques auraient raison, puisque, dans ce système, Saturninus et Quirinus avaient présidé de concert au dénombrement. 4^o Le recensement aurait été commencé en réalité vers 750 sous les ordres du proconsul d'alors; mais, interrompu bientôt après par la mort d'Hérode, il n'aurait été repris et achevé que sous le gouvernement de Quirinus, quand la Judée perdit entièrement le peu d'indépendance qui lui restait (Paulus, J. P. Lange, van Oosterzee, Hales, Wallon, etc.). Pour donner plus de force à cette opinion, plusieurs de ses défenseurs changent l'αὐτῇ du « textus receptus » en αὐτῶν, « ipsa », ce qui reviendrait à dire, en réunissant les vv. 4 et 2 : En ce temps-là César Auguste porta un édit pour que tout l'empire fût dénombré; mais l'entière exécution de ce décret n'eut lieu en Judée que sous le proconsulat de Quirinus. 5^o Des calculs aussi savants qu'ingénieux de M. Zumpt (l. c.) ont rendu entièrement vraisemblable l'hypothèse d'après laquelle Quirinus aurait été proconsul de Syrie à deux reprises, une première fois entre P. Quinctilius Varus et M. Lollius, précisément vers l'époque de la Nativité du Sauveur, et une seconde fois de 759-764. Le rationaliste E. de Bunsen admet lui-même la possibilité de ce fait (Chronology of the Bible, 1874, p. 70). S. Justin affirme d'ailleurs très formellement dans un des passages cités plus haut (Apol. I, 46) que Jésus est né « sous Quirinus », c'est-à-dire sous le gouvernement de Quirinus. — Assurément, aucun des systèmes qui précèdent ne fait disparaître d'une manière absolue la difficulté que nous avons signalée, attendu qu'aucun d'eux n'est complètement certain; du moins ils en fournissent tous une solution très raisonnable, spécialement les trois derniers. Ils suffisent dans tous les cas, pour démontrer que S. Luc ne s'est pas trompé et qu'il n'a pas faussé l'histoire. Mais admirons les exigences inouïes, nous ne voulons pas dire la mauvaise foi, de MM. les rationalistes à l'égard des écrivains sacrés. « Si nous trouvions dans Zonaras, ou dans Malalas, ou dans quelque autre compilateur byzantin, un renseignement analogue à celui que nous fournit ici le troisième Evangile, nous le regarderions simplement comme une précieuse richesse pour la science historique, comme un complément des sources anciennes si souvent incomplètes. Pourquoi donc S. Luc trait-il moins bien traité? » Aberle, l. c.,

p. 402. Comp. Wallon, l. c., p. 298, et l'Evang. selon S. Matth. p. 60. Nous en avons dit assez pour montrer qu'entre S. Luc, contemporain des événements qu'il raconte, et les critiques qui jugent ces mêmes faits à 1900 ans de distance, un homme raisonnable n'a pas de peine à faire son choix.

3. — Après avoir mentionné l'édit de César Auguste, v. 4, et nommé le commissaire impérial qui fut chargé de l'exécuter, v. 2, S. Luc expose rapidement la manière dont le recensement eut lieu dans les pays juifs. En effet c'est à la Palestine que nous devons restreindre, d'après le contexte, l'application du v. 3. — *Ibant omnes ut profiterentur* (scil. « nomen suum »). Dans le grec, ἀπογράφεσθαι, comme au v. 4, « ut describerentur. » — *In suam civitatem*, εἰς τὴν πόλιν, ou bien εἰς τὴν αὐτοῦ πόλιν d'après B, D, L, Euseb., etc. Chez les Juifs, la cité propre d'un chacun n'était ni celle de sa naissance, ni celle de son domicile; c'était celle où avait été fondée la famille à laquelle il appartenait (voyez le v. 4j). Tout Israélite était donc censé faire partie de la ville ou de la bourgade habitée primitivement par ses ancêtres. Là du reste se conservaient les registres de la famille, et là aussi, pour ce motif, chaque citoyen venait faire contrôler son identité lorsqu'il y avait un dénombrement. Il est vrai que, suivant le droit romain, les inscriptions officielles de ce genre avaient lieu soit au « forum originis », soit à la résidence actuelle, et les rationalistes n'ont pas manqué d'accuser ici encore notre évangéliste d'incohérence et d'inexactitude; mais, pour renverser cette nouvelle objection, il suffit de rappeler que les Romains, par politique, se plaient souvent pour les détails non essentiels aux usages particuliers des peuples qu'ils avaient soumis. C'est donc conformément aux anciennes coutumes d'Israël que fut exécuté le présent édit d'Auguste. Voyez Wallon, l. c., pp. 334 et ss.

4. — *Ascendit autem et Joseph*. De l'empereur romain, du proconsul de Syrie, du recensement des Juifs, nous arrivons, par des cercles de plus en plus restreints, à S. Joseph et à Marie. Ἀνέβη, « ascendit », était, dans la littérature juive, l'expression consacrée pour désigner un voyage à Jérusalem et aux alentours, parce que, de quelque côté que l'on vint, il fallait monter avant d'y arriver. Voyez Matth. xx, 47, Gesenius, Thesaur., s. v. עלה, et dans Riess, Atlas de

dans la ville de David, qui est appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David,

5. Pour se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était enceinte.

6. Or il arriva que, lorsqu'ils étaient là, les jours où elle devait enfanter furent accomplis.

7. Et elle enfanta son fils premier-

Judæam; in civitatem David, quæ vocatur Bethlehem : eo quod esset de domo et familia David,

I Reg. 20, 6; Mich. 5, 2; Matth. 2, 6.

5. Ut profiteretur cum Maria desponsata sibi uxore prægnante.

6. Factum est autem, cum essent ibi, impleti sunt dies ut pareret.

7. Et peperit filium suum primo-

la Bible, le profil de la planche VII. — Les mots suivants, *a Galilæa... Bethlehem*, indiquent le point de départ et le terme du voyage des saints époux. De la Galilée Joseph et Marie se rendirent en Judée; de la cité de Nazareth ils vinrent *in civitatem David, quæ vocatur Bethlehem*. Le trajet était long et pénible : du reste il diffère à peine de celui que la Mère de Dieu avait accompli quelques mois auparavant (voir la note de t. 39) pour aller visiter sa cousine Elisabeth. Comp. R. Riess, Atlas de la Bible, pl. IV; Vict. Ancessi, Atlas bibliq. pl. XV. Sur Bethléem, voyez l'Evangile selon S. Matth. p. 49; Tobler, Bethlehem in Palæstina topog. und. histor. Geschildert, 4849; Robinson, Palæstina, t. II, pp. 379-386; Bædeker's Palæstina u. Syrien, pp. 253 et ss. On appelait Bethléem la « cité de David » parce que le fondateur de la plus célèbre des dynasties juives y était né et y avait passé les années de sa jeunesse. Comp. I Reg. xvi, 4; xvii, 42. — *Eo quod ipse...* Motif pour lequel S. Joseph vint se faire enregistrer à Bethléem : il était de *domo et familia David*. Comp. t. 27. Les mots « domus » et « familia » sont à peu près synonymes dans ce passage : néanmoins il est possible d'établir entre eux une légère différence, si l'on se reporte à l'antique organisation du peuple juif. « Familia » paraît correspondre, de même que son équivalent grec *πατρία*, au substantif hébreu *בֵּית־אֲבִי*, qui désignait les grandes branches entre lesquelles se partageaient les tribus (*בֵּית־אֵל*); « domus », *οἶκος*, désignerait par métonymie les subdivisions de ces branches, c'est-à-dire les familles (*בֵּית אִמְרָת*). La signification du premier de ces noms (« familia ») serait ainsi plus étendue que celle du second (« domus »). Voyez Bretschneider, Lex. man. s. v. *πατρία* et *οἶκος*. S. Luc les associe évidemment pour montrer que S. Joseph se rattachait de la façon la plus stricte à la race de David.

5. — *Ut profiteretur* (scil. « nomen suum, » comme au v. 3; d'après le grec, « ut describeretur ») *cum Maria*. Ces derniers mots retombent sur « profiteretur », et non sur « ascendit » du verset précédent. Mais Marie

était-elle donc tenue de comparaître personnellement à Bethléem? Beaucoup d'interprètes l'ont pensé à la suite de plusieurs Pères. Elle était, disent-ils, fille unique et héritière, et en cette qualité, il fallait qu'elle vint elle-même se faire enregistrer. Selon d'autres, elle avait accompagné librement S. Joseph à Bethléem. Comprenant que « la Providence disposait ainsi des événements et qu'elle voulait que Jésus-Christ naquit à Bethléem pour accomplir les prophéties qui l'avaient ainsi marqué » (Calmet, h. l.), elle s'était mise généreusement en route, s'abandonnant sans réserve à la conduite de Dieu. — Les mots *desponsata sibi uxore* décrivent avec une exquise délicatesse la condition actuelle de Marie. Elle était maintenant l'épouse de Joseph, leur mariage ayant été célébré quelque temps après qu'elle fut revenue d'Hébron (comp. l'Evang. selon S. Matth. pp. 44 et ss.); mais elle était demeurée vierge comme une fiancée : de là cette surprenante association d'idées.

6. — *Cum essent ibi*. En apparence, les saints époux étaient venus à Bethléem pour un motif vulgaire, comme d'humbles citoyens qui obéissaient à un décret de l'empereur; mais Dieu se sert des actions libres des hommes pour accomplir ses grands desseins. Sans qu'il s'en doutât, Auguste servait les intérêts du Royaume des cieux. Sa signature au bas d'un édit avait contribué à la réalisation d'un ancien oracle. Comp. Bossuet, Elévations sur les Mystères, xvii^e semaine, 5^e Elev. — *Impleti sunt dies ut pareret*. Voyez t. 57 et le commentaire. Tout porte à croire, d'après l'ensemble du récit, que l'enfantement de Marie eut lieu durant la première nuit qui suivit son arrivée à Bethléem. Alors, selon la magnifique expression de S. Paul, Gal. iv, 4, sonna la plénitude des temps. « *Ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum, factum ex muliere, factum sub lege.* »

7. — *Et peperit filium suum primogenitum*. L'antiquité est unanime à le dire, la naissance de Jésus fut prodigieuse et surnaturelle comme sa conception. Marie le mit

genitum, et pannis eum involvit :
et reclinavit eum in præsepio, quia

né et l'enveloppa de langes et le
déposa dans une crèche, et il n'y

au-monde sans douleur et sans cesser d'être
vierge. « Virgo ante partum, in partu, post
partum. » S. August. Serm. cxxiii.

Fit porta Christi pervia,
Referta plena gratia,
Transitque rex et permanet
Clausa, ut fuit, per sæcula. S. Ambroise.

Sur le mot « primogenitum » voyez l'Evan-
gile selon S. Matthieu, p. 47. Ainsi que l'a
remarqué S. Cyrille, édit. Mai, p. 123, Jésus
est nommé πρωτότοκος; à deux points de vue,
comme fils de Dieu et comme fils de Marie;
il est donc fils unique dans le second cas
tout aussi bien que dans le premier. Nous
lisons dans Théophylacte, Comment. in h. l. :
πρωτότοκος λέγεται ὁ πρῶτος τεχθεῖς, καὶ μὴ
δευτερος ἐπετέχθη. Comp. Suicer, Thesaur.
eccl. s. v. πρωτότοκος. — *Et pannis eum in-
volvit* : Dans le grec, ἐσπαργάνωσεν αὐτόν. Σπάρ-
γανον est en effet l'expression usuelle pour
dénoter les langes dans lesquels on enve-
loppe les nouveaux-nés. Avant de quitter
Nazareth, Marie s'était munie de tout ce qui
devait lui être nécessaire pour le divin Enfant
qu'elle attendait. — *Et reclinavit eum in
præsepio*. Dans les soins que la Vierge-Mère
rendit elle-même à son fils, avec un mélange
inéparable de respect et de tendresse, nous
aimons à voir, à la suite des anciens exégètes
catholiques, une preuve de son enfantement
miraculeux. « Sumitur ex hoc loco non mini-
mum argumentum ad confirmandam Ecclesiæ
catholicæ sententiam, Mariam sine ruptura
ulla corporis, sine ullo dolore peperisse. »
Maldonat. h. l. (voyez la suite de son rai-
sonnement). Le mot grec φάτνη, de même que
le latin « præsepium », peut désigner indiffé-
remment une étable ou une crèche, une man-
geoire (voyez les dictionnaires); mais le
second sens paraît convenir ici davantage,
puisqu'il s'agit du berceau d'un nouveau-né.
Du reste, il résulte en toute hypothèse de ce
passage que le Christ est né dans une étable.
Quel lieu d'origine et quel berceau ! Mais, re-
marque Bossuet, 6^e Elevat. de la 46^e semaine,
« digne retraite pour celui qui dans le pro-
grès de son âge devait dire : Les renards ont
leurs trous, et les oiseaux du ciel, qui sont
les familles les plus vagabondes du monde,
ont leurs nids, tandis que le Fils de l'homme
n'a pas où reposer sa tête... Et à la lettre,
dès sa naissance, il n'eut pas où reposer sa
tête. » Digne berceau, ajouterons-nous, pour
Celui qui devait mourir sur une croix ! Jésus
entre au monde comme il en sortira, dans la
pauvreté et dans l'humiliation. De ce que le
« textus receptus » emploie l'article, ἐν τῇ
φάτνῃ, dans LA crèche, on a souvent conclu

que Jésus était né dans une étable déter-
minée par le contexte, c'est-à-dire dans celle
qui appartenait à l'hôtellerie mentionnée plus
bas, conjecture en effet très plausible. Nous
devons toutefois observer que l'article est
omis par des manuscrits importants, tels
que A, B, D, L, Z, Sinait., etc. Aujourd'hui,
c'est dans une grotte (surmontée d'une
riche basilique que sainte Hélène construisit
en 327) qu'on montre au pèlerin ému le lieu
consacré par la naissance de l'Homme-Dieu;
et les écrivains protestants, d'ordinaire si
peu respectueux pour ce qu'ils appellent des
« traditions monacales », sont obligés de
reconnaître que la crypte dite de la Nativité
a des titres réels à notre vénération. Voyez
Thomson, the Land and the Book, p. 645;
Geikie, Life and Words of Christ, 9^e éd.,
t. I, p. 558; Farrar, Life of Christ, 23^e éd.
t. I, p. 5; etc. Cette grotte est mentionnée
dès le second siècle par S. Justin Mart., adv.
Tryph. 78. Origène la signale également,
contr. Cels. 1. 51; de même Eusèbe, Démonstr.
Evang. vii, 2, Vita Const. iii, 43; de même
S. Jérôme, Epist. xlix ad Paul., qui passa
dans une grotte voisine les dernières années
de sa vie; de même le Protévangile de
S. Jacques, ch. xviii, « Similia habent, écrit
Wetstein, Athanasius, Gregorius Nyssen.,
Theodoretus, Beda, Socrates... Quod testi-
monium cur temere sit rejiciendum, causam
non video. » En effet, de nos jours encore
on utilise à Bethléem plusieurs grottes en
guise d'étables. La petite chapelle de la Na-
tivité a environ 45 pieds de long, 5 de large et
40 de haut : elle va en se rétrécissant vers
le fond. Elle est toute entière revêtue de
marbres précieux. En avant de l'autel, on lit
sur une dalle blanche, ornée d'une étoile d'ar-
gent et surmontée de lampes nombreuses qui
brûlent constamment, ces paroles bien éloi-
gnées dans leur simplicité : « Hic de virgine
Maria Jesus Christus natus est. » Heureux
ceux qui se sont agenouillés en cet endroit
béni ! (Voir le plan et la description des sanc-
tuaires de Bethléem dans Bædeker, Palæstina
und Syrien, pp. 255 et ss.; Sepp, Jerusalem
u. das h. Land, t. II, pp. 436 et ss.; Mgr Mis-
lin, les Saints Lieux, 2^e édit. t. III, pp. 343
et ss.; Tobler, Bethlehem in Palæstina,
S. Gall 1849). — Quant au bœuf et à l'âne
si souvent représentés auprès de la crèche
de Jésus, il est sans doute permis de ne voir
en eux, à la suite de graves auteurs, qu'une
application allégorique de divers passages
des prophètes, notamment d'Isaïe, 1. 3, et
d'Habacuc, iiii, 2 (d'après les LXX et l'Itala :
« in medio duorum animalium innotesceris »),

avait pas eu de place pour eux dans l'hôtellerie.

8. Et il y avait au même lieu des

non erat eis locus in diversorio.

8. Et pastores erant in regione

par conséquent qu'une pieuse et naïve légende. Néanmoins il est remarquable 1^o que plusieurs Pères, et des plus autorisés, affirment en termes formels la présence de ces deux animaux, par exemple S. Pierre Chrysolog., *Serm. clvi, clix*; S. Jérôme, *Ep. ad Eustoch. cviii, al. xxvii, 10*; S. Paulin de Nole, *Ep. xxxi, al. xi, ad Sever., etc. (comp. l'Evang. apoc. de Nativ. Mariæ, c. xiv)*; 2^o que le bœuf et l'âne apparaissent sur les monuments les plus antiques de l'art chrétien. *Comp. Bottari, Roma sotterr., 22, 85, 86, 143.* « Nullam harum effigierum, écrit le P. Patrizi (*De Evang. lib. tres, diss. xxiii*), priorem sæculo xi hactenus reperire potui, a qua hæc duo animalia abessent. » A coup sûr une tradition si ancienne et si constante n'est pas sans valeur. Voyez Curci. *Lezioni esegetiche e morali sopra i quattro Evangelii, 1874, t. I, p. 274 et s.*; Baronius, *ad ann. Chr. I, n. 3*; Benedict. XIV, *de Festis J. Chr., lib. I, c. xvii, nn. 36 et 37*. Rien n'était plus naturel que la présence d'un bœuf et d'un âne dans une étable. — Sur la crèche conservée à Rome dans l'église de sainte Marie-Majeure, voyez Rohault de Fleury, *Mémoire sur les Instruments de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pp. 278 et s.* — *Quia non erat eis locus...* L'évangéliste indique par cette réflexion, à la fois si simple et si pathétique, pourquoi Marie et Joseph durent se réfugier dans une étable. On dirait qu'il appuie sur le pronom « eis », αὐτοῖς. Pour des personnes de distinction on se serait peut-être gêné afin de leur faire de la place; mais aucun des premiers occupants ne voulut sacrifier de ses aises en faveur d'étrangers d'aussi pauvre apparence, et c'est ainsi que Jésus ne trouva en naissant d'autre abri qu'une étable, même dans le pays de ses royaux ancêtres. Du reste, dans cette même contrée, Ruth et David n'avaient-ils pas mené la vie la plus humble, celle-là glanant son pain dans les champs de Booz, Ruth, *II, 2 et ss.*, celui-ci faisant paître les troupeaux de sa famille, *I Reg. xvi, 14*? Voyez March, *Walks and Homes of Jesus, pp. 9 et ss.* — *In diversorio.* Sous cette expression, une imagination d'Occidental voit une hôtellerie proprement dite, avec le confort plus ou moins grand qu'on y peut obtenir pour son argent; mais nous sommes en Orient, et l'Orient, surtout alors, ne connaissait guère ce genre d'établissement. Il s'agit donc ici du khan ou caravansérail (ἐν τῷ καταλύματι, dit le texte grec, avec l'ar-

ticle : l'hôtellerie unique, l'hôtellerie par excellence) que le voyageur trouve presque toujours dans les bourgades orientales, et où on lui fournit gratuitement, non pas les vivres dont il doit lui-même s'occuper, mais le couvert, c'est-à-dire un simple abri. Un caravansérail consiste d'ordinaire en un bâtiment assez vaste, peu élevé, sans étages, grossièrement construit, qui devient bientôt très malpropre. Voyez une intéressante description de M. Dixon, *Holy Land, t. I, ch. xiii*. Chaque voyageur s'y installe à son gré; en cas de presse les derniers venus s'arrangent comme ils peuvent, et l'on comprend sans peine qu'à la veille d'un recensement l'hôtellerie publique de Bethléem regorgeât d'étrangers. — Admirons, avant d'aller plus loin, la simplicité du récit de S. Luc. Quelques lignes seulement pour raconter la naissance du Messie! Est-ce ainsi qu'on aurait écrit un mythe ou une légende? Lisez les *Evangelies apocryphes* et vous verrez la différence. (Voyez Hoffmann, *Leben Jesu nach den Apokryphen*). « C'est comme si l'on comparait à une belle nuit d'été, doucement éclairée par la lune, une décoration théâtrale illuminée à la chinoise, » van Oosterzee, *h. I*. Et pourtant, malgré cette extrême concision, quelle beauté, quelle fraîcheur, quel pittoresque, quel charme vraiment divin! Il y a là, on l'a dit bien souvent, une preuve évidente d'authenticité et de véracité.

2^o Les premiers adorateurs de Jésus. *vv. 8-20.*

Nous pouvons partager cette scène délicieuse et vraiment idyllique en divers petits tableaux : les bergers, *v. 8*, l'ange du Seigneur, *v. 9*, la bonne nouvelle, *vv. 10-12*, le cantique céleste, *vv. 13 et 14* la visite des pasteurs, *vv. 15-20*.

8. — *Pastores.* Les premiers témoins, les premiers adorateurs du Christ sont humbles et pauvres comme sa mère, comme son père adoptif, comme le triste réduit où il est né. Jésus n'appelle pas à sa crèche des membres du Sanhédrin, des prêtres, des scribes ou des docteurs, mais des bergers. « Quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes, et infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia, et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus,.... ut non glorietur omnis caro conspectu ejus. » *I Cor. i, 27 et ss. Comp. Matth. xi, 25; Luc. x, 21.* Les représentants du paganisme auprès du berceau de l'Enfant-Dieu seront néanmoins plus nobles et plus illustres. Mais il y avait

avait pas eu de place pour eux dans l'hôtellerie.

8. Et il y avait au même lieu des

non erat eis locus in diversorio.

8. Et pastores erant in regione

par conséquent qu'une pieuse et naïve légende. Néanmoins il est remarquable 1^o que plusieurs Pères, et des plus autorisés, affirment en termes formels la présence de ces deux animaux, par exemple S. Pierre Chrysolog., *Serm. clvi, clxix*; S. Jérôme, *Ep. ad Eustoch. cviii, al. xxvii, 40*; S. Paulin de Nole, *Ep. xxxi, al. xi, ad Sever., etc.* (comp. l'Evang. apocr. de Nativ. Mariæ, c. xiv); 2^o que le bœuf et l'âne apparaissent sur les monuments les plus antiques de l'art chrétien. Comp. Bottari, *Roma sotterranea*, 22, 85, 86, 143. « Nullam harum effigierum, écrit le P. Patrizi (*De Evang. lib. tres, diss. xxiii*), priorem sæculo xi hactenus reperire potui, a qua hæc duo animalia absessent. » A coup sûr une tradition si ancienne et si constante n'est pas sans valeur. Voyez Curci. *Lezioni esegetiche e morali sopra i quattro Evangelii*, 1874, t. 1, p. 274 et s.; Baronius, *ad ann. Chr. I, n. 3*; Benedict. XIV, de *Festis J. Chr.*, lib. I, c. xvi, nn. 36 et 37. Rien n'était plus naturel que la présence d'un bœuf et d'un âne dans une étable. — Sur la crèche conservée à Rome dans l'église de sainte Marie-Majeure, voyez Rohault de Fleury, *Mémoire sur les Instruments de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, pp. 278 et s. — *Quia non erat eis locus...* L'évangéliste indique par cette réflexion, à la fois si simple et si pathétique, pourquoi Marie et Joseph durent se réfugier dans une étable. On dirait qu'il appuie sur le pronom « eis », αὐτοῖς. Pour des personnes de distinction on se serait peut-être gêné afin de leur faire de la place; mais aucun des premiers occupants ne voulut sacrifier de ses aises en faveur d'étrangers d'aussi pauvre apparence, et c'est ainsi que Jésus ne trouva en naissant d'autre abri qu'une étable, même dans le pays de ses royaux ancêtres. Du reste, dans cette même contrée, Ruth et David n'avaient-ils pas mené la vie la plus humble, celle-là glanant son pain dans les champs de Booz, Ruth, II, 2 et ss., celui-ci faisant paître les troupeaux de sa famille, I Reg. xvi, 41 ? Voyez March, *Walks and Homes of Jesus*, pp. 9 et ss. — *In diversorio*. Sous cette expression, une imagination d'Occidental voit une hôtellerie proprement dite, avec le confort plus ou moins grand qu'on y peut obtenir pour son argent; mais nous sommes en Orient, et l'Orient, surtout alors, ne connaissait guère ce genre d'établissement. Il s'agit donc ici du khan ou caravansérail (ἐν τῷ καταλύματι, dit le texte grec, avec l'ar-

ticle : l'hôtellerie unique, l'hôtellerie par excellence) que le voyageur trouve presque toujours dans les bourgades orientales, et où on lui fournit gratuitement, non pas les vivres dont il doit lui-même s'occuper, mais le couvert, c'est-à-dire un simple abri. Un caravansérail consiste d'ordinaire en un bâtiment assez vaste, peu élevé, sans étages, grossièrement construit, qui devient bientôt très malpropre. Voyez une intéressante description de M. Dixon, *Holy Land*, t. I, ch. xiii. Chaque voyageur s'y installe à son gré; en cas de presse les derniers venus s'arrangent comme ils peuvent, et l'on comprend sans peine qu'à la veille d'un recensement l'hôtellerie publique de Bethléem regorgeât d'étrangers. — Admirons, avant d'aller plus loin, la simplicité du récit de S. Luc. Quelques lignes seulement pour raconter la naissance du Messie! Est-ce ainsi qu'on aurait écrit un mythe ou une légende? Lisez les Evangiles apocryphes et vous verrez la différence. (Voyez Hoffmann, *Leben Jesu nach den Apokryphen*). « C'est comme si l'on comparait à une belle nuit d'été, doucement éclairée par la lune, une décoration théâtrale illuminée à la chinoise, » van Oosterzee, h. I. Et pourtant, malgré cette extrême concision, quelle beauté, quelle fraîcheur, quel pittoresque, quel charme vraiment divin! Il y a là, on l'a dit bien souvent, une preuve évidente d'authenticité et de véracité.

2^o Les premiers adorateurs de Jésus. §§. 8-20.

Nous pouvons partager cette scène délicieuse et vraiment idyllique en divers petits tableaux : les bergers, §. 8, l'ange du Seigneur, §. 9, la bonne nouvelle, §§. 10-12, le cantique céleste, §§. 13 et 14 la visite des pasteurs, §§. 15-20.

8. — *Pastores*. Les premiers témoins, les premiers adorateurs du Christ sont humbles et pauvres comme sa mère, comme son père adoptif, comme le triste réduit où il est né. Jésus n'appelle pas à sa crèche des membres du Sanhédrin, des prêtres, des scribes ou des docteurs, mais des bergers. « Quæ stulta sunt mundi elegit Deus ut confundat sapientes, et infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia, et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus,.... ut non gloriatur omnis caro conspectu ejus. » I Cor. i, 27 et ss. Comp. Matth. xi, 25; Luc. x, 21. Les représentants du paganisme auprès du berceau de l'Enfant-Dieu seront néanmoins plus nobles et plus illustres. Mais il y avait

eadem vigilantes, et custodientes vigilias noctis super gregem suum.

9. Et ecce angelus Domini stetit juxta illos, et claritas Dei circumfulsit illos, et timuerunt timore magno.

10. Et dixit illis angelus : Nolite

bergers qui gardaient leurs troupeaux pendant les veilles de la nuit.

9. Et voilà qu'un ange du Seigneur apparut près d'eux et une clarté divine brilla autour d'eux, et ils furent saisis d'une grande crainte.

10. Et l'ange leur dit : Ne craignez

dans la nation juive, tant d'orgueilleux préjugés relativement au Messie, et le Seigneur voulait lutter contre eux dès l'abord. — On ne possède aucun détail certain touchant les heureux pasteurs en faveur desquels eut lieu la première manifestation du Christ. Nul doute cependant qu'ils n'aient compté parmi ces âmes fidèles qui attendaient alors avec une sainte impatience « la consolation d'Israël. » Voyez le v. 38. La légende suppose qu'ils étaient au nombre de quatre et qu'ils s'appelaient Misaël, Achéel, Cyriacus et Stephanus. Comp. Hofmann, l. c., p. 117. — *In regione eadem*, c'est-à-dire dans la contrée où était né Jésus, par conséquent aux alentours de Bethléem. D'après une tradition tout-à-fait vénérable (voir Sepp, Jerusalem u. das heil. Land, t. I, pp. 469 et ss.), c'est sur le territoire du village actuel de Bêt-Sahour, dans une petite plaine riant, chaude et fertile, remplie d'excellents pâturages où l'on engraisait autrefois les troupeaux destinés aux sacrifices du temple, et située au pied et à l'est de la colline sur laquelle s'élève Bethléem, que se tenaient les pasteurs quand l'ange leur apparut. On voit encore près du village les ruines d'une antique église, érigée dès les premiers siècles en souvenir de ce mystère, et nommée par les croisés « Gloria in excelsis. » Chaque année, le jour de Noël, les chrétiens de Bethléem vont en procession sur ce site béni. — *Vigilantes*. Le verbe grec ἀγρυπνοῦντες (de ἀγρός, et αἰλή) signifie littéralement : avoir son habitation dans un champ, camper en plein air, comme l'ont fait les bergers de tous les temps et de tous les pays. D'ailleurs, il n'exclut nullement l'usage de tentes ou de cabanes. — *Custodientes vigilias*, φυλάσσοντες φυλάκας, le שמר בשמורת des Hébreux, Num. 1, 53, etc.; du reste Platon, Xénophon et d'autres classiques emploient des répétitions analogues. — *Noctis super gregem suum*. Dans le grec, τῆς νυκτός ne dépend pas de φυλάκας, c'est un « genitivus temporis » qui doit se traduire par : pendant la nuit. Le pluriel « vigilias » désigne les quatre divisions de la nuit chez les anciens (de 6 h. du soir à 9 h., de 9 à 12, de 12 à 3, de 3 à 6 h. du matin) : les pasteurs veillaient donc à tour de rôle et se remplaçaient probablement toutes

les trois heures. Ce détail pittoresque de l'évangéliste, qui nous montre bergers et troupeaux dans les champs au cœur de la nuit de Noël, a souvent servi de point de départ à des attaques parfois assez violentes contre la date traditionnelle du 25 décembre. Nous avons dit ailleurs (Introduction générale, chronologie des Evangiles) ce qu'il faut penser de cette date : mais l'objection présente est sans aucune portée, car il résulte d'observations faites par de nombreux voyageurs (voir en particulier Schubert Reise in das Morgenland, t. III, p. 407; Tobler, ap. Schegg, Evangel. nach Lukas, h. l.; Barth, ap. Rittler, Erdkunde, t. XVI, p. 37; Rauwolf, Reisen, t. I, p. 448) qu'à la suite des premières pluies, on a fréquemment en Palestine, vers la fin de décembre et le commencement de janvier, une température douce et agréable. L'herbe commence à croître et, même la nuit, l'on rencontre beaucoup de troupeaux dans les champs.

9. — *Angelus Domini*; d'après le grec, « un ange du Seigneur », car il n'y a pas d'article. Cet ange, comme l'ont cru plusieurs anciens, était probablement S. Gabriel, que nous avons vu plus haut constamment mêlé au mystère de l'Incarnation. — Le verbe *stetit*, de même que l'adverbe *ecce*, indique le caractère soudain, la rapidité de l'apparition. Comp. xxiv, 4; Act. xii, 7. Les classiques grecs emploient aussi ἐπέστη pour désigner les manifestations subites des dieux, des démons, des fantômes. — *Claritas Dei circumfulsit illos*. Pour Kuinöl, la locution δόξα κυρίου serait synonyme de « splendor plane eximius », c'est-à-dire que nous aurions ici un superlatif hébreu analogue à « montes Dei, cedri Dei. » Mais cette opinion est peu vraisemblable. Il est plus naturel de voir dans ces deux mots (כבוד יהוה) de la Bible hébraïque la désignation de l'éclat vif et mystérieux qui accompagne presque toujours les théophanies et qui, cette fois, formait autour de l'ange un nimbe éblouissant. — *Timuerunt*... L'impression si souvent mentionnée dans les Saints Livres quand ils nous montrent l'homme en contact immédiat avec le divin.

10. — Après avoir rassuré les pasteurs par

point, car voici que je vous annonce une grande joie, qui sera pour tout le peuple ;

11. Car il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, dans la ville de David.

12. Et voici le signe pour vous : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et posé dans une crèche.

13. Et soudain se joignit à l'ange une troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant :

timere : ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo :

11. Quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus, in civitate David.

12. Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.

13. Et subito facta est cum angelo multitudo militiæ coelestis, laudantium Deum, et dicentium :

la phrase usitée en pareil cas, l'ange leur annonce la bonne nouvelle par excellence, *evangelizo* (expression calquée sur le grec εὐαγγελίζω, « læta annuntio »). L'Évangile va vraiment retentir au monde pour la première fois, car si les Prophètes, parlant du Christ, ont crié fréquemment : Il naîtra désormais on peut dire : Il est né ! Voilà pourquoi le messager céleste annonce aux bergers que la nouvelle dont il est le porteur sera le sujet d'une grande joie (*gaudium magnum*, métonymie pour « rem maxime lætam, ingentem materiam lætandi »), non-seulement pour eux, mais pour tout le peuple juif, dont ils faisaient partie, et auquel le Messie avait été spécialement promis. Ce sens restreint des mots *omni populo* est exigé par le contexte et aussi par le grec, où on lit avec l'article : παντὶ τῷ λαῷ (la nation bien déterminée).

11. — *Natus est vobis...* Ce pronom est emphatique. Isaïe avait dit autrefois de la même manière par anticipation, ix. 6 : « Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis. » Jésus est né pour tous les hommes et pour chacun d'eux en particulier. Il était donc né pour les pasteurs de Bethléem. — *Salvator*, σωτήρ. L'ange n'indiqua pas aux bergers le nom du divin Enfant : il le leur désigna du moins par une expression équivalente, puisque Jésus signifie Sauveur. — *Qui est Christus Dominus*. « Magnifica appellatio », s'écrie à bon droit Bengel, Gnomon, h. 1. Le Christ Seigneur, cela veut dire en effet « le Christ Jéhova », par conséquent « le Christ Dieu. » Comp. Act. II, 36, et R. Ziemssen, Christus der Herr, Kiel 1867. — On le voit, les paroles de l'ange aux pasteurs, comme précédemment celles de Gabriel à Marie, I. 31 et 32, contiennent une définition populaire du Messie : elles annoncent le Sauveur et le Seigneur par antonomase, qui est né, ainsi que l'avaient annoncé les prophètes, *in civitate David*. Même des bergers pouvaient comprendre, et ils comprirent, ainsi que le dira la suite du récit.

12. — *Et hoc vobis signum*. De même que Marie, les pasteurs reçoivent un signe sans l'avoir demandé. Les anciens exégètes ont souvent discuté sur la nature de ce signe. Était-ce un « signum probativum », c'est-à-dire un moyen par lequel les bergers pourraient contrôler la véracité de l'ange (Euthymius, Maldonat, Schegg, etc.), ou un « signum distinctivum », une note qui servirait à faire reconnaître Jésus entre tous les autres enfants (Jansénius) ? C'étaient ces deux signes à la fois, répondrons-nous avec Luc de Bruges : « Angelus hic dat signum mixtum, magis tamen distinctivum. » Mais quel contraste entre cet indice et la nouvelle donnée plus haut ! — *Invenietis infantem* : un tout petit enfant, dit le texte grec, un βρέφος, et cet enfant sera couché dans une crèche ! De ses premiers adorateurs Jésus exige la foi, comme il l'exigera de tous les suivants. Le signe donné par l'ange suffisait d'ailleurs amplement pour distinguer le fils de Marie. Cette nuit-là il n'était probablement pas né d'autre enfant dans la petite bourgade de Bethléem ; à coup sûr un seul était né dans une étable et reposait dans une crèche !

13. — *Et subito*. A peine l'ange avait-il cessé de parler, qu'on entendit retentir dans les airs le « Gloria in excelsis », chanté par une multitude d'autres esprits célestes. — *Facta est* (élevée pour *παρῑέρευτο*) *cum Angelo*. Le premier messager ne disparut donc point ; la *multitudo militiæ coelestis* (dénomination poétique des anges empruntée à l'Ancien Testament). C'est le צבא השמים des Hébreux ; comp. Gésenius, Thésaur., s. v. צבא) se joignit à lui, formant un chœur dont il était le « præcentor ». — *Laudantium Deum* (le pluriel à cause du nom collectif « militiæ ». Cfr. I, 24 ; IX, 42 ; XIX, 37 ; XXIII, 4, 2 ; Act. XXI, 30, etc.). Les anges avaient chanté la première création, Job. XXXVIII, 7 ; il était bien juste qu'ils chantassent la seconde, d'autant mieux que le Seigneur leur en avait fait un commandement exprès, Hebr. I, 6. D'ail-

14. Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.

15. Et factum est ut discesserunt ab eis angeli in cœlum, pastores loquebantur ad invicem : Transeamus usque Bethlehem, et videamus hoc verbum quod factum est, quod Dominus ostendit nobis.

leurs Noël n'est pas moins la fête du ciel que celle de la terre; c'est pour cela que les anges manifestent leur joie par un hymne de louanges.

14. — Le cantique de l'armée céleste est tout-à-fait expressif dans sa brièveté. C'est une doxologie sublime, qui résume admirablement les avantages de l'Incarnation du Verbe. Comme le chant des Séraphins devant le trône de Jéhova, Is. vi, 3, il se compose de deux notes, dont l'une s'adresse au Seigneur, tandis que l'autre concerne la terre. — Première note : *Gloria in altissimis Deo*.

A celui qui réside dans les régions supérieures du ciel (ἐν ὑψίστοις, בְּכִדּוּכִים des Hébreux, Cfr. Jos. xvi, 48, etc.) la naissance du Christ procure la gloire, une gloire qui est en corrélation parfaite avec sa grandeur infinie. Après δόξα, on peut sous-entendre ἐστὶ ou ἐστω; mais nous préférons ἐστὶ (« est ») à la suite des meilleurs exégètes, car les anges affirment ici plutôt qu'ils ne souhaitent. Ils n'expriment pas un simple désir, mais ils proclament une heureuse conséquence déjà réalisée. De même après εἰρήνη. — Seconde note : *Et in terra pax hominibus*... Aux hommes qui vivent sur la terre, la nativité de Jésus apporte la paix, c'est-à-dire le bonheur pour ce monde et pour l'autre. Comp. 1, 79. Depuis longtemps il avait été prédit que le Messie donnerait la paix à notre pauvre terre si troublée (Cfr. Is. ii, 4; ix, 6, 7; xi, 6-9, etc.); les écrits du Nouveau Testament disent en termes formels que ces divins oracles ont été accomplis (Cfr. Joan. xiv, 27; Eph. ii, 44, 47; Col. i, 20; Rom. v, 1, etc.). Cependant, ce ne sont pas tous les hommes qui jouiront de la paix messianique; elle ne sera vraiment accordée qu'àux homme bonæ voluntatis, et il faut voir sous ces deux mots (il n'y en a qu'un seul dans le texte original, εὐδοκίας, correspondant au צְדִיקָה hébreu) la bonne volonté divine, la bienveillance, l'amour du Seigneur envers nous, et non la bonne volonté humaine, les saintes dispositions des hommes envers Dieu. Comp. Ps. v, 43; L, 20; Phil. ii, 43. L'expression « homines bonæ voluntatis » est donc opposée à « filii iræ » (Eph. ii, 3); elle désigne, comme le dit Bossuet, les hommes chéris du

14. Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.

15. Et lorsque les anges, montant au ciel, se furent éloignés d'eux, les bergers se dirent l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaître.

ciel. — Il règne entre les deux parties de la symphonie angélique un parallélisme parfait : « pax » correspond à « gloria », « in terra » à « in altissimis », « hominibus bonæ voluntatis » à « Deo. » Il est vrai que les éditions communes du texte grec donnent trois membres au « Gloria in excelsis », car elles lisent εὐδοκία au nominatif (« bona voluntas ») et commencent une nouvelle phrase après εἰρήνη :

Gloria in altissimis Deo!
Et in terra pax!
Hominibus benigna voluntas!

Mais la plupart des critiques modernes donnent à bon droit la préférence à la leçon de la Vulgate, qui est garantie par de nombreuses et puissantes autorités, spécialement par les manuscrits A, B, D, Sin., les versions ital. et goth., tous les Pères latins, etc. D'ailleurs, s'il y avait trois membres, la conjonction καὶ aurait sans doute été répétée devant ἐν ἀνθρώποις; enfin le troisième membre ne serait guère ici qu'une reproduction du second. — Maldonat a dans son commentaire une excellente explication du cantique des anges; voyez aussi Muntendam, Dissert. de hymno angelico, Amstelod. 1849.

15. — *Et discesserunt Angeli*. Après leur céleste concert, les anges disparurent aussi subitement qu'ils s'étaient montrés. Mais leur manifestation avait produit l'effet voulu par Dieu, et l'évangéliste, revenant aux pasteurs, nous les montre pleins de foi, admirablement dociles à la grâce, et s'excitant les uns les autres à partir en toute hâte pour la ville afin de voir l'Enfant divin qui leur est né. — *Pastores*. Le grec porte οἱ ἀνθρώποι οἱ ποιμένες, « les hommes les pasteurs », soit par opposition à οἱ ἄγγελοι qui précède immédiatement, soit par pléonasme; mais l'omission de οἱ ἀνθρώποι par les manuscrits B, L, Sin. et par les versions copt., sabid., armén., syr., pers., ital., etc., semble prouver que c'est là une glose marginale insérée dans le texte. — *Transeamus*, διέλθωμεν (le grec ajoute la particule δὲ, « agetum »); littéral. « traversons ». De la plaine où demeuraient les pasteurs (voyez la note du §. 8) il fallait environ vingt minutes pour se rendre sur la colline que

16. Et ils vinrent en grande hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans une crèche.

17. Et en le voyant ils reconnurent ce qui leur avait été dit de cet enfant.

18. Et tout ceux qui l'apprirent admirèrent ce qui leur était dit par les bergers.

19. Or Marie conservait toutes ces choses s'en entretenant dans son cœur.

16. Et venerunt festinantes : et invenerunt Mariam, et Joseph, et infantem positum in præsepio.

17. Videntes autem cognoverunt de verbo quod dictum erat illis de puero hoc.

18. Et omnes qui audierunt mirati sunt : et de his quæ dicta erant a pastoribus ad ipsos.

19. Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.

domine Bethléem. — *Hoc verbum*, hébraïsme : דבר הזה, cette chose. — *Ostendit* a le sens de « révélait ».

16. — Sans tarder (*festinantes*), ils exécutent leur pieux dessein : ils arrivent dans la ville, trouvent l'étable après quelques recherches indiquées dans le texte grec par un verbe composé, ἀνευρεῖν (voyez Bretschneider, Lex. man. s. v. ἀνευρεῖν), et, dans l'étable, l'Enfant divin *positum in præpio* comme l'avait annoncé l'ange, et entouré de Marie et de Joseph. Selon d'autres (Olshausen, etc.), les bergers se seraient dirigés tout droit vers l'étable, guidés par une grâce secrète ; ou même c'eût été leur propre étable (van Oosterzee), l'ange leur ayant dit avec l'article, ψ. 42, ὁ ἐν τῇ φάτρει. Mais ce sont là des conjectures peu fondées.

17. — *Videntes autem, cognoverunt*.... D'après la Vulgate, ce verset est la continuation du précédent et signifie, qu'après avoir trouvé les choses telles qu'elles leur avaient été prédites, les bergers « re ipsa compere-runt vera fuisse quæ sibi angeli dixissent » (Maldonat), et reconnurent leur Sauveur dans le petit enfant de la crèche. D'après le sens le plus ordinaire du verbe grec διεγνώρισαν, il se rattache au ψ. 48 pour indiquer d'une manière anticipée ce que firent les bergers aussitôt après leur visite à l'étable (« rem divulgant »), et l'accueil qui fut fait à leur récit. Cette seconde interprétation, que favorisent les versions syrienne, arménienne, etc., paraît être la plus probable. Elle nous montre, dans les pasteurs de Bethléem, les premiers prédicateurs de l'Evangile. « Il fallait, dit Bossuet, 41^e Elévat. de la 46^e semaine, de tels témoins à celui qui devait choisir des pêcheurs pour être ses premiers disciples et les docteurs futurs de son Eglise. Tout est, pour ainsi parler, de même nature dans les mystères de Jésus-Christ. »

18. — L'humble cercle auquel les bergers firent part des merveilles que Dieu leur avait

révélées fut naturellement saisi d'étonnement, d'admiration. Plusieurs crurent sans doute et allèrent à leur tour visiter l'Enfant-Dieu. Tout porte à croire néanmoins que leur nombre fut très restreint, puisque le souvenir de Jésus semble s'être bientôt effacé à Bethléem, de même qu'il s'effaça plus tard à Jérusalem malgré les événements extraordinaires qui accompagnèrent la Présentation (ψ. 25-38). — Au lieu de *mirati sunt : et de his...*, il faudrait, d'après le texte primitif : « mirati sunt de his », sans points et sans conjonction.

19. — S. Luc intercale ici, relativement à Marie, un trait précieux et ravissant, qui nous ouvre de vastes horizons sur cette âme admirable : *Maria conservabat* (συνέτηρε, « mente recondebat ») *omnia verba hæc* (tant de choses étonnantes dont elle était témoin, ou bien, les récits qu'elle tenait des bergers). C'est un splendide portrait en quelques mots. La Vierge bénie ne perdait passa tranquillité intérieure parmi les grands événements qui se passaient autour d'elle. Recueillie en Dieu, elle observait attentivement les prodiges de tout genre qui avaient lieu au sujet de son Fils et en son Fils : aucun fait, aucune parole ne lui échappait, et, de ses souvenirs, elle composait un trésor sacré qu'elle trans-met plus tard aux disciples, peut-être directement à S. Luc (voyez la Préface § III). Combinant entre elles (*conferens in corde suo*, συμβάλλουσα) les moindres circonstances, elle faisait en quelque sorte la philosophie de l'histoire de Jésus. Quelle profondeur dans ses sereines contemplations ! Mais l'évangéliste ne dit point qu'elle ait parlé, quoiqu'elle eût à révéler tant de prodiges. Car « sa bouche était chaste comme son cœur » (S. Ambroise), et « les grandes choses que Dieu fait au-dedans de ses créatures opèrent naturellement le silence, le saisissement, et je ne sais quoi de divin, qui supprime toute expression » (Bossuet, l. c., 42^e Elévat.).

20. Et reversi sunt pastores, glorificantes et laudantes Deum, in omnibus quæ audierant et viderant, sicut dictum est ad illos.

21. Et postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab angelo priusquam in utero conciperetur.

Gen. 17, 12; Levit. 12, 3; Matth. 1, 21; Sup. 1, 31.

20. Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu selon ce qui leur avait été dit.

21. Et lorsque furent accomplis les huit jours pour la circoncision de l'enfant, on lui donna le nom de Jésus, nom qui lui avait été donné par l'ange avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère.

20. — *Et reversi sunt pastores.* Après les vv. 17-19, qui forment une sorte de parenthèse, S. Luc reprend la suite du récit et expose quels furent les sentiments des bergers à leur sortie de l'étable. *Glorificantes et laudantes Deum* : ces mots résument tout ce qui se passait dans leur cœur. Ils glorifient, c'est-à-dire qu'ils proclament la grandeur dont Dieu faisait preuve dans les mystères qu'ils avaient contemplés ; ils louent, c'est-à-dire qu'ils chantent sa bonté non moins éclatante. Leur reconnaissance avait pour objet et ce qu'ils avaient entendu de la part des anges (selon d'autres, de la part de Marie et de Joseph), et ce qu'ils avaient vu à Bethléem, vision si conforme à la prédiction angélique (*sicut dictum est...*).

Autour des touchants mystères de Noël racontés dans ces vingt versets, « l'art plastique, la poésie et l'éloquence ont tressé une couronne impérissable » (Schegg, *Evangelium nach Lukas*, t. I, p. 432), dont on trouvera une description assez complète dans W. Ziethe, *Leben Jesu*, Berlin 1865, p. 86 et ss. Nous signalerons seulement, selon notre coutume, les principaux chefs d'œuvre. Ce sont, pour la peinture, les tableaux de Filippo Lippi, du Pérugin, de Lorenzo di Credi, d'Albert Dürer, de Botticelli, d'Ercole Grandi, de Raphaël, et surtout du Corrège (la célèbre « *Notte* ») ; pour la poésie, les hymnes « *A solis ortus cardine* » (de Séduilius), « *Jesu, redemptor omnium* » (d'un auteur inconnu), « *Quid est quod arcum circumculum* » (de Prudence), « *Agnoscelet omne sæculum* » (de Fortunat), la gracieuse séquence « *Adeste, fideles* », mille « *Noëls* » ou cantiques tantôt simples et naïfs, tantôt relevés et sublimes, les odes de Milton, de Pope, de Métastase, de Manzoni, etc. ; pour l'éloquence, les sermons de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon.

6. La circoncision de Jésus. II, 21.

« Jésus souffre d'être mis au rang des pécheurs : il va comme un vil esclave porter sur sa chair un caractère servile, et la marque du péché de notre origine ». Bossuet,

4^{re} Elévat. de la 47^e semaine. « Certes, a-t-on dit encore fort justement, une histoire inventée n'eût pas supposé des rites qui semblaient contredire sa pureté originelle, et qui n'étaient que les signes de sa complète inféodation à son peuple et à l'humanité ». A peine né de la femme, comme s'exprime S. Paul, Gal. iv, 4, Jésus est soumis à la loi. Comp. Rom. viii, 3 ; Hebr. ii, 17. A peine son sang est-il formé, qu'il en verse pour nous les premières gouttes en attendant qu'il le répande « à gros bouillons » (Bossuet) sur le Calvaire. Mais ne dira-t-il pas un jour, Matth. iii, 15 et v, 17, qu'il convient d'accomplir toute justice, qu'il est venu pour accomplir la Loi, non pour la renverser ? Il agit déjà d'après ces grands principes.

21. — *Postquam consummati sunt dies octo.* Prise à la lettre, cette formule indiquerait la neuvième jour, tandis qu'elle désigne seulement le huitième, selon la façon juive de parler. Cfr. I, 59. — *Ut circumcideretur puer.* Le texte grec emploie le « génitif objecti » : τοῦ περιτεμεῖν τὸ παιδίον (αὐτόν d'après les manuscrits A, B, Sin., etc.). Nous dirions en français : Quand fut venu le huitième jour, auquel on devait circoncire l'enfant. — *Vocatum est nomen ejus...* (dans le grec, καὶ ἐκλήθη, « et vocatum est », apodose équivalant à « tunc vocatum est ». Voyez Winer, *Gramm.* p. 533). L'évangéliste ne mentionne pas directement le fait de la circoncision du Sauveur, auquel il n'attachait qu'une importance secondaire ; le principal pour lui était l'imposition du nom, ordinairement associée à cette sanglante cérémonie (voir I, 59 et l'explication), et c'est sur ce second point qu'il insiste surtout. Notre-Seigneur reçut donc alors pour la première fois le nom sacré de *Jésus*, nom de tout temps cher aux Juifs, parce qu'il leur rappelait l'illustre capitaine qui avait conquis la terre promise, et le grand-prêtre qui en avait repris possession après l'exil de Babylone (Cfr. Esdr. ii, 2 ; iii, 2 ; Zach. iii, 1) ; nom plus cher encore aux chrétiens, pour lesquels il est, suivant le mot si juste de S. Bernard, « mel in ore, in aure melos, in corde jubilum ».

22. Et après que furent accomplis les jours de la purification de Marie, selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur,

23. Selon ce qui est écrit dans la loi du Seigneur : Tout mâle naissant

22. Et postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino;

Lev. 12, 6.

23. Sicut scriptum est in lege Domini : Quia omne masculinum

Philon, de Mutat. nom. § 24, en donne le véritable sens quand il le traduit par σωτηρία Κυρίου, salut du Seigneur. — *Quod vocatum est ab Angelo*,... Comp. I, 34. — « Nous autres chrétiens, nous avons le baptême, rite plein de grâce et dégagé de toute souffrance. Nous devons néanmoins pratiquer la circoncision du cœur. » S. Bonavent. Vita Christi, v. (Tableaux de Guerchin, de Barbieri, du Parmesan, etc.).

7. La Présentation de Jésus au temple et la Purification de Marie. II, 22-38.

Ce beau récit a trois parties : 1^o Les deux préceptes, vv. 22-24 ; 2^o le saint vieillard Siméon, vv. 25-35 ; 3^o sainte Anne, vv. 36-38.

1^o Les deux préceptes.

22-24. — Les trois versets par lesquels S. Luc ouvre ce nouvel épisode de l'enfance du Sauveur résument, d'une manière un peu obscure à force d'être concise, deux lois et deux cérémonies bien distinctes du Judaïsme. La première regardait les mères et leur prescrivait, après chaque enfantement, une purification spéciale, qui devait les délivrer de la souillure légale qu'elles avaient contractée : c'est d'elle qu'il s'agit au v. 24 et au commencement du v. 22. La seconde concernait les premiers-nés, quand c'étaient des enfants mâles, et enjoignait à leurs parents de les présenter au Seigneur, et de les racheter moyennant une somme déterminée : c'est d'elle qu'il est question à la fin du v. 22 et au v. 23. — *Postquam impleti sunt dies purgationis ejus*. Ce pronom « ejus » de la Vulgate semble désigner Jésus d'après le contexte, mais il s'applique en réalité à Marie d'après l'idée, puisque c'était aux mères, et non aux enfants, que la loi juive imposait une purification. Cependant le féminin αὐτῆς qu'on lit dans le « Textus receptus » est regardé généralement comme une correction tardive. La variante αὐτοῦ, qui ne se trouve que dans un petit nombre de manuscrits (D et quelques minuscules), doit être une faute de copiste. La leçon la plus autorisée est αὐτῶν, « eorum », pluriel qui désignerait soit les Juifs en général (la purification des Juifs), soit Marie et Jésus, soit plus probablement Marie et Joseph d'après la structure de la phrase

grecque. Sans doute Joseph n'était tenu à aucune purification cérémoniale, mais c'est lui que regardait, comme père adoptif, la présentation de l'Enfant : c'est pour cela que l'évangéliste applique collectivement aux saints époux ce qui les regardait isolément ; il les traite comme une personne morale. — *Secundum legem Moysi*. Voyez le chap. XIII du Lévitique, qui est tout entier affecté à cette matière. L'impureté légale des mères ne durait à proprement parler que sept ou quatorze jours, selon qu'elles avaient enfanté un fils ou une fille ; mais, ce temps écoulé, elles devaient encore attendre 33 ou 66 jours avant de se présenter au temple. Elles n'étaient donc complètement purifiées que le 40^e ou le 80^e jour, à la suite de la cérémonie religieuse. Ainsi, les « dies purgationis » mentionnés ici par S. Luc représentent les quarante premiers jours qui s'écouleront après Noël. — *Tulerunt illum in Jerusalem* (la distance qui sépare Bethléem de la capitale juive est d'environ deux lieues). Nous passons ici à la seconde loi, qui regardait les premiers-nés. D'après une disposition antérieure de Jéhova, tout enfant mâle « adaperiens vulvam », suivant l'expression du texte sacré, devait, en sa qualité de prémices, appartenir au Seigneur et le servir toute sa vie comme prêtre. Mais, plus tard, Dieu modifia cette loi quand il confia exclusivement les soins du culte à la tribu de Lévi : il exigea seulement que les premiers-nés lui fussent offerts dans le temple (*ut sisterent eum Domino*. Παρὰ-συνῆται représente ici le verbe hébreu דָּקַרְיָה, qui était l'expression technique pour désigner les victimes et les oblations sacrées), en signe de son domaine sur tout leur être, et il permit aux parents de les racheter moyennant l'offrande de cinq sicles, c'est-à-dire d'environ 45 francs, qui étaient jetés dans le trésor des Léuites. La cérémonie de la présentation ne se renouvelait pas pour les autres fils ; elle n'avait même lieu à l'égard du premier-né que lors qu'il était, selon le langage rabbinique, בכור לכהן, « primogenitus idoneus sacerdoti. » S'il venait au monde avec quelqu'une des difformités corporelles qui, d'après le rituel mosaïque, excluaient les Léuites eux-mêmes des fonctions saintes, il n'avait pas à être présenté au Seigneur,

adaperiens vulvam, sanctum Domino vocabitur.

Exod. 13, 2; Num. 8, 16.

24. Et ut darent hostiam secundum quod dictum est in lege Domini par turturum, aut duos pullos columbarum.

Lev. 12, 8.

25. Et ecce homo erat in Jerusalem, cui nomen Simeon, et homo iste justus, et timoratus, expectans consolationem Israel, et Spiritus sanctus erat in eo.

le premier sera consacré au Seigneur;

24. Et pour offrir l'hostie, selon ce qui est dit dans la loi du Seigneur, une couple de tourterelles ou deux petites colombes.

25. Or, il y avait à Jérusalem un homme nommé Siméon, et cet homme juste et craignant Dieu attendait la consolation d'Israël, et l'Esprit-Saint était en lui.

non plus qu'à être racheté. Voir Lightfoot, *Horæ hebr. in Luc. II. Comp. Ex. XIII, 2, 12-15; Num. VIII, 16-18; XVIII, 45, 46.* La citation de la loi au *v. 23* est faite d'une manière assez libre, comme il arrive parfois aux écrivains du Nouveau Testament. — *Adaperiens vulvam* : hébraïsme פטר רחם, pour désigner les premiers-nés. — *Sanctum Domino* : chose sainte pour le Seigneur, consacré au Seigneur. La signification primitive du mot Saint est : mettre en réserve, séparer. — *Et ut darent hostiam*. Ici, l'évangéliste nous ramène à la purification de Marie et au sacrifice qui devait accompagner ce rite. « La mère apportera au tabernacle du témoignage un agneau d'un an pour l'holocauste et une jeune colombe ou une tourterelle pour le sacrifice expiatoire. Elle les donnera au prêtre, qui les offrira devant le Seigneur et qui priera pour elle : c'est ainsi qu'elle sera purifiée... Si une femme ne peut faire la dépense d'un agneau, elle prendra deux tourterelles ou deux petits de colombes, l'un pour l'holocauste et l'autre pour le sacrifice expiatoire. » *Lev. XII, 6-8.* Tel est le texte complet de la loi. S. Luc n'en cite que la dernière partie, indiquant par là même que le sacrifice de Marie fut celui que les Rabbins nommaient קרבן עני, le sacrifice de l'indigent. Mais ne va-t-elle pas offrir bientôt à Dieu la plus riche des victimes ? — Est-il besoin d'ajouter ici, à la suite des Pères et des anciens exégètes, que les deux préceptes mentionnés par S. Luc n'obligeaient ni Jésus, ni Marie ? La mère du Christ avait enfanté en dehors de toutes les règles ordinaires de la nature ; aux termes mêmes de la loi mosaïque elle était exempte de la purification ordinaire. Quant au divin Enfant, puisqu'il n'était autre que Jéhova, le législateur d'Israël, il est manifeste qu'il ne tombait pas sous ses propres décrets (*comp. S. Hilaire, Hom. XVII in Evang.*). Ils n'hésitèrent pas néanmoins à se soumettre à ces prescriptions humiliantes. « O profun-

ditas sapientiæ et scientiæ Dei, s'écrit S. Cyrille (*Cat. græc.*). Qui legis est conditor sicut Deus, legem custodivit ut homo. » L'humilité, l'obéissance, ont toujours été les vertus caractéristiques de Jésus et de Marie.

2^e Le saint vieillard Siméon.

Voyez dans le Bréviaire romain, au 2 février, les leçons du second Nocturne.

25. — *Et ecce homo erat...* S. Luc ne donne aucun détail sur le fait même de la purification de la Sainte Vierge et de la présentation de Jésus ; mais, en revanche, il s'arrête avec amour sur deux incidents, non moins significatifs que pittoresques, qui arrivèrent en ce beau jour. Le premier incident place tout-à-coup S. Siméon au centre du tableau. Qu'était ce pieux habitant de Jérusalem ? On a parfois essayé de l'identifier avec divers personnages de l'histoire juive, qui portaient également le nom alors si commun de שמעון, Schimeon, en particulier avec Rabbi Siméon, président du Sanhédrin vers l'an 43 de l'ère chrétienne, fils du célèbre Hillel et père du non moins célèbre Gamaliel. Voyez Lightfoot, *Hor. hebr. h. l.* ; Winer, *Bibl. Realwörterb. s. v. Simeon* ; Otho, *Lexic. rabbinic.*, p. 698. D'autres en ont fait un grand-prêtre, à la suite de l'Evangile apocryphe de Nicodème, ch. *xvi*. Mais toutes ces conjectures sont dénuées de fondements historiques. Il est d'ailleurs invraisemblable que S. Luc eût simplement désigné un grand-prêtre ou un grand président par les mots « homo, homo iste. » Une tradition très-légitime, appuyée sur le texte évangélique (*Cfr. les vv. 26 et 29*), fait de Siméon un vieillard, non toutefois nécessairement un vieillard décrépiti, comme le veut la littérature apocryphe. Du reste, si l'écrivain sacré ne nous dit rien de la situation extérieure de S. Siméon, il trace en quelques lignes un magnifique portrait moral de son héros. C'était un *homo justus et timoratus* (עשה, « pius, religiosus ») ; un צדיק et un חסיד, aurait-on dit

26. Et il avait été averti par l'Esprit-Saint qu'il ne verrait la mort qu'après avoir vu auparavant le Christ du Seigneur.

27. Et il vint dans le temple conduit par l'Esprit et lorsque les parents de l'enfant Jésus l'amènèrent afin de faire pour lui selon la coutume légale,

28. Il le prit entre ses bras et bénit Dieu et dit :

26. Et responsum acceperat a Spiritu sancto, non visurum se mortem, nisi prius videret Christum Domini.

27. Et venit in spiritu in templum. Et cum inducerent puerum Jesum parentes ejus, ut facerent secundum consuetudinem legis pro eo :

28. Et ipse accepit eum in ulnas, et benedixit Deum, et dixit :

en hébreu, un homme parfait au point de vue de la religion juive. C'était surtout un homme de foi qui, au milieu des humiliations de son peuple, n'avait oublié ni les promesses faites aux patriarches, ni les oracles successifs des prophètes relativement au Messie : *Expectans consolationem Israel*. « La consolation d'Israël », c'est-à-dire (abstr. pro concreto) le grand libérateur si fréquemment désigné sous le nom de מְנַחֵם, consolateur par excellence (voyez Lightfoot, l. c.), celui auquel Isaïe, Lxi, 4-3, prête ce langage : « Spiritus Domini super me..., misit me ut mederer contritis corde..., ut consolarer omnes lugentes, ut darem eis coronam pro cinere, oleum gaudii pro luctu, pallium laudis pro spiritu meroris. » La justice, la piété et la foi de Siméon avaient en quelque sorte fixé l'Esprit saint dans son cœur : *Spiritus sanctus erat in eo* (ἐν αὐτῷ dans le texte grec, « in eum », scil. venerat). Cet imparfait, ἦν, comme le font remarquer les commentateurs, désigne une habitation permanente de l'Esprit de Dieu, et pas un simple séjour transitoire.

26. — Dans un de ces moments d'intime et suave union qui accompagnent souvent la résidence du Saint-Esprit dans une âme, il avait été clairement révélé à Siméon (*responsum acceperat*; ἦν αὐτῷ χειρουργημένον, « divino oraculo edoctus erat. » Voyez Bretschneider, s. v. χειρουργῶ) qu'il aurait le bonheur de voir le Christ avant de mourir. — L'antithèse du divin oracle est à remarquer : *non visurum... mortem nisi videret...* Dans le quatrième Évangile, viii, 54, il est aussi question de « voir la mort. » Comp. Ps. LXXXVIII, 48, et Delitzsch, System der bibl. Psychologie, Leipzig 1855, p. 490 et 491. — *Christum Domini* : non plus le Christ Jéhova, comme au v. 11, mais le Christ de Jéhova, c'est-à-dire envoyé, donné par le Seigneur.

27. — *Venit in Spiritu...* c'est-à-dire « instigante Spiritu sancto », par suite d'une impulsion irrésistible qui provenait du divin Esprit. Comp. Matth. xxii, 43. La promesse céleste allait enfin se réaliser pour Siméon. —

Cum inducerent (scil. in templum) *puerum... parentes ejus*. Les rationalistes ont prétendu qu'il existait une contradiction entre le mot *γονεῖς*, « parentes », et la pensée antérieure du récit de S. Luc (i, 34 et ss.); mais les protestants eux-mêmes se chargent de les réfuter. « Quelle critique! Le mot parents est employé tout simplement comme désignant la qualité en laquelle Joseph et Marie paraissaient en ce moment dans le temple et présentaient l'enfant » (Godet). — Quand le vieillard Siméon rejoignit les saints époux, ceux-ci franchissaient donc la porte du temple pour offrir Notre-Seigneur Jésus-Christ au Dieu d'Israël et payer sa rançon. Il suit de là que Marie avait été purifiée tout d'abord, car l'accès du temple lui était interdit tant qu'elle n'aurait pas été lavée de la tache légale dont elle était censée atteinte comme les mères ordinaires. Le prêtre de semaine était venu la trouver à la porte de Nicanor, ou de l'Est, réservée à cette sorte de cérémonie (voyez Lightfoot, Hor. hebr. in Luc. ii, 22), et avait accompli sur elle les rites accoutumés. Rien n'empêchait désormais la mère du Christ d'offrir elle-même son Fils au Père céleste.

28. — *Et* (καὶ d'apodose, comme au v. 24, dans le sens de « tunc ») *ipse accepit eum...* Depuis son Incarnation, Jésus avait eu divers témoins, qui avaient proclamé son entrée dans le monde et chanté sa Rédemption : au ciel les anges, sur la terre Elisabeth, Jean-Baptiste, Zacharie, les pasteurs de Bethléem. Il en complète aujourd'hui le nombre. « Omnis ætas et uterque sexus eventorumque miracula fidem astruunt. Virgo generat, sterilis parit, mutus loquitur, Elisabeth prophetat..., utero clausus exultat, vidua confiteur, justus expectat ». S. Ambr. Expos. in Luc. h. l. — *In ulnas suas*. Siméon, dans son extase, arracha donc doucement l'enfant des bras de Marie ou de Joseph pour le presser dans les siens. De là le surnom de Θεοδόχος que les anciens écrivains grecs aiment à lui donner. « Beatæ manus quæ Verbum vitæ palpaverunt, et ulnæ quoque quas ad susceptionem paravit! »

29. Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace :

30. Quia viderunt oculi mei salutare tuum,

31. Quod parasti ante faciem omnium populorum ;

32. Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel.

29. Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur s'en aller en paix selon votre parole,

30. Puisque mes yeux ont vu le Sauveur qui vient de vous,

31. Que vous avez préparé pour être devant tous les peuples,

32. La lumière qui éclairera les nations et la gloire d'Israël votre peuple.

S. Greg. Nyss. in Cat. S. Thom. Quel tableau vraiment divin ! S. Luc l'a si bien tracé que les artistes n'ont eu qu'à le copier, et c'est ce qu'ont fait admirablement, parmi bien d'autres, van Eyck, le Guide, Rubens, fra Bartolomeo Phil. de Champaigne, Francia, Véronèse, fra Angelico, le Titien, Raphaël. Voyez dans la littérature apocryphe (Evang. de l'enfance, ch. vi, et Protévang. de S. Jacq. ch. xv) de curieuses légendes sur la manière dont Siméon reconnut le Messie. — *Benedixit Deum et dixit*. Inondé de consolations, éclairé plus que jamais par l'Esprit Saint, Siméon devenant tout à la fois prophète et poète, chante son sublime cantique, qui fut pour lui le chant du cygne, comme on l'a souvent répété.

29. — *Nunc dimittis*. Maintenant ! ou même, Enfin ! Rien désormais ne s'oppose à sa mort, puisqu'il a contemplé le Messie. Les exégètes ont justement observer que l'emploi du présent, « dimittis », corrobore l'idée exprimée par l'adverbe « nunc ». Siméon parle de sa mort comme d'une chose prochaine, dont le retard n'aurait aucune raison d'être, puisque la condition pour laquelle Dieu l'avait conservé sur la terre venait de s'accomplir. Le verbe du texte grec, ἀπολύεις, est encore plus expressif que celui de la Vulgate ; on s'en sert pour désigner la délivrance d'un prisonnier, l'action de licencier des troupes, de relever un soldat de son poste (voyez Bretschneider, Lex. man. s. v.). Il marque toujours un heureux affranchissement. Les classiques l'emploient aussi pour désigner la mort (voyez Rosenmüller, Schol. h. l.). Le pieux vieillard parle donc comme un homme pour lequel la vie présente était désormais un fardeau et la vie future un doux repos, une émancipation vivement désirée. — *Servum tuum, Domine*. Expressions corrélatives, surtout dans le texte grec, où en effet Dieu est appelé par S. Siméon δεσπότης, « here ». — *Secundum verbum tuum* ; l'oracle mentionné plus haut, 7. 26, par S. Luc. — *In pace*, non-seulement tout à fait rassuré sur l'avenir de son peuple (Euthymius), mais ayant ses desirs personnels entièrement comblés. Ce בְּשָׁלוֹם

(comp. Gen. xv, 45) à la fin du premier vers produit un effet admirable : il est en outre d'une incomparable suavité.

30. — Siméon nous fait connaître maintenant le motif de sa paix et de son bonheur : *Quia viderunt oculi mei...* Εἶδον mis en tête de la phrase, puis le pléonasmе emphatique « mes yeux ont vu » (comp. Job. xix, 27), renforcent singulièrement la pensée. L'heureux vieillard aurait pu dire aussi que ses bras avaient porté le Christ ; mais il mentionne de préférence la réalisation de la promesse divine, 7. 26, « non visurum se mortem nisi videret Christum ». — *Salutare tuum*, le salut messianique donné au monde par le Seigneur dans la personne de Jésus.

31. — *Ante faciem* (hébraïsme, לפני omnium populorum. Voilà bien la catholicité, l'universalité du royaume du Christ clairement opposée par un Juif à l'étroit particularisme de ses contemporains. Les Israélites d'alors, oubliant les oracles si nets (Cfr. Is. xlii, 43 ; xlii, 6 ; lxx, 7-10, etc.) qui avaient annoncé un Messie destiné à sauver tous les peuples sans exception, n'attendaient pour la plupart qu'un Sauveur dont les bienfaits seraient restreints à la nation théocratique. Siméon sort de ce cercle mesquin : le Christ chanté par lui ne sera pas un Rédempteur partiel, il procurera le salut du monde entier.

32. — Cependant, le Messie ne bénira pas tous les hommes de la même manière. Au point de vue de la vraie religion, l'humanité se partageait alors en deux catégories bien distinctes, Israël et les Gentils. Siméon termine son cantique par l'indication des faveurs spéciales que Jésus apportera à chacune d'elles. Pour les Gentils il sera *lumen ad revelationem*, une lumière qui éclairera leurs ténèbres, qui leur révélera la vérité. Cette image est parfaitement appropriée à l'état dans lequel se trouvait alors l'univers païen. « Avant la venue du Christ, dit S. Athanase (ap. Cat. D. Thom.), les nations, privées de la connaissance de Dieu, étaient plongées dans les dernières ténèbres... Mais le Christ faisant son apparition, ajoute S. Cyrille (ibid.), fut la

33. Et son père et sa mère admireraient ces choses que l'on disait de lui.

34. Et Siméon les bénit et dit à Marie sa mère : Cet enfant-là a été établi pour la ruine et la résurrec-

33. Et erat pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo.

34. Et benedixit illis Simeon, et dixit ad Mariam matrem ejus : Ecce positus est hic in ruinam, et in re-

lumière de ceux qui étaient dans les ténèbres de l'erreur, et que la main du démon avait étreints ; ils furent appelés par Dieu le Père à la connaissance du Fils, qui est la véritable lumière ». Comp. Is. xxv, 7 ; xlii, 6 ; xlix, 6 ; Matth. iv, 16. — Aux Juifs, Jésus-Christ procurera une gloire toute particulière, *gloriam plebis tuæ Israel* : gloire, parce que c'est à eux surtout qu'il avait été promis et donné directement (Cfr. Matth. i, 24 et le commentaire) ; gloire, parce qu'il est sorti de leurs rangs ; gloire aussi parce qu'il vivra et agira personnellement au milieu d'eux. Dans le temps et dans l'éternité leur titre de frères du Christ selon la chair sera pour eux un sujet de légitime fierté. — Tel est le « Nunc Dimittis », délicieux « joyau lyrique », poème d'une grande richesse malgré sa concision, puisqu'il résume l'histoire religieuse de tous les siècles à partir du Christ. Comme le « Magnificat », comme le « Benedictus », il a été conservé par S. Luc pour la consolation perpétuelle de l'Eglise ; aussi ces poèmes terminent-ils chaque jour trois des principaux offices liturgiques. Le cantique du saint vieillard Siméon continue et complète ceux de Marie et de Zacharie. On peut dire qu'il ouvre de plus vastes horizons : ceux-ci en effet étaient plus spécifiquement israélites, Marie n'ayant chanté l'Incarnation du Verbe qu'au point de vue d'elle-même et de son peuple, Zacharie s'étant également borné à louer le Sauveur d'Israël, tandis que, nous venons de le voir, Siméon est allé plus loin puisqu'il a célébré dans Jésus le Libérateur universel. — Le parallélisme du « Nunc dimittis » est moins parfait que celui des deux cantiques précédents ; il varie du reste presque à chaque verset. Synthétique au v. 29, antithétique au v. 32, il est simplement rythmique dans les vv. 30 et 34.

33. — *Et erat pater ejus et mater mirantes*. Sur cette construction étrange en apparence (l'auxiliaire au singulier, le participe au pluriel) et calquée sur le texte grec (ὁ... θαυμάζοντες), voyez Winer, Grammatik, p. 460. On trouve des exemples semblables dans Démosthène, Xénophon, etc. Les sujets sont envisagés d'abord isolément, puis simultanément. Au lieu de « pater ejus », les éditions ordinaires du texte grec portent Ἰωσήφ, d'après la plupart des témoins anciens. Néanmoins, la leçon de la Vulgate est soutenue par

d'importants manuscrits, tels que B, D, L, Sinait., et par Origène ; il est très probable qu'elle est authentique. — *Mirantes super his... de illo* (scil. Jesu). En entendant les paroles du saint vieillard, Marie et Joseph ne purent retenir leur admiration. Non qu'elles leur apprissent des choses nouvelles. A quel plus haut degré n'auraient-ils pas eux-mêmes excité l'étonnement de Siméon, s'ils lui eussent répété une faible partie des merveilles dont ils avaient été les auteurs et les témoins depuis quelques mois ! Ce qu'ils admiraient, c'étaient les circonstances prodigieuses qui accompagnaient chaque mystère de la vie du divin Enfant. Surtout, la manière dont le Seigneur manifestait Jésus à des cœurs aussi humbles que le leur les remplissait d'une surprise toujours croissante. Comme le dit fort bien un ancien (ap. Caten. græc.) : « rerum supernaturalium manifestatio, quoties renovatur, renovat in mente admirationem ».

34. — Après avoir achevé son chant d'allégresse et d'amour, Siméon « bénit » Marie et Joseph. Assurément il ne s'agit pas d'une bénédiction proprement dite : *Benedixit* (εὐλόγησεν) signifie en cet endroit « il les félicita, il les proclama bienheureux ». Comp. Bretschneider, Lex. man. s. v. εὐλόγῶ, et Gesenius, Thesaurus, s. v. בָּרַךְ. — Mais voici qu'il reçoit tout à coup d'en haut de nouvelles révélations. La lumière qu'il avait si admirablement chantée, il la voit assombrie par de prochains nuages. Alors, se tournant vers Marie (*ad Mariam matrem ejus* : la mère, dont l'affection est plus vive et plus tendre ; la mère, par opposition à Joseph, qui n'était que le gardien), il lui dit avec l'accent de la douleur : *Ecce positus est hic...* Ces paroles contiennent une prédiction très importante relativement à l'Enfant-Dieu. Ἰδοὺ, « ecce », est ici une exclamation de douloureux étonnement. « Positus est » : dans le grec, κείται, littéral. « jacet », mais avec le sens généralement admis de « destinatus est » (comp. Phil. i, 17 ; I Thess. iii, 3). Non que Jésus fût destiné dans le sens strict de cette expression à la ruine de personne au monde : au contraire, il est venu pour sauver et racheter tous les hommes. Il sera néanmoins une cause indirecte et involontaire de ruine pour un grand nombre. — *In ruinam* : on comprend sans peine de quelle ruine (d'après le texte grec, de quelle chute, εἰς πτώσιν)

surrectionem multorum in Israel;
et in signum cui contradicetur.

Isai. 8, 14; Rom. 9, 33; 1 Pet. 8, 7.

35. Et tuam ipsius animam pertransibit gladius, ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.

tion d'un grand nombre en Israël et pour être un signe auquel on contredira ;

35. Et un glaive traversera votre âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soit révélées.

Siméon veut parler : c'est d'une ruine spirituelle, d'une chute morale, soit en ce monde soit dans l'autre, pour tous ceux qui résisteront à Jésus. La résurrection mentionnée ensuite est de même nature : c'est, dès cette vie, l'élévation (ἐκ ἀνάστασιν, « in erectionem », par opposition à ἐκ πτώσιν), la régénération des âmes qu'avait abaissées le péché, la gloire céleste après la mort. — Cause involontaire de ruine pour les uns, cause directe de résurrection pour les autres, le Sauveur sera par là-même *in signum cui contradicetur*, ἐκ σημείων ἀντιλεγόμενον. Isaïe avait prédit avec non moins de clarté que Siméon ce caractère du Messie : « Et erit vobis in sanctificationem ; in lapidem autem offensiois et in petram scandali duabus domibus Israel, in laqueum et in ruinam habitantibus Jerusalem. Et offendent ex eis plurimi, et cadent, et conterentur, et capientur ». Is. VIII, 14 et 15. « Ouvrons l'Evangile, et surtout celui de S. Jean, où le mystère de Jésus-Christ est découvert plus à fond : c'est là plus parfait commentaire de la parole de Siméon. Écoutons murmurer le peuple : Les uns disaient, C'est un homme de bien ; les autres disaient, Non, il trompe le peuple... Les uns disaient, C'est le Christ ; les autres disaient, Le Christ doit-il venir de Galilée... ? Il y eut donc sur ce sujet une grande discussion... C'est un possédé, disaient les uns, c'est un fou ; pourquoi l'écouter davantage ? D'autres disaient, Ce ne sont pas là les paroles d'un possédé ? » Bossuet, 42^e Elévat. de la 48^e sem. (Voir les Elévat. 43-48). Du reste, quelques jours seulement après sa naissance Jésus était déjà en butte à la contradiction : il était une occasion de ruine pour Hérode, une cause de résurrection pour les bergers, pour les Mages et les âmes fidèles. La lutte s'est continuée dans le cours des siècles (comp. Hebr. XII, 3) ; de nos jours elle est plus ardente que jamais, et elle durera jusqu'à la fin du monde. Toujours l'humanité sera divisée en deux camps au sujet de Jésus et de son Eglise : le camp des amis et celui des ennemis.

35. — Objet de la haine et des contradictions d'un grand nombre, Jésus sera donc abreuvé d'amertumes : cela ressort clairement du v. 34. Mais, à la « Passion » du Christ, correspondra naturellement la « Compassion » de sa Mère, comme l'ajoute maintenant le saint vieillard : *Et tui ipsius ani-*

mam... L'âme est ici nommée pour le cœur, en tant qu'elle est le siège des affections, par conséquent de l'amour maternel. Voyez Bretschneider, Lex. man. au mot ψυχή, 3. Le glaive (dans le grec, ρομφαία, le long et large glaive des Thraces par opposition au glaive plus petit des Romains; voyez Hésychius s. v.) symbolise ici les vives et poignantes douleurs qui transpercèrent plus d'une fois le cœur de Marie pendant la vie de son divin Fils, mais qui le déchirèrent surtout au Calvaire, comme le chante l'Eglise :

Cujus animam gementem,
Contristatam et dolentem,
Pertransivit gladius.

Voyez Buthymius, h. l. Cette belle métaphore est tout à fait classique. Cfr. Wetstein, Hor. hebr. h. l. C'est donc à tort que S. Epiphane dans l'antiquité, Lightfoot dans les temps modernes, et quelques autres exégètes à leur suite, ont pris le mot glaive dans un sens littéral, et conclu des paroles de Siméon que Marie devait mourir de mort violente. Comme le dit fort bien le Vén. Bède expliquant ce passage, « nulla docet historia beatam Mariam ex hac vita gladii occasione migrasse; præsertim quum non anima, sed corpus, ferro soleat interfici. » Mais il est une autre interprétation plus étrange encore : elle consiste à voir dans la ρομφαία la désignation figurée d'un combat qui devait se livrer en Marie entre le doute et la foi au sujet de son Fils, comme si Jésus devait être momentanément un signe de contradiction même pour sa Mère ! Que plusieurs protestants contemporains adoptent ce sentiment, nous n'en sommes point surpris ; il est plus étonnant d'en rencontrer des traces chez d'anciens orthodoxes (voir des citations dans D. Calmet), et jusque dans les écrits de S. Augustin (Cfr. De quæst. Nov. et Vet. Testam. c. 73), car il ne peut s'appuyer ni sur le texte de S. Luc. ni sur le reste de l'histoire évangélique : aussi est-il justement rejeté par la plupart des commentateurs, quelle que soit du reste leur croyance. — *Ut revelentur ex multis...* Ces dernières paroles de la prophétie sont claires par elles-mêmes, mais les commentateurs ne sont pas d'accord pour déterminer leur enchaînement avec les propositions qui précèdent. Quelques-uns les rattachent seulement à « signum cui con-

36. Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser; elle était chargée de jours et n'avait vécu que sept ans avec son mari depuis sa virginité.

37. Restée veuve et arrivée à quatre-vingt-quatre ans, elle ne quittait point le temple et servait Dieu nuit et jour dans les jeûnes et la prière.

tradictur ». Jésus, disent-ils, par cela même qu'il sera un signe de contradiction, forcera ses ennemis de dévoiler les plus secrètes pensées de leur cœur. La prédiction relative à Marie étant dès lors comme isolée entre deux membres de phrase auxquels elle ne se rattache pas directement, on la met entre parenthèses. Mais nous croyons, avec d'autres exégètes, qu'il est plus naturel et plus conforme à la liaison des pensées d'envisager cette proposition finale de Siméon comme la conclusion, la conséquence des trois précédentes prises ensemble. La prophétie entière forme une strophe à quatre membres :

Ecce positus est hic... in Israël,
et in signum cui contradictur,
et tui ipsius animam pertransibit gladius :
ut reveleantur... cogitationes.

Les trois premiers membres constituent un tout inséparable : Marie aura beaucoup à souffrir à cause des contradictions dont son Fils sera l'objet; ces contradictions proviendront du rôle même de Jésus par rapport à Israël. Toutes ces choses réunies auront pour conséquence la manifestation des cœurs. En prenant parti pour ou contre le Christ, les hommes dévoileront nécessairement ce qu'ils pensent et ce qu'ils veulent, leurs intentions et leurs affections les plus cachées.

3^e Sainte Anne.

36 et 37. — Siméon se tait; son rôle évangélique est terminé. Une ancienne légende le fait même expirer de bonheur en cet instant aux pieds de l'Enfant Jésus. Alors s'approche Anna... *filia Phanuel, de tribu Aser*. « L'évangéliste, s'écrit Théophylacte, s'arrête avec complaisance à représenter sainte Anne! » S'il nous indique non-seulement le nom de cette pieuse femme, mais encore celui de son père et celui de sa tribu, serait-ce à cause de leur sens figuratif? M. Schegg (Evangel. nach Lukas, t. I, h. 1.) l'a pensé : « Comme Anne (חַנָּה, *Chanah*) signifie Grâce, Phanuel (פְּנִיָּהוּ) Visage de Dieu, et Aser (אַשֶּׁר, *Ascher*) l'Heureux, on pouvait trouver dans cette triple appellation une convenance

36. Et erat Anna prophetissa, filia Phanuel, de tribu Aser : hæc processerat in diebus multis, et vixerat cum viro suo annis septem a virginitate sua.

37. Et hæc vidua usque ad annos octoginta quatuor, quæ non discedebat de templo, jejuniis et obsecrationibus serviens nocte ac die.

merveilleuse. Tout cela s'était vérifié dans Anne : ces noms contenaient son histoire. » Mais le raisonnement nous paraît plus ingénieux que vrai. Le texte sacré ajoute qu'Anne était *prophetissa*, c'est-à-dire une *Nebia* (נְבִיאָה) ou prophétesse dans le sens strict. Elle avait reçu, elle aussi, des lumières surnaturelles qui, pour la plupart, concernaient sans doute le Messie : le v. 38 semble du moins l'indiquer. S. Luc insiste encore sur l'âge avancé de son héroïne, *processerat in diebus multis* (voyez I, 7 et l'explication); il précise le temps qu'elle avait vécu dans le mariage, *cum viro suo septem annis*; puis il relève sa qualité de veuve, et de sainte veuve : *vidua erat usque ad annos octoginta quatuor* (Le « *textus receptus* » porte ως, « quasi »; mais les manuscrits A, B, L, Z, etc., ont έως comme la Vulgate). Ce dernier chiffre a occasionné une division parmi les exégètes, les uns pensant qu'il désigne l'âge total de sainte Anne à cette époque de sa vie; les autres, à la suite de S. Ambroise, l'appliquant seulement aux années de son veuvage. En supposant, d'après cette seconde hypothèse, qu'Anne se fût mariée à 45 ans, selon la coutume juive, elle aurait été alors âgée de 106 ans (45 + 7 + 84). Mais nous croyons le premier sentiment plus probable. — Dans l'antiquité le veuvage était beaucoup plus rare qu'aujourd'hui : les femmes se mariaient presque toujours, du moins lorsqu'elles étaient encore jeunes à la mort de leur premier mari. Anne, comme Judith, fut une glorieuse exception à cette règle; et elle usait de sa liberté pour servir Dieu avec une plus grande perfection. — *Non discedebat de templo*. Faut-il prendre ces mots à la lettre, et supposer que sainte Anne avait réellement sa résidence dans quelqu'une des annexes du temple? Ou bien, ne vaut-il pas mieux croire que l'écrivain sacrés a employés par hyperbole, pour dire que la pieuse veuve passait une grande partie de ses journées dans les sacrés parvis (comp. xxiv, 53; Act. II, 46)? Nous inclinons davantage vers cette seconde interprétation. On voit par là, dans tous les cas (*jejuniis et obsecrationibus*...), qu'Anne

38. Et hæc, ipsa hora superveniens, confitebatur Domino; et loquebatur de illo omnibus qui expectabant redemptionem Israël.

39. Et ut perfecerunt omnia secundum legem Domini, reversi sunt

38. Et survenant, elle aussi, à cette même heure, elle louait le Seigneur et parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

39. Et lorsque ils eurent tout accompli selon la loi du Seigneur, il

était morte au monde et qu'elle ne vivait que pour Dieu. Elle réalisait d'avance le portrait de la vraie veuve tracé par S. Paul, 1 Tim. v, 5. « Elle persévérerait dans son incessante adoration la nuit aussi bien que le jour. Quoiqu'elle eût depuis bien longtemps dépassé l'âge où les macérations corporelles forment un élément important de la sainteté, néanmoins sa vie était un jeûne continu. Si la prière était l'œuvre de sa vie, la pénitence en était la récréation. » Faber, Bethlehem, p. 225.

38. — *Et hæc... superveniens* (bonne traduction du verbe *ἐπισπᾶσα*, si cher à S. Luc qu'il s'en sert jusqu'à dix-huit fois, tandis que les autres écrivains du Nouveau Testament ne l'emploient que deux fois). Poussée, comme Simeon, par un vif mouvement du divin Esprit qui résidait en elle, Anne survint *ipsa hora*, c'est-à-dire à peu près au même moment que le saint vieillard, au moment où Marie et Joseph allaient accomplir la cérémonie du rachat de l'Enfant; et, reconnaissant à son tour dans ce nouveau-né le Libérateur d'Israël, le Messie, elle se mit à glorifier hautement le Seigneur. — *Confitebatur*, comme *ἐνθουσιολογεῖτο*, correspond à l'hébreu *הדרה*, « laudibus celebravit »; l'expression grecque, qui signifie littéralement « vicissim confiteri », fait allusion aux louanges antérieures de Simeon. « Laudabat Dominum confirmans ea quæ a Simeone dicta fuerant », Maldonat. — Depuis lors, sainte Anne mit toute sa joie à parler de Jésus (*de illo* : ce pronom désigne évidemment le Sauveur, d'après l'idée) à tous ceux qui attendaient le Messie. L'imparfait *loquebatur* indique des actes répétés. Au lieu de *redemptionem Israël*, le grec porte *λύτρωσιν ἐν Ἰερουσαλὴμ*, ou d'après divers manuscrits et versions, *λύτρωσιν Ἰερουσαλὴμ*. — L'épisode est clos brusquement par ce détail, et S. Luc nous ramène à Nazareth, à la suite de la sainte Famille.

7. Vie cachée de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Nazareth. II, 39-52. (Parall. Matth. II, 23).

Ce nouveau paragraphe s'ouvre par un abrégé de l'Enfance du Sauveur, §§ 39 et 40, et il se termine par un abrégé de son adolescence, §§ 51 et 52. Encadré pour ainsi dire

entre ces deux sommaires, se déploie un ravissant tableau, qui expose l'unique événement qu'il ait plu à l'Esprit Saint de nous conserver de la vie cachée du divin Rédempteur.

1° Abrégé de l'enfance de Jésus. §§ 39 et 40.

39. — Ce verset forme une transition entre le mystère de la présentation de Jésus au temple et celui de son obscure retraite à Nazareth. — *Ut perfecerunt omnia secundum legem*. Nous avons vu plus haut, en expliquant les versets 22-24, ce que la loi mosaïque exigeait des mères et de leurs premiers-nés. Avant de passer à un autre épisode, l'évangéliste a soin de dire que Marie et Joseph furent fidèles à toutes ses prescriptions. — *Reversi sunt... in civitatem suam*. Bethléem était la « cité de David », leur ancêtre, v. 4, et ils n'y étaient venus qu'en passant, pour obéir à un décret de César, ou plutôt aux vues de la divine Providence; mais Nazareth était leur propre cité, celle où ils étaient depuis longtemps fixés (Cfr. I, 56) : ils y reviennent donc aussitôt qu'il n'y a plus rien pour les retenir en Judée. — Tout paraît très-simple dans ce détail, et pourtant quelles difficultés n'a-t-il pas créées ! Ici en effet se dresse devant nous la grosse question de l'accord à établir entre les récits de S. Matthieu et de S. Luc touchant l'Enfance de Jésus. Chacune des deux narrations peut se réduire à cinq faits distincts. D'après le premier Évangile, chap. II, il y a 1° la naissance de Jésus à Bethléem, 2° l'adoration des Mages dans cette même bourgade, 3° la fuite en Égypte, 4° le massacre des SS. Innocents, 5° le retour d'Égypte et l'établissement de la Sainte Famille à Nazareth. D'après S. Luc, II, 4-39, il y a 1° la naissance de Jésus à Bethléem, 2° l'adoration des bergers, 3° la circoncision, 4° la Purification de Marie et la Présentation de Jésus au temple, 5° le retour de la Sainte Famille en Galilée. A part le premier et le dernier fait, tout diffère dans les deux récits; bien plus, et là se trouve précisément le nœud de la difficulté, tandis que S. Matthieu conduit Jésus, Marie et Joseph de Bethléem en Égypte avant de les ramener à Nazareth, S. Luc semble affirmer en termes exprès que, partis de Bethléem, ils revinrent tout droit à Naza-

retournèrent en Galilée, à Nazareth leur ville.

40. Et l'enfant croissait et se forti-

in Galilæam in civitatem suam Nazareth.

40. Puer autem crescebat, et con-

reth. A la suite de Celse et de Porphyre (comp. S. Epiph. Hær. II, 8), les rationalistes contemporains ne manquent pas d'opposer ici S. Matthieu à S. Luc, tantôt pour rejeter l'un des récits aux dépens de l'autre (Schleiermacher, Schneckenburger, etc.), tantôt pour les rejeter l'un et l'autre (Strauss, Leben Jesu, 1835, § 34 et 35). Meyer lui-même, quoique beaucoup moins avancé, assure que « la conciliation est impossible. » Alford, tout croyant qu'il fût, n'a pas craint de dire : « Dans l'état actuel des deux relations, il n'est pas du tout possible de suggérer une méthode satisfaisante pour les unir. Quiconque l'a essayé a violé, dans quelque partie de son hypothèse, la probabilité ou le sens commun. » Quoique nous suivions, comme exégète catholique, des règles de critique autrement sévères que celles auxquelles est astreint un ministre anglican, nous avouons ne rien comprendre à cette impossibilité prétendue de conciliation. Du reste, en dehors du camp rationaliste, c'est presque à l'unanimité des voix que les commentateurs nient l'existence d'une opposition réelle entre les deux évangélistes. — 1. On conçoit d'abord sans peine que les écrivains sacrés n'aient pas raconté absolument les mêmes faits : S. Matthieu a choisi de préférence ceux qui rentreraient davantage dans son plan (voyez notre commentaire de Matth. II, 22, p. 64) ; S. Luc a inséré dans sa narration ceux qu'il trouva dans les documents dont il se servait. — 2. La concorde s'opère de la manière la plus simple pour les premiers événements : Jésus naît à Bethléem d'après les deux évangélistes ; il est adoré par les bergers, puis circoncis le huitième jour, d'après S. Luc. Elle existe aussi pour le dernier fait, le séjour à Nazareth, que S. Matthieu et S. Luc relatent de concert. — 3. Pour harmoniser entre eux les autres événements, on a inventé trois principaux systèmes qui montrent, chacun à sa manière, que les deux narrations ne sont nullement inconciliables. 1^o Entre la Circoncision de Jésus et sa Présentation au temple, c'est-à-dire entre les versets 24 et 22 du second chapitre de S. Luc, on insère Matth. II, 1-21, par conséquent l'adoration des Mages, la fuite en Egypte, le massacre des SS. Innocents et le retour d'Egypte. Avant de rentrer à Nazareth, Marie se serait arrêtée à Jérusalem pour se faire purifier et pour racheter l'Enfant Jésus. 2^o On place la visite des Mages entre la Circoncision et la Purification. A la suite de ce dernier mystère, on ramène la Sainte Famille à

Bethléem pour quelques jours : puis ont lieu successivement les mystères de la fuite en Egypte, du massacre des SS. Innocents et de l'installation définitive à Nazareth. 3^o Tout se passe d'abord comme le raconte S. Luc jusqu'à la Présentation inclusivement. Les Mages viennent ensuite adorer Jésus à Bethléem, où ses parents l'avaient rapporté au sortir de Jérusalem. Après cela, les autres faits racontés par S. Matthieu ont lieu à tour de rôle jusqu'à ce que finalement Jésus, Marie et Joseph s'établissent à Nazareth. — C'est à cette troisième hypothèse que nous donnons la préférence. La première a un double inconvénient. D'abord elle accumule bien des événements dans l'intervalle restreint d'environ trente-deux jours. A la rigueur, il est vrai, quelques semaines suffisent pour tout ce que rapporte S. Matthieu, y compris la fuite et le séjour en Egypte ; car, de Bethléem, on pouvait atteindre en quelques jours la frontière égyptienne. Néanmoins il est peu vraisemblable que l'exil de la Sainte Famille n'ait duré qu'environ deux semaines. De plus, ce système s'accorde difficilement avec le récit de S. Matthieu : comment Marie et Joseph auraient-ils osé porter l'Enfant Jésus à Jérusalem si tôt après le massacre des SS. Innocents, quoique le roi Hérode fût mort ? La seconde hypothèse a cela de fâcheux qu'elle scinde en plusieurs parties, pour faire de ces débris une espèce d'entrelacs, des narrations dans lesquelles les événements paraissent avoir une suite très-logique. La troisième, au contraire, laisse les récits dans leur intégrité primitive, puisqu'elle se borne à placer celui de S. Matthieu après celui de S. Luc de la façon la plus naturelle : aussi est-elle la plus généralement admise. — Ainsi donc, les deux évangélistes ne se contredisent pas, mais ils se complètent l'un l'autre. S. Luc, n'ayant pas l'intention de rapporter la visite des Mages et ses douloureuses conséquences, a très bien pu conduire directement la Sainte Famille de Jérusalem à Nazareth, sans exclure des voyages intermédiaires. Les historiens profanes usent fréquemment de cette liberté et personne ne songe à leur en faire un crime. — Voyez sur cette question S. August., De consensu Evangel.; Wieseler, Chronol. Synopse der vier Evangelien, Hambourg 1843, p. 152 et ss.; Dehaut, l'Evangile expliqué, défendu, 5^e édit. t. I, p. 343 et ss.; Farrar, the Life of Christ, 23^e édit., t. I, p. 17 et ss.; Maldonat, Comment. in Matth. II, 13, 22, 23.

40. — Puer (τό παιδίον, le petit enfant) au-

fortabatur, plenus sapientia : et gratia Dei erat in illo.

41. Et ibant parentes ejus per omnes annos in Jerusalem, in die solemnī Paschæ.

Exod. 23, 15 et 34, 18; Deut. 16, 1.

42. Et cum factus esset annorum

fiat, plein de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.

41. Or ses parents allaient tous les ans à Jérusalem au jour solennel de Pâque.

42. Et lorsqu'il fut âgé de douze

tem crescabat... L'évangéliste résume dans ces quelques lignes les douze premières années de Notre-Seigneur Jésus-Christ : il les représente d'une manière générale comme un temps de croissance et de développement unversel, ainsi que cela a lieu pour tous les hommes. Comp. Justin M., Dial. c. Tryph. c. LXXXVIII. Après *ἐξαγαγέτω, confortabatur*, le « *textus receptus* » ajoute *πνεύματι*; mais ce mot, qui manque dans d'importants manuscrits (B, D, L, Sinait., etc.) et dans plusieurs anciennes versions (Vulg. Ital., sah., copt., arm., sax.), est probablement une glose provenant du chap. 1, v. 80. — *Plenus sapientia*. Sous les dehors d'un humble petit enfant, Jésus cachait une infinie sagesse, par suite de son union au divin Logos. Voyez l'explication du v. 52. Dans le grec, le participe présent *πληρούμενον* semblerait indiquer une effusion perpétuelle et constamment répétée de la Sagesse divine sur l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comp. Schegg, h. l. — *Gratia Dei erat in illo*, ou mieux « *in illum* » (*ἐν αὐτό*), avec l'accusatif du mouvement, ce qui est plus énergique. La faveur de Dieu reposait donc, ou plutôt, descendait visiblement sur le Fils de Marie : le Seigneur mettait dès lors toutes ses complaisances en cet Enfant béni. Combien la pensée deviendrait fade si l'on voyait dans *χάρις Θεοῦ*, à la suite de quelques exégètes (Raphel, Wolf, etc.), l'indication des bonnes grâces corporelles de Jésus ! — S. Luc avait fait précédemment une remarque analogue à propos du Précurseur, 1, 66 et 80. Mais quelle différence entre la croissance de S. Jean et celle du Christ ! Là du reste on disait seulement que la main de Dieu était avec le fils de Zacharie, tandis qu'ici c'est la grâce même de Dieu qui réside en Jésus.

2^o Jésus parmi les Docteurs. §§. 41-50.

« L'évangéliste montre maintenant la vérité de ce qu'il vient de dire. » S. Cyrille ap. Cat. D. Thomæ. S. Luc relève en effet par une gracieuse et touchante anecdote la sagesse toute divine de Jésus. Cet épisode a d'autant plus de prix pour nous qu'il contient la première manifestation personnelle du Sauveur, qu'il nous permet de jeter un respectueux regard au plus profond de son âme et de sa vie d'enfant, et qu'il est unique

dans les saints Evangiles. Il est vrai que la littérature apocryphe a essayé de tirer le voile qui recouvre les premières années de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'elle abonde en informations sur la vie cachée de Nazareth. Mais, à part quelques traits que l'on peut comparer avec S. Jérôme, Epist. ad Lætam, à un peu d'or dans beaucoup de boue, quelle pauvre idée ne nous donne-t-elle pas de l'Enfant-Dieu ! Un étalage théâtral de miracles inutiles, des fables choquantes, un Jésus qui n'est ni humble, ni obéissant, ni simple, qui pose devant tout le monde, voilà ce qu'on y trouve. La Providence a permis que ces livres étranges arrivassent jusqu'à nous, pour qu'on vit mieux la différence qu'il y a entre les Evangiles du ciel et les Evangiles de la terre. Voyez les ouvrages déjà cités de Hofmann, de Brunet, et les recueils de Fabricius, de Thilo, de Tischendorf.

41. — Ce verset et le suivant contiennent les détails préliminaires du récit. *¶ Ibant parentes ejus...* Premier détail, d'une nature plus générale. Chaque année (*κατ' ἔτος* du texte grec est une ellipse pour *καθ' ἑαυτὸν ἔτος*), à l'occasion de la fête de Pâque (le grec porte simplement *τῇ ἑορτῇ* au lieu de *in die solemnī*), les parents de Jésus faisaient donc un pèlerinage à Jérusalem. Mais il est à croire que l'évangéliste abrège en cet endroit, et que, s'il se borne à mentionner la Pâque, c'est parce que l'incident qu'il raconte eut lieu pendant cette solennité. En effet, d'après la loi juive c'était trois fois par an, à Pâque, à la Pentecôte et pour la fête des Tabernacles; que les Israélites devaient visiter le sanctuaire et resserrer ainsi les liens qui les attachaient à la théocratie. Cfr. Ex. xxiii, 14 et ss.; xxxiv, 23; Deut. xvi, 16; Michælis, Mosaisch. Recht, § 183. Il n'y avait d'exception que pour les malades, les vieillards, les petits enfants et les femmes. Mais celles-ci, par esprit de piété, allaient souvent célébrer au moins la fête de Pâque à Jérusalem. Comp. I Reg. 1, 7; Matth. xxvii, 55; Marc. xv, 4; Luc. xxiii, 55. Hillel avait même prétendu rendre cette assistance obligatoire pour elles. Dans tous les cas, nous ne sommes nullement surpris de voir que Marie accompagnait son saint époux à Jérusalem « *per singulos annos.* »

42. — *Cum factus esset annorum duodecim...* Cet âge avait chez les Juifs, par suite d'un

ans, ils montèrent à Jérusalem selon la coutume au jour de la fête.

43. Et tandis qu'ils revenaient après que les jours de la fête furent passés, l'enfant Jésus demeura à Jérusalem et ses parents ne s'en aperçurent point.

44. Et pensant qu'il était avec ceux de leur compagnie, ils marchè-

duodecim, ascenditibus illis Jerosolymam, secundum consuetudinem diei festi,

43. Consummatisque diebus, cum redirent remansit puer Jesus in Jerusalem, et non cognoverunt parentes ejus.

44. Existimantes autem illum esse in comitatu, venerunt iter diei,

antique usage qu'on rattachait à divers traits de la vie de Moïse, de Salomon, etc., une importance capitale. Enfant ou קטון (katôn, petit) avant de l'atteindre, on devenait homme, איש (isch) גדול (gadôl, grand) après l'avoir franchi; mais surtout, l'on devenait vers cette époque Ben-haithôrah בן-היתורא, « filius legis » ou Bar-mitz'vah (בר-מצוה, « filius præcepti »), c'est-à-dire qu'on était soumis à toutes les prescriptions de la loi mosaïque, parce qu'on était censé désormais assez fort pour les observer même dans ce qu'elles avaient de plus onéreux. Par conséquent, à douze ans révolus, le jeune Israélite était tenu aux jeûnes, et aux pèlerinages dont nous avons parlé. Suit-il de là que le voyage décrit en cet endroit par S. Luc serait le premier de ceux que Jésus fit à Jérusalem après sa Présentation au temple? Divers exégètes contemporains l'ont admis (von Burger, Abbott, etc.). Mais il nous paraît plus naturel de croire avec S. Augustin, Maldonat, Luc de Bruges, Jansénius, etc., que ses parents ne s'étaient pas séparés de lui à leurs pèlerinages antérieurs. La circonstance d'âge est tout à fait accessoire dans le récit de l'évangéliste. — *Ascendentibus illis...* Les manuscrits A, B, K, L, Sinait., etc., ont de même ἀναβαινόντων, au participe présent. D'autres témoins anciens ont au contraire ἀναβάντων au participe aoriste, comme le « text. receptus » : cette leçon donne un sens plus clair à la phrase. Le mot *Jerosolymam* (remarquez cette nuance : dans les vv. 41 et 43 on lit « Jérusalem ») est rejeté par plusieurs critiques; il est omis en des manuscrits ou versions qui font autorité.

43 et 44. — Jésus perdu à Jérusalem, vv. 43-45. — *Consummatisque diebus*. Dans le grec. καὶ τελευσάντων τὰς ἡμέρας, « quum consummasset dies ». Les fêtes pascales duraient toute une octave (Cfr. Ex. xii, 15; Lev. xxiii, 3 et s.; Deut. xvi, 3), et il est fort probable, d'après l'expression de S. Luc, que Marie et Joseph demeurèrent huit jours entiers à Jérusalem avant de songer au départ. Néanmoins on pouvait aussi se mettre en route dès le troisième jour, quand la partie

la plus importante de la solennité était passée. — *Remansit puer Jesus*. Il resta, comme il l'explique lui-même un peu plus bas, v. 49, parce que « les affaires de son Père » l'exigeaient; il n'avertit point sa Mère ni S. Joseph, parce qu'il entraînait dans les desseins secrets de Dieu qu'ils fussent éprouvés par sa perte momentanée. — *Non cognoverunt parentes ejus*. Dans le « text. receptus », οὐκ ᾔγνωσαν τὸν πατέρα καὶ τὸν μητέρα αὐτοῦ. Les manuscrits B, D, L, Sin. et plusieurs versions ont la même leçon que la Vulgate. Voyez le v. 33 et l'explication. Il semble d'abord bien étrange que Marie et Joseph aient été ainsi séparés de Jésus, et qu'ils aient ensuite quitté Jérusalem sans l'avoir retrouvé. Mais tout s'explique aisément si l'on se représente les circonstances parmi lesquelles eut lieu la disparition de l'Enfant. La sainte Famille ne voyageait pas isolément (Cfr. v. 44); elle revenait à Nazareth avec une caravane composée de nombreux pèlerins galiléens. Or, le départ d'une caravane orientale est aussi lent et confus qu'il est bruyant. Souvent donc, la jeunesse impatiente prend les devants, et l'on se retrouve à la prochaine station; les mères le savent et ne s'inquiètent pas. Ou encore, fût-on parti ensemble, des groupes variés ne tardent pas à se former. Les femmes et les hommes âgés chevauchent habituellement sur des ânes; les hommes et les jeunes gens vont à pied; mille incidents ralentissent ou accélèrent la marche; les enfants, qui courraient d'abord à côté de leur père, s'attachent bientôt à un groupe voisin (voir Abbott, Luke, p. 24); Tholuck, Glaubwürdigkeit der evang. Gesch. p. 245 et s.). N'oublions pas, du reste, que nous sommes en Orient, où, à douze ans, on est déjà souvent traité comme un jeune homme. Enfin Marie et Joseph connaissaient Notre-Seigneur, et, si sa sagesse avait éclaté à tous les yeux dès ses années les plus tendres, personne n'en avait autant de preuves que sa Mère et son gardien. Pour toutes ces raisons, auxquelles nous pouvons ajouter encore à la suite d'Euthymius l'économie de la divine Providence (κατὰ θέλαν οἰκονομία), Marie et Joseph ne

et requirebant eum inter cognatos et notos.

45. Et non invenientes, regressi sunt in Jerusalem, requirentes eum.

46. Et factum est post triduum invenerunt illum in templo, sedentem in medio doctorum, audientem illos, et interrogantem eos.

rent durant un jour, puis ils le cherchèrent parmi leurs parents et leurs connaissances.

45. Et ne le trouvant pas, ils revinrent à Jérusalem pour le chercher.

46. Et après trois jours ils le trouvèrent dans le temple; assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant.

furent point trop surpris de l'absence de Jésus, pensant à bon droit *illum esse in comitatu*. Le mot grec συνοδία (de σύν, et ὁδός, chemin) signifie premièrement « iter a pluribus simul occupatum, » Rosenmüller; mais il désigne aussi par synecdoche, et c'est ici le cas, les personnes mêmes avec lesquelles on voyage. Comp. l'hébreu אֲרֻכָּה, Gen. xxxvii, 25. — Cependant, après une journée de marche (*l'iter diei* correspond en Orient à 6 ou 7 heures) durant laquelle l'Enfant n'avait pas reparu, la caravane fit halte pour la nuit, et les membres de chaque famille se réunirent en vue d'un campement commun. C'est alors que Marie et Joseph, voyant que Jésus ne les rejoignait pas, se mirent à le rechercher parmi les différents groupes (*requirebant*, ἀναζητοῦν, ce verbe composé dénote une grande sollicitude).

45. — Après de vaines démarches, ils reprirent tristement le chemin de Jérusalem. Il est probable cependant que ce ne fut pas le soir même, mais seulement le lendemain matin; autrement, ils auraient couru le risque de croiser sans l'apercevoir celui qu'ils cherchaient. — Le participe *requirentes eum* nous montre les saints époux recommençant leurs investigations douloureuses dès l'endroit où ils s'étaient arrêtés et les continuant tout le long de la route jusqu'à Jérusalem. Ce jour-là, le glaive de douleur prédit par Siméon dut se retourner cruellement dans l'âme de Marie!

46. — Jésus retrouvé dans le temple, *yt. 46-50. — Post triduum invenerunt...* Cette manière de parler est toute hébraïque et correspond à « die tertio. » Comp. Matth. xxvii, 63. De plus, ce n'est pas le retour des parents de Jésus à Jérusalem, comme le veulent de Wette, Baumgarten-Crusius, etc., mais leur départ, qui sert de « terminus a quo » à la numération. Le premier jour, ils quittèrent la ville sainte et se dirigèrent vers le Nord; le second jour, ils vinrent à Jérusalem; le troisième, ils retrouvèrent le Sauveur. — *In templo*; ἐν τῷ ἱερῷ, dit le texte grec. Jésus n'était donc pas dans le ναός, ou sanctuaire proprement dit, mais dans une

des dépendances du temple. Parmi les nombreuses constructions désignées sous le nom de ἱερόν, se trouvaient des appartements qui servaient pour les cours académiques des Rabbins: c'est dans une de ces salles que fut retrouvé Jésus. — L'évangéliste décrit son attitude en termes pittoresques, qui font revivre la scène sous nos yeux: *sedentem in medio Doctorum*. Il est assis parmi les Docteurs, non toutefois, comme l'un d'eux, « super cathedram Moysi, » ainsi que le croient à tort les peintres (ceux qui ont le mieux représenté cette scène, sont Giotto, Ferrari, Bernardino Luini, Pinturicchio, Jean d'Udine, Valentin), mais sur une natte, à la façon des écoliers orientaux. Il est vrai qu'il ne se bornait pas à écouter l'enseignement des Rabbins, puisque le texte sacré ajoute expressément qu'il prenait lui-même la parole pour les interroger; mais en cela encore il agissait plutôt comme un étudiant que comme un maître. En effet, la méthode rabbinique favorisait beaucoup les questions et les objections des élèves: on le voit à chaque page du Talmud. « J'ai beaucoup appris des Rabbins mes maîtres, disait un ancien professeur juif; j'ai appris davantage encore des Rabbins mes collègues; mais c'est auprès de mes élèves que j'ai le plus appris. » Comp. Lightfoot, Hor. hebr. in Luc. II, 46; T. Robinson, l. c., p. 201. Du reste, notre opinion est celle des Pères (comp. Orig. h. l.; S. Greg. Pastoral. III, 26; Maldonat et D. Calmet), et l'idée contraire serait absolument opposée à l'esprit de Jésus enfant. — Quel était l'objet des interrogations de Jésus? On peut le conjecturer par la suite de sa vie: « Que pensez-vous du Christ? demandera-t-il plus tard aux Docteurs juifs. De qui est-il fils? » Les questions de l'enfant étaient sans doute de même nature que celles de l'homme parfait. Un Évangile apocryphe suppose que Jésus se mit à exposer aux Rabbins émerveillés le nombre des sphères et des corps célestes, leur nature et leurs opérations, à leur expliquer la physique, la métaphysique, l'hyperphysique et l'hypophysique! Cfr. Evang. infantis arabicum, ch. XLVIII-LII. Voir dans Sepp,

47. Et tous ceux qui l'entendaient étaient émerveillés de sa sagesse et de ses réponses.

48. Et en le voyant ils furent étonnés. Et sa mère lui dit : Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi envers nous ? voilà que votre père et moi, pleins de douleur, nous vous cherchions.

49. Et il leur dit : Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas

47. Stupebant autem omnes qui eum audiebant, super prudentia et responsis ejus.

48. Et videntes admirati sunt. Et dixit mater ejus ad illum : Fili, quid fecisti nobis sic ? ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te.

49. Et ait ad illos : Quid est quod me quærebatis ? nesciebatis quia in

Leben Jesu, I, § 47, de curieuses hypothèses sur les Docteurs juifs qui pouvaient se trouver alors auprès de Jésus.

47. — *Stupebant* : ἐξίσταντο, l'étonnement les mettait hors d'eux-mêmes. — *Super prudentia et responsis ejus*. Peut-être y a-t-il ici la figure nommée « hendiadys », de sorte que ἐν τῇ συνέσει καὶ ταῖς ἀποκρίσεσιν serait pour ἐν τῇ συν. τῶν ἀποκρίσεων. Mais on peut s'en tenir aussi à la traduction littérale du texte grec : « prudentia » représenterait l'objet le plus général de l'admiration, et « responsis » son objet spécial. L'historien Josèphe, toujours prompt à parler de lui-même, raconte, Vita, c. 1, qu'à l'âge de 44 ans il étonnait tout le monde par la précocité et la profondeur de son intelligence, à tel point que les prêtres et les docteurs aimaient à lui poser des questions sur la loi mosaïque. Mais qu'était la sagesse d'un enfant des hommes comparée à celle de Jésus ! La réponse de Notre-Seigneur à sa Mère, v. 49, nous fera comprendre la profondeur de celles qu'il faisait aux Rabbins.

48. — *Videntes admirati sunt*. A leur tour, Joseph et Marie s'étonnent. « Non sicut alii, propter prudentiam et responsa ejus : nam ejus prudentiam scientiamque non ignorabant (comp. le v. 37 et l'explication) ; sed quod cum præter opinionem in medio doctorum disputantem reperissent », Maldonat, h. l. Aussi l'évangéliste a-t-il ajouté « videntes ». — *Dixit mater ejus ad illum*. Dans le grec, πρὸς αὐτὸν est mis en avant d'une manière emphatique. C'est Marie qui prend la parole et point Joseph : trait parfaitement naturel, car l'affection d'une mère est plus vive que celle d'un père, à plus forte raison que celle d'un père adoptif. Plusieurs anciens interprètes (Salmeron, Maldonat, etc.) supposent délicatement que la sainte Vierge attendit, pour faire part à Jésus de ses angoisses maternelles, que l'assemblée au milieu de laquelle elle l'avait trouvé se fût dissoute. Dans cette hypothèse, la petite scène qui va suivre n'aurait eu pour témoins que les mem-

bres de la Sainte Famille. — *Fili, quid (τὶ pour διὰ τί, « quare ») fecisti nobis sic ?* Cet ὅτως dit beaucoup ! Jamais encore Jésus n'avait contristé ses parents. Dans l'exclamation qui s'échappe si spontanément du cœur de Marie, des écrivains protestants et rationalistes ont voulu trouver de la dureté. Nous avons beau chercher, nous n'y trouvons que l'expression d'un sentiment de tendre affection, uni au plus profond respect. Voyez Luc de Bruges, h. l. Marie ne se plaint pas directement ; elle se borne à laisser parler les faits, qui étaient si pleins d'éloquence : *dolentes quærebamus te*. Le mot grec qui correspond à « dolentes » (δυνώμενοι) est d'une grande énergie : il désigne des douleurs aussi vives que celles de l'enfantement. L'imparfait ἐζητούμεν renforce également la pensée, car il indique de longues et pénibles recherches.

— *Pater tuus et ego*. Marie se nomme humblement après S. Joseph, et elle donne au gardien de Jésus la glorieuse appellation de père. C'était le titre qu'il portait au sein de la famille, comme devant l'opinion publique ; et il la méritait par la générosité de son amour à l'égard du divin Enfant. Comp. Bossuet, 5^e Elevat. de la xx^e semaine.

49. — *Ait ad illos*. Marie avait parlé au nom de S. Joseph non moins qu'en son propre nom : c'est pourquoi Notre-Seigneur leur adresse collectivement sa réponse. Cette réponse est pour nous d'un prix infini, non-seulement à cause de son immense portée, de ses leçons pleines de gravité, mais aussi parce qu'elle contient la première parole évangélique de Jésus, bien plus, la seule parole que les SS. Evangiles aient conservée de ses trente premières années. Le rationalisme, qui ne sait rien respecter, l'a également attaquée, prétendant que Jésus y fait preuve de raideur et même d'insubordination à l'égard de sa mère et de son père adoptif ; tandis qu'elle est au contraire admirable à tous égards et vraiment digne de Jésus. Noble et simple en même temps, alliant à un haut degré la majesté et l'humilité, elle ne convient pas moins

his, quæ Patris mei sunt, oportet me esse?

50. Et ipsi non intellexerunt verbum quod locutus est ad eos.

51. Et descendit cum eis, et venit

qu'il faut que je sois aux choses qui sont de mon Père.

50. Et ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait.

51. Et il descendit avec eux et

au Fils de l'homme qu'au Fils de Dieu. Mais elle a des profondeurs insondables et l'on conçoit que des esprits étroits, superficiels, aveuglés par les préjugés religieux, aient été incapables de la comprendre. — *Quid est quod...* ? τὸ ἐν τῷ texte grec est pour τὸ ἐστὶν ἐν. Aux deux questions de Marie, l'Enfant divin répond par deux contre-questions. Jésus ne blâme nullement sa Mère et S. Joseph d'avoir cherché avec anxiété leur fils bien-aimé; il se contente de leur rappeler en termes respectueux, délicats, sa nature supérieure et les grands devoirs qu'elle lui impose. Voyez le Vén. Bède, h. l. — *Nesciebatis*. C'est-à-dire : Ne saviez-vous pas mieux que personne ? — La locution in *his quæ Patris mei sunt*, ἐν τοῖς τοῦ πατρὸς μου, a reçu deux interprétations également autorisées par l'usage classique. Les versions syrienne et arménienne, plusieurs Pères (Origène, S. Epiphane, Théophylacte, Euthymius) et divers exégètes (Kuincel, Meyer, etc.) l'ont envisagée comme un synonyme de « in domo Patris mei », par conséquent de « in templo ». Pourquoi n'avoir pas immédiatement supposé, telle serait la pensée de Jésus, que j'étais dans le palais de Jéhova, mon Père céleste ? Vous vous seriez ainsi épargné de pénibles recherches. La plupart des commentateurs donnent à τὰ τοῦ πατρὸς le sens de « negotia Patris » : ce qui vaut beaucoup mieux, croyons-nous, car la première manière de traduire limite inutilement l'idée. « Frigescit », dit à bon droit le P. Patrizi (voyez la savante dissertation qu'il a écrite sur ce passage dans son ouvrage célèbre *De Evangelii libri III, diss. xxxviii, c. II, § 46*). Comp. I Tim. iv, 45, et Gen. xli, 5, dans les LXX. — *Patris mei*. Marie avait fait mention du « père » de Jésus : le Sauveur reprend ce titre, mais pour lui donner une signification infiniment plus relevée, la seule du reste qui correspondit à la réalité des faits. « Corrigenz quodammodo dictum ejus (Mariæ), de eo qui putabatur pater, verum Patrem manifestat, docens... in altum extolli. » Græc. ap. Cat. D. Thom. h. l. — *Oportet*, δέσ : il s'agit d'une absolue nécessité; *me esse*, ou « me versari. » Jésus indique ainsi pourquoi il était resté à Jérusalem : les affaires de son Père céleste l'avaient retenu. Distinction sublime entre les droits de Dieu et de Marie sur lui. Jésus affectionnait vivement sa mère et son père adoptif; mais son amour pour eux ne pouvait l'empêcher

sur le devoir, sur la volonté du ciel. Il s'étonne donc pour ainsi dire qu'ils n'aient pas eu plus tôt cette pensée, de même que « l'aimant s'étonnerait si l'on voulait lui attribuer une autre direction que celle du pôle Nord. » — On a justement trouvé dans cette parole le « programme » de toute la vie de Jésus, la clef de tous ses mystères. Etre occupé des affaires de son Père, tel fut constamment son idéal. Comp. Joan. iv, 34; viii, 29; ix, 4; xiv, 34, etc. Si jamais une expression d'enfant a été prophétique, c'est bien celle que nous venons de lire. Mais elle prédisait le renoncement et le sacrifice, généreusement acceptés toutes les fois que la gloire de Dieu serait en cause.

50. — *Et ipsi non intellexerunt verbum...* La rougeur monte au front de l'exégète chrétien, quand il lit cette profonde réflexion. Il ose, lui, ténèbres et péché, commenter ce que Marie et Joseph ne comprirent pas ! Mais la suite de la vie du Sauveur et les enseignements de l'Eglise nous ont fourni des lumières qu'il n'avait pas plu à la divine Providence de donner aux saints époux dès cette époque avancée. Du reste, ce verset ne signifie pas que la parole de Jésus fut pour ses parents une énigme absolue, puisque, mieux que personne, ils connaissaient sa nature divine. S. Luc a seulement voulu dire qu'ils n'en saisirent pas alors toute l'étendue. Quelle relation y avait-il entre le séjour actuel de l'Enfant dans le temple et les affaires de son Père céleste ? Allait-il donc dès maintenant se manifester au monde ? Ces problèmes et d'autres semblables se pressaient dans leur esprit, et ils n'en pouvaient trouver la complète solution. Voyez Wouters, Dilucid. select. S. Script. t. II, c. vi, q. 3; Calmet, Comment. in h. l.

3^e De douze à trente ans. 77. 51-52.

51. — *Descendit* (le corrélatif de « ascenditibus », 7. 42) *cum eis*. La divinité, qui avait si visiblement resplendi en Jésus, rentre dans l'ombre après cet éclat momentané. La gracieuse fleur de Nazareth s'était entr'ouverte et avait laissé échapper quelques-uns de ses parfums; mais voici qu'elle se referme pour de longues années, pour dix-huit années entières, que S. Luc a résumées en deux versets. Il est vrai que ce résumé est d'une richesse inépuisable. — *Erat subditus illis*, ἦν ὑποτασσόμενος αὐτοῖς. « Je suis saisi d'étonnement

vint à Nazareth, et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces choses en son cœur.

52. Et Jésus avançait en sagesse

Nazareth; et erat subditus illis. Et mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo.

52. Et Jesus proficiebat sapientia,

à cette parole, écrivait Bossuet, 8^e Elévat. de la 20^e semaine. Est-ce donc là tout l'emploi d'un Jésus-Christ, du Fils de Dieu? Tout son exercice est d'obéir à deux de ses créatures. » Comp. Phil. II, 7. Quel admirable tableau dans ces trois mots : « Erat subditus illis ! » — Cependant, *mater ejus conservabat omnia verba hæc...* Au χ . 49, S. Luc avait déjà signalé cette perpétuelle contemplation de Marie en face des mystères de Jésus ; toutefois, il use ici d'une expression plus énergique, $\delta\iota\epsilon\tau\epsilon\lambda\epsilon\iota$ au lieu de $\sigma\upsilon\gamma\kappa\epsilon\iota$. La divine Mère méditait donc jour et nuit les paroles et les actions de son Fils. Cette retraite de Nazareth fut pour elle une époque de joies bien douces, que rien ne vint troubler depuis l'épisode du temple, si ce n'est la mort de S. Joseph, arrivée, selon toute vraisemblance, quelque temps avant le ministère public de Notre-Seigneur. Comp. Joan II, 42, où le saint patriarche n'est pas même mentionné dans un dénombrement très-exact de la famille humaine du Sauveur.

52. — S. Luc avait signalé plus haut, χ . 40, l'enfance de Notre-Seigneur Jésus-Christ comme un temps de développement universel. Avant de quitter la Vie cachée pour passer à la Vie publique, il fait une réflexion identique à propos de l'adolescence du Messie. — *Jesus proficiebat* ; l'expression latine est moins pittoresque que le grec $\pi\acute{\rho}\phi\epsilon\sigma\tau\alpha$ (littéralement : poussaient en avant). Cette croissance avait un triple objet : l'esprit, *sapientia* ($\sigma\omega\phi\iota\alpha$), le corps, *etate* ($\eta\lambda\iota\kappa\iota\alpha$), et l'âme, *gratia* ($\chi\acute{\alpha}\rho\iota\varsigma$). — 4^o L'esprit. Dès les premiers siècles de l'Eglise, on a soulevé sur ce point une grave discussion. Dans quel sens, s'est-on demandé, peut-on parler de développement intellectuel pour Notre-Seigneur Jésus-Christ? L'accord n'a pas toujours régné à ce sujet parmi les théologiens. Plusieurs Pères, et spécialement S. Athanase, Orat. III contr. Arian. c. 54 et ss., n'ont pas craint d'admettre un véritable progrès dans les connaissances du Christ. En tant que Dieu, disaient-ils, Jésus savait toutes choses de toute éternité ; mais, en tant qu'homme, il croissait en sagesse, au fur et à mesure que son intelligence était illuminée par les splendeurs du Verbe. Il avait semblé à S. Athanase et à d'autres saints Docteurs que cette interprétation des paroles de S. Luc permettait de réfuter plus clairement et plus aisément les Ariens, qui en abusaient pour prétendre que Jésus-Christ n'était pas Dieu, puisque son être avait été borné. Mais

d'autres Pères affirmaient en même temps qu'en Jésus il n'y avait pas eu de développement intellectuel proprement dit. D'après S. Cyrille, Thésaur. assert., I. X, c. VII, s'il croissait, « ce n'est pas que son humanité, qui fut parfaite dès le début, pût s'accroître, mais elle se manifestait progressivement. » La croissance avait donc lieu seulement par rapport aux hommes, « non vere ac reipsa, sed demonstratione, ostensioneque et hominum opinione » (Maldonat, Comm. in Luc. II, 40). Au moyen âge, la question fut reprise et précisée de la façon la plus heureuse. Les théologiens scolastiques établirent une distinction entre la « scientia divina » (ou « increata ») de Notre-Seigneur, laquelle ne diffère pas de la science de la sainte Trinité, et la « scientia humana » (ou « creata »), que le Christ posséda en tant qu'homme. Ils divisèrent encore cette science humaine en trois branches, la « scientia beata » (ou « visionis »), la « scientia infusa », et la « scientia acquisita » (ou « experimentalis »). Par science de vision, ils entendent les connaissances que l'âme du Christ puisait, à la façon des anges et des bienheureux, dans la contemplation intuitive de la divine essence ; par science infuse, les lumières que Dieu lui transmettait sans cesse directement (sur la différence qui existe entre la « scientia beata » et la « scientia infusa », voyez Franzelin, Tract. de Verbo Incarnato, p. 420) ; par science acquise, les notions qui lui provenaient du raisonnement, de l'expérience, etc. Or, d'après l'opinion commune, la « scientia beata » et la « scientia infusa » de Notre-Seigneur Jésus-Christ ont été parfaites dès le premier instant de sa conception ; elles n'ont donc pu recevoir aucun accroissement. Seulement, elles émettaient chaque jour de plus brillants rayons, « quemadmodum sol ab ortu in meridium progrediens claritate quoque didicit proficere ; non quod illa in se crescat, sed in effectu tantum, quia majorem lucem apud nos paulatim diffundit. » Corn. Jansénius, Comm. in Luc. II, 52. Au contraire, sa science expérimentale grandissait constamment. Non toutefois qu'elle apprit à Jésus des choses entièrement nouvelles ; mais elle lui montrait sous un aspect nouveau des idées qu'il connaissait déjà en vertu de sa science infuse. C'est ainsi que, d'après l'Épître aux Hébreux, v, 8, « didicit, ex iis quæ passus est, obedientiam. » Ces distinctions nous paraissent élucider parfaitement ce point déli-

et ætate, et gratia apud Deum et homines.

et en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes.

cat : elles rétablissent d'ailleurs l'harmonie entre les Pères, car elles expliquent comment les uns ont pu admettre un progrès dans la sagesse du Sauveur tandis que les autres le rejetaient. Sur cette question importante, voyez Suarez, Comment. ac disputat. in tertiam partem D. Thomæ, édit. Vivès, 1860, t. XVIII, pp. 4-90 ; De Lugo, de Mysterio Incarnat., disput. XIX-XXI ; Franzelin, l. c., thesis XLII ; Jungmann, Tract. de Verbo incarnato, ed. 2^a, n. 244-250 ; J. Pra, l'Hypothèse du développement progressif dans le Christ (Études religieuses, par des Pères de la Comp. de Jésus, 22^e année, 6^e série, t. II, p. 205 et ss.). Voir aussi dans Bisping, Erklärung des Evang. nach Lukas, 2^e édit., p. 208-212, une savante exposition, dont nous avons largement profité. — 2^o Le corps. Le substantif grec *ἡλικία* est amphibologique, et peut signifier tout aussi bien « statura » que « ætas ». Comp. Bretschneider, Lex. man., s. v. Nous préférons, à la suite de nombreux exégètes, le premier de ces deux sens. D'ailleurs la différence n'est pas grande, puisque, durant une partie notable de la vie humaine, le développement de la taille et de la vigueur physique accompagne la croissance en âge. — 3^o L'âme, ou le développement moral. Nous retrouvons ici la même difficulté que pour le progrès intellectuel de Jésus. Elle se résout d'une manière analogue. Nous distinguons encore, à la suite des théologiens, « les habitudes et les actes surnaturels, les principes et les effets. Les œuvres de grâce ou les actes de vertu croissaient et se multipliaient sans cesse ; mais les habitudes infuses, les dispositions vertueuses, la grâce sanctifiante, tout ce qu'exigeait en son âme sa qualité d'Homme-Dieu, ne pouvait croître. Le Sauveur a toujours possédé ces dons au degré le plus élevé. » Bacuez, Manuel biblique, t. III, Nouveau Testament, Paris 1878, p. 471. Telle est bien la doctrine de S. Thomas, p. III, q. VII, a. 42 : « In Christo non poterat esse gratiæ augmentum, sicut nec in Beatis... nisi secundum effectus, in quantum scilicet aliquis... virtuosiora opera facit. » Comp. Franzelin, l. c., thesis XLI, p. 409. On

conçoit, d'après cela, comment la croissance de Jésus, soit en sagesse, soit en grâce, avait lieu non-seulement *apud homines*, mais aussi *apud Deum*. Cfr. I Reg. II, 26, où une réflexion semblable est faite à propos du jeune Samuel.

Désormais le silence le plus complet se fait autour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les premiers événements de sa vie paraissent annoncer une série non-interrompue de prodiges ; mais voici que la chronique sacrée nous le montre vivant dans une profonde obscurité, comme un pauvre artisan (comp. Marc. VI, 3) qui gagne son pain à la sueur de son front. Toutefois, dit S. Bonaventure, Vita Christi, c. xv, « en ne faisant rien de merveilleux il accomplissait précisément une sorte de prodige. »

Si l'on voulait maintenant comparer entre eux les récits de la Sainte Enfance d'après S. Matthieu et d'après S. Luc, on pourrait dire que, tout en s'harmonisant fort bien, ainsi qu'il a été démontré plus haut (voir la note du §. 39), ils diffèrent néanmoins beaucoup l'un de l'autre et pour le fond et pour la forme.

1^o Quant au fond, ils n'ont que trois points identiques, la conception virginale de l'Homme-Dieu, sa naissance à Bethléem, sa vie cachée à Nazareth. Dans l'Evangile selon S. Matthieu, S. Joseph paraît être le personnage principal ; dans le récit de S. Luc, c'est au contraire Marie qui est généralement à l'avant-scène. S. Luc raconte un plus grand nombre d'événements ; sa narration nous fait mieux connaître les trente premières années de Jésus. On dirait, suivant une gracieuse fiction du P. Faber, Bethlehem, p. 239 et ss., qu'il était auprès de la crèche parmi les premiers adorateurs de Jésus, qu'il assista de même aux mystères de la Présentation, de Nazareth, etc., tant ses peintures sont détaillées et vivantes. Il est par excellence l'évangéliste de la Sainte Enfance, de même que S. Jean est l'évangéliste de la divinité du Verbe.

2^o La forme est simple, populaire, dans le premier évangile ; dramatique et tenant parfois de l'idylle dans le troisième.

CHAPITRE III

Le Précurseur fait son apparition (vv. 1-6). — Sa prédication soit générale (vv. 7-9), soit particulière (vv. 10-14), soit directement relative au Messie (vv. 15-18). — Il est mis en prison par Hérode Antipas (vv. 19-20). — Baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ (vv. 21-22). — La généalogie de Jésus (vv. 23-38).

1. L'an quinzisième du règne de César Tibère, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode

1. Anno autem quinto decimo imperii Tiberii Cæsaris, procurante Pontio Pilato Judæam, tetrarcha

DEUXIÈME PARTIE

VIE PUBLIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. III, 4-XIX, 28.

Quoique S. Luc se soit étendu plus longuement que les autres synoptiques sur la vie cachée de Jésus, c'est néanmoins la vie publique, c'est-à-dire l'exposé de la prédication, des miracles et des exemples du divin Maître, qui forme le fond de son Evangile, comme il avait formé le fond des deux premières narrations. Son récit, d'abord en grande partie conforme à ceux de S. Matthieu et de S. Marc, ne tarde pas à devenir complètement neuf, de manière à enrichir d'une façon considérable la biographie de Jésus, soit au point de vue des discours, soit au point de vue des faits.

1^{re} SECTION. — PÉRIODE DE TRANSITION ET D'INAUGURATION : LE PRÉCURSEUR ET LE MESSIE. III, 1-IV, 13.

1. Ministère de S. Jean-Baptiste. III, 1-20.

Dans la Vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ comme dans sa Vie cachée, nous voyons le Précurseur apparaître tout d'abord sur la scène. Né quelques mois avant le Messie, Jean-Baptiste devance aussi de quelques mois par son ministère le ministère du Christ, auquel il devait préparer les voies. S. Luc décrit 1^o l'apparition du Précurseur, vv. 1-6, 2^o sa prédication, vv. 7-18, 3^o son emprisonnement, vv. 19 et 20.

1^o L'apparition du Précurseur. vv. 1-6. (Parall. Matth. III, 1-6; Marc. I, 1-6).

CHAP. III. — 1. — Ce paragraphe commence par une période solennelle, magnifiquement agencée, qui a pour but de fixer l'époque vers laquelle s'ouvrit le ministère de S. Jean. Au moyen d'une date synchrone qui est du plus haut intérêt pour la chronologie de la vie du Sauveur (voyez l'Introduction générale aux SS. Evangiles), S. Luc rat-

tache l'histoire sacrée à l'histoire profane, et attribue aux événements qu'il va raconter leur vraie place sur le grand théâtre de l'activité des peuples. « Ne nativitatis quidem, aut mortis, resurrectionis, ascensionis Christi tempus tam præcise definitur » (Bengel). Mais l'apparition du Précurseur avait une importance particulière : c'était « le début de l'Evangile ». Marc. I, 4 (Cfr. Thom. Aq. Summa, p. 3, q. 38, a. 4), et par conséquent le début de l'Eglise. Cette date, unique en son genre dans le Nouveau Testament, est une nouvelle preuve de l'exactitude avec laquelle S. Luc procède en tant que narrateur évangélique. Comp. I, 3. Elle a pour ainsi dire six faces distinctes, qui se complètent l'une l'autre : ou bien, ce sont comme six sphères concentriques, se rapprochant successivement de leur centre, et consacrées à chacune des autorités civiles et religieuses qui administraient alors, sous un titre ou sous un autre, le pays où Jean-Baptiste allait se manifester. — 1^o *Anno quintodecimo... Tiberii Cæsaris*. En tête de la liste, nous trouvons naturellement le nom de l'empereur romain, car à cette époque la Judée dépendait directement de Rome. C'était Tibère (Claudius Tiberius Nero), fils de Tibère Néron et de la fameuse Livia Drusilla. Sa mère étant devenue plus tard l'épouse d'Auguste, il parvint rapidement aux plus hautes dignités : il fut enfin associé à l'empire deux ou trois ans avant la mort de son beau-père. Cette association crée précisément ici une petite difficulté. Faut-il la regarder comme le point de départ de la date fixée par S. Luc? ou bien l'évangéliste a-t-il supputé les années du gouvernement de Tibère seulement depuis la mort d'Auguste, arrivée le 7 août 767 U. C., c'est-à-dire l'an 14 ou 15 de l'ère chrétienne? La plupart des exégètes modernes adoptent le premier sentiment, qui est plus conforme à la donnée chronologique du v. 23. En effet, si l'on comptait la quinzisième année à partir

autem Galilææ Herode, Philippo autem fratre ejus tetrarcha Iturææ, et Trachonitidis regionis, et Lysania Abilinæ tetrarcha,

Tétrarque de la Galilée, Philippe son frère Tétrarque d'Iturée et du pays de Trachonite, et Lysanias Tétrarque d'Abylène,

du moment où Tibère régna seul, il faudrait descendre jusqu'à l'an de Rome 784 ou 782, et Jésus, né vers la fin de 749 ou au commencement de 750, aurait eu de 32 à 33 ans à l'époque de son baptême, tandis que S. Luc ne lui en donne alors que « trente environ. » Au contraire, en prenant l'association de Tibère à l'empire pour « terminus a quo, » nous obtenons l'année 779 ou 780, qui coïncide assez exactement avec la trentième de Notre-Seigneur. Wieseler a récemment démontré, à l'aide d'inscriptions et de médailles, que cette manière de calculer le temps du règne des empereurs était usitée dans les provinces de l'Orient. Voyez ses *Beiträge zur richtig. Würdigung der Evangelien*, 1869, pp. 491-494. Comp. Patrizi, de *Evangel. lib. III*, Dissert. xxxix; Caspari, *Chronolog.-geograph. Einleitung in das Leben J. C.* pp. 36 et ss. Au reste, l'autre sentiment se concilie sans beaucoup de peine avec la date élastique du v. 23, « quasi triginta annorum. » Voir Wallon, de la Croyance due à l'Évangile, pp. 355 et ss. Quoi qu'il en soit, nous trouvons la quinzième année de Tibère entre 779 et 782, ce qui ne fait pas un bien grand écart. Cette première date est la plus importante des six, parce qu'elle est la plus limitée, par conséquent la plus précise. — 2^o *Procurante Pontio Pilato Judæam*. Du chef suprême de l'empire, S. Luc passe au magistrat romain qui le représentait en Judée. Un changement radical s'était opéré dans la constitution politique de cette province depuis d'assez longues années. Elle n'était plus gouvernée par les princes de la famille d'Hérode, mais elle était sous la juridiction immédiate de Rome, et, à ce titre, c'était un « procurator » ou gouverneur qui l'administrait. L'expression ἡγεμονεύοντος du texte grec est employée ici d'une manière impropre, car elle désigne le pouvoir souverain; le vrai mot technique serait ἐκπορεύοντος qu'on lit dans le Cod. D. : c'est donc dans le sens large que S. Luc, de même que l'historien Josèphe, Ant. xviii, 3, 6, etc., appelle Pilate un ἡγεμών. Sur Ponce-Pilate, qui était le sixième gouverneur de la Judée, voyez Matth. xxvii, 2 et le commentaire. Son gouvernement dura dix ans, de 779 à 789. — 3^o *Tetrarcha Galilææ Herode*. Cfr. l'Évangile selon S. Matthieu, p. 287. C'est le second des Hérodes du Nouveau Testament. Devenu tetrarque en 750, à la mort de son père Hérode-le-Grand, il conserva le pouvoir pendant

42 ans : il fut destitué par Caligula en 792 et banni à Lyon. La Pérée faisait également partie de sa tetrarchie. — 4^o *Philippo fratre ejus...* C'est aussi en 750 que Philippe, frère ou plutôt demi-frère d'Hérode Antipas, car ils n'avaient pas la même mère, hérita des provinces mentionnées par S. Luc. Il les conserva jusqu'à sa mort, qui eut lieu vers 786. Il ne faut pas le confondre avec le prince du même nom, époux légitime d'Hérodiade, dont il est question dans S. Marc, vi, 47 (voir le commentaire). — *Tetrarcha Iturææ et Trachonitidis regionis*. L'Iturée, dont on rattache généralement le nom à Jethur, fils d'Ismaël, Gen. xxv, 45, qui fut sans doute un de ses anciens possesseurs, ne devait pas beaucoup différer du Djédour actuel, contrée située à l'E. du Jourdain et de l'Hermon, au S. O. de Damas, près des limites septentrionales de la Palestine. Voyez R. Riess, *Atlas de la Bible*, pl. IV et VII; V. Ancessi, *Atlas géogr.* pl. XVI. C'est un plateau à surface ondulée, muni par intervalles de monticules à forme conique. La partie méridionale est bien arrosée et très fertile; le Nord au contraire est rocailleux, dénué de sol et à peu près stérile. La nature du terrain et des rochers annonce partout une formation volcanique. Les habitants du Djédour sont peu nombreux et très misérables. Voyez Smith, *Diction. of the Bible*, s. v. Ituræa. La Trachonite (de τραχών, « locus asper », est identifiée par les meilleurs géographes avec le district d'El-Ledscha, qui forme une sorte de triangle dont les pointes sont tournées au N. vers Damas, à l'E. vers la Batanée, à l'O. vers l'Auranite. Josèphe en a tracé une description que l'on croirait d'hier, tant elle est encore exacte : « Les habitants n'ont ni villes, ni champs; ils demeurent dans des cavernes, qui leur servent de refuges ainsi qu'à leurs troupeaux... Les portes de ces cavernes sont tellement étroites que deux hommes n'y sauraient passer de front; mais l'intérieur est immensément large. La contrée forme une plaine, ou peu s'en faut : seulement, elle est couverte de roches raboteuses et elle est d'un accès difficile. On a besoin d'un guide pour trouver les sentiers, qui font mille détours et circuits. » Ant. xv, 40, 4. Comp. Burckhardt, *Travels in Syria*, p. 442; Wetzstein, *Reisebericht üb. Hauran u. die Trachonen*. D'après Josèphe, la domination du tetrarque Philippe s'étendait aussi sur la Batanée, l'Auranite et le pays de Gaulon : le Nord-Est de la Pales-

2. Sous les grands prêtres Anne et Caïphe, la parole du Seigneur

2. Sub principibus sacerdotum Anna, et Caïpha : factum est ver-

tine lui appartenait donc en entier. Voyez les Atlas de R. Riess et de V. Ancessi, l. c. — 50 *Lysania Abilinae tetrarcha*. Pendant un certain temps, il a été de mode, dans le camp rationaliste, d'accuser S. Luc d'ignorance ou d'erreur à propos de cette cinquième date. Le Lysanias qu'il mentionne ici comme un contemporain de la Vie publique de Jésus serait, disait-on, ce roi de Chalcis qui fut mis à mort par Marc-Antoine vers l'an 34 avant l'ère chrétienne (Dio Cass. 49, 32; Jos. Bell. Jud. I, 43, 4. Voyez Strauss, Leben Jesu, 4re édit., pp. 344 et ss.; de Wette, h. l., etc.). Mais des recherches consciencieuses et des découvertes providentielles ont donné complètement gain de cause au récit inspiré, si bien qu'aujourd'hui les rationalistes sont les premiers à défendre notre évangéliste. Comp. Schenkel, Bibel-Lexicon, s. v. Abilene; E. Riehm, Handwörterbuch des bibl. Alterthums, s. v. Lysanias; Renan, Mission de Phénicie, pp. 346 et ss.; Id., Mémoire sur la dynastie des Lysanias d'Abilène (dans les Mém. de l'Académie des Inscript. et Belles-Lettres, t. XXVI, 2e part., 1870, pp. 49-84). On a donc reconnu qu'il existait plusieurs Lysanias, et que l'un d'eux était certainement tétrarque d'Abilène à l'époque de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cela résulte de divers passages de l'historien Josèphe, dans lesquels le tétrarque d'Abila apparaît comme un prince entièrement distinct du roi de Chalcis mentionné plus haut. Celui-ci est rattaché à Marc-Antoine, celui-là aux règnes de Claude et de Caligula. Cfr. Jos. Ant. xiv, 3, 3; xv, 4, 4; xviii, 6, 40; xix, 5, 4, etc. Voir aussi Wallon, De la croyance due à l'Evangile, pp. 393 et ss.; Patrizi, de Evangel. lib. III, Dissert. xli, § 6-13; Wieseler, Beiträge zur richtig. Würdig. der Evang., pp. 196-204. Cela résulte encore d'une inscription trouvée par Pococke dans les ruines d'Abila et contenant ces deux mots : *Αυαρίου τετραρχου*. Voy. Winer, Bibl. Reallexic. s. v. Abilene. Qu'était la tétrarchie d'Abilène? On n'en saurait fixer les limites exactes, les provinces d'Orient ayant subi de fréquents changements à cette époque orageuse; mais son emplacement n'est pas douteux. Les ruines de sa capitale, Abila (aujourd'hui Suk-Ouadi-Barada), se voient encore sur le versant oriental de l'Antiliban, à quelques lieues au N. O. de Damas, dans une région aussi fertile que gracieuse, arrosée par le Barada. Comp. Bædeker, Palästina und Syrien, 1875, p. 544.

2. — 60 *Sub principibus sacerdotum*... Après avoir signalé les hommes qui exerçaient l'au-

torité civile en Palestine quand S. Jean inaugura son ministère public, S. Luc mentionne aussi ceux qui, dans le même temps, étaient maîtres du pouvoir religieux à Jérusalem. Mais la manière dont il le fait a créé une difficulté d'exégèse assez sérieuse. 1^o Personne n'ignore que, dans la religion mosaïque, il n'y avait jamais deux grands prêtres à la fois. 2^o De plus, à l'époque dont parle notre évangéliste, Anne (*Ἀννα, Annas*, dans les écrits du Nouveau Testament, *Ἀνανίας* dans Josèphe, en hébreu *חנן, Chanan*, avait cessé depuis de nombreuses années d'être le pontife suprême des Juifs, puisque, élevé à cette dignité l'an de Rome 759, il avait été déposé en 767 par le procureur Valérius Gratus. Il est vrai que la leçon primitive du texte grec fut probablement *ἐν ἀρχιερεῶς Ἀννα καὶ Καϊάφα*, « sub principe sacerdotum Anna et Caïpha » (voyez Tischendorf, Nov. Testam. græce, h. l.); mais cette correction ne sert qu'à accroître l'embarras de l'exégète, puisqu'elle fait retomber uniquement sur Anne un titre que Caïphe seul possédait alors en propre. On a imaginé différentes hypothèses pour expliquer ce semblant d'inexactitude. 1^o Anne et Caïphe auraient géré alternativement, d'année en année, le souverain Pontificat. Comp. Joan. xi, 49, 54; xviii, 43, et le commentaire; 2^o Anne aurait été le *סגן (Sagan)*, c'est-à-dire le substitut du grand-prêtre Caïphe; ou bien 3^o il aurait rempli les fonctions de *Nasi* (*נשיא*), ou de président du Sanhédrin, ce qui lui eût conféré une grande autorité au point de vue religieux. Mais ces conjectures sont bien peu fondées. Nous aimons mieux supposer avec plusieurs commentateurs contemporains 4^o que S. Luc, peut-être avec une légère pointe d'ironie, a voulu décrire ainsi le véritable état des choses, c'est-à-dire montrer que l'exercice du sacerdoce suprême était alors beaucoup plus entre les mains d'Anne qu'entre celles de Caïphe; ou 5^o que l'on continuait à donner à Anne le titre honorifique de grand-prêtre, bien que Caïphe fût le vrai titulaire; ou enfin 6^o que, dans l'opinion générale, Anne était regardé malgré sa destitution comme le pontife de droit, puisque, d'après la loi juive, le souverain pontificat était à vie; Caïphe n'eût été alors que le grand-prêtre de fait. Voyez Act. iv, 6 et le commentaire. Josèphe, Ant. xx, 20, applique aussi à Anne le titre de Pontife; S. Luc ne saurait donc être taxé d'erreur pour avoir employé cette même expression. Cfr. Wieseler, Beiträge, pp. 205 et ss. Sur Caïphe, voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 492.

bum Domini super Joannem, Zachariæ filium in deserto.

Act. 4, 6.

3. Et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum,

Matt. 3, 1; Marc. 1, 4.

4. Sicut scriptum est in libro Sermonum Isaïæ prophetæ : Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini : rectas facite semitas ejus.

Isai. 40, 3; Joan. 1, 23.

5. Omnis vallis implebitur : et omnis mons et collis humiliabitur : et erunt prava in directa, et aspera in vias planas :

descendit sur Jean fils de Zacharie dans le désert.

3. Et il vint dans toute la région du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés.

4. Ainsi qu'il est écrit au livre du prophète Isaïe : voix de celui qui crie dans le désert : préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers ;

5. Toute vallée sera comblée et toute montagne et toute colline seront abaissées, les chemins tortueux seront redressés et les raboteux aplanis.

— A tous les noms que l'évangéliste vit de citer se rattachaient pour le peuple juif, sous le double rapport moral et politique, les misères les plus profondes. Comme Israël avait alors besoin de pénitence et de rédemption ! C'est précisément cette heure désolée que la Providence choisit pour envoyer le Précurseur de son Christ. — *Factum est verbum Domini* : וַיֵּהְיוּ דְבַר יְהוָה. Formule majestueuse, pour exprimer les communications divines faites aux prophètes. Comp. III Reg. xvii, 1; Is. xxxviii, 4, 5; Jer. 1, 2; Ezech. 1, 3; Os. 1, 1; Jon. 1, 4, etc. Elle désigne ici le moment solennel où Dieu fit entendre à Jean-Baptiste qu'il était temps de quitter son désert (Cfr. 1, 80) et d'aller préparer les voies au Messie. — *Super Joannem*. Hébraïsme (עַל), pour « ad Joannem ». Les noms de Tibère, de Pilate, des tétrarques et des grands-prêtres n'avaient donc pour but que d'introduire celui du fils de Zacharie ! Pour justifier un si grand appareil l'événement paraît tout d'abord bien petit : mais qu'étaient, en comparaison de Jean-Baptiste, tous les dignitaires de l'empire romain et des pays juifs ?

3. — *Et venit*. Docile aux ordres de Dieu, Jean abandonne sa retraite et s'en vient in omnem regionem (dans le grec, εἰς πᾶσαν τὴν περὶ ὥρον, in omnem confinem regionem) Jordanis, c'est-à-dire dans la profonde vallée du Jourdain, et aussitôt il commence à prêcher. S. Luc indique dans les mêmes termes que le second des synoptiques, 1, 4, l'objet principal de la prédication de Jean-Baptiste : *prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum*. Comparez l'Évang. selon S. Marc, p. 25. Il nous montrera plus bas,

7, quoique d'une manière incidente, le Précurseur administrant lui-même ce baptême de pénitence.

4. — *Sicut scriptum est*. Comme ses deux devanciers, S. Luc applique au ministère de S. Jean-Baptiste la belle prophétie d'Isaïe qui, plusieurs siècles à l'avance, en avait si bien déterminé la nature. Seulement il la cite d'une manière beaucoup plus complète : S. Matthieu et S. Marc s'étaient bornés à en rapporter les premières paroles. Il nomme la collection du grand prophète un *liber sermonum* (ἐν βιβλίῳ λόγων), conformément à l'usage hébreu. Comp. Am. 1, 4, דְּבַר עַמּוּס; LXX, λόγοι Ἀμώς. — *Vox clamantis*. « Bene vox dicitur Joannes, Verbi prænuntius, quia vox præcedit inferior, verbum sequitur, quod præcellit ». S. Ambroise, h. l. — La voix du Précurseur criera aux Juifs : *Parate viam Domini*... ; Jean sera ainsi le pionnier mystique de Jésus.

5. — La sublime métaphore continue, le prophète décrivant par quelques détails comment il faut préparer la voie du Seigneur, redresser les routes sur lesquelles il doit bientôt passer. 4° *Omnis vallis implebitur*. Opération qui consiste à combler, au moyen de remblais, les dépressions de terrain qui rendraient la route dangereuse ou impraticable. Dans l'hébreu, כָּל בֵּימָה יִמָּלֵא; toute vallée sera élevée. Le mot grec γὰραξ signifie littéralement fente, crevasse. 2° *Omnis mons et collis humiliabitur*, c'est-à-dire « deprimetur », à l'aide de tranchée, pour éviter les montées trop raides, 3° *Erunt prava in directa*. Le grec porte : ἔσται τὰ σκολία (« obliqua, tortuosa ») εἰς εὐθεΐαν, scil. ὁδὸν (« in rectam viam »); l'hébreu :

6. Et toute chair verra le salut de Dieu.

7. Il disait donc aux foules qui accouraient pour être baptisées par lui : raies de vipères, qui vous a montré à fuir la colère à venir ?

8. Faites donc de dignes fruits du pénitence et ne commencez pas par dire : Nous avons pour père

6. Et videbit omnis caro salutare Dei.

7. Dicebat ergo ad turbas, quæ exhibant ut baptizarentur ab ipso : Genimina viperarum, quis ostendit vobis fugere a ventura ira ?

Luc. 3, 7 et 33, 33.

8. Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ, et ne cœperitis dicere : Patrem habemus Abraham. Dico enim

וְהָיָה הַעֵמָם לְמִישׁוֹר. 40 *Aspera in vias planas, et τραχεῖαι εἰς ὁδοὺς λείας* (LXX, καὶ ἡ τραχεῖα εἰς πεδία), hébr. וְהִרְכַּסִּים לְבִקְעָה. Les endroits scabreux, raboteux, devront être également travaillés de manière à fournir une voie plane et aisée. Quatre belles figures des obstacles moraux qui s'opposent à la prédication de l'Evangile, et que chacun doit renverser s'il veut posséder pleinement Jésus-Christ. Voyez la Chaîne d'or de S. Thom. d'Aq., h. l.

6. — *Et* (pour « tunc ») *videbit omnis caro* (hébraïsme pour « omnis homo ») *salutare Dei*, c'est-à-dire le salut messianique. Ces deux derniers mots sont une addition des Septante. On lit dans le texte primitif : « Et videbit omnis caro pariter quod os Domini locutum est. » Ainsi donc, quand tout obstacle aura disparu, le Roi-Messie fera dans les cœurs son entrée triomphale, et personne, sauf les hommes volontairement rebelles à la grâce, ne sera exclu de sa visite. Cette idée est bien conforme au caractère universel du troisième Evangile. Voyez la Préface, § 5.

2° La prédication de S. Jean-Baptiste. III, 7-10.

Cette prédication, telle qu'elle nous a été conservée par les récits évangéliques, était tantôt générale, tantôt spéciale. Générale, elle exhortait à la pénitence et conduisait à Jésus tous ceux qui accouraient pour l'entendre. Spéciale, elle indiquait à chaque catégorie d'auditeurs ses principaux devoirs d'état.

a. Exhortation à la pénitence. III, 7-9. (Parall. Matth. III, 7-10.)

Dans ce passage, la narration de S. Luc coïncide presque mot pour mot avec celle de S. Matthieu (voyez le commentaire) : on y rencontre néanmoins plusieurs traits caractéristiques. De part et d'autre les paroles du Précurseur ont un tour vif et polémique qu'appelaient les tendances corrompues de ces temps.

7. — *Dicebat ergo*. La particule « ergo » renoue le fil du récit, qu'avait momentanément brisé la citation tirée d'Isaïe. L'impar-

fait montre que S. Jean-Baptiste adressait fréquemment à la foule les terribles objurgations qui vont suivre. — *Ad turbas quæ exhibant* (ἐκπορευομένων) : les multitudes « sortaient » des lieux habités, pour venir dans les contrées sauvages et désertes où prêchait et baptisait S. Jean. — *Genimina viperarum*. Ce n'est point là une « captatio benevolentiae » ! Mais S. Matthieu, III, 7, a pris soin de dire, pour expliquer cette apostrophe sévère, qu'un grand nombre des Juifs sur lesquels elle retombait étaient des Pharisiens hypocrites ou des Sadducéens dépravés. Ces chefs de la nation l'avaient formée toute entière à leur image. — *Quis ostendit vobis...* Le verbe grec ὡςδειτεν est plein d'énergie. Il signifie proprement « ob oculos ponere aliquid alicui ut videat. » Qui donc avait pu faire croire à ces pécheurs endurcis qu'ils pourraient, sans changer de sentiments ou de conduite, et en vertu d'une pure cérémonie (*ut baptizarentur* : voyez, sur ce baptême, l'Evang. selon S. Matth., p. 70), échapper aux châtiments divins ? Par *ventura ira* il faut entendre principalement la colère que le souverain Juge manifestera dans l'autre vie contre les pécheurs impénitents, comme l'indique cette parole analogue de Jésus, Matth. XXIII, 33 : « Serpentes, genimina viperarum, quomodo fugietis a judicio gehennæ ? »

8. — *Facite ergo...* Οὐν, puisque vous n'avez pas d'autre moyen de vous sauver. — *Fructus dignos pœnitentiæ*. S. Matthieu emploie le singulier : « fructum dignum... » Ces fruits, c'est-à-dire ces actes de pénitence, montreront la réalité de leur conversion. Le Précurseur en signalera quelques-uns dans les versets suivants. — *Ne cœperitis dicere*. S. Matthieu : « Ne velitis (μὴ δοῦντε) dicere ». La phrase de notre évangéliste est plus expressive : N'essayez pas même de tenir ce langage : c'est tout-à-fait inutile ! Le grec ajoute ἐν ἑαυτοῖς, en vous-mêmes. — *Patrem habemus Abraham*. Les Juifs, et avec raison, étaient fiers d'avoir Abraham pour père ; mais ils auraient dû se souvenir que cette filiation, toute glorieuse qu'elle fût, ne suffisait pas pour les délivrer au jour de la co-

vobis, quia potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abrahamæ.

9. Jam enim securis ad radicem arborum posita est. Omnis ergo arbor non faciens fructum bonum excidetur, et in ignem mittetur.

10. Et interrogabant eum turbæ, dicentes : Quid ergo faciemus?

11. Respondens autem dicebat illis : Qui habet duas tunicas, det

Abraham ; car je vous dis que de ces pierres mêmes, Dieu peut susciter des enfants à Abraham.

9. Déjà la cognée a été mise à la racine de l'arbre ; tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu.

10. Et les foules l'interrogaient, disant : Que ferons nous donc?

11. Et il leur répondit : Que celui qui a deux tuniques en donne une

lière divine. Comp. xvi, 24-34 ; Rom. II, 47-29. « Si filii Abrahamæ estis, opus Abrahamæ facite », leur répondra justement Jésus quand ils se vanteront d'être les fils d'Abraham, Joan. VIII, 39 et ss. — *Dico enim vobis...* S. Jean, opposant la descendance spirituelle à la paternité charnelle, continue de renverser sans pitié les orgueilleuses et sottes prétensions de ses auditeurs. Abraham est l'ami de Dieu (les Arabes le nomment emphatiquement El-Khâlîl, l'ami par excellence), et c'est là un grand avantage pour ses enfants, soit ! Mais quels sont les véritables enfants ? « Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis neque ex voluntate viri sed ex Deo nati sunt. » Joan. I, 13. Or celui qui a fait naître miraculeusement Isaac pourra bien (*potens est* ; δύναται, « potest »), s'il le veut, susciter à Abraham d'autres enfants de prodige (*suscitare filios* correspond à דורכים des Hébreux. Cfr. Gen. xxxviii, 8), qu'il tirera, non plus seulement d'un sein stérile, mais des pierres mêmes du désert. S. Jean désignait ainsi les païens, qui allaient bientôt remplacer, par droit d'adoption, les Juifs déshérités.

9. — *Jam enim securis...* Prenez garde, continue Jean-Baptiste, la « ventura ira » pourrait bien ne pas tarder à atteindre ceux qui refuseraient de se convertir. La hache git déjà auprès des mauvais arbres, ou plutôt elle est même appuyée contre leurs racines, *ad radicem*. Il n'y a plus qu'à la saisir, à frapper un coup décisif, et les pervers seront à tout jamais perdus. — *Excidetur, mittetur* : le temps présent, employé dans le texte primitif, exprime plus énergiquement l'exécution rapide des célestes menaces.

b. Prédication spéciale de S. Jean-Baptiste.
III, 10-14.

Seul parmi les évangélistes S. Luc nous a conservé quelques-unes des exhortations particulières que le Précurseur adaptait admirablement aux différentes classes de son auditoire. Le « medicus carissimus » ne s'intéressait

pas moins à la thérapeutique des âmes qu'à celle des corps. Pour nous aussi il est extrêmement intéressant de voir comment S. Jean-Baptiste répondait aux questions de la foule et donnait à tous des remèdes appropriés à leurs besoins. On l'a dit avec justice, c'est le confessionnal après la chaire. Quel regard pénétrant devait posséder cet ascète qui, malgré sa vie retirée, connaissait si parfaitement les défauts et les besoins de ses compatriotes !

10. — *Et interrogabant eum turbæ.* Ce nouvel imparfait est à noter ; car il indique aussi un fait qui se renouvelait souvent. — *Quid ergo faciemus ?* « Ergo », puisqu'il résulte de vos paroles, §§. 7-10, que nous avons quelque chose à faire pour opérer notre salut. En quoi doit consister pour nous l'activité morale que vous nous recommandez d'une manière si pressante ? Question bien naturelle, que posent aussitôt les âmes décidées à se convertir sincèrement. Comp. Act. II, 37 ; xvi, 30 ; xxii, 40. Elle prouve donc les bonnes dispositions de ceux qui l'adressaient à S. Jean. La plupart des manuscrits grecs emploient le conjonctif délibératif ποιήσωμεν, « faciamus », au lieu du simple futur.

11. — Le Précurseur acquiesce avec bonté au pieux désir de la foule. Mais que penser de sa première réponse ? Maldonat faisait déjà remarquer, avec toute la finesse de sa critique, qu'elle semble, au premier abord, assez éloignée de la question. Et pourtant comme le conseil, si on l'examine de près, correspond bien aux intentions et aux besoins des interrogateurs ! Les Orientaux, à la vive imagination, s'expriment rarement en termes purement spéculatifs. Chez eux, les préceptes se traduisent volontiers par des exemples concrets et pratiques. Aussi, sous ce morceau de pain, sous cette tunique, que S. Jean recommande de donner aux pauvres, devons-nous voir le précepte de l'amour du prochain dans toute son étendue, sans nous borner à la lettre du conseil. Notre-Seigneur Jésus-Christ

a celui qui n'en a point, et que celui qui a des aliments fasse de même.

12. Et des publicains vinrent aussi pour être baptisés et ils lui dirent : Maître, que ferons-nous ?

13. Et il leur dit : Ne faites rien de plus que ce qui vous a été prescrit.

14. Et des soldats aussi l'interro-

non habenti ; et qui habet escas similiter faciat.

Jac. 2, 15 ; I Joan. 3, 17.

12. Venerunt autem et publicani, ut baptizarentur, et dixerunt ad illum : Magister, quod faciemus ?

13. At ille dixit ad eos : Nihil amplius, quam quod constitutum est vobis, faciatis.

14. Interrogabant autem eum et

use de formules analogues dans le Discours sur la montagne pour inculquer le même commandement. Ainsi du reste avaient fait les prophètes. « Frange esurienti panem tuum, ... quum videris nudum operi eum », Is. LVIII, 7. « Peccata tua eleemosynis redime, et iniquitates tuas misericordiis pauperum », Dan. IV, 24. Ce dernier texte nous montre à quel point l'avis de Jean-Baptiste était judicieux, et comment, sans sortir des idées de l'ancienne Alliance, le Précurseur pouvait conseiller la miséricorde, la charité fraternelle, comme œuvre de pénitence et comme moyen de conversion. — *Duas tunicas*, δύο χιτῶνας. Il s'agit de la tunique intérieure (sorte de chemise), portée « super nudo », le plus souvent munie de manches, et descendant parfois jusqu'aux chevilles. — *Det*, scil. « unam. » Dans le grec, μεταδόντω, « communicet. » — *Escas*, βρώματα : expression générale qui représente toute sorte de mets. — Voilà donc la charité décrite d'une façon populaire par deux de ses œuvres principales. Le vêtement et la nourriture, tels sont bien les deux besoins les plus pressants des pauvres.

12. — *Venerunt autem et publicani*. Sur cette classe alors si décriée, voyez l'Evangile selon S. Matth., p. 424. Après l'allocution pratique adressée à toute la foule, §§. 40 et 41, nous en trouvons deux autres ayant pour objectifs des catégories spéciales, les publicains et les soldats. — *Magister*. Ils disaient en hébreu רבִּי, *rabbi*. Voyez Matth. XXIII, 7, et le commentaire. Les publicains donnent seuls à S. Jean ce titre honorable. Cfr. les §§. 10 et 14.

13. — *At ille dixit*. A ce qu'on appelait par euphémisme l'« immodestia publicanorum », quelle digne opposera l'austère Précurseur ! Uniquement, et nous en sommes presque surpris, celle de la justice et du devoir. Au lieu des vifs reproches que nous attendions, nous trouvons simplement ces mots, qu'on traiterait peut-être de relâchés s'ils tombaient d'une autre bouche : *Nihil amplius...* N'exigez rien de plus que la taxe légitime ! C'est qu'il existe certaines carrières, certaines fonctions,

dans lesquelles la justice et la vérité se touchent en quelque sorte, carrières et fonctions où il faut une vertu énergique pour se tenir dans les limites du « quod justum ». Tel était l'office des publicains d'après le système de perception alors en usage. Il facilitait en effet les exactions les plus odieuses, et les collecteurs d'impôts profitaient largement de leur situation pour s'enrichir aux dépens du public. Cfr. XIX, 8 ; Tac. Annal. XIII, 50 ; Winer. Bibl. Reallexic. t. II, p. 855. — *Faciatis*, πράσσετε. Les classiques donnent quelquefois aussi au verbe πράσσω cette signification spéciale (« exiger »). Comp. Wahl, Clavis N. T. philologica, s. v. et Luc. XIX, 23. Du reste, à Athènes, le receveur des finances était nommé πράκτωρ.

14. — *Interrogabant... et milites*. « Ostendit (Lucas) quanta vis fuerit orationis Joannis, quæ etiam milites plerumque feroces emollit », Maldonat. Le grec n'emploie pas l'expression ordinaire, στρατιῶται, mais le participe στρατευόμενοι, qui désigne des hommes actuellement sous les armes et en service actif. Ces soldats faisaient-ils partie de l'armée d'Hérode Antipas ? ou bien étaient-ce des légionnaires romains ? Il serait assez difficile de le dire. Il paraît certain du moins qu'ils étaient Juifs d'origine, car on trouvait des mercenaires Israélites dans toutes les armées d'alors. Voyez Grotius, in h. l. La réputation des soldats de cette époque agitée était, s'il est possible, pire encore que celle des publicains. Ce que nous avons vu durant les guerres contemporaines ne saurait suffire pour nous donner une idée de leurs déprédations, de leur férocité. La manière dont les armées étaient formées entraînait déjà pour beaucoup dans la barbarie des mœurs militaires. Elles se composaient en grande partie d'aventuriers venus de tous les coins du globe et surtout des contrées réputées les plus rudes (la Thrace, le Dalmatie, la Germanie), de débiteurs insolvables, d'enfants prodiges qui, après avoir mangé leur fonds avec leur revenu, avaient cherché un asile dans la milice, de bandits, de paresseux, etc. Les nombreuses guerres qui avaient eu lieu récemment

milites, dicentes Quid faciemus et nos? Et ait illis : Neminem concutiatis, neque calumniam faciatis : et contenti estote stipendiis vestris.

15. Existimante autem populo, et cogitantibus omnibus in cordibus suis de Joanne, ne forte ipse esset Christus :

16. Respondit Joannes, dicens omnibus : Ego quidem aqua baptizo

geaient, disant : Et nous, que ferons-nous? Et il leur dit : N'usez de violence envers personne et ne faites point de calomnie et contentez-vous de votre paie.

15. Or, comme le peuple croyait et que tous pensaient dans leurs cœurs au sujet de Jean qu'il était peut-être le Christ,

16. Jean répondit, disant à tous : Pour moi je vous baptise dans l'eau;

et la liberté que Rome donnait à ses légions dans les pays envahis ou conquis avaient développé à un degré formidable ces mauvaises dispositions : aussi, les troupes réputées les meilleures et les plus exemplaires étaient-elles fort à redouter elles-mêmes. Toute l'histoire ancienne, comme celle du moyen-âge, est remplie de gémissements à ce sujet. Et pourtant, voilà que la prédication de Jean-Baptiste a touché quelques-uns de ces rudes cœurs! *Et nos*, demandent-ils avec emphase à la suite des publicains (ces mots sont mis en avant de la proposition dans le texte grec), *quid faciemus?* — A eux aussi le Précurseur se borne à tracer des règles de perfection qui ne dépassent point les limites du strict devoir.

1^o *Neminem concutiatis*; en grec μηδένα διασεύσῃς. Le verbe διασεύω signifie vexer, tourmenter, et spécialement « vi et terrore ab aliquo exprimere ». Par cette première recommandation, S. Jean interdisait donc aux soldats qui le consultaient la rapine, le maraudage, les réquisitions violentes et injustes. 2^o *Neque calumniam faciatis* est aussi une bonne traduction de μηδὲ συκοφαντήσῃς. L'origine de ce mot est connue (voyez les dictionnaires). Après avoir tout d'abord désigné une espèce particulière de délateurs (ceux qui dénonçaient les marchands coupables d'avoir exporté les figues de l'Attique, σύκον, et φαίνω), il servit à représenter les délateurs en général. Ici il a le sens d'accuser à faux. Pour obtenir plus facilement le pillage d'une maison, d'un village, les soldats inventaient des dénonciations mensongères contre les habitants. C'est ce mode d'extorsion que S. Jean leur interdit. 3^o *Contenti estote stipendiis vestris* (τοῖς ὀφωνίοις, directement : la ration, plus tard : la solde). Ce troisième avis était pratique alors, car à chaque instant les troupes se mutinaient à propos de solde et de nourriture. Plusieurs fois les empereurs romains furent obligés d'augmenter considérablement la paie et les vivres des légionnaires. Le « stipendium » quotidien, après avoir été de dix as (le 4/3

d'un denier) sous Jules César, fut porté par Auguste à deux deniers par jour (environ 4 fr. 70). Cfr. Tacit. Ann. v, 47.

Le Précurseur et le Messie. in, 15-18. Parall. Matth. in, 11 et 12; Marc. i, 7-8.

15. — Comme les deux premiers synoptiques, S. Luc associe à la prédication de Jean-Baptiste le témoignage que le héraut rendit à son Maître en face de tout le peuple; mais il en a seul noté l'occasion, qui n'est pas sans importance. — *Existimante populo.* Le grec προσδοκῶντος indique plutôt une attente anxieuse, une vive tension des esprits. Cette attente, cette tension, sont exprimées plus fortement encore par les mots *cogitantibus* (διαλογιζομένων, littér. « perpendentibus », pesant le pour et le contre) *omnibus in cordibus suis*. Ils ne durent pas tarder à se communiquer mutuellement leurs pensées, qui avaient S. Jean et sa mission pour objet : *ne forte* (pour « utrum forte ») *ipse esset Christus*. Cette réflexion de l'évangéliste nous permet d'entrevoir l'influence énorme que le Baptiste avait conquise, l'étonnante impression qu'il avait produite. « Emerveillé de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il entend, frappé de la sainteté manifeste du nouveau prophète, ému de sa brûlante éloquence, voilà donc le peuple qui se demande s'il ne se trouverait point en face du Messie attendu. Un peu de science ou de réflexion le détournerait de cette conjecture, puisque le Messie doit naître de la race de David et que Jean-Baptiste n'en descend pas. L'imagination et la spontanéité populaires ne s'arrêtent point à ce genre d'obstacle ». M. l'abbé Planus, S. Jean-Baptiste, Etude sur le Précurseur, Paris 1879, p. 180. Quelle ardente surexcitation des esprits apparaît dans la simple réflexion de S. Luc! Mais on y voit en même temps combien S. Jean avait réussi à rendre vivante la pensée du Messie. Comp. Joan. i, 19-28.

16 et 17. — *Respondit Joannes... omnibus.* Cet ἀπαν est plein d'emphase : il montre que Jean rendit sa protestation aussi publique que

mais il en viendra un plus puissant que moi, des souliers de qui je ne suis pas digne de délier la courroie ; lui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu.

17. Son van est en sa main et il purifiera son aire, et il rassemblera le froment dans son grenier, et il brulera la paille dans le feu inextinguible.

vos : veniet autem fortior me, cujus non sum dignus solvere corrigiam calceamentorum ejus : ipse vos baptizabit in Spiritu sancto, et igni;

Math. 3, 11; Marc. 1, 8; Joan. 1, 26; Math. 3, 11; Act. 1, 5 et 11 16 et 19. 4.

17. Cujus ventilabrum in manu ejus, et purgabit aream suam, et congregabit triticum in horreum suum, paleas autem comburet igni inextinguibili.

Math. 3, 12.

possible. Il correspond d'ailleurs au πάντων du v. 15. « Au premier indice des sentiments qui se dessinent. Jean-Baptiste prend l'offensive. Il va au-devant de l'estime exagérée qu'on s'apprête à faire de lui, il se dérobe aux acclamations qui se préparent, il s'efface devant Celui qu'il est chargé d'annoncer au monde : en quels termes, avec quelle énergie et quelle soudaineté ! M. Planus, *ibid.* p. 184. « Nec sibi sed sponso zelat, écrit S. Augustin; odit amari pro illo ». Ἀπερίφωτο, il répondit à la demande tacite de tous les cœurs. Voir, sur l'emploi de ce verbe dans l'Ancien et le Nouveau Testament, Gesenius, *Thesaurus ling. hebr.*, au mot עָנָה; Bretschneider, *Lex. man. N. T.*, s. v. ἀποκρίνω. — Dans les circonstances solennelles, les Orientaux donnent volontiers à leurs paroles une forme poétique, non-seulement par le choix d'expressions plus relevées, plus imagées, mais aussi par la coupe et la structure des phrases. Le présent témoigne du Précurseur en est un frappant exemple. Nous y découvrons sans peine un véritable rythme, qui s'est conservé même dans le texte grec, et qui consiste en trois périodes ou strophes bien marquées, les deux premières à trois membres et corrélatives, la troisième à deux membres seulement, comme il suit :

Ego quidem aqua baptizo vos.

Veniet autem fortior me,
cujus non sum dignus solvere corrigiam calceamento
Ipse vos baptizabit in Spiritu sancto et igni. [rum ejus
Cujus ventilabrum in manu ejus,
et purgabit aream suam.

Et congregabit triticum in horreum suum,
paleas autem comburet igni inextinguibili.

Cette division rend beaucoup plus palpable le rapprochement que Jean-Baptiste établit entre sa propre personne et celle du Messie. Voyez Schegg, *Evangel. nach Lukas*, h. l. — 1^o Le baptême de S. Jean et celui du Christ sont comparés l'un à l'autre au moyen d'une forte antithèse.

Ἐγὼ μὲν ὕδατι βαπτίζω ὑμᾶς.

Ἀὐτὸς ὑμᾶς βαπτίσει Ἰησοῦς μετὰ ἁγίου καὶ πυρός.

Ce sont les premiers vers des deux strophes à trois membres. *Ego quidem* est opposé à *ipse*, *aqua baptizo* à *baptizabit in* (cette préposition n'existe pas dans le grec) *Spiritu sancto et igni*. Ce que le feu est à l'eau, le baptême du Christ le sera donc à l'égard du baptême de S. Jean. L'eau ne lave qu'au dehors, le feu purifie au dedans, lavant pour ainsi dire jusqu'à la moëlle, et cela est vrai surtout au moral, à propos du feu de l'Esprit-Saint dont il est ici question. Voir, pour l'explication détaillée, l'Evangel. selon S. Matth., p. 79 et s., et Patrizi, de *Evangel.* lib. III, dissert. XLIII, § 52. — Les mots « in poenitentiam », ajoutés par les manuscrits C, D, après « baptizo », sont un emprunt fait à S. Matthieu. — 2^o La dignité de S. Jean et celle du Christ. Autre antithèse, qui comprend le second et le troisième vers des deux premières strophes.

Ἔρχεται δὲ ὁ ἰσχυρότερός μου,
οὗ οὐκ εἰμὶ ἱκανὸς λύσαι τὸν ἱμᾶντα τῶν ὑποδημάτων αὐτοῦ,
Ὅδὲ τὸ πῦρ ἐν τῇ χειρὶ αὐτοῦ,
καὶ διακαθαρίσει τὴν ἅλωνα αὐτοῦ.

Au lieu du futur *veniet* il faudrait le présent « *venit* », qui indique une apparition imminente. « Ut Christum intelligas jam fuisse in via. » — Notez aussi l'article emphatique placé devant ἰσχυρότερος, la fréquente répétition du pronom αὐτοῦ, et le double hébraïsme *cujus... ejus*. — Ἰκανός peut désigner une capacité soit physique, soit intellectuelle, soit morale : il a ici ce dernier sens. La Vulgate l'a donc très bien traduit par *dignus*. — La figure si pittoresque et si modeste par laquelle Jean-Baptiste exprime son infériorité personnelle relativement au Messie est vraiment admirable. Le Précurseur ne se croit pas même digne de rendre au Christ le plus humble service! Au contraire, continue-t-il en employant une autre image toute majestueuse (Cfr. xxii, 11 et Jer. xv, 7), le Messie se manifestera comme un juge souverain, auquel personne ne pourra résister. Pour les détails nous renvoyons encore le lecteur à

18. Multa quidem et alia exhortans evangelizabat populo.

19. Herodes autem tetrarcha, cum corripereetur ab illo de Herodiade uxore fratris sui. et de omnibus malis, quæ fecit Herodes,

Matth. 14, 4; Marc. 6, 17.

20. Adjecit et hoc super omnia, et inclusit Joannem in carcere.

21. Factum est autem cum bapti-

18. Il évangélisait ainsi le peuple, lui donnant beaucoup d'autres exhortations.

19. Mais Hérode le tétrarque ayant été repris par lui au sujet d'Hérodiade, femme de son frère, et de tous les maux qu'il avait fait,

20. Il ajouta encore celui-ci à tous les autres et fit mettre Jean en prison.

21. Or lorsque tout le peuple rece-

l'Évang. selon S. Matth., pp. 74 et 75. — *Ventilabrum* désigne ici la pelle dont les Orientaux se servent pour vanter le blé. — « Permundabit » (Cfr. Matth. iv, 12) correspondrait mieux que *purgabit* au verbe composé διακαθαρισει. — La troisième strophe est simplement une amplification du verbe « purgabit » employé dans la seconde : elle décrit le sort opposé qui attend dans l'autre vie les justes (*triticum in horreum*) et les pécheurs (*paleas... igni inextinguibili*). — C'est en ces termes que S. Jean, au faite de sa popularité, rejeta énergiquement l'honneur indu qu'on voulait lui attribuer. Rien ne put le faire sortir de son rôle de Précurseur.

18. — *Multa quidem* et (dans le grec : « multa quidem igitur et ») *alia*. L'évangéliste termine par cet abrégé sommaire, qui lui appartient en propre, son exposé de la prédication de Jean-Baptiste. — *Exhortans evangelizabat* (nouvel imparfait). Sur les lèvres du Précurseur, l'annonce de la bonne nouvelle, c'est-à-dire de l'avènement prochain du Messie, s'associait à de pressantes exhortations, qui avaient pour but de préparer les cœurs à cet avènement. S. Jean était donc tout ensemble un prédicateur de l'Ancien Testament et un évangéliste du Nouveau.

30. L'emprisonnement de S. Jean-Baptiste. III, 19 et 20. Parall. Matth. xiv, 3 et 4; Marc. vi, 17 et 18.

Tandis que les deux premiers synoptiques ne racontent l'incarcération du Précurseur que d'une manière tardive, à l'occasion de son martyre, S. Luc la place par anticipation à la suite du ministère de Jean-Baptiste, comme s'il voulait dégager les voies avant de passer à la Vie publique de Jésus.

19. — *Herodes autem tetrarcha*. La particule *autem* sert de transition entre la prédication du Précurseur et son emprisonnement. Sur le tétrarque Hérode, voyez la note du v. 1. — Les mots *quum corripereetur ab illo de Herodiade*... indiquent la raison pour la-

quelle Antipas avait osé faire arrêter S. Jean. Celui-ci, avec son noble courage, avait repris le tétrarque au sujet de l'union criminelle qu'il avait contractée avec Hérodiade, la femme de son frère. (Après *fratris sui*, la Recepta, la plupart des manuscrits grecs et des versions anciennes ajoutent « Philippi »). Voyez les détails dans l'Évang. selon S. Matth. l. c. S. Jean avait également reproché à Hérode tous ses autres scandales, et de *omnibus malis*...

20. — *Adjecit et hoc super omnia* (scil. mala) : il mit le comble à toutes ses iniquités antérieures par un nouveau forfait, qui joignait la malice du sacrilège à celle d'une arrestation injuste. Cette tournure énergique est spéciale à S. Luc. C'est du reste notre évangéliste qui accuse le plus formellement Hérode dans cette circonstance. S. Marc, vi, 20, a quelques traits à la décharge du tétrarque. — *Inclusit Joannem in carcere* : probablement dans la forteresse de Machéronte ou Machærus, au Nord de la mer Morte. Voyez R. Riesé, Atlas de la Bible, pl. IV; V. Ancessi, Atlas géogr. de la Bible, pl. XVI.

2. Les préliminaires du ministère de Notre-Seigneur Jésus-Christ III, 21-iv, 13.

1° Le baptême de Jésus. III, 21-22. Parall. Matth. III, 13-17; Marc. I, 8-11.

Nous n'avons que peu de chose à ajouter aux détails écrits, à propos de ce fait important, dans nos commentaires sur les deux premiers Évangiles. Le récit de S. Luc est en effet le plus court et le moins complet des trois. On dirait que le narrateur a moins voulu relater le baptême de Jésus que les manifestations divines auxquelles cette cérémonie donna lieu. Néanmoins il nous a conservé plusieurs traits nouveaux et caractéristiques; aussi S. Ambroise lui adresse-t-il cet éloge bien mérité : « Pulchre in his quæ a ceteris dicta sunt Lucas compendium sumpsit » (Enarrationes, h. l.).

21. — La locution *factum est* fait rat-

vait le baptême et que Jésus, après avoir été baptisé, priaît, il advint que le ciel s'ouvrit,

22. Et l'Esprit-Saint descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe, et une voix vint du ciel : Tu es mon Fils bien-aimé, en toi je me suis complu.

zaretur omnis populus, et Jesu baptizato, et orante, apertum est cœlum :

Matth. 3, 16; Marc. 1, 10; Joan. 1, 32.

22. Et descendit Spiritus sanctus corporali specie sicut columba in ipsum : et vox de cœlo facta est : Tu es filius meus dilectus, in te complacui mihi.

Matth. 3, 17 et 17, 5; Infr. 9, 35; II Petr. 1, 17.

tache ce verset au 48^e. — *Quum baptizaretur omnis populus* est un premier trait propre à S. Luc. Mais, le texte grec employant l'infin. aoriste, ἐν τῷ βαπτισθῆναι, « quum baptizatus esset », il n'est pas nécessaire d'admettre que le baptême de Notre-Seigneur eut lieu en même temps que celui de la foule, par conséquent en présence de nombreux témoins. Cette locution paraîtrait plutôt supposer que Jésus se trouvait seul alors avec le Baptiste. Comp. *Matth. III, 13-15*. Au reste, telle qu'elle a été traduite par la Vulgate, elle peut simplement signifier : à l'époque où le peuple se faisait baptiser. « Omnis populus » est une hyperbole destinée à montrer le grand concours qui avait lieu auprès de S. Jean. — *Jesu baptizato et orante*. Second trait spécial : à peine baptisé, Jésus se met en prière sur la rive du Jourdain. Nous avons déjà fait observer dans la Préface, § V, 2, que S. Luc note avec un intérêt particulier quelques-unes des oraisons de l'Homme-Dieu, par exemple celles qui précédèrent le baptême, le choix des Apôtres, la Transfiguration, etc. Comp. v, 46; vi, 12; ix, 18, 29; x, 24; xi, 1; xxi, 37; xxii, 34, 32; xxiii, 34; xxiv, 33. — *Apertum est cœlum*. C'est la première des manifestations divines, qui contiennent en quelque sorte la réponse de Dieu à la prière de Jésus. Elle rappelle, par sa nature, le mot du poète :

Videō medium discedere cœlum. (Virg.)

21. — Seconde manifestation : *Descendit Spiritus sanctus*... S. Luc mentionne à cette occasion un troisième trait spécial, *corporali specie* (σωματικῇ εἰδει); l'apparition de l'Esprit Saint sous la forme d'une colombe fut donc un phénomène extérieur et réel. — La troisième manifestation consiste dans la voix céleste qui, adressant à Jésus (*Tu es*; de même S. Marc; « hic est » d'après S. Matthieu) des paroles tout à fait expressives (ὁ υἱὸς μου ὁ ἀγαπητός, avec deux articles), le reconnut pour le Fils bien-aimé du Père éternel. C'est la première des voix mystérieuses qui retentirent durant la Vie publique de

Jésus pour lui rendre témoignage. Comp. *Matth. xvii, 5*; *Joan. xii, 28*. Le manuscrit D, S. Justin, quelques Codd, de l'Italie et l'Evangile selon les Hébreux (cité par S. Epiph. *Hær. xxx, 13*) ajoutent à la fin du verset : « Ego hodie genui te »; interpolation manifeste. L'emplacement traditionnel du baptême de Jésus est à peu de distance des ruines d'un monastère bâti en l'honneur de S. Jean-Baptiste par sainte Hélène et nommé aujourd'hui par les Arabes Kasr-el-Yehoud (château des Juifs). Voyez Gratz, Théâtre des événements racontés dans les divines Ecritures, t. I, pp. 307 et s. de la traduct. française; Schegg, Gedenkbuch einer Pilgerreise, t. I, pp. 460 et ss.; R. Riess, Atlas de la Bible, pl. VII. — « Tanquam homo in flumen venisti, Christe rex, servile baptismum accipere. Festinas, o bone, sub Præcursoris manu, propter peccata nostra, o philanthrope... Mira res erat videre cœli terræque Dominum fluvio denudatum baptismum a servo pro nostra salute suscipientem quasi servum, et stupebant Angelorum chori in timore et gaudio. Cum illis te adoramus. Salva nos! » Extrait des Ménées de l'Eglise grecque (ap. D. Guéranger, Année liturgiq. t. II, pp. 204 et s.

2^e La généalogie de Jésus. III, 24-28. Parall. *Matth. i, 1-16*.

Dans le troisième Evangile comme dans le premier nous trouvons une généalogie du Sauveur; mais, tandis que cette pièce sert d'introduction au récit de S. Matthieu, elle n'a été placée par S. Luc qu'au début de la Vie publique de Notre-Seigneur. Chacun des deux évangélistes s'est laissé diriger en cela par son plan général. Aux Juifs pour lesquels écrivait S. Matthieu il convenait de fournir immédiatement une démonstration officielle, irrécusable, du caractère messianique de Jésus : S. Luc pouvait attendre, et il semble s'être complu à rapprocher de la voix céleste qui venait de proclamer Jésus fils de Dieu, v. 22, un document par lequel la filiation humaine du Christ était prouvée de la façon la plus authentique. Dans l'Exode (vi, 44) on n'établit de même la généalogie de Moïse

23. Et ipse Jesus erat incipiens quasi annorum triginta, ut putabatur, filius Joseph, qui fuit Heli, qui fuit Mathat,

24. Qui fuit Levi, qui fuit Melchi, qui fuit Janne, qui fuit Joseph,

25. Qui fuit Mathathias, qui fuit Amos, qui fuit Nahum, qui fuit Hesli, qui fuit Nagge,

26. Qui fuit Mahath, qui fuit Mathathias, qui fuit Semei, qui fuit Joseph, qui fuit Juda,

27. Qui fuit Joanna, qui fuit

23. Et Jésus était, en ce commencement, âgé d'environ trente ans, et comme on le croyait, fils de Joseph, qui le fut d'Héli, qui le fut de Mathat,

24. Qui le fut de Lévi, qui le fut de Melchi, qui le fut de Janné, qui le fut de Joseph,

25. Qui le fut de Mathathias, qui le fut d'Amos, qui le fut de Nahum, qui le fut d'Hesli, qui le fut de Naggé,

26. Qui le fut de Mahath, qui le fut de Mathathias, qui le fut de Séméi, qui le fut de Joseph, qui le fut de Juda,

27. Qui le fut de Joanna, qui le

qu'au moment où il se présente muni de pleins pouvoirs devant le Pharaon.

Nous allons d'abord parcourir rapidement la liste généalogique de Jésus d'après S. Luc : nous la comparerons ensuite à celle de S. Matthieu et nous essaierons de résoudre les difficultés que soulèvera cette comparaison.

23-27. — *Et ipse Jesus*. Le pronom est emphatique. Le même Jésus qui avait été naguère l'objet des manifestations divines ; ou encore : Jésus par opposition au Précurseur, Jésus qui sera désormais l'objet unique de la narration de S. Luc. — *Erat incipiens...* Ces mots ne signifient pas, comme le pensait Erasme, que Notre-Seigneur Jésus-Christ « commençait à avoir trente ans, » c'est-à-dire qu'il entraît dans sa trentième année, quand il fut baptisé par S. Jean. Le participe ἀρχόμενος doit se prendre d'une manière absolue (comp. Act. I, 21 et 22) : Jésus avait, quand il commença (son ministère), environ trente ans. Ainsi traduisaient déjà Origène et Eusèbe. « Jesus, écrivait ce dernier... tricesimum agens ætatis corporeæ annum, adest ad baptismum Joannis, et inde incipit doctrinam et opera miranda. » Ad Stephan. qu. 4, ap. Mai, Script. vet. nova collect., t. I, p. 1. — *Quasi annorum triginta*. Il est bien conforme aux habitudes de précision chronologique du troisième évangéliste de fixer une date ; or, une indication de ce genre ne pouvait être mieux placée qu'au moment où Jésus recevait l'inauguration messianique dans le mystère de son baptême. « Quasi » (ὡσεὶ) montre toutefois que S. Luc n'a point voulu parler avec une exactitude rigoureuse. Le Sauveur avait donc alors « environ » trente ans, c'est-à-dire qu'il n'était ni beau-

coup au-delà ni beaucoup au-dessous de cet âge. Notons que c'est l'âge réputé parfait. S. Jean-Baptiste avait pareillement trente ans lorsqu'il quitta son désert pour prêcher. Joseph, ce gracieux type du Messie, avait aussi trente ans quand il fut créé vice-roi d'Egypte, Gen. xli, 46. — *Ut putabatur, filius Joseph*. Il y a dans cette locution une allusion manifeste à la conception miraculeuse de Jésus. La foule, non initiée au mystère raconté par S. Luc dès sa première page, I, 26-38, supposait que Notre-Seigneur était le fils de Joseph et de Marie (comp. IV, 22) ; mais c'était là une grossière erreur, que la Providence ne devait pas tarder à détruire. Voyez des indications semblables dans S. Matthieu, I, 16, 18, 25. L'Esprit Saint sauvegarde délicatement, toutes les fois que l'occasion s'en présente, l'honneur virginal de Jésus et de Marie. — *Qui fuit Heli*. A partir d'ici jusqu'au v. 27 inclusivement, nous lisons les noms des ancêtres du Sauveur qui vécurent après la captivité de Babylone. Ils sont généralement écrits avec de grandes variantes dans les manuscrits et versions : ce sont en effet des mots hébreux, difficiles à transcrire, que les copistes ne pouvaient manquer de défigurer. Tous les personnages qu'ils représentent sont inconnus, à part Salathiel et Zorobabel (v. 27), que nous avons trouvés dans la liste de S. Matthieu. Quelques exégètes, il est vrai (Paulus, Wieseler, etc.), ont prétendu qu'il y a ici une simple ressemblance de noms ; mais leur opinion est très communément rejetée, et à bon droit, puisque ces noms se rencontrent dans les deux nomenclatures vers la même époque et qu'ils expriment les mêmes relations de père à fils. — La construction du texte grec diffère un peu en

fut de Résa, qui le fut de Zorobabel, qui le fut de Salathiel, qui le fut de Néri,

28. Qui le fut de Melchi, qui le fut d'Addi, qui le fut de Cosan, qui le fut d'Elmadan, qui le fut de Her,

29. Qui le fut de Jésus, qui le fut d'Eliezér, qui le fut de Jorim, qui le fut de Mathat, qui le fut de Lévi,

30. Qui le fut de Siméon, qui le fut de Juda, qui le fut de Joseph, qui le fut de Jona, qui le fut d'Eliaïkim,

31. Qui le fut de Méléa, qui le fut de Menna, qui le fut de Nathan, qui le fut de David,

32. Qui le fut de Jessé, qui le fut d'Obed, qui le fut de Booz, qui le fut de Salmon, qui le fut de Naasson,

33. Qui le fut d'Aminadab, qui le fut d'Aram, qui le fut d'Esrom, qui le fut de Pharès, qui le fut de Juda,

34. Qui le fut de Jacob, qui le fut d'Isaac, qui le fut d'Abraham, qui le fut de Tharé, qui le fut de Nachor,

Resa, qui fuit Zorobabel, qui fuit Salathiel, qui fuit Neri,

28. Qui fuit Melchi, qui fuit Addi, qui fuit Cosan, qui fuit Elmadan, qui fuit Her,

29. Qui fuit Jesu, qui fuit Eliezzer, qui fuit Jorim, qui fuit Mathat, qui fuit Levi,

30. Qui fuit Simeon, qui fuit Juda, qui fuit Joseph, qui fuit Jona, qui fuit Eliaïkim,

31. Qui fuit Melea, qui fuit Menna, qui fuit Mathatha, qui fuit Nathan, qui fuit David,

32. Qui fuit Jesse, qui fuit Obed, qui fuit Booz, qui fuit Salmon, qui fuit Naasson,

33. Qui fuit Aminadab, qui fuit Aram, qui fuit Esron, qui fuit Phares, qui fuit Judæ,

34. Qui fuit Jacob, qui fuit Isaac, qui fuit Abraham, qui fuit Thare, qui fuit Nachor,

cel endroit de celle de notre traduction latine : il est important d'exciter l'attention du lecteur sur ce point, à cause des conséquences qu'il en verra tirer plus bas à un grand nombre d'exégètes. On lit dans la *Recepta* et dans la plupart des manuscrits : ὁν υἱός, ὡς ἐνομιζέτο, τοῦ Ἰωσήφ, τοῦ Ἠλεί, τοῦ Μαθθάρι..., « étant fils, comme on le croyait, de Joseph, d'Elî, de Mathat, » et ainsi de suite jusqu'à la fin de la liste.

28-31. — *Qui fuit Melchi...* Ces quatre versets correspondent au temps qui s'écoula entre la captivité de Babylone et le règne de David. Même observation que précédemment à propos de l'orthographe de presque tous ces noms propres. — Avec *Nathan*, la liste généalogique de S. Luc entre en contact avec celles que nous trouvons dans l'Ancien Testament ; elle suivra désormais pas à pas l'histoire juive. Nathan était, comme Salomon, fils de David par Bethsabé. Cfr. II Reg. v, 44.

32-34a. — C'est la troisième phase de la généalogie : elle nous conduit de David à Abraham. — Au verset 33, quelques manuscrits remplacent *Aram* par « Arni » ou « Admei » : ce sont des fautes de transcription.

34b-38. — Quatrième phase : d'Abraham à Adam. — Le premier *Cainan* (v. 36) occasionne une assez grosse difficulté, car aucun patriarche de ce nom n'est mentionné dans le texte hébreu entre *Arphaxad* et *Sale* (comp. Gen. xi, 42-45), non plus que dans le *Pentateuque* samaritain, le *Targum* chaldéen, la version syriaque et la *Vulgate*. D'un autre côté, il doit avoir fait partie très-anciennement de la nomenclature de S. Luc, car on le trouve dans tous les manuscrits du Nouveau Testament (à part un seul, le Cod. D), dans les meilleures versions (Vulg., Ital., syr., éthiop.) et dans les Pères. Tout s'explique si l'on consulte le texte des Septante au passage de la *Génèse* cité plus haut ; on y lit en effet en termes exprès le nom de *Caïnan* : v. 42. Καὶ ἐξῆσεν Ἀρφαξὰδ ἑκατὸν τριακονταπέντε ἔτη, καὶ ἐγέννησεν τὸν Καϊνᾶν. v. 43. Καὶ ἐξῆσεν Ἀρφαξὰδ μετὰ τὸ γεννηθῆαι αὐτὸν τὸν Καϊνᾶν ἑτὶ τετρακόσια... Καὶ ἐξῆσεν Καϊνᾶν ἑκατὸν καὶ τριάκοντα ἔτη, καὶ ἐγέννησεν τὸν Σαλᾶ. Καὶ ἐξῆσεν Καϊνᾶν μετὰ τὸ γεννηθῆαι αὐτὸν τὸν Σαλᾶ ἑτὶ τριακόσια τριάκοντα, καὶ ἐγέννησεν υἱὸς καὶ θυγατέρα, καὶ ἀπέθανε. Il est donc vraisemblable que, de la version d'Alexandrie, ce nom aura passé de

35. Qui fuit Sarug, qui fuit Ragau, qui fuit Phaleg, qui fuit Heber, qui fuit Sale,

36. Qui fuit Cainan, qui fuit Arphaxad, qui fuit Sem, qui fuit Noe, qui fuit Lamech,

37. Qui fuit Mathusale, qui fuit Henoch, qui fuit Jared, qui fuit Malaleel, qui fuit Cainan,

38. Qui fuit Henos, qui fuit Seth, qui fuit Adam, qui fuit Dei.

35. Qui le fut de Sarug, qui le fut de Ragañ, qui le fut de Phaleg, qui le fut d'Héber, qui le fut de Salé,

36. Qui le fut de Caïnan, qui le fut d'Arphaxad, qui le fut de Sem, qui le fut de Noé, qui le fut de Lamech,

37. Qui le fut de Mathusalé, qui le fut d'Enoch, qui le fut de Jared, qui le fut de Malaléel, qui le fut de Caïnan;

38. Qui le fut d'Hénos, qui le fut de Seth. qui le fut d'Adam, qui le fut de Dieu.

bonne heure, par le fait d'un copiste, dans la liste de S. Luc. Voyez du reste les commentaires sur la Genèse, l. c. — *Mathusale* du γ. 37 (en grec Μαθουσαλά) est la forme hébraïque du nom de Mathusalem (מתושלח, *Methouschélach*). — *Adam, qui fuit Dei* : « Atque hic demum est terminus quo nullus est ulterior », Bengel. Les Juifs appliquaient volontiers à Adam le titre de fils de Dieu, qui lui convenait si bien, puisqu'il était sorti directement des mains du Créateur ('Αδάμ, ὁ υἱὸς Θεοῦ; ἐδημιούργητος, Philon. de Opif. mundi). Titre en outre si glorieux pour toute l'humanité. Cfr. Act. xvii, 28. « Quid pulchrius potuit convenire, s'écrit S. Ambroise, h. l., quam ut sancta generatio a Dei Filio inciperet et usque ad Dei Filium duceretur ? » Voici donc l'histoire abrégée de quarante siècles.

Nous avons maintenant à étudier la liste généalogique de S. Luc dans ses rapports avec celle de S. Matthieu. Ce n'est pas un problème d'une solution facile. Il y a longtemps que les incrédules de toute nuance profitent de l'obscurité qui l'environne pour essayer de miner la véracité, l'authenticité des SS. Evangiles. Le païen Celse et le manichéen Faustus (Cfr. August. contr. Faust. III, 4) furent des premiers à lancer cette objection aisée. Mais il y a longtemps aussi que les apologistes et les exégètes croyants s'efforcent de l'éclaircir. Voyez la lettre de Jules l'Africain ap. Euseb. Hist. eccl. I, 7 (Cfr. A. Mai, Script. vet. nov. Collect. t. I, p. 24 et ss.); S. Augustin, de Consensu Evangel. II, 2 et 3 (Cfr. Sermo LI; Quæst. evang. II, 5). Les meilleurs travaux des temps modernes ou contemporains sont ceux de D. Calmet. Dissertation où l'on essaye de concilier S. Matth. avec S. Luc sur la généalogie de Jésus-Christ; de P. Schleyer, Ueb. die von Matth. und Luk. mitgetheilten Genealog. Jesu Christi (Tübing. Theolog. Quartalschrift, 1836, n. 3, p. 403 et ss., n. 4, pp. 539 et ss.); du Docteur Mill, Vindication of our Lord's Genealogy; de Lord

A. C. Hervey, Genealogies of our Lord Jesus-Christ. Lond. 1855; du P. Patrizi, de Evangelii lib. III, dissert. IX. Voyez aussi H. Wallon, De la croyance due à l'Evangile, Paris 1858, pp. 160 et ss.; Wieseler, Beiträge zur richtig. Würdigung der Evangelien, p. 433 et ss.; l'article Genealogy of Jesus-Christ dans Kittó, Cyclopædia of the Bible, et dans Smith, Dictionary of the Bible; Glaire, Les Livres saints vengés, Paris 1845, t. II, pp. 273 et ss.; Dehaut, l'Evangile expliqué, défendu, t. I, pp. 248 et ss. de la 5^e édit.; Le Camus, Préparation exégétique à la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Paris 1869, pp. 348 et ss., etc. Assurément, on ne saurait affirmer sans exagération que les différentes solutions données au problème sont de nature à satisfaire l'esprit d'une manière complète. « Le dernier mot de la difficulté n'a pas été dit, et probablement ne le sera jamais » (Le Camus, l. c., p. 342); les données nous manquent pour cela. Aussi bien n'est-il pas nécessaire que nous en arrivions à ce degré de clarté. « Notre position est de beaucoup meilleure que celle de nos adversaires. Ils s'efforcent de mettre en relief les contradictions des deux arbres généalogiques; mais tant qu'ils n'ont pas établi une IMPOSSIBILITÉ ABSOLUE de les concilier, ils n'ont rien avancé contre nous. Une SIMPLE HYPOTHÈSE que l'apologiste démontre possible et acceptable renverse toutes leurs argumentations. Ils se brisent, comme disait Théodore de Bèze, contre une enclume qui a usé d'autres marteaux. » Ibid., p. 333.

Ainsi que nous le faisons observer dans notre commentaire sur S. Matthieu, p. 40, la généalogie de Notre-Seigneur d'après S. Luc diffère et quant à la forme et quand au fond de celle qu'on lit dans le premier Evangile. Voici les principales divergences de forme : 1^o S. Matthieu suit une marche descendante : il part de la souche et va de branche en branche jusqu'à Jésus, le dernier

rejeton. S. Luc remonte au contraire le cours des générations. L'ordre suivi par S. Matthieu est le plus naturel : c'est celui des registres publics. L'ordre qu'a suivi S. Luc semble avoir été préféré par les Grecs. Du reste, nul doute que les deux évangélistes ne se soient conformés aux documents qu'ils avaient sous les yeux. 2^o S. Matthieu a partagé les ancêtres du Christ en trois groupes symétriques qui correspondent à trois époques distinctes de l'histoire juive ; aussi, pour obtenir cette division régulière, a-t-il omis plusieurs noms moins célèbres. Il entremêle en outre à sa nomenclature des détails historiques et chronologiques. S. Luc se contente, à la façon d'un strict rapporteur, de mentionner les personnages les uns à la suite des autres : sa liste n'a donc rien de subjectif, mais elle très complète. 3^o Le premier « liber generationis » n'établit la filiation de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'à partir d'Abraham, tandis que le second la poursuit jusqu'à Adam, jusqu'à Dieu. Cette différence a pour cause la diversité du but que se proposaient les deux évangélistes. S. Matthieu écrivait pour des Juifs ; or, à des Juifs, il suffisait de prouver que Jésus descendait de David et d'Abraham. S. Luc s'adressait à des païens convertis ; il lui importait donc de montrer que Jésus était le Rédempteur de tous les hommes, et qu'il n'appartenait pas seulement à une race spéciale, mais à la grande race humaine, issue toute entière d'Adam.

Les différences matérielles sont autrement considérables. Le tableau ci-joint permettra au lecteur de les embrasser d'un seul coup d'œil. Les noms des personnages communs aux deux listes sont imprimés en caractères italiques.

S. MATTHIEU.

Abraham.
Isaac.
Jacob.
Juda.
Pharés.
Esrom.
Aram.
Aminadab.

S. LUC.

Adam.
Seth.
Hénos.
Caïnan.
Malaléel.
Jared.
Hénoch.
Mathusalé.
Lamech.
Noé.
Sem.
Arphaxad.
Caïnan.
Salé.
Héber.
Phaleg.
Ragau.
Sarug.
Nachor.
Tharé.
Abraham.
Isaac.
Jacob.
Juda.
Pharés.
Esron.
Aram.
Aminadab.

S. MATTHIEU.

Naasson.
Salman.
Booz.
Obed.
Jesse.
David.
Salomon.
Rohoam.
Abia.
Asa.
Josaphat.
Joram.

(ici trois noms omis)

Ozias.
Joathan.
Achaz.
Ezéchias.
Manassés.
Amon.
Josias.
(un nom omis)
Jéchonias.

Salathiel.
Zorobabel.
Abiud.

Eliacim.

Azor.

Sadoc.

Achim.

Eliud.

Eléazar.

Mathan.

Jacob.
Joseph.
Jésus.

S. LUC.

Naasson.
Salmon.
Booz.
Obed.
Jesse.
David.
Nathan.
Mathatha.
Menna.
Méléa.
Eliakim.
Jona.

Joseph.
Juda.
Siméon.
Lévi.
Mathat.
Jorim.
Eliezor.
Jésus.
Her.
Elmadan.
Cosan.
Addi.
Melchi.
Néri.

Salathiel.
Zorobabel.
Résa.

Joanna.
Juda.
Joseph.
Séméi.
Mathathias.
Mahath.
Nagge.
Hesh.
Nahum.
Amos.
Mathathias.
Joseph.
Janné.
Melchi.
Lévi.
Mathat.
Héli.
Joseph.
Jésus.

Il résulte de cette juxtaposition 1^o que les ancêtres de Notre-Seigneur sont notablement plus nombreux dans la seconde liste que dans la première, 2^o qu'entre David et S. Joseph nous ne trouvons que des noms différents, à part ceux de Salathiel et de Zorobabel.

La difficulté qui provient de la divergence des nombres se résout encore assez aisément. Quoi d'étonnant d'abord qu'il n'y ait d'une part que 41 noms, tandis qu'il y en a de l'autre jusqu'à 77 (onze fois 7, le nombre sacré, observent les auteurs mystiques ; S. Irénée, qui réduit ce chiffre à 72, on ignore par quel procédé, fait un rapprochement entre les 72 aïeux du Christ et les 72 subdivisions de la Table des peuples, Gen. x), puisque le point de départ n'est pas la même ! Si nous comparons les époques partielles nous arrivons au résultat suivant : d'Abraham à David, 14 générations de part et d'autre ; de David à la captivité, 14 générations d'après S. Matthieu, 20 d'après S. Luc ; de la captivité à Jésus-Christ, 14 et 21 générations. Ou encore : de David à S. Joseph, 41 noms dans

S. Luc, 27 seulement dans S. Matthieu; ce qui fait en moyenne 25 ans d'un côté et 40 de de l'autre pour une génération. Mais il faut se souvenir que S. Matthieu a éliminé plusieurs noms. De plus, des phénomènes analogues se présentent fréquemment dans les branches diverses d'une même famille.

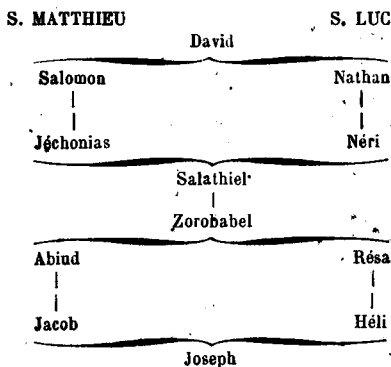
Le vrai « *nodus difficultatis* » consiste dans la différence des noms cités par les évangélistes. S. Matthieu et S. Luc prétendent nous livrer l'un et l'autre l'arbre généalogique authentique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et voici que celui-là rattache Jésus à David par Salomon, tandis celui-ci l'en fait descendre par Nathan! Celui-ci donne Néri, celui-là Jéchonias pour père à Salathiel. D'après celui-là S. Joseph est fils de Jacob; d'après celui-ci il est fils d'Héli. Comment tout cela peut-il être vrai en même temps?

Les systèmes imaginés par les exégètes pour établir l'harmonie entre les deux écrits sacrés peuvent se ramener à quatre principaux.

I. Le premier système a pour base ce qu'on nommait chez les Juifs la loi du Lévirat. D'après cette loi, quand un homme, après avoir été marié, mourait sans laisser de postérité, son frère, ou même son plus proche parent, était tenu d'épouser la veuve, si elle était encore en âge de devenir mère. Les enfants qui naissaient de ces secondes noces étaient censés appartenir au défunt, dont ils étaient comme la descendance légale. Comp. Deut. xxv, 6. Or, on suppose que Jacob et Héli étaient frères utérins, c'est-à-dire qu'ils provenaient de la même mère quoique de pères distincts (Mathan et Mathat). De plus, Héli serait mort sans enfants. Jacob, ayant alors épousé la veuve de son frère, en aurait eu un fils, nommé Joseph. Même hypothèse à propos de Jéchonias (père réel), de Néri son frère utérin (père légal), et de son fils Salathiel. Cela posé, on conçoit que les généalogies soient si dissemblables, puisque l'une d'elles, celle de S. Matthieu, cite les pères naturels, tandis que l'autre, celle de S. Luc, mentionne les pères selon la loi. Les séries devaient nécessairement diverger d'une manière notable, quoiqu'elles se rencontrent à deux reprises. Il n'y a rien d'impossible à ce que la loi du Lévirat ait été ainsi appliquée deux fois dans une même famille durant un intervalle de mille ans (entre David et S. Joseph). — Telle est l'opinion adoptée en substance par la plupart des Pères et des commentateurs, depuis Jules l'Africain qui en donna le premier la formule, jusque vers la fin du XV^e siècle (« *Hæc sententia est communis et constat ex traditione Ecclesiæ, ex communi sanctorum Patrum consensu ac approbatione gravissimorum theologorum* », Sylveira). S. Ambroise, S. Jérôme, S. Augustin (il parle, il est vrai, d'une adoption et non d'un mariage de

lévirat; mais cela revient à peu près au même), S. Grégoire de Nazianze, S. Thomas, Salméron, Maldonat, le Dr Hug, comptent parmi ses plus illustres défenseurs.

II. Les deux généalogies sont encore celles de S. Joseph, mais on en explique les divergences par un autre procédé. Le premier Évangile indiquerait le droit de succession au trône, le troisième la descendance réelle. Voici quelques détails. La branche aînée, issue de David par Salomon, s'étant éteinte après Jéchonias, une branche collatérale, celle de Nathan, hérita (peut-être par adoption) de la succession royale dans la personne de Salathiel. Plus tard encore, nouvelle extinction de la branche aînée (ou d'Abiud) dans la personne de Jacob, et nouvelle transmission des droits royaux à la branche cadette (ou de Résa) sur la tête de Joseph, fils d'Héli.



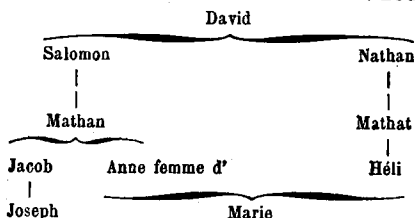
D'après ce sentiment, dont les principaux défenseurs sont Grotius, Possinus, le Dr Mill, Lord Hervey, M. Schegg, etc., nous aurions donc dans S. Luc la généalogie privée de S. Joseph, la série de ses aïeux naturels et réels, dans S. Matthieu sa généalogie en tant qu'héritier légal et officiel du trône, c'est-à-dire la série des rois légitimes de la théocratie. Par exemple, dit avec esprit M. Trollope, the Gospel according to S. Luke, Cambridge 1877, p. 444, si l'on voulait tracer la généalogie complète de la reine d'Angleterre, il faudrait, 1^o pour établir ses droits au trône du Royaume uni, passer par Georges 1^{er}, les Stuarts, les Tudors et remonter jusqu'à Guillaume le Conquérant, 2^o pour donner sa descendance naturelle, passer encore par Georges 1^{er}, mais quitter aussitôt la ligne des monarques anglais et suivre celle des ducs de Brunswick.

III. D'après Corneille de Lapierre, nos deux listes contiendraient l'arbre généalogique non de S. Joseph, comme dans les systèmes qui précèdent, mais de la Très Sainte Vierge. Seulement, les ancêtres de Marie seraient cités « *ex latere materno* »

dans la nomenclature de S. Matthieu, « ex latere paterno » dans celle de S. Luc. Les choses se seraient passées de la manière suivante : Sainte Anne, épouse d'Héli, et mère de Marie, était la sœur de Jacob, la fille de Mathan ; de la sorte, Joseph, fils de Jacob, se trouve avoir été neveu de sainte Anne, et par conséquent le cousin germain de la Sainte Vierge en même temps que son époux.

S. MATTHIEU

S. LUC

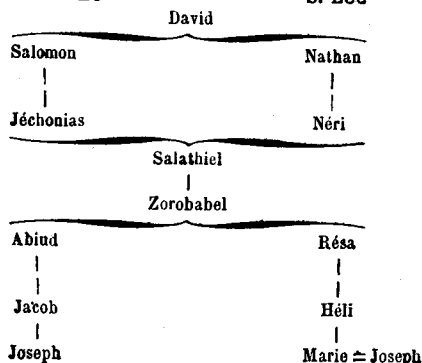


Fr. Luc de Bruges admet également cette hypothèse avec quelques modifications. Peut-être se demandera-t-on comment on peut la concilier avec la croyance de l'Eglise, d'après laquelle le père de Marie se serait appelé Joachim et non Héli. Mais il existe une très grande analogie entre ces deux noms, et on les trouve employés l'un pour l'autre dans la Bible, par exemple au livre de Judith, où le même grand-prêtre, appelé d'abord Eliachim, iv, 5, 44, apparaît ensuite, xv, 9, sous la dénomination de Joachim. Eli, אלי, est en effet une abréviation de Eliachim, (אליקים); or, Eliachim et Joachim (יוחיקים) ont une signification presque identique (« Deus stabilis », ou « Jehova stabilis »). D'ailleurs, même d'après la tradition juive, Marie aurait eu un Héli pour père. « Miriam fille d'Héli », lisons-nous dans le Talmud, Hieros. Chagigah, fol. 77, 4. Comp. Lightfoot, Hor. hebr. in Luc. iii, 23.

IV. Des deux listes généalogiques, l'une (S. Matth.) se rapporte à S. Joseph, l'autre (S. Luc) à la Sainte Vierge, conformément au tableau suivant :

S. MATTHIEU

S. LUC



Ce système s'appuie, de même que le premier, sur la loi mosaïque, mais d'une autre manière. Il suppose que Marie était fille unique, et par suite fille héritière (ἐπίκληρος παρθένος, comme s'exprimait la constitution d'Athènes), ce qui l'obligeait, d'après Num. xxxvi, 5-8, à se marier dans sa propre tribu. Or dans ce cas le mari, ne faisant qu'une seule personne morale avec sa femme, recueillait tous les titres de celle-ci : il avait en quelque sorte deux pères, son père naturel et son père légal (son beau-père). C'est pour cela que S. Joseph est appelé d'une part fils de Jacob, de l'autre fils d'Héli. Sans doute il eût été plus clair de nommer directement Marie ; mais il était contraire à l'usage antique d'établir en termes exprès la généalogie d'une femme (« Genus patris vocatur genus ; genus matris non vocatur genus », Baba bathra, fol. 110, 4) : S. Luc l'a donc établie d'une manière indirecte, en substituant S. Joseph à la Sainte Vierge. On prouve que Marie était fille héritière soit par la tradition, qui l'a fréquemment affirmé, soit à l'aide du récit même de S. Luc, ii, 4 et ss. Pourquoi la Mère de Jésus va-t-elle à Bethléem avec S. Joseph, à l'occasion du recensement ordonné par Auguste, sinon parce qu'elle était tenue de se présenter en personne devant les officiers impériaux ? Or, elle ne pouvait être astreinte à cette obligation que parce qu'elle représentait une tige de la famille de David. En elle se terminait la branche de Nathan, de même que celle de Salomon aboutissait à S. Joseph. — Cette hypothèse est adoptée par la plupart des exégètes modernes et contemporains (Surenhusius, Lightfoot, Bengel, Rosenmüller, Wieseler, MM. von Burger, Behrmann, Arnoldi, Godet, Bisping, van Oosterzee, Le Camus, Arnoldi, Plumptre, Ewald, J. P. Lange, Rignebach, etc., etc.) : elle est actuellement aussi populaire que la première l'était dans l'antiquité, et nous inclinons à lui donner aussi nos préférences, parce qu'elle nous semble résoudre de la manière la plus simple et la plus naturelle le problème des généalogies évangéliques.

En effet, 1^o si les deux listes se rapportent à S. Joseph, c'est-à-dire à un père putatif, Jésus n'a été l'héritier de David que par adoption, en d'autres termes par une sorte de fiction légale. Supposé que cela ait suffi aux lecteurs juifs de S. Matthieu, puisque c'était conforme aux principes théocratiques, les lecteurs patens de S. Luc auraient bien pu ne pas s'en contenter : il fallait pour eux la preuve d'une descendance réelle, et la généalogie de Jésus par Marie contenait seule cette démonstration d'une manière absolue. — 2^o Depuis le commencement de son récit, S. Luc a toujours mis S. Joseph à l'arrière-plan : Marie a été constamment pour lui le personnage principal. Il ne s'est pas

lassé de montrer que, si Jésus avait daigné prendre une mère ici-bas, aucun homme ne pouvait le revendiquer comme fils dans le sens propre de cette expression. Bien plus, au début même de sa nomenclature, il oppose la réalité historique à l'opinion du vulgaire : « ut putabatur, filius Joseph ». Serait-il conséquent avec lui-même s'il identifiât, immédiatement après cette réflexion, les ancêtres de Jésus avec ceux de Joseph ? — 3^o Le texte grec de S. Luc (v. 23), se ramène sans trop de peine à notre interprétation ; car, en premier lieu, si les mots « qui fuit Dei », désignent une filiation improprement dite, pourquoi n'en serait-il pas de même quand il s'agit des rapports de S. Joseph et d'Héli, « qui fuit Heli » ? En second lieu, d'assez nombreux interprètes croient pouvoir traduire le v. 23 de la manière suivante : « Et ipse Jesus erat (dum putabatur filius Joseph) filius Heli, Mathat, etc. », c'est-à-dire qu'ils rattachent à Jésus tous les génitifs de la liste, de manière à mettre S. Joseph tout à fait en dehors de l'arbre généalogique. Nous avons cependant que cet expédient nous paraît un peu forcé. — 4^o Plusieurs Pères, sans affirmer directement que la généalogie donnée par S. Luc est celle de Marie, semblent le supposer d'une manière indirecte, par exemple S. Irénée, *adv. Hær.* III, 29, Tertullien, de *Carne Christi*, c. 21 et 22, S. Athanase, *contr. Apollin.* I, 4. Voir Kitto, *Cyclopædia*, s. v. *Genealogy of J. C.*

Le premier système a également une grande valeur, soit à cause de son antiquité et des graves autorités sur lesquelles il s'appuie, soit parce que les évangélistes, si on prend toutes leurs expressions à la lettre, semblent dire qu'ils se proposent de donner l'un et l'autre la généalogie de S. Joseph. Mais il multiplie les hypothèses, et on peut lui reprocher d'être assez compliqué. Le second et le troisième présentent, à notre avis, moins de garanties ; celui-là parce qu'il prend le verbe « genuit » dans un sens figuré qui ne saurait lui convenir, celui-ci parce que l'une des deux listes, celle de S. Matthieu, se rapporte évidemment à S. Joseph. Au reste, comme Marie, aussi bien que son saint époux, appartenait à la famille de David (voyez l'E-

vang. selon S. Matth., p. 40), en toute hypothèse sa généalogie est au moins implicitement contenue dans celle de Joseph.

Résumons et concluons. Deux évangélistes ont conservé la généalogie du Sauveur, et il se trouve que leurs listes varient étonnamment. Toutefois, même abstraction faite de l'inspiration, il n'est pas croyable qu'ils se soient trompés ou qu'ils aient voulu tromper. Les documents généalogiques abondaient chez les Juifs, comme on le voit par les livres des Paralipomènes, d'Esdras, de Néhémie et de l'écrivain Josèphe (Cfr. Vita, c. 1 ; *contr. App.* I, 7), et il était aisé de les consulter. Des écrivains sensés auraient-ils bien inséré dans leurs narrations des pièces erronées, qu'il eût été facile d'attaquer et de réfuter ? Puisqu'ils nous ont laissé des catalogues si distincts, S. Matthieu et S. Luc avaient donc quelques raisons de s'écarter l'un de l'autre. Nous en avons suggéré plusieurs, qui sont parfaitement plausibles ; cela suffit. Vraisemblablement, c'est une table de rois que nous trouvons dans le premier Evangile, et une table d'ancêtres dans le troisième : ici Jésus nous apparaît comme « semen mulieris », là nous le saluons comme héritier du trône théocratique. Quoi qu'il en soit, les deux listes aboutissent glorieusement au Messie, en qui revit à jamais la race de David, ainsi que le Seigneur l'avait promis. — Voyez dans Derenbourg, *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine*, Paris 1867, p. 349, une importante confirmation de la descendance royale du Sauveur par le Talmud. Le traité Sanhédrin, 43, 6, dit formellement que Jésus était *קרוב לכלכות*, « propinquus regno (i. e. regni domui) ».

L'art chrétien s'est occupé aussi, et avec moins de sécheresse que la science apologetique, de « l'arbre de Jessé » ou de la généalogie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On le trouve partout représenté, surtout au moyen-âge : les vitraux des églises, les vignettes des manuscrits, les tapisseries, les tableaux, les sculptures ; le reproduisent avec un grand mélange de grâce et d'originalité. Voyez aussi un beau poème de Lowth, inséré dans la traduction française de ses *Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux*.

CHAPITRE IV

La tentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ (vv. 1-13). — Retour de Jésus en Galilée et aperçu général des débuts de son ministère (vv. 14-15). — Les habitants de Nazareth veulent le mettre à mort à la suite d'une prédication célèbre (vv. 16-30). — Jésus à Capharnaüm (vv. 31-32). — Guérison d'un démoniaque (vv. 33-37). — Guérison de la belle-mère de S. Pierre et de nombreux malades (vv. 38-41). — Jésus se retire dans une solitude des bords du lac, puis il évangélise la Galilée (vv. 42-44).

1. Or Jésus plein de l'Esprit-Saint revint du Jourdain et il fut conduit par l'Esprit dans le désert,

2. Pendant quarante jours, et fut tenté par le diable. Et il ne mangea

1. Jesus autem plenus Spiritu sancto regressus est a Jordane : et agebatur a Spiritu in desertum,

Matth. 4, 1; Marc. 1, 12.

2. Diebus quadraginta, et tentabatur a diabolo. Et nihil manduca-

3° La tentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. iv, 1-13. (Parall. Matth. iv, 1-11; Marc. i, 12-13).

Le premier acte de Jésus après sa consécration messianique consiste à réparer la chute du premier homme, en triomphant du démon et de ses suggestions perfides. Comp. S. Hilaire, in Matth. iii, 5; S. Ambr. Exposit. in Luc. iv, 7. Le chef de l'humanité nouvelle et régénérée passe comme Adam, le chef de l'humanité déchue, par l'épreuve de la tentation; mais avec quelle différence dans les résultats! — La narration de S. Luc, quoiqu'elle ressemble beaucoup ici à celle de S. Matthieu (voyez notre commentaire, pp. 79-87), s'en sépare néanmoins par de légères modifications dans les termes, par l'addition de plusieurs idées nouvelles, et surtout par un changement notable dans l'ordre des tentations.

CHAP. IV. — 1. — Les vv. 1 et 2 contiennent les détails préliminaires du récit. Le premier nous montre d'abord Jésus quittant le Jourdain (*regressus est*) dans lequel il avait été baptisé, et gagnant, sous une vive impulsion de l'Esprit Saint, la solitude du désert. Sur le théâtre spécial de la tentation, voyez l'Evangile selon S. Matth. p. 80. Au lieu de l'accusatif *in desertum* (Recepta. εἰς τὴν ἔρημον), plusieurs manuscrits (B, D, L, Sin.) et versions portent ἐν τῇ ἔρημῳ. Cette leçon, qu'adoptent les meilleurs critiques, semblerait supposer que Notre-Seigneur ne demeura pas constamment au même endroit du désert, mais qu'il allait et venait en divers lieux : elle s'accorde du reste très bien avec l'imparfait *agebatur*, ἤγετο, qui indique la continuité de l'action. — *A Spiritu* : dans le grec, ἐν τῷ πνεύματι, « in Spiritu. » D'après S. Mat-

thieu, ὑπὸ τοῦ πνεύματος, par l'Esprit. — La note *plenus Spiritu sancto* est spéciale à notre évangéliste. Elle désigne la plénitude de l'onction divine reçue par Jésus à son baptême, iii, 22. A son Christ « non ad mensuram dat Deus Spiritum, » Joan. iii, 34. Aussi bien, Satan ne trouvera-t-il en Jésus que l'esprit de Dieu. Voyez Maldonat et Fr. Luc, h. i.

2. — *Diebus quadraginta, et tentabatur...* La conjonction « et » manque dans le texte grec, où on lit simplement *ἡμέρας τεσσαράκοντα πειραζόμενος...*, c'est-à-dire « diebus quadraginta, tentatus... » (le participe présent au lieu de l'imparfait). D'après cette traduction littérale, S. Luc paraîtrait au premier abord combiner les récits divers de S. Matthieu et de S. Marc, et dire, comme le second, que Jésus fut tenté pendant quarante jours; comme le premier, que, ce temps écoulé, le Sauveur subit encore trois tentations distinctes. Mais nous avons vu, dans notre explication de l'Evangile selon S. Marc (p. 29), que la vague locution « tentabatur a Satana » est une formule abrégée, qui doit être interprétée d'après la narration plus précise et plus détaillée de S. Matthieu. De même ici. Il est bien plus naturel de rattacher, comme l'a fait la Vulgate, les mots *ἡμέρας τεσσαράκοντα* à ἤγετο qu'à *πειραζόμενος*, et l'on peut, à la façon de la version syriaque, traduire ce participe par « ut tentaretur » (ce serait le « particip. causale » ou « finale » des grammairiens). Au reste, il est peu croyable en soi que Notre-Seigneur ait subi pendant quarante jours les assauts de l'esprit mauvais. Comp. les Hom. Clément. xix, 2. — *A diabolo*. Le prince des démons apparut en personne et visiblement à Jésus, pour le

vit in diebus illis : et consummatis illis esuriit.

3. Dixit autem illi diabolus : Si filius Dei es, dic lapidi huic ut panis fiat.

4. Et respondit ad illum 'Jesus : Scriptum est : Quia non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo Dei.

Deut. 8, 3; Matth. 4, 4.

5. Et duxit illum diabolus in montem excelsum; et ostendit illi

rien pendant ces jours, et après qu'ils furent passés il eut faim.

3. Et le diable lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, dis à cette pierre qu'elle devienne du pain.

4. Jésus lui répondit : Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole de Dieu.

5. Et le diable le conduisit sur une haute montagne et en un ins-

porter au mal. — *Nihil manducavit in diebus illis* : la mention du jeûne absolu du Sauveur pendant quarante jours est spéciale à S. Luc sous cette forme. Le verbe « jejunare », qu'emploie S. Matthieu, eût été moins clair pour les lecteurs de S. Luc. — *Esuriit.* « Postea (ὅτερον) esuriit » d'après la Recepta; mais cet adverbe, qui manque dans les manuscrits B, D, L, Sin. et dans les versions copte, armén., éthiop., et sâhidique, est à bon droit regardé comme un glossème.

3 et 4. — Nous passons à l'histoire proprement dite de la tentation de Jésus. Elle consiste en trois assauts consécutifs du démon et en trois victoires du Messie. La première suggestion mauvaïse de l'esprit tentateur est habilement rattachée à la faim dont souffrait le divin Maître : *Dic lapidi huic ut panis fiat.* Notez le singulier τῷ λίθῳ τούτῳ : il est plus pittoresque que le pluriel « lapides isti » employé par S. Matthieu. Les anciens peintres, se conformant à ce détail du troisième Evangile, mettaient une pierre à la main de Satan au moment où il tentait Jésus pour la première fois. Notez aussi l'entrée en matière *Si Filius Dei es.* Le démon avait plus d'une raison de supposer que Jésus était le Christ; néanmoins il pouvait lui rester quelques doutes, et c'est pour cela que « eum tentavit, an Christus esset explorans » (S. August. de Civit. Dei, xi, 24). Il pensait l'obliger ainsi à se révéler lui-même. — *Respondit...* *Jesus* (La Recepta et de nombreux manuscrits ajoutent λέγων, « dicens »). On a invité Notre-Seigneur à faire usage de ses pouvoirs surnaturels pour satisfaire le besoin qui le presse. Il répond d'une manière aussi forte que simple, en s'appropriant un texte biblique (Cfr. Deut. viii, 3), qu'il se gardera bien de se secourir lui-même de la sorte : ce n'est point pour un motif personnel qu'il fera des miracles. Après tout, Dieu connaît les nécessités humaines et, d'une seule parole, il peut procurer à ses amis, l'histoire sainte est là pour le démontrer, une abondante nourriture. Les mots *non in solo pane* (hébraïsme

pour « solo pane ») désignent donc le pain ordinaire et en général tout ce qui peut servir d'aliment à l'homme. A ce pain Jésus oppose des mets fournis miraculeusement par Dieu, *in omni verbo Dei.* S. Matthieu cite plus complètement le texte d'après les LXX; S. Luc n'en donne qu'un sommaire.

5. — Seconde tentation §§. 5-8. Après avoir essayé de rendre Jésus simplement infidèle à Dieu, Satan le pousse à une apostasie complète. — C'est ici qu'il existe, entre nos deux narrations parallèles, une grande divergence au point de vue de l'arrangement extérieur. S. Matthieu en effet ne place qu'en troisième lieu la tentation qui aurait été la seconde d'après S. Luc, et réciproquement. De quel côté se trouve la vraie suite des faits? Tout porte à croire que c'est le premier évangéliste qui a le plus exactement suivi l'ordre historique, comme le pensaient déjà S. Ambroise et d'autres Pères. On le prouve par deux raisons principales, l'une intrinsèque, l'autre extrinsèque. 1^o La tentation racontée au second rang par S. Luc a été justement appelée « la plus séduisante des trois » : c'est la plus forte de toutes manières; c'est aussi celle que Jésus a repoussée avec le plus d'horreur (« Vade Satana », Matth. iv, 10.) Il convenait donc qu'elle fût la dernière. 2^o S. Luc se contente en cet endroit de juxtaposer les divers incidents, sans employer aucune des formules qui indiquent une succession strictement chronologique : §. 3, καὶ εἶπεν; §. 5, καὶ ἀναγαγών; §. 9, καὶ ἤγαγεν. S. Matthieu au contraire en emploie plusieurs, ce qui paraît montrer qu'il a l'intention de marquer un ordre réel : §. 3, καὶ προσελθών; §. 5, τότε παραλαμβάνει; §. 8, πάλιν παραλαμβάνει; §. 14, τότε ἀφίησιν αὐτόν. Voir Greswell, Dissertations, t. II, p. 492 et ss. : On the Order of the Temptations. Parmi les exégètes récents nous n'en connaissons que trois (le P. Coleridge, MM. Reischl et Godet) qui préfèrent l'ordre suivi par S. Luc. — *Duxit*; dans le grec, ἀναγαγών, conduisant en haut. — Les mots *diabolus in montem excelsum* sont omis

tant lui montra tous les royaumes de la terre,

6. Et il lui dit : Je te donnerai toute cette puissance et la gloire de ces royaumes, car ils m'ont été livrés et je les donne à qui je veux.

7. Si donc tu te mets en adoration devant moi ils seront tous à toi,

8. Jésus lui répondit : Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul.

9. Et il le conduisit à Jérusalem et le posa sur le haut du temple et lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas ;

omnia regna orbis terræ in momento temporis ;

6. Et ait illi : Tibi dabo potestatem hanc universam, et gloriam illorum : quia mihi tradita sunt, et cui volo, do illa.

7. Tu ergo, si adoraveris coram me, erunt tua omnia.

8. Et respondens Jesus, dixit illi : Scriptum est : Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.

Deut. 6, 13 et 10, 20.

9. Et duxit illum in Jerusalem, et statuit eum super pinnam templi, et dixit illi : Si filius Dei es, mitte te hinc deorsum.

par B, L, Sin., les versions copte, sahid. et par plusieurs manuscrits latins. — *Omnia regna orbis terræ* (τῆς οἰκουμένης, de la terre habitée) : d'après S. Matthieu, « omnia regna mundi » (τοῦ κόσμου). L'expression de S. Luc est plus classique. — *In momento temporis* (ἐν στιγμή χρόνου, expression analogue à ἐν ῥιπῇ ὀφθαλμοῦ de I Cor. xv, 52) est un trait pittoresque, propre à S. Luc. Il prouve que la perspective en question ne fut pas déroulée peu à peu et successivement sous les yeux de Jésus, mais qu'elle lui fut présentée d'une manière instantanée, par une sorte de fantasmagorie diabolique.

6. — Satan offre à Notre-Seigneur la possession de ces royaumes qu'il vient de lui montrer. Avec quel art il relève la valeur d'une telle royauté au moyen d'expressions emphatiques ! *Potestatem hanc universam ; gloriam illorum*, scil. regnorum (« constructio ad synesin »). S. Matthieu lui fait dire seulement : « Hæc omnia tibi dabo ». Avec quelle habileté aussi (nouveau trait propre à S. Luc) il essaie de prouver qu'il en est le véritable maître, *quia mihi tradita sunt*, et qu'il peut les donner en fiefs à qui bon lui semble, *cui volo do illa* (dans le grec, αὐτῷ, « illam », scil. potestatem) ! Qui lui a donné une telle autorité sur le monde ? Il se garde bien de l'indiquer. Il trouve plus facile d'affirmer ses droits prétendus. Au reste, ses assertions ne sont pas complètement dénuées de vérité, puisque Jésus lui-même l'appelle le Prince de ce monde, Joan. xii, 34 ; xiv, 30 ; comp. II Cor. iv, 4 ; Eph. ii, 2 ; vi, 12.

7. — Ce n'est pas gratuitement que le démon concédera au Messie le pouvoir de gouverner le monde. A son offre il se hâte de mettre une condition : *Tu ergo si adoraveris coram me*. Le verbe προσκυνήσεις, qui corres-

pond dans le texte grec à « adoraveris », indique, comme l'hébreu הִשְׁתַּחֲוֶה, la prostration complète, geste par lequel, dans les contrées de l'Orient, un inférieur rend communément hommage à son supérieur. Satan proposait donc à Jésus de le reconnaître pour son Seigneur et maître. Il y a encore de l'emphase dans *erunt tua omnia* (ou, d'après plusieurs manuscrits grecs, « erit tua omnis », scil. potestas).

8. — *Jesus dixit illi*. Les mots ὁπάγε ὁπίσω μου Σατανᾶ, intercalés ici par la Recepta, mais omis par les manuscrits B, D, L, Sin., la plupart des versions (vulg., copte, armén., syr., goth.) et des Pères, sont vraisemblablement empruntés au texte de S. Matthieu. — *Dominum Deum tuum adorabis...* Par cette citation (Cfr. Deut. vi, 13) Jésus oppose aux séductions diaboliques le grand principe monothéiste. Et pourtant il sera roi, mais son royaume n'aura rien de terrestre, et il ne se rapportera qu'à Dieu, *illi soli* !

9. — Troisième tentation, §§. 9-12. Selon la juste remarque de M. Schegg, le premier assaut du tentateur avait eu pour but d'exciter Jésus à s'aider lui-même sans raison suffisante, et le second l'avait engagé à s'appuyer sur le concours de Satan : par le troisième il est poussé à exiger sans nécessité les secours divins. — *Duxit illum in Jerusalem*. Ce nom propre était plus clair pour des lecteurs non-juifs que la désignation toute hébraïque de S. Matthieu. « in sanctam civitatem ». — Sur la nature du πτερόν τοῦ ἱεροῦ (*pinna templi*) voyez l'Evangile selon S. Matthieu, p. 84. C'est de ce même endroit, d'après Hégésippe (ap. Euseb. Hist. eccl. ii, 23), que S. Jacques le Juste fut précipité par les Juifs. — « Nil mirum est, dit fort bien S. Grégoire-le-Grand à propos du pouvoir dont le démon

10. Scriptum est enim, quod angelis suis mandavit de te, ut conservent te : Ps. 90, 11.

11. Et quia in manibus tollent te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum.

12. Et respondens Jesus, ait illi : Scriptum est : Non tentabis Dominum Deum tuum.

Deut. 6, 16.

13. Et consummata omni tentatione, diabolus recessit ab illo, usque ad tempus.

14. Et regressus est Jesus in vir-

10. Car il est écrit qu'il a ordonné à ses anges de te préserver,

11. Et qu'ils te porteront dans leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre une pierre.

12. Et Jésus lui répondit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu.

13. Et ayant consommé toute tentation, le diable s'éloigna de lui pour un temps.

14. Et Jésus revint, par la vertu

semble avoir joui dans les deux dernières tentations sur le corps sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nil mirum est si Christus a diabolo se permisit circumduci, qui se a membris illius se permisit crucifigi. » Ou encore : « Noli in hac re diaboli potentiam, sed potius Salvatoris patientiam mirari », Deyling.

40 et 41. — *Scriptum est enim...* Pour donner plus de poids à sa perfide suggestion, l'esprit mauvais, imitant Jésus, se met à citer l'Écriture, « mendacium abscondens per Scripturam sicut omnes hæretici », écrit S. Irénée, Hær. v, 34. Il allègue donc un admirable passage des Psaumes (xi, 44 et 42), duquel il prétendait conclure que Jésus pouvait sans aucun danger se précipiter du haut du temple, Dieu ayant promis de prendre un soin tout spécial de ses amis (*ut conservent* : le verbe grec διαφυλάττει est très expressif). S. Bernard (in Psalm. Qui habitat, Serm. xv) réfute avec vigueur l'application faite par Satan : « Scriptum, inquit, quoniam angelis suis mandavit de te... Animadvertite et videte quoniam subticuit malignus et fraudulentus quod malignitatis suæ commenta dissolveret. Quid enim mandavit? Nempe... ut custodiant te in omnibus viis tuis. Numquid in præcipitiis? Qualis via hæc de pinnaulo templi mittere se deorsum? Non est via hæc, sed ruina ». — Cette fois, c'est S. Luc qui rapporte le texte biblique de la manière la plus complète.

42. — *Dictum est. S. Matthieu* : « rursum scriptum est. » — *Non tentabis Dominum...* Notre-Seigneur indique très nettement par ces mots le vrai caractère de la dernière suggestion de Satan. Faire ce qu'on demandait de lui, ce serait tenter Dieu. « employer la puissance divine au service d'un caprice » ; or il ne s'y résoudra jamais.

43. — Épilogue de tout le récit. S. Luc, il est vrai, ne mentionne pas les anges qui s'approchèrent de Jésus pour le servir dès que le

démon se fut retiré ; mais en revanche il nous fournit deux renseignements particuliers tout à fait instructifs. — Premier trait : *Consummata omni tentatione*. Il n'y a pas d'article dans le texte grec (συντελέσας πάντα πειρασμόν). Nous traduisons donc avec la plupart des exégètes : « Quum consummasset omne genus tentationis. » Les trois tentations spéciales auxquelles Satan avait eu recours pour porter Jésus au péché embrassent en effet, comme le font remarquer les moralistes, le germe et l'abrégé de toutes les autres. « Tria sunt ista et nihil invenies unde tentatur cupiditas humana nisi aut desiderio carnis, aut desiderio oculorum, aut ambitione sæculi. Per ista tria tentatus est Dominus a diabolo. » S. August., h. l. Cfr. S. Greg. Hom. xvi in Evang. ; S. Thom. Summa Theol., p. 3, q. 41, a. 4. — Second trait : *Recessit... usque ad tempus* (ἄχρι καιρῶν). L'expression est significative : Satan ne se retire que pour un temps ! Quand il aura trouvé une occasion favorable ou, selon d'autres, quand Dieu le lui permettra, il reviendra certainement à la charge, car, quoique battu, il est loin de renoncer à la lutte. Une parole de Jésus, Joan. xiv, 80, nous montre que sous ce « temps opportun » nous devons voir en particulier celui de sa douloureuse Passion. Cfr. S. Bonnav., de Vita Christi, xiv. — Puissions-nous, dans nos tentations, vaincre toujours comme notre Maître ! « Ad hoc enim pugnat imperator, ut milites discant. » S. August. Serm. cxxii, 2.

2^e SECTION. — MINISTÈRE DE JÉSUS EN GALILÉE.
IV, 14-IX, 50.

1. Retour de Jésus en Galilée et coup d'œil général sur les débuts de son ministère. iv, 14 et 15. (Parall. Matth. iv, 42-47 ; Marc. i, 14-15 ; Joan. iv, 43-45.)

44. — Avant d'entrer dans ses détails du ministère galiléen de Jésus, S. Luc décrit

de l'Esprit, en Galilée, et sa renommée se répandit dans tout le pays.

15. Et il enseignait dans leurs synagogues et tous lui donnaient de grandes louanges.

16. Et il vint à Nazareth où il avait été nourri, et il entra, suivant sa coutume, le jour du sabbat, dans la synagogue et il se leva pour lire.

tute Spiritus in Galilæam, et fama exiit per universam regionem de illo.

Matth. 4, 42; Marc. 1, 14; Joan. 4, 45.

15. Et ipse docebat in synagogis eorum, et magnificabatur ab omnibus.

16. Et venit Nazareth, ubi erat nutritus, et intravit secundum consuetudinem suam die sabbati in synagogam, et surrexit legere.

Matth. 13, 54, Marc. 6, 1.

rapidement ici, et d'une manière tout à fait neuve, l'aspect général qu'il eut durant sa première phase. Voyez, VIII, 4-3, quelque chose d'analogue. — *Regressus est Jesus... in Galilæam*. Le Sauveur avait quitté sa chère Galilée pour aller se faire baptiser par le Précurseur : il y rentre maintenant après une absence d'environ six mois (voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 87 et s.). L'arrestation de Jean-Baptiste fut l'occasion de ce retour (comp. Matth. IV, 12 et Marc. I, 14); mais c'est *in virtute Spiritus sancti* qu'il faut chercher sa cause déterminante. Cfr. le §. 1. L'évangéliste, en réitérant cette réflexion, nous donne à entendre que, dans tout ce qu'il racontera désormais touchant Notre-Seigneur, nous devons voir la conduite secrète de l'Esprit divin. — *Et fama exiit per universam regionem...* Les débuts de l'activité messianique de Jésus en Galilée furent magnifiques. A peine arrivait-il que sa renommée remplissait déjà tout le pays. Il est possible que ce détail soit une anticipation sur le §. 15; mais le prompt enthousiasme des bons Galiléens peut très bien s'expliquer aussi par le bruit des miracles que Jésus avait opérés, d'après le quatrième Evangile, soit à Cana, soit à Jérusalem. Cfr. Joan. II, 4-11, 23.

15. — *Et ipse docebat*. Cet « ipse » est plein d'emphase. Quand Jésus se présentait en personne dans les lieux où sa réputation l'avait précédé, son enseignement tout divin confirmait la bonne opinion qu'on s'était formée de lui, et lui gagnait même de nouveaux suffrages. Il n'y avait qu'une voix pour chanter ses louanges : *magnificabatur* (d'après le grec, « magnificatus ») *ab omnibus*. Il est vrai qu'il se contentait alors d'annoncer la bonne nouvelle d'une manière générale, c'est à-dire le prochain avènement du Messie (Cfr. Matth. IV, 17; Marc. I, 15); rien encore, dans sa prédication, ne choquait les préjugés du peuple : il n'avait donc que des amis en commençant. Mais l'épisode de Nazareth va

bientôt nous montrer le levain d'antagonisme se remuant dès cette époque contre Jésus. — *In synagogis eorum*, c'est-à-dire « Galilæorum ». Ici encore nous avons la « constructio ad synesin. » Comp. Matth. IV, 23.

2. Jésus à Nazareth. IV, 16-30.

Récit dramatique et vivant, que S. Luc tenait sans doute de quelque témoin oculaire. Nous avons exposé dans notre commentaire sur S. Matthieu, p. 282 et s., la difficulté d'harmonie qu'il occasionne. Maintenant comme alors, malgré la similitude des faits, nous croyons à l'existence d'une double visite faite par Notre-Seigneur Jésus-Christ à ses concitoyens de Nazareth. Voyez Wieseler, Chronol. Synopse, p. 284 et s.; Tischendorf, Synopsis evangel., p. xxxii, § 54. S. Luc relate la première; S. Matthieu et S. Marc racontent la seconde. De part et d'autre la chronologie est trop bien marquée pour qu'on puisse identifier les faits.

16. — *Venit Nazareth*. Sur cette localité non moins gracieuse que célèbre, voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 63. C'est là que Jésus avait été élevé (*nutritus*); nous avons vu en effet (II, 39-52; comp. Matth. II, 23) que la plus grande partie de son enfance et toute sa jeunesse s'étaient passées à Nazareth. — *Intravit secundum consuetudinem suam* (κατὰ τὸ εἰωθὸς αὐτοῦ du texte grec est une belle tournure antique). Précieux détail sur la vie religieuse de l'Homme-Dieu durant sa longue retraite de trente ans. Car nous ne pensons pas que la coutume mentionnée par l'évangéliste se rapporte seulement aux débuts du ministère public de Jésus (§. 15). Le contexte (« ubi erat nutritus ») exige un temps plus considérable. Les enfants étaient du reste astreints à la fréquentation des synagogues à partir de leur treizième année. — *Die sabbati in synagogam*. Sur ce jour et sur ce local spécialement consacrés au culte juif voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p. 94, Buxtorf, de Synag. Judæor., c. x; Jahn, Archæolog.

de l'Esprit, en Galilée, et sa renommée se répandit dans tout le pays.

15. Et il enseignait dans leurs synagogues et tous lui donnaient de grandes louanges.

16. Et il vint à Nazareth où il avait été nourri, et il entra, suivant sa coutume, le jour du sabbat, dans la synagogue et il se leva pour lire.

tute Spiritus in Galilæam, et fama exiit per universam regionem de illo.

Matth. 4, 12; Marc. 1, 14; Joan. 4, 45.

15. Et ipse docebat in synagogis eorum, et magnificabatur ab omnibus.

16. Et venit Nazareth, ubi erat nutritus, et intravit secundum consuetudinem suam die sabbati in synagoga, et surrexit legere.

Matth. 13, 54, Marc. 6, 1.

rapidement ici, et d'une manière tout à fait neuve, l'aspect général qu'il eut durant sa première phase. Voyez, VIII, 1-3, quelque chose d'analogue. — *Regressus est Jesus... in Galilæam*. Le Sauveur avait quitté sa chère Galilée pour aller se faire baptiser par le Précurseur : il y rentre maintenant après une absence d'environ six mois (voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 87 et s.). L'arrestation de Jean-Baptiste fut l'occasion de ce retour (comp. Matth. iv, 12 et Marc. i, 14); mais c'est *in virtute Spiritus sancti* qu'il faut chercher sa cause déterminante. Cfr. le §. 1. L'évangéliste, en réitérant cette réflexion, nous donne à entendre que, dans tout ce qu'il racontera désormais touchant Notre-Seigneur, nous devons voir la conduite secrète de l'Esprit divin. — *Et fama exiit per universam regionem...* Les débuts de l'activité messianique de Jésus en Galilée furent magnifiques. A peine arrivait-il que sa renommée remplissait déjà tout le pays. Il est possible que ce détail soit une anticipation sur le §. 45; mais le prompt enthousiasme des bons Galiléens peut très bien s'expliquer aussi par le bruit des miracles que Jésus avait opérés, d'après le quatrième Evangile, soit à Cana, soit à Jérusalem. Cfr. Joan. ii, 1-11, 23.

15. — *Et ipse docebat*. Cet « ipse » est plein d'emphase. Quand Jésus se présentait en personne dans les lieux où sa réputation l'avait précédé, son enseignement tout divin confirmait la bonne opinion qu'on s'était formée de lui, et lui gagnait même de nouveaux suffrages. Il n'y avait qu'une voix pour chanter ses louanges : *magnificabatur* (d'après le grec, « magnificatus ») *ab omnibus*. Il est vrai qu'il se contentait alors d'annoncer la bonne nouvelle d'une manière générale, c'est-à-dire le prochain avènement du Messie (Cfr. Matth. iv, 17; Marc. i, 15); rien encore, dans sa prédication, ne choquait les préjugés du peuple : il n'avait donc que des amis en commençant. Mais l'épisode de Nazareth va

bientôt nous montrer le levain d'antagonisme se remuant dès cette époque contre Jésus. — *In synagogis eorum*, c'est-à-dire « Galilæorum. » Ici encore nous avons la « constructio ad synesin. » Comp. Matth. iv, 23.

2. Jésus à Nazareth. iv, 16-30.

Récit dramatique et vivant, que S. Luc tenait sans doute de quelque témoin oculaire. Nous avons exposé dans notre commentaire sur S. Matthieu, p. 282 et s., la difficulté d'harmonie qu'il occasionne. Maintenant comme alors, malgré la similitude des faits, nous croyons à l'existence d'une double visite faite par Notre-Seigneur Jésus-Christ à ses concitoyens de Nazareth. Voyez Wieseler, Chronol. Synopse, p. 284 et s.; Tischendorf, Synopsis evangel., p. xxxii, § 54. S. Luc relate la première; S. Matthieu et S. Marc racontent la seconde. De part et d'autre la chronologie est trop bien marquée pour qu'on puisse identifier les faits.

16. — *Venit Nazareth*. Sur cette localité non moins gracieuse que célèbre, voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 63. C'est là que Jésus avait été élevé (*nutritus*); nous avons vu en effet (ii, 39-52; comp. Matth. ii, 23) que la plus grande partie de son enfance et toute sa jeunesse s'étaient passées à Nazareth. — *Intravit secundum consuetudinem suam* (κατὰ τὸ εἰωθὸς αὐτοῦ du texte grec est une belle tournure antique). Précieux détail sur la vie religieuse de l'Homme-Dieu durant sa longue retraite de trente ans. Car nous ne pensons pas que la coutume mentionnée par l'évangéliste se rapporte seulement aux débuts du ministère public de Jésus (§. 15). Le contexte (« ubi erat nutritus ») exige un temps plus considérable. Les enfants étaient du reste astreints à la fréquentation des synagogues à partir de leur treizième année. — *Die sabbati in synagoga*. Sur ce jour et sur ce local spécialement consacrés au culte juif voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p. 94, Buxtorf, de Synag. Judæor., c. x; Jahn, Archæolog.

17. Et traditus est illi liber Isaïæ prophetæ. Et ut revolvit librum, invenit locum ubi scriptum erat :

17. Et on lui donna le livre du prophète Isaïe. Et lorsqu'il eut déroulé le livre il trouva l'endroit où il était écrit :

§§ 344 et 397. Dans l'humble bourg de Nazareth il n'y avait qu'une synagogue, comme l'indique l'article du texte grec, *ἐκ τῆς συναγωγῆς*. — *Surrexit legere* (plus correctement « ut legeret, ad legendum » : on a copié servilement la phrase grecque). Non-seulement tout est graphique dans la description de S. Luc, mais tout y est aussi de la plus parfaite exactitude, comme nous le prouvent les renseignements archéologiques parvenus jusqu'à nous. Assis tout d'abord parmi les assistants, Jésus se lève pour faire la lecture de la Bible, qui a toujours formé le fond du culte des synagogues. On se tenait en effet debout pendant cette lecture, par respect pour la parole inspirée. Cfr. Neh. VIII, 4 et 5. Le *Rösch-hakkenéeth* (président de la synagogue) l'avait-il invité ce jour-là d'une manière expresse à remplir les fonctions de *Maphtir*, c'est-à-dire de lecteur, selon la pratique habituelle ? ou bien s'offrait-il de lui-même, ainsi que le pouvait tout Israélite honorable ? Cette seconde hypothèse nous paraît plus conforme aux expressions de S. Luc. Dans l'un ou l'autre cas, voilà que Notre-Seigneur gravit les degrés de la *Bimah* ou tribune située auprès du petit sanctuaire de la synagogue.

17. — *Traditus est illi liber Isaïæ*. Chaque samedi on lisait, et on lit encore chez les Juifs, deux passages de la Bible : le premier se nommait *Paraschah* (פרשה) ; le second, extrait des Prophètes, était appelé *Haphtarah* (הפטרה). Puisqu'on présente à Jésus le livre (le grec porte simplement βιβλίον sans article, c'est-à-dire une copie, un exemplaire) des prophéties d'Isaïe, c'est donc que la *Paraschah* avait été lue, et qu'on était alors arrivé à la dernière partie de la cérémonie, qui se concluait en effet par l'*Haphtarah* (littéral. acte de congédier). — Ayant reçu le livre (ici τὸ βιβλίον) des mains du *Chazzan* ou sacristain de la synagogue (ὁ ὑμνωδὴς du v. 20), Jésus l'ouvrit, ou mieux il le déroula, *revolvit* (ἀναπτύσσας ; les manuscrits A, B, L, Z, le copte et le syriaque ont par erreur ἀνοίξας), car les livres liturgiques chez les Juifs ont toujours consisté en membranes de parchemin cousues bout à bout et roulées autour d'un ou deux bâtons plus ou moins ornés. C'est pour cela qu'on les appelait *Meghillah*, rouleau. Telle est d'ailleurs la forme primitive des livres (« volumina », de « volvere »), quoique les « libri » proprement dits, composés de feuilles carrées ou rectangulaires

placées l'une sur l'autre (« codices, tabulæ »), fussent connus dès avant l'époque de Notre-Seigneur. Les rouleaux bibliques sont parfois énormes, et par conséquent très incommodes. M. Schegg, dans une note intéressante (Evangelisch Lukas, t. I, p. 214), en décrit un, contenant les Parasches, qui n'a pas moins de 438 pieds de long sur 2 de large, et qui pèse 41 livres 1/2. Pour obvier aux inconvénients d'un tel poids et de telles dimensions, on divisait souvent les « volumes » en plusieurs tomes, qui contenaient chacun une partie distincte. C'est ainsi que Jésus reçut une *Meghillah* spécialement réservée à Isaïe : d'où il suit que l'*Haphtarah* de ce jour devait être prise dans les oracles du fils d'Amos. — *Invenit locum*... Le divin Maître choisit-il de lui-même ce passage ? ou bien était-il fixé pour la lecture du jour ? Comme les Juifs le lisent actuellement pour la fête du « 10^m Kippour » ou de l'expiation, divers auteurs ont supposé qu'on célébrait alors cette solennité. Mais il est aisé de leur démontrer que l'ordre actuel des *Haphtarah* est loin de remonter au temps de Jésus (comp. Zunz, Gottesdienstl. Vorträge der Juden, p. 6). Revenant à la question proposée, il nous semble plus naturel de conclure de l'expression employée par S. Luc, εὑρε, « il trouva », que Jésus, en déroulant le volume, tomba providentiellement sur une colonne consacrée au chapitre LXI^e, et s'y arrêta pour en lire les premières lignes. Rien ne pouvait être mieux approprié à la circonstance, car si un passage relatif à la descende royale du Messie, à ses prérogatives judiciaires, à sa puissance irrésistible, eût été peu en rapport avec les préjugés de l'assemblée, un texte qui développe son rôle pacifique et humble, sa condescendance et sa douceur, convenait au contraire admirablement ; or, dans celui que trouva Jésus, le « Christus consolator » est peint au vif avec toutes ses divines amabilités, avec sa prédilection pour les petits et les affligés, eu même temps qu'avec les grâces qu'il a reçues du ciel pour apporter le bonheur à tous. S. Luc cite ces paroles d'Isaïe d'après la traduction des LXX, mais avec quelques variantes remarquables, ainsi qu'il arrive presque toujours quand un fragment de l'Ancien Testament est inséré dans les écrits du Nouveau. Jésus les lut en hébreu, et le *meturghêman* ou interprète en donna probablement la traduction en araméen, l'idiôme parlé alors dans toute la Palestine.

18. L'Esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a oint et m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé,

19. Annoncer aux captifs leur délivrance et aux aveugles le recouvrement de la vue, mettre en liberté ceux qu'écrasent leurs fers, publier l'année salutaire du Seigneur et le jour de la rétribution.

18. Spiritus Domini super me : propter quod unxit me, evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde,

Isaï. 61, 1.

19. Prædicare captivis remissionem, et cæcis visum, dimittere confractos in remissionem, prædicare annum Domini acceptum, et diem retributionis.

48 et 49. — *Spiritus Domini super me.* Dès ces premiers mots nous trouvons, comme aimaient à le dire les anciens auteurs, l'indication des trois personnes divines : le Père, marqué par « Dominus » (Jéhova du texte hébreu), le Fils (« super me »), qui ne diffère pas du Messie, et l'Esprit Saint. Qui, mieux que Jésus, pouvait s'appliquer de telles choses ? Comp. Is. xi, 2 ; XLII, 2. Voilà la quatrième fois, depuis le commencement de ce chapitre, qu'on nous le montre possédant la plénitude de l'Esprit de Dieu ! — *Propter quod unxit me.* La locution conjonctive du latin, de même que οὐ ἐνεχεν du texte grec, équivaut simplement à « quia » (כי de l'hébreu). La preuve que l'Esprit Saint dirige le Christ est manifeste : n'a-t-il pas abondamment répandu sur lui son onction ? Il y a ici, dans le texte primitif comme dans la traduction grecque, un jeu de mots intéressant : Messie vient de מָשַׁח (*maschach*), « unxit », de même que Christ dérive de χρίω. Toutefois, c'est au moral qu'il faut entendre cette onction du Messie : elle désigne une destination sainte, une consécration. Jésus venait de la recevoir au baptême. Comp. Act. iv, 27. — La suite de la citation caractérise d'une manière sublime l'œuvre miséricordieuse du Christ, au moyen d'expressions à peu près synonymes, dont la répétition emphatique est du plus bel effet. Dieu a donc envoyé son Messie sur la terre pour annoncer la bonne nouvelle (*evangelizare*, לְבַשֵּׁר) aux pauvres, généralement si délaissés ; pour guérir les cœurs brisés, et il y en a tant en ce monde (*sanare contritos corde*, proposition authentique quoiqu'elle manque dans plusieurs documents importants, tels que les manuscrits B, D, L, Z, Sin., et les versions copte, armén., éthiop., ital.) ; pour crier aux captifs qu'ils sont libres (*remissionem* = « dimissionem »), aux aveugles qu'ils voient (littéral., d'après l'hébreu, « aux enchaînés une ouverture » : les prisonniers longtemps plongés dans d'obscurs cachots, et enfin délivrés, sont assimilés par la traduction Alexandrine à des aveugles qui recouvrent

subitement la vue) ; enfin pour prêcher *annum Domini acceptum*, l'année toute aimable de Jéhova : δευτερος du texte grec, que la Vulgate traduit servilement, équivaut en effet à ἀπεστος (comp. le v. 24). Isaïe, par ces derniers mots, faisait allusion à l'année jubilaire, qui, en remettant toutes les dettes, et en rendant la liberté à tous les esclaves, faisait cesser tant de douleurs ! Voyez Lev. xxv, 8 et ss. Le jubilé de l'Evangile est mille fois plus aimable, car il remet des dettes autrement écrasantes, il brise des chaînes autrement lourdes, les dettes et les chaînes du péché ! — Pour avoir pris trop à la lettre cette « douce année du Seigneur », divers écrivains ecclésiastiques de l'antiquité, tels que Clément d'Alexandrie, Strom. 1 ; Origène, de Princ. iv, 5 ; Tertulien, contr. Jud. 8 ; Lactance, Instit. Div. iv, 40 (comp. S. August. de Civ. Dei, xviii, 54), et plusieurs sectes hérétiques (les Valentinieniens et les Alogi ; voyez Hase, Leben Jesu, p. 24) ont cru à tort que le ministère public de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'avait pas duré au-delà d'un an. On réfute aisément cette opinion à l'aide de la tradition et des textes évangéliques. Voir le chapitre de notre Introduction générale relatif à la Chronologie des Saints Evangiles, et Winer, Bibl. Realwörterbuch, t. I, p. 568 de la 3^e édit. — La ligne *dimittere confractos in remissionem* ne fait point partie du chap. LXI^e d'Isaïe ; mais on la trouve un peu plus haut, LVIII, 6 (Vulg. « dimitte eos qui confracti sunt liberis »). S. Luc, citant de mémoire, l'aura insérée ici à cause de la ressemblance des pensées. — Quant aux mots et *diem retributionis*, quoiqu'ils appartiennent au texte du prophète, il est probable qu'ils ont été ajoutés en cet endroit par suite d'une erreur des copistes, car 1^o ils manquent dans le texte grec de S. Luc ainsi que dans plusieurs versions ; 2^o comme ils expriment une idée terrible, annonçant les vengeances du Seigneur contre les impies, ils ne cadrent pas très bien, du moins dans la situation décrite par l'évangéliste, avec le but que se proposait Notre-Seigneur. Jésus

20. Et cum plicuisset librum, reddidit ministro, et sedit. Et omnium in synagoga oculi erant intendentes in eum.

24. Cœpit autem dicere ad illos : Quia hodie impleta est hæc scriptura in auribus vestris.

22. Et omnes testimonium illi dabant : et mirabantur in verbis gratiæ quæ procedebant de ore ipsius, et dicebant : Nonne hic est filius Joseph?

23. Et ait illis : Utique dicetis

20. Et lorsqu'il eut replié le livre il le rendit au ministre et s'assit. Et tous dans la synagogue avaient les yeux fixés sur lui.

21. Et il commença à leur dire : Aujourd'hui s'est accomplie cette Ecriture que vous venez d'entendre.

22. Et tous lui rendaient témoignage, et ils admiraient les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche et disaient : N'est-ce pas là le fils de Joseph?

23. Et il leur dit : Sans doute

s'arrêta donc après « annum Domini acceptum », de manière à n'avoir que des choses gracieuses à développer devant ses concitoyens de Nazareth. — Habituellement, il est vrai, le *maphtir* lisait 21 versets des prophètes; mais il arrivait aussi qu'on se contentât d'en lire trois, cinq ou sept. Jésus profita de cette latitude.

20. — Les détails de ce verset sont tous extrêmement pittoresques; c'est un tableau vivant du peintre S. Luc. En avant, nous contemplons le héros de la scène, et tout autour les spectateurs. Chacun des gestes de Jésus est décrit : sa lecture achevée, 1^o il roula la Meghillah (*quum plicuisset librum*; le grec porte *πρὸς τὸ βιβλίον*, « quum revolvisset librum » : c'est le corrélatif de *ἀναπτύξας* du v. 17); 2^o il la rendit au Chazzan (*ministro*) qui la replaça aussitôt dans l'arche sainte (*thébah*) située au fond du sanctuaire; 3^o il s'assit dans la chaire du lecteur, montrant ainsi qu'il allait prendre la parole pour expliquer le texte qu'il venait de lire. — L'auditoire est vivement impressionné : *omnium... oculi erant intendentes* (*ἀρετίζοντες* du grec est encore plus expressif) *in eum*. Tous les regards sont fixés sur Jésus. Chacun des assistants se demande ce que pourra bien dire, sur un texte aussi remarquable, ce jeune homme qui n'a paru jusqu'alors dans le pays que comme un humble charpentier, mais qui s'est distingué aux alentours par sa prédication et par ses miracles.

21. — Quel commentaire tout divin Jésus ne dut-il pas faire des paroles d'Isaïe ! Toutefois il n'a pas plu à l'Esprit Saint de nous le conserver. S. Luc n'en donne que l'exorde (*cœpit dicere*), qui dut être en même temps le thème du discours de Notre-Seigneur : *Quia hodie impleta est...* « Quia » est redondant; « hodie » plein d'emphase; « impleta est » ne désigne pas une simple accommodation, mais un accomplissement littéral et parfait. *In auribus vestris* est un hébraïsme pour « vobis au-

dientibus » : au moment même où Jésus lisait aux habitants de Nazareth la prophétie d'Isaïe, elle trouvait sa réalisation; l'Evangile était prêché par le Messie. L'interprétation d'Euthymius, de Paulus, de Rosenmüller, etc., « scriptura hæc quam audivistis », est donc très inexacte.

22. — L'écrivain sacré décrit avec force l'effet produit par le discours de Jésus. *Omnes testimonium illi dabant* : c'est-à-dire que tous louaient le céleste orateur (*μαρτυροῦν* est employé dans ce sens par Philon, Josèphe et même les classiques) *et mirabantur...* Eût-il été possible de ne pas admirer, de ne pas louer ? « Les paroles qui sortaient de la bouche de Notre-Seigneur » (expression très élégante) n'étaient-elles pas remplies, et pour le fond et pour la forme, d'une grâce surnaturelle que rien n'avait égalé jusqu'alors ? « Diffusa est gratia in labiis tuis », prophétisait de lui le Psalmiste, Ps. XLIV, 3, et ses ennemis eux-mêmes reconnaîtront, Joan. VII, 46, que personne ne savait parler comme lui. Voir sur l'éloquence de Jésus-Christ l'Evang. selon S. Matth. pp. 96 et s. — *Et dicebant*. C'est à bon droit que Fr. Luc ajoute à la conjonction « et » une particule adverbative : « et tamen. » A la suite du discours qu'ils avaient entendu et justement admiré, les assistants auraient dû acclamer d'une seule voix Jésus comme le Messie. Mais voici qu'une réflexion toute humaine transforme soudain leurs sentiments : *Nonne hic est filius Joseph ?* Ils se rappellent que celui qui vient de leur parler n'est que le fils du pauvre charpentier Joseph, qu'il n'a reçu aucune éducation, et aussitôt leur foi naissante fait place à la plus complète incrédulité. Ils refusent de reconnaître à Jésus une mission venue d'en haut parce qu'il était de condition obscure.

23. — *Et ait illis*. Jésus a remarqué le changement qui s'est opéré dans l'assistance : peut-être même a-t-il entendu les expres-

vous me direz cette similitude : Médecin, guéris-toi toi-même; ces grandes choses faites à Capharnaüm, dont nous avons entendu parler, fais-les ici dans ta patrie.

24. Et il ajouta : En vérité je vous dis qu'aucun prophète n'est accueilli dans sa patrie.

25. Je vous le dis en vérité : il y avait beaucoup de veuves en Israël aux jours d'Elie, lorsque le ciel fut

mihi hanc similitudinem : Medice, cura teipsum : quanta audivimus facta in Capharnaum, fac et hic in patria tua.

24. Ait autem : Amen dico vobis, quia nemo propheta acceptus est in patria sua.

25. In veritate dico vobis, multæ viduæ erant in diebus Eliæ in Israël, quando clausum est cœlum annis

sions dédaigneuses qui circulaient à son égard, les Juifs ne se gênant guère pour manifester, même au sein des assemblées religieuses, leurs dispositions hostiles ou bienveillantes (Cfr. Farrar, *Life of Christ*, t. I, p. 224 de la 23^e édit.). Il prend de nouveau la parole pour y répondre. — *Utique* (πάντως, « omnino, certe »; comp. Act. xxviii, 4) *dicetis mihi hanc similitudinem* (dans le grec, τὴν παραβολὴν ταύτην; ici le mot Parabole équivaut à Proverbe. Sur ce sens large voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 257; tout proverbe contient une comparaison). Notre-Seigneur suppose donc que ses auditeurs mécontents lui citent, par mode d'objection, le proverbe *Medice, cura te ipsum*, que l'on ne rencontre pas sans un intérêt spécial dans l'Evangile du « Medicus carissimus. » Il est d'ailleurs fréquemment employé non-seulement par les Rabbins, mais aussi par les classiques romains et grecs, car la vérité naïve et mordante qu'il exprime appartient à la sagesse populaire de tous les temps et de tous les pays. « *Medice sana claudicationem tuam* », Tanchuma in Gen. p. 64. « *Et fateor, medicus turpiter æger eram* », Ovide, de Re amat. 346. Ἄλλων ἰατρὸς, αὐτὸς ἔλασσι βρώων, Eurip. Fr. 247. « *Hanc primum tutare domum* », Virg. (ap Schegg, h. l.). Ce mot du grand poète latin indique très bien la signification que pouvait avoir notre proverbe placé sur les lèvres des rudes habitants de Nazareth. « Fais d'abord pour les tiens, si tu veux qu'ils croient en ta mission, ce que tu opères si bien pour d'autres. » Au reste, Jésus ajoute lui-même l'explication, en continuant de parler au nom de ses concitoyens : *Quanta audivimus facta in Capharnaum* (les manuscrits B, D, L, etc. ont etc, en faveur de, au lieu de *de* la Recepta)... S. Luc n'a mentionné nulle part encore les miracles que Jésus avait accomplis à Capharnaüm : mais cette réflexion suppose qu'ils existaient, éclatants et nombreux.

24. — *Ait autem*, Souvent S. Luc, comme parfois S. Marc, emploie cette formule au

milieu des discours de Jésus. Comp. vi, 39; xii, 16; xiii, 20; xv, 14, etc. Elle indique une pause rapide, en même temps qu'elle sert à mettre en relief une parole du divin Maître. Ici elle introduit en outre la réponse faite par Notre-Seigneur à l'objection tacite de ses compatriotes. — *Nemo propheta* (pour « nullus propheta »)... C'est la première partie de la réponse. Au proverbe « *Medice cura te ipsum* » Jésus répond par un autre proverbe. Celui qu'il choisit ne pouvait être cité plus à propos, puisque les habitants de Nazareth refusaient précisément de croire à la mission céleste du Prophète qui daignait se mettre en communication avec eux. Le Sauveur expliquait ainsi pourquoi il n'avait pas fait de miracles dans sa patrie. Quiconque refuse de recevoir un prophète est-il en droit de se plaindre que celui-ci ne lui accorde aucun bienfait extraordinaire? Donc à vous la faute, et pas à moi! « *Ingrata patria* », dit une sentence semblable des Latins. L'exemple de Jérémie à Anathoth (Cfr. Jer. xi, 24; xii, 6, ne l'avait que trop bien montré. — *Acceptus*, calqué sur le grec δεξιός, signifie en cet endroit « honoré, estimé. » Comp. Matth. xiii, 57 et s.; Joan. iv, 44; Act. x, 35.

25. — Dans les vv. 25-27 le Sauveur justifie encore sa conduite par des faits empruntés à l'histoire des deux plus célèbres prophètes d'Israël. Elie et Elisée, parmi des circonstances analogues à celle où il se trouvait, n'avaient opéré aucun prodige en faveur de leurs concitoyens, tandis qu'ils en avaient accompli pour des étrangers, bien plus, pour des païens. — Premier exemple, vv. 25 et 26. — *In veritate*, ἐν ἀληθείᾳ, est une locution aimée de S. Luc. Cfr. xx, 21; xxii, 59; Act. iv, 27; x, 30 (S. Marc l'emploie aussi à deux reprises, xii, 14, 32); elle équivaut à « amen, vere ». — *Quando clausum est cœlum* : belle métaphore pour désigner un long manque de pluie. Cfr. Gen. vii, 2; II Par. vi, 26; vii, 13. La sécheresse à laquelle Notre-Seigneur fait allusion est mentionnée d'une manière expresse au troisième

tribus et mensibus sex, cum facta esset fames magna in omni terra :

26. Et ad nullam illarum missus est Elias nisi in Sarepta Sidoniæ, ad mulierem viduam.

III Reg. 7, 9.

27. Et multi leprosi erant in Israel sub Elisæo propheta : et nemo eorum mundatus est, nisi Naaman Syrus.

IV Reg. 5, 14.

28. Et repleti sunt omnes in synagoga ira, hæc audientes.

29. Et surrexerunt, et ejecerunt

fermé pendant trois ans et six mois et qu'il y eut une grande famine sur la terre ;

26. Et Elie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais seulement à une femme veuve à Sarepta de Sidon.

27. Et il y avait beaucoup de lépreux en Israël du temps du prophète Elisée, et aucun d'eux ne fut guéri, mais seulement Naaman le Syrien.

28. Et ils furent tous remplis de colère dans la synagogue, en entendant ces paroles.

29. Et ils se levèrent et le reje-

livre des Rois, ch. xvii et xviii. Seulement, Jésus en fixe la durée à trois ans et demi, *annis tribus et mensibus sex*, tandis que l'Ancien Testament (I. c., xviii, 4) semble dire qu'elle ne fut pas même de trois années complètes : « Factum est verbum Domini ad Eliam in anno tertio dicens : Vade, et ostende te Achab, ut domum pluviam super faciem terræ. » Mais (des rationalistes eux-mêmes l'admettent) il n'y a pas là une véritable antilogie ; car il put s'écouler un certain temps encore avant qu'Elie allât trouver Achab et fit cesser la sécheresse. Voyez Lightfoot, *Hor. hebr. in h. l.* Il nous reste donc assez de latitude pour trouver six ou huit mois. S. Jacques, v, 17, cite d'ailleurs tout à fait les mêmes chiffres que le Sauveur, preuve que la tradition juive les avait depuis longtemps déterminés. La variante ἐν ἑτῇ τρίτῃ, qu'on lit dans plusieurs manuscrits et versions, pourrait bien avoir été créée tout exprès en vue de faciliter la solution de ce petit problème exégétique. — *In omni terra* est une hyperbole populaire pour désigner la Palestine.

26. — *Ad nullam illarum missus est Elias*. Détail intéressant, que nous aurions ignoré sans Jésus ; en effet, si l'histoire sainte parle tout au long de la veuve de Sarepta, elle n'ajoute pas que seule elle fut l'objet de l'intervention miraculeuse du prophète Elie. — *Sarepta* était une bourgade phénicienne bâtie sur les bords de la Méditerranée, à peu près à égale distance de Tyr et de Sidon. Voyez V. Ancessi, *Atlas géogr.* pl. XVI ; R. Riess, *Atlas de la Bible*, pl. IV. L'épithète *Sidoniæ* (mieux « *Sidonis* » d'après le texte grec) prouve qu'elle dépendait de cette dernière ville. Son nom hébreu était Zarpāt. Non loin de son antique emplacement s'élève aujourd'hui le petit village de Surafend.

27. — Second exemple, tiré de la vie d'Elisée. Voyez les détails au quatrième livre des Rois, ch. v. — *Multi erant leprosi*. Sur la multiplicité des lépreux à cette époque, comparez Ibid. vii, 3 et ss. — *Sub Elisæo propheta* est une formule équivalant à « in diebus Eliæ », v. 25. Cfr. iii, 2 ; Marc. ii, 26 ; Act. xi, 28, etc. Les prophètes célèbres, de même que les prêtres et les rois, servaient à marquer les principales périodes de l'histoire juive. — *Mundatus est* : terme théocratique pour désigner la guérison de la lèpre, cette maladie rendant impurs au point de vue légal les malheureux qu'elle atteignait. — De ce second fait, ainsi que du premier, il résultait d'une façon très évidente que les faveurs célestes ne sont nullement restreintes à telle ou telle zone géographique : elles accompagnent la foi et non la nationalité. Que les habitants de Nazareth croient donc en Jésus, et il fera des prodiges chez eux comme il en a fait à Capharnaüm.

28. — Ce verset signale, comme le 22^e, l'effet produit par les paroles de Jésus ; mais quel contrastel « Omnes testimonium illi dabant », *repleti sunt omnes... ira*. C'est que, en tous lieux, « veritas odium parit. » Quoi que Jésus n'eût pas fait directement à ses auditeurs l'application des exemples qu'il avait signalés, ils comprirent sans peine le rapprochement. Vaudrions-nous donc moins, se dirent-ils, que la patenne de Sarepta, que l'impur Naaman ? Cette pensée les remplit aussitôt de rage. On sait que les Galiléens étaient des hommes violents, passionnés. « Leurs cœurs étaient soulevés par des tempêtes aussi soudaines que celles qui, en un moment, mettent en furie la surface, calme comme un miroir, de leur beau lac. » Farrar, *Life of Christ*, t. I, p. 227 de la 23^e édition.

29. — *Surrexerunt, et ejecerunt...* (ἐξέβαλον,

tèrent hors de la ville et le menèrent jusqu'au sommet du mont sur lequel leur ville était bâtie, pour le précipiter.

30. Mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla.

mot énergique), et *duxerunt*. Admirons en passant la rapidité du récit : elle reproduit le caractère tragique des faits. La synagogue de Nazareth fut donc témoin d'une scène affreuse. Deux ou trois voix poussent un cri de mort contre Jésus : toute l'assemblée se rallie aussitôt à ce projet sanguinaire ; des mains brutales saisissent Notre-Seigneur. On a pourtant assez de sang-froid pour ne pas exécuter sur place l'affreux attentat. Ces forcenés traînent leur victime hors de l'enceinte sacrée, puis hors de la ville. Les voilà bientôt auprès du *supercilium* (expression très classique; Comp. Virg. Georg. 1, 408 : de même ὄψος du texte grec) *montis super quem civitas... erat edificata*. Le genre de supplice qu'il veut infliger à Jésus est maintenant manifeste : εἰς τὸ καταρριψέσθαι αὐτὸν (ut *præcipitent eum*); il était assez usité chez tous les peuples d'alors, et l'histoire juive en contenait un terrible exemple. Cfr. II Paral. xxv, 42. Les gracieuses montagnes qui entourent Nazareth, en particulier le Djébel es-Sich sur le versant duquel s'appuie et s'étage la cité de Jésus, renferment plus d'un rocher à pic parfaitement approprié aux intentions homicides de la foule. Celui que l'on désigne au moins depuis l'époque des croisades sous le nom de « Mons præcipitationis » présente un aspect grandiose et terrible. Voyez Schegg, Gedenkbuch einer Pilgerreise, t. II, p. 134 et s. Sur la route qui y conduit, le pèlerin contemple avec émotion les ruines de l'église « del Tremore », bâtie autrefois à l'endroit où Marie serait accourue désolée en apprenant le sort qu'on réservait à son divin Fils. Il est vrai que le « Mons præcipitationis » est situé à 3200 mètres de la ville, distance qui semble un peu longue vu les circonstances. C'est pourquoi beaucoup de voyageurs lui substituent un rocher perpendiculaire, haut de 40 à 50 pieds, qu'on voit auprès de l'Eglise des Maronites, tout à fait sur les limites de Nazareth. Voyez Sepp, Jerusalem u. das h. Land, t. II, p. 88; Robinson, Palæstina, t. III, p. 449; Stanley, Sinai and Palestine, ch. x. A propos de ces exécutions sommaires que le fanatisme judaïque était si prompt à décréter et qu'un faux zèle servait à justifier, comparez Act. vii, 56 et ss.; xxii, 22. C'était l'équivalent de la loi Lynch des Américains.

30. — *Ipse autem...* (locution emphatique). On venait d'arriver, et le cruel dessein était

illum extra civitatem : et duxerunt illum usque ad supercilium montis super quem civitas illorum erat edificata, ut præcipitent eum.

30. Ipse autem transiens per medium illorum, ibat.

sur le point de recevoir son accomplissement ; mais voici que Jésus se dégage tout à coup des mains des bourreaux et, *transiens per medium illorum, ibat*. Quelle scène, et comme elle est admirablement décrite ! Cet « ibat » (remarquez l'imparfait) rejeté à la fin de la phrase n'est pas moins majestueux que la démarche du Sauveur s'en allant avec calme, sans presser le pas, comme s'il eût traversé les rangs pressés d'une foule inoffensive. Que s'est-il donc passé ? Jésus, usant de sa puissance surnaturelle, a-t-il aveuglé ces barbares ? a-t-il raidi subitement leurs membres ? s'est-il rendu lui-même invisible ? Ces expédients, auxquels ont eu recours d'anciens exégètes, nous paraissent un peu forcés. Toutefois nous ne dirons point, avec des commentateurs contemporains, que le phénomène peut s'expliquer d'une manière purement naturelle ; nous ne croyons pas suffisant de rappeler à leur suite que l'histoire présente plus d'un cas où le calme et la majesté de l'innocence ont suffi pour paralyser la fureur de populaces ameutées. Nous admettons ici l'existence d'un miracle, tout en pensant que le miracle fut seulement moral, intérieur, et qu'il consista en ce que nous appelions ailleurs (voir l'Evang. selon S. Matth. p. 452) un triomphe remporté sur des volontés ennemies, par la seule volonté du Thaumaturge. Cfr. Joan. vii, 30, 46 ; viii, 59 ; x, 39 ; xviii, 6. L'hypothèse d'après laquelle Notre-Seigneur aurait profité, pour s'échapper, des rues étroites et tortueuses de la ville, est tout simplement absurde. — Selon la juste remarque de Théophylacte, si Jésus fit alors un prodige pour éviter la mort, « ce n'est pas qu'il redoutât de souffrir, mais il attendait son heure. »

3. Jésus à Capharnaüm. iv, 31-44.

Touchant récit, qui nous fournit un remarquable spécimen de ce qu'était la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ durant la première période de son ministère public. Nous y trouvons, après un coup d'œil général sur le ministère du Sauveur, vv. 31 et 32, la guérison d'un démoniaque, vv. 33-37, de la belle-mère de S. Pierre et d'autres malades, vv. 38-41, une courte retraite de Jésus et son départ pour une mission prêchée en Galilée, vv. 42-44. Comme nous le faisons remarquer dans notre commentaire sur S. Marc, p. 32

31. Et descendit in Capharnaüm, civitatem Galilææ, ibique docebat illos sabbatis.

Matth. 4, 13; Marc. 1, 21.

32. Et stupebant in doctrina ejus, quia in potestate erat sermo ipsius.

Matth. 7, 28.

33. Et in synagoga erat homo habens dæmonium immundum, et exclamavit voce magna, .

Marc. 1, 23.

34. Dicens : Sine, quid nobis et

31. Et il descendit à Capharnaüm, ville de Galilée, et là il les enseignait les jours de sabbat.

32. Et ils étaient ravis de sa doctrine parce qu'il parlait avec autorité.

33. Et il y avait dans la synagogue un homme possédé d'un esprit immonde, et il cria d'une voix forte,

34. Disant : Laisse-nous, qu'il y

et 33, ce paragraphe contient l'histoire d'une journée complète de la vie de Jésus. M. F. Delitzsch en a fait un délicieux récit sous ce titre : Ein Tag in Kapernaum, Leipzig 1874.

a. Aperçu général de l'activité du Sauveur à Capharnaüm. iv, 31 et 32. (Parall. Marc. 1, 21 et 22).

34. — *Descendit in Capharnaüm.* Cette location, propre à S. Luc, est d'une parfaite exactitude au point de vue topographique, car la différence de niveau entre les villes de Capharnaüm et de Nazareth est d'environ 1900 pieds. Celle-ci est bâtie sur le plateau élevé de Galilée, celle-là dans le profond bassin qui contient le beau lac au sujet duquel un Rabbín faisait prononcer par Dieu ces paroles significatives : « J'ai créé plusieurs lacs dans la terre de Chanaan ; mais je n'en ai choisi qu'un seul, celui de Gennésareth. » Voyez R. Riess, Atlas de la Bible, pl. VII. Jésus venait-il alors à Capharnaüm pour y établir son séjour définitif (comp. Matth. iv, 43 et le commentaire), ou s'y était-il déjà fixé quelque temps auparavant ? C'est ce qu'il est difficile de déterminer. La seconde hypothèse nous paraît plus probable. Voyez l'Harmonie évangélique qui termine l'Introduction générale. Quoi qu'il en soit, Capharnaüm servira désormais de centre au Sauveur : cette *civitas Galilææ*, comme l'appelle S. Luc pour la mieux désigner à ses lecteurs qui ne connaissaient pas la géographie de la Terre Sainte, était fort bien appropriée au plan actuel de Notre-Seigneur. Voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 88 et s. — *Docebat illos* (c'est-à-dire les Capharnaïtes, « constructio ad synesin ») *sabbatis*. Cette phrase semble indiquer une coutume générale de Jésus (remarquez l'imparfait « docebat », ou mieux encore, d'après le grec, « erat docens », et le pluriel τοῖς σάββατοῖς) ; mais on peut l'appliquer aussi au fait spécial qui va bientôt être raconté, v. 33 et ss.

32. — *Et stupebant in* (pour « super », ἐν; comp. Marc. 1, 22) *doctrina ejus*. Le verbe « stupebant » a été fort bien choisi pour rendre le grec ἐκπλήσσοντο, littéralement

« percellabantur » ? — *Quia* introduit le motif de cet étonnement extraordinaire. — *In potestate erat sermo ipsius*. Sur la location εἶπαι ἐν τινι « aliqua re præditus esse », voyez Winer, Grammatik des neutest. Sprachidioms; Beelen, Grammat. græcit. N. T ; comp. I Cor. 11, 4; Eph. 1, 2; II Thess. 11, 9. S. Marc dit plus clairement : « Erat docens eos quasi potestatem habens, et non sicut Scribæ ». Cfr. Matth. vii. 29. Jésus parlait donc comme un Législateur tout puissant, non comme un légiste dénué d'autorité ; son langage était esprit et vérité, il ne consistait pas en arides formules conventionnelles.

b. Guérison d'un démoniaque. iv, 33-37.

Parall. Marc. 1, 23-28.

Ce prodige, omis par S. Matthieu, est raconté en termes presque identiques par les deux autres synoptiques. Pour l'explication détaillée nous renvoyons à l'Evang. selon S. Marc, p. 34 et ss.

33. — *In synagoga*. « Si Capharnaüm ne diffère pas de Tell-Houm (voyez notre commentaire sur S. Matth., p. 230), les ruines de marbre blanc qui gisent encore sur une petite éminence située non loin du lac, et qui encombrement des fragments de leur sculpture élaborée l'emplacement aujourd'hui désert et désolé de la ville, pourraient bien être des restes de cette synagogue », Farrar, Life of Christ, t. I, p. 235. — *Homo habens dæmonium immundum*. Dans le grec, ἄνθρωπος ἔχων πνεῦμα δαιμονίου ἀκαθάρτου, un homme ayant l'esprit d'un démon impur : location extraordinaire dont il n'existe pas d'autre exemple dans le N. Testament. Les deux derniers mots servent de qualificatif à πνεῦμα. Sur la nature et la réalité des possessions, voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 165 et s. — *Exclamavit*. Ce cri violent (le trait pittoresque *voce magna* est propre à S. Luc) fut arraché au démon par l'instinct du danger dont le menaçait la sainte présence de Jésus.

34. — *Sine* (ἐξ, impératif de ἔλω, je laisse,

a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth? es-tu venu nous perdre? Je sais qui tu es : le Saint de Dieu.

35. Mais Jésus le réprimanda, disant : Tais-toi et sors de cet homme. Et le démon l'ayant jeté à terre au milieu de l'assemblée sortit et ne lui fit aucun mal.

36. Et tous furent saisis de peur et ils se parlaient l'un à l'autre, disant : Qu'est-ce que ceci? Il commande avec puissance et force aux esprits immondes et ils s'en vont.

37. Et sa renommée se répandait par tout le pays.

38. Et Jésus étant sorti de la synagogue entra dans la maison de Simon. Or la belle-mère de Simon était retenue par de fortes fièvres, et ils le prièrent pour elle.

tibi, Jesus Nazarene? venisti perdere nos? scio te quis sis : Sanctus Dei.

35. Et increpavit illum Jesus, dicens : Obmutesce, et exi ab eo. Et cum projecisset illum dæmonium in medium exiit ab illo, nihilque illum nocuit.

36. Et factus est pavor in omnibus, et colloquebantur ad invicem, dicentes : Quod est hoc verbum, quia in potestate et virtute imperat immundis spiritibus, et exeunt?

37. Et divulgabatur fama de illo in omnem locum regionis.

38. Surgens autem Jesus de synagoga, introivit in domum Simonis. Socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus : et rogaverunt illum pro ea.

Matth. 8, 14; Marc. 1, 30.

ou bien, simple interjection) est en effet une exclamation de terreur. — *Quid nobis... perdere nos?* Le démon parle au pluriel, au nom de tous les esprits mauvais (« unus pro omnibus, quasi indicans Christum omnibus bellum indixisse », Maldonat). — *Scio te quis sis* a été calqué sur le grec οἶδα σε et (voyez sur cette attraction, fréquente chez les classiques, Winer, Grammat. p. 354). — *Sanctus Dei*, c'est-à-dire, le Messie. Cfr. Joan. vi, 69; Act. iv, 27. L'enfer, malgré lui, rend témoignage à Notre-Seigneur. « Et dæmones credunt et contremiscunt ».

35. — Mais Jésus ne veut pas de ce témoignage. Prenant un ton sévère et parlant comme un maître à qui tout doit obéir, *increpavit illum* : il donne coup sur coup au démon deux ordres exprimés en termes brefs mais énergiques : *Obmutesce!* puis *Exi ab eo!* Ces dernières paroles sont remarquables à cause du dualisme qu'elles supposent d'une manière si évidente dans le phénomène de la possession : il y a l'esprit possesseur auquel Jésus prescrit un prompt départ, et le malheureux possédé que le Sauveur va délivrer. — *Quum projecisset illum... in medium* (scil. synagogæ) équivalait à « discernens eum » de S. Marc. Le trait final *nihilque illum nocuit* est propre au « médecin bien aimé ».

36 et 37. — Ces versets racontent les effets du miracle. Les témoins oculaires de cette cure merveilleuse furent saisis d'une vive frayeur (ἐγένετο θάμβος. S. Marc emploie l'expression identique, ἐθαμβήθησαν). Les

réflexions qu'ils échangeaient au sortir de la synagogue montrent ce qui les avait surtout frappés : *In potestate et virtute* (association emphatique, spéciale à S. Luc, de substantifs à peu près synonymes) *imperat...* Ce n'était pas ainsi que les exorcistes juifs expulsaient les démons : il leur fallait de longues adjurations, un anneau, je ne sais quelle racine, un vase plein d'eau (voyez Jos. Ant. viii, 2, 5; Bell. Jud. vii, 6, 3), et encore ne réussissaient-ils pas toujours. Un mot de commandement suffisait à Jésus. — *Verbum* est un hébraïsme (דבר) pour « res ». S. Marc a une légère variante. Il a aussi « obediunt ei » au lieu de *exeunt*. — *Divulgabatur fama* (dans le grec, ἤχος, « sonus », mot rare et expressif) *de illo...* La sensation produite par la guérison du démoniaque ne fut pas seulement locale; elle se reproduisit au loin dans toute la contrée.

c. Guérison de la belle-mère de S. Pierre et de nombreux malades. iv, 38-41. — Parall. Matth. viii, 14-17; Marc. i, 29-34.

Ici encore les narrations de S. Marc et de S. Luc se ressemblent beaucoup; celle de S. Matthieu est un simple sommaire.

38. — *Surgens autem...* Le nouveau miracle suivit donc de très près celui qui avait eu lieu dans la synagogue. — *Domus autem Simonis*. S. Pierre est ici mentionné pour la première fois dans le troisième Evangile. S. Luc, en ne donnant sur le prince des Apôtres aucun détail préliminaire, suppose

39. Et stans super illam, imperavit febrī : et dimisit illam. Et continuo surgens ministrabat illis.

40. Cum autem sol occidisset, omnes qui habebant infirmos variis languoribus, ducebant illos ad eum. At ille singulis manus imponens curabat eos.

41. Exhibant autem dæmonia a multis, clamantia et dicentia : Quia tu es Filius Dei : et increpans non sinebat ea loqui, quia sciebant ipsum esse Christum.

Marc. 1, 34.

42. Facta autem die egressus ibat in desertum locum, et turbæ requirebant eum, et venerunt usque ad ipsum : et detinebant illum ne discederet ab eis.

que ses lecteurs le connaissaient depuis longtemps. — *Magnis febribus* : les deux autres synoptiques se contentent de dire que la belle mère de Simon était « febricitans ». S. Luc emploie naturellement une expression médicale, qu'on retrouve dans les écrits pathologiques des temps anciens. Les fièvres sont assez fréquentes auprès du lac de Tibériade : produites par un simple refroidissement, elles deviennent promptement malignes et mettent la vie en danger.

39. — *Stans super illam* : expression pittoresque et spéciale à notre évangéliste (du reste, chacun des trois narrateurs ajoute ici quelque trait particulier). La malade est étendue sur son lit; Jésus, debout auprès d'elle, se penche pour la toucher et la guérir. — *Imperavit febrī* ne rend pas toute la force du grec ἐπιτινάσκει : il faudrait « increpavit », comme au v. 35. Cette belle personification faisait dire à S. Basile : « Luc parle d'une manière figurée, comme d'un commandement adressé à un être intelligent » (Cat. D. Thom.). Comp. viii, 24. — *Ministrabat illis*. Le pronom au pluriel indique que Jésus n'était point seul : nous savons par S. Marc que ses quatre premiers disciples, Pierre et André, Jacques et Jean, l'accompagnaient.

40. — Les deux miracles opérés isolément dans le courant de la journée, c'est-à-dire, la guérison d'un démoniaque et d'une malade, se renouvelèrent par masses le soir, après le coucher du soleil, ainsi que nous l'apprennent les vv. 40 et 41. — 1^o Guérison des malades. *Singulis* (dans le grec, ἑκάστῳ, « unicuique ») *manus imponens* est un nouveau détail propre

39. Et debout auprès d'elle il commanda à la fièvre, qui la quitta, et se levant aussitôt elle les servait.

40. Lorsque le soleil fut couché, tous ceux qui avaient des infirmes atteints de diverses langueurs les lui amenaient, et lui, imposant les mains sur chacun, les guérissait.

41. Et les démons sortaient de plusieurs, criant et disant : Tu es le Fils de Dieu. Et les réprimandant il ne leur permettait pas de dire qu'ils savaient qu'il était le Christ.

42. Lorsqu'il fut jour il s'en alla en un lieu désert et le peuple le cherchait, et ils vinrent à lui et ils le retenaient pour qu'il ne les quittât pas.

à S. Luc : il exprime la grande facilité avec laquelle Jésus opérait les guérisons. L'imparfait *curabat* (S. Matth. et S. Marc ont le parfait « curavit ») marque des actes fréquemment répétés durant cette soirée célèbre.

41. — 2^o Guérison des démoniaques. *Exibant* (nouvel imparfait) *dæmonia* : c'était, dit S. Matthieu, sur un commandement exprès de Jésus. En se retirant, les démons proclamaient, comme le matin dans la synagogue, le caractère messianique de Jésus : *Quia* (récitatif) *tu es Filius Dei* (la Recepta porte : οὐ εἶ ὁ χριστὸς ὁ υἱὸς τοῦ θεοῦ : mais les mots ὁ χριστὸς, onis par les manuscrits B, C, D, F, Sin., etc., de même que par la Vulgate, sont probablement apocryphes). Comme le matin, Jésus leur imposait silence. Les détails « Tu es Filius Dei », *increpans, esse Christum*, sont particuliers au troisième Evangile : ils ajoutent de la clarté ou de la vie au récit.

d. *Jésus se retire dans une solitude des bords du lac, puis il va prêcher en Galilée*. IV, 42-44. — Parall. Marc. 1, 35-39.

42. — *Facta autem die*. « Diluculo valde surgens », dit S. Marc avec une précision plus grande encore. Le lendemain matin, Jésus quitta donc de très bonne heure la maison de S. Pierre, où il avait passé la nuit (*egressus*), et il gagna (*ibat*, ou mieux « ivit » d'après le texte grec), pour s'y livrer en paix à la prière, l'une des nombreuses solitudes qu'on trouve auprès du lac de Tibériade. Chose étonnante, cette fois ce n'est point S. Luc, mais S. Marc, qui mentionne la prière spéciale du Sauveur ! — *Turbæ requirebant eum* : l'imparfait signifie

42. Il leur dit : Il faut que j'annonce aussi en d'autres villes le royaume de Dieu, car je suis envoyé pour cela.

43. Et il prêchait dans les synagogues de Galilée.

43. Quibus ille ait : Quia et aliis civitatibus oportet me evangelizare regnum Dei : quia ideo missus sum.

44. Et erat prædicans in synagogis Galilææ.

CHAPITRE V

La pêche miraculeuse et les premiers disciples de Jésus (vv. 1-11). — Guérison d'un lépreux (vv. 12-16). — Guérison d'un paralytique (vv. 17-26). — Vocation de S. Matthieu à l'apostolat (vv. 27 et 28). — Repas chez Lévi et scandale des Pharisiens (vv. 29-32). — Les disciples de Jean-Baptiste et la question du jeûne (vv. 33-39).

1. Et il advint, lorsque la foule se pressait sur lui pour entendre la parole de Dieu, et qu'il était lui-même près du lac de Gennésareth,

1. Factum est autem, cum turbæ irruerent in eum ut audirent verbum Dei, et ipse stabat secus stagnum Genesareth.

que la foule continua ses recherches jusqu'à ce qu'elle eût trouvé Jésus (*usque ad ipsum*). La fin du verset, *detinebant* (autre imparfait, pour marquer des efforts prolongés) *illum ne discederet*..., spéciale à S. Luc, contient aussi un détail bien touchant, qui montre jusqu'à quel point Notre-Seigneur était alors aimé. Il est vrai que les sentiments de ce bon peuple n'étaient pas complètement purs d'égoïsme.

43. — C'est ce que Jésus leur montre dans sa réponse : *Aliis civitatibus oportet me evangelizare*... Il est venu pour tous, et pas seulement pour une zone privilégiée : il ne saurait donc demeurer toujours aux environs de Capharnaüm, ainsi qu'on l'y convie. Sur le *regnum Dei*, voyez l'Évang. selon S. Matthieu, pp. 67 et 68. — *Ideo* (εἰς τοῦτο, littér. « ad hoc ») *missus sum*. Parole propre à S. Luc sous cette forme. Nous lisons dans S. Marc : « Ad hoc enim veni ». Mais, de part et d'autre, c'est bien la même idée, celle de l'Incarnation du Verbe et de son avènement au milieu de nous pour nous sauver. Le Christ a reçu de Dieu sa mission et il veut y être fidèle.

44. — *Et erat prædicans* : Cette construction indique un fait constant, par conséquent des prédications répétées. La Galilée entière eut sans doute le bonheur d'entendre Jésus. — *In synagogis Galilææ*. La leçon τῆς Γουδαίας des manuscrits B, C, L, Sin., etc., et de la version copte, est rejetée presque unanimement par les critiques comme une faute de

copiste. M. Godet la traite à bon droit d'absurde, car elle est en contradiction ouverte avec la suite du récit.

4. La pêche miraculeuse et les premiers disciples de Jésus. v. 1-11 — Parall. Matth. iv, 18-22; Marc. i, 16-20.

Sur l'identité des événements racontés ici par les trois synoptiques, voyez l'Évangile selon S. Matthieu, pp. 90 et s. S. Matthieu, et S. Marc ne donnent qu'une esquisse rapide de cet épisode ; S. Luc est au contraire très complet : de là les différences notables de sa narration. Relativement à la suite des faits nous préférons l'ordre adopté par S. Marc. d'après lequel la vocation définitive des premiers disciples aurait précédé les guérisons exposées dans le paragraphe précédent. Voir notre Harmonie évangélique ; Tischendorf, Synopsis, xxviii ; Wieseler, Chonol. Synopse, p. 285 et ss.

Les trois premiers versets contiennent la mise en scène ; nous avons ensuite, vv. 4-7, le récit de la pêche miraculeuse, puis, vv. 8-11, celui de la vocation de S. Pierre et de ses compagnons. La narration entière est extrêmement pittoresque et vivante.

CHAP. V. — 1. — *Quum turbæ irruerent in eum* (au lieu de ἐκινεῖσθαι, « instare » des Latins, le Cod. Sinait. a συναθροῖναι). Touchant détail, qui peint au vif l'amour et l'enthousiasme du peuple pour le bon Sauveur. — Les mots suivants, *ut audirent verbum Dei*,

2. Et vidit duas naves stantes secus stagnum : piscatores autem descenderant, et lavabant retia.

Matth. 4, 18; Marc. 1, 16.

3. Ascendens autem in unam navim quæ erat Simonis, rogavit eum a terra reducere pusillum : et sedens docebat de navicula turbas.

4. Ut cessavit autem loqui, dixit ad Simonem : Duc in altum, et laxate retia vestra in capturam.

5. Et respondens Simon, dixit

2. Qu'il vit deux barques arrêtées sur le bord du lac; les pêcheurs étaient descendus et lavaient leurs filets.

3. Et montant dans une barque qui était à Simon, il le pria de s'éloigner un peu de la terre. Et s'étant assis, de la barque il enseignait le peuple.

4. Lorsqu'il eut cessé de parler il dit à Simon : Avance en mer et jetez vos filets pour la pêche.

5. Et Simon lui répondit : Maître,

montrent l'esprit de foi avec lequel les foules recherchaient Jésus : elles ne lui demandaient pas seulement des miracles, mais aussi le pain de la divine parole, qu'il rompait à tous si abondamment, si suavement. — *Et ipse.* Sur la construction hébraïque *ἐγένετο δὲ... καὶ αὐτὸς* (ἦ... וַיֵּיך) que nous retrouverons bientôt à plusieurs reprises, *xx. 42* et *47*, voyez les grammaires de Winer et de Beelen. — *Stabat.* La locution grecque *ἦν ἑστὸς* paraît supposer que Notre-Seigneur s'était déjà tenu debout pendant quelque temps sur la grève de sable blanc durci, telle qu'elle existe aux alentours de Capharnaüm, quand il monta dans la barque de Simon-Pierre pour être moins pressé par la foule. — *Secus stagnum Genesareth.* Voyez la description de ce gracieux lac dans l'Évang. selon S. Matth. p. 91. Tandis que les deux autres synoptiques le nomment « mer de Galilée », S. Luc se sert habituellement pour le désigner de l'expression *λίμνη*, moins ambiguë pour ses lecteurs non-juifs, et employée du reste par les LXX, par Josèphe et par les géographes Strabon et Ptolémée.

2. — Autre tableau du peintre S. Luc. Après la foule qui se presse de tous côtés autour de Jésus, avide de recueillir sa parole, nous voyons des pêcheurs lavant leurs filets tout auprès de leurs barques qu'ils avaient eu soin de tirer à demi sur le rivage. — *Naves stantes.* Cet emploi de *στῆναι* et de « stare » est très classique (« frequenter ponitur de navibus portum tenentibus », Rosenmüller, Schol., in loco). Comp. Hom. II. 1, 44; Propert. I. II, eleg. 7, 68. — *Lavabant retia.* C'est la coutume des pêcheurs de ne nettoyer leurs filets que « peracto opere ». Ils en enlèvent la vase, les pierres, les herbes qui s'y sont accumulées, puis ils les suspendent pour les faire sécher. Notre évangéliste suppose que les futurs disciples de Jésus étaient tous en dehors des barques, occupés à laver leurs filets; d'après S. Matthieu et S. Marc deux

d'entre eux seulement, Jacques et Jean, « erant in navi... reficientes retia sua », tandis que Pierre et André « erant mittentes retia in mare ». Mais ces contradictions ne sont qu'apparentes; elles s'expliquent aisément par le motif allégué plus haut. Les deux premiers synoptiques abrègent le récit pour transporter immédiatement le lecteur à la parole « Faciam vos piscatores hominum. » Les faits, ainsi condensés, se sont trouvés légèrement modifiés.

3. — Troisième scène admirablement retracée : Jésus monte dans la barque de Pierre, et de cette chaire d'un nouveau genre, que les vagues du lac berçaient doucement, il enseigne la foule qui se tenait sur le rivage. — *A terra reducens.* *Ἐναγαγὰς* est un autre terme technique de marine, signifiant « in altum prov. here, a littore subducere. » — *Docebat de navicula...* Plus tard encore, quand il exposera les paraboles du royaume des cieux, Notre-Seigneur aura recours à cette chaire gracieuse. Comp. Matth. XIII, 2; Marc. IV, 1.

4. — *Ut cessavit loqui.* Après ce préambule, nous arrivons aux parties les plus importantes de tout ce récit, la pêche miraculeuse et la pêche des âmes. — *Duc in altum; ἔναγάγε* (même verbe qu'au *3*) *εἰς τὸ βάθος*, littéral. « in profundum ». Nouvelles expressions techniques. Jésus donne cet ordre au singulier parce qu'il s'adressait plus spécialement à Pierre, le patron de la barque; mais il parle ensuite au pluriel, *laxate retia vestra...*, la pêche devant être exécutée par tous ceux qui étaient présents.

5. — Dans sa réponse, Simon nous apparaît déjà sous les traits de l'homme de foi, du partisan dévoué de Jésus, que nous révélera de plus en plus la suite de l'histoire évangélique. Le titre de *præceptor* (*ἡγούμενος*, littéral. « præsens ») qu'il donne à Notre-Seigneur remplace habituellement dans le troisième Évangile l'expression hébraïque Rabbi.

pendant tout la nuit nous avons travaillé et nous n'avons rien pris ; mais sur votre parole je jetterai le filet.

6. Et quand ils l'eurent fait ils prirent une copieuse quantité de poissons, et leur filet se rompait.

7. Et ils firent signe à leurs compagnons qui étaient dans l'autre barque de venir les aider. Et ils vinrent et ils remplirent les deux barques au point qu'elles étaient près de submerger.

8. Lorsque Simon-Pierre le vit, il tomba aux genoux de Jésus, disant :

illi : Præceptor, per totam noctem laborantes, nihil cepimus : in verbo autem tuo laxabo rete.

6. Et cum hoc fecissent, concluderunt piscium multitudinem copiosam ; rumpebatur autem rete eorum.

7. Et annuerunt sociis, qui erant in alia navi, ut venirent, et adjuvarent eos. Et venerunt, et impleverunt ambas naviculas, ita ut pene mergerentur.

8. Quod cum videret Simon Petrus, procidit ad genua Jesu, di-

— *Per totam noctem laborantes* (κοπιῶσάντες, mot énergique). La nuit a toujours été regardée comme plus propice que le jour aux travaux des pêcheurs. « Vagantur gregatim fere cujusque generis squamosi. Capiuntur ante solis ortum ; tum maxime piscium fallitur visus. Noctibus, quies », écrivait Plinius l'Ancien, Hist. nat. ix, 23. Comp. Tristram, Natural History of the Bible, 5^e édit. p. 289. — *Nihil cepimus*. S. Pierre insinuait délicatement par là qu'il était peu probable qu'une nouvelle tentative réussît mieux en plein jour. Néanmoins, ajouta-t-il d'un ton décidé, la parole de Jésus serait pour lui un ordre (tel est ici le sens de *verbum*, ῥῆμα) auquel il voulait immédiatement obéir, persuadé que cette fois il ne travaillerait pas en vain. Remarquez l'emploi du pronom Je : *laxabo rete*. Simon parle comme le chef de l'expédition.

6 et 7. — *Concluderunt*, scil. « in rete » ; συγχέω est un terme technique de pêche et de chasse. Cfr. Bretschneider, Lex. man., s. v. — *Piscium multitudinem copiosam*. Le filet, en vertu de la divine prescience de Jésus, était tombé au milieu d'un de ces énormes bancs de poissons qu'on trouve dans toutes les mers et particulièrement dans le lac de Gennésareth. Voyez Tristram, Natural History of the Bible, p. 283. La fin du v. 6 et le v. 7 tout entier renferment des détails destinés à rehausser l'éclat du prodige : 1^o *Rumpebatur rete*, c'est-à-dire « rumpi incipiebat » ; il y eut en réalité un commencement de rupture : le secours apporté à temps (v. 7) empêcha seul le filet de se déchirer complètement. — 2^o *Annuerunt sociis... ut... adjuvarent*. D'après Théophylacte et Euthymius, Pierre et ceux qui étaient dans sa barque auraient été obligés de recourir au langage des signes, μη δύναμενοι λαλῆσαι ἀπὸ τῆς ἐκπλήξεως καὶ τοῦ φόβου. Mais cette ex-

plication nous semble un peu forcée. Il est plus simple de dire avec la plupart des exégètes qu'on employa les signaux parce que l'autre nacelle était trop loin pour que la parole articulée fût facilement entendue. Le substantif μέτοχοι, qui correspond à « socii » de la Vulgate, désigne proprement des associés (συνεργοί du v. 10 est encore plus expressif) ; et en effet il arrive souvent aux pêcheurs de mettre en commun pour un temps déterminé leurs embarcations, leurs filets et leurs bénéfices. — 3^o *Impleverunt ambas naviculas*, et 4^o non-seulement les deux canots furent remplis de poissons, mais ils le furent à tel point que *pene mergerentur*, tant la charge était pesante (βυβίττωμαι du texte grec ne se trouve qu'ici et I Tim. vi, 9).

8. — *Quod cum videret Simon...* D'un bout à l'autre de la narration, Simon-Pierre nous apparaît comme le héros principal. C'est lui qui a présidé aux opérations de la pêche, de même qu'il dirigera un jour la grande pêche mystique dans l'Eglise de Jésus ; c'est lui qui éprouve et manifeste la plus forte émotion ; c'est lui qui parle au nom de tous ; c'est à lui que Notre-Seigneur s'adressera d'une manière plus spéciale. — *Procidit ad genua*. Trait graphique, qui dénote l'âme ardente de Simon. A cette génuflexion il ajouta une exclamation pleine de foi et d'humilité. Isaïe, quand il fut admis dans son extase à contempler le céleste séjour, les anges et Jérôva, s'écria, pénétré de sa profonde indignité : Malheur à moi, je suis perdu, parce que je suis un homme impur de lèvres, etc. (Is. vi, 5-9). C'est un sentiment semblable qui fait dire à S. Pierre : *Exi a me, Domine* (κύριε, titre plus respectueux encore que ἐπιστάτα du v. 5), *quia homo-peccator sum*. Non qu'il désirât réellement éloigner de lui Notre-Seigneur ; mais le grand miracle dont

cens : Exi a me, quia homo peccator sum, Domine.

9. Stupor enim circumdederat eum, et omnes qui cum illo erant, in captura piscium, quam ceperant;

10. Similiter autem Jacobum et Joannem, filios Zebedæi, qui erant socii Simonis. Et ait ad Simonem Jesus : Noli timere : ex hoc jam homines eris capiens.

11. Et subductis ad terram navi-

Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur.

9. Car il était frappé de stupeur, ainsi que tous ceux qui étaient avec lui, touchant la capture des poissons qu'ils avaient pris.

10. Et pareillement Jacques et Jean fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon. Et Jésus dit à Simon : Ne crains rien ; désormais tu prendras des hommes.

11. Et ramenant les barques à

il vient d'être témoin lui a révélé de plus en plus la puissance et la sainteté de Jésus ; or, il sent qu'il n'est pas digne de la société d'un homme uni à Dieu par des liens si étroits. Au fond, sa parole revient donc à celle du centurion : « Domine non sum dignus ut intres sub tectum meum ». Aussi Jésus, bien loin de la prendre à la lettre comme il fit plus tard pour les avarès Gadaréniens (VIII, 37), resserra-t-il au contraire les liens qui déjà l'unissaient à Simon-Pierre.

9-10a. — *Stupor enim...* L'évangéliste explique, par cette réflexion, ce qui pouvait sembler extraordinaire dans la conduite de S. Pierre. Il avait agi et parlé sous l'impression de la frayeur religieuse excitée en lui et dans tous ses compagnons par la pêche miraculeuse. — *Circumdederat* (περίεσχεν) équivaut ici à l'hébreu כסס, qui s'emploie dans le même sens. C'est une locution très expressive (« undique occupaverat et quasi conclusum tenebat », Luc de Bruges) et d'ailleurs très classique. Comparez les termes analogues : « Circumstetit horror » du poète latin. — *In* (dans le grec, ἐνί, au sujet de) *captura... quam ceperant*. Les expressions du texte grec sont plus variées : τῇ ἄρπῃ... ἣ (attraction pour ἦν) συνέλαβον.

10c. — *Et ait... Jesus*. Quelle douce et aimable réponse va s'échapper des lèvres divines du Messie ! Après avoir rassuré Simon par un mot que nous lui entendrons souvent prononcer en semblable occasion, *noli timere*, il l'élève tout à coup à une dignité sublime, en transformant l'humble pêcheur de Bethesda en un pêcheur d'hommes. *Ex hoc jam* (ἀπὸ τοῦ νῦν, à partir de cet instant) *homines eris capiens*. La tournure « eris capiens » désigne la permanence de l'action, et l'action, suivant toute la force du texte grec que la Vulgate n'a traduit qu'imparfaitement, doit consister à « prendre vivants les hommes. » Le verbe ζωγρεῖν, de ζωός et ἄρπεν, signifie en effet « vivum capio ». Quelle sublime métaphore et quel beau rôle attribué à S. Pierre !

« Et bene apostolica instrumenta piscandi retia sunt ; quæ non captos perimunt, sed reservant, et de profundo ad lumen extrahunt, et fluctuantes de infernis ad superna perducunt », S. Ambroise, h. l. « Nouvelle méthode de pêcher assurément, écrit de son côté S. Jean Chrysost. Hom. in Matth. IV, 19, car les pêcheurs tirent les poissons hors de l'eau pour leur donner la mort ; mais nous lançons nos filets dans l'eau et ceux que nous prenons sont vivifiés. » S. Augustin, établit à ce sujet un parallèle intéressant entre la chasse et la pêche : « Quare Apostoli neminem coegerunt, neminem impulerunt ? Quia piscator est, retia mittit in mare, quod incurrit trahit (tout se passe donc avec douceur). Venator autem silvas cingit, sentes excutit, terroribus undique multiplicatis cogit in retia. Ne hac eat, ne illic eat, inde occurrere, inde cedere, inde terre ; non exeat, non effugiat (tout se passe avec violence). » De utilit. jejuni. IX. Après la seconde pêche miraculeuse, Joan. XXI, 16, Jésus, faisant usage d'une autre figure pour exprimer le même rôle, dira au prince des Apôtres : Pais mes brebis, pais mes agneaux. — Quoique la promesse « ex hoc jam homines eris capiens » fût adressée directement à Simon-Pierre, elle retombait d'une manière implicite sur ses compagnons, comme on le voit par les deux autres récits : « Faciam vos fieri pisces hominum. »

11. — *Subductis ad terram navibus*. Κατάγω est encore une expression nautique. — *Relictis omnibus* : ils renoncent généreusement à tout (ἀπαντα est emphatique) pour se faire les disciples de Jésus. Sans doute leurs richesses ne devaient pas être bien considérables ; mais, ainsi que le dit S. Augustin, Enarrat. III in Ps. CIII, 17, « multum dimisit qui non solum dimisit quidquid habebat, sed etiam quidquid habere cupiebat » ; par conséquent, ajoute S. Grégoire, Hom. V in Evang., « multum Petrus et Andreas dimisit, quando uterque etiam desideria habendi dimisit. » — *Secuti sunt eum*, d'une manière

terre, ils laissèrent tout et le suivirent.

12. Et lorsqu'il était dans une des villes, voilà qu'un homme couvert de lèpre, en voyant Jésus, se prosterna la face contre terre et le pria, disant : Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir.

13. Et, étendant la main, il le toucha, disant : Je le veux, sois guéri. Et aussitôt la lèpre le quitta.

14. Et il lui ordonna de ne le dire à personne; mais Va, montre-toi au prêtre, et offre pour ta purification ce que Moïse a ordonné, pour leur être un témoignage.

bus, relictis omnibus, secuti sunt eum.

12. Et factum est, cum esset in una civitatum, et ecce vir plenus lepra, et videns Jesum, et procidens in faciem, rogavit eum, dicens : Domine, si vis, potes me mundare.

Matth. 8, 2; Marc. 1, 40.

13. Et extendens manum, tetigit eum dicens : Volo, mundare. Et confestim lepra discessit ab illo.

14. Et ipse præcepit illi ut nemini diceret; sed : Vade, ostende te sacerdoti, et offer pro emundatione tua, sicut præcepit Moyses, in testimonium illis.

Lev. 14, 4.

habituelle et définitive, car si S. Jean a raconté, 1, 37 et ss., l'appel des premiers disciples « ad notitiam et familiaritatem », les synoptiques exposent ici la « vocatio ad apostolatium ». — Un ancien hymne de l'Eglise, composé en l'honneur de S. Pierre, résume admirablement en quelques vers le miracle de la pêche miraculeuse et ses résultats :

Te piscantem Piscatoris
Ad capturæ melioris
Usum traxit gratia.
Cuncta linqvis, nave spreta,
Temporalis mundi meta
Judices ut omnia.

Mais le grand pêcheur d'hommes par excellence, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme on le voit par ce même épisode qui inspirait à Clément d'Alexandrie d'autres vers non moins beaux et plus célèbres :

Ἀλιεὺ μερόπων
τῶν σωζομένων,
πελάγους κακίας
ἰχθῦς ἀγνοῦς
αὐματος ἐχθροῦ
γλυκερῇ ζωῇ δελεάζων.

On a sur la pêche miraculeuse un admirable tableau de Raphaël.

5. Guérison d'un lépreux. v, 12-16. ~ Parall. Matth. viii, 2-4; Marc. 1, 40-45.

12. — *Ex una civitatum* est un trait propre à S. Luc. La ville témoin du miracle était située, d'après le contexte (Cfr. iv, 43), dans la province de Galilée, où Jésus faisait alors une sorte de tournée pastorale. — *Et ecce vir...* La conjonction καί, la particule ἰδοὺ et l'absence de verbe rendent ce passage extrêmement dramatique. Notre évangéliste a seul

noté que le suppliant était *plenus lepra* : tout le corps était donc affecté de cette affreuse maladie, que nous avons décrite ailleurs (Evangile selon S. Matth. p. 453), et qui, à un tel degré, était complètement incurable. Voyez l'intéressant opuscule du Dr F. Delitzsch *Durch Krankheit zur Genesung, eine jerusalemische Geschichte der Herodierzeit*, Leipzig 1873. — *Procidens in faciem*. S. Matthieu : « adorabat » ; S. Marc : « genu flexo. » Trois expressions diverses pour décrire un même fait, la prostration du lépreux aux pieds de Jésus. — *Si vis, potes me mundare*. « Voluntas tua potentia tua est », Cassien, lib. v, c. 24. Les trois synoptiques citent dans les mêmes termes cette prière pleine de foi. Sur l'expression technique « mundare », le מְדַבֵּר hébreu, voyez notre commentaire sur S. Matthieu.

13. — *Et extendens manum*. D'après S. Marc (« Jesus autem misertus ejus »), c'était le cœur compatissant de Jésus qui dirigeait sa main toute-puissante. — *Volo, mundare*. « Responsio pulchre orationi respondens », dit fort bien Fr. Luc. Et à peine le Sauveur avait-il prononcé cette parole (*et confestim*), que la lèpre abandonnait pour toujours le malade. En effet, « nihil medium est inter opus Dei et præceptum, quia præceptum est opus », S. Ambroise. S. Matthieu envisage la guérison au point de vue cérémonial; voilà pourquoi il la désigne par le verbe « mundata est. » S. Luc s'exprime en médecin : *lepra discessit ab illo*. S. Marc combine les deux manières de voir : « Discessit ab eo lepra » et *mundatus est*.

14. — *Et ipse præcepit...* Les trois narrations synoptiques exposent en des termes presque identiques les deux ordres que con-

15. Perambulabat autem magis sermo de illo : et conveniebant turbæ multæ ut audirent, et curarentur ab infirmitatibus suis.

15. Ipse autem secedebat in desertum, et orabat.

16. Et factum est in una dierum, et ipse sedebat docens. Et erant Pharisei sedentes, et legis doctores, qui venerant ex omni castello Galilææ, et Judææ, et Jerusalem; et virtus Domini erat ad sanandum eos.

15. Mais ce qu'on disait de lui se répandait de plus en plus, et des troupes nombreuses venaient pour l'écouter et pour être guéries de leurs maladies.

16. Mais il se retirait au désert, et priait.

17. Et il advint qu'un jour il était assis et enseignait. Et il y avait des Pharisiens assis et des docteurs de la loi qui étaient venus de tous les villages de la Galilée, et de la Judée, et de Jérusalem. Et la vertu du Seigneur agissait pour les guérir.

tient ce verset : 1^o *ut nemini diceret* (voyez dans l'Evang. selon S. Matth., p. 454, les motifs de cette interdiction qui paraît tout d'abord surprenante); 2^o *Vade, ostende te...* En passant ainsi brusquement du langage indirect au discours direct, S. Luc a donné une grande vie au récit. Les auteurs classiques ont souvent recours à ce procédé.

15. — *Perambulabat autem magis sermo...* Un mot de S. Marc explique pourquoi la réputation de Jésus se propagea ainsi avec une nouvelle rapidité : « Ille (leprosus) egressus cœpit prædicare et diffamare sermonem. » « *Perambulabat* », *διήχετο*, est une expression très pittoresque qu'on trouve également dans Thucydide : *διήλθεν ὁ λόγος*. — *Conveniebant turbæ... ut audirent et curarentur*. On est heureux de lire que les foules n'accouraient pas seulement auprès de Jésus dans un but égoïste, pour se faire guérir, mais aussi pour recueillir de sa bouche la parole divine, dont elles étaient saintement avides.

16. — *Ipse autem secedebat...* « *Erat secedens* » rendrait plus exactement la tournure grecque *ἦν ὑποχωρῶν*, qui désigne mieux les habitudes de retraite adoptées par Notre-Seigneur tant que dura l'effervescence populaire qu'avait excitée la guérison du lépreux. — Au lieu du singulier in *desertum* le grec dit « in desertis ». — *Et orabat*. Voyez, sur ce détail caractéristique du troisième Evangile, III, 21 et l'explication. Quand Jésus était empêché de se livrer à la prédication, qui était alors son œuvre par excellence, il se retirait dans les solitudes qui avoisinaient le lac, et il y passait de longues heures à prier.

6. Guérison d'un paralytique. v, 47-26.

Parall. Matth. ix, 5-8; Marc. ii, 4-12.

Sur la vraie place de cet incident remarquable, voyez l'Evangile selon Matth., p. 474 et s., et l'Harmonie évangélique. La narration de S. Luc a ici une très grande ressem-

blance avec celle de S. Marc : S. Matthieu ne donne qu'une sommaire.

17. — *In una dierum* (trait spécial) est une date bien vague, dont la formule est empruntée à la langue hébraïque : *בְּאוֹדוֹת הַיּוֹמִים*, pour « *quadam die*. » — *Et ipse sedebat docens*. Détail pittoresque, encore propre à S. Luc. Nous savons par les deux autres synoptiques que la scène se passait à Capharnaüm, la nouvelle patrie de Jésus, dans une maison qui était probablement celle de S. Pierre. En face de Jésus l'évangéliste peintre nous montre, également assis, des Pharisiens et des docteurs de la loi (S. Matthieu et S. Marc ne mentionnent que ces derniers), accourus, ajoute-t-il avec emphase, *ex omni castello Galilææ et Judææ*, et même de la cité sainte. La présence de ces personnages influents prouve que le Sauveur jouissait déjà d'une immense considération : ce n'est pas pour un Rabbi ordinaire que ce monde officiel, qui dirigeait le Judaïsme d'alors, aurait daigné se déranger. Toutefois ces nouveaux auditeurs n'ont rien de bienveillant pour Jésus : ils sont venus au contraire dans le but exprès de surveiller ses actes, de voir si sa doctrine est conforme à leurs traditions; voilà pourquoi nous les trouvons au premier rang parmi l'assistance énorme qui s'était groupée ce jour-là autour de Notre-Seigneur. Cfr. Marc. ii, 2. Ceux d'entre eux qui avaient fait à cette intention le voyage de Jérusalem à Capharnaüm étaient selon toute vraisemblance des délégués du Sanhédrin. — Les *νομοδιδάσκαλοι* de S. Luc ne diffèrent pas des *γραμματεῖς* (Scribes) des autres Evangiles : les deux expressions représentent les légistes religieux des Juifs. D'ailleurs notre évangéliste emploie quelquefois aussi le titre de Scribes. Cfr. v, 21. — *Et virtus Domini erat...* *Κρῖον* ne désigne pas directement Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais Jéhova, dont la toute-puissance, communiquée à son

18. Et voilà des gens portant dans un lit un homme qui était paralytique, et ils cherchaient à l'introduire et à le placer devant lui.

19. Et ne trouvant pas de quel côté l'introduire à cause de la foule, ils montèrent sur le toit, et par les tuiles ils le descendirent avec le lit au milieu, devant Jésus.

20. Dès qu'il vit leur foi, il dit : Homme, tes péchés te sont remis.

21. Et les Scribes et les Pharisiens commencèrent à penser et à dire en eux-mêmes : Quel est celui-ci qui profère des blasphèmes ? Qui peut remettre les péchés sinon Dieu seul ?

18. Et ecce viri portantes in lecto hominem, qui erat paralyticus : et quærebant eum inferre, et ponere ante eum.

Matth. 9, 2; Marc. 2, 3.

19. Et non invenientes qua parte illum inferrent præ turba, ascenderunt supra tectum, et per tegulas summiserunt eum cum lecto in medium ante Jesum.

20. Quorum fidem ut vidit, dixit : Homo, remittuntur tibi peccata tua.

21. Et cœperunt cogitare scribæ, et Pharissæi, dicentes : Quis est hic, qui loquitur blasphemias ? quis potest dimittere peccata, nisi solus Deus ?

Christ, l'aidait à accomplir en cet instant des guérisons aussi nombreuses qu'étonnantes. Il y a une grande énergie dans l'imparfait ἦν (« aderat, sese manifestabat »). *Eos* est une « construct. ad synesis » : les malades et non les Pharisiens. La leçon αὐτὸν des manuscrits B, L, Sin. (εἰς τὸ λῶσαι αὐτόν, c'est-à-dire « ut ipse sanaret ») offre peu de garanties.

18 et 19. — Voyez l'explication détaillée dans l'Evang. selon S. Marc, pp. 42 et 43. — *Paralyticus*. L'expression corrélatrice du texte grec, παραλυμένος, est peut-être plus technique que le παραλύτικός de S. Matthieu et de S. Marc. — *Quærebant illum inferre*, scil. « in domum », comme il résulte du contexte. — *Non invenientes qua parte...* (dans le grec imprimé, διὰ ποίας scil. ὁδοῦ, ellipse familière aux classiques : mais les meilleurs manuscrits ont simplement ποίας, génitif du lieu). Quand le malade et les quatre amis qui le portaient virent qu'il leur était absolument impossible de pénétrer par les moyens ordinaires dans la maison qui contenait pour eux le salut, ils durent éprouver un mouvement pénible ; mais leur foi était plus forte que les obstacles naturels, et elle leur apprit à les surmonter. — *Ascenderunt supra tectum* : tel fut le premier acte. Il était d'une exécution facile, grâce à l'escalier extérieur dont sont généralement munies les habitations de l'Orient. Cfr. Matth. xxiv, 17. Le second acte des porteurs est contenu en abrégé dans les mots *per tegulas*, qui équivalent à « nudaverunt tectum » de S. Marc. Quelques tuiles enlevées au toit plat de la maison eurent bientôt laissé une ouverture assez large pour le passage du malade. Alors, *summiserunt eum cum lecto*, au moyen de cordes qu'il purent aisément se procurer. Le texte grec a ici

κλινίδιον, au lieu de κλίνη employé au verset précédent : ce diminutif représente mieux la pauvre couchette, ou, comme dit S. Marc, le grabat du malade. — Le détail graphique in *medium ante Jesum* ne se trouve que dans S. Luc.

20. — *Quorum fidem ut vidit...* L'incrédulité seule déplaisait à Jésus : la foi des suppliants ne trouva jamais son cœur insensible ; or, l'histoire évangélique renferme peu d'exemples d'une foi aussi vive que celle du paralytique et de ses humbles amis (l'Evangile apocryphe de Nicodème les appelle à bon droit τινὲς πιστότατοι). Bien loin donc de se plaindre d'avoir été interrompu au milieu d'un discours auquel les circonstances (Cfr. γ. 17) prétaient une gravité exceptionnelle, le bon Maître oublia tout le reste pour ne s'occuper que du malade. Sans même lui laisser le temps de proférer sa demande, il lui dit avec un ton d'inexprimable mansuétude : *Homo, remittuntur tibi peccata*. L'apostrophe plus douce encore qu'on lit dans S. Matthieu, « Confide, fili », fut probablement celle dont Jésus se servit. Le Sauveur remet tout d'abord les péchés du paralytique, parce qu'il y avait entre eux et la maladie extérieure une connexion intime, que pénétrait son divin regard. Voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 472.

21. — Cette formule d'absolution, qui arrivait d'une manière si inattendue, frappa vivement toute l'assistance : mais elle produisit aussitôt (*cœperunt*) sur les Pharisiens et les Scribes mentionnés plus haut l'impression particulière d'un grand scandale. Le récit sacré nous fait lire ce sentiment au fond de leurs cœurs. Qu'est donc, se disaient-ils, cet homme qui s'attribue un pouvoir réservé à Dieu seul ? Peut-être quelques-uns d'entre eux

22. Ut cognovit autem Jesus cogitationes eorum, respondens, dixit ad illos : Quid cogitatis in cordibus vestris?

23. Quid est facilius dicere : Dimittuntur tibi peccata; an dicere : Surge, et ambula?

24. Ut autem sciat quia Filius hominis habet potestatem in terra dimittendi peccata (ait paralytico) : Tibi dico, surge, tolle lectum tuum, et vade in domum tuam.

25. Et confestim consurgens coram illis, tulit lectum in quo jacebat : et abiit in domum suam, magnificans Deum.

26. Et stupor apprehendit omnes, et magnificabant Deum. Et repleti

22. Mais comme Jésus connut leurs pensées, il leur dit : Que pensez-vous en vos cœurs?

23. Quel est le plus facile de dire : Tes péchés te sont remis, ou de dire : Lève-toi et marche?

24. Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, Je te le commande, dit-il au paralytique, lève-toi, prends ton lit et va en ta maison.

25. Et aussitôt se levant devant eux, il prit le lit sur lequel il gisait, et s'en alla dans sa maison glorifiant Dieu.

26. Et la stupeur les saisit tous, et ils glorifiaient Dieu. Et ils furent

se souvinrent-il du texte II Reg. xii, 43, où Nathan, célèbre prophète, annonce simplement à David que le Seigneur lui avait remis sa faute. Et voici que les paroles de Jésus revenaient à dire : Je te remets tes péchés.

22. — *Ut cognovit* (S. Marc ajoute « spiritus suo », montrant qu'il s'agit d'une intuition surnaturelle)... Jésus ne laissa pas à ses adversaires le temps de développer contre lui leurs accusations intérieures de blasphème. Les prenant directement à partie, il maintint victorieusement, d'abord à l'aide du raisonnement, puis par un éclatant prodige, son droit de parler comme il venait de le faire. — *Cogitatis in cordibus*. D'après la psychologie hébraïque, c'est le cœur, non la tête, qui est le laboratoire principal des pensées.

23. — Sur cette argumentation vigoureuse, voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 173 et s. *Dicere*, deux fois répété, en est le mot capital. Un imposteur pourrait aisément se dire capable d'accorder la remission des péchés; mais qui oserait prétendre, à moins de se sentir investi d'un divin pouvoir, qu'il peut guérir les maladies du corps?

24. — A la question que leur adressait Notre-Seigneur, les Pharisiens et les Scribes n'eurent rien à répondre. Il reprit donc après une courte pause : *Ut autem sciat*... Comme on l'a dit, un miracle ainsi annoncé prend la valeur d'une importante démonstration. « Declaravit ideo se illa facere in corporibus, ut crederetur animas peccatorum dimissionem liberare; id est, ut de potestate visibili potestas invisibilis mereretur fidem. » S. Aug.

Exp. ad Rom. § 23. — Sur le titre *Filius hominis*, voyez l'Evangile selon S. Matth., p. 164 et s. — *Ait paralytico*... Le récit devient aussi vivant que la scène même. Du reste, en cet endroit il varie à peine dans les trois synoptiques, preuve que la tradition avait conservé parfaitement le souvenir du prodige et de toutes ses circonstances.

25. — *Confestim consurgens*. La guérison fut immédiate et toute l'assistance put la constater (*coram illis*). — Détail touchant non moins que pittoresque : celui qui avait été l'objet du miracle, obéissant d'ailleurs à l'ordre de Jésus (v. 24), *tulit lectum in quo jacebat* (pour « jacuerat ») *et abiit*... « Lectulus hominem tulerat, dit à ce sujet un ancien auteur; nunc homo lectulum ferebat ». Cfr. Arnob. in Gen. i, 45. La couche qui avait été autrefois le signe de son infirmité devenait tout à coup une preuve évidente de sa guérison. (Au lieu de « lectum in quo », le texte grec porte seulement ἐν τῷ, « super quo »). — On est heureux d'apprendre que le paralytique à qui Jésus avait ainsi merveilleusement rendu la santé ne fut pas un ingrat, et qu'il s'en retourna chez lui *magnificans Deum*. Nous devons ce trait à S. Luc.

26. — L'impression produite sur les témoins du miracle fut immense. Elle consista en un mélange bien naturel d'admiration et de sainte frayeur, mentionné de concert par les trois synoptiques. 1^o L'admiration est exprimée en termes énergiques : *stupor* (le grec parle d'extase) *apprehendit omnes*. Elle eut pour résultat de mettre la louange de Dieu sur toutes les lèvres. 2^o La frayeur fut grande

remplis de crainte, disant : Nous avons vu aujourd'hui des choses merveilleuses.

27. Après cela il sortit et vit un publicain nommé Lévi assis au bureau du péage, et il lui dit : Suis-moi.

28. Et laissant tout, il se leva et le suivit.

29. Et Lévi lui fit un grand festin dans sa maison, et il y avait une foule nombreuse de publicains et d'autres qui étaient à table avec eux.

aussi (*repleti sunt timore*), et chacun la motivait en disant à ceux qui l'entouraient : *Quia* (récitatif) *vidimus mirabilia*. Le texte grec emploie ici l'adjectif *παράδοξα*, qu'on ne trouve pas ailleurs dans le N. T., et qui, pris à la lettre, signifierait « des choses étranges, paradoxales ». Mais les classiques s'en servent aussi pour désigner des événements merveilleux. « Sunt maxime mirabilia quæ sunt maxime inexpectata, utque Græci magis exprimunt, *παράδοξα* ». Plin., *Epist. lib. ix*, 26. Cfr. *Ælian. Var. ix*, 24. Symmaque, dans sa traduction de l'A. T., le met parfois à la place du *תְּמוּנָה* des Septante, du *נִפְלְאוֹת* hébreu.

7. Vocation de S. Matthieu et faits qui s'y rattachent. v, 27-39.

Ici encore, il existe une très-grande ressemblance entre les récits de S. Marc et de S. Luc. Nous nous bornerons donc, le plus souvent, à noter les particularités de notre évangéliste. Pour l'explication détaillée, nous renvoyons le lecteur à nos commentaires des deux premiers synoptiques.

a. La vocation de S. Matthieu à l'apostolat. *vv.* 27-28. Parall. Matth. ix, 9; Marc. ii, 13-14.

27. — *Post hæc exiit*. Dans les trois narrations, l'appel du publicain Lévi à l'apostolat est rattaché à la guérison du paralytique. Jésus, étant sorti de la maison où avait eu lieu cette cure merveilleuse, vint aussitôt auprès du lac qu'il aimait (Marc. ii, 43), et c'est là que *vidit publicanum nomine Levi*. Le verbe grec *εἰσάατο* serait mieux traduit par « aspexit, contemplatus est », car il suppose un regard attentif et prolongé. Sur l'identité de S. Matthieu et de Lévi, voyez l'Évangile selon S. Matth., p. 475. Lévi (לֵוִי) avait été le nom du publicain; Matthieu (מַתְתִּי), don du Seigneur) devint celui de l'Apôtre de Jésus. — *Sedentem ad telonium*. Le nouvel élu était dans le plein exercice de ses fonctions abhor-

sunt timore, dicentes : *Quia vidimus mirabilia hodie*.

27. Et post hæc exiit, et vidit publicanum nomine Levi, sedentem ad telonium, et ait illi : *Sequere me*.

Matth. 9, 9; Marc. 2, 14.

28. Et relictis omnibus, surgens secutus est eum.

29. Et fecit ei convivium magnum Levi in domo sua : et erat turba multa publicanorum, et aliorum, qui cum illis erant discumbentes.

rées des Juifs, quand le Messie daigna l'attacher à sa personne divine. Jésus montrait ainsi combien peu il redoutait les préjugés de ses compatriotes. Cfr. les *vv.* 30 et ss.

28. — *Relictis omnibus* est un trait touchant, propre à S. Luc. Il prouve que Lévi était digne d'être associé à Pierre et à André, à Jacques et à Jean, qui, sur un mot du Sauveur, avaient de même tout abandonné pour le suivre. S. Matthieu renonce donc à ses espérances de fortune, et s'attache avec bonheur à celui qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête.

b. *Le festin chez Lévi et le scandale des Pharisiens. vv.* 29-32. — Parall. Matth. ix, 10 13; Marc. ii, 15-17.

29. — *Fecit ei convivium*. Le substantif *δοχή*, qui correspond ici et xiv, 43, à « convivium » dans le texte grec, signifie proprement réception. Les LXX l'emploient quelquefois de la même manière pour traduire l'hébreu *כִּשְׁתָּה*. Il est d'ailleurs élégant et classique dans ce sens. Le banquet somptueux (*magnum* : S. Luc seul relève ce détail) donné par S. Matthieu en l'honneur de son nouveau Maître n'eut lieu vraisemblablement que plusieurs jours après l'appel : telle était déjà l'opinion de Tatien dans son *Diatessaron*; mais on conçoit que les synoptiques aient voulu l'en rapprocher dans leurs narrations. — *Et erat* (c'est-à-dire « aderat ») *turba multa publicanorum...* « Convenerant enim ad eum publicani sicut ad collegam et hominem ejusdem officii, sed et ipse, glorians de præsentia Christi, convocavit omnes », S. Jean Chrysost. *Hom. xxxi* in Matth. Petite circonstance à noter : les deux premiers synoptiques ajoutent qu'à la table de Lévi des « pécheurs » étaient assis en compagnie de Jésus et du publicain; mais S. Luc ne désigne tout d'abord cette autre catégorie de convives que par la vague expression *et aliorum*. Dans son récit, c'est sur les Pharisiens

30. Et murmurabant Pharisei, et scribæ eorum, dicentes ad discipulos ejus : Quare cum publicanis et peccatoribus manducatis et bibitis ?

Marc. 2, 16.

31. Et respondens Jesus, dixit ad illos : Non egent qui sani sunt medico, sed qui male habent.

32. Non veni vocare justos; sed peccatores ad pœnitentiam.

33. At illi dixerunt ad eum : Quare discipuli Joannis jejunant frequenter, et obsecrationes faciunt, similiter et pharisæorum : tui autem edunt, et bibunt ?

Marc. 2, 18.

34. Quibus ipse ait : Numquid potestis filios sponsi, dum cum illis est sponsus, facere jejunare ?

30. Et les Pharisiens et les Scribes murmuraient, disant à ses disciples : Pourquoi mangez-vous et buvez-vous avec les publicains et les pécheurs ?

31. Et Jésus leur répondit : Ce ne sont pas ceux qui sont en santé qui ont besoin de médecin, mais ceux qui sont malades.

32. Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs à la pénitence.

33. Mais ils lui dirent : Pourquoi les disciples de Jean et ceux des Pharisiens jeûnent-ils et font-ils des prières, tandis que les vôtres mangent et boivent ?

34. Il leur dit : Pouvez-vous faire jeûner les fils de l'époux tandis que l'époux est avec eux ?

que retombe tout l'odieux de l'épithète « peccatores ». Voyez le *¶* 30. — Le pronom *illis* au pluriel désigne directement Jésus et Lévi, indirectement les quatre premiers disciples de Notre-Seigneur, d'après les deux autres narrations.

30. — *Murmurabant* (trait propre à S. Luc) *Pharisei et Scribæ eorum*. Quelques manuscrits omettent « eorum ». La Recepta intervertit l'ordre et dit : *et γράμματες αὐτῶν* (c'est-à-dire des Juifs, « constr. ad synesin ») *καὶ οἱ Φαρισαῖοι*. La meilleure leçon paraît être celle de la Vulgate, d'après laquelle le pronom retombe sur « Pharisei » : les Pharisiens, et les Scribes qui les accompagnaient comme légistes officiels pour épier la conduite de Jésus. Cfr. v, 17. — *Dicentes ad discipulos*. En s'adressant aux disciples, ils se proposaient, selon la judicieuse remarque de S. Jean Chrysostome, d'exciter en eux des soupçons contre leur Maître.

31 et 32. — *Respondens Jesus*. Peut-être les amis de Jésus eussent-ils été embarrassés pour répondre à l'insidieuse question des Pharisiens ; aussi se hâte-t-il de défendre lui-même leur conduite et la sienne. Des deux phrases dont est composée son apologie dans notre Evangile, la première, *¶* 31, consiste en une sentence populaire, la seconde, *¶* 32, en un résumé caractéristique du rôle de Notre-Seigneur. S. Luc cite le proverbe avec une nuance qui rappelle sa condition de médecin : il remplace par un terme technique,

οἱ ὑγιαίνοντες, le mot plus général de S. Matthieu et de S. Marc, *οἱ τοῦτοντες*.

c. *Les disciples de S. Jean-Baptiste et le jeûne.* *¶¶* 33-39. — Parall. Matth. ix, 14-17; Marc. ii, 18-22.

33. — *At illi dixerunt*. D'après la narration de S. Marc, qui est ici la plus complète et par conséquent la plus exacte, ce ne furent pas tout à fait les mêmes interlocuteurs qui adressèrent à Jésus cette seconde question : elle lui fut posée conjointement par les Pharisiens et par les disciples du Précurseur. — *Quare* est omis par les témoins les plus autorisés. Dans ce cas, il n'y aurait pas eu d'interrogation proprement dite : les adversaires de Notre-Seigneur se seraient contentés de signaler le fait. Cette leçon rendrait peut-être plus frappant encore le contraste établi entre les jeûnes austères des Joannites et les bons repas reprochés à Jésus. — *Et obsecrationes faciunt* : ces mots, qu'on trouve seulement dans le troisième Evangile, représentent des prières spéciales et prolongées, qui ont toujours été associées au jeûne pour le rendre plus méritoire.

34 et 35. — *Quibus ipse ait*. La réplique faite par le divin Maître à cette nouvelle objection est divisée en deux parties dans la rédaction de S. Luc. La première partie, *¶¶* 34 et 35, tend simplement à prouver qu'il ne conviendrait pas de faire jeûner pour le moment les disciples de Jésus ; la seconde,

35. Mais viendront des jours où l'époux leur sera enlevé; ils jeûneront ces jours-là.

36. Et il leur faisait aussi une comparaison : Personne ne met à un vêtement vieux une pièce d'un vêtement neuf; autrement le neuf est déchiré et la pièce du neuf ne s'accorde pas avec le vieux.

37. Et personne ne met du vin nouveau dans des outres vieilles; autrement le vin nouveau rompra les outres, il se répandra et les outres seront perdues.

38. Mais on doit mettre le vin nouveau dans des outres neuves, et tous deux sont conservés.

39. Et personne venant de boire

35. Venient autem dies, cum ablatus fuerit ab illis sponsus, tunc jejunabunt in illis diebus.

36. Dicebat autem et similitudinem ad illos : Quia nemo commissuram a novo vestimento immittit in vestimentum vetus : alioquin et novum rumpit, et veteri non convenit commissura a novo.

37. Et nemo mittit vinum novum in utres veteres : alioquin rumpet vinum novum utres, et ipsum effundetur, et utres peribunt;

38. Sed vinum novum in utres novos mittendum est, et utraque conservantur.

39. Et nemo bibens vetus, statim

¶ 36-39, démontre qu'ils ne sont pas capables de jeûner. — *Numquid potestis...* On lit dans les autres récits : « Numquid possunt filii sponsi... » L'apostrophe directe a quelque chose de beaucoup plus énergique. « Auriez-vous bien le cœur de condamner au jeûne ceux qui célèbrent joyeusement une fête nuptiale ? » De la sorte, l'inconvenance du jeûne est mieux mise en relief. — *Filios sponsi*, ou plutôt, d'après le grec, les fils de l'appartement nuptial : expression hébraïque pour indiquer les amis les plus intimes du fiancé. — Par cette charmante métaphore, empruntée du reste au langage même de Jean-Baptiste (Cfr. Joan. III, 29), ce qui lui donne ici toute la force d'un argument « ad hominem », Jésus compare sa présence au milieu de ses disciples aux gaies cérémonies qui accompagnaient, huit jours durant, les noces juives. Toutefois, ajoute-t-il d'un ton empreint d'une gravité solennelle, je ne resterai pas toujours parmi les miens, et alors ils pourront jeûner sans inconvénient.

36. — La formule *dicebat autem et* (pour « etiam ») *similitudinem...*, spéciale à S. Luc, sert d'introduction à la seconde partie de la réplique. Le mot *παρεβολή* y est pris dans un sens large, pour désigner une comparaison. Les deux nouvelles images employées par N. S. montrent fort bien l'incompatibilité qui existait entre les prescriptions sévères du Pharisaïsme et la formation encore imparfaite des disciples de Jésus, ou mieux, pour prendre les choses de plus haut, l'incompatibilité de la Loi ancienne et de la religion du Christ. — *Nemo commissuram...* En rapprochant la rédaction de S. Luc de celle des autres synoptiques, le lecteur remarquera ici une nuance

d'expressions qui n'est pas sans intérêt. S. Matthieu et S. Marc parlent d'un vieil habit raccommodé simplement à l'aide d'une pièce neuve : le troisième Evangile suppose deux vêtements dont l'un, entièrement neuf (*a novo vestimento*), est mis en morceaux par un tailleur insensé pour rapiéceter l'autre, déjà mûr et vieilli (*vestimentum vetus*), ce qui fait deux habits gâtés. La figure acquiert ainsi une plus grande force, car un habit neuf a plus de valeur qu'une pièce d'étoffe neuve : il y a en sus la main d'œuvre, qui est parfois considérable. — Les verbes *rumpit* et *convenit* (*συνφωνεῖ*, locution très élégante) sont au futur dans plusieurs manuscrits. Voyez d'ailleurs dans Tischendorf, Nov. Test. græce, h. l., les nombreuses variantes qui existent à propos de ce verset.

37 et 38. — Autre figure, pour dire qu'au point de vue moral et religieux, de même que sous le rapport matériel, le vieux et le neuf ne vont pas ensemble, et qu'on les gâterait l'un et l'autre en voulant les joindre d'une manière inconsidérée. Le vin jeune et généreux de l'Evangile ferait éclater, par sa force d'expansion, les vieilles outres pharisaïques. — Les mots *et utraque conservantur*, qui terminent le v. 38, sont omis par les manuscrits B, L, Sin. et plusieurs minuscules.

39. — Dans le texte grec, la première moitié de ce verset, οὐδεὶς πῶν παλαιὸν εὐθὺς θέλει νέον, forme un vers iambique; mais c'est là, selon toute vraisemblance, un fait purement accidentel. Au v. 24, la phrase τίς ἐστιν οὗτος ὃς λαλεῖ βλασφημίας, pouvait déjà se scander comme un iambe. — Cette nouvelle comparaison, qui n'est pas moins pittoresque que les précédentes, est une particularité de

vult novum, dicit enim : Vetus melius est.

du vin vieux n'en veut aussitôt du nouveau, car il dit : Le vieux est meilleur.

CHAPITRE VI

Les épis et le jour du sabbat (vv. 4-5). — Guérison d'une main desséchée (vv. 6-14). — Choix des Apôtres (vv. 12-16). — Foules nombreuses autour de Jésus (vv. 17-19). — Discours sur la montagne (vv. 20-49).

1. Factum est autem in sabbato secundo primo, cum transiret per

1. Or il arriva qu'un jour de sabbat second-premier, comme il pas-

S. Luc. Elle semble également empruntée à la situation : on était à la fin du repas et le vin circulait dans les coupes. Rien de plus clair que son sens direct. Quel est l'homme qui, après avoir bu du vin vieux pendant un certain temps (πῶν du texte grec, « quum biberit », au lieu de *bibens*, peut supposer une durée plus ou moins considérable), aura la pensée d'en demander tout à coup du nouveau ? Il se dit au contraire, et habituellement avec raison : *Vetus melius est* (ou mieux, d'après une variante suffisamment garantie : « Vetus bonum », *χρηστός* au positif) ; car le vin vieux est en général plus doux et plus savoureux au palais. Au moral cela signifie que tous les changements sont pénibles, que l'on ne s'accoutume pas en un instant à un genre de vie ou d'idées totalement nouveau, notre esprit prenant peu à peu, sous l'influence des vieilles habitudes, un pli qu'il lui est ensuite bien difficile d'abandonner. Or, voilà précisément ce que Jésus voulait indiquer par cette image. Le vin vieux dont il parle représente en effet l'antique religion mosaïque sous la forme rigide que lui avaient donnée les Pharisiens ; le vin nouveau symbolise la religion chrétienne. Eut-il été naturel que les Juifs renoncassent tout à coup (*statim*, expression capitale, maladroitement omise par les manuscrits B, C, L, Sin.) à des idées, à des préjugés, dont ils étaient depuis longtemps imbus, pour faire un parfait accueil à l'enseignement du Sauveur ? C'est donc, on le voit, une excuse aimable de leur conduite et de leur incrédulité qui est contenue dans ce verset. Laissez faire nos accusateurs, semblait dire Jésus à ses disciples : leur résistance est naturelle. Mais ils finiront par s'habituer au vin nouveau de l'Évangile, qui, du reste, ne manquera pas lui-même de vieillir. — Les

Rabbins aussi emploient quelquefois au figuré cette comparaison du vin vieux et du vin nouveau. Par exemple, Pirké Aboth, iv, 20 : « Celui qui a des hommes âgés pour professeurs, à quoi ressemble-t-il ? Il ressemble à un homme qui mange des grappes mûres et qui boit du vin vieux. Et celui qui a des jeunes gens pour instructeurs, à quoi ressemble-t-il ? A un homme qui mange des raisins verts et qui boit du verjus ».

8. Les épis et le jour du sabbat, vi, 4-5.

Parall. Matth. xii, 1-8 ; Marc. ii, 23-28.

Les événements antérieurs (Cfr. v, 21, 30 et ss.) ont dévoilé une opposition secrète des Pharisiens contre Jésus et nous ont fait pressentir un conflit. Voici que la lutte éclate maintenant au grand jour. — Sur les discussions de Notre-Seigneur avec les Juifs à propos du sabbat, voyez Wiseman, *Mélanges*, p. 205 et ss.

CHAP. VI. — 4. — *In sabbato secundo primo*, ἐν σαββάτῳ δευτεροπρώτῳ. Notre évangéliste a seul mentionné cette date, qui est demeurée très mystérieuse, malgré les efforts des commentateurs pour l'éclaircir. L'expression *δευτεροπρώτος* ne se rencontre en effet nulle part ailleurs dans la littérature profane ou sacrée : à défaut d'analogies, on en est donc réduit, à son sujet, à des conjectures plus ou moins vraisemblables. Qu'il suffise de signaler les principales. 1^o D'après S. Jean Chrysostome (Hom. xl in Matth.), Paulus, Olshausen, etc., il s'agirait d'une fête chômée succédant sans interruption (*δευτέρα*) à la solennité du sabbat (πρώτη). 2^o S. Isidore de Péluze (ep. iii, 140), Euthymius, etc., supposent que S. Luc a ainsi désigné le premier jour des pains azymes (πρώτη τῶν ἄζυμων), qui se trouvait être d'une certaine manière le

sait le long des blés, ses disciples rompaient des épis et, les froissant dans leurs mains, les mangeaient.

2. Quelques-uns des Pharisiens leur disaient : Pourquoi faites-vous ce qui n'est pas permis les jours de sabbat ?

3. Et Jésus leur répondit : N'avez-

sata, vellebant discipuli ejus spicas, et manducabant confricantes manibus.

Math. 12, 1; Marc. 2, 23.

2. Quidam autem Phariseorum dicebant illis : Quid facitis quod non licet in sabbatis ?

3. Et respondens Jesus ad eos,

second de la fête pascalle (δεύτερα τοῦ πάσχα). 3^o Louis Cappell, Lampe et plusieurs autres voient dans l'épithète δευτερόπρωτον une allusion à la double année des Juifs, l'année civile, qui commençait au mois de Tischri (vers l'automne), et l'année ecclésiastique, qui s'ouvrait le 1^{er} Nisan (vers le printemps) : il y aurait eu ainsi deux premiers sabbats, le premier-premier en Tischri, et le second-premier en Nisan. 4^o D'après Maldonat et Grotius, les Juifs distinguaient par des noms particuliers les trois grands sabbats (πρώτα σάββατα) qui tombaient dans les octaves de Pâque, de la Pentecôte et des Encénies : le premier s'appelait πρωτόπρωτον, le second δευτερόπρωτον, le troisième τριτόπρωτον. 5^o Wetstein, Storr, etc., se décident en faveur du premier sabbat du second mois de l'année ecclésiastique (Iyar). 6^o Comme il existait chez les Juifs, en vertu d'une prescription divine (Cfr. Ex. xxiii, 40 et ss.; Lev. xxv, 2 et ss.), des années dites sabbatiques, qui revenaient tous les sept ans, Wieseler, Chron. Synopse, pp. 226-237, van Oosterzee et d'autres exégètes ont assez ingénieusement conclu de cette institution que le jour désigné par l'expression obscure de S. Luc était le premier sabbat de la seconde des sept années qui formaient un cycle sabbatique. 7^o Le sentiment le plus communément admis est celui de Scaliger, de Emendat. tempor. l. vi, suivant lequel, dans le σάββατον δευτερόπρωτον, il faudrait voir le premier sabbat qui suivait le second jour de la Pâque. La loi ordonnait en effet qu'à partir de ce jour, célèbre entre les autres dans l'octave pascalle parce qu'on y offrait à Dieu, au milieu de grandes réjouissances, les premiers épis mûrs, on comptait sept sabbats jusqu'à la Pentecôte; or, à leur numéro d'ordre aurait été ajouté, pour les distinguer des autres sabbats de l'année, un mot qui indiquait leur point de départ. Δευτερόπρωτον équivaldrait ainsi à πρῶτον τῆς δευτέρας, c'est-à-dire, ἀπὸ τῆς δευτέρας. Cfr. Lev. xxiii, 40 et ss.; Winer, Realwörterbuch, s. v. Sabbath; Lightfoot, Hor. hebr. in Matth. xii. Quoi qu'il en soit d'ailleurs de toutes ces hypothèses, l'époque de l'année où eut lieu l'incident raconté par

S. Luc est clairement marquée par le contexte : c'était peu de temps avant la moisson. — Tregelles et Meyer suppriment l'adjectif δευτερόπρωτον comme une glose marginale, sous prétexte qu'il a été omis par d'importants manuscrits (B, L, Sin., plusieurs minuscules) et par les versions copte, éthiopienne, arabe, gothique, etc. Mais cette omission s'explique suffisamment « ex ignoratione rei », comme le disait déjà Bengel : au contraire, l'insertion d'un mot si obscur n'a aucune raison d'être. Aussi Tischendorf, qui l'avait effacé dans ses premières éditions, l'a-t-il à bon droit réintégré dans les suivantes. — Quum transiret per sata. S. Marc emploie le verbe παραπορεύεσθαι, S. Luc a διαπορεύεσθαι; S. Matthieu a simplement ἐπορεύθη. — Confricantes manibus est un trait pittoresque, spécial au troisième Evangile. Les Apôtres usèrent en cette occasion du privilège accordé aux indigents par la loi mosaïque, Deut. xxiii, 25.

2. — Quidam Phariseorum. Expression plus précise que le « Pharisei » (οἱ Φαρισαῖοι) des deux autres évangélistes. Le frugal repas des disciples fut donc bientôt interrompu par la malignité pharisaïque. Vous violez le sabbat, leur crièrent rudement ces puritains du Judaïsme. Les amis de Jésus arrachaient des épis, puis ils les frottaient entre leurs mains : c'étaient là deux violations énormes du repos sabbatique, le premier acte étant, au dire des Rabbins, analogue à celui des moissonneurs, le second identique au battage du blé! Voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 236 et s. Il est à noter que, d'après S. Luc, les Pharisiens s'adressent directement aux disciples (quid facitis...), tandis que, suivant S. Matthieu et S. Marc, il auraient interpellé le Sauveur lui-même. Le Vén. Bède indiquait déjà le vrai moyen de concilier les récits. « Alii (Matth. et Marc.) dicunt ipsi Domino hæc fuisse objecta; sed a diversis, et ipsi Domino et discipulis potuerunt objici ». — Le pronom illis manqué dans les manuscrits B, C, L, X, etc.

3 et 4. — Ces deux versets contiennent la première partie de l'apologie du Sauveur. L'exemple de David est admirablement allégué pour prouver qu'il est des cas, et tel

dixit : Nec hoc legistis quod fecit David, cum esurisset ipse, et qui cum illo erant;

4. Quomodo intravit in domum Dei, et panes propositionis sumpsit, et manducavit, et dedit his qui cum ipso erant : quos non licet manducare nisi tantum sacerdotibus?

I Reg. 21, 6; Exod. 29, 32; Lev. 24, 9.

5. Et dicebat illis : Quia dominus est Filius hominis etiam sabbati.

6. Factum est autem et in alio sabbato, ut intraret in synagogam, et doceret. Et erat ibi homo, et manus ejus dextra erat arida.

Matth. 12, 10; Marc. 3, 1.

7. Observabant autem scribæ et Pharisei, si in sabbato curaret : ut invenirent unde accusarent eum.

vous pas lu ce que fit David, lorsqu'il eut faim, lui et ceux qui étaient avec lui?

4. Comment il entra dans la maison de Dieu et prit les pains de proposition qu'il n'est pas permis de manger si ce n'est aux prêtres seuls, et en mangea et en donna à ceux qui étaient avec lui?

5. Et il leur disait : Le Fils de l'homme est maître même du sabbat.

6. Et un autre jour de sabbat il advint qu'il entra dans la synagogue et enseigna. Et il y avait là un homme dont la main droite était desséchée.

7. Or les Scribes et les Pharisiens observaient s'il guérirait un jour de sabbat pour trouver de quoi l'accuser.

était celui des Apôtres, où la loi positive doit le céder à la loi naturelle. Voyez, XIII, 44 et ss., un raisonnement du même genre, mais plus pressant encore parce qu'il revêt le caractère d'argument « ad hominem ». Les trois narrations diffèrent à peine ici l'une de l'autre par quelques nuances insignifiantes. L'action de David est introduite dans celle de S. Luc avec plus d'emphase : τοῦτο ἀνέγνωτε ὃ ἐποίησε (au lieu de ἀνέγνωτε τί ἐποίησε). L'emploi des conjonctions ὅποτε et ὥς (les autres synoptiques ont -ὅτε et πῶς), l'addition du participe ὄντες, et du verbe ἔλαβε (*sumpsit*) sont d'autres petits détails propres à notre évangéliste. Il est vrai que ὄντες et ἔλαβε sont omis par divers manuscrits (B, C, D, X ont λάβων).

5. — Seconde partie de l'apologie, introduite par la formule *et dicebat illis*. Non-seulement la conduite des disciples pouvait être justifiée au moyen d'exemples célèbres, mais le Fils de l'homme, c'est-à-dire le Messie, leur Maître, avait eu le droit de l'autoriser, en sa qualité de Législateur souverain. Si le service du temple, comme l'admettaient les Rabbins eux-mêmes, l'emportait de beaucoup sur le repos du sabbat, à plus forte raison la volonté du Messie. — Le Cod. D. transpose ce verset à la suite du 40^e, et insère à sa place les paroles suivantes, que plusieurs exégètes regardent à tort comme authentiques : τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ θεασάμενος τινα ἐργαζόμενον τῷ σαββάτῳ εἶπεν αὐτῷ ἄνθρωπε, εἰ μὴ οἶδας τί ποιεῖς, μακάριος εἶ εἰ δὲ μὴ οἶδας, ἐπικατάρατος καὶ παραβάτης εἶ τοῦ νόμου. Jésus était trop ami de la loi pour tenir un pareil langage.

9. Guérison d'une main desséchée. VI, 6-11.
Parall. Matth. XII, 9-14; Marc. III, 1-6.

Voyez l'explication détaillée dans l'Evang. selon S. Matth. p. 239 et ss.

6. — *Factum est... et in alio sabbato*. S. Luc a seul mentionné cette date. La prédication de Jésus dans la synagogue (*doceret*) et l'épithète *dextra*, digne du « médecin bien-aimé », sont également des traits qui lui appartiennent en propre. Les Saints Pères, s'appuyant sur la tradition qui fait de l'homme à la main aride un ancien maçon, aiment à voir dans ce pauvre infirme un type du Judaïsme, qui, à l'époque de Notre-Seigneur, était tout à fait incapable de bâtir un temple à la gloire de Dieu.

7. — *Observabant* (παρετήρουν « accurate aspiciabant ») *eum scribæ et Pharisei*. Ici comme en plusieurs autres passages, la mention des Scribes est spéciale à S. Luc. Notre évangéliste met très fortement en relief les intentions hostiles de ceux qui observaient ainsi Notre-Seigneur : *ut invenirent unde accusarent eum* (littéralement, d'après le grec : « ut invenirent accusationem ejus », c'est-à-dire « materiam accusandi eum »). S. Matthieu et S. Marc ont simplement : « ut accusarent eum ». — Au lieu du futur *θεραπεύσει*, les manuscrits A, D, L, Sin., etc., emploient le présent *θεραπεύει*, « curat », qui donne plus de vie au récit. — D'après ces Pharisiens sans cœur, guérir un malade en un jour de sabbat était donc un crime énorme, à moins de circonstances extraordinaires. Quelques Rabbins n'allaient-ils pas jusqu'à regarder

8. Mais il connaissait leurs pensées et il dit à l'homme qui avait la main desséchée : Lève-toi et tiens-toi debout au milieu. Il se leva et se tint debout.

9. Mais Jésus leur dit : Je vous demande s'il est permis, les jours de sabbat, de faire du bien ou du mal, de sauver la vie ou de l'ôter?

10. Et après les avoir regardés tous, il dit à cet homme : Étends ta main. Et il l'étendit, et sa main fut guérie.

11. Mais ils furent remplis de déception, et ils parlaient ensemble de ce qu'ils feraient à Jésus.

12. Et en ces jours-là il s'en alla

8. Ipse vero sciebat cogitationes eorum : et ait homini qui habebat manum aridam : Surge, et sta in medium. Et surgens stetit.

9. Ait autem ad illos Jesus : Interrogo vos, si licet sabbatis benefacere, an male; animam salvam facere, an perdere?

10. Et circumspectis omnibus dixit homini : Extende manum tuam. Et extendit, et restituta est manus ejus.

11. Ipsi autem repleti sunt insipientia, et colloquebantur ad invicem, quidnam facerent Jesu.

12. Factum est autem in illis die-

comme une violation du repos sabbatique l'action de CONSOLER les personnes malades! Cfr. Schabbat, 42, 4; Schœtgen, Hor. hebr. IV, p. 423.

8. — *Ipse vero sciebat cogitationes eorum* : nouveau trait propre à notre évangéliste, comme aussi, dans la scène vraiment dramatique qui termine le verset, les mots *et sta*, puis l'exécution de l'ordre du Sauveur : *et surgens stetit*. Jésus voulut donner un grand éclat à la guérison.

9. — *Interrogo vos* est une expression emphatique, spéciale à S. Luc. Nous maintenons le temps présent à la suite des manuscrits B, L, etc., et de la version copte, quoique la Recepta ait le futur *ἐπερωτήσω*. — *Si licet* : de même les manuscrits B, D, L, la version copte et l'Itala. La Recepta porte *τι ἔξεστι*; « quid licet ». — *Benefacere an male, ἀγαθοποιῆσαι ἢ κακοποιῆσαι*. Les mots suivants, *animam* (hébraïsme pour « vitam ») *salvam facere an perdere* expriment la même idée d'une manière plus énergique. — La question, ainsi posée, était toute résolue : le Sauveur avait montré par son dilemme irréfutable que le bien omis équivalait souvent à un mal commis.

10. — *Circumspectis omnibus*. Jésus a beau regarder tout autour de lui : il ne voit personne qui ose lui répondre. « At illi tacebant », Marc. III, 4. Il opère alors victorieusement la guérison. — Au lieu de *et extendit*, on lit dans le texte grec : *ὁ δὲ ἐποίησεν οὕτω*. On y lit aussi, après *manus ejus*, *ὡς ἡ ἄλλη*, « sicut altera ». Cfr. Matth. XII, 43.

11. — *Ipsi autem repleti sunt insipientia*. Trait propre à S. Luc. Le triomphe public de leur adversaire et leur propre humiliation redoublèrent, on le conçoit, l'exaspération des Pharisiens; mais leur fureur même, ainsi

qu'il arrive souvent, les remplit d'aveuglement et de folie. — *Colloquebantur ad invicem* est plus pittoresque que le « concilium faciebant » des autres synoptiques. Mais, d'autre part, les mots *quidnam facerent Jesu* caractérisent moins nettement que l'expression parallèle de S. Matthieu et de S. Marc (« quomodo eum perderent ») les noirs projets des Pharisiens et des Scribes. L'emploi de la forme éolienne de l'optatif dans le texte grec (*ποιήσαιαν*) est néanmoins délicate. La traduction exacte serait : « Quid forte faciedum videretur ». S. Luc a voulu indiquer par cette nuance qu'il régnait encore une certaine indécision dans l'esprit des ennemis du Sauveur.

10. Choix des Apôtres et Discours sur la montagne. VI, 12-49.

Deux faits de la plus grande importance, entre lesquels il existe une étroite connexion. Le choix des Douze et le discours sur la montagne sont, à vrai dire, les premières démarches décisives que Jésus entreprit en vue de constituer son Eglise. Par l'une il se donnait des aides et des assesseurs, par l'autre il promulguait la « grande charte » du royaume des cieux. Aussi est-il tout à fait probable que S. Luc a conservé ici l'ordre historique des événements (voyez l'Harmonie évangélique). D'ailleurs S. Marc raconte comme lui le choix des Douze immédiatement après la guérison de la main desséchée.

a. Choix des Apôtres. VI, 12-16. — Parall. Matth. X, 2-4; Marc. III, 13-19.

12. — *In illis diebus*. Date assez vague en soi; elle suppose néanmoins qu'il ne devait pas s'être écoulé un temps notable entre cet

bus, exiit in montem orare, et erat pernoctans in oratione Dei.

13. Et cum dies factus esset, vocavit discipulos suos : et elegit duodecim ex ipsis (quos et apostolos nominavit) :

Matth. 10, 1; Marc. 3, 13.

14. Simonem, quem cognominavit Petrum, et Andream fratrem ejus, Jacobum et Joannem, Philippum et Bartholomæum,

15. Matthæum et Thomam, Jacobum Alphæi et Simonem, qui vocatur Zelotes.

16. Et Judam Jacobi et Judam Iscariotem, qui fuit proditor.

sur la montagne pour prier, et il passa toute la nuit à prier Dieu.

13. Et lorsque le jour fut venu il appela ses disciples et choisit douze d'entr'eux (qu'il nomma aussi apôtres) :

14. Simon, auquel il donna le surnom de Pierre, et André son frère, Jacques et Jean, Philippe et Barthélémi,

15. Matthieu et Thomas, Jacques fils d'Alphée et Simon appelé le Zélé,

16. Judas frère de Jacques et Judas Iscariote qui fut le traître.

événement et celui qui précède. — *Exiit in montem* ; dans le grec, ἐξ τῆς ὄρος, avec l'article (sur LA montagne), comme dans S. Matthieu et dans S. Marc. Voyez notre commentaire du premier Evangile, p. 98. — *Orare, et erat pernoctans...* Trait spécial. Le verbe διανοκτερεύω, qu'on ne rencontre qu'en ce passage du N. T., désigne une veille prolongée pendant toute la nuit. Cfr. Bretschneider, Lexic. man. s. v. *In oratione Dei* est un « genitiv. objecti » pour « in orat. ad Deum ». Cfr. Matth. x, 4 ; Act. iv, 9 ; Gal. iii, 22 ; I Joan. ii, 5. Comme les Juifs hellénistes donnaient le nom de προσευχή aux oratoires qu'ils érigeaient parfois en des localités où ils étaient en trop petit nombre pour avoir une synagogue (Cf. Act. xvi, 13 ; Juv. Sat. iii, 296), divers auteurs ont conclu du texte grec de S. Luc, ἐν τῇ προσευχῇ τοῦ Θεοῦ, que Notre-Seigneur aurait passé la nuit dans un de ces édifices. Mais c'est là une hypothèse sans fondement, d'autant mieux qu'il n'est nulle part question de « proseukai » construites sur des montagnes et en des lieux solitaires. — Jésus prosterné aux pieds de son Père céleste au sommet du Kouroun-Hattin, et passant toute la nuit à prier, quel spectacle grandiose ! Que demanda-t-il durant sa longue oraison ? Le contexte l'indique. Il pria instamment pour ses futurs Apôtres, afin qu'ils fussent dignes de leur sublime vocation. S. Jean nous fera entendre, xvii, 6-9, un écho de cette fervente prière.

43. — Plusieurs des détails renfermés dans ce verset sont propres à S. Luc, notamment la circonstance de temps, *quum dies factus esset*, puis le nom d'apôtres, c'est-à-dire d'envoyés, donné par le Sauveur à ses douze élus (*quos et apostolos nominavit*). Des mots *vocavit discipulos suos* (dans le grec, προσεφώ-

νως, il appela à lui) on peut induire qu'un certain nombre de disciples avaient accompagné Jésus jusque sur la montagne des béatitudes, et qu'ils y étaient demeurés avec lui pendant la nuit.

44-46. — *Simonem...* *Judam Iscariotem*. Sur les listes des douze Apôtres, voyez l'Evangile selon S. Matthieu, p. 192 et ss. Celle de S. Luc se distingue par deux particularités : 1^o le second Simon (v. 15) y est appelé *Zelotes*, nom plus clair que « Cananæus » dont il est vraisemblablement la traduction grecque ; 2^o la phrase « qui et tradidit eum » par laquelle S. Matthieu et S. Marc stigmatisent la conduite de Judas Iscariote est ici remplacée par l'épithète plus énergique de *proditor*, qui n'existe qu'en cet endroit des Evangiles. Relativement à la biographie de chaque Apôtre pris en particulier on ne peut que s'associer au vœu de S. Jean Chrysostome (in Epist. ad Philem.) : « Utinam non defuisset qui nobis Apostolorum historiam diligentissime traderet ! ».

b. *Discours sur la montagne*. vi, 17-49.

Parall. Matth. v, 1-vii, 29.

Ainsi que nous le disions dans notre commentaire sur le premier Evangile, p. 99, à la suite de la plupart des commentateurs, c'est bien un seul et même discours de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a été relaté par S. Matthieu et par S. Luc. Il y a trop d'analogies, dans les deux rédactions, soit entre les principales circonstances extérieures, soit entre les idées émises, pour qu'on puisse raisonnablement admettre que les évangélistes ont eu en vue deux faits distincts. Les différences proviennent surtout de ce que S. Luc a notablement abrégé l'« Oratio montana », tandis que S. Matthieu l'a transcrite

17. Et descendant avec eux, il s'arrêta dans la plaine, ainsi que toute la troupe de ses disciples et une grande multitude de peuple de toute la Judée et de Jérusalem et des bords de la mer et de Tyr et de Sidon,

18. Qui étaient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs

17. Et descendens cum illis, stetit in loco campestri, et turba discipulorum ejus, et multitudo copiosa plebis ab omni Judæa, et Jerusalem, et maritima, et Tyri, et Sidonis,

18. Qui venerant ut audirent eum, et sanarentur a languoribus

au complet, d'après son admirable organisme. Et S. Luc abrège en vertu de son plan. Il retranche les détails plus strictement judaïques, qui n'auraient eu qu'une utilité médiocre pour ses lecteurs d'origine païenne, ou encore ceux qu'il se proposait de mentionner plus loin parce que Notre-Seigneur les avait répétés plusieurs fois. Voilà pourquoi sa rédaction a ici un cachet fragmentaire, qui contraste avec la belle unité que présente celle de S. Matthieu. Quelques phrases seulement lui appartiennent en propre : les malédictions opposées aux Béatitudes, *vv.* 24-26, et les sentences contenues dans les *vv.* 39 et 40. Au contraire il n'a pas, ou du moins il n'a pas en cet endroit, les passages suivants du premier Évangile : *Matth.* v, 13-38, le chap. vi tout entier, vii, 6-11, 13-15, 22 et 23. Quant aux portions communes aux deux écrivains sacrés, elles apparaissent souvent avec ces variantes de forme que nous aimons à noter comme une preuve de l'indépendance des biographes de Jésus, et comme une marque palpable de leur véracité. Ajoutons enfin que, dans le premier Évangile, le discours sur la montagne ressemble davantage à une promulgation judiciaire, officielle, tandis que, dans le troisième, il a plutôt l'aspect d'une exhortation adressée sur un ton paternel et familial : là, c'est un code de lois ; ici, une douce homélie.

4) La mise en scène. vi, 17-20. — Parall. *Matth.* v, 1 et 2.

17. — *Descendens cum illis.* Avec les apôtres qu'il venait de se choisir, Jésus descend du sommet mentionné au *v.* 12, et il rejoint la foule pour lui donner la « magna charta regni cœlorum ». C'est ainsi que Moïse était autrefois descendu de la cime du Sinai, portant les tables de la loi. *Ex.* xxxiv, 29. — *Stetit in loco campestri.* Il n'y a rien, dans ces expressions, qui contredise le récit de S. Matthieu. Le verbe *ἔστη*, qui signifie proprement « il s'arrêta », ne désigne pas l'attitude du divin Orateur pendant son discours ; *ἐν τόπῳ πεδινῷ* (sans article) peut fort bien s'entendre d'un plateau situé, il est vrai, au-dessous du sommet élevé sur lequel

Jésus avait passé la nuit, mais faisant encore partie de la montagne. Cfr. *Is.* xiii, 2 d'après les LXX : *ἐπ' ὄρους πεδινῷ ἀράτε σημεῖον*. Telle était déjà la pensée de S. Augustin, de Cons. Evang. J. II, 47 : « *Quamquam etiam illud possit occurrere, in aliqua excelsiore parte montis primo cum solis discipulis Dominum fuisse, quando ex eis illos duodecim elegit ; deinde cum eis descendisse, non de monte, sed de ipsa montis celsitudine in campestrum locum, id est, in aliquam æqualitatem quæ in latere montis erat, et multas turbas congregare poterat ; atque ibi stetisse donec ad eum turbæ congregarentur, ac postea quum sedisset, accessisse propinquius discipulos ejus...* » Voir dans l'explication du premier Évangile, p. 98, comment cette heureuse conjecture se trouve justifiée par la configuration du Kouroun-Hattin, ou montagne des Béatitudes. — *Turba discipulorum... et multitudo copiosa plebis.* Autour de Jésus se forme donc comme une triple couronne d'auditeurs : les Douze, puis la foule déjà nombreuse des disciples, puis la masse du peuple. Les détails géographiques ajoutés par l'évangéliste montrent jusqu'où s'étendait alors la renommée du Sauveur. Au cœur de la Galilée, où se passe la présente scène, Jésus voyait à ses côtés des habitants de Jérusalem et de la Judée, de Tyr et de Sidon, même de l'Idumée et de la Pérée, ajoute S. Marc, iii, 7 et 8 (voyez le commentaire). *Maritima* (sous-ent. « regione ») représente tout le littoral palestinien de la Méditerranée. Néanmoins, l'omission de la conjonction *et* dans le texte grec entre ce mot et *Tyri* (*τῆς παραλίης Τύρου καὶ Σιδῶνος*) montre qu'il ne désigne directement ici que les côtes de la Phénicie.

18 et 49. — Deux motifs avaient déterminé ces masses populaires à accourir ainsi auprès de Jésus. Elles étaient venues d'abord *ut audirent eum*, puis *ut sanarentur*... Ces deux désirs vont être satisfaits ; le premier, placé en tête comme le principal, par le grand discours de Jésus ; le second par des guérisons immédiates, opérées en faveur de tous ceux qui en avaient besoin, quel que fût du reste le genre de leurs infirmités : *qui vexabantur a*

suis. Et qui vexabantur a spiritibus immundis, curabantur.

19. Et omnis turba quærebat eum tangere : quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes.

20. Et ipse elevatis oculis in discipulos suos, dicebat : Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei.

Matth. 5, 2.

spiritibus immundis...; *sanabat omnes*. Remarquez ces cinq imparfaits, qui marquent des actes constamment réitérés. Jésus était, suivant la belle parole de Théophylacte, une source intarissable de miracles, *πηγὴ δυνάμεων*. — La phrase *omnis turba quærebat eum tangere* (comp. Marc. III, 9-12) forme à elle seule un vivant tableau. Quelle sainte agitation autour du Thaumaturge ! Tout à l'heure, au contraire, le plus profond silence régnera autour de l'Orateur. — Sur l'expression *virtus de illo exibat*, voyez Marc. v, 30 et le commentaire. *Δύναμις*, une force toute divine. La chair sacrée du Sauveur, de même que la matière dans les sacrements, servait à transmettre les grâces.

20a. — Après avoir appuyé d'avance sur ces nombreux miracles l'autorité de sa parole, Jésus s'associe à la façon des docteurs, Matth. v, 1, et commence son discours. Toutefois, comme le note S. Luc (Cfr. xxii, 64) d'une manière non moins délicate que pittoresque, avant d'ouvrir la bouche il embrassa d'abord d'un regard plein d'amour le cercle intime des disciples rangés auprès de lui. C'est à eux en effet qu'il s'adressait plus immédiatement ; c'était par eux que ses mémorables paroles devaient être portées dans peu d'années à l'univers entier. Son auditoire mystique était donc aussi vaste que le monde. — *Dicebat*. De nos observations antérieures il résulte que, dans l'édition abrégée du discours sur la montagne, telle que nous l'offre le troisième Evangile, il n'existe pas un plan parfaitement accentué. On y découvre pourtant quelques points d'arrêt, quelques directions nouvelles données à la pensée, qui peuvent servir de divisions pour classer les préceptes de Jésus. Les Béatitudes et les malédictions qui leur correspondent, §§. 20b-26, forment une première partie que nous intitulerons avec M. van Oosterzee « la salutation de l'amour », ou, avec Bleek, « la doctrine du bonheur ». Les §§. 27-38 exposent ensuite le grand précepte de la charité, qui est par excellence le commandement de la Loi nouvelle : c'est la seconde partie. Dans la troisième, §§. 39-49, introduite comme la se-

conde par une formule de transition, S. Luc a groupé diverses recommandations que l'on pourrait appeler « la doctrine de la sagesse », parce qu'elles fournissent à quiconque les pratiquerait fidèlement un moyen prompt et sûr de parvenir à la vraie sagesse.

19. Et toute la foule cherchait à le toucher, parce qu'une vertu sortait de lui et les guérissait tous.

20. Et lui, les yeux levés vers ses disciples, dit : Bienheureux êtes-vous, pauvres, parce que le royaume de Dieu est à vous.

2) Première partie du discours, vi, 20b-26 : Le vrai bonheur. — Parall. Matth. v, 3-12.

20b. — « Quatuor tantum beatitudines sanctus Lucas dominicus posuit, octo vero sanctus Matthæus », écrivait S. Ambroise, et c'est là un fait qui frappe tout d'abord dès que l'on compare les deux rédactions de l'« Oratio montana ». Mais le docte Père avait raison d'ajouter : « In his octo illæ quatuor sunt, et in istis quatuor illæ octo », car S. Luc donne vraiment « le précis, la quintessence » (D. Calmet) de l'octave des Béatitudes. — Comme ce début de la charte messianique est sage et parfait ! « Aptissimum exordium Doctori sapientiæ, tradere fin quo sita sit beatitudo. Hanc enim velut finem omnium omnes omnino appetunt, sed in quo sit sita, et quibus mediis obtineatur, miserrime allucinantur ». Corn. Jansénius. Ainsi donc, le Docteur suprême de la sagesse a soin de mettre aussitôt, comme le dit gracieusement Théophylacte, le rythme et l'harmonie (*ῥυθμίζετ*) dans l'âme de ses disciples au moyen des Béatitudes. — Sur la forme extérieure et l'aspect paradoxal des Béatitudes, voyez l'Evang. selon S. Matthieu, pp. 401 et 402. — *Beati pauperes*... Cette Béatitude est la première dans l'exposé de S. Luc comme dans celui de S. Matthieu. Seulement, notre évangéliste a supprimé le mot « spiritu » après « pauperes », ce qui donne de prime abord plus de clarté à la pensée, mais qui lui enlève peut-être de sa profondeur. Toutefois, comme il s'agit évidemment ici ou des pauvres qui supportent avec courage, dans un sentiment chrétien, la privation des biens de ce monde, ou des riches qui vivent détachés de leurs richesses, la pensée est au fond la même de part et d'autre. — *Οἱ πτωχοί* est au vocatif et équivaut à *ὅτι οἱ πτωχοί*, ainsi qu'il ressort du contexte, *ὅτι ὑμετέρα...*, *quia vestrum est...*

21. Bienheureux, vous qui maintenant avez faim, parce que vous serez rassasiés. Bienheureux vous qui pleurez maintenant, parce que vous rirez.

22. Bienheureux serez-vous lorsque les hommes vous haïront et vous repousseront et vous outrageront, et rejeteront votre nom comme mauvais à cause du Fils de l'homme.

23. Réjouissez-vous en ces jours-

21. Beati qui nunc esuritis, quia saturabimini. Beati qui nunc fletis, quia ridebitis.

22. Beati eritis cum vos oderint homines, et cum separaverint vos, et exprobraverint, et ejecerint nomen vestrum tanquam malum, propter Filium hominis.

Matth. 5, 11.

23. Gaudete in illa die, et exul-

En effet, d'après S. Luc, les Béatitudes sont adressées directement par Jésus à ses disciples (comp. les *vv.* 21-23 ; de même les malédictions, *vv.* 24-26), tandis qu'elles apparaissent dans le récit de S. Matthieu sous la forme d'aphorismes généraux : « Beati pauperes..., quia ipsorum... » etc. C'est précisément en cela qu'apparaît le caractère familier, en quelque sorte homilétique, du discours sur la montagne tel que le relate S. Luc. Comparez encore *vi*, 46 et Matth. *vii*, 21 ; *vi*, 47 et Matth. *vii*, 24, etc. — *Regnum Dei* : le royaume du Messie-Dieu. S. Luc substitue ce nom à celui de « regnum cælorum » (Matth. *v*, 3), qui, énonçant une idée juive (voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 67), eût été moins accessible à ses lecteurs de la gentilité.

21. — *Beati qui nunc esuritis...* C'est la quatrième Béatitude dans S. Matthieu. Ici encore nous avons à noter une omission caractéristique, celle du substantif « justitiam » (le צדק hébreu, mot un peu vague, pour désigner la sainteté en général). La vie où abondent le confort, le luxe, les délices matérielles, est souvent incompatible avec le goût de la perfection et des choses du ciel : ce qui fait que les deux rédactions reviennent à peu près au même. — *Nunc fletis*. Cette Béatitude est la troisième chez nos deux évangélistes. *Nunc* est une particularité de S. Luc (de même dans la Béatitude précédente) : cet adverbe oppose avec emphase les misères présentes aux joies inénarrables que l'on goûtera dans le royaume messianique parvenu à sa consommation glorieuse. Le pittoresque *ridebitis* (Matth. « consolabuntur ») est également spécial à S. Luc. Employé au *v.* 25 et par S. Jacques, *iv*, 9, pour désigner la joie profane et coupable des mondains, ce mot n'apparaît qu'en cet endroit comme emblème du bonheur sacré des élus.

22 et 23. — Ces versets contiennent la quatrième Béatitude de S. Luc, qui est parallèle à la huitième de S. Matthieu, *v*, 40-42. —

Beati eritis. Le verbe grec est au présent, *ἐστε*, et l'emploi de ce temps est remarquable, puisqu'il est question d'un bonheur à venir : mais l'acquisition de ce bonheur est si sûre pour ceux auxquels s'adresse le divin Maître ! — Si S. Luc omet l'énoncé général de la Béatitude, tel qu'on le trouve dans le premier Evangile, *v*, 40, en revanche il accentue avec plus de force la gradation des outrages qui, courageusement supportés, forment ce dernier « macarisme » (nom grec des Béatitudes). S. Matthieu ne distinguait que trois sortes de persécutions, représentées par les locutions *ὀνειδίσωσι*, « maledixerint », *διώξωσι*, « persecuti fuerint », *ἐπισιωσὶ πᾶν πονηρὸν ἔργον*, « dixerint omne malum (verbum) » : S. Luc en mentionne quatre qu'il exprime, à part la troisième, *ὀνειδίσωσι* (Vulg. *exprobraverint*), au moyen de mots nouveaux, *Oderint*, *μισήσωσιν*, indique les sentiments du cœur. *Separaverint vos* (*ἀπορίσωσιν*) nous montre la haine, d'abord latente, passant à l'action. Les disciples du Christ seront « excommuniés » de la société religieuse et civile : tel est le sens du verbe *ἀπορίσω*. Cfr. Suicer, Thesaurus, s. v. Viendront ensuite les injures grossières, *ὀνειδίσωσι*, puis, comme conclusion, le *ejecerint nomen vestrum tanquam malum* (comp. *עָרַץ שֵׁם ה'רָעָה* des Hébreux, Deut. *xxii*, 49) : on finira par maudire, par excrécr avec un mépris souverain, le nom pourtant si noble de Chrétien. Mais cela aura lieu *propter Filium hominis*, c'est-à-dire qu'on n'aura commis d'autre crime que celui d'être le disciple de Jésus : et c'est précisément pour cela qu'on devra se croire bienheureux et se réjouir, comme l'explique le *v.* 23. « Non enim ista perpeti fructuosum est, sed ista pro Christi nomine... tolerare ». S. Aug. Sermon Dom. in monte, 1, 5. — *Gaudete...* Cfr. Matth. *v*, 12. *In illa die* est emphatique et spécial à S. Luc : au jour où l'on vous traitera d'une manière si ignominieuse. — *Exultate* : le grec *συχτήσατε* signifie littéralement « bondir de joie ». Quelle énergie

tate : ecce enim merces vestra multa est in cœlo; secundum hæc enim faciebant prophetis patres eorum.

24. Verumtamen vœ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram.

Eccli. 31, 8; Amos. 6, 4.

25. Vœ vobis qui saturati estis, quia esurietis. Vœ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis et flebitis.

Isai. 65, 13.

là et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans le ciel; car leurs pères agissaient ainsi envers les prophètes.

24. Cependant malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation.

25. Malheur à vous qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim. Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous vous lamenterez et pleurerez.

d'expressions! Excommuniés, bafoués, persécutés, les disciples de Jésus non-seulement ne devront pas s'attrister et se décourager, mais ils pourront s'abandonner à la joie. Bien plus, la simple joie serait insuffisante : il faudra qu'ils tressaillent d'allégresse. Notre-Seigneur aurait dit, d'après S. Matthieu, χαίrete καὶ ἀγαλλιᾶσθε. Le verbe σιτυάω n'apparaît que trois fois dans le Nouveau Testament, et c'est toujours S. Luc qui l'emploie. Cfr. I, 41, 44. — *Ecce enim merces vestra*... Motif de cette recommandation en apparence si extraordinaire. « Proposito bravo, ad animosum suos certamen agonothea hortatur », Luc de Bruges. L'homme naturel se désole quand on lui enlève son bien, son honneur; le chrétien dépouillé de tout pour Jésus se réjouit, parce qu'il se souvient de la récompense qui l'attend au ciel. — *Secundum hæc* (les meilleurs témoins portent κατὰ τὰ αὐτὰ, au lieu de κατὰ ταῦτα)... La particule enim introduit un second motif de consolation. Les prophètes, ces augustes personnages de la théocratie, n'ont pas été mieux traités de leur temps. Or, qui ne serait heureux et fier de ressembler aux prophètes? — *Patres eorum* ne désigne pas les pères des prophètes, mais, d'après la « constructio ad synesin » dont nous avons rencontré de si fréquents exemples, les ancêtres des hommes mentionnés au v. 22, par conséquent, les Juifs des siècles antérieurs. Jésus s'exprime plus clairement dans le premier Evangile : « Sic enim persecuti sunt prophetas qui fuerunt ante vos ».

24. — Laisant de côté les autres Béatitudes (la seconde : « Beati mites », la cinquième : « Beati miséricordes », la sixième : « Beati mundo corde », et la septième : « Beati pacifici »), S. Luc oppose à celles qu'il vient de citer quatre terribles malédictions de Jésus, vv. 24-26. Dans Jérémie, xvi, 5-8, le mot מרוד, maudit, contrastait déjà tristement avec ברוך, béni : mais les

malédictions précédaient les bénédictions; tandis qu'ici, conformément à la délicatesse de l'esprit évangélique, les « Vœ » n'apparaissent qu'après les « Beati ». Le Messie ne maudit que ceux qui auront refusé, rejeté ses bénédictions. — *Verumtamen*, πλὴν, est une particule adversative qui sert de transition. Elle introduit fort bien les quatre propositions antithétiques destinées à ramener à l'esprit chrétien par la terreur ceux que les récompenses promises plus haut n'auraient pas suffisamment gagnés. — 4^o *Vœ vobis divitibus*. Le monde dit au contraire : Bienheureux les riches, malheur aux pauvres! Mais les idées de Jésus ne sont pas celles du monde. Cependant, si le roi messianique maudit les riches, ce n'est pas directement parce qu'ils sont riches, mais en tant qu'ils mettent leur complaisance entière, toute leur âme, dans leurs richesses. « Non census, sed affectus in crimine est », S. Ambroise. Il est en effet des riches qui sont pauvres d'esprit. — *Quia habetis consolationem*... Jésus avait motivé les Béatitudes; il motive de la même manière les malédictions. Le corrélatif grec de « habetis », ἀπέχετε, est d'une grande énergie : « vous possédez complètement, vous avez totalement reçu. » Cfr. xvi, 25; Phil. iv, 48. Ils auront joui sur cette terre des consolations profanes de Mammon; ce sera tout : ils n'auront aucune part aux saintes consolations d'Israël, dont au reste ils ne s'inquiètent guère. — Nous trouverons plus loin, xvi, 49 et ss., le développement dramatique de cette première malédiction, dans la parabole de Lazare et du mauvais riche.

25. — 2^o Ici encore l'antithèse est parfaite. Les idées sont opposées aux idées, les mots aux mots : vœ à « beati », qui saturati estis à « qui esurietis », quia esurietis à « quia saturabimini ». Notez de nouveau l'énergie du texte grec : ἐμπειρησμένοι. Mais ce rassasiement de la chair (Cfr. Col. ii, 23) sera suivi d'une faim affreuse, qui demeurera à tout

26. Malheur quand les hommes diront du bien de vous, car leurs pères agissaient ainsi envers les faux prophètes.

27. Mais je vous dis, à vous qui écoutez : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent.

28. Bénissez ceux qui vous maudissent et priez pour ceux qui vous calomnient.

29. A celui qui vous frappe sur une joue présentez encore l'autre.

26. Væ cum benedixerint vobis homines; secundum hæc enim faciabant pseudoprophetis patres eorum.

27. Sed vobis dico, qui auditis : Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos.

Matth. 5, 46.

28. Benedicite maledicentibus vobis, et orate pro calumniantibus vos.

29. Et qui te percutit in maxillam, præbe et alteram. Et ab eo,

jamais inassouvie. — 30 *Væ vobis qui ridetis nunc*. Malheur, car ces rires terrestres, qui n'auront duré que peu de jours, feront place à d'éternelles et poignantes tristesses, figurées emphatiquement par deux verbes synonymes, *lugēbitis et fletibitis*. Cfr. Jac. iv, 4, 9.

26. — 40 *Væ cum benedixerint...* Le monde n'accorde sa faveur et ses bonnes grâces qu'à ceux qui lui plaisent, et, pour plaire à ce monde corrompu, il est rare qu'il ne faille pas flatter ses passions mauvaises, se mettre de connivence avec ses coupables caprices. Souvent donc la popularité d'un homme est de fâcheux augure relativement à son caractère et à sa conduite. Est-il étonnant après cela que Jésus maudisse ceux qui recherchent et reçoivent les caresses du monde? Ne vaut-il pas mieux être, comme S. Athanase, seul « contra mundum »? Telle était aussi, maint axiome antique en fait foi, la conviction de la sagesse païenne. Comp. Elien, Hist. var., II, 6 : παράδειγμα ὅτι οὐ δέει τοῖς πολλοῖς ἀρέσκειν. Philistrate, Nic. Soph. : φοβούμαι δῆμον ἐπαίροντα μᾶλλον ἢ λοιδορούμενον. Sénèque, Epist. 26 : « Quis enim placere potest populo, cui placet virtus? » Etc., etc. Voyez Wetstein, h. l. Phocion, interrompu contre l'ordinaire dans un de ses discours par de vifs applaudissements de la foule athénienne, demanda finement à ses amis s'il ne lui était pas échappé quelque sottise. — *Secundum hæc enim faciabant pseudoprophetis*. C'est-à-dire qu'on les comblait d'honneurs; mais à quel prix pour leur conscience! Ces faux prophètes accommodaient criminellement leurs prétendus oracles aux désirs dépravés des princes et du peuple : il leur était aisé de gagner ainsi tous les suffrages. « Prophetæ prophetabant mendacium, et sacerdotes applaudebant manibus suis, et populus meus dilexit talia », Jer. v, 31. — *Patres eorum* a le même sens qu'au v. 23.

3) Deuxième partie du discours, vv. 27-38 : La vraie charité. — Parall. Matth. v, 39-48.

27 et 28. — La transition *sed vobis dico qui auditis* est d'une grande délicatesse. Jésus semble supposer que les terribles apostrophes des vv. 24-26 ne s'appliquaient à aucun de ses auditeurs actuels. Il revient donc à eux comme au sortir d'une digression qui n'aurait concerné que des misérables vivant bien loin du Kouroun-Hattin. Ce qu'il leur dit dans cette seconde partie est un commentaire saisissant de ce qu'il nommera plus tard (Joan. XIII, 34; xv, 12) « son » commandement, le commandement « nouveau ». Entrant dans des détails pratiques, pittoresques, il montre en quoi doit consister la charité fraternelle pour les sujets du royaume messianique. — Il place en premier lieu ce qu'il y a de plus difficile, et recommande d'abord aux siens l'amour des ennemis, amour sincère et réel, *diligite*, qui, du cœur où il a sa source, passe dans les mains par les actes, *benefacite*, et sur les lèvres soit par de bonnes paroles, *benedicite*, soit même par de ferventes prières, *orate*. A chaque manifestation de la haine il faut donc, comme l'indique cette série de sublimes antithèses, répondre par une manifestation de charité, rendant toujours le bien pour le mal. Cfr. Rom. xii, 21.

29. — Après la charité active vient la charité patiente, qui tolère, qui sacrifie volontiers, dans l'occasion, ses droits les plus stricts, si elle espère pouvoir gagner le prochain par cette condescendance généreuse. Sur le véritable esprit de ces deux recommandations, voyez l'Evangile selon S. Matth., p. 121. — *Qui te percutit...*; *se* au lieu de *quis* : ce brusque changement de nombre, ainsi que le notait Erasme, « facit ad inculcandum præceptum, quod unusquisque sic audire debeat, quasi sibi uni dicatur ». — A *maxillam* S. Matthieu ajoute *dexteram*. Au lieu du vague *πάρεχ* (*præbe*), il emploie le dramatique *σπέρων*, tourne. — *Ab eo qui aufert...*

qui aufert tibi vestimentum, etiam tunicam noli prohibere.

Math. 5, 29; 1 Cor. 6, 7.

30. Omni autem petenti te, tribue : et qui aufert quæ tua sunt, ne repetas.

31. Et prout vultis ut faciant vobis homines, et vos facit illis similiter.

Tob. 4, 16; Math. 7, 12.

32. Et si diligitis eos qui vos diligunt, quæ vobis est gratia? nam et peccatores diligentes se diligunt.

Math. 5, 46.

33. Et si benefeceritis his qui vo-

us pas réclamer son bien avec une rigueur trop grande, qui blesserait la charité.

30. Donnez à quiconque vous demande et ne réclamez pas votre bien à celui qui vous le ravit.

31. Comme vous voulez que les hommes vous fassent, faites-leur pareillement.

32. Si vous aimez ceux qui vous aiment quel est votre mérite? car les pécheurs aussi aiment ceux qui les aiment.

33. Et si vous faites du bien à

La pensée est généralisée par S. Luc : le premier Evangile, v, 40, supposait un procès sur le point d'être intenté devant les tribunaux. Notre évangéliste renverse en outre l'ordre des vêtements : Donnez même votre tunique (τόν χιτῶνα) à quiconque veut vous ravir violemment votre manteau (vestimentum, τὸ ἱμάτιον) ; dans S. Matthieu Jésus désire au contraire que ses disciples abandonnent leur manteau à l'homme injuste qui voudrait les dépouiller de leur tunique. Mais c'est la même idée exprimée avec une nuance. Chez les Juifs, et S. Matthieu écrivait primitivement pour des Juifs, le manteau du pauvre était regardé comme son vêtement le plus indispensable, Ex. xxii, 25 ; d'autre part, en soi le « pallium » est l'habit le plus extérieur, que la main du voleur saisit naturellement en premier lieu. Des deux côtés il y a donc gradation, quoique en un sens différent, et S. Luc a choisi l'arrangement qui devait être le plus clair pour ses lecteurs non juifs. — *Noli prohibere*, c'est-à-dire, « denegare ». La recommandation est positive dans S. Matthieu : « dimitte ei ».

30. — *Omni autem petenti...* C'est encore la charité sous une autre de ses faces multiples. Jésus inculque, dans la première moitié de ce verset, l'esprit de libéralité qui vient généreusement au secours de tous, sans aucune acception de personnes (παρὶ mis en avant et spécial à S. Luc est emphatique), quoique selon les mesures de la prudence ; puis, dans la seconde moitié, il revient d'une manière générale sur le support chrétien des injustices : *qui aufert quæ tua sunt...* Voir une variante dans S. Matthieu, v, 42. — *Ne repetas* ne doit évidemment pas se prendre d'une manière absolue, pas plus que la plupart des conseils évangéliques énoncés ici par le divin Maître : du moins ne doit-on

pas réclamer son bien avec une rigueur trop grande, qui blesserait la charité.

31. — *Et prout vultis...* S. Luc a placé dès cet endroit la belle « règle d'or » de la charité, qui n'apparaît dans le premier Evangile que beaucoup plus loin, vii, 12, et d'après un autre enchaînement. Mais ce grand principe de l'amour fraternel vient très bien ici au milieu d'injonctions pratiques (vv. 27-35) qu'il relie à la façon d'un nœud gracieux et fort.

32. — Ce verset et les deux suivants contiennent trois raisonnements parallèles, destinés à prouver qu'une charité simplement humaine, c'est-à-dire égoïste, est tout à fait nulle devant Dieu. Il y a, dans cette argumentation pressante, une fine critique de la bonté purement naturelle, et, par suite, une forte excitation à la charité surnaturelle. — 4^o Quand nous nous bornons à aimer ceux qui nous aiment, quel est notre mérite? La réponse n'est pas directement donnée, mais la phrase finale, *nam et peccatores...*, qui retentit trois fois comme un triste refrain, l'indique suffisamment. — *Gratia*, un des mots favoris de S. Luc et de son maître S. Paul, est pris ici dans le sens objectif : quel gré vous saura Dieu? — Autre trait caractéristique. Nous lisons dans S. Matthieu : « Nonne et publicani..., nonne et ethnici hoc faciunt? » Le premier évangéliste conserve aux paroles de Jésus la couleur juive qu'elles avaient eue d'abord ; S. Luc remplace les idées particularistes de publicains et de païens (cette dernière avez une touchante sollicitude pour les sentiments de ses lecteurs) par la notion générale de pécheurs.

33. — 2^o *Et si benefeceritis...* Par une gradation manifeste (Cfr. v. 27), Jésus passe des sentiments du cœur aux actes qu'inspire l'affection, et il raisonne sur eux de la même

ceux qui vous font du bien, quel est votre mérite? car les pécheurs aussi le font.

34. Et si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir, quel est votre mérite? car les pécheurs aussi prêtent aux pécheurs pour recevoir une somme égale.

35. Ainsi donc aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans en rien espérer, et votre récompense sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut, car il est bon pour les ingrats et les méchants.

36. Soyez donc miséricordieux

bis benefaciunt, quæ vobis est gratia? siquidem et peccatores hoc faciunt.

34. Et si mutuum dederitis his a quibus speratis recipere, quæ gratia est vobis? nam et peccatores peccatoribus foenerantur, ut recipiant æqualia.

Deut. 15, 8; Matth. 5, 42.

35. Verumtamen diligite inimicos vestros: benefacite, et mutuum date, nihil inde sperantes: et erit merces vestra multa, et eritis filii Altissimi, quia ipse benignus est super ingratos et malos.

36. Estote ergo misericordes, si-

manière. Ce trait est propre à S. Luc; de même celui du *¶. 24*. S. Matthieu, v, 47, a un autre exemple tiré des salutations entre amis.

34. — 3^o *Et si mutuum dederitis*. Nouvelle gradation: après les bienfaits en général, un bienfait d'une nature particulière, qui coûte toujours, même dans l'hypothèse faite par Notre-Seigneur (*his a quibus speratis recipere*), tant l'homme est attaché aux richesses matérielles. D'ailleurs, ceux qui prêtent courent toujours quelque risque, et les services désintéressés sont rares. — *Ut recipiant æqualia*, τὰ ἴσα, c'est-à-dire le même service à l'occasion, ou bien le remboursement exact de la somme prêtée, de sorte qu'ils ne perdent absolument rien.

35. — A la conduite égoïste qu'il vient d'exposer et de blâmer dans les *¶¶. 32-34*, Jésus oppose maintenant celle que devront tenir ses disciples. Il emploie les mêmes termes que précédemment et suit la même gradation: *Diligite inimicos vestros*, et pas seulement ceux qui vous aiment, *¶. 32; benefacite... nihil inde sperantes*, et pas seulement quand vous espérerez quelque autre bienfait en retour des vôtres; *mutuum date...*, prêtez sans espoir de gain ou de recouvrement. Voilà la conduite du vrai chrétien. — La traduction que la Vulgate donne des mots grecs μηδὲν ἐπελπίζοντες (« nihil inde sperantes »), quoiqu'elle fournisse le sens le plus clair et le plus conforme au contexte (Cfr. *¶. 24*), est peut-être difficilement justifiable au point de vue de la critique; aussi est-elle rejetée par la plupart des exégètes contemporains. Elle a contre elle: 1^o l'étymologie et la signification habituelle de ἐπελπίζω. Bien que ce verbe ne soit employé qu'en ce seul endroit du Nouveau Testament, son sens est

partout ailleurs, c'est-à-dire dans la version des Septante (Jud. ix, 44, II Mach. ix, 48; Eccli. xxii, 24) et chez les classiques, conformément à sa racine (ἐπὶ et ἐλπίζω), celui de désespérer; 2^o les plus anciens manuscrits latins et la version gothique, qui ont: « nihil desperantes »; les versions syriaque et arabe, qui portent: « nec præscindetis spem unius » (elles ont lu μηδὲν' ou μηδένα, au masculin, c'est-à-dire, Ne poussez personne au désespoir en refusant de lui prêter. Nous adoptons l'antique leçon latine, « ne désespérant de rien », c'est-à-dire, ne vous inquiétant pas de la somme prêtée. Voyez la savante note de M. Schegg, *Evang. nach Lukas*, t. I, pp. 523 et ss.; Bretschneider, *Lex. man.*, s. v. ἐπελπίζω. — *Et erit merces vestra multa*: dès ici-bas cette conduite généreuse des chrétiens sera récompensée; mais elle le sera davantage encore dans le ciel. — *Et eritis filii Altissimi*. Autre précieux motif d'encouragement. Cfr. Matth. v, 45. Agir ainsi, c'est montrer, par un de ces traits de ressemblance qui trompent rarement, qu'on est fils du Très-Haut, car lui aussi il est bon à l'égard soit des ingrats (ἀγαπᾷτοίς) qui ne lui savent aucun gré de ses bienfaits, soit des pécheurs (ἁμαρτωλοί) qui en abusent ouvertement. Dans le premier Evangile, la description de la bonté divine est exprimée d'une façon plus concrète: « Qui solem suum oriri facit super bonos et malos, et pluit super justos et injustos ». Le nom de *Altissimus* pour désigner le Seigneur est propre à S. Luc. Cfr. i, 32, 35, 76. Les autres évangélistes ne s'en servent jamais, et c'est ici le seul endroit où Notre-Seigneur le donne lui-même à son Père.

36. — *Estote ergo misericordes...* Grand principe de charité, analogue à celui du *¶. 31*, mais d'une perfection notablement plus haute.

cut et Pater vester misericors est.

37. Nolite judicare, et non judicabimini : nolite condemnare, et non condemnabimini. Dimittite, et dimittimini.

Matth. 7, 1.

38. Date, et dabitur vobis; mensuram bonam, et confertam, et coagitatam, et supereffluentem dabunt in sinum vestrum. Eadem quippe mensura, qua mensi fueritis, remetietur vobis.

Matth. 7, 2; Marc. 4, 24.

S. Matthieu, v, 48, élargit l'idée en disant « perfecti » au lieu de « misericordes », « perfectus » au lieu de *misericors*. Les Orientaux ont toujours aimé à rattacher au nom de Dieu l'épithète de רַחֻמִּין, miséricordieux.

37 et 38. — Ces versets correspondent à Matth. vii, 1 et 2; mais S. Luc l'emporte de beaucoup par la richesse des détails. Deux choses sont d'abord interdites par Notre-Seigneur, puis deux autres choses sont vivement recommandées. A chacun de ses ordres, soit négatifs, soit positifs, il rattache une sanction, tirée de leur nature même et bien capable d'en obtenir le parfait accomplissement. — *Nolite judicare* : c'est la première des injonctions négatives. A ceux qui s'y montreront fidèles, Jésus promet que le souverain Juge les traitera avec une telle miséricorde, qu'ils échapperont en quelque sorte à ses redoutables jugements. — Seconde injonction négative : *nolite condemnare*... Condamner, c'est plus que juger, puisque c'est prononcer une sentence qui déclare l'accusé coupable, καταδικάζω. En évitant de condamner injustement nos frères, nous nous préparons donc un arrêt favorable de la part de Dieu. Grand encouragement ! — Première recommandation positive : *Dimittite et dimittimini*. Dans le grec, ἀπολύετε..., littéralement : déliez et vous serez déliés. Belle métaphore pour exprimer le pardon. Cfr. Bretschneider, Lex. man., s. v. ἀπολύω. — *Date et dabitur vobis*. Seconde recommandation positive, qui est ensuite fortement développée dans une description pittoresque : *Mensuram bonam*.... Quelle accumulation emphatique d'épithètes ! Mais l'idée de la libéralité infinie du Seigneur est admirablement inculquée au moyen de ces redondances. La première épithète, « bonam », est générale : nous l'employons également dans la locution populaire « faire la bonne mesure ». Les trois suivantes font image; elles sont empruntées au mesurage

comme votre Père est miséricordieux.

37. Ne jugez point et vous ne serez point jugés; ne condamnez point et vous ne serez point condamnés; remettez et on vous remettra;

38. Donnez et on vous donnera : on versera dans votre sein une bonne mesure pressée, entassée, débordante. Car on vous mesurera d'après la mesure même avec laquelle vous aurez mesuré.

des céréales ou autres graines analogues, tel qu'il se pratique de nos jours encore sur les marchés de Jérusalem et de l'Orient. Comp. L. Abbott, Comm., h. l. *Confertam* : le grec πεπλεγμένον serait mieux traduit par « compressa »; avec ses mains, au besoin avec ses pieds, celui qui mesure presse fortement les grains pour qu'il en tienne une plus grande quantité. *Coagitatam* : on agite dans le même but le vaisseau qui sert à mesurer. Enfin *supereffluentem* : on comble si bien la mesure, qu'elle déborde de tous côtés. — *Dabunt in sinum vestrum*. L'image est encore plus orientale que précédemment. En effet, « sinus » équivaut ici au סֵךְ hébreu, qui désigne souvent par métonymie la partie du vêtement qui recouvre la poitrine et l'estomac. Cfr. Gesenius, Thesaurus, t. I, p. 457. La robe large et flottante des Orientaux forme au-dessus de la ceinture de vastes plis dont on se sert en guise de poches, et qui peuvent contenir des objets d'un volume assez considérable. Le sujet de « dabunt » n'est pas déterminé : l'idée est claire néanmoins. C'est Dieu qui, par ses ministres célestes, mesurera ses bienfaits aux élus avec une munificence digne de lui. Peut-être le pluriel est-il un hébraïsme pour « dabitur ». Cfr. Vorstius, de Hebr. p. 577. — *Eadem quippe mensura*... Jésus clôt ses quatre exhortations des §§. 37 et 38 par le principe dominateur qui leur avait servi de base : Vous serez traités comme vous aurez traité les autres.

4) Troisième partie du discours, §§. 39-49 : Quelques règles de vraie sagesse. — Parall. Matth. vii, 3-27.

Dans cette dernière partie, les pensées ne se suivent pas avec un enchaînement aussi visible que dans les autres; le lien est même parfois obscur. Nous n'en serons point étonnés, puisque S. Luc abrège et résume. Il s'est donc contenté en plusieurs endroits de placer simplement les unes à côté des autres

39. Il leur faisait aussi cette comparaison : Un aveugle peut-il conduire un aveugle? ne tomberont-ils pas tous deux dans la fosse?

40. Le disciple n'est pas au-dessus du maître, mais tout disciple sera parfait s'il est comme son maître.

41. Pourquoi vois-tu une paille dans l'œil de ton frère et ne considères-tu pas la poutre qui est dans ton œil?

42. Ou comment peux-tu dire à ton frère : Frère, laisse-moi ôter la paille de ton œil, ne voyant pas toi-même une poutre dans ton œil? Hypocrite, ôte d'abord la poutre de ton œil et tu regarderas ensuite pour ôter la paille de l'œil de ton frère.

43. Car il n'est pas un bon arbre

39. Dicebat autem illis et similitudinem : Numquid potest cæcus cæcum ducere? nonne ambo in foveam cadunt?

40. Non est discipulus super magistrum : perfectus autem omnino erit, si sit sicut magister ejus.

Matth. 10, 24; Joan. 13, 16.

41. Quid autem vides festucam in oculo fratris tui, trabem autem, quæ in oculo tuo est, non consideras?

Matth. 7, 3.

42. Aut quomodo potes dicere fratri tuo : Frater, sine ejiciam festucam de oculo tuo, ipse in oculo tuo trabem non videns? Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo; et tunc perspicies ut educas festucam de oculo fratris tui.

43. Non est enim arbor bona, quæ

des idées qui s'enchaînent d'après un ordre parfait dans la rédaction de S. Matthieu. Divers exégètes, il est vrai, ont tenté d'établir une connexion rigoureuse entre chacune des maximes contenues dans ce passage; mais leur embarras manifeste et leur prodigieux désaccord nous enlèvent toute confiance et nous empêchent de les suivre.

39. — *Dicebat autem...* Formule de transition, comme au v. 27. Le pronom *eis* représente la masse des auditeurs (ibid.) et plus spécialement les disciples. Cfr. v. 20. — *Similitudinem* : dans le grec, *παράβολήν*, une parabole dans le sens large, c.-à-d. un proverbe, מִשְׁלָּה. Voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p. 257. — *Numquid potest cæcus cæcum...*? Ce *maschal* ou proverbe n'apparaît point dans l'« Oratio montana » du premier Evangile; mais S. Matthieu le cite plus tard, xv, 14, à propos des Pharisiens, que Jésus compare à des aveugles conduisant d'autres aveugles. Preuve que Notre-Seigneur le proféra en différentes circonstances. Il exprime d'une manière pittoresque cette vérité générale, que quiconque se charge de diriger autrui doit commencer par être lui-même très éclairé : c'est donc une excellente règle de sagesse.

40. — *Non est discipulus...* Nouveau proverbe, destiné à fortifier le précédent. S. Matthieu le mentionne aussi en un autre endroit, x, 24, 25, légèrement modifié, pour annoncer les oppositions et les persécutions qui attendaient les chrétiens dans le monde. Ici, il signifie que le disciple, reconnaissant la supériorité de son maître, le prend naturellement

pour modèle; mais, si le maître est aveugle, que deviendra le pauvre disciple? — *κατηρτισμένος*, l'équivalent grec de *perfectus*, se traduirait mieux par « comparatus, formatus ». Du reste, le sens entier du second hémistiche varie légèrement dans le texte primitif : *κατηρτισμένος δὲ πᾶς ἔσται ὡς ὁ διδάσκαλος αὐτοῦ*, « totus ad exemplum magistri erit compositus (discipulus) ». Le disciple mettra toute son âme, tous ses efforts, à devenir bien semblable à son maître.

41 et 42. — Comp. Matth. vii, 3-5 et le commentaire. Les deux rédactions coïncident presque littéralement en cet endroit, surtout dans le texte grec. Les principales particularités de S. Luc sont : *Quomodo potes dicere* au lieu de « *Quomodo dicis* », *frater* omis par S. Matthieu, *ipse in oculo tuo trabem non videns* au lieu de « et ecce trabes est in oculo tuo ». — *Quid vides?* dans le grec, τί βλέπεις; *Βλέπω* suppose un regard attentif et prolongé; *κατανόω* (*consideras*) s'emploie surtout au moral pour désigner un retour de l'âme sur elle-même; *διαβέβω* (*perspicies*) signifie littéralement « pervidere », ou, selon l'explication de Bentley, in Horar. Serm. i, 25, 26, « acute et perspicue et penitus rem videre ». Ces trois verbes font image et sont d'un bel effet dans ce petit drame ironique, admirablement décrit. Jésus ne pouvait inculquer avec plus de force la règle de sagesse pratique qui se dégage si clairement des vv. 41 et 42.

43-45. — Comp. Matth. vii, 15-20, et xii, 33-35. Il y a, dit ici le divin Orateur,

facit fructus malos : neque arbor mala, faciens fructum bonum.

Matth. 7, 18 et 12, 33.

44. Unaquæque enim arbor de fructu suo cognoscitur. Neque enim de spinis colligunt ficus : neque de rubo vindemiant uvam.

45. Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bonum ; et malus homo de malo thesauro profert malum. Ex abundantia enim cordis os loquitur.

46. Quid autem vocatis me Domine, Domine, et non facitis quæ dico ?

Matth. 7, 21 ; Rom. 2, 13 ; Jac. 1, 22.

47. Omnis qui venit ad me, et audit sermones meos, et facit eos, ostendam vobis cui similis sit.

celui qui fait de mauvais fruits, ni un mauvais arbre celui qui fait de bons fruits.

44. Car chaque arbre se connaît par son fruit. On ne cueille pas les figues sur les épines, et on ne vendange pas le raisin sur les ronces.

45. L'homme bon tire le bien du bon trésor de son cœur et l'homme mauvais tire le mal d'un mauvais trésor. Car la bouche parle de l'abondance du cœur.

46. Pourquoi m'appellez-vous Seigneur, Seigneur, et ne faites pas ce que je dis ?

47. Quiconque vient à moi et écoute mes paroles et les met en pratique, je vous montrerai à qui il ressemble.

une frappante analogie entre les lois qui gouvernent le règne végétal et celles qui dirigent le royaume des âmes. La nature ou la valeur de l'arbre se reconnaît à son fruit. Bon fruit, bon arbre ; mauvais fruit, mauvais arbre : la figue sur le figuier et pas ailleurs, le raisin seulement sur la vigne ! De même au moral pour les hommes. L'homme bon a au fond de son cœur un bon trésor, duquel ne s'échappent que de bonnes choses ; au contraire, le trésor du mauvais homme est mauvais, et il en sort naturellement des choses mauvaises. Comparez ce trait rabbinique : « Rabbi Jochanan dit à ses disciples : Allez et voyez quelle est la droite ligne de conduite à laquelle l'homme doit adhérer. R. Eliézer dit : C'est un bon œil (la libéralité). R. Josua dit : C'est d'être un bon compagnon. R. José dit : C'est d'être un bon voisin. R. Siméon dit : C'est de pourvoir à l'avenir. R. Eléazar dit : C'est un bon cœur. Il leur dit : Je préfère à vos paroles celle d'Eléazar fils d'Aruch, car vos paroles sont contenues dans la sienne. Il leur dit encore : Allez et voyez quelle est la voie mauvaise dont l'homme doit se garder. R. Eliézer dit : C'est un mauvais œil (l'avarice). R. Josua dit : C'est d'être un mauvais compagnon. R. José dit : C'est d'être un mauvais voisin. R. Siméon dit : C'est d'emprunter et de ne pas rendre. R. Eléazar dit : C'est un mauvais cœur. Il leur dit : Je préfère à vos paroles celle d'Eléazar, car vos paroles sont contenues dans la sienne ». Pirké Aboth, II, 9. Or, ajoute Notre-Seigneur, c'est par la bouche que se manifeste l'état du cœur de l'homme.

— *De spinis... ficus et de rubo... uvam.* On lit dans S. Matthieu : « de spinis uvæ aut de tribulis ficus ». Le « rubus », βάτος (« horrens rubus » et « rubus asper » de Virgile), que S. Luc mentionne à la place des chardons ou herbes épineuses du premier Évangile, n'est autre que la ronce : « rubus fructu nigro, caule aculeato, foliis ternatis ». — Du proverbe *ex abundantia cordis os loquitur*, les anciens commentateurs rapprochent de nombreuses sentences analogues empruntées aux classiques ; v. g. : ἀνδρὸς χαρακτήρ ἐκ λόγων γνωρίζεται, Ménandre ; οἷος ὁ τρόπος τοιοῦτος καὶ ὁ λόγος, Arist. Cfr. Wetstein, Hor. in h. l.

46. — La péroraison du discours commence en cet endroit. Le Sauveur proteste d'abord énergiquement contre ces hommes qui, à en croire les paroles pleines de dévouement qu'on entend à toute occasion sortir de leur bouche (*Domine* répété deux fois d'une manière emphatique), seraient ses disciples les plus fervents, mais qui démentent leurs belles paroles par leur conduite antichrétienne. « Iter regni Dei est obedientia et non nomen nuncupatio », Gloss. ord., ou, comme le dit S. Hilaire, « regnum cælorum sola verborum officia non obtingunt ». Donc, « estote factores verbi et non auditores tantum », Jac. I, 22. Cfr. Matth. VII, 21 et le commentaire.

47. — Après la protestation indignée qui précède, Jésus montre par deux tableaux pittoresques, §§. 47-49, à quoi ressemblent les deux catégories de personnes qui viennent écouter la prédication évangélique. Voyez

48. Il est semblable à un homme qui, bâtissant une maison, a creusé profondément et a posé le fondement sur la pierre. L'inondation survenant, le fleuve s'est brisé contre cette maison et n'a pu l'ébranler, car elle était fondée sur la pierre.

49. Mais celui qui écoute et ne pratique pas est semblable à l'homme qui bâtit sa maison sur la terre, sans fondement. Le fleuve s'est brisé contre elle et aussitôt elle est tombée et il s'est fait de cette maison une grande ruine.

S. Matthieu, vii, 24-27. L'introduction, formée par le v. 47, est plus complète et plus solennelle que dans le premier Évangile. *Qui venit ad me et ostendam vobis cui similis sit* sont des traits propres à S. Luc.

48. — Premier tableau, qui représente les « factores verbi ». L'auditeur sérieux de la divine parole bâtit sur des fondements inébranlables l'édifice de sa perfection : aussi n'a-t-il pas à redouter les orages que suscitent contre lui l'enfer, le monde et ses propres passions. — *Qui fodit in altum et posuit fundamentum*. S. Luc relève admirablement, par cette description dramatique qui lui est spéciale, le soin pris par le constructeur pour appuyer sa maison sur une base solide. Sans redouter sa peine, il a creusé dans le roc, puis il a creusé encore plus profond, comme le dit expressivement le texte grec, *ἐσκαψε καὶ ἐβάθυνε*. Tel est du reste aujourd'hui encore l'usage communément suivi en Palestine : certaines fondations vont chercher la roche dure jusqu'à trente pieds au-dessous du sol. Cfr. Robinson, Palæstina, t. III, p. 428. — *Inundatione autem facta...* S. Matthieu donne ici à son tour une peinture plus vivante. S. Luc emploie néanmoins plusieurs expressions particulières, qui sont tout ensemble élégantes et fortes ; par exemple, *πλημμύρα* pour désigner l'inondation, *προσέβρηξεν*, *illisum est*, pour dépeindre le choc terrible des flots contre la maison. *Non potuit eam movere* montre peut-être mieux aussi que le simple « non cecidit » de S. Matthieu l'impuissance

48. Similis est homini ædificantī domum, qui fodit in altum, et posuit fundamentum super petram. Inundatione autem facta, illisum est flumen domui illi, et non potuit eam movere; fundata enim erat super petram.

49. Qui autem audit, et non facit, similis est homini ædificantī domum suam super terram sine fundamento, in quam illisus est fluviū, et continuo cecidit; et facta est ruina domus illius magna.

des vagues irritées. — Au lieu des mots *fundata enim erat super petram*, qui terminent le verset dans la Recepta grecque, dans la Vulgate et dans la plupart des anciens témoins, les manuscrits B, L, Sin., etc., portent : *διὰ τὸ καλῶς οἰκοδομεῖσθαι αὐτὴν*, variante qui pourrait bien avoir été la leçon primitive. — La conjecture d'après laquelle un orage survenu tout à coup vers la fin de l'« Oratio montana » aurait suggéré à Notre-Seigneur les images de sa péroraison, est « ingeniosa magis quam vera ».

49. — Second tableau, pour représenter les « auditores tantum », auditeurs purement passifs, qui ne se donnent aucune peine pour pratiquer la parole divine. Eux aussi ils bâtissent un édifice ; mais leur paresse est cause qu'ils en assoient simplement les bases sur le sol. *Sine fundamento*, ajoute emphatiquement S. Luc afin de mieux marquer le contraste qui existe entre eux et les constructeurs du v. 48. Aussi, lorsque les eaux que la tempête a versées comme une trombe sur le pays se sont précipitées (de nouveau *προσέβρηξεν*) à la façon d'un fleuve irrésistible contre la pauvre maison, elle s'est écroulée au premier choc. — *Continuo* est une particularité de S. Luc ; de même l'emploi du substantif grec *ῥήγμα* (ruina, littéral. « ruptura »), plus fort que *πτῶσις* de S. Matthieu, et qui, associé à *προσέβρηξεν*, produit une belle paronomase. — « C'est en agissant, dit S. Augustin, que l'on confirme et consolide ce qu'on a entendu ».

CHAPITRE VII

Le serviteur du centurion (vv. 1-10). — Résurrection du fils de la veuve de Naïm (vv. 11-17). — Le Précurseur envoie deux de ses disciples à Jésus pour lui demander s'il est le Messie (vv. 18-23). — Hommage public rendu par Notre-Seigneur à S. Jean (vv. 24-28). — Jésus, Jean-Baptiste et la génération présente (vv. 29-35). — Simon le Pharisien et la pécheresse (vv. 36-50).

1. Cum autem impleset omnia verba sua in aures plebis, intravit Capharnaum.

Math. 8, 5.

2. Centurionis autem cujusdam servus male habens, erat moriturus, qui illi erat pretiosus.

3. Et cum audisset de Jesu, misit ad eum seniores Judæorum, rogans eum ut veniret, et salvaret servum ejus.

1. Lorsqu'il eut achevé de faire entendre au peuple toutes ces paroles, il entra dans Capharnaüm.

2. Or le serviteur d'un centurion était malade et moribond, et il lui était très cher.

3. Ayant entendu parler de Jésus, il lui envoya quelques anciens d'entre les Juifs, le priant de venir et de guérir son serviteur.

11. Le serviteur du centurion. VII, 1-10.

Parall. Matth. VIII, 5-13.

Nous avons ici un des plus grands miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais il acquiert une importance toute nouvelle dans le troisième Évangile, quand on se souvient qu'il fut accompli en faveur d'un païen. Aussi S. Luc l'a-t-il raconté avec plus de détails que S. Matthieu.

CHAP. VII. — 1. — Ce verset précise l'époque et le théâtre du prodige. — *Cum autem* (ἐπει δέ : la leçon ἐπειδὴ des manuscrits A, B, C, X, etc., n'a pas de sens) *impleset...* La guérison eut donc lieu peu de temps après le Discours sur la montagne. Des mois *intravit Capharnaum* il résulte qu'elle fut opérée dans la cité qui servait de résidence habituelle à Jésus. — Les exégètes anciens et modernes relèvent à bon droit le caractère solennel de la formule ἐπεὶ ἐπλήρωσε πάντα τὰ ῥήματα αὐτοῦ εἰς τὰς ἀκοὰς τοῦ λαοῦ. L'évangéliste semble y indiquer en outre assez clairement (*omnia verba sua*) qu'il n'a pas rapporté dans leur entier les paroles de Jésus. Notez encore l'arrangement tout hébraïque de la phrase : il suffit de calquer mot pour mot, et l'on a de l'hébreu tout pur : כִּי יִבְרָא כָּל-דְּבָרָיו : באדני העם.

2. — Les deux héros du miracle nous sont ici présentés. C'étaient un centurion païen (voyez l'Évangile selon S. Matthieu, p. 155 et s.), préposé à une partie de la garnison de Capharnaüm, et son esclave gravement ma-

lade. Avec sa précision toute médicale, S. Luc affirme que ce dernier *erat moriturus*. Il ajoute encore, pour expliquer l'intérêt particulier que le serviteur moribond inspirait à son maître : *qui illi erat pretiosus*. C'était pourtant un proverbe du paganisme que « quot servi tot hostes » ; mais le centurion, à demi converti à la religion du vrai Dieu, pratiquait plutôt ce conseil des SS. Livres : « Servus sensatus sit tibi dilectus quasi anima tua », Eccli. VII, 23.

3. — *Cum audisset de Jesu* : « non solum aure corporis, dit fort bien S. Bonaventure, h. l., sed et aure cordis ». Il a entendu parler de Jésus, de sa sainteté, de ses miracles, et il conçu pour lui une haute estime : il croit en ses pouvoirs surnaturels, et voici qu'il se dispose à y recourir dans la pressante nécessité où il se trouve. — *Misit ad eum seniores* (προσβυτέροις sans article) *Judæorum*. On a vu parfois dans ces « anciens » qui servirent d'ambassadeurs au centurion, les officiers de la synagogue ; mais cette opinion n'est pas fondée, car προσβυτέροις n'est jamais synonyme de ἀρχισυνάγωγοι. Il s'agit simplement de quelques-uns des notables de Capharnaüm. — *Rogans eum ut veniret...* Et pourtant, un peu plus loin, v. 6, le centurion fera prier Jésus ne pas venir, se reconnaissant indigne de recevoir chez lui un si saint personnage. « Facile responderi potest, écrit Maldonat pour concilier ces deux données en apparence contradictoires, id (scil. ut veniret) seniores Ju-

4. Lorsqu'ils furent venus auprès de Jésus, ils le prièrent avec instance, lui disant : Il est digne que vous fassiez cela pour lui ;

5. Car il aime notre nation et il nous a bâti lui-même une synagogue.

6. Jésus s'en alla donc avec eux. Et lorsqu'il n'était plus guère loin de la maison, le centurion envoya vers lui des amis lui dire : Seigneur, ne prenez pas la peine, car je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit.

7. C'est pourquoi je ne me suis

4. At illi cum venissent ad Jesum, rogabant eum sollicitè, dicentes ei : Quia dignus est ut hoc illi præstes.

5. Diligit enim gentem nostram, et synagoga ipse ædificavit nobis.

6. Jesus autem ibat cum illis. Et cum jam non longe esset a domo, misit ad eum centurio amicos, dicens : Domine, noli vexari : non enim sum dignus ut sub tectum meum intres.

Math. 8, 8.

7. Propter quod et meipsum non

dæorum de suo addidisse ». Nous préférons admettre que le centurion, après avoir d'abord demandé la visite du Thaumaturge, revint ensuite humblement sur sa requête, pour la retirer comme trop présomptueuse. — Il est, à propos de cet épisode, une autre conciliation, de prime-abord beaucoup plus difficile, et pourtant beaucoup plus importante. Elle concerne les écarts considérables qui existent entre les récits de S. Matthieu et de S. Luc. Voyez sur ce point notre explication du premier Evangile, p. 155. Le conflit n'est qu'apparent, car, selon le mot de S. Augustin, dans les écrits inspirés, « *DIVERSA MULTA, ADVERSA NULLA ESSE POSSUNT* », et tout observateur attentif reconnaît sans peine qu'il n'y a pas ici antilogie proprement dite, mais simplement diversité. S. Matthieu, qui condense les faits, néglige les personnages intermédiaires, et ne met en scène que le centurion ; S. Luc expose les choses telles qu'elles se sont passées objectivement.

4 et 5. — *At illi... rogabant eum sollicitè* (traduction littérale de *σπουδαίως*, pour « enixe »). Les délégués s'acquittèrent fidèlement de la commission qui leur avait été confiée. Oubliant leurs préjugés judaïques, ils plaidèrent avec chaleur la cause de l'officier païen. *Dignus est*, s'écrièrent-ils, tandis qu'il dira bientôt lui-même : « Non sum dignus ». — *Præstes* : dans le grec, *παρέσθαι* d'après les meilleurs manuscrits. Sur la forme *παρέσθαι* de la Recepta, voyez Winer, Grammat. des neutest. Sprachidioms, 6^e édit., p. 70. — L'évangéliste nous a conservé quelques particularités intéressantes alléguées par les notables en faveur du centurion. *Diligit gentem nostram* : beaucoup de païens détestaient alors la nation juive ; plusieurs néanmoins se sentaient attirés vers elle par ses dogmes si élevés, sa morale si pure, et le centurion était de ces derniers. Or, sa situation lui fournissait des occasions quotidiennes de témoigner

sa bienveillance par des actes aux Juifs de Capharnaüm. Parmi ces actes, les notables en mentionnent un d'une nature vraiment extraordinaire : *Synagoga ipse* (pronom emphatique : lui-même, quoique païen) *ædificavit nobis*. Le centurion n'était donc pas seulement l'ami des Juifs ; c'était pour eux un bienfaiteur, et un bienfaiteur au point de vue de la religion. Il leur avait bâti à ses frais une synagogue : *τὴν συναγωγὴν*, dirent les délégués en appuyant sur l'article. Ils désignaient sans doute ainsi la synagogue de leur quartier, ou du moins l'édifice bien connu qui provenait de la générosité du centurion ; car une ville aussi considérable que Capharnaüm possédait nécessairement plusieurs synagogues. L'empereur Auguste avait publié naguère un édit très louangeur sur les synagogues juives, qu'il représentait comme des écoles de science et de vertu : le centurion de Capharnaüm avait tiré la conclusion pratique de cet édit. Peut-être sa maison de prière était-elle celle dont on voit aujourd'hui à Tell-Houm (voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 230) les restes, qui attestent une grande magnificence.

6-8. — *Jesus ibat...* S. Matthieu a conservé la réponse préalable du Sauveur, toute empreinte de sa divine amabilité : « *Ego veniam et sanabo eum* ». — *Misit... centurio amicos*. Averti de l'approche de Jésus, ou ayant aperçu lui-même le cortège du seuil de sa maison, le centurion se hâta d'envoyer une seconde ambassade, composée de plusieurs amis, que son malheur avait réunis à ses côtés. — *Dicens* (le texte grec ajoute : *αὐτῷ*). Hébraïsme pour « qui dicèrent ». — *Noli vexari*. Le grec *μὴ σκύλλου* est d'une grande énergie. Voyez Matth. ix, 26 et l'explication. — La suite des paroles du centurion est mentionnée d'une manière à peu près identique par les deux écrivains sacrés. S. Luc a néanmoins en propre la première moitié du v. 7.

sum dignum arbitratus ut venirem ad te; sed dic verbo, et sanabitur puer meus.

8. Nam et ego homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites, et dico huic : Vade, et vade; et alii : Veni, et venit; et servo meo : Fac hoc, et facit.

9. Quo audito, Jesus miratus est, et conversus sequentibus se turbis, dixit : Amen dico vobis, nec in Israel tantam fidem inveni.

10. Et reversi, qui missi fuerant, domum, invenerunt servum, qui languerat, sanum.

pas jugé digne de venir moi-même à vous; mais dites une parole et mon serviteur sera guéri.

8. Car moi je suis un homme soumis à d'autres, ayant sous moi des soldats, et je dis à l'un : Va, et il va; et à un autre : Viens, et il vient; et à mon serviteur : Fais ceci, et il le fait.

9. En entendant cela Jésus admira, et se tournant vers la foule qui le suivait, il dit : En vérité je vous le dis, je n'ai pas trouvé en Israël même une si grande foi.

10. Et ceux qui avaient été envoyés étant retournés à la maison trouvèrent en santé le serviteur qui avait été malade.

(*propter quod et meipsum... ut venirem ad te*), si pleine de foi et d'humilité, et, au v. 8, l'addition du participe *τασόμενος*. Cet homme comprenait très bien son infériorité vis à vis de Jésus; mais comme il comprenait bien aussi la puissance de Notre-Seigneur! Il exprime ces deux idées avec force au moyen d'une saisissante analogie, empruntée aux faits journaliers dont il était l'acteur et le témoin. Il sait par expérience ce que peut obtenir une parole de commandement. Sur un mot de ses chefs, il obéit; un de ses mots à lui, simple officier subalterne, suffit pour faire aller et venir ses inférieurs. Donc, *dic verbo*, et le mal disparaîtra soudain. « Si ergo ego, inquit, homo sub potestate, jubendi habeo potestatem, quid tu possis, cui omnes serviunt potestates? » S. Augustin, Enarr. in Ps. xlvii, 9. Cfr. Severus ap. Cramer, Catena in h. l. — *Sanabitur puer meus*. Au lieu du futur, les manuscrits B, L, etc., ont l'optatif *ιαθήτω*, qui exprime d'une manière plus délicate le désir du centurion.

9. — *Quo audito, Jesus miratus est*. Sur cet étonnement de Jésus, voyez l'Evangile selon S. Matthieu, p. 457. — Le trait pittoresque *conversus est* propre à S. Luc; de même l'addition du mot *turbis*. — *Nec in Israel tantam fidem inveni*. Pas même en Israël, le peuple de l'alliance! C'est un païen qui fournissait à Jésus l'exemple de la foi la plus vive qu'il eût rencontrée jusque-là. S. Thomas d'Aquin ne craint pas d'affirmer à la suite d'Origène, de S. Jean Chrysostome, de S. Ambroise, qu'en tenant ce langage Notre-Seigneur n'exceptait ni les Apôtres, ni plusieurs autres saints du Nouveau Testament, bien dévoués pourtant à sa personne sacrée : « Quæstio est de Apo-

stolis, Martha et Magdalena. Et dicendum quod centurio majoris erat fidei ». Inutile de dire qu'il ne s'agit nullement ici de la « Vierge fidèle », puisque l'expérience à laquelle N.-S. Jésus-Christ fait allusion (« inveni ») ne retombe que sur le temps de son ministère public. — D'après S. Matthieu, vii, 44 et 42, Jésus unit à l'éloge du centurion une prophétie relative à l'adoption des Gentils et au rejet prochain des Juifs. On est d'abord surpris de voir que S. Luc n'a pas inséré dans sa rédaction ce passage significatif; mais on s'explique cette omission en rencontrant plus loin, xiii, 28, la grave prédiction de Jésus. Notre évangéliste n'aura pas cru nécessaire de la répéter deux fois.

10. — *Et reversi qui missi fuerant...* Le premier Evangile mentionne simplement le miracle : « Et sanatus est puer in illa hora ». S. Luc le fait constater « de visu » par les délégués du centurion. — *Qui languerat*. L'expression grecque correspondante, *ἀσθενούντα*, manque dans les manuscrits B, L, Sin., l'Itala et la version copte. Mais elle est probablement authentique. Sa traduction exacte serait « languentem »; la Vulgate a suivi l'esprit plutôt que la lettre. En réalité le serviteur avait déjà cessé d'être malade. — Il est plus que probable que le centurion devint dès lors l'ami et le fervent disciple de Jésus, comme l'insinue délicatement S. Augustin : « Dicendo se indignum, præstitit dignum, non in cujus parietes, sed in cujus cor Christus intraret. Neque hoc diceret cum tanta fide et humilitate, nisi illum quem timebat intrare in domum suam, corde gestaret ». Serm. lxxii, 4. Et ailleurs, Serm. lxxvii, 8 : « Tecto non recipiebat, corde re-

11. Et il advint qu'il alla ensuite dans une ville qui est appelée Naïm, et ses disciples allaient avec lui, ainsi qu'une foule nombreuse.

12. Or comme il approchait de la porte de la ville voilà qu'on emportait un mort, fils unique de sa mère ;

11. Et factum est : deinceps ibat in civitatem, quæ vocatur Naïm, et ibant cum eo discipuli ejus, et turba copiosa.

12. Cum autem appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ : et

ceperat. Quanto humilior, tanto capacio, tanto plenior. Colles enim aquam repellunt, valles implentur. »

12. Résurrection du fils de la veuve de Naïm. vii, 11-17.

Cette narration, qui est une des plus touchantes de l'histoire évangélique, appartient en propre à S. Luc. Il est seul du reste à attribuer plusieurs miracles de résurrection à Notre-Seigneur Jésus-Christ. S. Matthieu et S. Marc ne parlent que de la fille de Jaïre ; S. Jean ne parle que de Lazare : pour lui il nous montre successivement deux morts sortant du tombeau sur un mot de Jésus, le fils de la veuve de Naïm et la fille de Jaïre.

11. — *Et factum est.* Cette formule générale fait passer le lecteur d'un prodige éclatant à un autre prodige plus éclatant encore. Comme Jésus, l'évangéliste « mira miris annectit » (S. Cyrille, Cat. græc. Patr.). — De nouveau, la date et la localité sont indiquées. Cfr. v. 4. La date est un peu vague, du moins dans la Vulgate (*deinceps*) et dans les manuscrits grecs qui portent : ἐν τῷ ἑξῆς (scil. ἡμέρῃ). Mais peut-être faut-il lire ἐν τῇ ἑξῆς (scil. ἡμέρῃ), « le jour d'après », avec d'autres témoins graves et nombreux (notamment les manuscrits C, D, K, M, S, II, Sin., les versions syr., ital., etc.). Dans ce cas l'époque serait très nettement indiquée. — *In civitatem quæ vocatur Naïm.* Le nom grec est Ναῖν, qui correspond identiquement à l'appellation arabe encore en usage de nos jours, Naïn ou Néïn. Ce nom, qui s'écrivait sans doute en hébreu נַעִים, signifie « la belle », et il était justifié à merveille par la situation gracieuse de la cité. Celle-ci s'étalait en effet sur le versant septentrional du petit Hermon, et, de l'émence qui lui servait de trône, elle contemplant, à ses pieds, la vaste et fertile plaine d'Esdrelon ; en face, les belles collines boisées de Galilée, que surmontent les pics neigeux du Liban et du grand Hormon. Aujourd'hui la perspective est la même ; mais la cité galiléenne a fait place à un misérable hameau qu'habitent des musulmans fanatiques. Voyez V. Annessi, Atlas biblique, pl. XVI ; R. Riess, Atlas de la Bible, pl. IV ; Stanley, Sinai and Palestine, p. 357 ; Porter, Handbook of Syria a. Palestine, 2^e édit, p. 349 ;

Sepp, Jerusalem und das h. Land, t. II, p. 66 et s. Il n'est pas fait d'autre mention de Naïm dans la Bible. La distance qui la sépare de Capharnaüm est d'environ une journée de marche. — *Ibant cum eo discipuli* : l'adjectif ἄλλοι, « multi », ajouté par la Recepta, est omis par plusieurs manuscrits (B, D, F, L, etc.) et versions qui font autorité. — *Et turba copiosa.* A cette heureuse période de sa vie publique, Notre-Seigneur, partout où il allait, était habituellement accompagné de foules amies, avides de le voir et de l'entendre. A côté de cette multitude qui suivait Jésus, nous allons bientôt voir une autre foule, également nombreuse, qui formait le convoi funèbre. Dieu permit qu'il en fut ainsi dans la circonstance présente, afin de multiplier les témoins du prodige, selon la remarque judicieuse du V. Bède.

12. — *Cum appropinquaret portæ civitatis.* Les villes anciennes étaient presque toujours fortifiées. D'ailleurs, les localités de l'Orient ont habituellement des portes, alors même qu'elles ne possèdent aucune enceinte de remparts. Au moment donc où le Prince de la vie allait franchir avec son escorte le portail massif par où l'on pénétrait dans Naïm, tout à coup (*ecce* marque très bien le caractère subit, inattendu de l'apparition) une victime de la mort le franchit en sens contraire, avec le cortège accoutumé qui la conduisait au tombeau. — *Efferebatur.* Dans le grec, ἐφερούετο : l'un des mots classiques pour désigner la marche vers le cimetière. Cfr. Act. v, 6. La particule ἐκ qui entre dans sa composition fait allusion à la coutume juive d'enterrer toujours les morts en dehors des villes. — Par quelques traits fort simples, mais délicatement choisis, l'évangéliste dépeint de la façon la plus touchante la désolation particulière qui s'attachait à cette scène commune en soi. La mort n'avait pas seulement frappé un jeune homme à la fleur de l'âge (νεανίσκος, « adolescens », v. 14) ; ce jeune homme était *filius unicus*, ou plus exactement d'après le grec, un unique enfant, μονογενής, et la pauvre mère était veuve ! Elle restait donc seule, sans espoir, sans appui, sans joie. Ces deux afflictions incommensurables, celle du veuvage, et plus encore celle que cause la perte d'un fils unique, étaient

hæc vidua erat; et turba civitatis multa cum illa.

13. Quam cum vidisset Dominus, misericordia motus super eam, dixit illi : Noli flere.

14. Et accessit, et tetigit loculum. (Hi autem, qui portabant, steterunt). Et ait : Adolescens, tibi dico, surge.

15. Et resedit qui erat mortuus,

et elle était veuve, et il y avait avec elle une grande foule de gens de la ville.

13. Lorsque le Seigneur l'eut vue, touché de compassion pour elle, il lui dit : Ne pleurez pas.

14. Et il s'approcha et toucha le cercueil (ceux qui le portaient s'arrêtèrent). Et il dit : Jeune homme, je te le commande, lève-toi.

15. Et celui qui était mort se mit

devenues proverbiales chez les Juifs. Cfr. Jer. vi, 26; Zach. xii, 40; Am. viii, 40; Ruth, i, 20 et 21; Job. xxiv, 3, etc. — On a depuis longtemps admiré ce tableau vraiment tragique du peintre S. Luc. Πολλὰ δὲ ὀλίγων διηγήται ἡ ἱστορία, écrivait déjà S. Grégoire de Nysse, De Hom. Opif. c. 25, dans un langage digne de la circonstance; θρῆνος ἀντικρὺς ἐστὶ τὸ διήγημα... Ὅρας τὸ βάρος τῆς συμφορᾶς, πῶς ἐν ὀλίγῳ τὸ πάθος ὁ λόγος ἐκτραγῶδησε. — *Et turba civitatis multa...* Par sympathie pour une douleur aussi navrante, un grand nombre des habitants de la ville avaient voulu assister aux funérailles du jeune homme. — Les voyageurs et les géographes signalent tout auprès de Nain l'existence de plusieurs sépultures taillées dans le roc : ils sont précisément à l'Est, près de la rampe escarpée par laquelle arrivait Notre-Seigneur. Cfr. Kitto, Cyclopædia of bibl. Literature, s. v. Nain; Thomson, The Land and the Book, 2e édit., p. 445.

13. — *Quam cum vidisset Dominus.* Le titre de Κύριος, que S. Luc applique d'ailleurs fréquemment à Jésus (Cfr. vii, 34; xi, 39; xii, 42; xvii, 5, 6; xviii, 6; xxii, 34, 61, etc.), a ici une emphase spéciale, car le divin Maître va vraiment se manifester comme le Seigneur par excellence. — *Misericordia motus* (ἐπιλαχρυσία, expression énergique) *super eam* (hébraïsme, עליוה). Le cœur si compatissant de Jésus nous est révélé tout entier dans cette ligne. A la vue de cette veuve désolée qui conduisait son fils au tombeau, il fut violemment « déchiré ». L'écritain sacré appuie visiblement sur les pronoms « quam, eam », pour montrer que le désir de consoler la mère du défunt fut le mobile direct (« causa movens », S. Bonature) du prodige. Au moment où elle passait auprès de lui, *Noli flere*, lui dit-il avec bonté. Les hommes aussi adressent cette parole à ceux qui pleurent. Mais qu'elle a peu de force sur leurs lèvres ! car la plupart du temps ils sont incapables de fournir la consolation qui étanche les larmes. Mais celui qui la prononce actuellement est le Dieu Paraclet, assez puissant pour faire cesser à tout

jamais les pleurs dans le ciel (Apoc. xxi, 4).

14. — *Accessit et tetigit loculum.* Scène toute graphique, non moins bien racontée que la précédente. Λοφός ou « loculus », des Hébreux, ne désigne pas un cercueil fermé à la façon des nôtres, mais une de ces bières ouvertes dans lesquelles les morts, recouverts de leur linceul et d'un drap mortuaire, sont aujourd'hui encore portés au sépulcre à Constantinople et en diverses parties de l'Orient. — Lorsque, sans prononcer une seule parole, Jésus eût touché l'extrémité de la civière, les porteurs, comprenant sa pensée, ou plutôt frappés de la majesté qui brillait sur son visage, s'arrêtèrent soudain. Quelque remarquable que soit ce *steterunt*, nous ne nous croyons pas autorisé à voir en lui, à la suite de plusieurs exégètes, le résultat d'un premier miracle. — La voix qui avait dit précédemment avec émotion « Noli flere », s'écrie maintenant sur un ton d'irrésistible autorité, au milieu du silence et de l'attention universels : *Adolescens, tibi dico, surge*. Les deux autres résurrections que raconte l'Evangile furent produites par des paroles de puissance analogues à celles-ci. Cfr. viii, 54 et Joan. xi, 43. Que c'est grand ! mais que c'est simple ! « Nemo tam facile excitat in lecto, quam facile Christus in sepulcro », S. Aug. Serm. xcvi, 2. « Elie ressuscité des morts, il est vrai ; mais il est obligé de se coucher plusieurs fois sur le corps de l'enfant qu'il ressuscite : il souffle, il se rétrécit, il s'agite ; on voit bien qu'il invoque une puissance étrangère, qu'il rappelle de l'empire de la mort une âme qui n'est pas soumise à sa voix, et qu'il n'est pas lui-même le maître de la mort et de la vie. Jésus-Christ ressuscite les morts comme il fait les actions les plus communes ; il parle en maître à ceux qui dorment d'un sommeil éternel, et l'on sent bien qu'il est le Dieu des morts comme des vivants, jamais plus tranquille que lorsqu'il opère les plus grandes choses ». Massillon, Disc. sur la divinité de Jésus-Christ.

15. — *Et resedit... et capit loqui.* Deux indices immédiats d'un complet retour à la vie :

sur son séant et commença de parler. Et il le donna à sa mère.

16. Et tous furent saisis de crainte et ils glorifiaient Dieu, disant : Un grand prophète s'est élevé parmi nous, et Dieu a visité son peuple.

17. Et le récit de ce fait se répandit dans toute la Judée et tout le pays d'alentour.

18. Et les disciples de Jean lui racontèrent toutes ces choses.

et cœpit loqui. Et dedit illum matri suæ.

16. Accepit autem omnes timor; et magnificabant Deum, dicentes : Quia propheta magnus surrexit in nobis, et quia Deus visitavit plebem suam.

Infr. 24, 49; Joan. 4, 49.

17. Et exiit hic sermo in universam Judæam de eo, et in omnem circa regionem.

18. Et nuntiaverunt Joanni discipuli ejus de omnibus his.

le mort se dresse sur son séant et se met à parler. Un récit légendaire se serait complu à signaler les premières paroles du ressuscité; le récit inspiré les laisse dans l'oubli comme une chose tout à fait accessoire. — *Dedit illum matri suæ*. Il y a dans ce trait final « quelque chose d'ineffablement doux », Wiseman. *Mélanges religieux*, t. II, Les Miracles du N. T., p. 127. C'était en vue de la mère affligée que Jésus avait opéré le prodige : il lui offre maintenant comme un don précieux son fils ressuscité. Fr. Luc de Bruges écrit fort bien, à propos du verbe *ἐδωκεν* : « Vere donum erat Jesu, qui non fuerat nisi per Jesum recuperabilis ». Comm. in h. l. — Une tradition qui semble très peu sûre donne au jeune homme le nom de Maternus, et fait de lui le premier évêque de Cologne. Cfr. Sepp. *Jerusalem u. das h. Land*, I. c.

46. — Ce verset et le suivant décrivent l'effet produit par le miracle, d'abord à Naïm, puis dans toute la Palestine. Partout la sensation fut immense. Les témoins oculaires furent d'abord saisis d'une crainte religieuse fort naturelle en pareil cas; mais ils ne tardèrent pas à s'élever à un sentiment plus noble, celui d'une grande reconnaissance envers Dieu (*magnificabant Deum*), excité par les magnifiques espérances qu'un prodige aussi éclatant avait fait naître dans leur cœur. *Propheta* (un prophète, car il n'y a pas d'article dans le texte grec) *magnus surrexit in nobis*, se disaient-ils. En effet dans l'antiquité sacrée des Juifs, les prophètes seuls, et même uniquement les plus grands d'entre eux (Cfr. III Reg. xvii, 47-24; IV Reg. iv, 41-27), avaient reçu de Dieu le pouvoir de ressusciter les morts. — La foule ajoutait encore : *Deus visitavit* (scil. « amabiliter »; comp. I, 68 et l'explication) *plebem suam*. — La conjonction *quia* est employée deux fois d'une manière récitative, comme disent les grammairiens, à la façon du *כי* hébreu.

47. — De Naïm et de ses alentours le bruit

du miracle (*hic sermo* : hébraïsme, *דבר*), franchissant la Samarie, gagna bientôt toute la province de Judée (*universam* est emphatique; de même *omnem* un peu loin) : il se répandit ensuite dans tous les pays circonvoisins, tels que l'Idumée, la Décapole, la Phénicie, spécialement la Pérée où était emprisonné S. Jean. Cfr. - 7. 48. — M. Zeller, *Apostelgesch.*, p. 477, raille agréablement les rationalistes, qui osent soutenir que les morts rendus à la vie par Jésus et ses apôtres étaient simplement plongés dans un sommeil léthargique. « Pour admettre cette explication, dit-il, il faut trouver croyable que, durant la courte période de l'histoire évangélique et apostolique, on a vu se renouveler à cinq reprises consécutives, c'est-à-dire trois fois dans les Évangiles et deux fois dans les Actes, cette circonstance identique, ce même remarquable hasard d'une léthargie qui, restée inaperçue de toutes les personnes qui s'étaient occupées du mort, cède à la première parole de l'envoyé divin et donne lieu de penser à une résurrection véritable ».

13. Jésus, S. Jean-Baptiste et la génération présente. vii, 48-35. — Parall. Matth. xi, 1-49.

S. Luc et S. Matthieu se rencontrent de nouveau pour cet épisode; mais ils ne le placent pas tout à fait à la même époque. On préfère généralement l'ordre adopté par notre évangéliste. Voyez l'Harmonie placée à la suite de l'Introduction générale. S. Luc a en outre le mérite d'être le plus complet. Dans son récit nous distinguerons 1^o l'ambassade du Précurseur, 2^o le discours qu'y rattacha Notre-Seigneur Jésus-Christ.

1^o L'ambassade du Précurseur. vii, 18-23.

48. — *Nuntiaverunt Joanni discipuli ejus* est un trait propre au troisième Évangile. Quand ses disciples lui apportèrent la nouvelle des miracles et de la réputation croissante de Jésus (*de omnibus his* : voyez dans

19. Et convocavit duos de discipulis suis Joannes, et misit ad Jesum, dicens : Tu es qui venturus es, an alium expectamus?

Matth. 11, 2.

20. Cum autem venissent ad eum viri, dixerunt : Joannes Baptista misit nos ad te, dicens : Tu es qui venturus es, an alium expectamus?

21. (In ipsa autem hora multos curavit a languoribus, et plagis, et

19. Et Jean appela deux de ses disciples et les envoya vers Jésus, disant : Etes-vous celui qui doit venir, ou en attendons-nous un autre?

20. Etant donc venus à lui ces hommes lui dirent : Jean-Baptiste nous a envoyés vers vous pour demander : Est-ce vous qui devez venir ou en attendons-nous un autre?

21. (A cette heure même Jésus guérit beaucoup de gens qui avaient

S. Matthieu une expression plus caractéristique), Jean-Baptiste était prisonnier du tétrarque Antipas, dans les cachots de Machéronte. Cfr. III, 19 et 20. Comme le fait observer M. Planus à la suite du V. Bède, de Théophylacte, de Fr. Luc, etc., on voit percer à travers cette ligne de S. Luc les préjugés et l'antipathie que les disciples de Jean-Baptiste nourrissaient à l'égard Notre-Seigneur. « La brièveté, le laconisme de ce verset ne laissent aucun doute sur les dispositions d'esprit et de cœur de ces amis trop jaloux de la gloire de leur maître. Evidemment, il y a dans leur empressement... une arrière-pensée contre Jésus ». S. Jean-Baptiste, Etude sur le Précurseur, p. 249.

19. — *Convocavit duos de discipulis...* Le grec δύο τινάς n'équivait pas à notre locution « environ deux... », car nulle part il n'est d'usage d'employer une formule approximative lorsqu'il s'agit d'un chiffre si réduit. S. Luc s'est servi de τινάς à la façon des meilleurs classiques pour montrer qu'il n'avait aucun détail à fournir sur la personne des messagers. Donc, « deux disciples quelconques ». Cfr. Act. xxiii, 23. — *Misit ad Jesum...* Sur les fausses interprétations qu'on a données, spécialement dans les temps modernes, de l'ambassade et de la question du Précurseur, voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p. 218 et s. La vérité est que la conduite actuelle de S. Jean n'eût pour mobile ni un accès d'impatience qu'aurait excité dans l'âme du prisonnier de Machéronte la lenteur de Jésus à établir son royaume, ni un doute proprement dit sur le caractère messianique du Sauveur. Pour quiconque étudie à fond le S. Jean des Evangiles, ces deux choses sont psychologiquement impossibles : elles sont bien plus impossibles encore au point de vue du rôle divin de Jean-Baptiste. Ainsi donc, par son message, « non suae sed discipulorum utilitati Joannes consuluit », S. Hilaire, Can. ix in Matth. Il voit que, dans les dispositions où ils se trouvent, ses disciples ne seront complète-

ment convaincus que par Jésus lui-même : c'est pour cela qu'ils les adresse à Jésus — *Qui venturus es*. D'après le grec, « viens » au présent, dénomination du Messie chez les Juifs. Suivant une opinion très ancienne et assez étrange, qu'on est surpris de voir adopter par S. Jérôme et par S. Grégoire-le-Grand, le Précurseur, en tenant ce langage à son Maître, se serait proposé de lui demander s'il fallait annoncer sa venue prochaine aux patriarches retenus dans les limbes, car Jean prévoyait qu'Hérode le ferait bientôt mourir. « Manda mihi utrum te et inferis debeam nuntiare, qui nuntiavi superis. An non conveniat Filio Dei ut gustet mortem, et alium ad haec sacramenta missurus es? » S. Jérôme, in cap. xi Matth. Cfr. S. Greg. Hom. vi in Evangel., et Hom. i in Ezech. « Omnino reprobanda est talis opinio, écrivait S. Cyrille, Cat. græc. Patr.; nusquam enim reperimus sacram Scripturam disserere quod infernalibus prænuntiaverit Baptista Joannes Salvatoris adventum ».

20. — S. Luc nous montre, et ce trait est encore spécial à sa narration, les disciples de S. Jean s'acquittant de leur mission avec fidélité.

21. — A la question de son Précurseur Jésus répondit de deux manières : en actes, v. 24, et en paroles, vv. 22 et 23. — La réponse des faits (ἐργοῖς χαρίζεται τὴν ἀποκρισιν, S. Basil. Seleuc.), qui vient au premier rang, n'est mentionnée en termes exprès que dans notre Evangile ; mais S. Matthieu la suppose implicitement (xi, 4). — *In ipsa hora*. Au moment où les délégués se présentèrent, Jésus était donc en plein exercice de sa puissance miraculeuse : coïncidence assurément toute providentielle. Sous leurs yeux, il continua d'opérer de nombreux prodiges de guérison (*multos, multis*) que l'évangéliste a groupés sous quatre chefs : la cure des maladies de langueur (*languoribus, νόσων*), celle des souffrances aiguës (*plagis, μαστιγῶν*), l'expulsion des démons (*spiritibus malis*), la vue rendue

des maladies, des plaies, des esprits mauvais, et il rendit la vue à plusieurs aveugles).

22. Et il leur répondit : Allez annoncer à Jean ce que vous avez entendu et vu, que les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés;

23. Et bienheureux est celui qui ne sera pas scandalisé de moi.

24. Et lorsque les envoyés de Jean furent partis, il commença à parler de Jean à la foule : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité par le vent?

25. Qu'êtes-vous allés voir? Un homme vêtu avec mollesse? Ceux qui portent des vêtements précieux et vivent dans les délices sont dans les maisons des rois.

spiritibus malis, et cæcis multis donavit visum).

22. Et respondens, dixit illis : Euntes renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis : Quia cæci vident, claudi ambulantes, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur.

Isai. 35, 5.

23. Et beatus est quicumque non fuerit scandalizatus in me.

24. Et cum discessissent nuntii Joannis, cœpit de Joanne dicere ad turbas : Quid existis in desertum videre? arundinem vento agitatam?

25. Sed quid existis videre? hominem mollioribus vestimentis indutum? ecce qui in veste pretiosa sunt et deliciis, in domibus regum sunt.

aux aveugles. — Les exégètes modernes font à bon droit remarquer contre les rationalistes que S. Luc, l'évangéliste médecin, établit aussi bien que les autres biographes du Sauveur une distinction entre les possessions et les maladies ordinaires. — *Donavit*. Le verbe *χαρίζομαι*, qui revient trois fois dans ce chapitre, n'est employé en aucun autre endroit des Évangiles.

22 et 23. — C'est la réponse proprement dite : réponse brève, mais décisive. Elle est identiquement la même dans les deux Évangiles (voyez Matth. xi, 5, 6 et le commentaire). Comme le fait remarquer un exégète, sa force démonstrative ne ressort pas seulement des miracles opérés par Notre-Seigneur, mais plus encore du rapport étroit qui existait entre eux et le portrait du Messie tracé par les prophètes (Cfr. Is. xxxv, 4 et 5; Li, 4 et s.). Jésus semblait dire aux messagers de S. Jean : Voyez vous-mêmes. La prophétie, sous vos propres yeux, s'est transformée en histoire, en réalité. Celui que vous cherchez est donc devant vous. Mes œuvres ont occasionné votre question : pour vous répondre, je n'ai qu'à vous renvoyer à mes œuvres, car leur langage est manifeste.

2° Discours à propos de l'ambassade. vii, 24-35.

Voyez l'explication détaillée dans l'Évangile selon S. Matthieu, p. 220 et ss., car le plus souvent il existe entre les deux récits parallèles une ressemblance qui va jusqu'aux plus

petites expressions. Néanmoins S. Luc a ses particularités tout aussi bien que S. Matthieu : elles seront fidèlement notées.

a. *Hommage public rendu au Précurseur.* §§. 24-28.

L'histoire de S. Jean-Baptiste est admirablement concentrée dans ces quelques paroles d'apologie, qui plaisent par leur ton vif, animé, rythmé.

24. — *Cum discessissent nuntii...* ἀπελθόντων a quelque chose de plus précis que le πορευόμενον de S. Matthieu. — *Quid existis... videre?* Jésus rappelle à ses auditeurs l'enthousiasme qui avait autrefois poussé toutes les classes de la nation juive vers le désert de Juda. Qu'allait-on contempler (θεάσασθαι) dans ces lieux sauvages? Était-ce un roseau mobile, c'est-à-dire un homme sans fermeté de caractère, qui affirmait un jour la mission divine de Jésus et la mettait en doute le lendemain, comme semblait le démontrer son ambassade? Un roseau, cette colonne de bronze qui résistait aux prêtres, aux Pharisiens et au tétrarque! Un roseau, ce noble cèdre que l'orage de la persécution n'avait pas déraciné! (S. Cyrille) Aussi Notre-Seigneur laisse-t-il sans réponse cette première interrogation.

25. — *Sed quid existis videre?* Répétition emphatique, d'un bel effet; de même au §. 26. Ce n'est plus le solennel θεάσασθαι qui est maintenant employé, mais le simple ἰδέν. — *Ecce qui in veste...* La description du luxe

26. Sed quid existis videre? prophetam? Utique dico vobis, et plus quam prophetam.

27. Hic est, de quo scriptum est: Ecce mitto angelum meum ante faciem tuam, qui præparabit viam tuam ante te.

Mat. 3, 1; Matth. 11, 10; Marc. 1, 2.

28. Dico enim vobis : Major inter natos mulierum propheta Joanne Baptista nemo est : qui autem minor est in regno Dei, major est illo.

26. Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète.

27. C'est celui dont il est écrit : Voilà que j'envoie mon ange devant ta face, il préparera ta voie devant toi.

28. Car je vous le dis : Personne, parmi ceux qui sont nés des femmes, n'est plus grand prophète que Jean-Baptiste ; mais le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui.

effréné des cours orientales est plus complète, plus brillante, dans S. Luc que dans S. Matthieu. D'après celui-ci, Jésus se borne à dire : « Qui mollibus vestiuntur » ; notre évangéliste mentionne en termes exprès et les vêtements précieux (ἐνδοξά, littéral. « illustri »), et les délices corruptrices (τρυφῇ) de la cour royale.

26. — *Prophetam*. Si Jean-Baptiste n'est ni un roseau flexible, ni un courtisan voluptueux : serait-il bien un prophète, comme le répétait alors la voix publique ? Cfr. Matth. xxi, 26. A cette troisième question, Notre-Seigneur répond d'abord d'une manière affirmative ; puis il surenchérit encore, en disant sans hésiter que le fils de Zacharie était *plus quam propheta*. « Major propheta, quia finis prophetarum ». S. Ambroise.

27. — Plus qu'un prophète, dit mieux encore le Sauveur Jésus, parce qu'il est mon Précurseur prédit par les SS. Livres, l'ange, c'est-à-dire l'envoyé glorieux qu'annonçait Malachie, iii, 4.

28. — Jésus réitère solennellement (*dico enim vobis*) son assertion relative à S. Jean : c'est un prophète, plus qu'un prophète. Les temps anciens avaient vu de bien grands prophètes, les Samuel, les Elie, les Elisée, les Isaïe, les Jérémie, les Ezéchiel, et tant d'autres ; mais aucun de ces hommes inspirés n'était à la hauteur de Jean-Baptiste, le Précurseur du Messie. — Dans le premier Evangile, xi, 44, la pensée est exprimée en termes plus généraux, car S. Jean est mis non-seulement au-dessus des prophètes, mais de tous les « fils de la femme » sans exception. Toutefois, il est possible que le mot *propheta* soit apocryphe dans notre verset ; il est omis en effet par plusieurs des témoins les plus autorisés (les manuscrits B, K, L, M, etc., les versions syr., copte, éthiop. etc.). — *Qui autem minor est...* Sur ce passage difficile, voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 222

et s. Après avoir élevé S. Jean plus haut que tous les hommes qui avaient vécu jusqu'alors, Jésus fait maintenant une restriction, sous la forme d'une antithèse frappante. Mon précurseur, avait-il dit, est, en vertu de son titre même, le premier personnage de l'Ancien Testament ; et pourtant il est inférieur en dignité au plus petit des membres de mon Eglise (*in regno Dei*). Notre-Seigneur, dans cette conclusion si consolante pour les chrétiens, laisse complètement de côté la sainteté personnelle : c'est sur les privilèges et la dignité de deux sphères distinctes qu'il raisonne. Il y a la sphère de l'ancienne Alliance, à laquelle appartenait S. Jean ; il y a la sphère de la nouvelle Alliance ou du royaume de Dieu. Or, cette seconde sphère étant placée beaucoup au-dessus de la première, le moins élevé des objets qu'elle renferme domine évidemment encore le plus élevé de ceux qui sont contenus dans l'autre. « Quoique nous puissions être dépassés en mérites par quelques-uns des hommes qui vivaient sous la Loi et que Jean représente, actuellement, après la Passion, la Résurrection, l'Ascension et la Pentecôte, nous possédons de plus grandes bénédictions en Jésus-Christ, étant devenus, grâce à lui, participants à la nature divine. » S. Cyrille.

b. *Accueil divers fait à Jean-Baptiste par ses contemporains.* §§. 29 et 30.

Si S. Luc a passé sous silence plusieurs réflexions importantes rattachées par Notre-Seigneur à la pensée qui précède (Cfr. Matth. xi, 42-45), en revanche il est seul à mentionner ici l'accueil de différente nature qui fut fait au Précurseur par la société juive. Toutefois les exégètes discutent sur l'origine première de ces deux versets. Plusieurs d'entre eux, tels que Bengel, Lachmann, Bornemann, Stier, Alford, ne croient pas qu'ils fassent partie du discours de Jésus : ils les

29. Et tout le peuple et les publicains, en l'écoulant, ont justifié Dieu, ayant été baptisés du baptême de Jean.

30. Mais les Pharisiens et les docteurs de la loi ont méprisé le dessein de Dieu sur eux, n'ayant pas été baptisés par lui.

31. Le Seigneur dit encore : A

29. Et omnis populus audiens, et publicani, justificaverunt Deum, baptizati baptismo Joannis.

30. Pharisei autem et legis periti consilium Dei spreverunt in semetipsos, non baptizati ab eo.

31. Ait autem Dominus : Cui ergo

regardent comme une appréciation personnelle de l'évangéliste, intercalée à la manière d'une parenthèse au milieu des paroles du Sauveur. Ils trouvent la justification de leur sentiment soit dans la formule « Ait autem Dominus » (v. 31), qui semble renouer le fil interrompu du discours, soit dans le ton modifié, disent-ils, du récit, le langage indirect prenant tout à coup la place du langage direct. Mais nous leur montrerons plus bas que les mots « Ait autem Dominus » sont selon toute vraisemblance un glossème. Quant au changement de ton, il est en réalité bien peu sensible ; on pourrait d'ailleurs l'expliquer en disant que S. Luc condense, comme il le fait parfois, les expressions du Sauveur. Aussi n'hésitons-nous pas à voir dans ces versets, avec la plupart des interprètes anciens et modernes, la continuation du discours de Jésus. En tout cas, les résultats très divers que produisirent sur le peuple et sur les hiérarques juifs la prédication et le ministère de S. Jean-Baptiste y sont nettement et fortement décrit.

29. — 1^o Conduite du simple peuple à l'égard de Jean-Baptiste. Ce fut une conduite dictée par la foi : en entendant la voix du Précurseur (*audiens*), la foule, et jusqu'aux publicains que nous avons vus en effet accourir à sa prédication, III, 12, crurent entendre la voix de Dieu lui-même, et ils agirent en conséquence (*baptizati baptismo Joannis*), embrassant avec zèle le moyen extérieur qui leur était offert pour arriver plus aisément à la vraie conversion. Et, par là, *justificaverunt Deum*, c'est-à-dire qu'ils « rendirent gloire au Seigneur, profitèrent des offres de sa miséricorde, approuvèrent sa conduite et entrèrent dans les desseins de sa miséricorde ». D. Calmet, h. l. Sur ce sens spécial de *δικαιωσθαι*, voyez Bretschneider, Lex. man. La multitude déclara donc, d'une manière toute pratique, par sa façon d'agir à l'égard de S. Jean, que Dieu avait bien fait d'envoyer au monde un si saint homme.

30. — 2^o Conduite des Pharisiens et des Docteurs. Tout, dans ce verset, contraste avec ce que nous lisions au précédent. Les Pharisiens et les Docteurs de la Loi (*legis pe-*

riti, *νομικοί*, appelés ailleurs *νομοδιδασκοί*, v. 47, etc.), c'est-à-dire les prétendus saints et les savants de la société juive, sont opposés au peuple et aux publicains, qui représentent les ignorants et les pécheurs. Tandis que ceux-ci avaient reçu le baptême de S. Jean, et proclamé par là-même l'excellence et facilité la réalisation du plan divin, ceux-là, en rejetant le Précurseur et son baptême, avaient fait échouer complètement, du moins pour ce qui concernait leurs propres personnes, les desseins miséricordieux du ciel. Le *consilium Dei* (*βουλή τοῦ Θεοῦ*) dont parle ici Notre-Seigneur était le désir nourri par Dieu que chacun se préparât de toutes ses forces, spécialement au moyen du baptême de S. Jean, à la prochaine venue du Messie. — *Spreverunt* ne rend pas toute la force du verbe grec *ῥέτησαν*, qui signifie proprement : anéantir, annuler. — *In semetipsos*, que plusieurs interprètes rattachent à « spreverunt » (scil. « in proprium damnum ») nous paraît s'unir plus commodément à « consilium Dei » : le dessein du ciel relativement à eux. En effet, les décret divins demeurent, et personne ne saurait vraiment les rendre vains d'une manière absolue. Ce n'est que par rapport à soi que chacun peut les anéantir.

e. Quel cas les Juifs contemporains ont fait de Jean et de Jésus. §§. 31-35.

Après avoir ainsi indiqué le résultat général du ministère de S. Jean, Notre-Seigneur, passant à une application encore plus directe et se mettant lui-même en scène, dépeint en termes saisissants la manière dont son Précurseur et Lui furent appréciés par la génération contemporaine, c'est-à-dire par leurs ennemis communs du parti pharisaïque.

31. — *Ait autem Dominus*. Ces mots, qu'omettent la plupart des anciens témoins, sont justement retranchés du texte par les meilleurs critiques. On admet communément qu'ils proviennent de quelque évangéliste où ils inauguraient une leçon sacrée, à la façon de la formule encore existante « in illo tempore dixit Jesus... » — *Cui ergo similes dicam... et cui similes sunt?* Cette répétition emphatique est spéciale à S. Luc. On a très pe-

similes dicam homines generationis hujus? et cui similes sunt?

Matth. 11, 16.

32. Similes sunt pueris sedentibus in foro, et loquentibus ad invicem, et dicentibus : Cantavimus vobis tibiis, et non saltastis; lamentavimus, et non plorastis.

33. Venit enim Joannes Baptista, neque manducans panem, neque bibens vinum, et dicitis : Dæmonium habet.

Matth. 3, 4 et 11, 18; Marc. 1, 6.

34. Venit Filius hominis manducans et bibens, et dicitis : Ecce homo devorator, et bibens vinum, amicus publicanorum, et peccatorum.

qui donc comparerai-je les hommes de cette génération? à qui sont-ils semblables?

32. Ils sont semblables à des enfants assis sur la place publique, se parlant l'un à l'autre et disant : Nous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé; nous avons chanté des lamentations et vous n'avez pas pleuré.

33. En effet Jean-Baptiste est venu, ne mangeant point de pain et ne buvant point de vin, et vous dites : Il est possédé du démon.

34. Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et vous dites : Voilà un homme qui mange beaucoup et boit du vin, un ami des publicains et des pécheurs.

justement observé qu'elle donne quelque chose de poignant à la question du Sauveur. Jésus semble chercher à quoi il pourra bien comparer une conduite aussi insensée, aussi triste que celle dont il est le témoin. Il trouve une image qui exprime délicatement sa pensée, et il la signale comme une réponse parfaite à la double question qu'il venait de poser.

32. — *Similes sunt pueris...* Voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p. 225 et s. Les deux rédactions diffèrent à peine l'une de l'autre. S. Luc emploie cependant ἀλλήλους (*ad invicem*) au lieu de τοῖς ἐταίροις αὐτῶν (ou ἐτέροις), οὐκ ἐκλάσσετε (*non plorastis*) au lieu de οὐκ ἐκόψασθε (« non planxistis »). — Il s'agit donc de deux groupes d'enfants réunis sur la place publique à l'heure de la récréation. Avec l'esprit d'imitation qui caractérise cet âge, ils essaient de mimer dans leurs jeux d'abord une scène de mariage, puis des funérailles. Du moins c'est ce que voudrait le premier groupe, qui s'est mis alternativement à chanter des airs gais et des airs lugubres : mais le second groupe, auquel on offrait ainsi le choix entre les jeux tristes ou joyeux, a refusé obstinément son concours, ce qui lui attire les reproches des autres enfants. Cfr. Vorsius, de Adag. N. T., c. xi. Avec quelle dignité Notre-Seigneur expose, et avec quelle grâce il relève ces détails empruntés à ce que la vie humaine a de plus familier ! L'Orient moderne en offre d'ailleurs chaque jour la réalisation. « Sur les places publiques du Levant, vous pourriez souvent voir quelque enfant jouant de la flûte, tandis que ses petits

camarades dansent à ses côtés. Souvent aussi nous avons vu passer des convois funèbres où plusieurs personnes poussaient des cris lamentables, tandis que d'autres leur répondaient en mesure sur le même ton ». Prof. Jacobus, Notes on the Gospels, t. II, p. 484.

33 et 34. — *Venit enim...* « Aperuit sanctus Lucas, écrit S. Ambroise sur ce passage, specialibus additis quod quasi generalibus sanctus Matthæus subobscurum reliquerat ». Les mots *panem* et *vinum* comptent en première ligne parmi ces heureuses additions : ils rectifient ce que la rédaction de S. Matthieu, « neque manducans neque bibens », paraissait avoir d'exagéré et d'inexact. — Jésus applique maintenant sa comparaison, en prouvant par des faits incontestables que la génération juive contemporaine ressemblait au premier groupe des enfants mentionnés plus haut (voir dans l'Evang. selon S. Matth., p. 226, la manière dont on justifie cette application). C'est en vain que la Sagesse divine a recouru à tous les moyens (πολυμερῶς καὶ πολυτρόπως, Hebr. 1, 4. Cfr. Eph. iii, 10 : ἡ πολυποικίλος σοφία τοῦ Θεοῦ) pour convertir ces Juifs endurcis, essayant de les gagner tantôt par la prédication sévère et la vie mortifiée du Précurseur, tantôt par les doux appels et les exemples plus accessibles de Jésus. Ces âmes rebelles à la grâce n'ont jamais été satisfaites. Jean-Baptiste leur a paru trop austère, et Jésus trop semblable aux autres hommes. Elles se sont plaintes du premier parce qu'il n'a pas voulu mêler sa voix à leurs joyeuses mélodies, du second parce

35. Mais la sagesse a été justifiée par tous ses enfants.

36. Or un Pharisien le pria de manger avec lui. Et étant entré

35. Et justificata est sapientia ab omnibus filiis suis.

36. Rogabat autem illum quidam de pharisæis ut manducaret cum

qu'il a refusé de prendre comme elles un ton lamentable et lugubre. Après tout, c'est à elles seules qu'elles devront s'en prendre lorsque viendront les châtements divins, puisqu'elles ont rejeté successivement, sous les plus futiles prétextes, les divers ambassadeurs de Jéhova.

35. — Et (pour « et tamen ») *justificata est*... Cependant, Jésus est heureux de l'ajouter, tous les yeux ne s'étaient pas fermés à la lumière, ni tous les cœurs à la grâce. Les « fils de la sagesse » (hébraïsme pour désigner ceux d'entre les Juifs qui s'étaient convertis à la voix du Précurseur ou du divin Maître) avaient reconnu leur mère soit sous les traits austères de Jean-Baptiste, soit sous l'extérieur si suave de Jésus, et ils l'avaient honorée de leur mieux par leurs actes, la vengeant ainsi des accusations que lançait contre elle un monde réprouvé. — *Omnibus* est une particularité de S. Luc. Le manuscrit Sinaitique, au lieu de *ἐκόντων*, a la variante *ἐργων*, qui est une correction manifeste destinée à éclaircir, mais d'une manière peu heureuse, ce passage légèrement obscur.

14. Simon le Pharisien et la pécheresse. VII, 36-50.

Ravissant tableau, qui a sa place d'honneur dans la riche galerie du peintre S. Luc; curieux admirable, qui mériterait d'être racontée par le « medicus carissimus »; charmant épisode, où abondent les vérités psychologiques, et qui, à ce titre, devait attirer l'attention spéciale du plus « psychologue » des évangélistes (Il a inspiré de belles pages au P. Dalgairns, *Devotion to the Heart of Jesus*, p. 437-440, et au P. Lacordaire, *Sainte Marie-Madeleine*, chap. III). Nous disons spéciale, parce que nous croyons fermement, avec la plupart des commentateurs, que S. Luc raconte seul ce trait délicieux de la vie du Sauveur. Pourtant, quelques anciens et plusieurs modernes (Hug, Ewald, Bleek, etc.), s'appuyant sur des analogies extérieures, ont essayé de le confondre avec ce qu'on nomme l'onction de Béthanie (Cfr. Matth. xxvi, 6-13; Marc. xiv, 3-9; Joan. xii, 1-11). De part et d'autre, disent-ils, l'hôte s'appelle Simon; en outre, durant les deux repas, une femme vient pieusement parfumer les pieds de Jésus et les essuyer avec ses cheveux; enfin, chaque fois, quelqu'un des assistants se scandalise à la vue de cet hommage extraordinaire. Trois objections aux-

quelles il est aisé de répondre. 1^o Les deux amphytrions portent, il est vrai, le nom de Simon; mais ce nom était alors très commun en Palestine, de sorte qu'il serait déraisonnable d'attacher de l'importance à sa réapparition. Il désigne, dans les écrits du Nouveau Testament, neuf personnages distincts, jusqu'à vingt dans ceux de l'historien Josèphe. Du reste, des épithètes soigneusement notées par les narrateurs prouvent qu'il est bien question de deux individus distincts: ici nous avons Simon le Pharisien, là au contraire Simon le Lépreux (Matth. xxvi, 6). 2^o Pourquoi un fait qui est en parfaite conformité avec les usages anciens et modernes de l'Orient ne se serait-il pas renouvelé deux fois à l'égard de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans des circonstances différentes? L'hommage qu'un profond sentiment de foi et de charité avait inspiré à une pieuse femme pouvait très bien se reproduire sous l'impulsion d'un sentiment identique. Or les circonstances sont réellement différentes. Ici nous sommes en Galilée, dans la première période du ministère public de Jésus; là c'est la dernière semaine de sa vie, et la scène se passe en Judée, près de Jérusalem. Ici l'héroïne de l'épisode se présente le cœur brisé par le repentir; là elle vient poussée par la reconnaissance. 3^o Si, à deux reprises, la conduite des saintes amies de Jésus est critiquée, ce n'est pas de la même manière: la plainte de l'avaré Judas est loin de ressembler à celle du Pharisien Simon. Et puis, quelles nombreuses divergences dans le fond et la forme des récits, dans la leçon qui s'en dégage, etc. ! Aussi est-on surpris de voir des hommes de talent (par exemple, Hengstenberg) faire, de nos jours encore, de prodigieuses dépenses d'esprit et d'arguments en faveur d'une thèse aussi peu soutenable que celle de l'identité des deux onctions. Cfr. Deyling, *Observationes sacr.*, t. III, p. 294.

36. — *Rogabat autem illum*. Ni le temps, ni le lieu ne sont marqués, et il n'est pas possible de les déterminer avec certitude. On peut dire toutefois, pour ce qui concerne le premier point, que le repas chez Simon dut suivre d'assez près le grand miracle de Naïm et le message de S. Jean-Baptiste. C'est du moins ce qui ressort de l'ensemble du récit. Quant au second, les exégètes ont nommé tour à tour Béthanie, Jérusalem, Magdala, Naïm et Capharnaüm. L'article ajouté dans le texte grec au mot *πάλαι* (v. 37) est favo-

illo. Et ingressus domum pharisæi discubuit.

37. Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quod accubisset in domo pharisæi, attulit alabastrum unguenti :

Matth. 26, 7; Marc. 14, 3; Joan. 12, 3.

nable à cette dernière cité. — *Ut manducaret cum illo*. Cette invitation paraît d'abord surprenante, car les Pharisiens, S. Luc nous l'a suffisamment démontré, étaient déjà en lutte ouverte avec Notre-Seigneur. Cfr. v. 30. Cependant Jésus n'avait pas encore complètement rompu avec eux, et l'on ne voit point pourquoi il n'y aurait pas eu, même dans leurs rangs, quelques particuliers bien disposés en sa faveur. Du reste, la suite des faits nous prouvera que la réception de Simon fut pleine de réserve et de froideur. On dirait que cet homme était hésitant au sujet de Jésus, et qu'il l'invitait précisément pour avoir l'occasion de l'observer de près. — *Ingressus domum...* Le divin Maître accepta de dîner chez Simon le Pharisien comme il avait accepté de dîner chez le publicain Lévi. Il ne recherchait pas ces sortes de fête, mais il ne les évitait pas non plus, car il y accomplissait tout aussi bien qu'ailleurs l'œuvre de son Père céleste. — Pour la suite de la narration, le lecteur doit se souvenir que le festin avait lieu à l'orientale. La posture des convives, exprimée par le verbe *discubuit*, « tenait le milieu entre se coucher tout à fait et s'asseoir : les jambes et la partie inférieure du corps étaient étendues de toute leur longueur sur un sofa, pendant que la partie supérieure du corps était légèrement élevée et supportée sur le coude gauche, qui reposait sur un oreiller ; le bras droit et la main droite étaient ainsi laissés libres pour qu'ils pussent s'étendre et prendre de la nourriture ». A Rich; Dictionn. des antiq. rom. et grecq., trad. franç., p. 6. La table, vers laquelle se trouvait tournée la tête des convives, était au centre de l'hémicycle formé par les divans : chacun avait par conséquent les pieds en dehors (« retro », v. 38), du côté de l'espace réservé aux serviteurs.

37. — *Et ecce mulier*. La particule « ecce » marque très bien le caractère imprévu, inopiné, de l'apparition. — *Quæ erat... peccatrix*. On ne devine que trop le genre de fautes désigné délicatement par cet euphémisme. C'est en vain que divers auteurs ont essayé de réduire la culpabilité à une vie simplement mondaine : ils ont contre eux la « constans omnium veterum auctorum opinio » (Maldonat), et l'usage analogue du mot pé-

cheresse dans toutes les langues classiques. Cfr. Wetstein, h. l. « Erat » a-t-il le sens du plus-que-parfait, comme on l'a également affirmé afin de pouvoir rejeter les péchés de cette femme dans un passé lointain ? Nous ne le croyons pas. Il nous semble plus conforme à l'esprit de tout l'épisode de dire avec S. Augustin, Serm. xcix : « Accessit ad Dominum immunda, ut rediret munda ; accessit ægra, ut rediret sana ». Simon ne se serait pas autant formalisé de l'accueil charitable qu'elle reçut de Jésus, si elle eût fait oublier son ancienne condition par une longue pénitence. Quel serait d'ailleurs, dans ce cas, le sens de l'absolution que lui donne Jésus ? C'est donc tout récemment qu'elle s'était décidée à changer de vie, et elle venait, en ce moment même, demander son pardon au Sauveur. Peut-être avait-elle été vivement impressionnée par quelqu'une des dernières paroles de Jésus, notamment par le « Venite ad me omnes », Matth. xi, 28 et ss., qui avait terminé le discours précédent. — *Ut cognovit*. Le verbe grec ἐγγινώσκω paraît supposer des informations préalables. La repentie avait cherché Jésus. — *In domo pharisæi, attulit...* Les habitudes si rigides de l'Occident nous font trouver étrange, de prime-abord, une démarche empreinte de tant de liberté. Mais elle s'accorde fort bien avec les usages plus familiers de l'Orient, où les voyageurs modernes nous assurent qu'ils ont vu des traits analogues se reproduire en plus d'une circonstance. Même dans les maisons les plus honorables, il se fait au moment du repas, quand quelque étranger a été invité, un va et vient considérable que personne ne songe à empêcher, parce qu'on le trouve tout ordinaire. Voir dans Trench, Notes on the Parables of our Lord, 11^e édit. p. 299, plusieurs exemples de ce genre, curieux et intéressants. Cfr. T. Robinson, the Evangelists and the Mishna, p. 214 et s. On ne saurait nier pourtant qu'il n'y eut une sainte audace et un noble courage dans l'acte de la pécheresse. « Vidistis mulierem famosam... non invitata irruisse convivio, ubi suus medicus recumbat, et quæsisse pia impudentia sanitatem. irruens quasi importuna convivio, opportuna beneficio ». S. August., l. c. « Quia turpitudinis suæ maculas asperxit, lavanda ad fontem

38. Et se tenant derrière lui, à ses pieds, elle commença par arroser de larmes ses pieds et les essuya avec les cheveux de sa tête, et elle baisait ses pieds et les oignait de parfum.

39. En voyant cela le Pharisien qui l'avait invité dit en lui-même. Si celui-ci était prophète, il saurait assurément qui est et quelle est la femme qui le touche, car elle est pécheresse.

38. Et stans retro secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare pedes ejus, et capillis capitis sui tergebat, et osculabatur pedes ejus, et unguento ungebat.

39. Videns autem pharisæus, qui vocaverat eum, ait intra se dicens : Hic si esset propheta, sciret utique quæ et qualis est mulier quæ tangit eum : quia peccatrix est.

misericiordiæ cucurrit, convivantes non erubuit; nam, quia semetipsam graviter erubescerat intus, nihil esse credidit quod verecundaretur foris ». S. Grégoire-le-Grand, Hom. xxxiii in Evang. — *Alabastrum unguenti*. Voyez Matth. xxvi, 7 et le commentaire.

38. — La description est d'un pittoresque achevé. A peine entrée dans la salle du festin, la pécheresse eut bientôt reconnu la place du Sauveur. La voilà debout (*stans*) à l'extrémité inférieure du divan (*retro*), auprès des pieds sacrés de Jésus, que le narrateur mentionne trois fois de suite, comme pour mieux faire ressortir l'humilité de son héroïne. Sans doute, le dessein de celle-ci avait été de procéder immédiatement à l'onction; mais tout à coup, vaincue par le sentiment de son vif repentir, elle se met à fondre en larmes. « Fudit lacrymas, sanguinem cordis », S. Aug. Toutefois, quel heureux parti elle tirera de cette circonstance même! S'agenouillant, *lacrymis cœpit rigare pedes ejus* (les pieds de Jésus étaient nus, à la façon orientale); puis, *capillis capitis sui tergebat* (imparfait qui marque la répétition de l'acte); puis encore *osculabatur* (le grec *κατεπλεει* signifie littéralement « multum osculabatur »); enfin, elle put accomplir l'onction pieuse qu'elle avait surtout projetée, *unguento ungebat*. Elle ne prononça pas une seule parole; mais quelle éloquence dans toute sa conduite! Ses divers actes n'ont rien que de naturel: tout autre cœur contrit et aimant les eût facilement inventés. D'ailleurs on peut rapprocher de chacun d'eux des traits analogues, empruntés aux coutumes de l'antiquité, qui les rendent plus naturels encore. « Demptis soleis odoribus illinuntur pedes », écrit Quinte-Curce (viii, 9) des monarques indiens. Tite-Live, iii, 7, nous montre, en un temps de grande détresse, les femmes « crinibus templa verrentes », dans l'espoir de calmer ainsi les dieux irrités. Toutes les marques de respect témoignées à Jésus par la pécheresse avaient lieu quelquefois à l'égard

des Rabbins célèbres. Cfr. Wetstein, h. l.

39. — *Videns Pharisæus*. Frappant contraste psychologique. Nous disions plus haut que ce Pharisien semble n'avoir pas eu alors d'opinion bien arrêtée au sujet de Jésus. Sa foi naissante, supposé qu'elle existât, fut soumise en ce moment à une rude épreuve. « Videns » : il avait assisté à la scène précédente avec la plus profonde stupefaction. Sa réflexion (*ait... dicens* est un hébraïsme) prouve qu'il n'avait absolument rien compris à un spectacle dont les anges du ciel avaient été ravis. Il discute le cas en vrai disciple de ces Pharisiens pour lesquels la question du pur et de l'impur, mais d'un pur et d'un impur tout extérieurs, primait toutes les autres. — *Tangit eum* : cette expression technique ne pouvait manquer d'apparaître ici. Après tout, à la demande « Quanto spatio a meretrice recedendum est? » le pieux et docte Rabbi Chasda n'avait-il pas nettement répondu : « Ad quatuor cubitos? » (Cfr. Schoettgen, Hor. hebr. t. I, p. 348) Et voilà que Jésus ne craignait pas de se laisser toucher par une femme de ce genre! Ah! s'écrie S. Augustin, « si voluisset mulier tangere Pharisæum, calcibus eam repulisset, dixissetque illud Prophetæ : Recede a me, noli me tangere, quia mundus sum ». Simon conclut donc que Jésus ne méritait pas le titre glorieux que l'opinion publique se plaisait alors à lui décerner (Cfr. vii, 46). Le raisonnement qui traversa son esprit consista dans le dilemme suivant : Ou bien Jésus ignore le vrai caractère de cette femme (*quæ et qualis* avec emphase), et alors il ne possède pas le don de discerner les esprits qui est habituellement la marque des envoyés de Dieu; ou bien il sait quelle est celle qui le touche, et alors il n'est pas saint, autrement il frémirait à son profane contact. Voyez Trench, l. c. Ce raisonnement avait pour base la croyance, appuyée sur divers faits bibliques (Cfr. Is. xi, 3, 4; III Reg. xiv, 6; IV Reg. i, 3; v, 26; etc.) et à peu près générale chez les Juifs contemporains de

40. Et respondens Jesus, dixit ad illum : Simon, habeo tibi aliquid dicere. At ille ait : Magister, dic.

41. Duo debitores erant cuidam foeneratori : unus debebat denarios quingentos, et alius quinquaginta.

42. Non habentibus illis unde redderent, donavit utrisque. Quis ergo eum plus diligit ?

43. Respondens Simon dixit : *Æstimo quia is cui plus donavit. At ille dixit ei : Recte judicasti.*

40. Et Jésus prenant la parole lui dit : Simon, j'ai quelque chose à te dire. Et il répondit : Maître, dites.

41. Un créancier avait deux débiteurs ; l'un lui devait cinq cents deniers et l'autre cinquante.

42. Comme ils n'avaient pas de quoi payer leur dette, il la remit à tous deux. Lequel donc l'aime davantage ?

43. Simon répondit : Je pense que c'est celui à qui il a remis davantage. Et il lui dit : Tu as bien jugé.

Jésus (Cfr. Joan. 1, 47-49 ; II, 25 ; IV, 29, etc. ; Vitrin, Observat. sacr., t. I, p. 479 et ss.), que tout vrai prophète pouvait lire au fond des cœurs.

40. — *Respondens Jesus.* Jésus a discerné les pensées les plus intimes de son hôte (« *audivit Phariseum cogitantem* », S. Aug. Serm. xcix), et c'est à elles qu'il répond. Il démontrera ainsi au Pharisien sceptique qu'il est capable, comme les plus grands prophètes, de scruter les secrets des âmes. — *Simon...* Quelle suavité dans cette réprimande ! Du reste, la bonté éclatera jusqu'à la fin du récit. Jésus dut parler néanmoins d'un ton grave et pénétrant. — La phrase *ἔχω σοὶ τι εἰπεῖν*, sur laquelle a été calqué le latin *habeo tibi aliquid dicere*, est très grecque et se trouve dans les meilleurs classiques. — *Magister, dic.* Simon ne pouvait pas adresser à Jésus une réponse plus polie. L'appellation de Rabbi (« *magistër* »), qu'il lui adresse sans hésiter, est pleine de respect.

41 et 42. — Ce que Jésus avait à dire à son hôte ; c'était d'abord une suave et charmante parabole, §§. 41 et 42, sous le voile de laquelle il lui intimera délicatement une profonde vérité ; c'était ensuite, §§. 44-47, l'application de cette même vérité en un langage clair et direct. — La parabole des deux débiteurs n'est pas sans analogie avec celle que cite S. Matthieu, XVIII, 23-35 ; mais, outre que cette dernière est beaucoup plus développée, la morale des deux pièces n'est pas du tout la même, et la plupart des détails diffèrent entièrement. — *Duo debitores.* L'expression assez rare *χρεωφειλῆτες* (de *χρεός*, attique pour *χρεός*, « *mutuum*, *aes alienum* », et *φειλέτης*), employée dans le texte primitif, équivaut à *ἀδ χρεός φειλών. Δανειστής* (*foenerator*) n'apparaît qu'en cet endroit du Nouveau Testament : les Latins en avaient fait le mot *Danista*, dont usent parfois leurs auteurs comiques. — *Denarios quingentos, quinquaginta.* Les dettes variaient donc dans la pro-

portion de dix à un. Elles étaient l'une et l'autre peu considérables, car la pièce d'argent que les Romains nommaient denier valant environ 85 centimes de notre monnaie (voyez A. Rich, Diction. des antiquités rom. et grecques, s. v. Denarius), la première revient à 425 francs, la seconde à 42 francs 50. — *Non habentibus...* Les deux débiteurs sont également insolvables. Idée parfaitement juste, car les pécheurs, dont ils sont la figure, ne pourront jamais par eux-mêmes, quoi qu'ils fassent, s'acquitter à l'égard de Dieu. Mais le créancier est d'une miséricorde infinie ; aussi, *donavit* (*ἔχαριστο*) *utrisque*. — Conclusion de cette touchante histoire : *Quis* (τις pour *πότερος* : de même en beaucoup d'autres passages) *ergo eum plus diligit ?* ou mieux, « *diligit* », comme portent d'anciens manuscrits latins : car le verbe est au futur dans le grec, et ce temps est requis par le sens. De quel côté donc sera le plus grand déploiement de reconnaissance ? — *Ἐπέ,* ajouté dans le texte grec après « *quis ergo* », est omis par les manuscrits B, D, L, et les versions ital., copte, syr., éthiop., de même que par la Vulgate.

43. — Ainsi interpellé, Simon décide le cas que Notre-Seigneur lui proposait. Se doutait-il qu'il était, dans la pensée de l'interrogateur, l'un des débiteurs de la parabole, et qu'on allait tirer de sa réponse un argument contre lui ? On le dirait, aux précautions dont il s'enveloppe : *Æstimo*, *ἐπολαμβάνω*. Pourquoi ce « *je suppose* », alors qu'il était complètement sûr, sinon pour éviter de trop s'engager ? — *Recte judicasti* : « *contra te ipsum* », ajoute un ancien commentateur. En effet, le Pharisien s'était condamné indirectement lui-même comme celui qui n'aimait pas, ou qui aimait bien peu. On a fait observer que Socrate aimait à s'écrier : *ὁρθῶς, πάνυ ὁρθῶς*, quand il avait pris dans les filets de ses raisonnements quelque interlocuteur maladroit.

44. Et se tournant vers la femme, il dit à Simon : Vois-tu cette femme? Je suis entré dans ta maison, et tu n'as pas donné de l'eau à mes pieds; elle, au contraire, a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux.

45. Tu ne m'as pas donné de baiser; elle, au contraire, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé de baiser mes pieds.

46. Tu n'as pas oint ma tête d'huile; elle, au contraire, a oint mes pieds de parfum.

47. C'est pourquoi je te le dis : Beaucoup de péchés lui sont remis

44. Et conversus ad mulierem, dixit Simoni : Vides hanc mulierem? Intravi in domum tuam, aquam pedibus meis non dedisti; hæc autem lacrymis rigavit pedes meos, et capillis suis tersit.

45. Osculum mihi non dedisti; hæc autem ex quo intravit, non cessavit osculari pedes meos.

46. Oleo caput meum non unxisti; hæc autem unguento unxit pedes meos.

47. Propter quod dico tibi : Remittuntur ei peccata multa, quo-

44. — Jésus passe à l'application de la parabole. — *Conversus ad mulierem* est pittoresque. La pécheresse était toujours « retro secus pedes ejus » (v. 38), et le Sauveur ne l'avait pas encore regardée : il se tourne maintenant vers elle; puis il commence par une parole expressive. (*vides hanc...?* βλέπεις; au lieu du simple ὁρᾷς), et poursuit par un contraste frappant, établi entre la conduite de Simon à son égard et celle de l'humble femme. — Premier trait : *Aquam pedibus meis...* L'amphytrion (*in domum tuam* est emphatique; σου εἰς τὴν οἰκίαν, avec le pronom en avant, l'est davantage encore) s'était dispensé envers Jésus de ce premier devoir de l'hospitalité orientale, auquel on attachait une certaine importance dans cette contrée poudreuse où l'on n'a généralement que des sandales pour toute chaussure (comp. Gen. xviii, 4; xix, 4; Jud. xix, 21; I Reg. xxv, 44; II Thess. v, 40). — *Hæc autem lacrymis...* La pécheresse a lavé les pieds de Jésus avec ses larmes, « *aquarum pretiosissimæ* » (Bengel), et elle les a essuyés avec ses cheveux, « les cheveux de sa tête », ajoute ici la Recepta, comme au v. 38. Sur quoi Maldonat écrit très à propos : « Satis erat dicere *capitis*, etiamsi non addidisset *capitis sui*; sed addidit ut orationi emphasis adhiberet, et caput pedibus opponeret ».

45. — Second trait : *Osculum mihi non dedisti*. Telle a toujours été, même entre hommes, la salutation accoutumée de l'Orient. Voyez Smith, Diction. of the Bible, au mot Kiss. Ce baiser devenait, suivant les circonstances, un signe d'affection ou de respect. Simon l'avait également supprimé à l'égard de Jésus. Mais, par contre, *hæc... non cessavit osculari* (de nouveau un verbe composé dans le grec) *pedes meos*. — La leçon *ex quo intra-*

vit de la Vulgate, bien qu'elle paraisse d'abord, au point de vue de la vérité historique, plus exacte que celle du texte grec, ἀπ' ἧς (scil. ὁρᾷς) εἰσῆλθον, « ex quo intravi », n'est pas soutenable sur le terrain de la critique, presque toutes les autorités étant contre elle. Du reste, rien n'empêche que la pécheresse ne soit entrée chez Simon presque aussitôt après Jésus, de sorte qu'elle s'était trouvée là pour honorer le divin Maître dès qu'il s'était mis à table. On peut aussi regarder l'expression comme légèrement hyperbolique.

45. — Troisième trait : *Oleo caput meum...* Autre pratique ancienne et moderne de l'Orient. Cfr. Ps. xlii, 5; xlii, 7; cxi, 5, etc. Les quelques gouttes d'huile d'olive qu'on avait refusé de répandre sur la tête de Jésus avaient été largement compensées par le parfum précieux qu'une main amie et généreuse venait de verser sur ses pieds. Comme ce rapprochement tout entier est pressant, énergique, bien réussi sous le rapport oratoire! Il n'était pas possible de mieux montrer, dans la réserve calculée de Simon, le manque complet d'affection, et, dans les attentions délicates de l'étrangère, les signes d'une brûlante charité. La répétition incessante et accentuée du pronom *moi* dans le texte original est du plus bel effet.

47. — *Propter quod dico tibi...* Ce verset est célèbre dans l'histoire de l'exégèse, à cause de la controverse ardente qu'il a suscitée entre les catholiques et les protestants. Pour ces derniers, qui prétendent que la foi seule justifie, il contient une parole extrêmement embarrassante, *Remittuntur ei peccata multa* (dans le grec, αἱ πολλὰ, avec un article plein d'emphase) *QUONIAM DILEXIT MULTUM* : aussi ont-ils tout fait pour lui enlever sa signification naturelle; mais en vain, car elle est

niam dilexit multum : cui autem minus dimittitur, minus diligit.

48. Dixit autem ad illam : Remittuntur tibi peccata.

Math. 9, 2.

49. Et cœperunt qui simul accum-

parce qu'elle a aimé beaucoup. Mais celui à qui on remet moins aime moins.

48. Et il dit à cette femme : Vos péchés vous sont remis.

49. Et ceux qui étaient à table

de la plus grande clarté. Jésus ne pouvait dire en termes plus obviés que la pécheresse avait mérité son pardon par la perfection de son amour. Comp. Bellarmin, de Pœnit. lib. I, c. 49. Du reste la même doctrine est exprimée ailleurs tout aussi nettement. Cfr. 1 Petr. iv, 8. Aujourd'hui la discussion s'est notablement calmée, et plusieurs commentateurs protestants interprètent ce passage tout à fait comme nous. Voir dans Maldonat, in h. l., la manière dont se l'approprièrent autrefois les deux partis. Il est vrai que la conclusion, « Ses nombreux péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé », cause d'abord une certaine surprise, parce qu'elle n'est pas tout à fait celle que l'on attend. D'après le *ψ*. 42, la manifestation d'une charité plus vive semblerait devoir être la conséquence et non le motif d'un pardon plus intégral. Pour échapper à cette difficulté, on a parfois proposé de regarder *ὅτι* (*quoniam*) comme un synonyme de *διό*, « idcirco, ideo » (voyez D. Calmet, h. l.). Le sens serait alors : Elle a reçu la remise d'une dette considérable, c'est pourquoi elle a témoigné beaucoup d'amour. Mais cette interprétation, qui est peu conciliable avec les lois de la grammaire, a été généralement abandonnée. Au fond la difficulté est plus apparente que réelle, et, comme le dit fort bien M. Schegg, ce sont les exégètes eux-mêmes qui l'ont créée, en supposant d'une façon toute gratuite que Notre-Seigneur voulait suivre ici pas à pas la parabole qu'il avait exposée précédemment, rattacher d'une manière rigoureuse, anxieuse, l'application à l'exemple, tandis qu'il procède, comme toujours, avec l'ampleur et la liberté de l'Orient. Au surplus, il suffit d'un peu de réflexion pour se convaincre que l'enchaînement des pensées est parfait. Jésus vient de décrire les actes touchants qu'une vive charité unie à un repentir profond avait suggérés à l'humble femme agenouillée à ses pieds : n'était-il pas naturel et logique qu'au moment de notifier la rémission des péchés il indiquât quelle en avait été la cause la plus méritoire ? Il l'a fait pour nous consoler et nous instruire. Ainsi donc, l'amour précède le pardon comme un motif qui agit puissamment sur le cœur de Dieu ; d'un autre côté l'amour suit le pardon comme une consé-

quence toute légitime, étant excité dans notre cœur par la contemplation des divines miséricordes. On conçoit par là que les ardeurs de la charité, environnant le péché de toutes parts, finissent par en consumer la malice ; mais on ne voit point de quelle manière les simples rayons de la foi réussiraient à produire cet heureux résultat. — *Cui autem minus...* (Le texte grec a deux fois *ὀλίγον*, « parum », au lieu du comparatif « minus »). Grave « Nota bene » qui retombe en plein sur Simon, quoique Jésus, dans sa bonté, l'ait revêtu d'une forme générale. « Dictum est hoc a Christo propter Phariseum, qui nulla vel pauca se putabat habere peccata... O Phariseæ, parum diligis, quia parum tibi dimitti suspicaris ; non quia parum dimittitur, sed quia parum putas quod dimittitur. » S. August., Serm. xcix. En passant du fait concret à l'axiôme, Notre Seigneur renverse en outre sa pensée, pour lui donner plus de force sous ce nouvel aspect. Mais la vérité exprimée est bien la même, car la phrase : Celui à qui l'on pardonne peu, aime peu, ne diffère pas essentiellement de cette autre phrase : A celui qui aime peu, l'on pardonne peu. On trouve fréquemment dans les Livres sapientiaux de la Bible des interventions analogues, destinées à mieux mettre une idée en relief.

48. — *Dixit autem ad illam.* Pour la première fois depuis le début de cette scène, Jésus adresse directement la parole à la pécheresse. Ce sera pour lui donner l'assurance solennel de son entier pardon. — *Remittuntur tibi peccata.* Sur la forme dorique *ἀπέσσυται* employée dans le texte, voyez *Math. ix, 2, 5*, et le commentaire. Plus haut, *ψ*. 47, Jésus avait ajouté à « peccata » l'épithète « multa » ; il la supprime délicatement dans sa formule directe d'absolution.

49. — *Et cœperunt...* S. Luc aime à relever par cette expression pittoresque le commencement des actions que signale son récit. Cfr. *ψ*. 38, etc. — *Dicere intra se, ἐν ἑαυτοῖς* : en eux-mêmes, chacun au fond de son cœur. Il n'y eut pas, du moins immédiatement, échange de réflexions entre les invités. — *Quis est hic, qui etiam peccata...* « On peut donner deux sens à ces paroles, l'un bon et l'autre mauvais. Le bon est de dire que les

avec lui commencèrent à dire en eux-mêmes : Quel est celui-ci, qui remet même les péchés?

50. Mais il dit à la femme : Ta foi t'a sauvée, va en paix.

assistants... admirent ici la plénitude du pouvoir de Jésus-Christ, qui peut aussi remettre les péchés. Il faut que cette homme ne soit pas un simple prophète, parce que non-seulement il ressuscite les morts, mais aussi il pardonne les péchés (Grotius et d'autres). Le mauvais sens est de dire dans un esprit de critique : Cet homme est un blasphémateur. Qui peut remettre les péchés si ce n'est Dieu? » Calmet, h. l. Tout porte à croire que ce second sens est le vrai. Cfr. v, 21; Marc. ii, 7.

50. — *Fides tua te salvam fecit.* Sans s'inquiéter de ces protestations injustes qu'il lisait au plus profond des consciences, et qui se manifestaient d'ailleurs probablement sur la physionomie des convives, Jésus adresse à la convertie une seconde parole, pour la congédier doucement. En lui disant que c'est sa foi qui l'a sauvée, il ne détruit pas son assertion du v. 47; car ce n'est pas la foi seule, mais « *fides caritate formata*, » qui avait accompli l'œuvre de régénération. L'union de la foi et de l'amour avait été nécessaire pour cela. « *Fides ad Christum mulierem adduxerat, et sine fide nunquam ita Christum dilexisset ut pedes rigaret lacrymis, capillis detergeret, unguento ungeret. Fides salutem inchoavit, consummavit caritas.* » Maldonat. — *Vade in pace* : mieux « *in pacem* », εἰς εἰρήνην. Cfr. Marc. v, 34 et le commentaire. — Tel est ce beau récit, qu'on a justement appelé un « *Evangelium in Evangelio*. » On voit maintenant qu'il avait sa place toute marquée dans les pages de S. Luc, où l'universalité du salut est si clairement annoncée. Voyez la Préface, § V. Bien des peintres ont essayé de le retracer après notre évangéliste (en particulier Jouvelet, Paul Veronèse, le Tintoret, Nic. Poussin, Rubens, Lebrun); mais aucun d'eux n'a surpassé S. Luc. S. Grégoire, dans la belle homélie qu'il lui consacre, et où il commence par dire d'une manière si pathétique qu'au souvenir d'une pareille scène il lui serait plus facile de pleurer que de prêcher, en fait une excellente application morale : « *Quem Phariseus designat de falsa justitia præsumens, nisi Judaicum populum? Quem peccatrix mulier, sed ad vestigia Domini veniens, et plorans, nisi conversam gentilitatem designat? Nos ergo nos illa mulier expressit, si toto corde ad Dominum post peccata-re-*

bebant, dicere intra se : Quis est hic, qui etiam peccata dimittit?

50. Dixit autem ad mulierem : Fides tua te salvam fecit; vade in pace.

deamus, si ejus pœnitentiæ luctus imitemur » (Voir dans Tholuck, Blüthensammlung aus der morgenl. Mystik, p. 251, une intéressante narration persane qui semble calquée sur celle de S. Luc). — Mais quelle était cette femme? Il nous reste à le chercher rapidement. Depuis l'époque et grâce à l'autorité de S. Grégoire-le-Grand, qui le premier soutint cette opinion en termes clairs et formels, on a toujours généralement supposé dans l'Eglise latine que la pécheresse de S. Luc, Marie-Madeleine, et Marie sœur de Lazare se confondent en une seule et même personne. L'office de sainte Marie-Madeleine, tel qu'il existe depuis des siècles dans la liturgie romaine (voyez le Bréviaire et le Missel romains, au 22 juillet), exprime nettement l'identité, et, quoique l'Eglise ne veuille pas se faire garant infailible de tous les détails historiques contenus dans ses prières officielles, on ne saurait nier que ce fait constitue un argument digne de tout notre respect. Il est vrai que la tradition des premiers siècles est souvent douteuse, embarrassée, parfois même contraire à la croyance actuelle. Origène, et plus tard Théophylacte, Euthymius, admettent trois saintes femmes distinctes, et tel est encore le sentiment de l'Eglise grecque, qui célèbre séparément la fête de la pécheresse pénitente, de Marie-Madeleine et de Marie sœur de Lazare. Si S. Jean Chrysostome identifie la première et la seconde, il distingue clairement celle-ci de la troisième. S. Ambroise est hésitant : « *Potest non eadem esse*, » dit-il. S. Jérôme est tantôt favorable, tantôt opposé à l'identité. D'autre part, il est certain que le texte évangélique semble de prime abord plus conforme à la distinction. « *S. Luc, vii, 37* (nous citons les réflexions de Bossuet, Sur les trois Magdeleines, Œuvres, édit. de Versailles, t. XLIII, pp. 3 et ss.) parle de la femme pécheresse qui vint chez Simon le Pharisien laver de ses larmes les pieds de Jésus, les essuyer de ses cheveux, et les parfumer. Il ne la nomme point. viii, 3, deux versets après la fin de l'histoire précédente, il nomme, entre les femmes qui suivaient Jésus, Marie-Magdeleine, dont il avait chassé sept démons. x, 39, il dit que Marthe, qui reçut Jésus chez elle, avait une sœur nommée Marie. Ces trois passages semblent marquer plus aisément trois personnes différentes que la même.

CHAPITRE VIII

Un voyage apostolique de Jésus (vv. 4-3). — Parole du semeur et son explication (vv. 4-15). — Nécessité d'écouter attentivement la divine parole (vv. 46-48). — La vraie famille de Jésus (vv. 49-51). — La tempête miraculeusement apaisée (vv. 22-25). — Le possédé de Gadara (vv. 26-39). — L'hémorroïsses et la fille de Jaïre (vv. 40-56).

1. Et factum est deinceps, et ipse iter faciebat per civitates, et cas-

1. Et il advint ensuite que Jésus parcourut les villes et les villages,

Car il est bien difficile de croire que si la pécheresse était Madeleine, il ne l'eût pas nommée d'abord, plutôt que deux versets après, où non-seulement il la nomme, mais la désigne par ce qui la faisait le plus connaître, d'avoir été délivrée de sept démons. Et il semble nous parler de Marie, sœur de Marthe, comme d'une nouvelle personne dont il n'a point encore parlé. S. Jean parle de Marie, sœur de Marthe et de Lazare, xi, et xii. Dans ces deux chapitres... il ne la nomme jamais que Marie, comme S. Luc; et toutefois dans les chapitres xix et xx, où il parle de Marie-Madeleine, il répète souvent ce surnom... Il est donc plus conforme à la lettre de l'Evangile de distinguer ces trois saintes : la pécheresse qui vint chez Simon le Pharisien; Marie, sœur de Marthe et de Lazare; et Marie-Madeleine. » Cette difficulté exégétique est très réelle, comme s'accordent à le reconnaître les meilleurs interprètes contemporains (voyez en particulier MM. Bispington, Schegg, Curci, Patrizi). Aussi a-t-elle suscité en France, pendant le XVI^e et le XVII^e siècle, contre l'identité des trois saintes femmes, un mouvement assez accentué, (« magnis scriptis voluminibus », Maldonat) auquel prirent part non-seulement des hommes ardents et inconsidérés comme Launoy et Dupin, mais des savants de la trempe de Tillemont, d'Estius, de D. Calmet, et notre grand Bossuet lui-même, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Nous n'avons pas la prétention de la résoudre, et nous avouons même que nous avons été très fortement influencé par elle. Néanmoins, il nous semble qu'on peut lui opposer avec assez de succès la considération suivante.

Entre la pécheresse que nous venons de contempler aux pieds de Jésus, et Marie-Madeleine telle que la représentent les récits de la Passion et de la Résurrection, il existe certainement une frappante ressemblance de caractère. C'est, de part et d'autre, le même dévouement sans bornes pour la personne sacrée du Sauveur, la même nature d'âme et d'activité : aussi l'identification est-elle plus aisée pour

ce qui les concerne. Mais il n'est pas moins remarquable de voir, quand on étudie l'histoire évangélique de Marie, sœur de Lazare, qu'en elle aussi se manifeste un caractère analogue à celui de la pécheresse et de Madeleine. Son âme est pareillement aimante et généreuse, contemplative, calme et saintement enthousiaste; il n'y a pas jusqu'à son attitude aux pieds de Notre-Seigneur qui ne rappelle celle de la femme pénitente chez Simon le Pharisien, celle de Marie-Madeleine auprès du sépulcre et du divin ressuscité (voyez un beau développement de cette pensée dans Isaac Williams, *On the Passion*, pp. 404 et ss.). — Nous aurons plus tard l'occasion de signaler d'autres arguments exégétiques qui ont aussi leur force. En attendant, voici quelques sources auxquelles pourront puiser les lecteurs qui s'intéressent à cette belle question : D. Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, aux mots Marie-Madeleine et Marie de Béthanie; Tillemont, *Mémoires*, t. II; Noël Alexandre, *Histor. eccles.*, Sæc. I, Dissert. 47; les Bollandistes, *Acta Sanctorum*, 22 juillet (dissertation très savante); Wouters, *Dilucidat. select. S. Script.*, de Concord. Evangel., c. xv, q. 4; Faillon, *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence*, Paris, 1848; *Dublin Review*, juillet 1872, pp. 28 et ss.; S. Mary Magdalene in the Gospel; Lacordaire, sainte Marie-Madeleine.

15. Un voyage apostolique de Jésus.
viii, 4-3.

Esquisse touchante et pittoresque, qui résume la seconde mission donnée par le Sauveur aux habitants de la Galilée. Voyez l'Evang. selon S. Matthieu, pp. 93 et 189. S. Luc nous a seul conservé ces détails intéressants, grâce auxquels la divine physionomie de Jésus missionnaire se dresse toute vivante devant nous, au milieu de l'entourage qui lui servait de cadre.

CHAP. VIII. — 1. — *Factum est deinceps* (ἐν τῇ κατ᾽ ἑξῆς, scil. χρόνῳ). Date générale pour introduire une nouvelle période de la vie de

prêchant et annonçant le royaume de Dieu, et les Douze étaient avec lui,

2. Et quelques femmes qui avaient été guéries des esprits mauvais et de leurs maladies : Marie, qui est appelée Madeleine, de qui sept démons étaient sortis,

3. Et Jeanne, femme de Chusa procureur d'Hérode, et Suzanne et

tella, prædicans et evangelizans regnum Dei, et duodecim cum illo,

2. Et mulieres aliquæ, quæ erant curatæ a spiritibus malignis, et infirmitatibus : Maria quæ vocatur Magdalene, de qua septem dæmonia exierant,

Marc. 16, 9.

3. Et Joanna uxor Chusæ procuratoris Herodis, et Susanna, et aliæ

Jésus, période de grande activité, de succès rapides et de joies intimes. — *Et ipse*. Sur cette conjonction, dite d'apodose, que S. Luc emploie ordinairement après le verbe *ἐγένετο* (Cfr. v, 12, etc.), voyez les grammaires de Beelen et de Winer. « Ipse » par opposition à la société d'amis mentionnée plus bas. — *Iter faciebat*, διώδευε : il allait de ci de là (διὰ) à travers la contrée, évangélisant tour à tour les grandes (civitates) et les petites localités (castella), selon qu'elles se présentaient sur son passage. L'imparfait marque un fait habituel, constamment renouvelé durant la période dont S. Luc nous donne ici un résumé rapide. — *Prædicans, evangelizans*. Le premier de ces participes exprime une notion plus générale ; le second est plus particulier, et ajoute l'idée d'une grâce précieuse attachée à la prédication. — *Et duodecim...* De Jésus, l'évangéliste passe à son saint entourage. Les Douze en composaient naturellement la partie principale : le sacré collège, constitué depuis un certain temps d'une manière définitive, accompagne désormais Jésus en tous lieux, à part de rares exceptions, se formant à sa divine école.

2 et 3. — *Et mulieres aliquæ*. Trait complètement nouveau, qui a biefc lieu de nous frapper. Il y a quelques mots à peine (Cfr. Joan. iv, 27) les disciples s'étonnaient de voir leur Maître s'entretenir en public avec une femme, et voici maintenant que plusieurs femmes l'accompagnent fréquemment dans ses voyages ! S. Jérôme rapporte, il est vrai (in Matth. xxvii, 56), que, d'après une coutume appuyée sur une ancienne tradition, les femmes juives aimaient à fournir aux Rabbins des vêtements et tout ce qui était nécessaire à leur entretien ; et, en réalité, le Talmud encourage fort ces pieuses pratiques : « Quiconque, dit-il, reçoit chez lui un disciple des sages, le nourrit, l'abreuve, et lui donne de son bien, fait la même chose que s'il offrait un sacrifice quotidien », Neveh Schalom, f. 456. Mais on ne voit nulle part que des femmes les aient suivis dans

leurs courses. Notre-Seigneur Jésus-Christ innove donc sous ce rapport, et lui seul pouvait le faire en un point si délicat. Il rompt de sa main divine le cercle étroit que l'Orient avait tracé autour de la femme ; il l'émancipe d'après le sens le plus noble de cette expression, et lui ouvre le large champ des bonnes œuvres dans l'Eglise chrétienne. — *Quæ erant curatæ...* Ces mots nous révèlent le motif principal qui avait attaché ces saintes femmes à la personne du Sauveur : elles le suivaient par reconnaissance, car elles avaient reçu de lui de grandes faveurs, soit qu'il les eût délivrées du malin esprit qui les tenait en son pouvoir, soit qu'il leur eût accordé la guérison de quelque grave infirmité. — Trois d'entre elles sont mentionnées à part : 1^o *Maria... Magdalene*. Ce surnom de Madeleine a été différemment interprété. Origène, Tract. in Matth. xxxv, le rapproche du verbe hébreu גדל (gdal), être grand, et y voit une allusion prophétique à la grande ur morale dont Marie devait jouir en servant Notre-Seigneur Jésus-Christ. D'autres (en particulier Lightfoot, Hor. hebr. in Matth. xxvii, 56. et in Luc. viii, 3), impressionnés par une anecdote talmudique où il est question d'une femme de mauvaise vie, également nommée Miriam ou Marie, qui est ensuite qualifiée de מוֹדֵלָה שְׁעִיר נָשִׁים (modla cehir nashaya), « plicatrix capillorum feminarum », identifient cette coiffeuse à Madeleine, et font dériver « Magdalena » du mot hébreu qui désignait son occupation antérieure. Mais on s'accorde généralement aujourd'hui à chercher l'étymologie de « Magdalena » dans Magdala, nom d'une petite ville située sur le rivage occidental du lac de Tibériade (voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 345). Marie avait donc été surnommée « Magda'ene » parce qu'elle était originaire de Magdala. Rien de plus simple et de plus naturel. S. Jérôme, jouant sur ce nom de Magdala ou Migdol, qui signifie tour, écrivait : « Recte vocatam Magdalenen, id est turritam, ob ejus fidei ac ardoris constantiam ». — Le détail qui suit, de qua septem dæmonia exierant, a sem-

multæ, quæ ministrabant ei de facultatibus suis.

4. Cum autem turba plurima con-

beaucoup d'autres, qui l'assistaient de leurs biens.

4. Et comme une grande foule

blement divisé les exégètes. Deux explications existent à son sujet, l'une littérale, l'autre symbolique. S. Ambroise, et beaucoup d'autres à sa suite, croient que Marie avait été réellement possédée par plusieurs esprits mauvais (*septem* est un nombre rond pour désigner la pluralité, selon la mode hébraïque), en châtiment de sa conduite immorale; S. Grégoire (Hom. xxxiii in Evang.), le Vén. Bède et un grand nombre d'auteurs modernes voient dans ces mots un symbole de la conversion de Marie. Il est en effet assez conforme au langage figuré des Juifs de traiter les vices comme des démons incarnés dans les âmes. « *Malus affectus est Satan* », disaient-ils; ou encore : « *Ebrietas... est dæmonium* ». Voyez Lightfoot, h. l. Mais; d'un autre côté, l'évangéliste a dit expressément que plusieurs des femmes qui accompagnaient Jésus avaient été guéries « *a spiritibus immundis* », circonstance qui nous paraît rendre la première interprétation plus vraisemblable. Le fait que signale S. Luc est aussi mentionné dans le second Evangile, xvi, 9, où l'action directe du Sauveur est mieux mise en relief : « *de qua eiecerat septem dæmonia* ». — 2^o *Joanna*... En hébreu יוחננה (*Iochannah*), forme féminine de יוחנן (*Iochanan*). Le mari de cette sainte femme, *Chusa* (en hébr. חושי, II Par. xxxiii, 49), *procurator Herodis*, est identifié par quelques commentateurs avec l'officier royal (βασιλευς) dont Jésus avait guéri le fils d'après S. Jean, iv, 46 et ss. C'est là toutefois une simple conjoncture. Le titre de « *procurator* » (dans le grec, ἐπίτροπος) équivalait ici à « *procurator rei domesticæ* », trésorier particulier. Comp. Bretschneider, Lex. man., s. v. Nous retrouverons plus tard sainte Jeanne avec Marie Madeleine auprès du sépulcre de Jésus ressuscité, xxiv, 10. — 3^o *Susanna* שושנה, *Schouschannah*). Nom célèbre dans l'Ancien Testament : il signifie lis; mais la sainte amie de Jésus qui le portait nous est tout à fait inconnue. — *Et alia multæ*. La suite de la vie de Notre-Seigneur nous apprendra à en connaître quelques autres, par exemple, Salomé. L'évangéliste ne veut pas dire qu'elles aient constamment et toutes ensemble accompagné le Sauveur : les circonstances ne l'auraient pas toujours permis. C'étaient du moins tantôt celles-ci, tantôt celles-là, qui se joignaient à lui, et qui pourvoyaient pieusement à tous ses besoins et à ceux de ses disciples : *ministrabant ei* (plusieurs mss. et versions lisent ἀνίστα, « *eis* ») *de facultatibus suis*. Sur ce sens spécial de « *ministrare* »,

voyez Rom. xv, 25; II Cor. viii, 49, 20. Le Fils de Dieu, qui daigne manger le pain de la charité! — Arrêtons-nous un instant pour voir passer devant nous la troupe sacrée dont nous venons de signaler les membres principaux. Jésus est au milieu des Douze, qui l'entourent avec affection et respect. Les uns sont en avant, les autres à ses côtés, le reste par derrière, mais tous aussi près de lui que possible, afin de ne rien de perdre de ses célestes leçons. Le plus souvent c'est lui qui parle; toutefois il permet volontiers à ses apôtres de l'interroger familièrement. A quelque distance, marchent plusieurs femmes voilées. Elles sont munies de paniers à provisions, et conversent modestement entre elles. Les regards qu'elles jettent de temps en temps dans la direction de Jésus montrent qu'il est vraiment leur centre. C'est pareillement sur lui que nous fixons nos yeux. Il est de taille moyenne; sa physionomie est grave, mais resplendissante d'une céleste beauté. Sa tête n'est point nue, l'usage ne le permettait pas; contrairement aux représentations habituelles des peintres, elles est couverte d'un *soudar* (le kouffich des Arabes), c'est-à-dire d'un mouchoir attaché sous le menton et flottant sur le cou et sur les épaules. Son vêtement principal consiste en une longue tunique, qui recouvre tout le corps, ne laissant à découvert que les mains et les pieds. Elle est de couleur grisâtre striée de rouge. Par-dessus cette tunique Jésus porte un *tallith* (mantéau) bleu, dont les amples replis permettent à peine d'entrevoir par instants la *kouttoneth* (tunique), et la ceinture qui la relève vers la taille. Enfin ses pieds nus sont chaussés de sandales. Telle était la figure humaine du Verbe divin. Voyez le charmant opusculé de F. Delitzsch, *Sehet welch ein Mensch*, Leipzig, 1872, p. 3 et ss.

16. Deux journées consécutives de Jésus. viii, 4-56.

1^o Parabole du semeur et son explication. viii, 4-15.
Parall. Matth. xiii, 1-23; Marc. iv, 1-20.

S. Luc est encore moins complet que S. Marc relativement aux paraboles dites du royaume des cieux. Il se borne à en rapporter trois, celle du semeur, celle du grain de sénévé et celle du levain. Ces deux dernières ne viendront même que beaucoup plus loin dans sa narration, xiii, 18-21. C'est donc au premier évangéliste qu'appartient le mérite d'avoir le mieux exposé le premier groupe des paraboles de Jésus.

s'assemblait et accourait à lui des villes, il dit cette parabole :

5. Celui qui sème s'en alla semer sa sémence, et pendant qu'il la semait, une partie tomba le long du chemin et fut foulée aux pieds et les oiseaux du ciel la mangèrent.

6. Et une autre tomba sur la pierre, et ayant germé elle sèche parce qu'elle n'avait pas d'humidité.

7. Une autre tomba entre des épines, et les épines croissant avec elle l'étouffèrent.

8. Et une autre tomba dans une bonne terre, et, ayant levé, elle porta du fruit au centuple. En disant cela il criait : Que celui qui a des oreilles pour entendre entende.

venirent, et de civitatibus properarent ad eum, dixit per similitudinem :

5. Exiit qui sēminat, seminare semen suum: et dum seminat, aliud cecidit secus viam, et conculcatum est, et volucres cœli comederunt illud.

Matth. 13, 3; Marc. 4, 3.

6. Et aliud cecidit supra petram: et natum aruit, quia non habebat humorem.

7. Et aliud cecidit inter spinas, et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud.

8. Et aliud cecidit in terram bonam, et ortum fecit fructum centuplum. Hæc dicens clamabat : Qui habet aures audiendi, audiat.

4. — *Cum autem turba...* Comme les deux autres synoptiques, S. Luc relève d'abord le prodigieux concours de peuple en face duquel fut prononcée la première parabole du royaume des cieux. Ainsi qu'il ressort du texte grec (καὶ τῶν κατὰ πόλιν ἐπιπορευομένων πρὸς αὐτόν), de chacune des villes traversées par Jésus on se précipitait sur ses pas, afin de le voir et de l'entendre encore : c'était un contingent qui grossissait toujours, jusqu'à ce qu'on arrivât aux bords du lac de Tibériade ; car tel fut, d'après S. Matthieu et S. Marc, le théâtre du présent épisode. — *Dixit per similitudinem* : par parabole, comme dit le texte grec. Sur cette forme d'enseignement, qui dissimule à demi les choses célestes sous un vêtement humain, et qui correspond par conséquent si bien à l'Incarnation du Verbe, voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 257 et ss.

5-8. — Assis sur une barque, et ayant en face de lui son nombreux auditoire rassemblé sur le rivage (Matth. xiii, 2; Marc. iv, 1), Jésus donne à son Eglise une grave leçon. Il indique quels sont les principaux obstacles que rencontre dans chaque âme la prédication de la divine parole, cette précieuse semence dont le grain jeté en terre par l'agriculteur est un parfait emblème. Le grain matériel tombe sur quatre sortes de terrains et a, par suite, quatre destinées très distinctes. 1^o Il y a le terrain durci par les pieds des passants, v. 5; la semence n'y pénètre même pas, mais elle est perdue toute entière lorsqu'elle y tombe, soit qu'elle soit bientôt écrasée (*conculcatum est*, trait propre à

S. Luc), soit qu'elle serve de pâture aux oiseaux du ciel. Pour elle il ne saurait donc être question de germination; aussi le verbe φῶ, répété dans les vv. 6, 7 et 8, ne paraît-il pas au cinquième. 2^o Il y a le terrain sans profondeur, à base de rocher, car tel est le sens de *super petram* (les deux autres narrateurs emploient l'expression plus claire « in petrosa »); la graine y germe d'abord promptement, mais elle périt ensuite faute d'humidité (nouveau trait spécial; toutefois S. Matthieu et S. Marc distinguent mieux les deux causes de ruine, l'aridité d'en bas et la chaleur d'en haut). 3^o Il y a le terrain déjà occupé par d'autres semences envahissantes (*inter spinas* est une particularité de S. Luc : les autres synoptiques disent simplement « sur les épines »); les grains bons et mauvais croissent ensemble (*simul* n'est que dans le troisième Evangile); mais les bonnes herbes ne tardent pas à être étouffées par les mauvaises. Ovide, *Metam.*, v, 483 et ss., énumérant les divers obstacles qui désappointent les espérances du semeur, a plus d'un trait commun avec notre parabole :

Et modo sol nimis, nimis modo corripit imber;
Sideraque ventique nocent; avidaque volucres
Semina jacta legunt; lolium tribulique fatigant
Triticeas messes, et inexplugoabile gramen.

4^o Il y a enfin le terrain bien préparé, dans lequel la graine ne trouve aucun obstacle : elle croît donc à merveille et produit cent pour un, *fructum centuplum*. S. Luc est ici moins complet que S. Matthieu et que

9. Interrogabant autem eum discipuli ejus, quæ esset hæc parabola.

10. Quibus ipse dixit : Vobis datum est nosse mysterium regni Dei, cæteris autem in parabolis : ut videntes non videant, et audientes non intelligant.

Isa. 6, 9; Matth. 13, 14; Marc. 4, 12; Joan. 12 40; Act. 28, 26; Rom. 11, 8.

11. Est autem hæc parabola : Semen est verbum Dei.

12. Qui autem secus viam, hi sunt qui audiunt : deinde venit diabolus, et tollit verbum de corde eorum, ne credentes salvi fiant.

13. Nam qui supra petram, qui cum audierint, cum gaudio suscipiunt verbum; et hi radices non habent; quia ad tempus credunt, et in tempore tentationis recedunt.

14. Quod autem in spinas cecidit,

9. Mais ses disciples l'interrogeaient sur le sens de cette parabole.

10. Il leur dit : A vous il a été donné de connaître le mystère de Dieu, mais aux autres par des paraboles, afin que voyant ils ne voient pas, et qu'entendant ils ne comprennent pas.

11. Voici ce que c'est que cette parabole : La semence est la parole de Dieu.

12. Ce qui tombe le long du chemin, ce sont ceux qui écoutent; ensuite le diable vient et enlève de leur cœur la parole, de peur qu'en croyant ils ne soient sauvés.

13. Ce qui tombe sur la pierre, ce sont ceux qui, lorsqu'ils écoutent la parole, la reçoivent avec joie; et ceux-ci n'ont point de racines, car ils croient pour un temps et au moment de la tentation ils se retirent.

14. Ce qui tombe parmi les

S. Marc, car il signale seulement un degré de production : il est vrai qu'il a choisi le plus favorable. — La formule *qui habet aures...*, qui termine la parabole dans les trois rédactions, est introduite ici par l'expression emphatique : *Hæc dicens clamabat (épouv.)*. Le divin prédicateur attirait ainsi l'attention de la foule sur les paroles importantes qu'il venait de prononcer.

9. — *Interrogabant...* *quæ esset*; c'est-à-dire, ce que signifiait. Familiarisés depuis notre plus tendre enfance avec les paraboles de Jésus, dont la signification nous a été maintes fois expliquée, nous sommes surpris d'abord de voir que les disciples n'aient pas immédiatement compris les mystères cachés sous le voile de la semence et de ses différentes destinées. Mais à leur place nous n'aurions pas été plus avancés qu'eux, et nous aussi nous eussions demandé au Sauveur de vouloir bien nous éclairer. — Le participe « dicentes » (λέγοντες), qu'on lit dans le Text. recept. après *ejus*, est omis par les manuscrits B, D, L, R, Z, Sinait., etc., comme par la Vulgate.

10. — *Vobis datum est...* A la question particulière des disciples, Jésus rattache une explication générale, dont l'objet est d'indiquer le motif pour lequel le divin enseignement retentira désormais aux oreilles du

peuple sous la forme obscure des paraboles. Notre-Seigneur distingue deux catégories d'hommes relativement à lui : les amis fidèles, pour lesquels il n'y a pas de secret, puis « les autres », les ennemis ou les indifférents. A ceux-ci, ajoute-t-il, je parlerai *in parabolis*, et ce sera un châtimant : *ut videntes, non videant...* Voyez dans S. Matthieu, XIII. 14-17, la pensée complète du Sauveur. S. Luc la donne, comme S. Marc, en termes très condensés.

11-13. — *Est autem hæc parabola*. Voyez nos commentaires sur S. Matthieu, p. 266 et ss., et sur S. Marc, p. 67 et ss. Nous n'avons à relever qu'un petit nombre de particularités nouvelles. 1^o Les expressions *qui autem secus viam hi sunt*, *¶. 12*, *nam* (pour « autem », δέ) *qui supra petram*, *¶. 13*, par lesquelles Jésus identifie la semence avec le terrain qui la reçoit, sont au premier regard étranges et hardies; mais elles sont très exactes, surtout au moral, la parole divine et le cœur qui doit la faire fructifier ne faisant qu'un. 2^o Les noms divers donnés au démon par nos trois évangélistes, *diabolus* (S. Luc), « malus » (δὸν πονηρός. S. Matth.), « Satanás » (S. Marc), sont une variante intéressante à noter. 3^o *Ne credentes salvi fiant* du *¶. 12*, *voluptatibus, euntes* du *¶. 14* (le participe

épinés, ce sont ceux qui ont écouté la parole de Dieu et qui s'en vont et sont suffoqués par les sollicitudes, les richesses et les soucis de la vie et ne portent point de fruits.

15. Mais ce qui tombe dans une bonne terre, ce sont ceux qui, en écoutant la parole, la conservent dans un cœur bon et excellent et portent du fruit par la patience.

16. Personne, allumant une lampe, ne la couvre d'un vase ou ne la met sous un lit, mais il la place sur un candélabre afin que ceux qui entrent voient la lumière.

17. Car il n'y a rien de caché qui

hi sunt qui audierunt, et a sollicitudinibus, et divitiis, et voluptatibus vitæ euntes suffocantur, et non referunt fructum.

15. Quod autem in bonam terram, hi sunt qui in corde bono et optimo audientes verbum retinent, et fructum afferunt in patientia.

16. Nemo autem lucernam accendens, operit eam vase, aut subtus lectum ponit; sed supra candelabrum ponit, ut intrantes videant lumen.

Matth. 5, 15; Marc. 4, 21.

17. Non est enim occultum, quod

« euntes » retombe probablement sur *suffocantur* et semble correspondre au קָרַח hébreu, signifiant « peu à peu » ou bien, pris à part, il décrit d'une manière pittoresque le va et vient de la vie active), *in corde bono et optimo* (καλῇ καὶ ἀγαθῇ, redondance aimée des classiques; la locution entière dépend de *retinent*, « audientes verbum » formant une sorte de parenthèse), et *in patientia* (avec constance, persévérance) du v. 15, sont des traits spéciaux à S. Luc. Sa rédaction contient en outre plusieurs locutions originales : par exemple, v. 13, *ad tempus credunt* au lieu de « temporales sunt », *in tempore tentationis* au lieu de « facta tribulatione et persecutione propter verbum », *recedunt* au lieu de « scandalizantur »; v. 14, οὐ τελεσφοροῦσι du texte grec (non *referunt fructum*), dont la traduction littérale serait : « non ad maturitatem perducunt », trait d'une parfaite exactitude, car l'épi a bien pu se former même parmi les épinés, mais il lui a été impossible de mûrir; v. 15, *verbum retinent*, ce qui est plus fort que « verbum suscipiunt » de S. Marc. Sans être importants en eux-mêmes, ces détails montrent l'indépendance des écrivains sacrés; ils servent du reste à établir la vraie doctrine relativement à la composition des SS. Évangiles. Voyez l'Introduction générale. — S. Augustin, Sermon. LXXIII, 3, tire en très beaux termes la conclusion morale de la parabole du semeur. « Mutamini quum potestis; dura aratro versate, de agro lapides projicite, de agro spinas evellite. Nolite habere durum cor, unde cito verbum Dei pereat. Nolite habere tenuem terram, ubi radix caritatis alta non sedeat. Nolite curis et cupiditatibus secularibus offocare bonum semen... Sed estote terra bona ».

2° Nécessité d'écouter attentivement la divine parole. VIII, 16-18. — Parall. Marc. IV, 21-23.

L'enchaînement soit général soit particulier des formules proverbiales contenues dans ces trois versets paraît tout d'abord assez obscur; il existe néanmoins, ainsi que nous avons essayé de le prouver en expliquant le passage parallèle de S. Marc. L'idée dominante qu'ils développent a été exprimée plus haut, vv. 8 et 10. Il faut que les disciples de Jésus écoutent avec attention sa parole, vu qu'ils seront chargés de la manifester au monde.

16. *Nemo lucernam accendens...* Le mot « lucerna » (λύχνος) désigne ces petites lampes à poignée, faites d'argile ou d'airain, qui ont été de tout temps usitées dans les contrées orientales. Quand on veut se passer momentanément de leur lumière, on peut aisément les placer sous un vase de quelque dimension, ou sous les divans, hauts d'un ou de deux pieds, qui servent pour les repas. Le recueil de Wetstein cite plusieurs passages des classiques qui font allusion à cette coutume : « Novaculum sub pulvinæ abscondit, lucernamque modio contegit », Fulgentius, Myth. III, c. 6. « Si qua re tecta fuerit lucerna », Servius in *Æn.* VI, 724; etc. Au lieu de *vase*, S. Marc a « modio », comme Fulgence. — *Ut intrantes videant lumen* est une particularité de notre évangéliste. La rédaction de ce verset a d'ailleurs le mérite d'être la plus vivante.

17. — *Non enim occultum...* C'est la même pensée, avec les images en moins, et une petite explication en plus, ainsi qu'il ressort de la particule « enim ». Les disciples de Jésus devront placer sur le candélabre la lumière des vérités évangéliques, car elle est faite

non manifestetur : nec absconditum, quod non cognoscatur, et in palam veniat.

Matth. 10, 26; Marc. 2, 22.

18. Videte ergo quomodo audiat. Qui enim habet, dabitur illi : et quicumque non habet, etiam quod putat se habere, auferetur ab illo.

Matth. 13, 12 et 25, 29.

19. Venerunt autem ad illum mater, et fratres ejus, et non poterant adire eum præ turba.

Matth. 12, 46; Marc. 3, 32.

20. Et nuntiatum est illi : Mater tua, et fratres tui stant foris, volentes te videre.

21. Qui respondens, dixit ad eos : Mater mea, et fratres mei hi sunt,

ne soit manifesté, et rien de secret qui ne soit connu et ne vienne au grand jour.

18. Prenez donc garde à la manière dont vous écoutez : car celui qui a, on lui donnera ; et celui qui n'a pas, ce qu'il croit avoir lui sera même ôté.

19. Or sa mère et ses frères vinrent vers lui, et ils ne pouvaient l'aborder à cause de la foule.

20. Et on l'avertit : Votre mère et vos frères sont là dehors et veulent vous voir.

21. Jésus leur répondit : Ma mère et mes frères sont ceux qui écou-

pour éclairer le monde. Actuellement, il est vrai, l'Evangile est un secret que beaucoup ignorent (*occultum, absconditum*) ; mais ce secret est fait pour être révélé, connu de tous, mis au grand jour, selon que le dit Notre-Seigneur dans une belle gradation.

18. — La conclusion de tout cela (*ergo*) c'est, pour les futurs missionnaires du Christ, *Videte quomodo audiat* ; *χρὴ γάρ*, dit fort bien Euthymius expliquant ce « quomodo » (S. Marc a « quid », expression moins heureuse), *σπουδαίως καὶ ἐπιμελῶς... ἀκροᾶσθαι*. Savoir bien écouter la parole de Dieu, quel précieux et rare talent ! — *Qui enim habet...* Jésus motive d'une manière pressante la recommandation qui précède. Écoutez comme il faut, car, en écoutant, vous grossirez le trésor de vos connaissances spirituelles, et, plus vous serez riches, plus Dieu vous donnera, tandis que, dans le cas contraire, il vous enlèverait le peu que vous croiriez avoir. — *Quod putat se habere* (dans S. Marc et Luc. xix, 26, nous lisons « quod habet »). Ces mots sont d'une profonde vérité psychologique, puisque en réalité le ministre infidèle dont il s'agit ne possède absolument rien (*quicumque non habet*) : sa prétendue richesse morale n'est qu'une affaire d'imagination, les jugements divins le lui montreront bien. — On a justement affirmé de ces paroles qu'elles sont la formule d'une des lois les plus profondes du monde moral.

3^e La vraie famille de Jésus. VIII, 19-21. — Parall. Matth. xii, 46-50 ; Marc. iii, 31-35.

Voyez l'explication des passages parallèles, qui sont notablement plus complets.

19. — *Venerunt autem...* S. Luc paraît supposer que cet incident ne vint qu'à la suite des paraboles du royaume des cieux, les deux autres synoptiques le placent auparavant, et d'assez nombreux exégètes préfèrent leur chronologie. — *Mater et fratres ejus*, « *Fratres autem Domini qui secundum carnem dicuntur, non filii beatæ Mariæ genitricis Dei, secundum Helvidium, nec filii Joseph de alia uxore, secundum quosdam, putandi sunt, sed eorum potius intelligendi sunt esse cognati.* » V. Bède. Comp. l'Evang. selon S. Matth. pp. 283 et ss. — *Non poterant adire eum*. Le mot grec *συνυχεῖν* est plus expressif ; littéralement, se trouver avec lui. Un détail pittoresque de S. Marc, iii, 20, montre jusqu'à quel point Jésus était alors entouré par la foule.

20. — Après *nuntiatum est illi*, on lit dans le Text. recept. *λεγέντων*, génitif absolu qui équivaldrait au latin « a dicentibus ». Mais ce mot, qu'omettent les meilleurs témoins (B, D, L, Δ, Z, Sinait., le syr., l'Itala, etc.) est vraisemblablement un glossème.

21. — *Qui respondens ait*. Les deux autres évangélistes ont ici des traits graphiques et vivants. « Et extendens manum in discipulos suos (S. Matth.), et circumspiciens eos qui in circuitu ejus sedebant (S. Marc). » En revanche S. Luc présente la réponse de Jésus sous un aspect nouveau. D'après sa rédaction, la mère et les frères mystiques du Sauveur sont ceux qui *verbum Dei audiunt et faciunt* (S. Matth. et S. Marc : « « Quiconque fera la volonté de mon Père », ou « de Dieu »). Il y a dans ces paroles une allusion évidente à la parabole du semeur, racontée par S. Luc

tent la parole de Dieu et la pratiquent.

22. Or il advint qu'un de ces jours il monta dans une barque avec ses disciples, et il leur dit : Passons de l'autre côté du lac. Et ils partirent.

23. Pendant qu'ils naviguaient il s'endormit, et un vent d'orage fondit sur le lac et la barque s'emplissait et ils étaient en péril.

24. S'approchant donc, ils le réveillèrent, disant : Maître, nous périssons. Alors se levant il menaça le vent et les flots, et ils s'apaisèrent et il se fit un grand calme.

qui verbum Dei audiunt, et faciunt.

22. Factum est autem in una dierum, et ipse ascendit in naviculam, et discipuli ejus, et ait ad illos : Transfremus trans stagnum. Et ascenderunt.

Matth. 8, 23; Marc. 4, 36.

23. Et navigantibus illis, obdormivit, et descendit procella venti in stagnum, et complebantur, et periclitabantur.

24. Accedentes autem suscitaverunt eum, dicentes : Præceptor, perimus. At ille surgens, increpavit ventum et tempestatem aquæ, et cessavit : et facta est tranquillitas.

immédiatement avant cet épisode. Combien nous devons nous estimer heureux de pouvoir ainsi devenir les frères de Jésus!

40 La tempête miraculeusement apaisée. viii, 22-25. Parall. Matth. viii, 23-27; Marc. iv, 35-40.

Les synoptiques s'accordent pour raconter à la suite l'un de l'autre trois miracles de puissance opérés à cette époque par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le premier prodige dompta les forces de la nature; le second (viii, 26-39) consista en une grande victoire remportée sur les puissances infernales; le troisième (viii, 40-56) ravit à la mort une de ses victimes.

22. — La date donnée par S. Luc, *in una dierum* (Cfr. l'hébreu במאהת הימים), est bien vague. S. Marc la précise en disant que l'apaisement miraculeux de la tempête eut lieu le soir du jour où avaient été prononcées les paraboles du royaume des cieux. — *Et ascenderunt*; dans le grec, ἀνέχθησαν. « Ἀνάγομαι, omissa voce ναῦν, est verbum nauticum, pro-veho, solvo navem, in altum maris duco. » Rosenmüller, Scholia, h. l. Un peu plus bas, κατέβη, συνεπλήρουντο, ἐκινδύνουν, sont encore des expressions techniques du même genre. Cfr. Schegg, das Evangel. nach Lukas, t. I, p. 547. Du reste, au chap. xxvii des Actes, S. Luc nous apparaît comme un écrivain très versé dans le langage nautique.

23. — *Obdormivit*. Le verbe grec correspondant, ἀφύπνωσε, ne se trouve pas ailleurs dans le Nouveau Testament. Il est d'une grande énergie et signifie : s'endormir de fatigue. — *Procella venti*. Sur le mot grec λαίλαψ, voyez l'Evang. selon S. Marc, p. 75. Sa racine est λαβ, saisir, ce qui exprime très bien l'effet produit par un tourbillon de vent.

D'anciens voyageurs, qui avaient déjà remarqué la fréquence des ouragans de ce genre dans le bassin du lac de Gennésareth, déduisent naïvement son nom des mots γεννᾶν et ἀήρ. Cfr. Jac. de Vitriaco, in Gesta Dei I, c. 53, p. 1075. — *Descendit* : du ciel, ou mieux encore, des montagnes environnantes. Polybe, 30, 14, 6, dit avec une exactitude semblable : λαίλαπός τινος ἐκπεπρωκυίας εἰς αὐτούς. — *Complebantur et periclitabantur*. Deux imparfaits, pour mieux faire ressortir la gravité de la situation. Peu à peu la barque s'emplissait d'eau, et bientôt on courut un danger réel de couler à fond. Remarquez la manière toute nautique dont la narration applique aux passagers ce qui arrivait au bateau.

24. — *Præceptor, perimus*. Dans le grec, la répétition du mot ἐπιστάτα (trait spécial à S. Luc) dépeint bien l'angoisse des disciples. A propos des paroles légèrement différentes que les trois évangélistes placent ici sur les lèvres de Notre-Seigneur, S. Augustin fait cette réflexion judicieuse : « Per hujusmodi evangelistarum locutiones varias, sed non contrarias, rem plane utilissimam discimus et pernecessarium : nihil in cujusque verbis nos debere inspicere, nisi voluntatem cui debent verba servire : nec mentiri quemquam, si aliis verbis dixerit quid ille voluerit cujus verba non dicit; ne miseri aucupes verborum, apicibus quodammodo litterarum putent ligandam esse veritatem, quum utique non in verbis tantum, sed etiam in ceteris omnibus signis animorum, non sit nisi ipse animus inquirendus. » De cons. Evangel. ii, 28. — *Surgens*. Les trois synoptiques mentionnent de concert cette pose majestueuse du divin Maître; tous aussi ils distinguent deux com-

25. Dixit autem illis : Ubi est fides vestra? Qui timentes, mirati sunt ad invicem, dicentes : Quis putas hic est, quia et ventis et mari imperat, et obediunt ei?

26. Et navigaverunt ad regionem Gerasenorum, quæ est contra Galilæam.

27. Et cum egressus esset ad terram, occurrit illi vir quidam, qui habebat dæmonium jam temporibus multis, et vestimento non induebatur, neque in domo manebat, sed in monumentis.

25. Et il leur dit : Où est votre foi? Pleins de crainte ils se regardèrent les uns les autres, disant : Qui pensez-vous que soit celui-ci? car il commande aux vents et à la mer, et ils lui obéissent.

26. Et ils abordèrent au pays des Geraséniens, qui est vis-à-vis de la Galilée.

27. Et lorsqu'il fut descendu à terre, il rencontra un homme qui venait en lui depuis longtemps un démon; il ne portait aucun vêtement, et ne demeurait en aucune maison mais dans les sépulcres.

mandements de Jésus, adressés l'un au vent, l'autre aux eaux du lac. — L'expression *tempesitatem aquæ* (τῆς κλύδωνι τοῦ ὕδατος) est propre à notre évangéliste.

25. — *Ubi est fides vestra?* Les Apôtres auraient dû se souvenir qu'ils étaient avec Jésus, et qu'ils ne couraient aucun risque auprès de lui. — *Mirati sunt ad invicem.* L'étonnement des spectateurs est exprimé à peu près dans les mêmes termes par les divers écrivains sacrés. L'idée d'un ordre énergique intimé aux forces de la nature (*imperat*) ne se trouve toutefois que dans le troisième Évangile.

5^o Le possédé de Gadara. VIII, 26-39. — Parall. Matth. VIII, 28-34; Marc. V, 1-20.

Tempête d'un autre genre, plus terrible encore que celle du lac, suivie d'un triomphe non moins complet de Jésus. La narration de S. Luc a ici de nombreuses analogies avec celle de S. Marc (voyez le commentaire), c'est-à-dire qu'elle est très complète et très vivante; mais elle a de nombreuses particularités qui la distinguent.

26. — *Navigaverunt.* Κατέπλευσαν du grec est un nouveau terme nautique : on ne le rencontre pas ailleurs dans les récits de la vie de Jésus. — *Ad regionem Gerasenorum.* Relativement à cette contrée, il règne dans la troisième Évangile les mêmes divergences que dans les deux autres (voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p. 467). Il est probable qu'il faut lire Γαζαρηνῶν. Le champ des ruines de Gadara n'a pas moins de cinq kilomètres de circonférence : mais c'est à peine si Oum-Kéis, le misérable village qui remplace aujourd'hui l'urbis insignis » de la Décapole, comme l'appelle S. Jérôme, est habité par deux cents fellahs. Le territoire de la ville antique allait sans aucun doute jusqu'à l'ex-

trémité S. E. du lac. — La petite note géographique *quæ est contra* (ἀντιπέναν, en face et de l'autre côté du lac) *Galilæam*, est spéciale à S. Luc. Elle prouve que sa narration était écrite pour des lecteurs non-juifs.

27. — *Occurrit illi vir quidam.* Les mots ἐκ τῆς πόλεως, « de civitate », ajoutés dans le texte grec, doivent se rattacher à ἀνὴρ τις, et non à « occurrit », car le démoniaque ne venait pas alors de la ville, qu'il avait cessé de fréquenter, mais des sépulcres qui lui servaient de résidence. Cfr. Matth. VIII, 28; Marc. V, 2. — *Qui habebat dæmonium;* d'après le grec, « dæmonia » au pluriel, ce qui est plus conforme à la suite du récit. — *A temporibus multis,* ici et au V, 29, est un trait propre à S. Luc, destiné à rehausser la grandeur du prodige. — *Vestimento non induebatur* (autre particularité de notre évangéliste) doit se prendre à la lettre. Les fous, laissés à eux-mêmes, ont l'étrange manie de se dépouiller de leurs vêtements (voyez Prichard, On Insanity, p. 26); or la possession est la plus furieuse et la plus triste de toutes les folies. De ce détail et du suivant, *manebat... in monumentis*, il est intéressant de rapprocher un incident raconté par le voyageur anglais Warburton, the Crescent and the Cross, t. II, p. 352. « En descendant des cimes du Liban, je me trouvai dans un cimetière, dont les turbans sculptés (sur les tombes) m'annoncèrent que j'étais dans le voisinage d'un village musulman. Le silence de la nuit fut tout à coup interrompu par des cris et des hurlements farouches que poussait, ainsi que je le reconnus bientôt, un fou complètement nu qui disputait un os à quelques chiens sauvages. Dès qu'il m'aperçut, s'élançant par bonds rapides, il saisit la bride de mon cheval et le força presque de reculer par-dessus le rocher ». D'après la croyance juive,

28. Dès qu'il vit Jésus il se prosterna devant lui, et criant d'une voix forte, il dit : Qu'y a-t-il à moi et à toi, Jésus, Fils de Dieu Très-Haut ? Je t'en conjure, ne me tourmente pas.

29. Car Jésus commandait à l'esprit immonde de sortir de cet homme. Il s'était en effet saisi de lui depuis longtemps, et quoiqu'on le gardât lié de chaînes et les fers aux pieds, il rompait ses liens, et il était poussé dans le désert par le démon.

30. Or, Jésus l'interrogea, disant : Quel est ton nom ? Et il dit : Légion, parce que beaucoup de démons étaient entrés en lui.

31. Et ils le priaient de ne pas

28. Is, ut vidit Jesum, procidit ante illum : et exclamans voce magna, dixit : Quid mihi et tibi est, Jesu, Fili Dei Altissimi ? obsecro te, ne me torqueas.

29. Præcipiebat enim spiritui immundo ut exiret ab homine. Multis enim temporibus arripiebat illum, et vinciebatur catenis, et compedibus custoditus. Et ruptis vinculis agebatur a dæmonio in deserta.

30. Interrogavit autem illum Jesus, dicens : Quod tibi nomen est ? At ille dixit : Legio : quia intraverant dæmonia multa in eum.

31. Et rogabant illum ne im-

les tombeaux servaient de résidence habituelle aux démons. Cfr. Nidda, fol. 17 ; Chagigah, f. 3, 6. « Quand un homme passe la nuit dans un cimetière, un esprit mauvais descend sur lui ». Voyez Gfrörer, Jahrbund. des Heils, t. I, p. 408.

28. — *Is ut vidit...* Ce verset décrit fort bien deux sentiments distincts qui agitaient le démoniaque. Il était tout ensemble attiré et effrayé par Jésus. Attiré, car il accourt et se prosterne en signe de vénération ; effrayé, comme l'expriment son cri de détresse (S. Luc emploie seul le verbe composé ἀναπαύειν) et sa supplication. Le dualisme qui régnait en lui est aussi très nettement marqué. L'homme vient au-devant de son Libérateur, mais les démons sont en proie à l'effroi.

29 — *Præcipiebat enim...* Cette réflexion de l'évangéliste explique pourquoi le démon priait Jésus avec tant d'insistance de ne pas l'expulser du corps qu'il possédait. Quoique le Textus recept. et divers manuscrits emploient l'aoriste (παρήγγειλε, dans le sens du plus-que-parfait), la leçon la plus autorisée paraît être παρήγγειλεν à l'imparfait. Jésus insistait donc lui aussi pour contraindre le démon de se retirer. — *Multis enim temporibus...* La description précédente du démoniaque, v. 27, avait rapport à son état présent, tel qu'il frappait les regards du Sauveur et des disciples ; celle-ci est relative au passé, et décrit l'histoire antérieure du malheureux possédé. — *Arripiebat eum* : trait spécial. Le verbe grec συνιπτάειν est d'une grande énergie. — *Compedibus* dépend, comme *catenis*, de *vinciebatur*. Le participe *custoditus*, calqué trop servile-

ment sur le grec, serait mieux traduit par l'imparfait, « custodiebatur ». — *Agebatur... in deserta* est encore une particularité de S. Luc. Les déserts n'ont jamais manqué dans les régions situées à l'E. et au S. E. du lac de Tibériade.

30. — *Quod tibi nomen ?* Les saints Livres attribuent en divers endroits des noms spéciaux à certains démons ; par exemple, il est question d'Asmodée au livre de Tobie, III, 8, de Béalzebub dans les Evangiles, Matth. x, 25, etc., de Bélial dans la seconde Epître aux Corinthiens, vi, 15. Les Rabbins mentionnent d'autres dénominations des esprits mauvais, telles que Nachasch, Azazel, Samaël. La demande de Jésus n'a donc rien de surprenant. — *Ille dixit : Legio*. L'antique ville de Mageddo portait alors le nom de « Legio », à cause de la milice romaine qui y tenait garnison. Le démon avait peut-être l'espoir d'intimider Jésus quand il s'arrogeait ce titre prétentieux. — *Dæmonia multa*. Sylveira signale ici une opinion bizarre. « Aliqui asserunt fuisse saltem duo millia dæmonum, siquidem duo millia porcorum dimiserunt in mare, ita ut singuli in singulos intraverint porcos ». Mais il la réfute ensuite à bon droit. « Conjectura non est multum efficax ; nam ad omnes destruendos in mare sufficiebat solus spiritus : Quod ergo certum habemus, nomine legionis multos dæmones significari ». Il est inutile d'en vouloir préciser exactement le nombre.

31. — *Et rogabant illum...* A la façon des hommes, les démons ont leurs désirs et leurs craintes. Ceux qui étaient alors en présence

peraret illis ut in abyssum irent.

32. Erat autem ibi grex porcorum multorum pascentium in monte : et rogabant eum, ut permitteret eis in illos ingredi. Et permisit illis.

33. Exierunt ergo dæmonia ab homine, et intraverunt in porcos : et impetu abiit grex per præceps in stagnum, et suffocatus est.

34. Quod ut viderunt factum qui pascebant, fugerunt, et nuntiaverunt in civitatem, et in villas.

35. Exierunt autem videre quod factum est, et venerunt ad Jesum : et invenerunt hominem sedentem, a quo dæmonia exierant, vestitum, ac sana mente, ad pedes ejus, et timuerunt.

leur commander d'aller dans l'abîme.

32. Et il y avait là un nombreux troupeau de porcs qui paissaient sur la montagne, et ils le prièrent de leur permettre d'entrer dans ces porcs, et il le leur permit.

33. Les démons sortirent donc de l'homme et entrèrent dans les porcs, et le troupeau impétueusement alla se précipiter dans le lac et fut suffoqué.

34. Lorsqu'ils virent ce fait, ceux qui les faisaient paître s'enfuirent et l'annoncèrent dans la ville et dans les villages.

35. Et on sortit pour voir ce qui était arrivé et l'on vint à Jésus. Ils trouvèrent assis à ses pieds et sain d'esprit l'homme dont les démons étaient sortis, et ils furent remplis de crainte.

de Jésus comprennent qu'ils vont être obligés d'abandonner leur proie ; ils voudraient du moins rester dans le district de Gadara, et ils conjurent Notre-Seigneur en termes pressants de le leur permettre (notez l'imparfait ; S. Marc dit plus fortement encore : « Deprecabatur eum multum »). — *Ne imperaret... ut in abyssum...* (ἀβυσσος, de α privatif et βυσός, pour βυός, fond). Leur prière sous cette forme est spéciale à S. Luc. Par l'abîme, il ne faut pas entendre les eaux profondes du lac, ainsi que l'ont voulu quelques commentateurs, mais le monde inférieur où vivent d'ordinaire les démons, c'est-à-dire l'enfer. Cfr. Apoc. ix, 1 ; xx, 3. Pour les mauvais esprits, quitter les contrées où Dieu leur a permis d'habiter et d'agir équivaut à rentrer dans l'enfer. Voilà pourquoi nous disions en expliquant le passage parallèle, mais un peu différent, de S. Marc (v, 40), que les deux rédactions expriment en réalité une seule et même pensée.

32. — *Erat ibi grex porcorum*†. Voyez notre commentaire sur S. Matthieu, p. 169. Les démons ont adressé déjà deux prières à Jésus. Ils lui ont demandé, v. 28, mais en vain, de conserver leur résidence actuelle, le corps du possédé. Ils viennent de lui demander encore, v. 34, de pouvoir au moins rester dans le pays. Voici qu'ils confirment et développent maintenant cette seconde supplique, en exprimant le désir d'entrer dans les pour-

ceaux. Il est bien évident qu'ils ne s'attendaient pas au résultat qui va suivre.

33. — *Intraverunt in porcos, et impetu abiit* (ἔφυγεν)... Description vivante de ce fait remarquable. Ἀπεκρίθη (suffocatus est) est un mot bien choisi, car il s'emploie fréquemment pour marquer la suffocation dans l'eau (S. Marc a l'expression équivalente ἐπὶ τοῦ ὕδατος ; S. Matthieu dit simplement ἀπέθανον). « On a demandé si Jésus avait le droit de disposer ainsi d'une propriété étrangère. C'est comme si l'on demandait si Pierre avait le droit de disposer de la vie d'Ananias et de Saphira. Il est des cas où le pouvoir, par sa nature même, garantit le droit. » (Godet).

34. — Nous passons aux effets immédiats du prodige sur les porchers, sur les habitants de la contrée et sur le démoniaque. Les pâtres allèrent en courant porter la nouvelle in civitatem, c'est-à-dire à Gadara, et in villas, etc. τοὺς ἀγρούς, dans les métairies ou hameaux isolés qui étaient sur leur passage.

35. — *Exierunt* (scil. « de civitate et de villis »). Un grand concours se fit aussitôt vers le théâtre du miracle. — L'effet produit sur le possédé est décrit par S. Luc à peu près dans les mêmes termes que par S. Marc : le troisième évangéliste ajoute seulement les mots pittoresques ad pedes ejus, qui nous montrent assis aux pieds du Sauveur, comme un disciple docile aux pieds de son maître,

36. Et ceux qui l'avaient vu leur racontèrent comment il avait été délivré d'une légion.

37. Et toute une multitude du pays des Geraséniens le pria de s'éloigner d'eux, parce qu'ils étaient saisis d'une grande frayeur. Et lui, montant dans la barque, s'en retourna.

38. Et l'homme de qui les démons étaient sortis lui demanda instamment de rester avec lui. Mais Jésus le renvoya, disant :

39. Retourne en ta maison, et raconte quelles grandes choses Dieu t'a faites. Et il s'en alla par toute la ville, publiant les grandes choses que Jésus lui avait faites.

40. Et il advint que lorsque Jésus fut revenu, la foule le reçut, car tous l'attendaient.

41. Et voilà qu'il vint un homme

36. Nuntiaverunt autem illis et qui viderant, quomodo sanus factus esset a legione :

37. Et rogaverunt illum omnis multitudo regionis Gerasenorum ut discederet ab ipsis : quia magno timore tenebantur. Ipse autem ascendens navim, reversus est.

38. Et rogabat illum vir, a quo dæmonia exierant, ut cum eo esset. Dimisit autem eum Jesus, dicens :

39. Redi in domum tuam, et narra quanta tibi fecit Deus. Et abiit per universam civitatem, prædicans quanta illi fecisset Jesus.

40. Factum est autem, cum redisset Jesus, excepit illum turba : erant enim omnes expectantes eum.

41. Et ecce venit vir, cui nomen

celui qui, plus haut, nous avait été représenté dans les plus affreux paroxysmes.

36. — *Nuntiaverunt autem...* Les porchers n'avaient d'abord répandu qu'en gros le bruit de ce qui s'était passé : les Gadaréniens reçoivent maintenant des détails complets sur le miracle. — *Quomodo sanus factus esset a legione*. Le grec dit, avec une légère variante : *πῶς ἐσώθη ὁ δαίμονισθεὶς*, comment le démoniaque avait été sauvé.

37. — *Rogaverunt illum...* Friste demande, qui révèle l'esprit mercantile et vulgaire de cette population. Il est vrai qu'elle était à demi païenne, comme nous l'apprend l'historien Josèphe. Méléagre et Philodémus, deux poètes de l'Anthologie grecque, naquirent à Gadara vers l'an 50. — La répétition emphatique *magno timore tenebantur* est une particularité de S. Luc.

38 et 39. — *Et rogabat illum*. Ce beau récit est rempli de prières adressées au Sauveur. Cfr. les §§. 23, 31, 32, 37. Mais ici seulement nous avons une prière digne de ce nom. Toutefois elle ne fut pas exaucée, tandis que deux des précédentes (§§. 32 et 37) l'avaient été. En effet, *dimisit eum Jesus* (dans le grec, ἀπέλυσεν, il le délia, il le laissa libre), ou, comme dit S. Marc, « non admisit eum. » Et pourtant ce nouvel ami de Jésus devint plus qu'un disciple, puisqu'il fut aussitôt investi du rôle d'apôtre et d'évangéliste, *narra quanta...* : rôle dont il s'acquitta avec le plus grand zèle, *abiit... prædicans*. Notons

ici, comme dans le second Evangile, une nuance intéressante dans les formules. Jésus dit qu'il possédait qu'il venait de guérir : « Narra quanta tibi fecit Deus » ; le possédé s'en va prêchant *quanta illi* (pour « sibi ») *fecisset Jesus*.

6° L'hémorrhôisse et la fille de Jaïre. VIII, 40-56. Parall. Matth. ix, 18-26 ; Marc. v, 21-43.

Le récit de S. Luc tient le milieu entre celui de S. Matthieu et celui de S. Marc : il se rapproche néanmoins davantage de ce dernier, qui est le plus complet des trois.

40. — *Cum redisset*. Des environs de Gadara, Jésus revint à Capharnaüm, d'où il était parti le soir précédent. — *Excepit illum turba*. Le verbe *ἀπεδέξατο*, (un des mots caractéristiques de S. Luc) désigne un accueil aimable, empressé. Le contexte, *erant enim omnes expectantes eum* (trait propre au troisième Evangile), fortifie encore cette idée. Le peuple que Notre-Seigneur avait charmé la veille par ses divines paraboles, et qui l'avait vu partir avec peine, l'attendait donc impatiemment, sur la plage. Peut-être régnait-il une certaine inquiétude au sujet du bon Maître, car on savait qu'il avait couru de grands dangers sur le lac. Quel contraste avec la conduite égoïste des Gadaréniens !

41. — Après cette mise en scène, l'évangéliste aborde la narration du double prodige opéré par Jésus aussitôt après son débarquement. — *Jairus... princeps syna-*

Jairus, et ipse princeps synagogæ erat : et cecidit ad pedes Jesu, rogans eum ut intraret in domum ejus ;

Matth. 9, 18; Marc. 5, 22.

42. Quia unica filia erat ei, fere annorum duodecim, et hæc moriebatur. Et contigit, dum iret, a turbis comprimebatur.

43. Et mulier quædam erat in fluxu sanguinis ab annis duodecim, quæ in medicos erogaverat omnem substantiam suam, nec ab ullo potuit curari :

44. Accessit retro, et tetigit fibriam vestimenti ejus : et confestim stetit fluxus sanguinis ejus.

45. Et ait Jesus : Quis est qui me

nommé Jaïre, chef d'une synagogue, et il se jeta aux pieds de Jésus, le priant d'entrer dans sa maison ;

42. Parce qu'il avait une fille unique d'environ douze ans qui se mourait. Et il arriva qu'en y allant il était pressé par la foule.

43. Et il y avait une femme affligée d'un flux de sang depuis douze ans, qui avait dépensé tout son bien en médecins et n'avait pu être guérie par aucun.

44. Elle s'approcha par derrière et toucha le bord de son vêtement, et aussitôt son flux de sang s'arrêta.

45. Et Jésus dit : Qui m'a touché ?

gogæ. Sur ce nom, et sur cette fonction qui était regardée comme très honorable, voyez l'Evang. selon S. Marc, p. 82. — *Cecidit ad pedes Jesu.* C'est là un acte significatif de la part d'un personnage officiel, d'autant mieux que le monde ecclésiastique d'alors était loin d'être sympathique à Jésus ; mais le malheur fait courber même les têtes les plus altières. Les miracles accomplis par Notre-Seigneur à Capharnaüm (Cfr. iv, 34 et ss. ; v, 42 et ss. ; vii, 1 et ss.) avaient sans doute vivement impressionné Jaïre, et il se souvint du Thaumaturge dès qu'il se trouva lui-même dans le besoin.

42. — *Quia unica filia...* Les deux autres synoptiques emploient le langage direct, qui donne plus de vie au récit. — *Unica* est une particularité de S. Luc. Ce détail fait bien ressortir la douleur du suppliant. S. Marc mentionne aussi l'âge de la jeune fille (*fere annorum duodecim*), mais seulement après avoir raconté la résurrection. L'évangéliste-médecin place ce trait dès le début de sa narration. D'après le v. 43, la fille de Jaïre était donc née vers l'époque où l'hémorrhôisse ressentait les premières atteintes de son mal. — *Moriebatur.* La Vulgate a très bien rendu le sens du verbe grec ἀπέθνησκεν. La jeune fille n'était pas morte quand son père vint trouver Jésus (Cfr. v. 49), quoiqu'elle fut alors à l'agonie. — *Comprimebatur.* L'expression du texte primitif, συνέπιπτον αὐτόν, littéralement « suffocant eum (turbæ) », est plus forte encore que le συνέχουσιν de S. Marc. C'est d'ailleurs le même mot qu'au v. 33. Les rues de l'Orient sont généralement tortueuses, étroites, et une foule ne s'y meut qu'avec peine. Sénèque,

Epist. xci, emploie la même image, « suffocari turbam (scil. a seipsa) ».

43. — A partir de cet endroit jusqu'au v. 48, S. Luc passe à la guérison de l'hémorrhôisse, qu'il enclave, conformément à la réalité des faits, dans l'épisode relatif à Jaïre. Il expose avec des couleurs moins vives que S. Marc, mais d'une manière plus complète que S. Matthieu, l'état de la malade. Le verbe προσαναλώσασα (Vulg. quæ erogaverat, littéral. « quæ superimpenderat ») a une grande énergie : on ne le trouve pas ailleurs dans le Nouveau Testament. — *Omnem substantiam suam* est une bonne traduction de ὅλον τὸν βίον (Cfr. xv, 12 ; Marc. xii, 44). Parfois aussi les Latins emploient « vita » dans le sens de fortune. — *In medicos... nec ab ullo...* L'évangéliste-médecin ne craint pas de faire cet aveu ; il reconnaît de même plus bas la réalité du miracle de Jésus, tandis qu'un si grand nombre de médecins modernes se refusent à admettre le surnaturel dans les guérisons.

44. — *Accessit retro...* A bout de ressources, l'hémorrhôisse pense, elle aussi, à Jésus. Mais espérant obtenir, sans avoir à faire une confession pénible, la faveur qu'elle ambitionnait, elle profite à merveille de l'occasion, et réussit à toucher *fibriam vestimenti ejus* (voyez, sur cette expression, l'Evang. selon S. Matth., p. 183). Sa confiance n'avait pas été vaine, car, ainsi que l'expose S. Luc avec une précision toute médicale, *confestim stetit fluxus sanguinis ejus* (comparez la vague formule de S. Matthieu et la phrase élégante de S. Marc).

45. — *Quis me tetigit ?* Dans S. Marc : « Quis tetigit vestimenta mea ? » La première

Comme tous niaient, Pierre dit, ainsi que ceux qui étaient avec lui : Maître, la foule vous presse et vous accable, et vous dites : Qui m'a touché ?

46. Et Jésus dit : Quelqu'un m'a touché, car j'ai connu qu'une vertu était sortie de moi.

47. Et la femme, voyant qu'elle ne restait pas cachée, vint tremblante et se jeta à ses pieds, et révéla devant tout le peuple pourquoi elle l'avait touché, et comment elle avait été guérie aussitôt.

48. Et Jésus lui dit : Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix.

49. Comme il parlait encore, quelqu'un vint dire au chef de la synagogue : Votre fille est morte, ne le tourmentez pas.

tetigit? Negantibus autem omnibus, dixit Petrus, et qui cum illo erant: Præceptor, turbæ te comprimunt, et affligunt, et dicis: Quis me tetigit?

46. Et dixit Jesus: Tetigit me aliquis: nam ego novi virtutem de me exisse.

47. Videns autem mulier, quia non latuit, tremens venit, et proci-dit ante pedes ejus: et ob quam causam tetigerit eum, indicavit coram omni populo: et quemadmodum confestim sanata sit.

48. At ipse dixit ei: Filia, fides tua salvam te fecit; vade in pace.

49. Adhuc illo loquente, venit quidam ad principem synagogæ, dicens ei: Quia mortua est filia tua, noli vexare illum,

de ces deux questions est la plus naturelle. « Le Christ, dit Tertullien (contr. Marc. l. iv, c. 20), parle comme s'il ignorait, pour obtenir un aveu. C'est ainsi que Dieu avait interrogé Adam ». — *Negantibus omnibus* (détail tout à fait graphique), est une particularité de S. Luc; de même la mention expresse de S. Pierre (*dixit Petrus*); de même l'emploi de deux verbes synonymes, *te comprimunt et affligunt* (plus fortement dans le grec, *συνέχουσιν σε καὶ ἀποθλίβουσιν*), pour mieux marquer la presse qui se faisait alors autour de la personne sacrée du Sauveur. — *Dicis: Quis me tetigit?* Ne serait-il pas plus juste, semblent dire les Apôtres, de demander qui ne vous a pas touché ?

46. — Jésus insiste, mais en affirmant au lieu d'interroger : *Tetigit me aliquis* (trait spécial). Il indique par ces mots la nature particulière du contact dont il avait parlé; ce n'a pas été un simple accident, mais un acte conscient et volontaire. *Ὁ Πέτρος μὲν ᾤετο περὶ ἀπλῆς ἐπαφῆς; λέγειν τὸν Χριστὸν...*, αὐτὸς δὲ οὐ περὶ τῆς αὐτῆς ἔλεγεν, ἀλλὰ περὶ τῆς γενομένης ἐκ πίστεως, dit fort bien Euthymius, h. l. — *Nam ego novi*. Notre-Seigneur motive son assertion : il sait parfaitement (*ἐγὼ οὖν*) de quoi il parle, car son intelligence divine lui a révélé qu'une « vertu » sortait de son corps sacré. Sur cette expression étonnante, dont les rationalistes ont abusé, voyez l'Évangile selon S. Marc, p. 84. Seulement, S. Marc ne l'employait que comme narrateur, tandis que, d'après S. Luc, le Sauveur l'avait lui-même prononcée.

47. — Beau tableau, qui ajoute plusieurs traits à celui de S. Marc, notamment : *videns... quia non latuit, ante pedes, coram omni populo*. Ce dernier détail est emphatique et exprime fortement ce qu'il dut en coûter à l'humble femme de faire sa confession en présence d'une multitude si nombreuse.

48. — Après avoir exaucé tacitement la demande tacite de l'hémorroïsse, Jésus lui octroie maintenant sa grâce d'une manière ouverte. Il lui indique en même temps quelle avait été la vraie cause de son succès : *Fides tua salvam te facit*. Cette foi était remarquable en effet. Dans ce même récit, nous avons vu Jaf s'approcher hardiment du Sauveur comme un homme animé de la confiance la plus ferme ; mais en réalité un certain doute serrait son cœur (Cfr. x. 50). L'hémorroïsse n'a pas osé se présenter directement à Jésus, mais au fond elle n'éprouvait pas la moindre hésitation, la plus légère défiance. Le divin Maître peut donc louer publiquement sa foi.

49. — *Adhuc illo loquente*. Nous trouvons dans S. Marc la même formule de transition, preuve qu'il n'y eut réellement aucun intervalle notable entre les deux incidents racontés. — Le présent *venit* (*ἔρχεται*, dramatise les faits. — *Quidam ad principem* : dans le grec, *παρὰ τοῦ ἀρχισυναγώγου*, littéralement, « a principe synagogæ », expression employée par métonymie pour signifier : de la maison du chef de la synagogue. Voyez l'Évangile selon S. Marc, p. 86. — *Quia* est récitatif. *Mortua est* (*τέθνηκεν*) est mis en avant d'une manière emphatique.

50. Jesus autem, audito hoc verbo, respondit patri puellæ : Noli timere ; crede tantum, et salva erit.

51. Et cum venisset domum, non permisit intrare secum quemquam, nisi Petrum, et Jacobum, et Joannem, et patrem et matrem puellæ.

52. Flebant autem omnes et plangebant illam. At ille dixit : Nolite flere ; non est mortua puella, sed dormit.

53. Et deridebant eum, scientes quod mortua esset.

54. Ipse autem tenens manum ejus clamavit, dicens : Puella, surge.

55. Et reversus est spiritus ejus, et surrexit continuo. Et jussit illi dari manducare.

56. Et stupuerunt parentes ejus,

50. Mais Jésus, ayant entendu cette parole, répondit au père de la jeune fille : Ne crains point, crois seulement et elle sera sauvée.

51. Et quand il fut arrivé à la maison, il ne permit à personne d'entrer avec lui, si ce n'est à Pierre, Jacques et Jean, et au père et à la mère de la jeune fille.

52. Or, tous pleuraient et se lamentaient sur elle. Et il dit : Ne pleurez pas ; la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort.

53. Et ils se riaient de lui, sachant qu'elle était morte.

54. Mais lui, prenant sa main, s'écria et dit : Jeune fille, lève-toi.

55. Et son esprit revint et elle se leva aussitôt, et il commanda de lui donner à manger.

56. Et ses parents furent dans la

50. — *Noli timere, crede tantum.* De cette parole d'encouragement adressée par Jésus au malheureux père, il résulte que la foi de ce dernier avait été ébranlée par le message qui venait de lui être communiqué. Peut-être pensait-il, lui aussi, qu'il était trop tard maintenant pour conserver quelque espoir. Le Sauveur le soutient par une joyeuse promesse, *salva erit*, que S. Luc a seul notée en termes explicites. Votre foi vous a sauvée, avait-il été dit à l'hémorrhôïsse, *ꝫ. 48* : votre foi sauvera votre enfant, est-il dit à Jaïre. Il lui fut aisé de faire ce rapprochement et de se confier absolument en Jésus.

51. — *Non permisit intrare...* est un détail anticipé, dont la place régulière serait à la suite du *ꝫ. 53*. Ces mots désignent en effet l'entrée dans la chambre mortuaire.

52 et 53. — Sorte de parenthèse, aux détails pittoresques. Elle nous montre la maison de Jaïre remplie d'hommes et de femmes qui *flebant... et plangebant*, à la façon tumultueuse et sauvage de l'Orient. Voyez l'Évang. selon S. Matth. p. 184. Quand Jésus veut calmer ces pleureurs officiels en leur disant que la jeune fille n'est pas morte, ils se rient de lui (*κατεγέλων*, mot énergique), *scientes quod mortua esset*, ajoute notre évangéliste. Ce trait du « *medicus carissimus* » prouve la réalité de la mort et la signification métaphorique des paroles de Notre-Seigneur.

54. — *Tenens manum ejus.* Les trois synoptiques ont relaté ce geste. S. Luc ne cite pas en araméen, comme S. Marc, les

« *ipsissima verba* » du Sauveur. Il est du reste celui des évangélistes qui intercale le moins de mots hébreux dans son récit. — Sur le nominatif *ꝫ. ꝫꝫꝫ* avec l'article, au lieu du vocatif, voyez Winer et Beelen.

55. — *Reversus est spiritus ejus* est une nouvelle particularité de S. Luc. Cette locution est fréquemment usitée dans les livres de l'Ancien Testament. Cfr. III Reg. ix, 4 (*וַיָּשׁוּב רֹחַ אֱלֹהִים*) ; xvii, 22 ; Ps. lxxv, 13 ; lxxvii, 39 ; cii, 16 ; Eccl. xii, 7, etc. — A propos de la résurrection de la fille de Jaïre et des autres faits analogues mentionnés soit dans la Bible soit par l'histoire, on s'est quelquefois demandé ce qu'était devenue l'âme pendant sa séparation momentanée du corps. Nous pensons, à la suite de divers théologiens, que ses opérations se trouvaient alors miraculeusement suspendues, de sorte qu'au moment de la résurrection elle n'avait pas plus conscience de ce qui s'était passé pour elle depuis la mort, qu'une personne éveillée d'un profond sommeil n'a conscience de ce qui l'a occupée tandis qu'elle dormait. — *Jussit illi dari manducare.* On n'invente pas les petits détails de ce genre : aussi sont-ils une forte preuve d'authenticité. Jésus, en donnant un pareil ordre, montrait que la jeune fille jouissait maintenant d'une parfaite santé.

56. — *Stupuerunt parentes.* On conçoit que les parents de la ressuscitée fussent hors d'eux-mêmes (*ἑξάρτησαν*, lisons-nous dans le texte original) ; mais, tout d'abord, on comprend moins l'injonction suivante du Sauveur, *ne*

stupeur; et il leur commanda de ne quibus præcepit ne alicui dicerent
dire à personne ce qui s'était passé. quod factum erat.

CHAPITRE IX

L'envoi des Douze (vv. 1-6). — Opinion d'Hérode au sujet de Jésus (vv. 7-9). — Retour des Douze et multiplication des pains (vv. 10-17). — Confession de S. Pierre et première annonce de la Passion (vv. 18-27). — La Transfiguration (vv. 28-36). — Guérison d'un paralytique (vv. 37-43). — Seconde prédiction officielle de la Passion (vv. 44-45). — Leçon d'humilité et de tolérance (vv. 46-50). — Les Samaritains inhospitaliers (vv. 51-56). — Ce qu'il faut pour suivre Jésus (vv. 57-62).

1. Or, ayant appelé les douze apôtres, il leur donna la force et la puissance de chasser tous les démons et de guérir les maladies.

1. Convocatis autem duodecim apostolis, dedit illis virtutem et potestatem super omnia dæmonia, et ut languores curarent.

Matt. 10, 1; Marc. 3, 15.

alicui dicerent... Elle devient néanmoins facilement explicable, de même que les précautions prises préalablement par Jésus pour écarter la foule, v. 51, si l'on se rappelle que l'enthousiasme des Galiléens était alors très surexcité, et que Notre-Seigneur voulait autant que possible éviter tout éclat. Sans doute il ne pouvait empêcher le miracle d'être connu (Cfr. Matth. viii, 26). Du moins, en laissant s'écouler peu à peu la multitude qui s'était rassemblée à la porte de Jaire, il échappa à une ovation populaire, et son but principal fut ainsi atteint. — Terminons l'explication de ces deux prodiges par une réflexion très exacte de M. van Oosterzee, Das Evang. nach Lukas, 3^e édit. p. 437 : « La présente narration porte presque sur chacun de ses traits le sceau de la vérité, de la simplicité, de la sublimité. Cette angoisse du père et cette timidité de la femme, cette agitation du peuple et ce calme de Notre-Seigneur, cet étonnement des disciples et la réponse si précise du Maître : Quelqu'un m'a touché, ce rire de l'incrédulité à côté des transports de la douleur, cette majesté pour manifester sa puissance miraculeuse et cette sollicitude à la dissimuler : tout cela forme un ensemble tellement inimitable, qu'on peut y saisir en quelque sorte la vérité à pleines mains ».

17. L'envoi des Douze. *Matth. x, 1-42; Marc. vi, 7-13.*

S. Luc, après avoir signalé la mission confiée aux Apôtres par Notre-Seigneur Jésus-

Christ, se borne, comme S. Marc, à citer quelques extraits de l'instruction remarquable que le divin Maître leur adressa en cette circonstance. Laissant de côté les détails relatifs aux grandes fonctions que les Douze et leurs successeurs devaient exercer dans l'avenir (Cfr. Matth. x, 16-42), il n'envisage que leur rôle plus modeste et plus facile du moment présent.

CHAP. IX. — 1. — *Convocatis duodecim apostolis.* Les manuscrits A, D, K, M, S, etc., les versions armén., sahid., etc., lisent simplement τοὺς δώδεκα, les Douze, et sans doute à bon droit, car c'est ainsi que S. Luc désigne d'ordinaire les Apôtres. Cfr. viii, 4; ix, 42; xviii, 34; xxii, 3, 47; Act. vi, 2; etc. Divers témoins ont cependant δώδεκα ἀποστόλους comme la Vulgate, ou τοὺς δώδεκα μαθητὰς αὐτοῦ comme le Text. receptus. — *Dedit illis virtutem...* Avant d'envoyer les Apôtres en mission, Jésus leur confère, en guise de lettres de créance destinées à les accréditer auprès de tous, des pouvoirs extraordinaires analogues à ceux qu'il exerçait lui-même. Le premier des deux substantifs, δύναμις, est le plus général et désigne la puissance « in se », le second, ἐξουσίαν (*potestatem*), est la mise en œuvre de cette puissance. — *Super omnia dæmonia.* « Omnia » est emphatique et propre à S. Luc. La phrase *et ut languores curarent* (καὶ νόσους θεραπεύειν) dépend, suivant les uns, du verbe « dedit », suivant les autres et vraisemblablement, des substantifs « virtutem et potestatem ».

2. Et misit illos prædicare regnum Dei, et sanare infirmos.

3. Et ait ad illos : Nihil tuleritis in via, neque virgam, neque peram, neque panem, neque pecuniam, neque duas tunicas habeatis.

Matth. 10, 9; Marc. 6, 8.

4. Et in quacumque domum intraveritis, ibi manete, et inde ne exeatis.

5. Et quicumque non receperint vos, exeuntes de civitate illa, etiam pulverem pedum vestrorum excutite in testimonium supra illos.

Act. 13, 51.

2. Et il les envoya prêcher le royaume de Dieu et rendre la santé aux infirmes.

3. Et il leur dit : Ne portez rien en route, ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent, et n'ayez point deux tuniques.

4. Et en quelque maison que vous soyez entrés, demeurez-y et n'en sortez point.

5. Et quand on ne vous aura pas reçus, sortez de cette ville et secouez la poussière même de vos pieds en témoignage contre eux.

2. — *Prædicare regnum Dei*, tel était le but principal de l'envoi des Douze. *Sanare infirmos* était, ainsi qu'il vient d'être dit, un moyen d'atteindre plus aisément ce but. Toutefois, et cela ressort très nettement de la narration plus explicite de S. Matthieu, x, 7, les Apôtres n'avaient pas à s'étendre alors sur la nature, les conditions, etc., du royaume de Dieu : ils devaient simplement en annoncer le prochain établissement par le Christ.

3. — *Et ait ad illos*. Il était juste que Notre-Seigneur donnât aux Douze avant leur départ quelques principes capables de diriger leur conduite dans ces circonstances toutes nouvelles pour eux. Il le fait dans les vv. 3-5. Le résumé de cette instruction est qu'ils seront toujours « si vertueux, si constants et modestes, en un mot, si célestes, que la doctrine évangélique ne sera pas moins propagée par leur manière de vivre que par leur parole ». S. Grég. de Nazianze, in Cat. græc. Patr. — *Nihil tuleritis in via* (« in viam » d'après le grec) est une injonction générale, que Jésus développe ensuite par cinq traits spéciaux : *neque virgam* (la *Recepta* porte *πάσσους* au pluriel, mais nous lisons le singulier avec les manuscrits Sinait., B, C, D, L, M, etc., les versions syr., éthiop., sahid., et la Vulgate), *neque peram*, etc. — *Neque duas tunicas habeatis* : dans le grec, *μία ἀνὰ* (distributif) *δύο χιτῶνας ἔχαιν*, avec un brusque passage de l'impératif à l'infinitif. Voyez, Act. 1, 4; xvii, 3, des constructions analogues. C'est le langage direct qui devient indirect : « Et ait ad illos... non habere ». — Il est intéressant de signaler les nuances qui existent ici entre les synoptiques. D'après les trois récits, les Apôtres ne doivent emporter avec eux ni argent, ni sac de voyage, ni tu-

nique de rechange ; S. Marc et S. Luc ajoutent : « neque panem », détail omis par S. Matthieu. Dans le premier et dans le troisième Evangile, Jésus interdit aux Douze d'avoir un bâton ; dans le second, il leur permet d'en emporter un. S. Luc ne dit rien des chaussures ; S. Matthieu paraît indiquer qu'elles ne furent pas non plus autorisés par le Sauveur ; S. Marc nous montre les Apôtres munis de sandales. Voyez du reste notre commentaire sur S. Matthieu, h. 1.

4 et 5. — La première recommandation concernait le départ ; elle inculquait aux Douze cette grave et belle pensée : « La simplicité est pour le chrétien le meilleur viatique » (Clément d'Alex., Pædag. II). La seconde, comprise dans ces deux versets, regarde leur séjour dans les localités où ils pénétraient pour prêcher. — *In quacumque domum intraveritis*... Ces mots ne signifient pas que les envoyés de Jésus devaient demander l'hospitalité aux premiers venus (Cfr. Matth. x, 44). Il faut entendre par « quæcumque domus » la première maison où la prudence leur permettrait de s'établir. — *Inde ne exeatis*. Le texte primitif dit au contraire : καὶ ἐκείθεν ἐξέλθετε, « et inde exeatis ». Et pourtant la Vulgate a très bien traduit la pensée de Jésus, car la phrase grecque, prise dans son entier (« Dans quelque maison que vous soyez entrés, restez-y et sortez-en »), revient à dire : Faites de cette maison le centre de vos allées et venues dans la localité pour votre ministère, et ne changez pas trop légèrement de domicile. Comp. x, 7. Ce trait, ainsi arrangé, est une particularité de S. Luc. — *Et quicumque non receperint vos*... L'hypothèse n'était nullement chimérique, Jésus ayant alors des ennemis déclarés qui refuseraient certainement d'accueillir ses disciples, malgré le

6. Etant donc partis, ils parcouraient les villages, évangélisant et guérissant partout.

7. Or, Hérode le tétrarque entendit parler de tout ce que faisait Jésus, et il était perplexe parce que quelques-uns disaient :

8. Jean est ressuscité d'entre les morts; et d'autres : Elie est apparu; et d'autres : Un des anciens prophètes est ressuscité.

9. Hérode dit : J'ai décapité Jean; qui est donc celui de qui j'entends

6. Egressi autem circuibant per castella, evangelizantes et curantes ubique.

7. Audivit autem Herodes tetrarcha omnia quæ fiebant ab eo, et hæsitabat eo quod diceretur

Matth. 11, 1; Marc. 6, 14.

8. A quibusdam : Quia Joannes surrexit a mortuis; a quibusdam vero : Quia Elias apparuit; ab aliis autem : Quia propheta unus de antiquis surrexit.

9. Et ait Herodes : Joannem ego decollavi. Quis est autem iste, de

caractère si hospitalier de l'Orient en général et des Juifs en particulier. Cfr. Schœtgen, Hor. hebr., 108. — *Etiam* (emphatique et spécial) *pulverem... excutite*. Sur cette action symbolique, voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 203. Au lieu de *in testimonium supra illos*, mieux vaudrait « contra illos » : εἰς ἐλεγχον αὐτῶν καὶ κατάρτισιν, dit très bien Théophylacte.

6. — *Egressi autem...* De concert avec S. Marc, notre évangéliste décrit en peu de mots l'œuvre et le succès des Apôtres durant cette mission. Le trait pittoresque *circuibant per castella* lui est propre, comme aussi l'adverbe final *ubique*, et l'emploi du verbe *evangelizare*. « En tant que docteurs, dit Eusèbe sur ce passage (ap. Cat. D. Thomæ), les Douze annonçaient la bonne nouvelle; en tant que médecins ils guérissaient, confirmant leur prédication par leurs miracles ».

18. Opinion d'Hérode au sujet de Jésus. ix, 7-9. — Parall. Matth. xiv, 1-2; Marc. vi, 14-16.

Voyez le commentaire sur S. Matthieu, p. 287. Sans varier beaucoup pour la substance, cet incident a un coloris tout particulier dans le troisième Evangile (comparez les trois rédactions dans notre Synopsis).

7 et 8. — *Omnia quæ fiebant ab eo*. Ces deux derniers mots (ὅν αὐτοῦ) sont omis par les manuscrits B, C, D, L, Z, Sinait. Ils pourraient bien être un glossème. Dans ce cas, il s'agirait tout à la fois des œuvres de Jésus et de celles de ses Apôtres. **vv. 1-9.** On conçoit que la mission donnée par ceux-ci avec accompagnement de miracles ait produit autour du nom de Notre-Seigneur une recrudescence d'enthousiasme. Sa renommée, qui pénètre aujourd'hui qu'à la cour, met le tétrarque dans l'embarras : *hæsitabat*; *δυσνόησι*. Il ne sait d'abord à quel parti s'arrêter au sujet de la personnalité de Jésus. C'est que, continue S. Luc, il régnait sur ce point dans

la société juive des bruits divers, dont l'écho *ἰσχυρί* aux oreilles d'Hérode, et qui l'empêchaient de parvenir à une conclusion certaine. Trois des conjectures populaires reçoivent une mention spéciale. 1^o *Joannes surrexit...* 2^o *Elias apparuit* (ἐφάνη), mot bien choisi, puisque Elie n'est pas mort; de Jean-Baptiste et des autres prophètes on disait : « surrexit ». 3^o *Propheta unus de antiquis*, quel qu'un de ces grands prophètes qui n'avaient pas eu leurs pareils depuis plusieurs siècles.

9. — *Et ait Herodes...* Le langage du tétrarque indique une perplexité qui ne fait que s'accroître. Pourtant, le nom de sa victime semble avoir produit en lui une impression plus vive. Mais, se hâte-t-il d'ajouter comme pour rassurer ses craintes, *Joannem ego decollavi*; par conséquent il n'est pas vraisemblable que ce soit Jean-Baptiste. Qui sera-ce donc? *Quis est iste de quo ego* (notez cette répétition emphatique du pronom) *talía audio?* « Talía », des choses si surprenantes! — *Et quærebat videre eum* : trait spécial, bien naturel du reste après ce qui précède. Hérode espérait pouvoir s'assurer « de visu » que Jésus n'était pas Jean-Baptiste. Son désir ne fut réalisé qu'au temps de la Passion, comme nous l'apprendra S. Luc, xxiii, 8. — D'après les deux autres synoptiques, le tétrarque Antipas, au lieu de demeurer ainsi en suspens sans savoir à quel parti s'arrêter, se prononce au contraire sans hésiter sur la nature de Jésus : « Hic est Joannes Baptista; ipse surrexit a mortuis, et ideo virtutes operantur in eo ». Matth. xiv, 2 (Cfr. Marc. xi, 14). Est-ce une contradiction? Pas le moins du monde. Il est aisé de résoudre cette antilogie apparente en disant que le moment psychologique décrit par les narrateurs n'est pas le même. S. Luc nous représente les premières impressions d'Hérode; S. Matthieu et S. Marc considèrent le tétrarque un peu plus tard, alors qu'il avait pris un parti définitif. « Post hanc hæsitacionem

quo ego talia audio? Et quærebat videre eum.

10. Et reversi apostoli, narraverunt illi quæcumque fecerunt; et assumptis illis secessit seorsum in locum desertum, qui est Bethsaïdæ.

11. Quod cum cognovissent turbæ, secutæ sunt illum; et excepti eos, et loquebatur illis de regno Dei, et eos, qui cura indigebant, sanabat.

12. Dies autem cœperat declinare. Et accedentes duodecim dixerunt

dire de telles choses? Et il cherchait à le voir.

10. Et les apôtres étant revenus racontèrent à Jésus tout ce qu'ils avaient fait, et les prenant avec lui il se retira à l'écart en un lieu désert du territoire de Bethsaïda.

11. Lorsque la foule l'eut appris elle le suivit, et il les reçut, et il leur parlait du royaume de Dieu et guérissait ceux qui avaient besoin de guérison.

12. Or le jour commençait à décliner, et les Douze s'approchant lui

(v. 7) intelligendus est confirmasse in animo suo quod ab aliis dicebatur ». S. August., de Cons. Evang. l. II, c. 33. — Notre évangéliste, qui avait mentionné plus haut, III, 19 et 20, l'emprisonnement du Précurseur, ne donne aucun détail sur son martyre, se contentant du « Joannem ego decollavi » d'Hérodé, v, 8. En cela, M. Renan voit la preuve que S. Luc « cherche à diminuer les méfaits » du tétrarque, « et à présenter son intervention dans l'histoire évangélique comme bienveillante à quelques égards ». Les Évangiles, Paris 1877, p. 255. Il faut une grande puissance de critique pour arriver à de telles conclusions!

19. Retour des Douze et multiplication des pains. ix, 10-17. — Parall., Matth. xiv, 13-21; Marc. vi, 30-44; Joan. vi, 4-13.

10. — *Et reversi apostoli.* Combien de temps avait duré leur absence? Un jour seulement, d'après une singulière hypothèse de Wieseler. Mais le récit antérieur de S. Luc (Cfr. en particulier les versets 4-6) suppose que la mission avait embrassé un nombre assez considérable de villes et de bourgades, et que les Apôtres avaient séjourné dans plusieurs d'entre elles, ce qui demande un intervalle d'au moins quelques semaines. — *Assumptis illis secessit...* Sur les deux motifs simultanés de cette retraite, voyez l'Évang. selon S. Matthieu, p. 292. Nous apprenons dans les autres rédactions que la première partie du trajet fut faite en barque. — *In locum desertum qui est Bethsaïdæ.* Le texte grec est indécis en cet endroit. La Recepta porte : εις τόπον ἔρημον πόλεως καλουμένης Βηθσαιδά. Le manuscrit Sinaitique a simplement : εις τόπον ἔρημον. La leçon εις πόλιν καλουμένην Βηθσαιδά (B, L, X, etc.) semble offrir le plus de garanties. En combinant ce passage de S. Luc avec une note subséquente de S. Marc

(vi, 45; voyez le commentaire), on est arrivé à la conclusion très légitime qu'il existait alors deux Bethsaïda dans la Palestine du Nord. Celle que notre évangéliste mentionne actuellement était bâtie sur une colline qui domine la plaine déserte d'El-Batîleh : il n'en reste plus que des ruines sans nom. Cfr. Wilson and Warren, The Recovery of Jerusalem, p. 354-366; Bædeker's Palestina und Syrien, 1875, p. 386.

11. — *Turbæ secutæ sunt illum.* Comparez les détails pittoresques de S. Marc, vi, 33. C'est à pied, et en longeant le rivage, que la foule rejoignit Notre-Seigneur qu'elle avait vu partir avec peine. — *Excepti eos.* trait spécial et bien touchant. Jésus cherchait un peu de repos pour les siens. S'il eût voulu, il lui était aisé d'échapper à la multitude ou de la congédier; mais il préféra l'accueillir avec sa bonté accoutumée. L'expression grecque ἀποδεξάμενος, employée par les meilleurs témoins (B, D, L, X, Sinait., etc.) au lieu de δεξάμενος qu'on lit dans la Recepta, est celle qui avait servi à dépeindre plus haut, VIII, 40, l'aimable réception faite à Jésus par les Galiléens. — *Loquebatur...*, *sanabat.* Jésus, comme toujours, associe étroitement sa prédication et ses miracles, confirmant la doctrine par les œuvres. S. Luc a seul signalé cette union dans la circonstance présente. S. Matthieu parle uniquement de la prédication. Θεραπεύας, l'équivalent grec de cura, est une expression médicale.

12 et 13. — Ces deux versets exposent les préliminaires du prodige. — La locution *dies cœperat declinare* (ἡ ἡμέρα ἤρξατο κλίνειν), propre au troisième Évangile, est d'un grâce toute attique : elle désigne environ 4 heures de l'après-midi. L'inquiétude gagne à ce moment les Apôtres. Voyant que la foule s'oublie, ils rappellent à leur maître le côté prosaïque de la situation et la nécessité de licencier

dirent : Renvoyez la foule, afin que s'en allant dans les bourgs et les villages d'alentour, ils se logent et trouvent des aliments; car ici nous sommes dans un lieu désert.

13. Mais il leur dit : Donnez-leur vous-mêmes à manger. Ils lui dirent : Nous n'avons que cinq pains et deux poissons, à moins que nous n'allions nous-mêmes acheter des aliments pour toute cette foule :

14. Or, ils étaient environ cinq mille hommes; et il dit à ses disciples : Faites-les asseoir par groupes de cinquante.

15. Et ils firent ainsi et ils les firent tous asseoir.

16. Et ayant pris les cinq pains et les deux poissons, il leva les yeux au ciel et les bénit, les rompit et les distribua à ses disciples pour qu'ils les offrissent à la foule.

17. Et tous mangèrent et furent rassasiés. Et l'on emporta douze corbeilles de fragments qui étaient restés.

illi : Dimitte turbas, ut euntes in castella, villasque quæ circa sunt, divertant, et inveniant escas : quia hic in loco deserto sumus.

Matth. 14, 15; Marc. 6, 36.

13. Ait autem ad illos : Vos date illis manducare. At illi dixerunt : Non sunt nobis plus quam quinque panes, et duo pisces : nisi forte nos eamus, et emamus in omnem hanc turbam escas.

Joan. 6, 9.

14. Erant autem fere viri quinque millia. Ait autem ad discipulos suos : Facite illos discumbere per convivia quinquagenos.

15. Et ita fecerunt. Et discumbere fecerunt omnes.

16. Acceptis autem quinque panibus, et duobus piscibus, respexit in cælum, et benedixit illis : et fregit et distribuit discipulis suis ut ponerent ante turbas.

17. Et manducaverunt omnes, et saturati sunt. Et sublatum est quod superfluit illis, fragmentorum copini duodecim.

promptement le peuple. — *Divertant*, καταλίσσωσι, est une particularité de S. Luc; de même l'emploi du substantif ἐπισπασμός, *escas* de la Vulgate (S. Matth. α βρώματα, S. Marc ἄρτους : variantes pleines d'intérêt). — *Vos date illis manducare*. Dans le texte primitif, les trois synoptiques reproduisent identiquement cette réflexion de Jésus. Les mots suivants, *non sunt nobis... et duo pisces*, sont communs à S. Matthieu et à S. Luc. La fin du v. 13, *nisi forte nos* (emphatique) *eamus... in omnem hanc turbam* (nouvelle emphase)..., se retrouve avec une nuance dans S. Marc.

14-17. — Récit du miracle. Voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p. 294 et s. — Quoique Jésus ait devant lui plus de cinq mille personnes à nourrir (Matth. viii, 24; Marc. vi, 44), les cinq pains et les deux poissons que les Apôtres ont mis à sa disposition lui suffisent amplement, car sa puissance n'a pas de bornes. Mais tout d'abord il procède au placement de ses convives, pour rendre la distribution des vivres plus facile : *facite illos discumbere* (κατακλινάτω αὐτούς) *per convivia* (χρίσιαι, littéral. « per discubitus », par divans, ou par tables, comme nous di-

rions) *quinquagenos* (ἐνὰ πεντήκοντα). Comp. Marc. vi, 39, 40 et le commentaire. « Quod Lucas hic dicit quinquagenos jussos esse discumbere, Marcus vero quinquagenos et centenos, ideo non movet, quia unus partem dixit, alter totum... Existunt sæpe aliqua ejusmodi, quæ parum intendentibus, temere judicantibus, contraria videantur, et non sint ». S. Augustin, de Cons. Evangel. l. iv, c. 46. — *Distribuit*; dans le grec, ἐδίδου à l'imparfait, comme dans le second Evangile : il donnait et continuait de donner ce pain miraculeux, jusqu'à ce que tout le monde fût servi. Comme le dit S. Augustin, Enarrat. ii in Ps. cx, 40, « fontes panis erant in manibus Domini »

20. Confession de S. Pierre et première annonce de la Passion, ix, 18-27. — Parall. Matth. xvi, 13-28; Marc viii, 27-39.

Il règne ici une lacune considérable dans le troisième Evangile. Tous les événements racontés par S. Matthieu, xiv, 22-xvi, 12, et par S. Marc, vi, 45-viii, 26, c'est-à-dire la marche de Jésus sur les eaux, les miracles opérés dans la plaine de Gennésareth, la discussion

18. Et factum est, cum solus esset orans, erant cum illo et discipuli : et interrogavit illos, dicens : Quem me dicunt esse turbæ?

Matth. 16, 13; Marc. 8, 27.

19. At illi responderunt, et dixerunt : Joannem Baptistam; alii autem Eliam; alii vero quia unus propheta de prioribus surrexit.

20. Dixit autem illis : Vos autem quem me esse dicitis? Respondens Simon Petrus dixit : Christum Dei.

21. At ille increpans illos, præcepit ne cui dicerent hoc,

18. Et il advint qu'étant à prier seul, il y avait avec lui ses disciples. Et il les interrogea disant : La foule, qui dit-elle que je suis?

19. Ils lui répondirent : Jean-Baptiste; d'autres, Elie; d'autres, un des anciens prophètes qui est ressuscité.

20. Et il leur dit : Mais vous, qui dites-vous que je suis? Simon Pierre répondant dit : Le Christ de Dieu.

21. Mais il leur enjoignit avec autorité de ne le dire à personne;

avec les Pharisiens au sujet du pur et de l'impur, le voyage de Notre-Seigneur en Phénicie, la guérison de la jeune Chananéenne, le retour de Jésus dans la Décapole, la seconde multiplication des pains, la demande d'un signe par les sectaires juifs, etc., ont été passés sous silence par S. Luc (voyez l'Harmonie évangélique). Mais à son tour il nous fournira bientôt de nombreux détails omis par les autres biographes de Jésus.

a. La confession de S. Pierre. §§. 18-20.

18. — *Et factum est...* La localité n'est pas mentionnée; mais nous savons, grâce aux deux premiers synoptiques, que Notre-Seigneur se trouvait alors aux alentours de Césarée de Philippe, à environ 40 kilomètres au N. de Bethsaïda-Julias. Cfr. Bædker's Palestina und Syrien, p. 396, et nos commentaires sur S. Matthieu, p. 320, et sur S. Marc, p. 425. — *Cum solus esset orans.* Détails propres à notre évangéliste. La solitude de Jésus n'était pas absolue, puisque *erant cum illo et discipuli* (dans le grec : « cum illo discipuli », sans la conjonction καί), mais seulement relative, par rapport à la foule qui suivait le divin Maître à quelque distance. Cfr. §. 23 et Marc. viii, 34. Quant à l'objet de la prière du Sauveur, il est clairement indiqué par les circonstances : « orans Patrem pro discipulorum illuminatione, ut Pater revelaret eis cognitionem ipsius ». Fr. Luc de Bruges. C'était alors une époque de crise dans la vie de Jésus, comme le démontreront les incidents qui suivent; c'est pourquoi il s'adressait avec instance à son Père céleste. — *Quem me dicunt esse turbæ?* οἱ ὄχλοι (S. Matth. et S. Marc, οἱ ἄνθρωποι, « homines »), le peuple en général, ces multitudes enthousiastes, mais ignorantes, qui le suivent. Assurément, Jésus n'interrogeait pas les Douze pour avoir sur ce point une information proprement dite; mais il voulait obtenir d'eux un acte de

foi formel au sujet de son rôle messianique et de sa nature divine.

19. — *At illi responderunt...* Les Apôtres, dans leur réponse, mentionnent les trois hypothèses que nous avons entendu retentir précédemment (§. 8) dans le palais d'Hérode à propos de Jésus. Voyez le commentaire sur S. Matthieu, p. 321. La locution *propheta de prioribus* est de nouveau une particularité de S. Luc. *Alii autem* (ἄλλοι δέ) supposerait un « alii quidem » (οἱ μὲν) qui n'est pas exprimé.

20. — *Vos autem.* « Ah! que de grandeur dans ce Vous! Il les distingue de la foule, afin qu'ils en évitent les opinions; comme s'il disait : Vous qui, par mon choix, avez été appelés à l'apostolat; vous, les témoins de mes miracles, qui dites-vous que je suis? » S. Cyrille, Cat. græc. Patr. — *Respondens Simon Petrus.* « S. Pierre s'élance en avant (προπηδᾷ) poussé par l'ardeur de sa foi ». S. Jean Chrysostome. Le texte grec ne cite que le second nom du prince des Apôtres, ὁ Πέτρος. — *Christum Dei*, plus énergiquement dans le grec, τὸν Χριστὸν τοῦ Θεοῦ. Les termes de la confession de S. Pierre varient dans les trois synoptiques. S. Matthieu a conservé la formule complète de ce bel acte de foi : « Tu es Christus, filius Dei vivi ». La rédaction de S. Marc est la plus condensée : « Tu es Christus ». Celle de S. Luc tient le milieu entre les deux autres. Au fond ils expriment tous clairement la même pensée. Le titre « Christ de Dieu » avait déjà fait une première apparition dans notre Évangile, II, 26. — Voyez dans S. Matthieu, xvi, 17-19, les magnifiques promesses que S. Pierre reçut de Jésus en échange de sa noble confession.

b. La Passion du Christ. §§. 21 et 21.

21. — *At ille increpans...* Dans le grec, ἐπιτιμῶσας, mot très fort, souvent employé par les synoptiques en des circonstances analogues. Voyez Bretschneider, Lexic. man.,

22. Ajoutant : Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens et les princes des prêtres et les scribes, et qu'il soit mis à mort et qu'il ressuscite le troisième jour.

23. Il disait encore à tous : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même et porte sa croix chaque jour et me suive.

24. Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi la sauvera.

25. Et que sert à l'homme de ga-

22. Dicens : Quia oportet Filium hominis multa pati, et reprobari a senioribus, et principibus sacerdotum, et scribis, et occidi, et tertia die resurgere.

Matth. 17, 21; Marc. 8, 31 et 9, 30.

23. Dicebat autem ad omnes : Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.

Matth. 19, 38 et 16, 24; Marc. 8, 34; Jac. 14, 27.

24. Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet illam : nam qui perdidit animam suam propter me, salvam faciet illam.

Infr. 17, 33; Joan. 12, 25.

25. Quid enim proficit homo, si

s. v. — *Ne cui dicerent hoc* (« quia ipse esset Christus », S. Matth.). Le temps n'était pas encore venu de faire cette révélation au peuple. On eût tout compromis en manifestant trop tôt la nature supérieure de Jésus à des esprits mal préparés. Du reste, comme Notre-Seigneur va l'indiquer au *¶* 22, combien, après avoir cru d'abord à son caractère messianique et à sa divinité, se seraient ensuite scandalisés de sa Passion et de sa mort ! Ainsi donc, suivant une heureuse pensée de Riggenbach, il se révèle et se voile en même temps.

22. — Il règne, touchant cette douloureuse prophétie de Jésus, une coïncidence frappante dans les trois récits. On conçoit que des paroles aussi inattendues se soient gravées en traits ineffaçables dans le cœur des Douze et, par suite, dans la catéchèse chrétienne. La description est tellement précise, qu'on la croirait composée après coup par un historien. Voyez l'explication des passages parallèles de S. Matthieu et de S. Marc. Le verbe grec ἀποδοκιμασθήναι, qui correspond à *reprobari* de la Vulgate, a une grande énergie (Cfr. Bretschneider, Lex. man. s. v.) : sa traduction littérale serait « repudiari tanquam spurium et inutile ».

c. *Le renoncement chrétien.* *¶¶* 23-27.

Voyez l'explication détaillée dans l'Évangile selon S. Matthieu, p. 330 et ss., et dans l'Évang. selon S. Marc, p. 128 et ss. La ressemblance est rarement aussi complète entre les trois synoptiques : c'est à peine si quelques expressions diffèrent.

23. — *Dicebat ad omnes.* A ce moment, Jésus n'était donc plus seul avec ses disci-

ples (Cfr. *¶* 18). « Et convocata turba cum discipulis suis, dixit eis... », lisons-nous dans le second Évangile. — *Tollat crucem suam* : chacun sa croix personnelle, celle qui lui a été destinée par la divine Providence. — *Quotidie* : mot important, qui appartient en propre à la rédaction de S. Luc. L'abnégation du chrétien ne doit pas se borner à quelques moments isolés de sa vie : il faut qu'elle soit quotidienne, perpétuelle. La locution adverbiale καὶ ἡμέραν manque, il est vrai, dans d'assez nombreux manuscrits ; toutefois sa présence dans les meilleurs témoins (A, B, K, L, M, Sinait., etc.), suffit pour garantir son authenticité. S. Jérôme l'avait trouvée déjà « in vetustissimis exemplaribus » (Ep. xvi ad Princip.), et l'on ne comprendrait guère que ce fût une glose insérée dans le texte, dès lors que les deux autres évangélistes n'ont rien de semblable. — *Et sequatur me.* Les chrétiens dignes de ce nom forment, à la suite de Jésus qui ouvre la marche, une longue procession de crucifiés.

24. — *Qui enim voluerit...* Notre-Seigneur démontre maintenant la nécessité, pour le chrétien, de cette « via crucis » quotidienne. Ses divers arguments, *¶¶* 24-26, sont présentés sous la forme piquante des jeux de mots et des antithèses. Ici, nous avons l'image d'un homme qui se sauve en se perdant, ou qui se perd en voulant se sauver. — *Nam qui...* : mieux vaudrait « qui autem », conformément au grec.

25. — *Quid enim proficit...* Ce n'est qu'une nuance, mais en même temps c'est une confirmation (ῥά) de la pensée qui précède. — La fin du verset, *se ipsum perdat et* (« aut » d'après le grec) *detrimētum sui faciat, a*

lucreretur universum mundum, se autem ipsum perdat, et detrimentum sui faciat?

26. Nam qui me erubuerit, et meos sermones, hunc Filius hominis erubescet, cum venerit in maiestate sua, et Patris, et sanctorum angelorum.

Matth. 10, 33; Marc. 8, 38; II Tim. 2, 11.

27. Dico autem vobis vere : Sunt aliqui hic stantes, qui non gustabunt mortem donec videant regnum Dei.

Matth. 16, 28; Marc. 8, 39.

28. Factum est autem post hæc verba fere dies octo, et assumpsit Petrum, et Jacobum, et Joannem, et ascendit in montem, ut oraret.

Matth. 17, 1; Marc. 9, 1.

gner le monde entier s'il se perd lui-même et cause sa propre ruine?

26. Car celui qui aura rougi de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme rougira de lui lorsqu'il viendra dans sa majesté et dans celle du Père et des saints anges.

27. Or, je vous le dis en vérité : Il y en a quelques-uns ici présents qui ne goûteront point la mort avant d'avoir vu le royaume de Dieu.

28. Environ huit jours après qu'il eut dit ces paroles, il prit Pierre et Jacques et Jean, et monta sur une montagne pour prier.

reçu dans notre Evangile une forme spéciale, légèrement emphatique. Comparez les passages parallèles.

26. — *Qui me erubuerit... hunc Filius hominis erubescet.* « Par pari refertur », et jamais les vengeances de Jésus n'auront été plus légitimes, tant il est honteux et lâche de rougir de lui et de sa doctrine après tout ce qu'il a daigné faire pour nous. — Ici encore nous avons une légère modification (Cfr. *Matth. xvi, 27; Marc. viii, 38*). Notre-Seigneur mentionne trois gloires distinctes dont il sera magnifiquement entouré quand il viendra juger les hommes à la fin des temps : sa gloire personnelle (*in maiestate sua*), la majesté de son Père céleste (*et Patris sui*), l'éclat brillant des anges qui composeront sa cour (*et sanctorum angelorum*).

27. — *Dico autem vobis vere* ἀληθῶς, au lieu de l'expression hébraïque ἀμὴν des deux autres évangélistes. — *Sunt aliqui hic stantes.* « Hic » est emphatique, « stantes » pittoresque; les disciples et la foule se tenaient donc alors debout autour du Sauveur. — Sur le sens de la promesse *non gustabunt mortem donec...*, voyez l'Evangile selon S. Matthieu, pp. 332 et 333. La Transfiguration, malgré toutes ses splendeurs, ne saurait mériter d'une manière adéquate le nom de *regnum Dei* (« non propre regnum, sed.... faturi regni imago erat », Maldonat); elle ne réalisa pas dans leur entier les paroles de Jésus.

21. La Transfiguration. ix, 28-36. — Parall. *Matth. xvii, 1-13; Marc. ix, 1-12.*

Au point de vue de la forme extérieure, nous avons en cet endroit le contraire de ce

qui a été remarqué à propos des versets précédents, car il règne dans les trois récits une grande variété d'expressions. Pour le fond, nous sommes redevables à S. Luc de plusieurs détails bien précieux, entre autres : *¶. 32, « gravati erant somno », « et evigilantes... », « qui stabant »; ¶. 33, « quum discederent ab illo »; ¶. 34, « intransibis illis in nubem. »* — Ce glorieux événement marque le faite de l'existence humaine du Sauveur. Jusque ici on peut reconnaître, spécialement dans sa vie publique, un mouvement ascensionnel constant pour ce qui regarde son succès auprès des hommes. Désormais attendons-nous à descendre. Ses miracles seront peu nombreux (on n'en compte que cinq depuis la Transfiguration jusqu'à la Passion); sa prédication publique deviendra rare; il aura souvent sur les lèvres des allusions à sa mort prochaine; il vivra le plus habituellement dans la retraite, avec les siens.

28. — *Post hæc verba fere dies octo.* Sur cette manière spéciale de compter les jours qui séparèrent la confession de S. Pierre de la Transfiguration, voyez l'Evangile selon S. Matthieu, p. 334. — *Ascendit* ἀνέβη; S. Matth. et S. Marc, ἀναβέβη) *in montem* (τόπος avec l'article). Cette montagne était le Thabor suivant les uns, l'Hermon suivant les autres. « Verisimile fit, salvo meliori iudicio, ut superiora (¶¶. 48 et ss.) ita et hæc consequentia, in partibus Cæsareæ Philippi contigisse » (Luc de Bruges), par conséquent sur l'Hermon ou l'un de ses contreforts. Voyez Schanz, *Commentar über das Evang. des heil. Matth.*, 1879, pp. 385 et s. — *Ut*

29. Et pendant qu'il priait, l'aspect de sa face devint tout autre, et son vêtement devint blanc et brillant.

30. Et voilà que deux hommes s'entretenaient avec lui, et c'étaient Moïse et Elie,

31. Apparus avec majesté. Et ils parlaient de sa sortie *du monde* qu'il devait accomplir à Jérusalem.

32. Cependant Pierre et ceux qui

29. Et facta est, dum oraret, species vultus ejus altera; et vestitus ejus albus et refulgens.

30. Et ecce duo viri loquebantur cum illo. Erant autem Moyses, et Elias,

31. Visi in majestate : et dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem.

32. Petrus vero, et qui cum illo

oraret : tel fut le but direct que Jésus se proposait en gravissant la montagne avec ses disciples privilégiés.

29. — *Dum oraret* (répétition pleine d'emphase pour relever le rapport qui exista entre le prodige et la prière de Jésus). Pendant que le Sauveur était plongé dans sa profonde et mystérieuse oraison, sa personne devint tout à coup l'objet d'un merveilleux phénomène. Pour décrire la particularité principale du miracle, S. Luc n'emploie pas le verbe μεταμορφώθη, dont S. Matthieu et S. Marc avaient fait usage : peut-être, comme on l'a dit, l'a-t-il évité à dessein, parce que les païens en abusaient pour désigner les métamorphoses de leurs dieux, et qu'il voulait écarter de l'esprit de ses lecteurs tout souvenir profane et superstitieux. Il a donc recouru à une circonlocution, *facta est species vultus ejus altera*; ce qu'il ne faut pas entendre d'un changement opéré dans les linéaments du visage, mais de l'éclat surnaturel, de la beauté divine, qui firent resplendir la physionomie de Jésus. « Transformatio splendorem addidit, faciem non subtraxit. » S. Jérôme. — *Vestitus ejus albus et refulgens*, λευκός καὶ ἐξαστράπτων; ce dernier mot signifie littéralement : lançant des éclairs. « Transfiguratur in eminentem quandam ac Deo convenientem claritatem, ut ipsum etiam vestimentum lucis quosdam radios evibraret et fulguri esse simile videretur. » S. Cyrill. in Cat. græc. Patr. La préposition ἐξ indique fort bien que la lumière éblouissante des vêtements provenait « ab intrâ », c'est-à-dire du corps transfiguré de Jésus.

30. — *Et ecce duo viri...* Cette manière de présenter au lecteur les deux témoins célestes du mystère de la Transfiguration est spéciale à S. Luc. Il se place au point de vue des trois apôtres, pour lesquels les interlocuteurs mystérieux de Jésus ne furent d'abord que des hommes inconnus. Mais bientôt il devint manifeste que c'étaient Moïse et Elie (comparez S. Matthieu et S. Marc). Quel spectacle sur la sainte montagne! « Hic Do-

minus, hic Lex et Prophetæ; sed Dominus tanquam Dominus; Lex in Moyse, Prophetia in Elia; sed ipsi tanquam servi, tanquam ministri. » S. August., Serm. LXXVIII.

31. — *Visi in majestate* ἐν δόξῃ, c'est-à-dire « in gloriosa specie ». Ils étaient, eux aussi, brillants et transfigurés. — *Et dicebant excessum ejus*. Le mot grec ἔξοδος, de même que son corrélatif latin « excessus », signifie proprement « départ ». La suite du verset, *quem completurus erat in Jerusalem*, désigne clairement de quelle espèce de départ il est ici question. Jésus avait eu son ἔξοδος (Act. XIII, 24) à Bethléem : son « exode » de Jérusalem n'est autre que sa mort : τὸν θάνατον, dit Théophylacte; ou plutôt, ce « vocabulum valde grave, » comme l'appelle justement Bengel, ne correspond pas seulement au dernier soupir du Sauveur, mais il embrasse toutes les scènes du grand drame par lequel Jésus devait sortir de ce monde et remonter au ciel (« quo continetur passio, crux, mors, resurrectio, ascensio »). Sur cet emploi de ἔξοδος et de « excessus », voyez Sap. III, 2; VII, 6; II Petr. I, 15 (μετὰ τὴν ἐμὴν ἔξοδον); Cic. de Rep. II, 30; Bretschneider, Lex. man. s. v. Il est étonnant qu'à deux reprises S. Jean Chrysostome ait lu δόξαν pour ἔξοδον. Aucun manuscrit, aucune version n'appuie sa variante. — Quel thème de conversation entre Jésus, Moïse et Elie en ce moment glorieux! La mort du Christ était donc bien le point central de la Loi et des Prophètes! De la Loi, par les nombreuses victimes figuratives; des Prophètes, par leurs oracles aussi nets que nombreux.

32. — Du Sauveur transfiguré et de ses deux compagnons célestes, l'évangéliste nous ramène aux apôtres. Le premier trait, *graviati erant somno* (plus fortement encore dans le grec, ἥσαν βεβαρημένοι ὕπνῳ), semble indiquer que le miracle de la Transfiguration eut lieu pendant la nuit (Cfr. v. 37). Néanmoins il est possible, suivant l'excellente réflexion de S. Jean Chrysostome et de S. Am-

erant, gravati erant somno. Et vigilantes viderunt majestatem ejus, et duos viros, qui stabant cum illo.

33. Et factum est cum discederent ab illo, ait Petrus ad Jesum : Præceptor, bonum est nos hic esse; et faciamus tria tabernacula, unum tibi, et unum Moysi, et unum Eliæ : nesciens quid diceret.

34. Hæc autem illo loquente, facta est nubes, et obumbravit eos : et timuerunt intransibilibus illis in nubem.

35. Et vox facta est de nube dicens : Hic est filius meus dilectus, ipsum audite.

II Petr. 1, 47.

36. Et dum fieret vox, inventus

étaient avec lui étaient accablés de sommeil, et se réveillant ils virent sa gloire et les deux hommes qui étaient avec lui.

33. Et, lorsqu'ils s'éloignèrent de lui, Pierre dit à Jésus : Maître, c'est bon pour nous d'être ici; faisons trois tentes, une pour vous, l'autre pour Moïse, l'autre pour Elie. Il ne savait ce qu'il disait.

34. Comme il parlait ainsi, une nuée se forma et les enveloppa de son ombre, et, lorsqu'ils entrèrent dans la nuée, eux furent saisis de frayeur.

35. Et une voix sortit de la nuée disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le.

36. Et pendant que la voix par-

broise, que S. Luc n'ait pas tant voulu signaler ici une somnolence naturelle que l'espèce de torpeur dans laquelle les sens humains sont quelquefois plongés par la vue des divins phénomènes : ὕπνον ἐν ταῦθα καλῶν (ὁ Λουκᾶς) τὸν πολλὸν κáρον τὸν ἀπὸ τῆς ὕψους ἐκείνης αὐτοῖς ἐγγινόμενον (S. Jean Chrys.). — *Evigilantes*. Cette traduction de διαγρηγορήσαντες est contestée par divers philologues qui, s'appuyant d'une part sur l'étymologie (διά et γρηγορέω, littéral. je veille à travers), de l'autre sur les auteurs classiques, donnent à notre verbe grec le sens de demeurer éveillé. D'après eux et les commentateurs qui se sont inspirés de leur avis, les apôtres auraient donc dominé à l'aide de vigoureux efforts le sommeil qui les envahissait. Mais la version de la Vulgate a encore de nombreux défenseurs : elle est du reste beaucoup plus naturelle. Ajoutons que le grec du Nouveau Testament, comme celui des Septante, n'est pas toujours d'accord avec celui des classiques, les écrivains sacrés attribuant à certains mots des acceptions peu ou point usitées en dehors de leurs livres. — *Viros qui stabant cum illo* : trait pittoresque, qui nous fait connaître l'attitude de Jésus, de Moïse et d'Elie.

33. — *Cum discederent ab illo* (scil. « Moyses et Elias »). La conversation a pris fin, et voici que les représentants de la Loi et des Prophètes commencent à s'éloigner. S. Pierre s'en aperçoit et, désireux de prolonger le plus possible ces moments fortunés, il propose à son Maître de se mettre immédiatement à l'œuvre (« Petrus, non solum affectu, sed etiam factorum devotione præstantior » S. Ambr.) avec Jacques et Jean, pour cons-

truire trois abris qui permettraient aux trois augustes interlocuteurs de rester longtemps sur la montagne. Mais il parlait ainsi *nesciens quid diceret*; il avait l'esprit tout troublé par sa vive émotion. — *Præceptor* : ἐπιστάτα. Κύριε dans le premier Evangile, πατήρ dans le second.

34. — *Facta est nubes* : « lucida », ajoute S. Matthieu. — *Et obumbravit eos*, c'est-à-dire Jésus, Moïse et Elie, comme il ressort du contexte : *intransibilibus illis* (ἐκείνοις, ceux-là; la variante αὐτοῖς des manuscrits B, C, L, Sinait., est moins autorisée) en *nubem*. Les apôtres restèrent donc en dehors de la nuée, qui était précisément destinée, dit S. Ambroise, à leur permettre de supporter la présence de la divinité. Ce nuage brillant fut sans doute de même nature que celui qui voila plus tard le Sauveur montant au ciel, Act. 1, 9. — *Timuerunt* : les disciples furent saisis d'effroi à la vue de cette nouvelle manifestation surnaturelle, plus mystérieuse que toutes les précédentes.

35. — C'est ici le fait principal. Dieu lui-même prend la parole pour redire clairement (Cfr. III, 22) les relations qui l'unissent à Jésus : *Hic est Filius meus* ! Au lieu de ἀγαπῶς (*dilectus*), plusieurs critiques distingués (Lachmann, Tischendorf, Tregelles) adoptent la leçon ἐκλεκτός (« electus »), que patronnent les manuscrits B, L, Z, Sinait., et la version copte.

36. — S. Luc abrège notablement la fin du récit; voyez dans les passages parallèles de S. Matthieu et de S. Marc les détails qu'il a condensés en cet endroit. — *Ipsi tacuerunt et nemini dixerunt*. Répétition emphatique, pour

lait, Jésus se trouva seul. Et eux se turent et ne dirent à personne en ces jours-là rien de ce qu'ils avaient vu.

37. Et le jour suivant, lorsqu'ils descendaient de la montagne, une foule nombreuse vint au-devant d'eux.

38. Et voilà qu'un homme de la foule s'écria, disant : Maître, je vous en supplie, jetez un regard sur mon fils, car c'est mon unique fils.

39. Et voilà qu'un esprit se saisit de lui et aussitôt il crie, puis il le jette en terre et l'agite en le faisant écumer, et à peine le quitte-t-il après l'avoir déchiré.

40. J'ai prié vos disciples de le chasser et ils n'ont pas pu.

est Jesus solus. Et ipsi tacuerunt, et nemini dixerunt in illis diebus quidquam ex his quæ viderant.

37. Factum est autem in sequenti die, descendentibus illis in monte, occurrit illis turba multa.

38. Et ecce vir de turba exclamavit, dicens : Magister, obsecro te, respice in filium meum, quia uniculus est mihi :

Math. 17, 14; Marc. 9, 16.

39. Et ecce spiritus apprehendit eum, et subito clamat, et elidit, et dissipat eum cum spuma, et vix discedit dilanians eum :

40. Et rogavi discipulos tuos ut ejicerent illum, et non potuerunt.

mettre en relief le silence gardé par les trois témoins privilégiés du miracle. Jésus leur avait du reste fortement prescrit de garder le secret. — *In illis diebus* représente, d'après S. Marc, ix, 8, le temps qui s'écoula jusqu'à la Résurrection de Notre-Seigneur.

22. Guérison d'un paralytique. ix, 37-43.
Parall. Math. xvii, 14-20; Marc. ix, 17-28.

S. Luc abrège encore ; il a même omis divers traits. Sa description de l'état du malade au v. 39 rappelle néanmoins celle de S. Marc, qui est si belle et si graphique.

37. — *In sequenti die*. De ce petit détail chronologique, signalé par le seul S. Luc, il résulte que Jésus et les siens avaient passé la nuit sur la montagne de la Transfiguration ; probablement même que le prodige avait eu lieu pendant la nuit. — *Occurrit illis turba multa*. Voyez dans la narration de S. Marc des particularités pleines d'intérêt.

38. — *Magister...* Cette première partie de la demande du suppliant est exposée dans notre Evangile sous une forme très touchante. — *Obsecro te, quia uniculus est mihi*, sont des traits propres à S. Luc. *Respice in filium meum* (S. Math. « miserere filio meo ») est d'une grande délicatesse. « J'admire la sagesse de cet homme, s'écrie Tite de Bosra (Cat. D. Thom., h. l.). Il ne dit pas au Sauveur : Faites ceci ou cela, mais : Regardez ! car cela suffit pour le guérir. C'est ainsi que le Prophète disait : Regardez et prenez pitié de moi ».

39. — Le pauvre père essaie d'exciter davantage encore la pitié de Jésus par une

peinture énergique des terribles crises qui saisissaient fréquemment son fils. — *Spiritus apprehendit eum*. La maladie nerveuse dont souffrait l'enfant était donc la conséquence d'une possession démoniaque. — *Subito clamat* (trait spécial). Remarquez le brusque changement des sujets, si conforme aux sentiments émus du suppliant. « Clamat » retombe en effet sur le malade et non sur le démon. — *Elidit* (scil. « spiritus ») et *dissipat eum*. Il n'y a qu'un verbe dans le texte grec, *σπασάσκει*, « distorquet ». — *Cum spuma*. Paulus Ægineta, l'un des derniers médecins illustres de l'antiquité, cite, dans sa description de l'épilepsie, plusieurs circonstances qui présentent une grande analogie avec le triste tableau tracé de concert par les trois synoptiques : « Morbus comitialis est convulsio totius corporis, cum principalium actionum læsione... Fit hæc affectio maxime in pueris, postea vero in adolescentibus... Instante vero jam symptomate, collapsio ipsis derepente contingit et convulsio, et quandoque nihil significans exclamatio. Præcipuum vero ipsorum signum est oris spuma » (Ap. Trench, Notes on the Miracles of Our Lord, 1870, p. 388). L'enfant était donc vraisemblablement épileptique ; mais l'évangéliste médecin n'hésite pas à reconnaître ici quelque chose de plus que le mal physique. — *Vix discedit* (le grec ajoute : « ab eo ») *dilanians eum* (*συνεπιόν*, littéralement : « contens »). Nouvelle particularité de S. Luc, pour clore le tableau.

40. — *Et rogavi... et non potuerunt*. Dans les deux autres narrations, Jésus explique un

41. Respondens autem Jesus, dixit : O generatio infidelis, et perversa, usquequo ero apud vos, et patiar vos? Adduc huc filium tuum.

42. Et cum accederet, elisit illum dæmonium et dissipavit.

43. Et increpavit Jesus spiritum immundum, et sanavit puerum, et reddidit illum patri ejus.

44. Stupebant autem omnes in magnitudine Dei; omnibusque mirantibus in omnibus quæ faciebat, dixit ad discipulos suos : Ponite vos in cordibus vestris sermones istos : Filius enim hominis futurum est ut tradatur in manus hominum.

45. At illi ignorabant verbum

41. Jésus répondit : O race infidèle et perverse, jusques à quand serai-je avec vous et vous supporterai-je ? Amène ici ton fils.

42. Et comme il approchait, le démon le jeta contre terre et l'agita violemment.

43. Et Jésus menaça l'esprit immonde et guérit l'enfant et le rendit à son père.

44. Et tous étaient dans la stupeur devant la grande puissance de Dieu. Et comme tous admiraient tout ce qu'il faisait, il dit à ses disciples : Pour vous, mettez dans vos cœurs ces paroles : Il arrivera que le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes.

45. Mais ils ne saisissaient pas

peu plus bas aux disciples le motif de leur impuissance humiliante. Voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 343 et ss. Le χ . 41 indique du moins implicitement ce motif.

41. — Le Sauveur est vivement affecté de l'échec des siens. Ne leur avait-il pas donné de pleins pouvoirs sur tous les démons ? Mais ni eux, ni le peuple, n'ont une foi suffisante, et c'est pour cela qu'ils sont vaincus. La pensée de cette incrédulité partielle chez les uns, totale pour les autres, fait souhaiter à Jésus de remonter bientôt vers son divin Père.

42 et 43. — *Et cum accederet*. Dans le grec, $\epsilon\tau\iota\ \delta\epsilon\ \pi\rho\sigma\epsilon\chi\theta\acute{\epsilon}\nu\alpha\iota\ \alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon$, « adhuc illo accedente » ; trait pittoresque, qui nous montre l'enfant s'approchant du Thaumaturge, mais éloigné encore de quelques pas. — *Elisit eum dæmonium et dissipavit*. Les deux verbes du texte primitif, $\epsilon\pi\acute{\rho}\eta\zeta\epsilon\nu$, $\sigma\upsilon\nu\epsilon\sigma\pi\acute{\alpha}\rho\alpha\zeta\epsilon\nu$ (S. Marc n'emploie que ce dernier, à la forme simple : $\epsilon\sigma\pi\acute{\alpha}\rho\alpha\zeta\epsilon\nu$), désignent vigoureusement la dernière et violente convulsion que l'esprit mauvais fit subir à sa victime. Mais, sur l'ordre formel de Jésus (*increpavit*), le démon fut bien obligé de se retirer. Le divin Maître remit alors entre les mains du père reconnaissant son fils complètement guéri. Ce trait touchant, *reddidit illum patri*, propre à S. Luc, peut servir de pendant à vii, 5 : « Dedit illum (le ressuscité de Naïm) matri suæ ».

Seconde prédiction officielle de la Passion. ix, 44 et 45. — Parall. Matth. xvii, 21 et 22; Marc. ix, 29-31.

44. — *Stupebant* ($\xi\sigma\tau\epsilon\lambda\eta\sigma\sigma\omicron\nu\tau\omicron$, ils étaient

vivement frappés) *autem omnes...* S. Luc relève seul, et comme on le voit, en termes énergiques, l'impression produite par la guérison du lunatique. La divine puissance de Jésus s'était rarement déployée sous les yeux de la foule avec tant d'éclat. Mais ce prodige en rappela d'autres à ceux qui venaient de le contempler ; chacun se mit à les raconter avec admiration, comme l'ajoute notre évangéliste avec emphase : *omnibusque mirantibus super omnibus quæ faciebat*. Jésus, ce semble, craignait que l'enthousiasme universel ne fit oublier à ses apôtres les humiliations qu'il leur avait récemment annoncées ; c'est pourquoi il leur en renouvelle la sombre prophétie. — *Ponite vos in cordibus vestris...* (dans le grec, « in auribus vestris »). Cette solennelle formule d'introduction n'a été conservée que par S. Luc. « Vos » est emphatique : vous, mes disciples, par opposition à la foule superficielle et ignorante. — *Sermones istos* ne désigne pas, comme le veut Meyer, les paroles louangeuses du peuple, mais la prédiction suivante de Jésus. — *Filius hominis... in manus hominum* : antithèse remarquable, qu'on trouve dans les trois synoptiques. S. Luc se borne à un rapide sommaire de la prophétie, qui paraît d'autant plus lugubre dans son récit, qu'il omet de mentionner la joyeuse espérance de la Résurrection. Cfr. Matth. xvii, 22 ; Marc. ix, 30.

45. — Nous avons eu l'impression de la foule à propos du miracle ; nous apprenons maintenant celle qu'éprouvèrent les disciples à l'occasion de la sombre nouvelle qui leur était ainsi réitérée par Jésus. S. Luc la décrit en

cette parole; elle était voilée pour eux de sorte qu'ils ne la comprenaient pas, et ils craignaient de l'interroger sur cette parole.

46. Mais une pensée entra en eux : Lequel d'entre eux était le plus grand.

47. Or Jésus, voyant les pensées de leur cœur, prit un enfant et le mit près de lui,

48. Et leur dit : Quiconque reçoit cet enfant en mon nom me reçoit, et quiconque me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Car celui qui est le plus petit entre vous, celui-là est le plus grand.

49. Mais Jean, prenant la parole, dit : Maître, nous avons vu un homme qui chasse les démons en votre nom et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne vous suit pas avec nous.

istud, et erat velatum ante eos, ut non sentirent illud : et timebant eum interrogare de hoc verbo.

46. Intravit autem cogitatio in eos : quis eorum major esset.

Math. 18, 4; Marc. 9, 33.

47. At Jesus videns cogitationes cordis illorum, apprehendit puerum, et statuit illum secus se.

48. Et ait illis : Quicumque susceperit puerum istum in nomine meo, me recipit : et quicumque me receperit, recipit eum qui me misit. Nam qui minor est inter vos omnes, hic major est.

49. Respondens autem Joannes, dixit : Præceptor, vidimus quemdam in nomine tuo ejicientem dæmonia, et prohibuimus eum : quia non sequitur nobiscum.

psychologue. Le premier (*at illi ignorabant...*) et le dernier trait (*et timebant eum interrogare*) lui sont, il est vrai, communs avec S. Marc (voyez le commentaire p. 438). Mais la pensée intermédiaire, exprimée à l'aide d'une vivante image, *et erat velatum ante eos...*, lui appartient en propre (*παράκεχυται μένον*, verbe composé, qui a plus de force que le simple « velatum » ; *αἰσθάνωνται*, *sentirent*, expression délicate, digne de l'artiste S. Luc). Tel était encore, après de longs mois passés en la société de Jésus, l'état d'âme des apôtres. Mille préjugés les aveuglaient. — Voir dans Bossuet, 4^{er} sermon pour le Dim. de la Quinquagésime (édit. de Versailles, t. XII, pp. 27, 33, 36 et 37), un beau commentaire de tout ce passage.

23. Leçon d'humilité et de tolérance. ix, 46-50. Parall. *Math. xvii, 1-6; Marc. ix, 32-39.*

Les lignes qui précèdent (v. 45) nous ont montré que les Douze étaient loin d'avoir des idées complètement exactes sur le rôle de leur Maître : celles-ci révèlent en eux de nouvelles imperfections. Mais Jésus les redresse avec bonté, leur enseignant le véritable esprit de son Eglise.

46-48. — Leçon d'humilité, motivée par l'étrange discussion (Cfr. Marc. ix, 32 et 33) qui s'était élevée naguère entre les Apôtres : ils s'étaient demandé *quis eorum major esset*. Une question de préséance, de vanité, les occupait en un pareil moment, alors que la

croix de Jésus était déjà dressée à l'horizon ! Mais voici que leur Maître leur rappelle les austères pensées du Christianisme. — *Apprehendit puerum* (dans le grec *παιδίον*, un petit enfant), *et statuit eum secus se*. C'est l'un des traits les plus touchants de l'Evangile. Il dût rendre l'argumentation du Sauveur tout à fait saisissante. Voyez dans S. Matthieu les détails de cette argumentation. S. Luc l'abrège plus encore que S. Marc ; mais il en a bien conservé la substance dans le double axiome du v. 48. — 1^o *Quicumque susceperit...* Les petits et ceux qui leur ressemblent, c'est-à-dire les humbles, sont ainsi élevés au rang le plus sublime. 2^o *Qui minor est inter vos...* Conséquence du premier axiome, exprimée sous une forme paradoxale : devenez petits pour être grands.

49 et 50. — Leçon de tolérance, occasionnée par un petit problème moral que le disciple bien-aimé posa en cet instant même à Notre-Seigneur. S. Luc et S. Marc ont seuls raconté, d'une façon presque identique, ce précieux incident. Aussi aurons-nous bien peu de chose à ajouter aux explications données dans notre commentaire sur le second Evangile, p. 440 et 441. — *Respondens* (prenant la parole : hébraïsme) *Joannes*. Il est vraisemblable que S. Jean avait joué le rôle principal dans la scène qu'il va brièvement exposer. Les mots *in nomine tuo* paraissent contenir la raison d'être de l'interrogation adressée à Jésus d'une manière si subite, au

cette parole; elle était voilée pour eux de sorte qu'ils ne la comprenaient pas, et ils craignaient de l'interroger sur cette parole.

46. Mais une pensée entra en eux : Lequel d'entre eux était le plus grand.

47. Or Jésus, voyant les pensées de leur cœur, prit un enfant et le mit près de lui.

48. Et leur dit : Quiconque reçoit cet enfant en mon nom me reçoit, et quiconque me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Car celui qui est le plus petit entre vous, celui-là est le plus grand.

49. Mais Jean, prenant la parole, dit : Maître, nous avons vu un homme qui chasse les démons en votre nom et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne vous suit pas avec nous.

istud, et erat velatum ante eos, ut non sentirent illud : et timebant eum interrogare de hoc verbo.

46. Intravit autem cogitatio in eos: quis eorum major esset.

Matth. 18, 1; Marc. 9, 33.

47. At Jesus videns cogitationes cordis illorum, apprehendit puerum, et statuit illum secus se.

48. Et ait illis : Quicumque susceperit puerum istum in nomine meo, me recipit : et quicumque me receperit, recipit eum qui me misit. Nam qui minor est inter vos omnes, hic major est.

49. Respondens autem Joannes, dixit : Præceptor, vidimus quemdam in nomine tuo ejicientem dæmonia, et prohibuimus eum : quia non sequitur nobiscum.

psychologue. Le premier (*at illi ignorabant...*) et le dernier trait (*et timebant eum interrogare*) lui sont, il est vrai, communs avec S. Marc (voyez le commentaire p. 438). Mais la pensée intermédiaire, exprimée à l'aide d'une vivante image, *et erat velatum ante eos...*, lui appartient en propre (*παρρησιασμένον*, verbe composé, qui a plus de force que le simple « velatum » ; *αἰσθάναι*, *senti- rent*, expression délicate, digne de l'artiste S. Luc). Tel était encore, après de longs mois passés en la société de Jésus, l'état d'âme des apôtres. Mille préjugés les aveuglaient. — Voir dans Bossuet, 4^{er} sermon pour le Dim. de la Quinquagésime (édit. de Versailles, t. XII, pp. 27, 33, 36 et 37), un beau commentaire de tout ce passage.

23. Leçon d'humilité et de tolérance. ix, 46-50. Parall. Matth. xvii, 4-6; Marc. ix, 32-39.

Les lignes qui précèdent (v. 45) nous ont montré que les Douze étaient loin d'avoir des idées complètement exactes sur le rôle de leur Maître : celles-ci révèlent en eux de nouvelles imperfections. Mais Jésus les redresse avec bonté, leur enseignant le véritable esprit de son Eglise.

46-48. — Leçon d'humilité, motivée par l'étrange discussion (Cfr. Marc. ix, 32 et 33) qui s'était élevée naguère entre les Apôtres : ils s'étaient demandé *quis eorum major esset*. Une question de préséance, de vanité, les occupait à un pareil moment, alors que la

croix de Jésus était déjà dressée à l'horizon ! Mais voici que leur Maître leur rappelle les austères pensées du Christianisme. — *Apprehendit puerum* (dans le grec *παῖδιον*, un petit enfant), *et statuit eum secus se*. C'est l'un des traits les plus touchants de l'Evangile. Il dût rendre l'argumentation du Sauveur tout à fait saisissante. Voyez dans S. Matthieu les détails de cette argumentation. S. Luc l'abrège plus encore que S. Marc ; mais il en a bien conservé la substance dans le double axiome du v. 48. — 1^o *Quicumque susceperit...* Les petits et ceux qui leur ressemblent, c'est-à-dire les humbles, sont ainsi élevés au rang le plus sublime. 2^o *Qui minor est inter vos...* Conséquence du premier axiome, exprimée sous une forme paradoxale : devenez petits pour être grands.

49 et 50. — Leçon de tolérance, occasionnée par un petit problème moral que le disciple bien-aimé posa en cet instant même à Notre-Seigneur. S. Luc et S. Marc ont seuls raconté, d'une façon presque identique, ce précieux incident. Aussi aurons-nous bien peu de chose à ajouter aux explications données dans notre commentaire sur le second Evangile, p. 440 et 441. — *Respondens* (prenant la parole : hébraïsme) *Joannes*. Il est vraisemblable que S. Jean avait joué le rôle principal dans la scène qu'il va brièvement exposer. Les mots *in nomine tuo* paraissent contenir la raison d'être de l'interrogation adressée à Jésus d'une manière si subite, au

50. Et ait ad illum Jesus : Nolite prohibere ; qui enim non est adversum vos, pro vobis est.

51. Factum est autem. dum com-

50. Jésus lui dit : Ne l'en empêchez point, car qui n'est pas contre vous est pour vous.

51. Or, comme se complétaient les

milieu de l'instruction qu'il avait commencée. Le divin Maître avait parlé de recevoir « en son nom » même les petits enfants, et voici que les apôtres s'étaient conduits avec sévérité envers un homme qui agissait en ce nom béni. — *Prohibuimus eum*. Nous trouvons dans les manuscrits B, L, Z, Sinait, la variante pittoresque « prohibebamus ». — *Quia non sequitur nobiscum*. Tel était le motif qui avait inspiré cette conduite des Douze. Les seuls disciples habituels du Christ, pensaient-ils, devaient jouir du privilège en question : il ne pouvait être permis au premier venu de se l'approprier. — *Nolite prohibere*, répond Jésus ; puis, à son tour il motive sa décision en opposant au « non sequitur nobiscum » cette profonde parole : *Qui non est adversum vos...* Comme dans S. Marc, la Recepta porte « nos, nobis » ; mais la leçon ὑμῶν, que favorisent, outre la Vulgate, les manuscrits B, C, D, K, L, M, Z, les versions syr. et italique, est selon toute probabilité la véritable.

3^e SECTION. — RECIT DU DERNIER VOYAGE DE JÉSUS
A JÉRUSALEM. IX, 51-XIX, 28.

Belle et importante partie du troisième Evangile, avec une marche complètement indépendante de celle des autres synoptiques, des détails nouveaux pour la plupart, et un style presque classique. Il est vrai qu'elle s'est attirée, précisément par ses caractères distinctifs, la haine du camp rationaliste. Sabatier n'y voit qu'un récit qui « fourmille de contradictions et d'impossibilités » (Essai sur les sources de la vie de Jésus, p. 25) ; de Wette, h. l., qu'un « amalgame sans ordre chronologique » ; Reuss, Histoire évangélique, p. 436, que « des scènes détachées, dont la liaison se fait reconnaître comme purement arbitraire ». Divers exégètes protestants, qui n'hésitent pas à reconnaître l'inspiration des Saints Livres, se sont laissé influencer par ces jugements, et ont pareillement affirmé, quoique en des termes plus respectueux, que S. Luc n'a pas tenu compte de la suite réelle des faits dans ce long passage, mais qu'il y a groupé les incidents à sa manière d'après un enchaînement tout pragmatique (Keil, Comment. über die Evangel. des Markus u. des Lukas, 1879, pp. 160 et ss., 344 et ss. ; Grau, Entwicklungsgesch., t. I, p. 274 et ss. Cfr. Theolog. Studien u. Krit., 1876, p. 265 et ss. ; 1877, p. 440 et ss. ; W. Stewart, The Plan of St. Luke's Gospel, Glasgow, 1873).

Toutefois ce ne sont là que des voix discordantes dans un grand concert. En effet, la plupart des commentateurs anciens et contemporains appliquent à cette partie du troisième Evangile aussi bien qu'à toutes les autres la devise de S. Luc κατ'εὐχὴν γράψαι (« ex ordine scribere », I, 3), ne trouvant aucune raison suffisante de croire que l'écrivain sacré aurait oublié ici ses engagements antérieurs. Non sans doute qu'il faille presser outre mesure une telle promesse (voyez la Préface, § VIII), car notre évangéliste peut bien avoir sacrifié dans quelques détails secondaires l'ordre des dates à celui des sujets ; mais l'ensemble est raconté d'après la vérité objective des événements, comme l'a savamment démontré, parmi beaucoup d'autres, le Dr Wieseler, Chronolog. Synopse, p. 316 et ss., et Beiträge zur richtig. Würdigung der Evangelien, p. 127 et ss. Cfr. Tischendorf, Synops. evang., 2^e édit. 1854, p. XII et ss. ; Caspari, Chronolog.-geograph. Einleitung in das Leben Jesu Christi, 1869, p. 136 et ss. ; Farrar, The Life of Christ, 23^e éd., t. II, p. 90 et 91. Pour les divers traits qui sont également racontés par le premier Evangile, mais à une autre place, il faut admettre ou que S. Matthieu ne s'est pas conformé à la suite historique des faits, ainsi qu'il lui arrive si souvent (comp. l'Ev. selon S. Matth., p. 27), ou qu'il y eut sur plusieurs points de doctrines des redites de Notre-Seigneur en de nouvelles circonstances, ce qui ne pouvait guère manquer d'arriver, vu la nature et la forme de son enseignement. Or les conversations et les discours abondent précisément dans cette section ; les faits n'y apparaissent guère que pour indiquer l'occasion des paroles. L'idée qui prédomine dans le récit, servant de lien aux épisodes variés qui le composent, est celle d'un voyage, avec la Galilée pour point de départ, Jérusalem pour but, et la Pérée comme lieu de passage. Mais ce voyage, commencé peu de temps après la Transfiguration et terminé seulement quelques jours avant la Passion, s'accomplit lentement, en plusieurs mois. Plus semblable à un va-et-vient en des sens opposés qu'à une marche directe, souvent interrompu par des séjours en diverses localités, il ne fut du moins jamais abandonné : l'évangéliste en montre clairement la suite par des formules qui reviennent de temps à autre comme des points de repère. Cfr. IX, 57 ; X, 38 ; XIII, 22 ; XVII, 41. Nous tirerons parti de ces jalons pour essayer de combiner le récit de S. Luc

jours où il devait être enlevé *du monde*, il affermit son visage pour aller à Jérusalem.

52. Et il envoya devant lui des messagers, et s'en allant ils entrèrent dans une ville des Samaritains, pour lui préparer *un logement*.

53. Et ils ne le reçurent point, parce qu'il avait l'aspect d'un homme allant à Jérusalem.

plerentur dies assumptionis ejus, et ipse faciem suam firmavit ut iret in Jerusalem.

52. Et misit nuntios ante conspectum suum : et euntes intraverunt in civitatem Samaritanorum, ut pararent illi.

53. Et non receperunt eum, quia facies ejus erat euntis in Jerusalem.

avec celui du quatrième Évangile. Voyez notre Harmonie évangélique, et Patrizi, de Evangelii lib. III, dissert. 48.

1. Les Samaritains inhospitaliers. ix, 54-56.

54. — La narration du voyage s'ouvre par une expression solennelle et mystérieuse : *dum complerentur dies assumptionis ejus*. Mais qu'étaient, pour Jésus, ces *ἡμέραι τῆς ἀναλήψεως* qui approchaient alors de leur terme et de leur accomplissement ? Le substantif ἀνάληψις n'apparaît qu'en cet endroit du Nouveau Testament ; toutefois, le verbe ἀναλαμβάνεσθαι, d'où il dérive, est employé à plusieurs reprises pour désigner l'Ascension glorieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ (Cfr. Marc. xvi, 19 ; Act. i, 2 ; xi, 22 ; I Tim. iii, 16), de même qu'il l'avait été par les LXX pour représenter celle d'Elie (IV Reg. ii, 11 ; I Mach. ii, 58 ; Eccli. xlviii, 9). Sa signification littérale a donc été bien rendue par la Vulgate, et bien expliquée par Euthymius : *ἡμέρας τῆς ἀναλήψεως αὐτοῦ λέγει τὸν καιρὸν τὸν ἀπορισθέντα μέχρι τῆς ἀναλήψεως αὐτοῦ τῆς ἀπὸ γῆς εἰς οὐρανόν*. Sans doute Jésus n'arrivera aux splendeurs du ciel que par les ignominies et les souffrances du Calvaire ; mais il contemplait toutes choses à travers sa sublime consommation, et l'évangéliste entre admirablement dans sa pensée. Cfr. Joan. xiii, 33 ; Suicer, Thesaurus, s. v. ἀνάληψις. — *Ipsa est emphatique*. — *Faciem suam firmavit*... : nouvelle locution solennelle, qui nous rappelle d'une part le vaillant portrait du « Christus patiens » tracé par Isaïe, l, 7 : « Posui faciem meam ut petram durissimam, et scio quoniam non confundar », de l'autre un détail frappant de S. Marc, x, 32 : « Erant autem in via ascendentes Jerosolymam ; et præcedebat illos Jesus, et stupebant, et sequentes timebant » (voyez le commentaire). Cfr. Hebr. xii, 2. Jésus est en marche vers Jérusalem, sachant bien quels maux l'y attendent, et pourtant il s'y dirige « magno et erecto animo » (S. Jérôme, Epist. li ad Algas., quæst. 5), prêt à affronter tous les dangers. — *Ut erit*... Dans le grec, τοῦ πορεύεσθαι, génitif de la direction.

54. — *Misit nuntios ante conspectum suum*

(hébraïsme, לפניהו)... Jésus était alors accompagné de nombreux disciples (Cfr. x, 4) : par mesure de prudence il se faisait donc précéder, dans les localités où il devait séjourner, par des messagers qui préparaient les logements et les vivres pour lui et toute sa suite. — *Intraverunt in civitatem Samaritanorum*. Le grec dit simplement εἰς πόλιν, dans une bourgade, preuve qu'il ne s'agit pas ici, comme l'ont voulu plusieurs exégètes, de la ville principale des Samaritains. Jésus arrivant de Galilée, on a conjecturé que la bourgade en question pouvait bien avoir été En-Gannim, aujourd'hui Djénin, située sur la frontière septentrionale de la Samarie, et renommée pour le fanatisme de ses habitants. Cfr. Farrar, l. c., p. 405 ; Thomson, The Land and the Book, ch. xxx. Pour aller de Capharnaüm à Jérusalem, la route la plus courte et la plus naturelle traversait la Samarie entière, du Nord au Sud. Voyez R. Riess, Atlas géographique et histor. de la Bible, pl. IV. — *Ut pararent illi* : phrase elliptique (de même en grec), qu'il est aisé de compléter à l'aide du contexte.

53. — *Non receperunt eum*. Ce refus grossier ne fut pas exprimé directement à Jésus, mais à ses envoyés. Pourquoi les Samaritains ne voulurent-ils pas accorder à Notre-Seigneur l'hospitalité qu'il leur demandait ? La suite du verset le montre clairement : *quia facies ejus* (τὸ πρόσωπον αὐτοῦ, pour la troisième fois depuis le v. 54) *erat euntis* (dans le grec, πορεύομενον au nominatif) *in Jerusalem*. Sur cette phrase à saveur hébraïque, voyez IV Reg. xvii, 41, dans l'hébreu et les LXX. Les relations entre Juifs et Samaritains, déjà fort peu gracieuses en temps ordinaire (Cfr. Joan. iv, 9 ; viii, 48), redoublaient encore d'animosité à l'approche des grandes fêtes nationales, qui conduisaient par foules les pèlerins juifs à Jérusalem. La haine des deux peuples avait en effet pour cause principale la différence de leurs cultes, et c'est en de tels moments que cette différence devenait plus saillante. Voir dans Wetstein, in Joan. iv, 20, quelques échantillons des aménités qui s'échangeaient alors. Des insultes on en vint souvent aux voies de

54. Cum vidissent autem discipuli ejus Jacobus et Joannes, dixerunt : Domine, vis dicimus ut ignis descendat de cœlo, et consumat illos?

55. Et conversus increpavit illos, dicens : Nescitis cujus spiritus estis.

54. En voyant cela ses disciples Jacques et Jean dirent : Seigneur, voulez-vous que nous disions que le feu descende du ciel et les consume?

55. Et se tournant vers eux il les reprit, disant : Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes.

fait, comme le racontent Josèphe, Bell. Jud. II, 42, 3-7, Ant. xx, 6, 1, et S. Jérôme, in Osee, v, 8 et 9. Or Jésus (ni lui ni ses messagers n'en faisaient un mystère) se rendait à Jérusalem. Ceux qui abhorraient la cité sainte comme une rivale de leur temple du Garizim refusèrent pour ce motif de lui rendre service. Autrefois pourtant (Cfr. Joan. iv) les Samaritains de Sychar avaient fait à Jésus le plus aimable accueil; mais il tournait le dos à Jérusalem, et les circonstances n'étaient plus les mêmes. — D'après Meyer, Alford, Reischl, etc., les envoyés de Notre-Seigneur l'auraient ouvertement annoncé comme le Messie, et c'est pour cela que les Samaritains auraient agi avec tant de dureté. Mais rien dans le texte n'autorise une pareille conjecture.

54. — *Cum vidissent...* Divers commentateurs, entre autres Euthymius, Maldonat, Mgr Mac Evilly, le P. Curci, etc., interprétant à la lettre le verbe « videre », ont supposé que les deux fils de Zébédée avaient été les messagers du Sauveur repoussés par les Samaritains, ce qui expliquerait la vivacité particulière de leur ressentiment. Mais cette opinion est rejetée par la grande majorité des exégètes, et à bon droit, car *θεῶντες* n'exige nullement la présence personnelle de S. Jacques et de S. Jean : ils furent d'ailleurs « témoins » de l'insulte quand les messagers racontèrent l'insuccès de leur mission. — *Domine, si dicimus... consumat illos?* La Recepta, la plupart des manuscrits, des versions et des Pères, ajoutent : *ὡς καὶ Ἠλίας ἐποίησεν*, « sicut et Elias fecit », et quoique ces mots aient été omis par les manuscrits B, L, Z, Sinait., tout porte à croire qu'ils sont authentiques. Ils conviennent du moins fort bien à la situation, car les deux frères avaient vu naguère Elie sur la sainte montagne, et il était naturel qu'ils se ressouvinsent maintenant de l'acte de zèle qu'il avait précisément exercé dans la province de Samarie, en faisant tomber le feu du ciel sur les ministres d'un roi sacrilège, IV Reg. i, 10-12. Ils demandent donc à Jésus la permission de venger son honneur messianique, méconnu et outragé. « Si ad servi Eliæ injuriam ignis descendit de cœlo, et Judæos consumpsit in-

cendium, quanto magis ad contemptum Filii Dei in impiis Samaritis debet flamma venire? » S. Jérôme, ad Algas. 5. « Quid mirum, dit S. Ambroise, h. l., avec beaucoup d'à-propos, filios tonitruī fulgurare voluisse? »

55. — Le désir des fils de Zébédée provenait certainement d'une foi profonde et d'un ardent amour à l'égard de Jésus. Il était néanmoins très imparfait; aussi Notre-Seigneur refusa-t-il avec force de le réaliser. — *Conversus*. Trait pittoresque. Jésus marchait, selon sa coutume, en tête du cortège : il se retourne pour réprimander les deux frères qui étaient derrière lui. Ce détail prouve que Jacques et Jean n'étaient pas les messagers envoyés chez les Samaritains, car alors ils eussent été en face du Sauveur. — *Dicens*. Dans les manuscrits Sinait., A, B, C, E, G, H, L, S, et beaucoup d'autres, la phrase se termine brusquement après ce mot (*καὶ εἰπεν*), et les paroles de Jésus (*nescitis... salvare*) sont complètement omises. Toutefois il ne nous est pas possible, quoi que disent Lachmann, Tischendorf et Tregelles, de les regarder comme une interpolation. *Εἰπεν* annonce en effet quelques mots du Sauveur : que sont-ils devenus si les deux phrases « Nescitis cujus spiritus estis » et « Filius hominis... » ne sont pas authentiques? Au reste, ces phrases sont parfaitement dans l'esprit de Notre-Seigneur, et nous les croyons suffisamment garanties par le témoignage de la Vulgate, de l'Itala, de divers Pères et de manuscrits grecs assez nombreux (D, F, K, M, V, etc.). Leur omission peut d'ailleurs s'expliquer par un homoiotéleuton : *ΚΑΙ ΕΙΠΗ...* v. 55, *ΚΑΙ ΕΙΠΗ...* v. 56. — *Nescitis cujus spiritus estis* (Quelques exégètes donnent un tour interrogatif à la pensée : Ne savez-vous pas...?). Le texte grec ajoute à la fin un *ὅτι* plein d'emphase. Vous, les apôtres de la nouvelle Alliance, par opposition à Elie, le prophète terrible de l'Ancien Testament. Ce sont en effet les deux Alliances, et les deux esprits si distincts qui les dominaient, que Jésus met en regard par manière de contraste. Or, comme le dit magnifiquement S. Augustin, contr. Adim. 17, « hæc est brevissima et apertissima differentia duorum Testamentorum, timor et amor. » Mais

56. Le Fils de l'homme n'est pas venu perdre les âmes, mais les sauver. Et ils s'en allèrent dans un autre village.

57. Pendant qu'ils marchaient dans le chemin, quelqu'un lui dit : Je vous suivrai partout où vous irez.

58. Jésus lui dit : Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.

56. Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare. Et abierunt in aliud castellum.

Joan. 3, 17 et 42, 47.

57. Factum est autem, ambulanti-
bus illis in via, dixit quidam ad
illum : Sequar te quocumque ieris.

58. Dixit illi Jesus : Vulpes foveas
habent, et volucres cœli nidos :
Filius autem hominis non habet ubi
caput reclinet.

Matth. 8, 20.

voici que les fils du Tonnerre, par leur demande inconsiderée, voulaient ramener l'« ignea lex » du Sinaï, oubliant la loi d'amour apportée par l'Evangile : n'était-ce pas méconnaître l'esprit de l'institution à laquelle ils appartenaient ? (Sur la locution *ἐταρ τινας*, pour exprimer un rapport de dépendance et de sujétion, voyez Winer, Grammat. § 30, 5). Sans doute, Elie avait agi par un mouvement de l'E-sprit de Dieu, et le Sauveur ne blâme nullement sa conduite ; mais le temps d'Elie était passé, et Jéhoya avait modifié ses voies envers les hommes, se faisant tout aimable et miséricordieux après avoir été un Dieu terrible. — Les deux frères montrèrent plus tard admirablement combien ils comprenaient l'esprit de l'Evangile : le premier, S. Jacques, en vérifiant le mot célèbre de Lactance, Inst. v, 20, « defendenda est (religio) non occidendo sed moriendo » ; le second, S. Jean, quand il vint avec S. Pierre dans ces mêmes contrées pour faire descendre sur elles un autre feu du ciel, en administrant le sacrement de confirmation à leurs habitants convertis au Messie. Cfr. Act. viii, 14.

56. — *Filius hominis*... Parole toute divine, qu'on a justement appelée la devise du Dieu rédempteur. Elle indique de la façon la plus noble en quoi consiste l'esprit de la nouvelle Alliance, conformément auquel Jésus souhaite que ses collaborateurs se conduisent. Voyez, Joan. iii, 47 ; xii, 47, des dires analogues du divin Maître. — Après *animas*, il est probable que le texte primitif portait « hominum », comme lisent divers manuscrits, ce qui donne plus de force à la pensée. Le « Fils de l'homme » est venu pour sauver les âmes « des hommes » : n'est-ce pas juste et naturel ? — *Abierunt in aliud castellum*. De ce que le texte grec emploie ici *ἐτάραν* et non *ἐλθόν*, plusieurs auteurs ont conclu que la nouvelle bourgade vers laquelle Jésus et les siens se dirigèrent n'était pas en Samarie, mais en Galilée. Il est assez vraisemblable

en effet qu'après l'échec éprouvé sur la frontière de la région samaritaine, Jésus n'ait pas voulu pénétrer plus avant dans la province.

2. Ce qu'il faut pour suivre Jésus. ix, 57-62. Parall. Matth. viii, 19-22.

Nous avons dit, en expliquant le passage parallèle de S. Matthieu, que le troisième Evangile nous paraît avoir fixé la vraie place du présent épisode. S. Luc a en outre le mérite d'ajouter un troisième tableau à cette petite galerie de portraits non moins intéressants qu'instructifs. Rien ne prouve que les trois incidents aient été artificiellement groupés par l'évangéliste, comme l'affirment divers interprètes modernes ; ils peuvent fort bien s'être passés immédiatement à la suite l'un de l'autre, ainsi qu'ils sont racontés.

57 et 58. — Premier cas (voyez les détails de l'explication dans l'Evang. selon S. Matth. p. 161 et s.). — *Ambulantibus illis*... Jésus s'est remis en marche, et c'est *in via* que le triple dialogue aura lieu : trait pittoresque, digne de S. Luc. — *Dixit quidem ad illum* : c'était un Scribe, d'après S. Matthieu. — *Sequar te quocumque ieris*. « Quocumque » est emphatique : n'importe où vous irez. Cfr. IV Reg. xv, 24. Cet homme demande donc à faire partie du cercle des disciples intimes qui, depuis quelque temps, ne quittaient guère la personne du Sauveur ; mais il comprend qu'il s'exposera par là-même à certains inconvénients, peut-être à des dangers réels. Toutefois, se faisant illusion sur ses forces, il se croit capable de tout braver pour Jésus. Le Maître au contraire le décourage par une description brève, mais significative, de sa vie pauvre et mortifiée, semblant dire : A mon service on ne trouve d'autre récompense que la croix ; voyez si vous pouvez vous contenter de ce salaire ! L'événement antérieur avait prouvé jusqu'à quel point Jésus était en droit de dire : *Non habet ubi caput reclinet*.

59. Ait autem ad alterum : Sequere me. Ille autem dixit : Domine, permitte mihi primum ire, et sepelire patrem meum.

60. Dixitque ei Jesus : Sine ut mortui sepeliant mortuos suos : tu autem vade, et annuntia regnum Dei.

61. Et ait alter : Sequar te, Domine; sed permitte mihi primum renuntiare his quæ domi sunt.

62. Ait ad illum Jesus : Nemo mitens manum suam ad aratrum, et

59. Il dit à un autre : Suis-moi; et celui-ci lui dit : Seigneur, permettez-moi d'abord d'aller ensevelir mon père.

60. Et Jésus lui dit : Laisse les morts ensevelir leurs morts; pour toi, va et annonce le royaume de Dieu.

61. Un autre dit : Je vous suivrai Seigneur, mais permettez-moi d'abord de disposer de ce qui est en ma maison.

62. Jésus lui dit : Celui qui met la main à la charrue et regarde en

59 et 60. — Second cas (voyez l'Evangile selon S. Matth., p. 462 et s.). C'est, après le disciple enthousiaste et précipité, le disciple « cunctator » et trop circonspect. Le premier s'était offert de lui-même à Jésus; celui-ci a l'honneur d'être directement appelé par Notre-Seigneur : *Ait* (Jesus)... : *Sequere me* (trait propre à S. Luc). Il y consent moyennant une réserve qui semble de prime-abord tout à fait légitime : *Permitte mihi primum...* Il venait d'apprendre la mort de son père : que Jésus lui permette d'aller l'ensevelir ! Bientôt, dans quelques jours au plus, il sera à son poste de disciple pour ne plus le quitter. — Le Sauveur n'accorde pas ce délai. Non ! maintenant ou jamais. Quiconque aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi (Matth. x, 37). S. Augustin, *Serm. LXII, 2*, a très bien commenté le refus de Jésus et le jeu de mots (*sine ut mortui sepeliant mortuos suos*) à l'aide duquel il est exprimé : « Honorandus est pater, sed obediendum est Deo. Amandus est generator, sed præponendus est Creator. Ego te ad Evangelium voco. Majus est hoc quam quod vis facere... Pater tuus mortuus est, sunt et alii mortui (id est infideles) qui sepeliant mortuos. Nolite igitur anteriora posterioribus subdere. » Ainsi raisonnait d'ailleurs la loi juive, qui interdisait parfois aux particuliers de rendre les devoirs funèbres à leurs proches. Cfr. *Lev. xxi, 10-12*; *Num. vi, 6-7*; *xix, 11-14*. — *Tu autem vade...* S. Matthieu n'avait pas mentionné cette injonction formelle de Notre-Seigneur, qui dut trancher la question d'une manière définitive.

61 et 62. — Troisième cas, propre à S. Luc. — *Ait alter : Sequar te...* Cet autre disciple se présente spontanément au Sauveur, comme le premier; mais, comme le second, il demande un peu de répit avant de s'attacher à sa vocation d'une manière définitive. Il voudrait, dit-il, *renuntiare* (ἀποτάσθαι, « va-

ledicere ») *his quæ domi sunt*. Le grec τοῖς εἰς τὸν οἶκόν σου est amphibologique, et peut se traduire aussi bien par le masculin que par le neutre, c'est-à-dire qu'il peut s'appliquer aux personnes ou aux choses. S. Augustin adopte le premier sens : « Permitte ut nuntiem meis, ne forte, quod fieri solet, me quærant ». *Sermo VII de Verbis Domini*. De même S. Irénée (« domesticis ») et Tertullien (*adv. Marc. l. 4*. : « et tertium illum prius suis valedicere parantem »). D'ailleurs, plusieurs anciens manuscrits latins (a, b, c) ont « qui » au lieu de « quæ », et, de fait, cette interprétation nous paraît plus appropriée à la circonstance. Néanmoins, de nombreux commentateurs adoptent celle de notre Vulgate actuelle, supposant que le disciple en question voulait tout d'abord aller mettre ordre à ses affaires. — A lui aussi Jésus apprend qu'il n'y a pas de délai possible quand il s'agit d'une vocation céleste, et il le lui dit au moyen d'une image très expressive. « Mettre la main à la charrue » était une locution métaphorique en usage chez les Grecs pour signifier « opus quoddam aggredi. » Mais, quand un homme sérieux commence une entreprise, il doit la poursuivre avec vigueur, s'y adonner tout entier, sans se laisser distraire par aucun objet étranger, ainsi que l'indique la suite des paroles de Jésus. — *Respiciens retro*. Un bon laboureur se courbe sur sa charrue nous dit Plin., et regarde à ses pieds ou devant lui, mais point en arrière; autrement, il tracera des sillons tortueux (« Arator, nisi incurvus, prævaricabitur », *Hist. nat. XVIII, 29*). Le disciple qui s'adressait en ce moment au Sauveur était donc dans la fausse situation d'un homme qui met la main à la charrue et qui jette derrière lui des regards distraits. Aussi Jésus lui dit-il qu'il ne pouvait compter sur le succès, spécialement dans le royaume de Dieu, car un cœur partagé nuit plus encore

arrière n'est pas propre au royaume
de Dieu.

respiciens retro, aptus est regno
Dei.

CHAPITRE X

Envoi des soixante-douze disciples. (vv. 1-16). — Leur retour auprès de Jésus (vv. 17-24).
— Parabole du bon Samaritain (vv. 25-37). — Marthe et Marie (vv. 38-42).

1. Après cela le Seigneur désigna
encore soixante-douze autres, et les
envoya deux à deux devant lui dans

1. Post hæc autem designavit Do-
minus et alios septuaginta duos : et
misit illos binos ante faciem suam,

à l'ouvrier évangélique qu'à celui qui laboure un champ matériel. Qu'il mette donc fin à son irrésolution ! qu'il ne regarde pas du côté de l'occident quand c'est l'orient qui l'appelle (S. Aug., l. c.) ! Il y a là un précepte d'une profonde et perpétuelle vérité. Il est devenu proverbial à tout jamais. On en a rapproché parfois la parole de Pythagore : εἰς τὸ ἑσπρὶν ἀπερχόμενος μὴ ἐπιστρέφου, et mieux encore celle d'Hésiode, Op. II, 60 : ὡς τὴν αὐλὰν' ἐλαύνου, μὴ χέτι πανταίνων μεθ' ὁμήλικας, ἀλλ' ἐπὶ ἔργῳ θυμὸν ἔχων. — Quel grand maître que Jésus pour la direction des âmes ! Voilà trois hommes qui se présentent à lui dans des conditions extérieures à peu présidentielles ; mais il emploie envers chacun d'eux des méthodes bien diverses, suivant leurs différentes dispositions. Il écarte le premier, qui est présomptueux ; il aiguillonne l'irrésolution de l'autre ; quant au troisième, qui semble avoir tenu le milieu entre les deux premiers, il ne le décourage pas, mais il ne le pousse pas non plus en avant : il se borne à lui faire entendre une grave réflexion, lui abandonnant le soin de prendre un parti. Dans ces trois disciples, les Gnostiques, au rapport de S. Irénée, I, 8, 3, voyaient des représentants de ce qu'ils appelaient l'homme διὰ κόσ, l'homme πνευματικός et l'homme ψυχικός. Quelques auteurs modernes les regardent comme les types des tempéraments sanguins, mélancoliques et flegmatiques : le tempérament bilieux ou colérique aurait fait, d'après eux, son apparition un peu plus haut, v. 54, dans la personne des fils de Zébédée (11)

douze disciples différent à peine de celles qu'avaient précédemment reçues les douze Apôtres. Les malédictions prononcées contre les villes du lac et les tressaillements du cœur de Jésus nous ont été présentés déjà par S. Matthieu (xi, 20 et ss.) dans une circonstance antérieure. Les commentaires rendra raison des ressemblances et des différences.

1° L'envoi des soixante-douze. x, 1-16.

CHAP. X. — 1. — *Post hæc*, c'est-à-dire après les événements racontés à la fin du chap. ix. — *Designavit* (bonne traduction du grec ἀνέδειξεν. Cfr. Act. I, 24) *Dominus*. Le titre de Κύριος est plein d'emphasis en ce passage : c'est en effet comme Seigneur et Maître que Jésus procède à l'organisation d'un corps spécial parmi ses nombreux disciples. A mesure qu'il approche du terme de sa vie terrestre, le Sauveur multiplie les institutions destinées à la propagation rapide de l'Evangile, à la prompt diffusion de son Eglise. Néanmoins le collège des soixante-douze disciples ne devait pas être permanent comme celui des Douze : son existence ne fut que temporaire et transitoire. Il n'est plus question des Soixante-douze dans la Bible après leur retour. Mais ils formèrent un noyau de missionnaires zélés, qui durent être plus tard d'utiles auxiliaires pour les Apôtres. — *Et alios septuaginta duos*. « Alios », selon Schleiermacher et Meyer, par opposition aux messagers mentionnés naguère, ix, 52 ; plus probablement, de l'avis commun, par opposition aux apôtres (ix, 2 et ss.). D'après les éditions grecques ordinaires, le nombre des nouveaux élus n'eût été que de soixante-dix (ἑβδομήκοντα) ; mais le leçon de la Vulgate, qu'approuvent plusieurs manuscrits importants (B, D, M, R), avec quelques Pères et d'autres versions an-

3. Les soixante-douze disciples. x, 1-16.

Quoique propre à S. Luc dans son ensemble, cet épisode ne contient qu'un très-petit nombre de traits nouveaux. Les instructions données par Notre-Seigneur aux soixante-

in omnem civitatem et locum quo erat ipse venturus.

2. Et dicebat illis : Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate ergo dominum messis, ut mittat operarios in messem suam.

— *Matth.* 9, 36.

3. Ite; ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos.

— *Matth.* 10, 16.

toutes les villes et les lieux où il devait venir lui-même.

2. Et il leur disait : La moisson est grande sans doute, mais les ouvriers sont peu nombreux; priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson.

3. Allez, voilà que je vous envoie comme des agneaux parmi des loups.

ciennes (Itala, syr. Cureton), semble être la plus exacte. Ce nombre, qui équivalait à six fois celui des apôtres, est probablement symbolique. On l'a rapproché, suivant qu'on le lisait dans la Vulgate ou dans le Text. receptus, tantôt des 72 membres qui composaient le Sanhédrin juif, tantôt des 70 vieillards que Dieu avait adjoints à Moïse comme assesseurs (Num. xi, 16 et ss.), tantôt des 70 ou 72 peuples issus de Noé (Gen. x). Les partisans de cette dernière opinion voient dans l'institution des 72 disciples un symbole de l'universalité de l'Evangile. Mais en tout cela il n'y a rien de bien certain. — *Misit illos binos* (ἀνὰ δύο, distributif) : de la même manière et pour le même motif qu'autrefois les apôtres, Marc. vi, 7. « Frater qui adjuvatur a fratre tanquam civitas firma », Prov. xviii, 19. — *Ante faciem suam* est un hébraïsme (pour « ante se ») dont la signification se trouve du reste expliquée par les mots *in omnem civitatem et locum*... Le Dr Sepp donne, dans sa Vie de Jésus, la liste des Soixante-Douze : mais c'est une liste toute subjective et légendaire, car Eusèbe, Hist. eccl. i, 12, était déjà dans l'impossibilité de la reconstituer.

2. — Avant de jeter ce filet d'amour (d'après l'heureuse expression de Riggenbach) sur les provinces méridionales de la Palestine, avant de faire un vif et dernier appel aux intelligences et aux consciences par ces nombreux prédicateurs qu'il répandait à travers toute la contrée, et dont il venait ensuite en personne confirmer l'enseignement, Jésus adressa naturellement à ses envoyés quelques instructions relatives à leur ministère, vv. 2-12. Il était dans l'ordre même des choses qu'elles eussent une grande analogie avec les recommandations faites aux Douze avant leur première mission (voyez Matth. ix, 37-x, 16 et parall., car c'est avec la rédaction de S. Matthieu, la plus complète des trois, qu'il faut surtout établir la comparaison). Elles débutent également par une réflexion qui a trait au manque d'ouvriers évangéliques, v. 2. Puis, après une rapide allusion (v. 3) aux dangers qui menacent les missionnaires du Christ, elles interdisent à

ceux-ci tout ce qui pourrait ressembler à un sentiment de défiance envers la Providence de Dieu, v. 4. Elles indiquent ensuite aux disciples ce qu'ils auront à faire soit au début (vv. 5 et 6), soit durant le cours (vv. 7-9), soit à la fin (vv. 10 et 11) de leur ministère dans chaque localité. Elles se terminent par l'annonce du châtiment terrible que Dieu réserve aux cités incrédules, vv. 12-16. — *Messis quidem multa*... Comp. Matth. ix, 37-38 et le commentaire. Jésus avait dit, dès le commencement de sa vie publique : « Levate oculos vestros, et videte regiones, quia albæ sunt jam ad messum » (Joan. iv, 35). Et, depuis cette époque déjà lointaine, la moisson évangélique avait couvert des milliers de champs nouveaux. — *Operarii autem pauci*. Voici pourtant que Notre-Seigneur a douze apôtres et soixante-douze disciples pour l'aider à rentrer sa récolte ! Mais, qu'étaient ces quatre-vingt-quatre missionnaires πρὸς τὰ πλῆθος τῶν μελλόντων πιστεῦειν, suivant la juste réflexion d'Euthymius ? Aujourd'hui l'on peut dire encore à un autre point de vue que « les ouvriers sont peu nombreux ». Sans doute, « ecce mundus est sacerdotibus plenus, sed tamen in messe Dei rarus valde reperitur operator; quia officium quidem sacerdotale suscipimus, sed opus officii non implemus », S. Grég., Hom. xvii in Evgang. — *Rogate... ut mittat*... : ἐκβάλλω, le corrélatif grec de « mittat », est très-énergique, et exprime fort bien qu'il y a urgence dans l'envoi.

3. — *Ecce ego mitto vos*... L'image change subitement : les missionnaires spirituels du royaume messianique nous apparaissent comme de timides agneaux entourés de loups dévorants. Jésus ne pouvait insinuer avec plus de clarté ni avec plus de force que ses missionnaires devaient être prêts à mourir pour lui, Voyez Matth. x, 16 et le commentaire. Il avait alors des ennemis très nombreux et très acharnés à sa perte, et il prévoyait que la haine portée au Maître rejallirait bientôt sur les disciples. — *Sicut agnos*. Parlant aux Douze, Matth., i. c., Notre-Seigneur avait dit : « Sicut oves » (πρόβατα). L'expression grecque ἀγνός, employée ici par

4. Ne portez ni bourse, ni sac, ni chaussure, et ne saluez personne en chemin.

5. En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : Paix à cette maison.

6. Et s'il s'y trouve un fils de la paix, votre paix reposera sur lui; sinon elle reviendra à vous.

7. Demeurez dans la maison, mangeant et buvant ce qui sera chez eux; car l'ouvrier mérite son salaire. Ne passez point de maison en maison.

4. Nolite portare sacculum, neque calceamenta, et neminem per viam salutaveritis.

Mathh. 10, 10; Marc. 6, 8; IV Reg. 4, 29.

5. In quamcumque domum intra-veritis, primum dicite : Pax huic domui.

6. Et si ibi fuerit filius pacis, requiescet super illum pax vestra; sin autem, ad vos revertetur.

7. In eadem autem domo manete, edentes et bibentes quæ apud illos sunt; dignus est enim operarius mercede sua. Nolite transire de domo in domum.

Deut. 24, 14; Mathh. 10, 10; I Tim. 5, 18.

S. Luc. ne se trouve pas ailleurs dans le Nouveau Testament. — « Hoc fuit manifestum indicium præclari triumphi, ut, quum circumdati essent discipuli ab hostibus, quasi agni inter lupos, eos tamen converterent ». S. Jean Chrysost., Hom. xiv in Matth. Voyez une belle réflexion du même genre dans S. Augustin, Sermon. LXIV, c. 1.

4. — *Nolite portare...* Jésus interdit aux soixante-douze, comme autrefois aux apôtres, ix, 3, tout préparatif humain : il veut que le prédicateur de l'Evangile soit pauvre, désintéressé; « ne dum mens occupatur ad temporalia, minus aliis provideat æterna ». S. Grég., l. c. — *Sacculum*, σακκιδιον, le petit sac dans lequel on met son argent, la bourse; *peram*, le sac à provisions. L'allocation aux apôtres, ix, 3 et parall., ne signalait que la « pera ». — *Neminem per viam salutaveritis*. Autre trait propre à ce passage. Il faut se souvenir, pour le bien comprendre, que les Orientaux ont toujours été de grands formalistes. En Orient, saluer quelqu'un ne consiste pas simplement, comme chez nous, à faire une geste rapide, ou à échanger quelques brèves paroles : quand cette opération est faite selon toutes les règles, elle devient très complexe et peut facilement consumer deux ou trois heures. Cfr. Jahn, Archæolog. § 475; T. Robinson, The Evangelists and the Mishna, p. 206; Bonnar, Desert of Sinai, p. 441. De même qu'Élisée à Giezi, IV Reg. iv, 29, Notre Seigneur interdit aux messagers de l'Evangile ces détails inutiles et encombrants. Hâtez-vous, leur dit-il, et allez droit au but ! Votre temps est trop précieux pour que vous le perdiez à débiter ou à entendre de vaines formules. S. Ambroise a très bien exposé le sens de cette injonction : « Non salutationis sedulitas aufertur, sed obstaculum impediendæ de-

votionis aboletur, ut quando divina mandantur, paulisper sequestrentur humana. Pulchra est salutatio, sed pulchrior matura executio divinorum : ideo et honesta prohibentur, ne impediatur ministerium cujus mora culpa sit ». Expos., h. l. Comp. Euthymius.

5 et 6. — Ce que les disciples devront faire en entrant dans une localité pour y prêcher la bonne nouvelle. Voyez Mathh. x, 12, 13 et le commentaire. — *Filius pacis* (בן שלום) est un hébraïsme propre à ce passage de S. Luc (S. Matth., l. c., a « dignus »); mais les locutions analogues ne manquent pas dans les écrits du Nouveau Testament. Comparez Mathh. ix, 15; xxiii, 15; Luc. xvi, 8; xx, 36; Joan. xii, 36; xvi, 12; Eph. ii, 2; v, 6; I Thess. v, 5; II Petr. ii, 14, etc. — *Requiescet super illum* : belle image (S. Matth., « veniet super »). Le verbe grec, doublement composé, ἐπιαναπαύσεται, ne se trouve qu'ici et Rom. ii, 17. — *Ad vos revertetur* est une manière hébraïque de dire que l'effet souhaité ne sera pas produit. Voyez Sylveira et Luc de Bruges, b. l.

7-9. — Conduite que les envoyés de Jésus devront tenir tant qu'ils séjourneront dans une localité. Aux apôtres aussi le Seigneur avait recommandé de ne pas changer de résidence, à la manière d'hommes difficiles ou inconstants; mais actuellement il ajoute un détail nouveau : *edentes et bibentes...*, *dignus est enim...* Cette seconde proposition (S. Paul, I Tim. v, 18, la cite comme une parole scripturaire) contient le motif de la première. Asseyez-vous sans scrupule à la table de vos hôtes, car, en leur donnant les biens éternels, vous méritez largement l'humble compensation qu'ils vous offrent sur cette terre. Voyez le beau développement écrit sur ce thème par l'Apôtre des Gentils, I Cor.

8. Et in quæcumque civitate intraveritis et susceperint vos, manducate quæ apponuntur vobis.

9. Et curate infirmos qui in illa sunt, et dicite illis : Appropinquavit in vos regnum Dei.

10. In quacumque autem civitate intraveritis et non susceperint vos, exeuntes in plateas ejus, dicite :

11. Etiam pulverem, qui adhæsit nobis de civitate vestra, extergimus in vos : tamen hoc scitote, quia appropinquavit regnum Dei.

Act. 13, 51.

12. Dico vobis, quia Sodomis in die illa remissius erit quam illi civitati.

13. Væ tibi Corozaiñ, væ tibi Bethsaïda : quia si in Tyro et Sidone factæ fuissent virtutes quæ

8. Et en quelque ville que vous entriez et où vous serez reçus, manducate ce qu'on vous présentera.

9. Et guérissez les malades qui s'y trouveront, et dites-leur : Le royaume de Dieu s'est approché de vous.

10. Mais dans toute ville où vous serez entrés et où on ne vous aura pas reçus, sortez dans ses places et dites :

11. La poussière même de votre ville, qui s'est attachée à nos pieds, nous la secouons contre vous ; cependant sachez ceci : le royaume de Dieu s'approche.

12. Je vous dis qu'en ce jour il y aura plus de rémission pour Sodome que pour cette ville-là.

13. Malheur à toi, Corozaiñ, malheur à toi, Bethsaïda ; car si les miracles qui ont été faits dans vous

ix, 3 et ss. — *Nolite transire de domo in domum* est un commentaire de « in eadem domo manete », de même que la phrase *manducate quæ apponuntur vobis* développe et explique « edentes et bibentes quæ apud illos sunt » : Jésus ne saurait tolérer, dans ses ministres, des exigences indignes de l'Evangile : il veut qu'ils sachent se contenter du logis et de la nourriture qui leur sont offerts. On peut aussi, à la suite de Noël Alexandre, h. f., et de plusieurs exégètes contemporains (Sepp, Schegg, etc.), voir dans les paroles « Mangez ce qu'on vous servira » une recommandation destinée à mettre les disciples à l'aise relativement aux lois pharisaïques qui interdisaient certains aliments. Voir I Cor. x, 27, un conseil identique de S. Paul. — *Curate infirmos...* Comme les apôtres, les soixante-douze disciples avaient par conséquent reçu le don de guérir les malades. — *Dicite illis*. Le pronom, qui retombe en apparence sur « infirmos », désigne en réalité tous les habitants de la maison. C'est la « constructio ad synesin », si fréquente dans les saints Livres. — *Appropinquavit in vos regnum Dei* : tel devait être le thème général de la prédication des nouveaux missionnaires.

40-44. — Règles à suivre pour le cas, nullement chimérique, où toute une population ferait aux disciples un accueil défavorable. Voyez Matth. x, 14 et le commentaire. — *Dicite*. Cette union du langage à l'action n'existe pas dans le discours adressé aux

apôtres. Les paroles dont les missionnaires insultés devront accompagner leur geste symbolique sont d'une grande énergie : *etiam pulverem* (καὶ τὸν κονίοντον) ! Nous ne voulons pas même emporter d'après de vous un seul grain de poussière ! — *Après qui adhæsit nobis*, plusieurs manuscrits grecs (Sinait., B, D, R, lisent : εἰς τοὺς πόδας, « in pedibus » (Itala). — Le pittoresque ἀποσκόρυσθα (extergimus) n'existe pas ailleurs dans le Nouveau Testament. — *Tamen hoc scitote quia appropinquavit...* Les disciples, quoique rejetés, annonceront quand même la grande nouvelle. Il est vrai qu'elle revêtra dans cette inconstance un caractère terrible. Prenez garde ! l'heure de votre châtement est proche.

12. — Voyez Matth. x, 15 et le commentaire. — *Dico vobis* est solennel. *In die illa* désigne le jour formidable du jugement messianique. — *Sodomis remissius erit...* Sodome, en effet, malgré ses vices épouvantables, n'aura pas abusé d'autant de grâces ; n'ayant pas reçu d'aussi vives lumières que les cités au milieu desquelles a retenti la prédication de l'Evangile.

43-45. — Jésus vient de parler en général des villes qui se refuseront à recevoir ses envoyés, vv. 40-42. Cette pensée lui rappelle de tristes souvenirs personnels. Trois localités importantes des bords du lac, honorées entre toutes par sa présence, par son enseignement, par ses miracles, n'étaient-elles pas demeurées incrédules ? Au moment où il va quitter la

avaient été faits dans Tyr et Sidon, elles auraient fait pénitence il y a longtemps sous le cilice et assises dans la cendre.

14. C'est pourquoi au jour du jugement il y aura plus de rémission pour Tyr et Sidon que pour vous.

15. Et toi, Capharnaüm, élevée jusqu'au ciel, tu seras plongée jusqu'au fond de l'enfer.

16. Qui vous écoute m'écoute et qui vous méprise me méprise. Mais

factæ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere sedentes pœniterent.

Matth. 11, 21.

14. Verumtamen Tyro et Sidoni remissius erit in iudicio, quam vobis.

15. Et tu, Capharnaum, usque ad cœlum exaltata, usque ad infernum demergeris.

16. Qui vos audit, me audit : et qui vos spernit, me spernit. Qui au-

Galilée pour n'y plus revenir, il lance contre elles un adieu terrible, qui consiste en un triple anathème, **אנא**. 13-15. S. Matthieu, **xi**, 20-24 (voyez le commentaire), nous a déjà présenté ces malédictions de Jésus, et d'une manière un peu plus complète, mais avec une autre enchaînement. D'après sa chronologie elles se rattacherait à Luc. **vii**, 35, par conséquent elles appartiendraient à une époque beaucoup moins avancée. Elles nous paraissent mieux convenir à la date que leur assigne notre évangéliste, car elles étaient alors plus justifiées. Divers auteurs admettent néanmoins qu'elles purent bien être répétées deux fois. — *Cayozain* (dans le grec, **καζαϊν**; d'après Eusèbe, *Onomast.*, **καζαϊν**; dans le Talmud de Babylone, **כרזים**, *Chorazaim*)..., *Bethsaida* : deux cités juives, opposées à deux villes païennes, *in Tyro et Sidone*, et menacées de châtimens beaucoup plus grands que ces dernières, qui eussent fait pénitence de leurs crimes, et renoncé à leurs trafics sordides, à leur luxe coupable, si elles avaient été témoins des prodiges (*virtutes*) de Jésus. — *In cilicio et cinere sedentes* (trait propre à S. Luc) *pœniterent* est une belle personification : Tyr et Sidon nous apparaissent comme deux pénitentes humblement assises à terre, revêtues d'un sac, la tête couverte de cendre. — *Et tu, Capharnaum...* Des trois villes maudites, Capharnaüm était la plus ingrate, ayant été la plus privilégiée, puisqu'elle avait eu le bonheur de servir de résidence habituelle à Jésus. Aussi l'anathème qui la concerne a-t-il un caractère plus grave, plus emphatique. Au lieu de **καταβυθῆσθαι**, *demergeris*, les manuscrits B, D, et la version syriaque Cureton lisent **καταβῆσθαι**, « descendes », variante peu autorisée. — Pour l'accomplissement intégral de cette prophétie, voyez l'Évangile selon S. Matthieu, p. 230. 1 Sur tout le pays la malédiction est tombée. Quelque toujours exquis dans sa beauté, il est maintenant désolé, dangereux même. Les oiseaux y chantent toujours par troupes in-

nombrables, se jouant sur le cristal des eaux. Les ruisseaux accourent au lac des hauteurs voisines, le sein rempli de perles, (comme dit le poète), et inondant leur sentier d'émeraudes. Les plantes aromatiques répandent encore leurs parfums quand le pied du passant les écrase, et les grands lauriers roses remplissent l'air comme autrefois de leur délicate senteur. Mais les vignobles et les vergers ont disparu; les flotilles et les barques de pêcheurs cessent de traverser le lac; le bruit des foules humaines ne se fait plus entendre; les sources du commerce prospère sont taries. Même les noms et les sites des bourgades et des villes sont tombés dans l'oubli, et là où elles s'élevaient un jour brillantes et peuplées, jetant leurs ombres à travers les ondes dorées par le soleil, on ne discerne maintenant que des monticules gris, où les ruines sont trop ruines pour qu'on puisse y distinguer quelque chose ». Farrar, *The Life of Christ*, 23^e éd. t. II, p. 400 et 401. L'historien Josèphe, *Bell. Jud.* III, 40, 8, immédiatement après avoir décrit, dans un passage célèbre, les splendeurs du lac et de la plaine de Gennésareth, raconte les maux affreux que les légions romaines firent subir à toute la contrée. Quelques pages plus haut, III, 7, 34, il confessait que « c'était Dieu, à n'en pas douter, qui avait amené les Romains pour punir les Galiléens et pour faire détruire les villes par leurs ennemis avides de sang ». Cela se passait trente ans à peine après la mort de Jésus!

16. — *Qui vos audit...* Conclusion de l'instruction pastorale adressée aux soixante-douze disciples. L'idée qu'elle renferme est des plus consolantes pour eux, puisqu'elle identifie en quelque sorte les envoyés messianiques, passés, présents et à venir, au Christ lui-même et à son divin Père. Du reste l'ambassadeur, dans tous les temps et dans tous les pays, est censé ne former qu'une seule personne morale avec celui qu'il représente. Voyez des pensées analogues dans

tem me spernit, spernit eum qui misit me.

Matth. 10, 40; Joan. 13, 20.

17. *Reversi sunt autem septuaginta duo cum gaudio*, dicentes : Domine, etiam dæmonia subjiçiuntur nobis in nomine tuo.

18. Et ait illis : Videbam Satanam sicut fulgur de cælo cadentem.

qui me méprise méprise celui qui m'a envoyé.

17. Or, les soixante-douze revinrent avec joie disant : Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom.

18. Et il leur dit : Je voyais Satan tombant du ciel comme la foudre.

Matth. x, 40 et Joan. xiii, 20. — *Spernit*. Le verbe ἀσπερνάω du texte primitif est encore plus fort, car il exprime l'idée d'un renversement, d'une destruction (« e loco suo dejicio »). Voyez Bretschneider, Lex. man. s. v.

2^o Le retour des Soixante-douze. x, 17-24.

17. — *Reversi sunt...* En juxtaposant ainsi le départ et le retour des soixante-douze disciples, S. Luc nous donne à penser 1^o qu'il ne s'était passé dans l'intervalle aucun fait notable, 2^o que leur absence ne fut pas de longue durée. Le ministère que Jésus leur avait confié pouvait au besoin s'accomplir en quelques jours. Il est possible aussi que l'évangéliste, omettant quelques événements intermédiaires, ait réuni les deux incidents d'après une connexion logique, pour achever d'un seul coup ce qu'il avait à dire des soixante-douze et de leur œuvre. — *Septuaginta duo*. Le récit paraît supposer que les disciples revinrent tous ensemble auprès de leur Maître. Rien n'empêche d'ailleurs que Jésus ne leur eût fixé un jour et un lieu précis de rendez-vous. — *Cum gaudio*. La joie qui remplissait leurs cœurs se lisait sur leurs visages : elle va se manifester dans leurs paroles. — *Etiam dæmonia subjiçiuntur nobis*. Il y a une emphase visible dans cet « etiam ». On voit que les disciples ne s'attendaient pas au fait qu'ils exposent à Jésus avec une simplicité naïve, semblant mettre à l'arrière-scène tous les autres actes de leur ministère. En réalité, si nous nous reportons à l'allocution du Sauveur, nous ne voyons pas qu'il leur eût confié en termes exprès le pouvoir de chasser les démons (Cfr. v. 9). Et voici néanmoins que les possédés avaient été guéris quand on avait invoqué sur eux le nom du divin Maître. De là l'étonnement et la joie des disciples (le présent « subjiçiuntur » indique une expérience récente).

18. — *Et ait illis*. Au retour des soixante-douze disciples S. Luc rattache trois admirables paroles de Jésus. Cfr. v. 21 et 23. Les vv. 18-20 renferment la première. — *Videbam Satanam...* On a beaucoup discuté sur la signification ou, plus exactement, sur le « terminus a quo » de l'imparfait ἐθεώπων.

Assez généralement, les Pères (S. Cyprien, S. Ambroise, S. Jean Chrysostome, etc.), aiment à supposer que Jésus fait appel en ce passage à ses souvenirs de Ἀγὼς Ἀσάρκας, et que, pour donner une leçon tacite d'humilité aux Soixante-douze, trop humainement affectés de leur succès sur les démons, il leur propose le terrible châtement de Lucifer, comme s'il leur eût dit : Défiiez-vous de l'orgueil, car c'est lui qui a précipité Satan de son trône glorieux ! De mes propres yeux je l'ai vu autrefois tomber du ciel. Mais les meilleurs exégètes catholiques des temps modernes, entre autres Maldonat, Corneille de Lapierre, D. Calmet, s'accordent à penser, d'un côté que rien n'autorise à prendre en mauvaise part la joie et les paroles des disciples, de l'autre que l'intuition à laquelle Notre-Seigneur fait allusion est loin de remonter si haut. Elle avait eu lieu, disent-ils, pendant la mission même des Soixante-douze. Ceux-ci venaient de raconter joyeusement à leur Maître leurs glorieux triomphes sur les puissances infernales. Vous ne m'apprenez rien, répondit le Sauveur, car, vous suivant d'un regard prophétique, je voyais Satan dépossédé partout, sur votre parcours, de son pouvoir usurpé. Nous trouvons, comme D. Calmet, ce second sentiment « plus simple et plus littéral ». Dans tous les cas, quelle majesté dans cette courte description de Jésus ! Pouvait-il mieux dépeindre les effets merveilleux de son Incarnation, les victoires remportées par le royaume de Dieu sur le royaume de l'esprit mauvais ? « Nunc judicium est mundi, dira-t-il ailleurs (Joan. xii, 31) ; nunc princeps hujus mundi ejicietur foras ». Et la parole de Jésus est toujours vraie. Le « videbam » dure encore, puisque les bons prêtres continuent chaque jour l'œuvre des premiers disciples. — *Sicut fulgur de cælo cadentem* est une magnifique métaphore, probablement empruntée à Isaïe, xiv, 9-15. Ces mots expriment une chute rapide en même temps que la perte d'un grand pouvoir. Comparez les figures analogues de Cicéron : « ex astris decidere », ad Attic. Ep. iii, 21 ; « de cælo detrahère », Phil. ii, 42.

19. Voilà que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions et toute puissance de l'ennemi, et rien ne vous nuira.

20. Cependant ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux.

21. En cette heure même il tres-

19. Ecce dedi vobis potestatem calcandi supra serpentes, et scorpiones, et super omnem virtutem inimici : et nihil vobis nocebit.

20. Verumtamen in hoc nolite gaudere, gaudete autem quod nomina vestra scripta sunt in cœlis.

21. In ipsa hora exultavit Spiritu

19. — *Ecce dedi vobis...* Faut-il lire δίδωμι au présent, avec le Textus recept., ou bien δέδωκα au parfait, avec les manuscrits Sin., B, C, L, X, etc., et la Vulgate? Dans le premier cas, Jésus confirmerait ici d'une manière formelle à ses disciples les pouvoirs dont ils avaient usé sans les avoir officiellement reçus; dans le second, qui nous paraît le plus vraisemblable, il leur explique les récents triomphes qui leur ont mis au cœur une joie si vive. Ne vous étonnez pas; en réalité je vous avais armés d'une puissance irrésistible contre les démons. Les expressions employées par Notre-Seigneur sont d'une vigueur remarquable. Elles représentent les envoyés évangéliques sous les traits de fiers conquérants qui foulent aux pieds, selon l'antique usage de l'Orient (Cfr. Ps. cix, 4) et en signe d'une victoire totale, leurs ennemis vaincus (*calcandi supra*). L'ennemi, qu'elles désignent surtout (δ ἐχθρός par antonomase) c'est Satan; mais c'est aussi, d'une manière générale, toute l'armée de ce chef terrible (*virtutem*, le דין hébreu), c'est-à-dire tous ses suppôts. Or, parmi les auxiliaires de Satan, Jésus mentionne en particulier (peut-être par allusion au psaume xc, v. 13) *serpentes et scorpiones*, animaux redoutés, choisis à bon droit comme des spécimens frappants de tous les éléments naturels hostiles à notre race que les démons peuvent utiliser contre nous. La manière dont le Sauveur rattache à Satan tout ce qui, dans le monde présent, est capable de nous nuire, a quelque chose de très profond et de très instructif. Aussi la pensée du v. 19 nous semble-t-elle avoir été affaiblie par les exégètes qui ne voient dans les serpents et les scorpions que des emblèmes des esprits mauvais. — *Nihil vobis nocebit* (dans le grec, ἀδικήσῃ, au figuré). Les ambassadeurs du Christ demeureront inviolables parmi tant d'adversaires; leur Maître le leur répètera quelque temps après sa résurrection, Marc. xvi, 10.

20. — *Verumtamen* sert de transition à une nouvelle idée, qui nous ramène au

v. 17, et met fin à la première parole de Jésus. — *In hoc nolite gaudere quia...* Sous cette tournure hébraïque, il est aisé de reconnaître la vraie pensée du Sauveur. « Non reprehendit, sed docet ac perficit; nec prohibet propter subjecta sibi dæmonia gaudere, sed monet ut propter scripta in cœlo ipsorum nomina magis gauderent. » Maldonat, Comment. in Luc. x, 17. C'est donc comme s'il y avait : « Non tam gaudete quia spiritus..., quam gaudete... » (le μάλλον ajouté par la Recepta et par le Cod. Sinait. au second hémistiche est une correction heureuse quant au sens, mais apocryphe). Jésus suggère donc aux disciples un motif de joie supérieure et beaucoup plus parfaite. Chasser les démons n'est, comme disent les théologiens, qu'une « gratia gratis data », qui ne prouve pas absolument l'amitié de Dieu (Cfr. Matth. vii, 22 et 23; I Cor. xiii, 2). On peut la posséder et se damner quand même. Elle ne saurait constituer le vrai bonheur. Mais savoir qu'on est prédestiné, qu'on jouira sans fin de la vue de Dieu, voilà une source de joies solides auxquelles on peut se livrer sans réserve. — La belle figure *nomina vestra scripta sunt in cœlis* revient fréquemment dans la Bible. Cfr. Ex. xxxii, 32 et ss.; Ezech. xiii, 9; Dan. xii, 4; Mal. iii, 16; Phil. iv, 3; Apoc. iii, 5; xiii, 8, etc. Elle provient de la coutume immémoriale et universelle d'inscrire les citoyens d'une ville ou d'un Etat sur des registres spéciaux. Dieu est censé avoir pareillement son grand livre qui contient la liste de tous les élus. « Liber iste, écrit S. Augustin, in Psalm. lxxviii, 29, est notitia Dei qua prædestinavit ad vitam quos præscivit. » Ainsi donc, sans image, « nec discipulos de subactione spiritu, sed de candida salute (Christus) gloriari volebat. » Tertull. adv. Marc., l. iv. Comp. Jer. xvii, 13, où les impies sont menacés d'avoir leurs noms écrits « in terra », sur le sable mouvant d'où ils disparaîtront bientôt.

21 et 22. — Seconde parole rattachée par Jésus au retour des Soixante-douze. Elle con-

sancto, et dixit : Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quod abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revalasti ea parvulis. Etiam Pater, quoniam sic placuit ante te.

Math. 11, 25.

22. Omnia mihi tradita sunt a Patre meo. Et nemo scit quis sit Filius, nisi Pater; et quis sit Pater, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare.

23. Et conversus ad discipulos

saillit de joie par l'Esprit-Saint et dit : Je vous rends gloire, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et les avez révélées aux petits. Oui, Père, car il vous a plu ainsi.

22. Toutes choses m'ont été données par mon Père, et personne ne sait qui est le Fils, sinon le Père, et qui est le Père, sinon le Fils et celui à qui le Fils aura voulu le révéler.

23. Et tourné vers ses disciples il

siste en une louange qu'il adresse à son Père, *¶. 21*, et en une révélation sur les liens étroits qui l'unissent à ce Père céleste, *¶. 22*. Nous la retrouvons textuellement dans le premier Evangile, *x, 25-27* (les variantes des deux textes grecs, *ἐπιγνώσκει* deux fois employé par S. Matthieu au lieu de *γινώσκει*, *τίς ἐστιν ὁ υἱός* et *τίς ἐστιν ὁ πατήρ* de S. Luc au lieu de *τὸν υἱόν* et *τὸν πατέρα*, sont sans importance). Pour l'enchaînement nous donnons ici encore la préférence à S. Luc, qui fixe une date plus précise : *in ipsa hora*, au lieu du vague « in illo tempore » de S. Matthieu. — *Exultavit* : précieux détail, propre à notre évangéliste. Le verbe grec, *ἡγαλλίασθε*, désigne, comme son corrélatif latin, un sentiment de vive jouissance qui inonda toute l'âme de Jésus, et occasionna ce divin épanchement. « Convenientissime dixit (évangéliste) Exultavit. Exultatio namque dicitur quasi extra se saltatio, quando videlicet ex abundantia gaudii interioris signa lætitiæ foras erumpunt. » Stella. Cette allégresse de Jésus ne fut pas le résultat d'un mouvement purement humain : elle fut produite en son cœur par l'Esprit Saint lui-même, ajoute S. Luc. Il est vrai que l'adjectif *sancto* (*ἁγίῳ*) manque dans le Text. recept. ; mais la Vulgate, l'Itala, la version syriaque Cureton et les manuscrits B, D, Z, Sinait., suffisent pour nous garantir son authenticité. — *Confiteor tibi*... Voyez l'explication détaillée dans l'Evang. selon S. Matthieu, p. 231-233. Notre-Seigneur Jésus-Christ loue Dieu, son Père bien-aimé, pour deux traits spéciaux de sa conduite providentielle. 1° *Abscondisti hæc* (les mystères du royaume des cieux) *a sapientibus*... (les sages et les prudents selon la chair); 2° *revalasti ea parvulis* (aux *νηπιοῖς* moraux, c'est-à-dire aux humbles). Voyez I Cor. 1, 23 et ss., le motif de ces étonnantes « pusillitates Dei, » comme les appelle Tertullien dans son langage énergique (contr. Marc., l. II, c. 27). Ainsi donc, « à l'orgueil

de l'intelligence il est répondu par l'aveuglement; à la simplicité du cœur qui veut la vérité, par la révélation, » Gess (Lire Bossuet, Panégyrique de S. François d'Assise). — *Etiam Pater*... Jésus s'arrête un moment, afin de se délecter à la pensée qu'il a plu au Seigneur d'agir ainsi plutôt que de toute autre manière. — Les lignes suivantes (*¶. 22*) sont du plus grand prix pour le dogme catholique, car elles affirment aussi nettement que possible la nature divine de Jésus. Mais elles jettent les rationalistes dans un embarras facile à comprendre. Pour s'en défaire, ils ont recours à leurs moyens accoutumés, rien moins que scientifiques. C'est « une intercalation tardive! » s'écrie M. Renan. M. Réville, Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ, p. 47, les attribue de même « à l'influence d'une théologie ultérieure ». Mais ce n'est point par des assertions fantaisistes qu'on renversera les textes de l'Evangile. — Le Christ Jésus a reçu de Dieu son Père la toute-puissance; il n'est connu que par son Père d'une manière adéquate; seul il connaît à fond la nature de son Père : telles sont les trois vérités que Notre-Seigneur daigne nous dévoiler dans ce passage. Les mots et *cui voluerit Filius revelare*, qu'il ajoute à propos de la dernière, sont bien consolants pour nous. Prions-le de nous faire dans le temps et dans l'éternité cette précieuse révélation. — On lit au début du *¶. 22*, d'après d'assez nombreux manuscrits, la formule : *καὶ σπερματικὸς πρὸς τοὺς μαθητὰς εἶπεν*. Mais son omission par la Vulgate et plusieurs autres versions, par le Text. recept. et les manuscrits Sinait., B, D, L, M, Z, etc., prouve suffisamment qu'elle n'est pas authentique : elle sera passée du *¶. 23* au *¶. 22* par erreur de transcription.

23 et 24. — Troisième parole de Jésus. S. Matthieu, qui la cite également, *xiii, 46* et 47 (voyez le commentaire), la rattache aux paraboles du royaume des cieux, lesquelles demeuraient cachées pour la foule, mais que

dit : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez.

24. Car je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce que vous voyez et ne l'ont point vu, et entendre ce que vous entendez et ne l'ont point entendu.

25. Et voilà qu'un docteur de la loi se leva pour le tenter et dit : Maître que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ?

26. Et Jésus lui dit : Qu'est-il écrit dans la loi ? qu'y lisez-vous ?

suos, dixit : Beati oculi qui vident quæ vos videtis.

Matth. 13, 16.

24. Dico enim vobis quod multi prophetæ et reges voluerunt videre quæ vos videtis, et non viderunt; et audire quæ auditis, et non audierunt.

25. Et ecce quidam legisperitus surrexit tentans illum, et dicens : Magister, quid faciendo vitam æternam possidebo ?

Matth. 22, 35; Marc. 12, 28.

26. At ille dixit ad eum : In lege quid scriptum est ? quomodo legis ?

le Sauveur expliquait à ses disciples. — *Et conversus ad discipulos suos* : trait pittoresque (le grec ajoute κατ' ὅσον). Tandis qu'il parlait à son divin Père, Jésus avait sans doute tenu ses yeux élevés vers le ciel. Maintenant il se retourne vers les siens, pour les féliciter de ce qu'ils comptaient parmi les privilégiés à qui Dieu avait fait de bienheureuses révélations (v. 24). — *Beati oculi...* Le pronom *vos*, répété à deux reprises devant *videtis*, est plein d'emphase. Vous, mes disciples si favorisés. Quelles merveilles leurs yeux ne purent-ils pas contempler en Jésus ! « *Vidimus gloriam ejus*, » s'écriera S. Jean avec un enthousiasme bien légitime. — *Multi propheta et reges*. Dans le passage parallèle de S. Matthieu, on lit : « *Multi prophetæ et justi*. » Parmi les rois juifs qui avaient ardemment souhaité de voir la personne sacrée du Messie, nous pouvons nommer David, Salomon à ses beaux jours, Ezéchias. Maimonide (in Sanhedr. xi, 4) disait aussi que « les prophètes et les hommes saints avaient vivement souhaité de voir les jours du Messie. »

La parabole du bon Samaritain. x, 25-27.

Ce n'est pas sans surprise qu'on voit des critiques intelligents, tels qu'Ewald, de Wette, Baumgarten-Crusius, Sepp, etc., identifier l'épisode du bon Samaritain avec le fait raconté plus tard par S. Matthieu, xxii, 34-40, et par S. Marc, xii, 28-34. Le début seul présente quelques analogies ; mais, soit pour la date, soit pour la suite du récit, les dissemblances sont aussi frappantes que possible. — Dans ce passage, le style de S. Luc est d'une pureté qu'on a souvent admirée. D'assez nombreuses expressions y sont employées qui n'apparaissent pas ailleurs dans le Nouveau Testament. Voyez Sevin,

Synopt. Erklärung der drei ersten Evangelien, Wiesbaden, 1873, p. 220 et ss.

1^o L'occasion. vv. 25-29.

25. — *Et ecce*. Formule pittoresque. L'évangéliste ne précise ni le lieu ni l'époque de l'incident, il se contente de l'aligner à la suite du retour des Soixante-douze, qu'il suivit probablement de près. — *Quidam legisperitus*. « *Legisperitus* » et « *scriba* » ne différaient pas plus que νομικός et γραμματεὺς. Nous avons vu déjà que S. Luc use plus volontiers du premier de ces deux titres. — *Surrexit* : autre trait pittoresque, duquel on a conclu, et ce semble à bon droit, que la scène se passa dans une maison. Jésus parlait sans doute, et ceux qui l'écoutaient étaient assis autour de lui. Tout à coup le scribe se lève pour proposer une question ; mais son mobile n'était point pur, ainsi qu'il résulte de la remarque *tentans eum* (ἐκπειράζων du grec est encore plus fort), qui est toujours prise en mauvaise part dans l'Évangile. Il avait donc une arrière-pensée insidieuse, espérant, par exemple, que Jésus rehausserait un divin précepte aux dépens des autres, ou qu'il dirait quelque chose de contraire aux traditions reçues, ce qui fournirait aussitôt la matière d'une objection, d'une accusation. — *Quid faciendo* (dans le grec : τί ποιήσας, « *quid quum fecerim* ») *vitam æternam...*? Le jeune homme riche adressera bientôt, xviii, 18 et parall., une demande identique à Notre-Seigneur, mais dans un but pratique et sérieux. — *Possidebo* : mieux, « *hæreditabo* » (κληρονομήσω), la vie éternelle étant comparée à un magnifique héritage que le Seigneur donnera aux élus. Comp. Matth. v, 5 et le commentaire.

26. — *At ille dixit...* Jésus, ainsi interrogé, aimait à poser au questionneur une contre-

27. Ille respondens dixit : Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tua : et proximum tuum sicut teipsum.

Deut. 6, 5.

28. Dixitque illi : Recte respondisti : hoc fac, et vives.

29. Ille autem volens justificare seipsum, dixit ad Jesum : Et quis est meus proximus ?

27. Il répondit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit ; et ton prochain comme toi-même.

28. Et Jésus, lui dit : Vous avez bien répondu ; faites cela et vous vivrez.

29. Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : Et quel est mon prochain ?

question ; « non enim simplici responso dignus erat qui non simpliciter interrogabat », dit fort bien Maldonat, h. 1. C'est d'ailleurs une méthode très naturelle, que les professeurs emploient souvent pour répondre aux objections de leurs disciples. — *In lege quid scriptum est ?* « In lege » est mis en avant par emphase. Docteur de la loi, que vous dit la loi sur ce point ? Chargé par vos fonctions d'enseigner la Thora, vous devez savoir mieux que personne ce qu'elle enseigne. — *Quomodo legis ?* répète le Sauveur, usant d'une locution souvent employée par les Rabbins quand, dans une discussion, ils demandent à leurs adversaires une citation de l'Écriture : כראת (מה) במאי. Cfr. Lightfoot, Hor. hebr. h. 1.

27. — *Ille respondens...* La réponse du légiste est exacte, du moins pour ce qui concerne la lettre, car nous verrons dans un instant qu'il n'avait pas compris le sens complet des paroles qu'il cite. C'est la réponse donnée par Jésus lui-même à un autre Docteur en des circonstances analogues, Marc. xii, 29-34. Elle se compose de deux textes bibliques réunis, Deut. vi, 5 (*diliges... mente tua*) et Lev. xix, 18 (*et proximum tuum...*). Voyez en l'explication détaillée dans l'Évang. selon S. Matth., p. 433 et s., et selon S. Marc, p. 476.

28. — *Recte respondisti*, lui réplique Jésus ; en effet, il avait donné un excellent sommaire de la loi juive, unissant comme deux parties inséparables le précepte de l'amour du prochain et le précepte de l'amour de Dieu. Toutefois, bien répondre ne suffit pas pour acquérir la vie éternelle ; voilà pourquoi le Sauveur ajoute : *Hoc fac et vives*. Pratiquez les commandements que vous avez mentionnés avec tant d'à-propos, et vous vivrez de cette vie éternelle au sujet de laquelle vous m'interrogez. Cfr. Rom. xii, 10 ; xiii, 8 ; Gal. v, 13. — Excellente réflexion morale du Vén. Bède :

« Dum Legisperito respondet, perfectum nobis Salvator iter vitæ cœlestis ostendit ».

29. — *Ille volens justificare se ipsum*. La locution δικαιούντων n'a pas ici le sens de υπεργθέντων τῶν ἄλλων, que lui attribue gratuitement Euthymius. Elle équivaut au français « s'excuser ». Or le légiste, mis dans l'embarras par la direction inattendue que Jésus venait de donner à l'entretien, avait réellement à s'excuser, à se justifier devant toute l'assistance d'avoir voulu entamer une controverse sur une prétendue difficulté qu'il avait ensuite lui-même si promptement et si aisément résolue. Essayant donc de montrer que sa première question n'était pas aussi vaine qu'elle pouvait maintenant le paraître, les termes de la Loi manquant parfois de clarté et ayant besoin d'un commentaire, il ajoute : *Et quis* (« quis igitur ») *est meus proximus ?* Relativement à Dieu mes obligations sont claires : je le reconnais ; mais il n'en est pas de même concernant le prochain. Tout d'abord, quel est-il, ce prochain que je dois aimer comme moi-même ? Voilà bien le Juif d'alors, aux sentiments étroits et particularistes, ne voulant pas admettre, les Talmuds en font foi, que tous les hommes sont ses frères en Dieu, établissant au contraire de vastes catégories d'exceptions. Par exemple, loma, i, 7, il est permis à un Juif d'enlever, en un jour de sabbat, les décombres qui sont tombés sur un autre Juif ; la même opération est expressément interdite s'il s'agit d'un païen. Un passage du livre Aruch, cité par Lightfoot, Hor. hebr., h. 1., va jusqu'à dire que les Gentils ne sont pas compris dans le mot « prochain ». Mais ne nous irritons pas trop contre cette question étrange, puisqu'elle nous a valu l'une des « più care gemme evangeliche » (Curci). Cfr. Wiseman, Mélanges religieux, etc., i, les Paraboles du N. T., p. 52 et ss.

30. Jésus reprenant, dit : Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba entre les mains de voleurs qui le dépouillèrent et le couvrirent de plaies, et s'en allèrent le laissant à demi-mort.

31. Or, il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin, et en le voyant il passa outre.

2^e Parole du bon Samaritain. γγ. 30-37.

30. — *Suscipiens*. Expression solennelle pour introduire la parabole. Ὑπολαβών, dont elle est la traduction littérale, ne se trouve qu'en ce passage du Nouveau Testament; mais les classiques emploient souvent ce verbe dans le sens de « répondre ». Notre-Seigneur, cette fois encore, ne fera pas ascrire une réponse directe; mais il saura lui démontrer, par un exemple dramatique, plus clair et plus saisissant que les plus belles théories, quelle est l'extension du précepte de l'amour du prochain. — *Homo quidam*. La nationalité de cet homme est laissée à dessein dans le vague. « Bene est (Jesús) generis appellations usus..., nam sermo fuit de tota humanitate ». Cat. græc. Patr. La morale de l'histoire n'en sera que plus évidente. Néanmoins, il ressort du contexte (« descendebat ab Jerusalem ») et les interprètes admettent généralement qu'il était juif. Seul, et sans raison aucune, Olshausen en fait un païen. — *Descendebat ab Jerusalem in Jericho*. Le verbe « descendebat » est ici d'une parfaite exactitude, car l'on sait que la ville de Jéricho, bien qu'elle ne soit séparée de Jérusalem que par une distance de 150 stades (environ 6 ou 7 heures de marche), est située à plus de 3000 pieds au dessous de la capitale juive. Voyez dans R. Riess, Atlas histor. et géogr. de la Bible, les profils qui accompagnent la planche VII. La route qui unit les deux cités a toujours joui d'une réputation tristement célèbre. Elle traverse un affreux désert (ἐρημὸν καὶ περὶ ὁδὸς, Jos. Ant. iv, 8, 3), où les collines calcaires dénudées, d'une blancheur éblouissante quand le soleil les éclaire, alternent avec des vallées sans eaux, et également dénudées. Voyez Lamartine, Voyage en Orient; Murray's Handbook for Travellers in Syria and Palestine, 2^e éd. p. 216 et ss.; Bædeker's Palæstina und Syrien, p. 269 et ss.; Stanley, Sinai and Palestine, 2^e éd. p. 424. Mais elle est encore plus dangereuse que pénible. S. Jérôme, De locis hebraicis (s. v. Adummim), assure qu'elle portait le nom d'Adummim (Cfr. Jos. xv, 7; xviii, 17) par allusion au sang humain « qui illo loco a la-

30. Suscipiens autem Jesús, dixit: Homo quidam descendebat ab Jerusalem in Jericho, et incidit in latrones, qui etiam despoliaverunt eum, et plagis impositis abierunt, semivivo relicto.

31. Accidit autem ut sacerdos quidam descenderet eadem via: et viso illo præterivit.

tronibus funditur ». Ailleurs (In Jerem. iii, 2) il ajoute : « Arabes, ... quæ gens latrociniiis dedita usque hodie incursat terminos Palæstinæ et descendantibus de Hierusalem in Hiericho obsidet vias ». Et de nos jours elle n'a pas plus changé sous ce rapport que sous le premier. Elle n'est pas moins infestée de brigands qu'à l'époque de Jésus et de S. Jérôme, et il serait tout à fait imprudent de la suivre sans une escorte « équipée en guerre », comme dit un voyageur contemporain. Autrement on courrait risque, à quelque détour de chemin, ou derrière une anfractuosité de rocher, ou dans un étroit défilé, d'avoir le sort du malheureux Juif dont parle la parabole : *incidit in latrones* (bonne traduction du grec λησταίς : le mot « voleurs » ne serait pas assez fort. Voyez Trench, Synonymes of the N. Testam., § 44). — La conduite cruelle de ces bandits est décrite en termes pittoresques. 1^o *Etiam (καὶ) despoliaverunt illum*, c'est-à-dire qu'ils le dépouillèrent de tout, même de ses vêtements, ainsi que font encore les Bédouins issus d'eux. 2^o *Plagis impositis* : comme il résistait, ils le frappèrent sans pitié. 3^o *Semivivo relicto* (dans le grec, ἀπέβητες ἡμιθανὴ τυγχάνοντα : ce dernier mot est omis par les manuscrits Sinait., B, D, L). Enfin ils le laissent étendu sans connaissance, exposé à une mort certaine s'il ne lui arrivait un prompt secours.

34. — A côté du blessé le divin narrateur amène coup sur coup trois hommes, un prêtre juif, un lévite et un Samaritain, dont il dépeint la conduite de la manière la plus graphique. — *Accidit autem...* Dans le grec, κατὰ συγκυρίαν, « fortuito quodam casu » : hasard tout providentiel assurément. — *Sacerdos quidam descenderet*. Ce prêtre va donc, lui aussi, de Jérusalem à Jéricho. Tout porte à croire qu'il avait son domicile dans cette dernière cité, car, bien qu'elle ne fût pas une ville sacerdotale, nous savons que des milliers de prêtres et de lévites y résidaient alors. Cfr. Sepp, Leben Jesu, t. III, p. 272. Il y retournait tranquillement, après avoir passé au temple sa semaine d'office. Voyez Luc. i, 8, 23, et le commentaire. — *Viso illo præterivit*. Le verbe grec choisi pour expri-

32. Similiter et levita, cum esset secus locum et videret eum, pertransiit.

33. Samaritanus autem quidam iter faciens, venit secus eum : et videns eum, misericordia motus est.

34. Et appropians alligavit vulnera ejus, infundens oleum et vinum : et imponens illum in jumentum suum, duxit in stabulum, et curam ejus egit.

32. Pareillement un lévite qui se trouvait en cet endroit et qui le vit, passa outre.

33. Mais un Samaritain qui voyageait vint près de lui, et en le voyant fut touché de compassion.

34. Et s'approchant il banda ses plaies, en y versant de l'huile et du vin ; il le mit sur son cheval, le conduisit dans une hôtellerie et prit soin de lui.

mer ce départ inhumain est d'une grande vigueur : ἀντιπαρήλθεν, littéral : il passa outre vis-à-vis de lui. Ce prêtre avait de nobles sentiments ! Il aperçoit un homme étendu sur la route et il passe.

32. — La conduite du lévite sera pire encore. Parvenu sur le théâtre du crime, il fait un mouvement de plus que le prêtre : ἐλθὼν, dit le texte grec (la Vulgate n'a malheureusement pas traduit ce verbe) ; il s'approche du blessé pour mieux voir, tandis que le premier passant était resté de l'autre côté du chemin. Sa curiosité a donc été éveillée ; mais son cœur demeure glacé, car à son tour ἀντιπαρήλθεν. Et pourtant la loi juive contenait ce texte formel : « Si videris asinum fratris tui, aut bovem, cecidisse in via, non despicias, sed sublevabis cum eo ». Deut. xxii, 4 (Cfr. Ex. xxiii, 5). Que ne devait-on pas faire pour un frère malheureux !

33. — Quel contraste ! Tacite a beau vanter la miséricorde que les Juifs se témoignaient entre eux (Hist. v, 5 : « Apud ipsos misericordia in promptu ») : un prêtre et un lévite ont laissé, sans lui porter secours, un de leurs coreligionnaires mourant sur le grand chemin. Mais voici qu'un Samaritain va faire avec amour ce qu'ils ont négligé honteusement. Un Samaritain ! Ce nom dit beaucoup dans le petit drame si bien retracé par Jésus. Il signifiait pour les Juifs un ennemi national, un excommunié, un homme pire qu'un païen. Nous lisons en effet au livre de l'Éclésiastique, I, 27 et 28, ces lignes significatives : « Il est deux nations que mon âme déteste, et il en est une troisième que je ne puis souffrir : ceux qui habitent les montagnes de Séir, les Philistins et le peuple insensé qui réside à Sichem ». — Ce héros de notre touchante histoire ne vient pas de la capitale juive, que les Samaritains ne fréquentaient guère ; le texte sacré nous le représente simplement sous les traits d'un voyageur ordinaire (iter faciens, ὁδευών). Comme le prêtre, il aperçoit le blessé ; comme le lévite, il s'en approche : mais il éprouve un sentiment qui

n'avait pénétré dans le cœur ni du prêtre ni du lévite (*misericordia motus est*, ἐσπλαγχνίσθη), sentiment qui va lui dicter les actes généreux décrits dans les deux versets suivants. « Exteriora largiens, rem extra semetipsum præbuit, dit S. Grégoire (Moral. xx, 36) avec beaucoup de vérité. Qui autem fletum et compassionem proximo tribuit, ei aliquid etiam de semetipso dedit ». Le Samaritain commença donc par donner ce qu'il avait de mieux, la pitié de son cœur. Et pourtant il avait dû reconnaître que le blessé était un Juif, un ennemi de sa nation !

34. *Alligavit vulnera...* Sans s'arrêter à la pensée que les brigands ne sont peut-être pas loin et qu'il court lui-même un grand danger, il se met à panser de son mieux les plaies du malheureux. Les bander était bien la première opération à faire, pour arrêter l'épanchement du sang. Tout en s'y livrant, le Samaritain versait le mélange de vin et d'huile qui a depuis porté son nom (baume du Samaritain). C'est là du reste un grand remède de l'antiquité, et il convenait à merveille dans le cas actuel, le vin étant un abstersif qui devait purifier les plaies, l'huile un linitif qui en pouvait calmer l'irritation. « Fracta pecudum non aliter quam hominum crura sanantur involuta lanis oleo atque vino insuccatis », Columelle, vii, 5, 18. « Succidæ plurima præstant remedia ex oleo vinoque », Pline, Hist. nat. xxix, 9. Voyez d'autres citations analogues dans Wetstein. Les Orientaux voyagent rarement sans emporter avec eux une petite provision de ces deux liquides. Cf. Gen. xxviii, 18. — *Imponens illum in jumentum...* Il allait donc lui-même à pied, soutenant doucement le malade. — *Duxit in stabulum.* Sur cet emploi du mot « stabulum » voyez Forcellini. Le grec πανδοχεῖον, qu'on trouve dans les écrits rabbiniques sous la forme légèrement modifiée פונדוק (*pon'dok*) désigne une auberge proprement dite, où l'on peut se procurer des vivres en même temps que le couvert, et pas seulement, comme κατάλυμα (Cfr. ii, 7), un caravansérail

35. Et le jour suivant il prit deux deniers, les donna à l'hôtelier et dit : Ayez soin de lui; et tout ce que vous dépenserez de plus je vous le rendrai quand je reviendrai.

36. Lequel de ces trois vous paraît avoir été le prochain de celui qui tomba aux mains des voleurs?

oriental, qui ne fournit que le simple gîte. C'est au Khan Hadrou, dont les ruines sont situées à mi-chemin entre Jérusalem et Jéricho, que la tradition conduit les deux héros de la parabole.

35. — *Altera die...* Compatissant pour le passé, tendrement serviable dans le présent, le bon Samaritain songe aussi à l'avenir du pauvre blessé. Le lendemain donc, obligé de se remettre en route (ἐξελθὼν du texte grec est omis par la Vulgate, l'Itala, les manuscrits B, D, L), *protulit duos denarios et dedit stabulario*, « Protulit » (ἐξβαλὼν) est pittoresque : il tira de sa bourse. La somme remise à l'hôtelier paraîtrait aujourd'hui bien modique et même insuffisante, car elle équivalait à moins de deux francs (4 fr. 70 environ). Mais c'était alors la solde de deux journées de travail; elle devait suffire pour défrayer les dépenses du malade deux jours durant, et le Samaritain supposait que, ce délai passé, il n'aurait plus besoin d'aucun secours. Au reste, le généreux bienfaiteur est prêt à compléter au besoin son œuvre de miséricorde : *quodcumque supererogaveris ego... reddam*. Quel beau type de la charité chrétienne! Mais aussi, quel saisissant portrait de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même! En effet, « les Pères unanimement ont reconnu dans cette parabole un sens mystique. Le Juif qui descend de Jérusalem à Jéricho, et qui est dépouillé et laissé pour mort, est Adam notre premier père qui, par son péché, est déchu de son innocence, et a perdu toutes les grâces que Dieu lui avait données en le créant (ou, mieux encore, « homo iste... genus designat humanum, quod in primis parentibus supernam civitatem deserens, in hujus sæculi et exilii miseriam per culpam corruens, per antiqui hostis fraudulentiam veste innocentiae et immortalitatis est spoliatum et originalis culpæ vitii graviter vulneratum », Hugo a S. Victore, Annotat. in Luc., h. l.)... Les voleurs qui le blessent et le dépouillent sont les démons. Le prêtre et le lévite qui passent sans secourir ce misérable représentent la loi de Moïse, avec tous ses sacrifices et ses cérémonies, incapables de guérir nos blessures. LE CHARITABLE SAMARITAIN EST JÉSUS-CHRIST. L'hôtellerie où il porte son malade est l'Eglise. L'huile et

35. Et altera die protulit duos denarios, et dedit stabulario, et ait : Curam illius habet : et quodcumque supererogaveris, ego, cum rediero, reddam tibi.

36. Quis horum trium videtur tibi proximus fuisse illi qui incidit in latrones?

le vin sont les sacrements... Ceux à qui il recommande le blessé sont les pasteurs de l'Eglise ». D. Calmet, Comment. littéral sur S. Luc, x, 30 (Voyez les textes des SS. Pères dans la Chaîne d'or de S. Thomas, dans Cornelius a Lapide). La parabole du bon Samaritain a également attiré l'attention des peintres. J. Fr. Gigoux et Vanloo en ont représenté d'une manière assez heureuse la scène principale. — Sur le second groupe des paraboles évangéliques, qu'elle inaugure si admirablement, voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p. 258 et 259. Il diffère surtout du premier groupe (les paraboles du royaume des cieux) par le côté moins général et plus individuel, plus subjectif, des vérités morales qu'il expose. On y voit davantage chaque âme humaine considérée isolément, avec ses vertus qui sont récompensées et ses vices qui sont punis. On y voit encore très nettement marqué, et c'est là un autre caractère distinctif, l'appel au salut de tous les hommes sans exception, et la gravité de cet appel : aussi est-il bien naturel que la plupart des pièces qui le composent soient des spécialités du troisième Evangile, que nous avons nommé dans la Préface l'Evangile universel. Ces poésies, qu'on s'accorde à trouver exquises parmi toutes les autres, sont d'ordinaire empruntées aux événements de la vie des hommes beaucoup plus qu'au domaine de la nature, comme c'était le cas pour les paraboles du premier groupe.

3^e La morale de la parabole. §§. 36-37.

36. — *Quis horum trium...* Pour la seconde fois (Cfr. §§. 25, 26, 29) Jésus répond à une question du Légiste par une contre-question. Jusqu'au bout cet homme est condamné à résoudre lui-même le problème qu'il avait soulevé avec des intentions si peu avouables. Il semble néanmoins, à première vue, que Notre-Seigneur n'emploie pas le mot *proximus* dans le sens qu'exigerait la parabole. Duquel de ces trois hommes le blessé a-t-il été le prochain? qui d'entre eux l'a traité comme son prochain? Tel ne devrait-il pas être le tour donné à l'interrogation? Peut-être, si Jésus eût voulu suivre sa pensée en toute rigueur. Mais, comme le disa

37. At ille dixit : Qui fecit misericordiam in illum. Et ait illi Jesus : Vade, et tu fac similiter.

38. Factum est autem, dum irent, et ipse intravit in quoddam castellum : et mulier quædam Martha nomine, exceptit illum in domum suam.

39. Et huic erat soror nomine

37. Il répondit : Celui qui a exercé la miséricorde envers lui. Et Jésus lui dit : Allez et faites de même.

38. Or, il advint pendant qu'ils étaient en chemin, qu'il entra dans un village, et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison.

39. Elle avait une sœur nommée

S. Augustin, de Doctrina christ., l. 1, c. 30, « proximi nomen ad aliquid est, nec quisquam esse proximus nisi proximo potest ». Le nom de prochain impliquant la notion de réciprocité, il n'y avait pas le moindre inconvénient à renverser les termes, et, de la sorte, le Sauveur montrait avec plus de force à son antagoniste que la différence de religion, les préjugés de race, les haines invétérées, etc., toutes choses qui séparaient les Juifs des Samaritains, n'empêchent pas les hommes d'être vraiment « prochain » les uns à l'égard des autres.

37. — *Qui fecit misericordiam* (dans le grec, τὸ ἔλεος avec l'article, l'œuvre de miséricorde avec tous ses détails précédemment racontés)... Il eut été plus simple de répondre : « Samaritanus ». Mais le Scribe ne peut se résoudre à prononcer ce mot abhorré ; il fait donc usage d'une circonlocution. Tant mieux d'ailleurs, car, en parlant ainsi, il entraînait plus intimement dans la pensée de Jésus ; il énonçait un principe, au lieu de s'arrêter à un fait isolé. — *Vade et tu fac similiter*. Du nouveau (Cfr. v. 28), le divin Maître invite le Scribe à l'action, conformément du reste à la première demande de celui-ci (v. 25). Allez et imitez ce modèle ! La difficulté qu'il avait proposée est en effet une de celles dont on a dit avec tant de justesse : « Solvitur amando » — Le temps n'a rien enlevé de sa vérité, de sa beauté, à la pressante injonction de Jésus. Les païens pouvaient bien affirmer brutalement qu'un homme est comme un loup pour un autre homme qui ne le connaît pas. La religion instituée par Jésus ne voit dans les hommes que des frères auxquels elle prescrit de s'entraimer toujours.

5. Marthe et Marie. x, 38-42.

Nous avons ici, en quelques lignes, une des plus belles études psychologiques de S. Luc. Le caractère des deux sœurs est tracé du main de maître. C'est aussi d'une manière magistrale que S. Augustin, de Verbis Domini, Serm. xxvii, et S. Bernard, In Cantic. Serm. vii, ont commenté ce charmant récit, et que Jouvener, Lesueur, Ary Scheffer, l'ont reproduit avec leur pinceau.

Cfr. A. Wünsche, Jesus in seiner Stellung zu den Frauen, Berlin 1872, p. 69 et ss.

38. — *Dum irent*. Cette date générale nous fait souvenir que Jésus est en route pour Jérusalem. Cfr. ix, 54, 57 ; x, 4. La conjonction *et*, devant *ipse*, est l'apodose accoutumée du grec après ἐνέπετο. — *Intravit in quoddam castellum*. « S. Luc ne nomme point ce bourg, mais S. Jean dit son nom et l'appelle Bethanie. » Origène. Cfr. Joan. xi, 4 et xii, 4. Notre Seigneur s'était donc bien rapproché à cette époque de la capitale juive, aux portes de laquelle était situé le tranquille village habité par Marthe et Marie. Il y était venu à l'occasion d'une des fêtes mentionnées par S. Jean, vii, 2, 10, x, 22. Voyez le chapitre de l'Introduction générale consacré à la chronologie des Evangiles et l'Harmonie évangélique. — *Mulier quædam Martha nomine*. Ce nom, qui n'apparaît nulle part dans l'Ancien Testament, est mentionné par Plutarque (Marius, xvii) comme celui d'une prophétesse juive qui accompagna le fameux général romain dans plusieurs de ses campagnes. Sa forme n'est pas hébraïque, mais araméenne : en effet מרתה (*Martha* ; en syriaque מרת, *Morth*) est le féminin de מר (*mar*) et correspond au grec μάρα, au latin « domina, hera ». Cfr. Schegg, Evangel. nach Luk., t. II, p. 530. — *Exceptit hospitio* « *illum in domum suam*. Il est probable que ce n'était pas la première fois que Jésus faisait à Marthe l'honneur de séjourner dans sa maison : la scène entière suppose au contraire des relations antérieures très intimes.

39. — *Huic... soror nomine Maria*. Sur l'identité de Marie, sœur de Marthe, avec Marie Madeleine, voyez vii, 50 et le commentaire. Le frère de Marthe et de Marie, S. Lazare, n'apparaît pas plus dans le troisième Evangile que dans les narrations de S. Matthieu et de S. Marc. Il était réservé à S. Jean de décrire les liens étroits qui l'unissaient à Jésus et le glorieux prodige de sa résurrection. — *Quæ etiam (xat) sedens*. Suivant la judicieuse remarque de D. Calmet, cet « etiam », qui semble d'abord étrange, a simplement pour but d'insinuer que plusieurs

Marie, qui, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole.

40. Mais Marthe s'occupait autrement à servir beaucoup de choses. Elle s'arrêta et dit : Seigneur, n'avez-vous pas souci de ce que ma sœur me laisse seule à servir ? Dites-lui donc de m'aider.

41. Et le Seigneur lui répondit : Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous tremblez pour servir beaucoup de choses ;

Maria, quæ etiam sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius.

40. Martha autem satagebat circa frequens ministerium : quæ stetit, et ait : Domine, non est tibi curæ quod soror mea reliquit. me solam ministrare ? Dic ergo illi ut me adjuvet.

41. Et respondens dixit illi Dominus : Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima.

personnes étaient alors assises auprès de Jésus. L'attitude de Marie est désignée d'une manière pittoresque par les mots *secus pedes Domini* (les meilleurs manuscrits ont Κύριον, quoique le Text. recep. porte Ἰησοῦ). Les anciens auteurs juifs (Cfr. Act. xxii, 3 et Wetstein sur ce passage) disent que les disciples se tenaient ainsi accroupis à la façon orientale aux pieds de leurs maîtres, par humilité et par respect. — *Audiebat verbum illius*. Elle écoutait Jésus dans une sainte quiétude, recueillant avidement chacune des paroles du Maître bien-aimé. Marie, sœur de Marthe et de Lazare, aura bien le même caractère dans le quatrième Évangile : nous l'y retrouverons avec sa nature calme, son âme contemplative, et son cœur livré tout entier à Jésus.

40. — Marthe aussi reviendra dans le récit de S. Jean avec le caractère bien tranché que nous lui voyons ici, et qui forme un contraste si frappant avec celui de Marie. Quelle différence en effet entre ces deux sœurs, et dans les manifestations de leur amitié pour Jésus ! Pour mieux opposer au repos de l'une la fiévreuse activité de l'autre, S. Luc emploie une expression des plus énergiques, quoique très élégante : *satagebat* (littéralement, « distrahebatur » : elle était tirée en divers sens, allant, venant, s'inquiétant, s'agitant *circa frequens (πολλήν) ministerium*, comme le font les maîtresses de maison aux jours où elles reçoivent de grands et de nombreux personnages. Jésus était sans doute accompagné de ses disciples, ce qui ne devait pas diminuer la sollicitude hospitalière de sainte Marthe. Voilà donc les deux sœurs, profondément dévouées l'une et l'autre au Sauveur, mais l'honorant par des procédés si divers. « Martha Dominum pascere præparans circa multum ministerium occupabat. Maria soror ejus pasci a Domino magis elegit. Intenta erat Martha quomodo pasceret Dominum ; intenta Maria quomodo pascetur a

Domino. Illa multa disponebat ; ista Unum aspiciebat. » S. August., Serm. ciii. — *Quæ stetit*. Le verbe grec ἐπιστάω semble indiquer d'abord un mouvement de Marthe pour s'approcher de Jésus (ἐπὶ), puis un brusque arrêt auprès de l'hôte auguste. — *Et ait*. Son langage, respectueux et familier tout ensemble, exprime alternativement une plainte et un désir. Elle se plaint du Seigneur lui-même : *Non est tibi cura...* ; mes soucis ne vous inquiètent guère. Des mots suivants, *soror mea reliquit me solam...*, nous pouvons induire que Marie, après avoir aidé sa sœur pendant quelque temps, l'avait ensuite laissée, pour venir prendre aux pieds du Maître la position dans laquelle nous l'a montrée l'évangéliste. Elle avait compris qu'elle honorait ainsi beaucoup mieux Notre-Seigneur, et qu'elle mettrait plus parfaitement à profit le temps précieux de sa visite. — *Dic ergo illi...*, demande Marthe comme conclusion (« ergo ») de son observation plaintive. Elle n'ose ordonner elle-même à Marie de quitter sa place d'honneur, craignant, ou de recevoir un refus, ou plutôt de manquer de respect au divin Maître qui conversait avec elle ; mais elle pense tout concilier en priant Jésus d'interposer son autorité. — Le corrélatif grec de *adjuvet*, συναντιλάβηται, exprime très fortement la pensée de sainte Marthe. Il se compose de trois mots auxquels correspondent autant d'idées : *λαμβάνω*, prendre une chose sur soi, *ἐντι*, pour un autre, et *σύν*, de concert avec un autre.

41. — *Respondens... Dominus*. Ici encore la Recepta porte δ Ἰησοῦς ; mais les meilleurs manuscrits lisent δ Κύριος. — *Martha, Martha*. Répétition pleine de gravité, comme plus loin « Simon, Simon » (xxii, 31), pour introduire un affectueux reproche. — *Sollicita es et turbaris erga plurima*. « Dominus pro Mario respondit Martha, et ipse ejus factus est advocatus, qui judex fuerat interpellatus », S. Aug. de Verb. Dom. Le Seigneur blâme

42. Porro unum est necessarium. Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.

42. Or, une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas ôtée.

doucement la sœur mécontente, de ce qu'elle est en ce moment trop préoccupée, trop troublée : καλύει, dit fort bien Théophylacte, τὴν ποικίλιαν καὶ τὴν ὀργὴν, τοῦτ' ἐστὶ τὸν περισπασμὸν καὶ τὴν ταραχὴν. Les deux verbes qui décrivent cette surexcitation de Marthe dans le texte grec sont de nouveau très expressifs. Le premier, περιμύνας (Cfr. Matth. vi, 25), représente la sollicitude intérieure poussée à un degré extrême; le second, ταραχάζω (B, C, D, L, Sin. ont ταραχάζω), se dit de l'agitation extérieure (les classiques l'emploient pour désigner l'eau trouble).

42. — *Unum est necessarium*. Belle et riche parole ! Mais les interprètes ne sont d'accord ni sur sa forme primitive, ni sur sa signification réelle. Relativement à la forme, il existe trois leçons principales : ὀλίγων δὲ ἐστὶ χρεῖα (quelques manuscrits peu importants), ὀλίγων δὲ ἐστὶ χρεῖα ἢ ἐνός (Sinait., B, L, les versions copt., éthiop., syr.), ἐνός δὲ ἐστὶ χρεῖα (le Text. recept. d'après de nombreux manuscrits, la Vulgate, etc.) Les critiques préfèrent généralement cette troisième leçon : ὀλίγων semble en effet avoir été ajouté après coup afin de rendre plus clair le sens de ἐνός. Cet « unum necessarium » peut s'entendre de plusieurs manières. Nous ne notons que comme une curiosité d'exégèse l'opinion de Nachtigall et de Stolz, d'après laquelle ἐνός désignerait une personne et non une chose. Jésus aurait voulu dire à Marthe : Une seule d'entre vous suffit pour le service; laissez donc votre sœur auprès de moi ! Evidemment ἐνός est au neutre, comme le montre son opposition à πολλά du γ. 41; mais en outre la pensée du Sauveur doit être plus profonde. Toutefois, de graves auteurs anciens et modernes (S. Basile, S. Cyrille, Théophylacte, Cornille de Lاپierre, Wetstein, etc.), la rendent encore moins profonde en regardant « unum » comme synonyme de « catinum unum. » A quoi bon tant de choses ? Un seul plat ne suffirait-il pas ? Il y a, dans cette interprétation par trop littérale, je ne sais quoi de trivial, qui ressemble à un manque de goût et qui paraît peu digne de Jésus. Aussi vaut-il mieux, avec la plupart des exégètes, prendre ἐνός au spirituel, au figuré : Une seule chose est nécessaire, la vie de l'âme, le divin amour, la pensée du ciel et du salut; le reste n'est qu'accessoire et on doit le rejeter au second rang. Et pourtant ce sens,

quoique plus relevé, n'est pas encore le plus exact parce qu'il est trop général. La vraie pensée de Jésus se trouve mieux indiquée par la suite de ses paroles. Dans l'éloge qu'il fait de Marie, le Sauveur commente en effet lui-même le mot ἐνός; car il affirme implicitement que la sœur de Marthe pratiquait alors « l'unique nécessaire », qui consiste par conséquent à se livrer sans réserve à l'amour de Jésus, à oublier pour lui les choses extérieures. — *Optimam partem elegit*. Le grec a simplement τὴν ἀγαθὴν, au positif; mais la bonne portion par antonomase est assurément la meilleure. « La meilleure » : donc celle de Marthe n'était pas mauvaise en elle-même, comme l'observaient déjà les SS. Pères, quoiqu'elle fût d'une nature inférieure. « Nec ergo Dominus opus reprehendit, sed munus distinguit. » S. August. Serm. xxvii de Verbis Domini. « Nec tamen Martha in bono ministerio reprehenditur, sed Maria quod meliorem partem elegerit antefertur. » S. Ambr. h. l. — *Quæ non auferetur ab ea*. En effet, dit encore S. Augustin, « hoc elegit quod semper manebit. Sedebat ad pedes Capituli nostri; quanto humilior sedebat, tanto amplius capiebat. Constitit aqua ad humilitatem convallis. Unum est necessarium: hoc sibi Maria elegit. Transit labor multitudinis, manet caritas unitatis. A te quod elegisti auferetur; hoc illa elegit quod semper manebit. » En effet, les doux entretiens avec Jésus peuvent durer toujours ici-bas, et ils ne cesseront jamais au ciel. — Dans Marthe et dans Marie, telles que nous les présente ce gracieux épisode, nos grands auteurs mystiques ont vu, et à bon droit, les types de la vie active et de la vie contemplative. Marie la Carmélite, Marthe la sœur de charité; Marie qui a plus trait de ressemblance avec l'apôtre S. Jean, Marthe l'émule de S. Pierre; Marthe qui veut donner beaucoup, Marie qui ouvre son âme pour recevoir beaucoup de Jésus. Rôles bien beaux, quoique divers. C'est la Providence de Dieu qui les départit à chacun. Ils se complètent l'un l'autre, et la main active de Marthe, associée au cœur aimant et calme de Marie, a produit des merveilles dans l'Eglise et dans la société. Quoique la part de Marie ait quelque chose de plus céleste, le mieux, dans les situations ordinaires, est d'unir les natures de Marthe et de Marie.

CHAPITRE XI

Jésus enseigne le « Pater » à ses disciples (vv. 1-4). — Les qualités de la prière (vv. 5-13). — Expulsion d'un démon (v. 14). — Les ennemis du Sauveur l'accusent d'opérer ses miracles grâce au concours de Bézébub, et lui demandent un signe du ciel (vv. 15 et 16). — Jésus réfute la calomnie (vv. 17-28), et rejette la requête (vv. 29-36). — Il maudit les Pharisiens et les Scribes (vv. 37-52). — Ses adversaires redoublent de haine contre lui (vv. 53-54).

1. Et factum est, cum esset in quodam loco orans, ut cessavit, dixit unus ex discipulis ejus ad eum : Domine, doce nos orare, sicut docuit et Joannes discipulos suos.

2. Et ait illis : Cum oratis, dicite :

1. Un jour qu'il priait en un certain lieu, lorsqu'il eut fini un de ses disciples lui dit : Seigneur, enseignez-nous à prier, comme Jean l'a enseigné à ses disciples.

2. Et il leur dit : Lorsque vous

6. Entretien sur la prière. xi, 1-13.

1^o Le « Pater ». vv. 1-4.

CHAP. XI. — 4. — *Cum esset in quodam loco...* C'est là une des courtes introductions historiques dont S. Luc accompagne fréquemment les discours de Jésus. Le temps et le lieu sont laissés dans le vague, comme des circonstances secondaires, ou plutôt ils sont déterminés d'une manière générale par le contexte. La scène se passe aux environs de Béthanie (Cfr. x, 38 et le commentaire), probablement sur le versant occidental de la montagne des Oliviers, non loin du sommet, au S. O. de Kefr-et-Tour (voyez R. Riess, Atlas hist. et géogr. de la Bible, pl. VI), comme l'enseigne la tradition. Sur ce site vénéré, une Française, la princesse de La Tour d'Auvergne, faisait naguère construire une belle église pour remplacer celle des Croisés. Dans le cloître qui entoure l'édifice, on voit 31 plaques qui portent le « Pater » gravé en 31 langues différentes. Cfr. Bædeker's Palæstina und Syrien, p. 229. L'époque est celle du grand voyage de Jésus à Jérusalem peu de temps avant sa Passion, ix, 51 et ss. — *Orans*. Nouvelle prière de l'Homme-Dieu mentionnée seulement dans le troisième Évangile. Elle servit d'occasion à l'entretien qui va suivre. Rien ne prouve que Jésus la fit à haute voix, comme l'ont pensé divers interprètes (Stier, Plumptre, etc.). — *Ut cessavit* : trait pittoresque. Au moment même où Jésus, ayant achevé sa prière, se rapprochait de ses disciples, l'un d'eux (ce devait être un des Soixante-douze, car les Apôtres connais-

sait déjà le « Pater ») lui fit cette demande touchante : *Doce nos orare*, c'est-à-dire, comme il ressort des mots suivants : Enseignez-nous une formule spéciale de prière, que nous réciterons en souvenir de vous, et qui renfermera le meilleur abrégé des supplications que nous puissions adresser à Dieu. — *Sicut et Joannes...* Allusion précieuse à un trait de la vie du Précurseur. « On ne sait pas quelle était cette forme de prières que S. Jean-Baptiste avait donnée à ses disciples ; mais il y a lieu de croire qu'elle roulait principalement sur la manifestation du Messie, qui était le principal objet de la prédication et de la mission du Précurseur, et sur les dispositions du cœur et de l'esprit nécessaires pour le recevoir ». D. Calmet. « *Utinam haberemus!* » dirons-nous avec Maldonat. Au reste, c'a toujours été la coutume des Saints, comme c'était autrefois celles des Rabbins célèbres (voyez Rosenmüller, Schol. h. l., Lightfoot, Hor. hebr. h. l.), de laisser quelque prière caractéristique à leurs amis.

2. — *Cum oratis, dicite*. Jésus accueille la requête des siens avec sa bonté ordinaire, et, lentement, pieusement, il se met à réciter devant eux la formule divine à laquelle on a donné son nom (l'« Oraison dominicale, » ou prière du Seigneur). C'était la seconde fois qu'il la prononçait, comme l'admettent la plupart des interprètes. Déjà elle avait fait partie intégrante du Discours sur la montagne, Matth. vi, 9-13 ; il la répète aujourd'hui, soit pour la mieux graver dans le cœur de ses disciples et de son Église, soit pour montrer qu'on n'en saurait composer de plus belle. Mais, en la répétant, il l'abrège et la

Pater, sanctificetur nomen tuum.
Adveniat regnum tuum.

priez, dites : Père, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive.

modifie légèrement, ainsi qu'il ressort du tableau suivant :

S. MATTHIEU.

Pater noster qui es in
cœlis,
Sanctificetur nomen
tuum,
Adveniat regnum tuum,
Fiat voluntas tua sicut
in cœlo et in terra.
Panem nostrum super-
substantialem da nobis
hodie,
Et dimitte nobis debita
nostra sicut et nos dimi-
timus debitoribus nostris,
Et ne nos inducas in
tentationem,
Sed libera nos a malo.
Amen.

S. LUC.

Pater,
Sanctificetur nomen
tuum,
Adveniat regnum tuum.
Panem nostrum quoti-
dianum da nobis hodie,
Et dimitte nobis peccata
nostra sicutem et ipsi di-
mittimus omni debenti no-
bis,
Et ne nos inducas in
tentationem.

Le second « Pater » n'a donc que cinq demandes au lieu de sept : mais la troisième et la septième, qu'il omet, ne sont-elles pas comprises dans « Adveniat regnum tuum » et « Ne nos inducas in tentationem », comme le faisait déjà remarquer S. Augustin (Enchirid. c. cxvii)? Aussi, quand l'exégète protestant H. W. Meyer a voulu conclure de ces variantes que l'Eglise primitive ne récitait pas l'Oraison dominicale, et que, pour ce motif, la tradition oubliée avait communiqué aux évangélistes deux textes différents du « Pater », un autre protestant, Alford, lui a fermé la bouche par cette question habile : « Si l'Eglise apostolique n'employait pas la Prière du Seigneur comme formule, quand donc a commencé l'usage du Pater, puisque nous le trouvons dans toutes les liturgies connues ? » C'est de Notre-Seigneur lui-même que proviennent les dissemblances signalées plus haut. Il est vrai qu', dans la *Recepta* grecque et dans plusieurs manuscrits anciens, ces dissemblances sont à peine sensibles, les passages omis ayant été restitués à leur place, par exemple. ἡμῶν δ' ἐν τοῖς οὐρανῶς après Πάτερ, γενήσῃ τοῦ θείου σου ὡς ἐν οὐρανῶ και ἐν τῇ γῆ; après βασίλεια σου, ἀλλὰ ῥύσαι ἡμᾶς ἀπὸ τοῦ πονηροῦ après πειρασμόν. Mais, sur l'autorité de la Vulgate, de la version arménienne, de plusieurs Pères (Origène, S. Augustin, S. Jérôme) et des célèbres manuscrits Sinait., B, L, les critiques (entre autres Tischendorf) regardent à bon droit ces mots comme des interpolations. Il était difficile qu'on retranchât volontairement la moindre expression d'une prière aussi importante; il était si naturel au contraire que des copistes

indiscrets essayassent de compléter le Pater de S. Luc par des emprunts faits à S. Matthieu ! — Pour l'explication détaillée, nous renvoyons le lecteur à notre commentaire du premier Evangile, p. 429 et ss. (Voir aussi les Méditations sur le Pater Noster et l'Ave Maria composées en allemand par A. F. Leonig, Caen, 1878, excellent opuscule qu'on ne saurait trop recommander). Nous nous bornons ici à quelques notes rapides. Rappelons d'abord que le « Pater » se divise en deux parties, les *εὐχαῖ* ou souhaits, et les *αἰτήματα* ou supplications. Les souhaits correspondent, dans la formule de S. Luc, aux deux premières demandes, les supplications aux trois dernières. La première partie concerne donc les intérêts de Dieu, mis en avant d'une manière aussi juste que naturelle, conformément à l'art de la prière dont nous avons de si beaux modèles dans les Psaumes; la seconde se rapporte à nos propres intérêts; car nous y conjurons le Seigneur, ou plutôt notre Père, de subvenir à nos besoins matériels et spirituels. Ou encore : la pensée fondamentale du Pater peut se ramener à un désir ardent du royaume de Dieu. La première demande (toujours d'après S. Luc) expose le but de ce règne divin; la seconde se rapporte à son accomplissement; les trois autres pressent le Seigneur d'enlever les obstacles qui empêchent le royaume des cieux de se développer ici-bas. — *Pater*. « *Primus sermo quantæ gratiæ! Faciem tuam non audebas ad cœlum attollere, et subito accepisti gratiam Christi; ex malo servo factus es bonus filius: ideo præsume, non de tua operatione, sed de Christi gratia... Ergo attolle oculos tuos ad Patrem;... Patrem dicas quasi filius* », S. August., de Verbis Dom. Serm. xxvii. S. Bonaventure commente admirablement aussi cette première parole : « *O dulcedo incredibilis, o jucunditas inæstimabilis, o jubilatio ineffabilis, mel et favus in ore meo, quum te, Deum meum, patrem invoco meum! O exultatio, o admiratio, o medullaris modulatio, quia pater meus es tu! Quid ultra procedam, quid ultra dicam, quid ultra petam? Pater meus es tu!* » Stim. amoris, p. iii, c. 14. Cfr. Joan. iii, 4. Nous devons donc tout d'abord nous adresser à Dieu avec un esprit filial, par conséquent avec le sentiment de la plus vive confiance. « *Quid enim jam non dei filiis petentibus, quum hoc antea dederit ut filii essent?* » S. Aug. — *Sanctificetur nomen tuum*. Tel est le premier souhait que nous formons en l'honneur de notre Père bien-aimé.

3. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.

4. Et remettez-nous nos péchés comme nous remettons nous-mêmes à quiconque nous doit, et ne nous induisez pas en tentation.

5. Et il leur dit : Si quelqu'un de vous a un ami et va le trouver au milieu de la nuit et lui dit : Ami, prête-moi trois pains,

6. Parce qu'un de mes amis en voyage est venu chez moi et je n'ai rien à mettre devant lui ;

3. Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.

4. Et dimitte nobis peccata nostra, siquidem et ipsi dimittimus omni debenti nobis. Et ne nos inducas in tentationem.

5. Et ait ad illos : Quis vestrum habebit amicum, et ibit ad illum media nocte, et dicet illi : Amice, commoda mihi tres panes ;

6. Quoniam amicus meus venit de via ad me, et non habeo quod ponam ante illum ;

Il signifie, sous son vêtement oriental : Soyez glorifié par tous les hommes ! — Notre second souhait, *adveniat regnum tuum*, appelle la diffusion du royaume de Dieu, c'est-à-dire de l'Eglise, dans l'univers entier. Qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur !

3. — *Panem nostrum*... « Il y a deux sortes de prières, dit S. Basile (Constit. monast., c. 1), l'une de louange..., l'autre de demande, qui est moins parfaite. Lors donc que vous priez, ne vous hâtez pas de demander, autrement vous profanez votre intention, paraissant supplier Dieu par nécessité ; mais, au commencement de votre prière, oubliez toute créature visible ou invisible, et louez d'abord celui qui a tout créé. » Toutefois, la louange terminée, nous pouvons bien penser à nos besoins même matériels, comme nous l'a indiqué le Seigneur Jésus par cette autre demande de son Oraison. C'est d'ailleurs la seule requête temporelle du Pater : toutes les autres sont spirituelles. « Unam solam petitionem sensibilem quærimus, ut præsentibus non affligamur ». S. Jean Chrys. Hom. xxiv in Matth. — *Quotidianum*. Dans le grec, nous lisons l'adjectif *ἐπιούσιον*, sur le sens duquel nous avons discuté en expliquant S. Matthieu, vi, 11. La version syriaque le traduit par « nécessaire » (Tremellius : « panem indigentiae »). — *Hodie* : τὸ κατ' ἡμέραν, littéralement : jour par jour, au lieu du *σήμερον* de S. Matthieu.

4. — *Et dimitte nobis peccata nostra*. Le « Pater » du premier Évangile dit avec une métaphore : « debita nostra ». La formule de prière que nous a laissée Jésus ne pouvait manquer, malgré sa brièveté, de traiter ce point malheureusement si important de notre vie. Tous nous avons péché ; par le péché nos relations filiales avec Dieu ont été rompues et, pour qu'elles soient rétablies, il nous faut son miséricordieux pardon. Afin d'obtenir cette faveur, nous lui suggérons, instruits par le divin Maître, un motif bien capable de toucher son cœur : *siquidem et ipsi dimittimus...*,

et nous pardonnons sans exception *omni debenti nobis*. Dans ces quelques paroles, que admirable principe de charité fraternelle ! S. Jean Chrysostome s'écriait, en les lisant : « Hæc animadvertentes, gratias agere debemus debitoribus nostris ; sunt enim nobis, si sapimus, causa indulgentiæ maximæ, et pauca exhibentes plurima reperiemus, nam et nos multa debemus et magna debita Domino » (Cat. græc. Patr.). Cfr. S. Bonavent. Stim. amor. p. iii, c. 17. Ce motif de pardon, qui constituerait à lui seul une philosophie supérieure à toutes celles de la terre, est exprimé avec plus de force et d'une manière plus directe dans la rédaction de S. Luc que dans celle de S. Matthieu. — *Ne nos inducas in tentationem*, « c'est-à-dire, dans la tentation qui nous ferait succomber, car nous sommes comme l'athlète qui ne refuse point la lutte que les forces humaines peuvent soutenir. » S. August. de Verb. Dom. Serm. xxviii.

2^o Qualités de la prière. §§. 5-13.

« Supplicandi normam ipse tibi, qui exorandus est, tribuit » (S. Jean Chrysost.), et c'est là pour nous une grande consolation, car notre céleste instructeur savait mieux que nous par quel art, par quelles requêtes, par quelles expressions nous toucherions le mieux son cœur. Mais voici qu'il nous enseigne maintenant, chose non moins précieuse, les conditions d'une bonne prière, qui sont 1^o une sainte hardiesse produisant la persévérance, §§. 5-10, 2^o une entière confiance, §§. 11-13.

5 et 6. — La première condition est exprimée d'abord au moyen d'une petite parabole familière, §§. 5-8, qui est d'un pittoresque achevé. — *Quis vestrum habebit...* Cette interrogation au début du récit l'anime, et pique l'attention. Mais la construction devient bientôt tout à fait irrégulière, car la phrase s'achève autrement qu'elle avait commencé, le tour interrogatif disparaissant à la fin du §. 6 pour se transformer en une proposition

7. Et ille deintus respondens dicat : Noli mihi molestus esse; jam ostium clausum est, et pueri mei mecum sunt in cubili, non possum surgere, et dare tibi.

8. Et si ille perseveraverit pulsans : dico vobis, et si non dabit illi surgens eo quod amicus ejus sit,

7. Et si l'autre répond de l'intérieur : Ne m'importune pas; déjà la porte est fermée et mes enfants sont au lit comme moi; je ne puis me lever ni rien te donner;

8. Et si le premier continue de frapper, je vous le dis, quand l'autre ne se lèverait pas et ne lui

conditionnelle. Voir au §. 11, et Matth. vii, 9 et ss., d'autres exemples de ces « anacoloutha », comme les appellent les grammairiens. — *Ibit... media nocte*. Jésus mentionne cette heure à dessein, comme la moins opportune pour obtenir une faveur de la part des hommes. Le suppliant propose du moins sa requête aussi bien que possible. Il met en tête un *amicus* plein d'emphase, qui servira de « captatio benevolentiae ». Ensuite il va droit au but : *Commoda mihi tres panes*. Après tout, n'était-ce pas demander un bien petit service? Ce n'est d'ailleurs pas pour lui-même, ajoute-t-il par manière d'excuse, qu'il vient importuner son ami à un pareil moment; mais un hôte lui est arrivé à l'improviste, fatigué, affamé, et il se trouve n'avoir rien à lui offrir, toutes ses provisions étant épuisées depuis le repas du soir. N'est-ce pas là une raison suffisante pour venir frapper, même à minuit, à la porte d'un ami? D'autant mieux que l'hôte est également un ami du demandeur (*amicus meus*) et que « les amis de nos amis sont nos amis ». — Le corrélatif grec de *commoda*, *χρησόν*, ne se rencontre qu'en cet endroit du Nouveau Testament. — A propos des trois pains, Maldonat fait cette naïve et intéressante réflexion, qu'on retrouve d'ailleurs dans plusieurs autres commentaires récents : « Tres, ut opinor, dixit; quia uno ipsi, qui petebat, altero, amico opus erat, et tertium oportebat esse communem, si forte unus uni non esset satis ». Nous préférons dire simplement avec M. Bisping que « le nombre trois ne sert qu'à rendre l'image plus concrète ». Le lecteur sait que les pains de l'Orient consistent en des galettes peu épaisses, dont la dimension ne dépasse pas celle de nos assiettes. Notons encore que les Orientaux, pour éviter la brûlante chaleur du jour, voyagent d'ordinaire la nuit durant la belle saison : c'est pour cela que l'hôte de la parabole arrive si tard et occasionne de si grands dérangements.

7. — *Et ille deintus*. De son lit où il reposait confortablement, l'ami interpellé répond par un refus péremptoire, signifié en termes très durs. On voit, à travers son langage, l'homme éveillé en sursaut au beau milieu de son premier sommeil, et plein de mauvaise humeur contre celui qui est venu le troubler.

Ainsi, pas de *plus* en retour du titre aimable qu'on lui avait tout d'abord adressé; mais, immédiatement, ces mots si rudes, *noli mihi molestus esse*, plus rudes encore dans le texte grec, *μή μοι κόπους πάρεχε*. Cependant, il croit devoir légitimer son refus. En premier lieu sa maison était dûment fermée; or les lourdes pièces de bois ou de fer qui servaient à barricader les portes des anciens (*κλῆυστ' θυρον*, tel était leur nom chez les Grecs) ne s'enlevaient pas en un instant. De plus, et ce détail si délicat contenait une raison en apparence parfaitement plausible, ses petits enfants (notez le diminutif *τὰ παιδία*) dormaient à ses côtés; et ne les éveillerait-il pas en remuant les barres de la porte, en ouvrant les placards pour rendre le service demandé? Donc, comme conclusion, *non possum* (beau palliatif de « nolo ») *surgere et dare tibi*. Tâchez de vous procurer vos pains ailleurs. — Plusieurs commentateurs, à la suite de S. Augustin, Epist. cxxx, 8, donnent à *παιδία* le sens de serviteurs. Alors l'idée serait : Tout le monde est couché, il n'y a personne pour m'aider à ouvrir, ou bien, pour chercher les objets demandés. Mais si *παῖς* désigner parfois les serviteurs, il n'en est pas de même du diminutif *παιδίον*, qui ne s'applique qu'aux fils de la maison. — Il n'est pas nécessaire de prendre trop à la lettre les mots *mecum sunt in cubili*, quoique le grec ait l'article devant *κοίτην* : ils demeurent vrais quand même chacun des enfants eût reposé sur sa propre couchette, étendue à terre dans la chambre commune, auprès du divan du père. Cette interprétation semble plus conforme aux mœurs de l'Orient.

8. — *Et si ille perseveraverit pulsans* Toute cette ligne manque dans le texte original : la pensée qu'elle exprime se supplée d'ailleurs sans peine. On suppose donc que le demandeur, malgré le refus de son ami, aura continué de frapper à la porte sans se décourager. Jésus se sert, pour caractériser cette conduite finalement couronnée d'un plein succès (*surget et dabit illi...*), de l'expression énergique *ἀναίδια* (de *ἀ* priv. et *αἰδώς*, pudeur), littéral. impudence, indécatesse, que la Vulgate traduit assez bien par *improbitas*. « Nihil est quod non improbitas extorqueat », écrivait Pétrone dans le même sens. Les Grecs

donnerait pas parce qu'il est son ami, pourtant à cause de son importance il se lèvera et lui donnera tout ce qui lui est nécessaire.

9. Et moi je vous dis : Demandez et on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira :

10. Car quiconque demande reçoit, et qui cherche trouve et à qui frappe on ouvrira.

11. Si l'un de vous demande du pain à son père celui-ci lui donnera-t-il une pierre ? et s'il demande du poisson, lui donnera-t-il un serpent au lieu de poisson ?

12. Et s'il demande un œuf, lui présentera-t-il un scorpion ?

propter improbitatem tamen ejus surget, et dabit illi quodquod habet necessarios.

9. Et ego dico vobis : Petite, et dabitur vobis : quærite, et invenietis : pulsate, et aperietur vobis.

Math. 7, 21; Marc. 11, 24; Joan. 14, 13; Jacob. 1, 5.

10. Omnis enim qui petit, accipit : et qui quærit, invenit : et pulsanti aperietur.

11. Quis autem ex vobis patrem petit panem, numquid lapidem dabit illi ? Aut piscem : numquid pro pisce serpentem dabit illi ?

Math. 7, 9.

12. Aut si petierit ovum : numquid porriget illi scorpionem ?

disaient aussi d'une manière proverbiale : Θεός ἀναίδεια, l'impudence est un dieu. Et les Juifs : « Impudentia est regnum sine corona », ou bien, ce qui cadre parfaitement avec la morale de notre parabole : « Impudentia etiam coram Deo proficit ». — Sur les interprétations allégoriques (parfois très belles bien qu'elles s'écartent beaucoup de la lettre) que les Pères ont données de cette petite histoire, voyez la Chaîne d'or de S. Thomas d'Aquin, Bède, h. l., S. Augustin, Sermon. cv, 2, Trench, Notes on the Parables of Our Lord, Par. 48.

9 et 10. — Dans ces deux versets, Notre-Seigneur tire la conclusion de son charmant récit. « Manifestat quod pusillanimitas in orationibus damnosa est ». Cyrille (Cat. græc. Patr.). — *Et ego dico vobis*. Il y a une grande force dans ce « et ego » : S. Cyrille y a raison d'ajouter que « vim habet juramenti ». Il y a également une grande force dans les trois verbes *petite, quærite, pulsate*, rangés par gradation ascendante, pour représenter l'énergie du suppliant, sa persévérance infatigable, en un mot son ἀναίδεια croissant avec les obstacles et réussissant à les surmonter. En effet, *dabitur, invenietis, aperietur*, disent trois autres verbes qui correspondent aux premiers. « Quia lenti et pigri ad orandum sumus, et fere parum liberaliter de Patris nostri beneficentia sentimus ac fidimus, tribus loquendi formis eandem rem iterat atque urget ». Luc de Bruges. Cfr. Matth. vii, 7 et ss., où l'on trouve la reproduction de la même pensée. — Donc, ne craignons pas d'agir envers Dieu avec une sainte hardiesse quand nous lui demandons ses grâces, Si la persistance dans la demande triomphe de la

dureté des hommes, combien plus triomphera-t-elle de la bonté de Dieu. En effet, dans l'application de la parabole, la comparaison a lieu « non a simili sed a majore » ; l'argument est « a fortiori ». « Ut hinc intelligeremus, si dare cogitur qui, quum dormiat, a petente excitatur invitus, quanto det benignius, qui nec dormire novit, et dormientes nos excitat ut petamus ». S. August. Epist. cxxx, 8.

11 et 12. — Jésus développe maintenant, §§. 11-13, une seconde condition de la prière, qui est la confiance. Quand nous prions Dieu, c'est à un père que nous nous adressons, et ce père ne saurait manquer de nous écouter favorablement. Ainsi donc, après nous avoir montré ce que l'on peut attendre d'un ami, Notre-Seigneur nous indique ce que nous sommes en droit d'attendre d'un père, mais d'un père céleste. Voyez, Matth. vii, 9-11, cette idée exposée antérieurement par Jésus. — *Quis autem ex vobis patrem petit panem*. Telle est aussi la leçon du Cod. Sinait. : τίς δὲ ἐξ ὑμῶν τὸν πατέρα αἰτῆσαι ἄρτον. Mais la Recepta, soutenue par la plupart des anciens témoins (τίνας δὲ ἐξ ὑμῶν τὸν πατέρα αἰτῆσαι ὅ υἱὸς ἄρτον, « quem ex vobis patrem petit filius panem »), paraît mériter ici la préférence. Avec quelle grâce Jésus choisit ses comparaisons dans le petit monde de la famille, afin de mieux frapper ses auditeurs et d'inculquer plus profondément ses leçons ! Les trois rapprochements qu'il établit sont des plus naturels, à cause de la ressemblance qui existe entre les objets mentionnés : *panem* et *lapidem* (comparez le mot de Phédre : « qui me saxo petierint, quis panem dederit ? »), *pro pisce serpentem, ovum et scorpio-*

13. Si ergo vos, cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris : quanto magis Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petentibusse?

14. Et erat ejiciens dæmonium, et illud erat mutum. Et cum ejecisset dæmonium, locutus est mutus, et admiratæ sunt turbæ.

Math. 9, 32.

15. Quidam autem ex eis dixe-

13. Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner à vos enfants des choses bonnes, combien plus votre Père qui est au ciel donnera-t-il un esprit bon à ceux qui le lui demanderont.

14. Or il chassait un démon et ce démon était muet. Et lorsqu'il eut chassé le démon le muet parla, et la foule fut dans l'admiration.

15. Mais quelques-uns dirent : Il

nem. Ce dernier trait est propre à S. Luc; il a son équivalent dans la gnomologie des Grecs : ἀντὶ περὶ καὶ οὐκ ὀφείλον. En effet, quand le scorpion s'enroule sur lui-même, il a bien la forme d'un œuf quoiqu'il n'en ait pas la couleur. Le rapprochement devient encore plus saisissant dans le cas où Jésus aurait eu en vue non le scorpion ordinaire, mais, comme tout porte à le croire, le gros scorpion blanc qu'on trouve fréquemment en Palestine et en Syrie. Voyez Pline, Hist. nat. xi, 25; Bochart, Hierozoicon, t. II, p. 644. Le lecteur sait que cet animal, qui appartient à la classe Arachnida et à l'ordre Pulmonaria, est une des pestes de l'Orient biblique. Il porte à l'extrémité de sa queue un dard chargé de venin, et sa piqûre, toujours douloureuse, occasionne parfois la mort. Quel père serait donc assez inhumain pour mettre un scorpion au lieu d'un œuf dans la main de son enfant?

13. — Si ergo vos, cum sitis mali... Dans l'épithète sévère, mais malheureusement trop juste, que le Sauveur adresse à l'humanité, un ancien commentateur trouve à bon droit un « illustre testimonium de peccato originali ». — Quanto magis : la conclusion tirée par Jésus est de nouveau « a minori ad magis ». — Pater vester de cœlo : le père par excellence, « ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur », Eph. iii, 15. — Dabit spiritum bonum; dans le grec, πνεῦμα ἅγιον, l'Esprit Saint, car c'est bien de lui qu'il question. L'opposition ne saurait être plus forte : les hommes donnent à leurs enfants de bonnes choses, autant qu'ils le peuvent; Dieu accorde aux siens son Esprit, ce qu'il a et ce qu'il y a de plus parfait! Comment ne le supplierions-nous pas avec confiance?

7. Le blasphème des Pharisiens et le signe du ciel. xi, 14-36.

1° L'occasion. §§. 14-16. — Parall. Math. xii, 22-24.

14. — Et erat ejiciens dæmonium. « Erat ejiciens » est une périphrase pittoresque,

aimée de S. Luc. — Et illud erat mutum : dans le grec, κωφόν, expression ambiguë qui peut désigner la surdité aussi bien que le mutisme, ou même ces deux infirmités réunies. Cfr. Théophylacte, h. l. Le contexte (*locutus est mutus*) montre que l'évangéliste voulait surtout parler de la seconde. D'après S. Matthieu, le démoniaque était en outre aveugle. La locution « dæmonium erat mutum », qui paraît d'abord surprenante, est d'une grande exactitude psychologique, car elle identifie le démon et le possédé, ne faisant d'eux qu'une seule personne morale, ce qui correspondait tout à fait à la réalité. S. Luc indique ainsi que l'infirmité guérie par Notre-Seigneur dans la circonstance présente ne provenait pas d'un défaut d'organisme, mais qu'elle était un résultat de la possession diabolique. — *Locutus est mutus*. Ce changement de genre atteste de nouveau la précision toute médicale de l'écrivain sacré. Le démon chassé, l'homme seul restait, et reprenait tous ses droits personnels : c'est ce qu'indique le masculin « mutus ». — *Admiratæ sunt turbæ*, « et dicebant : Numquid hic est Filius David »? Matth. xii, 23. Mais quand est-ce qu'eut lieu ce miracle, et, par suite, quand fut prononcé le discours auquel il servit d'occasion? S. Matthieu (Cfr. Marc. iii, 20 et ss.) et S. Luc lui attribuent en effet une date très différente. Nous n'osons recourir pour cette fois, comme le font plusieurs exégètes, à l'hypothèse d'une répétition, car la ressemblance des deux récits, qui va souvent jusqu'à l'identité, semble renverser d'avance une pareille opinion. Au reste, aucun des évangélistes ne détermine ici le temps d'une manière précise, ce qui nous laisse une plus complète liberté d'appréciation. Nous croyons donc l'arrangement de S. Matthieu, que corrobore en partie celui de S. Marc, plus conforme à l'ordre chronologique, et nous plaçons l'incident à une époque moins tardive de la vie de Jésus. Voyez l'Harmonie évangélique.

15. — Quidam autem... C'étaient, d'après

chasse les démons par Beelzébus prince des démons.

16. Et d'autres, pour le tenter, lui demandèrent un signe du ciel.

17. Mais comme il vit leurs pensées, il leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera dévasté, et une maison tombera sur une autre maison.

18. Or si Satan est divisé contre lui-même, comment son royaume subsistera-t-il ? car vous dites que je chasse les démons par Beelzébus.

19. Mais si moi je chasse les dé-

runt : In Beelzebub principe dæmoniorum ejicit dæmonia.

Matth. 9, 34; Marc. 3, 22.

16. Et alii tentantes, signum de cælo quærebant ab eo.

17. Ipse autem, ut vidit cogitationes eorum, dixit eis : Omne regnum in se ipsum divisum desolabitur, et domus supra domum cadet.

18. Si autem et Satan in se ipsum divisus est, quomodo stabit regnum ejus ? quia dicitis in Beelzebub me ejicere dæmonia.

19. Si autem ego in Beelzebub

les deux autres synoptiques, des Pharisiens et des Scribes. — *In Beelzebub* (mieux « Beelzebub »)... *ejicit dæmonia*. Sur ce dieu des Philistins, dont le nom était devenu chez les Juifs un synonyme de Satan, voyez l'Évang. selon S. Matth., p. 209. Voilà Jésus accusé de complicité avec le prince des démons ! Par une calomnie si hardie et si grossière, ses ennemis espéraient ruiner son autorité auprès du peuple. Les Talmudistes l'ont équivalement reproduite, quand ils ont prétendu que Notre Seigneur opérait ses miracles à l'aide de formules magiques, dont il avait puisé la connaissance en Egypte. Bab. Schab. f. 104, 2; 43, 4. Ce qui inspirait à Lightfoot, *Hor. hebr.* ad Matth. x, 25, cette verte réplique : « Latrant catuli isti (les Talmudistes) sicut a canibus his (les Pharisiens) edocti fuerunt ». Qu'il suffise de dire avec un ancien : « Ubi ad extremum cæcitatatis venit impietas, nullum est tam manifestum Dei opus quod non pervertat ».

16. — *Alii tentantes, signum de cælo...* Cette demande ne fut adressée à Notre-Seigneur, suivant la narration plus précise de S. Matthieu (xii, 38), qu'après qu'il eût réfuté l'accusation des Pharisiens. S. Luc unit logiquement les deux réflexions, parce que chacune d'elles provoqua une partie de la réponse de Jésus. « Judæi signa petunt », disait S. Paul, I Cor. i, 22, pour caractériser ses anciens coreligionnaires. Abusant de la bonté de Dieu, qui avait prodigué les miracles en leur faveur, ils s'étaient peu à peu livrés à cette fâcheuse tendance.

2° Premier point du discours : Jésus réfute la calomnie des Pharisiens. *ÿÿ. 17-26.* — Parall. Matth. xii, 25-37, 43-45; Marc. iii, 22-30.

Pour les détails du commentaire, voyez l'Évangile selon S. Matthieu, p. 245 et ss.

17 et 18. — *Ut vidit cogitationes eorum.* Le grec αἰδέω, « cum cognovisset » ; la Vulgate

aura lu τῶν. Le substantif διάνοια n'est employé qu'en ce passage du Nouveau Testament. — *Dixit eis.* L'apologie du Sauveur se subdivise en deux parties, dont l'une est négative, *ÿÿ. 17-19*, et l'autre positive, *ÿÿ. 20-26*. Dans la première, Jésus se contente de démontrer qu'il n'est nullement l'associé de Béalzébus ; dans la seconde, il indique la vraie cause de sa puissance sur les démons. La première contient deux raisonnements, qui sont deux appels à des expériences diverses. — 1° (*ÿÿ. 17 et 18*). C'est une loi de l'histoire que *omne regnum in se ipsum divisum* (διαμερισθεῖσα, un des verbes favoris de S. Luc) *desolabitur*. Le royaume infernal n'échappe point à cette loi. Si Jésus ne chasse les démons que par le concours de Satan leur chef, il faudra donc dire que Satan travaille à se ruiner lui-même. Quelle absurdité ! — On a interprété en deux sens différents les mots *et domus supra domum cadet*. Quelques commentateurs, s'appuyant sur les passages parallèles de S. Matthieu et de S. Marc, sous-entendent « in seipsam divisa » après « domus », et supposent que Jésus joint à l'exemple tiré de la politique un autre exemple pris dans la vie de famille. Mais, la phrase de S. Luc paraissant ne se prêter qu'avec peine à cette interprétation, la plupart des auteurs la regardent comme un développement de « desolabitur ». Les guerres intestines des empires amènent bientôt la séparation et, par suite, la ruine des familles, qui tombent tristement les unes après les autres. Ce dernier sens nous paraît être le plus vraisemblable. — *Quia dicitis me...* S. Luc a seul conservé cette réflexion finale du premier raisonnement.

19. — 2° L'argument « ad hominem » après l'argument « ex concessio ». Si vous prétendez que je ne réussis à expulser les démons qu'en vertu d'un pacte fait avec Béalzébus, j'accuserai semblablement vos

ejicio dæmonia : filii vestri in quo ejiciunt? Ideo ipsi judicēs vestri erunt.

20. Porro si in digito Dei ejicio dæmonia : profecto pervenit in vos regnum Dei.

21. Cum fortis armatus custodit atrium suum, in pace sunt ea quæ possidet.

22. Si autem fortior eo superveniens vicerit eum, universa arma ejus auferet, in quibus confidebat, et spolia ejus distribuet.

23. Qui non est mecum contra me est; et qui non colligit mecum, dispergit.

disciples (*filii vestri*) de tenir de Satan leurs pouvoirs d'exorcistes. Et que pourrez-vous me répondre? Eux-mêmes, ils démontreront que vous m'avez calomnié.

20. — Les preuves négatives de Jésus étaient irréfutables; mais ses arguments positifs seront encore plus forts pour anéantir le hideux sophisme de ses adversaires. Nous trouvons le premier dans ce verset. — *Porro si...* Cette tournure hypothétique est bien modeste, à la suite des raisonnements victorieux qui précèdent. Jésus n'en affirme pas moins un fait très évident. — *In digito Dei* : belle figure, qui rappelle l'exclamation des sorciers égyptiens à la vue des prodiges opérés par Moïse : « Digitus Dei est hic », Ex. viii, 19. La rédaction de S. Matthieu porte « in Spiritu Dei ». C'est la même pensée, moins l'image. — *Pervenit in vos regnum Dei* : le royaume messianique est fondé. Notre-Seigneur démontre donc, par cet argument, qu'il est muni d'un pouvoir irrésistible contre l'empire des démons, par conséquent, qu'il est le Messie promis.

21 et 22. — Seconde preuve positive, qui consiste en une belle allégorie, exposée par S. Luc d'une manière plus complète et plus vivante que par les deux autres narrateurs. Peut-être était-ce en partie une réminiscence d'Isaïe, XLIX, 24 et 25 : « Numquid tolletur a forti præda? aut, quod captum fuerit a robusto salvum esse poterit? Quia hæc dicit Dominus : Equidem et captivitas a forti tolletur; et quod ablatum fuerit a robusto, salvabitur ». — *Cum fortis armatus*. « Cum » (ἐν) signifie : aussi longtemps que. Dans le texte grec, l'adjectif τῷ fortis », pris substantivement, est précédé de

mons par Béezébub, par qui vos enfants les chassent-ils? ils seront donc eux-mêmes vos juges.

20. Et si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, assurément le royaume de Dieu est arrivé jusqu'à vous.

21. Lorsque le fort armé garde l'entrée de sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté.

22. Mais si un plus fort que lui survient et triomphe de lui, il emportera toutes ses armes dans lesquelles il se confiait et distribuera ses dépouilles.

23. Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui ne recueille pas avec moi dissipe.

l'article; il désigne donc un personnage déterminé, qui n'est autre ici que Satan. La belle expression καθωκεμένως n'est employée qu'en cet endroit des Évangiles. — *Atrium suum*, c'est-à-dire, au figuré, le monde où le démon régnait en maître avant la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Directement, αὐτῷ représente tantôt la cour qui précède un édifice important, tantôt, et c'est ici le cas (comp. Matth. xii, 29, « in domum »), l'édifice même, un palais. Cfr. Bretschneider, Lex. man. s. v. — *In pace sunt*, Hébraïsme, בְּשָׁלוֹם, pour dire : en sûreté. — *Si autem*, ἐάν δέ, mais aussitôt que : c'est le corrélatif de εἰ. — *Fortior eo*. Le grec a de nouveau l'article, ὁ ἰσχυρότερος. Or « le plus fort » par opposition au prince des démons n'est autre que Jésus. — *Superveniens* : mieux « invadens », car, selon la juste observation de Kuinöl, le verbe ἐπέρχεται, employé dans le texte primitif, se dit surtout d'une irruption hostile (ἐπέρχεται, τὸ ὡς πολέμιος τις ἐπὶ τινα ἐρχεται, Phavorinus). — *Vicerit eum* : prompt résultat du duel déclaré à Satan par Jésus. — *Universa arma ejus...*, *spolia ejus*. Ces mots, qui terminent l'allégorie, figurent les possédés guéris par le Sauveur. Les substantifs grecs qui leur correspondent, πανοπλίαν (gracieuse expression, la panoplie de Satan) et σάκκον, ne se trouvent pas ailleurs dans le Nouveau Testament.

23. — Troisième preuve positive, donnée comme une déduction de toute l'argumentation qui précède, et montrant qu'il n'est pas possible de demeurer neutre à l'égard de Jésus dans la lutte à outrance qui se livre entre lui et les démons. Les trois ἀποὺ répétées à de brefs intervalles sont pleines d'em-

24. Lorsqu'un esprit impur sort d'un homme, il erre en des lieux arides, cherchant le repos, et ne le trouvant pas il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti.

25. Et revenant il la trouve nettoyée de ses ordures et ornée.

26. Alors il va et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui. Et étant entrée dans cette maison ils y demeurent. Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.

27. Or comme il disait ces choses, une femme dans la foule élevant la voix lui dit : Heureux le ventre qui vous a porté et les mamelles qui vous avez sucées.

24. Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem : et non inveniens, dicit : Revertar in domum meam unde exivi.

25. Et cum venerit, invenit eam scopis mundatam, et ornatam.

26. Tunc vadit, et assumit septem alios spiritus secum, nequiores se, et ingressi habitant ibi. Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

27. Factum est autem, cum hæc diceret : extollens vocem quædam mulier de turba, dixit illi : Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti.

phase. Le second hémistiché, *qui non colligit...*, ne diffère du premier que par la métaphore saisissante dont il revêt la pensée.

24-26. — Quatrième argument positif, dans lequel Jésus rétorque l'accusation de ses ennemis et leur prouve qu'ils sont eux-mêmes possédés du démon. Cette nouvelle allégorie contient un résumé parfait de l'histoire juive, depuis la fin de la captivité babylonienne jusqu'à l'époque de Notre-Seigneur. L'homme dont le démon est sorti n'est autre en effet que la nation théocratique, purifiée, par les souffrances de l'exil, des superstitions païennes qui l'avaient livrée au pouvoir de Satan. Malheureusement, elle s'était laissée ressaisir, et plus fortement que jamais, par le prince des ténèbres. Aussi son état actuel, nous en avons la preuve dans les sentiments d'hostilité qu'elle manifestait envers son Messie, était-il pire que sa situation antérieure. Mais elle se préparait par là un châtiment plus terrible encore que l'exil de Babylone. Voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 253 et ss. A part quelques expressions omises ou légèrement modifiées, la rédaction de S. Luc est ici complètement identique à celle de S. Matthieu : toutefois nos trois versets n'occupent pas la même place dans les deux récits. Le premier Evangile les rejette, peut-être avec plus de précision, à la fin de l'apologie du Sauveur.

3^e Deux béatitudes s. 77. 27 et 28.

Le Portable Commentary dit à bon droit que nous avons dans ces deux versets un « petit incident délicieux et profondément instructif ». Quelle vie en effet, quel naturel, quelle fraîcheur ! mais aussi quelle grave et

belle leçon ! C'est une des plus intéressantes particularités de S. Luc.

27. — *Factum est autem cum hæc diceret.* Jésus fut donc tout à coup interrompu dans son discours ; ou du moins l'héroïne de cet épisode profita, pour donner un libre cours à l'enthousiasme qui la pressait, d'une courte pause que le divin orateur fit sans doute avant de passer au second point qu'il avait à traiter. — *Extollens vocem.* « Emphasim habent verba, dit très bien Maldonat ; magnum enim declarat affectum, magnamque fidem in clamorem erumpentem. Et intimis animi sensibus loquebatur, quæ quanta poterat maxima contentione clamabat. » Cfr. Euthymius, h. l. Par leur atroce calomnie, les Pharisiens n'avaient pas réussi à tromper cette âme candide. Mais ne dirait-on pas qu'ils ont transmis leurs sentiments de haine à ces exégètes protestants, malheureusement trop nombreux, qui ne voient, dans l'exclamation naïve et touchante de l'humble femme, qu'« une admiration inintelligente du merveilleux Thaumaturge et prédicateur », que « le premier exemple de cet esprit de Mariolatrie (qu'on nous pardonne de copier ces lignes !) qui a plus tard pénétré dans l'Eglise pour la corrompre, et qui aujourd'hui, dans la ville de Rome comme dans de nombreuses contrées catholiques, place la Vierge Marie au-dessus du Fils qu'elle a porté dans son sein ! » — *Quædam mulier de turba.* C'était probablement une mère, comme il ressort de son langage. — Ses paroles, *beatus venter... et ubera...*, dépouillées de leur vêtement figuré, reviennent à dire : Oh ! que votre mère est heureuse ! Le Talmud et les ouvrages classiques abondent en félicitations semblables.

28. At ille dixit : Quinimo, beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.

29 Turbis autem concurrentibus cœpit dicere : Generatio hæc, generatio nequam est : signum querit, et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ.

Matth. 12, 39.

30. Nam sicut fuit Jonas signum Ninitivis; ita erit et filius hominis generationi isti.

Jon. 2, 1.

28. Mais il dit : Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent.

29. Comme la foule accourait, il commença à dire : Cette génération est une génération mauvaise. Elle demande un signe et il ne lui sera point donné de signe, si ce n'est le signe du prophète Jonas.

30. Car comme Jonas fut un signe pour les Ninivites, ainsi en sera-t-il du Fils de l'homme pour cette génération.

אשרי ילדתי, lisons-nous dans les écrits des Rabbins; ou encore : « Israelitæ dicent, Felix hora qua creatus est, felix uterus ex quo prodiiit. » Τῆς μάκαρος μὲν σοι γε πατήρ καὶ πότνια μήτηρ, Hom. Od. vii, 454. « Ὁλβιος δὲ σ' ἐφύτευσε, καὶ ἄλβην ἦ τέκε μήτηρ, Γαστήρ ἦ σ' ἐλόχευσε, μακαράτη, Musæus, v. 438. « O felicem, inquit, matrem tuam quæ te peperit, » Pétrone, 94. Cfr. Ovide, Metam. iv, 324.

28. — C'est ici la réponse de Jésus. Le Sauveur ne conteste pas la vérité de l'éloge adressé à sa sainte Mère. Marie elle-même, divinement inspirée, s'était écrite dans son cantique, 1, 48 : « Ecce enim... beatam me dicent omnes generationes », et tous les jours les prières liturgiques nous font redire : Heureux le sein qui vous a porté! heureuses les mamelles qui vous ont allaité! Mais Notre-Seigneur aimait à élever toujours ceux qui l'élevaient, vers des sphères supérieures. C'est ainsi que, déjà à propos de sa Mère, viii, 20 et 24, il avait prononcé ce mot sublime : « Mater mea et fratres mei hi sunt qui verbum Dei faciunt et audiunt. » De même actuellement, opposant un fait à un autre fait, il affirme que mieux vaut lui être uni intimement par l'obéissance que par des relations purement extérieures. C'était dire en termes indirects que Marie était deux fois bienheureuse. « Eadem autem Dei Genitrix, et inde quidem beata, quia Verbi incarnandi ministra est facta temporalis, sed inde multo beatior, quia ejusdem semper amandi custos manebat æterna. » Vén. Bède, b. l. Ou, comme s'exprime S. Augustin, « materna propinquitas nihil Mariæ profuisset, nisi felicius Christum corde quam carne gestasset. Beatior ergo Maria percipiendo fidem Christi quam concipiendo carnem Christi. » — *Quinimo* (« imo vero ») est une bonne traduction de la particule composée μενούντι, dont Suidas donne la paraphrase suivante : τὸ ἀληθές, μᾶλλον μὲν οὖν. « Utique » ne rendrait ici la pensée qu'imparfaitement. *Custodiunt* équi-

vaut à « faciunt, vita factisque exprimunt. »

4^e Deuxième point du discours : Le signe du ciel. γγ. 29-36. — Parall. Matth. xii, 35-42.

29 et 30. — *Turbis concurrentibus* est un trait dramatique, propre à S. Luc. Le verbe grec ἐπαθροισμένων, qui désigne un immense concours de peuple, n'est employé qu'en cet endroit du Nouveau Testament. — *Cœpit dicere*. « Duplici Dominus fuerat quæstione pulsatus : quidam enim calumniabuntur eum in Beelzebub ejecisse dæmonia, quibus hactenus est responsum, et alii tentantes signum de cœlo quærebant ab eo, quibus abhinc respondere incipit. » Vén. Bède, h. l. Cfr. γ. 46. « Cœpit » est pittoresque : souvent nous avons vu S. Luc mettre en relief par cette expression le début des discours de Jésus. — *Generatio nequam* : dans le premier Evangile, à l'épithète de πονηρά le Sauveur ajoute celle de μοιχαλῆς, « adultera. » Par ce jugement terrible, mais trop bien mérité, Notre-Seigneur motive d'avance son refus, *signum non dabitur ei*. Pourquoi aurait-il égard aux désirs d'une race si perverse, qui ne tient aucun compte des nombreux miracles qu'il a opérés en signe de sa mission divine? Néanmoins, il renvoie solennellement les Pharisiens, comme dans une circonstance antérieure de sa vie publique (Joan. ii, 48 et ss.), à l'éclatant prodige de sa résurrection. Tel est le *signum Jonæ (propheta)* est omis par les meilleurs manuscrits) qu'il leur promet en ce moment. Voyez l'Evangile selon S. Matth. p. 254 et ss. — *Nam sicut fuit...* Euthymius résume en quelques mots heureusement choisis le caractère du signe auquel Notre-Seigneur fait allusion. Jonas fut un signe pour les Ninivites διὰ τῆς ἀπερρωῆς ἐκ τῆς κοιλίας τοῦ κήτους ἐβρύσθη τριήμερος. Jésus fut un signe pour les Juifs ses contemporains διὰ τῆς κοιλίας τῆς γῆς ἀνέστη τριήμερος. Cfr. Matth. xi, 40, où la pensée du divin Maître est plus pleinement exprimée.

31. La reine du midi se lèvera au jugement avec les hommes de cette génération et les condamnera, car elle vint des extrémités de la terre écouter la sagesse de Salomon, et il y a ici plus que Salomon.

32. Les hommes de Ninive se lèveront au jugement avec cette génération et la condamneront; car ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas, et il y a ici plus que Jonas.

33. Personne n'allume une lampe et ne la met en un lieu caché ni sous le boisseau, mais sur un candelabre afin que ceux qui entrent voient la lumière.

31. Regina Austri surget in iudicio cum viris generationis hujus, et condemnabit illos : quia venit a finibus terræ audire sapientiam Salomonis; et ecce plus quam Salomon hic.

III. Reg. 40, 1; II Par. xl. 9, 1.

32. Viri Ninitivæ surgent in iudicio cum generatione hac, et condemnabunt illam : quia penitentiam egerunt ad prædicationem Jonæ, et ecce plus quam Jonas hic.

Joan. 3, 5.

33. Nemo lucernam accendit, et in abscondito ponit, neque sub modio; sed supra candelabrum, ut qui ingrediuntur lumen videant.

31 et 32. — Deux exemples pour légitimer l'assertion du v. 29 : « Generatio hæc generatio nequam est. » Ils sont présentés par S. Matthieu dans un ordre inverse, les Ninivites passant avant la reine de Saba, peut-être parce qu'il avait été question de Jonas immédiatement auparavant. Il est impossible de dire avec certitude quel fut l'agencement primitif. — *Regina austri.* Dans le grec, βασιλισσα n'est pas accompagné de l'article; mais, comme le dit Buttmann dans sa Grammaire grecque, § 124, 8, « cette omission est fréquente pour les substantifs qui sont individualisés d'une manière suffisante par le contexte », et tel est bien ici le cas. — *Surget... surgent in iudicio* : ἐν τῇ κρίσει, le jugement par excellence, les grandes assises de la fin des temps. Alors la reine de Saba et les Ninivites condamneront la génération incrédule qui aura été contemporaine de Jésus. — A part un mot (*viris*, v. 31) ajouté dans le troisième Évangile, la ressemblance des récits parallèles est absolue en cet endroit. Nous n'avons qu'une explication nouvelle à fournir, encore sera-ce un emprunt fait à M. Schegg, *Evang. nach Lukas*, t. II, p. 191 : « Salomon représente la manifestation de la divine sagesse dans l'Ancien Testament, Jonas celle de la divine puissance : en Jésus-Christ, ces deux attributs sont unis et se manifestent avec une plénitude inconnue jusqu'alors. Si donc il est plus que Salomon et que Jonas, combien grand doit être le péché d'Israël qui ne l'écoute pas et ne croit point en lui, puisque des païens ont écouté et ont cru, alors que Dieu se révélait à eux dans une mesure beaucoup plus limitée ! »

33. — La liaison des pensées présente ici quelque difficulté, et les commentateurs ne

sont guère d'accord pour la déterminer. Plusieurs même, s'appuyant sur l'omission des vv. 33-36 dans le passage parallèle de S. Matthieu, n'ont pas craint de supposer que notre évangéliste les avait détachés de leur place primitive pour les insérer en cet endroit. Sans aller aussi loin, d'autres renoncent simplement à établir une connexion, croyant la tentative inutile. Nous dirons 1^o que S. Luc a uni ces paroles au discours apologétique de Jésus parce que Notre-Seigneur les avait réellement proférées alors, comme un grave avertissement qu'il donnait, en terminant, à tout son auditoire; 2^o que les vv. 33-36 renferment des sentences générales, applicables à bien des sujets, et répétées pour ce motif en différentes occasions par le divin Maître. Cfr. VIII, 16; Matth. v, 15; vi, 22 et s.; Marc. iv, 21; 3^o que l'enchaînement, quoique obscur en réalité, peut néanmoins être fixé raisonnablement de la manière suivante : La résurrection de Jésus est un signe destiné à répandre partout les plus brillantes clartés, v. 33; mais la lumière ne luit bien que pour ceux dont les yeux sont en parfait état, v. 34; que chacun veuille donc à la bonne constitution de sa vue spirituelle et morale, vv. 35 et 36. — *Nemo lucernam...* Voyez VIII, 16 et le commentaire. Les expressions *in abscondito* (au lieu de « operit vase ») et *sub modio* (au lieu de « subtus lectum ») donnent ici un nouveau décor à la pensée. La première a reçu deux interprétations légèrement nuancées : ceux qui lisent ἐκ κρυπτῆν (scil. χώραν, ellipse à la façon de ἐκ πίαν, ἐκ μακρῶν) traduisent comme la Vulgate (un lieu caché en général); ceux qui préfèrent la leçon ἐκ κρύπτῃ (avec la première syllabe accentuée), et nous sommes de ce nombre,

34. Lucerna corporis tui est oculus tuus. Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit : si autem nequam fuerit, etiam corpus tuum tenebrosum erit.

Matth. 6, 22.

35. Vide ergo ne lumen quod in te est, tenebræ sint.

36. Si ergo corpus tuum totum lucidum fuerit, non habens aliquam partem tenebrarum, erit lucidum totum, et sicut lucerna fulgoris illuminabit te.

34. Votre œil est la lampe de votre corps. Si votre œil est net tout votre corps sera lumineux, mais s'il est mauvais votre corps aussi sera ténébreux.

35. Prenez donc garde que la lumière qui est en vous ne soit ténébreuse.

36. Si donc votre corps est tout entier lumineux sans aucun mélange de ténèbres, tout sera lumineux et vous serez éclairé comme par une lampe brillante.

sont de *κρύπτη* un substantif qui désigne une cave, un lieu souterrain (une « crypte » comme nous disons aussi). La variante *εἰς κρύπτην* du Text. recept. est regardée comme sans valeur, car elle n'est soutenue que par de rares documents. — Sur la seconde expression, comparez Matth. v. 45 et l'explication.

34. — Trois vérités familières, choisies dans le champ de notre expérience quotidienne, pour expliquer plus fortement des notions supérieures. Premier fait bien évident et gracieusement exprimé : nos yeux sont la lampe (*lucerna*) qui éclaire notre corps. Second fait : si nos yeux sont simples (*ἀπλοῦς*), c'est-à-dire sains, tout notre être physique sera lumineux. Troisième fait : si nos yeux sont malades (*nequam* au figuré, comme *simplex*), nous marcherons dans les ténèbres. De même au moral, pour reconnaître le vrai rôle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Voir dans l'Evang. selon S. Matth. p. 436 et s., l'explication détaillée de ce verset et du suivant.

35. — *Vide ergo ne...* Telle est bien la vraie traduction du grec *ὁράτω ὁὖν μή* : celle de Rosenmüller et de plusieurs autres commentateurs, « considera num », est inexacte. — Nous avons ici une application et une déduction des faits d'expérience mentionnés plus haut. Puisque l'œil est pour nous un organe si important, il faut veiller sur lui avec un très grand soin. Mais il est plus urgent encore de prendre garde à notre œil intérieur (*lumen quod in te est*), à notre lumière morale ; que deviendrions-nous en effet si cette lumière, nécessaire pour nous conduire à Jésus, était transformée par nos passions en de sombres ténèbres ?

36. — Reprenant, dans ce verset qui est propre à S. Luc, son raisonnement antérieur (v. 34), Jésus-Christ dépeint sous les plus vives couleurs les précieux avantages que procurent, au propre et surtout au figuré, des yeux sains et limpides. Il semble pourtant au

premier aspect que le second hémistichie se borne à répéter la pensée du premier : *Si... corpus tuum totum lucidum fuerit..., erit lucidum totum*. Aussi des lecteurs superficiels ont-ils crié à la tautologie ; M. Reuss lui-même n'a vu dans ce verset qu'« une assez froide redite » (Histoire évangélique, Paris 1876, p. 454). Mais, sans recourir, comme on l'a fait quelquefois, à des conjectures sans fondement (par exemple, lire *ἔσται φωτεινὸν τὸ ὅλον*, ou *ἔσται φωτεινὸν ὅλον*, ou encore *ὅμα* au lieu de *σῶμα* ; effacer le premier *ὅλον* ; transférer la ponctuation comme il suit : *εἰ οὖν τὸ σῶμά σου ὅλον, φωτεινὸν μὴ ἔχων τι μέρος, σκοτεινόν, ἔσται φωτεινὸν ὅλον*, « quamvis esset corpus tuum totum, nullam habens lucidam partem, tenebrosum, erit lucidum totum »), il est aisé de venger de ce reproche la parole du Sauveur. Pour cela il suffit, suivant l'heureuse suggestion de Meyer, adoptée par la plupart des commentateurs modernes, de faire porter l'idée principale sur *ὅλον* (*totum*) dans la première moitié du verset, sur *φωτεινόν* (*lucidum*) dans la seconde, et d'envisager les mots *non habens aliquam partem tenebrarum* comme un développement du premier « totum », la phrase : *et sicut lucerna fulgoris...* comme un développement du second « lucidum ». On obtient alors ce sens, qui n'est nullement tautologique : Si donc votre corps **TOUT ENTIER** est lumineux, n'ayant pas la plus petite parcelle de ténèbres, alors il sera aussi **LUMINEUX** que s'il était éclairé par une lampe brillante (voyez Bisping, *Erklärung der Evangel. nach Markus u. Lukas*, 2^e éd. p. 324). S. Paul donne une sublime explication de ce passage quand il écrit, II Cor. iii, 48 : « Nos vero omnes, revelata facie gloriam Domini (Jesu) speculantes, in eandem imaginem transformamur a claritate in claritatem, tamquam a Domini Spiritu ». Voilà bien en effet ce que voulait dire le Seigneur Jésus.

37. Pendant qu'il parlait, un Pharisien le pria de manger chez lui. Etant donc entré il se mit à table.

38. Or le pharisien, réfléchissant, commença à se demander pourquoi il ne s'était pas lavé avant le repas.

39. Et le Seigneur lui dit : Vous autres, Phariséens, vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, mais ce qui est au dedans de vous est plein de rapine et d'iniquité.

37. Et cum loqueretur, rogavit illum quidam Pharisæus ut pranderet apud se. Et ingressus recubuit.

38. Pharisæus autem cœpit intra se reputans dicere, quare non baptizatus esset ante prandium.

39. Et ait Dominus ad illum : Nunc vos, Pharisæi, quod deforis est calicis, et catini, mundatis ; quod autem intus est vestrum, plenum est rapina et iniquitate.

Math. 23, 25.

8. Première malédiction contre les Phariséens et les Scribes. xi, 37-54.

L'occasion. §§. 37 et 38.

37. — Par les mots *cum loqueretur*, S. Luc montre avec sa précision accoutumée que ce nouvel épisode suit de très près celui auquel avait donné lieu l'indigne calomnie des Phariséens. — *Rogavit illum quidam Pharisæus...* L'invitation, les faits le prouveront bientôt, était loin de partir d'un cœur bon et loyal. Elle avait sans doute été combinée par les ennemis de Jésus pendant sa vigoureuse apologie, comme un moyen de l'observer de plus près, à huis clos, et de le compromettre par des questions insidieuses. Cfr. xiv, 4. — *Ut pranderet*. La Vulgate a fort bien traduit le verbe grec ἀριστήσῃ, qui ne désigne pas la « cœna » ou repas du soir, mais le « prandium » ou second déjeuner, qu'on prenait vers midi comme nous faisons en France, quelques heures après le « jentaculum », petit déjeuner du matin. Cfr. xiv, 42 et 46 (dans le texte grec), où S. Luc distingue ces deux repas. Voir aussi A. Rich, Dictionn. des antiquités rom. et grecq. au mot Prandium. — *Ingressus recubuit* (ἀνέπεσεν, « accubuit ad mensam », à la façon de l'Orient). Ces deux verbes, juxtaposés à dessein par l'évangéliste, signifient qu'à peine entré Jésus se mit à table sans s'inquiéter d'autre chose.

38. — *Pharisæus... cœpit intra se reputans dicere quare...* Le grec porte, avec une légère variante : Ὁ δὲ Φαρισαῖος ; ἰδὼν ἔθαυμασεν ὅτι..., « Pharisæus autem quum vidisset admiratus est quod... » La leçon de la Vulgate n'est appuyée que par le Cod. D. L'amphytrion ne semble pas avoir manifesté au dehors l'étonnement que lui causait l'omission de Jésus. « Apud seipsum Pharisæus cogitavit, vocem non sonuit. Ille tamen audivit, qui interiora cernebat ». S. August. de Verbis Dom. Serm. xxx. — *Non* (le grec ajoute un ἄνωγον emphatique : avant toutes choses) *baptizatus est*. Selon toute vraisemblance le verbe

βαπτίζω ne désigne pas ici un bain complet, mais une simple immersion des mains et de l'avant-bras. Sur cette cérémonie et sur l'importance qu'y attachait l'école pharisaïque, voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 304, et l'Evang. selon S. Marc, p. 406-408. Le scandale du Pharisien dut être d'autant plus grand que Jésus revenait d'auprès d'une foule considérable, et qu'il s'était mis en contact avec un impur possédé.

39. — *Et ait Dominus*. Expression solennelle : c'est comme Seigneur que Jésus va parler. On a remarqué depuis longtemps que son discours présente une ressemblance frappante avec celui qui est relaté au xxxiii chap. de S. Matthieu. Mais chacun des narrateurs fixe si nettement les dates en ce double passage, et ces dates, de même que les localités, diffèrent tellement, qu'il est impossible de ne pas admettre une répétition des mêmes vérités devant divers auditoires. Telle était déjà l'opinion de S. Augustin : « Hæc omnia Matthæus narrat esse dicta, postquam Dominus in Jerusalem venerat ; Lucas autem hic narrat, cum adhuc Dominus iter ageret in Jerusalem. Unde mihi similes videntur esse sermones ; quorum ille alterum, iste alterum narravit ». De cons. Evang. l. ii, c. 75. D'ailleurs, dans le troisième Evangile, les idées sont moins développées, et puis, ce ne sont pas seulement les Phariséens, mais aussi les Scribes, qui reçoivent les malédictions de Jésus. Cfr. v, 45 et ss. Cette autre différence prouve encore que les deux discours ne sont pas complètement parallèles. Le Sauveur aura donc flagellé une première fois les vices de ses ennemis devant un auditoire plus restreint, avant de fulminer contre eux, à Jérusalem même, sous les portiques du temple et en présence d'une foule immense, son grand réquisitoire. Cfr. xx, 45-47. — *Nunc, vos Pharisæi*. Jésus ne s'adresse pas exclusivement à celui qui l'avait invité, mais aux convives en général, car ils appartenaient tous sans doute à la secte. On a osé trouver mau-

40. Stulti, nonne qui fecit quod deforis est, etiam id, quod deintus est, fecit?

41. Verumtamen quod superest,

40. Insensé, celui qui a fait le dehors n'a-t-il pas fait aussi le dedans?

41. Cependant de ce qui vous reste

vais que Notre-Seigneur ait lancé des reproches si énergiques contre un homme dont il avait accepté l'hospitalité, et cela dans sa propre maison, à sa propre table. Mais Jésus avait des motifs suffisants pour s'écarter en cette occasion des lois ordinaires du « decorum » humain. Toujours aimable et condescendant à l'égard des pécheurs même les plus dégradés, il s'est toujours montré sévère, inexorable, à l'égard des hypocrites qui gâtaient son peuple : ce roi de vérité ne peut supporter le mensonge, et il a bien le droit de le démasquer partout, même chez un amphytrion déloyal (voyez le §. 37 et l'explication). Aussi Elbrard répondait-il de la manière la plus heureuse à cette objection de Strauss : « Je puis certifier à Strauss que, si Notre-Seigneur s'asseyait de nos jours à sa table, il serait tout aussi peu civil » (cité par Stier, Reden des Herrn, h. l.). Cfr. S. August., de Verb. Dom. Serm. xxxviii. — L'adverbe *vñv*, qui ouvre d'une façon assez étrange la vigoureuse plaidoirie de Jésus, a été diversement expliqué. Suivant Meyer, il serait placé là pour opposer les vices actuels des Pharisiens à un meilleur « quondam ». D'autres le traduisent par « voici », comme s'il était synonyme de l'hébreu הנה. Peut-être est-il plus simple d'en faire un synonyme de *καὶ vñv*, c'est-à-dire une particule de transition analogue au « jam » des Latins. Cfr. Bretschneider, Lex. inan. s. v. Jésus relèverait ainsi ses premières paroles à l'incident qui vient d'être raconté. — « Vos » est plein d'emphase. — *Quod deforis est* (τὸ ἔξωθεν) *calicis*... « Dominus capat tempus, et ex his quæ erant præ manibus contexit documentum. Hora namque men-æ et pabuli sumit pro exemplo calicem et catinum ». S. Cyrille, Cat. græc. Patr. Aussi, rien de plus naturel que ce début et, par là-même, rien de plus frappant. — *Quod autem intus est vestrum* (τὸ ἑσώθεν ὑμῶν) : votre âme, la partie la plus intime de vous-mêmes. Quelle opposition hardie ! La vaisselle et les âmes. Mais Jésus ne faisait que décrire ce qu'il contemplait. Autant les plats et les coupes qu'il avait devant lui sur la table, lavés, frottés dix fois le jour, étincelaient et brillaient, autant les cœurs des hommes qui l'entouraient étaient souillés, car la rapine (un vice désigné en particulier) et l'iniquité (le *ce* en général) les remplissaient de manière à les faire déborder (*ῥέειν*). — Quelques interprètes (Kuinoel, Bleek, etc.), rattachant d'une le part pronom ὑμῶν aux substantifs ἀπαρχῆς

et πονηρίας, d'autre part τὸ ἑσώθεν à πονηρίῳ et πῖνακος, obtiennent cet autre sens : L'intérieur de la coupe et du plat regorge de votre rapine et de votre iniquité ; c'est-à-dire : Vos repas sont le produit de l'injustice. Cfr. Math. xxiii, 25, dans le texte grec. Mais c'est là évidemment une construction forcée.

40. — *Stulti*. Epithète parfaitement choisie, car Jésus va démontrer par un raisonnement rapide, mais lumineux, combien la conduite des Pharisiens était déraisonnable au point de vue moral et religieux. — *Nonne qui fecit...* C'est bien à tort que plusieurs commentateurs (Elsner, Kypke, Kuinoel, etc.) suppriment l'interrogation, et donnent à δ ποιῆσας le sens de « qui purificavit », de manière à pouvoir traduire : Celui qui a purifié le dehors n'est pas pur au dedans pour cela. Rien ne justifie ce double écart. Ὁ ποιῶν (par antonomase), c'est Dieu, créateur de toutes choses (Cfr. Gen. 1, 1, où le verbe עשה, « facere », est également pris dans l'acception de « creare ») ; τὸ ἔξωθεν, *quod deforis est*, représente ici le corps humain, et τὸ ἑσώθεν, *id quod deintus est*, l'âme humaine. La pensée de Jésus revient donc à ces mots du Vén. Bède : « Qui utramque hominis naturam fecit, utramque mundari desiderat. » Ne serait-il pas absurde de veiller à la pureté matérielle du corps, et de négliger la sainteté de l'âme ? de croire qu'un corps bien lavé peut rendre agréable à Dieu un cœur souillé par le péché ?

41. — Pendant longtemps nous avons aimé à voir dans ce verset, avec de nombreux exégètes contemporains, un trait de mordante ironie. Il nous semblait peu naturel, peu conforme à l'esprit général du discours, de supposer que Notre-Seigneur eût glissé une exhortation isolée au milieu de si vifs reproches. *Vobis* nous paraissait donc signifier : « e vestro perverso iudicio », et toute la phrase équivaloir à cette traduction libre de Kuinoel : « Attamen date mōdo stipem pauperibus, tunc ex vestra opinione parum solliciti esse potestis de victu injuste comparato, tunc vobis omnia pura sunt. » Mais, tout bien considéré, nous préférons revenir au sentiment des anciens, qui, prenant les paroles de Jésus dans leurs sens obvie, en écartent toute allusion ironique. S'interrompant donc au milieu de ses terribles reproches, le Sauveur indique aux Pharisiens, à la place de leurs vaines ablutions qui étaient incapables de les purifier, un

faites l'aumône et tout sera pur pour vous.

42. Mais malheur à vous, Pharisiens, car vous payez la dime de la menthe, de la rue et de toutes les herbes, et vous négligez la justice et l'amour de Dieu; il fallait faire ces choses et ne pas omettre les autres.

43. Væ vobis Phariseis, quia di-

date eleemosynam : et ecce omnia munda sunt vobis.

42. Sed vae vobis Phariseis, quia decimatis mentham, et rutam, et omne olus, et præteritis iudicium et caritatem Dei : hæc autem oportuit facere, et illa non omittere.

43. Malheur à vous, Pharisiens

moyen sérieux d'effacer leurs péchés. Faites l'aumône, leur dit-il, et vous serez purs devant Dieu! L'Écriture Sainte abonde en textes analogues, qui mettent en relief le caractère propitiatoire de l'aumône. Qu'il suffise de citer Dan. iv, 24; Tob. iv, 11, 12; I Petr. iv, 8. Et les Rabbins disaient d'une manière analogue : « Eleemosyna æquipollet omnibus virtutibus. » Bava bathra, f. 9, 1. Non sans doute que l'aumône puisse, à elle seule, expier toute espèce de crimes. Du moins, et telle était surtout la pensée de Jésus, elle est beaucoup plus propre à purifier l'âme que toutes les eaux de la mer et des rivières, appliquées en lotions extérieures (D. Calmet. Cfr. Maldonat). — *Veruntamen*; et pourtant, cependant. — *Quod superest*, qui dépend de *dote* comme complément direct, ne peut guère signifier autre chose que « le superflu » : Donnez en aumône votre superflu. Mais telle n'est certainement pas la traduction exacte du grec τὰ ἐνόντα. Toutefois, on discute sur le véritable sens de ce participe. D'après Théophylacte, ἐνόντα serait synonyme de ἐπαρχοντα, les biens, la fortune. D'autres sous-entendent en avant la préposition κατὰ, ce qui donne à notre locution le sens de « præ viribus ». Il est plus conforme à l'étymologie et à l'usage de traduire τὰ ἐνόντα par « quæ insunt » ce qui est dedans, c'est-à-dire le contenu de votre coupe et de votre plat, par conséquent : votre breuvage et votre nourriture. — *Et*, et alors, si vous agissez ainsi — *Ecce* indique d'une manière pittoresque la promptitude avec laquelle le résultat (*omnia munda sunt vobis*, sera produit.

42. — Cfr. Matth. xxiii, 23 et le commentaire. Jusqu'ici, vv. 39-41, Notre-Seigneur Jésus-Christ a reproché aux Pharisiens leur affreuse hypocrisie, qui les portait à croire qu'un peu d'eau passée sur leurs mains suffisait pour laver leurs souillures morales. Dans trois malédictions qu'il prononce maintenant contre eux, vv. 42-44, il décrit de plus en plus leur esprit faux et antireligieux. — Première malédictio : Malheur aux Pharisiens qui pratiquent scrupuleusement de petits détails extralégaux, mais qui négligent

l'essentiel de la loi divine. — *Sed* rattache la pensée précédente à celle-ci. Mais je vois bien qu'il est inutile de vous faire de telles recommandations; aussi, malheur à vous. — *Phariseis* est au datif par suite de l'attraction. Cfr. vv. 43, 46, 52. — *Decimatis mentham et rutam...* : plus correctement, « decimas solvitis menthæ... » Les Pharisiens, appliquant le précepte de la dime (Lev. xxviii, 30 et ss.) de la façon la plus rigide, avaient compris dans ses limites toutes les plantes potagères en général (*omne olus*), et même quelques herbes médicinales telles que la menthe et la rue. Cette dernière (ῥήγανον, la « Ruta graveolens » de Linné, qui n'est pas mentionnée ailleurs dans la Bible, a une tige de 6 à 9 décimètres, sous-ligneuse à la base et très ramifiée au sommet, des feuilles glauques d'une odeur forte et repoussante, des fleurs d'un beau jaune en corymbe. Elle était tenue en grande estime par les anciens, qui l'employaient comme assaisonnement et comme vermifuge. Cfr. Plin. H. N., xix, 8; Columelle, de Re Rust., xii, 7, 5; Dioscorides, iii, 45; Fréd. Hamilton, La Botanique de la Bible, Nice 1874, p. 102 et s. Le Talmud (Schebiith, ix, 4) la cite pourtant parmi les plantes non astreintes à la dime; mais le formalisme pharisaïque jugeait autrement sur ce point. — *Et præteritis* (belle expression, analogue à l'hébreu עבר, qui signifie souvent : passer près d'une chose sans y faire attention) *iudicium* (ῥήγξιον, la vertu de justice) *et caritatem Dei*. Quel contraste! et, dans ce contraste, quelle grave accusation contre les Pharisiens! Renversant l'ordre naturel, ils accomplissent les plus petites choses avec un soin méticuleux, mais ils omettent les plus essentielles sans pudeur et sans remords; ils multiplient les pratiques de surérogation, mais ils négligent les premiers devoirs de la religion!

43. — Seconde malédictio : Malheur aux Pharisiens superbes qui ambitionnent et recherchent partout les honneurs! Comp. xx, 46, où nous verrons Jésus renouveler ce blâme. — *Primas cathedras in synagogis*. Ils portaient donc l'orgueil jusqu'au sanctuaire. « Extant in Hebræorum libris (voyez en par-

ligitis primas cathedras in synagogis, et salutationes in foro.

Matth. 23, 6; Marc. 12, 39; Infr. 20, 46.

44. Væ vobis, quia estis ut monumenta, quæ non apparent, et homines ambulantes supra, nesciunt.

45. Respondens autem quidam

parce que vous aimez les premiers sièges dans les synagogues et les salutations sur la place publique.

44. Malheur à vous, parceque vous êtes comme les sépulcres qui ne paraissent pas et sur lesquels les hommes marchent sans le savoir.

45. Mais un docteur de la loi,

ticulier Hiltch. Tophillah, xi, 4) decreta de hac re, quo legisperiti, quo Pharisei sedere debeant. Atque inde natum proverbium, ut plebs rudis, quam populum terræ vocabant, diceretur scabellum pedum Phariseorum ». Grotius. Aujourd'hui même, en certaines contrées juives, on paie pour occuper dans les synagogues les places réputées les plus honorables. Cfr. Abbott, h. l. — *Salutationes in foro*. Cfr. Matth. xxiii, 7 et l'explication. En Orient, plus encore qu'en Occident, l'on a toujours été à cheval sur l'étiquette sous ce rapport. D'après le Talmud, ne pas donner à un Rabbīn le titre qui lui est dû, c'est irriter la majesté divine. R. Jochanan ben Zaccari est regardé comme un modèle d'humilité parce que, même sur la place publique, il saluait le premier les gens (Berachoth, f. 27, 4. Voyez Schegg, t. II, p. 208).

44. — Troisième malédiction : Malheur aux Pharisiens qui, malgré leurs belles apparences de piété, portent au fond de leur cœur la corruption du tombeau. — *Væ vobis*. La Recepta ajoute : γραμματεῖς καὶ Φαρισαῖοι ὑποκριταί. De nombreux manuscrits ont simplement : οὐαὶ ὑμῖν, Φαρισαῖοι. Mais la vraie leçon paraît être celle de la Vulgate, que favorisent les manuscrits Sinait., B, C, L, les versions copte et arménienne, etc. — *Estis ut monumenta quæ non apparent...* Les lois juives expliquent cette comparaison si humiliante pour les Pharisiens. D'après Num. xix, 46, le contact d'un tombeau rendait légalement impur pour huit jours, de même que celui d'un cadavre, et c'est pour cela qu'on devait rendre les sépulcres aussi apparents que possible, afin que les passants pussent les éviter. Comp. D. Calmet, h. l. Les Pharisiens étaient donc, par suite de leurs vices secrets, des tombeaux dissimulés sous le gazon. Cfr. E. Renan. Mission de Phénicie, p. 809. Saints en apparence, ils n'étaient en réalité que des hommes corrompus. Dans S. Matthieu, xxiii, 27 et 28, le point de comparaison n'est pas tout à fait le même, quoique l'idée générale soit identique. — De ces accusations du Sauveur, il ne sera pas sans intérêt de rapprocher une description vivante du Talmud (Sota, f. 22, 2) relative au Pharisaïsme. Nous en empruntons la

traduction à M. J. Cohen, Les Pharisiens, Paris 1877, t. II, p. 30. « Il y a sept sortes de Pharisiens : 1^o les forts d'épaules ; ils écrivent leurs actions sur leur dos pour se faire honorer des hommes ; 2^o les broncheurs, qui vont par les rues traînant, pour se faire remarquer, les pieds contre terre et les heurtant sur les cailloux ; 3^o les cognétètes, qui ferment les yeux pour ne pas voir les femmes, et se cognent le front contre les murs ; 4^o les humbles renforcés, qui marchent pliés en deux ; 5^o les Pirisiens de calcul, qui n'observent la loi que pour les récompenses qu'elle promet ; 6^o les Pharisiens de la peur, qui ne font le bien que dans la crainte du châtiement ; 7^o les Pharisiens du devoir ou les Pharisiens d'amour : ceux-ci seuls sont les bons ; parmi les autres, il n'en est pas un seul qui soit digne d'estime. » Ce triste et véridique portrait n'empêche pas M. Cohen d'excuser le plus qu'il peut ses coreligionnaires, de transformer en une exception ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ signale comme la règle, de prétendre même qu'à part « quelques incidents orageux et quelques paroles irritées, » Jésus n'eut pas avec les Pharisiens des rapports si hostiles qu'on le suppose, bien plus, qu'il leur emprunta des points assez nombreux de sa doctrine ! (Voir les chap. I et II du tome II). Il existe aujourd'hui encore à Jérusalem une secte pharisaïque formée d'environ 900 membres et vivant séparée des autres communautés juives. Dans son curieux ouvrage Nach Jerusalem, Leipzig 1878, t. II, p. 48, le Dr israélite L. A. Frankl caractérise comme il suit ces dignes fils des ennemis de Jésus : « Fanatiques, bigots (sic), intolérants, querelleurs, et au fond irréligieux ; pour eux l'accomplissement extérieur des lois cérémoniales est tout, la morale théorique peu de chose, la morale pratique n'est rien. » Aussi, la pire injure qu'un Juif de la secte des Chassidim (les pieux) puisse proférer dans un accès de colère consiste à dire : « Tu es un Porischl » c'est-à-dire un Pharisien. Ibid. p. 55.

3^o Malheur aux Docteurs de la loi. ʔʔ. 45-52.

45. — *Respondens... quidam ex legisperitis.* Ce scribe espérait sans doute détourner par

prenant la parole, lui dit : Maître, en disant cela vous nous faites injure à nous aussi.

46. Et il lui dit : Et à vous aussi, docteurs de la loi, malheur ! parce que vous chargez les hommes de fardeaux qu'ils ne peuvent porter, et que vous ne touchez pas même du doigt ces fardeaux.

47. Malheur à vous qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, et ce sont vos pères qui les ont tués.

48. Assurément vous témoignez que vous consentez aux œuvres de vos pères, car eux les ont tués, et vous vous leur bâtissez des sépulcres,

49. C'est pourquoi la sagesse de

ex legisperitis, ait illi : Magister, hæc dicens etiam contumeliam nobis facis.

46. At ille ait : Et vobis legisperitis vœ; quia oneratis homines oneribus, quæ portare non possunt, et ipsi uno digito vestro non tangitis sarcinas.

Matth. 23. 4.

47. Vœ vobis, qui ædificatis monumenta prophetarum : patres autem vestri occiderunt illos.

48. Profecto testificamini quod consentitis operibus patrum vestrorum : quoniam ipsi quidem eos occiderunt, vos autem ædificatis eorum sepulcra.

49. Propterea et sapientia Dei

son interpellation l'orage qui éclatait depuis quelques instants sur la tête des Pharisiens. Il le détourna en effet, mais pour l'amener sur lui-même et tous ses pareils. — *Magister, διδάσκαλε*. L'interruption est polie dans la forme. Le Docteur décerne à Jésus sans hésitation le titre de Rabbi. D'ailleurs tous les partis rendaient spontanément cet hommage à sa profonde sagesse. Cfr. vii, 40; x, 25; xii, 43; xix, 39; xx, 21, 28, 39, etc. — *Etiam contumeliam nobis facis*; καὶ ἡμᾶς βεβήκει, dit le texte grec avec plus d'énergie. « *Etiam nobis* » est emphatique : Nous, les docteurs officiels; ne remarquez-vous pas que nous sommes également atteints par vos censures ? En effet, observe justement Luc de Brugs, « Pharisei non erant nisi rigidi observatores doctrinæ Scribarum. Phariseus, ut Phariseus, nihil docebat. »

46 — *Et vobis legisperitis vœ*. Ce Scribe avait parfaitement dit. Oui, mes reproches retombent aussi sur les Légistes, répond Notre Seigneur sans se laisser intimider, et, s'adressant à eux désormais jusqu'à la fin de son discours, vv. 46-52, il leur jette à la face une triple malédiction motivée, comme il avait fait pour les Pharisiens. Sur le premier « *Vœ* » que contient ce verset, voyez Matth. xxiii, 4 et le commentaire. — *Oneratis homines*... Chargés d'interpréter la Loi, mais ajoutant à ses prescriptions, déjà nombreuses et souvent pénibles, d'autres prescriptions plus nombreuses et plus pénibles encore, ils chargeaient vraiment les hommes de fardeaux insupportables (δυσβάστατα du texte primitif n'est employé qu'en ce passage du Nouveau Testament). Mais, ce qu'il y avait de pire, c'est qu'ils se gardaient bien d'y toucher

eux-mêmes *uno digito*. Jésus n'avait-il pas raison de stigmatiser à tout jamais une telle conduite ?

47 et 48. — *Vœ vobis qui*... Seconde malédiction, la plus longue des trois, vv. 47-51. Votre situation, dit Jésus aux Scribes, n'est pas moins fautive à l'égard des prophètes qu'à l'égard de la Loi. Vous maltraitez la Thorah par des gloses exagérées; vous maltraitez de même les prophètes par un culte d'apparat, qui n'a rien de vrai, d'intérieur. Jésus exprime cette idée d'une façon hardie, paradoxale en apparence, mais d'autant plus vigoureuse. Il signale d'abord un premier fait (*ædificatis monumenta prophetarum*), qui se passait alors au su et vu de tout le monde israélite. Il en signale ensuite un second (*patres vestri occiderunt illos*), dont la vérité est certifiée par maint endroit de l'histoire juive. Alors, les rapprochant l'un de l'autre et tirant une conclusion inattendue (*profecto, ἀρα*), il affecte de voir dans l'œuvre des fils la continuation et l'approbation ouverte (*testificamini quod consentitis*) de celle des pères. Ceux-ci ont fait mourir les prophètes, ceux-là les ensevelissent : n'est-ce pas un seul et même acte ? Voyez les détails de l'explication dans l'Évang. selon S. Matth., p. 448 et s. — Le beau verbe συνευδοκῆτε (« consentitis ») ne se rencontre pas ailleurs dans les Évangiles. — Les mots *eorum sepulcra* sont regardés comme authentiques, bien qu'ils aient été omis par les manuscrits B, D, L, Sinait., la version copte, etc.

49. — Jésus va montrer maintenant, vv. 49-54, qu'une telle manière d'agir (*propterea*) attirera infailliblement la colère et les vengeances du ciel sur toute la nation. — *Sa-*

dixit : Mittam ad illos prophetas, et apostolos, et ex illis occident, et persequentur.

50. Ut inquiratur sanguis omnium prophetarum, qui effusus est a constitutione mundi a generatione ista;

51. A sanguine Abel, usque ad sanguinem Zachariæ, qui periit inter altare et ædem. Ita dico vobis, requiretur ab hac generatione.

pientia Dei dixit. Ces mots, si simples en apparence, ont suscité un assez grand nombre d'opinions diverses parmi les exégètes. Le P. Curci et d'autres croient, mais sans le moindre fondement, qu'ils ne furent point prononcés par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que S. Luc lui-même les a insérés dans le discours. Plusieurs auteurs contemporains les regardent comme une formule de citation biblique. « sapientia Dei » équivalant suivant eux à « Scriptura sacra »; toutefois, ils ne peuvent tomber d'accord touchant le passage cité, et cela se comprend, puisque les paroles suivantes du Sauveur, *mittam ad vos...*, n'existent nulle part d'une manière identique dans les écrits de l'ancienne Alliance. M. Godet renvoie le lecteur à Prov. i, 20-31 : « La sagesse crie dans les rues, et fait entendre sa voix sur les places publiques... Voici, je ferai venir sur vous mon esprit et je vous ferai connaître mes paroles... Mais vous avez fait échouer mon conseil et résisté à mes réprimandes. C'est pourquoi, quand votre calamité surviendra, je me rirai de votre malheur... (et je dirai) : Qu'ils mangent du fruit de leurs œuvres ! Il a soin de rappeler en outre que S. Clément Romain, S. Irénée, Méliorion, donnent au livre des Proverbes le nom de σοφία. Olshausen, Stier, Alford aiment mieux voir ici une réminiscence de Il Par. xiv, 18-22 » : Et dereliquerunt templum Domini Dei tui... et facta est ira contra Judam et Jerusalem propter hoc peccatum. Mittebatque eis prophetas ut reverterentur ad Dominum, quos protestantes, illi audire, nolabant... etc. » Ewald et Bleek peu satisfaits, et à bon droit, de ces rapprochements, supposent que la citation faite par Jésus provenait d'un livre réellement intitulé « Sapientia Dei », mais perdu depuis. N'est-il pas beaucoup plus naturel, sans recourir à tant d'hypothèses mal appuyées, de dire que, par « sapientia Dei », Jésus n'a pas désigné autre chose que les décrets divins, lesquels sont censés prendre la parole (« dixit ») quand

Dieu a dit : Je leur enverrai des prophètes et des apôtres, et ils tueront les uns et ils persécuteront les autres;

50. De sorte qu'on redemande à cette génération le sang de tous les prophètes qui a été versé depuis la formation du monde;

51. Depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie qui périt entre l'autel et le temple. Oui, je vous le dis, il sera redemandé à cette génération.

ils sont mis à exécution ? Plus tard, sous les galeries du temple, le Sauveur se mettra lui-même directement en cause : « Ideo ecce ego mitto ad vos prophetas... » (Matth. xxiii, 34); preuve qu'il est la sagesse éternelle du Père. — *Prophetas et apostolos*, c'est-à-dire tous les prédicateurs de l'Evangile. Cfr. Eph. ii, 20; iii, 5, où le nom de prophète, uni à celui d'apôtre, est pareillement appliqué aux dignitaires de l'Eglise du Christ. — *Persequentur*. Dans le texte grec, le verbe composé ἐξδιώκουσιν signifie littéralement « expellent », ils vous exileront du pays.

50 et 51. — *Ut inquiratur*. Nouvelle expression très forte dans le texte primitif, ἐκζητηθή, « ut studiosè exquiratur ». C'est là une hébraïsme bien connu (בקש ou דרש דם) Cfr. Gen. ix, 5; Il Reg. iv, 41; Ezech. iii, 48) pour signifier : « ut vindicta sumatur ». — *Qui effusus est a constitutione mundi (ἀπὸ καταβολῆς κόσμου, belle expression) a generatione ista*. C'est en vertu de la solidarité qui règne entre les crimes et les criminels de tous les temps, que Jésus put rendre la génération juive contemporaine responsable de tous les homicides injustes commis depuis les premiers jours du monde. Voyez l'Evangile selon S. Matthieu, p. 450. — *A sanguine Abel justi* (ces mots déterminent le sens précis de « a constitutione mundi ») *usque ad sanguinem Zachariæ*. Zacharie ne différait pas, comme nous l'avons admis dans notre explication de S. Matthieu, p. 450 et s., du prophète mentionné au second livre des Paralipomènes, xxiv, 20-22, et ce livre occupant la dernière place dans la Bible hébraïque, Notre-Seigneur Jésus-Christ signalait de la sorte le sang répandu en premier et en dernier lieu d'une manière criminelle d'après le canon sacré des Juifs. En outre, chacun de ces deux meurtres était rendu plus atroce par des circonstances particulières : celui d'Abel était un fratricide, à celui de Zacharie s'ajoutait la malice du sacrilège. — *Ædem, τοῦ οἴκου*, la maison par excellence, ou le tem-

52. Malheur à vous, docteurs de la loi, parce que vous avez pris la clef de la science et n'y êtes point entrés et avez empêché ceux qui entraient.

53. Commeilleur disait ces choses, les Pharisiens et les docteurs de la loi commencèrent à le presser fortement pour lui fermer la bouche sur une foule de questions,

54. Lui tendant des pièges et cherchant à tirer de sa bouche de quoi l'accuser.

52. Væ vobis legisperitis, quia tulistis clavem scientiæ; ipsi non introistis, et eos, qui introbant, prohibuistis.

53. Cum autem hæc ad illos diceret, coeperunt Pharisei et legisperiti graviter insistere, et os ejus opprimere de multis,

54. Insidiantes ei, et quærentes aliquid capere de ore ejus, ut accusarent eum.

Genes. 4, 8; Par. 24, 22.

ple, comme nous lisons expressément dans S. Matthieu. Cette signification du mot maison est familière aux Hébreux et aux Arabes. — *Ita, dico vobis, requiratur...* Répétition brève et solennelle de la menace qui vient d'être développée. Oui, j'en donne ma parole, cette génération sera châtiée! Plus d'un auditeur, témoin peut-être des effroyables massacres qui firent couler des flots de sang juif dans toute la Palestine, dû se souvenir alors de Jésus et de sa prophétie terrible.

52. — *Væ vobis...* Troisième malédiction à l'adresse des Scribes. Voyez Matth. xxiii, 43. — *Tulistis clavem scientiæ.* « Elegans locutio, dit justement Elsner, quæ notatur veræ religionis docendæ interpretandæque minus, quæ si recte defungaris, mens auditorum ut clave aperitur ». Les Docteurs de la loi avaient donc entre les mains, en vertu même des fonctions qu'ils exerçaient, la clef de la science religieuse, par conséquent du salut et du ciel. Et voici qu'au lieu d'ouvrir, ils tenaient la porte fermée! — *Ipsi non introistis* : c'était leur affaire; mais, crime impardonnable, *eos, qui introbant* (τοὺς εἰσπορευόμενους, « ingredientes ») *prohibuistis*. A plus d'un prêtre le Souverain Juge adressera un jour le même reproche. — Rien ne prouve qu'il faille prendre en mauvaise part le verbe ἤρατα (« vobis vindicastis... doctrinam divinæ cognitionis vobis usurpatis », S. Ambroise et divers interprètes à sa suite), car le pouvoir des Scribes était très légitime. Cfr. Matth. xxiii, 2 et 3. Il ferait plutôt allusion, comme l'ont pensé quelques commentateurs, à une antique cérémonie par laquelle les Juifs « clavem iis tradere solebant, quos docendi officio publice volebant defungi ». Mais nous préférons ne voir dans ce verset qu'une simple métaphore.

4^e Le résultat immédiat du discours. γγ. 53 et 54.

53 et 54. — Ce résultat fut un redoublement de haine de la part des Pharisiens et des Scribes. S. Luc décrit à merveille, en un tableau plein de vie, les efforts qu'ils tentèrent sur-le-champ pour arracher à Jésus quelque parole imprudente, qui leur permettrait de le citer devant les tribunaux juifs ou romains et d'accélérer sa perte. — *Cum hæc ad illos diceret*. D'après une variante favorisée par les manuscrits Sinait., B, C, L, etc., les versions copt., et syr., et probablement authentique, il faudrait lire : *κακῶθεν ἐξελλόμενος αὐτοῦ*, « quum exiret inde ». La Recepta est d'accord avec la Vulgate (λέγοντος δὲ αὐτοῦ ταῦτα πρὸς αὐτούς). — *Pharisei et legisperiti*. La leçon probable du texte grec paraît être : *οἱ γραμματεῖς καὶ οἱ γραμματεῖς*. — Tous les mots qui suivent sont d'une grande énergie, surtout dans le texte grec. *Graviter insistere*, δεινῶς ἐνέχειν, désigne une pression vive et hostile. *Os ejus opprimere...* indique quelle fut la nature particulière de cette pression : elle consista en toute sorte de questions insidieuses posées coup sur coup à Notre-Seigneur, de manière à l'obliger à parler sans préparation et à répondre de travers, s'il était possible. Tel est du moins le sens de la locution grecque ἀποστοματίζειν αὐτόν, qu'on ne trouve pas ailleurs dans le Nouveau Testament (la Vulgate a lu avec quelques manuscrits : ἐπιστοματίζειν). Comparez Suidas : ἀποστοματίζειν φασι τὸν διδάσκαλον ὅταν κλείει τὸν πῦλιν λέγειν ἄλλα ἀπὸ στοματος. *Insidiantes* est une bonne traduction de ἐνεδρεύοντες; mais *capere* ne rend pas toute la force de θηρεύσαι, qui signifie littéralement « venari ».

CHAPITRE XII

Jésus donne divers avertissements à ses disciples (vv. 4-12). — Etrange interruption qui occasionne la parabole du riche insensé (vv. 13-24). — Nouvelle série d'avertissements aux disciples (vv. 22-53). — Grave leçon pour tout le peuple (vv. 54-59).

1. Multis autem turbis circumstantibus, ita ut se invicem conculerent, cœpit dicere ad discipulos suos : Attendite a fermento Pharisæorum, quod est hypocrisis.

Matth. 16, 6; Marc. 8, 15.

1. Or une grande foule étant rassemblée autour de lui, de sorte qu'ils marchaient les uns sur les autres, il commença à dire à ses disciples : Gardez-vous du levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie.

9. Divers enseignements adressés par Jésus aux disciples et au peuple XII, 4-59.

Il est aisé de dire, avec Rosenmüller et d'autres exégètes protestants, à propos de ce chapitre : « Multa diversi temporis dicta in unum congescit Lucas, quorum coherentiam texere nihil necesse est. Sunt enim velut aphorismi » (Scholia in Luc., h. l.). Qu'importe que les éléments dont il se compose apparaissent pour la plupart en d'autres parties de l'histoire évangélique ? Nous avons admis à la suite des meilleurs interprètes que Notre-Seigneur a dû répéter en différentes circonstances plusieurs de ses principaux enseignements, et l'étude approfondie des textes sacrés nous confirme de plus en plus dans cette opinion. Il nous répugnera toujours de croire que les évangélistes ont fait des compilations arbitraires des paroles de Jésus, que telle partie de leur récit, donnée par eux comme un discours suivi, n'est en réalité qu'une simple chrestomathie (le mot a été prononcé !). Au reste, pour ce qui est de ce passage, S. Luc démontre par deux notes historiques (vv. 4, 13) et deux formules de transition (vv. 22, 54) qu'il ne l'a nullement arrangé à sa guise, mais qu'il a raconté les faits et les discours d'après leur réalité objective. De plus, si un certain nombre des pensées se retrouvent ailleurs, elles sont diversement combinées, elles subissent des variations pour le fond et pour la forme : et cela suffit pour prouver la non-identité. — Les formules d'introduction et de transition mentionnées plus haut divisent ce chapitre en quatre parties : vv. 4-12, première série d'avertissements aux disciples ; vv. 13-24, la parabole du riche insensé ; vv. 22-53, seconde série d'avertissements aux disciples ; vv. 54-59, une grave leçon pour le peuple.

1^{re} Première série d'avertissements aux disciples. XI, 1-12.

CHAP. XII. — 1. — Le chapitre commence dans le texte grec par la locution ἐν οἷς, « interea », qui établit une connexion étroite entre la scène qui précède et tout ce discours. Tandis que Jésus était à table avec les Pharisiens et les accablait de si justes reproches, un concours énorme de peuple s'était donc fait non loin de là, et le Sauveur, dès qu'il sortit (xi, 53), fut entouré par cette foule avide de le voir et de l'entendre. La petite description de S. Luc est vraiment dramatique ; mais il faut se reporter au texte primitif pour en saisir toute la force. Au lieu de *multis turbis*, nous y lisons τῶν μυριάδων τοῦ ὄχλου, les myriades de la foule, et, au lieu de *circumstantibus*, ἐπισυναχθεῖσιν, verbe doublement composé, qui indique une affluence grossissant de minute en minute. La leçon de la Vulgate est pourtant favorisée par le Cod. D : πολλῶν δὲ ὄχλων συνπεριεχόντων κύκλῳ. — *Ita ut se invicem conculerent* : détail pittoresque, analogue à plusieurs traits de S. Marc. I, 33 ; II, 2 ; III, 9 ; VI, 31. — *Cœpit dicere ad discipulos*. Ces mots déterminent la portion spéciale de son immense auditoire à laquelle Jésus adressa d'une manière directe ses premiers avertissements : il avait surtout en vue les disciples, rangés autour de lui comme une garde d'honneur. Toutefois ses paroles devaient également profiter à la foule ; c'est pourquoi il les prononçait devant toute l'assistance. Elles se ramènent à trois graves leçons : Fuyez l'hypocrisie pharisaïque, ne craignez pas les persécutions humaines, soyez fermes dans la foi ! La première est contenue dans les vv. 4-3. — Le texte grec fait précéder *attendite* de l'adverbe πρῶτον, avant toutes choses, et il le fait suivre du pronom ἑαυτοῖς,

2. Car rien de couvert qui ne soit dévoilé, et rien de caché qui ne soit su.

3. Car ce que vous avez dit dans les ténèbres se dira dans la lumière, et ce que vous avez dit à l'oreille dans les chambres sera prêché sur les toits.

4. Or je vous dis, à vous mes amis : Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et après cela n'ont rien de plus à faire.

5. Mais je vous montrerai qui

2. Nihil autem opertum est, quod non reveletur : neque absconditum, quod non sciatur.

Matth. 10, 26; Marc. 4, 22.

3. Quoniam quæ in tenebris dixistis, in lumine dicentur : et quod in aurem locuti estis in cubiculis, prædicabitur in tectis.

4. Dico autem vobis amicis meis : Ne terreamini ab his qui occidunt corpus, et post hæc non habent amplius quid faciant.

5. Ostendam autem vobis quem

« vobismetipsis », deux expressions pleines d'emphase. — *A fermento Phariseorum* : voilà contre quoi les disciples doivent se mettre en garde avec la plus grande vigilance, et Jésus exprime aussitôt ce qu'il entend par le levain des Pharisiens : *quod est hypocrisis*... Défiez-vous, veut-il dire, de ces loups revêtus de peaux d'agneaux, et n'allez pas imiter leur conduite. Voyez dans S. Matthieu, xvi, 6, et dans S. Marc, viii, 15, la même idée reproduite antérieurement par Notre-Seigneur.

2. — *Nihil autem opertum est*... Un jour viendra où tout sera dévoilé ; les actions les plus secrètes, les desseins les mieux dissimulés seront mis en pleine lumière, et alors les hypocrites seront démasqués. Jésus sert à bon droit de ce motif pour presser plus fortement les siens d'éviter l'hypocrisie pharisaïque.

3. — *Quoniam* (ἐπεὶ ὅτι, « propterea ») *quæ in tenebris*... Le rideau sera donc tiré de dessus toutes choses. Mais la publicité, terrible pour les uns (les Pharisiens), auxquels elle apportera la honte, sera glorieuse pour les autres (les disciples), car elle proclamera la vérité de leur prédication, la légitimité de leur conduite. Les expressions proverbiales employées par Notre-Seigneur désignent d'une manière pittoresque (*in aurem... in cubiculis, in tectis*) les commencements timides du ministère apostolique, comme aussi le prodigieux éclat donné ensuite à l'Évangile. A propos de la locution toute orientale « prædicare in tectis », rappelons que les toits des maisons en Palestine sont généralement plats. Du haut de ces terrasses, qui sont d'ailleurs peu élevées, on se fait très bien entendre des gens groupés dans les rues, sur les places, ou sur les toits voisins, et une nouvelle ainsi publiée obtient en un clin d'œil du retentissement dans toute une ville. — S. Matthieu, x, 26 et 27 (voyez le commentaire), place également sur

les lèvres de Jésus, mais d'après une liaison toute différente et avec quelques modifications dans la forme, les aphorismes des vv. 2 et 3. Notez la tournure poétique de ces proverbes ; le parallélisme des mots s'y dessine clairement :

Nihil opertum est quod non reveletur,
neque absconditum quod non sciatur.
Quæ in tenebris dixistis in lumine dicentur,
et quod in aurem locuti estis in cubiculis prædicabitur in tectis.

Or, c'est justement en cela que consiste le caractère principal de la poésie hébraïque.

4 et 5. — Deuxième leçon, vv. 4-7 : Dieu vous protège, ne craignez pas les hommes ! — Jésus vient de prédire la publicité qui sera donnée plus tard à l'Évangile. Mais cette publicité même devait attirer de terribles persécutions sur les prédicateurs de la bonne nouvelle : c'est pourquoi le divin Maître les rassure. — *Dico autem vobis amicis meis*. Quelle tendresse dans cette appellation ! Nulle part ailleurs, dans les Évangiles synoptiques, les disciples ne reçoivent de Jésus le doux nom d'amis ; mais nous retrouverons ce titre dans le quatrième Évangile, xv, 15. — *Ne terreamini*... Le Sauveur affirme d'abord à ses chers disciples qu'ils n'ont rien à craindre des hommes, alors même que ceux-ci les condamneraient aux derniers supplices ; car, ajoute-t-il pour motiver son assertion, quand les hommes ont donné la mort à ceux qu'ils persécutent (*post hæc*), ils ont épuisé toute leur puissance. — *Ostendam autem vobis*... Mais si les hommes, fussent-ils des bourreaux, n'ont rien de vraiment redoutable, il est quelqu'un qui est formidable jusqu'au-delà du trépas : c'est Dieu, car il a le pouvoir d'envoyer à tout jamais dans l'enfer ceux qui l'ont offensé. Aussi Jésus répète-t-il sur un ton grave et solennel : *Ita* (vraiment, oui), *dico vobis, hunc time*. Voyez d'ailleurs, sur ces deux versets, Matth. x, 28 et le commentaire. — S. Luc n'emploie

timeatis : timele eum qui, postquam occiderit, habet potestatem mittere in gehennam : ita dico vobis, hunc timele.

6. Nonne quinque passeret veniunt dipondio, et unus ex illis non est in oblivione coram Deo?

7. Sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt. Nolite ergo timere; multis passeribus pluris estis vos.

8. Dico autem vobis : Omnis quicumque confessus fuerit me coram hominibus, et Filius hominis confitebitur illum coram angelis Dei :

9. Qui autem negaverit me coram hominibus, negabitur coram angelis Dei.

10. Et omnis qui dicit verbum

vous devez craindre : craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne. Oui, je vous le dis, craignez celui-là.

6. Cinq passereaux ne se vendent-ils pas deux as? Et pas un d'eux n'est oublié devant Dieu.

7. Même les cheveux de votre tête sont tous comptés; ne craignez donc point, vous valez plus que beaucoup de passereaux.

8. Or je vous le dis, quiconque m'aura confessé devant les hommes, le Fils de l'homme aussi le confesera devant les anges de Dieu.

Matth. 10, 32; Marc. 8, 38; II. Tim. 2, 12.

9. Mais celui qui m'aura renié devant les hommes sera renié devant les anges de Dieu.

10. Et quiconque parle contre le

qu'en cet endroit le mot *gehenna* pour désigner l'enfer.

6 et 7. — Après avoir rassuré ses disciples en face des dangers à venir, en leur montrant l'impuissance de leurs persécuteurs, Jésus les rassure encore par une touchante peinture des bontés paternelles de Dieu à leur égard. Deux exemples, choisis à dessein dans le domaine des plus petites choses (« de rebus vilioribus », S. Ambroise), sont apportés en preuve. 1^o Qu'y a-t-il de moins précieux que les vulgaires passereaux? Ils tombent si nombreux dans les pièges de divers genres que leur dressent les oiseleurs orientaux, qu'on peut, aujourd'hui comme au temps de Notre-Seigneur, en livrer cinq à l'acheteur pour la modique somme de deux as (*dipondio*, ἀσπρίων δύο), c'est-à-dire d'environ 12 centimes (voyez A. Rich, Diction. des antiquités rom. et grecq., au mot As). Et pourtant, chacun d'eux est l'objet d'une « providentia specialissima ». Quelle gracieuse variante du passage parallèle de S. Matthieu, x, 29 : « Nonne duo passeret asse veniunt? » — *In oblivione coram Deo* est un hébraïsme. Cette locution a d'ailleurs une excellente base psychologique, les personnes dont nous nous souvenons étant en quelque sorte présentes à notre esprit et à notre cœur. — 2^o *Sed et capilli...* Même nos cheveux, et ils ont encore beaucoup moins de valeur qu'un humble passereau, attirent l'attention de la divine Providence. Dieu en connaît le nombre (on dit qu'il est de 440000!) et pas un seul ne tombera sans sa permission. Grand motif de confiance, dit Jésus en tirant la conclusion de

son raisonnement : *Nolite ergo timere!* Combien de passereaux, ajoute-t-il avec une charmante simplicité, ne faudrait-il pas pour valoir un homme! Cfr. Matth. x, 30, 34 et le commentaire.

8 et 9. — Troisième leçon, §§. 8-12 : Gardez soigneusement la foi, même au milieu des persécutions. La transition est assez bien marquée par ces lignes d'un récent commentateur : « La profession de l'Evangile peut coûter cher aux disciples sans doute; mais, s'ils y persévèrent, elle leur assure une récompense magnifique ». Quelle récompense en effet que de s'entendre proclamer chrétien fidèle par Jésus lui-même, devant toutes les phalanges angéliques, c'est-à-dire au jugement général auquel les anges assisteront! Toutefois, à la récompense est opposé un châtiment terrible, qui atteindra les lâches apostats : *Qui negaverit me... negabitur*. Une nuance délicate, propre à la rédaction de S. Luc, mérite d'être notée. Plus haut, Notre-Seigneur Jésus-Christ avait promis de reconnaître lui-même (*Filius hominis confitebitur*), en présence des anges, ceux qui l'auraient courageusement reconnu et confessé devant les hommes; maintenant qu'il s'agit d'une condamnation épouvantable, il évite de se mettre personnellement en scène, et il dit d'une manière générale : « *Negabitur* ». — Voyez sur ces deux versets Matth. x, 32, 33 et le commentaire.

10. — Autre grand péril qui menace la foi des disciples : ils sont exposés non-seulement à renier leur Maître, mais encore à blasphémer contre l'Esprit Saint, ce qui est

Fils de l'homme, il lui sera remis; mais celui qui aura blasphémé contre l'Esprit Saint, il ne lui sera point remis.

11. Lorsqu'on vous conduira dans les synagogues, devant les magistrats et les puissances, ne vous inquiétez pas de quelle manière ou de ce que vous répondrez, ou de ce que vous direz;

12. Car l'Esprit Saint vous enseignera à l'heure même ce qu'il faut que vous disiez.

13. Mais quelqu'un dans la foule lui dit : Maître, dites à mon frère de partager avec moi notre héritage.

in Filium hominis, remittetur illi : ei autem, qui in Spiritum sanctum blasphemaverit, non remittetur.

Matth. 10, 32; Marc. 8, 36; Tim. 2, 12.

11. Cum autem inducent vos in synagogas, et ad magistratus, et potestates, nolite solliciti esse qualiter aut quid respondeatis, aut quid dicatis.

12. Spiritus enim sanctus docebit vos in ipsa hora, quid oporteat vos dicere.

13. Ait autem ei quidam de turba : Magister, dic fratri meo ut dividat mecum hæreditatem.

une faute énorme, à tout jamais irrémissible. — *Omnis qui dicit verbum...* : une parole en passant, comme serait de renier par faiblesse Jésus et son Eglise. Malgré la grièveté de ce péché, on peut obtenir un prompt et généreux pardon pourvu qu'on se repente; mais le crime désigné par les mots *in Spiritum Sanctum blasphemare* ne saurait être pardonné, parce qu'il consiste, nous l'avons dit ailleurs (Evang. selon S. Matth. p. 247 et ss.), dans la haine de la vérité reconnue comme telle, et qu'il suppose l'endurcissement volontaire dans le mal. Jésus répète ici à ses disciples la grave instruction qu'il avait autrefois adressée aux Pharisiens. Cfr. Matth. xii, 31 et 32; Marc. iii, 28-30.

11 et 12. — Jésus a promis aux siens, pour soutenir leur foi, une splendide couronne dans la bienheureuse éternité, v. 8; il leur promet encore dans le même but un secours tout particulier de l'Esprit Saint à l'heure de leurs plus graves dangers. Cfr. Matth. x, 17-20 et l'explication. Ils seront conduits comme des criminels tantôt devant les tribunaux religieux des Juifs, *in synagogas*, tantôt devant les tribunaux civils des païens, *ad magistratus et potestates* (ταὶ τὰς ἀρχὰς καὶ τὰς ἐκκλῆσιας, expressions à peu près synonymes, qu'on trouve plusieurs fois associées dans le Nouveau Testament : Luc. xx, 20; I Cor. xv, 24; Eph. iii, 10; Col. i, 16; ii, 15; Tit. iii, 1); mais qu'ils demeurent calmes quand même! Or, c'est un fait d'expérience que ce qui trouble surtout un accusé, durant la pénible attente de son procès, ce sont d'une part les réponses à faire aux interrogatoires des juges : *qualiter* (la manière de les présenter) *aut quid* (la substance même) *respondeatis*; d'autre part les arguments de la plaidoirie, *quid dicatis*. Mais, précisément sur ces deux points, les

disciples du Christ peuvent garder la paix de l'âme, car, *in ipsa hora*, l'Esprit de Dieu leur inspirera des improvisations vigoureuses, qui réduiront leurs adversaires au silence. Les magnifiques discours des Pierre, des Etienne, des Paul, Act. iv, 8 et ss.; vii, 2 et ss.; xiii, 1 et ss.; xiv, 10-21; xvi, 2-29, prouvent que Jésus n'avait pas fait à ses amis une vaine promesse.

2° Etrange interruption et parabole du riche insensé, xii, 13-21.

13. — *Ait autem quidam*. Etrange interruption en effet. Jésus parle d'intérêts tout spirituels, tout célestes, et voilà que, profitant sans doute d'une courte pause, un inconnu, préoccupé uniquement de ses intérêts matériels, le conjure de la façon la plus inopportune de l'aider à recouvrer une partie de son patrimoine, qu'un frère aîné semble avoir retenue injustement. Mais comme cette inopportunité même montre bien l'exactitude de S. Luc à suivre l'ordre historique des événements! — On ne saurait dire en termes précis quel était le point en litige : la généralité des mots *ut dividat mecum hæreditatem* ne le permet pas. D'après la loi mosaïque, Deut. xxi, 17, l'aîné recevait une double part des biens du père; mais la fortune de la mère était divisée en portions égales entre tous les enfants. Cfr. Selden, De success. in bona, v, 6; Saalschütz, Mosaisches Recht, t. II, p. 821. Du moins, l'impression produite par le début du récit est que le suppliant avait été réellement lésé dans ses droits. Ce n'était, hélas! ni la première ni la dernière fois que la division existait entre des frères à propos d'héritage! On a parfois soutenu, mais sans le moindre fondement, que l'auteur de l'interruption était un disciple de Notre-Seigneur. Sa requête prouve au con-

14. At ille dixit illi : Homo, quis me constituit iudicem aut divisorem super vos?

15. Dixitque ad illos : Videte, et cavete ab omni avaritia : quia non in abundantia cuiusquam vitae ejus est ex his quæ possidet.

16. Dixit autem similitudinem ad illos, dicens : Hominis cujusdam divitis uberes fructus ager attulit.

14. Et il lui dit : Homme, qui m'a établi sur vous juge ou faiseur de partages?

15. Il leur dit aussi : Ayez soin de vous garder de toute avarice, car la vie de chacun ne dépend point de l'abondance des choses qu'il possède.

16. Et il leur dit cette parabole : Le champ d'un homme riche rapporta beaucoup de fruits;

traire qu'il ne connaissait pas du tout l'esprit du divin Maître. Seulement, il avait compris que Jésus était un homme d'une profonde sagesse; il avait entrevu qu'il jouissait d'une grande autorité : c'est pourquoi il avait imploré son arbitrage, dans l'espoir de recouvrer grâce à lui sa propriété.

14. — *Dixit illi : Homo...* La réponse du Sauveur est un refus formel, et un refus empreint d'une certaine sévérité (sur cet emploi de « homo », voyez Rom. II, 4, 3). Evidemment, elle fait allusion aux dures paroles qui furent un jour adressées à Moïse par un de ses concitoyens mécontent de son intervention, Ex. II, 14 : « Quis te constituit principem et iudicem super nos ? » Le royaume de Jésus n'est pas de ce monde : Notre-Seigneur ne veut donc se mêler ni d'affaires d'héritage, ni d'affaires politiques (Cfr. Matth. XXII, 17 et parall.), tout cela étant étranger à sa mission, et n'ayant aucun rapport direct avec l'établissement de la vraie religion. « Bene terrenae declinat, qui propter divina descenderat..., unde non immerito refutatur hic frater, qui dispensatorem coelestium gestiebat corruptibilibus occupare. » S. Ambroise, h. l. Plus tard, il est vrai, S. Paul recommandera aux chrétiens de juger entre eux leurs affaires contentieuses, I Cor. VI, 4-6; mais le cas n'était plus le même. S. Augustin, constamment dérangé dans ses occupations intellectuelles et mystiques par la foule des plaideurs qui venaient le prier d'être leur arbitre, regrettait, nous dit-il, (Enarrat. in Ps. cxviii, 145), de ne pouvoir répondre à la suite de Jésus : « Quis me constituit... ? » — *Judicem aut divisorem*, διακτῆν (les manuscrits Sinait., B, D, L, etc., ont κτῆν) ἢ μεριστῆν. Deux expressions techniques, dont la première désigne le juge chargé de trancher la question de droit, la seconde l'expert qui divise l'héritage conformément à la sentence des tribunaux.

15. — *Dixitque ad illos.* C'est-à-dire à tous ceux qui l'entouraient alors. Cfr. 7. 4. « Occasione hujus stultii petitoris, adversus avaritiæ pestem, et turbas et discipulos præ-

ceptis pariter et exemplis munire satagit. » V. Bède, h. l. — *Videte et cavete* (répétition pleine d'emphase) *ab omni avaritia*. L'adjectif « omni » manque dans la Recepta; mais son authenticité est garantie par de nombreux manuscrits (A, B, D, K, L, M, Q, R, U, X, etc.) et par plusieurs versions (-yr., Italaj). Le motif allégué par Jésus, *quia non in abundantia...*, est un peu obscur dans l'expression; mais, comme le dit fort bien Maldonat, « difficiliora sunt verba quam sensus. Sensus enim hunc esse manifestum est, et omnes consentiunt auctores, vitam hominis in opum abundantia minime consistere. » Non, la vie d'un homme ne consiste pas dans l'abondance des biens qu'il possède! L'opulence ne fait pas vivre une minute de plus; elle n'est pas une condition essentielle de l'existence humaine, ni du bonheur humain.

16. — *Dixit autem similitudinem...* (dicens, רִאשׁוֹן, hébraïsme). Jésus commente par une belle parabole, par un frappant exemple, l'importante vérité qu'il vient d'énoncer en termes généraux. — *Hominis cujusdam divitis.* C'est le héros du petit drame exposé par le divin Maître; triste héros pourtant, car nous ne découvrirons en lui rien de spirituel ni d'élevé : il est mondain jusqu'à la moëlle des os. Quoiqu'il possède déjà beaucoup, son idéal est de posséder encore davantage. Mais voici que ses désirs vont être pleinement satisfaits : *uberes fructus ager attulit*. Son champ! ce n'est point assez dire, car le texte grec n'emploie pas ici le substantif χωρὶς, qui est l'équivalent ordinaire de « ager », mais χώρα, dont la signification littérale serait « la région, la contrée », ce qui désigne de vastes domaines. Le verbe εὐφρόνησεν, traduit dans la Vulgate par « uberes fructus attulit », ne se trouve qu'en ce passage de la Bible. — Les exégètes anciens et modernes font observer à bon droit que l'homme riche présenté par Notre-Seigneur comme un modèle à éviter avait une fortune très légitimement acquise. « Non limite perturbato, non spoliato paupere, non circumvento simplice. » S. August., Sermon. CLXXXVIII, 2. « Modus hic dicitur

17. Et il pensait en lui-même, disant : Que ferai-je ? car je n'ai pas où rassembler mes fruits.

18. Et il dit : Je ferai ceci : je détruirai mes greniers et j'en ferai de plus grands, et j'y rassemblerai tous mes produits et tous mes biens.

19. Et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens amassés pour plusieurs années ; repose-toi, mange, bois, fais bonne chère.

17. Et cogitabat intra se dicens : Quid faciam, quia non habeo quo congregem fructus meos ?

18. Et dixit : Hoc faciam : destruam horrea mea, et majora faciam ; et illuc congregabo omnia quæ nata sunt mihi. et bona mea ;

19. Et dicam animæ meæ : Anima, habes multa bona posita in annos plurimos : requiesce, comede, bibe, epulare.

Eccli. 11, 19.

cendi innocentissimus, » dit aussi Bengel ; mais il ajoute bien justement : « et tamen periculosus ». Cfr. Maldonat, h. l. En effet, il y a longtemps que le sage l'a prophétisé. Prov. 1, 32 : « La prospérité des insensés les détruira. » Comp. Eccl. v, 10. Les Grecs et les Latins avaient d'ailleurs des maximes analogues. fruits d'une expérience souvent vérifiée. Τὸ φάρμακόν σου τὴν νόσον μείζω ποιεῖ, disait Plutarque à un avare. « Avarum irritat pecunia, non satiat » (axiôme romain).

17. — Ce verset et les deux suivants contiennent un monologue d'une parfaite exactitude psychologique, et admirablement décrit. — *Quid faciam ?* se demande avec anxiété le riche propriétaire, mis subitement dans l'embarras. Et quel embarras ! *Non habeo quo congregem...* « Turbavit hominem copia plus quam inopia », S. Augustin. « O angustia ex satietate nata ! De ubertate agri angustatur animus avari. Dicens namque : Quid faciam ? profecto indicat quia votorum suorum affectibus pressus, sub quodam rerum fasce laborabat », S. Greg. Moral. xv, 22. C'est le cas de citer le vers de Virgile, Georg. 1, 49 :

Illius (segetis) immensæ ruperunt horrea messes ;
ou celui de Tibulle, II, 5, 84 :

Distendit spicis horrea plena Ceres.

Le vieux proverbe a raison : « Crescentem sequitur cura pecuniam. » Si la plupart des hommes se tourmentent parce qu'ils n'ont pas tout ce dont ils ont besoin ou tout ce qu'ils désirent, il en est d'autres qui s'inquiètent parfois à propos de leur superflu, dont ils ne savent que faire. Comme s'il n'y avait pas des pauvres pour les délivrer de ce souci ! « Habes apothecas, inopum sinus, viduarum domus, ora infantium. » S. Ambroise, de Nabuthe, 7. Cfr. S. August. Serm. xxxvi, 9 ; S. Basile, ap. Cat. S. Thom. ; Eccl. xxix, 12. Mais c'est l'égoïsme qui donne ici le ton. Le riche de notre parabole ne pense qu'à lui-même, comme le montre le pronom μου répété cinq fois avec emphase :

τοὺς καρποὺς μου, μου τὰς ἀποθήκας, τὰ γεννήματα μου, τὰ ἀγαθὰ μου, τῇ ψυχῇ μου.

18 et 19. — *Hoc faciam.* Après avoir cherché pendant quelque temps d'une manière anxieuse, il arrive enfin à une solution qu'il a tout lieu de croire excellente. Ses greniers sont trop étroits, qu'importe ? Il les détruira, et il en construira de plus vastes, capables de contenir ses splendides récoltes, ses καρποὺς, ses γεννήματα, ses ἀγαθὰ, comme il les appelle à trois reprises. Et alors, conclut-il, *dicam animæ meæ...* Cette manière de parler, qui correspond à l'hébreu נִדְבַרְתִּי, est beaucoup plus énergique que le simple ἐμὸς, « mihi. » Et que dira-t-il à cette pauvre âme, qu'il n'envisage pas ici comme la partie supérieure de son être, mais comme le siège des plaisirs et le centre des jouissances ? Il lui tiendra un langage d'Epicurien : *Habes multa* (emphatique) *bona posita* (κατεμένα, mis en réserve) *in annos plurimos* (nouvelle emphase). Il se délecte dans cette pensée ; mais quelle erreur est la siennel Un paten va lui faire la leçon :

... Tanquam
Sit proprium quidquam, puncto quod mobilis horæ,
Nunc prece, nunc pretio, nunc vi, nunc morte suprema,
Permetlet dominos, et cedat in altera jura.

Horat. Ep. II, 2, 171.

Il a beau accumuler dans ses greniers toutes sortes de richesses, il ne sauraît, comme dit le satirique grec (cité par Trench, Notes on the Parables, 1870, p. 338), ζωὴς σωπεύσαι μέτρα περισσώτερα. On dirait qu'il veut copier les sentiments et les paroles de cet autre riche que le livre de l'Écclesiastique, xi, 18 et 19, signale pour le condamner : « Est qui locupletatur, ... et hæc est pars mercedis ejus in eo quod dicit : Inveni requiem mihi, et nunc manducabo de bonis meis solus » ; mais il en copiera aussi le sort, car « nescit quod tempus præteriet, et mors appropinquet, et relinquat omnia aliis et morietur ». — *Requiesce* (ἀναπαύου, mot très fort), *comede, bibe, epulare* (le grec εὐφραίνου signifie plutôt « delectare »). Quelle émo-

20. Dixit autem illi Deus : Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te : quæ autem parasti, cujus erunt?

21. Sic est qui sibi thesaurizat, et non est in Deum dives.

22. Dixitque ad discipulos suos : Ideo dico vobis : Nolite solliciti esse animæ vestræ quid manducetis, neque corpori quid induamini.

Psalm. 54, 23; Matth. 6, 25; 1. Pet. 5, 7.

23. Anima plus est quam esca,

20. Mais Dieu lui dit : Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme, et ce que tu as amassé à qui sera-t-il?

21. Tel est celui qui thésaurise pour soi et n'est pas riche devant Dieu.

22. Et il dit à ses disciples : C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez.

23. La vie est plus que la nour-

tion, quelle rapidité, dans cette dernière ligne du soliloque! Le malheureux semble jouir déjà par avance. Mais il ne jouira pas longtemps, bien que « longa securitatis spatia cogitavit » (Tertullien). S. Basile lui adresse justement ces terribles reproches, qu'on ose-rait à peine traduire : « Ὁ τῆς ἀλογίας! ἐὶ δὲ χοιρεῖαν εἶχες ψυχὴν, τί ἂν ἄλλο ἢ τοῦτο αὐτῇ εὐηγεῖσθαι; οὕτω κτηνώδης εἶ, οὕτως ἀσύνετος τῶν τῆς ψυχῆς ἀγαθῶν, τοῖς τῆς σαρκὸς αὐτῇ βρώμασι δεξιούμενος; καὶ ὅσα ὁ ἀφροδῶν ὑποδέχεται, ταῦτα τῇ ψυχῇ παραπέμπει; »

20. — *Dixit illi Deus.* Fin terrible d'un beau rêve. Peu importe du reste le moyen auquel Dieu aura recouru pour se faire entendre : nous n'avons pas à nous inquiéter de ce détail (voyez dans Maldonat le résumé des anciennes opinions), car l'essentiel consiste dans les paroles mêmes. — *Stulte, ἀφρων.* Celui sur qui retombe cette épithète avait pourtant paru si sage! il avait combiné des plans si ingénieux! Mais en réalité il n'était qu'un insensé. « *Quam stultum* est, écrivait Sénèque, Ep. ci, ætatem disponere! Ne crastino quidem dominamur. O quanta dementia est spes longas inchoantium. Emam, ædificabo, credam, exigam, honores geram : tum demum lassam et plenam senectutem in otium referam ». Cfr. Jac. iv, 13 et 14. Donc, « *stulte* ». C'est, comme le dit justement Vitringa, Erkl. der Parab., p. 784, le Nabal du Nouveau Testament. Cfr. 1 Reg. xxv, 25 et ss. — *Hac nocte* : cette nuit même, c'est-à-dire dans quelques instants, dans quelques heures tout au plus, car on le suppose étendu sur sa couche pendant la nuit, et demeurant éveillé par suite de ses préoccupations et de ses projets. — *Animam tuam repetunt a te.* Ἀπαρτῶσιν : l'emploi du temps présent indique aussi un très court délai. Quant au pluriel, on l'a diversément interprété. On lui a fait désigner tour à tour des assassins (Paulus, Bornmann), les anges de la mort (von Gerlach, etc. Cfr. Job. xxxiii, 22), Dieu lui-même (ce serait alors un pluriel de majesté).

D'autres le regardent comme un synonyme de « *repetitur* ». Laissons-lui, à la suite de Jésus, son « *effrayante obscurité* » (Trench.). Cfr. 7. 48 : xiv, 35. — *Quæ... parasti, cujus erunt?* Tirant le voile sur le sort qui attend dans l'autre vie une âme aussi mondaine, la parabole revient, et c'est son dernier trait, sur les richesses accumulées par celui dont elle raconte la triste histoire. A qui appartiendront tant de trésors? Les ennus causés par cette incertitude sont fréquemment signalés dans les saints Livres. Ps. xxxviii, 7 : Thesaurizat, et ignorat cui congregabit ea » ; Eccl. ii, 48 et ss. : « *Rursus detestatus sum omnem industriam meam qua studiosissime sub sole laboravi, habiturus hæredem post me, quum ignoro, utrum sapiens an stultus sit...* Et est quidquam tam vanum? » Cfr. Ps. xlviii, 16-20 ; Jer. xvii, 44 ; Job. xxvii, 46 et 47.

21. — *Sic est...* Conclusion et morale de la parabole. Jésus met en regard deux sortes de trésors, les trésors matériels, périssables, et les trésors spirituels, éternels. Il nomme ingénieusement les premiers *sibi thesaurizare*, les seconds *esse in Deum dives*, devenir riche par rapport à Dieu. Malheur à quiconque ne thésaurise que pour lui-même, dans des vues égoïstes! Il périra, et ses richesses périront avec lui. « *Pecuniæ tuæ captivus et servus es ; servas pecuniam, quæ te servata non servat ; patrimonium cumulas, quod te pondere suo gravius onerat : nec meministi quid Deus responderit diviti exuberantium fructuum copiam stulta exultatione jactanti. Quid divitiis tuis solus incubas, qui in pœnam tuarum patrimonii tui pondus exaggeras, ut, quo lo cupletior sæculo fueris, pauperior Deo fias?* » S. Cyr., de Op. et Elcemos.

3^e Seconde série d'avertissements aux disciples. xi, 22-53.

22 et 23. — *Dixitque ad discipulos suos* Après avoir répondu à l'interpellation singulière (7. 43) qui l'avait interrompu au milieu

riture et le corps plus que le vêtement.

24. Considérez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent ; ils n'ont ni cellier ni grenier, et Dieu les nourrit. Combien vous valez plus qu'eux !

25. Qui de vous en réfléchissant peut ajouter à sa taille une coudée ?

26. Si donc vous ne pouvez même ce qu'il y a de moindre, pourquoi vous inquiétez-vous du reste ?

27. Considérez les lis, comme ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent ; pourtant je vous le dis, Salomon même dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux.

28. Or si l'herbe qui aujourd'hui

et corpus plus quam vestimentum.

24. Considerate corvos, quia non seminant, neque metunt, quibus non est cellarium, neque horreum, et Deus pascit illos. Quanto magis vos pluris estis illis ?

25. Quis autem vestrum cogitando potest adjicere ad staturam suam cubitum unum ?

26. Si ergo neque quod minimum est potestis, quid de ceteris solliciti estis ?

27. Considerate lilia quomodo crescunt : non laborant, neque nent ; dico autem vobis, nec Salomon in omni gloria sua vestiebatur sicut unum ex istis.

28. Si autem fœnum, quod hodie

des avertissements qu'il donnait aux disciples, Jésus s'adresse de nouveau d'une manière plus spéciale à ces derniers. Mais, au lieu de reprendre la suite de ses premières leçons, il continue de parler pendant quelque temps (vv. 22-34) du sujet sur lequel on l'avait amené, et il profite de cette occasion pour redire quelques-unes de ses plus belles maximes du sermon sur la montagne. Cfr. Matth. vi, 25-34 et le commentaire. « Docuit supra cavendum esse ab avaritia ;... deinde, procedente sermone, neque de necessariis sinit nos sollicitudinem gerere, avaritiæ radicem evellens. » Cette réflexion de Théophylacte indique fort bien l'enchaînement et la gradation des pensées. — *Ideo dico vobis...* « Ideo », puisque tel est le sort misérable de ceux qui s'attachent aux biens temporels. — *Nolite solliciti esse*, μή μεριμνᾶτε. L'anxiété trop vive à l'égard des choses nécessaires à la vie (Notre-Seigneur mentionne les deux principales, la nourriture et les vêtements) ressemblerait à l'avarice, et ne nous détournerait pas moins de notre fin que l'amour exagéré des richesses. — Les paroles du v. 23 contiennent la démonstration logique de l'avertissement qui précède. « Præminet autem anima (c'est-à-dire la vie) cibo, et corpus vestitui... Quasi dicat : Deus qui quod majus est exhibuit, quomodo non dabit quod minus est ? » S. Cyrille, Cat. Patr. græc.

24. — Jésus continue de fortifier son grave avertissement par des preuves. Passant à des faits d'expérience, et argumentant encore « a minori ad majus », il allègue les raisons les plus touchantes, et en même temps les plus convaincantes, pour nous engager à nous confier pleinement en la Provi-

dence de Dieu. — *Considerate corvos*. Dans S. Matthieu, vi, 26, c'étaient les « volatilia cœli » en général qui étaient apportés en exemple ; Jésus mentionne ici les corbeaux d'une manière spéciale et pittoresque, parce que ces oiseaux, d'après la croyance des anciens (Cfr. Job. xxxviii, 41 ; Ps. cxlvii, 9 ; Aristote. Hist. anim., ii, 7 ; Hist. nat. vii, 5), auraient au début de leur existence des difficultés particulières pour se nourrir. « En effet, dit naïvement Théophylacte suivant cette vieille tradition, les corbeaux, après avoir engendré leurs petits, ne les nourrissent pas, mais les abandonnent. Le vent leur porte à travers les airs une merveilleuse pâture ; ils la reçoivent dans leur bec entr'ouvert et sont ainsi nourris. »

25 et 26. — Autre raisonnement : lequel d'entre les hommes, fût-il un génie, serait capable, après de longues, d'habiles et de pénibles combinaisons (*cogitando* ; mieux : « anxie cogitando », μεριμνῶν), d'agrandir sa vie d'une coudée, c'est-à-dire de quelques jours, ou de quelques semaines ? Sur ce sens de ἀλιτία, voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p. 138 et 139. Au lieu de *ad staturam suam*, d'anciens manuscrits latins portent à bon droit « ad ætatem suam », ou « ad statum ætatis suæ ». — *Si ergo neque...* C'est la conclusion de l'argument. Si nous ne pouvons de nous-mêmes réaliser *quod minimum est*, et Jésus désigne par là l'humble allongement de notre vie signalé plus haut, combien plus serions-nous impuissants à pourvoir à tous nos besoins matériels, compris dans les mots de *cæteris* ! Notre incapacité nous invite donc à nous reposer sur Dieu.

27 et 28. — L'exemple des lis après celui

est in agro, et cras in clibanum mittitur, Deus sic vestit, quanto magis vos pusillæ fidei?

29. Et vos nolite quærere quid manducetis, aut quid bibatis, et nolite in sublime tolli :

30. Hæc enim omnia gentes mundi quærunt. Pater autem vester scit quoniam his indigetis.

31. Verumtamen quærите primum regnum Dei et justitiam ejus : et hæc omnia adjicientur vobis.

32. Nolite timere pusillus grex, quia complacuit patri vestro dare vobis regnum.

est dans les champs et demain sera jetée au four, Dieu la revêt ainsi, combien plus vous, hommes de peu de foi?

29. Ne demandez donc pas ce que vous mangerez ou ce que vous boirez, et ne vous jetez pas en de profonds soucis.

30. Car les nations du monde recherchent toutes ces choses, mais votre Père sait que vous en avez besoin.

31. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.

32. Ne craignez point, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner le royaume.

des corbeaux. Jésus décrit d'abord (¶. 27), en se servant d'une comparaison bien forte pour quiconque est familiarisé avec l'histoire juive, la beauté de ces gracieuses fleurs. Un lis, dit-il, est mieux vêtu que le roi Salomon ! Et pourtant l'art israélite avait su réaliser des merveilles sous ce prince en fait de splendides ornements. Le Sauveur indique ensuite au moyen d'un frappant contraste le néant de ces végétaux éphémères : *hodie... in agro*, dans toute leur splendeur ; *cras in clibanum*, pour faire cuire des aliments vulgaires (voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 440, et L. Abbott, The Gospel according to Luke, p. 79). Aussi la jolie fleur ne porte-t-elle plus maintenant que le nom de *fœnum*. Donc, *quanto magis vos* ! Un homme créé à l'image de Dieu n'a-t-il pas infiniment plus de valeur qu'un lis ?

29 et 30. — Nouveaux motifs de confiance absolue en la Providence divine : se précipiter du vêtement et de la nourriture, ce serait imiter les païens, ce serait oublier que Dieu est notre Père. — *Et vos*, avec emphase ; ne vous inquiétez pas plus que les oiseaux du ciel, pas plus que les lis des champs. — Aux mots *nolite in sublime tolli* correspond, dans le texte grec, la locution plus concise *μη μετωπίζεσθε*, que les exégètes traduisent de deux manières différentes, selon la double signification attribuée par les classiques au verbe *μετωπίζειν*. Parfois en effet ce mot désigne l'état d'un vaisseau qui, se trouvant en pleine mer, est battu, agité par les vagues, puis, au figuré, les angoisses d'une âme suspendue entre différentes craintes, ou bien entre la crainte et l'espérance. Mais, le plus souvent, d'après sa racine *μετώπος*, dont le

vrai sens est « *altus, sublimis* », il signifie « *animo effertur, in sublime tolli* » (Théophylacte, *ὁψηλοφρονεῖν*) ; ici, par conséquent : avoir des désirs prétentieux, des visées superbes, des espérances exaltées, au point de vue des vivres et de l'habillement. La traduction de la Vulgate est donc suffisamment garantie. Voyez Bretschneider, *Lex. man.*, s. v., et les savantes notes de Kuinzel et de Schegg, h. l. — Par *gentes mundi* (comparez l'expression identique des Rabbins, *אומות העולם*) il faut entendre, par opposition aux Juifs, les nations païennes, dont la vie et les aspirations ont toujours été dirigées vers les jouissances matérielles et mondaines. — *Pater autem vester...* Dans le grec, le pronom *οὗτος* est placé en tête de la phrase d'une manière emphatique. Dieu est notre Père, et un tel père ne subviendra-t-il pas certainement aux besoins de ses enfants ?

31. — *Verumtamen quærите...* Après avoir dit plus haut à ses disciples, ¶. 29, qu'ils ne devaient pas se livrer à des inquiétudes exagérées par suite de leurs nécessités temporelles, Jésus désigne maintenant à leur activité un vaste domaine sur lequel elle pourra s'exercer en première ligne et sans réserve, *regnum Dei et justitiam ejus* (les meilleurs manuscrits ont simplement *τὴν βασιλείαν αὐτοῦ*, « *regnum ejus* »). A quiconque fera du céleste royaume l'objet principal de ses recherches, il promet une ample satisfaction des légitimes besoins de la vie.

32. — La pensée de Jésus s'élève par degrés. Il a condamné sévèrement l'avarice, ¶¶. 15-24 ; il a même condamné, comme une tendance païenne, la sollicitude exagérée à l'égard des

33. Vendez ce que vous possédez et donnez-le en aumône. Faites-vous des bourses qui ne s'usent point, un trésor qui ne manque point, dans les cieux, où le voleur n'approche pas et où la teigne ne ronge pas ;

34. Car où est votre trésor, là aussi sera votre cœur.

35. Que vos reins soient ceints et les lampes allumées en vos mains,

33. Vendite quæ possidetis, et date eleemosynam. Facite vobis sacculos qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in cœlis : quo fur non appropriat, neque tinea corrumpit.

Matth. 19, 21 ; Id. 6, 20.

34. Ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.

35. Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris,

nécessités de la vie, vv. 22-34 : montant encore plus haut, voici qu'il recommande à ses disciples le détachement parfait, vv. 32-34. — *Pusillus grex* (Cfr. Jer. L, 45 ; Zach. XIII, 7). Nom bien humble, mais bien touchant, sorti directement du cœur de Jésus. Les brebis fidèles de ce bon Pasteur ne formaient en effet, pour le nombre, pour la condition, pour les qualités extérieures, qu'un tout petit troupeau, sur lequel le monde jetait des regards de mépris. Mais Dieu les contemplait avec les yeux d'un père, et il leur destinait dans sa bonté, et même il mettait ses complaisances à leur destiner (*complacuit*), une récompense grandiose (*regnum, τὴν βασιλείαν*, le royaume par excellence, le royaume des cieux). Voyez le Psaume XXII, qui est un commentaire parfait de ce passage. — « Ergo ut possideatis regnum cœlorum, opes terras contemnite », S. Cyrille, Cat. græc. Patr. Jésus va tirer la même conclusion.

33. — *Vendite quæ possidetis...* Cfr. Matth. XIX, 21 ; Act. IV, 34-37. C'est là sans doute un conseil de perfection ; mais où se serait trouvée la perfection chrétienne, si les Apôtres et les premiers missionnaires de Jésus ne l'avaient point pratiquée ? Il est des cas en effet où les conseils deviennent des préceptes. — *Facite vobis...* Par ce nouvel emprunt au Discours sur la montagne (Cfr. Matth. VI, 19-21 et le commentaire), Jésus développe et appuie sa recommandation : En donnant aux pauvres le produit de vos biens, vous placerez au ciel un capital dont l'intérêt vous sera richement et infailliblement servi pendant toute l'éternité. — *Sacculos qui non veterascunt*, c'est-à-dire, des bourses (*βαλάντις*). Les bourses des anciens consistaient souvent en de petits sacs de cuir que l'on suspendait au cou par une courroie (voyez A. Rich. Dict. des antiquités rom. et grecq., au mot *Crumena*) : quand elles étaient vieilles et usées, elles perdaient facilement l'argent. — *Thesaurum* (de nouveau le contenu pour le contenu) *non deficientem* (*ἀνέξλειπτον*, mot rare et expressif. Ici-bas, un trésor diminue vite quand on y puise fré-

quement ; les trésors confiés à Dieu ne cesseront jamais d'être pleins. Quel encouragement aux bonnes œuvres ! — *Fur, tinea* : les deux grands ennemis de nos trésors terrestres. Mais ni les *βαλάντιοι* (littéral. « les coupeurs de bourse »), comme disaient déjà les anciens, ni les vers qui rongent les beaux vêtements, ne pourront pénétrer au ciel.

34. — *Ubi enim thesaurus vester...* Profonde vérité psychologique, par laquelle le divin instructeur termine ses avertissements relatifs aux biens de ce monde. Notre cœur suit notre trésor, c'est un fait d'expérience journalière ; si donc ce trésor est au ciel, notre cœur sera toujours tourné en haut, et tel était précisément le résultat que Jésus se proposait d'atteindre en parlant à ses disciples.

35. — La parole de Jésus prend un nouvel essor. Après avoir prêché sous différentes formes le détachement des biens de ce monde, voici qu'elle nous conduit d'emblée à la fin des temps, au second avènement du Christ, pour nous recommander d'une manière pressante la vigilance, vv. 35-40, et la fidélité, vv. 41-48. Le langage figuré domine dans cette partie de l'instruction. Trois comparaisons (la première et la dernière sont presque des paraboles), vv. 35-38, 39 et 40, 41-48, toutes empruntées à la vie de famille de l'antique Orient, nous montrent de la façon la plus pittoresque comment nous devons veiller, être fidèles. Voyez dans S. Matthieu, XXIV, 42-50, des pensées et des images analogues, faisant partie d'un discours plus récent, prononcé peu de jours avant la Passion. — Première comparaison, vv. 35-38 : Les serviteurs qui attendent leur maître. Jésus trace d'abord le rôle d'un serviteur vigilant, vv. 35 et 36, puis il décrit la récompense magnifique qui lui est réservée. — *Sint lumbi vestri præcincti*. Première image pour dire : Soyez prêts quand le Fils de l'homme fera son avènement (Cfr. v. 40). Le vêtement principal des Orientaux consiste en une longue robe flottante : pour l'empêcher

36. Et vos similes hominibus expectantibus dominum suum quando revertatur a nuptiis; ut, cum venerit, et pulsaverit, confestim aperiant ei.

37. Beati servi illi, quos cum venerit dominus, invenerit vigilantes. Amen dico vobis, quod præcingat se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis.

38. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi.

39. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias qua hora fur

36. Et vous, soyez semblables à des hommes qui attendent que leur maître revienne des noces, afin que, lorsqu'il viendra et frappera à la porte, ils lui ouvrent aussitôt.

37. Heureux ces serviteurs que le maître, quand il viendra, trouvera veillant! En vérité je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et, allant de l'un à l'autre, il les servira.

38. Et, s'il vient à la seconde veille, et s'il vient à la troisième veille, et qu'il les trouve ainsi, heureux sont ces serviteurs.

39. Or sachez que si un père de famille savait à quelle heure le vo-

de gêner les mouvements, on la relève d'ordinaire, mais surtout quand on veut marcher ou travailler, par une ceinture enroulée autour des reins. Cfr. III Reg. iv, 46; IV Reg. iv, 29; ix, 4; Job. xxxviii, 3; Jer. i, 47; Act. xii, 8; etc. Les Romains faisaient de même pour leur toge (Horace : « Puer alte cinctus », « Præcincti recte pueri... ministrant »). Que les disciples de Jésus soient donc constamment « præcincti ». Cfr. Eph. vi, 14. — *Et lucernæ ardentes...* Pensée identique, exprimée par une seconde image. Les serviteurs dont parle la parabole sont censés attendre pendant la nuit (v. 38) le retour de leur maître. Qu'ils aient soin par conséquent de tenir leurs lampes allumées, de manière à ne pas perdre un temps précieux pour les éclairer quand le maître se présentera. — *Le pittoresque in manibus vestris* manque dans le texte grec.

36. — *Vos similes hominibus* (c'est-à-dire, à des serviteurs, comme il résulte du contexte)... Ce verset explique le précédent; aussi pourrait-on donner à la conjonction et la signification de « car ». — *Quando revertatur a nuptiis*. Le maître revient d'une fête nuptiale quelconque à laquelle il a été invité. Il ne s'agit nullement de ses noces personnelles, comme on l'a parfois prétendu; rien du moins ne l'indique dans le récit. Le verbe grec ἀναλύσει est élégant et classique. — *Confestim* est emphatique et porte l'idée principale. Les serviteurs doivent être si vigilants, qu'ils soient en état d'ouvrir la porte au premier signal (*quum... pulsaverit*), sans le moindre délai, car un maître n'aime pas à attendre, et il ne convient pas qu'il attende.

37. — *Beati servi illi...* Ces serviteurs attentifs jouiront en effet d'un bonheur inef- fable, que Jésus dépeint dans la seconde moitié

du verset, en gardant les couleurs de sa comparaison. Changeant de rôle avec eux, le maître reconnaissant *præcingat se* (Cfr. v. 35), leur dira de s'asseoir à la table préparée pour lui-même, et il se fera une joie de les servir de ses propres mains (*transiens*, πρὸς αὐτούς, s'approchant de chacun d'eux, est un trait pittoresque). Quelle belle figure pour désigner le festin éternel du ciel que Dieu tient en réserve pour ses fidèles amis! Cfr. Apoc. iii, 20; xix, 9. Du reste, dès ici-bas, Jésus réalisa à l'égard des Apôtres sa solennelle promesse (*amen dico vobis*), ainsi que le raconte le disciple bien-aimé en des termes si émus : « Quum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.... Surgit a cœna, et ponit vestimenta sua; et quum accepisset linteum, præcinxit se. Deinde mittit aquam in pelvim, et cepit lavare pedes discipulorum, et extergere linteo quo erat præcinctus. » Joan. xiii, 4-5.

38. — *Si venerit...* Répétition de la même pensée, avec un nouveau détail exprimé graphiquement : Heureux les serviteurs dévoués qui attendront leur maître avec fidélité, alors même qu'il retarderait son retour jusque bien avant dans la nuit! Des quatre parties de la nuit juive, Notre-Seigneur ne mentionne ni la première (de 6 à 9 heures du soir) ni la dernière (de 3 à 6 heures du matin), la solennité du mariage ayant lieu pendant celle-là, et le décorum ne permettant guère d'être encore en fête ou à travers les rues durant celle-ci. Le maître est supposé rentrer de 9 heures à minuit (*in secunda vigilia*), ou de minuit à 3 heures (*in tertia vigilia*).

39 et 40. — Seconde comparaison pour exhorter les disciples à la vigilance : le père de famille qui fait le guet afin de surprendre

leur viendra, il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison.

40. Et vous aussi soyez prêts, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas le Fils de l'homme viendra.

41. Mais Pierre lui dit : Seigneur, est-ce à nous que vous dites cette parabole, ou à tous ?

42. Et le Seigneur dit : Quel est, à votre avis, le dispensateur fidèle et prudent que le maître a établi sur tous ses serviteurs pour leur donner au temps fixé leur mesure de froment ?

veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam.

Matth. 24, 43.

40. Et vos estote parati : quia qua hora non putatis, Filius hominis veniet.

Apoc. 16, 15.

41. Ait autem ei Petrus : Domine, ad nos dicis hanc parabolam, an et ad omnes ?

42. Dixit autem Dominus : Quis, putas, est fidelis dispensator et prudens, quem constituit Dominus supra familiam suam, ut det illis in tempore tritici mensuram ?

les voleurs au moment où ils viendront piller sa demeure. Voyez notre commentaire sur S. Matthieu, xxiv, 43 et 44. Le v. 39^e propose la comparaison, le 40^e indique la conclusion que nous en devons tirer pour notre conduite pratique : être toujours prêts à voir apparaître le « dies Domini », puisqu'il doit tout survenir « sicut fur in nocte », 1 Thess. v, 2.

41. — *Ait autem ei Petrus.* A son tour S. Pierre interrompt Notre-Seigneur pour lui adresser une question. Ces détails minutieux (Cfr. vv. 4, 43, 22), soigneusement conservés, par S. Luc, montrent combien il tenait à l'ordre historique des faits, et résistent mieux que tout autre argument l'opinion étrange, signalée déjà à plusieurs reprises, d'après laquelle il aurait compilé à son gré les instructions de Jésus. — *Ad nos dicis... an et ad omnes ?* Le pronom « nos » désigne évidemment les disciples (vv. 4 et 22), par opposition à la masse du peuple qui entourait alors le divin Maître. Jésus, dans sa première comparaison, avait parlé de serviteurs ; or, les Apôtres et les disciples étaient par antonomase ses serviteurs personnels. S. Pierre voudrait donc savoir si la parabole les concernait exclusivement, ou bien si elle était universelle dans son application. Tel sera le point de départ de la troisième comparaison annoncée plus haut (note du v. 35), celle du majordome récompensé ou puni selon que son maître, arrivant à l'improviste, le trouvera fidèle ou infidèle.

42. — *Dixit autem Dominus.* Jésus ne répond pas directement à la demande du prince des Apôtres ; il semble même continuer son discours comme s'il n'en tenait aucun compte. Et pourtant il fait en réalité une réponse laïque, quoique indirecte, puisqu'il se met à parler, non plus d'un serviteur en général,

mais d'un intendant préposé à tous les domestiques de la maison. « Series sequentis exempli dispensatoribus (hoc est sacerdotibus) videtur esse proposita ». S. Ambroise, h. l. Cfr. Théophylacte. Dans les vv. 42-44 il s'agit des bons majordomes et de leur récompense ; dans les vv. 45-48, des mauvais intendants et de leur punition. — *Quis, putas* (ἄρα, « igitur »)... La forme interrogative rend la pensée plus piquante. Pierre et les autres disciples sont ainsi invités à réfléchir attentivement, pour voir s'ils ne seraient pas eux-mêmes figurés par celui dont Jésus va décrire la conduite bonne ou mauvaise. — *Dispensator*, οἰκονόμος. On nommait ainsi, chez les Grecs et chez les Latins, un esclave supérieur, à qui l'on confiait la juridiction sur les autres esclaves, et parfois diverses fonctions non moins délicates, telles que la comptabilité en tout ou en partie. Les adjectifs *fidelis*, *prudens*, désignent fort bien les deux qualités principales d'un majordome. « Hic jam quaeritur inter dispensatores ut fidelis quis inveniatur », disait S. Paul au sujet de la première, 1 Cor. iv, 2. Xénophon paraît les commenter l'une et l'autre quand il écrit, Mem. iii, 4 : « Les bons intendants sont comme les bons généraux. Leurs obligations consistent à commander et à rendre leurs inférieurs bien disposés et obéissants, à distribuer les récompenses et les châtiments, à être les gardiens fidèles des possessions, à se montrer soigneux et industrieux, à procurer des auxiliaires et des alliés, enfin à vaincre tous les ennemis ». — *Constituit* : il faudrait le futur d'après le texte grec, καταστήσει. — *Familiam suam*, c'est-à-dire « famulitium suum ». Le substantif grec correspondant, θεραπῆα, désigne en premier lieu les soins, les services que des serviteurs rendent à leur maître, puis, au concret, les ser-

43. Beatus ille servus, quem, cum venerit dominus, invenerit ita facientem.

44. Vere dico vobis, quoniam supra omnia quæ possidet, constituet illum.

45. Quod si dixerit servus ille in corde suo : Moram facit dominus meus venire; et cœperit percutere servos et ancillas, et edere, et bibere, et inebriari :

46. Veniet dominus servi illius in die qua non sperat, et hora qua nescit, et dividet eum, partemque ejus cum infidelibus ponet.

47. Ille autem servus qui cognovit voluntatem domini sui, et non præparavit, et non fecit secundum voluntatem ejus, vapulabit multis.

48. Qui autem non cognovit, et fecit digna plagis, vapulabit paucis.

43. Heureux ce serviteur que le maître, lorsqu'il viendra, trouvera faisant ainsi.

44. Je vous dis en vérité qu'il l'établira sur tout ce qu'il possède.

45. Que si ce serviteur dit en son cœur : Mon maître tarde à venir, et s'il commence à battre les serviteurs et les servantes, à manger, à boire et à s'enivrer,

46. Le maître de ce serviteur viendra au jour où il ne l'attend pas et à l'heure qu'il ne sait pas, et il le retranchera et lui donnera sa part avec les infidèles.

47. Et ce serviteur qui a connu la volonté de son maître et n'a rien préparé, et n'a pas fait selon sa volonté, sera battu de plusieurs coups.

48. Mais celui qui ne l'a pas connue et a fait des choses dignes

viteurs eux-mêmes. — *Ut det illis in tempore* (scil. debito) *tritici mensuram* (τὸ ἀποτέριον, expression qu'on ne trouve pas ailleurs dans le Nouveau Testament). Nouvelle allusion aux coutumes anciennes. Au lieu de distribuer journellement aux esclaves leur nourriture, on la leur donnait parfois pour tout un mois, et tel était en particulier le cas à Rome; du moins en ce qui concerne le pain. La portion mensuelle consistait en quatre « modii » de blé, ce qui faisait par jour un peu plus de deux livres. Voyez Schegg, h. l.

43 et 44. — Cfr. Matth. xxiv, 45-47 et le commentaire. Le v. 43 énonce en termes généraux la récompense de l'intendant fidèle; le suivant la détermine d'une manière explicite : *super omnia quæ possidet, constituet eum*; rôle d'autant plus glorieux et sublime que le maître de la parabole ne diffère pas de Dieu.

45 et 46. — Voyez S. Matthieu, xxiv, 48-51 et l'explication. Quel triste contraste ! Nous entendons ici l'odieux soliloque d'un majordome infidèle qui, spéculant sur l'absence prolongée de son maître, abuse indignement de l'autorité qu'on lui a confiée. Mais aussi, comme il sera châtié quand le père de famille, rentrant au moment où on l'attendra le moins, surprendra le coupable en flagrant délit ! Il sera condamné au plus affreux de tous les supplices (car les maîtres avaient sur leurs esclaves le droit de vie et de mort), celui de l'écartèlement : tel est le sens probable du

verbo *dividet*, διχοτομήσει. Mais les mots *partem ejus cum infidelibus ponet* représentent une peine plus terrible encore d'après ce passage parallèle de l'Apocalypse, xxi, 8 : « Incredulis... et omnibus mendacibus, pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure ».

47 et 48. — A l'idée du châtement infaillible qui atteint les mauvais serviteurs de Dieu, ces versets en ajoutent une autre. Ils nous apprennent que la punition sera en raison directe de la culpabilité, et que la culpabilité se mesurera d'après le degré de connaissance. Rien de plus juste, par conséquent, que les jugements divins. — *Servus qui cognovit voluntatem...* Tel était l'économe mentionné précédemment, tels étaient les Apôtres et les disciples de Jésus. Cfr. Joan. xv, 45. En pareil cas, lorsqu'on désobéit on ne peut apporter aucune excuse, car l'on a commis une faute de pure malice; aussi est-on châtié en toute rigueur de justice : *vapulabit multis* (scil. « plagis »). L'ellipse existe également dans le texte grec, *δαρῶνται πολλάς*. Elle était d'ailleurs très usitée chez les classiques. Cfr. Aristoph. Nub. 472 : *τυπώμενος πολλάς*; Terent. Heut. II, 4, 22 : « Diu etiam duras dabit ». On sait que le fouet était le châtement habituel des esclaves. — *Non preparavit*, est expliqué par le contexte : *non fecit secundum voluntatem ejus*. — *Qui autem non cognovit*. . Au serviteur grièvement coupable, et grièvement puni parce qu'il a enfreint en pleine connaissance de cause les ordres de

de châtement sera battu de peu de coups. Car à celui à qui beaucoup a été donné, beaucoup sera redemandé, et de celui à qui on a confié beaucoup, on exigera davantage.

49. Je suis venu jeter un feu sur la terre et que veux-je, sinon qu'il s'allume ?

Omni autem cui multum datum est, multum quæretur ab eo : et cui commendaverunt multum, plus petent ab eo.

49. Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ?

son maître, Notre-Seigneur Jésus-Christ en oppose un autre, qui a transgressé les mêmes ordres, mais sans le savoir, et de celui-ci encore il affirme qu'il sera châtié, quoique avec moins de sévérité : *vapulabit paucis* (« tolérabilior damnatio », S. Augustin). On est tout d'abord surpris de cette assertion. « Pourquoi l'ignorant est-il puni ? » se demandait déjà Théophylacte. Mais il donne aussitôt la vraie réponse : « Parce que, tandis qu'il pouvait s'instruire, il ne l'a pas voulu, et que, par sa paresse, il est lui-même la cause de son ignorance ». Il s'agit donc d'une ignorance coupable, puisque Jésus parle d'un serviteur, et qu'un serviteur ne peut guère ignorer que par sa faute la volonté de son maître. Cfr. Rom. II, 42. Du reste, depuis la législation mosaïque jusqu'à nos jours, il n'est pas de code pénal qui n'indige quelque punition pour les délits commis par ignorance. Cfr. Lev. V, 17-19. — *Omni cui multum datum est...* Autre règle des jugements divins. Elle est analogue à la précédente, quoique un peu plus générale. La pensée qu'elle exprime est répétée deux fois de suite dans deux phrases parallèles : les verbes *datum est* (un don pur et simple) et *commendaverunt* (un dépôt) établissent seuls une légère différence, qui existe d'ailleurs beaucoup plus dans la forme que dans l'idée. — *Plus petent* peut s'interpréter de deux manières : « plus quam ab aliis », ou bien « plus quam commendaverunt » (l'intérêt avec le capital. Cfr. Matth. XXV, 15 et ss.). « Potent » (αἰτῶσιν) est employé pour « repètent » (ἀπαίτῳσιν), à la façon de l'hébreu שָׁאֵל.

49. — « Quomodo hæc verba ad superiora coherent, écrit Maldonat sur ce passage, quærendum non arbitror, disjuncta enim ab aliis sunt, et alio fortasse tempore a Christo, alio loco dicta ». Beaucoup d'exégètes se rangent à ce sentiment ; mais il en est d'autres aussi, et nous sommes de ce nombre, qui ne le partagent point. Nous avons plus d'une fois indiqué nos raisons dans le cours de ce chapitre. Quoiqu'il ne faille pas chercher toujours dans les discours de Notre-Seigneur une suite de pensées qui s'enchaînent rigoureusement, nous ne croyons pas qu'on soit en droit de reprocher aux vv. 49-53 un manque absolu de liaison avec les parties anté-

rieures de l'instruction. Jésus vient d'exhorter assez longuement les siens à la vigilance, à la fidélité. Il achève maintenant la double série de ses avis par une idée analogue à celle que nous avons vue dès le début, vv. 4-9 ; c'est-à-dire que, rappelant aux disciples présents et à venir la lutte inévitable qu'ils devaient soutenir contre le monde, il les presse, et tout d'abord par son propre exemple, d'opposer un cœur courageux aux persécutions qui les attendent. — *Ignem veni mittere in terram*. Tite de Bosra (Cat. S. Thomæ) trouve à bon droit dans cette parole une allusion à l'origine divine du Sauveur : « Est autem intelligendum eum de cælo venisse ; non enim si de terra venisset in terram diceret : Ignem veni mittere in terram ». Mais le sens exact du texte considéré dans son ensemble n'est pas aussi clair que cette légitime déduction. La difficulté principale porte sur le mot « ignem », au sujet duquel les interprètes sont loin de s'accorder. La plupart des Pères (voyez les citations dans Maldonat) l'entendent de l'Esprit Saint. Nous dirons néanmoins, d'accord cette fois avec l'illustre Jésuite : « Si præcedentia et consequentia consideremus, non satis mihi videtur cum illis coherere ». Théophylacte et Euthymius pensent que Jésus a voulu parler du feu du zèle ou de la charité ; mais nous rejetterons encore cette opinion pour le même motif. N'est-il pas à la fois plus simple et plus littéral, comme s'exprime D. Calmet (Cfr. Luc de Bruges), de croire qu'il s'agit du feu de la persécution, du brandon de la discorde religieuse que Notre-Seigneur Jésus-Christ, quoique prince de la paix, devait nécessairement lancer (βῆεν) au milieu de la société qu'il venait régénérer ? Les vv. 51-53 le prouvent, ainsi que l'observait déjà très judicieusement Tertullien, Adv. Marc. IV, et ce sentiment est confirmé par plusieurs passages de la Bible où les mots « ignis, flamma » désignent le malheur, la souffrance. Cfr. Ps. LXXV, 12 ; Is. XLIII, 2 ; Eccli. LI, 6. — *Et quid volo nisi ut accendatur ?* Le traducteur de la Vulgate a dû lire : καὶ τί θέλω εἰ μὴ ἀνιψῆθαι, tandis que le texte grec manuscrit et imprimé porte : εἰ ἥδη ἀνιψῆθαι, littéral. « si jam accensus est ». Mais les deux leçons reviennent au même si l'on donne à τί la signification de

50. Baptismo autem habeo baptizari : et quomodo coarctor usque dum perficiatur?

51. Putatis quia pacem veni dare in terram. Non, dico vobis, sed separationem.

Matth. 19, 34.

52. Erunt enim ex hoc quinque in domo una divisi ; tres in duos, et duo in tres

53. Dividentur : pater in filium et filius in patrem suum, mater in filiam et filia in matrem, socrus in nurum suam et nurus in socrum suam.

50. Mais je dois être baptisé d'un baptême, et quelle est mon angoisse jusqu'à ce qu'il soit accompli!

51. Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre? Non, vous dis-je, mais la division.

52. Car dès ce moment, dans une même maison cinq seront divisés : trois contre deux et deux contre trois

53. Seront divisés : le père contre le fils et le fils contre le père, la mère contre la fille et la fille contre la mère, la belle-mère contre sa belle-fille, et la belle-fille contre sa belle-mère.

πίστον (Théophylacte. Cfr. Matth. vii, 14), à et celle de éri, qu'il a parfois après les verbes qui expriment l'étonnement (voyez Winer, Grammatik, p. 479). Nous pouvons donc traduire avec S. Jérôme et quelques anciens manuscrits latins : « *Quam volu it jam accendatur !* » Et cependant, Jésus ne pouvait pas désirer en elles-mêmes les persécutions dirigées contre son Eglise naissante, les effervescences si terribles des guerres de religion ! Mais il les désirait en pensant aux conséquences heureuses qu'elles devaient produire. Puisque la lutte du mal contre le bien était nécessaire, puisqu'elle devait contribuer à répandre partout et à affermir son royaume, il ne pouvait s'empêcher de souhaiter qu'elle embrasât au plus tôt le monde entier. « Comme un conquérant qui brûle d'ardeur de voir commencer une bataille dont le gain lui est assuré, et qui doit le remettre en possession de ses Etats injustement usurpés. » D. Calmet.

50. — Mais, avant que les flammes de la persécution viennent créer dans le monde un immense incendie, Jésus devait subir le premier, et plus que tous les siens, les plus violentes épreuves. C'est pour cela qu'il s'écrie, prononçant une autre parole sublime : *Baptismo habeo baptizari...* (traduction servile du grec. pour « baptismo baptizandus sum »). Nous avons la métaphore de l'eau après celle du feu ; mais ici le sens ne saurait être douteux, cette même locution désignant d'une manière très claire dans le second Evangile (x, 38 et 39 ; voyez le commentaire) les eaux amères de la Passion, qui étaient sur le point de passer sur Notre-Seigneur comme une inondation terrible. De nouveau le divin Maître nous fait connaître les sentiments de

son cœur en face de cette sombre prévision : *Quomodo coarctor usquedum perficiatur* (ille baptismus)! Il n'y a qu'un instant il éprouvait de vifs désirs (x, 49) ; les commentateurs hésitent pour déterminer son impression actuelle, car le verbe grec *συνέχεται* peut désigner, d'après son usage biblique et profane, les angoisses de la crainte ou les élans les plus ardents de la volonté. Divers modernes adoptent le premier sens et voient, dans cette exclamation de Jésus, « un prélude de Gethsémani » (Ges.), « la première trace du conflit qui se livrait dans l'âme du Christ à l'approche de sa mort » (Neander), « un cri indéniable de lamentation arraché à la faiblesse humaine du Dieu-homme » (Stier). Nous préférons, à la suite de S. Ambroise, de Théophylacte, et de la plupart des auteurs catholiques, nous arrêter à la seconde acception, d'après laquelle Jésus manifesterait au contraire, par suite de son amour pour nous, un ardent désir de consommer au plus tôt sa Passion, afin de nous racheter au plus tôt. Voyez H. Stephanus, *Thesaurus græcæ linguæ*, s. v.

51-53. — Dans ce verset et dans les deux suivants Notre-Seigneur expose d'une manière dramatique les effets de la persécution prédite un peu plus haut. C'est, quant à la pensée, la reproduction exacte d'une prophétie qu'il avait faite autrefois aux Douze (Matth. x, 34 et 35) ; mais l'expression est plus vivante et plus complète. Le tour interrogatif donné aux premières paroles, *putatis quia pacem...*, la réponse emphatique *Non*, l'assertion solennelle *dico vobis*, méritent déjà l'attention sous ce rapport. Il est vrai que *separationem* n'a pas le caractère pittoresque de « *gladium*. » Mais l'énuméra-

54. Il disait aussi aux foules : Quand vous voyez la nuée s'élever du couchant, aussitôt vous dites : La pluie vient, et ainsi arrive-t-il.

55. Et quand vous voyez souffler le vent du midi, vous dites : Il fera chaud, et cela arrive.

56. Hypocrites, vous savez apprécier l'aspect de la terre et du ciel, comment n'appréciez-vous point ce temps-ci?

54. Dicebat autem et ad turbas : Cum videritis nubem orientem ab occasu, statim dicitis : Nimbus venit : et ita fit.

Matth. 26, 2.

55. Et cum austrum flantem, dicitis : Quia æstus erit : et fit.

56. Hypocritæ, faciem cœli et terræ nostis probare : hoc autem tempus quomodo non probatis?

tion qui suit, et qui commente pour ainsi dire le mot διαμερισμόν, la description des deux camps ennemis que le Christianisme est venu créer dans une même famille, sont certainement dignes du pinceau de S. Luc. — *Erunt ex hoc* (scil. tempore) *quinque divisi*. Les cinq membres de la famille sont, d'après le v. 53, le père, la mère, la fille, le fils et la belle-fille, c'est-à-dire la femme du fils, ce dernier étant censé n'avoir pas encore de ménage à part et vivre dans la maison de ses parents. — *Tres in duos et duo in tres*. « Duo » représente le père et la mère, « tres » désigne les enfants. Ceux-ci ont accepté la religion de Jésus; ceux-là se sont endurcis dans leurs vieux préjugés : trait délicat et d'une grande vérité psychologique. Ainsi donc les liens les plus forts et les plus saints ont été soudainement brisés à l'occasion du Christ et de sa doctrine. — *Pater in filium... socrus in nurum...* Le texte grec offre dans cette énumération une variété de cas qui n'est pas intérêt. Tandis que la lutte du père avec le fils et de la mère avec la fille est exprimée par la préposition ἐν suivie du datif (πατήρ ἐν υἱῷ καὶ υἱὸς ἐν πατρί, μήτηρ ἐν θυγατρὶ καὶ θυγάτηρ ἐν μητρί), pour marquer le conflit de la mère avec la bru le narrateur a employé l'accusatif (πενθερά ἐν τῇ νύμφῃ καὶ νύμφη ἐν τῇ πενθερά). Pourquoi cette nuance? Nous ne connaissons pas de meilleure réponse que celle de Wordsworth. Dans le premier cas la guerre part du sein même de la famille, il n'y a donc pas de mouvement; dans le second elle vient du dehors, et elle éclate en outre avec plus d'intensité.

4. Grave leçon pour le peuple. XII, 54-59.

Jésus termine son discours par quelques avertissements sévères adressés à toute la foule qui l'entourait (Cfr. v. 4). « Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi! Nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis » (XIX, 44). Tel est le résumé des reproches par lesquels il condamne

la cécité spirituelle de la plus grande partie du peuple juif.

54-56. — Les paroles contenues dans ces versets sont une répétition légèrement variée de Matth. XVI, 4-4 (voyez l'explication). — *Quum videritis nubem*. Dans le grec, τὴν νεφέλην avec l'article, pour montrer qu'il s'agit d'un phénomène bien connu. — *Orientem ab occasu* : par conséquent du côté de la Méditerranée. Les vents, en traversant la mer, s'imprègnent de vapeurs qui ne tardent pas à se transformer en nuages pluvieux. Aussi, dès que les Juifs voyaient les nuées accourir des régions occidentales, ils s'écriaient spontanément, sans qu'ils eussent besoin de réfléchir (*statim* avec emphase) : *Nimbus venit*, et ils ne se trompaient pas, car une antique expérience leur donnait raison, *et ita fit!* Cfr. III Reg XVIII, 44; Robinson. Palæstina, t. II, p. 305 ('Ουέρος, l'équivalent grec de « nimbus », désigne des averses violentes, torrentielles. Ce mot n'apparaît pas ailleurs dans le Nouveau Testament). Dans nos contrées le vent d'Ouest est parallèlement un pronostic assez certain de pluie. — *Quum austrum flantem*. C'est le contraire. Les vents d'Est (ἁπὸ τοῦ ἀνατολῆος), avant d'arriver sur la Palestine, traversent les déserts d'Arabie où ils deviennent brûlants : ils apportaient donc infailliblement aux Juifs de grandes chaleurs (*æstus, καύσων*). Cfr. Job. XXXVII, 47. — *Hypocritæ*. Par cette épithète sévère, mais juste, le Sauveur flagelle l'inconséquence que ses concitoyens manifestaient dans leur conduite. Lorsqu'il fallait simplement *probare* (διακρίναι, discerner) *faciem* (τὸ πρόσωπον, expression pittoresque) *cœli et terræ*, ils étaient des physiologistes parfaits; mais, dès qu'il était question d'apprécier ce que Jésus appelle emphatiquement *hoc tempus*, c'est-à-dire les jours de salut que sa présence et son œuvre leur avaient apportés, ils n'y entendaient plus rien. Quelle triste contradiction! Sans doute, « les conjectures des astres sont né-

57. Quid autem et a vobis ipsis non judicatis quod justum est?

58. Cum autem vadis cum adversario tuo ad principem, in via da operam liberari ab illo, ne forte trahat te ad judicem, et judex tradat te exactori, et exactor mittat te in carcerem.

Matth. 5, 75.

59. Dico tibi, non exies inde, donec etiam novissimum minutum reddas.

57. Comment ne jugez-vous point par vous-mêmes ce qui est juste ?

58. Lorsque tu vas avec ton adversaire vers un magistrat, en chemin efforce-toi de te délivrer de lui, de peur qu'il ne te traîne devant le juge, et que le juge ne te livre à l'exacteur, et que l'exacteur ne te mette en prison.

59. Je te le dis, tu n'en sortiras pas que tu n'aies rendu jusqu'à la dernière obole.

CHAPITRE XIII

La nécessité de la pénitence prouvée par deux événements historiques (vv. 4-5). — Parabole du figuier stérile (vv. 6-9). — Guérison d'une femme infirme (vv. 10-17). — Paraboles du grain de sénevé et du levain (vv. 18-24). — Réponse grave à une demande vaine (vv. 22-30). — Le renard Hérode (vv. 31-35).

1. Aderant autem quidam ipso in tempore, nuntiantes illi de Galilæis,

1. En ce même temps quelques uns étaient là ! lui parlant des Gali-

cessaires à la vie humaine... En effet, il est utile de connaître les pluies qui vont venir... ainsi que l'intensité des vents. Il importe au navigateur de prévoir les périls de la tempête; au voyageur, les changements de temps; au cultivateur, l'abondance des fruits », S. Basile, Hom. vi in Hexam. Aussi, comme le dit le poète (Virg. Georg. I, 351-353),

Hæc ut certis possimus discere signis,
Æstusque, pluviasque, et agentes frigora ventos,
Ipse Pater statuit.

Mais ne devait-on pas avoir l'esprit encore plus ouvert aux signes par lesquels le Dieu de la révélation avait rendu si visible l'ap-proche de l'ère messianique ?

57. — *Quid autem...* Jésus répète solennellement son blâme, en appuyant sur les mots *a vobis ipsis*, montrant ainsi que ces illettrés eux-mêmes, aidés de leur simple bon sens, étaient capables de discerner *quod justum est*, c'est-à-dire, comme il résulte du contexte, les justes jugements par lesquels Dieu se vengera de ceux qui auront méconnu son Christ.

58 et 59. — *Cum autem vadis...* ou plutôt, *cum enim...* d'après le grec, car cette petite parabole est intimement liée au v. 57, qu'elle a pour but de confirmer. A peu de différence près, Jésus l'avait déjà proposée dans le discours sur la montagne, Matth. v, 25 et ss.; mais alors il s'en servait pour recommander d'une manière spéciale la charité à l'égard du prochain, tandis que l'application actuelle est généralisée, spiritualisée pour ainsi dire, l'idée dominante est celle-ci : Pendant qu'il

en est temps encore, faites votre paix avec Dieu (*adversario tuo*) s'il a sujet d'être irrité contre vous, de crainte que vous n'encouriez des châtiments éternels. Les détails particuliers, qu'il ne faut d'ailleurs pas presser outre mesure dans l'explication, sont empruntés aux coutumes judiciaires des anciens : cela ressort des expressions techniques *ἀντιδίκος* (*adversarius*), *ἀρχοντα* (*principem*, le président du tribunal), *ἀπὸλλύσθαι* (*liberari*; littéralement, « dimitti ab altero placato »), *κατασύρη* (*trahat*), *κριτής* (*judex*, le juge) et *πράκτωρ* (*exactor* ou « executor », l'huissier chargé de veiller à l'exécution de la sentence, en matières de dettes ou d'amendes), qui ont toutes une couleur évidemment légale. *Δὲς ἐργασίαν* (*da operam*) est un latinisme manifeste. — *Minutum*. Dans le texte primitif, *λεπτόν*, la plus petite des monnaies divisionnaires chez les Grecs : c'était la moitié du « quadrans », la huitième partie de l'« as », par conséquent la huitième partie de six centimes ! On voit par là combien seront rigoureux les jugements divins.

40. Nécessité de la pénitence. XIII, 1-9.

Cette grave instruction, propre au troisième Évangile, est d'abord rattachée par Notre-Seigneur à deux événements contemporains, vv. 1-5, puis exposée sous forme de parabole, vv. 6-9.

1° Deux faits historiques qui démontrent la nécessité de la pénitence. vv. 1-5.

CHAP. XIII. — 1. — *Aderant, παρῶσαν :*

léens dont Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices.

2. Et il leur répondit : Croyez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs que tous les autres Galiléens parce qu'ils ont souffert de telles choses ?

3. Non, vous dis-je, mais si vous

quorum sanguinem Pilatus miscuit cum sacrificiis eorum.

2. Et respondens dixit illis : Putatis quod hi Galilæi præ omnibus Galilæis peccatores fuerint, quia talia passi sunt ?

3. Non, dico vobis : sed nisi pœ

expression pittoresque, dont l'effet est encore rehaussé par la note chronologique *ipso in tempore*, et par le participe présent *nuntiantes* (comparez la phrase toute semblable de Diodore de Sicile, xvii, 8 : *παρῆσαντις ἀπαγγέλλοντες*). Au moment donc où Jésus achevait son discours du chap. xii, il y avait là des hommes qui se mirent aussitôt à lui raconter un incident horrible, arrivé récemment à Jérusalem, et dont ils apportaient peut-être la première nouvelle. — *De Galilæis quorum sanguinem Pilatus miscuit...* Le fait est relaté en peu de mots, mais d'une manière vraiment tragique, bien capable de faire impression. On croirait voir ces malheureux Galiléens assaillis tout à coup par les soldats de Pilate dans le parvis du temple, au moment où les prêtres immolaient en leur nom des victimes, et immolés eux-mêmes sans pitié, de sorte que leur sang se mêla au sang des animaux qu'ils offraient en sacrifice. Il y avait dans cette coïncidence quelque chose d'affreux (« Nefando sacro, mixta hominum pecudumque cœde respersus ! » Tite-Live, Hist. xix, 39). L'histoire profane est demeurée complètement silencieuse sur ce drame sanglant, dont nous devons le souvenir à S. Luc. Mais il est en parfaite harmonie avec le caractère de Pilate et celui des Galiléens, tels qu'ils nous sont connus par les sources les plus authentiques. Les soulèvements contre l'autorité romaine n'étaient pas rares à Jérusalem dans ces temps-là, surtout à l'occasion des fêtes, et, chaque fois qu'une émeute avait lieu, on était sûr de rencontrer les Galiléens parmi les zélotes les plus exaltés, les plus remuants. Cfr. Jos. Ant. xvii, 9, 3; 10, 2; Vita, § xvii. D'autre part, Pilate se montrait alors sans pitié. Il n'était pas homme à se laisser intimider par la sainteté du sanctuaire juif, bien qu'une stipulation spéciale interdît au gouverneur romain d'introduire ses soldats dans le temple. De la tour Antonia, qui communiquait avec l'édifice sacré (voyez Ancessi, Atlas d'archéologie biblique, pl. X), et qui servait de garnison aux troupes impériales, on pénétrait en un instant dans les parvis. Quand il y avait lutte, la victoire restait infailliblement aux légionnaires, qui égorgèrent un jour jusqu'à 20,000 émeutiers (Jos. Ant. xx, 5, 3).

2 et 3. — *Respondens dixit...* Sans porter aucun jugement sur la conduite de Pilate, Jésus, demeurant dans son rôle spirituel, profite de cette lugubre nouvelle pour exhorter à la pénitence tous ceux qui l'entouraient. — *Putatis quod hi Galilæi...* Il a divinement compris et il met à nu la secrète pensée des narrateurs. Rattachant leur récit à ses dernières paroles, xii, 57-59, ils l'avaient donné en réalité comme une preuve que les malheureux Galiléens tombés sous les glaives romains dans l'enceinte même du temple, bien plus, tout auprès de l'autel, tandis qu'ils accomplissaient l'acte le plus auguste de la religion, devaient être exceptionnellement coupables, puisque leurs sacrifices, au lieu d'attirer sur eux les grâces du Seigneur, semblaient avoir au contraire provoqué ses vengeances. Telle était bien d'ailleurs la manière de voir habituelle de l'Orient (Cfr. Job. iv, 7), et particulièrement des Juifs (Cfr. Joan. ix, 2 et le commentaire) : les grands malheurs étaient toujours censés arriver à la suite de grands péchés. Jésus affirme avec énergie (*non, dico vobis*) qu'un pareil jugement est souvent injuste, qu'il l'est du moins dans le cas actuel. Non, ceux de ses compatriotes qui venaient d'éprouver une fin si lamentable n'étaient pas pires que les autres Galiléens (*præ omnibus Galilæis*; dans le grec, *πᾶσι τῶν τούτων Γαλιλαίων*, comparatif à la mode hébraïque. Cfr. 7, 4; xviii, 44; Gen. iii, 4, *עוֹרָא כְּעוֹרָא*). Sans doute il existe, toute la Bible en fait foi, une relation étroite entre le mal physique et le mal moral, car il est bien certain que toutes nos souffrances viennent du péché. Mais il serait faux de prétendre qu'un malheur individuel est infailliblement le signe d'un crime individuel, qu'un homme châtié en ce monde est, pour ce seul motif, plus coupable que ceux qui vivent heureux autour de lui. Après avoir renversé d'un mot ce triste préjugé, Notre-Seigneur écarte ces questions stériles pour attirer, selon sa coutume, l'attention de ses auditeurs sur des considérations pratiques, personnelles, de la dernière importance : *Nisi pœnitentiam habueritis* (ἐὰν μὴ μετανοήτε, le verbe qui exprime si parfaitement l'essence de la vraie conversion. Cfr. Matth. iii, 2 et le commentaire), *omnes similiter peribitis*. « Omnes » est

nitentiam habueritis, omnes similiter peribitis.

4. Sicut illi decem et octo, supra quos cecidit turris in Siloe, et occidit eos : putatis quia et ipsi debitores fuerint præter omnes homines habitantes in Jerusalem ?

5. Non, dico vobis : sed si poenitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis.

6. Dicebat autem et hanc similitudinem : Arborem fici habebat quidam plantatam in vinea sua, et venit quærens fructum in illa, et non invenit.

ne faites pénitence vous périrez tous pareillement.

4. Comme ces dix-huit sur qui tomba la tour de Siloé et qu'elle tua, croyez-vous que leur dette fût plus grande que celle de tous les autres habitants de Jérusalem ?

5. Non, vous dis-je, mais si vous ne faites pénitence vous périrez tous pareillement.

6. Il leur disait aussi cette parabole : Un homme avait un figuier planté dans sa vigne, et il vint y chercher du fruit et n'en trouva point.

emphatique : tous sans exception ! « Similiter », ὁμοίως : aussi misérablement que ceux dont vous venez de raconter la mort. Rentrez donc en vous-mêmes, en face d'une telle calamité ; profitez de la leçon qu'elle vous donne : sinon, c'est le glaive de Dieu, et pas seulement celui de Pilate, qui fera de vous un massacre épouvantable. L'avertissement était en même temps une prophétie, comme le disent à l'envi les commentateurs. Parce que les Juifs ne firent pas pénitence à la voix de Jésus, ils périrent par millions durant la guerre avec Rome, en Galilée, dans toute la Palestine, à Jérusalem, et jusque dans le temple (πολλοί... πρὸ τῶν θυμάτων ἔπεσον αὐτόν, Jos. Bell. Jud. v, 4, 3).

4 et 5. — Sicut (dans le grec, ὡς, « aut ») illi decem et octo... Pour fortifier sa conclusion, Jésus rappelle à l'auditoire un autre événement douloureux, dont Jérusalem avait également été le théâtre, et que nous ne connaissons de même que par S. Luc. Une tour, probablement une tour des remparts, située non loin de la piscine de Siloé (in Siloe ; dans le grec, ἐν τῷ Σιλωάμ, dans la région bien connue qui portait ce nom, au S. E. de la ville. Voyez la note de Joan. ix, 7) s'était effondrée subitement, et, dans sa chute, avait écrasé dix-huit personnes. Devait-on supposer que les victimes de cette catastrophe étaient les habitants les plus impies, les plus immoraux de la capitale juive ? (Sur le mot *debitores* au lieu de « peccatores », v. 2, voyez Matth. vi, 12 et l'explication). Assurément non, répond encore Jésus. Puis il répète, comme un refrain terrible, ses paroles du v. 3 : Si poenitentiam non egeritis (le grec ne varie pas, ἐὰν μὴ μετανοήτε), omnes similiter (cette fois on lit ὁμοίως dans la Recepta et dans la plupart des témoins)... Ici encore nous avons une prédiction qui se réalisa d'une manière littérale aux derniers jours de l'Etat theocratique,

quand des Juifs nombreux furent broyés à Jérusalem sous les décombres des maisons et des édifices. Mais nous pouvons, nous devons même, nous élever plus haut encore. L'avis du Sauveur ne concernait pas seulement les habitants de la Palestine, et n'avait pas une valeur transitoire. Pris dans son acception complète, il a une portée universelle pour l'espace comme pour la durée, et s'adresse aux hommes de tous les temps et de tous les pays. Nous aussi, nous périrons, et à tout jamais, si nous ne faisons une sincère pénitence.

2° La parabole du figuier stérile.

La conclusion du divin Maître avait été sévère : il semble maintenant l'adoucir par cette touchante parabole qui montre, en Dieu, la longanimité du père toujours unie à la justice rigoureuse du juge. Néanmoins, à côté de l'aimable espérance que reçoivent ici les pécheurs, il y a de nouveau la grave leçon : Convertissez-vous et portez des fruits de salut tandis qu'il en est temps ; n'abusez pas de la divine patience, mais profitez du sursis, peut-être rapide, qu'elle daigne vous accorder !

6. — Hanc similitudinem, τὴν παραβολήν. Nous avons vu en plusieurs autres endroits du troisième Evangile (iv, 13 ; v, 36 ; vi, 39 ; viii, 4, etc.) le mot grec παραβολή traduit en latin par « similitudo », tandis qu'il l'est plus ordinairement ailleurs (Matth. et Marc.) par « parabola ». La parabole du figuier stérile se compose d'un fait rapidement énoncé, v. 6, et d'un court dialogue entre le propriétaire de l'arbre et le cultivateur, vv. 7-9. C'est le développement poétique, dramatique, de Matth. iii, 10. — Arborem fici (le grec porte simplement « ficum ») habebat quidam... C'est Dieu, évidemment, qui est désigné par le vague pronom τις ; évidemment aussi, le figuier représente le peuple

7. Et il dit à celui qui cultivait la vigne : Voilà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier et je n'en trouve point, coupe-le donc ; pourquoi occupe-t-il encore la terre ?

7. Dixit autem ad cultorem vineæ : Ecce anni tres sunt ex quo venio quærens fructum in ficulnea hac, et non invenio : succide ergo illam : ut quid etiam terram occupat ?

juif (Cfr. Matth. xxi, 19, 20, et le commentaire), planté au milieu de l'immense vignoble qui est l'emblème du monde entier. — *Plantatum in vinea*. En Palestine, de même qu'en plusieurs de nos provinces viticoles, on élève souvent des arbres fruitiers dans les vignes, et c'est le figuier qui est le plus habituellement choisi. Comparez ce passage de Pline, Hist. nat. xvii, 48 : « *Ficorum levis (umbra) quamvis sparsa, ideoque inter vineas seri non vetantur* ». De là vient la fréquente association de la vigne et du figuier dans les Saints Livres. — *Venit quærens fructum et non invenit*. Cfr. Marc. xi, 13. Dieu avait cependant tout mis en œuvre pour que son peuple de prédilection produisît des fruits excellents et nombreux. Mais les Juifs s'étaient montrés rebelles aux grâces comme aux menaces. Ils avaient même refusé de se convertir à la voix de Jésus.

7. — *Dixit ad cultorem vineæ*, πρὸς τὸν ἀμπελουργόν (ce mot n'apparaît pas ailleurs dans le Nouveau Testament). Le propriétaire, trompé dans son attente, se plaint avec une certaine amertume, et bien légitimement du reste, car c'était déjà la troisième fois qu'il était ainsi frustré : *Ecce anni tres sunt...* Un bon arbre demeurerait-il si longtemps stérile ? Au moral, et dans l'application de la parabole, ces trois années ont été interprétées de bien des manières. « Quelques Pères les entendent des trois états sous lesquels les hommes ont vécu : sous la loi naturelle, depuis le commencement du monde jusqu'à Moïse ; sous la loi écrite, depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ ; sous la loi évangélique, depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin du monde (S. Ambroise, S. Augustin, S. Grégoire). D'autres les entendent du triple gouvernement qui s'est vu sous les Juifs (τρεῖς πολιτείας, Euthymius) : le gouvernement des juges, depuis Josué jusqu'à Israël ; le gouvernement des rois, depuis Saül jusqu'à la captivité de Babylone, et le gouvernement des grands-prêtres, depuis la captivité jusqu'à Jésus-Christ. D'autres (Théophylacte), des trois âges de l'homme : l'enfance, l'âge viril et la vieillesse. D'autres enfin, des trois années de la prédication de Jésus-Christ ». D. Calmet. Wieseler (Chronolog. Synopse der vier Evang. p. 202 et ss. ; Beitræge zur richtig. Erklärung der Evang., p. 165 et ss.) s'est distingué de nos jours parmi les défenseurs de cette dernière opi-

nion. Cfr. Olshausen, h. l. Nous nous permettrons de dire à la suite de l'illustre exégète lorrain que « ces explications sont toutes arbitraires », car les trois années « marquent simplement que Dieu a donné aux Juifs tout le temps et tous les moyens convenables, pour les mettre hors d'excuse ». Il ne faut donc pas trop appuyer sur ce détail. Si l'on insistait pour entendre ces trois ans d'une manière strictement chronologique et pour y voir une allusion au ministère public de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous répondrions que la quatrième année devrait se prendre aussi à la lettre : or, il est certain qu'elle représente le délai de quarante années accordé aux Juifs entre la mort de Jésus et la ruine de Jérusalem. — Après la plainte, la sentence : *succide illam*, et la sentence motivée : *ut quid etiam terram occupat ?* Cet « etiam » (καί, « insuper ») est bien fort. « Non modo nil prodest (ficulnea), sed etiam laticem avertit, quem e terra sucturæ erant vites..., et spatium occupat. » Bengel. L'arbre est stérile ; de plus il nuit : double raison de le détruire. Au lieu de « occupat », l'ancienne version latine portait « impedit », qui est préférable ; mais κατὰ γὰρ du texte grec (un des verbes favoris de S. Paul, qui l'emploie jusqu'à 26 fois dans ses épîtres) est encore plus énergique, puisqu'il signifie proprement : « inertem facit ». S. Grégoire en donne une excellente paraphrase : « Stat desuper arbor infructuosa, et subtus terra sterilis jacet ». De même Corneille de Lapierre : « Terram inertem et sterilem reddit, tum umbra sua, tum radicibus suis, quibus succum terræ vicinis vitibus eripit et præripit ». Personne ici-bas n'est simplement inutile. Quiconque ne fait pas le bien fait le mal, le prêtre plus que tout autre ! — Quoique terrible en vérité (« cum magno timore audiendum est », S. Grégoire, Hom. xxxi in Evang.), l'ordre du Seigneur, Coupez cet arbre, manifeste bien sa bonté paternelle, comme le faisaient observer les saints Pères. « C'est un trait particulier de la clémence de Dieu envers les hommes, de ne pas lancer les châtimens en silence et secrètement, mais d'en proclamer d'abord l'arrivée par des menaces, afin d'invoquer ainsi les pécheurs au repentir », S. Basile (cité par Trench, Notes on the Parables, 44^e édit. p. 353). « Si dammare vellet, taceret. Nemo volens ferire dicit : Observa ! »

8. At ille respondens, dicit illi : Domine, dimitte illam et hoc anno, usque dum fodiam circa illam, et mittam stercora :

9. Et si quidem fecerit fructum : sin autem, in futurum succides eam.

10. Erat autem docens in synagoga eorum sabbatis.

8. Et celui-ci lui répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année, jusqu'à ce que je creuse tout autour et que j'y mette du fumier ;

9. Peut-être portera-t-il du fruit, sinon vous le couperez.

10. Or Jésus enseignait dans leur synagogue les jours de sabbat.

S. Augustin (ibid.). Ἀπειλεῖ τὴν τιμωρίαν, ἵνα φύγωμεν τὴν πείραν τῆς τιμωρίας φοβεῖ τῷ λόγῳ, ἵνα μὴ κολάσῃ τῷ ἔργῳ, S. Jean Chrys., de Poenit. hom. vii. Selon l'antique adage, quand ils ont la volonté arrêtée de sévir, « Dii lancos habent pedes » ; ils n'avertissent pas et s'approchent doucement des coupables qu'ils veulent surprendre.

8. — At ille respondens... Le vigneron, qui est ici la figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ, intercède pour le figuier stérile : *Dimitte* (ἀφες, « paterne ») *illam* et *hoc anno*. Suspendez pour une année encore votre juste sentence : peut-être des soins plus diligents amèneront-ils cet arbre à fruit. Il cite, comme exemple de son redoublement de sollicitudes pendant le temps d'épreuve, deux traits particuliers, *fodiam circa illam, mittam stercora*, qui symbolisent des grâces spéciales, plus abondamment versées. C'est bien en cela du reste qu'a toujours consisté le traitement des arbres malades ou stériles.

9. — Ces moyens extraordinaires une fois pris, une double alternative devra se présenter. Ou le figuier portera des fruits, et alors on le laissera vivre ; ou il persévéra dans son état d'infécondité, et dans ce cas le propriétaire n'aura qu'à exécuter son premier dessein, *in futurum* (« in posterum » ; il est inutile de sous-entendre « annum ») *succides eam*. Ce sort sera si parfaitement mérité, que la voix même de l'amour renoncera cette fois à l'écartier (Stier). — La phrase reste suspendue après *si quidem fecerit fructum* ; c'est une ellipse familière aux classiques (voyez Wetsstein et Kuinzel, h. l.) et aux écrivains sacrés (Cfr. II Reg. v, 8 ; I Par. iv, 40 ; Marc. ix, 23 ; Luc. xix, 42, etc.). Il est aisé de suppléer « bene erit » (καλῶς ἔξει), ou simplement « Bene » (εὖ). Le maître de la vigne ne fait aucune réponse, comme s'il ne voulait pas s'engager à exaucer la demande du vigneron. La parabole se termine ainsi d'une façon brusque, menaçante. Il est néanmoins dans l'esprit de cet intéressant petit drame de supposer que la prière fut agréée. — La leçon, nous l'avons dit, s'adresse directement et principalement à Israël ; mais on peut aussi l'appliquer à tous les hommes. « Quod de Judæis dictum, omnibus cavendum arbi-

tror, et nobis maxime ; ne secundum Ecclesiæ locum vacui meritis occupemus : qui quasi melogranata benedicti, fructus ferro debemus internos, fructus pudoris,... fructus mutuae caritatis et amoris, sub uno utero Ecclesiæ matris inclusi ; ne aura noceat, ne grandio decutiat ; ne ætus cupiditatis exurat, ne humoris imber elidat. » S. Ambroise, Exp. in Luc. vii, 474. Il y a bien réellement, dans cette parabole, l'histoire de la conduite tout aimable de Dieu à l'égard de chaque pécheur. Il supporte, il patiente, il soigne jusqu'à la dernière extrémité : il ne châtie finalement que lorsque tout espoir de conversion a disparu. S. Grégoire de Nazianze (ap. Cat. D. Thom.) veut que nous imitions la divine longanimité : « Ne soyons jamais prompts à frapper, mais prévenons par la miséricorde, de peur de couper un figuier qui peut encore produire des fruits, et qui peut-être serait guéri par les soins d'un cultivateur habile. »

Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici tout au long, d'après Rosenmüller, Das alte u. neue Morgenland, t. V, p. 187, la recette suivante qui est employée parfois en Arabie pour rendre la fertilité aux palmiers stériles. « Prenez une hache, et allez auprès de l'arbre avec un ami auquel vous tiendrez ce langage : Je vais couper ce palmier, car il ne porte pas de fruits. L'ami répondra : Ne le faites pas ; cette année il aura certainement des fruits. Le premier devra répliquer : C'est nécessaire, il faut que je l'abatte ; et il frappera trois fois le tronc de l'arbre avec le dos de sa hache. Son ami le retiendra en disant : Non, ne l'abattez point ; vous aurez certainement des fruits de lui cette année. Prenez patience une fois encore, ne vous hâtez pas trop de le couper. Mais, s'il refuse à l'avenir de vous donner des fruits, alors vous pourrez le couper. La même année, l'arbre deviendra nécessairement fertile, et il fournira une récolte abondante. » Quelle analogie gracieuse avec notre parabole !

11. Guérison d'une femme infirme. XIII, 40-47.

40. — Erat docens in synagoga eorum (scil. Judæorum). Le grec porte : ἐν μιᾷ τῶν συναγωγῶν, « in una synagoga ». Sur le pluriel *sabbatis* employé dans le sens du singulier,

11. Et voici une femme qui avait un esprit d'infirmité depuis dix-huit ans, et elle était courbée et ne pouvait pas du tout regarder en haut.

12. Lorsque Jésus la vit il l'appela à lui et lui dit : Femme, tu es délivrée de ton infirmité.

13. Et il lui imposa les mains, et aussitôt elle fut redressée et elle glorifiait Dieu.

14. Or le chef de la synagogue, prenant la parole et s'indignant de

11. Et ecce mulier, quæ habebat spiritum infirmitatis annis decem et octo : et erat inclinata, nec omnino poterat sursum respicere.

12. Quam cum videret Jesus, vocavit eam ad se, et ait illi : Mulier, dimissa es ab infirmitate tua.

13. Et imposuit illi manus, et confestim erecta est, et glorificabat Deum.

14. Respondens autem archisynagogus, indignans quia sabbato cu-

voyez Bretschneider, Lexicon man. græco-lat., s. v. *καλάρων*. — Jésus termine son ministère comme il l'avait commencé. Cfr. Marc. i, 21 et s. Au début et à la fin de sa vie publique nous le voyons prêchant l'Evangile dans les synagogues, aux jours de sabbat. Le divin Sauveur ne se lasse pas de jeter dans les cœurs le bon grain de l'Evangile.

11. — Si l'historien sacré n'a désigné que d'une manière générale le lieu et la date du prodige, le « *medicus carissimus* » décrit fort bien l'état pathologique de la malade. — *Ecce mulier*. D'après la Récepta : *ἰδοὺ γυνή ἥν* (pour *καρπῆν*), « *ecce mulier aderat* ». Le verbe manque aussi dans les manuscrits Sinait., B, L, X, et dans plusieurs versions ; c'est probablement un glossème. — *Quæ habebat spiritum infirmitatis* (*πνεῦμα ἀσθενείας*, un esprit de débilité, de faiblesse). Cette expression sera commentée plus loin (§. 46) par Notre-Seigneur : elle désigne la cause du mal, et cette cause était toute morale et spirituelle. L'infirmité provenait d'une possession de l'esprit mauvais. Comparez le *πνεῦμα ἁλόν* de Marc. ix, 25. — Le caractère particulier de la maladie est ensuite indiqué. Depuis dix-huit ans, la pauvre femme sur laquelle Jésus venait de jeter un regard de miséricorde était toute courbée, repliée sur elle-même (*inclinata*, *συγκύπτουσα*, scil. *ἐκτὴν οὐ κατὰ πρόσωπον*, mot énergique employé seulement dans le troisième Evangile), à tel point, ajoute S. Luc pour mieux montrer combien elle était digne de pitié, que *nec omnino poterat sursum respicere* (*ἀνακύβει*, « *corpus erigere* », par opposition à *συγκύπτουσα*). Le mal n'avait donc pas seulement son siège dans le cou, mais il affectait aussi le dos et les reins, en un mot toute l'épine dorsale. — Les saints Pères, dans leurs paraphrases morales, regardent ce triste état comme la figure des âmes qui sont, suivant le mot du poète, « *curvæ in terras* », tandis qu'il convient si bien à l'homme (la forme de son corps ne le

lui dit-elle pas sans cesse?) de « chercher les choses du ciel et d'élever ses regards au-dessus de la terre. » S. Basil, Hom. ix in Hexam. Cfr. S. August. Enarrat. II in Psalm. lxxviii, 24 ; Théophylacte, h. l.

12 et 13. — *Vocavit eam ad se*. Maldonat fait à ce propos une excellente réflexion : « *Duplici fuit beneficii atque liberalitatis, quod non solum sanavit, sed etiam invitavit ad sanitatem. Vix quemquam solebat Christus non rogatus curare; hanc mulierem non solum non rogatus sanat, sed ipse quodam modo ut sanari vellet rogat.* » — *Dimissa es* (mieux, « *soluta es* », *ἀπολύσασθαι*) *ab infirmitate tua*. « Parole tout à fait digne de Dieu, s'écrit S. Cyrille (Cat. D. Thomæ), et remplie d'une majesté céleste. » L'emploi du parfait est à noter : Tu as été déliée! Avant même d'être énoncé, le résultat était déjà opéré dans la volonté du Thaumaturge. Notons aussi la belle métaphore, toute classique d'ailleurs, par laquelle la maladie est assimilée à des liens qui retiennent captif : dans le cas présent elle était d'une justesse particulière. — *Et imposuit illi manus*. Ce geste, signe de la toute-puissance de Jésus, accompagna probablement sa parole toute-puissante (S. Cyrille, Euthymius, Trench). L'effet produit fut instantané : *confestim erecta est* (*ἀνωρθώθη*). Immédiatement aussi l'humble femme, délivrée tout ensemble de ses liens spirituels et corporels, se mit à proclamer avec effusion la louange de Dieu. *Glorificabat* : ce temps indique la continuité; elle glorifiait et glorifiait encore l'auteur de tout don parfait.

14. — *Respondens autem archisynagogus*. La scène change subitement. Des paroles de colère, d'indignation (*indignans*, *ἀγανακτῶν*), interrompent bruyamment celles de l'action de grâces, et c'est le président de l'assemblée, le « Rosch-hakkénéceth », qui les profère. Et pourquoi donc cet homme s'indigne-t-il ? *Quia sabbato curasset Jesus* : voilà tout son motif ! « Bene scandalizati sunt de illa erecta, ipsi

rasset Jesus, dicebat turbæ : Sex dies sunt, in quibus oportet operari ; in his ergo venite, et curamini, et non in die sabbati.

15. Respondens autem ad illum Dominus dixit : Hypocritæ, unusquisque vestrum sabbato non solvit bovem suum, aut asinum a præsepicio, et ducit adquare ?

16. Hanc autem filiam Abrahæ, quam alligavit Satan, ecce decem

ce que Jésus l'avait guérie le jour du sabbat, disait à la foule : Il y a six jours pendant lesquels il faut travailler; venez donc ce jour là et soyez guéris, mais non le jour du sabbat.

15. Mais le Seigneur lui répondit : Hypocrites, est-ce que chacun de vous ne délie pas de la crèche le jour du sabbat son bœuf et son âne et ne le mène pas boire ?

16. Et cette fille d'Abraham que Satan a liée voici dix-huit ans, il no

curvi. » S. August. l. c. Esclave, comme tant d'autres, de traditions insensées, il prenait pour une œuvre servile l'acte que Jésus venait d'accomplir. Les Rabbins n'enseignent-ils pas que, s'il est permis à un médecin de soigner en un jour de sabbat une maladie subite et dangereuse, il est absolument interdit de traiter une infirmité chronique ? Toutefois, le chef de la synagogue n'ose interpellier directement Notre-Seigneur : c'est sur la foule innocente (*dicebat turbæ*), dont il sait n'avoir rien à redouter, que retombent tout d'abord ses amers reproches. Mais, comme le font remarquer les exégètes, quelles inconséquences, quel ridicule, dans son langage dicté par un zèle aveugle et par la haine ! La remontrance commence pourtant par une phrase qui est presque une citation littérale de la Loi : *Sex dies sunt in quibus oportet operari*. Cfr. Ex. xx, 9, 10 ; Deut. v, 15 et ss. Mais elle s'achève de la façon la plus étrange : *In his ergo venite, ut curamini*. Qu'est-ce que cela veut dire ? La malade avait-elle donc demandé sa guérison ? Et, alors même qu'elle l'eût demandée, et que Jésus eût été coupable en l'accordant, où était la faute du peuple, qui avait simplement joué le rôle de témoin ? Un malade à qui le Sauveur offrait miraculeusement la santé devait-il la refuser, si c'était le sabbat ? M. Farrar l'a dit à bon droit (*Life of Jesus*, 23^e éd., t. II, p. 445), « la série entière des Évangiles ne fournit pas d'autres exemples d'une ingérence aussi illogique, ou d'une sottise aussi incurable. » Cela rappelle la conduite de ce pilote juif qui lâcha tout à coup le gouvernail au beau milieu d'une tempête, parce que le jour du sabbat venait de commencer !

15. — *Respondens autem* (on lit *ὁὖν*, « ergo », dans la Recepta ; mais les meilleures autorités favorisent la leçon de la Vulgate)... Le Seigneur (*Dominus* avec emphase) s'indigne à son tour, réproche à juste titre de pareils procédés. Quelle force dans l'apostrophe *hypocritæ* (la variante « *hypocrita* » semble

moins garantie), par laquelle il lève le masque de religion sous lequel s'abritait le dépit de ses adversaires ! Elle s'adresse à tous ceux des membres de l'assistance (et ils étaient assez nombreux, d'après le *¶* 17) qui partageaient les sentiments du chef de la synagogue. Quelle vigueur aussi dans la courte apologie qui suit ! Elle se compose de deux parties, un argument « *ad hominem* », *¶* 15, et une conclusion « *a minori ad majus* », *¶* 16. — *Unusquisque vestrum sabbato...* Êtes-vous donc si rigoureux quand vos intérêts matériels sont en cause ? Hésitez-vous alors à vous livrer à des occupations qui constituent un véritable travail ? Et vous réprochez en moi une parole et un geste ? On trouve formellement exprimée dans le Talmud la coutume que mentionne ici Notre-Seigneur. « *Non solum permittitur bestiam educere ad aquam sabbato, sed et pro ea haurire aquam, ita tamen (étrange distinction où se retrouve tout le caractère pharisaïque) ut accedat bestia et bibat, non vero aqua bestia afferatur apporteturque.* » Tr. Erubbin, f. 20, 2. Voyez Lightfoot, *Hor. hebr.* h. l. Mais, si l'on était si respectueux pour le repos du sabbat, que n'apportait-on dès la veille une provision d'eau dans l'étable ? Nous visitons un jour, en compagnie d'un ami, le cimetière juif de la ville de Lyon. Nous n'avions pas fait attention que c'était un samedi. Accueillis par la concierge avec une réputation visible, nous reçûmes au départ ce petit avertissement : Messieurs, vous pourrez revenir tant que vous le voudrez, mais pas le samedi, pas le samedi ! Le samedi n'avait pas empêché le fossoyeur d'arroser auprès de nous, une heure durant, des fleurs peu altérées. Rien n'a changé ! — Voyez dans S. Matthieu, xii, 44, un raisonnement du même genre, quoique présenté sous une autre forme.

16. — *Hanc autem filiam Abrahæ...* Beau contraste, vigoureusement tracé. Qu'était la malade ? Une fille d'Abraham : titre glorieux qui disait beaucoup au cœur d'un Juif ! Cfr.

fallait pas la délivrer de ce lien le jour du sabbat ?

17. Et lorsqu'il disait ces choses tous ses adversaires rougissaient, et tout le peuple se rejouissait de tout ce qu'il faisait de glorieux.

18. Il disait donc : A quoi est semblable le royaume de Dieu et à quoi le comparerai-je ?

19. Il est semblable à un grain de sénevé qu'un homme prit et mit dans son jardin, et il crût et devint un grand arbre et les oiseaux du ciel se reposèrent dans ses rameaux.

et octo annis, non oportuit solvi a vinculo isto die sabbati ?

17 Et cum hæc diceret, erubescabant omnes adversarii ejus ; et omnis populus gaudebat in universis, quæ gloriose fiebant ab eo.

18. Dicebat ergo : Cui simile est regnum Dei et cui simile æstimabo illud ?

19 Simile est granosinapis, quod acceptum homo misit in hortum suum et crevit, et factum est in arborem magnam ; et volucres cœli requieverunt in ramis ejus.

Math. 13, 31; Marc. 4, 31.

Matth. III, 9. Et Jésus oppose cette fille d'Abraham aux vils animaux mentionnés précédemment. Dans quel état se trouvait-elle ? Au pouvoir de Satan (*alligavit*, figure expressive et pittoresque) depuis de longues années. Fallait-il donc la laisser souffrir davantage, alors qu'on se refusait, légitimement du reste, à faire endurer la soif pendant quelques heures à des bêtes sans raison ? Assurément non. *Non oportuit* ! Ce serait aller contre toutes les intentions divines. « Cessez donc de manger et de boire et de parler et de chanter des psaumes le jour du sabbat, car tout cela aussi est un travail » (S. Cyrille, in Cat. D. Thom.). — S. Irénée, IV, 19, démontre qu'en opérant de fréquentes guérisons le samedi, Jésus rendait honneur au céleste instituteur du sabbat, qui aimait à répandre en ce jour sur son peuple ses faveurs les plus délicates.

47. — Double effet produit par l'argumentation du Sauveur. Ses ennemis, couverts de honte (*erubescabant*, *κατασχίζοντο*, forte expression qui n'apparaît pas ailleurs dans l'Évangile), ne peuvent lui répondre. La masse de l'assemblée (*omnis populus*) éprouve un vif sentiment de joie en voyant Jésus accomplir tant de merveilles (*τοῖς ἐνδοξοῖς*, *gloriose*, correspond au *בְּלִאָהוּ* hébreu ; *fiabant*, *γινόμενοι*, marque la continuité).

12. Deux paraboles. III, 18-21.

« Erubescitibus adversariis et populo gaudente de his quæ gloriose fiebant a Christo, profectum Evangelii consequenter sub quibusdam similitudinibus manifestat. » La glose antique nous paraît indiquer ainsi la meilleure de toutes les transitions. Beaucoup d'interprètes modernes prétendent, il est vrai, que ce passage a été détaché par S. Luc de son enchaînement primitif ; mais nous sommes loin d'avoir trouvé leurs preuves

décisives. Il nous semble, comme à l'auteur de la glose et comme à bien d'autres, que Jésus, en voyant les heureuses dispositions de la foule, avait une occasion très naturelle d'exposer ses espérances relativement à la future diffusion du royaume des cieux. Il le fit en répétant deux paraboles qu'il avait déjà proposées antérieurement, et c'est pour cela qu'elles n'ont pas ici la même place que dans les autres synoptiques. Nous avons moins de répugnance pour les redites de ce genre que pour les bouleversements opérés à chaque instant dans le récit sacré par ceux qui ne les admettent pas.

1° Le grain de sénevé. §§. 18-19. — Parall. Matth. XIII, 31-32; Marc. IV, 30-31.

18. — *Cui simile est...* C'est là une formule dramatique, destinée à rendre l'attention plus vive. La répétition et *cui simile æstimabo illud* grossit encore l'intérêt. Quelle sera, devait se demander l'auditeur, l'importante vérité qu'on introduit en termes si solennels ?

19. — *Simile est grano sinapis...* S. Matthieu et S. Marc (voyez nos commentaires) développent un peu plus cette parabole. S. Luc, malgré la brièveté de son récit, a pourtant divers traits spéciaux. 1° Il nous montre le grain de moutarde semé, non pas dans un champ (S. Matth.) ou dans la terre, d'une manière encore plus générale (S. Marc), mais dans un jardin. 2° Il nous le montre ensuite, par une hyperbole hardie, non seulement devenu « majus omnibus olivibus », mais transformé *in arborem magnam* (l'adjectif *μεγαλὴ* manque toutefois dans plusieurs manuscrits importants, Sinait., B, D, L, etc.). Quant à la signification, elle est absolument la même que dans les autres Évangiles. « Sicut sinapis semen superatur quidem quantitate a seminibus olivum aliorum, crescit autem adeo, ut plurimum fiat umbraculum avium ;

20. Et iterum dixit : Cui simile aestimabo regnum Dei ?

21. Simile est fermento, quod acceptum mulier abscondit in farinæ sata tria, donec fermentaretur totum.

Matt. 13, 33.

22. Et ibat per civitates, et castella, docens, et iter faciens in Jerusalem.

23. Ait autem illi quidam : Domine, si pauci sunt qui salvantur ? Ipse autem dixit ad illos :

20. Et il dit de rechef : A quoi comparerai-je le royaume de Dieu

21. Il est semblable au levain qu'une femme prend et mêle dans trois mesures de farine jusqu'à ce que le tout soit fermenté.

22. Et il allait à travers les villes et les villages, enseignant et faisant route vers Jérusalem.

23 Or quelqu'un lui dit : Seigneur, y en a-t-il peu qui se sauvent ? Mais il leur dit :

sic et salutaris doctrina penes paucos erat in principio, sed postea recipit augmentum. » S. Cyrille, l. c. Et quel accroissement ! Le monde n'est-il pas en grande partie chrétien ? Cfr. S. August. Serm. XLIV, 2.

2° Le levain. §§. 20-21. — Parall. Matth. xiii, 33.

20. — *Iterum dixit* : il dit derechef, il répéta. Les mots suivants, *cui simile...*, sont en effet une reproduction abrégée de la formule employée plus haut, §. 18. « Il dit encore » ne traduirait pas exactement la phrase πάλιν εἶπε.

21. — La parabole du grain de sénévé exprimait la puissance d'expansion dont jouit la doctrine évangélique, le développement extérieur du royaume de Dieu ; dans celle-ci il s'agit d'un développement intime, d'une puissance de transformation. Et en effet, le levain de l'Evangile a tout envahi : la vie de famille, la politique, les sciences, les arts ; rien n'échappe à son influence. Ceux-là même en vivent qui prétendent s'y soustraire. Voyez d'ailleurs notre explication du passage parallèle de S. Matthieu. Les deux rédactions sont tout-à-fait identiques dans le texte original.

13. Réponse grave à une demande vaine.
xiii, 22-30.

22. — *Et ibat*. Dans le grec, διαπορεύετο, « circumibat ». C'est toujours la suite du grand voyage commencé un chap. ix^e, §. 54 (voyez l'explication), ainsi qu'il ressort des mots *iter* (πορεία avec le sens de δόξ) *faciens in Jerusalem*. Cette formule introduit une nouvelle série de scènes intéressantes. L'évangéliste mentionne en passant que Jésus, selon sa coutume, annonçait la bonne nouvelle (*docens*) dans chacune de ses résidences temporaires.

23. — *Ait autem illi quidem*. Le questionneur n'est pas autrement déterminé par le récit. Son caractère, l'occasion de sa demande, sont laissés dans le vague. Nous ne

savons pas même si c'était un disciple ou simplement un Juif de la foule. Car en général, dans la narration évangélique, « toutes les personnalités, à part celle du Christ, se retirent à l'arrière-scène : leur histoire n'étant pas rapportée dans leur propre intérêt, mais à cause de l'application que nous devons nous en faire, et en tant qu'elle introduit les paroles qui nous sont adressées à tous par Notre-Seigneur ». Stier, Reden des Herrn Jesu, h. l. — *Si pauci sunt qui salvantur* (οἱ σωζόμενοι, ceux qui sont en voie d'arriver au salut. Cfr. Act. II, 47. Par opposition aux ἀπολλυμένοι, I Cor. I, 18 ; II Cor. II, 15). Interrogation à la façon hébraïque (כִּי), pour : « An pauci sunt... ? » Assurément, c'était là une question bien oiseuse, et nous préférierions l'entendre proposer sous cette autre forme : Seigneur, que devons-nous faire pour obtenir le salut ? Toutefois nous la jugerons peut-être moins sévèrement, si nous nous souvenons qu'elle était alors tout à fait à l'ordre du jour chez les Juifs, par suite de la grande effervescence que l'attente du Messie avait produite dans leurs rangs. Voyez Lightfoot, Hor. hebr. h. l. « L'une des bizarres rêveries cabalistiques des Rabbins consistait à essayer de fixer le nombre des élus par la valeur numérique des lettres de tel ou tel texte scripturaire relatif au royaume des cieux ». Plumptre, New Testam. Commentary for english Readers, edited by Ellicott, t. I, p. 308. On retrouve l'écho de ces subtiles discussions au IV^e livre d'Esdras, VIII, 4 : « Hoc sæculum fecit Altissimus propter multos, futurum autem propter paucos ; » ix, 15 et 16 : « Olim locutus sum, et nunc dico, et postea dicam : Quoniam plures sunt qui pereunt quam qui salvabuntur ; sicut multiplicatur fluctus super guttam. »

— *Ipse dixit ad illos*. La réponse de Jésus s'adresse donc à toute l'assistance et pas seulement à l'interrogateur. Les paroles suivantes de S. Cyrille en caractérisent admirablement la nature : « Non videtur autem

24. Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup, vous dis-je, chercheront à entrer et ne le pourront pas.

25. Lorsque le père de famille sera entré et aura fermé la porte, vous commencerez par rester dehors et frapper à la porte, disant : Seigneur, ouvre-nous. Et il vous répondra : Je ne sais d'où vous êtes.

26. Alors vous commencerez à dire : Nous avons mangé et bu devant vous, et vous avez enseigné dans nos places publiques.

24. Contendite intrare per angustam portam : quia multi, dico vobis, quærent intrare, et non poterunt.

Matth. 7, 13.

25. Cum autem intraverit pater familias, et clauserit ostium, incipietis foris stare, et pulsare ostium, dicentes ; Domine, aperi nobis ; et respondens dicet vobis : Nescio vos unde sitis.

Matth. 25, 10.

26. Tunc incipietis dicere : Manducavimus coram te, et bibimus, et in plateis nostris docuisti.

Dominus satisfacere quærenti utrum pauci sunt qui salvantur, dum declarat viam per quam quisque potest fieri justus. Sed dicendum quod mos erat Salvatoris non respondere interrogantibus secundum quod eis videbatur, quoties inutilia quærebant, sed respiciendo quod utile audientibus foret. Quid autem commodi proveniret audientibus scire an multi sint qui salvantur, an pauci ? Necessarium magis erat scire modum quo aliquis pervenit ad salutem. Dispensative ergo ad quæstionem vaniloquium nihil dicit, sed transfert suum sermonem ad rem magis necessariam » (ap. Cat. D. Thom.). Ainsi, Jésus ne répond pas directement. Du domaine de la théorie abstraite, il transporte la question sur celui de la pratique, de manière à faire réfléchir ses auditeurs sur eux-mêmes et à exciter en eux un vif intérêt pour leur propre salut. « Peu ou beaucoup, que vous importe ? Ne vous préoccupez point de ces chiffres inutiles. L'essentiel pour vous, c'est de faire partie du nombre des élus, et vous n'y arriverez qu'au prix de vigoureux efforts. »

24. — *Contendite intrare*. Le verbe grec ἀγωνίζεσθε (d'où est venu notre substantif « agonie ») implique l'idée de lutte, de combat. Il est donc nécessaire de lutter, si l'on veut réussir à pénétrer dans le royaume des cieux. Cf. I Cor. ix, 25 ; I Tim. vi, 12. La belle métaphore *per angustam portam* nous est déjà connue par un passage analogue du premier Évangile (Matth. vii, 12 ; voyez le commentaire), où nous l'avons vue plus développée. Cette porte étroite (il faut probablement lire θύρα avec les manuscrits Sin., B., D., L., etc., au lieu de πύλη des autres témoins) est celle qui donne accès au palais messianique, c'est-à-dire, au séjour des bienheureux. — *Quia multi, dico vobis* (assertion solennelle)... Par ces paroles, Notre-Seigneur motive et justifie sa vive recommandation,

son appel à la violence. Luttez, je vous le dis, car il y en aura beaucoup qui ne pourront franchir l'entrée du ciel, parce que leurs tentatives (*quærent intrare*) auront été molles et inconstantes. Ils ne devront donc s'en prendre qu'à eux-mêmes.

25 — Les vv. 25-30 commentent d'une manière dramatique la pensée générale qui vient d'être exprimée. Sous une vivante allégorie, dont nous avons déjà rencontré dans S. Matthieu (vii, 22 et ss. ; xxv, 10-12) les éléments principaux, empruntés à la vie de famille de l'Orient, Jésus représente une scène terrible de la fin des temps. Il nous montre un père de famille qui, après avoir longuement attendu ses hôtes invités pour le repas du soir, entre avec eux dans la salle du festin et ferme la porte derrière lui. Mais plusieurs des convives se sont mis en retard. Pendant quelque temps, ils se tiennent debout dans la rue à l'entrée de la maison (*foris stare*), espérant qu'on leur ouvrira bientôt. Toutefois, voici qu'ils s'impatientent et commencent à frapper vivement contre la porte (*pulsare*). Ils appellent même tout haut le maître de la maison : *Domine* (dans le grec : Κύριε, κύριε, répétition pleine d'emphase. Cf. Matth. vii, 22, 23), *aperi nobis*. Un dialogue s'engage entre eux et lui, mais, hélas ! pour leur plus grande confusion, car ils ont la douleur de s'entendre dire : *Nescio vos unde sitis*. Leurs prières sont maintenant trop tardives ; « non enim post judicium patet precum aut meritorum locus » (S. August. Serm. xxii de Verbis Domini). Ils devaient faire des efforts pour pénétrer à travers la porte étroite : ils ne passeront jamais par la porte fermée.

26. — Les réprouvés insistent, essayant de se faire reconnaître comme des amis du père de famille. De grâce, rappelez vos souvenirs ! N'avons-nous pas mangé, bu, en votre pré-

24. Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup, vous dis-je, chercheront à entrer et ne le pourront pas.

25. Lorsque le père de famille sera entré et aura fermé la porte, vous commencerez par rester dehors et frapper à la porte, disant : Seigneur, ouvre-nous. Et il vous répondra : Je ne sais d'où vous êtes.

26. Alors vous commencerez à dire : Nous avons mangé et bu devant vous, et vous avez enseigné dans nos places publiques.

24. Contendite intrare per angustam portam : quia multi, dico vobis, quærent intrare, et non poterunt.

Matth. 7, 13.

25. Cum autem intraverit pater familias, et clauserit ostium, incipietis foris stare, et pulsare ostium, dicentes ; Domine, aperi nobis ; et respondens dicet vobis : Nescio vos unde sitis.

Matth. 25, 10.

26. Tunc incipietis dicere : Manducavimus coram te, et bibimus, et in plateis nostris docuisti.

Dominus satisfacere quærenti utrum pauci sunt qui salvantur, dum declarat viam per quam quisque potest fieri justus. Sed dicendum quod mos erat Salvatoris non respondere interrogantibus secundum quod eis videbatur, quoties inutilia quærebant, sed respiciendo quod utile audientibus foret. Quid autem commodi proveniret audientibus scire an multi sint qui salvantur, an pauci? Necessarium magis erat scire modum quo aliquis pervenit ad salutem. Dispensative ergo ad quæstionis vaniloquium nihil dicit, sed transfert suum sermonem ad rem magis necessariam » (ap. Cat. D. Thom.). Ainsi, Jésus ne répond pas directement. Du domaine de la théorie abstraite, il transporte la question sur celui de la pratique, de manière à faire réfléchir ses auditeurs sur eux-mêmes et à exciter en eux un vif intérêt pour leur propre salut. « Peu ou beaucoup, que vous importe? Ne vous préoccupez point de ces chiffres inutiles. L'essentiel pour vous, c'est de faire partie du nombre des élus, et vous n'y arriverez qu'au prix de vigoureux efforts. »

24. — *Contendite intrare*. Le verbe grec ἀγωνίζεσθε (d'où est venu notre substantif « agonie ») implique l'idée de lutte, de combat. Il est donc nécessaire de lutter, si l'on veut réussir à pénétrer dans le royaume des cieux. Cfr. I Cor. ix, 25 ; I Tim. vi, 12. La belle métaphore *per angustam portam* nous est déjà connue par un passage analogue du premier Évangile (Matth. vii, 12 ; voyez le commentaire), où nous l'avons vue plus développée. Cette porte étroite (il faut probablement lire θύρα avec les manuscrits Sin., B, D, L, etc., au lieu de πόλη des autres témoins) est celle qui donne accès au palais messianique, c'est-à-dire, au séjour des bienheureux. — *Quia multi, dico vobis* (assertion solennelle)... Par ces paroles, Notre-Seigneur motive et justifie sa vive recommandation,

son appel à la violence. Luttez, je vous le dis, car il y en aura beaucoup qui ne pourront franchir l'entrée du ciel, parce que leurs tentatives (*quærent intrare*) auront été molles et inconstantes. Ils ne devront donc s'en prendre qu'à eux-mêmes.

25. — Les vv. 25-30 commentent d'une manière dramatique la pensée générale qui vient d'être exprimée. Sous une vivante allégorie, dont nous avons déjà rencontré dans S. Matthieu (vii, 22 et ss. ; xxv, 10-12) les éléments principaux, empruntés à la vie de famille de l'Orient, Jésus représente une scène terrible de la fin des temps. Il nous montre un père de famille qui, après avoir longuement attendu ses hôtes invités pour le repas du soir, entre avec eux dans la salle du festin et ferme la porte derrière lui. Mais plusieurs des convives se sont mis en retard. Pendant quelque temps, ils se tiennent debout dans la rue à l'entrée de la maison (*foris stare*), espérant qu'on leur ouvrira bientôt. Toutefois, voici qu'ils s'impatientent et commencent à frapper vivement contre la porte (*pulsare*). Ils appellent même tout haut le maître de la maison : *Domine* (dans le grec : Κύριε, κύριε, répétition pleine d' emphase. Cfr. Matth. vii, 22, 23), *aperi nobis*. Un dialogue s'engage entre eux et lui, mais, hélas ! pour leur plus grande confusion, car ils ont la douleur de s'entendre dire : *Nescio vos unde sitis*. Leurs prières sont maintenant trop tardives ; « non enim post judicium patet precum aut meritum locus » (S. August. Serm. xxii de Verbis Domini). Ils devaient faire des efforts pour pénétrer à travers la porte étroite : ils ne passeront jamais par la porte fermée.

26. — Les réprouvés insistent, essayant de se faire reconnaître comme des amis du père de famille. De grâce, rappelez vos souvenirs ! N'avons-nous pas mangé, bu, en votre pré-

27. Et dicet vobis : Nescio vos unde sitis ; discedite a me omnes operarii iniquitatis.

Matth. 7, 23 ; Psal. 6, 9 ; Matth. 25, 41.

28. Ibi erit fletus, et stridor dentium ; cum videritis Abraham, et Isaac, et Jacob, et omnes prophetas in regno Dei, vos autem expelli foras.

29. Et venient ab Oriente, et Occidente, et Aquilone, et Austro, et accumbent in regno Dei.

30. Et ecce sunt novissimi qui erunt primi, et sunt primi qui erunt novissimi.

Matth. 19, 30 ; Marc. 10, 31.

27. Et il vous dira : Je ne sais d'où vous êtes ; retirez-vous de moi, vous tous, ouvriers d'iniquité.

28. C'est là que sera le gémissement et le grincement de dents, quand vous verrez Abraham, Isaac et Jacob et tous les prophètes dans le royaume de Dieu, et vous chassés dehors.

29. Et il en viendra de l'orient et de l'occident et de l'aquilon et du midi, et ils se mettront à table dans le royaume de Dieu.

30. Et voici, il y en a des derniers qui seront les premiers, et il y en a des premiers qui seront les derniers.

sence ? Oui ; mais, par ce *coram te*, ils se condamnent eux-mêmes sans paraître le remarquer, car ils ne pouvaient pas exprimer plus fortement l'absence de communion intime avec lui. Devant vous, et pas « Avec vous ! » N'avez-vous pas enseigné publiquement sur nos places publiques ? Oui, mais comment ont-ils reçu sa prédication ? Suffit-il donc d'assister à un discours pour être l'ami personnel de l'orateur.

27. — Ces vaines excuses, sous lesquelles il est aisé de voir des allusions manifestes au ministère de Notre-Seigneur Jésus-Christ et à l'incrédulité de la plupart des Juifs, sont reçues comme elles le méritent. *Nescio vos unde sitis*, répète froidement la voix du père de famille. En vérité, qui êtes-vous ? Nos relations, s'il en a existé quelques-unes entre nous, ont été purement extérieures ; au fond, nous sommes séparés par un abîme. Aussi, je ne veux pas vous écouter davantage : *discedite a me !* Vous n'êtes pas mes amis, mais des *operarii iniquitatis*. Sentence d'éternelle damnation. « *Nescio vos quum dixerit, nihil aliud quam gehenna et intolerabilis cruciatus relinquunt, imo vero etiam gehenna istud verbum gravius est* » (S. Jean Chrysost., cité par Luc de Bruges).

28 et 29. — L'adverbe *ibi* n'a pas le sens de « tunc » (Euthymius : ἐν ἐκείνῳ τῷ καιρῷ) ; il désigne le lieu de désespoir et de tourments où seront rejetés les « *operarii iniquitatis* » maudits plus haut. — Jésus signale ensuite un détail qui constituera pour les damnés d'entre les Juifs un supplice particulier. Du sein de l'enfer, ils verront (Cfr. xvi, 23 et le commentaire) les saints de leur nation, spécialement les patriarches et les prophètes,

jouissant d'un éternel bonheur ; bien plus, tandis qu'ils seront, eux, les fils de la promesse, exclus du festin des noces de l'Agneau, ils verront de nombreux païens, venus de tous les coins du monde (*ab oriente et occidente...* Cfr. Is. XLIX, 42), admis parmi les convives de ce divin banquet (*accumbent in regno Dei*). Quel désolant spectacle, quand ils se souviendront qu'il leur aurait été relativement facile de parvenir au salut ! — Le lecteur a remarqué sans doute que, depuis le v. 22, Jésus s'adresse directement à ses auditeurs (« *incipietis foris scire* ; dicet vobis : *Nescio vos ; incipietis dicere ; cum videritis Abraham...*, *vos autem expelli foras* »), comme si sa description terrible devait être réalisée en leurs propres personnes. On ne saurait nier qu'il n'y ait, dans ce passage, une allusion manifeste à la damnation d'un grand nombre de Juifs, surtout parmi les contemporains du Sauveur. Au reste, le Talmud affirme le même fait à sa manière. « De six cent mille hommes qui sortirent de l'Égypte, dit-il, il n'y en eut que deux qui entrèrent dans la Terre promise : ainsi verra-t-on très peu d'Israélites sauvés au temps du Messie » (ap. Lightfoot, l. c.).

30. — Conclusion de cette scène tragique, sous la forme d'un adage plusieurs fois répété par Notre-Seigneur (Cfr. Matth. xix, 30 ; xx, 46) et bien adapté à la circonstance présente. — *Ecce* est pittoresque : c'est un des mots favoris de S. Luc, quoiqu'il l'emploie moins souvent encore que S. Matthieu (46 fois contre 23). — *Sunt* (scil. nunc. hodie) *novissimi qui erunt (tunc) primi*. Les païens si misérables, « *sine Christo...*, *promissionis spem non habentes, et sine Deo in hoc*

31. En ce même jour quelques uns des Pharisiens s'approchèrent et lui dirent : Sors et va-t-en d'ici, parce qu'Hérode veut te tuer.

32. Et il leur dit : Allez et dites à ce renard : Voilà que je chasse les démons et guéris les malades aujourd'hui et demain, et le troisième jour je suis consommé.

31. In ipsa die accesserunt quidam phariseorum, dicentes illi : Exi, et vade hinc; quia Herodes vult te occidere.

32. Et ait illis : Ite, et dicite vulpi illi : Ecce ejicio dæmonia, et sanitates perficio hodie et cras, et tertia die consummor.

mundo » (Eph. II, 12), ont conquis la première place; au contraire, *sunt primi qui erunt novissimi* : beaucoup de Juifs ont été rejetés au dernier rang.

14. Le renard Hérode. III, 31-33.

Nouveau trait propre au troisième Évangile, et bien intéressant pour l'histoire des relations mutuelles de Notre-Seigneur, d'Hérode Antipas et des Pharisiens.

31. — Au lieu de *in ipsa die* (le jour où avait eu lieu la conversation qui précède, §§. 23-30), les manuscrits A, B, D, L, R, X, Sinait., etc., ont, d'une manière plus précise : *ἐν αὐτῇ τῇ ὥρᾳ*. — *Accesserunt quidam Phariseorum*. Démarche étrange assurément. Toutefois, il faut avoir bien mal compris l'ensemble de la narration évangélique dans ce qu'elle rapporte des relations antérieures des Pharisiens avec Jésus, ou il faut vouloir excuser à tout prix la secte, pour dire avec M. Cohen, les Pharisiens, 1877, t. II, p. 51 : « Hérode... avait incarcéré Jean-Baptiste... Il voulait de même faire saisir Jésus. Or, ce furent les Pharisiens qui vinrent avertir ce dernier des mauvais desseins du tétrarque et lui fournirent les moyens de se sauver à temps (!). Une telle démarche prouve que ce parti était loin d'être malveillant à l'égard de Jésus ». Comme si les Pharisiens ne nous étaient pas au contraire apparus constamment comme les ennemis acharnés du Sauveur ! Comme si Jésus lui-même ne montrait pas, dans sa réponse empreinte de sévérité, qu'il comprenait fort bien les intentions de ces ennemis hypocrites, et qu'il ne se laissait point tromper par eux, même quand ils affectaient d'être inquiets pour sa vie ! « Simulantes se eum diligere », disait déjà S. Cyrille (in Cat.) en toute justesse. — *Exi et vade hinc*. Notre-Seigneur était alors, croyons-nous, en Pérée, province qui appartenait comme la Galilée au territoire d'Hérode Antipas. — *Quia Herodes vult te occidere*. Ces prétendus amis alléguent, pour exciter Jésus à fuir au plus vite, ce motif, qui pouvait paraître de prime abord d'autant plus vraisemblable, que le tétrarque avait quelque temps auparavant fait mourir Jean-Baptiste. Énonçaient-ils un fait réel ? Hérode nourrissait-il vraiment des projets

sanguinaires à l'égard de Jésus ? Ou bien était-ce une ruse dont se servaient les Pharisiens pour effrayer leur adversaire, l'éloigner d'une contrée paisible où il ne courait aucun danger, le pousser dans la direction de la Judée et de Jérusalem, le déconsidérer en le montrant comme un homme timide et lâche ? Beaucoup d'interprètes (entre autres Théophylacte, Euthymius, Maldonat, Corneille de Lapierre, Fr. Luc, Calmet, Olshausen, Ebrard, Stier) ont admis cette dernière hypothèse, parce qu'elle est en conformité parfaite avec le caractère fourbe, rusé, des Pharisiens, et aussi parce que la première semble difficilement conciliable avec les sentiments habituels d'Antipas pour Jésus. Comparez I, 9, et XXIII, 8, où nous voyons le tétrarque manifester un vif désir de voir Notre-Seigneur. Toutefois, la manière dont le divin Maître répond aux Pharisiens (« Ite et dicite vulpi illi ») indique plutôt qu'Hérode jouait un rôle personnel dans cet épisode. Nous savons par sa conduite à l'égard du Précurseur qu'il avait une âme extrêmement mobile, ce qui produisait en lui de perpétuelles contradictions. Jaloux de son pouvoir, il avait redouté Jean-Baptiste : n'était-il pas naturel qu'il craignît de même le Prophète, le Thaumaturge, qui exerçait sur la foule une si grande influence ? Il est donc assez probable qu'il s'était entendu avec les Pharisiens pour l'intimider, sans songer peut-être à exécuter la menace qu'il lui faisait porter. Voyez dans Amos, VII 10-17, une intrigue du même genre, destinée à mettre fin aux prophéties que lançait contre le royaume d'Israël le pasteur de Thécué.

32. — *Et ait illis*. Les commentateurs admirent à l'envi la dignité, le calme, la sainte hardiesse, le sens profond de la réponse de Jésus. Elle est présentée à dessein sous une forme un peu obscure et énigmatique. Mais, si Hérode et ses ambassadeurs éprouvèrent quelque embarras pour la comprendre, nous pouvons aujourd'hui la saisir sans beaucoup de peine. — *Ite*. Vous me dites de m'en aller (*ἔξελθε καὶ πορεύου*, §. 31) ; moi je vous donne le même conseil : *πορεύεσθε* ! — *Dicite vulpi illi*. Jésus est loin de tenir ici le langage d'un courtisan. Mais que cette épithète peu flatteuse accolée par lui au nom d'Hérode était

33. Verumtamen oportet me hodie et cras, et sequenti die ambulare ; quia non capit prophetam perire extra Jerusalem.

33. Cependant il faut que je marche, aujourd'hui, demain et le jour suivant, parce qu'il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem.

bien méritée ! Il n'est pas un peuple pour qui le renard n'ait été un emblème de ruse, de dissimulation, de méchanceté. Ἀλώπηξ τοὺς εἰσεν, ὡς κακούργους καὶ δολερούς, Schol. in Theocrit. ap. Maius, Observat. sacr. Fasc. 5, p. 112. Hésychius traite le verbe ἀλώπηξιν comme un synonyme de ἀπατῶν. « Quom duobus modis, id est, aut vi aut fraude fiat injuria, fraus quasi vulpecula, vis leonis videtur, utrumque homine alienissimum, sed fraus odio digna major, » Cic. De offic. 1, 13. Elien, Histor. IV, 39, place les renards au sommet de la malignité et de la ruse. « Astuti fuerunt Egyptii, dit le Talmud (Schemoth R. 22), ideoque comparantur vulpibus. » Voyez d'autres exemples dans Bochart, Hierozoicon, t. I, p. 889, Wetstein et Schœlgen, Horæ in h. l. Or, l'histoire présente rarement des natures aussi intrigantes, aussi dissimulées, aussi fourbes que celle d'Hérode Antipas : sa vie, telle que nous la lisons « passim » dans les écrits de Josèphe, est un tissu de ruses malsaines. Et voici que Jésus le prenait en flagrant délit sous ce rapport ! Le texte grec porte : τῇ ἀλώπεκι ταύτῃ, « vulpi luic », comme si notre-Seigneur eût voulu désigner un être actuellement présent à ses côtés, et non : τῇ ἀλώπεκι ἐκείνῃ, « vulpi isti », ou « illi », ce qui s'entendrait de quelqu'un placé à distance. Mais nous ne pensons pas qu'il faille attacher de l'importance à ce détail, et dire avec divers commentateurs (par exemple, Maldonat) que Jésus faisait ainsi retomber l'épithète dérisoire en premier lieu sur les Pharisiens. Il suffit, pour justifier l'emploi de ταύτῃ, de se rappeler qu'Hérode était alors présent à la pensée du Sauveur. — *Ecce ejicio demonia, et sanitates perficio* (Recepta : ἐπιτελῶ, ainsi que la plupart des manuscrits ; ἀποτελῶ d'après B. L. Sinait.). Par ces quelques mots, Notre-Seigneur désigne son ministère dans ce qu'il avait de plus saillant, l'expulsion des démons et les guérisons miraculeuses. Il passait en faisant le bien, en accomplissant des œuvres de charité, et voilà que ses ennemis le redoutaient comme un homme dangereux, et cherchaient à se débarrasser de lui par des menaces ! Mais ces menaces n'étaient pas capables de l'impressionner. Quelle noble fermeté dans ces deux verbes employés au temps présent « ejicio, perficio », qui dénotent une résolution inébranlable d'agir quand même, jusqu'à l'heure marquée par la divine Providence. Les expressions *hodie, cras et tertia die* ne doivent pas

se prendre à la lettre, comme si c'étaient des dates strictement chronologiques. La parole de Jésus perdrait ainsi de sa grandeur. A la suite des anciens, qui les avaient très bien comprises, nous les entendrons d'une manière large. « Per hodie et cras et tertium diem universi temporis requisiti ad opus suum perfectio designatur, » Cajetan, h. l. De même au v. 33. — *Consummor* est une traduction très exacte du grec τελειοῦμαι, ainsi que l'admettent la plupart des commentateurs, et il n'est pas difficile d'indiquer ce que représente cette consommation dont Jésus parle avec tant de solennité. Τὸ... τελειοῦμαι, τὸ... ἀποθνήσκειν αὐτὸν ἀποσημαίνει, Euthymius. « Mortem suam consummationem vocat », Noël Alexandre. Cfr. Joan. XIX, 28 ; Hebr. II, 10 ; v. 9. Voir aussi les Lexiques de Schleusner et de Bretschneider. Notre-Seigneur voulait dire par ce langage figuré : Ma mort ne tardera pas beaucoup, mais mon ministère n'est pas encore arrivé à son terme. Je reste donc ; je n'ai pas à modifier les plans divins pour un Hérode. Autant cette parole est belle, autant serait mesquine, M. Reuss (Hist. évang. p. 482) a raison de l'affirmer, l'interprétation suivante de plusieurs auteurs contemporains : J'ai encore pour deux jours de guérisons et d'expulsions à opérer dans ce pays ; d'ici à trois jours j'aurai fini et je partirai ! — Notons en passant que si S. Luc ne mentionne qu'un tout petit nombre de miracles durant cette période de la vie publique de Notre-Seigneur (quatre seulement du ch. x au ch. XVII ; il en avait raconté quinze dans les ch. IV-IX), le présent verset prouve que ce silence n'indiquait pas une cessation des prodiges. Jésus continuait donc d'opérer des merveilles ; mais les écrivains sacrés ne pouvaient les signaler toutes.

33. — *Verumtamen, continue le Sauveur, oportet me hodie... ambulare.* Le moment fixé pour mon départ (προέυεσθαι) viendra pourtant, et alors je m'en irai dans une autre contrée ; mais ce ne sera point pour fuir, comme si j'avais peur des embûches d'Hérode : ce sera tout au contraire pour aller affronter la mort au lieu où je dois la subir. En effet, *non capit* (οὐκ ἐνδέχεται, locution très classique, « non convenit, fieri non potest ») *prophetam perire extra Jerusalem.* « Ce n'est pas que tous les prophètes soient morts dans Jérusalem, ni qu'il y ait sur cela aucune loi ; mais, pour exagérer la cruauté de cette ville, le Sauveur dit qu'elle est si

34. Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes fils comme un oiseau rassemble sa couvée sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu!

35. Voici que votre maison vous sera laissée déserte. Mais je vous dis que vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vienne le moment où vous direz : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

34. Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas, et lapidas eos qui mittuntur ad te, quoties volui congregare filios tuos quemadmodum avis nidum suum sub pennis, et noluit?

Matt. 23, 37.

35. Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta. Dico autem vobis, quia non videbitis me, donec veniat cum dicetis : Benedictus qui venit in nomine Domini.

accoutumée à répandre le sang des prophètes qu'il ne semble pas qu'un prophète puisse mourir ailleurs. » D. Calmet. Surtout, il convenait que le Messie mourût dans la capitale juive. Sa personne était donc inviolable sur le territoire d'Hérode, quels que fussent les desseins de ce tyran. Qu'importaient au lion de la tribu de Juda les ruses d'un timide renard ?

34. — A cette parole, dans laquelle plusieurs interprètes ont vu, peut-être justement, une fine et mordante ironie soit à l'égard de Jérusalem, soit envers Antipas, Notre-Seigneur ajoute quelques mots de lamentation douloureuse. Il mourra bientôt dans la ville sainte : la résidence messianique sera donc une cité déicide, et quels malheurs ne s'attirera-t-elle point par ce crime horrible ! Il ne peut s'empêcher de gémir sur elle. — On trouve aussi dans S. Matthieu, mais à une autre place, xxiii, 37-39 (voyez le commentaire), cette apostrophe poignante de Jésus à Jérusalem. Aurait-elle été répétée deux fois ? Cela nous paraît fort vraisemblable ; du moins l'on admet généralement qu'elle convient très bien dans les deux circonstances où nous la trouvons. — *Jerusalem, Jerusalem.* « Geminatio verbi miserantis est aut nimium diligentis. » S. Cyrille. — A cette ville coupable Jésus reproche rapidement son crime principal. *Quæ occidis... et lapidas...* : elle massacre sans pitié ceux qui lui sont envoyés de Dieu pour la sauver. Les participes ἀποκτείνουσα, λίθοβολοῦσα, expriment plus fortement encore la fréquence, la réitération de l'acte incriminé. — *Congregare* (ἐκσυνάζειν, verbe doublement composé)... *quemadmodum avis nidum suum sub pennis*. Dans le texte latin de S. Matthieu, nous lisons : « Quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas » ; mais le texte grec a des deux parts le substantif ὄρνις, qui désigne tantôt un oiseau en général, tantôt plus spécialement la poule, et c'est ici le cas. Νιδός, « nidus » : l'abstrait pour le concret ; ou mieux, le con-

tenant pour le contenu. S. Augustin, Enarrat. in Psalm. Lxii, applique mystiquement à tous les hommes cette gracieuse image : « Sunt diabolus et angeli ejus quasi milvi ; sub illius gallinæ alis simus, et non nos potest attingere. Gallina enim quæ nos protegit fortis est. » — *Noluit* est opposé d'une manière emphatique à *volui*. Les habitants de Jérusalem, demeurés incrédules, avaient refusé par là même le puissant et doux abri que voulait leur donner Jésus. Aussi les aigles de Rome, en s'abattant sur eux, les trouveront-elles sans aucune défense.

35. — *Ecce relinquetur...* La sentence est clairement formulée. La demeure sacrée des Juifs (*domus* par antonomase, c'est-à-dire le temple) sera délaissée par l'hôte divin dont elle était le palais (l'adjectif *deserta*, qu'on mettrait les meilleurs manuscrits, Sinait., A, B, K, L, R, S, etc., est probablement un emprunt fait à S. Matthieu). Le IV^e livre (apocryphe) d'Esdras, i, 30-33, annonce ce terrible abandon presque dans les mêmes termes, et comme le résultat du même crime : « Ita vos collegi, ut gallina pullos suos sub alas suas. Modo autem quid faciam vobis? Projiciam vos a facie mea... Ego misi pueros meos prophetas ad vos, quos acceptos interfecistis, et laniastis corpora eorum... Hæc dicit Dominus omnipotens : Domus vestra deserta est. » Depuis des siècles, quand un pèlerin juif arrive à Jérusalem, on fait dans son vêtement une petite déchirure (la *kriè*) en disant : « Sion a été changée en un désert, elle gît dévastée. » Le Dr israélite A. L. Frankl, de qui nous tenons ce détail (Nach Jerusalem, t. II, p. 14), relate (ibid. p. 24) ces tristes paroles que lui adressa dans la ville sainte un de ses coreligionnaires : « Ici tout est poussière. En tout autre lieu de la terre ce qui avait été détruit renaît de ses ruines ; mais ici rien ne verdit, rien ne fleurit, quoiqu'il y mûrisse un fruit au goût amer, le chagrin de voir que Jérusalem a disparu. N'attends ici aucune joie, ni des hommes, ni

34. Jérusalem, Jérusalem, qui tu es les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes fils comme un oiseau rassemble sa couvée sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu!

35. Voici que votre maison vous sera laissée déserte. Mais je vous dis que vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vienne le moment où vous direz : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

34. Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas, et lapidas eos qui mittuntur ad te, quoties volui congregare filios tuos quemadmodum avis nidum suum sub pennis, et noluisti?

Matt. 23, 37.

35. Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta. Dico autem vobis, quia non videbitis me, donec veniat cum dicetis : Benedictus qui venit in nomine Domini.

accoutumée à répandre le sang des prophètes qu'il ne semble pas qu'un prophète puisse mourir ailleurs. » D. Calmet. Surtout, il convenait que le Messie mourût dans la capitale juive. Sa personne était donc inviolable sur le territoire d'Hérode, quels que fussent les desseins de ce tyran. Qu'importaient au lion de la tribu de Juda les ruses d'un timide renard?

34. — A cette parole, dans laquelle plusieurs interprètes ont vu, peut-être justement, une fine et mordante ironie soit à l'égard de Jérusalem, soit envers Antipas, Notre-Seigneur ajoute quelques mots de lamentation douloureuse. Il mourra bientôt dans la ville sainte : la résidence messianique sera donc une cité déicide, et quels malheurs ne s'attirera-t-elle point par ce crime horrible! Il ne peut s'empêcher de gémir sur elle. — On trouve aussi dans S. Matthieu, mais à une autre place, xxiii, 37-39 (voyez le commentaire), cette apostrophe poignante de Jésus à Jérusalem. Aurait-elle été répétée deux fois? Cela nous paraît fort vraisemblable; du moins l'on admet généralement qu'elle convient très bien dans les deux circonstances où nous la trouvons. — *Jerusalem, Jerusalem.* « Geminatio verbi miserantis est aut nimium diligenter. » S. Cyrille. — A cette ville coupable Jésus reproche rapidement son crime principal. *Quæ occidis... et lapidas...* : elle massacre sans pitié ceux qui lui sont envoyés de Dieu pour la sauver. Les participes ἀποκτείνουσα, λίθοβολούσα, expriment plus fortement encore la fréquence, la réitération de l'acte incriminé. — *Congregare* (ἐπισυνάγει, verbe doublement composé)... *quemadmodum avis nidum suum sub pennis*. Dans le texte latin de S. Matthieu, nous lisons : « Quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas »; mais le texte grec a des deux parts le substantif ὄρνις, qui désigne tantôt un oiseau en général, tantôt plus spécialement la poule, et c'est ici le cas. *Nidus*, « nidus » : l'abstrait pour le concret; ou mieux, le con-

tenant pour le contenu. S. Augustin, Enarrat. in Psalm. Lxii. applique mystiquement à tous les hommes cette gracieuse image : « Sunt diabolus et angeli ejus quasi milvi; sub illius gallinæ alis simus, et non nos potest attingere. Gallina enim quæ nos protegit fortis est. » — *Noluisti* est opposé d'une manière emphatique à *volui*. Les habitants de Jérusalem, demeurés incrédules, avaient refusé par là même le puissant et doux abri que voulait leur donner Jésus. Aussi les aigles de Rome, en s'abattant sur eux, les trouveront-elles sans aucune défense.

35. — *Ecce relinquetur...* La sentence est clairement formulée. La demeure sacrée des Juifs (*domus* par antonomase, c'est-à-dire le temple) sera délaissée par l'hôte divin dont elle était le palais (l'adjectif *deserta*, qu'on mettrait les meilleurs manuscrits, Sinait., A, B, K, L, R, S, etc., est probablement un emprunt fait à S. Matthieu). Le IV^e livre (apocryphe) d'Esdras, i, 30-33, annonce ce terrible abandon presque dans les mêmes termes, et comme le résultat du même crime : « Ita vos collegi, ut gallina pullos suos sub alas suas. Modo autem quid faciam vobis? Projiciam vos a facie mea... Ego misi pueros meos prophetas ad vos, quos acceptos interfecistis, et laniastis corpora eorum... Hæc dicit Dominus omnipotens : Domus vestra deserta est. » Depuis des siècles, quand un pèlerin juif arrive à Jérusalem, on fait dans son vêtement une petite déchirure (la *Krieh*) en disant : « Sion a été changée en un désert, elle gît dévastée. » Le Dr israélite A. L. Frankl, de qui nous tirons ce détail (Nach Jerusalem, t. II, p. 14), relate (ibid. p. 24) ces tristes paroles que lui adressa dans la ville sainte un de ses coreligionnaires : « Ici tout est poussière. En tout autre lieu de la terre ce qui avait été détruit renaît de ses ruines; mais ici rien ne verdit, rien ne fleurit, quoi qu'il y mûrisse un fruit au goût amer, le chagrin de voir que Jérusalem a disparu. N'attends ici aucune joie, ni des hommes, ni

CHAPITRE XIV

Jésus accepte une invitation à dîner chez un Pharisien (¶. 4). — Il guérit un hydropique (¶¶. 2-6). — Il donne aux convives : 1^o une leçon d'humilité (¶¶. 7-14) ; — 2^o une leçon de charité (¶¶. 12-14). — Parabole du grand festin (¶¶. 15-24). — Ce qu'il en coûte pour suivre Notre-Seigneur (¶¶. 25-35).

1. Et factum est cum intraret Jesus in domum cujusdam principis pharisæorum sabbato manducare panem, et ipsi observabant eum.

1. Et il advint que Jésus entra dans la maison d'un chef de Pharisien, un jour de sabbat, pour y manger du pain, et ils l'observaient.

des montagnes. » Détails caractéristiques, qui prouvent jusqu'à quel point s'est réalisée la prédiction de Jésus. Cependant le Sauveur, miséricordieux alors même qu'il menace et châtie, ouvre aux Juifs, en terminant, une perspective de bonheur, leur laisse un espoir de salut. Bientôt ils cesseront de le voir ; mais un jour, convertis et devenus croyants, ils le recevront en poussant ce cri d'allégresse et d'amour : *Benedictus qui venit...* Ce sera aux grandes assises du jugement général. — « Et maintenant, jetons un coup d'œil d'ensemble sur la réponse de Jésus (¶¶. 32-35), pour en contempler toute la richesse. Admirens la manière dont le Seigneur manifeste, par ces quelques paroles, sa parfaite connaissance du cœur humain, car il discerne en un instant le rusé renard ; admirens la précision et la vigueur de sa prompte réplique, le dédain qu'il oppose au fourbe tétararque, la sévérité avec laquelle il traite les Pharisien hypocrites, la sainte sérénité qui domine tout l'épisode, l'irrésistible énergie de sa dénonciation associée à la tendresse de son amour qui gémit..., enfin la sublimité du regard prophétique qu'il jette aussi bien sur l'histoire du passé que sur les événements futurs de sa vie et de sa mort, et même, au ¶. 35, sur les scènes glorieuses et finales des derniers jours. » Sier, *Reden des Herrn*, h. 1. Partout et toujours, c'est le divin Jésus !

16. Jésus dans la maison d'un Pharisien en un jour de sabbat, XIV, 1-24.

C'est une particularité du troisième Évangile, nous l'avons indiqué dans la Préface, § V, de nous faire connaître le « Fils de l'Homme. » De nouveau (Cfr. VII, 36 et ss. ; XI, 37 et ss.) nous trouvons ici Notre-Seigneur assistant à un repas. Cette fois encore l'écrivain sacré nous a conservé, si nous osons le dire, ses « propos de table » ; mais, comme toujours, ce sont des propos tout cé-

lestes, qui renferment de précieuses instructions, valables à tout jamais.

1^o Guérison d'une hydropique. ¶¶. 1-6.

CHAP. XIV. — 1. — *Et factum est*. L'évangéliste ne mentionne ni le lieu, ni la date. La scène se passa vraisemblablement dans une autre contrée que l'épisode raconté à la fin du chap. XIII. — *Quum intraret* : plus littéralement, « quum intrasset » (ἐν τῷ εἰσέραι αὐτόν). — *In domum cujusdam principis pharisæorum*. D'après le grec : « dans la maison de l'un des chefs (τινὸς τῶν ἐρχόντων) des Pharisien. » Expression qu'il ne faut pas vouloir trop presser, car les Pharisien, en tant que parti, n'avaient pas de chefs officiels. Elle signifie simplement que l'amphytrion était un des hommes influents de la secte. On n'a aucune raison spéciale de faire de lui un chef de synagogue, ou même un membre du Sanhédrin (Grotius). — *Manducare panem* est un hébraïsme bien connu (Cfr. VII, 33 ; Matth. XV, 2 ; Leusden, *De hebraïsmis N. T.*, p. 63), qui désigne un repas quelconque. Évidemment, le Sauveur n'était entré dans la maison des Pharisien que sur une invitation formelle. — *Sabbato*. Cette circonstance de temps est importante pour la suite du récit. Cfr. ¶. 3 et ss. Elle s'accorde fort bien avec la coutume, toujours précieusement suivie par les Juifs, de fêter le samedi par des repas plus soignés, plus copieux, auxquels ils invitaient leurs parents, leurs amis, et même les étrangers et les pauvres. Cfr. Tob. II, 5 ; Neh. VIII, 9-12 ; Buxtorf, *de Synag. judaica*, cap. XV ; Otho. *Lexic. rabbinic.* s. v. *Sabbatum* ; Lightfoot, *Hor. hebr. h. I.* « *Prohibitum est jejunare sabbato*, dit Maimonide, *Sabb. c. xxx* ; *at vero e contra tenentur homines cibo et potu se oblectare, lautius enim convivandum est sabbato quam diebus aliis.* » « Accueille le sabbat avec un vif appétit : que ta table soit couverte de poisson, de

2. Et voila qu'un homme hydro-pique était devant lui.

3. Et Jésus, prenant la parole, dit aux docteurs de la loi et aux Pharisiens : Est-il permis de guérir le jour du sabbat ?

4. Et il se turent. Mais lui, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya.

5. Et s'adressant à eux il dit : Qui de vous, si son âne ou son bœuf tombe dans un puits, ne l'en retirera pas aussitôt le jour du sabbat ?

2. Et ecce homo quidam hydro-picus erat ante illum.

3. Et respondens Jesus dixit ad legisperitos, et pharisæos, dicens : Si licet sabbato curare ?

4. At illi tacuerunt. Ipse vero apprehensum sanavit eum, ac dimisit.

5. Et respondens ad illos dixit : Cujus vestrum asinus aut bos in puteum cadet, et non continuo extrahet illum die sabbati ?

viande, et d'un vin généreux ! que les sièges soient moelleux et ornés de splendides coussins ; que l'élégance sourie dans la manière dont la table sera garnie ! » Telles étaient les recommandations des Rabbins (voyez Abbott, *The Gospel according to Luke*, 1878, p. 88), et on les prenait si bien au sérieux que la sainte joie du sabbat dégénérait souvent en excès de tout genre, comme nous l'apprennent non seulement les Pères de l'Eglise (Cfr. S. Jean Chrys. de Lazaro, Hom. 1 ; S. August. Enarrat. II in Ps. xxxii, 2 ; Serm. ix, 3), mais les païens eux-mêmes, Plutarque par exemple, qui en prend occasion de railler les Juifs : Ὅταν σάββατον τιμώσιν, μάλιστα μὲν πίνειν καὶ οἰνοῦσθαι παρακαλοῦνται ἄλλήλους. — *Ipsi* (scil. Phari-æi) *observabant eum*. Plus fortement dans le texte grec : αὐτοὶ ἑσὺν παρατηροῦμενοι αὐτόν. Toute l'assistance était donc occupée à épier les paroles et les actes du Sauveur. Cela prouve dans quel esprit avait eu lieu l'invitation. Cfr. vi, 7 ; xx, 20 ; Marc. iii, 2 ; Ps. xxxvi, 32. Mais, « quamvis Dominus malitiam Phariseorum cognosceret, eorum tamen fiebat conviva, ut prodesset præsentibus per verba et miracula. » S. Cyrille (Cat. D. Thom.). L'amour de Jésus ne se lassait jamais.

2. — *Et ecce...* La narration est pleine de pittoresque. Quelque temps avant que le repas commençât (Cfr. 7), voici qu'un homme atteint d'hydropisie, maladie toujours grave et souvent incurable (notez l'expression technique ὕδρωπιός : on ne la rencontre pas ailleurs dans le Nouveau Testament), apparut tout à coup devant Jésus : *erat ante illum* ! Ce n'était certainement pas un convive. Peut-être, ainsi qu'on l'a conjecturé, avait-il été amené là par les Pharisiens comme un piège vivant pour le Sauveur. Mais, selon la juste remarque de Maldonat, il semble que dans ce cas « id Evangelista non tacuisset, qui non tacuit Phariseos intentos fuisse ut Christum observarent. » Nous croyons donc plus probable que le malade,

profitant de la liberté des mœurs orientales, s'était glissé de lui-même dans la maison avec l'espoir d'être guéri. Quoi qu'il en soit, le piège, s'il existait, fut promptement déjoué par Notre-Seigneur.

3 et 4. — *Respondens*. Jésus va répondre aux plus secrètes pensées de ses adversaires. — *Si licet sabbato curare ?* Et fait défaut dans plusieurs témoins importants ; d'un autre côté, les manuscrits Sinait., B, D, L, ajoutent à la fin de la phrase : ἢ οὐ, « an non ». Précédemment déjà, vi, 9, nous avons vu le Sauveur prendre l'initiative dans une circonstance analogue, et couvrir les Pharisiens de confusion par cette simple question. Le résultat fut ici le même : *tacuerunt*. Le grec dit plus fortement encore : ἡσυχασαν, littéralement, « ils se tinrent cois », n'osant ni parler ni remuer. Complètement justifié par un pareil silence (car, si l'acte qu'il méditait eût été illégal, ces maîtres en Israël, publiquement consultés, n'étaient-ils pas tenus de l'en avertir ?), Jésus répond lui-même d'une manière pratique à sa question : *apprehensum* (ἐπιλαβόμενος, ayant pris doucement le malade par la main) *sanavit eum ac dimisit* (ἀπέλυσε). Admirez le récit, qui n'est pas moins rapide que les faits.

5. — Le miracle accompli, Notre-Seigneur légitime sa conduite par un raisonnement irréfutable, que nous avons déjà rencontré en substance dans le premier Évangile, xii, 44 (voyez le commentaire), à propos d'une guérison du même genre. Comparez aussi Luc. xiii, 45. Il en appelle à leur propre manière de faire (*cujus vestrum*), et montre la contradiction dans laquelle ils tombent lorsque, d'une part, ils lui reprochent avec tant d'acrimonie les guérisons qu'il opère aux jours de sabbat, tandis que, d'autre part, ils ne craignent pas, en ces mêmes jours, de se livrer à de gros travaux pour extraire d'un fossé, d'une citerne (« *foveam* » serait préférable à *puteum*), leur âne ou leur bœuf qui y est tombé. — *Asinus aut bos*. Les manuscrits

6. Et non poterant ad hæc respondere illi.

Dicebat autem et ad invitatos parabolam, intendens quomodo primos accubitus eligerent, dicens ad illos :

8. Cum invitatus fueris ad nuptias, non discumbas in primo loco, ne forte honoratior te sit invitatus ab illo ;

9. Et veniens is qui te et illum

6. Et ils ne pouvaient rien répondre à cela.

7. Il dit aussi aux invités une parabole, en voyant comment ils choisissaient les premières places.

8. Lorsque tu seras invité à des noces, ne te mets pas à la première place de peur qu'un autre plus honoré que toi n'ait été invité aussi,

9. Et que celui qui vous a invités

grecs ont presque à l'unanimité *ὄλες*, « filius », au lieu de *ὄνος*, « asinus » ; de même plusieurs versions anciennes, et c'est cette leçon, plus accréditée et plus difficile (« lectio difficilior præferenda »), qu'adoptent la plupart des critiques. Mais il est incontestable que *ὄνος* mérite de beaucoup la préférence au point de vue logique ; en effet, l'argumentation perdrait une grande partie de sa force si Jésus reprochait à un père de rompre le repos du sabbat pour retirer son fils d'une citerne. Un passage bien connu de l'Exode, *xxi*, 33, semble favoriser la variante de la Vulgate, appuyée d'ailleurs par le manuscrit Sinaitique. — Les anciens interprètes, rapprochant ce miracle de la guérison racontée un peu plus haut (*xiii*, 45) par S. Luc, ont ingénieusement relevé l'à-propos avec lequel Jésus modifie ses démonstrations, de façon à les mieux faire cadrer avec les circonstances extérieures. « Congruenter HYDROPICUM animal quod cecidit in puteum comparavit : HUMORE enim laborabat ; sicut et illam mulierem quam decem et octo annis ALLIGATAM dixerat... comparavit jumento quod solvitur ut ad aquam ducatur ». S. August. *Quæst. evangel.* *ii*, 29.

6. — *Non poterant ad hæc respondere* (le verbe grec ἀνταποκρίσθαι n'apparaît qu'en ce passage des Évangiles et Rom. *ix*, 20). Plus haut, *v*, 4, les Pharisiens s'étaient tus parce qu'ils n'avaient pas « voulu » répondre ; maintenant leur silence est forcé et provient de l'embarras. Quelle riposte auraient-ils pu faire à la démonstration si frappante de Jésus ? C'est ainsi que Notre-Seigneur débarrassait peu à peu l'institution sabbatique des observances mesquines sous lesquelles l'étouffait à demi une tradition inintelligente.

2° Le repas, accompagné des instructions du Sauveur. *vv*. 7-24.

Ces instructions sont au nombre de trois : la première s'adresse aux invités, *vv*. 7-11 ; la seconde à l'amphytrion, *vv*. 12-14 ; la troisième à toute l'assemblée, *vv*. 15-24.

a. Leçon d'humilité. *vv*. 7-11.

7. — *Dicebat autem et ad invitatos* est une

formule de transition, qui introduit un nouvel ordre de faits. Plus haut, Notre-Seigneur avait parlé « in globo » à toute l'assemblée : actuellement il se propose de donner une instruction spéciale aux invités, à l'occasion d'un abus qu'il signalera encore plus tard, *xx*, 46, et que l'évangéliste ratrace ici en termes pittoresques : *intendens* (ἐπέχων scil. τὸν νοῦν) *quomodo primos discubitus* (τὰς πρωτοκλισίας, les premières places sur les « triclinia ») *eligerent*. Le tableau de ces misérables petites manœuvres se dresse de lui-même sous les yeux du lecteur. Elles devaient se renouveler fréquemment, comme on en pourra juger par ce fait étrange emprunté au Talmud (voyez Lightfoot, *Hor. hebr.*, h. l.), où l'on voit peintes au vif les prétentions superbes du parti rabbinique. Un jour que le roi Alexandre Jannée donnait à dîner à plusieurs satrapes persans, Siméon ben Schélach se trouvait au nombre des convives. A peine entré dans la salle du festin, le Rabbi alla tout droit s'asseoir entre le roi et la reine, à la place d'honneur. Et, comme on lui reprochait cette arrogante intrusion. N'est-il pas écrit dans le livre de Jésus fils de Sirach (*Ecclesi.* *xv*, 5), répondit-il sans hésiter : « Exalte la sagesse, et elle t'exaltera et te fera asseoir parmi les princes ? » Voilà-jusqu'où allait l'infatuation des théologiens juifs à cette époque : les leçons du Sauveur venaient donc fort à propos pour guérir cette autre forme d'hydropisie, l'hydropisie du cœur. Aujourd'hui encore, même parmi les chrétiens, le placement des convives occasionne bien des animosités secrètes, plus d'une amère déception, quoique l'orgueil soit moins apparent. — Remarquez le mot « intendens ». Jésus est observé par ses adversaires (Cfr. *v*, 4) ; mais lui aussi il observe : seulement, il le fait par esprit de charité, tandis que leur but manifesté était la malice. — Nous prenons le mot *parabolam* dans un sens large. Cfr. l'Évangile selon S. Matth., p. 237. Mal'donat suppose sans raison que Notre-Seigneur aurait placé ici une vraie parabole, omise par S. Luc, et dont la morale seule serait restée.

8 et 9. — *Quum invitatus fueris*... La

tous deux ne vienne et ne te dise : Donne-lui cette place, et qu'alors tu n'aïlles en rougissant occuper la dernière place.

10. Mais quand tu seras invité, va, mets toi à la dernière place, afin que lorsque viendra celui qui t'a invité, il te dise : Ami, monte plus haut. Alors ce sera pour toi une gloire devant ceux qui seront à table avec toi.

11. Car quiconque s'exalte sera humilié et quiconque s'humilie sera exalté.

12. Il disait aussi à celui qui l'avait invité : Lorsque tu donnes à dîner ou à souper, n'appelle pas tes amis, ni tes frères, ni des parents ni des voisins riches, de peur qu'ils ne t'invitent à leur tour et ne te rendent ce qu'ils ont reçu.

seconde personne du singulier, employée dans les xx . 8-10, communique à l'apostrophe beaucoup de vie et de chaleur. — *Ad nuptias*, $\alpha\iota\varsigma \gamma\acute{\alpha}\mu\omicron\upsilon\varsigma$, c'est-à-dire à un repas de noces. Avec quelle délicatesse le bon Maître donne sa leçon ! Il semble ne faire aucune allusion directe à ce qui se passait sous ses yeux. — *Non discumbas in primo loco*. La place du milieu sur chaque « lectus tricliniaris » était regardée comme la plus honorable, et le « lectus medius » recevait les principaux convives. Voyez A. Rich, Dictionn. des antiquités rom. et grecq. s. v. Lectus. — *Invitatus ab illo* (scil. « qui te invitavit ») : ellipse selon la mode hébraïque. — *Veniens... Da huic locum* ; ... *incipias cum rubore*. La scène est admirablement décrite : nous voyons les personnages se mouvoir, nous entendons leurs paroles ; je crois apercevoir l'orgueilleux invité qui, la rougeur au front et tout décontenancé, s'en va de la première à la dernière place, au bout du « lectus imus ».

10. — *Vade, recumbe*... Nouveaux détails pittoresques, mais pour recommander une conduite toute contraire à celle du v . 8, et pour signaler les avantages de la modestie. Voyez des conseils analogues au livre des Proverbes, xxv, 6 et 7, et dans le Talmud, Vajikra Rabba, f. 164, 4, (ap. Lightfoot ; l. c.). — La conjonction *ut* indique moins le but qu'un résultat, car Notre-Seigneur Jésus-Christ ne voulait évidemment pas enseigner ici une pratique de simple politesse mondaine, basée sur des motifs égoïstes, c'est à-dire

vocavit, dicat tibi : Da huic locum ; et tunc incipias cum rubore novissimum locum tenere.

10. Sed cum vocatus fueris, vade, recumbe in novissimo loco : ut, cum venerit qui te invitavit, dicat tibi : Amice, ascende superius. Tunc erit tibi gloria coram simul discumbentibus.

Prov. 25, 7.

11. Quia omnis qui se exaltat humiliabitur : et qui se humiliat exaltabitur.

Matth. 23, 12 ; Infra, 48, 14.

12. Dicebat autem et ei qui se invitaverat : Cum facis prandium, aut cœnam, noli vocare amicos tuos, neque fratres tuos, neque cognatos, neque vicinos divites : ne forte te et ipsi reinvitent, et fiat tibi retributio.

Tob. 4, 7 ; Prov. 3, 9.

mettre un orgueil plus raffiné à la place de la grossière vanité. Sa pensée va plus loin que ses paroles, et, sous cette forme aimable, il cache une leçon de profonde humilité, comme le prouve la sentence générale du v . 11.

11. — *Omnis qui se exaltat*... Nous retrouvons ailleurs (xviii, 14 ; Matth. xxiii, 12) ce même adage solennel. Il correspond à un décret providentiel dont l'expérience prouve la fidèle exécution. Même le paganisme en avait entrevu la vérité ; témoin ce mot si juste échappé à Esopé, un jour qu'on lui avait demandé quelle était l'occupation des dieux : « Elata deprimere, humilia extollere ». Les Rabbins disent aussi : « Qui semetipsum deprimat, cum Sanctus Benedictus exaltat ; et qui se ipsum exaltat, eum Sanctus Benedictus deprimat ». Et les hommes, précisément parce qu'ils sont tous orgueilleux, aiment comme Dieu à élever les humbles et à rabaisser les superbes.

b. Leçon de charité. vv . 12-14.

12. — *Dicebat autem*... Nouvelle formule de transition. Cfr. v . 7. — *Cum facis prandium* ($\epsilon\pi\iota\sigma\tau\omicron\nu\nu$ aut $\kappa\alpha\tau\alpha\mu$ ($\epsilon\sigma\tau\iota\nu\omicron\nu$)). Le premier de ces deux substantifs désigne le repas du matin, ou grand déjeuner ; le second, le repas du soir, le dîner. — *Noli vocare* ($\varphi\omega\upsilon\sigma\epsilon\iota\nu$ dans le sens de $\kappa\alpha\lambda\epsilon\iota\nu$). Cfr. v . 16 et le commentaire) *amicos tuos*... Notre-Seigneur mentionne quatre catégories de personnes qui sont habituellement invitées aux repas des riches. En premier lieu il place les amis, ces frères que l'on s'est

13. Sed cum facis convivium, voca pauperes, debiles, claudos et cæcos.

14. Et beatus eris, quia non habent retribuere tibi : retribuetur enim tibi in resurrectione iustorum.

13. Mais quand tu fais un festin, appelle les pauvres, les débiles, les boiteux et les aveugles.

14. Et tu seras heureux parce qu'ils n'ont pas de quoi te le rendre, car il te sera rendu dans la résurrection des justes.

soi-même choisis, comme dit le poète arabe ; viennent ensuite les frères selon la nature, puis les parents en général (συγγενεῖς), enfin les voisins. Il est vraisemblable que c'est sur ces derniers seulement que retombe l'épithète *divites* ; cela paraît indiqué grammaticalement par l'absence de l'article et du pronom σου avant et après γαστρον. Cependant, de nombreux interprètes la rattachent aux quatre substantifs qui précèdent, et cela est au moins vrai dans la pensée. — *Ne forte te... reinvitent* (le verbe grec ἀντικαλέσασθαι n'est employé qu'en cet endroit du N. Test.) et *fiat tibi retributio* (ἀνταπόδομα). Ces mots contiennent le motif de la recommandation du Sauveur. Hélas ! ils expriment une crainte que le monde ne connaît guère, puisqu'il est plus que jamais de mode d'inviter afin d'être soi-même réinvité (sur l'ancienne coutume de rendre repas pour repas, voyez Xénophon, Sympos. I, 15). Mais alors on a reçu sa récompense. Cfr. VI, 24 ; Matth. VI, 2, 5, 16. Comparez aussi le vers de Martial :

Pocis munera, Sexte, non amicos.

S. Ambroise écrivait de même : « Hospitalē esse remuneraturis affectus est avaritiā ».

13 et 14. — *Sed* introduit un frappant contraste. — *Cum facis convivium* : dans le grec, δοχῆν, une réception. Cfr. V, 27 et le commentaire. — *Voca* (ici, καλέει) *pauperes...* Aux quatre catégories de riches et d'amis qu'on invite dans l'espoir d'obtenir d'eux en retour quelque faveur, Jésus oppose quatre catégories de malheureux dont on n'a rien à attendre ici-bas, sauf peut-être quelque sentiment ou parole de reconnaissance (ἐνσπέρους, *debiles*, les estropiés : de même au V. 21. Cfr. Bretschneider, Lexic. man., s. v., et Kuinöl, h. l.). Mais, en revanche, quelle belle récompense on recevra (*retribuetur*) : le verbe grec correspondant n'apparaît qu'en cet endroit des Évangiles) de celui qui ne perd pas de vue un simple verre d'eau donné en son nom ! Aussi Notre-Seigneur, avec une emphase visible, proclame-t-il bienheureux quiconque se rendra digne de l'obtenir. L'expression *resurrectio iustorum* correspond à « resurrectio vitæ » de S. Jean, V, 29 (Cfr. Ps. I, 5), et désigne les joies éternelles du ciel. — Il est à peine besoin de noter que ce conseil de Jésus est présenté, comme plusieurs autres,

sous une forme paradoxale, à la manière de l'Orient, et qu'on tomberait dans d'étranges exagérations si on voulait le pratiquer à la lettre, d'une façon absolue, ainsi que l'ont fait plusieurs sortes d'illuminés. « Jesus invitationes ex necessitudine naturali et civili quasi suo loco relinquit : ipse meliores præcipit. Humanitatis officia non plane tollit », dit un ancien commentateur. Le but du Sauveur n'est pas de brouiller les relations sociales, mais de mettre la charité à la place de l'égoïsme, de rappeler aux siens la pensée des pauvres. « Noli vocare... » du V. 12 signifie donc : « Non tam voca... quam... », ou « Non tantum... sed et... » D'ailleurs la Loi mosaïque exhortait déjà fortement les riches à inviter les pauvres dans certaines circonstances particulières. Cfr. Deut. XII, 5-12 ; XIV, 28, 29 ; XV, 11 ; XXVI, 11-13 ; Nehem. VIII, 10. Le Talmud parle dans le même sens : « R. Simeon hæc protulit : Quicumque diebus festis lætatur, neque Deo portionem suam dat, ille est invidus ; Satan as ipsum odit, accusat, morti tradit, et magnis suppliciis afficit. Portio autem Dei est ut pauperes exhalaremus, quantum quisque potest ». Sohar Genes. f. 8, col. 29. Cfr. Schœtgen, h. l. Les patens eux-mêmes avaient compris cette vérité : « Volo eum qui sit vere liberalis, tribuere amicis, sed amicis dico pauperibus, non ut isti qui iis potissimum donant, qui donare maxime possunt », Plin., Ep. IX, 30. « A nos fêtes, nous devons inviter, non pas nos amis, mais les pauvres et les misérables : s'ils ne peuvent nous récompenser, ils appelleront par leurs vœux des bénédictions sur nous ». Platon, Phèdr. 233. Cfr. Cicéron, de Offic. I, 15 ; Dio Chrys. I, 252.

c. Parole du grand festin. 77. 13-24.

Sur la non identité de cette parabole avec celle que nous lisons au chap. XXII^e de S. Matthieu, 77. 1 et ss., voyez notre explication du premier Évangile, p. 420. Sans doute, elles représentent l'une et l'autre le royaume des cieux sous l'emblème d'un festin auquel un grand nombre d'hommes sont invités, et dont beaucoup s'abstiennent d'une manière pleine d'irrévérence. Mais, indépendamment des circonstances de temps et de lieu, qui diffèrent certainement, « là s'arrête le parallélisme. Dans S. Matthieu, le festin

15. Lorsque il eut entendu cela, un de ceux qui étaient à table lui dit : Heureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu.

16. Mais Jésus lui dit : Un homme fit un grand souper et appela beaucoup de convives.

17. Et il envoya son serviteur, à l'heure du souper, dire aux invités de venir parce que tout était prêt.

15. Hæc cum audisset quidam de simul discumbentibus, dixit illi : Beatus qui manducabit panem in regno Dei.

16. At ipse dixit ei : Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos.

Matth. 22, 2; Apoc. 19, 9.

17. Et misit servum suum hora cœnæ dicere invitatis ut venirent, quia jam parata sunt omnia.

est donné par un roi, les invitations sont rejetées avec dédain, ce qui constitue un acte de rébellion, lequel est consommé par le meurtre des serviteurs, mais est bientôt puni par la mort des rebelles; les bons et les mauvais sont réunis dans la salle du festin, et, finalement, l'un des convives est mis à la porte... parce qu'il ne s'est pas revêtu d'une robe nuptiale. Ici, au contraire, c'est un homme privé qui donne le repas; les invitations sont déclinées avec quelque apparence de respect, de façon à dénoter plutôt l'indifférence qu'un antagonisme ouvert; le châtiement ne consiste que dans l'exclusion des premiers invités...; il n'y a pas la moindre trace d'un incident analogue à celui de l'hôte dépourvu du vêtement nuptial », L. Abbott, *The Gospel according to Luke*, p. 87.

15. — *Hæc cum audisset...* L'occasion de la parabole est rapidement indiquée par cette petite introduction historique. — L'exclamation *Beatus qui manducabit panem...* se rattacherait d'une manière assez naturelle aux dernières paroles de Jésus (Cfr. *Luc* 14, 14) : elle y ajoutait la métaphore bien connue, qui compare le bonheur éternel des cieux à un joyeux festin. Voyez *Luc* 13, 29; *Matth.* VIII, 11; *Apoc.* XIX, 9. Sortait-elle spontanément d'un cœur pieux et sincère? ou bien n'était-ce qu'un expédient habile pour détourner la conversation d'un sujet qui devait être peu agréable pour la plupart des assistants? Il est assez malaisé de le déterminer avec certitude. Déjà les anciens exégètes étaient en désaccord sur ce point : aujourd'hui les voix se partagent de la même manière, et tandis que les uns, prenant en mauvaise part les paroles de l'interrompteur, les regardent presque comme une platitude (Farrar), les croient tout à fait hors de saison (Stier), les autres y voient une marque de joyeux enthousiasme (Olshausen) et de vive sympathie pour Jésus (Trench). Extérieurement, rien ne montre qu'elles fussent dictées par l'hypocrisie; mais la défiance est bien permise quand il s'agit des relations de la secte pharisaïque avec Notre-Seigneur.

16. — *At ipse dixit ei.* En toute hypothèse Jésus ne se laissa ni distraire, ni troubler

par l'exclamation de ce convive. Il saisit au contraire l'occasion pour donner à toute l'assemblée une troisième leçon, empruntée, comme les deux précédentes, à la circonstance du moment. — *Homo quidam.* « Homo iste Deus Pater est, secundum quod imagines ad similitudinem veritatis figurantur. » S. Cyrille, in Cat. D. Thom. — *Fecit cœnam* (δειπνον, le repas du soir) *magnam et vocavit* (ἐκάλεσε l'expression technique en pareil cas. Cfr. *Matth.* XXII, 3; *Joan.* II, 2; *1 Cor.* X, 27, etc.) *multos.* Il y a une emphase visible dans les adjectifs « magnam, multos », qui relèvent la richesse du festin, la multitude des invités, c'est-à-dire, d'un côté, la munificence avec laquelle Dieu traitera ses élus, de l'autre, l'infinité bonté qui lui fait offrir le salut à tous les hommes. Mais, directement et d'après le contexte, les « multi » appelés les premiers sont les chefs de la théocratie juive (Cfr. S. Cyrille, in Cat. S. Thom.); le « grand festin » auquel on les invite représente le royaume du Messie, l'Eglise chrétienne, soit ici-bas, soit dans son éternelle consommation.

17. — *Misit servum suum hora cœnæ...* Nous avons déjà mentionné ailleurs (Evang. selon S. Matth., p. 421) la coutume orientale qui consiste à lancer, au moins dans les grandes occasions, plusieurs invitations consécutives. La dernière a lieu au moment même du festin sous une forme très pressante. « Tefouddoulou, efascha hâder », Venez, car le repas est prêt! crient les serviteurs de l'amphytrion dans les villes syriennes, à la porte des invités. Voyez Thomson, *The Land and the Book*, 1876, p. 425; Rosenmüller, *Neues u. alt. Morgenland*, t. V, p. 492 et s. Ici, le serviteur (τὸν δοῦλον avec l'article, le serviteur par antonomase, l'*Ebed Yehova* d'Isaïe) n'est autre que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a daigné prendre par amour pour nous la forme d'un esclave, Phil. II, 7. On peut aussi lui associer S. Jean-Baptiste et les Apôtres, attendu qu'ils forment ensemble comme un tout moral; mais c'est surtout de sa personne divine qu'il s'agit, car il annonçait avec une autorité et avec un zèle in-

18. Et cœperunt simul omnes excusare. Primus dixit ei : Villam emi, et necesse habeo exire, et videre illam : rogo te, habe me excusatum.

19. Et alter dixit : Jugu boum emi quinque, et eo probare illa ; rogo te, habe me excusatum.

20. Et alius dixit : Uxorem duxi, et ideo non possum venire.

21. Et reversus servus nuntiavit hæc domino suo. Tunc iratus pater-

18. Et ils commencèrent tous ensemble à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une maison de compagne et j'ai besoin d'aller la voir ; je t'en prie, excuse-moi.

19. Et un autre dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais les essayer ; je t'en prie, excuse-moi.

20. Et un autre dit : J'ai pris femme, je ne puis donc venir.

21. Leserviteur étant revenu rapporta tout ceci à son maître. Alors

comparables quia jam parata sunt omnia.

18. — Et cœperunt (un des mots les plus aimés de S. Luc) simul omnes excusare (scil. « sese » ; bonne traduction de παρατεσθαι. Voyez Bretschneider, Lex. man. s. v.). Le divin narrateur appuie évidemment sur « simul » et sur « omnes » ; car il est frappant de voir tous les invités s'excuser, c'est-à-dire s'abstenir, et il n'est pas moins étonnant qu'ils le fassent tous ἀπὸ μιᾶς, comme s'exprime le texte grec, ce qui signifie, d'après l'interprétation la plus probable, « uno animo » comme par suite d'une entente, (s. ent. ψυχῆς, ou καρδίας, ou γνώμης ; selon d'autres, ἀπὸ μιᾶς φωνῆς, « uno ore » ; la Vulgate sous-entend ὁμοῦ ; la version syriaque traduit par כִּן אֶבְרַח « ab uno » = statim). — Primus dixit... : Villam emi. Notre-Seigneur Jésus-Christ signale, par manière d'exemple, trois des excuses qui furent alléguées. La première consistait dans le récent achat d'un domaine, ou même, selon le sens ordinaire du grec ἀγρός, d'un simple champ, que l'acquéreur voulait visiter au plus vite : non sans doute qu'il l'eût acheté sans l'avoir vu, mais il avait hâte d'y pénétrer en maître pour la première fois, de le parcourir avec toute la joie qu'éprouve un nouveau propriétaire quand il contemple un immeuble après lequel il a longuement soupiré et que souvent il n'a pu obtenir qu'en triomphant de mille difficultés. — Habe me excusatum : de même dans le texte grec, ἔχε με παρατεμένον, « quæ formula latinismum redolet », dit à bon droit Kuinzel.

19. — Seconde excuse : Jugu boum emi quinque, et une emplette si importante ne mérite-t-elle pas qu'on aille immédiatement s'assurer « de visu » de sa valeur ? Aussi bien, eo (notez le temps présent, πορεύομαι, à l'instant je pars) probare illa ; il ne m'est donc point possible d'assister à votre repas.

20. — Si les excuses alléguées précédemment, portaient d'un amour exagéré pour les biens de ce monde, la troisième, uxorem duxi, provenait de la « concupiscentia

carnis », « quæ multos impedit », ajoute S. Augustin, De Verb. Dom. Serm. xxxiii. Il est remarquable que celui qui la profère se montre dans son langage plus arrogant que les deux autres invités, comme l'a noté S. Grégoire, Hom. xxxvi in Evang. : « Is qui propter villam, et is qui propter probanda juga boum a cœna sui invitatoris se excusat, humilitatis verba permiscet ; dum enim dicit, Rogo, ... humilitas sonat in voce ». Oui, au moins dans la voix, quoique, « dum venire contemnit, superbia (sonat) in actione ». Le second se mettait pourtant plus à l'aise que le premier, car, tout en s'excusant il se contentait de dire : Je pars, sans indiquer qu'il agissait d'après une nécessité vraie ou supposée (v. 18, « necesse habeo »). Quant au troisième, il dit tout court, sans la moindre formule courtoise pour pallier son refus : Non possum venire ; lisez : Je ne veux pas y aller ! Après tout, si la Loi juive (Deut. xxiv, 5) dispensait les nouveaux mariés du service militaire, pourquoi ne se seraient-ils pas exemptés d'assister à un festin ? Comparez ce mot prononcé par Crésus en vue d'obtenir que son fils n'assistât point à la grande chasse officielle qui eut pour lui une si fatale issue : Νεώτατος γὰρ ἐστὶ, καὶ ταῦτα οἱ νῦν μέλει (Hérodote, I, 36). Un exégète allemand, Herberger, a supposé d'une manière bien ingénue que les trois invités de la parabole figuraient, dans l'intention du Sauveur, les trois sectes juives de ces temps, « les Esséniens adonnés à l'agriculture, les Pharisiens semblables à des taureaux violents et superbes, les Sadducéens charnels. » Il y a plus de vérité dans ce distique d'Hildebert (cité par Trench, Notes on the Parables) :

Villa, boves, uxor, cœnam clausere vocatis ;
Mundus, cura, caro, cœlum clausere reuatis.

21. — Quand il eut appris toutes ces choses (reversus servus nuntiavit.), le « père de famille », comme on l'appelle maintenant, éprouva une juste colère. iratus paterfamilias. Sans doute les excuses qu'on lui avait

le père de famille irrité dit à son serviteur : Va vite dans les places et les rues de la ville, et fais entrer ici les pauvres et les débiles et les aveugles et les boiteux.

22. Et le serviteur dit : Seigneur, il a été fait comme vous avez commandé, et il y a encore de la place.

23. Et le maître dit au serviteur : Va dans les chemins et le long des haies, et contrains d'entrer, afin que ma maison soit remplie.

24. Mais je te dis qu'aucun des

familias, dixit servo suo : Exi cito in plateas et vicos civitatis, et pauperes, ac debiles, et cæcos, et claudos introduc huc.

22. Et ait servus : Domine, factum est ut imperasti, et adhuc locus est.

23. Et ait dominus servo : Exi in vias, et sepes ; et compelle intrare, ut impleatur domus mea.

24. Dico autem vobis, quod nemo

transmises étaient jusqu'à un certain point plausibles en elles-mêmes : aucune du moins n'était directement mauvaise ; mais elles étaient si tardives, n'arrivant qu'à l'heure du repas ! Et puis, ne consistaient-elles pas toutes en des intérêts mondains, qui devaient céder la place aux intérêts spirituels mis en cause dans notre parabole ? Il y avait une véritable impudence à les présenter ; on ne pouvait les recevoir sans affront. Néanmoins, après un premier mouvement d'irritation, le père de famille semble oublier les insulteurs, pour ne songer qu'au moyen de trouver promptement d'autres convives. Sa résolution est bientôt prise : *Exi cito*, dit-il à son serviteur ; le temps presse, puisque « jam parata sunt omnia », v. 17. Il l'envoie *in plateas* (ἐς τὰς πλατείας), c'est-à-dire, « in vias latiores », les רחוקות de la langue hébraïque, et aussi « in vias angustiores » (*vicos* est une traduction inexacte de ῥύμας), dans les affreuses petites rues de l'Orient, à travers lesquelles un cavalier ne peut souvent passer qu'à grand peine. Le mot *civitatis* est important pour l'application de la parabole, car il montre que le Seigneur va prendre encore dans le sein d'Israël les convives destinés à remplacer les invités indignes : « la cité » représente en effet d'une manière métaphorique la théocratie juive. Toutefois, au lieu des Pharisiens et des Sadducéens, des Scribes et des prêtres qui ont refusé de venir (« post divitum resupina fastidia », S. Ambroise), il appelle maintenant *pauperes ac debiles et cæcos et claudos*, par lesquels sont figurées les brebis égarées de la maison d'Israël, les publicains et les pécheurs et l'ensemble du peuple. A part une légère interversion dans les derniers mots (du moins d'après la Vulgate et les meilleurs manuscrits grecs, B, D, F, K, L. Sinait.), l'énumération est ici la même qu'au v. 13, comme si Notre-Seigneur voulait nous montrer une réalisation toute céleste du conseil qu'il avait donné précédemment.

22 et 23. — Nous venons de voir la colère

de l'hôte offensé faire place à un sentiment de profonde bienveillance ; mais voici que cette bonté, car c'est la bonté divine, se manifeste sous une forme vraiment incomparable. Après quelque intervalle, le serviteur fidèle et intelligent accourt auprès de son maître, et il lui raconte en quelques mots comment il a exécuté ses ordres. Mais, ajoutez-il, non sans emphase, *adhuc locus est !* Que faut-il faire pour combler les vides ? La réponse à cette demande tacite ne se fait pas attendre : Désormais, ne te borne pas à parcourir les rues de la ville, mais *exi in vias* (ἐς ὁδοὺς, les routes qui conduisent du dehors à la cité), va même *in sepes* (παραγμούς), dans les modestes « sentiers qui longent les haies de la campagne » (Reuss), et amène bon gré mal gré tous ceux que tu rencontreras, *compelle intrare*. Cette fois, tout le monde en convient, il ne s'agit plus des Juifs, mais des Gentils (οἱ κατοικοῦντες τῶν ἐθνῶν, Euthymius), auxquels le Sauveur prédit ici de la façon la plus aimable leur conversion future au Christianisme. Ils forment la troisième classe des invités de notre parabole. « Compelle » ne contient évidemment aucun appel à la violence extérieure. La coaction dont parle le père de famille est celle que Cicéron (ad Din. v, 6) définit si bien : « Rationibus et persuasionibus, etiam precibus sæpius repetitis, aliquem permovere ». Cfr. Luc. xxiv, 29 ; Act. xvi, 15. C'est celle que S. Paul recommande à Timothée : « Prædica verbum, insta opportune, importune : argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina ». C'est celle à laquelle l'Eglise fait allusion dans cette belle prière : « Ad te nostras etiam rebelles compelle propitius voluntates ». Quoi que disent les protestants, les catholiques n'en connaissent pas d'autre.

24. — Terrible conclusion. Les mot *dico autem* (plus exactement « enim », γάρ) *vobis* ont fait croire à divers commentateurs que Jésus la formula en son propre nom, s'adressant à toute l'assemblée (« vobis »), puisque le dia-

virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cenam meam.

25. Ibant autem turbæ multæ cum eo : et conversus dixit ad illos :

26. Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus.

Matth. 10, 35.

27. Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse discipulus.

Matth. 10, 38 ; Marc. 8, 34.

hommes qui ont été appelés ne goûtera de mon souper.

25. Or de grandes foules allaient avec lui, et se tournant il leur dit :

26. Si quelqu'un vient à moi et ne hait point son père et sa mère et sa femme et ses fils et ses frères et ses sœurs et en outre sa vie même, il ne peut être mon disciple.

27. Et celui qui ne porte pas sa croix et ne me suit pas ne peut être mon disciple.

logue n'avait eu lieu jusqu'à l'entre le père de famille et un seul serviteur. Mais il est plus probable qu'il faut regarder cette phrase finale comme faisant encore partie de la parabole. Cela ressort de l'expression *cenam meam*, d'après laquelle l'hôte figuratif semble être toujours en scène. Au reste, le pluriel « vobis » s'explique par la présence soit des autres serviteurs, soit des nouveaux convives. Mais la sentence retombait quand même en plein sur les Pharisiens qui entouraient alors Notre-Seigneur.

16. Ce qu'il en coûte pour suivre Jésus.

xiv, 23-35.

25. — *Ibant turbæ multæ cum eo*. Autre préambule historique, servant d'introduction à un nouvel épisode du dernier grand voyage. Après la scène qui précède, Jésus s'est remis en marche dans la direction de Jérusalem. Des foules nombreuses se pressent sur ses pas, composées sans doute en grande partie de pèlerins qui se rendaient également à la capitale pour la prochaine fête. En apparence, tout ce peuple lui est profondément dévoué ; mais il sait, lui qui connaît les secrets des cœurs, combien, dans la plupart, l'affection pour sa divine personne est superficielle, de sorte qu'il suffira d'un léger coup de vent pour transformer ce « mobile vulgus ». Et cependant l'heure est décisive, car on est à la veille de sa Passion : il faut donc que tous sachent à quel prix l'on devient et l'on reste vraiment disciple du Christ. C'est pourquoi il leur parle en termes énergiques, comme ce ministre qui disait à chacun de ses fonctionnaires, en des jours périlleux : « Êtes-vous prêt à sacrifier votre tête ? » — *Conversus* est un trait pittoresque. — *Dixit ad illos*. Nous trouvons trois parties dans cette courte mais importante instruction du Sauveur : 1^o la leçon directe, vv. 26 et 27 ; 2^o deux petites paraboles destinées à inculquer plus fortement la

leçon, vv. 28-33 ; 3^o la conclusion, exprimée au moyen d'une troisième comparaison, vv. 34 et 35.

26. — *Si quis venit ad me*. C'est quelque chose assurément de venir à Jésus, de se mettre à la suite de Jésus, comme faisait ce bon peuple ; mais Notre-Seigneur s'inquiétait peu, surtout alors, d'avoir de simples compagnons de voyage, quelque attachement qu'ils lui témoignassent d'ailleurs. A l'adhésion extérieure, il voulait à bon droit qu'on joignît l'adhésion intérieure, la seule réelle, et il en indique les conditions : conditions difficiles, puisqu'elles se résument dans l'abnégation la plus complète, et dans le sacrifice courageusement accepté. — *Et non odit*. Le Sauveur nomme les êtres qui sont le plus chers à l'homme, un père, une mère, une épouse, des enfants, des frères, des sœurs, et, quoique la nature et Dieu nous fassent un devoir de les aimer tendrement, il nous commande de les haïr, sous peine de n'être pas chrétiens ; bien plus, à cette énumération déjà si étonnante, il ajoute un mot qui la rend plus étonnante encore : *adhuc autem et animam suam* ; il veut que nous nous haïssions nous-mêmes ! Mais on comprend qu'il ne parle pas d'une haine absolue. C'est une manière hardie de nous signifier que nous devons être disposés à détester au besoin les objets auxquels nous tenons le plus, s'ils étaient pour nous un obstacle à la perfection chrétienne. Voyez Matth. x, 37 et le commentaire de S. Jérôme. Mais quel langage, malgré cette restriction ! Comme il devait frapper, sous sa forme paradoxale, tous ceux qui entouraient alors Jésus ! et comme il frappe encore tous ceux qui le méditent sérieusement !

28. — Après avoir exigé de ses disciples le renoncement poussé jusqu'à ses dernières limites, un amour devant lequel pâlit tout autre amour, Jésus leur indique, par une figure déjà bien forte, mais que sa mort igno-

28. Car qui d'entre vous, voulant bâtir une tour, ne s'assied pas auparavant pour supputer les dépenses qui sont nécessaires et s'il a pour l'achever ?

29. De peur qu'après avoir posé les fondements, s'il ne peut achever, tous ceux qui le voient ne commencent à se moquer de lui,

30. Disant : Cet homme a commencé à bâtir et il n'a pu achever.

31. Ou, quel roi devant aller faire la guerre à un autre roi, ne s'assied pas auparavant pour juger s'il peut

28. Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non prius sedens computat sumptus, qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum;

29. Ne, posteaquam posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei,

30. Dicientes : Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare ?

31. Aut quis rex iturus committere bellum adversus alium regem,

minieuse devait rendre plus expressive encore, la vie de rudes sacrifices, de souffrances perpétuelles, qui est dans l'essence du christianisme : *Qui non bajulat crucem suam...* Cfr. ix, 23, Matth. x, 38; xvi, 24. — Notez, dans la phrase *non potest meus esse discipulus*, la place donnée par emphase au pronom possessif « meus ». De même *xx. 26 et 33.*

28. — Deux exemples admirablement choisis vont montrer maintenant à la foule enthousiaste qui suit Jésus à quelle humiliation, à quels dangers s'exposerait quiconque abandonnerait la foi chrétienne après l'avoir pendant quelque temps professée. Le premier est celui d'un constructeur imprévoyant, qui commence un édifice et se voit bientôt dans la honteuse impossibilité de le continuer, faute de moyens suffisants. — *Quis enim ex vobis.* Le tour interrogatif et l'apostrophe directe (« vobis ») donnent une grande vie à la pensée. « Enim » établit la liaison entre ces deux petites paratoles et l'idée qui précède. — *Volens turrim ædificare.* Nous ne croyons pas, malgré l'avis contraire de plusieurs interprètes, que le mot « turris » contienne la moindre allusion à la tour de Babel. Le grec *πύργος* a du reste une signification assez large et peut s'entendre en général d'une construction somptueuse et élevée. Quand donc on a une fois arrêté dans sa pensée le projet d'une telle construction, il est de la prudence la plus élémentaire de faire quelques sérieux calculs (*computat*); le verbe grec corrélatif, *ψηφίζει* n'est employé qu'ici et Apoc. xiii, 18), pour voir d'une part combien elle coûtera (*sumptus qui necessarii sunt*; simplement dans le grec, *τὴν δαπάνην*), d'autre part si l'on dispose de ressources suffisantes pour la mener à bonne fin (*si habeat ad perficiendum*). — *Sedens* (*καθίσας* s'étant assis) est un détail pittoresque, destiné à mettre en relief le caractère grave, approfondi, des calculs. Les hommes pressés restent debout : au contraire, quand on s'assoie pour méditer sur une

question, on témoigne déjà par cette seule attitude que l'on est décidé à prendre tout le temps nécessaire.

29 et 30. — *Ne posteaquam...* Motif pour lequel on ne doit entreprendre d'élever un édifice considérable qu'après avoir bien mesuré ses forces. On deviendrait l'objet de la risée publique, si l'on ne pouvait l'achever en entier (*perficere*, *ἐκτελεῖν*). Rien de plus ridicule en effet que « ces bâtiments incomplets, ouverts à tous les vents et à toutes les pluies du ciel » (Trench. Cfr. Shakespeare, Henry II, Act. 4, sc. 3), que la malignité du peuple nomme, et n'est-ce pas un peu son droit ? la Folie d'un tel ou d'un tel (*hic homo*, *ὁὗτος ὁ ἀνθρώπος* : on montre du doigt le malheureux constructeur). Quelle est la petite ville de province qui n'ait à raconter quelque histoire de ce genre ? Comme le dit le proverbe allemand (cité par M. Schegg) :

Zuvor gethan, nachher bedacht,
Hat manchen in gross Leid gebracht.

Il n'en est pas autrement au moral et dans l'application. La perfection chrétienne est un palais splendide à construire (Cfr. vi, 47 et ss.; Matth. vii, 24-27; Eph. ii, 20-22; I Cor. iii, 9; I Petr. ii, 4, 5). Or, dit S. Grégoire de Nyse (in Cat. D. Thom.), « de même qu'il ne suffit pas d'une pierre pour construire une tour, de même il faut plus d'un commandement pour conduire l'âme à la perfection. » Par conséquent, que l'on suppose bien de quoi on est capable, avant de se faire disciple de Jésus. Quelle honte n'y aurait-il point ensuite à revenir sur ses pas !

31. — De plus, ainsi qu'il ressort du second exemple, à côté de la honte on trouverait le danger. La première comparaison avait été prise dans le domaine de la vie privée; celle-ci est empruntée à la conduite d'un roi inexpérimenté (comparez le proverbe grec : *γλυκὺς ἀπειρῶ πόλεμος*), qui a follement engagé le bonheur et les intérêts de toute une na-

non sedens prius cogitat, si possit cum decem millibus occurrere ei qui cum viginti millibus venit ad se ?

32. Alioquin adhuc illo longe agente, legationem mittens, rogat ea quæ pacis sunt.

33. Sic ergo omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus.

34. Bonum est sal. Si autem

avec dix mille hommes marcher contre celui qui vient à lui avec vingt mille ?

32. Autrement tandis que l'autre est encore loin, il envoie une ambassade et demande à faire la paix.

33. Ainsi donc, quiconque parmi vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple.

34. Le sel est bon, mais si le sel

tion dans une guerre imprudente. Elles se complètent mutuellement, présentant la même vérité sous deux aspects distincts, comme les paraboles du grain de sénévé et du levain (Matth. xiii, 31-33), du trésor caché et de la perle (Matth. xiii, 44-46), de la pièce neuve servant à rapiéceter des vêtements usés et du vin nouveau mis dans de vieilles outres (Matth. ix, 16 et 17). — L'équivalent grec de *committre bellum*, *συμβαλεῖν εἰς πόλεμον*, est une expression élégante et classique (voyez Kuinzel, h. l.). — *Cum decem millibus* (sur la locution *ἐν δέκα χιλιάσιν*, cfr. I Mach. iv, 29 et Winer, Grammat.)... *cum viginti millibus* (ici, *μετὰ εἰκοσι χιλιάδων*). La lutte sera donc dans la proportion de deux contre un, c'est-à-dire tout à fait inégale, à moins que le premier roi n'ait des chances exceptionnelles de succès. Ce sont précisément ces chances qu'il devra mûrement examiner (*sedens prius cogitat*) avant de se lancer dans une expédition qui pourrait devenir désastreuse. Témoin Crésus, témoin Amasias (IV Reg. xiv, 8-12), témoin Josias (IV Reg. xxiii, 29 et 30), hélas ! témoin la France dans ces dernières années. — Divers exégètes, curieux de tout savoir, d'entrer dans les détails les plus minutieux des paraboles pour en faire l'application mystique (voyez l'Évang. selon S. Matth. p. 266), ont recherché ce que pouvaient bien figurer les nombres 40,000 et 20,000, quel est l'antitype du second roi, etc. Ils ont trouvé que les 40,000 soldats représentent les dix commandements de la Loi, que le roi auquel la victoire semble d'avance réservée est l'emblème de Dieu (ce qui est étrange puisqu'alors nous serions supposés marcher au combat contre lui avec quelques chances favorables), ou de Satan, (ce qui n'est pas moins étrange puisque Jésus nous recommanderait de capituler avec l'enfer). En face de ces idées singulières ou contradictoires, nous préférons dire avec Corneille de Lapiere (in §. 32) : « Spectat hoc ad emblemata parabolæ, quare rei significatæ non est adaptandum », et avec Maldonat : « Neque quærendum curiose est quis ille rex sit, quia, ut diximus, bellum... nihil aliud est quam aggredi rem arduam. »

32. — *Alioquin*... Si le premier belligérant reconnaît qu'il ne peut poursuivre la guerre qu'en s'exposant à une issue fatale, il se hâte, tandis qu'il en est temps encore, c'est-à-dire avant que l'ennemi n'ait envahi son territoire (*adhuc illo longe agente*), d'envoyer à celui-ci une ambassade chargée de négocier la paix (*quæ pacis sunt*; mieux, « quæ ad pacem sunt », τὰ πρὸς εἰρήνην). — La morale est aisée à tirer. La vie chrétienne est une guerre perpétuelle (Cfr. Matth. xii, 19; I Cor. xvi, 13; I Thess. v, 8; Eph. vi, 11 et ss.; II Tim. 3 et 4; iv, 7), et toute guerre suppose des difficultés, des fatigues, des dangers sans nombre. Jésus le rappelle à ceux qui le suivent, pour qu'ils sachent bien ce qui les attend s'ils persistent à devenir ses disciples. Toutefois, il est manifeste qu'il ne faut pas prendre ces deux comparaisons trop à la lettre, car il en résulterait qu'en de nombreuses circonstances on ne devrait pas même essayer de poser le fondement d'une vie chrétienne, de combattre les bons combats du salut; or, demande judicieusement Maldonat, « quomodo nos Christus dehoretaretur ne Christiani efficeremur ? » Ici encore nous sommes donc en face d'expressions paradoxales, dont le but est de relever les difficultés que rencontre nécessairement quiconque veut être un vrai chrétien. C'est une manière énergique de dire : L'entreprise est ardue; mais faites de généreux efforts, et vous parviendrez à réussir. Autrement, prenez garde à la banqueroute spirituelle, à la totale défaite de votre âme, c'est-à-dire à l'apostasie.

33. — *Sic ergo omnis*... Ces paroles nous ramènent aux §§. 26-27, et résument toute la leçon qui précède. Elles redisent en effet d'une façon énergique que le renoncement universel est la condition essentielle pour être vraiment disciple de Jésus. Notez l'emphasis des mots *omnibus quæ possidet*. Le verbe grec ἀποτάσσει exprime élégamment l'idée d'abnégation : sa signification littérale est « valedicere ». Cfr. ix, 61.

34 et 35. — Conclusion de ce petit discours, sous la forme d'une troisième figure, qui paraît avoir été chère à Notre-Seigneur,

s'affadit, avec quoi l'assaisonnera-t-on ?

35. Il ne sert plus à rien ni dans la terre ni dans le fumier, mais on le jettera dehors. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende.

sal evanuerit, in quo condietur ?

Matth. 5, 43; Marc. 9, 49

35. Neque in terram, neque in sterquilinum utile est, sed foras mittetur. Qui habet aures audiendi, audiat.

CHAPITRE XV

Les Pharisiens et les Scribes se scandalisent de ce que Jésus laisse venir à lui les pécheurs (vv. 1-2). — Il leur répond par trois paraboles : 1^o par la parabole de la brebis égarée (vv. 3-7) ; — 2^o par la parabole de la drachme perdue (vv. 8-10) ; — 3^o par la parabole de l'enfant prodigue (vv. 11-32).

1. Or des publicains et des pécheurs s'approchaient de lui pour l'écouter.

2. Et les Pharisiens et les scribes

1. Erant autem appropinquant es ei publicani et peccatores, ut audirent illum.

2. Et murmurabant Pharisei et

puisque'elle revient jusqu'à trois reprises dans les pages évangéliques (Cfr. Matth. v, 43; Marc. ix, 50); il est vrai qu'à chaque fois il s'agit d'une application nouvelle. En cet endroit, voici quel est l'enchaînement le plus probable : Quiconque ne se sentirait point à la hauteur de l'abnégation parfaite que je vous prêche, ressemblerait au sel affadi, qui n'est bon qu'à être jeté dans la rue et foulé aux pieds. — *Bonum est sal.* « Nil sale et sole utilius », disait Pline, Hist. Nat. xxi, 9, en faisant un jeu de mots. Mais si le sel perd sa vertu (*evanuerit*; *μωρανθή* serait mieux traduit par « insipidum fuerit »); comment pourra-t-on la lui rendre ? Avec quoi l'assaisonnera-t-on (*condietur*, *ἀπρυθίσταται*) ? Dans l'impossibilité de l'utiliser à quelque chose, parce qu'alors il ne peut servir d'engrais, ni d'une manière directe (*neque in terram*), ni médiatement, c'est-à-dire mêlé au fumier (*neque in sterquilinum*), on le jette dans la rue pour s'en débarrasser. Voyez l'explication détaillée dans l'Evang. selon S. Matth., p. 407. — *Qui habet aures...* Grave réflexion finale, prononcée par Jésus en mainte circonstance. Réfléchissez ! décidez-vous ! voyez si vous consentez à devenir mes disciples.

17. La miséricorde de Dieu à l'égard des pécheurs. xv, 1-2.

Telle est bien l'idée générale qui domine le chap. xv tout entier. Elle est présentée sous la forme de trois magnifiques paraboles, vv. 4-32, après une rapide introduction historique, vv. 1-3.

1^o Occasion du discours. xv, 1-3.

CHAP. XV. — 1. — *Erant appropinquant es ei...* Cette tournure, calquée sur le grec (*ἤσαν ἐγγιζόντες αὐτῷ*), semble indiquer une habitude, un fait qui se reproduisait fréquemment ; et en réalité, divers passages des saints Evangiles nous montrent Jésus entouré de pécheurs qui lui étaient conduits par une attraction mystérieuse (voyez en particulier Marc. ii, 15; Luc. iv, 31; vii, 37, etc.). Mais elle désigne en même temps ici une actualité du moment. A l'heure même dont parle S. Luc, des publicains et des pécheurs se pressaient en grand nombre autour de Notre-Seigneur : *πάντες οἱ τελῶναι καὶ οἱ ἁμαρτωλοὶ*, dit le texte original (*OMNES publicani et peccatores*), employant une hyperbole populaire. Par « peccatores » il faut entendre les pécheurs publics, tous ceux qui transgressaient ouvertement la loi juive. Les publicains ou « portitores » sont mentionnés à part et en premier lieu, comme les plus criminels d'entre les pécheurs, surtout au point de vue de la théocratie. S. Jean Chrysostome, de Pœnit. Hom. ii, 4, les définit ainsi : *Οὐδὲν ἄλλο ἐστὶ τελῶνῃς ἢ πεπαρρησιασμένη βία, ὄννομος ἁμαρτία, εὐπρόσπονος πλεονεξία*, et un proverbe grec va jusqu'à dire que « le diable, s'il devenait pauvre, se ferait publicain. » — *Ut audirent illum.* C'était donc un excellent motif qui conduisait à Jésus tous ces malheureux ; et il les recevait avec bonté, il leur parlait du royaume de Dieu, il les convertissait par ses discours célestes.

2. — *Et murmurabant Pharisei et Scribæ.*

scribæ, dicentes : Quia hic peccatores recipit, et manducat cum illis.

3. Et ait ad illos parabolam istam, dicens :

4. Quis ex vobis homo, qui habet centum oves, et si perdidit unam ex illis, nonne dimittit nonaginta novem in deserto, et vadit ad illam quæ perierat, donec inveniat eam ?

Matth. 18, 12.

Ces prétendus saints, ces orgueilleux « séparés », car telle est la signification du nom de Pharisien, ne pouvaient supporter la conduite du médecin charitable, et ils s'en plaignaient ouvertement (δισσώγους, « murmurant ad alterutrum ») : *Hic* (expression de dédain) *peccatores recipit* (προδέχεται, « comiter recipit. » Cfr. Rom. xvi, 2 ; Phil. ii, 29) *et manducat cum illis*. Recevoir les pécheurs était déjà une grande faute aux yeux des Pharisiens ; mais, manger avec eux, c'est-à-dire, d'après l'idée orientale, s'associer à eux de la manière la plus intime, c'était le comble de l'immoralité. Hommes au cœur desséché, s'écrie S. Grégoire (Hom. xxxiv in Evang.), qui osaient blâmer la source des miséricordes ! Ce que les Pharisiens et les Scribes reprochaient à Jésus fait au contraire sa gloire et nous excite le plus à l'aimer. Jamais il n'était mieux dans son rôle que lorsqu'il accueillait doucement les pécheurs.

3. — *Ait ad illos...* Jésus daigna répondre à l'odieuse accusation qu'il avait surprise sur les lèvres de ses adversaires, et, pour se justifier de recevoir les pécheurs, il exposa successivement les trois paraboles de la brebis perdue, de la drachme retrouvée, et de l'enfant prodigue, qui cadrent si bien avec le plan du troisième Evangile. — *Parabolam istam*, au singulier, ne retombe peut-être que sur la première parabole ; mais rien n'empêche que cette expression ne désigne à la fois nos trois gracieux récits, qui sont unis entre eux de la façon la plus étroite. C'est vraiment une « trilogie » de paraboles que nous avons dans ce chapitre, comme le montre leur juxtaposition significative. Elles nous enseignent en effet la même vérité, à savoir, la manière dont Dieu va au-devant des pécheurs, et la bonté avec laquelle il les reçoit quand ils se convertissent. Toutefois, cette vérité unique nous est présentée sous des faces distinctes. Ainsi, tandis que, dans les deux premières similitudes, nous voyons surtout Dieu cherchant les âmes coupables, agissant pour les sauver, la troisième décrit au contraire principalement l'activité personnelle du pécheur, ses efforts pour chercher et pour trou-

murmuraient, disant : Celui-ci reçoit les pécheurs et mange avec eux.

3. Et il leur dit cette parabole :

4. Quel est parmi vous l'homme qui, ayant cent brebis, s'il en perd une ne laisse pas les quatre vingt-dix-neuf dans le désert et ne court pas après celle qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve ?

ver son Dieu après qu'il s'est séparé de lui. En se combinant, elles forment un tout parfait et harmonieux, puisque le repentir nécessaire, selon les données de la théologie (Cfr. Conc. Trid. Sess. vi, cap. 4 et ss., de Justificat.), ces deux éléments : la grâce qui prévient au dehors et la correspondance subjective à la grâce. — Autres notions générales qui qui ne sont pas sans intérêt : 1^o Les chiffres cités dans les trois paraboles sont arrangés d'après une gradation descendante : un sur cent, un sur dix, un sur deux ; quoique la gradation soit véritablement ascendante si l'on envisage avant tout l'idée, car la perte d'une brebis sur cent est moindre que la perte d'une drachme sur dix, et ces deux pertes, mêmes réunies, sont loin d'équivaloir à celle d'un fils bien-aimé. 2^o La culpabilité paraît suivre le même mouvement ascensionnel. Il y a le péché d'ignorance, figuré par la brebis insensée qui s'échappe du bercail ; le péché plus considérable dont nous trouvons l'emblème dans la pièce de monnaie, qui représente, au dire des Pères, l'âme humaine marquée à l'effigie divine et sachant qu'elle appartient à Dieu ; le péché tout à fait volontaire du prodigue, que rien ne saurait excuser. 3^o Comme contraste, nous pouvons observer un mouvement analogue dans la miséricorde du Seigneur, qui se manifeste avec une intensité de plus en plus grande. Voyez Trench, Notes on the Parables, Par. xxii.

2^o Les trois paraboles. xv, 4-32.

a. La brebis égarée. yy. 4-7.

S. Matthieu aussi, xviii, 12 et ss., a conservé cette délicieuse histoire d'une brebis mystique perdue et retrouvée ; mais la place qu'il lui assigne, et divers traits secondaires du fond et de la forme, ne coïncidant pas avec le récit de S. Luc, il en résulte que notre parabole fut exposée au moins deux fois par Notre Seigneur en des circonstances différentes. Voyez l'explication du premier Evangile, p. 356.

4. — *Quis ex vobis homo...* Comme précédemment, xiv, 28, Jésus met ses auditeurs

5. Et, lorsqu'il l'a trouvée, il la met avec joie sur ses épaules,

6. Et revenant à la maison, il convoque ses amis et ses voisins et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis qui était perdue.

5. Et cum invenerit eam, imponit in humeros suos gaudens :

6. Et veniens domum, convocat amicos et vicinos, dicens illis : Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam, quæ perierat ?

en scène, afin de les frapper davantage. — *Habet centum oves et si* (cette conjonction manque dans le grec) *perdiderit unam*. La perte n'est en aucune façon imputable au propriétaire, qui n'est autre que le Bon Pasteur par antonomase (« dives Pastor, cujus omnes nos centesima pars sumus », S. Ambr.) ; mais la brebis s'est égarée par sa propre faute (Matth. « erraverit una »). Pour figurer les coupables égarements des pécheurs, il n'était pas possible de choisir une comparaison plus exacte, car une brebis éloignée du troupeau dont elle fait partie manque tout ensemble et de sagesse pour retrouver sa route, et de force pour se défendre. — *Dimittit nonaginta novem*. « Mais, demande S. Cyrille (in Cat. D. Thom.), est-ce qu'en voulant être compatissant pour la brebis perdue, le pasteur n'a pas été cruel pour les autres ? Nullement, répond-il aussitôt, car elles sont en sûreté, protégées par une main toute-puissante ». En effet, rien n'oblige de supposer qu'elles courussent des périls sérieux en son absence. Du plus, avant de partir il a pourvu à leur nourriture, puisqu'il les laisse *in deserto*, c'est-à-dire, d'après le sens habituel de cette expression dans la Bible, au milieu de savanes riches en pâtures, et simplement appelées « désert » parce qu'on ne rencontre ni villes ni villages aux alentours. Voyez Trench, Notes on the Parables, h. l. — *Vadit ad illam*. Il daigne se charger en personne de cette tâche pénible, et il est décidé à chercher la pauvre égarée jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée. Quelle délicatesse dans ces traits, et comme ils conviennent bien à Jésus ! Aux pasteurs spirituels du peuple juif, les prophètes adressaient au contraire ce sanglant reproche : « Vous n'êtes pas allés à la recherche des brebis perdues. » Ezech. xxxiv, 4.

5. — *Quum invenerit eam*. Dans le premier Evangile, Notre-Seigneur exprimait cette pensée sous une forme hypothétique : « Si contigerit ut inveniat eam ». — *Imponit in humeros suos* (ἐπιτιθέν est emphatique : ses propres épaules) *gaudens* « doux et glorieux triomphe de la victoire du bon Pasteur. Un mercenaire aurait maltraité la brebis coupable, qui lui avait causé tant de fatigues ; quelle différence dans la conduite du céleste berger ! « Ovem non punivit, non duxit ad

gregem urgendo ; sed superponens humero et portans clementer, annumeravit gregi. » S. Grég. de Nyssé, Cat. græc. Patr. Tout autre sentiment disparaît devant sa joie et son amour. Quoique si riche en traits inimitables, l'histoire évangélique n'en offrirait pas beaucoup qui fussent plus dignes du Cœur sacré de Jésus. Aussi « n'est-il pas d'image que l'ancienne Eglise ait chérie autant que celle-ci, comme le prouve la multitude de gemmes, de sceaux, de fragments de verre, etc., conservés jusqu'à nous, sur lesquels nous trouvons le Christ ainsi représenté. Elle apparaît très-fréquemment aussi dans les bas-reliefs des sarcophages et dans les fresques des catacombes. Quelquefois, d'autres brebis sont aux pieds de Jésus, regardant avec un plaisir manifeste le pasteur et son doux fardeau. Le plus souvent Notre-Seigneur tient dans sa main droite la flûte de Pan, symbole des attraites du vin amour, tandis que, du bras gauche, il porte sa chère brebis. De temps à autre il est assis, comme s'il était fatigué d'une longue marche. Cette représentation occupe toujours la place d'honneur, le centre de la voûte ou du tombeau ». Trench, l. c. Cfr. Didron, Iconographie chrétienne, p. 346 ; Northcote et Brownlow, Rome souterraine, trad. de Paul Allard, 2^e édit. p. 347 et ss. Voyez aussi l'hymne gracieux (Hymn. post J. jun.) que notre parabole a inspiré au poète Prudence. — Au moral, selon la délicat reflexion de S. Augustin, « redit ovis perdita, non tamen in viribus suis, sed in humilis reportata pastoris, quæ se perdere potuit, dum sponte vagaretur, se autem invenire non potuit, nec omnino inveniretur, nisi pastoris misericordia quæreretur ». Enarrat. in Ps. lxxvii, 49. Ou encore, d'après S. Ambroise : « Humeri Christi crucis brachia sunt. Illic peccata mea deposui, in illa patibuli nobilis cervicem requievi. »

6. — Nouveaux traits destinés à mettre en relief l'amour incomparable du bon Pasteur. Sa joie, comme toutes les grandes joies, demande à être communiquée. A peine rentré chez lui il réunit donc ses amis et ses voisins pour leur faire part de son succès, pour recevoir leurs félicitations. Les mots *ovem meam quæ perierat* sont pleine d'emphase, surtout dans le texte grec : *ΤΟ πρόβατόν μου ΤΟ ἀπολωλόγ*.

7. Dico vobis, quod ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis, qui non indigent pœnitentia.

8. Aut quæ mulier habens drachmas decem, si perdidit drachmam unam, nonne accendit lucernam, et everrit domum, et quærit diligenter donec inveniat ?

9. Et cum invenerit, convocat amicas et vicinas, dicens : Congratulamini mihi, quia inveni drachmam, quam perdideram ?

7. Je vous dis qu'il y aura de même plus de joie dans le ciel pour un pécheur faisant pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

8. Ou quelle est la femme qui, ayant dix drachmes, si elle perd une drachme n'allume pas sa lampe et ne balaie pas sa maison et ne cherche pas soigneusement jusqu'à ce qu'elle la trouve ?

9. Et lorsque elle l'a trouvée, elle convoque ses amies et ses voisins et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue.

7. — Par la formule solennelle *dico vobis*, Jésus introduit l'application qu'il va faire de sa parabole. — *Ita gaudium erit in cœlo*. De la terre nous passons au ciel, où nous voyons se reproduire la scène joyeuse décrite au précédent verset. Seulement, c'est la chose signifiée qui nous est désormais présentée à la place du signe. — *Super uno peccatore pœnitentiam agente* : telle est l'occasion qui apporte au ciel un surcroît de félicité. L'idée qui suit, *quam* (pour « magis quam » ; de même dans le grec, où η a été employé à la façon du η hébreu) *super nonaginti novem justis...*, est plus étonnante encore. Quelques commentateurs, désireux d'en faciliter l'intelligence, ont pris les dernières paroles dans un sens ironique, comme si le Sauveur eût voulu dire qu'une seule vraie conversion suscite dans le ciel plus de joie que la sainteté apparente d'un grand nombre de soi-disant justes, tels qu'étaient les Pharisiens. Nous préférons, à la suite des Pères et d'après le contexte (7. 4), voir là une de ces locutions orientales que l'on doit bien se garder de trop presser, et qu'il est du reste aisé de justifier par quelques comparaisons. « Et dux in prælio plus eum militem diligit qui post fugam reversus hostem fortiter premit, quam eum qui nunquam terga præbuit et nunquam aliquid fortiter fecit. Sic agricola illam amplius terram amat, quæ, post spinas, uberes fruges profert, quam eam quæ nunquam spinas habuit et nunquam fertilem messim produxit », S. Grégoire, Hom. xxxiv in Evang. De même, une mère qui vient de perdre un de ses fils semble oublier tous les autres dans l'excès de sa douleur. Cfr. S. Bernard, In cantic. serm. xxix.

b. La drachme perdue. 77. 8-10.

Autre image, pour exprimer au fond la

même pensée, quoique avec les nuances indiquées dans la note du 7. 3.

8 et 9. — Aut sert de transition. — *Quæ mulier*. S. Ambroise, et divers interprètes après lui, regardent cette femme comme un type de l'Eglise : « Qui sunt isti, pater, pastor, mulier ? Nonne Deus pater, Christus pastor, mulier Ecclesia ? » Il nous semble que les trois figures représentent plutôt une seule et même personne, Dieu ou Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'était la pensée de S. Grégoire-le Grand : « Qui significatur per pastorem, ipse et per mulierem ; ipse enim Deus, ipse et Dei sapientia », Hom. xxxiv in Evang. — *Habens drachmas decem*. C'était là un avoir bien modeste, puisqu'il n'équivalait pas tout à fait à dix de nos francs (40 fois 97 centimes 1/2, valeur de la drachme attique) ; mais, dans ces conditions, la perte d'une drachme sera d'autant plus considérable, surtout pour une pauvre femme qui l'avait péniblement gagnée. La drachme des Grecs, comme le denier de Rome, avait cours à cette époque dans toute la Palestine, de concert avec les monnaies juives. Son nom venait ἀνά τοις δέδραχται, parce que six oboles, c'est-à-dire son équivalent en pièces de bronze, étaient tout ce qu'un homme pouvait tenir la main fermée. — *Nonne...* Petite description vivante, pittoresque, montrant fort bien qu'il s'agit d'une somme relativement importante, puisqu'on se donne tant de peine pour la recouvrer. La drachme, en effet, symbolise l'âme des pécheurs. « Nos drachma Dei sumus », S. Cyrille. Cfr. S. August., Enarr. in Ps. cxxxviii. — *Accendit lucernam*. Le récit nous a conduits dans une de ces maisons pauvres de l'Orient, qui ne reçoivent, même en plein jour, qu'un peu de lumière par la porte. Cfr. Tristram, the Land of Israel, 3^e édit, p. 405. En outre, l'objet à

10. Ainsi sera, vous dis-je, la joie des anges de Dieu pour un pécheur faisant pénitence.

10. Ita dico vobis, gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore poenitentiam agente.

retrouver est petit : on allume donc la lampe pour rendre les recherches plus faciles. — *Everrit domum*. Seconde opération, non moins naturelle que la première, et usitée en tous lieux dans le même but. Par suite d'une faute de copiste, le verbe « evertit » fut longtemps et souvent substitué à « everrit » dans notre version latine. Cfr. S. Greg. M., l. c. — *Querit diligenter donec...* Trait d'ensemble, qui porte l'idée principale. Cfr. v. 4. — S. Bernard fait une belle application morale de ces divers détails : « Adhuc hic foeda et deformis jacuisset imago l'âme humaine, marquée au coin de Dieu, mais défigurée par le péché, si non evangelica illa mulier lucernam accenderet, id est, sapientia in carne appareret, everreret domum, videlicet vitorium, drachmam suam requireret quam perdidit : hoc est imaginem suam, quæ nativo spoliata decore, sub pello peccati sordens tanquam in pulvere latitabat, inventam tergeret, et tolleret de regione dissimilitudinis, pristinamque in speciem reformatam, similem faceret illam in gloria Sanctorum, imo sibi ipsi per omnia redderet quandoque conformem. » De gratia et lib. arbitr., x. — *Convocat amicas et vicinas...* Scène de joie et de congratulation comme au v. 6. La nuance de langage *drachmam quam perdideram*, au lieu de « ovem meam quæ perierat », est parfaitement appropriée à la circonstance : la drachme n'appartenait pas à la femme au même titre que la brebis au pasteur, et l'on ne perd pas une pièce de bétail à la façon d'une pièce d'argent.

v. 40. — *Ita, dico vobis...* Jésus renouvelle en l'abrégant son assertion solennelle du v. 7. Notez aussi les deux variantes qu'il y introduit, du moins d'après le texte grec. 1^o Il ne parle plus au futur (*χαρὰ ἔσται*), mais au présent (*χαρὰ ἔσται*). 2^o Il ne mentionne pas le ciel en termes abstraits (« in cœlo »), mais il nous montre les anges chantant de joyeux « Te Deum » d'action de grâces pour la conversion des pécheurs. En effet, dit gracieusement S. Bernard, « poenitentium lacrymæ, vinum angelorum ». Comparez Bossuet, Sermon pour le troisième Dim. après la Pentecôte, Migne, t. II, p. 435 et s. Sur la locution extraordinaire *coram angelis Dei* au lieu du simple datif (« gaudium erit angelis »), voyez Bretschneider, Lex. man. s. v. ἑνώπιον, comme parfois son corrélatif hébreu *נִפְגַּח* (Cfr. Gesenius, Thesaurus, pp. 4440 et 4441), désigne directement la personne. — Adresse souvent à Jésus cette humble prière de

S. Augustin : « Sum nummus Dei, a thesauro aberravi, miserere mei ! » Et alors nous aurons quelque espoir de voir se réaliser en nous les vers de Prudence :

Amissa drachma regio
Condita est aerario;
Et gemma, detergo luto,
Nitorq. vincit sidara.

c. L'enfant prodige. §§. 11-32.

Parmi les paraboles évangéliques, il n'en est pas qui ait été plus admirée, plus goûtée que celle-ci. Les rationalistes eux-mêmes ne peuvent contenir leurs transports en face de ce drame parfait, où l'humain et le divin s'associent d'une manière vraiment inimitables. Aussi bien, comme le dit M. van Oosterzee, serait-il aisé de former toute une chrestomathie, en réunissant les principaux éloges qui ont été adressés à cette délicate composition. « Inter omnes Christi parabolas, hæc sane eximia est, plena affectuum, et pulcherrimis pietatis coloribus », Grotius. « Jésus-Christ n'eût-il fait autre chose que proposer cette parabole, de combien l'humanité ne lui serait-elle pas redevable ? Oui, je le demande sans redouter aucune contradiction : Où trouvera-t-on une poésie comparable à celle-ci ? » Lavater. « Il faudrait des milliers de paroles pour exprimer tous les sentiments de respectueuse admiration que nous éprouvons en la contemplant, en l'étudiant. Que c'est simple, et pourtant que c'est profond ! Chapitre de la vie humaine raconté sans art, de la façon la plus transparente, et, en même temps, révélation des plus intimes mystères du royaume des cieux ; tableau parfaitement naturel dans son ensemble, quoiqu'il abonde en significations mystiques jusque dans ses plus petits détails, dans ses moindres coups de pinceau. Comme chaque mot se grave à jamais dans la mémoire, comme les applications morales sont riches, inépuisables ! comme tout cela est dramatique et vivant !... avec quelle force la conscience se trouve arrêté ! » Stier. « Il est permis de comparer entre elles les choses divines, cette parabole mérite d'être appelée la perle et la couronne de toutes les paraboles de l'Écriture. » Trench. « Jamais certainement le langage humain n'a resserré en si peu de paroles, et de paroles impérissables, un tel monde d'amour et de sagesse. » Farrar. — Mais passons : nous louerons plus dignement l'œuvre de Jésus en la méditant, et surtout en réalisant les sublimes leçons qu'elle

11. Ait autem : Homo quidam habuit duos filios.

12. Et dixit adolescentior ex illis patri : Pater, da mihi portionem substantiæ quæ me contingit. Et disvisit illis substantiam.

renferme. Ces enseignements sont tellement nombreux, qu'on a pu nommer sans exagération la parabole de l'Enfant prodigue un « *Evangelium in Evangelio* ». Mais ce qu'elle propose par dessus tout, avec une finesse psychologique vraiment exquise, c'est le modèle d'une sincère et solide conversion. Les divers degrés de honte que traverse le pécheur avant d'arriver à sa ruine complète, puis les degrés analogues de son retour vers Dieu, y sont dessinés dans les termes les plus touchants et les plus instructifs, d'une part afin de nous effrayer, de l'autre pour nous encourager. Qu'on aimerait à connaître l'histoire des heureux résultats qu'elle a produits depuis qu'elle est tombée des lèvres de Jésus! — Sur ses relations avec les paraboles précédentes, voyez la note du § 3. Elle a été très bien commentée dans l'antiquité par S. Jean Chrysostome (Homil. de patre ac duobus filiis) et par S. Jérôme (Epist. ad Damas. de filio prodigo). — Ce drame ancien, mais toujours nouveau, se divise en deux actes, auquel est rattaché un assez long épilogue. Le premier acte comprend les §§. 11-16; c'est la partie lugubre : on va de chute en chute jusqu'à l'extrême misère. Le second acte, §§. 17-24, décrit au contraire la conversion du prodigue depuis le premier signe de son repentir jusqu'à sa totale réinstallation dans ses anciens droits et privilèges. L'épilogue, §§. 25-32, expose et apprécie la conduite de l'aîné des deux frères.

11. — *Ait autem*. Petite formule de transition pour amener la principale des trois paraboles. — *Homo quidam*... Le récit nous introduit immédiatement au sein d'une riche famille, composée d'un père et de ses deux fils déjà grands. Début fort simple d'une pièce grandiose. Le père n'est autre que Dieu; cela ressort évidemment du contexte. Mais il règne quelque incertitude parmi les commentateurs relativement aux personnages dont les deux fils sont le type. « *Sunt qui dicunt, scrivebat S. Jean Chrysostome, l. c., de duobus filiis istis seniores angelos esse, juniorem vero hominem ponunt, qui in longinquam peregrinationem abiit, quando in terram de coelis et paradiso cecidit.* » Le grand Docteur ajoutait à bon droit : « *Hic sensus pius quidem videtur; nescio tamen si verus sit.* » Nous verrons en effet que le fils

11. Il dit encore : Un homme avait deux fils.

12. Or le plus jeune des deux dit à son père : Mon père, donne-moi la portion de ton bien qui doit me revenir. Et le père leur partagea son bien.

ainé n'a rien de bien angélique. Les Pères et les exégètes du moyen-âge ont vu assez fréquemment dans les deux frères l'image des Gentils et des Juifs : des Gentils, d'abord séparés du vrai Dieu et livrés à tous les égarements de leurs passions, mais plus tard généreusement convertis à la foi et à la vie chrétienne; des Juifs superbes, qui auraient voulu jouir seuls des privilèges du royaume messianique, et qui préférèrent n'y avoir aucune part plutôt que de voir les païens en bénéficier aussi. Il est certain que les détails de la parabole cadrent en général assez bien avec cette interprétation. Néanmoins, les meilleurs commentateurs des temps modernes sont d'accord pour reconnaître qu'elle ne doit venir qu'en seconde ligne, et que, directement, l'enfant prodigue représente les publicains et les pécheurs, tandis que son frère figure les Pharisiens et les Scribes. L'introduction historique des §§. 4-3 et l'analogie des deux autres paraboles indiquent en effet que la pensée première de Jésus, lorsqu'il retraçait ce drame admirable, était d'opposer la conduite de ses orgueilleux adversaires à celle des pécheurs convertis qui se pressaient autour de sa personne sacrée. Voyez les commentaires de Cornille de Lapierre, de Maldonat, de Fr. Luc, de Mgr Mac Evilly, de MM. Bisping, Crombez, Reischl, Dehaut, etc. Du reste, telle était déjà l'opinion de Tertulien, de S. Cyrille, de Théophylacte, etc.

12. — *Dixit adolescentior*. Νεώτερον ὀνομάζει τὸν ἀμαρτωλὸν ὡς νεπιόρρονα καὶ εὐεξαπότητον, dit assez justement Euthymius. Mais on ne doit pas trop presser cette circonstance, car rien ne montre qu'il y ait eu une notable différence d'âge entre les deux frères. — *Pater* : appellation de tendresse qui laisse à la demande du jeune fils tout son caractère odieux, dénaturé. Ce n'est d'ailleurs qu'un simple palliatif. — *Da mihi*... L'ingrat expose sa requête sous une forme quasi légale; le langage qu'il emploie, *portionem substantiæ quæ me contingit*, τὸ ἐπιβάλλον μέρος τῆς οὐσίας (mieux en latin, « *ratam hereditatis partem* »), est aussi technique que celui d'un juriste. Voyez Sevim, Synopt. Erklärung der drei ersten Evang. h. l. Il semble réclamer comme un droit, non comme une faveur, ce partage prématuré. Le ton, non moins que la chose même, fait pressentir jusqu'à quel point son cœur a

13. Et peu de jours après, ayant rassemblé tout ce qu'il avait, le plus jeune fils partit pour une région étrangère et lointaine, et là il dissipa son bien en vivant dans la luxure.

14. Après qu'il eut tout consommé, il y eut une grande famine dans ce pays, et il commença à sentir l'indigence.

perdu tout sentiment filial. La « rata pars » dont il demandait le paiement immédiat était probablement la part d'héritage qui devait lui revenir après la mort de son père. D'après la loi juive (Deut. xxi, 17. Cfr. Michaelis, Mosaisches Recht, § 79), elle ne consistait, pour les cadets, qu'en la moitié de celle de l'aîné. — Tel est le premier pas du prodigue vers le mal : il veut être libre, il veut jouir. Mais, d'après les principes de ce monde, il n'y a ni liberté ni plaisirs sans argent. C'est pour cela que le jeune fils désire être mis au plus tôt en possession de sa fortune. Image des pécheurs, dont la vie criminelle commence d'ordinaire par un amour immodéré de l'indépendance, de la jouissance : ils trouvent le joug divin trop lourd, et ils le rejettent impatientement de leurs épaules. — *Divisit illis substantiam*. Quoique rien ne l'y forçât, le père accède à la demande de son fils. Essayer de le retenir malgré lui au sein de la famille dans son état d'âme actuel eût été peine perdue, ou même un mal pire que ceux qu'on pouvait redouter. C'est ainsi que Dieu nous laisse libres de l'abandonner, d'abuser de ses dons pour l'offenser, permettant que nous découvriions, après une triste expérience, combien son service est doux quand on le compare à la tyrannie du monde et des passions. — D'après le contexte, v. 29, le père, après avoir divisé ses biens entre ses deux fils, mit seulement le cadet en possession de la part qui lui revenait, et garda celle de l'aîné en qualité d'administrateur.

13. — Maintenant que le jeune fils est en quelque sorte émancipé, quel usage fera-t-il de sa liberté ? On ne le prévoit que trop. Le v. 12 a raconté le début de sa ruine morale : celui-ci en expose les développements aussi rapides que terribles. L'apostasie de la vie suit bientôt (*non post multos dies*) l'apostasie du cœur. Cfr. S. Bernard, De divers. Sermon. viii. — Chaque trait porte dans cette tragédie lamentable. *Congregatis omnibus* : tout sans exception ! Le prodigue convertit toute sa fortune en espèces pour l'emporter et en jouir plus commodément ; cela fait, *peregre profectus est in regionem longinquam*. Pouvait-

13. Et non post multos dies congregatis omnibus, adolescentior filius peregre profectus est in regionem longinquam, et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.

14. Et postquam omnia consummasset, facta est fames valida in regione illa, et ipse cepit egere.

on désigner plus fortement la manière dont le pécheur s'éloigne de Dieu, la distance énorme qu'il met par sa vie coupable entre lui et le souverain Maître ? C'est d'abord une expatriation, ἀπεδήμησεν, et la terre d'exil est aussi lointaine que possible, εἰς χώραν μακράν. « Fugit enim Deum peccator, ut a longinquo stet », S. Jean Chrysost. « In regionem longinquam quæ est oblivio Dei », S. Augustin (Cat. D. Thom.). « Quid enim longinquius quam a se recedere, nec regionibus, sed moribus separari ? » S. Ambroise, h. l. — *Et ibi dissipavit substantiam suam*. Le mal va vite ! Notre prodigue (et c'est précisément le verbe διασπάσσειν, « dilapidavit », qui lui a valu ce surnom) est à peine arrivé sur la terre étrangère, que nous l'y voyons lancé en plein dans cette vie de folles débauches qui détruit une fortune aussi rapidement qu'une âme. Au mot « substantia », trois fois employé dans les vv. 12 et 13, correspondent en grec deux substantifs distincts, mais à peu près synonymes, οὐσία et βίος. — *Vivendo luxuriose*. Quelle réserve délicate dans cette description ! Mais l'adverbe grec ἀσώτως est encore supérieur sous ce rapport à notre mot latin. Sa racine est α privatif et σώζειν, sauver : il désigne donc la conduite d'un homme qui ne s'impose aucune retenue, dont la vie est un mélange d'intempérance et de prodigalité, en un mot d'un « perditus », comme disaient les Latins (ἀσώτως, ὁ δὲ αὐτὸν ἀπολλόμενος, Aristote). Cfr. Deyling, Observat. sacr. t. III, p. 435 ; Trench, Synonymes du N. Test. § xvi. On ne le trouve pas ailleurs dans la Bible ; mais le substantif ἁσώτεια est employé deux fois par S. Paul, Eph. xv, 18 ; Tit. i, 6, et une fois par S. Pierre, 1 Petr. iv, 4.

14. — Ici commence un second tableau, celui de la misère du prodigue, fruit de ses honteuses dissipations, vv. 14-16. — *Postquam omnia consummasset* ; par opposition à « congregatis omnibus » du v. 13. Si du moins il n'eût sacrifié qu'à ses biens matériels ! — *Facta est fames valida*... C'est par une permission spéciale de la Providence que la famine éclata juste au moment où le prodigue se trouvait dénué de ressources. Celui qui ne s'était re-

15. Et abiit, et adhæsit uni civium regionis illius. Et misit illum in villam suam, ut pasceret porcos.

16. Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci mancabant : et nemo illi dabat.

15. Il s'en alla donc et s'attacha à un habitant de ce pays, qui l'envoya dans sa maison des champs pour faire paître les porcs.

16. Et il désirait remplir son ventre des siliques que mangeaient les porcs, et personne ne lui en donnait.

fusé aucune jouissance sentit bientôt l'aiguillon de la faim : *et ipse* (pronom emphatique) *cœpit egere*. Quel contraste avec sa vie précédente ! Mais cela est vrai surtout au moral. Il est une foule de prodiges qui, tout en étant matériels à la tête d'une fortune florissante, au faite des honneurs, souffrent réellement de la faim, de la soif, comme l'avait prédit le prophète Amos, VIII, 44. « Etenim, dit admirablement S. Ambroise, h. l., qui recedit a verbo Dei esurit... ; qui recedit a fonte sitit ; qui recedit a thesauro eget ; qui recedit a sapientia hebetatur. »

15. — *Et abiit*. Si du moins il quittait le pays de sa ruine pour se diriger immédiatement vers la maison paternelle ! Mais non ; il faut que de nouvelles souffrances, de plus profondes humiliations, viennent briser l'orgueil de son cœur. Le verbe *παρεστει* désigne donc simplement des démarches faites par le prodigue en vue de pourvoir d'une manière quelconque à sa subsistance. — *Et adhæsit*, ἐκλήθη ; mot très fort, qui équivalait à l'hébreu דָּבַק, et suppose d'une part de vives instances pour obtenir un emploi, de l'autre la plus complète dépendance. Où est ce fier jeune homme qui tenait tant à sa liberté ? Au moral, « subiecit se totaliter dæmoni, qui vere est civis regionis peccati. » Cajetan. Cfr. S. Bernard, De divers. Serm. VIII. — *Misit illum in villam suam* (ἐν τοῖς ἀγροῦς αὐτοῦ, dans ses champs) *ut pasceret porcos*. L'auditoire dût frémir en entendant ce détail. Un Juif préposé à la garde de l'animal réputé le plus impur au point de vue légal, quelle dégradation ! Les puritains d'Israël craignaient de se souiller en prononçant le nom du porc, qu'ils remplaçaient par une périphrase (*dabar asher*, דָּבָר אֲשֶׁר, « l'autre chose »), et nous savons par Hérodote, II, 47, que les seuls personnes exclues des temples égyptiens étaient les gardeurs de pourceaux. — Les moralistes voient justement dans ce trait un type du péché poussé jusqu'à ses limites les plus nous.

16. — *Et cupiebat* (ἐπιθυμῶν, il désirait vivement) *implere ventrem suum*. Expression qui étonne tout d'abord sur les lèvres délicats de Jésus ; aussi a-t-elle été parfois, quoique maladroitement, corrigée en « satiari » (ὑπερασθεναι, B, D, L, R, S. na t.). Mais le Sauveur se proposait de rendre sa narration aussi

forte que possible, et certes, le contraste qu'il établit à dessein entre le *manducant* du vil troupeau et le « cupiebat implere ventrem suum » du porcher, a quelque chose de saisissant. Il y a là du reste l'énoncé d'un fait très exact au point de vue physiologique. « Solent qui admodum famelici sunt cupere vacuum omnino ventrem de re aliqua implere, nec ullum ciborum habere discrimen, modo rabidam famem sedent », Maldonat, h. l. Et puis, ce qui est une nourriture suffisante pour des animaux ne l'est pas toujours pour l'homme, et tel était précisément le cas. « Cibus quo corpus non reficitur sed impletur ». S. Ambroise. Enfin, c'est une vérité morale souvent relevée à cette occasion par les Pères, que les plaisirs sensuels ne parviennent jamais à rassasier le cœur humain. « Non poterat satiari, quia semper voluptas famem sui habet, et transacta non satiat, » S. Jérôme (loc. cit.). Le poète païen l'a dit aussi : « Atque explere bonis rebus satiareque nunquam » (Lucrèce). — *De siliquis*. Les gousses en question sont, selon toute vraisemblance, celles du caroubier (« Ceratonia siliqua » des botanistes), arbre de la famille des légumineuses, qui croît abondamment dans toute la Syrie, en Egypte, et même en Italie et en Espagne. Les Grecs les appelaient *κερατῖα* (c'est le mot du texte original) parce qu'elles sont pour la plupart recourbées capricieusement en forme de cornes (comparez le nom allemand « Bockhorasbaum »). Leur longueur habituelle est d'environ un demi pied, leur largeur de 6 à 8 centimètres. Elles contiennent une pulpe blanchâtre au goût fade, quoique légèrement sucrée (l'épithète de « prædulces » que leur donne Pline l'ancien semble fort exagérée : il est vrai que les échantillons de notre petit musée biblique ont un peu vieillis). Aujourd'hui, comme au temps de Jésus, les Orientaux les servent en pâture au bétail : les plus pauvres seulement essaient quelquefois de s'en nourrir. Leur nom sémitique est « caroubes » (du chaldéen *חררוב*, *charoub*), qu'on retrouve dans l'espagnol « algaroba ». On les a aussi appelées « figues d'Egypte », ou bien « pain de S. Jean », parce qu'on croyait que le Précurseur s'en était nourri dans le désert. Voyez Winer, Bibl. Realwörterbuch, s. v. Johannisbrodbaum ; Fréd. Hamilton, La Botanique de la Bible, p. 44

17. Rentrant alors en lui-même il dit : Que de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance ! et moi ici je meurs de faim.

18. Je me lèverai et j'irai vers mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi.

19. Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils, traite-moi comme l'un de tes mercenaires.

20. Et se levant il vint vers son père. Et lorsque il était encore loin,

17. In se autem reversus, dixit : Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo !

18. Surgam, et ibo ad patrem meum, et dicam ei : Pater, peccavi in cœlum, et coram te :

19. Jam non sum dignus vocari filius tuus : Fac me sicut unum de mercenariis tuis.

20. Et surgens venit ad patrem suum. Cum autem adhuc longe es-

et 15. — *Nemo illi dabat* (l'imparfait exprime la continuité : On ne lui en donnait jamais). Quelques auteurs sous-entendent : « aliquid », ou « aliquid melius » (Alford, Stier, etc.) ; mais le contexte s'oppose à toute addition de ce genre. Personne donc n'offrait au prodigue de ces misérables fruits. On a donné différentes explications de ce fait. Voyez Maldonat, Cornille de Lapierre, etc., h. l. La plus naturelle et la plus simple consiste à supposer que d'autres serviteurs étaient chargés de distribuer les caroubes aux pourceaux, et qu'aucun d'eux ne s'inquiétait du malheureux gardien. Cela montre à quelle détresse ce dernier était réduit ! Mais avait-il le droit de se plaindre ? « Merito siquas esuriit et non accepit, qui porcos pascere maluit, quam paternis epulis satiari », S. Bernard, De Convers. viii.

17. — Nous passons au second acte de l'histoire du prodigue, §§. 17-24. On y voit également d'ux tableaux : 1^o la pénitence, §§. 17-20^a, 2^o le pardon, §§. 20^b-24. « Nous avons suivi pas à pas le malheureux égaré sur une voie qui l'écartait de plus en plus de son Dieu. Maintenant nous sommes arrivés à la crise, à la *repente* de cette tragédie d'une âme, et une tâche plus agréable nous reste, celle de retracer les divers degrés de son retour. » Trench, l. c. — *In se autem reversus*. Heureuse expression, souvent employée dans le même sens par les classiques grecs et latins. Voyez Kümmler, h. l. « Bene in se revertitur, quia a se recessit : etenim, qui ad Deum regressus se sibi reddit, et qui recedit a Christo se sibi abdicat », S. Ambroise. A l'école sévère de la miséricorde divine, comme s'exprime S. Augustin, il a fini par s'instruire et comprendre. Son monologue est bien beau, et digne d'un vrai pénitent. Il s'ouvre par un contraste saisissant : *Quanti mercenarii* (de simples mercenaires, *plœbi*, et en grand nombre) *in domo patris mei* (le grec dit seulement « mercenarii patris

mei ») *abundant panibus* (ils ont tout à satiété dans cette maison bénie que j'ai quittée pour mon malheur) : *ego autem* (moi, le fils bien-aimé, hélas ! fils rebelle, apostat) *hic* (avec emphase : dans cette contrée affreuse) *fame pereo*.

18 et 19. — *Surgam et ibo...* Conclusion toute naturelle après de telles prémisses. Il dit « Surgam, quia jacebat ; et ibo, quia longe aberat ; Ad patrem meum, quia sub principe porcorum erat », S. Augustin, De quæst. Evang., xxxiii. Puis arrivé auprès de son père, dont il se rappelle avec confiance toute l'ancienne tendresse, que fera-t-il ? Une humble et sincère confession : *Dicam ei, Pater, peccavi in cœlum* (le ciel personnifié, en tant que résidence de Dieu) *et coram te* (« te teste »). Cri d'un cœur coupable, allant droit au cœur miséricordieux du divin offensé ; mais encore faut-il que ce cri soit poussé : « Esto accusator tuus et ille erit indultor tuus », S. Augustin. « Tantum relevat confessio delictorum quantum dissimulatio exaggerat. Confessio enim satisfactionis consilium est, dissimulatio contumaciæ. In quantum non pepercis tibi, in tantum tibi Deus, crede, parces », Tertullien, de Pœnit. 9, 40. Cfr. S. Ambroise, h. l. — *Jam* (après tout ce qui s'est passé) *non sum dignus vocari...* « Il n'ose pas aspirer à l'affection du fils, qui ne doute point que tout ce qui est à son père ne soit à lui ; mais il demande la condition du mercenaire, prêt à servir désormais pour un salaire, et encore déclare-t-il ne pouvoir mériter ce sort que par l'indulgence paternelle ! » V. Bède. — *Fac me* (c'est-à-dire « tracta me ») *sicut...* Ce « sicut » est plein de délicatesse. Malgré tout, le prodigue est le fils de la maison ; il ne saurait donc devenir un mercenaire pur et simple chez son père. Du moins désire-t-il être traité comme tel.

20^a. — *Et surgens venit...* Il exécute sans tarder sa noble résolution, montrant par là combien sa pénitence était sincère. Il en est

set, vidit illum pater ipsius, et misericordia motus est, et accurrens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.

21. Dixitque ei filius : Pater, peccavi in cœlum, et coram te, jam non sum dignus vocari filius tuus.

22. Dixit autem pater ad servos suos : Cito proferte stolam primam, et induite illum, et date annulum in manum ejus, et calceamenta in pedes ejus :

son père le vit et il fut touché de compassion, et accourant il tomba sur son cou et le baisa.

21. Et le fils lui dit : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi ; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils.

22. Mais le père dit à ses serviteurs : Vite, apportez sa robe première et l'en revêtez, et mettez lui un anneau à la main et des chaussures aux pieds ;

tant qui éprouvent des velléités de conversion et que ne se convertissent jamais ! Rentrer en soi-même n'est pas toujours revenir à Dieu. Aussi, dit S. Grégoire de Nysse (in Cat. D. Thom.), est-ce là un bel exemple que l'Esprit Saint nous a tracé, afin que nous apprenions comment nous devons déplorer les égarements de notre cœur.

20b. — Scène touchante au-delà de toute expression, vérifiant à la lettre plusieurs descriptions antiques de la miséricorde divine. Cfr. Ps. cii, 8-12 ; Is. xlix, 15. — *Quum adhuc longe esset*. D'après un proverbe oriental, pour un pouce de distance qu'un homme franchit afin de s'approcher de Dieu, Dieu en franchit une aune à sa rencontre. Cfr. von Hammer, Fundgr. [des Orients, t. IV, p. 91. Le prodigue est encore bien loin que déjà son père l'a reconnu : car il l'attendait, et, comme la mère de Tobie, il épiait constamment le retour de son fils. — *Misericordia motus est*, ἐκπλαγχίσθη. Littéralement, ses entrailles s'émurent : mot par lequel les évangélistes expriment si souvent la tendre pitié de Jésus. — *Et accurrens cecidit super collum ejus...* Les peintres qui ont essayé de représenter l'histoire de l'enfant prodigue se sont inspirés pour la plupart de ce moment délicieux (Salvator Rosa, le Guerchin, Murillo, Spada). Le tableau de Spada contient seulement deux figures à mi-corps ; mais « il serait impossible de rendre avec plus de bonheur cette tendre commisération d'un père oubliant les torts de son fils... La tête du vieillard est admirable. La compassion et l'amour le disputent à l'attendrissement, tandis que le repentir et l'espoir animent les traits du fils, dont la bouche semble prononcer les mots si touchants : Mon père, j'ai péché. » Musée chrétien, p. 140 bis (voir le magnifique poème de Werner, « Gib, Vater, mir heraus mein Erbe »). — *Osculatus est eum*. Dans le grec, χατεφιλάσεν, verbe composé qui signifie « exosculari », couvrir de baisers. Cfr. Matth. xxvi, 48 et le commentaire.

21. — *Dixitque ei filius*. Malgré ces marques évidentes de réconciliation et de pardon, le prodigue n'oublie pas la confession de ses fautes. Son père a tiré le voile sur son triste passé, et l'a reçu comme le fils le plus aimant ; néanmoins, il le sent, c'est un devoir pour lui de s'accuser, de s'humilier. Toutefois il est remarquable qu'il ne prononce pas en entier le petit discours qui lui était venu à la pensée dès les premiers instants de sa conversion (vv. 18 et 19). Il omet de dire (en dépit des manuscrits Sinait., B, D, U, X, qui les répètent maladroitement ici) les mots *fac me sicut unum...*, qui seraient désormais déplacés après l'accueil si affectueux qu'il a reçu. « Quid enim rogaret patrem ut ab eo tanquam mercenarius reciperetur, qui se jam tanquam filium receptum videbat ? » Maldonat. « Quum panem non haberet, vel mercenarius esse cupiebat ; quod post osculum patris generosissime jam dignatur », S. August. Quæst. Evang. II, 33. Les baisers paternels arrêtaient donc cette parole sur ses lèvres.

22. — *Dixit... pater ad servos* (non pas les μισθοι, mais les δούλοι). Le père, dans cette scène entière, demeure tout-à-fait muet à l'égard de son fils. Quand l'émotion lui permet de parler, ce n'est pas à lui qu'il s'adresse pour le rassurer, mais à ses serviteurs pour leur donner des ordres. Toutefois, que cela est naturel, et comme ces ordres sont expressifs ! Ils impliquent la réhabilitation la plus complète du coupable, le pardon le plus absolu. — *Cito proferte stolam primam*. L'adverbe « cito » manque dans la Recepta ; mais son authenticité est suffisamment garantie par l'Itala, la Vulgate et les meilleurs manuscrits grecs. Par « stolam primam » (dans le grec, τὴν στολὴν τὴν πρώτην, avec deux articles emphatiques), il faut entendre vraisemblablement la robe la plus belle et la plus précieuse (τὴν τιμιωτάτην. Euthymius ; d'après Théophylacte et d'autres, τὴν ἀρχαίαν) qui fût dans le vestiaire paternel. Les haillons du prodigue

23. Et amenez le veau gras et tuez-le, et mangeons-le et faisons grande chère ;

24. Car mon fils que voici était mort et il revit, il était perdu et il est retrouvé. Et ils commencèrent à faire grande chère.

25. Or son fils aîné était aux champs, et comme il revenait et s'approchait de la maison, il entendit une symphonie et des danses.

23. Et adducite vitulum saginatum, et occidite, et manducemus, et epulemur :

24. Quia hic filius meus mortuus erat et revixit, perierat et inventus est. Et cœperunt epulari.

25. Erat autem filius ejus senior in agro : et cum veniret, et appropinquaret domui, audivit symphoniam et chorum :

gue vont faire place à ce noble vêtement des fils de famille. Cfr. Marc. xii, 38 ; xvi, 5 ; Ant. Rich. Dict. des antiq. rom. et grecq. s. v. Stola. Au moral, cette robe figure l'« indumentum Spiritus sancti » (Tertullien), le recouvrement de la dignité que le péché nous avait enlevée (S. Augustin). — *Date annulum in manu ejus*. Dans l'antiquité, l'anneau, et spécialement l'anneau à gemme servant de sceau, comme le portaient les hommes, était un signe de distinction, d'autorité. Cfr. Gen. xli, 42 ; Jac. ii, 2. Voilà pourquoi on le passe au doigt du prodigue. Quant aux chaussures (*calceamenta in pedes ejus*), elles étaient regardées comme une marque de liberté, car les esclaves allaient toujours nus-pieds. Elles représentent ici le zèle avec lequel le nouveau converti marchera désormais dans la voie des divins préceptes (Cfr. Eph. vi, 15), de même que l'anneau symbolisait son union éternelle avec le Seigneur (Os. ii, 19 et 20).

23 et 24. — *Adducite vitulum saginatum et occidite* (bonne traduction de θύσατε, qui n'a pas ici le sens de « sacrificate »). L'heureux père veut en outre fêter le retour de son fils par un joyeux banquet, en vue duquel il commande à ses serviteurs de tuer sur le champ le veau le plus gras de l'étable (il y a de nouveau deux articles dans le texte grec, τὸν μύσχον τὸν σκευρόν), mis en réserve et délicatement nourri (σκευρόν, de σίτος, engraisé au froment), selon l'usage oriental, pour célébrer le premier événement prospère qui surviendrait dans la famille. — Les Pères ont volontiers envisagé ce « vitulus saginatus » comme l'emblème de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « cujus quotidie carne pascimur, cruore potamur » (S. Jérôme). Toutefois, nous dirons avec Maldonat, que cette interprétation, quelque ingénieuse qu'elle paraisse, n'est pas littérale, mais simplement mystique. Voyez dans S. Irénée, iii, 11, un autre rapprochement plein d'intérêt. — *Manducemus et epulemur* (dans le grec : φάγοντες εὐφρανόμεν). Le verbe εὐφραίνω, qui au moyen signifie ordinairement « lætari », est souvent employé par les auteurs sacrés et profanes dans le sens de « læte convivari ». Cfr. Bretschneider, Lex.

man. s. v.). Les propriétaires de la brebis égarée, de la drachme perdue, avaient désiré que leurs voisins et amis prissent part à leur joie ; le père de famille invite de même ses serviteurs à partager la sienne. Car Dieu a ses jours de fête, dit admirablement Origène (Hom. xxiii in Levit.) ; « Deus dies festos suos habet : est enim ei magna festivitas humana salus. » Et quel motif, s'écrie ce bon père, n'avons-nous pas de nous livrer à l'allégresse ! *Hic* (avec emphase) *filius meus mortuus erat et revixit*. C'était bien en réalité une résurrection inespérée ! Le second contraste, *perierat* (ἀπολλώδω; ἦν, il avait été perdu) *et inventus est*, répète la même idée pour la renforcer. — *Cœperunt epulari* (εὐφραίνεσθαι comme au verset précédent). Le fils rentré en grâce, assis à la place d'honneur, se souvint peut-être alors du « cœpit egere » (x. 14) qui avait occasionné sa conversion.

25. — Le fils aîné, que nous avions complètement perdu de vue depuis le début de la parabole, nous est à son tour présenté dans un long épilogue (xx. 25-32). Sa conduite fera surgir une autre leçon. — *Erat... filius ejus senior in agro*. Telle était son occupation accoutumée. Tandis que le prodigue se livrait aux plaisirs, lui il avait fait valoir péniblement les champs paternels. Pourquoi n'avait-il pas été immédiatement averti du retour de son frère ? Comment avait-on commencé le repas sans l'attendre ? Peut-être voulait-on lui ménager une agréable surprise ; ou bien, il se trouvait dans quelque lointain domaine, et le bonheur du père était trop vif pour souffrir un retard dans sa manifestation. — *Audivit symphoniam et chorum*. C'est par là seulement qu'il sut, en approchant de la maison, qu'il était survenu une cause de joie inopinée. Συμφωνία désigne un concert de voix et d'instruments ἥχος un chœur de danses (ces deux substantifs n'apparaissent pas ailleurs dans le N. Testament). Sur ce double accompagnement obligatoire des festins chez les Orientaux et en général dans l'antiquité, voyez Is. v, 12 ; Am. vi, 5 ; Matth. xiv, 6 ; Sueton. Caligula, 37 ; Horace, Ars poet. 374 ; Keil, Hebr. Archæologie, § 136.

26. Et vocavit unum de servis, et interrogavit quid hæc essent.

27. Isque dixit illi: Frater tuus venit, et occidit pater tuus vitulum saginatum, quia saluum illum recepit.

28. Indignatus est autem, et nolebat introire. Pater ergo illius egressus coepit rogare illum.

29. At ille respondens, dixit patri suo: Ecce tot annis servio tibi, et nunquam mandatum tuum prælevi, et nunquam dedisti mihi hœdum ut cum amicis meis epularer:

30. Sed postquam filius tuus hic, qui devoravit substantiam suam cum meretricibus, venit, occidisti illi vitulum saginatum.

26. Et il appela un des serviteurs et lui demanda ce que c'était.

27. Et celui-ci lui dit: Ton frère est revenu, et ton père a tué le veau gras, parce qu'il l'a recouvré sain et sauf.

28. Mais il s'indigna et ne voulait pas entrer. Son père donc, étant sorti, se mit à le prier.

29. Mais il dit à son père: Voilà tant d'années que je te sers et jamais je n'ai transgressé ton commandement, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour faire bonne chère avec mes amis.

30. Mais lorsque ton fils là, qui a dévoré son bien avec des courtisanes, est venu, tu as tué pour lui le veau gras.

Ce n'étaient pas les convives eux-mêmes qui chantaient et dansaient, mais des musiciens et des danseuses à gage, retenus pour la circonstance.

26 et 27. — *Vocavit unum de servis*. Au lieu d'entrer, et de voir par lui-même quelle était la cause de ces réjouissances inattendues, le fils aîné, montrant ainsi tout ce qu'il y avait de maussade, de raide dans son caractère, prend des informations auprès d'un serviteur. La réponse de celui-ci est empreinte d'une grande délicatesse, d'une discrétion toute respectueuse. Le père avait bien pu (v. 24) apprécier le caractère moral du retour de son fils, mais ce langage n'aurait pu convenir dans la bouche d'un serviteur; aussi Jésus lui fait-il dire simplement: *salvum* (ὡς ἰαλυνόντα, « salvum et sospitem » des classiques) *illum recepit*. Chaque trait est vraiment d'une exquise perfection.

28. — *Indignatus est*, ὀργισθεῖν. Un autre se serait précipité dans les bras de ce frère que l'on croyait à jamais perdu. Pour lui, il s'irrite violemment et demeure à la porte (l'imparfait *nolebat* indique la continuité de son refus), afin de marquer par là combien il réprouvait une pareille fête. — *Pater ergo... egressus*. Quel bon père! avec quelle miséricorde il supporte les divers défauts de ses enfants! Il va au-devant de l'aîné comme il est allé au-devant du prodigue, et il le conjure instamment d'entrer (*coepit rogare*; dans le grec, *rogabat* à l'imparfait, comme « *nolebat* »).

29. — Cette démarche pleine de condescendance n'attira au père que d'insolents et d'amers reproches. *Ecce tot annis servio tibi*.

« Tot annis » : ne dirait-on pas que ce fils orgueilleux avait sacrifié des vies entières? « Servio tibi » : δουλεύω σοι, dit-il dans le texte grec, manifestant ainsi avec plus de force son manque complet de sentiments généreux; il a servi à la façon d'un esclave, non pas avec l'amour d'un fils. Il ajoute, comme ces Pharisiens superbes dont il est le type achevé: *Nunquam mandata tua prælevi* (Cfr. XVIII, 41. 42). Qu'ai-je reçu (remarquez le pronom ἑαυτοῦ mis par emphase en tête de la phrase), ose-t-il dire encore, en échange de ma fidélité, de mes fatigues? Pas même un chevreau pour le manger (encore εὐφραίνονται) en compagnie de mes amis! Le bonheur d'avoir joui constamment de la présence de son père ne compte pour rien aux yeux de ce superbe.

30. — Son langage atteint ici le comble de l'indignité. A sa propre conduite il oppose dans les termes les plus cruels la conduite du prodigue; il établit de même un odieux parallèle entre ce que le père a fait pour deux fils si dissemblables. Sa conclusion tacite est qu'il a subi un traitement inique. — *Filius tuus hic*. Il ne dit pas Mon frère, mais il emploie une formule qui n'était pas moins outrageante pour le père que pour le prodigue. — *Devoravit substantiam suam* (dans le grec, « τὴν αὐτοῦ » : σου τὸν βίον) *cum meretricibus*. Le fait n'était que trop réel sans doute. Toutefois appartenait-il à un fils, à un frère, de le relever ainsi? Avec quelle délicatesse le divin narrateur l'avait mentionné plus haut (v. 43)! — *Venit*, au lieu de « rediit »; ne dirait-on pas qu'il parle d'un étranger venu dans le pays pour la première fois? — *Occi-*

31. Et le père lui dit : Mon fils, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi.

32. Mais il fallait bien faire bonne chère et se réjouir, car ton frère que voici était mort et il revit, il était perdu et il est retrouvé.

31. At ipse dixit illi : Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt :

32. Epulari autem et gaudere oportebat, quia frater tuus hic mortuus erat et revixit, perierat et inventus est.

disti illi vitulum saginatum, par opposition à « nunquam dedisti mihi hædum. »

31 et 32. — C'est avec la plus grande douleur que le père daigne répondre à ce fils impudent. Il eût été en droit de châtier par un blâme sévère les observations irrespectueuses qui venaient de lui être adressées ; mais il aime mieux faire entendre la voix de la bonté. Ses paroles sont néanmoins graves, sérieuses, et même grosses de menaces si l'on en pèse bien toute la portée. Elles réfutent pas à pas les plaintes du fils aîné, de sorte que le v. 31 correspond au v. 29, le v. 32 au v. 30. — *Fili* : non pas simplement υἱός, mais τέκνον, appellation pleine de tendresse. Pourtant, son fils ne lui avait pas même donné le titre affectueux de « pater ». — *Tu semper mecum es...* Quelle force dans chacun de ces mots ! Toi, mon aîné, ma principale espérance. Ne m'ayant jamais quitté, ta vie, que tu appelles si méchamment un esclavage, n'a-t-elle pas été, si tu m'aimes, une fête perpétuelle ? Je ne t'ai jamais rien donné ! Mais, *omnia mea tua sunt*, et tu jouis de mes biens comme moi-même. Qu'as-tu donc à envier ? Serais-tu jaloux de ce festin,

de ce veau gras ? Mais ton esprit, à défaut de ton cœur, ne te dit-il pas que nous devrions tous nous livrer à la joie en cette heureuse circonstance ? Et le bon père répète sa double phrase du v. 24 ; mais il a soin de substituer *frater tuus hic* à « hic filius meus », pour mieux protester contre le « filius tuus hic » qu'on lui avait précédemment (v. 30) jeté à la face d'une manière si cruelle. — Là-dessus, la parabole se termine brusquement, sans nous dire quelle fut l'impression produite par ces justes remontrances. Hélas ! ce silence est de triste présage pour les Phari-siens et pour les Juifs, figurés par l'aîné des deux frères. Du moins ils ne sont pas formellement exclus de la maison paternelle. Disons-leur avec S. Anselme, nous prodiges de la Gentilité : « Age nunc, ... noli stare foris, nec invidias stolæ et calceamentis et annulo, fidei signaculo, quæ mihi pœnitenti filio Pater dedit ; sed veni intus, et esto socius gaudii, particeps convivii. Quod si non facis, expectabo... donec egressus Pater ipse te roget ; et interim dicam ad gloriam ejusdem Patris : Annulus meus mihi, annulus meus mihi » (Dialogus Christiani et Judæi, sub fin.).

CHAPITRE XVI

Parabole de l'économe infidèle (vv. 1-13). — Les Pharisiens se moquent de Jésus (v. 14). — Il leur rappelle quelques grands principes du royaume des cieux (vv. 15-18). — Parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare (vv. 19-31).

1. Dicebat autem et ad discipulos suos : Homo quidam erat dives, qui habebat villicum; et hic diffamatus est apud illum quasi dissipasset bona ipsius.

1. Il disait encore à ses disciples : Un homme qui était riche avait un économe, et celui-ci fut accusé auprès de lui d'avoir dissipé ses biens.

18. Du bon usage des richesses. xvi, 1-31.

Il existe une étroite connexion entre ce chapitre et le précédent. Il se compose aussi de paraboles, qui furent prononcées à la même occasion, et devant le même auditoire (Cfr. vv. 1, 14, 15, et xv, 1-3). Le but seul diffère, car Jésus abandonne le ton de l'apologie pour prendre celui de l'instruction. Il ne justifie plus sa conduite à l'égard des pécheurs, mais il enseigne soit à ses disciples dans la parabole de l'économe infidèle, soit aux Pharisiens dans celle du mauvais riche, l'usage qu'il faut faire des richesses pour parvenir au salut.

1^o L'économe infidèle. xvi, 1-13.

Cette parabole a été, pour maint exégète, une vraie pierre d'achoppement. Le cardinal Cajetan, qui ne manquait ni de science, ni de hardiesse, déclare qu'à ses yeux l'« applicatio per singula » est « valde difficilis si non impossibilis »; et il est en effet des détails qu'il renonce à interpréter, de crainte de tomber dans des inconséquences manifestes. La nomenclature des travaux composés tout exprès en vue d'éclaircir ce petit drame serait considérable (voyez l'indication des plus récents dans les commentaires de Meyer et de Baumgarten-Crusius); celle des explications qu'ils proposent aurait de quoi stupéfier le lecteur, tant on y trouve d'extravagances de toute espèce. Aujourd'hui l'on est cependant tombé d'accord sur les points principaux, chose du reste qui serait arrivée depuis longtemps si l'on eût moins subtilisé, surtout dans le camp hétérodoxe, et si l'on eût tenu un plus grand compte des indications fournies par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même (voir les vv. 8-13 et les commentaires). Le but général du divin narrateur est en effet bien manifeste : c'est de montrer aux chrétiens la manière dont ils doivent se servir des biens de ce monde pour arriver au salut.

CHAP. XVI. — 1. — *Dicebat autem et (« etiam ») ad discipulos* (le pronom *suos* manque dans plusieurs manuscrits importants, B, D, L). Après une pause de quelques instants, Jésus prit de nouveau la parole; toutefois, comme l'indique cette formule de transition, c'est aux disciples et non aux Pharisiens qu'il s'adresse désormais directement (vv. 1-13). Par le mot « disciples » il ne faut entendre ni les douze Apôtres d'une manière exclusive, ni les seuls publicains signalés plus haut (xv, 1), mais tous ceux des auditeurs qui croyaient en Jésus. — *Homo quidam erat dives*. Ce riche propriétaire est la figure du Seigneur, auquel tout appartient dans le ciel et sur la terre. Les commentateurs qui lui font représenter Mammon (Meyer, J. P. Lange, Schenkel), Satan (Olshausen), le monde personnifié (Schegg), l'empereur romain (!), ou qui laissent à dessein sa nature dans le vague (de Wette, Crombez), nous semblent s'écarter de la véritable interprétation. — *Qui habebat villicum*. S. Jérôme, Ep. cxxi, ad Algas., quæst. 6, rétablit en ces termes le sens exact du mot grec *οικονόμος*: « Villicum, sive dispensatorem, hoc enim *οικονόμος* significat; villicus autem proprie villæ gubernator est, ... *oeconomus* autem tam pecuniæ, quam frugum, et omnium quæ dominus possidet dispensator est ». « Villicus » ne désignerait donc qu'un fermier, tandis qu'il est question d'un homme d'affaires, d'un administrateur général des biens, muni de très amples pouvoirs, à la façon d'Eliezzer chez Abraham. Cet intendant symbolise tous les hommes, en tant qu'ils devront un jour rendre à Dieu un compte sévère des talents multiples qui leur auront été confiés. Comment divers exégètes ont-ils pu voir en lui le type de Judas Iscariote, de Ponce-Pilate, des Pharisiens, des publicains? — *Hic diffamatus est*. Le verbe *διαβάλλειν*, employé dans le texte primitif, signifie souvent « calomnier »; mais on admet communément qu'il équivalait

2. Il l'appela et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de toi ? Rends compte de ta gestion, car désormais tu ne pourras plus gérer.

3. Et l'économe dit en soi-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte la gestion ? Je ne puis travailler la terre, je rougis de mendier.

4. Je saisce que je ferai afin que lorsque j'aurai été renvoyé de la gestion ils me reçoivent dans leurs maisons.

5. Ayant donc appelé chacun des

2. Et vocavit illum, et ait illi : Quid hoc audio de te ? redde rationem villicationis tuæ : jam enim non poteris villicare.

3. Ait autem villicus intra se : Quid faciam, quia dominus meus auferet a me villicationem ? fodere non valeo, mendicare erubesco.

4. Scio quid faciam, ut, cum amotus fuero a villicatione, recipiant me in domos suas.

5. Convocatis itaque singulis de-

ici à κατηγορεῖν, accuser : il ressort en effet du contexte que l'accusation n'était que trop fondée. Néanmoins, διαβάλλω (littéral. « je jette à travers ») désigne en outre une dénonciation secrète, faite par un motif de malignité, d'envie. Cette expression n'apparaît pas ailleurs dans le Nouveau Testament. — *Quasi dissipasset*, ou plutôt « quasi dissipans » (Erasme : « ut qui dissiparet », ὡς διασκορπίζων), car ce sont des malversations actuelles qu'on lui reproche. Nous avons rencontré le même mot dans l'histoire du prodigue, XII, 43.

— *Vocavit illum*. Cette histoire familière, dont le monde offre des exemples quotidiens, continue sa marche naturelle. Le maître fait venir aussitôt l'accusé. — *Quid hoc audio de te ?* « Vox indignantis et exprobrantis », Kuhnöl. C'est aussi une parole d'étonnement : Est-il possible que j'apprenne sur vous de pareilles choses ? « De te, quem procuratorem constitui ! » Wetstein. La Vulgate a traduit servilement le grec τί τοῦτο ἀκούω, qui est une ellipse pour τί ἐστὶ τοῦτο ὃ ἀκούω, « quid est hoc quod audio ». — *Redde rationem villicationis tuæ* (τῆς οἰκονομίας, « administrationis »). Avant de congédier son régisseur infidèle, car c'est un congé définitif et en règle qu'il lui donne par les mots suivants, *jam enim non poteris* (« pots » d'après les mss. B, D, Sinait., etc.) *villicare* (οἰκονομεῖν, « administrare »), le propriétaire exige de lui, selon l'usage en pareil cas, des comptes rigoureux, emblème de ceux que nous aurons à rendre au souverain Juge après notre mort. Ses paroles ne contiennent donc pas une simple menace hypothétique, car il est complètement sûr du fait.

3 et 4. — *Ait villicus intra se*. Son petit monologue est admirable de pittoresque et de vérité psychologique. Il ne cherche pas à se justifier : par quelles excuses pourrait-il pallier ses dilapidations ? Mais, sûr de perdre sa place (*dominus meus auferet...* ; dans le

grec, le présent « auferet » montre la chose comme inévitable), il se demande quels, pourront être désormais ses moyens d'existence. — *Quid faciam ?* Exorde « ex abrupto » du conseil qu'il tient avec lui-même. C'est que la misère est son unique perspective ; en effet, il ne s'est pas enrichi aux dépens de son maître, mais il a dépensé au jour le jour, en débauches, sans doute, le fruit de ses vols domestiques. — Avec quelle habileté il pèse les différents partis entre lesquels il peut choisir ! Tout bien considéré, il n'a que cette alternative : *fodere* (σκαπεῖν, bêcher, piocher), *mendicare*. Travailler la terre, il en est incapable : *non valeo !* Κατα γερωνεῖν χεῖρες εἰς τετραπύην, disait à bon droit Euripide (ap. Rosenmüller, Scholia in h. l.). Et Quintilien, Decl. IX : « Quid vis porro faciam ! agrestia opera ? delicatior, quod a fortuna non didici ». Mendier, il ne saurait s'y résoudre : *erubesco !* Plutôt mourir que d'en venir à cette honte ! Cfr. Eccli. XL, 28-30. — Alors il réfléchit quelques instants. Son embarras n'est pas de longue durée, car voici qu'il s'écrie tout à coup : *Scio* (ἐγὼν) *quid faciam !* C'est son joyeux εὐρηκα : il a conçu un plan habile pour vivre à l'aise sans travailler et sans trop s'humilier. Il va s'arranger de telle sorte qu'il ait jusqu'à la fin de ses jours des amis chez qui il sera sûr de trouver les vivres et le couvert : *ut...* (sint qui) *me recipiant in domos suas*. Et pourtant, le genre de vie qu'il ambitionnait est décrit dans les saints Livres sous les plus sombres couleurs : « Melior est victus pauperis sub tegmine asserum quam epulæ splendide in peregre sine domicilio... Vita nequam hospitandi de domo in domum, » Eccli. XXIX, 29-31. Mais mi-ux valait encore cela que la misère. — Trait naturel et dramatique : le sujet de « recipiant » n'est pas nommé ; il reste dans la pensée du régisseur, mais la suite du récit nous le révélera.

5. — *Convocatis itaque...* Aussitôt dit, aussitôt fait. Du reste, l'intendant n'avait que peu

bitoribus domini sui, dicebat primo : Quantum debes domino meo ?

6. At ille dixit : Centum cados olei. Dixitque illi : Accipe cautionem tuam ; et sede cito, scribe quinquaginta.

7. Deinde alii dixit : Tu vero quantum debes ? Qui ait : Centum coros tritici. Ait illi : Accipe litteras tuas, et scribe octoginta.

débiteurs de son maître il dit au premier : Combien dois-tu à mon maître ?

6. Il répondit : Cent barils d'huile. Il lui dit : Prends ton obligation, assieds-toi vite et écris cinquante.

7. Il dit ensuite à un autre : Et toi, combien dois-tu ? Il répondit : Cent mesures de froment. Il lui dit : Prends ton billet et écris quatre-vingts.

de temps à sa disposition pour régler et présenter ses comptes. — *Singulis debitoribus*. Ces « débiteurs » n'étaient pas, comme l'ont pensé quelques interprètes, des fermiers qui payaient leurs redevances en nature ; le mot grec *χρεωπειλήτης* ne peut désigner que des débiteurs ordinaires, auxquels avaient été fournies à crédit des denrées qu'ils n'avaient encore pas payées. On a également supposé d'une manière toute gratuite qu'ils étaient insolubles, et que le régisseur passe actuellement avec eux un concordat avantageux à la fois pour eux-mêmes et pour le propriétaire ; ou bien, qu'en esprit de réparation, l'économe infidèle avait tiré de sa propre bourse et remis à son maître les sommes dont il leur faisait grâce. Mais le texte et le contexte supposent au contraire de la façon la plus manifeste que nous sommes en face d'une criante injustice, simplement destinée à ménager dans l'avenir à son auteur une situation tolérable. — *Dicebat primo*. Tous les débiteurs furent convoqués, probablement l'un après l'autre (*ἕνα ἕνα*). La parabole n'en mentionnera nommément que deux, mais ce sera « per modum exempli » : le régisseur se comporta de même avec tous.

6 et 7. — *Centum cados (βάτοις) olei*. Le substantif grec *βάτος*, inconnu des classiques dans l'acception que nous lui trouvons ici, est évidemment calqué sur l'hébreu *בֹּת*. Or le *bath* désignait chez les anciens Juifs la plus grande mesure pour les liquides, qui équivalait d'après les Rabbins au contenu de 432 œufs de poule, à 72 « sextarii » romains, ou au « metretès » attique (environ 40 litres) d'après l'historien Josèphe. Cfr. Keil, Handbuch der bibl. Archæologie, t. II, p. 439 et ss.; Smith, Dict. of the Bible, au mot *Weights* a. Mesures ; Wetzler et Welte, Dict. encycl. de la Théologie cathol., art. Mesures des anc. Hébreux ; Winer, Bibl. Realwörterbuch, s. v. Maasse. D'ailleurs l'on n'est pas encore parvenu à déterminer d'une manière certaine la

valeur des mesures hébraïques. — *Accipe cautionem tuam* : bonne traduction du grec σου τὸ γράμμα, littéral. ton écrit (*χειρῶγραφον*, Col. II, 14 ; ou, *γραμματεῖον* *χρέους* *ὁμολογητικόν*) ; ton reçu, comme nous dirions. Les manuscrits Sinait., B, D, L, ont τὰ γράμματα au pluriel ; de même la version copte. — *Et sede*. Trait pittoresque ; dans le grec, *καθίσας*, l'étant assis.

— *Cito* dépend du verbe *scribe*. Cela encore est tout à fait naturel et graphique. L'intendant redoute une surprise fâcheuse ; il presse ses gens pour que la transaction soit promptement terminée. — *Quinquaginta*. De la sorte, la dette se trouvait réduite d'une moitié, par conséquent de 2000 litres, c'est-à-dire de plusieurs milliers de francs. Il est difficile de dire si l'opération demandée consista simplement à modifier les chiffres du reçu primitif (chose d'une exécution aisée, puisque les lettres hébraïques, qui servent aussi à marquer les nombres, ont souvent entre elles une assez grande ressemblance), ou si le débiteur dut écrire en entier un nouvel acte. Le texte semble favoriser la première hypothèse. — *Centum coros (κόρους) tritici*. Le *kôr* (כֹּר) était chez les Hébreux une autre mesure de capacité, la plus grande de celles qui servaient pour les légumes secs : il contenait 40 *bath*, c'est-à-dire environ 400 litres. — *Accipe litteras tuas* (le grec porte encore τὸ γράμμα) et *scribe octoginta*. Cette fois, l'économe ne remettait que la cinquième partie de la dette : il est vrai que la remise équivalait à 8000 litres. Pourquoi cette différence ? Est-ce, ainsi qu'on l'a pensé, un détail insignifiant (Euthymius : « superfluum inquire »), une simple variante destinée à rendre le récit plus vivant ? Nous préférons y voir un trait de grande finesse psychologique de la part de l'intendant. Il connaît son monde, comme l'on dit, et prévoit que les mêmes effets seront produits avec des concessions différentes, selon les circonstances personnelles des débiteurs.

8. Et le maître loua l'économe infidèle d'avoir agi prudemment, car les fils de ce siècle sont plus prudents que les fils de la lumière, dans leur genre.

9. Et moi je vous dis : faites-vous des amis avec l'argent de l'iniquité, afin que lorsque vous viendrez à manquer ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.

8. — *Et laudavit dominus.* Κύριος ne désigne pas ici Notre-Seigneur (Erasmus, etc.), mais le maître de l'économe. Jésus ne se mettra lui-même en scène qu'au v. 9. — Ayant appris ce qui s'était passé, le maître ne peut s'empêcher d'admirer d'une certaine manière la conduite de son régisseur. Assurément sa louange ne retombait pas sur l'acte en lui-même, qui était une insigne fourberie; aussi la parabole prend-elle soin d'appeler en cet endroit l'intendant *villicum iniquitatis* (expression beaucoup plus forte que « villicum iniquum »; c'est une sorte d'hébraïsme, ou le « genitivus qualitatis » des grammairiens). Ce que le propriétaire louait, c'était le caractère ingénieux de l'expédient, l'habileté avec laquelle cette homme avait immédiatement trouvé un moyen pratique pour se tirer d'embarras : *quia prudenter* (εφρονέως) *fecisset*. « Cor ejus laudavit dominus ejus, non attendens damnum suum, sed ingenium ejus », S. August. Enarrat. in Ps. LIII, 2. C'est faute de n'avoir pas établi cette distinction qu'on s'est si souvent mépris sur le sens général de notre parabole, et qu'on a vu dans ce verset tantôt un indice évident de la conversion du régisseur (voyez la note du v. 5), tantôt (telle était l'opinion de Julien l'apostat) une apologie de l'injustice et du vol. L'emploi de l'adverbe εφρονέως ne montrait-il pas suffisamment que l'acte en question n'est pas apprécié au point de vue moral, mais simplement comme une heureuse adaptation des moyens à la fin? Cfr. Trench, Synonymes du N. T., trad. franç., § LXV. Ainsi donc, le maître « laudat ingenium, damnat factum » (Clarius) : les paroles qui suivent l'indiquent clairement. — *Quia filii hujus sæculi...* Nom parfaitement approprié pour désigner les mondains, qui s'inquiètent avant tout des intérêts matériels, qui ont toutes leurs pensées, tous leurs désirs dirigés vers la terre. Cfr. xx, 34. C'est le בני עולם des Rabbins (voyez Schœtgen et Wetstein, h. l.). Évidemment l'économe infidèle était un בן עולם הזה (« filius hujus sæculi »). — *Prudentiores.* L'Itala disait « astutiores ». Cfr. S. August. l. c. — *Filii lucis.* Aux fils de ce monde, Jésus oppose les fils

8. Et laudavit Dominus villicum iniquitatis, quia prudenter fecisset; quia filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt.

9. Et ego vobis dico : facite vobis amicos de mammona iniquitatis; ut, cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula.

de la lumière, c'est-à-dire, comme il ressort du contexte et de plusieurs passages analogues (Joan. XII, 36; Eph. v, 8; 1 Thess. v, 5), ses disciples, si divinement éclairés navigant en quelque sorte dans un océan de clarté. — *In generatione sua.* Dans le grec, εἰς τὴν γενεάν τὴν ταύτην, à l'égard de leur propre race, par conséquent, « erga idem sentientes », ou bien, « inter se »; non pas « in hac vita » (Theophylacte), ni « in rebus suis » (Grotius). Les hommes du monde sont censés former une seule et même famille, qu'animent des sentiments identiques, et, comme on l'a vu dans notre parabole, ils savent admirablement s'entendre quand leurs intérêts sont en jeu.

9. — Jésus voudrait que les enfants de la lumière fissent preuve d'une pareille habileté pour les choses du ciel : il le leur dit en termes solennels (*et ego vobis dico*; notez l'emphase des deux pronoms) dans ce verset qui contient la clef de toute la narration. Il argumente « a minori ad majus », ou bien « e contrario » comme dans les paraboles de l'ami importun (xi, 6 et ss.) et du juge inique (xviii, 4-8); il propose aux bons l'exemple des méchants en guise de stimulant énergique. Voyez S. Jérôme, Ep. ad Algas; S. Augustin, Quæst. Evang. II, 34; Maldonat, etc. — *Facite vobis amicos* (ainsi qu'avait fait le régisseur infidèle) *de mammona iniquitatis*. « Mammona » est un nom araméen qui signifie richesse; nous savons par S. Augustin (l. c.) qu'il existait aussi dans la langue punique (« mamon »). Quant à l'épithète « iniquitatis », c'est bien justement qu'elle est appliquée aux richesses, qui sont en effet la cause, l'occasion, l'instrument d'iniquités sans nombre. « Raræ vel nullæ sunt divitiæ in quarum congregatione seu conservatione non intervenerit peccatum vel habentium, vel ministrorum, vel patrum seu avorum », Cajetan, h. l. Comparez les expressions identiques des Rabbins : במון דרשע, דשקר, דשקר. Jésus ne parlait donc pas seulement des biens acquis d'une manière injuste, mais de la richesse en général. Nous ne nous arrêterons pas à réfuter l'opinion rationaliste (M. Renan, de Wette, l'école de

10. Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est; et qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est.

11. Si ergo in iniquo mammona fideles non fuistis; quod verum est, quis credet vobis?

12. Et si in alieno fideles non fuistis; quod vestrum est quis dabit vobis?

10. Celui qui est fidèle dans les plus petites choses est fidèle aussi dans les grandes; et celui qui est injuste dans les petites choses est injuste aussi dans les grandes.

11. Si donc vous n'avez pas été fidèles dans les richesses injustes, qui vous confiera les véritables?

12. Et si vous n'avez pas été fidèles dans le bien d'autrui, qui vous donnera celui qui est à vous?

Tubingue) d'après laquelle Notre-Seigneur condamnerait ici les riches en tant que riches, comme le fit plus tard la secte Ebionite, car c'est une allégation toute gratuite, condamnée par l'ensemble du récit. — *Et, cum defeceritis* : c'est-à-dire, quand vous serez morts. *Ἐκλήπητε* (scil. τὸν βίον οὐ τὸ ζῆν) de la *Recepta* est un euphémisme du même genre; mais, d'après les manuscrits Sinait, B, D, L, R, II, etc., et les versions copte, éthiop., syr., armén., la leçon primitive semble avoir été *ἐκλήπη* au singulier, avec *μαμωνᾶ* pour sujet, « cum defecerit mammona ». C'est au fond le même sens, puisque l'argent manque à tout le monde après la mort. — *Recipiant vos in aeterna tabernacula*. D'ordinaire, rien n'est moins stable qu'un séjour sous la tente (Cfr. II Cor. v, 4) : toutefois il est au ciel des tentes éternelles, comme le dit pareillement le IV^e livre (apocryphe) d'Esdras. Plusieurs exégètes sous-entendent « angeli » devant « recipient »; selon d'autres, ce verbe « posset intelligi impersonaliter » (Cfr. XII, 14, 20; XXIII, 34); mais, ajoutée à bon droit Coceius, « filum parabolæ postulat ut referatur ad amicos », et ces amis ne sont autres que les pauvres avec lesquels on a généreusement partagé ses biens. Non que les pauvres soient directement les portiers du ciel; néanmoins leurs prières, leur bon témoignage, pénétreront jusqu'à Celui qui regarde comme faite à lui-même l'aumône donnée à l'un de ces petits, et il ouvrira en leur nom le ciel à tous leurs bienfaiteurs. Cfr. S. Augustin, I. c., et Maldonat.

40. — Les vv. 40-43 sont étroitement unis entre eux ainsi qu'à notre parabole, dont ils contiennent d'ailleurs la morale de concert avec le v. 9. On a prétendu bien à tort que S. Luc les a placés ici d'une manière arbitraire. Les trois premiers (40-42) répètent, quoique avec une nuance, une seule et même pensée; le quatrième précise le genre de fidélité requis par Dieu dans les aphorismes qui précèdent. — *Qui fidelis est in minimo* (ἐν ἑλαττω) *et in majori* (ἐν πολλῷ, littéral. « in multo »)... C'est là une vérité de simple bon

sens aussi bien que d'expérience journalière, reproduite dans le second hémistiche sous une autre forme : *qui in modico* (le grec a encore ἐν ἑλαττω) *iniquus est...* Par « minimum » ou « res minoris pretii » il faut entendre ici, d'après le contexte, les richesses mondaines, qui ont en réalité si peu de consistance, et, par « majus », les biens spirituels qui sont à mille lieues au-dessus d'elles.

41 et 42. — *Si ergo...* Jésus applique maintenant ce grand principe. Quiconque se montrerait infidèle *in iniquo mammona* (voyez la note du v. 9) mériterait-il donc qu'on lui confiât *quod verum est* (τὸ ἀληθινόν)? Evidemment « iniquum mammona » est synonyme de « minimum » et de « modicum », tandis que « verum » l'est de « majus ». Quelle belle épithète que celle de ἀληθινός attribuée aux trésors célestes, par opposition à la fausseté des biens de la terre (« divitiarum fallaces »)! — Autre application : *Et si in alieno* (ἐν τῷ ἄλλοτρίῳ)..., *quod vestrum est* (τὸ ὑμέτερον)... De nouvelles expressions sont admirablement choisies, et le contraste est très frappant. « Alienum » représente, comme le disait S. Jérôme, « omne quod sæculi est » : c'est donc un autre nom de la fortune. « Alienas appellat terrenas facultates, quia nemo eas secum moriens aufert », S. August., I. c. Dénomination de la plus parfaite exactitude, puisque, les païens eux-mêmes l'avaient compris, « nil neque meum est, neque cuiusquam, quod auferri, quod eripi, quod amitti potest », Cicéron, *Parad.* IV. Au contraire, les biens du ciel sont appelés d'avance notre propriété, parce qu'il nous sont destinés et qu'il nous est relativement facile de les acquérir à tout jamais. Quoi de plus clair, mais aussi quoi de plus irrésistible que cette simple argumentation? S. Paul faisait un raisonnement semblable, lorsqu'il écrivait à propos du choix des évêques, I Tim. III, 15 : « Si quis domui suæ præesse nescit, quomodo ecclesiæ Dei diligentiam habebit? » La fidélité est entière, universelle, absolue, ou elle n'est pas. Voyez dans Schoettgen, *Hor. hebr.*, t. I, p. 300, plusieurs exemples ou paraboles

13. Aucun serviteur ne peut servir deux maîtres, car où il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre : Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent.

14. Or les Pharisiens, qui étaient avarés, écoutaient tout cela et riaient de lui.

15. Et il leur dit : Pour vous, vous tachez de paraître justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs ; car ce qui est grand pour les hommes est en abomination devant Dieu.

13. Nemo servus potest duobus dominis servire ; aut enim unum odiet, et alterum diligit ; aut uni adhærebit, et alterum contemnet ; non potestis Deo servire, et mammonæ.

Matth. 6, 24.

14. Audiebant autem omnia hæc pharisæi, qui erant avari : et deridebant illum.

15. Et ait illis : Vos estis qui justificatis vos coram hominibus ; Deus autem novit corda vestra ; quia quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum.

que les Rabbins alléguaient pour montrer comment Dieu éprouve les hommes en de petites choses afin de voir s'ils seront fidèles dans les grandes. C'est ainsi, disent-ils, qu'il ne confia d'abord à David qu'un tout petit nombre de brebis avant de l'établir pasteur de son peuple privilégié.

13. — *Nemo potest...* Déjà nous avons rencontré cette grave sentence dans le Discours sur la montagne, Matth. vi, 24 (voyez le commentaire). Jésus la répète actuellement pour indiquer de quelle manière les riches devront manifester la fidélité qu'il vient de leur recommander en termes si urgents : ils seront fidèles s'ils n'hésitent pas à préférer le culte de Dieu à celui de Mammon. Ces deux maîtres en effet se disputent nos affections, nos services. Or, l'on ne saurait rien imaginer de plus incompatible que leurs caractères, leurs désirs, leurs exigences, car ils sont comme aux antipodes l'un de l'autre. Cfr. Jac. iv, 4. Entre eux nous avons à choisir : auquel appartiendrons-nous ? (Remarquez l'emploi de δουλεύειν, *servire*, mot très fort qui désigne une vraie servitude). Les faits ne tarderont pas à le proclamer, comme l'exprime cette vivante comparaison de Stella (h. 1) : « Si duobus hominibus aliqua vi incedentibus canis sequitur, non facite judicare poteris uter illorum dominus ejus sit. Ceterum si alter ab altero discedat (et c'est précisément le cas), statim apparet clarissime quis dominus sit. Canis enim, ignoto relicto, ad notum accedit, eumque dominum esse suum clare ostendit. »

2° L'avarice des Pharisiens réprouvée dans la parabole du pauvre Lazare. xvi, 14-31.

14. — *Audiebant... omnia hæc...* : c'est-à-dire la parabole de l'économe infidèle et la morale que Jésus en avait tirée, xvi, 1-13. Il s'agit toujours des Pharisiens mentionnés au

début du chap. xv (voyez xvi, 1 et le commentaire). — *Qui erant avari*. La locution grecque φιλάργυροι ὑπάρχοντες exprime plus fortement encore la même pensée. Les Pharisiens sont donc présentés ici comme des amis de Mammon, « accusation que justifient amplement les allusions faites par le Talmud à la rapacité des Rabbins de cette époque. Cfr. Matth. xxiii, 13. » Farrar, *The Gospel according to St. Luke*, p. 266. — *Et deridebant illum*, ἐξεμυκτήριζον αὐτόν. Les lexicographes et les commentateurs sont d'accord pour voir dans le verbe composé ἐμυκτηρίζειν (la forme simple μυκτηρίζειν, de μυκτήρ, « nasus, » parfois « nasutus, irrisor, » est déjà très forte) l'indication d'une dérision insigne, ouverte, atteignant les dernières limites de l'insolence (« adhibito quodam gestu narium. ») C'est l'équivalent du « naso suspendere adunco » des Latins. Comparez l'expression allemande « die Nase rümpfen ». Ces Pharisiens superbes trouvaient sans doute étrange qu'un pauvre, comme l'était Jésus, prit sur lui d'en remonter aux riches. Comme si, d'ailleurs, la richesse et la religion étaient deux choses inconciliables ! N'étaient ils pas tout ensemble favorisés des biens de ce monde et néanmoins pleins de piété ? De tels discours leur paraissaient donc ridicules.

15. — *Ait illis*. Jésus ne laissa point passer sans y répondre cette grossière insulte. S'adressant directement à ses adversaires (*vos estis*, avec emphase), il commença par leur reprocher avec une indignation bien légitime leur honteuse hypocrisie. — *Justificatis vos coram hominibus*. Ils affectaient en effet de paraître saints aux yeux de leurs semblables. Cfr. vii, 39 et ss. ; Matth. xxiii, 25 ; etc. Nous verrons bientôt (xviii, 40) l'un d'eux se justifier même devant le Seigneur. Toutefois, si les hommes étaient dupes de ces vaines apparences, Dieu, pour qui rien ne demeure

16. Lex et prophetæ, usque ad Joannem ; ex eo regnum Dei evangelizatur et omnis in illud vim facit.

Matth. 11, 12.

17. Facilius est autem cœlum et terram præterire, quam de lege unum apicem cadere.

Matth. 5, 18.

16. La loi et les prophètes ont duré jusqu'à Jean ; depuis le royaume de Dieu est annoncé et chacun fait effort pour y entrer.

17. Mais il est plus facile que le ciel et la terre périclent qu'un seul point de la loi ne tombe.

caché, connaissait toute leur misère morale. Maldonat traite fort justement de litote la phrase *Deus autem novit corda vestra*. « Insinuation est, écrit-il, quia plus dicitur quam significatur, nempe corda ipsorum iniquitatis plena esse. » Cela ressort en effet du contexte : *quia quod hominibus altum est, abominatio* (βδελύγμα, mot énergique « res exécranda »)... Que représentent cet « altum », cette « abominatio », sinon la conduite des Pharisiens jugée d'après un double principe, le principe des hommes et le principe de Dieu ?

16. — A partir de ce verset jusqu'au 18^e, l'enchaînement des pensées est obscur et présente des difficultés réelles. Beaucoup d'interprètes renoncent à l'établir, entre autres M. Reuss, d'après lequel ces versets contiendraient des maximes « qui paraissent être tout à fait étrangères au texte et qui ne se trouvent là que par l'effet d'un hasard inexplicable », Histoire évangélique, p. 495. Le théologien hollandais van der Palm dit même, et d'un ton très grave, pour expliquer leur présence en cet endroit, que S. Luc, voulant commencer sur une nouvelle page la parabole du mauvais riche, et désireux pourtant d'utiliser le court espace qui lui restait au bas de la précédente, l'aurait rempli par ces lignes, séparées violemment de leur connexion logique et chronologique !! L'exégèse croyante n'en est pas encore réduite à de tels expédients. Nous n'avons aucun motif de supposer que l'évangéliste a détaché de leur place primitive ces « effata » du Sauveur ; mais il est possible qu'il les ait notablement abrégés, ce qui aurait fait disparaître en partie la liaison. Pourquoi du reste, dans l'intention de frapper davantage ses auditeurs, Jésus n'aurait-il pas tenu à dessein ce langage en apparence incohérent, énigmatique ? Sans compter que l'assimilation pouvait entendre à mots couverts ce qui est aujourd'hui moins intelligible pour nous. Après tout, la liaison n'est pas impossible, bien que les commentateurs ne soient pas d'accord sur le meilleur moyen de la déterminer. Parmi les nombreuses tentatives faites pour l'établir, nous donnons nos préférences à la suivante :

Quoique si saints devant les hommes, vous êtes pour Dieu un objet d'horreur (v. 15), car, malgré l'évidence avec laquelle elle se manifestait, vous avez refusé de croire à la vérité, c'est-à-dire à l'établissement de mon royaume (v. 16). Ne pensez pas d'ailleurs que je sois venu pour anéantir la Loi ancienne : ma mission est au contraire de la perfectionner (v. 17). C'est vous qui la détruisez par votre laxisme, en particulier pour ce qui regarde la divine institution du mariage ; mais je la rétablis dans toute sa vigueur primordiale (v. 18). Voyez le Vén. Bède, Bisping, Stier, etc., h. l. — *Lex et prophetæ*... Jésus avait déjà proposé cette belle idée en une autre occasion (Matth. xi, 12 et 13) ; il la présente actuellement sous une forme plus concise, plus serrée. Après les mots *usque ad Joannem* on peut suppléer « prophetaverunt » (c'est le mieux, d'après le passage parallèle de S. Matthieu), ou « fuerunt », ou « prædicata sunt ». Jusqu'à S. Jean-Baptiste on était encore dans l'ère de la Loi et des prophètes : l'ancienne Alliance durait encore ; mais, depuis l'apparition du Précurseur (ἀπὸ τότε, ex eo scil. tempore), le Nouveau Testament a commencé, on est entré dans la période évangélique, messianique : *regnum Dei evangelizatur*. S. Jean avait été en effet le premier à répandre bien haut cette bonne nouvelle ; Jésus l'avait fait retentir plus fortement encore, et déjà se montraient les heureux résultats de leur prédication : *omnis in illud vim facit* (βιάζεται, au moyen) ; c'était à qui entrerait le premier dans le divin royaume. Cfr. xv, 1 ; Joan. xii, 49. Pour les développements, voyez l'Evangile selon S. Matth., p. 223. Jésus n'a certainement pas voulu parler ici d'une agression hostile contre son Eglise, mais au contraire d'une manifestation qui provenait de l'estime et de l'amour.

17. — *Facilius est autem*... L'ouverture du Discours sur la montagne, Matth. v, 18 (voyez le commentaire, p. 140), annonçait en des termes à peu près identiques que la loi du Sinaï persévérerait même sous le régime chrétien, quoique à l'état transfiguré, sous une forme idéalisée, perfectionnée. Mais ici encore la rédaction de S. Luc a le mérite

18. Quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre commet un adultère et qui épouse celle que son mari a renvoyée commet un adultère.

19. Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de byssus, et chaque jour faisait une chère splendide.

18. Omnis qui dimittit uxorem suam, et alteram ducit, mœchatur : et qui dimissam a viro ducit, mœchatur.

Math. 5, 32; Marc. 10, 41; I Cor. 7, 40.

19. Homo quidam erat dives, qui induebatur purpura, et bysso; et epulabatur quotidie splendide.

d'une plus grande énergie. — *Cœlum et terram præterire*; car le ciel et la terre dureront au moins jusqu'à la fin du monde. — *De lege unum apicem cadere*. « Unum apicem », *μίαν κερπίαν*, un de ces petits crochets à peine perceptibles qu'on avait inventés pour différencier certaines lettres hébraïques. Voyez à ce sujet dans Lightfoot, *Hor. hebr.* in *Matth.* v, 48, de curieuses arguties des Rabbins. « Cadere », *πασεῖν*, belle image pour signifier : perdre de sa force, cesser d'exister, être annulé. Et de fait, « la Loi n'est pas tombée à terre; son abrogation ne fut autre que son accomplissement intégral dans tous ses principes éternels », Farrar, *The Gospel according to S. Luke*, p. 267. Les Pharisiens, si pleins de révérence au dehors pour la lettre de la loi, en violaient néanmoins fréquemment l'esprit : voilà ce qui tendait à la renverser, à la ruiner.

18. — *Omnis qui dimittit...* Exemple à l'appui du principe qui précède. Peu de prescriptions divines avaient été aussi obliérées que celle qui concernait l'unité, l'indissolubilité du mariage. Jésus lui rend dans le code messianique toute sa force originaire, montrant ainsi qu'il perfectionnait la loi mosaïque, bien loin de la détruire. Pour l'explication détaillée voyez *Matth.* v, 32; xix, 9; *Marc.* x, 41, et les notes correspondantes.

19. — Après cette apostrophe adressée aux Pharisiens, *vv.* 15-18, et sans autre transition que la particule δὲ (*ἀνθρώπος δὲ τις ἦν*), omise par la Vulgate, Notre-Seigneur revient à son sujet, la nécessité pour les riches de faire un excellent emploi de leurs richesses (*Cfr.* *vv.* 1-13). Dans une seconde parabole, que l'on range à juste titre parmi les plus belles et les plus instructives du troisième Évangile, il éclaire une autre face de cette grave question, montrant, par l'exemple terrible du mauvais riche, où conduit finalement la possession des biens de la terre si l'on n'en use que pour sa propre jouissance, au lieu d'en jeter une partie dans le sein de pauvres, c'est-à-dire dans le sein de Dieu. Voyez les commentaires de S. Grégoire-le-Grand (*Hom.* xl in *Evang.*), de S. Jean Chrysostome (*Hom.* iv de Lazaro), de S. Augustin (*Serm.* xiv. xxvi, xli), et l'admirable sermon

de Massillon, *Le mauvais riche*. — Il y a comme deux actes dans ce drame; le premier, *vv.* 19-24, se passe sur la terre, le second, *vv.* 22-34, dans l'autre monde. De part et d'autre nous trouvons un frappant contraste entre l'état des deux personnages autour desquels roule le récit. — 1^o Sur la terre : *Homo quidam erat dives*. C'était un Juif d'après les *vv.* 24, 25, 29-34. Le divin narrateur évite de mentionner son nom, soit par délicatesse, soit plutôt, comme le conjecturait déjà S. Augustin, parce qu'il n'avait pas mérité d'être inscrit au livre de vie. D'après une tradition probablement légendaire, que signale Euthymius et dont on trouve des traces encore plus anciennes dans la version sahidique, il se serait appelé Νινεύης, Νινεύς, ou Ninevé. — Les évangélistes avaient résumé en deux traits significatifs, dont l'un concernait l'habillement, l'autre la nourriture, la vie mortifiée du Précurseur; en deux traits analogues Jésus résume toute la vie sensuelle et mondaine du mauvais riche. Premier trait : *qui induebatur purpura et bysso*. La pourpre éclatante de Tyr, le fin lin d'Égypte aussi blanc que la neige, étaient également célèbres dans l'antiquité. *Cfr.* *Gen.* xli, 42; *Esth.* viii, 15; *Prov.* xxxi, 22; *Ezech.* xxvii, 7; *Dan.* v, 7, 46, 29; *I Mach.* x, 20; xi, 58; xiv, 43; *Apoc.* xviii, 42. Ces étoffes qui valaient parfois leur pesant d'or (*Cfr.* Plin. *Hist. Nat.* xix, 4), fournissaient alors aux rois, aux nobles, aux riches en général, des vêtements somptueux. La pourpre était le plus souvent réservée aux habits de dessus, le lin aux vêtements intérieurs : on aimait à les associer à cause de la gracieuse combinaison de couleurs qu'on obtenait ainsi. — Second trait : *epulabatur quotidie splendide* (dans le grec : *εὐφραίνόμενος καθ' ἡμέραν λαμπρῶς*, ce que l'Itala traduisait par « jucundabatur nitide »; mais la Vulgate rend très bien la pensée. Voyez xv, 23, 24, 29 et le commentaire). C'est le luxe de la table à côté du luxe des vêtements. Quelle force dans ces quelques mots ! On ne pouvait pas mieux peindre, en deux coups de pinceau, une vie d'oisiveté, de mollesse, de perpétuels et splendides festins, de magnificence toute royale. Il est à remarquer que Notre-Seigneur

20. Et erat quidam mendicus, nomine Lazarus, qui jacebat ad januam ejus, ulceribus plenus.

21. Cupiens saturari de micis, quæ cadebant de mensa divitis, et nemo illi dabat; sed et canes veniebant, et lingebant ulcera ejus.

20. Et il y avait un mendiant nommé Lazare, qui gisait à sa porte, plain d'ulcères.

21. Désirant se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne lui en donnait, mais les chiens venaient et léchaient ses ulcères.

ne reproche pas d'autre crime au mauvais riche que ce culte de la chair et sa dureté pour le pauvre Lazare. « On ne l'accuse ni de violence, ni de concussion, ni d'avarice, ni d'injustice » (D. Calmet), ni même d'orgies et de débauches. Voyez Massillon, l. c., Exode et début de la première partie. Aux yeux du « monde » il passait pour un parfait innocent. Et pourtant Dieu le condamnera. Ce riche, d'après le contexte (Cfr. v. 14), est évidemment l'emblème des « Pharisiens avares », auxquels Jésus voulait prouver qu'il ne suffit pas, pour parvenir au salut, de mener une vie respectable au dehors, si l'on n'y joint les pratiques de la charité. C'est à tort qu'on a vu parfois en lui un type des Sadducéens voluptueux et incrédules, car « nullum adest vestigium vel mentio transitus ullius a Phariseis ad Sadducæos » (Bengel).

20 et 21. — *Et erat quidam mendicus* (πτωχός, un pauvre)... Tableau de la plus extrême misère après celui de la plus grande félicité temporelle. — *Nomine Lazarus*. « Le monde donnait un nom au riche et taisait celui du pauvre; le Sauveur tait le nom du riche et mentionne celui du pauvre », S. Augustin. Ce nom de Lazare, également porté par l'ami de Jésus, frère de Marthe et de Marie, Joan. xi, 1, introduit dans la plupart des langues européennes sous les formes de « lazaret, lazzarino, lazar, etc. », s'rait, d'après quelques hébraïques, une contraction de *Lô ézer* (לֹא עֶזֶר), « auxilio destitutus »; mais on le regarde plus habituellement comme une forme abrégée de *Eléazar* (אֵל עֶזֶר; par aphérèse (עֶזֶר), *Lazar*), « Deus auxilium ». Lightfoot, Hor. hebr. in h. l., démontre fort bien, par divers exemples tirés de la littérature rabbinique, que parfois le même personnage était indifféremment appelé Lazaro et Eléazar. C'était d'ailleurs une dénomination très commune à l'époque de Notre-Seigneur, ainsi qu'on le voit par les écrits de Josèphe. Elle convenait admirablement au pauvre qui nous est ici présenté par le divin Maître, car elle exprimait d'une manière symbolique sa confiance en Dieu, sa patience au milieu de ses misères. Aussi bien, quoique aucun autre nom propre n'apparaît dans les paraboles évangéliques, nous ne croyons pas qu'elle suffise à elle seule pour prouver

que, dans ce cas spécial, Jésus décrivait une histoire réelle et non un simple fait imaginaire. Sur cette question, controversée dès les temps les plus reculés, voyez S. Irénée, contr. Her. iv, 2, 4, Théophylacte, h. l., D. Calmet, Maldonat, Corneille de Lapiere, Schegg, etc. — *Jacebat* ne rend pas toute la force du grec ἐβέβλητο, qui signifie littéralement « avait été jeté », comme si les amis de Lazare l'eussent apporté et abandonné à la porte du riche, dans la pensée que celui-ci lui viendrait largement en aide. — *Ad januam*. Le mot grec πύλιν désigne la porte cochère, l'entrée principale. Cfr. Math. xxvi, 74. — *Ulceribus plenus* est une excellente traduction du participe ἡλωμένος (verbe dénominal formé de ἔλκος, ulcère). Pour Lazare, la maladie, et quelle affreuse maladie s'ajoutait au dénûment le plus absolu. Dans sa détresse, ce malheureux désirait ardemment (Cfr. xv, 16) se rassasier de micis quæ cadebant de mensa divitis; mais, nemo illi dabat, car les serviteurs, façonnés à l'image de leur maître, étaient inhumains comme lui. Bien que cette dernière phrase, qui manque dans le texte primitif, soit probablement apocryphe, elle ne paraît que trop conforme à la réalité extérieure; jamais en effet, quoi qu'on ait dit, ἐπιθυμῶ n'a été synonyme de « contentus sum, gaudeo ». La glose de la Vulgate correspond donc parfaitement au sens général du récit. — *Sed et canes veniebant*... Trait pittoresque, dramatique et touchant, quelque signification qu'il faille d'ailleurs lui attribuer. Les exégètes se divisent en effet à son sujet, les uns le regardant comme une antithèse, les autres y voyant une gradation ascendante. Ceux-là (S. Jérôme, Hugues de S. Victor, Erasme, Wetstein, Stier, Trench, etc.), pensent, conformément à la croyance populaire qui attribue à la langue des chiens une vertu médicinale, que la narration oppose sciemment à la cruauté du mauvais riche envers Lazare la pitié de bêtes dénuées de raison. Ceux-ci, et c'est le plus grand nombre (entre autres Jansénius, Fr. Luc. Reischl), voient dans ce trait final un indice de la plus extrême misère : incapable de se défendre, Lazare devait subir les cruels coups de langue (notez dans le grec l'emploi du verbe composé, ἀνέλεσεν) des chiens de

22. Or il arriva que le mendiant mourut et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Et le riche mourut aussi et il fut enseveli dans l'enfer.

22. Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ. Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno.

l'Orient, qui errent sans maître dans les rues, constamment affamés. La particule *ἀλλὰ καὶ*, « mais en outre, » et la coutume biblique de présenter ces animaux sous un jour peu favorable, semblent appuyer le second sentiment.

22. — 2^o Nous sommes tout à coup transportés dans l'autre monde, où nous retrouvons les deux héros de notre parabole. Mais leurs rôles sont désormais bien changés ! Cette fois, c'est Lazare qui nous est le premier présenté. — *Factum est* (formule de transition) *ut moreretur mendicus*. La mort vint enfin le délivrer de ses cruelles souffrances ; bien plus, nous le voyons, à peine entré dans l'autre vie, comblé d'honneurs et jouissant des saintes délices réservées aux élus. — *Portaretur ab angelis*. Celui que les hommes avaient autrefois délaissé est maintenant servi par les esprits célestes, qui le portent doucement au séjour des bienheureux. « Ils accourent en grand nombre, s'écrie S. Jean Chrysostome, l. c., afin de former un chœur joyeux ; chacun des anges se réjouit de toucher à ce fardeau, car ils aiment à se charger de tels fardeaux pour conduire les hommes au royaume des cieux. » C'était la croyance des Juifs que les âmes des justes étaient ainsi portées par les anges au paradis. « Non possunt ingredi Paradisum nisi iusti, quorum animæ eo fortunatur per angelos », Targum Cant. iv, 12. Cfr. Lightfoot, Hor. hebr. h. l.; voyez aussi Thilo, Cod. apocryphus N. T. t. I, pp. 25, 45, 777. — *In sinum Abrahæ*. Autre image empruntée par Notre-Seigneur à la théologie rabbinique. D'ailleurs presque toutes les couleurs qu'il emploie ici pour peindre l'état des bons et des méchants dans l'autre vie sont extraites des idées qui avaient alors cours en Palestine. Voyez Schegg, Evang. nach Lukas, t. II, p. 486 et ss. Ces idées étaient généralement exactes, et, en s'y accommodant, le Sauveur ne pouvait que rendre sa narration plus saisissante. Or, comme le démontre Lightfoot (l. c.) à l'aide de plusieurs passages du Talmud, les Juifs contemporains de Jésus se servaient de trois locutions principales pour désigner le séjour des bienheureux : *בְּנֵי עֵדֶן*, dans le jardin d'Eden ; *תַּחַת כִּסֵּא הַקְּבוֹד*, sous le trône de gloire ; *בְּחֻקֵּי שֵׁל אַבְרָהָם*, dans le sein d'Abraham. Cette dernière exprimait d'une façon toute gracieuse le repos et le bonheur des élus, « metaphora ducta a parentibus, qui puerulos suos diuturna discursitatione fessos, vel ex peregrinatione domum reversos,

aut ex adverso aliquo casu ejulantes, solatii causa in sinum suum recipiunt, ut ibi suaviter quiescant, » Gerhard, Loc. theolog. xxvii, 8, 3. Cfr. Lud. Capellus, Spicilegium, p. 56. Nous la retrouvons, légèrement amplifiée, au IV^e livre (apocryphe) des Machabées, xiii, 46 (*οὗτος γὰρ θανάσιος ἦν ὁ Ἀβραὰμ καὶ Ἰσαὰκ καὶ Ἰακώβ ὑποδέχονταί εἰς τοὺς κόλπους αὐτῶν*). Par l'intermédiaire des SS. Pères (voyez Suicer, Thesaurus, s. v. *κόλπος*; S. Augustin, Epist. clxxxvii; Confess. ix, 3; de Anima, l. iv, c. 46), elle passa dans la liturgie et la théologie catholiques, où elle représente tantôt le « Limbus patrum », tantôt le ciel proprement dit (« In sinum Abrahæ angeli deducunt te ». Prières des agonisants). Cfr. S. Thomas d'Aq., Summ. Theolog. p. iii, q. 52. art. 2, et Mamachius, de Animabus justorum in sinu Abrahæ ante Christi mortem, Rome 1766, t. II, p. 834 et ss., 1014, et s. L'art chrétien, surtout au XIII^e siècle, représentait volontiers le ciel sous cette naïve figure. On la voit sculptée à S. Etienne de Bourges, à Moissac, à Vézelay, à Notre-Dame de Reims (voir Ch. Cerf, Histoire et description de N.-D. de Reims, t. II, p. 49 et s.). Comparez du reste l'expression analogue du quatrième Evangile, L, 18 « Filius, qui est in sinu Patris. » — *Mortuus est autem et dives*. Alors se réalisa la parole de Job, xxi, 13 : « Ducunt (impii) in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt. » Cette mort semble avoir suivi de près celle de Lazare. — *Et sepultus est*. Dans le texte grec et dans plusieurs manuscrits latins (b : et in inferno elevans ; c : in inferno elevans autem), la phrase s'arrête après ce verbe, de sorte que les mots *in inferno* (*καὶ ἐν τῷ ἔσχατῳ*) commencent une nouvelle proposition. Ceux qui préfèrent cette construction mettent volontiers en relief la mention expresse de la sépulture du riche. Il fut enseveli, c'est-à-dire qu'on lui fit des funérailles splendides, conformes à sa fortune et à son rang. Le récit était resté complètement muet sur l'humble enterrement de Lazare. Mais la ponctuation de la Vulgate nous paraît plus claire, plus naturelle et plus conforme au parallélisme. — *In inferno*. Par enfer il faut entendre ici le séjour des morts en général, le Scheol hébreu, divisé, d'après le contexte, en deux parties distinctes, le sein d'Abraham pour les justes, la Géhenne pour les méchants ; mais, naturellement, c'est au fond de la géhenne que le mauvaise riche fut plongé.

23. Elevans autem oculos suos, cum esset in tormentis, vidit Abraham a longe, et Lazarum in sinu ejus ;

24. Et ipse clamans dixit : Pater Abraham, miserere mei, et mitte Lazarum, ut intigat extremum digiti sui in aquam, ut refrigeret linguam meam, quia crucior in hac flamma.

23. — *Elevans autem oculos.* Ce détail et quelques-uns des suivants ont parfois causé à ceux des anciens auteurs qui les prenaient à la lettre, un très grand embarras, « usque eo prorsus, dit Maldonat, ut multos in errorum compulerint », (entre autres Tertullien, *De anima*, vii). Ils en concluaient que l'âme est corporelle. Mais évidemment, ajoute Maldonat, « quod oculos dives ille levaverit, quod cum Abrahamo locutus fuerit, quod guttam aquæ, qua linguam suam refrigeraret, postulaverit, parabola est, sumpta non ex iis quæ modo fiunt, sed ex iis quæ post resurrectionem futura sunt, et ad nostrum captum accommodata. » C'est une manière de parler tout à fait analogue aux anthropomorphismes qui prêtent si souvent à Dieu dans la Bible un corps, des membres, et les passions humaines. Mais la réalité se devine aisément sous ces figures, et, selon le langage pittoresque de Val. Herberger (cité par Stier, *Reden des Herrn*, h. 1.), « nous avons véritablement dans cette parabole une fenêtre ouverte sur l'enfer, et nous pouvons voir à travers elle ce qui se passe dans cet affreux séjour. » « La parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare, dit semblablement M. van Oosterzee, *Das Evang. nach Lukas*, 3^e édit. p. 259, contient la description la plus sublime qui ait jamais été faite de ce monde et de l'autre vie dans leurs contrastes frappants. Qu'est-ce que la trilogie dans laquelle Danto a chanté l'enfer, le purgatoire et le ciel, si on la compare à la trilogie de cette parabole, qui nous met tout d'un coup sous les yeux, au moyen de traits peu nombreux, mais vivants et parlants, la terre, la géhenne et le paradis, comme une grande et parfaite unité?... Le Sauveur nous fournit ici les explications les plus surprenantes, et il soulève le voile qui cache les mystères de l'avenir. » — *Cum esset in tormentis.* Pluriel des plus expressifs. « Istum infinita tormenta possidebant. Unde non dicit (evangelista) : Quum esset in tormento, sed, In tormentis; totus enim in tormentis erat, » S. Jean Chrys., l. c. — *Vidit Abraham a longe et Lazarum...* Les Rabbins enseignaient aussi que les

23. Et levant les yeux, lorsque il était dans les tourments, il vit de loin Abraham et Lazare dans son sein.

24. Et jetant un cri il dit : Père Abraham, aie pitié de moi et envoie Lazare, afin qu'il trempe dans l'eau l'extrémité de son doigt pour rafraîchir ma langue, car je suis torturé dans cette flamme.

damnés pouvaient contempler les bienheureux dans les Limbs. « Paradisus et gehenna ita posita sunt, ut ex uno in alterum prospiciant, » Midrasch Koheleth, vii, 14. Il est vrai que, d'après eux, ces deux parties du Scheël n'étaient séparées que par une largeur de main, ou par l'espace qu'occupe une muraille ordinaire. Voyez A. Wünsche, *Bibliotheca rabbinica*, Leipzig 1880, p. 103. — *In sinu ejus.* Au lieu du singulier, le texte grec a cette fois *ἐν τοῖς κόλποις αὐτοῦ*, pluriel d'intensité ou de majesté. Cfr. Winer, *Grammat.* p. 459; Beelen, *Grammat. Græcit.* N. T. p. 177.

24. — *Ipse* (αὐτός avec emphase) : même lui, il est réduit à demander. — *Clamans dixit.* Il crie, dit S. Jean Chrysost., parce que « magna poena magnam vocem reddebat », ou, plus naturellement, pour se mieux faire entendre d'Abraham qu'il apercevait « a longe », v. 23. Un dialogue du plus vif intérêt s'engage entre le réprouvé et le Père des croyants (vv. 24-31). Celui-ci refuse coup sur coup, non sans alléguer de puissants motifs, deux suppliques du mauvais riche. — *Pater Abraham.* A trois reprises (Cfr. vv. 27 et 30) le suppliant aura soin de rappeler à Abraham les liens étroits de consanguinité qui les unissent. Il espérait sans doute, par ce titre d'affection et de respect, le rendre plus exorable à sa prière. Mais en vain, comme le disait autrefois S. Jean-Baptiste aux Pharisiens, iii, 8. — Après un *miserere mei* emphatique, qui inspirait à S. Augustin un rapprochement frappant (« Superbus temporis, mendicus inferni »), nous entendons la première requête : *Mitte Lazarum...* Pourquoi désire-t-il que la faveur si humblement implorée lui soit accordée par l'entremise du pauvre Lazare? Divers auteurs (Bengel, J. P. Lange, etc.) ont vu dans ce trait, mais bien à tort, un reste de mépris pour le mendiant auprès duquel le mauvais riche passait si fièrement autrefois; il le regardait encore comme son serviteur! La vraie raison est pourtant manifeste. L'ordre des choses appelle cette circonstance. Le riche ne pouvait raisonnablement conjurer Abraham de lui rendre en personne le service demandé;

25. Et Abraham lui dit : Mon fils, souviens-toi que tu as reçu des biens pendant ta vie et Lazare pareillement des maux ; or maintenant il est consolé et toi tu es torturé.

26. Et par-dessus tout entre nous et toi un grand abîme a été affermi,

25. Et dixit illi Abraham : Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala : nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.

26. Et in his omnibus, inter nos et vos chaos magnum firmatum est :

mais, ayant reconnu parmi les bienheureux le pauvre qu'il avait vu si souvent étendu à sa porte, il le désigne de la façon la plus naturelle comme un intermédiaire entre Abraham et lui. De plus, et d'une manière plus profonde, d'après Maldonat, « id sensus parabolæ requirebat : volebat enim docere Christus, mutatas fuisse vicis diuitis et Lazari. Id ut doceret, oportebat dicere divitem in altera vita Lazari auxilio indiguisse, illudque postulasse ; quemadmodum dum in hac erat vita, Lazarus auxilio divitis inoigueraat, illud sæpe postulaverat : neutrum vero obtinuisse, Lazarum crudelitate divitis, divitem quia sero postulasset. » S. Greg. Hom. XL in Evang. — *Ut intingat extremum digiti sui in aquam* (dans le grec, τοῦ ὑδατος, « genitivus materiæ » des grammairiens). Quelle modeste requête ! Une légère mitigation de ses tourments, le bout d'un doigt trempé dans l'eau et appliqué sur sa langue brûlante, pour la rafraîchir un peu ! Mais la voix de sa conscience l'empêche de demander davantage : il sent qu'il ne pourrait obtenir une délivrance complète. Les procédés de la justice rétributive du Seigneur sont admirables et terribles : « Nunc petit guttam, qui negaverat micam » (S. Césaire, Hom. de Lazaro). « Lingua maxime peccarat » (Bengel). — Le corrélatif grec de *intingat* (καταψύξη) n'apparaît pas ailleurs dans le Nouveau Testament. — *Quia crucior* (δύνωμαι, expression énergique) *in hac flamma*. Le feu de l'enfer ne saurait être plus clairement désigné.

25. — *Dixit illi Abraham*. Il y a dans cette réponse d'Abraham une dignité, une délicatesse, qu'on a souvent admirées. Les paroles de Jésus sont pas d'ailleurs toutes marquées au coin de la perfection, comme l'écrivait Brouwer, De Parabolis J. C. specimen, Lugd. Bat. 1825 : « Conspicuus est in omnibus optimi magistri sermonibus decoris illud et honestatis studium, quo efficitur, ut nunquam sine maxima voluptate illos legere et relegere possimus. » — *Fili, τέκνον*. Le père des croyants ne refuse pas au mauvais riche ce nom de tendresse. « Ὁρα φιλοσοφίαν, ὅρα φιλοστοργίαν δικαίου οὐκ εἶπεν, ἀπ'ἀνθρώπου, καὶ ὡμὲ καὶ πανπόνηρος (S. Jean Chrysost.). mais il daigne l'appeler aimablement : Mon fils. Toutefois, il est remarquable aussi que tout sentiment de compassion est exclu de sa réponse ; en effet, selon la pro-

fonde réflexion de S. Grégoire le Grand, Hom. XL in Evang., « Sanctorum animæ, quamvis misericordes, tunc tamen, Dei justitiæ conjunctæ, tanta rectitudine constringuntur, ut nulla ad reprobos compassione moveantur. Ipsæ quippe judici concordant cui inhærent, et eis quos eripere non possunt nec ex misericordia condescendunt, quia tantum illos nunc a se videbunt extraneos, quantum et ab eo quem diligunt auctore suo conspiciunt repulsos. » — *Recordare*. Abraham fait d'abord appel aux souvenirs du suppliant, pour l'amener à conclure par lui-même qu'il serait injuste d'exaucer sa prière. — *Recepisti* (dans le grec : ἀπελάβεας, tu as pleinement reçu) *bona* (le grec ajoute : « tua ») *in vita tua*. Il est au nombre de ceux dont il a été dit : « Receperunt mercedem suam », vi, 24. Il a joué sur la terre comme il le souhaitait ; cela doit lui suffire. — *Lazarus similiter mala*. C'est le contraste développé dans les vv. 19-24. — *Nunc autem* (les meilleurs manuscrits ajoutent : ὅδε, ici). Actuellement tout le contraire a lieu : *hic consolatur* (sur cette signification] passive d'un verbe déponent, voyez Rensch, Itala und Vulgata, 2^e édit. p. 388) *tu vero cruciaris*. Abraham se borne à mentionner les faits : son interlocuteur en pouvait aisément apprécier la justesse. — De quel droit les rationalistes prétendent-ils encore à propos de ce passage (Baur, Ueber die kanon. Evangel. p. 444 ; Hilgenfeld, die Evangelien, p. 202, etc.) que l'évangéliste S. Luc attaque et condamne les riches en tant que riches ? Non : des deux hommes jugés dans cette parabole, le premier « n'est pas torturé pour avoir été riche, mais pour n'avoir pas été miséricordieux » (S. Jean Chrysost.), le second avait d'autres lettres de créance auprès de Dieu que sa pauvreté ; cela ressort fort bien du contexte, qui a tacitement décrit la patience de Lazare et la dureté du mauvais riche. En soi, « non omnis sancta paupertas, aut divitiæ criminosæ » ; mais, « ut luxuria infamat divitias, ita paupertatem commendat sanctitas » (S. Ambroise), et l'Évangile n'a pas d'autre doctrine.

26. — Seconde partie de la réponse d'Abraham : le mauvais riche demande une chose non-seulement injuste, mais impossible. — *In his omnibus* ; dans le grec, ἐν ταῖς ταύταις, « super hæc omnia », en outre de

Ut hi, qui volunt hinc transire ad vos, non possint, neque inde huc transmeare.

27. Et ait : Rogo ergo te, pater, ut mittas eum in domum patris mei :

28. Habeo enim quinque fratres, ut testetur illis, ne et ipsi veniant in hunc locum tormentorum.

29. Et ait illi Abraham : Habent

de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici à toi, ou de là venir ici, ne le peuvent pas.

27. Et il dit : Père, je te prie donc de l'envoyer dans la maison de mon père.

28. Car j'ai cinq frères, afin qu'il leur atteste ces choses, de peur qu'ils ne viennent eux aussi dans ce lieu de tourments.

29. Et Abraham lui dit : Ils ont

tout cela. — *Inter nos et vos* : entre nous, les élus, et vous, les réprouvés. — *Chaos magnum*. Le substantif grec *χάος*, qui n'apparaît qu'en cet endroit du Nouveau Testament, serait plus clairement traduit par « hiatus, vorago », car il désigne plutôt un gouffre, un abîme, que ce qu'on entend généralement par chaos. Néanmoins, il ne faut pas oublier que *χάος* et *χάσμα* étaient dans le principe des mots synonymes chez les Grecs, et de même chez les Latins qui avaient emprunté ces expressions aux Grecs. C'est donc dans le sens de « barathrum » que le traducteur latin a employé ici le mot « chaos ». Cfr. Forcellini, s. v.; Grotius, in h. l. — *Firmatum est* (ἐστηρίχται). Manière très énergique de dire que le gouffre qui sépare le paradis de la géhenne est non-seulement béant, mais éternel. « Hiatus... non solum est, verum etiam firmatum est. » S. Aug. Epist. cxxiv. Les damnés sont donc à tout jamais dans l'enfer; leur sentence est irrévocable. — *Ut hi qui volunt hinc* (du sein d'Abraham)... Conséquence de ce qui précède. De part et d'autre la barrière ne saurait être franchie. Désormais, plus de mérite personnel, plus d'intercession des Saints, capable d'établir un pont à travers le terrible abîme.

27. — La parabole aurait pu s'arrêter après le v. 26. Mais Jésus veut la rendre encore plus complète, en montrant par de nouveaux détails ce qui constitue le danger spécial des richesses. Les privilégiés de ce monde, plongés dans toute sorte de jouissances, deviennent facilement incrédules, du moins dans la pratique, et ne s'occupent guère de leur salut. C'est ce qu'exprime la suite du dialogue. — *Et ait*. Refusé dans sa première requête, le mauvais riche en présente une seconde, qui ne concerne plus sa propre personne, mais le bien spirituel de ses frères. — *Rogo* (ἐρωτάω avec le sens de prier. Cfr. iv, 38; v, 3; vii, 3; etc.) *ergo* (« saltem », au moins cette autre faveur) *te... ut mittas eum*... Si l'espace qui nous sépare est infranchissable pour Lazare, il n'existe sans doute aucun abîme entre vous et la terre.

28. — *Habeo enim quinque fratres*. On a vu parfois dans ce trait, mais sans raison suffisante, une allusion aux cinq fils du grand-père Anne, qui lui succédèrent à tour de rôle dans l'exercice du souverain pontificat. — *Ut testetur illis* (notez le verbe composé *διαμαρτύρεται*). C'est comme témoin, comme témoin oculaire, que Lazare devait aller trouver les frères du riche, à la façon de ce personnage que Platon, *Republ.* x, 14, fait revenir du séjour des morts sur la terre, *ἄγγελον ἀνθρώποις γενέσθαι τῶν ἐκεῖ*, « pour annoncer aux hommes ce qui se passe là-bas, » pour leur certifier l'existence des réalités terribles qu'il avait vues de ses propres yeux. — *Ne et ipsi veniant*... Ils n'en prenaient que trop le chemin, car ils vivaient eux aussi dans les délices, sans se soucier des pauvres, ni de Dieu. Il serait faux d'admettre, à la suite des théologiens protestants, que cette attention d'un damné à empêcher l'éternelle réprobation de ses frères est l'indice d'un sentiment de foi, ou de je ne sais quels autres germes de bien surnaturel qui s'agitaient dans son âme, car les réprouvés sont incapables de produire un acte de vertu. Les saints Pères et les interprètes catholiques attribuent le souhait du mauvais riche tantôt à l'égoïsme (S. Grégoire, *Dial.* iv, c. 23, le Vén. Bède, Luc de Bruges, Cornille de Lapierre, etc.), « ne videlicet sibi tormenta ex iis augerentur, quos exemplo suo ad eandem vitam dissolutionem et immisericordiam provocaverat, » comme s'exprime Jansénius, tantôt à la charité fraternelle (S. Jean Chrysostome, S. Augustin, S. Ambroise, Théophylacte, Mgr Mac Evilly, etc.), dans la supposition, assez vraisemblable d'ailleurs, que, la nature n'étant pas éteinte dans les damnés, ils peuvent encore désirer les biens de l'ordre naturel, par exemple le bonheur de leurs proches. Voyez pourtant S. Thomas, *Summ. theol.* Suppl. ad 3 part. q. 98, a. 4.

29. — *Ait illi Abraham*. Cette fois, Abraham ne réitère pas l'aimable *τέκνον* du v. 25. Sa réponse est brève et même sévère. — *Habent*

Moïse et les prophètes; qu'ils les écoutent.

30. Mais il dit : Non, père Abraham, mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils feront pénitence.

31. Et Abraham lui dit : S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, quand même quelqu'un des morts ressusciterait, ils ne croiraient pas.

Moysen, et Prophetas; audiant illos.

30. At ille dixit : Non pater Abraham; sed si quis ex mortuis ierit ad eos, pœnitentiam agent.

31. Ait autem illi : Si Moysen, et Prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.

Moysen et prophetas : c'est-à-dire, toute la Bible, ainsi désignée par ses deux parties principales, la Loi et les prophètes. Cfr. Joan. I, 46. — *Audiant illos*. La parole de Dieu doit leur suffire; c'est pour eux un témoignage qu'aucun autre ne saurait surpasser. Voyez Joan. v, 39, 45-47.

30. — *At ille dixit*. Le suppliant s'était soumis sans rien dire au refus qui l'atteignait personnellement (v. 27); mais ici, il propose une objection au père des croyants, ou plutôt il se permet de le contredire : *Non, pater Abrah. m!* Non, ils n'écouteront pas Moïse et les prophètes; c'est là pour eux un moyen tout à fait insuffisant. Je les connais; je sais par ma propre expérience qu'il faut, pour les frapper et les convertir, quelque chose d'extraordinaire, comme serait l'apparition d'un mort (*sed si quis ex mortuis...*) — *Pœnitentiam agent*, μετανοήσουσιν. Non-seulement ils croiront, mais ils seront moralement transformés, et ils manifesteront leur conversion par des œuvres.

31. — *Ait autem illi*. Abraham rejette froidement cette vaine allégation. La parole inspirée ne leur suffit point : tant pis! Qu'ils n'attendent pas de faveur extraordinaire. Du reste, si la voix des saints Livres ne les touche pas, celle d'une mort ne les laisserait-elle pas également insensibles? « *Auditu fideli salvamur, non apparitionibus*, » Bengel. En tenant ce langage, Jésus devait penser à ce qui arriva bientôt après. Les Pharisiens crurent-ils donc à sa divinité quand il eut

ressuscité Lazare? y crurent-ils quand il eut brisé victorieusement pour lui-même les portes du tombeau? — Notez la manière dont Abraham reproduit, mais en les renforçant, les expressions employées par son interlocuteur : *τις ἐκ νεκρῶν*, au lieu de *τις ἀπὸ νεκρῶν* (v. 30); *ἀναστῆ, resurrexerit*, au lieu du simple *πορευθῆ*, « ierit »; *πισθήσουσιν, credent* (mieux, d'après d'anciens manuscrits latins, « persuasibuntur »), au lieu de *μετανοήσουσιν*. Comme s'il disait : Un miracle beaucoup plus grand que celui que tu implores ne réussirait pas même à opérer un résultat moins considérable que celui que tu promets si hardiment. — Après ces mots, le voile est encore brusquement tiré, ainsi qu'il arrive à la fin de plusieurs paraboles du troisième Evangile. L'auditoire devait se sentir saisi, impressionné, et porté par là-même à mieux chercher, pour se l'appliquer ensuite, la signification de ces brûlantes leçons. — Sur les applications allégoriques que les Pères ont faites quelquefois des principaux traits de la parabole du mauvais riche (« *Per divitem Judaicus populus designatur...*, per Lazarum forma populi gentilis exprimitur, » S. Grégoire le Gr., etc.; « *Ulcera Lazari passiones sunt Domini ex infirmitate carnis*, » S. Augustin; de même pour les autres détails), voyez la chaîne d'or de S. Thomas, h. I. — M. J. Raymond a donné récemment, dans six eaux fortes frappantes par leurs contrastes lumineux, un beau commentaire artistique de ce drame intéressant.

CHAPITRE XVII

Quatre avis importants (vv. 1-10). — Guérison de dix lépreux (vv. 11-19). — Discours de Jésus sur l'avènement du royaume de Dieu (vv. 20-37).

1. Et ait ad discipulos suos : Impossibile est ut non veniant scandala ; vae autem illi per quem veniunt.

2. Utilius est illi, si lapis molaris imponatur circa collum ejus, et projiciatur in mare, quam ut scandalizet unum de pusillitis istis.

Matth. 18, 7 ; Marc. 9, 41.

1. Il dit aussi à ses disciples : Il est impossible que des scandales n'arrivent ; mais malheur à celui par qui ils arrivent.

2. Mieux vaudrait pour lui qu'on mit autour de son cou une meule de moulin et qu'il fut jeté dans la mer, que de scandaliser un de ces petits.

19. Quatre avis importants. xvii, 1-10.

Ces quatre paroles de Jésus auraient-elles été groupées arbitrairement par l'évangéliste, ou par les antiques récits qui servaient de base à sa rédaction ? Maldonat et d'autres commentateurs l'ont supposé. De prime abord en effet, l'on ne voit guère entre elles d'enchaînement logique, et les diverses tentatives qui ont été faites pour les relier l'une à l'autre (voyez-les dans Théophylacte, Meyer, etc.), semblent à quelques interprètes plus ingénieuses que vraies. De plus, les mêmes pensées se retrouvent dans S. Matthieu et dans S. Marc en des places toutes différentes. Néanmoins, d'après nos principes et d'accord avec la plupart des commentateurs, nous croyons pouvoir affirmer que ces « dire » du Sauveur sont vraiment rangés au lieu que leur assignait l'ordre chronologique. Pourquoi n'auraient-ils pas été répétés, comme d'autres, en plusieurs occasions, à cause de leur importance ? Au reste, le récit de S. Luc contient des variantes notables ; mais, comme il est évidemment très condensé, plusieurs des anneaux intermédiaires auront disparu, ce qui empêche la liaison d'être aussi manifeste.

Premier avis, relatif au scandale. vv. 1-2.

CHAP. XVII. — 1. — *Et ait (αἶπεν δέ) ad discipulos suos.* De nouveau (voyez xvi, 1) Jésus s'adresse à ses disciples après l'interruption qu'avaient occasionnée les grossières manifestations des Pharisiens (xvi, 14-35). Suivant Théophylacte, Bisping, etc., c'est précisément cette attitude scandaleuse de ses adversaires qui aurait amené le présent avis, dirigé contre le scandale. — *Impossibile est.* La locution grecque ἀνένδεκτόν ἐστιν, qu'on ne

rencontre nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament, signifie proprement « inacceptable » ; elle équivalait à οὐκ ἐνδέχεται de Luc. xiii, 33. Comme dans le passage analogue du premier Évangile (Cfr. Matth. xviii, 7 et le commentaire), il n'est question assurément que d'une impossibilité morale. « L'absence de scandales est une supposition inadmissible dans l'état de péché où est plongé le monde ». — *Ut non veniant scandala.* Dans le grec, d'après les meilleures autorités, τοῦ τὰ σκάνδαλα μὴ ἔλθαι. Sur ce génitif extraordinaire, qui dépend de l'adjectif ἀνένδεκτόν, voyez les grammaires de Winer et de Beelen. — *Vae autem illi...* Cfr. l'Évangile selon S. Matthieu, p. 353.

2. — *Utilius est* (le verbe grec λυσιτελεῖ n'est employé qu'en cet endroit du Nouveau Testament) *illi si...* Jésus montre par un détail significatif l'énormité des péchés de scandale : plutôt que d'y tomber, mieux vaudrait être plongé au plus profond de la mer sans aucun espoir de salut. En effet, « qui-conque est auteur du scandale, selon tous les principes de la religion devient homicide des âmes qu'il scandalise. Péché monstrueux, péché diabolique..., péché essentiellement opposé à la rédemption de Jésus-Christ, péché dont nous aurons singulièrement à rendre compte..., péché d'autant plus dangereux qu'il est plus ordinaire dans le monde. » Bourdaloue, Sur le scandale. — *Lapis molaris* : les manuscrits B, D, L, etc., les versions italique, copte, arménienne, ont cette même leçon (λίθος μολικός), au lieu de la variante λίθος ὀνικός, qu'appuient de nombreux témoins, mais qui paraît être une correction. Cette seconde espèce de pierre molaire, mise en mouvement par un âne, était notablement plus grosse que l'autre, qu'une

3. Attendite vobis. Si peccaverit in te frater tuus, increpa illum : et si pœnitentiam egerit, dimitte illi.

Eccli., 19, 13; Matth., 18, 15.

4. Et si septies in die peccaverit in te, et septies in die conversus fuerit ad te, dicens : Pœnitet me : dimitte illi.

5. Et dixerunt apostoli Domino : Adauge nobis fidem.

6. Dixit autem Dominus : Si ha-

3. Prends garde à toi. Si ton frère a péché contre toi reprends-le, et s'il fait acte de repentir pardonne-lui.

4. Et si sept fois le jour il a péché contre toi, si sept fois le jour il s'est tourné vers toi disant : Je me repends, pardonne-lui.

5. Et les apôtres dirent au Seigneur : Augmente en nous la foi.

6. Mais le Seigneur dit : Si vous

femme pouvait tourner sans trop de peine. (Sur le supplice du *καταποντισμός*, voyez notre explication du premier Évangile, l. c.). — *Unum de pusillis istis* : ces petits au moral, c'est-à-dire les disciples, auxquels Jésus donnait volontiers cet humble nom.

Second avis, relatif au pardon des injures. §§. 3-4.

3 et 4. — Comparez Matth. xviii, 15, 21, 22 et le commentaire. Les mots *attendite vobis* peuvent se rattacher soit à l'avis qui précède, comme un « *Nota bene* » solennel (Prenez garde vous-mêmes de scandaliser vos frères!) soit au présent enseignement (Remarquez bien cette autre chose que je vais vous dire, et pratiquez-la). On donne en général la préférence à la première de ces deux connexions. — *Peccaverit in te*. D'importants manuscrits omettent *etc. sé*, qui paraît être une glose marginale insérée dans le texte : cette variante est néanmoins très conforme à l'idée exprimée. — *Increpa illum*, *ἐπιτιμήσον αὐτόν*. Le mot est énergique; mais il faut que la charité chrétienne sache l'interpréter avec modération. *Ἐπίτιμησον ἀδελφικῶς τε καὶ διορθωτικῶς*, dit fort bien Euthymius; car le reproche en question ne pouvant avoir d'autre fin que l'amendement d'un frère égaré, le but désiré serait tout à fait manqué si l'on aigrissait ce frère au lieu de le calmer. — *Si pœnitentiam egerit, dimitte illi*. L'offensé a des droits légitimes dont Jésus ne lui refuse pas l'exercice; mais il a aussi un grand et noble devoir que le divin Maître lui rappelle, le devoir du pardon, de l'amnistie plénière, aussitôt que le coupable témoigne du repentir.

4. — *Et si septies in die...* Hypothèse à coup sûr peu vraisemblable dans les relations ordinaires de la vie, car, hormis les enfants, qui donc, ayant vraiment la contrition d'une faute, y retombera néanmoins sept fois dans une journée? Mais ici, comme en maint autre passage, Jésus a recours au paradoxe pour mieux inculquer son précepte. « Septies » (le concret pour l'abstrait, à la façon orientale) est d'ailleurs un nombre indéterminé pour

signifier : Toujours. — Le second *in die* manque en de nombreux manuscrits. — *Conversus fuerit*, *ἐπιστρέψῃ* : trait pittoresque, si l'on prend cette expression au propre. Mais elle peut aussi désigner d'une manière figurée le retour intérieur à de meilleurs sentiments. — Dans S. Matthieu, l. c., répondant à S. Pierre, ce n'est pas seulement « usque septies » que Jésus réclame le pardon des injures, mais « usque septuagies septies. »

Troisième avis, relatif à l'efficacité de la foi. §§. 5-6.

5. — *Dixerunt apostoli Domino*. C'est avec une emphase évidente que S. Luc applique à Jésus le titre de *Κύριος*. Cfr. vii, 31; xxii, 64, etc. A celui qu'ils envisageaient comme le Maître souverain, comme le Christ, Fils de Dieu, les douze apôtres adressent de concert une sublime prière. En aucun autre endroit des récits évangéliques nous ne les voyons implorer ainsi « *uno ore* » quelque faveur de Jésus. Vraisemblablement ils avaient entendu, mêlés aux rangs des disciples, l'instruction précédente, dont ils comprenaient toute la difficulté. Ce n'est pas sans faire violence à la chair et au sang qu'on parvient à pardonner toujours. De là cette supplication si belle : Seigneur, rendez nous facile par un accroissement de foi ce qui est impossible à la nature. Tel semble bien être le véritable enchaînement des pensées (Olshausen, Meyer, Bisping, etc.). — *Adauge nobis fidem*. Mieux : « adde » (*πρόσθετε*), littér. ajoute-nous de la foi. Nous en avons, mais pas assez, et nous en voudrions encore.

6. — Jésus répond à cette demande, digne du collège apostolique, en décrivant par un trait pittoresque les effets admirables de la foi. — *Fidem sicut granum sinapis*. Manière proverbiale d'indiquer la quantité la plus modique, puisque, parlant ailleurs (Matth. xiii, 32) du grain de sénévé, le Sauveur dit qu'il est « *minimum ex omnibus seminibus*. » — *Dicetis huic arbori moro*. D'après quelques interprètes le substantif grec *συκάμινος* désignerait plutôt un sycomore qu'un mûrier; mais la traduction de la Vulgate est justifiée

bueritis fidem sicut granum sinapis, dicetis. huic arbori moro : Eradicare, et transplantare in mare; et obediet vobis.

Matth. 17, 19.

7. Quis autem vestrum habens servum arantem aut pascentem, qui regresso de agro dicat illi : Statim transi, recumbe :

8. Et non dicat ei : Para quod cœnem. et præcinge te, et ministra mihi donec manducem et bibam, et post hæc tu manducabis et bibes ?

9. Numquid gratiam habet servo illi, quia fecit quæ ei imperaverat ?

10. Non puto. Sic et vos, cum fe-

aviez de la foi comme un grain de sénévé, vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi et transplante-toi dans la mer; et il vous obéirait.

7. Qui de vous ayant un serviteur occupé au labour ou au pâturage, lui dit quand il revint des champs : Va de suite te mettre à table ?

8. Et ne lui dit pas : Prépare-moi à souper, et ceins-toi et sers-moi jusqu'à ce que j'aie mangé et bu, et ensuite tu mangeras et tu boiras.

9. Est-ce qu'il rend grâce à ce serviteur parce qu'il a fait ce qu'il lui avait commandé ?

10. Je ne le pense pas. Ainsi vous-

1^o par l'emploi du mot *συκομορέα* un peu plus bas (xix, 4), quand S. Luc voudra parler du sycomore; 2^o par l'idiôme grec-moderne, où on se sert précisément de *συκάκιον* pour dénommer le mûrier noir. Cfr. Tristram, *Natural History of the Bible*, p. 396. Ταῦτ' (« huic »), pronom si graphique, duquel il résulte que Jésus avait alors sous les yeux un mûrier qu'il montrait de la main aux Douze, est malencontreusement omis par les manuscrits Sinait., D, L, X. — *Eradicare et transplantare in mare*. Ordre bien étrange! S'arracher péniblement du sol sans le secours de bras humains et aller se planter ailleurs, serait, de la part d'un arbre aux fortes dimensions, semblables à celles qu'atteint le mûrier en Palestine, un phénomène des plus merveilleux. Toutefois, après s'être arraché, prendre de nouveau racine, non pas au milieu des sables du rivage, mais dans les eaux mêmes de la mer, sur les vagues constamment agitées, c'est le « nec plus-ultra » du prodige dans le cercle des faits naturels, parce que c'est une impossibilité absolue. Quelle manière expressive de démontrer la puissance sans borne de la foi! Dans le passage analogue de S. Matthieu (xviii, 19; voyez le commentaire), c'est à une montagne qu'est faite l'injonction.

Quatrième avis, concernant l'humilité. §§. 7-10.

Cette petite instruction, composée d'une sorte de parabole (§§. 7-9) et de son application pratique (§. 10), est une particularité de notre Évangile.

7 et 8. — Transition : Jésus vient d'affirmer solennellement aux Douze qu'ils sont capables d'accomplir les plus grandes merveilles au moyen d'une foi vive. Il veut main-

tenant les prémunir contre les tentations de vaine gloire qui pourraient prendre leur source dans l'exercice d'une autorité si éclatante : c'est pourquoi il les ramène à des sentiments d'humilité en leur rappelant qu'ils ne sont que néant devant Dieu. — *Quis autem vestrum...* Le fait sur lequel Notre-Seigneur appuie sa grave leçon est d'une expérience quotidienne; il n'en a que plus d'intérêt, d'autant plus que la description est toute dramatique. — *Servum, δοῦλον* (par opposition à *πρόσιον*), par conséquent un serviteur dans le sens strict, qui dépend entièrement de son maître, et qui ne s'est pas seulement engagé à rendre tel ou tel service particulier. — *Regresso de agro dicat illi*. Il y a redondance du pronom. Cfr. Winer et Beelen. — *Para quod cœnem*. Dans le grec : τί δεινῆσω, τι pour δ, τι, comme en beaucoup d'autres endroits des Évangiles. — *Præcinge te*. Cfr. xii, 35. Les Orientaux, quand ils travaillent, retroussent d'ordinaire leur ample vêtement de dessus, afin de rendre leurs mouvements plus libres. — *Donec manducem et bibam* : ἕως, aussi longtemps que. Le serviteur ne devra songer à contenter ses propres besoins que lorsque ceux de son maître auront été bien satisfaits (*post hæc*, et pas avant! *Tu* est emphatique).

9. — Dernier trait, auquel Jésus rattachera sa morale. Quand ce serviteur aura fidèlement exécuté les ordres qu'il avait reçus, lui saura-t-on gré de son zèle? En général on n'y songera guère. Il est payé pour cela, comme l'on dit vulgairement, et souvent il n'aura pas même un simple merci en sus de ses gages. Après tout, il n'a fait que son devoir.

10. — *Sic et vos...* Il en est de même, conclut

mêmes, quand vous aurez fait tout ce qui vous a été commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous devions faire.

11. Et il advint, pendant qu'il allait à Jérusalem, qu'il passa au milieu de la Samarie et de la Galilée.

12. Et comme il entrait dans un village, au devant de lui vinrent dix lépreux qui se tinrent loin,

13. Et élevèrent la voix, disant :

ceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : Servi inutilis sumus : quod debuimus facere, fecimus.

11. Et factum est, dum iret in Jerusalem, transibat per mediam Samariam, et Galilæam.

12. Et cum ingrederetur quoddam castellum, occurrerunt ei decem viri leprosi, qui steterunt a longe.

13. Et levaverunt vocem, dicent

le Sauveur, de votre conduite relativement à Dieu. Fussiez-vous des serviteurs irréprochables, eussiez-vous accompli parfaitement, sans en excepter un seul (remarquez l'emphase de *omnia*), tous les ordres du souverain Seigneur, reconnaissez que vous n'avez fait que payer votre dette : *Quod debuimus facere, fecimus*. En effet, « non est beneficium, sed officium, facere quod debes », Sénèque, Controv. II, 13. Si le divin Maître promet ailleurs aux serviteurs fidèles une récompense grandiose (Cfr. XII, 37), c'est par pure générosité, car, sans ses grâces particulières, y aurait-il des serviteurs fidèles ? « Coronando merita, coronas dona tua. » C'est par cet admirable principe d'humilité que Jésus termine la série de discours commencée au chap. XV. — Sur l'ancienne controverse soulevée par les premiers protestants à propos de ce texte et de la prétendue inutilité des bonnes œuvres, voyez Maldonat, h. l. — Les mots *non puto* sont authentiques, quoiqu'ils manquent dans les manuscrits B, L, X, Sinait.

20. Guérison des dix lépreux. XVII, 11-19.

11. — Le miracle est introduit dans ce verset par une notice qui n'est pas sans importance au point de vue des voyages de Notre-Seigneur. Les premiers mots, et *factum est dum iret in Jerusalem*, nous ramènent à IX, 54, XIII, 22, et renouent le fil interrompu du récit. Les suivants, *transibat per mediam Samariam et Galilæam*, ont autrefois occasionné des divergences parmi les commentateurs, qui les traduisaient tantôt par : Il traversait la Samarie et la Galilée, tantôt par : Il passait entre la Samarie et la Galilée. La seconde interprétation est aujourd'hui presque universellement adoptée, et à bon droit d'après la topographie. En effet, puisque Jésus se rendait alors de Galilée à Jérusalem, et que la Samarie est située juste entre ces deux termes, si l'évangéliste eût simplement voulu dire que Notre-Seigneur traversa

par le milieu le territoire Samaritain, il aurait dû, pour parler exactement, ne mentionner la Samarie qu'en second lieu : « Ibat per mediam Galilæam et Samariam ». Voyez R. Riess, Atlas historiq. et géogr. de la Bible, pl. IV ; V. Ancessi, Atlas géogr., pl. XVI. Il faut donc donner à *dià μέσσω* la signification très classique de « inter », et alors tout s'explique aisément. Arrivé sur les confins de la Galilée et de la Samarie, Jésus, au lieu de continuer sa marche vers le Sud de manière à gagner Jérusalem par la voie directe, tourna subitement vers l'Est, du côté du Jourdain et de la Pérée, longeant selon toute vraisemblance l'ouadi de Bethséan ; de la sorte, il voyageait précisément « entre » les deux provinces, se tenant sur leur zone limitrophe, « in confinio », et ayant à sa droite la Samarie, à sa gauche la Galilée. Son but était sans doute d'éviter le territoire inhospitalier des Samaritains. Cfr. IX, 52 et ss.

12. — *Cum ingrederetur quoddam castellum*. Ce village, auprès duquel eut lieu la scène qui va suivre, était vraisemblablement sur la rive cis-jordanienne. — *Decem viri leprosi*. Séparés du reste des hommes par leur horrible infirmité, ils avaient trouvé quelque consolation à mettre en commun leurs souffrances et leurs modiques ressources. Voyez IV Reg. VII, 3, un antique exemple d'une association semblable. — *Steterunt a longe*. La loi interdisait aux lépreux soit l'entrée des lieux habités, soit l'approche des personnes saines, de crainte qu'ils ne communiquassent leur mal. Cfr. Lev. XIII, 45 et s. Pour ce dernier point, les règlements rabbiniques avaient même essayé de préciser la distance à laquelle devaient se tenir les lépreux : mais ils varient de 4 à 400 coudées. Cfr. Lightfoot, Hor. hebr., in Evang. h. l. Tout ce que touchait un lépreux était pollué.

13. — *Levaverunt vocem*. Trait pittoresque. Reconnaisant Jésus, et pleins de confiance en sa bonté toute-puissante, ils poussaient tous ensemble ce cri lamentable : *Jesu*

tes : Jesu præceptor, miserere nostri.

14. Quos ut vidit, dixit : Ite, ostendite vos sacerdotibus. Et factum est, dum irent, mundati sunt.

15. Unus autem ex illis, ut vidit quia mundatus est, regressus est, cum magna voce magnificans Deum.

16. Et cecidit in faciem ante pedes ejus, gratias agens ; et hic erat Samaritanus.

17. Respondens autem Jesus, dixit : Nonne decem mundati sunt ? et novem ubi sunt ?

17. Non est inventus qui rediret, et daret gloriam Deo, nisi hic alienigena.

Jésus, maître, aie pitié de nous.

14. Dès qu'il les vit, il dit : Allez, montrez-vous aux prêtres ; et il arriva que pendant qu'ils allaient ils furent purifiés.

15. Or un d'entre eux, dès qu'il vit qu'il était purifié, retourna glorifiant Dieu à haute voix.

16. Et il tomba la face contre terre devant ses pieds en rendant grâces ; et il était Samaritain.

17. Et Jésus prenant la parole dit : Est-ce que dix n'ont pas été purifiés ? Et les neuf où sont-ils ?

18. Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu et qui ait rendu gloire à Dieu, sinon cet étranger.

præceptor (ἐπιστάτα au lieu de Rabbi, ou de κύριος, selon la coutume de S. Luc. Cfr. v, 5 ; viii, 24, 45 ; ix, 33, 49), *miserere nostri*.

14. — *Quos ut vidit, dixit...* Rien n'est plus propre à exciter la pitié que la vue d'un lépreux ; aussi le cœur compatissant du Sauveur accédait-il toujours immédiatement aux demandes de ce genre. Mais nous savons que Jésus aimait d'ordinaire à exercer la foi des suppliants, et c'est pour ce motif qu'il se borne à répondre dans la circonstance présente : *Ite, ostendite vos sacerdotibus*. C'était du moins promettre implicitement une prompt guérison, puisqu'il appartenait aux prêtres, d'après les dispositions de la loi (Cfr. Lev. xiii, 2 ; xiv, 2 ; Matth. vii, 3 et le commentaire), de constater officiellement la disparition de la lèpre. — *Dum irent*. Pleins de foi, ils se mettent en chemin, et voici que leur obéissance est tout à coup récompensée : *mundati sunt* ! (Sur cette expression, qui était technique chez les Juifs pour désigner la cure de la lèpre, voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 453).

15 et 16. — *Unus autem ex illis*. Jusqu'à lors la conduite des dix avait été identique ; nous les trouvons désormais divisés, neuf d'un côté, un seulement de l'autre. Hélas ! ce dernier côté est celui de la reconnaissance. — *Regressus est*. On voit par cette expression que la guérison ne s'était pas accomplie en la présence immédiate de Jésus ; peut-être avait-elle été opérée assez loin de lui : mais la distance ne fut pas un obstacle à la gratitude du lépreux samaritain. Comparez l'exemple de Naaman, qui vint aussi rendre grâces à Elisée, après avoir été guéri miraculeusement de la lèpre, IV Reg. v, 45.—

Cum magna voce magnificans... Il élève la voix pour remercier, comme précédemment pour implorer, v. 43. — *Cecidit... ante pedes ejus, gratias agens*. De Dieu, l'auteur de tout don parfait, son action de grâces se reporte sur Jésus, son bienfaiteur immédiat. Or, ajoute S. Luc avec une intention qu'il est aisé de découvrir : *hic erat Samaritanus*, c'est-à-dire qu'il appartenait à une race abhorrée des Juifs, étrangère aux divines promesses, tandis que les neuf autres étaient de la nation choisie. N'était-ce pas affirmer tacitement, selon la teneur générale du troisième Evangile (voyez la Préface, § V), que les Israélites ne seraient pas seuls à participer au salut messianique, mais que les portes du royaume des cieux seraient également ouvertes pour les autres peuples, et que ces derniers pourraient même ravir à Israël ses privilèges, s'ils se montraient plus parfaits que lui ? Telle est, au point de vue théologique, la signification des touchants détails de ce miracle. Quant au fait même de la cohabitation d'un Samaritain avec des Juifs en dépit des haines nationales (Cfr. Joan. x, 53 et le commentaire), il n'a rien d'extraordinaire dans le cas présent : le malheur avait renversé toutes les barrières. C'est ainsi qu'à Jérusalem, dans le Biut el Masakin (« résidence des infortunés ») ou quartier des lépreux, on voit des Mahométans et des Juifs habiter ensemble, tandis qu'ils se détestent et se fuient partout ailleurs. Du reste, le miracle avait eu lieu sur les limites de la Samarie, ce qui rend une telle confraternité plus explicable encore.

17 et 18. — *Respondens Jesus*. Quoique habitué à l'ingratitude des hommes, Jésus manifeste une sorte d'étonnement en voyant

19. Et il lui dit : Lève-toi, va, car ta foi t'a sauvé.

20. Interrogé par les Pharisiens quand doit venir le royaume de Dieu, il leur répondit : Le royaume de Dieu ne vient point en frappant les regards.

21. On ne dira pas : Il est ici, ou il est là; car voici que le royaume de Dieu est au dedans de vous.

19. Et ait illi : Surge, vade; quia fides tua te salvum fecit.

20. Interrogatus autem a Pharisæis : Quando venit regnum Dei? respondens eis, dixit : Non venit regnum Dei cum observatione;

21. Neque dicent : Ecce hic, aut ecce illic. Ecce enim regnum Dei intra vos est.

qu'un seul des lépreux, un seul sur dix, se montrait reconnaissant. — *Novem ubi sunt?* (plus énergiquement dans le grec, *οὐ δε ἐννέα, πέντε*;) Le bienfait qu'ils avaient reçu était à peine inférieur à celui de la vie : comment n'avaient-ils aucune gratitude à témoigner! Ainsi va le monde, s'écrie S. Bernard : « *Impotenti ut accipiant, inquieti donec acceperint, ubi acceperint ingrati.* » On dirait que les faveurs divines « tombent dans un sépulcre profond et silencieux » (J. P. Lange). — C'est avec une vive tristesse que le Sauveur dû ajouter : *Non est inventus...*; du moins lui était-il doux de faire ressortir la belle conduite du lépreux étranger (*alienigena*; ἀλλογενής du texte grec n'apparaît qu'en cet endroit du N. T. Voyez IV Reg. xvii, 24, la justification de son emploi relativement aux Samaritains).

19. — *Surge* (le lépreux était prosterné aux pieds de Jésus, γ. 16)... *fides tua...* Par cette parole de bonté Jésus confirma sa grâce antérieure, joignant peut-être en ce moment la guérison de l'âme à celle du corps, comme l'ont pensé quelques interprètes.

21. L'avènement du royaume de Dieu. xvii, 20-37.

C'est à bon droit que de Wette appelle ce passage « une perle précieuse », car il contient pour tous les siècles des avertissements du plus grand prix. Le sujet traité par le divin Maître n'est pas sans analogie avec celui qui est développé plus au long dans le Discours eschatologique du mont des Oliviers (Matth. xxiv, Marc. xiii, Cfr. Luc. xxi); mais il est bien naturel que Jésus soit revenu plusieurs fois sur ces graves pensées. Rien n'autorise donc les rationalistes à prétendre qu'ici encore S. Luc a bouleversé les faits et les paroles, dédoublé des choses qui auraient été unies dans le principe. — Nous distinguerons deux parties : la réponse de Notre-Seigneur à une question des Pharisiens, γγ. 20 et 21, et le petit discours adressé aux disciples, γγ. 22-37.

1° Jésus répond aux Pharisiens. γγ. 20 et 21.

20 et 21. — *Quando venit* (ἔρχεται, le pré-

sent, parce qu'on attendait d'heure en heure l'apparition du royaume)... L'expression *regnum Dei* représente, comme partout ailleurs dans l'Évangile (voyez notre commentaire sur S. Matth., p. 67 et s.), l'empire du Messie annoncé par les prophètes. Toutefois nous savons que les Pharisiens, et en général tous les Juifs d'alors, rattachaient à cette grande idée mille préjugés humains, espérant que le Messie leur apporterait gloire, puissance, richesses, et toute sorte d'avantages terrestres. La question, d'ailleurs, n'était ni sans malice ni sans ironie. Ceux qui la posaient voulaient embarrasser leur adversaire. Depuis plusieurs années il annonçait la proximité du royaume de Dieu (Cfr. Matth. iv, 17 et parall.), et pourtant les choses semblaient être toujours au même point! Ne fournirait-il pas quelque explication là-dessus? Comparez Maldonat, Comm. in Luc. xvii, 20. — *Respondens dixit*. Jésus ne répond d'abord pas directement à la demande insidieuse des Pharisiens. Au lieu de déterminer l'époque en question, il indique, d'une manière très nette, quoique négative, la nature du « royaume de Dieu. » — *Non venit... cum observatione* (μετὰ παρατηρήσεως, pour ἀπατηρήτως. Παρατηρήσις désigne une observation très attentive, telle qu'est celle d'un ennemi. Cfr. xiv, 4), c'est-à-dire « ita ut observari possit », par conséquent avec accompagnement de coups de théâtre, de signes éclatants et multiples qui frappent bientôt les regards les moins perspicaces, comme serait l'installation d'une nouvelle dynastie chez un peuple puissant. Voyez D. Calmet, Comm. h. l. N'était-ce pas dire aux Pharisiens qu'ils se plaçaient à un faux point de vue, quand ils cherchaient avec les yeux du corps un règne tout spirituel? — *Neque dicent* (pour « non erit quod dicatur ») : *Ecce hic, aut ecce* (ce second ἰδοὺ manque dans les manuscrits Sinait., B, L) *illic*. C'est le développement de la même pensée. Le royaume de Dieu est de telle nature, qu'on n'en saurait constater la présence comme celle d'un fait matériel. — *Ecce enim*. Au « voici » et au « voilà » des hommes, Jésus oppose son propre « ecce », par lequel il introduit la

22. Et ait ad discipulos suos : Venient dies quando desideritis videre unum diem Filii hominis, et non videbitis.

23. Et dicent vobis : Ecce hic, et ecce illic. Nolite ire, neque sectemini.

Matth. 24, 23; Marc. 13, 31.

partie principale de sa réponse aux Pharisiens : *Regnum Dei intra vos est*. Mais quel est vraiment le sens de cette profonde parole ? Nous en trouvons dans les commentaires trois explications principales, qui varient d'après la traduction donnée à ἐντός ὑμῶν. Ces mots signifiaient, 1^o suivant Origène, S. Cyrille et Maldonat : « in potestate vestra » ; mais rien ne justifie leur interprétation, qui affaiblit du reste la pensée du Sauveur ; 2^o d'après la plupart des commentateurs : « in medio vestrum, inter vos », parmi vous, à côté de vous ; la phrase entière équivaldrait alors à celle-ci (xiii, 20) : « Pervenit in vos regnum Dei. » Et, en réalité, l'ère du royaume des cieux n'avait-elle pas déjà commencé ? Le Messie, chef de ce royaume, ne vivait-il point parmi les Pharisiens ? 3^o D'après d'autres exégètes assez nombreux (entre autres S. Jean Chrysostome, Théophylacte, Erasme, Olshausen, Godet, Keil) : « in animis vestris », dans vos cœurs, en vous-mêmes ; et tel est nous paraît être l'explication la plus exacte, quoique la seconde ne soit pas sans de grandes probabilités. Le contexte nous est favorable, puisque Jésus a dit plus haut que l'avènement du divin règne ne tombe pas sous les sens, et qu'il se propose précisément ici d'indiquer le motif de cette invisibilité (remarquez la particule *enim*). Votre inquisition est vaine, voulait-il dire, attendu que l'établissement du royaume de Dieu est un fait moral, interne. On peut objecter, il est vrai, la perversité pharisaïque : le royaume de Dieu était-il donc au fond du cœur de ces hypocrites ? Mais il n'est pas nécessaire d'appliquer le pronom *vos* aux Pharisiens d'une façon exclusive. Quelques auteurs (Farrar, etc.) réunissent les deux dernières interprétations. La philologie les autorise l'une et l'autre. En toute hypothèse d'ailleurs, la parole de Jésus revient à dire qu'au lieu de s'inquiéter curieusement de l'époque et des signes du royaume de Dieu, il serait bien préférable de chercher les moyens de se l'approprier ; et c'est là une instruction valable pour tous les temps.

2^o Instruction pour les disciples. *γγ. 22-37.*

22. — Et ait ad discipulos. Après cette

22. Et il dit à ses disciples : Vientront des jours où vous désirerez voir un jour du Fils de l'homme et vous ne le verrez pas.

23. Et on vous dira : Le voici et le voilà ; n'y allez pas et ne les suivez pas.

brève mais solide réponse, Jésus ne devait plus rien à des ennemis insidieux. Il leur avait montré le véritable idéal de son royaume ; il avait essayé de tourner vers le présent leurs regards qu'ils dirigeaient trop du côté de l'avenir : cela suffisait. A eux maintenant de rentrer en eux-mêmes ! C'est à ses disciples qu'il adresse la suite de son discours. Développant le même sujet, mais passant du premier avènement au second, de la fondation du royaume messianique à sa consommation, il insiste sur les dangers qui rempliront l'ère finale du monde afin de nous les faire éviter. Ses enseignements se groupent autour de trois pensées, qui correspondent aux *γγ. 22-23, 26-30, 34-37*. Première pensée : Ce que sera la fin des temps, et ce que le Christ doit d'abord subir. — *Veniunt dies*, jours de peines et de tribulations pour les disciples de Jésus. Aussi, durant ces heures terribles, désireront-ils ardemment voir *unum diem Filii hominis*, mais sans que ce désir soit satisfait (*non videbitis*). Par ce « jour du Fils de l'homme », auquel aspireront les fidèles comme à un doux rafraîchissement au milieu de leurs souffrances, les uns (Kunze, Stier, Ewald, von Burger, etc.) entendent le passé, c'est-à-dire le temps où vivait Notre-Seigneur, les heureux instants durant lesquels les premiers disciples jouissaient de sa société visible ; les autres (Olshausen, Bleek, Meyer, etc.) l'avenir, l'époque de la divine *παρουσία*, du retour glorieux de Jésus à la fin du monde. L'emploi de la même locution dans ce second sens aux *γγ. 24, 26 et 30* nous porte à lui accorder nos préférences. Les épîtres de S. Paul, celles surtout qu'il écrivit aux Thessaloniens, attestent le vif désir qu'avaient les premiers chrétiens de voir arriver les derniers jours, pour jouir au plus tôt du Christ.

23. — Lorsqu'on souffre, on doit se prémunir contre les fausses espérances, car l'on y est plus facilement accessible. C'est pour ce motif que Jésus met ses amis en garde contre les pseudo-messies, qui ont déjà fait tant de dupes (voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 457). — *Dicent vobis : Ecce...* Cela ne contredit pas le *γ. 21*, puisqu'il s'agit d'un autre avènement du royaume de Dieu : autant les

24. Car comme un éclair brillant sous le ciel, illumine tout ce qui est sous le ciel, tel sera le Fils de l'homme en son jour.

25. Mais il faut d'abord qu'il souffre beaucoup de choses et qu'il soit rejeté par cette génération.

26. Et comme il en fut aux jours de Noë, ainsi en sera-t-il aux jours du Fils de l'homme.

27. Ils mangeaient et ils buvaient, ils épousaient des femmes et elles célébraient des noces, jusqu'au jour où Noë entra dans l'arche. Et le déluge vint et les perdit tous.

28. Et pareillement comme il en

24. Nam sicut fulgur coruscans de sub cœlo, in ea quæ sub cœlo sunt fulget : Ita erit Filiis hominis in die sua.

25. Primum autem oportet illum multa pati, et reprobari a generatione hac.

26. Et sicut factum est in diebus Noe, ita erit et in diebus Filii hominis.

Gen. 7, 7; Matth. 24, 37.

27. Edebant et bibebant, uxores ducebant et dabantur ad nuptias, usque in diem qua intravit Noe in arcam : et venit diluvium, et perdidit omnes.

28. Similiter sicut factum est in

débuts furent lents, mystérieux, insensibles, autant la fin doit être manifeste et glorieuse. — *Nolite ire, neque seretemi.* Répétition de l'ordre, pour le renforcer ; le second verbe (διδάσκει) est du reste plus expressif que le premier.

24. — *Nam, sicut fulgur...* Preuve qu'il sera bien inutile de courir après les faux Christs : l'apparition de Jésus pour le jugement dernier ne sera pas locale, mais universelle et simultanée. L'image de l'éclair explique admirablement cette pensée. Pour voir un éclair, va-t-on se mettre en tel ou tel endroit ? Non, sa lueur resplendit à la fois d'un bout de l'horizon à l'autre, il est visible partout en même temps. De même sera le second avènement du Christ, de sorte qu'on n'aura pas besoin d'être averti de son apparition. — La phrase barbare *coruscans de sub cœlo in ea quæ sub cœlo sunt fulget* est un peu moins obscure dans le texte grec : ἀστράπτουσα ἐκ τῆς (scil. χώρας) ὑπὸ τὸν οὐρανὸν εἰς τὴν (χώραν) ὑπὸ οὐρανὸν λάμπει, littéral. « coruscans de ea (partie quæ est) sub cœlo in eam (partem quæ est) sub cœlo fulget », c'est-à-dire d'une extrémité du ciel à l'autre extrémité. — Les mots *in die sua* sont authentiques, quoiqu'ils manquent dans les manuscrits B, D.

25. — *Primum autem...* Un jour d'humiliations, de souffrances, précèdera pour Jésus lui-même ce jour de gloire. — *Oportet, δει :* c'est une nécessité d'après le plan divin. Et ces souffrances (*multa pati*), ces humiliations (*reprobari*; ἀποδοκιμασθῆναι, expression énergique), lui seront infligées par la génération contemporaine (*a generatione hac*). Nouvelle et claire annonce de la Passion ! Cfr. ix, 22.

26 et 27. — Seconde pensée, vv. 26-30 : quand le Christ viendra fonder glorieusement

et définitivement son royaume, il trouvera le monde insouciant, non préparé. Notre-Seigneur, pour exposer ce fait douloureux, rapproche de la fin des temps deux des plus sombres époques de l'histoire sainte, les « jour de Noë », vv. 26 et 27, et les « jours de Lot », vv. 28-29, montrant que d'une part l'indifférence des hommes, de l'autre le caractère épouvantable des jugements divins, seront les mêmes à ces trois ères critiques, v. 30. — *In diebus Noe*, c'est-à-dire pendant les cent-vingt ans qui dura la construction de l'arche. — *Edebant, et bibebant...* Dans les meilleures éditions du texte grec les quatre verbes se suivent sans conjonction, ἔδον, ἔπινον, ἔράμουν, ἔραμιζοντο, ce qui rend l'énumération plus rapide. ἔραμουν est bien traduit par *uxores ducebant*, car c'est l'homme qui recherche en mariage; ἔραμιζοντο (*dabantur ad nuptias*) s'applique aux femmes, qui, dans toutes les contrées bibliques, sont données en mariage par leurs parents et ne jouent aucun rôle direct dans le choix de leurs maris. Ces détails, si obscures, prouvent que l'humanité d'alors, occupée seulement de ses intérêts charnels, ne se laissa impressionner en rien par les avertissements du ciel, et continua jusqu'au bout (*usque in diem qua intravit...*) sa vie voluptueuse. Il fallut le déluge pour y mettre un terme. Voyez dans S. Matth. xxiv, 37-39 (Cfr. le commentaire), un développement tout à fait semblable. — *Diluvium.* L'expression grecque corrélatrice, κατακλυσμός, est, dans les LXX (Gen. vi, 17; vii, 6 et ss.; ix, 11, 28) et dans le Nouveau Testament (Matth. xxiv, l. c.; II Petr. ii, 5) le terme technique pour désigner le déluge.

28 et 29. — *Similiter, sicut factum est...* La phrase est inachevée; il faut suppléer après

diebus Loth : edebant et bibebant : emebant et vendebant : plantabant et ædificabant :

Gen. 19, 25.

29. Qua die autem exiit Loth a Sodomis, pluit ignem et sulphur de cœlo, et omnes perdidit :

30. Secundum hæc erit qua die Filius hominis revelabitur.

31. In illa hora, qui fuerit in tecto, et vasa ejus in domo, ne descendat tollere illa; et qui in agro, similiter non redeat retro.

fut aux jours de Loth : ils mangeaient et buvaient, ils achetaient et vendaient, ils plantaient et bâtissaient.

29. Mais le jour où Loth sortit de Sodôme, une pluie de feu et de soufre tomba du ciel et les perdit tous.

30. Ainsi en sera-t-il le jour où le Fils de l'homme sera révélé.

31. En cette heure-là, que celui qui sera sur les toits et dont les hardes seront dans la maison ne descende pas pour les prendre; et pareillement que celui qui sera dans les champs ne retourne pas en arrière.

in diebus Loth : « ita erit et in diebus filii hominis », conformément au v. 26. On pourrait aussi, mais moins bien, croyons-nous, ouvrir une parenthèse entre « edebant » et « perdidit », et regarder le v. 30 comme la suite de la proposition « Similiter sicut... » Les jours de Loth sont donc un nouveau type (spécial au troisième Evangile) de l'insouciance avec laquelle les hommes de la fin des temps se préparent au jugement de Dieu. — *Edebant...* La nomenclature commence de la même manière, mais elle est ensuite un peu modifiée : les idées de trafic, de plantation, de construction (*emebant, vendebant, plantabant, ædificabant* : la conjonction est encore omise dans le grec) remplacent celle de mariage; mais le fond n'a pas changé : toujours c'est le souci du bien-être matériel qui prime tout le reste, car hélas! sous ce rapport le genre humain se ressemble constamment à lui-même. Qui connaît une phase de son histoire connaît toutes les autres, et particulièrement les plus mauvaises, celles qui préparent les châtiements. — *Qua die... pluit* (scil. Deus) *ignem...* Voyez les détails dans la Genèse, xix, 23-28. C'est le jugement par le feu, de même que le déluge avait été le jugement par l'eau. — *Sulphur* : en grec, *θεῖον*, mot qui désigne proprement la foudre, « ignem quasi divinum » (Kuinoël), puis par extension le soufre, « quoniam fulmen odorem ac vim quasi sulphuream habet. » Cfr. Apoc. xiv, 40; xix, 20; Bretschneider, Lex. man. s. v.

30. — *Secundum hæc*. Plus probablement, « hæc » retombe sur les époques réunies de Loth et de Noé; c'est donc une récapitulation que nous lisons dans ce verset. — *Qua die Filius hominis revelabitur*. Dans le grec, ἀποκαλύπτεται au présent, ce qui exprime mieux

la certitude du fait. Le verbe ἀποκαλύπτειν convient d'ailleurs fort bien pour désigner la manifestation glorieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ à la fin du monde. Cfr. I Cor. i, 7; II Thess. i, 7; Col. iii, 3 et s.; I Petr. iv, 13. Le voile qui recouvre ses splendeurs sera tiré alors à tout jamais.

31. — Ici commence la troisième pensée, vv. 34-37 : Disposition d'âme qui pourra seule alors procurer le salut. De nouveau nous trouvons dans ce passage, quoique avec des variantes de fond ou de forme qui attestent l'originalité de S. Luc, plusieurs des paroles fondamentales du discours eschatologique. Cfr. Matth. xxiv, 47, 48, 28. C'est ainsi que le troisième Evangile applique aux derniers jours du monde ce qui, d'après le premier, convient seulement à la ruine de Jérusalem. — *In illa hora* (« die » dans le texte grec), c'est-à-dire lorsque le Christ fera son second avènement. A cette heure solennelle, quiconque voudra lui demeurer éternellement uni devra tout laisser pour voler sans retard à sa suite, comme l'expriment deux détails concrets au v. 34, un exemple terrible au v. 32, un grand principe au v. 33. Voyez, pour l'explication du v. 34, l'Evang. selon S. Matth. p. 462. — *Vasa* (αὐτὰ) correspond à l'hébreu כלי (Cfr. Gesenius, Thesaurus, s. v.) et représente en général toute sorte d'objets, ici les ustensiles les plus précieux du ménage. — *Non redeat retro*; d'après le grec (ἐκ τῶν ὀπίσσω), « ad ea (quæ) retro » (scil. fuerunt relicta). Jésus recommande ainsi le plus parfait dégagement des choses humaines en vue de sa suprême apparition. Combien, à l'heure d'une inondation, d'un incendie, périssent ensevelis sous les ruines de leur maison, parce qu'ils ont voulu y entrer pour sauver quelque objet!

32. Souvenez-vous de la femme de Loth.

33. Quiconque cherchera à sauver sa vie la perdra, et quiconque la perdra la sauvera.

34. Je vous le dis : En cette nuit deux seront dans le même lit ; l'un sera pris et l'autre sera laissé.

35. Deux femmes moudront ensemble ; l'une sera prise, l'autre laissée. Deux seront dans un champ ; l'un sera pris et l'autre sera laissé.

32. Memores estote uxoris Loth.

33. Quicumque quæsierit animam suam salvam facere, perdet illam : et quicumque perdiderit illam, vivificabit eam.

Supra. 9, 24; Joan, 12, 25.

34. Dico vobis : In illa nocte erunt duo in lecto uno ; unus assumetur, et alter relinquetur :

Matth. 24, 40.

35. Duæ erunt molentes in unum ; una assumetur, et altera relinquetur : duo in agro ; unus assumetur, et alter relinquetur.

32. — *Memores estote uxoris Loth.* Allusion toute naturelle, puisque Jésus venait de rappeler à ses auditeurs la ruine de la Pentapole. « Respiciens uxor ejus post se, est-il dit de la femme de Loth dans la Genèse, xix, 16, versa est in statuam salis. » Cfr. Sap. x, 6-9. Fatal regard, qui prouve que cette malheureuse avait laissé son cœur à Sodôme, et qui a fait d'elle un type de l'attachée désordonnée aux biens de ce monde ! Ceux qui, aux derniers jours, imiteront sa conduite, risqueront fort de perdre le salut éternel. « Comme la femme de Loth, écrit le juif Philon (cité par MacLellan, h. l.), quiconque, méprisant les ordres (de Dieu), se retourne vers les choses laissées en arrière et oublie celles qui sont en avant, devient semblable à une pierre. »

33. — *Quicumque quæsierit....* Grave maxime, que Jésus répéta en plusieurs circonstances pour mieux l'inculquer à ses disciples. Cfr. Matth. x, 39 ; xvi, 25, et le commentaire. Elle est synonyme de notre expression familière : Qui perd gagne ! On perd quelquefois la vie éternelle en voulant sauver (*salvum facere* ; en grec *περιποιήσασθαι*, acquérir, se procurer) sa vie temporelle ; mais il est au contraire d'heureux cas où l'on gagne l'éternité en sacrifiant généreusement le peu de jours qu'on pourrait encore passer sur la terre. Telle est la pensée du Sauveur, avec un jeu de mots tout oriental sur « anima » (âme et vie). L'expression grecque traduite par *vivificabit* signifie littéralement « vivifier » (*ζωογονήσας*) ; on ne la rencontre qu'ici et au livre des Actes, vii, 49. Les LXX l'emploient pour rendre le *phel* et *phiphil* de *ויהי*. Elle est très énergique. Perdre la vie naturelle dans les circonstances dont parle Notre-Seigneur, c'est en quelque sorte, dit un auteur moderne, « la réenfanter pour la reproduire sous la forme de la vie spirituelle, glorifiée, éternelle. »

34 et 35. — *Dico vobis* : transition solennelle, par laquelle Jésus introduit divers exemples destinés à montrer comment, dans la catastrophe finale, le salut ou la ruine atteindront les hommes selon leur diversité morale, quelque identiques que soient leurs conditions extérieures. — Premier exemple : *Duo in lecto uno.* *Κλῖν* du texte grec peut désigner aussi bien le « lectus triclinaris » que le « lectus cubicularis » ; il est néanmoins plus probable qu'il s'agit du second. — *Unus assumetur et alter relinquetur.* Cette phrase, qui retentit à trois reprises comme un grave refrain, décrit les destinées diverses réservées aux hommes à l'heure du jugement général. « Assumetur » (*παράλημψεται*) est pris en bonne part : il sera reçu dans le royaume des cieux ; « relinquetur » (*ἀφελήσεται*) en mauvaise part : il sera mis de côté, c'est-à-dire exclu. Voyez Matth. xxiv, 40, 41 et le commentaire. — *In illa nocte* équivalant à « in die, qua die, in illa hora » des versets 24, 30 et 34. Il est fait mention de la nuit au figuré, parce qu'elle est souvent regardée comme l'emblème du malheur, et que les derniers jours du monde seront une ère calamiteuse. Ou bien, selon d'autres, elle est nommée d'une manière spéciale en cet endroit à cause de l'idée qui suit : « erunt in lecto ». En tout cas il n'est pas nécessaire de prendre cette locution à la lettre, comme si la fin du monde devait avoir lieu pendant la nuit. — Deuxième exemple : *Duæ molentes in unum.* Sur la manière dont cette opération est faite en Orient, voyez l'Évangile selon S. Matthieu, p. 474. — Troisième exemple : *Duo in agro*... Il est probable pourtant que c'est là une glose empruntée à S. Matthieu, car ces deux lignés manquent dans la plupart et les meilleurs des manuscrits grecs (A, B, E, G, H, K, L, M, Q, R, S, V, X, T, Δ, A, etc.). Ainsi donc, les personnes les plus intimement liées ici-bas pourront être séparées tout à coup par

36. Ils lui dirent : Où, Seigneur ?

36. Respondentes dicunt illi : Ubi Domine ?

37. Il leur dit : Partout où sera le corps, là aussi les aigles s'assembleront.

37. Qui dixit illis : Ubicumque fuerit corpus, illuc congregabuntur et aquilæ.

CHAPITRE XVIII

Parabole de la veuve et du juge inique (vv. 1-8). — Parabole du Pharisien et du publicain (vv. 9-14). — Jésus et les petits enfants (vv. 15-17). — Episode du jeune homme riche (vv. 18-30). — Jésus prédit encore sa Passion (vv. 31-34). — L'aveugle de Jéricho (vv. 35-43).

1. Dicebat autem et parabolam ad illos, quoniam oportet semper orare, et non deficere,

Eccli. 18. 22; 1 Thes. 5. 17.

1. Et il leur disait aussi en parabole qu'il faut prier et ne jamais se lasser.

un abîme éternel au second avènement du Christ, suivant l'état respectif de leurs consciences. Ces descriptions, dramatiques dans leur simplicité, montrent que le dernier jour s'ouvrira à la façon des autres, et trouvera les hommes vaquant à leurs occupations ordinaires ; mais il ne finira point comme les autres !

36 et 37. — *Respondentes* (scil. discipuli, v. 22) *dicunt*. Les disciples, auxquels Jésus racontait ces scènes mystérieuses et terribles, lui demandent tout alarmés : *Ubi Domine ?* c'est-à-dire, quel sera le théâtre de tels événements ? Obscur à dessein dans sa réponse, il se borne à leur dire qu'il n'y a pas plus à s'inquiéter de la topographie que de la chronologie (Cfr. vv. 20 et 24) de son royaume. En effet, le proverbe *ubicumque fuerit corpus*... signifie dans sa généralité qu'en quel que endroit que se trouvent les méchants (figurés par « corpus », synonyme de « cadaver », d'où la variante *πρὸς* au lieu de *σώμα* dans plusieurs manuscrits), ils seront infailliblement atteints par les vengeances célestes, qui prendront vers eux leur vol comme font les oiseaux de proie vers les cadavres abandonnés. Voyez du reste dans S. Matthieu, xxiv, 28, une reproduction de cette phrase proverbiale, mais avec un sens un peu modifié. — Les aigles ne vivant point par troupes (*illuc congregabuntur*) et ne mangeant pas la chair morte, *aquilæ* désigne ici les vautours qui abondent en Palestine. Cfr. K. Furrer, die Bedeutung der bibl. Geographie für die bibl. Exegese, Zurich, 1880, p. 42 et 43 ; Tristram, The natural History of the Bible, p. 170 et s.

22. Parabole de la veuve et du juge inique.
xviii, 1-8.

4. — *Dicebat autem et parabolam ad illos* (scil. discipulos. Cfr. xviii, 1, 22, 37). Rosenmüller écrit justement à propos de la conjonction « et » (qui manque, il est vrai, dans les manuscrits Sinait., B, L, M, mais dont l'authenticité est suffisamment garantie par ailleurs) : « Paricula *et* non obscure indicat sequentem parabolam prioribus sermonibus Christi arctissime conjunctam eodemque tempore pronuntiatam fuisse. » Scholia, h. l. L'unité générale du sujet traité corrobore cette opinion. En effet Jésus lui-même, en achevant sa parabole, v. 8, prendra soin de la rattacher aux graves enseignements qui précèdent (xviii, 22-37), c'est-à-dire, à l'avènement suprême du Fils de l'homme. La liaison logique sera donc celle-ci : Priez sans cesse en attendant ma venue ; par là seulement vous échapperez aux graves dangers qui menacent votre salut. Il n'est donc pas nécessaire d'admettre avec Schleiermacher, Olshausen, etc., que plusieurs incidents intermédiaires ont été omis par l'évangéliste. — *Quoniam oportet* (*πρός τὸ δεῖν*, ayant pour fin de montrer qu'il faut) *semper orare* (quelques manuscrits ajoutent : *ἀστούς*). C'est assez rarement que le but des paraboles évangéliques est ainsi indiqué d'avance par les écrivains sacrés : nous trouverons encore plus bas, v. 9, une préface du même genre. La parabole du juge inique est donc destinée à démontrer, par un argument « a dissimili », comme s'exprime S. Augustin (De Verbis Domini, Sermon. xxxvi), la nécessité où nous

2. Il disait : Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait pas Dieu et ne se souciait pas des hommes.

3. Or il y avait dans cette ville une veuve, et elle vint à lui, disant : Fais-moi justice de mon adversaire.

2. Dicens : Judex quidem erat in quadam civitate, qui Deum non timebat, et hominem non reverebatur.

3. Vidua autem quædam erat in civitate illa, et veniebat ad eum, dicens : Vindica me de adversario meo.

sommes de persévérer constamment dans la prière. Déjà il a été dit (voyez xi, 5 et le commentaire) qu'elle n'est pas sans analogie avec la parabole de l'ami importun. Seulement elle a un caractère plus général, à cause de la manière dont elle est mise en rapport avec la fin des temps. Il va de soi qu'on ne doit pas trop presser la signification de l'adverbe « semper » (παυσίως). C'est une hyperbole populaire, qui s'applique moins à l'acte extérieur (paroles prononcées, mains jointes ou tendues, genoux à terre) qu'à cette disposition intérieure en vertu de laquelle un vrai disciple de Jésus vit toujours en esprit d'oraison, en communion intime avec son Dieu. Nous avons, en tant qu'hommes, des devoirs et des soucis multiples, qui absorbent une partie de nos journées : nonobstant cela, il ne tient qu'à nous de faire de notre existence une « grande et unique et continuelle prière » (μία μεγάλη συνεχόμενη προσευχή, Origène). En effet, « ipsum desiderium tuum oratio tua est, et si continuum desiderium, continua oratio... Frigus caritatis, silentium cordis est... flagrantia caritatis, clamor cordis est... Lingua tua ad horam laudat, vita tua semper laudet, » S. Augustin, Enarr. in Ps. xxxvii, 40; Epist. cxxx, 8. La prière est la respiration de l'homme moral : il faut donc prier toujours, de même que l'on respire sans cesse. — *Et nunquam deficere*, ne jamais nous décourager, malgré les divines lenteurs à exaucer notre demande, et en vue des dangers perpétuels que nous courons. L'Eglise militante doit être une Eglise suppliante : ses prières sont les armes dont elle a besoin pour lutter victorieusement. L'équivalent grec de « deficere », ἐκχάσειν (leçon probable; divers manuscrits portent ἐγχασειν, ou ἐκχασειν) est un mot expressif, aimé de S. Paul. Cfr. II Cor. iv, 4, 16; Gal. vi, 9; Eph. iii, 13; II Thess. iii, 13. Il signifie proprement « être lâche » et se dit souvent des soldats qui abandonnent leur poste; au moral il peut se traduire par « animam despondere », défaillir. Voyez Bretschneider, Lex. man. s. v. Combien de tristes défaillances sous le rapport de la prière, malgré les fréquentes exhortations parallèles à celle-ci qu'on rencontre dans les écrits apostoliques (Rom. i, 40; Col. iv, 12;

I Thess. v, 17; II Thess. i, 11. Cfr. Eccli. xviii, 12). « Multi languescunt in oratione, et in novitate suæ conversionis ferventer orant, postea languide, postea frigide, postea negligenter : quasi securi fiunt. Vigilat hostis; dormis tu... Ergo non deficiamus in oratione; ille (Deus) quod concessurus est, etsi differt, non aufert. » S. Aug. Enarr. in Ps. lxxv, 20.

2. — *Dicens* (« dicebat... dicens » : hébraïsme). Après cette petite introduction, la scène s'ouvre, et nous voyons paraître (vv. 2 et 3) les deux principaux acteurs : un troisième personnage, le persécuteur de la veuve, demeure à l'arrière-plan. — *Judex quidam... in quadam civitate*. D'après la législation mosaïque, Deut. xvi, 18, chacune des villes de la Palestine devait avoir ses juges et son tribunal local. Divers passages des Evangiles (Cfr. Matth. v, 21 et s.) prouvent que cette prescription était encore en vigueur à l'époque de Jésus. — *Qui Deum non timebat...* Deux traits seulement pour caractériser ce juge : mais comme la peinture est achevée ! La conscience est morte en lui, puisqu'il ne craint pas Dieu ; mais peut-être redoutera-t-il au moins l'opinion publique, et sera-t-il contraint de respecter le droit sous l'influence des jugements humains ? Pas davantage : *hominem* (le singulier pour le pluriel, « enallage numeri ») *non reverebatur* (ἐντρέφασθαι du grec est un mot rare dans le N. T.). Les deux tables de la Loi n'existent point pour lui. Quels arrêts arbitraires, iniques, infâmes, seront rendus par un tel juge ! Ce cas n'est pas rare en Orient, où bon nombre de « cadis » tout-puissants, irresponsables, rendent la justice selon leur bon plaisir et portent des sentences sans appel. D'ailleurs les classiques emploient parfois ces deux mêmes expressions pour critiquer les juges de la Grèce et de Rome. Cfr. Hérodote, ii, 133, Tite-Live, iii, 5 (voyez Wetsstein, h. l.).

3. — *Vidua autem quædam...* L'antithèse ne pouvait pas être plus frappante. En face de ce despote impie et sans pudeur, la parabole place une femme, bien plus, une veuve, c'est-à-dire, dans toutes les littératures, le type universellement admis de ce qu'il y a de plus

4. Et nolebat per multum tempus. Post hæc autem dixit intra se : etsi Deum non timeo, nec hominem revereor ;

5. Tamen quia molesta est mihi hæc vidua, vindicabo illam ne in novissimo veniens suggillet me.

6. Ait autem Dominus : Audite quid iudex iniquitatis dicit :

7. Deum autem non faciet vindic-

4. Et pendant longtemps il ne le voulut pas, mais ensuite il dit en soi-même : quoique je ne craigne pas Dieu et ne me soucie pas des hommes,

5. Cependant comme cette veuve m'importune, je lui ferai justice, de peur qu'à la fin elle n'en vienne jusqu'à me frapper.

6. Et le seigneur ajouta : Entendez ce que dit ce juge d'iniquité.

7. Et Dieu ne fera pas justice à

faible, de moins à redouter, et en même temps de ce qu'il y a de plus digne de pitié (Comparez le mot de TERENCE : « Non, ita me dii ament, auferet facere hæc viduæ mulieri Quæ in me fecit », et Ward, Illustrations of Scripture from the manners and customs of the Hindoos). Aussi le Législateur et les Prophètes juifs signalent-ils l'oppression des veuves comme une des formes les plus odieuses de la tyrannie. Cfr. Ex. xxii, 22 ; Deut. x, 18 ; xxvii, 19 ; Is. i, 17, 23 ; Ez. xxi, 7 ; Mal. iii, 5 ; etc. — *Et veniebat ad eum*. L'imparfait est à noter, car il indique un fait souvent réitéré : « ventitabat » (Grotius). Voyez dans Burder, Oriental Illustrations, t. II, p. 382, divers exemples qui font ressortir l'habileté avec laquelle les Orientaux savent parfois obtenir justice de leurs nombreux petits tyrans, à force d'importunités. — *Vindica me de adversario meo*. La phrase du grec, ἐξέδικησέν με ἀπὸ τοῦ ἀντιδίκου μου, est toute juridique. « Ἐξέδικεῖν signifie plutôt « rendre justice » que « venger », et ἀντίδικος ne désigne pas un ennemi quelconque, mais la partie adverse dans une affaire litigieuse. Ici, l'adversaire est supposé injuste, influent, décidé à fouler aux pieds le droit de la veuve, si rien ne l'en empêche. « Ipsa vidua, dit fort bien S. Augustin, Quæst. Evang. II, q. 45, potest habere similitudinem Ecclesiæ, quæ desolata videtur donec veniat Dominus, qui tamen in secreto etiam nunc curam ejus gerit. » Elle a pour adversaires le monde et le démon.

4 et 5. — *Et nolebat*. Nouvel imparfait qui correspond à « veniebat » du verset précédent (l'aoriste ἠθέλησεν de la Recepta est moins garanti que ἤθελεν). Chacun des deux acteurs demeura ainsi dans son rôle *per multum tempus*, ou simplement, d'après le grec, « pendant un certain temps » (ἐπὶ χρόνον, « per tempus » ou « in aliquot temporis », disent les mss. latins a et d). Le juge dont on a tracé plus haut le portrait s'inquiétait bien des plaintes et des larmes d'une veuve sans crédit ! Son délai à rendre justice figure les retards que

Dieu met parfois à exaucer nos requêtes, quoique, « si non exaudimur ad voluntatem (c'est-à-dire conformément à nos désirs), exaudimur ad salutem. » S. Aug. Epist. cxxx. Il sera pourtant vaincu dans cette lutte qui paraît inégale. — *Post hæc dixit intra se*. Voici que tout à coup le juge tient conseil avec lui-même. Rien de plus dramatique que son monologue, page bien triste, mais trop réelle, de l'histoire du cœur humain. Il commence par une horrible profession de foi, écho vivant de la description anticipée de Jésus (v. 2) : *Etsi Deum non timeo*... C'est avec la même arrogance sacrilège que parlent les Cyclopes dans Homère, Odyss. ix, 275-278. — La particule *tamen* (διὰ γὰρ) va donner au discours une direction qu'on n'oserait attendre après un tel exorde. Elle introduit le motif par lequel le juge inique s'excuse en quelque sorte de manquer de constance. Motif très noble assurément ! *Quia mihi molesta est* (διὰ τὸ παρῆσθαι μοι κτλ.)... *vindicabo illam* (ἐξέδικεῖν comme ci-dessus). Elle l'ennuie dans le présent, et elle finira (in novissimo scilicet tempore ; ἐκ τέλους peut néanmoins signifier aussi « in æternum »), ἵνα διὰ τὸν καὶ τὸν dit la version syrienne) par lui « casser la tête » : au figuré, bien entendu car *sugillare* (pour « subcillare », de « sub, cilium »), de même que ὑποπιάζειν (de ὑπό, ὤψ), désignait primitivement, en style de pugilat, un coup de poing ou de ceste appliqué avec vigueur au-dessous de l'œil de manière à laisser des traces livides. Comparez les expressions analogues « assommer, la plauge, assassiner, blâmer, ahoccar », etc., qui, dans nos langues modernes, s'emploient indifféremment dans le sens propre ou métaphorique. ὑποπιάζειν, comme ἐκκαλεῖν (v. 4), fait partie du vocabulaire commun à S. Paul et à S. Luc. Cfr. I Cor. ix, 27.

6 et 7. — *Ait autem Dominus* (le Seigneur Jésus. Cfr. vii, 43, etc.) S. Luc interrompt momentanément par cette formule le récit du Sauveur, pour mieux mettre en relief l'antithèse qui va suivre, vv. 6 et 7, et qui contient l'application de la parabole. — *Audite*

ses élus qui crient vers lui jour et nuit, et il aura patience pour eux ?

8. Je vous dit qu'il leur fera justice bientôt. Mais pensez-vous que le Fils de l'homme venant trouve de la foi sur la terre ?

tam electorum suorum clamantium ad se die, ac nocte, et patientiam habebit in illis ?

8. Dico vobis, quia cito faciet vindictam illorum. Verumtamen Filius hominis veniens, putas inveniet fidem in terra ?

(dans le grec : ἀνοσιετα) *quid iudex iniquitatis* (pour « iudex iniquus » ; comp. xvi, 8 et le commentaire)... Selon la juste observation de Stier, à première vue il semble qu'il eût été plus naturel de dire : Voyez ce qu'a fait cette veuve, et imitez-la. Mais il y a précisément dans ce tour rapide, inattendu, quelque chose qui frappe l'attention, et qui fortifie beaucoup la pensée. — *Deus autem...* Quelle juxtaposition hardie ! Dieu, la souveraine justice (« omnis iustitiæ dux », Théophylacte), et la souveraine bonté (« nemo tam pater ») ainsi comparé à un monstre d'iniquité ! Toutefois, l'argumentation de Jésus n'en sera que plus irrésistible. « Si ergo exaudivit qui oderat quod rogabatur, quomodo exaudiat qui ut rogemus hortatur ? » S. August., *Serm. cxv*, 4. Et puis, ceux que Dieu exauce de la sorte sont ses élus (le mot *electi* apparaît ici pour la première fois dans S. Luc), c'est-à-dire ses enfants de choix, qu'il aime de toute éternité d'un amour infini ; enfin, comme la veuve de la parabole, ils implorent constamment (*die ac nocte*) son secours contre leurs ennemis : ils font donc à son cœur une sainte violence. Remarquez l'énergie du verbe *clamare* ; mais βοᾶν du grec (« mugire », traduit Tertullien) a une force, plus grande encore. — Les derniers mots, et *patientiam habebit in illis* (mieux « circa eos »), ont soulevé d'assez vifs débats parmi les commentateurs, qui diffèrent d'opinion soit sur la forme primitive du texte, soit sur l'idée même qu'il exprime. Beaucoup adoptent la leçon des manuscrits E, G, H, K, M, S, U, V, T, Δ, A, de la Recepta et de la Peschito syr., καὶ μακροθυμίαν ἐν αὐτοῖς ; les autres lisent, d'après une seconde catégorie d'anciens témoins (A, B, D, L, Q, X, Π, Sinait, etc.) : καὶ μακροθυμεῖ ἐν αὐτοῖς, ce qui revient presque à la Vulgate (le présent au lieu du futur). Ceux-là, donnant à καὶ la signification de καίτερ, traduisent : « Licet patientiam habeat circa illos », ou, plus clairement et plus élégamment : « Quamvis lente ad vindicandum ipsos procedat » (Suicer). Ceux-ci prennent καὶ dans l'acception de « sed » : Dieu ne vengerait pas ses élus..., mais il tarderait à leur rendre justice ! De part et d'autre on obtient un sens très logique et, en outre, assez bien adapté au contexte. Car, si la première opinion paraît préférable d'après l'ensemble de

la parabole, qui suppose que, suivant le proverbe, « habet Deus suas horas et moras », même quand il est question de venger ses amis opprimés, la seconde est favorisée par la réflexion suivante de Jésus : « Dico vobis quia cito faciet vindictam illorum » (comp. Eccli. xxxv, 21 et ss.). C'est à cette dernière que nous nous rangeons, à cause de l'autorité supérieure des manuscrits et versions sur lesquels elle s'appuie. Le sentiment d'après lequel « illis » s'appliquerait non aux élus de Dieu, mais à leurs oppresseurs, mérite à peine d'être mentionné.

8. — *Dico vobis* : assertion pleine de solennité, comme de coutume. Jésus, répondant à sa propre question (v. 7), affirme que Dieu ne manquera pas de faire justice à ses amis. *Cito* (ἐν τάχει) ne signifie pourtant pas qu'ils seront exaucés dès leur première demande, ce qui serait contraire au but de la parabole, mais que la grâce leur arrivera aussitôt que la moment en sera marqué dans le plan providentiel. Cette heure venue, il n'y aura pas un instant de retard. Cfr. II Petr. iii, 8 ; S. Aug. *Enarr. in Ps. xci*, 6. — *Verumtamen* (πλὴν) sert de transition à la pensée finale, cri douloureux qui s'échappe du cœur de Jésus. — *Filius hominis veniens*. Mieux, « quum venerit » (ἐλθὼν) ; quand il aura fait son apparition glorieuse à la fin des temps. Cfr. xvii, 24-37. — *Putas* : le grec a simplement ἔρα. « Hac interrogationalis figura rarus dicit terræ inveniendo fideles », Théophylacte. — *Inveniet fidem in terra*. « Sur la terre », par opposition au ciel d'où il viendra. « La foi », c'est-à-dire cette confiance spéciale dont il a parlé dans la parabole, et sans laquelle il n'y a pas de prière persévérante. C'est habituellement au manque de foi qu'il faut attribuer la défaillance dans la prière. « Si deficit fides, oratio perit ; quis enim orat qui non credit ? » S. August. de Verb. Dom. *Serm. xxxvi*. Sur la défection d'un grand nombre de croyants aux derniers jours, voyez Matth. xxiv, 12, 24 ; II Thess. ii, 3 ; I Petr. iii, 3, 4.

23. Parabole du Pharisien et du publicain xviii, 9-14.

Nouveau tableau bien admirable et propre à S. Luc, comme le précédent. On ne saurait dire si cette parabole exquise fut proposée

9. Dixit autem et ad quosdam, qui in se confidebant tanquam justi, et aspernabantur cæteros, parabolam istam :

10. Duo homines ascenderunt in templum ut orarent : unus pharisæus, et alter publicanus.

11. Phariseus stans, hæc apud se orabat : Deus, gratias ago tibi, quia non sum sicut ceteri hominum : raptores, injusti, adulteri : velut etiam hic publicanus.

9. Et il dit aussi cette parabole pour quelques-uns qui avaient confiance en eux-mêmes comme étant justes et méprisaient les autres.

10. Deux hommes montèrent au temple pour prier : un pharisien et un publicain.

11. Le pharisien debout priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain.

immédiatement après celle du juge inique : il put s'écouler quelque intervalle entre les deux.

9. — *Dixit autem et ad quosdam* (bonne traduction de *πρὸς τινάς*, non pas « de quibusdam », comme on traduit parfois). Ici encore (Cfr. v. 1), le but de l'instruction est nettement indiqué d'avance. Les auditeurs que Jésus avait spécialement en vue, Pharisiens selon les uns, plus probablement, selon les autres, disciples imbus de l'esprit pharisaïque, manifestaient les deux grands symptômes d'une des plus graves maladies morales, l'orgueil, et Jésus désirait les guérir. — *In se* (ἐφ' ἑαυτοῖς, de se) *confidebant tanquam justi* (ὅτι εὐλογοῦντοί, littér. « quod sunt justi ») : à leurs propres yeux ils étaient des צדיקים, des ישרים, titres pour ainsi dire techniques par lesquels on désignait chez les Juifs la sainteté parfaite. — *Aspernabantur cæteros*. Le verbe grec ἐξουθενῶν, que S. Luc est seul à employer parmi les évangélistes (Cfr. xxiii, 41), signifie proprement « anéantir, traiter de néant. » L'idée de sa propre excellence et le mépris des autres vont ensemble, aussi bien que l'humilité et la charité. A ces superbes, Jésus va montrer de la manière la plus dramatique l'horreur qu'ils inspirent à Dieu. — Ce n'est qu'en un sens tout à fait secondaire qu'on peut voir, dans le Pharisien et dans le publicain de notre parabole, la figure des Juifs réprouvés de Dieu et des Gentils reçus en grâce, selon cette réflexion de S. Augustin : « Hoc latius accipientes, intelligamus duos populos; Judæorum et Gentium, Judæorum populus Phariseus ille, Gentium populus Publicanus ille. Judæorum populus jactabat sua merita, Gentium confitebatur peccata sua, » Enarr. in Ps. lxxiv, 8. Cfr. Hug. de S. Victor, in Luc. h. l.

10. — *Duo homines*. Ces deux personnages sont des types bien connus, choisis aux antipodes de la société juive contemporaine de Notre-Seigneur. Le premier, *Phari-*

sæus, représente la perfection des mœurs, l'orthodoxie complète de la foi : l'autre, *publicanus*, la démoralisation et l'indifférence religieuse. Autant celui-là était estimé, vénéré, autant celui-ci était souverainement méprisé. — *Ascenderunt in templum ut orarent*. Le temple était en effet, comme nos églises, « une maison de prières », xix, 46, et les pieux Israélites aimaient à s'y rendre pour invoquer Jéhova, spécialement à certaines heures consacrées, telles qu'étaient celles de l'encensement, du sacrifice quotidien. Voyez Jahn, Arch. § 396. Le verbe ἀνέβησαν est d'une parfaite exactitude topographique, car le temple était bâti sur le mont Moria.

11. — Deux portraits d'un fini sans pareil vont mettre sous nos yeux le Pharisien et le publicain en prières. Les touches sont peu nombreuses, mais avec quelle finesse psychologique elles ont été choisies ! — *Phariseus stans*. Les deux « orantes » sont debout (Cfr. v. 43) conformément à l'usage qui prévalait chez les Juifs (Cfr. III Reg. viii, 22 ; II Par. vi, 42 ; Marc. xi, 25, etc.) ; mais il est difficile de ne pas voir une intention particulière dans les expressions différentes qu'emploie le divin narrateur, d'après le texte grec, pour décrire cette attitude (ici *στὰθεῖς*, plus bas *ἑστῶς*). *στὰθεῖς* est plein d'emphase, et semble indiquer une posture hardie, affectée. Cfr. Matth. vi, 5. Divers exégètes rattachent à ce verbe les mots *πρὸς ἑαυτόν* (*apud se*), et nous montrent le Pharisien superbe s'isolant à dessein de la foule des suppliants pour éviter leur contact qui pouvait le souiller (« stabat seorsim ») ; toutefois la combinaison adoptée par la Vulgate est plus naturelle. *Πρὸς ἑαυτόν* retombe donc sur *προσεύχεται*, et dénote une prière mentale. — *Deus, gratias tibi ago*. Ce début est irréprochable, car l'action de grâces est une partie essentielle de la prière ; malheureusement, sous prétexte d'exprimer à Dieu sa reconnaissance, c'est son éloge per-

12. Je jeûne deux fois la semaine; je paie la dime de tout ce que je possède.

13. Et le publicain, se tenant loin, ne voulait pas même lever les yeux au ciel, mais il frappait sa poitrine, disant : Mon Dieu, aie pitié de moi pécheur.

12. Jejuno bis in sabbato : decimas do omnium, quæ possideo.

13. Et publicanus a longe stans, nolebat nec oculos ad cœlum levare : sed percutiebat pectus suum, dicens : Deus, propitius esto mihi peccatori.

sonnel que fait ensuite le Pharisien dans les termes les plus audacieux. « Quid rogaverit Deum, quære in verbis ejus, nihil invenies; noluit orare, sed se laudare, » S. Aug. Serm. cxv. — *Quia non sum sicut ceteri homines*. Il divise l'humanité entière en deux catégories, de manière à former à lui seul la première, qui est évidemment toute parfaite, tandis qu'il jette avec dédain « le reste des hommes » dans la seconde. Et que sont, pour lui, les autres hommes ? Il les caractérise à l'aide de trois épithètes qui désignent trois des vices les plus honteux : *raptores, injusti, adulteri*. Puis, ses regards s'étant alors arrêtés sur l'humble publicain qui priait à distance, il le mêle à sa prétendue prière, se servant de lui « comme d'un fond obscur sur lequel les brillantes couleurs de ses propres vertus ne devaient que plus splendidement ressortir » (Trench) : *velut etiam hic publicanus*. « Hoc jam non est exultare, s'écrit S. Augustin, sed insultare », Enarr. 4 in Ps. Lxx, 2.

12. — Le Pharisien passe maintenant de l'éloge de sa personne à celui de ses œuvres : c'est le côté positif de sa sainteté après le côté négatif. Il mentionne avec complaisance deux œuvres de surrogation qu'il accomplit. 1^o *Jejuno bis in sabbato* (« sabbatum » dans le sens de semaine, comme Marc. xvi, 9). La loi n'avait institué qu'un jeûne annuel (Lev. xxvi 29-31; Num. xxix, 7. Cfr. Buxtorf, Synag. jud. cap. xiv); mais c'était assez l'usage pour quiconque faisait profession de piété en Israël, comme aussi pour quiconque voulait se donner des airs de piété, de jeûner deux fois par semaine. Cfr. Taanith, f. 54, 3. Ailleurs déjà, Matth. vi, 16, Jésus a dépeint l'affectation avec laquelle les Pharisiens pratiquaient le jeûne. Au reste, disaient-ils, « le jeûne l'emporte sur l'aumône, car l'aumône n'atteint que notre bourse, tandis que le jeûne retombe sur notre corps. » R. Eliézer, Berach. f. 32, 2. — 2^o *Decimas do...* C'était la dime universelle, au lieu de la dime restreinte ordonnée par le Législateur, laquelle ne concernait que les produits des champs et du bétail (voyez Matth. xxiii, 23 et le commentaire; Keil, bibl. Archæol. § 74). *Possideo* traduit inexactement le grec *κτῆμαι*, qui ne désigne pas

au-delà des revenus annuels : seul le parfait *κτῆται* représente l'idée de possession. — Encore une fois, quelle prière ! Ne dirait-on pas un créancier qui rappelle ses droits à son débiteur ? Mais de telles dispositions n'étaient pas rares dans le monde pharisaïque ; témoin cette autre prière que Rabbi Nechunia ben Hakana avait coutume de faire au sortir de son cours : « Je vous remercie, Seigneur mon Dieu, de ce que ma part m'a été assignée parmi ceux qui visitent la maison de la science, et non parmi ceux qui travaillent au coin des rues ; car je me lève de bonne heure et ils se lèvent de bonne heure : dès l'aurore je m'applique aux paroles de la loi mais eux à des choses vaines ; je travaille et ils travaillent : je travaille et je reçois une récompense, ils travaillent et ils n'en reçoivent aucune ; je cours et ils courent : je cours à la vie éternelle, tandis qu'ils courent vers l'abîme. » Berachoth, f. 28, 2 (voyez la Revue des Sciences ecclésiast., 2^e série, t. X p. 247). Que ne mettaient-ils en pratique cette belle recommandation des Pirké Aboth, 2, 13 « Quando oras, noli in precibus bona tu enumerare, sed fac preces misericordiarum et pro gratia impetranda coram Deo. »

13. — *Et publicanus...* Admirable contraste ! C'est, de toutes manières, le tableau d'une parfaite humilité. 1^o Dans le choix de lieu : *a longe stans*. Il s'est placé loin du sanctuaire, près duquel au contraire se tient le Pharisien superbe. 2^o Dans l'attitude : *nolebat nec oculos ad cœlum levare*. Il n'osa pas même, tant était vif le sentiment de sa misère, se permettre ce geste si naturel aux suppliants (Cfr. Ps. cxxiii, 42). Comparez le passage de Tacite, Hist. iv, 72 : « Staba conscientia flagitii mœstæ, fixis in terra oculis. » « Nec oculos », à plus forte raison les mains, selon la coutume générale de ce temps, I Tim. ii, 8. De plus, *percutiebat pectus suum*, à la façon des vrais pénitents à tous les âges (Cfr. viii, 52; Nah. ii, 7; Weitein, h. l.). « Ubi dolor, ibi manus. » 3^o Dans sa prière même, si différente de celle du Pharisien, profond soupir qui part d'un cœur contrit et humilié : *propitius esto mihi peccatori* (ποῦ τῷ ἀμαρτωλῷ : moi, le pécheur par excellence). C'était beaucoup dire en peu de mots ; en effet, « satis apud Deum loquetur

14. Dico vobis, descendit hic justificatus in domum suam ab illo : quia omnis qui se exaltat, humiliabitur : et qui se humiliat, exaltabitur

Matth. 23, 12; Supr. 14, 41.

15 Afferebant autem ad illum et infantes, ut eos tangeret. Quod cum viderent discipuli, increpabant illos.

Matth. 19, 13; Marc. 10, 13.

16 Jesus autem convocans illos, dixit : Sinite pueros venire ad me, et nolite vetare eos. Talium est enim regnum Dei.

17. Amen dico vobis : Quicumque

14. Je vous le dis : celui ci redescendit justifié dans sa maison, et l'autre non ; car quiconque s'exalte sera humilié et quiconque s'humilie sera exalté.

15. Or on lui portait aussi des enfants pour qu'il les touchât ; les disciples en voyant cela les repoussaient.

16. Mais Jésus les appelant, dit : Laissez les enfants venir à moi et ne les empêchez pas, car le royaume de Dieu est à ceux qui sont tels qu'eux.

17. En vérité je vous le dis :

satisque apud eum diserte causam suam agit, qui se humilem peccatorem agnoscit (Maldonat). »

14. — *Dico vobis.* Cfr. 7. 8. Conclusion pleine de majesté sur les lèvres du Fils de l'homme : Je vous l'affirme, car je le sais. — *Descendit* (par opposition à « ascenderunt » du 7. 10) *hic justificatus* (δικαιωμένος, ayant été justifié, c'est-à-dire complètement justifié)... Le publicain rentra donc chez lui (*in domum suam*, trait pittoresque) pur de tout péché : son humble prière avait percé les nues, sa contrition avait été un sacrifice propitiatoire d'agréable odeur. Le Pharisien aussi quitte le temple, sans doute avec la conscience d'avoir grandement honoré Dieu et accru la somme de ses mérites. Mais quel arrêt terrible est porté contre lui dans l'euphémisme *ab illo* (ἡ παρ' ἐκεῖνον, comparatif à la façon hébraïque, כִּמְצִי, « magis quam ille, » dit S. Cyprien ; Tertull. : « justificator illo ») ! Car cela revient évidemment à dire « alterum reprobatum, alterum justificatum descendisse, » Tertullien, adv. Marc. iv, 36 ; ou avec S. Augustin : « Superbia in Phariseo de templo damnata descendit, et humilitas in publicano ante Dei oculos approbata ascendit. » Cfr. Euthymius, h. l. — La leçon ἡ παρ' ἐκεῖνον, que nous avons adoptée, ne repose que sur l'autorité des manuscrits Sinait., B, L, et de la Vulgate ; mais ces garanties suffisent, car la variante ἡ γὰρ ἐκεῖνος, qu'on lit dans la plupart des témoins, est assez obscure et s'explique par une erreur de copiste (ΠΑΡ changé en ΓΑΡ et, conséquemment, ἐκεῖνον devenant ἐκεῖνος). Pour lui trouver un sens acceptable, on est obligé de donner à la phrase un tour interrogatif qui est peu naturel : « Ou bien donc celui-là ? » Quant à la leçon du Text. Recept., ἡ ἐκεῖνος, elle n'a aucun appui sérieux. — *Quia omnis qui se exaltat...* Jésus aime à clore ses paraboles par quelque grand axiome

moral, qui rattache une instruction particulière au vaste ensemble de la philosophie chrétienne. Celui qu'il cite actuellement nous est déjà connu (Cfr. xiv, 11 ; Matth. xxiii, 12) ; mais il n'était pas possible de le répéter plus à propos.

24. *Jésus et les petits enfants.* xviii, 15-17. Parall. Matth. xix, 13-15 ; Marc. x, 13-16.

Nous retrouvons les trois synoptiques à l'occasion de ce trait délicat, profondément instructif, « qui a charmé l'imagination des poètes et des peintres de tous les temps » (Farrar). S. Luc quitte ici les sources particulières qui l'avaient guidé depuis ix, 54, et revient aux matériaux communs. Il omet toutefois les graves instructions sur l'indissolubilité du mariage et sur l'excellence de la virginité qui, dans S. Matthieu et dans S. Marc, précèdent la bénédiction des petits enfants.

15. — *Afferebant ad illum et* (καὶ avec emphase : « etiam ») *infantes.* Dans le grec, τὰ βρέφη, les nourrissons (Cfr. ii, 16), expression propre à S. Luc, et moins générale que παιδία des deux autres évangélistes. C'étaient donc de tout petits enfants que de pieuses mères avaient apportés à Jésus pour qu'il les bénît. — *Discipuli increpabant illos* (αὐτοὺς, scil. afferentes). Les disciples ne voyaient en cela qu'une démarche importune, dont ils voulaient délivrer leur Maître. L'imparfait ἐπετίμων, que nous lisons avec la Vulg. et les manuscrits B, D, G, L (A, E, F, H, I, K, M, P, S, U, V, X, etc., ont l'aoriste ἐπετίμησαν), dénote la continuité de l'acte. Aux efforts répétés des mères pour s'approcher du Sauveur on opposait des menaces répétées.

16 et 17. — *Jesus autem convocans illos.* Dans le grec. αὐτὰς au neutre, c'est-à-dire. τὰ βρέφη, et προσκαλεσάμενος, « quum convocasset » (scil. « comi voce et nutu », Bengel). Ce beau trait est propre à S. Luc. — A l'action

Quiconque ne recevra point le royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera point.

18. Et un des principaux l'interrogea, disant : Bon maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ?

19. Mais Jésus lui dit : Pourquoi m'appelles-tu bon ? personne n'est bon si ce n'est Dieu seul.

20. Tu connais les commandements : Tu ne tueras point, tu ne commettras point d'adultère, tu ne feras point de vol, tu ne diras point de faux témoignage ; honore ton père et ta mère.

21. Il dit : J'ai gardé tous ces commandements depuis ma jeunesse.

non acceperit regnum Dei sicut puer, non intrabit in illud.

18. Et interrogavit eum quidam princeps, dicens : Magister bone, quid faciens vitam æternam possidebo.

Math. 19, 16.

19. Dixit autem ei Jesus : Quid me dicis bonum ? nemo bonus nisi solus Deus.

20. Mandata nosti : Non occides : Non mœchaberis ; Non furtum facies : Non falsum testimonium dices : Honora patrem tuum et matrem.

Exod. 20, 13.

21. Qui ait : Hæc omnia custodivi a juventute mea.

le divin ami des petits enfants joint la parole : *Sinite pueros* (cette fois τὰ παιδία) *venire ad me*... Il indique ensuite (*talium est enim*...) pourquoi il lui est si agréable de se voir entouré de cette troupe innocente. Puis, profitant de cette occasion pour donner un grave enseignement aux disciples, il prend à témoin la divine vérité (*amen dico vobis*) que non-seulement le royaume des cieux appartient aux enfants, mais qu'il n'appartient qu'à eux seuls et à leurs semblables. Sur ces paroles, pour lesquelles il y a coïncidence verbale entre S. Luc et S. Marc, voyez notre explication du second Evangile, p. 148. — S. Luc n'achève pas la scène : « Et complexans eos, et imponens manus super illos, benedicebat eos, » Marc. XIII, 16.

25. L'épisode du jeune homme riche. XVIII, 18-30. — Parall. Matth. XIX, 16-30 ; Marc. X, 17-31.

Voyez dans S. Matthieu et dans S. Marc des détails plus complets, plus précis, plus dramatiques. S. Luc abrège et condense les faits : comme ci-dessus, il se rapproche davantage du second synoptique en citant les paroles de Jésus. Pour le fond de l'explication, nous renvoyons le lecteur à nos commentaires des deux premiers Evangiles.

18. — La désignation *quidam princeps* (τις ἄρχων) est une particularité de notre évangéliste (Matth. et Marc. ont simplement : τις, « unus, quidam ») ; mais on a de la peine à en bien déterminer le sens. D'après quelques-uns, elle équivaldrait à « membre du Sanhédrin » ; on la regarde plus communément et avec plus de vraisemblance comme un

synonyme de ἀρχισυνάγωγος. Lui laissant sa généralité, nous conclurons simplement d'elle que le héros de cette histoire jouissait d'une haute position (« procer ») en même temps que d'une grande fortune (XX, 23). — *Quid faciens* (τί ποιήσας, « quid quum fecero »)... Ce jeune homme désirait ardemment le salut, mais il sentait que, pour l'obtenir, le trésor de ses bonnes œuvres était encore insuffisant : il était donc à la recherche de quelque action généreuse capable de lui assurer ce céleste héritage (κληρονομίαν), et il avait pensé que Jésus pourrait lui indiquer.

19. — *Quid me dicis bonum ?* Notre-Seigneur, au début de sa réponse, semble traiter d'une manière bien sévère un homme qui l'interrogeait avec candeur et humilité. Mais il voulait éviter tout malentendu, et montrer à son interlocuteur qu'il n'acceptait pas le titre de Bon Maître dans un sens vulgaire, comme s'il eût été un simple Docteur juif. — *Nemo bonus nisi solus Deus*. Assertion claire comme le jour, si l'on envisage, et c'est le cas, toute l'étendue de la bonté. Comparez le mot de Platon, Phæd. 27 : « Être un homme bon est impossible ; Dieu seul peut avoir cet honneur. » Cfr. I Joan. III, 5.

20. — *Mandata nosti*. Le décalogue, tel est le chemin qui le conduira droit au ciel. — *Non occides*... Dans le texte grec, le septième commandement (*non mœchaberis*) est placé avant le sixième. La même intervention existe dans le passage parallèle de S. Marc, et Rom. XIII, 9.

21. — *Hæc omnia custodivi*... Cette réponse dénote la surprise. Quoi ! me suffirait-il de

22. Quo audito, Jesus ait ei : Adhuc unum tibi deest : omnia quaecumque habes vende, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlo ; et veni, sequere me.

23. His ille auditis, contristatus est : quia dives erat valde.

24. Videns autem Jesus illum tristem factum, dixit : Quam difficile, qui pecunias habent, in regnum Dei intrabunt !

25. Facilius est enim camelum per foramen acus transire, quam divitem intrare in regnum Dei.

26. Et dixerunt qui audiebant : Et quis potest salvus fieri ?

27. Ait illis : Quæ impossibilia sunt apud homines, possible sunt apud Deum.

28. Ait autem Petrus : Ecce nos dimisimus omnia, et secuti sumus te.

29. Qui dixit eis : Amen dico vo-

22. En entendant cela Jésus lui dit : Une chose te manque encore ; vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel, ensuite viens suis-moi.

23. Lui, entendant cela, fut attristé, car il était très riche.

24. Or Jésus le voyant devenu triste dit : Que difficilement ceux qui ont des richesses entreront dans le royaume de Dieu !

25. Car il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu.

26. Et ceux qui l'entendaient dirent : Qui donc peut être sauvé ?

27. Il leur dit : Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu.

28. Et Pierre dit : Voilà que nous avons tout quitté et que nous t'avons suivi.

29. Il leur dit : En vérité je vous

n'être ni adultère, ni homicide, ni voleur ? Mais c'est là une perfection banale, que j'ai pratiquée toute ma vie !

22. — *Adhuc unum tibi deest* (λείπει, S. Marc a ὅτι περὶ). Il demande un acte héroïque, Jésus le lui indiquera. Qu'il renonce à tout pour suivre le « bon Maître » ! Par ce généreux sacrifice il rendra son salut moralement certain. — *Da pauperibus*. Les meilleurs manuscrits grecs lisent διὰδος, « distribue », au lieu de δός.

23. — *His ille auditis*... C'était trop pour sa vertu : il voulait les choses du ciel, mais à condition de ne pas abandonner celles de la terre. — *Contristatus est* : περιλυτός marque un sentiment de tristesse poignante.

24 et 25. — *Videns autem Jesus*... Jésus aussi fut attristé, car il avait conçu, comme le raconte S. Marc, x, 21, une vive affection pour ce jeune homme. — Les mots *tristem factum* sont omis dans les manuscrits B, L, Sinait., et supprimés du texte par divers critiques. — *Dixit : Quam difficile*... Notre-Seigneur ne fit cette réflexion qu'après le départ du « princeps ». Les païens eux-mêmes admettaient que « ceux qui sont très riches ne sont pas bons. » Stobée, xciii, 27. — Voyez dans l'Evang. selon S. Matth., p. 384, l'expiration du célèbre proverbe *facilius est camelum*..., qui nous représente une véritable

impossibilité humaine. « Le Seigneur eût-il nommé une mouche au loin d'un chameau, que la chose serait encore impossible, » dit S. Augustin. D'après l'Evangile apocryphe « secundum Hebræos », Jésus se serait alors adressé d'une manière plus spéciale à S. Pierre. — *Per foramen acus transire*. La leçon primitive du texte semble avoir été διὰ τῆς ῥήματος βελόνης (Sinait., B, D, E) διελεῖν (A, D, M, P), et non διὰ τρυμαλιῶς ῥαφίδος εἰσελεῖν.

26 et 27. — *Dixerunt qui audiebant* ; c'est-à-dire les disciples, d'après le contexte (v. 28). Cfr. Matth. et Marc. Jésus les rassura en dirigeant leurs pensées vers la toute-puissance de Dieu, si fréquemment célébrée dans les Saintes Ecritures ; Jér. xxxii, 17 ; Zach. viii, 6 ; Job. xli, 2, etc.

28. — *Ait autem Petrus*. L'ardent et généreux S. Pierre prend alors la parole au nom des Douze (Cfr. Matth. xix, 28), pour rappeler à Jésus dans un élan d'amour (nullement par vaine complaisance, comme le disent quelques protestants) avec quelle joie ils ont tout quitté pour s'attacher à lui. — *Dimisimus omnia*. La meilleure leçon paraît être : ἀπέντες τὰ ἴδια, d'après B, D, L, Sinait., etc.

29 et 30. — *Amen dico vobis*... Quelles splendides espérances ! La nature de l'acte méritoire est d'abord indiqué : *qui reliquit*

le dis, il n'y a personne qui ait quitté sa maison, ou ses parents, ou ses frères, ou sa femme, ou ses enfants pour le royaume de Dieu,

30. Qui ne reçoive beaucoup plus dans le temps présent et la vie éternelle dans le siècle futur.

31. Mais Jésus prit à part les douze et leur dit : Voilà que nous montons à Jérusalem, et que s'accomplira tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme.

32. Car il sera livré aux Gentils et moqué et flagellé et conspué.

33. Et après qu'ils l'auront flagellé ils le tueront, et le troisième jour il ressuscitera.

34. Et eux ne comprirent rien à

biş, nemo est, qui reliquit domum, aut parentes, aut fratres, aut uxorem, aut filios, propter regnum Dei,

30. Et non recipiat multo plura in hoc tempore, et in sæculo venturo vitam æternam.

31. Assumpsit autem Jesus duodecim. et ait illis : Ecce ascendimus Jerosolymam, et consummabuntur omnia, quæ scripta sunt per prophetas de Filio hominis.

32. Tradetur enim gentibus, et illudetur, et flagellabitur, et conspuetur :

33. Et postquam flagellaverint, occident eum, et tertia die resurget.

34. Et ipsi nihil horum intellexe-

domum, aut parentes, aut fratres (d'après les autres synoptiques, Jésus mentionne séparément les frères et les sœurs, et, à leur suite, le père et la mère ; il clôt la nomenclature par les champs)... Nous apprenons ensuite le motif qui doit inspirer ce renoncement universel : *propter regnum Dei* ; il doit être pur et surnaturel. Enfin la récompense est décrite en peu de mots : *et non recipiat* (ἀπολάβει, le verbe composé, plus expressif que le simple λάβει, λήψεται, de S. Marc et de S. Matth.)... Elle est promise soit pour le temps présent (*multo plura in hoc tempore* : évidemment, « non pas en même espèce, mais en mérite et en valeur » D. Calmet ; πολλὰ πλεονάζοντα du grec est un mot rare), soit pour la vie future (*et in sæculo venturo...*).

26. Jésus prédit encore sa Passion. XVIII, 31-34. — Parall. Matth. xx, 17-19 ; Marc. x, 32-34.

31. — *Assumpsit Jesus duodecim*. Notre-Seigneur prend à part les Douze, pour leur réitérer la triste nouvelle qu'il leur avait annoncée déjà plusieurs fois (Cfr. ix, 22, 44 ; xvii, 25). Elle allait bientôt s'accomplir, et il voulait préparer encore les siens au grand scandale de la croix. — *Consummabuntur* (τελεσθήσεται, « perficientur, effectum complebuntur ») omnia... Cette idée générale, qui introduit solennellement les détails de la Passion (vv. 32 et 33), est propre au troisième Évangile. Jésus embrassait alors d'un seul regard toutes les prophéties de l'Ancien Testament relatives au « Christus patiens », entre autres les suivantes : Ps. xvi, 40 ; xxi, 7-8, 46, 48 ; XLIX, 45 ; Is. LIII ; Dan.

ix, 26 ; Zach. xi, 42 et ss. ; xii, 40 ; xiii, 7. — *De Filio hominis*. Dans le grec, τῷ υἱῷ τοῦ ἀνθρώπου, au « dativus incommodi ».

32 et 33. — Voyez l'explication détaillée dans nos commentaires sur S. Matthieu et sur S. Marc. Il n'est pas sans intérêt de noter que S. Luc, l'évangéliste des gentils, ne fait ici aucune mention du rôle joué par les Sanhedrins dans la Passion de Notre-Seigneur, et passe immédiatement à celui des patens : *tradetur enim gentibus* (c'est-à-dire aux Romains). — *Postquam flagellaverint*. Trait spécial. Plus haut, *flagellabitur* est une traduction inexacte de ὀφθαλμίζεσθαι, qui signifie « contumeliis afficietur ». — *Occident eum*. S. Matthieu est seul à nommer explicitement le genre de mort, σταυρώσαι. — *Et tertia die...* La douloureuse énumération (remarquez les καὶ accumulés qui en introduisent chaque membre) se termine d'une manière inattendue par une perspective de bonheur et de gloire.

34. — *Et ipsi nihil intellexerunt* (οὐκ ᾔδεισαν)... Cette fine observation psychologique est encore une particularité de S. Luc. Mais nous l'avons déjà rencontrée plus haut (ix, 45 ; voyez le commentaire) à l'occasion d'une prédiction semblable. — *Erat verbum istud absconditum*. Expression pittoresque. — *Et non intelligebant* (cette fois, ἐγίνωσκον, « cognoscebant »). Répétition dont Fr. Luc explique très bien la portée : « Pleonasmis iteratis, quam fuerint apostoli alieni a concipienda animo morte Christi, docetur. » Les apôtres avaient, à propos du Messie, des idées fixes qui les aveuglaient. Rien ne dévoile mieux, sous ce rapport, l'état de leur âme que les visées

runt, et erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur.

35. Factum est autem, cum appropinquaret Jericho, cæcus quidam sedebat secus viam, mendicans.

Matth. 20, 47; Marc. 10, 32.

36. Et cum audiret turbam prætereuntem, interrogabat quid hoc esset.

37. Dixerunt autem ei quod Jesus Nazarenus transiret.

38. Et clamavit, dicens : Jesu, fili David, miserere mei.

39. Et qui præibant, increpabant eum ut taceret. Ipse vero multo magis clamabat : Fili David, miserere mei.

40. Stans autem Jesus jussit illum adduci ad se. Et cum appropinquasset, interrogavit illum,

41. Dicens : Quid tibi vis faciam ? At ille dixit : Domine, ut videam.

cela et cette parole était cachée pour eux et ils ne comprenaient pas ce qui leur était dit.

35. Or il advint, lorsqu'il approchait de Jéricho, qu'un aveugle était assis au bord du chemin, mendiant.

36. Et lorsqu'il entendit la foule passer il demanda ce que c'était.

37. Et on lui dit qu'il Jésus de Nazareth passait.

38. Et il cria, disant : Jésus, fils de David, aie pitié de moi.

39. Et ceux qui allaient devant lui commandaient rudement de se taire ; mais il criait beaucoup plus fort : Fils de David, aie pitié de moi.

40. Et Jésus, s'arrêtant, ordonna de le lui amener. Et lorsqu'il se fut approché il l'interrogea,

41. Disant : Que veux-tu que je fasse ? Et il répondit : Seigneur, que je voie.

ambitieuses des fils de Zébédée, qui se firent jour immédiatement après cette prophétie du Sauveur, dans une scène omise par S. Luc, mais racontée par les deux autres évangélistes. L'on comprend que Jésus ait eu à cœur d'étouffer ces espérances mondaines.

27. L'aveugle de Jéricho. xviii, 35-43.

— Parall. Matth. ix, 29-34 ; Marc. x, 46-52.

35. — *Cum appropinquaret...* cæcus quidam. C'était alors le 7 ou le 8 nisan, une semaine environ avant la mort de Notre-Seigneur. Sur les antilogies apparentes des récits évangéliques à propos de ce miracle, voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 397. L'exégèse est impuissante à résoudre le problème d'une manière entièrement satisfaisante, malgré les nombreux systèmes d'harmonie (on en compte au moins une quinzaine) proposés tour à tour par les apologistes ; mais aucun homme sérieux, même dans le camp rationaliste, n'oserait en induire aujourd'hui le défaut de véracité des Evangiles. C'est le cas de redire avec S. Jean Chrysostome, Præf. in Matth. : Αὐτὸ μὲν τοῦτο μέγιστον δειγμὰ τῆς ἀληθείας ἐστίν· εἰ γὰρ πάντα συνεφώνησαν μετὰ ἀκριβείας, οὐδεὶς ἂν ἐπίστευσεν τῶν ἐχθρῶν, ὅτι μὴ συνελθόντες ἀπὸ συνθήκης τινὸς ἀνθρωπίνης ἐγραψάν ἅπερ ἐγράψαν...

36. — *Cum audiret turbam* (une foule, car le grec n'a pas d'article) *prætereuntem*. La

foule qui se pressait sur les pas de Jésus était sans doute en grande partie composée de pèlerins, qui allaient à Jérusalem pour la Pâque. — *Interrogabat...* Détail propre à S. Luc.

38. — *Clamavit* : dans le grec, ἐβοήσῃ, terme plus fort que κράζειν des autres synoptiques. Cfr. v. 7. — *Jesu fili David*. La foule avait simplement désigné le Sauveur par son nom populaire, « Jésus de Nazareth » (v. 37) : l'aveugle plein de foi lui donne sans hésiter son vrai titre, « Fils de David », c'est-à-dire Messie. Cfr. Matth. i, 4 ; ix, 27, et le commentaire.

39. — *Et qui præibant*, c'est-à-dire ceux qui étaient en tête du cortège. Ce trait est spécial au troisième Evangile. — *Increpabant eum...* Comme précédemment les apôtres (v. 48), ces gens voulaient débarrasser Jésus d'un mendiant importun. L'intention était bonne ; mais qu'ils connaissaient mal celui qu'ils prétendaient protéger de la sorte !

40. — *Illum adduci ad se*. Détail pittoresque, bien naturel dans la circonstance, et propre à S. Luc. S. Marc raconte dans les termes les plus charmants comment l'aveugle sut courir lui-même auprès de Jésus.

41. — *Quid tibi vis faciam ? τί σοι θέλεις ;* ; σοι est mis en avant par emphase. — *Ut videam*. Ainsi interpellé, ce n'est plus une

42. Et Jésus lui dit : Vois, ta foi t'a sauvé.

43. Et aussitôt il vit et il le suivait glorifiant Dieu, et tout le peuple, voyant cela, loua Dieu.

42. Et Jesus dixit illi : Respice, fides tua te salvum fecit.

43. Et confestim vidit, et sequabatur illum magnificans Deum. Et omnis plebs ut vidit, dedit laudem Deo.

CHAPITRE XIX

L'épisode de Zachée (vv. 1-40). — Parabole des mines (vv. 41-28). — Entrée solennelle du Messie dans sa capitale (vv. 29-44). — Jésus expulse les vendeurs du temple (vv. 45-46). — Description générale de son ministère durant les derniers jours de sa vie publique (vv. 47-48).

1. Et Jésus, après y être entré, traversait Jéricho.

2. Et voilà un homme nommé Zachée, et il était chef des publicains et riche.

1. Et ingressus perambulabat Jericho.

2. Et ecce vir nomine Zachæus : et hic princeps erat publicanorum, et ipse dives :

vague prière qu'il adresse à Jésus : il le conjure instamment de lui rendre la vue.

42 et 43. — *Respice* est encore une particularité de S. Luc. De même *magnificans Deum*, et *omnis plebs... dedit laudem Deo*. On a remarqué que notre évangéliste aime à signaler les sentiments de reconnaissance auxquels donnaient lieu les miracles du Sauveur. Cfr. v. 26; vii, 47; ix, 43; xiii, 37; xvii, 45; xxiii, 47.

28. Zachée. xix, 1-40.

Episode où tout respire la fraîcheur et la vérité. S. Luc, qui est seul à le raconter, se manifeste de plus en plus à nous, par ces détails spéciaux, comme l'historien aux profondes recherches (Cfr. i, 3), et comme l'évangéliste du salut universel (voyez la Préface, § V). Mais quel contraste entre ce séjour de Jésus chez le publicain de Jéricho et celui qu'il avait fait auparavant (xiv, 1 et ss.) chez un Pharisien superbe ! Là, aucun résultat n'avait été obtenu parce que les cœurs étaient endurcis, tandis que nous allons assister ici à la transformation rapide d'une âme simple et généreuse. Cfr. S. Jean Chrys., Hom. de Zachæo.

CHAP. XIX. — 1. — *Ingressus perambulabat* (εἰσελθὼν διήρχετο)... Jésus avait donc fait son entrée dans la ville, et (telle est la force de l'imparfait) il était alors occupé à la traverser. Il semble que, sans la rencontre intéressante qu'il fit bientôt, il ne se serait pas arrêté cette fois à Jéricho. C'est à tort que plusieurs in-

terprètes (Stier, Schegg) donnent à « *perambulabat* » le sens du prétérit, et supposent que la scène suivante se passa en dehors des murs.

2. — *Et ecce*. L'adverbe favori de S. Matthieu ne pouvait être mieux employé. « Parat (Lucas) attentionem ad rem admirandam quam statuit narrare, » F. Luc. — Le héros de cette histoire est décrit par son nom, par sa profession, par sa condition. — 1^o *Vir nomine Zachæus*. « Vir », ἀνὴρ, et pas simplement ἄνθρωπος, « homo » (de même au v. 7), probablement pour indiquer d'avance un personnage d'une certaine distinction. « Nominé » : dans le grec, ἐνόματι καλούμενος, pléonasme extraordinaire (D, G, et le syriaque ont comme la Vulgate), « Zachæus », Ζαχαρίας, nom hébreu (זכרי, *Zaccaï*, ou זכאי, avec une terminaison grecque ou latine. Il signifie « pur » (comparez l'antique dénomination chrétienne « Innocentius »), et apparaît de temps en temps soit dans la Bible (Esdr. ii, 9; Neh. vii, 44, etc.), soit dans le Talmud (voyez Lightfoot, Hor. hebr. h. l.). — 2^o *Et hic* (les manuscrits varient entre οὗτος et αὐτός) *erat princeps publicanorum*. Le mot grec ἀρχιτραπεζῆς (« archipublicanus ») ne se trouve nulle part ailleurs ; aussi est-il difficile de déterminer au juste sa valeur. Peut-être désignait-il le receveur général du district, ayant sous lui tous les « portitores » ; mais il est possible aussi qu'il représente un titre moins élevé, tel que seraient ceux de contrôleur, ou de brigadier des douanes. Lieu de grand

3. Et quærebat videre Jesum, quis esset; et non poterat præ turba, quia statura pusillus erat.

4. Et præcurrens ascendit in arborem sycomorum, ut videret eum, quia inde erat transiturus.

5. Et cum venisset ad locum, suspiciens Jesus, vidit illum, et dixit ad eum : Zachæe, festinans descende, quia hodie in domo tua oportet me manere.

3. Et il cherchait à voir qui était Jésus, et il ne le pouvait pas à cause de la foule, car il était petit de taille.

4. Et courant en avant, il monta sur un sycomore pour le voir, car il devait passer par là.

5. Et lorsqu'il arriva en cet endroit, Jésus levant les yeux le vit et lui dit : Zachée, hâte-toi de descendre, car aujourd'hui il faut que je demeure dans ta maison.

transit par sa situation, et d'immenses ressources agricoles par la fertilité de ses terres (son baume surtout et ses fruits étaient exportés au loin; Jos. Ant. xiv, 4, 1; xv, 4, 2; Justin, Hist. xxxvi, 3; Plin. Hist. nat. xii, 54), Jéricho avait naturellement dans ses murs une petite armée de publicains. — 3^o *Et ipse dives*. La suite du récit (§ 8) permet d'induire qu'il s'était enrichi dans l'exercice de sa profession.

3. — Charmants détails, naïvement et gracieusement dépeints. *Et quærebat* (= sategebat)... Le temps indique des efforts réitérés, mais constamment frustrés. *Videre Jesum, quis esset*; c'est-à-dire, d'après Maldonat et plusieurs d'autres, « quis esset eorum quos in conferta et confusa videbat turba; » plus simplement et beaucoup mieux, croyons-nous, « quis esset vultu, habitu exteriori. » Désir bien légitime, en toute hypothèse, car on aime à connaître « de visu » les hommes célèbres, et Jésus avait alors une réputation sans pareille. Mais, comme nous le disent les Pères, ce n'était pas uniquement la curiosité naturelle qui portait Zachée à contempler de près Notre-Seigneur : un commencement de foi s'agitait dans son cœur envers Celui qu'il savait être, au rebours du sentiment universel, l'ami dévoué des publicains. « Pullulaverat in eo semen salutis, quia cupiebat Jesum videre, » Titus Bostr. (Cat. D. Thom.). — *Non poterat* : pour deux motifs, l'un général, *præ turba* (ἀπὸ τοῦ ὄχλου, hébraï-me 𐤒𐤕; du reste tout ce passage a une forte saveur dramatique, preuve que le document primitif de S. Luc était ici araméen), l'autre personnel, *statura pusillus erat*. Un homme de petite taille, perdu au milieu d'une foule compacte, a peu de chances de bien voir !

4. — *Et præcurrens* : dans le grec, nouveau pléonasme : καὶ προδραμών ἐμπροσθεν. Le récit devient de plus en plus pittoresque, comme la scène même. Les obstacles ne faisant qu'aviver les saints désirs de Zachée, il se précipite vers un endroit où il prévoit que le cortège devra passer. — *Ascendit in arbo-*

rem sycomorum. Il ne faut pas entendre par là notre faux sycomore de l'Occident (« pseudo-platanus »), mais le « ficus sycomorus » ou « ficus Egyptia », qui tient tout ensemble et du figuier et du mûrier, comme l'exprime son nom (composé de σῦκος et μῦρος) : du figuier par les fruits, du mûrier par les feuilles. Il ne croit que dans les parties les plus chaudes de la Palestine, spécialement dans la profonde et tropicale vallée du Jourdain. Cfr. III Reg. x, 27; II Par. i, 15; Am. vii. « Il est facile de grimper de-sus, grâce à son tronc court, et à ses larges branches latérales, qui s'écartent dans toutes les directions. » Tristram, Natural History of the Bible, p. 398. Cfr. Thomson, the Land and the Book, p. 22 et ss.; Winer, Bibl. Realwörterbuch, s. v. Maulbeerfeigenbaum. — *Quia inde...* δὲ ἐκεῖνης (scil. ὁδοῦ), « illac »; mais les meilleurs manuscrits ont simplement ἐκεῖνης. Sur cette ellipse de δὲ, voyez les grammaires de Winer et de Beelen. — Le rationaliste Keim, dans son Jesu von Nazara, t. III, p. 17, proteste contre l'in vraisemblance de ce trait (« die Unwahrscheinlichkeit einer Baumkletterung des Mannes von Geld und Stellung »), d'où il conclut que tout l'épisode de Zachée est légendaire : nous pensons au contraire qu'on n'invente pas de tels détails !

5. — *Suspiciens* (ἀναβλέψας, quom suscepisset) *Jesum*. Autre trait pittoresque. — *Vidit illum*. Celui qui avait lu surnaturellement dans le cœur de Nathanaël malgré l'épais feuillage d'un figuier (Joan. i, 48). lit de la même manière dans l'âme de Zachée malgré l'ombre du sycomore. « Opus ei non erat ut quis testimonium perhiberet de homine; ipse enim sciebat quid esset in homine », Joan. ii, 25. — *Dixit ad illum : Zachæe*. Déjà il le connaît ! Quelqu'un de l'assistance le lui aurait nommé, d'après Paulus, Idée mesquine. Comme si le bon Pasteur ne savait pas les noms de ses brebis ! Joan. x, 3. « L'impression que nous recevons du récit est favorable à la supposition que Jésus reconnut Zachée par une espèce d'in-

6. Et il se hâta de descendre et il le reçut avec joie.

7. Et tous, en voyant cela, murmuraient disant qu'il s'arrêtait chez un homme pécheur.

8. Mais Zachée debout dit au Seigneur : Voilà que je donne aux pauvres, Seigneur, la moitié de mes biens, et si j'ai fait tort à quelqu'un je lui rends le quadruple.

6. Et festinans descendit, et excepit illum gaudens.

7. Et cum viderent omnes, murmurabant, dicentes quod ad hominem peccatorem divertisset.

8. Stans autem Zachæus, dixit ad Dominum : Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus : et si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum.

tuition immédiate et miraculeuse : il lisait dans ses yeux ce qu'aucun autre ne pouvait y voir », dit très bien M. Reuss (Hist. évang. p. 542), qui est bon exégète quand il n'est pas en proie à ses préjugés rationalistes. — *Quia hodie...* ἄρῃρον (aujourd'hui même), placé en avant avec emphase, explique le *festinans descende* : c'est une hospitalité immédiate que demande Jésus. — *Oportet me manere*. La maison de Zachée devait être ce jour-là le lieu de repos du Sauveur, d'après les desseins providentiels de Dieu son Père. Jésus s'invite d'une façon toute royale : nulle part ailleurs dans l'Évangile nous ne le voyons agir ainsi, circonstance qui relève l'honneur fait au publicain de Jéricho. Heureux Zachée ! « Volebas videre transeuntem ; hodie hic apud te invenies habitantem. » S. August. Serm. cxiii. Mais, continue le même Père, « suscipitur Christus in domum, qui jam habitabat in corde. » Au reste, « etsi vocem invitantis Jesus non audierat, viderat tamen affectum, » S. Ambroise, h. l.

6. — *Festinans descendit*. Echo de l'ordre donné par Jésus, v. 5. On conçoit du reste ce joyeux empressément (*excepit... gaudens*). Que de choses dans les quelques paroles de ce verset ! S. Ambroise nous montre gracieusement Zachée tombant du sycamore comme un fruit mûr, dès la moindre secousse imprimée à l'arbre par Jésus. « Zachæus in sycomoro, novum novi temporis pomum » (Expos. in Luc. ix, 90).

7. — Tout le monde ne partagea point le bonheur de Zachée, qui fit au contraire une multitude d'envieux. — *Omnes* (ἐ πάντες, expression emphatique, « omnino omnes ») *murmurabant* (μυρογγίζον, « murmurabant ad invicem »). Les murmures furent unanimes et se prolongèrent longtemps. — *Ad hominem peccatorem divertisset* (ἐσθλὸν καταλύσαι, « venisset diversatum »). Il y avait à Jéricho, ville sacerdotale, un très grand nombre de prêtres (Cfr. x, 34 et le commentaire), presque autant qu'à Jérusalem, dit le Talmud, et, au lieu de demander à l'un d'eux l'hospitalité, Jésus établissait sa résidence chez un publi-

cain abhorré, dont la profession était regardée par les Juifs comme un crime insigne.

8. — *Stans autem Zachæus*. Cette scène touchante ne se serait passée, d'après divers commentateurs (Olshausen, Schleiermacher, etc.), que le lendemain matin, au moment où Jésus se mettait en route pour Jérusalem. Il est beaucoup plus naturel de la placer soit immédiatement, dans la rue même, en face des insulteurs (et alors le mot σταβή, qui désignait plus haut, xviii, 44, la pose affectée du Pharisien, représenterait l'attitude noble et fière de la protestation), soit peu de temps après l'entrée du Sauveur chez son hôte, par exemple à la fin du repas du soir (comparez l'expression, « hodie » des vv. 5 et 9). Zachée, debout devant Jésus, émet publiquement un vœu généreux, indice de sa complète conversion. C'est à tort qu'on a vu parfois dans l'emploi du temps présent (*do, reddo*) l'énonciation d'un fait antérieur et habituel, comme si Zachée eût voulu dire : Seigneur, je suis moins mauvais qu'on le croit ; voyez quelles sont mes pratiques accoutumées ! Je donne... je restitue... De l'avis à peu près universel, le présent est mis pour le futur, en signe du caractère inébranlable et de l'exécution prochaine de la résolution. La chose est si sûre qu'on peut la regarder moralement comme déjà faite. — *Ecce* (particule d'un bel effet) *dimidium bonorum...* De la part d'un homme riche, c'était un sacrifice énorme. « Ecce camelus, dit agréablement le Vén. Bède, faisant allusion à une récente parole de Jésus (xviii, 25), deposita gibbi sarcina per foramen acus transit ; hoc est, relicto amore divitiarum, contempto sensu fraudum, benedictionem dominicæ susceptionis accepit. » — *Et si quid aliquem defraudavi* (dans le grec, ἀποφραγεῖν, extorquer de l'argent au moyen de fausses accusations. Cfr. iii, 44 et le commentaire). La locution et τ serait-elle une sorte d'euphémisme derrière lequel Zachée masquerait à demi ses fautes ? Les exégètes modernes l'ont souvent affirmé, quoique bien à tort, selon nous. Quel intérêt Zachée avait-il à ne pas

9. Ait Jesus ad eum : Quia hodie salus domui huic facta est, eo quod et ipse filius sit Abraham.

10. Venit enim Filius hominis quærere, et saluum facere quod perierat.

Matt. 18, 11.

11. Hæc illis audientibus, adiciens dixit parabolam, eo quod esset prope Jerusalem, et quia exis-

9. Jésus lui dit : Aujourd'hui le salut a été accordé à cette maison, parce que celui-ci est aussi un enfant d'Abraham.

10. Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu.

11. Et comme ils écoutaient ces paroles, il leur dit de plus une parabole sur ce qu'il était près de Jérusalem.

faire alors une confession humble et complète? Nous supposons donc, d'après son langage, qu'il n'a pas conscience d'avoir lésé volontairement les droits du prochain. Mais il sait combien ses fonctions sont délicates, et avec quelle facilité l'injustice matérielle, sinon formelle, peut s'y glisser (comp. le proverbe italien : Il n'y a pas de grand fleuve où il ne soit entré un peu d'eau trouble) : il est prêt à réparer tous ses torts, si on lui en découvre. Et avec quelle générosité il les réparera! *Reddo quadruplum*. La loi juive n'exigeait cette « restitutio in quadruplum » qu'en certains cas, v. g. quand l'objet volé avait été aliéné par le voleur ou avait péri chez lui (Ex. xxii, 4); ordinairement on n'était condamné à restituer que le double (Ex. xxii, 4-9), et même, quand on restituait spontanément, il suffisait d'ajouter un cinquième en sus de la valeur. Quant aux lois romaines, un article spécial, « de publicanis », n'exigeait de ces fonctionnaires que la restitution pure et simple, quoique les voleurs communs dussent la faire au quadruple.

9. — *Ait Jesus ad eum* : πρὸς αὐτόν ne signifie pas « de eo » ; Jésus s'adresse directement à Zachée, quoiqu'il parle de lui à la troisième personne. — *Quia* (récitatif) *hodie salus...* Douce assurance pour Zachée, et pour toute sa maison (*domui huic*), qui avait reçu comme lui avec de vifs sentiments de foi la visite du Sauveur. — *Ipsè filius Abraham*. De graves auteurs anciens et modernes (S. Cyprien, S. Jean Chrysost., S. Ambroise, Maldonat, Stella, Reuss, Curci) ont conclu de ces mots que Zachée devait être païen d'origine; mais telle n'est certainement pas leur signification directe. Il n'y a aucune raison de ne pas les prendre à la lettre, et c'est d'une manière littérale qu'on les interprète généralement aujourd'hui. Zachée était Juif, comme le prouve son nom (note du §. 2); mais, en se faisant publicain, il s'était dégradé aux yeux de ses concitoyens, il avait en quelque sorte renoncé à sa précieuse filiation : converti désormais, il a recouvré tous

ses droits au salut promis à Abraham, son illustre aïeul.

10. — Jésus continue de répondre au blâme de la foule. Il a justifié sa conduite par un premier motif, tiré des droits de Zachée; il en expose maintenant un second, qui consiste dans l'indication générale de son propre rôle en tant que Messie : *venit enim Filius hominis...* N'est-il pas venu tout exprès pour chercher les brebis égarées et les ramener au bercail? Voyez dans S. Matthieu, xviii, 11 (Cfr. le commentaire), la reproduction de cette admirable pensée. Ici, le verbe *quærere* est une particularité de S. Luc. — Que devint Zachée après sa conversion? D'anciens auteurs pensent qu'il s'attacha immédiatement à la personne de Jésus. Quelques-uns (à la suite de Clément d'Alexandrie, Strom. iv, 6) l'ont identifié avec S. Mathias, qui devint plus tard apôtre à la place de Juda. D'autres font de lui le premier évêque de Césarée, en Palestine. Mais une antique tradition, « innumeris testimoniis firmata ac præsertim auctoritate Martini Papæ Quinti, in bulla anni 1427 » (Propre du bréviaire de Tulle, au 3 septembre), démontre que Zachée émigra de bonne heure dans les Gaules, et qu'il se fixa finalement dans un lieu sauvage et pittoresque (Roc-Amadour) qui appartient aujourd'hui au diocèse de Cahors, où il est honoré sous le nom de S. Amadour (Amatori).

29. La parabole des mines. XIX, 11-28.

Sur la différence qui, malgré des analogies nombreuses, existe entre cette parabole et celle des talents, conservée par S. Matthieu, xxv, 14-30, voyez notre explication du premier Evangile, p. 478 et s. Dès les premiers siècles, Ammonius d'Alexandrie, Eusèbe et S. Jean Chrysostome, en faisaient deux pièces distinctes.

11. — Petite introduction historique, préliminaire pour découvrir le vrai but et le sens de la parabole. Cfr. xviii, 1 et 9. — *Hæc illis audientibus*. Ces deux pronoms retombent et sur les choses et sur les personnes

saalem et qu'ils pensaient que le royaume de Dieu serait aussitôt manifesté.

12. Il dit donc : Un homme de haute naissance s'en alla dans un pays lointain pour prendre possession d'un royaume et revenir ensuite.

13. Ayant appelé dix de ses serviteurs, il leur donna dix mines, et

timarent quod confestim regnum Dei manifestaretur.

12. Dixit ergo : Homo quidam nobilis abiit in regionem longinquam accipere sibi regnum, et reverti.

13. Vocatis autem decem servis suis, dedit eis decem mnas, et ait

dont il a été question auparavant, 77. 7-10. Nous sommes encore à Jéricho (Cfr. 7. 28), et probablement dans la maison de Zachée. — *Adjiciens dixit* est un hébraïsme : וְיוֹסֵף דִּבֶּר. Cfr. xx, 41, 42; et dans les LXX, Gen. xviii, 29; xxxviii, 5; Job. xxix, 1, etc. — *Eo quod esset prope Jerusalem*. Jéricho n'est en effet qu'à 150 stades de Jérusalem, c'est-à-dire à une petite journée de marche (environ 6 ou 7 heures). — *Et quia existimarent...* Depuis quelque temps l'enthousiasme est toujours allé croissant dans l'entourage de Jésus. Cfr. xiv, 25, xviii, 31, 38; xix, 4-3. Ses partisans, même les plus éclairés, s'obstinent à croire que, s'il va maintenant à Jérusalem, la capitale de la Théocratie, c'est pour y fonder sans délai (*confestim* en avant par emphase), pour y faire briller, selon toute la force du texte (*manifestaretur*, ἀναπαύεσθαι, « in lucem ederetur ». Cfr. Act. xxi, 3), le royaume du Messie avec son cortège obligé de gloires humaines. Jésus répond à ces grossières espérances en montrant, sous les traits de cette belle composition poétique, 4^o qu'il s'écoulera encore un long temps avant la crise décisive qui établira définitivement son règne, 2^o que ses amis devront employer ces siècles d'attente à un travail sérieux, s'ils veulent être récompensés au dernier jour, 3^o que ses ennemis, spécialement les Juifs, n'échapperont pas à ses vengeances.

12. — *Homo quidam nobilis* (εὐγενής, de noble race) : digne figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, « quamvis servus factus sit, est tamen nobilis secundum ineffabilem ortum a Patre » (S. Cyrille, in Cat. D. Thom.). Ou plutôt, « non solum secundum deitatem nobilis est, sed etiam secundum genus humanum, ex semine David... exortus » (S. Basile, ibid.). — *Abiit in regionem longinquam* (εἰς χώραν μακράν) aussi loin qu'il y a de la terre au ciel, ce qui suppose une absence prolongée. — *Accipere sibi regnum et reverti*. L'image est empruntée aux coutumes d'alors. Combien de petits princes, en Palestine et autour de la Palestine (en Judée, à Chalcis, à Abila, à Emèse, à Damas, en Commagène, etc.), avaient dû se rendre à Rome

pour recevoir leur investiture du sénat ou de l'empereur ! Le premier livre des Macchabées, viii, 13, fait à ce sujet une réflexion significative : « Quibus vellent (Romani) auxilio esse ut regnarent, regnabant; quos autem vellent, regno deturbabant. » C'est ainsi qu'Hérode-le-Grand avait entrepris le voyage de Rome pour obtenir le titre de roi des Juifs; que son fils Archélaüs était allé, quoique en vain, faire sa cour à Auguste pour qu'il lui fût accordé de conserver cette dignité. De même, Jésus était sur le point de partir pour le ciel où Dieu son Père, le « rex regum et dominus dominantium », devait lui conférer une autorité souveraine, éternelle, sur l'empire messianique : mais ce n'est qu'à la fin des temps qu'il reviendra dans l'état de sa gloire et de sa puissance royales. — Le héros de la parabole des talents est un simple père de famille, qui n'aspire à aucune dignité.

13. — *Vocatis decem servis suis*. Non pas « ses dix serviteurs », comme s'il n'en eût pas eu davantage, mais « dix de ses serviteurs ». Il se propose de mettre leur fidélité à l'épreuve durant son absence : c'est pour cela qu'il leur confie à chacun *decem mnas*, désireux de voir comment ils sauront les faire fructifier à son profit. La « mine », dont le nom grec (μνᾶ) vient de l'hébreu מנה (maneh) en passant par le phénicien מנה (mnd). n'était pas une monnaie réelle, ayant cours : après avoir servi de poids, elle était devenue une monnaie fictive, comme le talent. Il est probable qu'il s'agit ici de la mine attique, qui contenait 100 drachmes, c'est-à-dire environ 90 francs. Cfr. Winer, Bibl. Realwörterbuch, t. II, p. 96 de la 3^e édit. La somme confiée à chacun des serviteurs n'était donc que de 900 francs; la somme totale, de 9000 francs. Quelle différence dans la parabole des talents, Matth. xxv, 15 et ss., où le maître partage toute sa fortune, qui était considérable, entre trois seulement de ses serviteurs ! — *Negotiamini dum venio* (ἐν ᾧ scil. χρόνῳ ἐρχομαι, d'après la leçon probable; ἕως ἐρχομαι d'après la Recepta). « Negotiamini » est une traduction très littérale du verbe πρᾶγματεύεσθαι, qui n'apparaît qu'en

ad illos : *Negotiamini dum venio.*

14. *Cives autem ejus oderant eum, et miserunt legationem post illum, dicentes : Nolumus hunc regnare super nos.*

15. *Et factum est ut rediret accepto regno : et jussit vocari servos quibus dedit pecuniam, ut sciret quantum quisque negotiatus esset.*

16. *Venit autem primus dicens : Domine, mna tua decem mnas acquisivit.*

17. *Et ait illi : Euge, bone serve;*

leur dit : Faites-les valoir jusqu'à ce que je revienne.

14. Or ses concitoyens le haïssaient ; ils envoyèrent donc après lui une députation, disant : Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous.

15. Or il arriva qu'il revint après avoir pris possession du royaume ; et il fit appeler les serviteurs auxquels il avait donné de l'argent, pour savoir combien chacun l'avait fait valoir.

16. Et le premier vint, disant : Seigneur, ta mine a produit dix mines.

17. Et il lui dit : Bien, bon servi-

cet endroit du Nouveau Testament. Les Rabbins employaient dans le même sens plusieurs dérivés analogues de *פְּרַגְמָטִי*, v. g. *פְּרַגְמָטִי* (*pragmatia*), *פְּרַגְמָטִי* (*pragmatia*), *פְּרַגְמָטִי* (*pragmatia*), *פְּרַגְמָטִי* (*pragmatia*). Du reste, nous n'usons pas autrement des mots *négoce*, *négociant*, *négocié*. — Dans l'application, « signifiait (Jésus) per eos qui mnas recipiunt, suos discipulos... Nullum autem aliud negotium erat, nisi dogma regni sui intentis mortalibus prædicandum per suos discipulos, » Eusèbe (ap. Cat. D. Thom.). Cela convient donc encore à tous les prêtres.

14. — *Cives autem ejus oderant eum.* Les concitoyens de Jésus, ce sont évidemment les Juifs, puisqu'il était comme eux membre de l'état théocratique. Joan. iv, 22 ; Rom. ix, 5. Leur haine envers lui n'apparaît que trop à chacune des pages évangéliques. — *Miserunt legationem post illum* (*ἀποστείλαν αὐτόν*, littéral. derrière lui). Les ambassadeurs devaient protester de toutes leurs forces contre l'élévation de l'« homo nobilis » à la dignité suprême, en remontrant au suzerain que cet acte serait tout à fait impolitique, attendu qu'il était contraire aux vœux de la nation entière. Nous apprenons par l'historien Josèphe Ant. xvii, 41, 4 (Cfr. Bell. Jud. xi, 2, 4) que les choses se passèrent à la lettre de cette sorte quand Archélaüs alla revendiquer à Rome la succession de son père. — *Nolumus hunc...* Expression dédaigneuse : *τοῦτον*, cet homme que nous détestons. Les Juifs, à deux reprises au moins, parlèrent en ce sens à Pilate contre Jésus, quand ils crièrent : « Non habemus regem nisi Cæsarem », et. « Noli scribere : Rex Judæorum », Joan. xix, 45,

21. — Tous ces détails sont propres à la parabole des mines ; on ne trouve rien de semblable dans celle des talents.

15. — Malgré tant d'oppositions (elles devinrent plus vives encore après la mort de Notre-Seigneur, Cfr. Act. xii, 43 ; xiii, 45 ; xiv, 18 ; xvii, 5 ; xviii, 6 ; xxii, 22 ; xxiii, 12, et, du monde juif, elles passèrent au monde entier, qui les continue chaque jour), le candidat au trône vit ses droits reconnus. Le voici maintenant qui revient, muni de pleins pouvoirs (*recepto regno*), dont il fait aussitôt un double usage : il récompense ses amis et se venge de ses ennemis. — *Jussit vocari...* Voyez, pour l'explication détaillée, l'Evang. selon S. Matth. p. 484 et ss., car c'est ici surtout que les deux paraboles se ressemblent. Celle des mines a pourtant encore des variantes notables, conformément à la diversité de son but et de son ordonnance générale. — *Quantum quisque negotiatus esset.* Le verbe grec (employé seulement en cet endroit du N. T.) n'est pas tout à fait le même qu'au v. 13 : c'est le composé *διαπραγματεύομαι*, « negotiando lucrari ». *Τίς τίς*, littéral. « quis quid », construction classique chez les Grecs et chez les Romains. Ce sont « duæ quaestiones in unum concinnatæ, i. e. quis aliquid lucratus esset, et quid is lucratus esset, » Bornemann.

16 et 17. — *Primus...* Les serviteurs, du moins les trois dont le récit fait une mention spéciale, se présentent au roi d'après un ordre conforme à leurs succès, par conséquent à leurs mérites. — *Mna tua... acquisivit* (*προσπονήσατο*, a fait en sus : mot propre à S. Luc). Langage d'une profonde humilité. Le serviteur semble attribuer tout le profit à

teur, puisque tu as été fidèle en chose modique, tu auras puissance sur dix villes.

18. Et un autre vint, disant : Seigneur, ta mine a produit cinq mines.

19. Et il lui dit : Et toi sois établi sur cinq villes.

20. Et un autre vint, disant : Seigneur, voici ta mine que j'ai gardée déposée dans un linge.

21. Car je t'ai craint parce que tu es un homme sévère ; tu enlèves ce que tu n'as pas déposé et tu moissonnes ce que tu n'as pas semé.

22. Il lui dit : Je te juge par ta

quia in modico fuisti fidelis, eris potestatem habens super decem civitates.

18. Et alter venit, dicens : Domine, mna tua fecit quinque mnas.

19. Et huic ait : Et tu esto super quinque civitates.

20. Et alter venit, dicens : Domine, ecce mna tua, quam habui repositam in sudario ;

21. Timui enim te, quia homo austerus es : tollis quod non posuisti, et metis quod non seminasti.

22. Dicit ei : De ore tuo te judico,

l'argent de son maître, et ne tenir aucun compte de son activité, de son habileté personnelles. Il en est autrement dans la parabole des talents : « Domine, quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum. » — En échange de sa fidélité, il reçoit, outre un bel éloge (*euge, bone serve*), une récompense vraiment princière : *Eris potestatem habens* (dans le grec, τοῦ ἐξουσίαν ἔχων, scias te habere...) *super decem civitates*. Dix cités, pour dix mines avec lesquelles on aurait à peine acheté une modeste maison. Dans l'antiquité, les rois récompensaient assez fréquemment leurs amis et serviteurs fidèles en leur attribuant le revenu d'une ou de plusieurs villes. Dans la parabole des talents, le maître, n'étant qu'un homme privé, se contente de dire : « Intra in gaudium Domini tui ; » il n'a pas de cités à donner.

18 et 19. — *Alter* (dans le grec, ὁ δεύτερος, le second). C'est la même scène répétée, à part cinq mines et cinq villes au lieu de dix. La récompense, et c'était bien juste, est donc proportionnée au succès ou plutôt aux efforts, à la générosité de l'action. Dans l'ordre moral aussi, les mêmes dons ne produisent pas toujours des résultats identiques. Pussions-nous du moins gagner cinq mines ! — *Fecit, ἐποίησε*, comme Matth. xxv, 46, dans le sens de gagner.

20 et 21. — *Alter venit*. On lit, dans plusieurs des manuscrits grecs qui font autorité, ὁ ἕτερος avec l'article : l'autre. Le narrateur parle maintenant comme s'il n'eût confié de l'argent qu'à trois serviteurs. « De albis siletur, écrit S. Ambroise (Expos. in Luc. viii, 95), qui quasi prodigi debitorum, quod acciperant perdidierunt. » Mais rien, dans la parabole, ne nous autorise à croire que les sept autres aient été si pervers. Peut-être est-il mieux de dire qu'on les passe sous silence

pour abrégier, leur conduite ayant été analogue ou à celle des deux premiers, ou à celle du troisième. — *Quam habui* (« servavi ») *repositam in sudario*. Σουδαριον du texte grec est un latinisme, de même que סודר (soudar) des Rabbins. Le « sudarium » était, comme l'exprime son nom, un mouchoir destiné à essuyer la sueur du visage. Il n'est pas sans intérêt de voir, d'après le Talmud, des Juifs se servant précisément du soudar pour envelopper de petites sommes d'argent, à l'instar de ce négligent serviteur. Cfr. Lightfoot, Hor. hebr. h. l. Du reste, aujourd'hui encore, les paysans occidentaux n'emploient-ils pas ce même linge en guise de bourse ? D'après la parabole des talents, l'argent avait été enfoui en terre. Au moral, « pecuniam in sudario ligare est percepta dona sub otio lenti torporis abscondere », V. Bède. — *Timui enim te...* Dans les termes les plus arrogants, le coupable essaie d'excuser sa conduite, qu'il voudrait faire passer pour de la prudence. Il a eu peur de son maître, lequel est si sévère, et dont il craignait les reproches, ou même les vengeances. *Austerus*, calqué sur le grec αὔστηρος, « propre de eo dicitur quod acerbum saporem habet, ... deinde tropice de moribus, asper, severus », Brätschneider. — Les locutions proverbiales « prendre ce qu'on n'a pas déposé, moissonner ce qu'on n'a pas semé » (voyez-les dans S. Matthieu, xxv, 24, avec une légère variante) peuvent exprimer soit l'appropriation injuste du bien d'autrui, soit l'accumulation des richesses sans travail personnel au prix de la sueur des pauvres gens. Cette seconde acception est ici la plus probable.

22 et 23. — *De ore tuo te judico*. Cfr. Cicéron, Verr. vii : « Tua te oratione accuso. Tuo te gladio jugulas. » Le roi répond à ce misérable par un foudroyant argument « ad

serve nequam. Sciebas quod ego homo austerus sum, tollens quod non posui, et metens quod non seminavi :

23. Et quare non dedisti pecuniam meam ad mensam, ut ego veniens cum usuris utique exegissem illam ?

24. Et astantibus dixit : Auferte ab illo mnam, et date illi qui decem mnas habet.

25. Et dixerunt ei : Domine, habet decem mnas.

26. Dico autem vobis, quia omni habenti dabitur, et abundabit : ab eo autem qui non habet, et quod habet auferetur ab eo.

Matth. 13, 42; Marc. 4, 25.

27. Verumtamen inimicos meos illos, qui noluerunt me regnare super se, adducite huc, et interficite ante me.

28. Et his dictis, præcedebat ascendens Jerosolymam.

propre bouche, mauvais serviteur. Tu savais que je suis un homme sévère, enlevant ce que je n'ai pas déposé et moissonnant ce que je n'ai pas semé.

23. Pourquoi n'as-tu pas donné mon argent à la banque, pour qu'en revenant je le retirasse avec usure ?

24. Et il dit à ceux qui étaient présents : Otez lui la mine et donnez-la à celui qui a dix mines.

25. Et ils lui dirent : Seigneur, il a dix mines.

26. Mais je vous dis qu'on donnera à celui qui a et il sera dans l'abondance ; quant à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera ôté.

27. Néanmoins amenez ici mes ennemis qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux et tuez-les devant moi.

28. Ces choses dites, il marchait devant eux, montant à Jérusalem.

hominem ». — *Quare non dedisti pecuniam meam* : dans le grec, *ποὺ τὸ ἀργύριον* avec emphase (d'après les manuscrits A, B, L, etc.). — *Ad mensam* : sur la table des banquiers, dont le nom grec, *τραπεζίτας*, dérive de *τραπεζά*, table, de même que leur nom français vient de banque. Le serviteur aurait donc dû pour le moins prêter à intérêts la somme qui lui avait été confiée : son royal maître en eût ainsi tiré quelque profit : *cum usuris* (*σὺν τόκῳ*, voyez sur ce mot l'Evang. selon S. Matth. p. 483)... *exegissem* (*πράσσειν* dans le même sens que *ποιεῖν* au *ψ. 48*. Cfr. III, 43)... Dans le texte grec, le point d'interrogation est placé après *τραπεζίταν*, et on lit ensuite *καὶ ἐγὼ ἐλθὼν...*, « et (tunc) ego veniens »..., au lieu de *ut ego veniens*.

24-26. — *Astantibus dixit*. Ces « adstantes » étaient les serviteurs du roi en général, ses gardes. — *Dixerunt ei...* : *Habet decem mnas*. Surpris d'un pareil ordre, ils se permettent une observation respectueuse. Mais celui auquel vous donnez la mine, n'est-il pas déjà le plus riche de tous ? — *Dico autem vobis* (la plupart des manuscrits grecs ont *λέγω γάρ*, « dico enim »). Ainsi qu'il convient à sa dignité, le prince n'a pas l'air de s'apercevoir qu'on l'a interpellé ; il répond néanmoins à l'objection par l'axiôme bien connu :

Omni habenti... Cfr. VIII, 48, etc. — *Abundabit* n'a rien qui lui corresponde dans le texte grec.

27. — *Verumtamen*. Après avoir récompensé ou puni ses serviteurs selon leur conduite respective, le roi, par cette transition, introduit un terrible arrêt contre ceux de ses concitoyens qui lui avaient fait autrefois une opposition si hostile, *ψ. 44*. La sentence est majestueuse, sans appel, exécutée sur-le-champ sous les yeux mêmes du juge (*adducite huc... ante me*), ainsi que cela se pratique fréquemment dans les contrées orientales (*καταπαύετε*, « trucidate », l'équivalent grec de *interficite*, n'est employé que par S. Luc : c'est un mot d'une grande énergie). Le voile tombe brusquement après ces effrayantes paroles. Quelle impression ne durent-elles pas produire sur l'assistance ! C'est une prophétie de la ruine de Jérusalem, et, dans le sens large, des châtiments qui atteindront à la fin du monde tous les ennemis de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de son Eglise.

28. — *Et, his dictis, præcedebat*. Jésus se mit donc en route aussitôt après avoir achevé la parabole des mines. Il y a une emphase visible dans ce « *præcedebat* » (*ἔπορεύετο ἔμπροσθεν*), qui rappelle une phrase plus significative encore de S. Marc, x, 32. Jésus s'est mis

29. Et il advint, lorsqu'il approchait de Bethphagé et de Béthanie, près de la montagne qui est appelée des Oliviers, qu'il envoya deux de ses disciples,

30. Disant : Allez au village qui

29. Et factum est, cum appropinquasset ad Bethphage et Bethaniam, ad montem qui vocatur Oliveti, misit duos discipulos suos,

Matth. 21, 1; Marc. 11, 1.

30. Dicens : Ite in castellum,

en tête du cortège nombreux qui l'accompagne, et, bien qu'il sache ce qui l'attend, il s'avance vaillamment, à la façon d'un chef que rien n'effraie. — *Ascendens* est ici d'une réalité plus parfaite que jamais, car on monte perpétuellement d'environ 3500 pieds) pour aller de Jéricho à Jérusalem. Voyez, dans l'Atlas de la Bible de M. Riess, les profils de la planche VII. Route lugubre et désolée, qui traverse un des plus affreux déserts qui soient au monde (Cfr. x, 25 et ss. et l'explication). Pour le moment du moins, elle menait Jésus à un triomphe.

TROISIÈME PARTIE

VIE SOUFFRANTE ET GLORIEUSE DE JÉSUS.

XIX, 29-XXIV, 53.

Voyez le récent et instructif opuscule du Rév. W. J. Walsh, *Harmony of the Gospel narratives of the Passion, Resurrection and Ascension of our blessed Lord from the Vulgate, with english notes*, Dublin 1879.

Comparé aux deux autres synoptiques pour cette troisième et dernière partie de son Evangile, S. Luc est en général moins complet, moins précis : il abrège, et omet par conséquent beaucoup de détails. Mais, d'autre part, nous trouverons de temps en temps et jusqu'à la fin dans son récit de ces particularités précieuses auxquelles il nous a habitués dès le principe.

1. Entrée solennelle du Messie dans sa capitale. xix, 29-54.

Parall. *Matth. xxi, 1-11; Marc. xi, 1-11; Joan. xii, 12-19.*

La foule qui se pressait autour de Jésus à Jéricho n'avait pas complètement tort (v. 41) : le royaume du Christ allait se manifester sans retard. Mais, dans le plan divin, ce ne devait être là qu'une investiture temporaire et locale, qui ne concernait directement que le peuple théocratique. Il faut attendre la fin du monde pour voir briller dans toute sa splendeur le règne universel de Jésus. La scène qui va se passer à Jérusalem sera toutefois un type de celle qui aura lieu aux derniers jours. — Voyez, pour l'explication détaillée, les *Evangelies selon S. Matth.* (p. 398 et ss.) et selon *S. Marc* (p. 458 et ss.). C'est de S. Marc que notre évangéliste se rapproche le plus.

1° Préparatifs du triomphe. vv. 29-35.

29. — *Et factum est...* Nous devons intercaler ici, d'après la suite chronologique des événements, un petit séjour de Notre-Seigneur à Béthanie. Voyez l'*Harmonie évangélique*, et *Joan. xii, 1-19*. — *Ad Bethphage et Bethaniam*. Sur Bethphagé, comp. *Matth. xxi* et le commentaire. D'après Caspari, *Chronogeograph. Einleitung in das Leben J. C.*, 1869, p. 461 et s., ce n'eût pas été un village, mais un district, qui aurait embrassé tout le territoire compris entre la muraille orientale de Jérusalem et Béthanie, y compris cette dernière localité. Porter, *Handbook for Syria a. Palestina*, p. 245, fait de Béthanie et de Bethphagé deux quartiers d'un même village. Ces hypothèses ne sont pas fondées. Cfr. Hug, *Einleit. in's N. T.* 4^e éd. t. I, p. 46 et s. Quoique S. Luc et S. Marc mentionnent Bethphagé avant Béthanie, il résulte des récits comparés de S. Matthieu et de S. Jean que Bethphagé était plus rapproché de Jérusalem, puisque Jésus, allant de Béthanie à la capitale juive, trouva cette localité sur sa route. Mais comme, d'une part, S. Luc abrège, et que, d'autre part, les deux villages étaient très peu distants l'un de l'autre, cette manière de parler n'a rien de foncièrement inexact. Voyez Bochart, t. I, p. 209, et Sepp, *Jerusalem u. das h. Land*, 1869, t. I, p. 579 (Robinson, *Palästina*, t. II, p. 302, place au contraire Bethphagé à l'E. de Béthanie). — *Ad montem... Oliveti*. Bonne traduction, car il faut lire dans le texte grec *ἐλαιών* (au nominat. sing., bois d'oliviers, « olivetum ») et non *ἐλαιών* (génit. plur. de *ἐλαία*, les oliviers). La colline qui s'élève à l'Orient de Jérusalem est du reste appelée par l'historien Josèphe comme par le Nouveau Testament tantôt *ὄρος τῶν ἐλαιῶν*, « mons olivarum », tantôt (quoique plus fréquemment) *ὄρος ἐλαιῶν*, « mons Oliveti ». Bien qu'elle soit aujourd'hui en grande partie dénudée, elle mérite pourtant encore son nom (Caspari, l. c.).

30 et 34. — Le Messie donne lui-même des ordres en vue de sa marche triomphale. Il ne songe plus à se soustraire aux honneurs comme autrefois, car l'heure marquée par la Providence a sonné. — *Invenietis pullum asinæ*. Ce dernier mot a été ajouté par la Vulgate, comme un déterminatif de *πῶλος*, qui convient aussi bien au petit du cheval

quod contra est : in quod introeuntes, invenietis pullum asinæ alligatum, cui nemo unquam hominum sedit : solvite illum, et adducite.

31. Et si quis vos interrogaverit : Quare solvitis ? sic dicetis ei : Quia Dominus operam ejus desiderat.

32. Abierunt autem qui missi erant : et invenerunt, sicut dixit illis, stantem pullum.

33. Solventibus autem illis pullum, dixerunt domini ejus ad illos : Quid solvitis pullum ?

34. At illi dixerunt : Quia Dominus eum necessarium habet.

35. Et duxerunt illum ad Jesum. Et jactantes vestimenta sua supra pullum, imposuerunt Jesum.

Joan. 12, 14.

36. Eunte autem illo, substernebant vestimenta sua in via.

37. Et cum appropinquaret jam ad descensum montis Oliveti, cœpe-

est là devant ; en y entrant vous trouverez un ânon attaché sur lequel jamais aucun homme ne s'est assis ; déliez-le et amenez-le.

31. Etsi quelqu'un vous demande Pourquoi le déliez-vous ? vous répondrez ainsi : Parce que le Seigneur désire s'en servir.

32. Et ceux qui étaient envoyés s'en allèrent, et ils trouvèrent l'ânon, comme il leur avait dit.

33. Et comme ils déliaient l'ânon, ses maîtres leur dirent : Pourquoi déliez-vous l'ânon ?

34. Et ils dirent : Parce que le Seigneur en a besoin.

35. Et ils le conduisirent à Jésus, et jetant leurs vêtements sur l'ânon, ils placèrent Jésus dessus.

36. Et tandis qu'il allait, ils étendaient leurs vêtements sur le chemin.

37. Et comme il approchait de la descente du mont des Oliviers, tous

qu'à celui de l'âne. S. Luc, comme S. Marc, parle seulement de l'ânon. Cfr. Matth. xxi, 2. — *Cui nemo... sedit.* De même le second évangéliste (à part l'emphatique *unquam*, qui est propre à S. Luc). — *Dominus* (le Seigneur par antonomase, le roi Messie) *operam ejus desiderat.* La phrase est identique dans les trois récits d'après le texte grec : ὁ Κύριος αὐτοῦ (Matth. αὐτῶν) χρειαζέσθαι, le Seigneur en a besoin ; mais la Vulgate l'a traduite de trois différentes manières (Cfr. Matth. et Marc.), ici d'une manière moins heureuse.

32-34. — Au 32, les mots *stantem pullum*, qui manquent dans tous les manuscrits grecs et dans la version syrienne, sont probablement un glossème. — *Solventibus autem illis...* S. Luc est seul à dire que ce fut au moment même où les envoyés de Jésus déliaient l'ânon qu'ils reçurent les observations des propriétaires (*domini ejus* ; S. Marc est moins précis : « quidam de hic stantibus »). — *Quid solvitis*, pour « quare solvitis », 34 (cf au lieu de διατε). — *Dominus eum necessarium habet* (dans le texte grec, les mots sont les mêmes qu'au 34). Seul encore S. Luc cite directement la réponse des deux apôtres.

35. — Les disciples ornent l'humble monture pour la rendre moins indigne de Jésus. —

Jactantes. L'expression corrélatrice du texte primitif, ἐπιτίθεντες (ayant jeté dessus), ne se trouve qu'ici et I Petr. v, 7. S. Matthieu emploie ἐπέθηκαν, S. Marc ἐπιβάλλουσιν : nuances utiles à noter.

2° La marche triomphale. 37. 36-34.

Après quelques traits rapides sur cette marche solennelle du Messie vers sa capitale, 37. 36-38, S. Luc relève deux épisodes caractéristiques, 37. 39 et 40, 41-44, qu'on rencontre uniquement dans sa narration.

36. — *Eunte illo.* Dès que la procession s'ébranla. — *Substernebant.* Le verbe grec ὑπεστρώνουν n'apparaît qu'en cet endroit du N. T. Il est plus pittoresque que le simple ἐστρωσαν de S. Matthieu et de S. Marc. Remarquez l'emploi de l'imparfait, qui indique un acte constamment renouvelé au fur et à mesure que Jésus avançait. — *Vestimenta sua in via* : et, avec leurs vêtements, des branches qu'ils coupaient aux arbres plantés le long du chemin (Cfr. S. Matth. et S. Marc).

37. — *Cum appropinquaret jam ad descensum* (πρὸς τὴν κατὰβασι, expression technique, qui n'est pas employée ailleurs dans le N. T.)... Précieuse note topographique, spéciale à S. Luc. « Trois chemins conduisent de

les disciples en foule commencèrent pleins de joie à louer Dieu à haute voix pour tous les prodiges qu'ils avaient vus.

38. Disant : Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel et gloire dans les hauts lieux.

39. Et quelques Pharisiens dans la foule lui dirent : Maître, réprimandez vos disciples.

runt omnes turbæ discipulorum gaudentes laudare Deum voce magna super omnibus, quas viderant, virtutibus,

38. Dicentes : Benedictus qui venit rex in nomine Domine; pax in cœlo, et gloria in excelsis.

39. Et quidam Pharisæorum de turbis, dixerunt ad illum : Magister, increpa discipulos tuos.

Béthanie à Jérusalem. L'un d'eux se glisse entre les pointes septentrionale et centrale du mont des Oliviers; un autre gravit sa cime la plus élevée, pour descendre ensuite en traversant le village moderne d'Et-Tour; le troisième, qui est et doit toujours avoir été la route proprement dite, contourne la masse du centre, passant entre elle et le mont du Scandale. Les deux autres sont plutôt des sentiers de montagne que de vrais chemins, et, comme Jésus était accompagné d'un si grand nombre de disciples, il est clair qu'il dut prendre cette route, la plus commode des trois. » Farrar, *Life of Christ*, 23^e éd., t. II, p. 195 et s. Voyez R. Riess, *Atlas de la Bible*, pl. VI. C'est donc au moment où le cortège, après avoir franchi le versant oriental du mont des Oliviers, arrivait à l'endroit où le chemin débouche tout à coup sur le flanc occidental, que les acclamations de la foule commencèrent. Là en effet, la ville, auparavant cachée par la cime de la colline, apparaissait subitement dans toute sa splendeur. Si, maintenant qu'elle n'est plus qu'un pâle reflet de son ancienne beauté, elle présente encore de ce lieu aux regards du pèlerin un magnifique panorama, qu'il lui est impossible de jamais oublier, que n'était-ce pas dans ces temps, où on la regardait à juste titre comme une des merveilles du monde (Tacite, *Hist.* v, 8)? Le temple surtout se montrait de là tout rayonnant de grâce. Voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 454; Porter, *Handbook for Syria and Palestine*, p. 438. On conçoit donc qu'en face de ce spectacle admirable, rehaussé à cette époque de l'année par les charmes du printemps, qu'en face de la capitale et du palais du Messie, l'enthousiasme de la multitude qui escortait Jésus n'ait pu se contenir. — *Omnis turba discipulorum* : des disciples dans le sens le plus large de cette expression. — *Cœperunt laudare* (αἰνέειν, un des mots que S. Luc et S. Paul se seuls à employer) *Deum*... Ce trait, propre au troisième Evangile, fait déjà ressortir d'une manière générale le caractère religieux de cette belle manifestation

populaire. — *Voce magna* est pittoresque. « Clamabant », disent S. Matthieu et S. Marc. — *Super omnibus... virtutibus* (δυνάμεων. Voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 154) : c'est-à-dire, à propos des nombreux miracles du Sauveur dont ils avaient été témoins, mais spécialement, ajoute S. Jean, xii, 47, à propos de la résurrection de Lazare.

38. — *Dicentes*. Les acclamations du peuple, d'abord conformes dans notre Evangile à celles des autres synoptiques (hormis l'addition de *rex*, qui correspond toutefois à une idée analogue de S. Marc, xi, 10), prennent ensuite un caractère particulier : *Pax in cœlo et gloria in altissimis* (au lieu de *δοξαὶ ἐν τοῖς ὑψίστοις* de S. Matth. et de S. Marc). On croirait entendre un écho du cantique des anges, ii, 44. « Pax in cœlo » : le ciel est en paix avec nous, grâce à la médiation, à l'oblation volontaire du Christ. Cfr. Rom. v, 4; Col. i, 20; ii, 44. 45.

39. — « La brièveté relative de la description de S. Luc est plus que compensée par l'intérêt des deux narrations qui suivent » (Cfr. §§. 44 et ss.), Plumptre, h. l. Elles furent sans doute fournies à l'évangéliste par les documents qu'il avait réunis avec tant de soin. La première, qui contient un dialogue rapide de Jésus avec les Pharisiens, a quelque analogie avec un fait relaté par le premier Evangile, xxi, 15 et 16. — *Quidam Pharisæorum de turbis*. Partout nous trouvons ces ennemis du Sauveur. Les voilà déjà répendus parmi les rangs de la foule qui honore Jésus comme le Messie. — *Magister* (équivalent de Rabbi) : derrière ce titre respectueux, qu'ils lui donnaient de temps à autre (Cfr. x, 25, etc.), ils dissimulent mal leur envie, leur mécontentement. — *Increpa discipulos tuos*. « Vous n'entendez donc pas ce qu'ils disent ! Par quelque réprimande sévère, arrêtez au plus tôt leurs blasphèmes ». Pour ces incrédules, le langage des disciples était en effet blasphématoire et ils rendaient le Maître responsable de la conduite des siens.

40. Quibus ipse ait : Dico vobis, quia si hi tacuerint, lapides clamabunt.

41. Et ut appropinquavit, videns civitatem flevit super illam, dicens :

42. Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi ; nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.

43. Quia venient dies in tē : et circumdabunt te inimici tui vallo, et circumdabunt te, et coangustabunt te undique,

Math. 24, 2 ; Marc. 13, 2 ; Infr. 20, 6.

40. Il leur répondit : Je vous dis que s'ils se taisent les pierres crieront.

41. Et lorsqu'il fut proche, voyant la ville il pleura sur elle, disant :

42. Ah ! si tu connaissais, toi aussi, au moins en ce jour qui est encore à toi, ce qui te donnerait la paix ! mais maintenant c'est caché à tes yeux.

43. Car des jours viendront sur toi où tes ennemis t'environneront de tranchées et t'enfermeront et te serreront de toutes parts,

40. — *Quibus ipse ait* (dans le grec, καὶ ἀποκριθεὶς εἶπεν αὐτοῖς). Grave et sublime réponse de Jésus. Non-seulement il accepte les hommages qu'on lui rend, mais il affirme avec une majesté digne du Messie (*dico vobis*), et en employant une locution proverbiale empruntée peut-être à la prophétie d'Habacuc (II, 11), que, si les hommes cessaient de l'acclamer, les pierres mêmes devraient le faire. C'était dire : « Vox populi, vox Dei ! » C'était reconnaître lui-même très explicitement sa dignité messianique. Sur une expression semblable de Virgile, Ecl. v, 28 (« montesque feri sylvæque clamabunt »), Servius a écrit ce juste commentaire : « Hyperbolice dictum, quum res hujusmodi est ut nulla ratione celari aut occulta manere possit. » Cfr. Ovide, Metam. II, 697, et, dans le Talmud, le traité Chagigah, f. 16, 4 : « Ne dicas, Quis testabitur contra me ? Lapidēs domus ejus et trabes domus hominis illius testabuntur contra eum. »

41. — *Et ut appropinquavit*. Quand il fut parvenu à son tour au lieu décrit plus haut, v. 37. — *Flevit super eam*. C'est à bon droit qu'on a regardé cette scène touchante comme « un des joyaux de notre Evangile » (Godet). En contemplant Jérusalem, Jésus en embrassa toute l'histoire passée, présente, et future : histoire du divin amour qui s'était manifesté avec des tendresses sans pareilles, histoire de l'ingratitude humaine poussée à son comble, histoire des vengeances célestes les plus terribles. Ce douloureux tableau excita en lui une vive émotion, à laquelle il donne un libre cours au plus beau moment de son triomphe ! Deux fois seulement nous lisons dans sa vie qu'il pleura, ici et avant de ressusciter Lazare, sur son ingrate patrie et sur l'ami de son cœur. Mais là il n'était question que de larmes silencieuses, ἄαυρον (Joan. XI, 35), tandis qu'ici il pleure à haute voix et san-

glote, ἐκλαυον. Qu'il est beau et divin, le Fils de Dieu pleurant ! Et toutefois S. Epiphane raconte qu'il s'était trouvé de son temps des hommes qui, trouvant ce trait indigne de Jésus, l'avaient retranché d'un main aussi brutale qu'insensible. Cfr. D. Calmet, h. l.

42. — Jésus va motiver ses pleurs. Il gémit sur l'endurcissement de sa chère patrie et sur les maux affreux qui en seront la conséquence inévitable : *Quia* (récitatif) *si cognovisses et tu...* Toi aussi (avec emphase), comme mes disciples fidèles. La répétition fréquente des pronoms σὺ, σὺ, σὺ dans les vv. 42-44 (quatorze fois !) est du plus bel effet. — *Et quidem* (la particule καὶ γὰρ a été omise à tort par les manuscrits B, L, Sin. : elle est ici très expressive) *in hac die tua*. Chaque mot porte. Ce jour-là avait encore été donné à Jérusalem pour se repentir et pour croire à Jésus : mais c'était un jour décisif. — *Quæ ad pacem tibi* (Cfr. XIV, 32) : c'est-à-dire les conditions auxquelles Dieu est disposé à t'accorder la paix, le salut. Peut-être y a-t-il dans ces mots une paronomase, par laquelle le Sauveur jouerait, suivant un usage aimé des Orientaux, sur le nom de Jérusalem (lieu ou vision de la paix). — *Nunc autem...* La phrase qui précède n'est pas achevée, comme le notait déjà Euthymius : « Defectivus est sermo. Solent enim flentes, continue-t-il en indiquant très bien la raison de cette aposiopèse, verba præ affectus vehementia abruptare. » On la compléterait en en ajoutant : « Longe aliter te gereres », ou quelque autre idée analogue. Par ce vœu plein d'emphase, Jésus laisse donc tout à coup, pour revenir à la triste réalité, ce bel idéal qu'il avait un instant contemplé. — *Abscondita sunt* (scil. « quæ ad pacem tibi ») *ab oculis tuis*. Aveuglement tout à fait volontaire de la part de Jérusalem :

44. Et renverseront par terre toi et tes enfants qui sont au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée.

45. Et étant entré dans le temple, il commença à chasser ceux qui y vendaient et y achetaient,

46. Leur disant : Il est écrit : Ma maison est une maison de prière, mais vous en avez fait une caverne de voleurs.

44. Et ad terram prosternent te, et filios tuos, qui in te sunt, et non relinquent in te lapidem super lapidem, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.

Matth. 21, 12; Marc. 11, 15.

45. Et ingressus in templum, coepit ejicere vendentes in illo, et ementes,

Matth. 17, 49.

46. Dicens illis : Scriptum est : Quia domus mea domus orationis est. Vos autem fecistis illam speluncam latronum.

Isaie. 56, 7; Jerem. 7, 11.

elle a d'elle-même fermé les yeux à la lumière (comparez la fin du v. 44).

43 et 44. — Description magnifique et douloureuse tout ensemble. La plupart des expressions du texte grec sont techniques, tout à fait nobles, et propres au troisième Évangile. — *Quia* (ici, « etenim »). Jésus passe aux affreux châtimens que Jérusalem attirera sur elle par une conduite si coupable. — *Venient*, mis à-dessein en tête de la phrase, indique la certitude des malheurs prophétisés. — *In te* : mieux « super te » (ἐπὶ σε). — *Et circumdabunt* (περιβαλοῦσιν). Chacun des horribles détails tour à tour signalés par Jésus est introduit d'une manière emphatique par la conjonction καί, qui les met tristement en relief. — *Vallo* (χάρακα). Nous prenons χάραξ dans le sens large, comme représentant l'« agger » tout entier, c'est-à-dire le retranchement ou rempart artificiel destiné soit à protéger un camp, soit à investir une ville. « C'était ordinairement une vaste levée de terre, surmontée de palissades (« vallum » dans le sens strict) et protégée extérieurement par une tranchée (fossa). » A. Rich, Dictionn. des antiq. rom. et grecq., aux mots Agger et Vallum. — *Et circumdabunt te* : cette fois, dans le grec, περικυκλώσουσί σε, « circumcincigent ». Les Juifs, dans une habile sortie, ayant incendié le « vallum » que les Romains avaient établi autour de Jérusalem, Titus en construisit rapidement un second, mais en maçonnerie, qui n'avait rien à craindre du feu. — *Coangustabunt te* (συνέξουσί σε) *undique*. Accumulation énergique de synonymes. Mais ce ne sont pas de vaines paroles. La circonférence de Jérusalem était de 33 stades : le retranchement de Titus n'en avait que 39. — *Ad terram prosternent* (ἐδαφιοῦσιν, de ἔδαφος, sol, terre) *te et filios tuos in te*. Image d'une ruine universelle. La ville

sera rasée ; ses fils (ses habitants, par métonymie) seront massacrés sans pitié. — *Non relinquent in te...* Voyez Matth. xxiv, 2, où Jésus lance en particulier cette sombre prophétie contre le temple. Et tout s'est réalisé à la lettre ! Comparez Joseph, de Bell. Jud. vii, 1, 4. Aussi, un jour que Frédéric-le-Grand demandait à Gellert ce qu'il pensait du Christ, ce célèbre professeur se contenta de lui répondre : Que pense Votre Majesté de la destruction de Jérusalem ? (Stier, Reden des Herrn Jesu, h. l.). — *Eo quod* (ὅτι ὧν) *non cognovisti...* Jésus termine comme il avait commencé (v. 42), en reprochant à la cité juive son triste aveuglement. Le *tempus visitationis* qu'elle a méconnu, n'est autre que le temps de la vie publique du Sauveur, durant lequel elle avait reçu de lui tant de visites pacifiques (Sur le mot « visitatio » voyez I, 68 et le commentaire).

2. Jésus régna en Messie dans le temple. xix, 45-xxi, 4.

Le triomphe de Jésus continue, mais sous une autre forme. Deux jours durant, le lundi et le mardi de la semaine sainte, nous le voyons manifester en face de ses ennemis son autorité messianique, par les actes d'abord, puis par la parole. C'est vraiment un roi qui trône dans son palais.

1^o Expulsion des vendeurs. xix, 45-48. — Parall. Matth. xxi. 12-13; Marc. xi, 15-17.

45 et 46. — Voyez nos commentaires sur les deux premiers Évangiles. S. Luc ne fait guère que toucher à cette majestueuse action de Jésus. — *Ingressus in templum*. C'était, comme le note expressément S. Marc, xi, 12 et ss., le lendemain de l'entrée solennelle à Jérusalem. — *Vendentes et ementes*. Ces deux derniers mots sont omis par Tischendorf, sur

47. Et erat docens quotidie in templo. Principes autem sacerdotum et scribæ et principes plebis quærebant illum perdere.

48. Et non inveniebant quid facerent illi. Omnis enim populus suspensus erat, audiens illum.

47. Et il enseignait tous les jours dans le temple. Mais les princes des prêtres et les scribes et les principaux du peuple cherchaient à le perdre.

48. Et ils ne trouvaient pas ce qu'ils pourraient lui faire, car tout le peuple était transporté en l'écoutant.

CHAPITRE XX

Les Sanhédristes interrogent Notre-Seigneur sur l'origine de ses pouvoirs (vv. 1-8). — Parabole des vigneron rebelles (vv. 9-19). — Question relative à l'impôt (vv. 20-26). — Les Sadducéens défaits à leur tour (vv. 27-40). — David et le Messie (vv. 41-44). — Jésus dénonce les vices des Scribes (vv. 45-47).

1. Et factum est in una die, et docente illo populum in templo, et

1. Et il advint qu'un de ces jours-là, comme il enseignait et évangéli-

l'autorité des manuscrits B, L, Sin., etc. C'était la seconde fois que Jésus chassait des sacrés parvis les grossiers usurpateurs qui les profanaient avec la tolérance et même la complicité des prêtres. Cfr. Joan. II, 14 et ss. — *Vos fecistis illam speluncam latronum*. Cinquante ans après, la maison de Dieu allait devenir dans un sens encore plus désolant un repaire horrible de bandits. Parlant des atrocités commises par les « sicaires » dans l'intérieur du temple, Ananus s'écriait : « Il eût été bon pour moi de mourir avant de voir le sanctuaire souillé par de telles abominations, ces lieux sacrés horriblement prétinés par des scélérats sanguinaires. » Jos. Bell. Jud. IV, 3, 40.

2° Description générale du ministère de Jésus dans le temple pendant ces derniers jours. XIX, 47 et 48. — Parall. Marc. XI, 18.

Beau tableau, vigoureusement tracé. A l'avant-scène, Jésus qui emploie les dernières heures de sa vie à instruire le peuple; autour de lui, son auditoire charmé; dans l'ombre, par derrière, ses ennemis furieux qui complotent sa mort. La plupart des traits sont propres à S. Luc.

47. — *Et erat docens*. Tournure qui exprime la continuité; elle est complétée du reste par l'adverbe *quotidie* (dans le grec, τὸ καὶ ἡμέραν, jour par jour). — A cette physiologie céleste de Jésus enseignant, le narrateur oppose les conciliabules de haine que tiennent ses cruels ennemis. Les mots *principes sacerdotum et scribæ et principes plebis*

(οἱ πρῶτοι τοῦ λαοῦ, « primores plebis », les notables) représentent les trois chambres du Sanhédrin. — *Quærebant illum perdere* : l'imparfait indique la constance de leurs tentatives haineuses.

48. — *Non inveniebant quid facerent* (τὸ τί ποιήσωσιν. Le pronom *illi* manque dans le texte grec). Décidés à se défaire de Jésus, les Sanhédristes étaient dans l'embarras sur les moyens auxquels ils auraient recourus pour le mettre à mort. — *Omnis enim populus*. Motif de cette hésitation, et en même temps beau contraste. Tandis que les ennemis du Sauveur s'acharnent à sa perte, le peuple écoute Jésus avec transport. La locution *suspensus erat* (ἔκχεματο), spéciale à notre évangéliste, n'est pas moins élégante qu'énergique, comme le fait observer Suicer, Thesaurus, t. I, p. 4065. Les auteurs classiques l'emploient fréquemment. Voyez Virg. Æn. IV, 79; Ovid. Ep. I, 30; Horat., Ep. I, 405, etc. Cfr. Gen. XLIV, 30. Nous disons dans le même sens : être suspendu aux lèvres de quelqu'un. Quel éloge, en un seul mot, de l'éloquence toute divine de Notre-Seigneur !

3° Le Sanhédrin et l'origine de ses pouvoirs de Jésus. XX, 1-8. — Parall. Matth. XXI, 23-27; Marc. XI, 27-33.

CHAP. XX. — 1. — « Quam commemorasset Lucas ejectos de templo ementes et vendentes, prætermisit quod exibat (Jesus) in Bethaniam, et regrediebatur in civitatem, et quod de ficulnea factum est, et quod mirantibus discipulis de fidei virtute responsum

sait le peuple dans le temple, les princes des prêtres et les scribes vinrent ensemble avec les anciens.

2. Et ils dirent, s'adressant à lui : Dis-nous par quel pouvoir tu fais ces choses, ou quel est celui qui t'a donné ce pouvoir.

3. Et Jésus leur répondit : Je vous ferai moi aussi une question ; répondez-moi.

4. Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes ?

5. Et ils réfléchissaient, disant en eux-mêmes : Si nous répondons : Du ciel, il dira : Pourquoi n'y avez-vous pas cru ?

6. Et si nous disons : Des hommes,

evangelizante, convenerunt principes sacerdotum et scribæ cum senioribus.

Matth. 21, 23; Marc. 11, 27.

2. Et aiunt dicentes ad illum : Dic nobis in qua potestate hæc facis? aut quis est qui dedit tibi hanc potestatem?

3. Respondens autem Jesus, dixit ad illos : Interrogabo vos et ego unum verbum. Respondete mihi.

4. Baptismus Joannis de cælo erat, an ex hominibus?

5. At illi cogitabant intra se, dicentes : Quia si dixerimus : De cælo, dicit : Quare ergo non credidistis illi?

6. Si autem dixerimus : Ex homi-

est; atque his prætermisissis, non quasi ex ordine dies proseguens (sicut Marcus), intuit, dicens : *Et factum est in una die.* » S. August. de Cons. Evang. 11, 69. Le grec porte : ἐν μιᾷ τῶν ἡμερῶν ἐκείνων, mais ἐκείνων est omis par les manuscrits B, D, G, L, Sinait., et par la version syrienne, comme par la Vulgate. « Dierum » représente les derniers jours que Notre-Seigneur passa à Jérusalem entre son triomphe et sa mort; « una » le mardi saint, d'après S. Marc, xi, 20 (voyez le commentaire). Nous avons déjà rencontré à plusieurs reprises dans le troisième Evangile (v, 47; viii, 22) cette formule générale. — *Docente illo populum...* Le mot suivant, *evangelizante*, tant aimé de notre évangéliste et de S. Paul (ils l'emploient à eux deux jusqu'à 45 fois), précise la nature de l'enseignement actuel du Sauveur dans le temple : il prêchait l'Evangile, la bonne nouvelle; il parlait du royaume messianique. — *Convenerunt...* Le verbe grec ἐπέστησαν signifie souvent : arriver à l'improviste, avec des intentions hostiles, « irruere ». Cfr. II, 48; Act. iv, 1; vi, 42; xxiii, 47. Il caractérise beaucoup mieux que les expressions parallèles de S. Matthieu (προσθλόν) et de S. Marc (ἐρχονται) le but que se proposait la députation du Sanhédrin (*principes sacerdotum, scribæ cum senioribus*), quand elle vint tout à coup interrompre le discours de Jésus.

2. — *Aiunt* (grec, εἶπον ou εἶπαν) *dicentes* (hébraïsme). La question a deux parties bien distinctes : 1^o *In qua potestate...* Quelle est la nature de votre mandat? 2^o (avec la particule *aut* pour servir de transition), *quis est qui dedit* (plus fortement en grec, τίς ἐστιν ὁ δοῦς)...? par quel intermédiaire vous a-t-il été

transmis, d'où vient-il? Les Sanhédristes avaient autrefois adressé une demande du même genre à S. Jean-Baptiste, mais dans un esprit moins hostile, Joan. i, 49 et ss. Elle est si parfaitement conforme à toutes les habitudes rabbiniques, telles qu'elles nous sont dévoilées par le Talmud, que Strauss lui-même n'hésite pas à admettre l'authenticité de cette scène.

3 et 4. — *Respondens Jesus*. Quelle majesté, quel calme, quelle douceur dans la réponse de Jésus! Mais aussi quel à propos tout divin pour confondre ses adversaires pendant cette « journée des tentations »! Cfr. 17, 20 et ss., 27 et ss.; Marc. xii, 28 et ss. — *Unum verbum* : ἓνα est omis par les manuscrits B, L, R, Sinait. — *Respondete mihi*. Dans le grec, καὶ εἰπατέ μοι, « et dixeritis mihi. » Les paroles du Sauveur sont citées plus complètement dans les deux autres récits. — *Baptismus Joannis...* En d'autres termes, Jean-Baptiste était-il un prophète ou un imposteur?

5 et 6. — *At illi cogitabant* (συνηγορίσαντο, « rationes colligebant », expression qu'on ne trouve pas ailleurs dans le N. T.; S. Matthieu : διελογίζοντο, S. Marc : ἐλογίζοντο; trois nuances différentes) *intra se* (ou plutôt « inter se », car tel est ici le sens de πρὸς ἑαυτούς). Embarrassés par ce tour attendu donné à l'entretien, ils délibèrent entre eux pour chercher une échappatoire. — *Si dixerimus...* Comme ils pèsent habilement toutes les éventualités possibles! Mais en vain; ils ne réussiront pas à trouver une issue honorable, dès là qu'ils ne s'inquiètent que de leur vanité personnelle, et nullement des droits de la vérité. — *Plebs universa* (avec

nibus, plebs universa lapidabit nos : certi sunt enim Joannem prophetam esse.

7. Et responderunt se nescire unde esset.

8. Et Jesus ait illis : Neque ego dico vobis in qua potestate hæc facio.

9. Cœpit autem dicere ad plebem parabolam hanc : Homo plantavit vineam, et locavit eam colonis : et ipse peregre fuit multis temporibus.

Matt. 21, 33; Marc. 12, 1.

10. Et in tempore misit ad cultores servum, ut de fructu vineæ darent illi. Qui cæsum dimiserunt eum inanem.

11. Et addidit alterum servum

tout le peuple nous lapidera, car ils sont certains que Jean était prophète.

7. Et ils répondirent qu'ils ne savaient pas d'où il était.

8. Et Jésus leur dit : Moi non plus je ne vous dis pas par quel pouvoir je fais ces choses.

9. Et il commença à dire au peuple cette parabole. Un homme planta une vigne et la loua à des vigneron, et lui-même s'en fut pour longtemps dans un pays lointain.

10. Et dans la saison il envoya un de ses serviteurs aux vigneron pour qu'ils lui donnassent du fruit de la vigne. Ils le battirent et le renvoyèrent vide.

11. Il envoya encore un autre

emphase) *lapidabit nos* (dans le grec, καταλιθάσει, mot très fort, employé en ce seul endroit du N. T.). La réflexion des Sanhédristes est spéciale à S. Luc sous cette forme énergique (comparez S. Matth. et S. Marc). La crainte qu'ils expriment était d'ailleurs très sérieuse, comme le démontrent divers faits du Nouveau Testament relatifs soit à N. S. Jésus-Christ, Joan. x, 34, soit à S. Etienne, Act. vii, 56-59. La lapidation était le supplice légal pour les délits religieux, et les foules juives ne craignaient pas à l'occasion de l'infliger sommairement. — *Certi sunt enim...* Encore une expression vigoureuse, propre à S. Luc. Le temps du verbe grec (πεπεισμένους ὄντων) indique une certitude parfaite, immuable. Et c'était vrai! Joseph affirmait également que la foi du peuple à la mission divine de S. Jean était aussi ardente qu'unanime. Ant. xviii, 5, 2.

7. — *Responderunt se nescire...* S. Matthieu et S. Marc emploient le langage direct : « Nescimus. » D'après un beau proverbe talmudique, l'homme doit apprendre à sa langue à dire, Je ne sais pas (למד לשונו, למד אינו יודע), et en effet, dans bien des cas, une pareille réponse est noble parce qu'elle est humble; mais c'était ici un lâche mensonge.

8. — *Neque ego dico vobis...* Parfaite application de l'axiôme : « Responde stulto juxta stultitiam suam », Prov. xxvi, 5. Si vous êtes incompetents pour porter un jugement sur l'autorité de S. Jean-Baptiste, vous l'êtes aussi au sujet de la mienne. — Voyez du reste l'explication détaillée de tout ce passage dans

nos commentaires sur S. Matthieu et sur S. Marc.

4^e Parabole des vigneron rebelles. xix, 9-19. — Parall. Matth. xxi, 33-46; Marc. xii, 1-12.

Le récit de S. Luc est le plus court des trois. La ressemblance entre les synoptiques est d'ailleurs très frappante; nous n'aurons donc qu'un petit nombre de traits particuliers à signaler.

9. — *Cœpit dicere ad plebem.* D'après les autres évangélistes, Jésus aurait continué de s'adresser aux délégués du Sanhédrin quand il exposa la parabole des vigneron perfides. Les deux choses furent vraies en même temps, puisque les Sanhédristes aussi bien que la foule étaient alors auprès de Notre-Seigneur. Cfr. x, 19. — *Homo plantavit vineam.* S. Luc ne dit rien des soins multiples dont avait été entourée cette plantation. — *Locavit eam agricolis.* Le propriétaire symbolise Jéhova; les vigneron figurent les chefs spirituels de la nation juive, qui est elle-même représentée par la vigne. Cfr. Is. v, 4-7. — *Multis temporibus* (χρόνους πολλούς. Cfr. viii, 29) est un trait spécial. Il faut entendre, par cette longue absence du propriétaire, le temps qui s'écoula depuis l'alliance du Sinai et l'entrée des Juifs dans la Terre promise jusqu'à la venue du Messie, c'est-à-dire environ 2,000 ans. « Multis temporibus abfuit, remarque délicatement S. Ambroise, Exp. in Luc. ix, 23, ne præpropera videatur exactio : nam quo indulgentior liberalitas, eo inexcusabilior perviciacia. »

40-42. — *In tempore* (scil. « fructuum » ;

serviteur, mais ils le battirent aussi et l'accablant d'outrages le renvoyèrent vide.

12. Et il en envoya un troisième, et ils le chassèrent après l'avoir blessé.

13. Et le maître de la vigne dit : Que ferai-je? j'enverrai mon fils bien-aimé; peut-être que lorsqu'ils le verront ils le respecteront.

14. Lorsque les vigneronns l'eurent vu, ils réfléchirent, disant entre eux : Celui-ci est l'héritier, tuons-le afin que l'héritage soit à nous.

15. Et l'ayant jeté hors de la vigne ils le tuèrent. Que leur fera donc le maître de la vigne?

16. Il viendra et perdra ces vigneronns, et il donnera la vigne à d'autres. En entendant cela ils lui dirent : Qu'il ne soit pas ainsi!

mittere. Illi autem hunc quoque cædentes, et afficientes contumelia, dimiserunt inanem.

12. Et addidit tertium mittere : qui et illum vulnerantes ejecerunt.

13. Dixit autem dominus vineæ : Quid faciam ? mittam filium meum dilectum : forsitan, cum hunc viderint, verebuntur.

14. Quem cum vidissent coloni, cogitaverunt intra se, dicentes : Hic est hæres, occidamus illum, ut nostra fiat hæreditas.

15. Etejectum illum extra vineam, occiderunt. Quid ergo faciet illis dominus vineæ ?

16. Veniet, et perdet colonos istos : et dabit vineam aliis. Quo audito, dixerunt illi : Absit.

la leçon primitive du grec paraît être *καὶ ὁ* sans préposition, d'après B, D, L) *misit*... Suivant la loi juive, Lev. xix, 23-25, on ne pouvait jouir des fruits d'une vigne que cinq ans après sa plantation. Elle était censée impure les trois premières années, et, la quatrième, les fruits appartenait au Seigneur comme prémices. — *Servum* : ce serviteur et les deux suivants sont le type des prophètes qui furent, aux différentes périodes de l'histoire juive, des intermédiaires entre Jéhova et son peuple. — *Addidit mittere* (προσέθετο πέμψαι) : hébraïsme, יוֹסֵף לְשַׁלּוֹחַ. Cfr. xix, 11 et l'explication. Dans les autres récits : « iterum misit. » — *Cædentes et afficientes contumelia*. Les outrages vont croissant, comme aussi la patience vraiment divine du propriétaire. Un homme ne subirait pas deux fois impunément de pareilles injures. — *Vulnerantes* : dans le grec, τραυματίζαντες, expression à demi technique employée seulement ici et Act. xix, 16.

13. — Sublime délibération, que S. Luc sent à relatée complètement. — *Quid faciam?* Comme en d'autres circonstances solennelles, Gen. i, 26; vi 7, Dieu tient pour ainsi dire conseil avec lui-même avant de prendre une décision importante pour l'humanité. — *Mittam filium meum*... C'est encore la miséricorde qui l'emporte; mais la miséricorde poussée à son extrême limite. — *Forsitan verebuntur*. Cet *ἴσως* est un anthropomorphisme évident. Il est très bien commenté par S. Jérôme : « Quod autem dicit, Verebuntur forte

filium meum, non de ignorantia dicitur, quid enim nesciat paterfamilias, qui hoc loco Deus intelligitur? Sed semper ambigere Deus dicitur, ut libera voluntas homini reservetur. » — Les mots *cum hunc viderint* sont omis par les manuscrits B, C, D, L, Q, Sinait.

14. — *Quem cum vidissent*. Les vigneronns aperçoivent à distance et reconnaissent le fils de leur propriétaire. Aussitôt ils délibèrent à leur tour (*cogitaverunt intra se*; plus exactement, d'après le grec, « perpenderunt inter se »); mais c'est pour prendre une horrible résolution : *Hic est hæres, occidamus illum*. Sur ce titre d'héritier, appliqué à Notre Seigneur, voyez Hebr. i, 2. Avec quelle force et quelle clarté tout ensemble Jésus dévoile devant le peuple les trames honteuses de ses chefs et le motif réel de la haine dont ceux-ci le poursuivaient! Ces hommes ont fait de la théocratie leur propriété, et, ce pouvoir qu'ils ont exploité jusqu'ici à leur profit, ils ne peuvent se résoudre à le déposer entre les mains du Fils, qui vient le réclamer au nom de son Père.

15 et 16. — *Et ejectionem illum extra vineam*... Les trois récits mentionnent cette circonstance. Naboth, que les SS. Pères citent volontiers comme un type de la mort du Messie, avait été pareillement traîné hors de sa vigne avant d'être lapidé, III Reg. xxi, 13. Cfr. S. Ambr. Expos. in Luc. ix, 33. — *Quid ergo faciet*... Comparez le « quid faciam » du v. 13. Mais la conclusion sera bien différente. — *Veniet et perdet*... S. Luc, comme S. Marc, semble mettr

17. Ille autem aspiciens eos, ait : Quid est ergo hoc quod scriptum est : Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli?

Rom. 9, 33; I. Petr. 2, 7.

18. Omnis qui ceciderit super illum lapidem, conquassabitur : super quem autem ceciderit, comminuet illum.

19. Et quærebant principes sacerdotum et scribæ mittere in illum manus illa hora : et timuerunt populum, cognoverunt enim quod ad ipsos dixerit similitudinem hanc.

20. Et observantes miserunt insi-

17. Mais les regardant il dit : Que signifie donc ce qui est écrit : La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue la tête de l'angle?

18. Quiconque tombera sur cette pierre sera brisé, et elle écrasera celui sur qui elle tombera.

19. Et les princes des prêtres et les scribes cherchaient à mettre la main sur lui à l'heure même, mais ils craignaient le peuple; car ils avaient reconnu qu'il avait dit cette parabole pour eux.

20. Et l'observant, ils envoyèrent

cel arrêt sévère sur les lèvres de Notre-Seigneur, tandis que, d'après S. Matthieu, il aurait été proféré par les Sanhédristes. Il n'y a pas d'antilogie réelle, car l'on peut dire, ou bien (et c'est le plus probable) que le second et le troisième des synoptiques abrègent, ou bien que Jésus répéta, pour l'accentuer, la juste sentence que ses adversaires avaient portée contre eux-mêmes. — *Absit*, μή γένοιτο. Cette formule déprécatrice, qui n'apparaît qu'en ce passage des Évangiles, mais que S. Paul emploie jusqu'à dix fois dans la seule épître aux Romains (c'est le *לילה* hébreu, le contraire d'Amen), fut sans doute prononcée par le peuple, comme pour détourner un « malum omen ». L'assistance avait donc compris le sens de la parabole. — *Dabit vineam aliis*. Substitution terrible, mais parfaitement légitime. Cfr. Act. XIII, 46.

47 et 48. — *Ille autem aspiciens eos*. Trait pittoresque, propre à S. Luc. Le grec ἐμβλέψας (regarder dedans) marque un regard fixe, pénétrant. — *Quid est ergo hoc...* « Ergo », c'est-à-dire, dans le cas où votre « Absit » serait exaucé, comment s'accompliraient les Écritures, qui prédisent aux ennemis du Christ les châtimens les plus rigoureux? Jésus donne ainsi plus de force à sa menace en l'insérant dans une révélation divine. Le passage cité, *lapidem quem reprobaverunt...*, est tiré du même Psaume cxvii (Ps. 22) auquel la foule empruntait naguère ses vivats enthousiastes (XIX, 38). Il exprime sous une forme nouvelle et plus énergique la pensée développée dans la parabole; car Jésus est la pierre d'abord méprisée, puis placée au point fondamental de l'édifice, tandis que les constructeurs, comme plus haut les vigneron, figurent les autorités juives. Voyez l'Évang. selon S. Matth.

p. 418. — *Omnis qui ceciderit...* Ces paroles composent un vers antithétique, avec gradation ascendante de la pensée dans le second hémistiche.

Omnis qui ceciderit super illum lapidem conquassabitur; Super quem autem ceciderit, comminuet illum.

Les corrélatifs grecs des verbes *conquassabitur* (συνθλασθήσεται), *comminuet* (δοκμήσει), sont très expressifs. Le second, qui est encore plus énergique que le premier, a le sens de passer au crible. Voyez dans I Cor. I, 43, la réalisation de cette menace.

49. — *Et quærebant principes...* Jésus n'avait pas seulement refusé de répondre à la « question dictatoriale » des Sanhédristes; il avait en outre dénoncé à la face du peuple leur conduite antithéocratique et fait retentir au-dessus de leurs têtes le tonnerre des vengeances célestes. Aussi, plus irrités que jamais, se mettent-ils à délibérer encore (Cfr. XIX, 47 et ss.) pour trouver le moyen de s'emparer de lui sur-le-champ (*illa hora*, plus fortement dans le grec, ἐν αὐτῇ τῇ ὥρᾳ : c'est là un trait propre à S. Luc); mais de nouveau la crainte du peuple les retint. — *Cognoverunt quod ad ipsos dixerit* : c'est-à-dire « de ipsis ». Ils disaient juste. C'était la réalisation de l'adage : « Mutato nomine de te fabula narratur. » Cette réflexion, commune aux trois synoptiques, est précieuse, parce qu'elle nous révèle le but immédiat de la parole des vigneron homicides.

50. Question relative à l'impôt. xx, 20-26. — Parall. Matth. xxii, 15-22; Marc. xii, 13-17.

Voyez nos commentaires sur S. Matthieu et sur S. Marc.

20. — Petit préambule historique, plus

des gens qui feignaient d'être justes pour lui tendre des embûches et le surprendre dans ses paroles, afin de le livrer au magistrat et au pouvoir du gouverneur.

21. Et ils l'interrogèrent, disant : Maître, nous savons que tu parles et enseignes avec droiture, que tu ne fais pas acception de personne, mais que tu enseignes la voie de Dieu dans la vérité.

22. Nous est-il permis de payer le tribut à César ou non ?

23. Considérant leur ruse, il leur dit : Pourquoi me tentez-vous ?

24. Montrez-moi un denier. De

diatores, qui se justos simularent, ut caperent eum in sermone, ut traderent illum principatui, et potestati præsidis.

Matth. 22, 15; Marc. 12, 13.

21. Et interrogaverunt eum, dicentes : Magister, scimus quia recte dicis et doces : et non accipis personam, sed viam Dei in veritate doces :

22. Licet nobis tributum dare Cæsari an non ?

23. Considerans autem dolum illorum, dixit ad eos : Quid me tentatis ?

24. Ostendite mihi denarium. Cu-

complet dans le troisième Évangile que dans les deux autres. S. Luc a de vigoureux coups de pinceau pour décrire la conduite basse et hypocrite des ennemis de Jésus. — *Et observantes* (παρτηρήσαντες) : en mauvaise part, comme en d'autres endroits. Cfr. vi, 7; xiv, 4; xvii, 20. — *Miserunt insidiatōres*. Le mot grec *εχάτερος* (de *ἐν*, dans, et *κάτῃμαι*, je suis assis), employé seulement en ce passage du N. T., est classique pour désigner les hommes perfides « qui subsident in loco occulto, in quem se demiserunt ad insidias aliis struendas » (Rosenmüller. Cfr. Bretschneider, Lex. man. s. v.). Les récits parallèles nous apprennent que ces émissaires étaient les disciples des Pharisiens. — *Qui se justos simularent*. Ἰπποκρινόμενος, expression parfaitement choisie, puisqu'elle signifie : faire l'hypocrite; on ne la trouve qu'en cet endroit du N. T. « Justos », des modèles de justice au point de vue de la loi juive et de la théocratie. — *Ut caperent eum in sermone* (bonne traduction des deux génitifs grecs αὐτοῦ λόγου, dont le premier est celui de la personne, le second celui de la chose, et qui sont gouvernés l'un et l'autre par ἐπιλαμβάνεται). C'était l'objet direct de ce noir complot : surprendre sur les lèvres de Jésus quelque parole compromettante. Cfr. Eccli. viii, 44. Puis, comme conséquence naturelle en cas de réussite, *ut traderent eum* (la vraie leçon grecque paraît être ὥστε, d'après B. C, D, L, Sinait.)...., le livrer au gouverneur romain, car ils avaient perdu le « jus gladii » *Præsidis* ne dépend que de *potestati* (τῇ ἐξουσίᾳ). *Principatui* (τῇ ἀρχῇ) désigne l'autorité romaine en général; l'autre substantif est plus spécial et représente le pouvoir délégué du « procurator » qui exerçait ses fonctions au nom de l'empereur.

21 et 22. — Non contents de se couvrir du masque de la perfection légale, les tentateurs essaient encore de dissimuler leurs embûches derrière un faux-semblant de courtoisie, de déférence. Leurs compliments ont dans S. Luc un coloris spécial : *Scimus quia recte* (ὀρθῶς, sans dévier de la ligne droite) *dicis et doces* (la parole de l'homme privé et l'enseignement du docteur)... La locution *accipere personam* est tout hébraïque : c'est le שָׂחַת פְּנִים de la Bible, Lev. xix, 15; Mal. i, 8, etc. De son équivalent grec πρόσωπον λάμβανειν dérivent les mots προσωπολήψια, προσωπολήπτης, qu'emploient S. Luc (Act. x, 34), S. Paul (Rom. ii, 14; Eph. vi, 9; Col. iii, 25), et S. Jacques (ii, 4). On a dit très justement qu'il y a dans ces éloges pharisaïques quelque chose d'aussi affreux que dans le baiser du traître Judas. — *Licet nobis tributum dare* (S. Luc fait seul usage du mot technique φόρος, qui désigne la taxe annuelle de capitation et les impôts fonciers, par opposition à τέλος, l'impôt sur les marchandises). Étrange question, qui n'avait nullement embarrassé le saint roi Ezéchias, non plus que le prophète Jérémie, non plus qu'Esdras et Néhémie; car, sans cesser d'être de vrais Israélites, ils n'hésitèrent pas à reconnaître la suzeraineté de Ninive, de Babylone ou de la Perse; mais les principes étroits des Pharisiens avaient suscité des scrupules touchant un point parfaitement clair. Aussi Jésus, par sa réponse, pouvait-il attirer sur lui les représailles soit des Romains, s'il disait Non, soit de ses compatriotes, s'il disait Oui.

23 et 24. — *Considerans* : κατανοήσας. Γνωός d'après S. Matthieu; εἰδώς dans S. Marc : chaque évangéliste emploie une expression différente. — *Dolum eorum*. Le substantif

jus habet imaginem et inscriptionem? Respondentes dixerunt ei : Cæsaris.

25. Et ait illis : Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari; et quæ sunt Dei, Deo.

Rom. 13, 7.

26. Et non potuerunt verbum ejus reprehendere coram plebe; et mirati in responso ejus, tacuerunt.

27. Accesserunt autem quidam

qui porte-t-il l'image et l'inscription? Ils lui répondirent : De César.

25. Et il leur-dit : Rendez-donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.

26. Et ils ne purent reprendre ses paroles devant le peuple, et ayant admiré sa réponse, ils se turent.

27. Et quelques-uns des Sad-

grec *πανουργία* est parfois pris en bonne part dans le sens de « solertia » : mais ici il est évidemment pris en mauvaise part. S. Luc et S. Paul (Cfr. II Cor. iv, 2; xi, 3) sont seuls à en faire usage. — Les mots *quid me tentatis* ont été omis dans les manuscrits B, L, Sinait. — *Ostendite mihi denarium*. La leçon primitive paraît être *δειξάτε* (d'après A, B, D, L, M, Sin.), au lieu du composé *ἐπιδειξάτε* de la Recepta. S. Luc, comme S. Marc, mentionne dès maintenant le denier par anticipation; car Notre-Seigneur ne demanda pas une pièce de monnaie déterminée, mais d'une manière générale « numisma census », suivant la rédaction plus précise de S. Matthieu. Les mots *οὗ δὲ ἔδειξαν καὶ εἶπεν*, qu'on lit après *δυναρίον* dans plusieurs manuscrits (Sin., B, L) et versions (la copte, la syrienne, l'éthiop., l'arménienne, la persane), sont probablement un glossème. — *Cujus habet imaginem...* Cette simple question contenait déjà la solution du problème. — *Respondentes dixerunt ei* (B, L, Sin. ont seulement : *οὗ δὲ εἶπον*) : Cæsaris. Hélas ! ce n'était plus la monnaie nationale et sacrée, que battaient naguère les princes assoménens, et sur laquelle s'égalait fièrement cet exergue : *ירושלם קדושה*, Jérusalem la Sainte (comp. Smi th, Diction. of the Bible, s. v. Money; de Saulcy, Numismatique judaïque; Cavedoni, Biblische Numismatik, p. 405 et s.). C'était un denier romain avec l'effigie de Tibère, l'empereur actuellement régnant.

25. — *Reddite ergo...* A part une très légère modification (*τοῖσιν*, S. Luc; *αὐτῷ*, S. Matthieu; S. Marc omet la particule), ce célèbre « effatum » de Jésus est identiquement reproduit par les trois évangélistes. « Reddite », *ἀπέδοτε* Les tentateurs avaient demandé s'il était permis de donner (*δοῦναι*, *ψ.* 22) le tribut : Jésus leur répond qu'ils sont tenus de le rendre, c'est-à-dire de le payer comme une dette. « Ergo » car le Sauveur tire une conséquence de leur propre langage, *ψ.* 24. *Quæ sunt Cæsaris Cæsari* : l'impôt et tout ce qui est encore dû à César outre l'impôt, car Jésus élargit la pensée. — *Et quæ sunt Dei Deo;*

« suum cuique » par conséquent. Cette parole du Sauveur, que l'Eglise catholique a toujours prise pour base de ses théories diplomatiques, démontre combien se trompent ceux qui prétendent que le Christianisme constitue un danger pour l'Etat. Voyez aussi Rom. xiii, 6 et 7, où la même vérité est fortement inculquée. Mais n'entendrons-nous pas bientôt (xxiii, 2) les Pharisiens affirmer que Jésus avait défendu de payer l'impôt à César ?

26. — *Et non potuerunt...* Cette première réflexion est propre à S. Luc. Elle contient une nouvelle indication du but que s'étaient proposés les adversaires de Notre-Seigneur, *verbum ejus reprehendere* (plus exactement, d'après le grec, « capere eum in sermone », car c'est la même locution qu'au *ψ.* 20). *Coram plebe* est emphatique : en face de la foule, qui se montrait en masse favorable à Jésus, et qu'on espérait détacher de sa personne en le déconsidérant. — *Mirati in responso ejus*. Autrefois, les Docteurs de Jérusalem avaient admiré la sagesse du divin Enfant (ii, 47); maintenant ils admirent malgré eux celle de l'homme mûr. — *Tacuerunt* est une autre particularité de S. Luc. « Que dire contre Jésus après une parole si sage, si simple, si précise ? A quel tribunal l'accuser ?... César est satisfait, Dieu est glorifié, ses ennemis sont pris par leurs propres paroles et réduits à se taire. Il déjoue tous leurs vains artifices avec une sagesse qu'on ne peut assez admirer, avec une douceur inaltérable et une majesté toute divine. » Dehaut, l'Evang. expliqué, défendu, médité, 5^e éd., t. IV, p. 4 et 5.

6^e Les Sadducéens défaits à leur tour. xx, 27-40. — Parall. Math. xxii, 23-33; Marc. xii, 18-27.

Semblable aux deux autres pour la plupart des détails, la relation de S. Luc contient plusieurs particularités importantes. Cfr. *ψψ.* 34-38.

27. — *Quidam Sadducæorum*. Sur cette secte du Judaïsme voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 74. Jusqu'ici les Sadducéens s'étaient montrés beaucoup moins hostiles à Jésus

ducéens, qui nient qu'il y ait une résurrection, s'approchèrent et l'interrogèrent,

28. Disant : Maître, Moïse a écrit pour nous : Si le frère de quelqu'un meurt ayant une femme, mais n'ayant pas d'enfants, que son frère reçoive sa femme et suscite une postérité à son frère.

29. Il y avait donc sept frères, et le premier prit une femme et mourut sans enfants.

30. Et le suivant la prit et mourut aussi sans enfants.

31. Et le troisième la prit, et pareillement tous les sept, et ils n'ont point laissé de postérité et ils sont morts.

32. Enfin après eux tous la femme aussi est morte.

33. Or, à la résurrection, duquel d'entre eux sera-t-elle la femme? Car sept l'ont eue pour femme.

34. Et Jésus leur dit : Les fils de ce siècle se marient et sont donnés en mariage.

Sadducæorum, qui negant esse resurrectionem, et interrogaverunt eum

Matth. 22, 23; Marc. 12.

28. Dicentes : Magister, Moyses scripsit nobis : Si frater alicujus mortuus fuerit habens uxorem, et hic sine liberis fuerit, ut accipiat eam frater ejus uxorem, et suscitet semen fratri suo.

Deut. 25, 5.

29. Septem ergo fratres erant : et primus accepit uxorem, et mortuus est sine filiis.

30. Et sequens accepit illam, et ipse mortuus est sine filio.

31. Et tertius accepit illam. Similiter et omnes septem, et non reliquerunt semen, et mortui sunt.

32. Novissime omnium mortua est et mulier.

33. In resurrectione ergo, cujus eorum erit uxor? siquidem septem habuerunt eam uxorem.

34. Et ait illis Jesus : Filii hujus cæculi nubunt, et traduntur ad nuptias.

que le parti pharisaïque, car « la mondanité épicurienne est plus tolérante que le fanatisme » (Farrar); mais aujourd'hui tous les chefs de la nation juive luttent contre le Messie. — *Qui negant esse...* Dans le grec, *οι ἀντιλέγοντες ἀνάστασιν μὴ εἶναι*. Pour éviter ce pléonasmе, les manuscrits Sinait., B, G, D, L, etc., ont corrigé *ἀντιλέγοντες* en *λέγοντες*.

28. — *Magister, Moyses...* Les Sadducéens exposent d'abord le principe sur lequel ils appuieront ensuite leur objection. Ce principe consiste en une loi édictée par Moïse et connue sous le nom de loi du lévirat. Cfr. Deut. xxv, 5 et 6. — *Scripsit nobis : γράψεν ὁ θεὸς* le sens de « legem ferre, lege sancire » (Cfr. Fritzsche in Marc. xii, 19); ou bien, d'après l'acception ordinaire : Moïse nous a laissé par écrit l'ordre suivant. — *Habens uxorem, et hic sine liberis...* Comparez les nuances d'expression dans les trois récits. L'adjectif *ἄτεκνος* de S. Luc n'apparaît pas en dehors de ce verset et du suivant.

29-32. — Exposé de la difficulté, sous la forme d'un cas de conscience probablement imaginaire, quoique possible (Cfr. Tob. vi, 14), et présenté de manière à jeter du ri-

dicule sur le dogme de la résurrection. Voyez notre commentaire sur S. Matthieu, p. 429 et s. — *Sequens* : dans le grec, *ὁ δεύτερος*. — Il existe d'assez nombreuses variantes dans les anciens manuscrits à propos des vv. 30 et 34. Les deux leçons qui présentent le plus de garanties paraissent être celle de Lachmann, assez conforme à la Vulgate (*καὶ ἔλαβεν ὁ δεύτερος τὴν γυναῖκα καὶ οὗτος ἀπέθανεν ἄτεκνος, καὶ ὁ τρίτος ἔλαβεν αὐτήν, ὡσαύτως δὲ καὶ οἱ ἑπτά οὗ κατέλιπον τέκνα καὶ ἀπέθανον*), et celle de Tischendorf (*καὶ ὁ δεύτερος καὶ ὁ τρίτος ἔλαβεν αὐτήν, ὡσαύτως δὲ καὶ οἱ ἑπτά οὗ κατέλιπον τέκνα καὶ ἀπέθανον*).

33. — *In resurrectione ergo...* C'est la conclusion de toute l'argumentation qui précède, vv. 28-32. — *Cujus eorum erit uxor?* Le verbe est au présent (*γίνεται*) dans la plupart des manuscrits grecs. Quelques-uns des mieux autorisés (B, L) ont cette variante : *ἡ γυνὴ οὖν ἐν τῇ ἀναστάσει τίς...* γυνή; « mulier autem in resurrectione cujus eorum est uxor? »

34. — *Ait illis Jesus*. Le participe *ἀποκριθεὶς*, qu'ajoute la Recepta, est omis par les manuscrits Sinait., B, D, L, etc., par les

35. Illi vero qui digni habebuntur sæculo illo, et resurrectione ex mortuis, neque nubent neque ducent uxores;

36. Neque enim ultra mori poterunt : æquales enim angelis sunt, et filii sunt Dei, cum sint filii resurrectionis.

37. Quia vero resurgant mortui,

35. Mais ceux qui seront trouvés dignes du siècle à venir et de la résurrection des morts ne se marieront pas et n'épouseront point de femme ;

36. Car ils ne pourront plus mourir, car ils seront égaux aux anges et fils de Dieu, étant fils de la résurrection.

37. Or, que les morts ressuscitent,

versions syrienne, italique, comme par la Vulgate ; il a été sans doute emprunté aux autres rédactions. A la question des Sadducéens un Rabbïn vulgaire aurait répondu (car les Docteurs juifs avaient examiné le cas) en affirmant que la femme appartiendrait dans l'autre monde à son premier mari. Solution bien mesquine à côté de celle de Jésus, qui ouvre en partie pour nous les portes du ciel et nous permet de jeter sur l'état futur des prédestinés un regard ravi. — *Filii hujus sæculi*. Hébraïsme pour désigner les hommes tels qu'ils vivent présentement sur la terre. Ailleurs (par exemple xvi, 8 ; voyez le commentaire) cette locution est employée au point de vue moral et signale la partie la plus dépravée du genre humain ; mais tel n'est point ici le cas. — *Nubent et traduntur ad nuptias* : γαμοῦσι (les hommes) καὶ ἐγαμίσχονται (les femmes) qui sont données en mariage par leurs parents). Plus haut, xvii, 27, ce même détail était noté comme l'indice d'une vie sensuelle et mondaine ; il apparaît simplement en ce passage comme une nécessité de la condition actuelle des hommes, par opposition à l'état des bienheureux (vv. 35 et 36). Le fréquentatif ἐγαμίσχονται ne se trouve pas ailleurs dans le Nouveau Testament. La proposition ἐκ qui entre dans sa composition est très expressive ; littéral. être donnée en mariage au dehors.

35. — *Qui digni habebuntur sæculo illo*. « Sæculum illud », ou le monde à venir, est mis en contraste avec « sæculum hoc » (v. 35), ou le monde présent. L'expression οὐρανῶντες montre que Notre-Seigneur ne parlait alors que des élus. « Sane magna dignatio ! » a-t-on dit justement. Cfr. xi, 36 ; II Thess. i, 5 ; Apoc. iii, 4. Comparez aussi la locution rabbinique : וְהָיָה עִלְיָהּ הַבָּיָה, digne du siècle futur (ap. Schœtgen et Wetstein). L'emploi redondant de τῶν ἐκ est d'une élégance toute classique, comme l'enseignent les grammairiens. — *Neque nubent...* Les verbes sont au présent dans le texte grec, de même qu'au v. 34.

36. — *Neque enim* (les meilleurs manuscrits ont οὐδὲ γάρ au lieu de οὐκ γάρ qu'on lit dans la Recepta) *ultra mori poterunt* (dans

le grec, δύναται au présent). Jésus explique pourquoi il n'y aura plus de mariages dans le ciel. Il existe, tel est son raisonnement, une étroite corrélation (« enim ») entre la mort et la génération charnelle, celle-ci n'ayant d'autre but que de réparer les brèches produites par celle-là. Quand la mort sera détruite le mariage cessera de même. Actuellement il faut des naissances quotidiennes, sans quoi l'espèce humaine ne tarderait pas à disparaître : quand l'espèce sera devenue immobile, immortelle, il n'y aura plus besoin d'individus nouveaux. « L'arbre de l'humanité ne poussera plus de branches fraîches, sa croissance étant complète » (Schegg, h. l.). — *Æquales angelis* (ισάγγελαι, mot composé que S. Luc est seul à employer). Le Seigneur, poursuivant son argumentation, indique les motifs (encore enim) pour lesquels les ressuscités ne sauraient mourir. Leur nature sera transformée, car 1^o ils participeront à l'état angélique (voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 434), 2^o ils seront *filii Dei*, par là-même qu'ils seront *filii resurrectionis* (hébraïsme qui équivaut à « ressuscités »). Nos pères mortels ne peuvent nous communiquer qu'une vie mortelle ; Dieu, lorsqu'il deviendra notre père d'une manière tout admirable par le grand acte de la résurrection, lequel est « une espèce de génération nouvelle pour l'immortalité » (D. Calmet, h. l.), fera passer dans nos membres transfigurés quelque chose de son essence spirituelle, et dès lors ils ne pourront plus mourir. — On le voit, si S. Luc a omis le début de la réponse du Sauveur (Cfr. Matth. xxii, 29 ; Marc. xii, 24), en revanche quelles particularités précieuses n'a-t-il pas conservées !

37. — Après avoir réfuté les idées préconçues des Sadducéens sur la condition des bienheureux dans l'autre vie (vv. 34 à 36), Notre-Seigneur, dans cette seconde partie de sa démonstration (vv. 37 et 38), leur prouve par les saintes Ecritures la certitude de la résurrection. Voyez l'explication détaillée dans l'Evang. selon S. Matth., p. 432. — *Et Moyses ostendit* (ἐμνήσκειν, littér. « rappelle ») ; c'est-à-dire « ipse Moyses », Moïse lui-même sur qui vous prétendez vous ap-

Moïse le montre à l'endroit du buisson lorsqu'il appelle le Seigneur le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob.

38. Or Dieu n'est pas le Dieu des morts mais des vivants, car tous vivent devant lui.

39. Et quelques uns des scribes lui répondirent : Maître, vous avez bien dit :

40. Et ils n'osaient plus lui faire aucune question.

41. Mais il leur dit : Comment dit-on que le Christ est fils de David ?

42. David lui-même dit dans le livre des psaumes : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite,

et Moyses ostendit secus rubum, sicut dicit Dominum Deum Abraham, et Deum Isaac, et Deum Jacob.

Exod. 3, 6.

38. Deus autem non est mortuorum, sed vivorum : omnes enim vivunt ei.

39. Respondentes autem quidam scribarum, dixerunt ei : Magister, bene dixisti.

40. Et amplius non audebant eum quidquam interrogare.

41. Dixit autem ad illos : Quomodo dicunt Christum filium esse David ?

42. Et ipse David dicit in libro psalmorum : Dixit Dominus Domino meo, sede a dextris meis,

Ps. 109, 1; Matth. 22, 44; Marc. 12, 36.

puyer pour nier la résurrection des morts. — *Secus rubum*, ou mieux, comme nous lisons dans S. Marc, « super rubum », car l'expression grecque est la même de part et d'autre (ἐπὶ τῆς βάρου; Marc. xii, 26, ἐπὶ τοῦ βάρου au masculin, βάρος étant du genre commun). Ainsi que nous l'avons montré dans notre commentaire du second Evangile p. 175, cette locution désigne le chap. iiii de l'Exode, où est racontée l'apparition de Dieu à Moïse auprès du buisson ardent. Comparez les exemples suivants empruntés au Talmud : Berach. fol. 2, 4. « Quod scriptum est in Michaelis », c'est-à-dire Is. vi, 6; fol. 4, 2, « Hæc extant in Gabriele », c'est-à-dire Dan. ix, 21. Voyez dans le commentaire de Fritzsche sur l'épître aux Rom., xi, 2, l'emploi de formules analogues chez les écrivains romains et grecs. — *Sicut dicit Dominum*... Les deux autres synoptiques citent directement les paroles du Seigneur à Moïse; S. Luc se sert du langage indirect, pour abréger.

38. — *Deus autem non est mortuorum*... Il n'y a pas d'article dans le texte grec; il faut donc traduire : Le Seigneur n'est pas un Dieu de morts, mais de vivants. La pensée est ainsi très énergique. Quelle force, quelle profondeur, et en même temps quelle simplicité de raisonnement! — *Omnes enim vivunt ei* (scil. « respectu ejus »). Ces mots, propres à S. Luc, sont destinés à démontrer (γάρ) que Jéhova est par excellence le Dieu des vivants. Cfr. Rom. xiv, 8, 9, et les lignes bien connues de Josèphe, de Macchab. 16 : Οὐ διὰ τὸν θεὸν ἀποθνήσκοντες ζῶσι τῷ θεῷ, ὥστερ Ἀβραάμ, Ἰσαὰκ καὶ Ἰακώβ καὶ πάντες οἱ πατριάρχαι.

39. — Ce trait n'est raconté que par S. Luc. — *Quidam scribarum*. Les Scribes étaient généralement hostiles à Jésus; ils ne purent néanmoins s'empêcher d'admirer la sagesse avec laquelle il avait réfuté les sceptiques Sadducéens : quelques-uns d'entre eux lui adressèrent même un éloge public, *bene dixisti!* Ce fut un triomphe parfait. — Notre évangéliste omet ici, probablement parce qu'il en avait raconté plus haut (x, 25 et ss.) un semblable, l'épisode relatif au plus grand commandement, qui eut lieu, suivant les deux autres synoptiques (Matth. xxii, 34-40; Marc. xii, 28-34), aussitôt après que Jésus eut réduit les Sadducéens au silence.

40. — *Et amplius non audebant*... Cfr. Matth. xxii, 46; Marc. xii, 34. Le texte grec flôtte entre οὐκέτι δέ (Recepta), « amplius autem »; et οὐκέτι γάρ, « amplius enim » (B, L, Sin., etc.). Ce sont deux nuances de la même pensée. D'après la première leçon, les Scribes louent Jésus, mais se gardent bien de le questionner davantage; d'après la seconde, qui est plus expressive, leurs louanges avaient pour but de masquer leur retraite.

7° David et le Messie. xx, 41-44. — Parall. Matth. xxii, 41-46; Marc. xxii, 35-37.

Jésus s'est tenu assez longtemps sur la défensive; il attaque maintenant à son tour. Des trois rédactions, celle de S. Luc est la plus courte, celle de S. Matthieu la plus complète (voyez le commentaire, p. 435 et s.).

41-43. — *Dixit... ad illos*. La scène se passa encore dans le temple (Marc. xii, 38), et de nombreux Pharisiens étaient alors réunis autour de Jésus (Matth. xxii, 41). —

43. Donec ponam inimicos tuos, scabellum pedum tuorum.

44. David ergo Dominum illum vocat : et quomodo filius ejus est ?

45. Audiente autem omni populo, dixit discipulis suis :

46. Attendite a scribis, qui volunt ambulare in stolis, et amant salutationes in foro, et primas cathedras in synagogis, et primos discubitus in conviviis :

Matth. 23, 6; Supr. 11, 43.

47. Qui devorant domos viduarum, simulantes longam orationem. Hi accipient damnationem majorem.

43. Jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds.

44. David l'appelle donc Seigneur, alors comment est-il son fils ?

45. Et comme tout le peuple écoutait il dit à ses disciples :

46. Gardez-vous des scribes, qui veulent se promener en longues robes, et aiment les salutations sur les places publiques et les premiers sièges dans les synagogues et les premières places dans les festins ;

47. Qui dévorent les maisons des veuves sous prétexte de longues prières. Ils recevront une plus grande condamnation.

Quomodo dicunt. Les manuscrits A, K, M, H, etc., ajoutent : *τις, « quidam »*. S. Marc : « *Quomodo dicunt Scribæ.* » Ici, d'une manière générale : Dans quel sens dit-on... ? — *Et ipse David...* C'est-à-dire : Et pourtant David lui-même semble affirmer le contraire. Les manuscrits Sinait., B, L, R, ont *αὐτὸς γάρ, ce qui revient au même.* — *In libro Psalmo-rum.* Trait propre à S. Luc. — *Dixit Dominus Domino meo.* La traduction littérale du texte hébreu serait : Oracle du Seigneur (Jéhova) à mon Seigneur (Adonai). — *Sede a dextris meis.* C'est la place d'honneur que Jéhova donne à son Christ, symbole des pouvoirs égaux aux siens qu'il lui confie. — *Donec ponam...* Cfr. I Cor. xv, 25.

44. — *David ergo... quomodo filius ejus est ?* A la fin de son raisonnement, Jésus réitère sa question en la précisant davantage : Comment est-il possible d'être en même temps l'inférieur et le supérieur de quelqu'un ? Aujourd'hui, un enfant du catéchisme répondrait à cette difficulté. Le Messie, dirait-il, est fils de David par sa génération temporelle, et le Seigneur de David par sa génération éternelle. Mais c'était alors la plus délicate, la plus complexe des questions théologiques. Aussi, pour la seconde fois dans ce jour mémorable, les Docteurs furent-ils contraints d'avouer leur ignorance. Cfr. §. 7.

8° Jésus dénonce les vices des Scribes. xx, 45-47. — Parall. Matth. xxiii, 1-36; Marc. xii, 38-40.

Dans ces trois versets S. Luc nous donne, comme S. Marc et presque dans les mêmes termes, l'abrégé d'un grand discours. Mais déjà il a signalé plus haut, xi, 39-52, une sorte de réquisitoire analogue à celui que présente ici la rédaction de S. Matthieu, et

il évite, dans l'intérêt de la narration, la répétition des faits qui se ressemblent.

45. — Petite introduction historique, dont le premier trait, *audiente omni populo* (avec emphase sur « omni »), est propre à notre évangéliste. Ce fut donc en présence d'une foule considérable (Cfr. Matth. xxiii, 1) que Jésus dénonça les vices des docteurs juifs. Toutefois, comme l'expriment les paroles suivantes, *dixit discipulis suis*, il s'adressait alors plus spécialement à ses apôtres et à ses disciples, qu'il voulait prémunir contre les mauvais exemples venus de si haut.

46. — *Attendite (προσέχετε; dans S. Marc, βλέπετε) a scribis.* S. Matthieu mentionne les Pharisiens à côté des Scribes. Comme les docteurs de la loi étaient les membres les plus influents du parti pharisaïque, nous avons ici la partie pour le tout. — *Qui volunt (c'est-à-dire qui se complaisent à) ambulare in stolis, amant salutationes... primas cathedras... primos discubitus...* Ces divers traits mettent admirablement en relief l'esprit d'ostentation des Scribes. Sur la « stola », voyez xv, 22 et le commentaire. Le Talmud dénonce également et menace du tribunal suprême « les hypocrites qui se drapent dans leurs *talliths* (stoles) pour faire croire qu'ils sont de vrais Pharisiens. »

47. — *Qui devorant domos.* Expression toute classique. Comparez Hom. Od. iv, 318, οἶκος ἐσθίεται; Liban. εἰς τὸν οἶκον ἐσθίεται; Plut. ἐσθίεται μοι οἶκος (ap. Schegg, h. l.). — *Viduarum.* C'était là, d'après Ex. xxii, 24 et s., un crime dont la voix s'élevait jusqu'au ciel. Cfr. Is. x, 1, 2. Josèphe aussi, Ant. xviii, 2, 4, reproche aux Pharisiens d'exercer une influence abusive sur le monde féminin (οἱ ἐπὶ τῷ ἡ γυναικωνότῳ). Mais le reproche du Sauveur est encore plus explicitement con-

CHAPITRE XXI

L'obole de la veuve (vv. 1-4). — Jésus prédit la ruine du temple de Jérusalem (vv. 5 et 6). — Sur la demande de ses disciples il annonce les divers signes qui précéderont soit la fin de l'Etat juif, soit la fin du monde (vv. 7-33). — Exhortation à la vigilance (vv. 34-36). — Coup d'œil d'ensemble sur les derniers jours du Sauveur (vv. 37-38).

1. Jésus regardant vit ceux qui, étant riches, mettaient leurs offrandes dans le tronc.

2. Il vit aussi une veuve pauvre mettant deux petites pièces de monnaie.

3. Et il dit : En vérité je vous dis que cette veuve pauvre a mis plus qu'eux tous.

4. Car eux tous ont mis dans les offrandes à Dieu ce dont ils abondaient, mais elle de ce qui lui manque ; elle a mis tout ce qu'elle avait pour vivre.

1. Respicens autem, vidit eos, qui mittebant munera sua in gazophylacium, divites.

Marc. 12, 41.

2. Vidit autem et quamdam viduam pauperulam mittentem æra minuta duo.

3. Et dixit : Vere dico vobis quia vidua hæc pauper plus quam omnes misit.

4. Nam omnes hi ex abundantia sibi miserunt in munera Dei : hæc autem ex eo quod deest illi, omnem victum suum quem habuit, misit.

firmé par ce passage du Talmud (Sota Hieros. 20, 1) : « Est qui consultat cum orphanis, ut alimenta viduæ eripiat. Viduæ ejusdam opes R. Sabbati deprædatus est. R. Eleazar dixit ad eam : Plaga Phariseorum tetigit te. » — *Simulantes longam orationem, καὶ προσέειπον ὡς προσεύχοντο*. Ils unissaient ainsi l'hypocrisie à la rapacité. Mais leur châtement équivaldra à leur malice !

9° L'obole de la veuve, xxi, 1-4. — Parall. Marc. xii, 41-44.

Vraie « rose au milieu d'un champ d'épines » ! S. Luc partage avec S. Marc l'honneur d'en avoir conservé le souvenir, quoique sa relation soit un peu moins complète. Voyez l'explication détaillée dans notre commentaire du second Evangile, p. 479 et s.

CHAP. XXI. — 1. — *Respicens, ἀναβλέψας*. Ayant levé les yeux pour contempler la scène nouvelle qui se passait autour de lui. S. Marc raconte en effet qu'après avoir maudit les Pharisiens et les Scribes, Jésus était venu s'asseoir « contra gazophylacium », et c'est là que nous le retrouvons après un court intervalle. — *Gazophylacium* : mot hybride, comme le disaient déjà S. Cyrille et Quinte-Curce (iii, 43), dérivé du persan et du grec, et servant à désigner ici les treize *schopharoth* (שופרות, « tubæ », ou tronc en forme de trompettes (« id est superius angustiores,

inferius vero dilatata »), dans lesquels les Juifs jetaient les aumônes (*munera sua*) qu'ils destinaient aux frais du culte, à l'embellissement du temple, etc. Cfr. Otho, Lex. rabbin. s. v. Gaza; Lightfoot, Hor. hebr., Decas chorogr. in Marc. c. iii. — Le mot *divites* est renvoyé d'une manière emphatique à la fin de la phrase.

2. — *Vidit autem et quamdam viduam*. La conjonction « et », qui manque dans les manuscrits B, K, L, M, X, Sinait., est peut-être un glossème. Les codd. A, F, G, l'ont comme la Vulgate, mais ils la placent après τὴν : « vidit aliquam, eamque viduam ». — *Pauperulam, πτωχίστην* (S. Marc : πτωχή, « pauper ») est un diminutif plein de délicatesse, qui n'est pas employé ailleurs dans le Nouveau Testament. — *Mittentem* (le grec ajoute : ἐκεί) *æra minuta duo* : δύο λεπτά, dit le texte grec; deux *proutah* (פרוטה) aurait dit un Rabbín. C'était un peu plus qu'un de nos centimes. Les prescriptions talmudiques ne permettaient pas d'offrir un seul lepton.

3 et 4. — *Et dixit*. Plus d'un spectateur dût sourire dédaigneusement quand l'humble veuve glissa son offrande dans le tronc : Jésus loue au contraire publiquement cet acte, dont il dévoile toute la générosité. — *Vere* (ὁμοῦν). S. Marc : ὁμοῦν dico vobis. Affirmation solennelle, pour mieux relever le grand principe qui va suivre. — *Plus quam omnes misit*.

5. Et quibusdam dicentibus de templo quod bonis lapidibus et donis ornatum esset, dixit :

6. Hæc quæ videtis, venient dies

5. Et à quelques-uns qui disaient du temple qu'il était bâti de fortes pierres, et orné de dons, il dit :

6. Viendront des jours où de ce

Et pourtant d'après S. Marc, « de nombreux riches avaient donné beaucoup. » Mais Dieu juge parfois autrement que les hommes. « Si enim voluntas prompta est, secundum id quod habet accepta est, non secundum id quod non habet », II Cor. viii, 12. Les païens eux-mêmes admettaient ce juste critérium. « Ce n'est pas la somme qui détermine le plus ou le moins, mais la condition de celui qui donne », Xénoph. Anab. vii, 7, 36. Cfr. Memorab. 1, 3, 3. « La magnanimité ne se mesure pas d'après la grandeur du don, mais d'après le rapport qui existe entre lui et la fortune du donataire », Aristote, Ethic. iv, 2. Le Talmud raconte (ap. Wetstein, Horæ in Marc. xii, 43) qu'un grand-prêtre, ayant durement refusé une poignée de farine qu'une pauvre femme lui offrait pour le temple, fut réprimandé par Dieu dans une vision et obligé d'accepter ce modeste sacrifice. — *Ex abundanti sibi miserunt* : mieux, d'après le grec (ἐκ τοῦ περισσεύοντος αὐτοῖς), de leur superflu. Et quel mérite y a-t-il à cela ? nous disait un jour un gentilhomme aussi généreux que riche. — *In munera Dei*. Les mots τοῦ Θεοῦ sont omis dans B, L, X, Sin., etc. — *Hæc... ex eo quod deest sibi* : ἐκ τοῦ ὑστερήματος αὐτῆς, par contraste avec le περισσεύον des riches. — *Omnes victum suum* : l'acte de cette femme était donc vraiment héroïque. « Uterior est nummus de parvo ; quia non quantum detur, sed quantum residueat, expenditur. Nemo plus tribuit quam quæ nihil sibi reliquit. » S. Ambr. De viduis, c. v. Les anges seuls, avec Dieu, sont capables de supputer les gros intérêts qu'a produits l'obole de la pauvre veuve.

3. Discours sur la ruine de Jérusalem et sur la fin du monde. xxi, 5-36. — Parall. Matth. xiv, 1-54 ; Marc. xiii, 1-37.

C'est ce que nous avons appelé ailleurs (Evang. selon S. Matth. p. 453, Evang. selon S. Marc, p. 480), à la suite des exégètes contemporains, le discours eschatologique. Dans sa rédaction, le troisième évangéliste se rapproche beaucoup plus de S. Marc que de S. Matthieu ; mais il lui arrive souvent aussi de s'écarter et de l'un et de l'autre. Il a plusieurs particularités importantes que signalera le commentaire.

a. Occasion du Discours. xxi, 5-7.

5. — *Quibusdam dicentibus de templo*. De prime-abord on croirait, d'après S. Luc, que cette nouvelle scène avait encore lieu sous

les parvis ; mais les deux autres synoptiques nous apprennent qu'au moment où elle commença Jésus franchissait l'enceinte du temple (Matth. « egressus », Marc. « cum egredere-tur »). Il abrège donc ; mais il est aisé de compléter son récit. Il faut vouloir trouver de la contradiction quand même dans les SS. Evangiles pour conclure de cette variante, et d'autres semblables, que les écrivains sacrés sont en opposition les uns avec les autres. La vérité consiste à dire qu'ils parlent avec plus ou moins de précision. Les « quidam » qui attirèrent l'attention du Sauveur sur les beautés et les richesses du temple n'étaient autres que les disciples. — *Bonis lapidibus*. ἐκ λίθων λευκῶντα καὶ πολυτελῶν καὶ κρυσπερῶν, dit Josèphe, Ant. xv, 41, 3. Voyez, au sujet de ces magnifiques monolithes, l'Evang. selon S. Marc, p. 481. — *Et donis*. Trait spécial. Il s'agit, comme le prouve l'emploi du mot grec ἀνάθημα, classique dans ce sens (voyez Kuinöl, h. l., Bretschneider et Grimm, Lexic. s. v.), des dons sacrés que les personnages les plus célèbres et les plus divers (entre autres Auguste, Julie, Ptolémée Evergète, etc.) avaient tenu à honneur d'offrir au temple de Jérusalem, de manière à en faire « un sanctuaire d'une immense opulence », suivant l'expression de Tacite, Hist. v, 8. Les principaux étaient, indépendamment de coupes, de couronnes et de boucliers sans nombre, la chaîne d'or offerte par Agrippa, la table et le candélabre de la reine Héline d'Adiabène, et surtout l'énorme cep d'or, d'un travail exquis, aux grappes atteignant la taille d'un homme, qu'Hérode-le-Grand avait fait placer au-dessus du portique. Voyez le Talmud, Middoth, 3, 8 ; II Mach. iii, 2 ; v, 46 ; Joseph. Ant. xiii, 3 ; Belk. Jud. v, 5, 4 ; Winer, Bibl. Realwörterbuch, t. II, p. 590 ; Lightfoot, Descriptio templi hierosolymitani ; de Saulcy, Hérode, p. 239 ; Delitzsch, Durch Krankheit zur Genesung, Leipzig, 1873.

6. — Jésus fait à ses disciples une réponse terrible. — *Hæc quæ videtis...* La phrase ainsi commencée demeure ensuite suspendue ; c'est le « nominatif absolu » des grammairiens, qui communique ici une grande emphase à la pensée. Plusieurs critiques suppléent bien à tort un point d'interrogation après « videtis », de manière à traduire : « Hæcine sunt quæ videtis ? » — *Venient dies* : après environ 40 années. — *Non relinquetur lapis super lapidem*. Voyez xix, 44 et le commentaire. L'adverbe ὅτε, qu'ajoutent ici plusieurs manuscrits, est probablement apocryphe.

que vous voyez il ne restera pas pierre sur pierre, qui ne soit détruit.

7. Et il l'interrogèrent disant : Maître, quand sera-ce et quel sera le signe que ces choses commenceront d'arriver ?

8. Il dit : Prenez garde d'être séduits, car plusieurs viendront en mon nom, disant : C'est moi, et le temps approche. N'allez donc pas à leur suite.

9. Et quand vous entendrez parler de guerres et de séditions, ne soyez pas effrayés ; il faut d'abord que ces choses arrivent, mais ce n'est pas encore aussitôt la fin.

10. Alors il leur dit : Nation se soulèvera contre nation et royaume contre royaume.

11. Et il y aura de grands trem-

in quibus non relinquetur lapis super lapidem, qui non destruat.

Matth. 24, 2; Marc. 13, 2, Supra, 19, 44.

7. Interrogaverunt autem illum, dicentes : Præceptor, quando hæc erunt et quod signum cum fieri incipient ?

8. Qui dixit : Videte ne seducamini : multi enim venient in nomine meo, dicentes quia ergo sum, et tempus appropinquavit : nolite ergo ire post eos.

9. Cum autem audieritis prælia et seditiones, nolite terreri : oportet primum hæc fieri, sed nondum statim finis.

10. Tunc dicebat illis : Surget gens contra gentem, et regnum adversus regnum.

11. Et terræ motus magni erunt

7. — *Interrogaverunt autem illum...* De nouveau S. Luc condense les faits. Jésus est maintenant assis au sommet de la montagne des Oliviers, entouré de ses quatre disciples les plus intimes, Pierre et André, Jacques et Jean, et ce sont eux qui l'interrogent familièrement pour lui faire expliquer le « *verbum ominosum* » proféré sur le seuil du temple. Voyez les passages parallèles. — *Quando hæc erunt et quod signum...* ? Deux questions que le Sauveur ne traitera pas de la même manière : à la première il ne fera qu'une réponse vague et indirecte, parce qu'il ne jugeait pas utile d'instruire les apôtres sur ce point ; mais il donnera de précieux renseignements sur la seconde.

b. *Partie prophétique du discours.* xxi, 8-33.

1° *Préludes communs à la ruine de Jérusalem et à la fin des temps.* 77. 8-33.

8. — *Videte ne seducamini.* Début frappant et solennel, qu'on trouve dans les trois rédactions. — *Multi enim...* Jésus fait connaître clairement aux siens les hommes dangereux qui pourraient les séduire. — *Venient in nomine meo*, c'est-à-dire, « *nomen meum usurpantes* ». — *Dicentes quia tempus appropinquavit.* Trait propre à S. Luc. Ὁ καιρός, le temps par antonomase, le moment fixé pour l'inauguration du royaume messianique. — *Nolite ergo ire post eos.* Cette recommandation de Jésus est encore une spécialité de notre évangéliste. La particule οὐ, omise par les manuscrits B, D, L, X, etc., n'est vrai-

semblablement pas authentique. — Tel est le premier prélude, qui consiste dans l'apparition de faux Christs.

9. — Second prélude : ébranlements formidables dans le monde politique. — *Prælia.* Le grec α πολέμου, des guerres, et non μάχαι, qui désignerait seulement des combats isolés. — *Et seditiones.* Le mot correspondant du texte primitif, ἀκαταστασίας, n'est pas employé ailleurs dans les Évangiles ; il signifie littéralement : « *perturbationes, tumultuationes* ». Cfr. I Cor. xiv, 33 ; Jac. iii, 16. Les autres synoptiques ont ici une petite variante : ἀκοάς πολέμων. — *Nolite terreri* ; μή πτοηθῆτε, expression énergique que nous retrouverons plus loin, xxiv, 37 ; littéral : ne soyez point émus, agités (S. Matth. et S. Marc, μή θροσεῖσθε). — *Oportet* (le grec ajoute γάρ) *primum hæc fieri* : par conséquent demeurez calmes entre les bras de la divine Providence, en attendant la fin. — *Statim* est une nuance propre à S. Luc.

40 et 44. — *Tunc dicebat illis.* Formule de transition, pour mettre en relief les idées qui vont suivre. Jésus reprend et développe sa prédiction du 7. 9. — *Terræ motus magni...* Troisième prélude. Aux commotions politiques, signalées sous une nouvelle forme dans le 7. 40, s'ajouteront celles de la nature. Comme l'a dit Niebuhr, les grands bouleversements physiques coïncident fréquemment avec les grandes crises de l'histoire. — *Per loca* : κατὰ τόπους, κατὰ avec le sens distributif (Cfr. xiii, 22). — *Pestilen-*

per loca, et pestilentiae, et fames, terroresque de caelo, et signa magna erunt.

12. Sed ante hæc omnia injicient vobis manus suas, et persequentur, tradentes in synagogas et custodias, trahentes ad reges et præsidés, propter nomen meum :

13. Continget autem vobis in testimonium.

14. Ponite ergo in cordibus vestris non præmeditari quemadmodum respondeatis.

15. Ego enim dabo vobis os et sa-

blements de terre en divers lieux, et des pestes et des famines, et des choses terrifiantes dans le ciel, et de grands signes.

12. Mais avant tout cela ils jetteront leurs mains sur vous et vous persécuteront, vous livrant aux synagogues et aux prisons, vous traînant devant les rois et les gouverneurs à cause de mon nom.

13. Mais cela vous arrivera pour rendre témoignage.

14. Mettez donc ans vos cœurs de ne pas préméditer comment vous répondrez.

15. Car je vous donnerai moi-

tiae et fames : λιμοὶ καὶ λοιμοί, même paronomase que dans S. Matthieu. — Le détail qui suit, *terroresque de caelo et signa magna erunt*, est propre à S. Luc : D'après la construction du texte grec (φóθηρά τε καὶ σημεῖα ἀπ' οὐρανοῦ μεγάλα ἔσονται), « de caelo » et « magna » paraissent retomber sur les deux substantifs « terrores » et « signa », dont le premier, employé seulement en cet endroit du Nouveau Testament, désigne des apparitions terribles, le second, des phénomènes extraordinaires précurseurs d'une crise. « Des signes évidents annonceront le siège et la ruine de Jérusalem, car une étoile en forme de glaive et une comète furent suspendues sur la ville durant une année entière ; en pleine nuit la plus massive des portes du temple s'ouvrit d'elle-même, et, chose fabuleuse en apparence, mais racontée par des témoins dignes de foi, avant le coucher du soleil on vit des chariots et des troupes de guerriers armés s'élancer à travers les rues et environner les cités. » Josèphe, B. J. vi, 5. Cfr. Tacite, Hist. v, 43 ; IV Esdr. v, 4.

12. — *Sed ante hæc omnia*. Nouveau trait spécial. S. Matthieu dit vaguement : τότε, « tunc » ; nous apprenons au contraire par la rédaction de S. Luc que les persécutions dirigées contre l'Eglise, soit avant la destruction de l'état juif, soit avant la fin du monde, devaient ou doivent précéder tous les autres préludes (« hæc omnia »), c'est-à-dire, les guerres, les révolutions des empires, etc. Cela eut lieu en effet, comme nous le voyons au livre des Actes, avant la ruine de Jérusalem : ce signe se réalisa le premier de tous. Il en sera de même aux derniers jours du monde. — *Injicient vobis manus...* Les détails de cette violente persécution sont plus nombreux dans notre Evangile que dans les

deux autres. C'était là du reste une ancienne prophétie de Jésus aux Douze. Cfr. xii, 41 ; Matth. x, 47 et ss. — *In custodias* (φυλακάς) Euphémisme des Grecs pour désigner les prisons « miti vocabulo ». — *Trahentes ad reges...* : d'après le grec, « tractos ad reges... » (peut-être faut-il lire ἀπαγομένους avec les manuscrits B, D, L, etc., au lieu du simple ἀγομένους de la Recepta). Les autorités païennes, aussi bien que les autorités juives (in synagogas), traitèrent les premiers fidèles avec la plus grande cruauté. — Les mots *propter nomen meum* se rapportent au verset tout entier.

13. — *Continget autem*. Bonne traduction du verbe grec ἀποθήσεται, qu'on trouve seulement ici et Phil. i, 49. Il indique habituellement un résultat heureux. Cette parole de Jésus contient donc une consolation. — *Vobis in testimonium*. Quelques-uns sous-entendent : « veritatis » (scil. me esse Christum) ; d'autres : « eorum improbitatis » ; d'autres, plus probablement : « fidei vestræ ». On lit dans S. Marc avec une nuance : « in testimonium illis ».

14. — *Ponite ergo in cordibus vestris*, c'est-à-dire : prenez cette ferme résolution. — *Non præmeditari quemadmodum...* Le texte grec est ici d'une énergie brièveté, qui défie toute traduction : μὴ προμελετᾶν ἀπολογηθῆναι. Comparez le passage parallèle de S. Marc. Les disciples de Jésus ne devront pas, en vue de leur apologie, se confier aux artifices de la rhétorique. Ils auront un secours plus puissant que l'éloquence humaine.

15. — *Ego enim*. Quelle emphase visible dans cet « Ego » ! — *Dabo vobis os*. Métonymie très expressive, qu'on trouve dans toutes les langues. Comparez, pour l'idée, xii, 41 et 42 ; Matth. x, 49, 20 ; Ex. iv, 45, 46 ;

même une bouche et une sagesse à laquelle ne pourront résister ni contredire tous vos adversaires.

16. Vous serez livrés par vos pères et vos mères et vos frères et vos parents et vos amis, et ils mettront à mort quelques-uns d'entre vous.

17. Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom.

18. Et pas un cheveu de votre tête ne périra.

19. Vous posséderez vos âmes dans la patience.

pientiam, cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri.

16. Trademini autem a parentibus, et fratribus, et cognatis, et amicis, et morte afficient ex vobis :

17. Et eritis odio omnibus propter nomen meum :

18. Et capillus de capite vestro non peribit.

19. In patientia vestra possidebitis animas vestras.

Jer. i, 9. — *Et sapientiam*. Le Seigneur fournira aux siens les pensées non moins que les paroles. — *Cui non poterunt resistere et contradicere*... Le texte grec flotte entre plusieurs leçons : ἀντειπεῖν οὐδὲ ἀντιστῆναι (Recepta), ἀντειπεῖν ἢ ἀντιστῆναι, simplement ἀντιστῆναι, ἀντιστῆναι ἢ ἀντειπεῖν. « Contradicere » correspond à « os », « resistere » à « sapientiam ». Voyez au livre des Actes, iv, 14 ; vi, 10, la réalisation littérale de cette promesse, et l'influence irrésistible des arguments que l'Esprit Saint inspirait aux Apôtres. Plus tard, combien de fois les juges païens ne furent-ils pas réduits au silence par les réponses des martyrs ! — *Adversarii*. L'expression grecque corrélatrice, οἱ ἀντικείμενοι, est chère à S. Paul et à S. Luc : ils sont seuls à l'employer dans le Nouveau Testament. — La forme donnée à la pensée de Jésus dans ce verset est propre à notre évangéliste. Cfr. Marc. xiii, 11.

16. — C'est la persécution domestique après la persécution publique et officielle. — *Trademini autem*. Le grec ajoute « etiam ». Même vos parents et vos amis vous persécuteront ! Cfr. i, 34 ; xii, 53, où nous avons déjà vu la désunion se glisser dans les familles à l'occasion du Christianisme. — *Parentibus, fratribus, cognatis, amicis*. Désignation, en gradation descendante, des quatre sortes de personnes desquelles, habituellement, nous n'avons à attendre que de l'affection. — *Morte afficient ex vobis* (scil. quosdam). Les quatre Apôtres qui entendaient cette prophétie, S. Pierre, S. André, S. Jacques et S. Jean, subirent tous plus tard le martyre.

17. — Universalité de la persécution : *Eritis odio omnibus*. Cfr. xii, 7 ; Matth. x, 30. « Detraçant de vobis tuncquam de malefactoribus », écrivait déjà S. Pierre aux premiers fidèles (I Petr. ii, 42. Cfr. II Petr. iv, 18). Mais les victimes injustement persécutées

pourront se consoler en pensant qu'elles souffrent pour le nom de Jésus.

18. — *Et capillus de capite vestro*... Promesse d'une protection toute particulière durant la persécution. Nous avons déjà rencontré ailleurs (xii, 7 ; Matth. x, 30) cette assurance donnée aux disciples par Jésus. La forme pittoresque sous laquelle elle est exprimée marque très bien la sécurité. C'était du reste une locution proverbiale qui avait cours depuis longtemps chez les Juifs. Cfr. I Reg. xiv, 45 ; II Reg. xiv, 14 ; III Reg. i, 52. Voyez aussi Act. xxvii, 34. Mais, ici, n'est-elle pas en contradiction avec le v. 16, où il est dit : « Morte afficient ex vobis » ? Plusieurs rationalistes l'ont prétendu. Toutefois, comme l'admettent franchement d'autres rationalistes, l'antilogie n'est qu'apparente, et il est aisé de la faire tomber, soit en supplantant quelque idée sous-entendue, par exemple : « Tant que vous serez utiles au service de Dieu », ou bien : « Sans la volonté divine » (de Wette) ; soit en appliquant ce verset à l'Eglise considérée dans son ensemble : « La chrétienté ne souffrira rien de fâcheux, alors même que plusieurs particuliers perdraient la vie » (Godet) ; soit en prenant la phrase au spirituel : « Votre salut est assuré quand même » ; soit enfin, d'après M. Schegg, en voyant ici la règle et plus haut (v. 16) l'exception. Telle nous paraît être la meilleure solution de la difficulté. Elle n'a rien de subtil et elle s'harmonise fort bien avec l'histoire qui nous montre le Seigneur protégeant d'une manière merveilleuse la masse des fidèles, dans le cours des persécutions, tout en permettant le martyre d'un grand nombre. Καὶ ὅντως, faisait déjà observer Euthymius, πολλοὶ τῶν πιστῶν ἐν κύρῳ ἐμδληθέντες οὐδὲ τρίχα ἀπώλεσαν. — *Non peribit*. Le texte grec renforce la négation en la doublant : οὐ μὴ ἀπώληται.

19. — Ces paroles encore sont propres au récit de S. Luc, quoique Notre-Seigneur les

20. Cum autem videritis circumdari ab exercitu Jerusalem, tunc scitote quia appropinquavit desolatio ejus;

Matth. 24, 15; Marc. 13, 14.

21. Tunc qui in Judæa sunt, fugiant ad montes : et qui in medio ejus, discedant : et qui in regionibus, non intrent in eam.

22. Quia dies ultionis hi sunt, ut impleantur omnia quæ scripta sunt.

23. Væ autem prægnantibus et nutrientibus in illis diebus; erit

20. Mais, lorsque vous verrez Jérusalem investie par une armée, alors sachez que sa désolation approche.

21. Alors, que ceux qui sont dans la Judée fuient vers les montagnes, et que ceux qui sont au milieu d'elle en sortent, et que ceux qui sont dans les régions voisines n'y entrent pas.

22. Parce que ce sont les jours de la vengeance, afin que s'accomplisse tout ce qui est écrit.

23. Or malheur aux femmes enceintes et à celles qui nourriront en

eût également proférées en d'autres circonstances (Cfr. ix, 14; Matth. xvi, 25), et qu'elles existent sous une forme équivalente dans les passages parallèles de S. Matthieu (xxiv, 13) et de S. Marc (xiii, 13). — *In patientia vestra*, c'est-à-dire « per patientiam... » — *Posidebitis*. Mieux, d'après le texte grec, « acquiritis », comme portent d'ailleurs plusieurs manuscrits latins. Les codd. grecs A, B, etc., ont *πράσσει* au futur, comme la Vulgate, au lieu de l'impératif *πράσσει* (Recepta). — *Animas vestras* : ici, vos âmes, par conséquent le salut éternel.

2° Préludes propres à la ruine de Jérusalem.
γγ. 20-24.

20. — *Cum autem*. La particule *δέ* sert de transition à cette nouvelle série de prédictions terribles. — *Circumdari ab exercitu Jerusalem*. Dans le grec, *ὅτι στρατοπέδων* (« ab exercitibus ») au pluriel, pour noter le grand nombre des assaillants. Et, en réalité, Jérusalem fut attaquée de trois côtés à la fois, par trois colonnes d'investissement qui formaient comme autant d'armées. S. Luc semble avoir remplacé à dessein par ce détail très clair l'expression toute juïaïque « abominatio desolationis », qu'emploient S. Matthieu et S. Marc pour désigner les signes précurseurs de la ruine de Jérusalem. Il a du moins conservé le mot *desolatio* à la fin de la phrase.

21. — *Tunc...* C'est grâce à cette pressante recommandation de Jésus que les chrétiens de la Judée durent d'échapper aux horreurs indicibles du siège. — *Qui in medio ejus...* (scil. « Jerusalem », d'après le γ. 20, et non « Judææ », ce qui serait une tantologie). Trait propre à S. Luc. Le verbe *ἐκχωρεῖσθαι* (de *ἐκ* et *χωρεῖν*, *discedant*) apparaît qu'en cet endroit du Nouveau Testament. — *Et qui in regionibus...*, *ἐν ταῖς χωραῖς*, dans les campa-

gnes, dans les districts ruraux, par opposition à la ville; selon d'autres, mais moins bien, dans les provinces. C'est encore un trait propre à notre évangéliste. — *Non intrent in eam*. En temps de guerre, les habitants des campagnes sont portés, comme nos récentes et douloureuses expériences de 1870 le prouvent, à se réfugier dans les places fortes du voisinage à l'approche des armées ennemies. Cfr. Jer. iv, 5 et 6. Cette circonstance, à laquelle se joignait le pèlerinage annuel des fêtes pascales, accumula dans Jérusalem une multitude énorme de Juifs qui périrent misérablement. Plusieurs ayant essayé de s'enfuir, le farouche sicaire Simon de Gérasa les fit égorger sans pitié. Cfr. Jos. Bell. Jud. iv, 9, 40.

22. — Nouvelle particularité de S. Luc. Jésus indique (*quia*) pourquoi on devra fuir alors bien loin de Jérusalem : ce sera pour ne pas s'exposer à partager la triste destinée de cette ville coupable. — *Dies ultionis hi sunt* : les jours de la vengeance divine, la ruine de Jérusalem étant irrévocablement et depuis longtemps décrétée. — *Ut impleantur* (dans le grec, *τοῦ πλησθῆναι*, génitif du but) *omnia* (avec emphase) *quæ scripta sunt*. Les menaces du Seigneur avaient retenti aux oreilles des Juifs depuis les jours de Moïse, Deut. xxviii, et les derniers prophètes les avaient solennellement reproduites. Cfr. Dan. ix, 26 et s.; Zach. xi; xiv, 42.

23. — *Væ autem prægnantibus...* Comme dans les deux autres synoptiques, c'est là un « *væ* » plein de compassion. Ce « *væ* » est motivé (*erit enim...*) par des terribles détails, dont la mention et propre à S. Luc (γγ. 23^b et 24). — *Pressura magna*, *ἀνάγκη μεγάλη* : mots tout à fait expressifs (צרה גדולה des Hébreux), pour désigner une angoisse suprême. — *Super terram* : plus probablement dans un sens restreint, c'est-à-dire, sur la terre

ces jours-là : car il y aura une grande détresse dans le pays et une *grande* colère contre ce peuple.

24. Ils tomberont sous le tranchant du glaive et seront emmenés captifs dans toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils, jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis.

25. Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, et sur la terre accablement des nations, à cause du bruit confus de la mer et des flots.

26. Les hommes sècheront dans

enim pressura magna super terram, et ira populo huic.

24. Et cadent in ore gladii : et captivi ducentur in omnes gentes ; et Jerusalem calcabitur a gentibus : donec impleantur tempora nationum.

25. Et erunt signa in sole, et luna, et stellis, et in terris pressura gentium præ confusione sonitus maris, et fluctuum :

Matth. 24, 29 ; Marc. 13, 24.

26. Arescentibus hominibus præ

juive, en Palestine, ainsi qu'il ressort des mots suivants, *ira populo huic*. Ce pronom « huic » est dédaigneux et terrible.

24. — Jésus indique maintenant de quelle manière se manifestera la colère divine. — *Et cadent* (le pluriel parce que « populus » est un nom collectif) *in ore gladii* (dans le grec, στόματι μάχαιρας, datif de l'instrument). Belle et forte figure, employée fréquemment dans les littératures sémitiques. C'est le *יפול לפי חרב* des Hébreux. Cfr. Gen. xxxiv, 26 ; Deut. xiii, 15 ; Jos. viii, 24 ; Hebr. xi, 34. — *Et captivi ducentur*... D'après l'historien Josèphe, Bell. Jud. vi, 9, 2, le nombre des Juifs qui périrent à Jérusalem fut de 1,400,000 ; celui des captifs, de 97,000. « Après que le soldat fut las de tuer, Titus ordonna qu'on gardât les jeunes hommes les plus robustes et les mieux faits, pour orner son triomphe. Pour les autres qui étaient au-dessus de l'âge de 17 ans, il les envoya en Egypte pour y travailler aux mines. Titus en distribua un grand nombre d'autres dans les provinces, pour servir dans les théâtres aux spectacles du peuple, pour être exposés aux bêtes, etc. Ceux qui n'avaient pas 17 ans furent vendus et menés pour esclaves en divers endroits ». D. Calmet, h. l. La prédiction se réalisa donc à la lettre. On eût dit que la nation entière s'était donnée rendez-vous dans sa capitale pour s'y faire égorger ou charger de chaînes. — *Et Jerusalem calcabitur*... La tournure grecque, ἑσται πατομένη (littéral. : sera étant foulée aux pieds), est plus expressive que le simple futur et dénote un fait permanent. Ici encore la prophétie s'est accomplie en toute rigueur : Jérusalem a été prise, saccagée, foulée aux pieds tour à tour par les Romains, par les Perses, par les Sarrasins, par les Francs, par les Turcs. Les Juifs, ses anciens maîtres, y sont simplement tolérés, moyennant une re-

devance qu'ils paient au sultan. Et cependant, après l'exil de Babylone, ils l'avaient précisément fortifiée « ne quando venirent gentes, et conculcarent eam, sicut antea fecerunt », I Mach. iv, 60. Cruelle ironie du sort ! — *Donec impleantur tempora nationum*. Ces derniers mots présentent quelque obscurité. Le pluriel *ἔασις* semble indiquer une durée assez considérable ; néanmoins les exégètes ne sont pas d'accord sur ce qu'il faut entendre par les « temps des nations », dont l'accomplissement mettra un terme au châtiment d'Israël. Il est peu probable que ce soient les « tempora mundi », c'est-à-dire « usque ad mundi finem », comme l'ont pensé Euthymius, Fr. Luc, etc. Le délai ainsi accordé aux Gentils doit avoir des limites plus précises. Peut-être les temps en question représenteraient-ils l'époque où les peuples non-juifs seront à leur tour mûrs pour le jugement, ou bien celle durant laquelle ils continueront à être les exécuteurs des vengeances divines, ou mieux encore, croyons-nous, les jours qui leur seront accordés à eux-mêmes pour se convertir. Telle était déjà l'opinion du V. Bède : « Donec plenitudo gentium intret in Christi Ecclesiam », et un passage de l'épître aux Romains, xi, 25, « cæcitas ex parte contigit in Israel donec plenitudo gentium intraret », semble la favoriser singulièrement. Mais l'expression demeure en partie mystérieuse, et il est difficile de la préciser davantage.

3° Préfudes propres à la fin du monde. ¶ 7. 25-33.

25 et 26. — *Et erunt*. Comme les deux premiers évangélistes, S. Luc passe tout à coup aux derniers jours du monde, conduisant ses lecteurs d'un horizon rapproché à un horizon lointain. Il abrège d'abord notablement, quand il se borne à mentionner des *signa in sole, et luna, et stellis* (comparez Matth.

timore et expectatione, quæ super-
venient universo orbi : nam virtutes
cælorum movebuntur.

27. Et tunc videbunt Filium homi-
nis venientem in nube, cum potes-
tate magna et majestate.

28. His autem fieri incipientibus,

l'attente de ce qui doit arriver à tout
l'univers, car les vertus des cieux
seront ébranlées.

27. Et alors ils verront le Fils de
l'homme venant dans une nuée avec
une grande puissance et une grande
majesté.

28. Et quand ces choses commen-

xxiv, 29 ; Marc. xiii, 24 et 25, où la des-
cription de Jésus est plus développée) ; mais
il signale ensuite plusieurs traits particuliers
et très-expressifs, à partir des mots « et in
terris » jusqu'à « universo orbi ». — *In ter-
ris* : par opposition aux signes du ciel. Dans
le grec, ἐπὶ τῆς γῆς au singulier. Il est à noter
que l'article a été seulement placé devant le
mot γῆ et qu'il n'accompagne aucun des dix
substantifs qui suivent. — *Pressura gentium*.
L'expression du texte primitif qui correspond
à « pressura » n'est pas ἀνάγκη, comme au
v. 13, mais συνοχή, qu'on trouve ici seule-
ment et II Cor. ii, 4. Elle est pareillement
très énergique et s'emploie soit au propre,
soit au figuré. Cfr. Bretschneider, Lex. man.
s. v. — *Præ confusione*. Le grec ἀπορία, qui
est un des ἀπαξ λεγόμενα du Nouveau Testa-
ment, signifie plutôt « perplexitas, status
ejus qui est consiliis inops ». Cfr. Grimm,
Lex. s. v. — Les mots *sonitus maris et fluctu-
tum* (dans le grec, σάλου au singulier) indi-
quent ce qui produira la perplexité des peup-
les : les vagues s'avanceront mugissantes,
menaçant de tout engloutir. Des deux leçons
ἡκούσης θαλάσσης καὶ σάλου (D, E, G, H, K, S,
U, V, etc.), « resonante mari et fluctu », et
ἡκούς θαλάσσης καὶ σάλου (A, B, C, L, M, R, Si-
nait.), qui est celle de la Vulgate, nous pré-
férons la seconde, parce que les documents
qui la favorisent ont plus d'autorité. Les mots
ἡχος et σάλος n'apparaissent pas dans les au-
tres écrits du Nouveau Testament. — Comme
dans notre explication du passage parallèle
de S. Matthieu (xxiv, 29), nous prenons à
la lettre ces prédictions de Jésus, tout en ad-
mettant qu'elles sont exposées d'après les
idées populaires et non dans le langage des
savants. Les prophètes décrivent de la même
manière l'agonie du monde, les convulsions
suprêmes qui annonceront sa dissolution.
Cfr. Am. viii, 9 ; Joel, ii, 30 et s. ; Is.
xiii, 9-13 ; xxxiv, 2 ; Ezech. xxxii, 7, 8, etc.
Comparez ces beaux vers de Lucain, qui
expriment des faits analogues :

Sic quum, compage soluta,
Sæcula tot mundi suprema coegerit hora,
Antiqua repetent iterum chaos omnia, mixtis
Sidera sideribus concurrant, ignea pontum
Astra potent, tellus extendere littora nolet
Excusietque fretum... Phars. I, 72.

— *Arescentibus hominibus præ timore...*

Quelle énergie de langage ! Le mot grec
ἀποψυχόντων (de ἀπό et ψυχή), propre à la dic-
tion de S. Luc, aurait été plus exactement
traduit par « exanimari, expirare ». Un ma-
nuscrit latin (a) porte « refrigerantibus », par
suite d'une erreur d'étymologie (ἀπό et ψυχός,
fraîcheur). C'est du reste partout la même
idée. — *Et expectatione* : le substantif προ-
σδοκία, que S. Luc est également seul à em-
ployer parmi les écrivains sacrés, désigne
une attente pleine d'inquiétude, « metus im-
minentis mali ». — *Quæ supervenient* : pour
« eorum quæ... », προσδοκίας τῶν ἐπερχομένων.
— *Universo orbi* est une bonne paraphrase
de τῇ οἰκουμένῃ. — *Virtutes cælorum*. Sur
cette locution, voyez l'Evang. selon S. Matth.,
p. 467. Le Juif Philon appelle aussi les astres
τὰς ἄνω δυνάμεις, et Eschyle les nomme « les
brillantes dynastes ».

27. — *Tunc* : c'est-à-dire après qu'aurait
paru les phénomènes décrits dans les vv. 25
et 26. — *Filium hominis... in nube*. S. Matth.
et S. Marc ont le pluriel : « in nubibus ». —
Cum potestate magna et majestate. L'adjectif
retombe vraisemblablement sur les deux noms,
comme le pensait déjà S. Cyrille : κατ' ἀμφο-
τέρων δὲ ἀνούση τὸ πολλῆς, μετὰ δυνάμεως γὰρ
πολλῆς καὶ δόξης πολλῆς τὴν δευτέραν αὐτοῦ ποιῆ-
σεται θεωρομένην (cité par Schegg, h. 1.). Le
premier avènement de Jésus avait eu lieu au
contraire dans la faiblesse et l'humilité.

28. — Tout ce verset est propre à S. Luc.
His autem fieri incipientibus. Le pronom
« his » dénote les signes terrestres et célestes
qui viennent d'être mentionnés. Ces signes
devant avoir une certaine durée, Jésus attire
l'attention des disciples sur le « début » de
leur apparition. Aussitôt, dit-il, que vous les
reconnaitrez d'après ma prédiction, *respicite*
(dans le grec ἀνακύψατε, « corpus erigite ».
Cfr. xiii, 14 et le commentaire) *et levate*
capita vestra. C'est-à-dire, « bono animo
estote », comme traduit la version syrienne ;
soyez « læti et erecti », dit Cicéron (pro
Font. xi) parlant tout ensemble au propre et
au figuré. Cette belle métaphore est basée
sur l'expérience universelle, « Solent enim
caput attollere et sursum aspicere, qui bono
ac læto sunt animo, et quibus spes affulget
emergendi e malis ; ut demittere caput et
terram aspicere, qui tristi afflictoque sunt
animo, et sine spe evadendi mala. » F. Luc.

ceront d'arriver, regardez et levez la tête, parce que votre rédemption approche

29. Et il leur dit cette comparaison : Voyez le figuier et tous les arbres.

30. Lorsque déjà ils produisent du fruit vous savez que l'été est proche.

31. Ainsi quand vous verrez ces choses arriver, sachez que le royaume de Dieu est proche.

32. En vérité je vous dis que cette génération ne passera pas jusqu'à ce que toutes ces choses n'adviennent.

33. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.

34. Mais veillez sur vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent dans la crapule, l'ivresse et les soucis de cette vie, et que ce jour ne vienne sur vous soudainement.

respicite, et levate capita vestra : quoniam appropinquat redemptio vestra.

Rom. 8, 23.

29. Et dixit illis similitudinem : Videte ficulneam, et omnes arbores :

30. Cum producunt jam ex se fructum, scitis quoniam prope est aestas.

31. Ita et vos cum videritis hæc fieri, scitote quoniam prope est regnum Dei.

32. Amen dico vobis, quia non præteribit generatio hæc, donec omnia fiant.

33. Cælum et terra transibunt : verba autem mea non transibunt.

34. Attendite autem vobis, ne forte graventur corda vestra in crapula, et ebrietate, et curis hujus vitæ : et superveniat in vos repentina dies illa.

— *Quoniam appropinquavit redemptio...* : ἀπολύτρωσις, expression aimée de S. Paul. Cfr. Rom. III, 24; VIII, 23; I Cor. I, 30; Eph. I, 7; Hebr. IX, 15; XI, 35, etc. Ce qui troublera le reste des hommes devra donc réjouir les chrétiens, parceque ce sera pour eux l'annonce de la délivrance, du bonheur éternel.

29-34. — Petite parabole pour résumer et pour faire ressortir, à l'aide d'une image claire et simple, les enseignements des vv. 25-28. — *Et dixit illis similitudinem* (παρομοίαν). De nouveau (Cfr. v. 40) S. Luc interrompt le discours de Jésus par une formule de transition qui lui est propre. — *Videte ficulneam...* Jésus se trouvait alors sur le mont des Oliviers, et cet arbre y croissait en abondance, comme l'indique le nom de Beththagé, « maison des figes ». De plus, le mouvement de la végétation avait déjà commencé. Cfr. Matth. XXI, 49. — *Et omnes arbores* est une particularité de S. Luc. Les autres synoptiques ne citent que le figuier. — *Cum producunt*. Le mot *fructum* n'est pas dans le texte grec, où προβαλλεῖν est pris d'une manière absolue, conformément à l'usage classique, pour signifier « emittere flores » ou « folia ». Un manuscrit latin (a) porte : « florient ». L'addition τὸν καρπὸν αὐτῶν du cod. D est un glossème évident. Comparez les nuances des récits parallèles. — *Ita et vos...* Morale de la parabole. Elle est exprimée en termes à peu

près identiques dans les trois synoptiques : notre évangéliste a seulement *regnum Dei* (le royaume du Messie dans sa glorieuse consommation) au lieu de la vague locution « in januis » de S. Matthieu et de S. Marc.

32 et 33. — Conclusion de la partie prophétique du Discours, vv. 8-34. Ici encore il existe une ressemblance frappante entre les trois récits. Voyez l'explication dans l'Evang. selon S. Matth. p. 468 et s. — *Non præteribit* : dans le grec, οὐ μὴ παρέλθῃ, avec une double négation pour fortifier l'idée. De même un peu plus bas, v. 33, οὐ μὴ παρέλθῃσι (οὐ μὴ παρελεύσονται d'après les manuscrits B, D, L, Sin.). — *Verba autem mea...* « Deducta enim ex æternitate, id in se continent virtutis ut maneant; illa (cælum et terra) ex conditione creationis suæ, id est, profecta de nihilo, habent id in se necessitatis ut mutari et non esse possint. » S. Hilaire, Hom. in Evang. h. l.

c. Partie morale du discours. XXI, 34-36.

C'est une péroraison pleine d'énergie, consistant en exhortations pratiques qui varient, pour les détails, dans chacun de nos évangélistes, mais qui se résument chez tous dans cette importante leçon : « Vigilate ». S. Luc est encore le moins complet des trois.

34. — *Attendite autem vobis*. Ce pronom est emphatique. Des phénomènes extérieurs qu'il vient d'annoncer pour un avenir plus ou moins lointain, Jésus ramène l'attention des

35. Tanquam laqueus enim superveniet in omnes qui sedent super faciem omnis terræ.

36. Vigilate itaque, omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia quæ futura sunt, et stare ante Filium hominis.

disciples sur leur propre personne. — *Ne forte graventur corda vestra.* Locution très expressive. Un cœur alourdi est entraîné vers la terre par son propre poids; il est incapable de s'élever vers les hautes sphères où Jésus voudrait le conduire. La leçon probable du texte grec est βαρυνῶσιν, d'après les manuscrits Sin., A, B, C, L, R, etc. Ce verbe n'est employé que par S. Luc. — *In crapula et ebrietas* (ἐν κραπάλῃ καὶ μέθῃ) : deux substantifs fréquemment associés par les classiques grecs et latins (« crapula » a d'ailleurs été calqué sur κραπάλη). Les anciens rhéteurs en ont nettement fixé le sens. Κραπάλη καὶ μέθη διαφέρει, dit Ammonius (ap. Weistein, h. l.). Κραπάλη μὲν γὰρ ἐστὶν ἡ χρεσινὴ μέθη μέθη δὲ ἡ τῆς αὐτῆς ἡμέρας γινομένη οἴνωσις. Cfr. Clem. Alex. Pædag. II, 2; H. Etienne, Bretschneider et Grimm, s. v. Μέθη désigne donc l'acte d'intempérance considéré en lui-même, et κραπάλη cet acte envisagé dans ses suites (« le mal de tête, de cœur, etc., qui suit l'ivresse ». Hésychius). Il est bon de rappeler que ce vice était poussé à ses dernières limites chez les peuples de l'antiquité. Comparez Cicéron, Att. XIII, 52; Phil. II, 25; Verr. V, 44; Sénèque, ad Helvid. IX; Juvénal, VI, 427, etc. S'enivrer n'avait rien d'humiliant, même dans la haute société, mais faisait partie du « bon ton ». On aimait à dire par manière de proverbe qu'il fallait οἶνον τὸν οἶνον ἐξαλαύνειν, ou bien κραπάλῃν κραπάλῃ. Cfr. Plutarch., De san. tuend. 44. Jésus met ses disciples en garde contre toutes ces horreurs. Cfr. I Thess. V, 6; I Petr. IV, 7: νηψάτε, « soyez sobres! — Il ajoute : et curis hujus vitæ (μερίμνας βιωτικαίς, « curis sæcularibus », comme traduisent les manuscrits latins a, b, d). Une inquiétude exagérée, toute mondaine, relativement aux nécessités quotidiennes de la vie, est bien capable aussi de rendre le cœur pesant, incapable de vraie vertu. Cfr. VIII, 44. — *Et superveniat in vos repentina* (αἰφνιδίως, ici seulement et I Thess. V, 3)... Si le cœur est ainsi gâté ou préoccupé, comment serait-il attentif? et, s'il n'est pas attentif, il sera inévitablement surpris par le dernier jour, nommé *dies illa* par antonomase.

35. — *Tanquam laqueus...* (παγίς, mot aimé de S. Paul; S. Luc est le seul des évangélistes qui l'emploie). Belle et vivante image

35. Car il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent sur la surface de la terre.

36. Veillez donc et priez en tout temps, afin que vous soyez trouvés dignes d'échapper à toutes ces choses qui doivent arriver et de rester devant le Fils de l'homme.

d'une ruine qui survient à l'improviste. Nous retrouvons la même métaphore dans Is. XXIV, 17; Rom. XI, 9; I Tim. III, 7, et tout particulièrement Eccl. IX, 12: « Nescit homo finem suum : sed sicut pisces capiuntur hamo, et sicut aves laqueo comprehenduntur, sic capiuntur homines in tempore malo, quum eis extemplo supervenerit. » D'autres fois, XII, 39, 40; I Thess. VI, 3; Apoc. III, 3; XVI, 45, etc., la mort et le jugement sont représentés sous la figure d'un voleur qui arrive également quand on s'y attend le moins. — *Superveniet* (le mot grec ne se trouve qu'en cet endroit) *super omnes...* Jésus désigne ainsi l'universalité du jugement. Remarquez l'emphase de *omnes* et de *omnis*. — *Qui sedent super faciem...* Hébraïsme : יושב על פני כל הארץ. Cfr. II Reg. IV, 8; Act. XVII, 26, etc. « Sedere » ne désigne point particulièrement une vie commode, voluptueuse (van Oosterzee, etc.) : c'est un simple synonyme de « habiter. »

36. — *Vigilate itaque* : mot principal de cette exhortation pratique. — *Omni tempore orantes.* Il est probable que les mots ἐν παντί καὶ πάντῃ retombent tout à la fois sur ἀγρυπνεῖτε et sur δεόμενοι. Ce dernier verbe n'est pas celui que les autres évangélistes emploient habituellement pour exprimer l'idée de la prière (προσεύχεται) : S. Matthieu seul en fait une fois usage (IX, 38); mais nous le trouvons quinze fois dans les écrits de S. Luc, et six fois dans ceux de S. Paul. Notez cette association de la vigilance et de la prière (Cfr. XVIII, 4; Eph. VI, 18) : la prudence humaine serait insuffisante sans les divins secours que la prière nous obtient. — *Ut digni habeamini.* Comp. XX, 26. Plusieurs des manuscrits (B, L, X, Sin.) et versions (copt., syr., arab.) qui font autorité ont καταχύσετε, « ut valeatis », au lieu de καταβῆτε. — *Stare ante...* : c'est-à-dire, d'après Ps. I, 5, et Mal. III, 2, vous tenir avec confiance pour louer et aimer éternellement Dieu dans le ciel. C'est là un doux et consolant horizon que nous ouvre Jésus.

4. Coup d'œil d'ensemble sur les derniers jours du Sauveur. XI, 37-38.

Ces précieuses indications sont une particularité de S. Luc.

37. Or le jour il enseignait dans le temple, mais la nuit il sortait et demeurait sur la montagne qui est appelée des Oliviers.

38. Et tout le peuple de grand matin venait au temple pour l'écouter.

37. Erat autem diebus docens in templo: noctibus vero exiens, morabatur in monte qui vocatur Oliveti.

38. Et omnis populus manicabat ad eum in templo audire eum.

CHAPITRE XXII

Le Sanhédrin cherche le moyen de se débarrasser de Jésus (vv. 1 et 2). — Judas lui offre son horrible concours (vv. 3-6). — Jésus fait faire les préparatifs de la Pâque (vv. 7-13). — La double cène (vv. 14-23). — Conversation intime avec les Apôtres (vv. 24-38). — L'agonie de Gethsémani (vv. 39-46). — Jésus arrêté comme un malfaiteur (vv. 47-54). — Le reniement de S. Pierre (vv. 55-62). — Jésus cruellement outragé par les valets du Sanhédrin (vv. 63-65). — Son interrogatoire devant le grand Conseil (vv. 66-71).

1. Or la fête des azymes, qui est appelée la Pâque, approchait.

1. Appropinquabat autem dies festus Azymorum, qui dicitur Pascha.

Math. 26, 2; Marc. 14, 1.

37. — *Erat autem.* Imparfait qui exprime une coutume, des faits réitérés. — *Diebus docens in templo.* Cfr. xix, 47 et 48. Le discours eschatologique ayant été prononcé le mardi soir, et Jésus, depuis lors, n'étant plus retourné au temple, la présente notice est évidemment rétrospective; elle résume la vie de Notre-Seigneur à partir du dimanche des rameaux jusqu'au mardi saint. — *Noctibus vero exiens morabatur*: ἡλιξέτο du texte primitif signifie « il passait la nuit en plein air », ce qui d'ordinaire ne présente pas d'inconvénient en Judée au début du printemps. S. Jean nous apprend néanmoins, xviii, 18, que la nuit de l'arrestation de Jésus fut froide. D'après Matth. xxi, 47, Jésus reçut l'hospitalité à Béthanie durant la nuit du dimanche au lundi. C'était pour échapper aux embûches de ses ennemis que le Sauveur quittait ainsi Jérusalem chaque soir. — *In monte.* Dans le grec, εἰς τὸ ὄρος, avec l'accusatif du mouvement.

38. — *Et omnis populus*: expression emphatique. — *Manicabat*, (« mane veniebat »; Tertull. : « diluculo conveniebat »), verbe dérivé de « mane », et appartenant à la basse latinité (voyez les dictionnaires de Forcellini et de Du Cange), traduit fort bien, d'après le contexte, l'idée du grec ἀπαρτίζε, employé en ce seul endroit du Nouveau Testament, qui correspond à השכים des Hébreux. Voyez Bretschneider, Lex. han. « Chercher avec empressement » ne rendrait pas ici toute la pensée, quoique ἀπαρτίζε ait parfois

cette signification dans les LXX, v. g. Ps. lxxiii, 1; lxxviii, 34. Quel admirable tableau de l'affection des multitudes pour Jésus! Elles avaient peine à attendre le retour de l'aube, et se réunissaient de grand matin sous les galeries du temple, afin d'être là dès que le Docteur tant goûté reprendrait son enseignement interrompu la veille. Hélas! pour un grand nombre, ces beaux sentiments ne devaient pas être de longue durée. Cfr. xxiii, 48. — Quelques manuscrits en lettres minuscules intercalent ici « l'Evangile des pénitents », c'est à dire l'épisode de la femme adultère, Joan. vii, 53-viii, 41 : mais c'est évidemment une interpolation.

Après être entré comme un roi dans Jérusalem, après avoir parlé de l'avenir comme un divin prophète, Jésus va se manifester maintenant comme prêtre dans sa douloureuse Passion. « Victima sui sacerdotii et sacerdos suæ victimæ. »

5. Trahison de Judas. xxii, 1-6.

Ce sombre épisode sert, dans les trois premiers Evangiles, de prélude à la Passion proprement dite. Il est lui-même introduit par le complot du Sanhédrin contre Jésus.

1° Le Sanhédrin cherche les moyens de se débarrasser de Jésus. vv. 1-2. — Parall. Matth. xxvi, 3-5; Marc. xiv, 1-2.

CHAP. XXII. — 1. — *Appropinquabat.* D'après les rédactions plus précises de S. Matthieu et de S. Marc, la Pâque devait

2. Et quærebant principes sacerdotum, et scribæ, quomodo Jesum interficerent : timebant vero plebem.

3. Intravit autem Satanas in Judam, qui cognominabatur Iscariotes, unum de duodecim.

Matth. 26, 14; Marc. 14, 10.

4. Et abiit, et locutus est cum principibus sacerdotum et magistratibus, quemadmodum illum traderet eis.

5. Et gravi sunt, et pacti sunt pecuniam illi dare.

2. Et les princes des prêtres et les scribes cherchaient comment il mettraient à mort Jésus, mais ils craignaient le peuple.

3. Or Satan entra dans Judas, qui était surnommé Iscariote, l'un des douze.

4. Et il alla, et parla aux princes des prêtres et aux magistrats de la manière qu'il le leur livrerait.

5. Et ils se réjouirent et convinrent de lui donner de l'argent.

commencer « post biduum. » — *Dies festus* (ἡ ἑορτή) *Azymorum, qui dicitur Pascha*. Voyez, sur ces deux noms, l'Evang. selon S. Matth. p. 491 et 501. Le second est ajouté ici par manière d'explication pour les chrétiens convertis du paganisme, qui pouvaient ne pas comprendre le premier. Comparez la formule analogue de l'historien Josèphe : ἡ τῶν ἀζύμων ἑορτή, ἣν Πάσχα λέγομεν.

2. — *Et quærebant*. L'imparfait exprime très bien la continuité des supputations, des recherches. — *Principes sacerdotum et scribæ*. De même S. Marc. S. Matthieu mentionne les princes des prêtres et les anciens du peuple. En réunissant les trois récits nous voyons qu'il s'agit du Sanhédrin tout entier. — *Quomodo, τὸ πῶς* (sur la présence de l'article voyez la Préface § VI). Ce que les membres du Grand Conseil se demandaient avec anxiété, ce n'était point s'ils se débarrasseraient de Jésus : leur haine l'avait condamné à mort depuis longtemps ; ils cherchaient seulement un moyen aisé de le faire disparaître (*interficerent*; ἀνέλωσιν, littéral. « e medio tollerent »). — *Timebant vero plebem*. D'après le grec : « timebant enim... » Voyez les récits plus complets de S. Matthieu et de S. Marc.

2^o Judas et le Sanhédrin. γγ. 3-6. — Parall. Matth. xxvi, 14-16; Marc. xiv, 10-11.

S. Luc omet ici, sans doute parce qu'il avait raconté plus haut (vii, 37 et ss.) un fait analogue, l'onction de Marie, que les autres synoptiques intercalent entre le complot du Sanhédrin et le perfide marché de Juda.

3. — *Intravit autem Satanas*. Cette expression énergique pour stigmatiser le crime du traître est propre à S. Luc et à S. Jean (xiii, 2, 27). Rien ne pouvait mieux dépeindre la malice de Judas : c'était une malice satanique, digne du prince des démons et déve-

paroles ne doivent pas s'entendre d'une possession physique et proprement dite (Cfr. viii, 30, 32 et ss.; xi, 26), mais seulement d'une possession morale. C'est dans le cœur de Judas, non dans son corps, que Satan avait pénétré. — *Qui cognominabatur...* De même la Recepta : τὸν ἐπικαλούμενον. Les manuscrits A, B, L, X, ont τὸν καλούμενον, « qui vocabatur ». — *Unum de duodecim*; d'après le grec : « un du nombre des Douze. »

4. — *Locutus est cum...* Le verbe συναλέσσει résume fort bien l'horrible négociation que Judas entama avec les Sanhédristes, et dont S. Matthieu donne le cynique début : « Quid vultis mihi dare et ego vobis eum tradam ? » — Après ἀρχιερεῖς (*principibus sacerdotum*), les manuscrits C, P, etc., les versions syrienne et italique, ajoutent : καὶ τοῖς γραμματέσιν, « et Scribis ». — *Magistratibus* (καὶ τοῖς στρατηγοῖς, littéral. « ducibus, præfectis »; C, P, etc., ajoutent encore : τοῦ ἱεροῦ, du temple) est une particularité de S. Luc. On désignait ainsi les chefs de la milice lévitique chargés de maintenir l'ordre dans le temple. Cfr. IV Reg. xii, 9; xxv, 48; Lightfoot, Hor. hebr. h. l. En réalité il n'existait qu'un seul στρατηγὸς τοῦ ἱεροῦ, אִישׁ הַר הַבֵּית (« vir montis domus »), comme on l'appelait en hébreu (Neh. ii, 8; vii, 2; Jer. xx, 4. Cfr. II Mach. iii, 4; Act. iv, 4; v, 24); mais il avait sous lui des officiers subalternes, et ils sont tous mentionnés « in globo » dans ce passage. Il était naturel qu'ils fussent consultés dans le cas présent, car personne mieux qu'eux ne pouvait rendre compte de l'état des esprits, et des difficultés plus ou moins grandes que présentait l'arrestation de Jésus.

5. — *Gavisus sunt*. Ils se réjouirent de cette offre spontanée, inattendue, qui semblait rendre désormais facile l'exécution de leur sinistre projet. S. Marc et S. Luc ont seuls signalé ce détail. — *Pacti sunt* συνέθεντο signifie proprement : « convenerunt, communi

6. Et il s'engagea. Et il cherchait une occasion opportune pour le livrer à l'insu du peuple.

7. Vint le jour des azymes, où il était nécessaire d'immoler la Pâque.

8. Et Jésus envoya Pierre et Jean, disant : Allez et préparez-nous la Pâque pour que nous la mangions.

9. Et ils dirent : Où voulez-vous que nous la préparions ?

10. Et il leur dit : Voici qu'en entrant dans la ville vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le dans la maison où il entrera ;

6. Et spondit. Et quærebat opportunitatem ut traderet illum sine turbis.

7. Venit autem dies Azymorum, in qua necesse erat occidi Pascha.

8. Et misit Petrum et Joannem, dicens : Euntes parate nobis Pascha, ut manducemus.

9. At illi dixerunt : Ubi vis paremus ?

10. Et dixit ad eos : Ecce introeuntibus vobis in civitatem, occurret vobis homo quidam amphoram aquæ portans : sequimini eum in domum in quam intrat,

consensu decreverunt », ce qui suppose que la chose fut débattue de part et d'autre. Cette expression est donc plus forte que celles des récits parallèles (S. Matth. ἐστησαν, S. Marc. ἐπηγγέλαντο). Vraisemblablement, Judas eut deux entrevues avec les princes des prêtres ; c'est à la seconde, après qu'il eût rempli la condition de son infâme contrat, que les trente deniers lui furent comptés.

6. — *Et spondit* (ἐξυπολόγησε, mot composé qui fortifie l'idée) : il consentit à l'arrangement proposé, et se mit aussitôt en devoir d'exécuter sa part de la convention (notez la force de l'imparfait *quærebat*). — *Sine turbis* (dans le grec, ἀπερ ὄχλου au singulier), c'est-à-dire sans tumulte, d'une manière toute pacifique. Ce trait est propre à S. Luc. La préposition ἀπερ n'est employée qu'ici et au v. 35.

6. La dernière cène. xii, 7-30.

Episode grandiose, sur lequel S. Luc nous a conservé plusieurs détails nouveaux, quoique, pour le fond, sa rédaction se rapproche notablement de celle de S. Marc.

1^o Préparatifs de la Pâque. vv. 7-13. —

Parall. Matth. xxvi, 17-19 ; Marc. xiv, 12-16.

7. — *Venit... dies Azymorum*. Au v. 4, ἑορτή των Ἀζύμων désignait l'octave entière de la Pâque, du 14 au 21 nizan ; il ne s'agit ici que du premier jour, c'est-à-dire de la soirée du 14. — *In qua* (les manuscrits B, C, D, L, omettent la préposition ἐν) *necesse erat...* Donc, quoi qu'on ait dit, Jésus célébra la Pâque au jour légal, en même temps que tous ses compatriotes. Voyez l'Evang. selon S. Marc, p. 193. — *Pascha* représente ici l'agneau pascal.

8 et 9. — *Misit Petrum et Joannem*. Notre

évangéliste a seul conservé les noms des deux envoyés de Jésus. Comme il s'agissait d'une mission de confiance, il n'est pas étonnant que le Sauveur ait choisi ses disciples les plus intimes. En plusieurs autres endroits de l'Evangile ou des Actes nous trouvons S. Pierre et S. Jean fraternellement associés. Cfr. v. 40 ; Joan. xiii, 23-25, xx, 2-10 ; xxi, 20 et s. ; Act. iii, 4-11 ; iv, 13-22 ; viii, 14-25. — *Euntes, parate...* D'après les récits parallèles, c'est des apôtres que serait partie l'initiative sur ce point. S. Luc l'attribue au contraire à Jésus, et il est probable qu'il raconte les faits d'après leur ordre réel, parce qu'il est le plus complet. Les autres synoptiques, pour abréger, auront supprimé la question du Sauveur, tandis que S. Luc remet celle des apôtres (*ubi vis paremus*) dans son vrai milieu primitif. Il est donc inutile de lire au v. 9, εἶπαν, « dixerant », au lieu de εἶπον, *dixerunt*. Cette leçon, quoique soutenue par les manuscrits B, C, D, L, ressemble beaucoup à une correction posthume.

10. — *Ecce introeuntibus vobis...* Détail propre à S. Luc : les autres narrateurs ne déterminent pas le lieu de la rencontre. — *Occurret (συναντήσει. S. Marc : ἀπαντήσει) vobis homo quidam...* Le Dr S pp, Leb n Jesu, t. III, p. 390, a lu dans son imagination féconde que cet homme était l'esclave de Nicodème. — *Amphoram aquæ portans* : sur la tête, suivant la mode orientale. — *Sequimini eum in domum...* S. Cyrille d'Alexandrie (ap. Mai, p. 369) avait parfaitement compris le but de ces indications mystérieuses : ἵνα δὲ μὴ πρὸ τῆς ἑορτῆς τοῦ πάσχα τοῖς φονεύουσιν αὐτὸν παραδῶ, οὐ διαμεμήνυνεν ὁ σωτὴρ ἢ τὸν οἶκον ἢ τὸν ἄνθρωπον. Voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 502. — *In quam...* De même les Codd. Sinait., B, C, L (ἐς ἣν) au lieu de οὗ (« ubi », D, E, G, H, S, etc.), οὗ ἐάν (A, K, M, P, R, etc.).

11. Et dicetis patrifamilias domus: Dicit tibi Magister: Ubi est diversorium, ubi Pascha cum discipulis meis manducem?

12. Et ipse ostendet vobis cœnaculum magnum stratum, et ibi parate.

13. Euntes autem, invenerunt sicut dixit illis, et paraverunt Pascha.

14. Et cum facta esset hora, discubuit, et duodecim apostoli cum eo.

Math. 26, 20; Marc. 14, 17.

15. Et ait illis: Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum, antequam patiar.

16. Dico enim vobis, quia ex hoc

11. Et vous direz au père de famille de la maison: Où est la salle où je mangerai la Pâque avec mes disciples?

12. Il vous montrera un grand cénacle meublé, là préparez tout.

13. S'en allant donc ils trouvèrent tout comme il leur avait dit et préparèrent la Pâque.

14. Et quand l'heure fut venue il se mit à table, et les douze apôtres avec lui.

15. Et il leur dit: J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous avant de souffrir.

16. Car je vous dis que désormais

14 et 12. — *Patrifamilias domus* Pléonasme. S. Marc a seulement « domino domus ». — L'équivalent de *diversorium* dans le texte grec est *κατάλυμα*, expression que nous avons précédemment rencontrée (II, 7); mais ici, au lieu de désigner une hôtellerie, elle a simplement le sens de « cœnaculum ». Cfr. I Reg. ix, 22, d'après la traduction des LXX. *Cœnaculum*. Dans le grec, *ἀνάγαιον*, littéralement: une chambre haute. — *Stratum*. Cette chambre devait être munie de tout le mobilier nécessaire pour la célébration de la Pâque. Jésus veut un appartement digne de sa dernière cène.

13. — *Invenerunt sicut dixit*: « dixerat » d'après les manuscrits B, C, D, L, Sin. (εἰρηκε). La rencontre des disciples et du porteur d'eau eut lieu probablement vers la porte de la Fontaine, située au S. E. de Jérusalem, non loin de la piscine de Siloé. Voyez Riess, Atlas de la Bible, pl. VI. Quant à la maison, « communis traditio est hanc domum fuisse Joannis qui cognominatus est Marcus » (Sylveira).

2^o La double cène. XII, 14-23. —

Parall. Math. xxvi, 20-30; Marc. 17-26; Joan. xiii

14. — *Cum facta esset hora*: c'est-à-dire l'heure fixée légalement pour la cène pascalle. « Vespere facto », disent les deux autres synoptiques avec plus de précision. — *Discubuit* (ἀνέκειτο. Cfr. xi, 17; xiv, 10. Dans S. Matthieu: ἀνέκειτο). Depuis longtemps les Juifs avaient cessé de manger la Pâque debout et en tenue de voyageurs. — *Et duodecim apostoli*. Δώδεκα, qui manque dans plusieurs manuscrits très anciens, pourrait bien être un glossème. Sur le placement des convives de Jésus nous ne connaissons que les détails conservés par S. Jean, XIII, 23 et s. (voyez le commentaire).

15. — *Et ait illis*. Ce petit discours du Sauveur (vv. 15 et 16), prononcé au début du festin légal, ne se trouve que dans le troisième Evangile. — *Desiderio desideravi* est un hébraïsme (נִכְסְפִי נִכְסְפִי, Gen. xxxi, 30. Comparez la traduction des LXX), d'où l'on a quelquefois induit que S. Luc s'est servi pour ce passage d'un document araméen. Cette répétition corrobore singulièrement l'idée (Cfr. Math. xiii, 14; Joan. iii, 29; Act. iv, 17; v, 18); elle exprime une grande intensité de désirs. — *Hoc Pascha manducare vobiscum*. « Hoc Pascha » avec emphase, cette Pâque entre toutes les autres, soit parce que c'était la dernière, soit à cause de l'institution de la sainte Eucharistie (voyez Bossuet, Explication des prières de la Messe, xxiii). « Hinc Eucharistia ab antiquis Desiderata vocabatur, et quum recens baptizati e sacro fonte ad altare ducerentur, Eucharistiam precepturi, psalmus ille recitari vel cani. Ecclesiæ instituto solebat: Quemadmodum desiderat cervus... » Noël Alexandre. — *Antequam patiar*. C'est, croyons-nous, le seul endroit des Evangiles où ce verbe est employé d'une manière absolue, sans déterminatif d'aucun genre. — Le verset, après avoir commencé par un sentiment de joie, se termine par une parole de tristesse.

16. — *Dico enim vobis*. Jésus explique davantage le motif de son ardent désir. — *Ex hoc* (scil. tempore) *non manducabo illud* (Recepta: ἐξ αὐτοῦ, « ex illo »; les tadd. Sinait., B, C, L: αὐτό, comme la Vulgate). Un grand nombre de manuscrits grecs ont ici jusqu'à trois négations: οὐκ ἐστὶ οὐ μὴ φάγω. Comparez Marc. xiv, 25; Act. xviii, 14. Il est vrai que οὐκ ἐστὶ manque dans A, B, C, H, L, Sinait. — *Donec impleatur in regno Dei*. L'agneau pascal, que Jésus allait manger pour la der-

je ne la mangerai plus, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu.

17. Et ayant pris le calice, il rendit grâces et dit : Prenez et partagez entre vous.

18. Car je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce que vienne le royaume de Dieu.

19. Et ayant pris du pain, il rendit grâces, et le rompit et le leur donna, disant : Ceci est mon corps

non manducabo illud, donec impleatur in regno Dei.

17. Et accepto calice, gratias egit, et dixit : Accipite, et dividite inter vos :

18. Dico enim vobis quod non bibam de generatione vitis, donec regnum Dei veniat.

19. Et accepto pane, gratias egit, et fregit, et dedit eis, dicens : Hoc est corpus meum, quod pro vobis

nière fois, était un type; dans le royaume de Dieu parvenu à sa consommation, c'est-à-dire, dans le ciel, ce type sera complètement réalisé. Notre-Seigneur fait donc allusion par ces paroles à la Pâque éternelle des cieux, où il n'y aura plus d'ombres imparfaites, mais une réalité magnifique.

17. — *Et accepto calice.* Les meilleurs manuscrits grecs omettent l'article devant ποτήριον. Par conséquent : une coupe. Δεξιόμενος, ayant reçu des mains d'un serviteur ou de quelqu'un des assistants (plus bas : λαβετε, prenez). — Il s'élève ici une assez grosse discussion entre les commentateurs. Le calice mentionné dès cet endroit par S. Luc, et par lui seul, est-il identique à celui dont il sera question au v. 20, c'est-à-dire au calice de l'Eucharistie? ou bien serait-ce simplement une des coupes du festin légal (voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 504), en particulier la première ou la troisième? Ces deux sentiments ont été adoptés par des interprètes d'un égal renom, depuis l'antiquité jusqu'à nous. « Hic calix, écrit le Vén. Bède, ad vetus illud Pascha, cui finem desiderabat (Jesus) imponere, pertinet. » De même Théophylacte, Cajetan. F. Luc, D. Calmet, Grotius, Olshausen, Wordworth, Abbot, etc. D'autre part Origène (in Matth. tract. xxx), S. Cyprien (Epist. ad Cæcil. lxxxiii), S. Augustin (Quæst. evangel. l. i, c. 42), Maldonat (h. l.), Langen (die letzten Lebenstage Jesu, p. 191 et s.), etc., pensent que S. Luc parle dès maintenant de la coupe eucharistique, pour la signaler une seconde fois plus loin (v. 20) à sa place véritable, avec la formule qui servit à la consacrer. La raison qu'ils allèguent nous paraît assez plausible. Si le calice du v. 17 est un de ceux du festin légal, Jésus, en s'abstenant d'y toucher (v. 48), aura contrevenu sans motif apparent aux règles de la Pâque sur un point assez grave, ce qui semble opposé à sa manière de faire accoutumée. Sans doute, la double mention du calice de l'Eucharistie paraît tout d'abord surprenante, car elle accuse un défaut d'ordre dans le récit. Mais

on peut fort bien répondre que S. Luc a été conduit à anticiper de quelques instants par la symétrie qui existe entre les paroles antérieures de Jésus, vv. 15-16, et celles du v. 18. Il aurait donc suivi un certain ordre logique, quitte à revenir plus loin à la marche réelle des faits. — *Accipite.* Le grec et le syriaque ajoutent « illud ». — *Dividite inter vos :* de telle sorte que chacun ait sa part. Recommandation très naturelle, Jésus ne voulant consacrer qu'une seule coupe pour tous ses convives.

18. — *Dico enim vobis...* S. Matthieu et S. Marc placent cette assertion solennelle à la fin de la cène eucharistique : d'après l'opinion que nous venons adopter à propos du v. 17, c'est alors en effet qu'elle fut prononcée. Les partisans du sentiment contraire supposent, tantôt qu'elle termina le repas légal, tantôt que Jésus la répéta deux fois. Voyez-en l'explication dans l'Evang. selon S. Matth. p. 509 et s. Le parallélisme signalé plus haut entre ce verset et le 46^e est vraiment très frappant :

v. 16. λέγω γὰρ ὑμῖν ὅτι οὐκέτι οὐ μὴ φάγω...	v. 18. λέγω γὰρ ὑμῖν ὅτι οὐ μὴ πίω...
ἕως θτου πληρωθῇ ἐν τῇ βασιλείᾳ τοῦ Θεοῦ.	ἕως θτου ῖ βασιλείᾳ τοῦ Θεοῦ ἐλθῇ.

— Après δτι (*quod*) d'importants manuscrits insèrent : ἀπὸ τοῦ νῦν, « amodo ». — *De generatione, ἀπὸ τοῦ γεννήματος,* c'est-à-dire « de fructu ». — Ici comme au v. 16 le *regnum Dei* est envisagé dans sa glorieuse consommation du ciel.

19. — *Accepto pane* (λαβὼν ἄρτον) : « in sanctas ac venerabiles manus suas », ajoutent la plupart des liturgies. « Ces mains qui avaient opéré tant de merveilles, donné la vue aux aveugles, guéri les maladies et multiplié les pains dans le désert », Lebrun, Explication des prières et des cérémonies de la messe, Paris 1777, t. I, p. 458. Les liturgies mentionnent un autre geste de Jésus : « Elevatis

datur. Hoc facite in meam commemorationem.

I. Cor. 11, 24.

20. Similiter et calicem, postquam cœnavit, dicens : Hic est calix Novum Testamentum in sanguine meo, qui pro vobis fundetur.

qui est donné pour vous, faites ceci en mémoire de moi.

20. *Il prit* de même la coupe après qu'il eut soupé, disant : Ce calice est le nouveau testament en mon sang qui sera répandu pour vous.

oculis in cœlum ». — *Gratias egit* : εὐχαριστήσας. De même S. Paul, I Cor. xi, 24. S. Matthieu et S. Marc : εὐλογήσας. — *Fregit...* « Le pain était si mince parmi les Hébreux, ainsi que parmi les autres Orientaux, qu'on le rompait toujours avec les doigts pour le distribuer, sans se servir de couteau ». Lebrun, l. c., p. 460. — *Dicens*. Avant de consacrer le pain en son corps, Jésus dit à ses disciples : « Accipite et comedite » (Matth., I Cor. xi), mots omis par S. Luc. — *Hoc est...* Le tableau qui suit permettra au lecteur de comparer entre elles les paroles de la consécration dans les divers récits.

S. MATTHIEU.

Τοῦτό ἐστι
τὸ σῶμά μου.

S. MARC.

Τοῦτό ἐστι
τὸ σῶμά μου.

S. LUC.

Τοῦτό ἐστι
τὸ σῶμά μου
τὸ ὑπὲρ ὑμῶν
διδόμενον*
τοῦτο ποιεῖτε
εἰς τὴν ἐμὴν ἀνάμνησιν.

S. PAUL.

Τοῦτό μου ἐστι
τὸ σῶμα,
τὸ ὑπὲρ ὑμῶν
κλόμενον*
τοῦτο ποιεῖτε
εἰς τὴν ἐμὴν ἀνάμνησιν.

Comme on le voit, les récits se groupent deux à deux : il existe un très grand rapport de ressemblance d'une part entre S. Matthieu et S. Marc, de l'autre entre S. Luc et S. Paul son maître (Comp. la Préface, § III). Ces derniers donnent la formule d'une manière beaucoup plus complète, évidemment telle qu'elle fut prononcée, car si l'on comprend qu'on ait pu l'abrégier, on ne concevrait pas que les écrivains sacrés se fussent permis d'y ajouter d'eux mêmes quoi que ce soit. — *Quod pro vobis datur*. « Qui est livré pour vous (au présent), parce que c'était déjà un vrai sacrifice, dans lequel Jésus-Christ se trouvait réellement, et qu'il offrait par avance à son Père... » D. Calmet. Ou encore, l'emploi du temps présent peut signifier la proximité de l'oblation sanglante de Jésus sur la croix, oblation préfigurée dans l'institution de la divine Eucharistie. — *Hoc facite...* Autre particularité de S. Luc et de S. Paul. Ce sont là de merveilleuses paroles, au moyen desquelles Jésus créa le sacerdoce chrétien, comme il venait de créer le sacrement de l'autel. « Faites cela », c'est-à-dire : A votre tour prenez du pain, dites que c'est mon corps, et, entre vos mains de même qu'actuel-

lement entre les miennes, il sera changé en ma chair. Ce pouvoir sacré n'est pas limité. Faites cela demain, toujours, vous et vos successeurs. Ainsi l'a justement compris l'Eglise primitive, où l'on voit, dès les temps les plus reculés, la messe célébrée en vertu de cet ordre du Sauveur. Cfr. Conc. Trid. Sess. xx, c. 4 ; Bellarmin, Controv. de Sacrif. Missæ, l. i, etc. — *In meam commemorationem*. La Pâque juive avait été instituée comme un mémorial de la délivrance du joug égyptien : « Habebitis hunc diem in monumentum » (לִזְכָּרוֹן, littéral. in memoriam) », Ex. xii, 14.

Cfr. XIII, 9. La nouvelle aussi sera commémorative, mais d'une délivrance supérieure, opérée sur la croix par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

20. — *Similiter et calicem*, scil. « accipiens ». « In calicis mentione, dit énergiquement Tertullien, testamentum constitutus sanguine suo obsignatum, substantiam corporis confirmavit. Nullius enim corporis sanguis potest esse, nisi carnis » (cité par Stier, in Matth. xxvi). Ὡσαύτως (trait propre à S. Luc et à S. Paul) : de la même manière que le pain, c'est-à-dire avec action de grâces et bénédiction. Τὸ ποτήριον : nous avons ici l'article, parce qu'il a été fait mention de la coupe un peu plus haut, v. 47. « Hunc præclarum calicem », dit le prêtre dans la liturgie romaine. Cfr. Ps. xxii, 7. — *Postquam cœnavit*. De même S. Paul, l. c. ; c'est-à-dire, après la cène légale. — *Hic est...* Voici un tableau comparé de cette seconde formule.

S. MATTHIEU.

Τοῦτο γὰρ ἐστι
τὸ αἷμά μου,
τὸ τῆς καινῆς διαθήκης,
τὸ περὶ πολλῶν
ἐκχυνόμενον
εἰς ἁφ᾽ ἑσὶν ἁμαρτιῶν.

S. MARC.

Τοῦτό ἐστι
τὸ αἷμά μου,
τὸ τῆς καινῆς διαθήκης,
τὸ περὶ πολλῶν
ἐκχυνόμενον.

S. LUC.

Τοῦτο τὸ ποτήριον
ἡ καινῆ διαθήκη
ἐν τῷ αἵματί μου,
τὸ ὑπὲρ ὑμῶν
ἐκχυνόμενον.

S. PAUL.

Τοῦτο τὸ ποτήριον
ἡ καινῆ διαθήκη ἐστίν
ἐν τῷ ἐμῷ αἵματι.

Τοῦτο ποιεῖτε,
ὁσάκις ἂν πίνετε,
εἰς τὴν ἐμὴν ἀνάμνησιν.

* Nous retrouvons ici nos deux groupes, avec

21. Cependant voici que la main

21. Verumtamen ecce manus tra-

leurs nuances caractéristiques; mais les différences sont plus accentuées. La première partie de la formule est moins claire dans les rédactions de S. Luc et de S. Paul; aussi est-il probable, selon le principe « *Lectio difficilior est præferenda* », que telles furent véritablement les paroles de Jésus. — La copule *est*, ajoutée dans la Vulgate, serait bien mieux placée après « calix ». — Cette coupe que je vous offre, dit Jésus, est *novum Testamentum in sanguine meo*. L'ancienne Alliance avait été scellée dès son origine par du sang répandu, Gen. xv, 8 et ss. Plus tard, Ex. xii, 22 et s.; xxiv, 8, c'est encore en faisant couler du sang qu'on la renouela. La nouvelle Alliance est pareillement ratifiée par du sang versé, mais c'est le sang précieux du Sauveur. Cfr. Hebr. ix, 15, 18-22. Or, comme la coupe eucharistique, dès qu'elle eût été consacrée, contenait réellement le sang de Jésus, il est évident que la phrase « Ce calice est la nouvelle Alliance en mon sang », équivaut à celle-ci : « Hic est sanguis meus novi Testamenti » (S. Matth., S. Marc). — *Pro vobis*. Dans les deux autres synoptiques : « *Pro multis* ». La liturgie romaine dit en unissant les deux expressions : « *Pro vobis et pro multis* ». — *Fundetur*. Le verbe est au présent dans le texte grec. Notez qu'il retombe sur « calix » et non sur « sanguine », preuve que le contenu de la coupe était dès lors du sang, non du vin. De ce vin consacré, comme du pain transsubstantié, Notre-Seigneur affirme solennellement la vertu propitiatoire et l'union morale avec son sacrifice du lendemain. D'après le récit de S. Paul, Jésus répéta en cet endroit l'injonction finale du v. 19 : *Faites ceci en mémoire de moi*. — Dans un commentaire protestant qui n'est pas sans valeur, nous avons rencontré, à la suite de l'explication des vv. 17 et 20, les réflexions suivantes : « Dans l'acte même (du rite eucharistique) sont représentées les deux faces de l'œuvre, l'offre divine et l'acceptation humaine. Le côté de l'acceptation humaine est clair à la conscience. Il s'agit simplement... d'annoncer la mort du Seigneur. I Cor. xi, 26. Il n'en est pas de même du côté divin : il est insondable et mystérieux... Nous connaissons clairement ce que nous avons à faire pour bien communier. Nous pouvons laisser à Dieu le secret de ce qu'il nous donne dans une bonne communion. » Laisser à Dieu son secret ! Mais où est ce secret ? Jésus n'a-t-il pas dit clairement que ce qu'il nous donne c'est sa chair pour nourriture et son sang pour breuvage ? Il est triste d'en être réduit à de si pauvres échappatoires (comp. Farrar, *Life of Christ*, 23^e éd., t. II, p. 292). Le catholique, appuyé sur les paroles du Sauveur,

croit à la présence réelle comme il croit à l'Incarnation et à la Résurrection.

Il nous reste à tenir une ancienne promesse (voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 507) en signalant ici les formules de consécration usitées dans les principales liturgies. Elles se rattachent toutes de très près aux récits évangéliques, dont elles combinent parfois les variantes, et auxquels parfois aussi elles ajoutent quelques développements.

Liturgie romaine : « *Hoc est enim corpus meum. Hic est enim calix sanguinis mei, novi et æterni Testamenti, mysterium fidei, qui pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum* ». — Liturgies de S. Jacques et de S. Marc : « *Hoc (est corpus meum, quod pro vobis frangitur et datur in remissionem peccatorum. Hic est sanguis meus novi Testamenti, qui pro vobis et pro multis effunditur et datur in remissionem peccatorum.* » (La liturgie de S. Marc se borne à insérer en sus la particule « *enim* » après les pronoms « *hoc* » et « *hic* »). — Liturgies de S. Basile et de S. Jean Chrysostome : « *Hoc est corpus meum, quod pro multis frangitur in remissionem peccatorum. Hic est sanguis meus, novi Testamenti, qui pro vobis et multis effunditur in remissionem peccatorum* ». — Liturgie éthiopienne : « *Hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur in remissionem peccatorum. Amen. Hic est calix sanguinis mei qui pro vobis effundetur, et pro redemptione multorum. Amen.* » — Liturgie copte : « *Hoc est enim corpus meum quod pro vobis frangitur et pro multis datur in remissionem peccatorum. Hic est enim sanguis meus novi Testamenti qui effunditur pro vobis et pro multis in remissionem peccatorum* ». — Liturgie de S. Cyrille : « *Hoc est corpus meum quod pro vobis et pro multis tradetur in remissionem peccatorum. Hic est sanguis meus novi Testamenti, qui effundetur pro vobis et pro multis tradetur in remissionem peccatorum* ». — Liturgie arménienne : « *Hoc est corpus meum, quod pro vobis distribuitur in expiationem peccatorum. Hic est sanguis meus novi Testamenti qui pro vobis et multis effunditur in expiationem et remissionem peccatorum* ». — Liturgie mozarabe : « *Hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur. Hic est calix novi Testamenti in meo sanguine, qui pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum* ». Voyez D. Martène, *De antiquis Ecclesiæ ritibus*, lib. I, cap. iv, art. viii, n. 49; Lebrun, *Explication de la Messe*, t. II et III, passim; Th. J. Lamy, *Dissertatio de Syrorum fide et disciplina in eucharistica*, Louvain 1859.

24. — *Verumtamen* sert de transition à un sujet douloureux, la trahison de l'un des

dentis me mecum est in mensa.

Matth. 26, 21; Marc. 14, 20; Joan. 13, 18.

22. Et quidem Filius hominis, secundum quod definitum est, vadit; verumtamen vae homini illi, per quem tradetur.

Psal. 40, 9.

23. Et ipsi coeperunt quærere inter se quis esset ex eis, qui hoc factururus esset.

de celui qui me trahit est avec moi à cette table.

22. Pour ce qui est du Fils de l'homme, il s'en va selon ce qui a été déterminé; mais malheur à cet homme par qui il sera trahi.

23. Et ils commencèrent à s'entredemander qui était celui d'entre eux qui devait faire cela.

Douze (vv. 21-23). S. Luc abrège notablement cet épisode, dont les détails complets sont surtout fournis par S. Matthieu, xxvi, 24-25, et par S. Jean, xiii, 18-30. — La particule *ecce* relève fortement le caractère affreux du crime dévoilé par Jésus. Il en est de même du contraste établi par les paroles suivantes : *manus tradentis me mecum est* (le texte grec omet ce verbe) *in mensa*. « Manu fit traditio, manu traditur quis hostibus, manu rursus ex mensa accipitur comedendus cibus. Est igitur quasi dicat : Qua manu jam infert in os suum cibum mensæ meæ, eadem mox hostibus meis me tradet. O ingratam et impiam manum ! » F. Luc.

22. — *Et* (les manuscrits B, L, T, Sinait. ont *ἐν* au lieu de *καί*)... *Filius hominis vadit* (πορεύεται. S. Matth. et S. Marc. : ὑπάγει). La plupart des interprètes regardent ce « vadit » comme un euphémisme pour « moriturus est »; ce qui est très conforme à l'usage classique. « Græci dicunt ἀπέχθεται, ἀφίσσεται, Latini abire pro mori », Rosenmüller, h. l. Tel est aussi parfois le sens de l'hébreu *וָיָח* (Cfr. Ps. xxxix, 14). On pourrait néanmoins conserver ici à πορεύεται sa signification ordinaire. — *Sicut definitum est, κατὰ τὸ ἀρισμένον*. Belle expression, aimée de S. Luc. Cf. Act. ii, 23; x, 42; xvi, 26, 31 : selon qu'il a été fixé de toute éternité par les décrets divins. La pensée est plus restreinte dans les récits parallèles : καθὼς γέγραπται, « sicut scriptum est. » — *Verumtamen* (de nouveau πλὴν. Matth. et Marc. : ἀλλὰ) *vae homini illi*... Terrible mais juste sentence de condamnation prononcée contre Judas. Les décrets de la Providence ne l'empêchaient point d'être libre : à lui donc toute la responsabilité de son épouvantable trahison.

23. — *Et ipsi coeperunt*... Le récit de S. Luc décrit fort bien, malgré sa brièveté, la vive émotion que produisit parmi les apôtres cette prédiction inattendue. — *Quærere inter se*; plus fortement encore dans le grec : ἐνυζητεῖν πρὸς ἀλλήλους, « conquirere... », comme on lit dans les manuscrits latins a et b. — *Quis esset* (sur la construction grecque τὸ τίς... voyez la Préface, § VI). On voit par ces détails avec quelle habileté Judas avait

caché son jeu, puisque les soupçons de ses confrères ne paraissent pas s'être portés sur lui plutôt que sur un autre. — A propos du traître, nous avons à examiner rapidement ici une question qui n'est ni sans intérêt ni sans difficulté. Il s'agit de savoir s'il assista comme les autres à la cène eucharistique, ou si son départ du cénacle (Cfr. Joan. xiii, 30) eut lieu avant l'institution du divin sacrement de l'autel. La plupart des Pères (Origène, S. Cyrille, S. Jean Chrysostome, S. Ambroise, S. Léon, S. Cyprien, S. Augustin; voyez Corn. à Lapide, in Matth. xxvi, 20) et des anciens exégètes ou théologiens ont admis le premier de ces deux sentiments. Le second, qui a prévalu de nos jours à tel point que les commentateurs sont presque unanimes à l'adopter, est loin cependant d'être une création moderne. On peut alléguer en sa faveur une tradition qui, pour être moins glorieuse que la précédente, n'en a pas moins une valeur réelle, spécialement sur un point qui n'intéresse d'une manière directe ni la foi ni les mœurs. Tatien, Ammonius, S. Jacques de Nisibe, les Constitutions Apostoliques, S. Hilaire, excluaient déjà Judas Iscariote du banquet eucharistique. Théophylacte assure que, de son temps, plusieurs partageaient cette opinion. Plus tard elle a été soutenue par Rupert de Deutz, Pierre Comestor, le pape Innocent III, Turrianus, Salmeron, Baradius, Lamy, etc. Pour qu'une telle dissidence se soit produite, il faut assurément que le texte évangélique présente une certaine obscurité. Nous avons donc à comparer entre eux les divers récits pour voir s'ils favorisent une opinion plutôt qu'une autre. D'après S. Matthieu (xxvi, 24-30) et S. Marc (xiv, 18-26), Jésus célébra d'abord la Pâque à la façon des Juifs; puis, avant de passer à l'institution de la sainte Eucharistie, il prédit à ses disciples que l'un d'eux le trahirait. Judas lui demanda comme les autres : Est-ce moi Seigneur? et reçut une réponse affirmative. Alors seulement Notre-Seigneur consacra le pain, le vin, et communia les assistants. Nous avons vu (vv. 15-23) que S. Luc coordonne les faits d'une autre manière. A la suite du repas

23. Il se fit aussi parmi eux une contestation : lequel d'entre eux serait estimé le plus grand.

25. Mais il leur dit : Les rois des nations les dominent, et ceux qui

24. *Facta est autem et contentio inter eos quis eorum videretur esse major.*

25. *Dixit autem eis : Reges gentium dominantur eorum : et qui*

légal Jésus institue l'Eucharistie, qu'il distribue aux convives ; puis il parle du traître qui doit bientôt le livrer à ses ennemis. Quant à S. Jean (xiii, 24-30), il a omis, comme l'on sait, la cène eucharistique. Sa rédaction nous montre Jésus lavant les pieds des apôtres, se troublant, et annonçant qu'il sera prochainement trahi. Le disciple bien-aimé se penche sur la poitrine du Sauveur et le prie de lui faire connaître le traître ; Jésus le lui indique en donnant un morceau trempé (*ψωμίον*) à Judas, auquel il dit en même temps : Ce que tu fais, fais-le plus vite. Le misérable sort aussitôt pour consommer son crime. — Il ressort de ce résumé que S. Luc paraît trancher nettement la question dans le sens de la première opinion, puisqu'il ne place qu'après l'institution de l'Eucharistie la prédiction relative au traître, laquelle, suivant les trois autres récits, fut prononcée en présence de Judas. Mais 1^o l'autorité des deux premiers évangélistes, dont l'un avait été témoin oculaire, ne contrebalance-t-elle pas celle du troisième ? 2^o Entre le v. 17 et le v. 30 S. Luc semble ne s'être pas préoccupé de suivre rigoureusement l'ordre chronologique. On dirait qu'il procède par fragments, se bornant à ranger les uns à la suite des autres, presque sans transition, les divers événements qu'il expose. C'est ainsi que les vv. 17 et 18 nous ont paru n'être pas à leur place, et nous en dirons tout à l'heure autant des vv. 24-30. D'après cela, nous pouvons croire qu'il a anticipé, en racontant l'institution de la sainte Eucharistie avant la dénonciation du traître. 3^o Selon S. Jean, Jésus, voulant congédier le traître, lui donna le *ψωμίον* (Vulg. « buccella »). Cette bouchée n'était autre chose qu'un petit morceau d'agneau pascal, que le père de famille présentait quelquefois à un ou à plusieurs convives vers la fin du repas liturgique (voyez notre commentaire de Joan. xiii, 26. 27). Or la cène légale et la cène eucharistique ayant été complètement distinctes, de sorte que la seconde commença seulement après que la première eut été achevée, nous sommes en droit de conclure que Judas reçut le *ψωμίον* et quitta la salle du festin avant la consécration des saintes espèces. 4^o Si l'on veut faire appel aux raisons de convenance, il paraît difficile d'admettre que Jésus ait laissé profaner l'un de ses plus grands mystères dès le premier moment de son institution. Pour ces divers motifs,

que nous avons autrefois développés dans la Revue des Sciences ecclésiastiques, 2^e série, t. V, p. 528 et ss., nous regardons comme plus probable le sentiment d'après lequel Judas n'assista point à la création de la Pâque chrétienne. Cfr. Schegg, *Evangel. nach Lukas*, t. II, p. 245 et s.

7. Conversation intime, rattachée à la cène, xiii, 24-35.

Dans ce paragraphe, dont la plupart des détails sont propres à S. Luc, nous pouvons distinguer trois séries de pensées : 1^o l'idéal de la vraie grandeur chrétienne, vv. 24-30 ; 2^o une glorieuse promesse et une triste prédiction adressées à S. Pierre, vv. 31-34 ; 3^o ce qu'on a souvent appelé de nos jours le Discours du glaive, vv. 35-38.

24. — *Facta est autem contentio* Le mot grec *ἐριονεία*, employé en ce seul endroit du Nouveau Testament, désigne à proprement parler une querelle d'ambition. On ne s'attendrait guère à voir une dispute de ce genre surgir parmi les apôtres à un pareil instant, c'est-à-dire aussitôt après l'institution de la sainte Eucharistie. C'est pourquoi la plupart des interprètes supposent, et à bon droit, croyons-nous, qu'il en est encore S. Luc aurait quelque peu interverti l'ordre historique des faits, pour unir logiquement diverses paroles de Jésus. Sans admettre avec Maldonat que la querelle en question remontait à une semaine au moins en arrière (Matth. xx, 20 et parall.), ce qui nous paraît exagéré, nous dirons à la suite de Salmeron, « non esse alienum a verisimilitudine quæstionem hanc excitatam fuisse ante pedum ablationem. » De même D. Calmet. Peut-être fut-elle occasionnée par le placement des convives (V. Bède, Hofmann, Keil, Langen, etc.) au début du repas. — *Videretur* est pour « esset » : sorte d'« urbanitas attica » fréquente chez les classiques romains et grecs. Cfr. Fritzsche in Matth., p. 429. — Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que les apôtres se montraient chatouilleux sur le point d'honneur. Cfr. ix, 46 ; Matth. xviii, 4 ; Marc. ix, 34.

25. — *Dixit autem eis* Jésus arrête dès son début cette triste discussion, en proposant à ses amis une considération bien capable de leur montrer jusqu'à quel point ils s'écartaient alors de l'esprit chrétien. Cfr. Matth. xxiv, 35 ; Marc. x, 42, et le commen-

potestatem habent super eos, benefici vocantur.

Matth. 20, 25; Marc. 10, 42.

26. Vos autem non sic : sed qui major est in vobis, fiat sicut minor : et qui præcessor est, sicut ministrator.

27. Nam quis major est, qui recumbit, an qui ministrat ? nonne qui recumbit ? Ego autem in medio vestrum sum, sicut qui ministrat.

28. Vos autem estis, qui permanistis mecum in tentationibus meis :

29. Et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum ;

30. Ut edatis et bibatis super

ont pouvoir sur elles sont appelés bienfaiteurs.

26. Pour vous qu'il n'en soit pas ainsi, mais que celui qui est le plus grand parmi vous soit comme le moindre et celui qui préside comme celui qui sert.

27. Car quel est le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert ? n'est-ce pas celui qui est à table ? or moi je suis au milieu de vous comme celui qui sert.

28. Mais c'est vous qui êtes demeurés avec moi dans mes tentations.

29. Et moi je vous prépare le royaume comme mon père me l'a préparé ;

30. Afin que vous mangiez et bu-

taire. — *Κυριεύουσιν* (*dominantur*) est une expression propre à S. Luc ; *ἐξουσιάζοντες* (*qui potestatem habent*) ne se trouve qu'ici et I Cor. vi, 12 ; vii, 4. *Super eos* au masculin, quoique « gentes » soit un nom féminin, est une « enallage numeri ». — *Benefici* (*εὐεργέται*) *vocantur*. Vers l'époque de Jésus, le titre d'Evergète se donnait en effet avec une étonnante facilité aux rois et aux dynastes. Cyrus, deux Ptolémée, Antigone Doson de Macédoine, Mithridate V du Pont, Artavazdes d'Arménie, et bien d'autres, le portèrent : même des tyrans l'avaient reçu. Cfr. Diod. II, 26 ; Athen. 549.

26. — *Vos autem non sic* (sous-ent. « eritis », ou « facietis » : ellipse pleine d'énergie). Il ne faut pas que les mœurs du paganisme s'introduisent dans le corps apostolique ! — *Sed* (par opposition à la conduite des princes païens) *qui major est... sicut minor*. Littéralement d'après le grec, « sicut junior » (*ὡς ὁ νεώτερος*) : expression pittoresque. Dans les familles, le plus jeune a la dernière place et, spécialement en Orient, c'est à lui que revenaient la plupart des petites corvées domestiques, de sorte qu'il est souvent comme le serviteur de tous. — *Et qui præcessor est* (*ὁ ἡγουμένος*, le commandant)... : c'est la même pensée sous une autre figure. Voyez dans I Petr. v, 3, jusqu'à quel point la leçon de Jésus fut comprise des siens. L'Eglise aura donc son aristocratie, qui sera tout ensemble une aristocratie de grandeur et d'humilité.

27. — *Nam quis major est...* Jésus interpose ici un raisonnement d'expérience, pour

mieux inculquer son assertion antérieure. — *Qui recumbit* (*ὁ ἀναστίννων*) *an qui ministrat* ? Voici deux hommes, dont l'un est mollement étendu sur un sofa, devant une table bien garnie, tandis que l'autre, debout, sert le premier : quel est le supérieur ? Personne ne saurait s'y méprendre. Et pourtant, continue le Sauveur, résumant toutes les relations qu'il avait eues avec ses apôtres depuis sa vie publique, moi, votre chef (*ego* emphatique), je me suis fait votre serviteur. Pensons au lavement des pieds, qui allait suivre, ou, selon d'autres, qui avait immédiatement précédé ces paroles !

28. — *Vos autem estis...* Après ce doux reproche, Jésus relève le courage des apôtres en louant leur fidélité à son service et en leur promettant des places glorieuses dans son royaume. — *Qui permansistis mecum* (*οἱ διαμεινόντες μετ' ἐμοῦ*) *in tentationibus meis*. Le Sauveur désigne par ce nom les épreuves, les tribulations de divers genre, les persécutions, qu'il avait eues constamment à endurer depuis le début de son ministère ; or les Douze lui étaient demeurés fidèles quand même, quoiqu'ils s'exposassent ainsi au mépris, à la haine de leurs compatriotes. Avec quelle bonté Jésus les en remercie ! Bientôt, il est vrai, il devaient fuir et l'abandonner à l'heure de sa plus grande détresse ; mais cette défaillance momentanée n'effaçait pas tant d'actes de dévouement et de noble courage.

29 et 30. — *Et ego dispono vobis*. « Pronomen *ego* et conjunctio et singulare habent emphasim, quæ in antithesi Christi et disci-

viez à ma table dans mon royaume, et que vous siégiez sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël.

31. Et le Seigneur dit : Simon, Simon, voilà que Satan t'a demandé pour te cribler comme le froment.

32. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas ; et toi, quand tu seras converti, confirme tes frères.

mensam meam in regno meo, et sedeatis super thronos judicantes duodecim tribus Israel.

31. Ait autem Dominus : Simon, Simon, ecce Satanas expetivit vos, ut cribraret sicut triticum :

32. Ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua : et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.

pulorum posita est. Vos hoc pro me fecistis, ut mecum in tentationibus meis permaneretis ; ego hoc vicissim pro vobis facio, ut disponam vobis regnum ». Maldonat, « Et ego » est donc pour « vicissim ego ». Le verbe « dispono » (ἐκτίθεμαι) ne doit pas se prendre ici dans le sens d'une disposition testamentaire, car le contexte s'y oppose (*disposuit mihi Pater meus regnum*) ; il contient du moins une promesse solennelle. Evidemment, la conjonction *sicut* « similitudinem significat, non æqualitatem ». F. Luc. — *Ut edatis et bibatis*. Jésus décrit par deux images pittoresques les splendeurs de ce royaume qu'il vient de promettre aux apôtres. La première est celle d'un festin splendide, comme en d'autres endroits de l'Écriture (Ps. xvi, 45 ; xxxv, 9 ; Luc. xiv, 45, etc.). Les mots *super mensam meam* paraissent indiquer un privilège spécial réservé aux amis les plus fidèles du Sauveur : « quemadmodum non omnes qui in domo regia sunt in ipsa regis mensa cibum sumunt, sed pauci quidam majores principes, quibus id rex honoris causa concedit », écrit Maldonat avec sa justesse accoutumée. — *Et sedeatis super thronos*. Seconde métaphore, qui exprime la puissance réservée aux apôtres dans le ciel, de même que la précédente était l'emblème de leurs joies éternelles. Peu de temps auparavant, le Sauveur avait déjà parlé aux siens dans les mêmes termes de ce pouvoir judiciaire. Cfr. Matth. xix, 26 et le commentaire. — *Duodecim* manque en plusieurs manuscrits ; de même in *regno meo*. — Quelles paroles ! et c'est la veille de sa mort ignominieuse que Jésus distribue des trônes et des couronnes !

31. — *Ait autem Dominus* (ὁ Κύριος. Cfr. viii, 43). Bien qu'elle soit omise dans les manuscrits B, L, T, et plusieurs versions, cette phrase est suffisamment garantie par la plupart des anciens témoins. Elle introduit la seconde partie de l'entretien, vv. 31-34. — *Simon, Simon*. Répétition pleine de solennité. Jésus va faire à S. Pierre une promesse grandiose, digne d'être associée, par son sujet, comme par son importance, à Matth. xvi, 47-49, et à Joan. xxi, 45-47. — *Ecce Satanas expeti-*

vit vos. « Ecce ! » prenez bien garde. « Satanas » (Cfr. Marc. i, 43) : l'enfer et son chef étaient dans une grande agitation ce jour-là, mais la ruine de Judas ne leur suffisait pas. « *Expetivit* » : ἐκπῆρατο, expression énergique, signifie proprement « postulare ut sibi quis datur ». C'est probablement une allusion à la première page du livre de Job. Satan est censé avoir demandé au Seigneur, sans la permission duquel il ne peut agir, carte blanche pour tenter S. Pierre et les autres apôtres restés fidèles. — *Ut cribraret sicut triticum*. Autre expression énergique, qui désigne fort bien la violence des moyens qu'emploiera le démon afin d'ébranler la foi du collège apostolique et d'anéantir ainsi dans sa base l'Eglise de Jésus. Cfr. Amos, ix, 8 et 9. Les cribles des anciens étaient faits tantôt de feuilles de papyrus ou de parchemin dans lesquelles on avait pratiqué un grand nombre de petites ouvertures, tantôt d'un tissu de soie, ou de crins de cheval. Le mot grec σιτάειν est de formation relativement récente ; les classiques employaient d'ordinaire κοκκίβετον.

32. — « *Ostenderat periculum, ostendit remedium* », Maldonat. — *Ego autem rogavi*. Quelle majesté dans cet « Ego » ! Jésus oppose sa personne divine et son intercession toute-puissante à la personne et à la demande de Satan. Ἐδεδῆν : déjà, comme ce temps l'indique, la prière de Jésus est montée vers Dieu. — *Pro te*. Plus haut, v. 34, le Sauveur annonçait que les pièges de Satan menaçaient tous les apôtres, « expetivit vos » ; maintenant il déclare que sa prière a été formulée d'une manière spéciale en faveur de Simon. Ce trait est vraiment remarquable. Mais en voici l'explication : *ut non deficiat* (ἐκλείη, prorsus deficiat) *fides tua*. Il y a donc une importance particulière à ce que la foi de S. Pierre n'éprouve pas de défaillance totale, absolue. Notons en passant 1^o que cette prière de Jésus a été nécessairement exaucée (Cfr. Joan. xi, 42. « *Majus est patrocinium quam perturbationis illius tentamentum* », S. Ambroise) ; 2^o que le reniement de S. Pierre n'a pas été réellement une « apostasia a fide », quoique ce fût une faute grave (voyez Syl-

33. Qui dixit ei : Domine, tecum paratus sum et in carcerem, et in mortem ire.

34. At ille dixit : Dico tibi, Petre, non cantabit hodie gallus, donec ter

33. Pierre lui dit : Seigneur, je suis prêt à aller avec toi et en prison et à la mort.

34. Mais il lui répondit : Je te le dis, Pierre, le coq aujourd'hui ne

veira, Maldonat, et même Grotius, h. l.). — *Et tu*. Il n'y a pas moins d'emphase dans ce pronom que dans « Ego autem ». Toi aussi, fais à l'égard de tes frères ce que j'ai fait envers toi. — *Conversus*, ἐπιστρέψας, n'est pas un simple hébraïsme pour « vicissim » (le Vén. Bède, Maldonat, Grotius, etc., l'ont pensé), mais un synonyme de μετανοήσας (Cfr. xvii, 4; Act. iiii, 49). Ce mot signifie donc « resipiscens, conversus ad pœnitentiam », ainsi qu'on l'a toujours généralement compris; il insinue par conséquent la chute passagère que Jésus va bientôt prédire en termes formels à Simon, v. 34, et aussi sa prompte conversion. Voyez d'ailleurs sur cette locution l'article de M. Schneemann dans le Katholik, 1868, t. I, p. 409 et ss. — *Confirma fratres tuos*, c'est-à-dire les autres apôtres, comme il ressort très clairement du contexte. Le verbe grec σπρίσκω exprime une solidité à toute épreuve. Cfr. Bretschneider, Lex. man. s. v. σπρίσκω; I Thess. iiii, 2; I Petr. v, 40; II Petr. i, 42; etc. Quel beau parallèle du « Tu es Petrus, et super hanc petram œdificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam » ! De part et d'autre les conclusions dogmatiques sont les mêmes. En premier lieu la primauté de S. Pierre : « Totus sane hic sermo Domini præsupponit Petrum esse primum apostolorum »; Bengel l'admet avec beaucoup d'autres protestants. En second lieu, le privilège de l'infailibilité pour le prince des apôtres : « Qui peut douter que S. Pierre n'ait reçu par cette prière (de Jésus) une foi constante, invincible, inébranlable, et si abondante d'ailleurs, qu'elle fut capable d'affermir, non seulement le commun des fidèles, mais encore ses frères les apôtres et les pasteurs du troupeau, en empêchant Satan de les cribler ». Bossuet, Méditat. sur l'Evang., 70^e jour. « Christus... Petro promittit quod aliis non promittit. Non enim dixit, Ego rogavi pro vobis, quemadmodum ante dixerat, Ego dispono vobis... regnum..., sed dixit uni Petro : Ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua. Atqui ut ostenderetur infallibilitatis privilegium tribui Petro ut Ecclesiæ capiti, additur : Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos. Confirmare autem fratres Petrus non potuisset, nisi fuisset in fide stabilis... Ex quibus omnibus... colligitur Petrum insignitum a Christo fuisse privilegio infallibilitatis ». Gatti, Institutiones apologet. polemicae de veritate et divinitate religio-

nis et Ecclesiæ catholicæ, 1867, t. III, p. 634 et s. En troisième lieu, les papes successeurs de S. Pierre participent naturellement à ce double privilège. « Cette parole, Atermis les frères, n'est pas un commandement que Jésus fasse en particulier à S. Pierre. C'est un office qu'il érige et qu'il institue dans son Eglise à perpétuité... Une éternelle succession fut destinée à S. Pierre. Il devait toujours y avoir un Pierre dans l'Eglise pour confirmer ses frères dans la foi ». Bossuet, l. c., 72^e jour. C'est-à-dire que chaque pontife romain possède la primauté soit d'honneur soit de juridiction, et l'infailibilité. Voir Bellarmin, Controv. III, de Rom. Pontif. l. iv, c. 2-7; Billuart et Perrone, dans leurs traités « de Ecclesia »; Gatti, l. c., p. 657 et s.; Bouix, Tractatus de Papa, t. II, p. 476 et ss.; Mgr l'Archevêque de Bourges, La tradition catholique sur l'infailibilité pontificale, t. I, p. 54 et ss.

33. — *Qui dixit ei*. S. Pierre a compris que, tout en lui conférant de glorieuses prérogatives, Jésus révoquait en doute sa complète fidélité; n'écoutant donc que l'élan de son amour, il répliqua par une courageuse parole, qu'un prochain avenir pourra bien démentir, mais qu'un avenir plus éloigné réalisera d'une façon littéraire. — *Tecum est mis en avant par emphase. — Paratus sum*. Hélas ! il présumait trop de ses forces, car il n'était pas encore vraiment préparé. — *Et in carcerem et in mortem ire*. Belle gradation : même jusqu'à la mort ! La prison et la mort, telles étaient les deux formes sous lesquelles Simon-Pierre se représentait les dangers qui menaçaient alors Notre-Seigneur.

34. — *Dico tibi, Petre*. Jésus ne se borne plus à une simple insinuation, il affirme catégoriquement. Il emploie cette fois, peut-être avec une certaine pointe d'ironie, le nom messianique qu'il avait lui-même donné à son futur vicaire « Petre » au lieu de « Simon », v. 34). — *Non cantabit* (la Recepta et la plupart des manuscrits : οὐ μὴ φωνήσῃ, avec deux négations; Sinait., B, L, Q, οὐ φωνήσῃ) *hodie gallus*... Manière pittoresque de dire : Avant la prochaine aurore tu m'auras renié trois fois. Voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 544, et l'Evang. selon S. Marc, p. 498. — *Donec ter abneget nosse me*. Il y a ici plusieurs variantes dans le texte grec : πρὶν ἤ, ἕως οὗ, simplement ἕως, pour « donec »; puis ἀπαρνήσῃ μὴ εἰδέναι με (avec un μὴ pléonastique), et με

chantera pas que tu n'aies trois fois nié me connaître. Il leur dit ensuite :

35. Quand je vous ai envoyés sans bourse ni sac ni chaussures, quelque chose vous a-t-il manqué ?

36. Et ils dirent : Rien. Il ajouta donc : Mais maintenant, que celui qui a une bourse la prenne, et pareillement celui qui a un sac, et que celui qui n'en a point vende sa tunique et achète une épée.

37. Car je vous dis qu'il faut que ce qui est encore écrit s'accomplisse en moi : Et il a été mis au rang

abneges nosse me. Et dixit eis :

Matth. 26, 34; Marc, 14, 10.

35. Quando misi vos sine sacco et pera et calceamentis, numquid aliquid defuit vobis ?

Matth. 10, 9.

36. At illi dixerunt : Nihil. Dixit ergo eis : Sed nunc qui habet sacculum, tollat; similiter et peram : et qui non habet, vendat tunicam suam, et emat gladium.

37. Dico enim vobis, quoniam adhuc hoc quod scriptum est oportet impleri in me : Et cum iniquis de-

ἀπαρνήσῃ εἰδέναι. Les nuances qui existent entre les récits évangéliques à propos de cette triste prédiction faite par Jésus à S. Pierre, et les places différentes qu'ils paraissent lui attribuer, ont donné lieu à plusieurs interprétations. S. Augustin pense que Notre-Seigneur la répéta jusqu'à trois reprises dans la soirée; d'autres sont pour une seule prédiction diversement relatée; d'autres, en assez grand nombre (Cornelius a Lapide, Noël Alexandre, Luc de Bruges, Olshausen, Abbott, Alford, Langen, van Oosterzee, etc.), supposent qu'elle fut prononcée au moins deux fois, d'abord au cenacle d'après S. Luc et S. Jean (xii, 36-38), puis sur le chemin de Gethsémani, d'après S. Matthieu (xxvi, 30-35) et S. Marc (xiv, 26-34). — *Et dixit eis*. Ces mots, qui seraient beaucoup mieux placés au verset suivant, inaugurent le « Dialogue du glaive », §§. 35-38.

35 et 36. — *Quando misi vos*. Allusion à la première mission des apôtres, ix, 3 ss. et parail. Jésus, voyant ses amis si pleins de confiance, juge bon de les ramener à la douloureuse réalité de la situation. — *Sine sacco et pera*, ἀπερ βαλαντίου καὶ πήρας. Cfr. ix, 3; x, 4. « Sacculus » désigne la bourse, « pera » la valise où l'on mettait les provisions. Voyez A. Rich, Dictionn. des antiquités rom. et grecq., p. 472 et 544. — *Numquid aliquid defuit vobis?* C'étaient alors d'heureux temps, qui ne devaient plus revenir pour les apôtres. Eux-mêmes, dans leur réponse (*nihil*), reconnaissent que la Providence avait alors amplement pourvu à tous leurs besoins. — *Sed nunc*. Les circonstances sont désormais bien changées, comme l'explique Jésus par un langage pittoresque. A l'avenir, plus d'hospitalité généreuse, spontanée, offerte aux envoyés du Prophète vénéré; ils devront donc se munir d'argent et de provisions.

sacculum... similiter et peram. En outre, comme ils auront à courir de sérieux dangers, étant devenus pour la plupart des hommes un objet de haine, il sera bon qu'ils se préparent à la lutte, qu'ils aillent jusqu'à se munir d'un glaive! — Quelques interprètes (Kuinoel, Olshausen, etc.) prennent les mots *qui non habet* d'une manière absolue : Celui qui est sans avoir; d'autres (en assez grand nombre de nos jours) sous-entendent « gladium »; d'autres enfin (à la suite d'Euthymius), et telle est, croyons-nous, la meilleure explication, répètent le mot « sacculum » après « habet » : Que celui qui n'a ni bourse ni argent, etc. — *Vendat tunicam suam* : τὸ ἱμάτιον αὐτοῦ du texte grec désigne plus particulièrement le manteau ou vêtement de dessus, dont on peut se passer au besoin. Du reste, on se dispense de bien des choses pour sauver sa vie; or il s'agit précisément ici d'avoir un glaive protecteur, et Jésus suppose qu'on ne se procurera de l'argent pour l'acheter qu'à la condition de vendre une partie de son vestiaire. — *Emat gladium*. Etrange recommandation, qui dut vivement surprendre les apôtres! Il est vrai que nous ne les imiterons pas en la prenant à la lettre (§. 38). C'était une manière concrète, figurée, et très expressive de dire : Attendez-vous à la haine, à la lutte, aux périls (voyez D. Calmet, h. l.).

37. — *Dico enim vobis*. Jésus motive sa recommandation. Le disciple n'est pas plus que le maître; or le maître va être bientôt outragé, persécuté : il est donc naturel que les disciples s'attendent aussi à la persécution. — *Adhuc hoc*. Deux mots emphatiques : cela encore, comme tout le reste. Nous croyons à l'authenticité de l'adverbe ἔτι, quoiqu'il soit omis dans les manuscrits A, B, D, H, J, Q, X, Sinait. et dans plusieurs versions (sy., copt., éthiop.); sa ressemblance

putatus est. Etenim ea quæ sunt de me finem habent.

Isai. 53, 42.

38. At illi dixerunt : Domine, ecce duo gladii hic. At ille dixit eis : Satis est.

39. Et egressus ibat, secundum consuetudinem, in montem Olivarum. Secuti sunt autem illum et discipuli.

Matth. 26, 36; Marc. 14, 32; Joan. 18, 1.

40. Et cum pervenisset, ad locum,

des scélérats. Car tout ce qui a été écrit de moi touche à sa fin.

38. Et ils lui dirent : Seigneur, voici deux épées. Et il leur dit : C'est assez.

39. Et étant sorti, il alla selon sa coutume à la montagne des Oliviers et ses disciples le suivirent.

40. Et lorsqu'il fut arrivé à l'en-

avec ετι, qui le précède, suffit pour expliquer sa disparition. — *Quod scriptum est* : par Isaïe au chap. LIII (v. 42), qui est un des points culminants de sa prophétie, et qui traite si admirablement des souffrances et des humiliations du Messie. Voyez le commentaire de M. Trochon, et le Manuel biblique de M. Vigouroux, t. II, p. 523 et 526. — *Oportet impleri in me. Δετ*, c'est une nécessité d'après le plan divin; *τελεσθῆναι* exprime une complète réalisation. — *Et cum iniquis deputatus est* (sur l'article τὸ qui précède la citation dans le texte grec, voyez la Préface, § VI) : ἄνομος, employé en ce seul endroit des Évangiles, signifie proprement « sans loi », et par suite « scélérat », homme qui ne tient aucun compte de la loi. Cette prophétie s'accomplissait peu d'heures après l'application que s'en faisait Jésus. Nous verrons en effet Notre-Seigneur traité comme un ἄνομος, crucifié entre deux scélérats. — *Etenim* introduit une explication des dernières paroles. Pourquoi la prédiction d'Isaïe est-elle sur le point de se réaliser? Réponse : *Ea quæ sunt de me finem habent*. Il y a deux manières d'interpréter cette réponse. 1^o Tout ce qui a été écrit à mon sujet dans les saints Livres doit s'accomplir ; 2^o ce qui me concerne approche de sa fin. Nous préférons le second sens, qui est plus littéral et plus naturel (Cfr. Euthymius, etc.).

38. — *Ecce duo gladii hic*, s'écrient naïvement les disciples, se méprenant, comme dans une circonstance antérieure (Matth. xvi, 6-12), sur la portée des paroles de Jésus. D'où provenaient ces deux glaives? Peut-être se trouvaient-ils dans la maison; peut-être les apôtres les avaient-ils apportés de Galilée en prévision des dangers que leur maître et eux-mêmes courraient à Jérusalem. Du moins il est peu vraisemblable que ce fussent, comme le pense S. Jean Chrysostome, deux grands couteaux qui avaient servi à immoler l'agneau pascal. Nous verrons dans peu d'instants l'un de ces glaives entre les mains de S. Pierre. « Quelques-uns ont expliqué ces

deux glaives, de la puissance temporelle et spirituelle de l'Eglise; mais cette explication est purement allégorique et ne prouve nullement ce pouvoir. » D. Calmet, h. l. Cfr. Maldonat. — *Satis est*. Non pas : Deux glaives pourront suffire (avec ou sans ironie; Théophylacte, Meyer, Sevin, etc.), mais : « Satis de his dictum », cela suffit! Cfr. I Mach. ii, 33. Dans la plupart des langues (comparez le דייק des Rabbins, littéral : ta suffisance!) cette formule est usitée parfois pour éluder une conversation dans laquelle on préfère ne pas s'engager à fond.

8. L'agonie de Jésus. xxi, 39-46. —

Parall. Matth. xvi, 36-46; Marc. xiv, 32-42.

C'est ici le « sanctum sanctorum » de la Passion. Plus courte que les deux autres sur la plupart des faits, la narration de S. Luc contient plusieurs renseignements spéciaux d'une grande importance, surtout l'apparition de l'ange consolateur et la sueur de sang de Jésus.

39. — *Egressus*. Trait propre à notre Évangile; il s'agit probablement de la sortie du cénacle (selon quelques auteurs : « egressus e civitate » Cfr. Joan. xviii, 1). — *Ibat secundum consuetudinem*. Sur cette coutume, comparez xxi, 37, et surtout Joan. xviii, 2. L'imparfait dénote peut-être une marche grave et lente, car nous savons d'après S. Jean (xiv, 34; xvii, 4; xviii, 4), que, chemin faisant, Jésus parla longuement aux apôtres et adressa aussi à son Père une touchante prière. — *Secuti sunt... illum... discipuli*. Judas seul manquait. Il pourrait bien se faire que, caché dans l'ombre, il se soit assuré par lui-même de la direction que prenait le Sauveur.

40. — *Cum pervenisset ad locum*, au lieu qu'il avait en vue. La localité est clairement déterminée dans les autres narrations : c'était le jardin de Gethsémani. Voyez l'Évang. selon S. Matth. p. 512. — *Dixit illis*. S. Luc abrège et omet de dire que Jésus, en entrant dans le jardin, s'était séparé du plus grand nombre

droit, il leur dit : Priez, afin que vous n'entriez pas en tentation.

41. Et il s'éloigna d'eux à la distance d'un jet de pierre, et s'étant mis à genoux, il priaït,

42. Disant: Mon père, situ le veux, éloigne de moi ce calice; cependant que ma volonté ne se fasse pas mais la tienne.

43. Et un ange du ciel lui apparut le fortifiant, et étant tombé en agonie il priaït plus longuement.

dixit illis : Orate, ne intretis in tentationem.

41. Et ipse avulsus est ab eis quantum jactus est lapidis : et positus genibus orabat,

Matth. 26, 39; Marc, 14, 35.

42. Dicens : Pater, si vis, transfer calicem istum a me. Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat.

43. Apparuit autem illi angelus de cœlo, confortans eum. Et factus in agonia, prolixius orabat.

de ses disciples, ne gardant auprès de lui que S. Pierre, S. Jacques-le-Majeur et S. Jean (comp. les récits parallèles). C'est à ces derniers seulement qu'il dit : *Orate ne intretis* (εἰσελθεῖν, entrer dans, pour exprimer l'idée de succomber; au contraire διελθεῖν, traverser, dénote la victoire)... La mention de ces paroles avant l'agonie est une particularité de S. Luc.

41. — *Et ipse avulsus est...* Expression énergique, dont l'équivalent grec (ἀποσπάσθη) ne se trouve qu'ici et Matth. xxvi, 54 (mais à l'actif et dans un autre sens). Elle est d'ailleurs toute classique. « Eleganter dicuntur ἀποσπασθαι vel ἀποσπασθῆναι qui ab amicissimum amplexu vix divelli possunt ac discedere », Schœttgen. Elle marque donc la répugnance qu'éprouvait Notre-Seigneur en tant qu'homme à se séparer de ses amis pour aller seul affronter une angoisse extrême. — *Quantum jactus est lapidis* (ὡσεὶ λίθου βολήν, à l'accusatif du mouvement. Comp. Gen. xxi, 46, dans la traduction des LXX : ὡσεὶ τόξου βολήν). Trait pittoresque propre à S. Luc, comme le précédent. Jésus n'étant qu'à une petite distance de ses trois apôtres privilégiés (50 pas environ), ceux-ci, tant qu'ils furent capables de résister au sommeil (v. 45), purent être témoins des principaux détails de son agonie. — *Positis genibus*, θαῖς τὰ γόνατα, locution souvent employée par S. Luc (Cfr. Marc. xv, 49). Chez les Juifs, « communis mos orandi erat stando : in genibus orabant quoties res major urgebat », Grotius.

42. — *Dicens* La prière de Jésus est exposée avec de légères variantes dans nos trois récits parallèles.

S. MATTHIEU.

Πάτερ μου,
εἰ δυνατόν ἐστι,
παρελθέτω
ἀπ' ἐμοῦ τὸ ποτήριον
τοῦτο·
πλὴν οὐχ ὡς ἐγὼ θέλω,
ἀλλ' ὡς σύ.

S. MARC.

Ἰᾶσα (ὁ πατήρ),
πάντα δυνατόν σοι,
παρένεγκε
τὸ ποτήριον ἀπ' ἐμοῦ
τοῦτο·
ἀλλ' οὐ τί ἐγὼ θέλω,
ἀλλὰ τί σύ.

S. LUC.

Πάτερ,
εἰ βούλει
παρένεγκεῖν
τὸ ποτήριον τοῦτο ἀπ' ἐμοῦ.
πλὴν μὴ τὸ θέλέμα μου,
ἀλλὰ τὸ σὸν γενέσθω.

— *Si vis*. « Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis », Phil. ii, 8. L'obéissance fut le mobile perpétuel, unique, de Jésus. Cfr. Joan. v, 30; vi, 38. — *Transfer calicem istum...* Voyez l'Evang. selon S. Matthieu, p. 544. Dans la Recepta grecque, citée plus haut, le verbe est à l'infinitif (« si vis transferre... a me ») et la phrase demeure inachevée, ce qui forme une aposiopèse aussi forte que délicate. La leçon παρένεγκε des manuscrits B, D, etc., adoptée par la Vulgate, est probablement une correction tardive. — *Non mea voluntas sed tua...* Nuance remarquable : au début de la prière de Jésus nous trouvons le verbe βούλομαι, à la fin le substantif θέλημα; or θέλημα dit plus que βούλομαι. Cfr. Matth. i, 49 et le commentaire. Et βούλει, si tes desseins les comportent; τὸ σὸν (θέλημα) γενέσθω, que tes décrets s'accomplissent !

43. — Tout est nouveau dans ce verset et dans le suivant : les faits qu'ils exposent appartiennent aux particularités les plus précieuses dont S. Luc a enrichi la biographie du Sauveur. Il est vrai qu'on a formulé des doutes sur leur authenticité, 1^o parce qu'ils sont omis par d'importants manuscrits (A, B, R, T. De plus, E, G, V, Δ, qui les ont, les notent d'astérisques), 2^o parce que cette omission est déjà signalée par S. Hilaire et S. Jérôme. Néanmoins, il est à peine croyable qu'ils aient été insérés frauduleusement dans le texte primitif du troisième Evangile. En effet, nous les trouvons dans l'immense majorité des manuscrits (en particulier dans le Cod. Sinaiticus, qui est peut-être le Nestor en ce genre), dans les versions les plus anciennes et les plus célèbres, à part de rares

44. Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.

44. Et sa sueur devint comme des gouttes de sang décollant jusqu'à terre.

exceptions (un seul manuscrit de l'Italia, quelques manuscrits de la traduction arménienne, etc.), dans les écrits des premiers Pères, notamment de S. Justin (Dial. c. Tryph., 103), de S. Irénée (III, 22, 2), de S. Hippolyte, etc. Voilà pour les preuves extrinsèques. Intrinsèquement, il n'y a rien, soit dans le style, soit dans les faits, qui s'oppose à l'authenticité du récit. De plus, on ne peut assigner aucun motif capable d'expliquer une aussi grave interpolation, tandis qu'il est aisé de concevoir que des préjugés dogmatiques aient été assez puissants en divers lieux pour faire omettre nos deux versets. On a cru l'apparition de l'ange et la sueur de sang inconciliables avec la divinité de Jésus, et l'on ne craignit pas de supprimer comme apocryphe le passage qui en renferme la narration. Voyez Galland., t. III, p. 250; Bellarmin, De verbo Dei, I, 46; Langen, Die letzten Lebensstage Jesu, p. 240 et s.; Trollope and Rowlandson, The Gospel according to S. Luke, p. 464 et ss. Déjà Nicon reprochait aux Arméniens, et Photius aux Syriens, d'avoir enlevé les vv. 43 et 44 de leurs traductions. — *Apparuit illi*. L'emploi de ὡς (littéral. fut vu) dénote le caractère extérieur de l'apparition : ce ne fut pas un fait purement interne, comme le prétend Olshausen. — *Angelus de celo...* Les anges avaient pour ainsi dire introduit Notre-Seigneur sur cette terre (Cfr. I, 26 et ss.; II, 9-13; Matth. II, 43, 49); ils l'avaient assisté aux premiers jours de sa vie publique (Marc. I, 43); ils se feront les témoins de sa Résurrection et de son Ascension : n'est-il pas naturel que nous les trouvions auprès de lui au moment de ses plus cruelles souffrances? Mais quel indice d'une angoisse indescriptible, intolérable pour la nature humaine abandonnée à ses propres forces! En même temps, quelle humiliation pour le Verbe incarné! Toutefois, il pouvait bien « recevoir la consolation d'un ange, lui qui par son humanité s'était rendu inférieur aux anges » (D. Calmet). — *Confortans, ἐνσπύων* (ici seulement). Ce mot indique la nature de la consolation apportée du ciel à Jésus : elle consista dans une effusion de mâle courage pour qu'il ne plût point sous son épouvantable fardeau. — Plusieurs interprètes ont supposé que cet épisode n'eut lieu qu'à la fin de l'agonie du Sauveur, comme si ce n'était pas précisément en vue de cette agonie même qu'il avait reçu d'en haut un surcroît de forces; d'autres ont affirmé d'une manière encore plus arbitraire que l'apparition s'était

renouvelée trois fois, c'est-à-dire, après chacune des prières de Jésus. — *Factus in agonia*. Le substantif grec ἀγωνία n'est employé qu'en cet endroit du N. Testament : il indique une lutte violente, suprême, et peint sous une vive couleur les souffrances de Jésus en ce moment terrible. Mais le Sauveur, réconforté par la céleste apparition, opposait aux assauts réitérés de son agonie des élans toujours plus sublimes de prière et de résignation : *Prolisius orabat*. Euthymius : « Protondebat orationem »; mieux, « intensius, enixius orabat, » car le mot grec ἐντενέσκειν désigne plutôt l'intensité de l'acte que sa durée. Le comparatif se rapporte soit à l'apparition de l'ange (à sa suite, la prière de Jésus fut plus fervente encore qu'auparavant), soit à chaque transe nouvelle de l'agonie (plus elles avaient de violence plus le Seigneur priait). Voyez dans l'Épître aux Hébreux, v, 7 et ss., un beau développement de ce trait incomparable.

44. — *Et factus est sudor ejus...* « Détail qui trahit le médecin », van Oosterzee. Mais dans quel sens faut-il l'interpréter? Nous n'avons pas à nous occuper des théories faciles de Strauss, de Schleiermacher, etc., qui voient ici ou un mythe, ou un embellissement poétique : il s'agit seulement de savoir si la sueur arrachée au corps sacré de Jésus par les tortures de son agonie consista en gouttes épaisses et larges comme seraient des gouttes de sang, ou bien si les expressions de S. Luc désignent une sueur tout à fait extraordinaire, dans laquelle le sang entraîné pour une partie notable. Théophylacte, Euthymius, Bynæus, Olshausen, Hug, etc., adoptent la première opinion parce que, disent-ils, l'évangéliste montre lui-même, en employant la particule ὡς (sicut), qu'il ne voulait point parler d'une vraie sueur de sang. Nous leur répondons 1^o que le mot essentiel de ce passage est *sanguinis* : la manière dont il est employé le prouve, car c'est à lui que se rapportent toutes les autres expressions du verset; or ce mot perd sa principale raison d'être s'il ne désigne pas la nature même de la sueur : comme le dit justement Bengel, « si sudor non fuisset sanguineus, mentio sanguinis plane abesse poterat, nam vocabulum ὡς (sicut) etiam per se competebat sudori spisso »; 2^o que le « tertium comparationis », comme disent les grammairiens, n'est ici ni dans la couleur, ni dans la quantité, mais dans la qualité : la phrase « sa sueur fut comme du sang » suppose donc qu'il y eut du sang, et en partie

45. Et lorsqu'il se leva après sa prière et vint à ses disciples, il les trouva dormant à cause de leur tristesse.

46. Et il leur dit : Pourquoi dormez-vous ? Levez-vous, priez afin que vous n'entriez pas en tentation.

47. Comme il parlait encore, vint une troupe, et celui qui s'appelait Judas, un des douze, les précédait et il s'approcha de Jésus pour le baiser.

48. Mais Jésus lui dit : Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser !

45. Et cum surrexisset ab oratione, et venisset ad discipulos suos, invenit eos dormientes præ tristitia.

46. Et ait illis : Quid dormitis ? surgite, orate, ne intretis in tentationem.

47. Adhuc eo loquente, ecce turba : et qui vocabatur Judas, unus de duodecim, antecedebat eos : et appropinquavit Jesu ut oscularetur eum.

Matth. 26, 47 ; Marc. 14, 43 ; Joan. 18, 3.

48. Jesus autem dixit illi : Juda, socolo Filium hominis tradis ?

notable, dans la sueur de Jésus ; les particules *ὥστε, ὥς*, ont à plusieurs reprises dans les écrits de S. Luc cet emploi qui se rapproche du pléonasme (Cfr. xv, 49 ; xvi, 4 ; Act. ii, 3 ; xvii, 22) ; 3^o que leur interprétation donne un sens très faible et émousse entièrement le trait. D'ailleurs les exégètes les plus anciens et les plus distingués, tels que S. Justin, S. Irénée (sa pensée est formulée aussi nettement que possible : οὐδ' ἂν τῶραι θρόμβους αἵματος, il n'eût pas sué des gouttes de sang, adv. Hær. iii, 22, 2), S. Athanase, S. Hilaire, Théodore, S. Jérôme, S. Augustin, Erasme, Maldonat, D. Calmet, Sylveira, et presque tous les contemporains, catholiques, protestants et rationalistes, prennent parti sans hésiter pour la seconde opinion, dont nous croyons la vérité indiscutable. En outre, des faits nombreux, constatés dès les temps les plus reculés, démontrent jusqu'à l'évidence la possibilité d'une sueur de sang dans des conditions analogues à celle où se trouvait Notre Seigneur, c'est-à-dire parmi de mortelles encoisures. Cfr. Aristote, *Histor. animal.* iii, 49 ; Théophraste, de Sudore, c. xii ; Diodor. Sic. *Hist.* i, xviii, c. 90 ; Calmet, *Dissert. sur la sueur de sang* ; Gruner, *Dissert. de morte Christi vera*, p. 403-458 ; Rosenmüller, *Alt. und neues Morgenland*, t. V, p. 248 ; Lœnaritz, de Sudore sanguinis, Bonn 1850 ; Smith, *Diction. of the Bible*, s. v. Sweat (bloody) ; Schegg, *Evangel. nach Lukas*, t. III, p. 274 et ss. ; Ebrard, *Wissenschaftl. Kritik der evangel. Geschichte*, p. 654 et ss. ; Stroud, *Physical Cause of Christ's Death*, p. 445 et ss., etc. Rappelons enfin que c'est un médecin qui a pris soin de noter ce fait, circonstance qui ajoute un poids considérable au témoignage du troisième Evangile. — *Decurrentes in terram*. Presque tous les manuscrits grecs lisent *καταβαίνοντες*, « decurrentes » ;

quoique appuyée par le Cod. Sinaiticus, la leçon de la Vulgate est probablement une correction. « In terram », jusqu'à terre, tant cette sueur était abondante ! « Utinam gutta sanguinis, quæ de agone suo sudat, usque ad terram currat, et aperiat terra os suum, et bibat illum et clamet... ad Patrem, melius quam sanguis Abel ! » Drago Ostiensis, 4 Gen. n. 40. « Ventum est ad orationem, et factus in agonia orabat, ubi quidem non solum oculis, sed quasi membris omnibus flevisse videtur », S. Bernard. *Serm.* iii de ramis. Voyez la Controverse, 1884, t. I, p. 490-240.

45. — *Dormientes præ tristitia*. S. Matthieu et S. Marc se bornent à signaler le fait ; S. Luc en indique la cause, et cette cause, toute physiologique, dénote encore le « Dr medicus ». Quoique la tristesse soit souvent une cause d'insomnie, souvent aussi (nous l'avons nous-même constaté en de robustes jeunes gens) elle produit une tension qui ne tarde pas à engourdir les sens et à plonger dans un sommeil de plomb. Cfr. Jon. i, 5. « Tandem gravatum animi anxietate corpus altior somnus oppressit », Q. Curt. iv, 43, 47. « Adstrictus miseris lamentationibus marcentem animam sopor circumflusus oppressit », Apul. ii. Cfr. Wetstein, h. l.

46. — *Quid dormitis ? Surgite, orate...* De nouveau S. Luc abrège, et unit des paroles qui furent prononcées à divers intervalles. Comparez les récits parallèles. Jésus a maintenant repris, si l'on peut parler ainsi, la pleine possession de lui-même : il est sorti victorieux de sa terrible agonie.

9. L'arrestation de Jésus. xxii, 47-53. — Parall. *Matth.* xvi, 47-56 ; *Marc.* xiv, 43-52 ; *Joan.* xviii, 2-11.

47 et 48. — C'est la description de l'infâme baiser de Judas. — *Ecce turba !* Le récit de S. Luc est pittoresque, rapide. Cette bande

49. Videntes autem hi qui circa ipsum erant, quod futurum erat, dixerunt ei : Domine, si percutimus in gladio?

50. Et percussit unus ex illis servum principis sacerdotum, et amputavit auriculam ejus dexteram.

51. Respondens autem Jesus, ait : Sinite usque huc. Et cum tetigisset auriculam ejus, sanavit eum.

52. Dixit autem Jesus ad eos qui venerunt ad se, principes sacerdotum, et magistratus templi, et se-

49. Et ceux qui étaient autour de lui, voyant ce qui allait arriver, lui dirent : Seigneur, si nous frappons de l'épée?

50. Et l'un d'eux frappa le serviteurs du grand-prêtre et lui coupa l'oreille droite.

51. Mais Jésus prenant la paroles dit : Demeurez-en là. Et ayant touché l'oreille de cet homme il le guérit.

52. Et Jésus dit à ceux qui étaient venus vers lui, princes des prêtres, magistrats et anciens : Vous êtes

de loups furieux, comme on l'a justement appelée, qui tomba tout à coup sur le divin Agneau, était composée de soldats romains, de sergents d'armes du grand Conseil, de curieux, de fanatiques, et même de Sanhédristes. Voyez le §. 52. — *Antecedebat eos*. Le pluriel retombe sur le nom collectif « turba ». — *Ut oscularetur eum*. Judas baisa en réalité Notre-Seigneur, ainsi qu'il ressort du contexte (§. 48) et des deux autres synoptiques. — *Juda...* S. Luc seul mentionne ces paroles de Jésus. Voir dans Matth. xxvi, 50, une autre petite allocution qui dut précéder celle-ci. — *Osculo tradis* : frappant contraste. Le baiser, signe ordinaire de l'affection, devenu le signal de la trahison la plus noire, à l'égard de la personne sacrée du Messie (*Filium hominis*)!

49. — Les détails de ce verset sont propres à S. Luc. — Deux incidents consécutifs retardèrent l'arrestation du Sauveur : les quatre évangélistes racontent de concert le premier (§§. 49-51) ; nous trouverons le second dans S. Jean, xviii, 3-9. — *Hi qui circa ipsum erant* : c'est-à-dire les onze apôtres fidèles, qui s'étaient groupés autour de leur Maître à l'approche des sbires de Judas. — *Videntes quod futurum erat*, τὸ ἐσόμενον : voyant qu'on allait arrêter Jésus. — *Si percutimus gladio?* Hébraïsme pour « Percutimusne...? » Cfr. xiii, 23 ; Act. i, 6 ; xix, 2 ; xxi, 37, etc. Les disciples se souviennent de « l'entretien du glaive », et croient le moment venu de faire usage de leurs armes. « Les Galiléens avaient l'âme guerrière », comme le rappelle à propos D. Calmet (Cfr. Jos. Bell. Jud. iii, 3).

50. — *Et percussit unus...*, Quoique inutile, cet acte était plein de vaillance. On avait demandé l'avis du Sauveur ; mais l'ardent et généreux S. Pierre (Cfr. Joan. xviii, 40) frappa sans attendre la réponse. — *Amputavit auriculam*. Le diminutif ὠτίον désigne l'oreille entière, et pas seulement le lobe charnu qui la termine. Voy. z Bretschneider, Lex.

man. s. v. — *Dextram* est un trait propre à S. Luc et à S. Jean.

51. — *Sinite usque huc*, ἵστατε ἕως τούτου. Cette parole, un peu ambiguë dans le texte grec, a reçu des interprétations bien diverses. Plusieurs pensent que Jésus l'adressait aux Juifs venus pour l'arrêter. Ils la traduisent tantôt par « Sinite usque ad hoc (opus) », excusez cette résistance ; tantôt par « Sinite (me) usque ad hunc (hominem) », permettez que je m'approche du blessé pour le guérir ; tantôt par « Sinite (me) usque ad id tempus », laissez-moi libre un instant pour que je le guérisse. Mais ces explications sont recherchées, peu naturelles, et d'ailleurs réfutées par les mots *respondens Jesus ait*, qui prouvent que Notre-Seigneur voulait alors parler à ses disciples (Cfr. §. 49). Relativement aux apôtres un double sens est possible : Laissez faire mes ennemis (« Non vos moveat hoc quod futurum est. permittendi sunt huc usque progredi, hoc est, ut me apprehendant et impleantur quæ de me scripta sunt », S. August. de cons. Evang. l. iii, c. 5, 47. Cfr. Maldonat, Luc de Bruges, Cajetan, etc.), ou bien : Ne résistez pas davantage (Corn. a Lap., Noël Alexandre, Erasme, etc.). Nous adoptons de préférence cette dernière interprétation, qu'on trouve déjà dans la version syriaque ; S. Luc omet ici une courte allocution, que Jésus prononça dans le but d'expliquer aux siens pourquoi il se livrait sans résistance. Cfr. Matth. xxvi, 52-54. — *Cum tetigisset auriculam... sanavit*. Particularité médicale, qui méritait bien d'être relevée par S. Luc. La manière dont le fait est exposé semble indiquer que l'oreille n'avait pas été complètement détachée, mais qu'elle tenait encore par quelque lambeau de chair. Cette cure, unique en son genre, fut le dernier miracle de guérison opéré par Jésus : la bonté du divin Maître s'y manifeste admirablement.

52 et 53. — *Dixit autem Jesus ad eos qui venerant...* Tout en refusant de répondre à

sortis comme pour un voleur avec des épées et des bâtons.

53. Quand j'étais tous les jours avec vous dans le temple vous n'avez pas mis la main sur moi, mais voici votre heure et la puissance des ténébres.

54. Et l'ayant saisi ils l'emmenèrent à la maison du grand-prêtre; et Pierre le suivait de loin.

55. Ayant allumé du feu au milieu de la cour ils s'assirent autour, et Pierre était au milieu d'eux.

niores : Quasi ad latronem existis cum gladiis et fustibus.

53. Cum quotidie vobiscum fuerim in templo, non extendistis manus in me : sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum.

54. Comprehendentes autem eum, duxerunt ad domum principis sacerdotum : Petrus vero sequebatur a longe.

Matth. 26, 57; Marc. 14, 53; Joan. 18, 24.

55. Accenso autem igne in medio atrii, et circumsedentibus illis, erat Petrus in medio eorum.

Matth. 26, 69; Marc. 14, 66; Joan. 18, 25.

la violence par la violence, le Sauveur proteste avec une noble fermeté contre les procédés aussi lâches qu'injustes de ses adversaires. Dans ce passage, commun aux évangélistes synoptiques, trois traits sont propres à S. Luc. 1^o au v. 52, la présence, parmi les rangs des soldats, des valets et de la foule fanatique, d'un certain nombre de princes des prêtres, de capitaines des lévites (*magistratus templi* : voyez la note du v. 4) et d'anciens du peuple. C'est sur eux que retombe directement le fier reproche du Sauveur. Quelques rationalistes (Bleek, Meyer, etc.) ont trouvé cette présence peu naturelle : nous trouvons au contraire très naturel que des Sanhédristes et d'autres personnages influents soient venus surveiller une opération délicate, qui avait pour eux une si grande importance. 2^o au v. 53, les mots pittoresques *non extendistis manus in me*, au lieu de « non me tenuistis » (S. Matth. et S. Marc). Cfr. Jer. vi, 42. 3^o la phrase finale *sed hæc est hora vestra* (notez l'emphase du grec : ἀλλ' αὕτη ὥρα ἐστὶν ἡ ὥρα)..., qui est d'une si grande énergie, en quelque sens du reste qu'on la prenne. Il est en effet deux manières de l'interpréter, au propre ou au figuré. Au propre, elle signifierait que les Sanhédristes, en venant arrêter Jésus au milieu de la nuit, se conduisaient comme les bandits et autres malfaiteurs, qui profitent ordinairement des ténébres pour perpétrer leurs crimes. Cfr. Joan. iii, 20. Au figuré, d'après une signification plus relevée, les mots *potestas tenebrarum* (ἡ ἐξουσία τοῦ σκότους), qui se rattachent à « hora vestra » sous forme d'apposition, désigneraient Satan avec son ténébreux empire (Cfr. Col. i, 43). Votre heure, telle serait alors la pensée de Jésus, est l'heure même du démon; mon Père lui a concédé ce

temps pour me nuire, et voici que vous vous faites ses complices! Comparez Joan. viii, 34, 44. Nous nous rangeons de préférence à cette explication, à la suite d'Euthymius de Maldonat, de D. Calmet, de Keil, etc.

10. Reniement de S. Pierre. xii, 54-62. — Parall. Matth. xxvi, 57, 58, 69-75; Marc. xiv, 53, 54, 66-72; Joan. xvi, 12-18, 25-27.

Les quatre récits ont une ressemblance générale très frappante; mais chacun d'eux a pareillement « ses nuances délicates et ses traits particuliers... S. Matthieu est celui qui fait le mieux ressortir la gradation des trois reniements, » Godet. Voyez l'explication détaillée dans l'Évangile selon S. Matth., p. 526 et ss.

54. — *Comprehendentes eum*. Le verbe συλλαμβάνειν a ici, comme en beaucoup d'autres passages, le sens de saisir violemment, d'emmener prisonnier. — *Duxerunt*. Dans le grec, ἤγαγον καὶ εἰσήγαγον, « duxerunt et introduxerunt. » — *Ad domum principis sacerdotum*. S. Luc est seul à dire que Jésus fut conduit dans « la maison » du prince des prêtres. Elle était située sur la déclivité septentrionale de la colline de Sion. Le prince des prêtres en question était Caïphe, d'après Matth. xxvi, 57. Sur la contradiction apparente qui existe entre S. Jean et les synoptiques, voyez notre explication du quatrième Évangile, l. c. — *Petrus vero sequebatur a longe* : « ut videret finem », ajoute S. Matthieu. Les trois synoptiques ont le trait pittoresque μακρόθεν.

55. — *Accenso igne* : un feu de charbon de bois, peut-être dans un « brasero » à la façon orientale. Au lieu de ἀψάντων, les manuscrits B, L, Sinait., ont le composé περιεψάντων (ayant allumé tout autour), qui se dit

56. Quem cum vidisset ancilla quædam sedentem ad lumen, et eum fuisset intuita, dixit : Et hic cum illo erat.

57. At ille negavit eum, dicens : Mulier, non novi illum.

58. Et post pusillum alius videns eum, dixit : Et tu de illis es. Petrus vero ait : O homo, non sum.

59. Et intervallo facto quasi horæ unius, alius quidam affirmabat, dicens : Vere et hic cum illo erat : nam et Galilæus est.

Jouan. 18, 26.

60. Et ait Petrus : Homo, nescio quid dicis. Et continuo adhuc illo loquente cantavit gallus.

61. Et conversus Dominus respexit Petrum. Et recordatus est

56. Lorsqu'une servante, l'ayant vu devant le feu et l'ayant regardé, lui dit : Celui-ci aussi était avec lui.

57. Mais il le nia, disant : Femme, je ne le connais pas.

58. Peu après, un autre le voyant, dit : Toi aussi tu es de ceux-là. Mais Pierre dit : Homme, je n'en suis pas.

59. Et après un intervalle d'environ une heure un autre affirma, disant : Vraiment celui-ci aussi était avec lui, car il est aussi Galiléen.

60. Et Pierre dit : Homme, je ne sais ce que tu dis. Et aussitôt, comme il parlait encore, le coq chanta.

61. Et le Seigneur se retournant regarda Pierre. Et Pierre se souvint

habituellement d'un grand feu. — *In medio atrii*. C'est-à-dire au milieu de la cour quadrangulaire, à ciel ouvert, qui occupe le centre des riches habitations de l'Orient. Voyez A. Rich, Dictionn. des antiquités rom. et grecq., aux mots Atrium et Domus. — *Circumsedentibus illis* : nouveau détail graphique. La Recepta lit συγκαθίσάντων : les manuscrits B, D, Q, L, ont περικαθίσάντων, leçon qui correspond à la Vulgate. « Illis » désigne d'après le contexte les valets du Sanhédrin. — *Erat Petrus in medio eorum* ; dans le grec, « sedebat (ἐκίσθητο) ».

56 et 57. — Premier reniement. Les quatre narrateurs sont d'accord pour dire qu'il fut occasionné par la question d'une servante. — *Sedentem ad lumen*, πρὸς τὸ φῶς, c'est-à-dire auprès du feu, dont l'éclat dessinait fortement les profils de ceux qui se chauffaient alentour. Cfr. Bretschneider, Lex. man. s. v. φῶς. — *Fuisset intuita*, ἐπεσκόπασα, indique un regard prolongé, pénétrant. Cfr. iv, 20. Plus haut, nous avons *vidisset*, ἰδοῦσα, verbes qui expriment le simple phénomène de la vision. Cfr. Marc. xiv, 67 et le commentaire. — *Et hic*, lui aussi ! Les quatre évangélistes citent ce xat emphatique, quoiqu'ils diffèrent pour la suite des paroles de la servante. — L'« allocutio » *mulier* n'a été conservée que par S. Luc.

58. — Second reniement. Le détail chronologique par lequel il est introduit, *post pusillum*, est propre au troisième Évangile. — *Alius videns (ἰδὼν) eum*. . . C'était sans doute quelqu'un des valets du grand Conseil. Les autres récits parlent encore d'une servante.

Voyez la conciliation dans l'Évang. selon S. Matth., l. c., et dans notre commentaire sur S. Jean, xviii, 27. — *O homo, ἀνδρῶνα* : trait spécial, comme précédemment « mulier ».

59 et 60. — Troisième reniement. *Intervallo facto (διαστάσεως) quasi horæ unius* est encore une précieuse particularité de S. Luc. — *Alius quidam*. C'était un parent de Malchus, d'après S. Jean ; d'autres se joignent bientôt à lui, d'après S. Matthieu et S. Marc.

— *Affirmabat*. Le mot grec correspondant est très énergique (διεσχυρίζετο) : on ne le trouve qu'ici et Act. xii, 15. — *Vere* est mis en avant par emphase : Certainement cet homme est un disciple de Jésus. Le motif de certitude est ensuite exprimé : *Nam et Galilæus est*. C'est aussi (comme la plupart des partisans de Jésus) un Galiléen. S. Pierre avait trahi sa nationalité par son accent. Voyez Matth. xxvi, 73 et le commentaire. — *Nescio quid dicis*. Cette troisième protestation fut accompagnée de serments et d'anathèmes destinés à la rendre plus éclatante, Matth. xxvi, 74. — *Continuo (παρὰ πρῶτα)*. Les quatre récits notent cette circonstance ; mais S. Luc ajoute seul d'une manière emphatique : *adhuc illo loquente*.

61. — *Conversus (στροφῆς) Dominus respexit (ἐπέσκαψε) Petrum*. Détail bien touchant que S. Luc a le mérite d'avoir seul conservé. Mais n'est-ce pas en affaiblir la portée, la beauté, que de dire avec S. Augustin : « Intus actum est, in mente actum est ; misericordia Dominus latenter subvenit, cor teltigit, memoriam revocavit, interiore gratia sua visitavit Petrum, interioris hominis usque ad

de la parole du Seigneur qui lui avait dit : Avant que le coq chante tu me renieras trois fois.

62. Et étant sorti, Pierre pleura amèrement.

63. Et les hommes qui tenaient Jésus se jouaient de lui et le meurtrissaient.

64. Et ils le voilèrent et le frappèrent au visage et l'interrogèrent disant : Prophétise, qui est-ce qui t'a frappé?

Petrus verbi Domini sicut dixerat : Quia prius quam gallus cantet, ter me negabis :

Matth. 26, 34; Marc. 14, 30; Joan. 13, 38.

62. Et egressus foras Petrus flevit amare.

63. Et viri, qui tenebant illum, illudebant ei, cædentes.

64. Et velaverunt eum, et percutiebant faciem ejus : et interrogabant eum, dicentes : Prophetiza, quis est qui te percussit?

exteriore lacrymas movit et produxit effectum » (De Gratia Christi, I, 49) ? ou avec S. Laurent Justinien (Lib. de triumphali Christi agone, c. VIII) : « Respexit Petrum non corporis, sed pietatis intuitu » (de même Nicolas de Lyre, etc.) ? Nous le craignons. Les verbes *στραπέει*, *ἐνέδλεψε*, désignent des faits extérieurs, et nous n'avons ici aucun motif de leur attribuer un sens métaphorique. Luc de Bruges objecte, il est vrai, que « non potuit Dominus Petrum oculis corporis adspicere », vu que le premier se trouvait dans l'intérieur du palais, l'autre dans la cour. Mais l'objection tombe d'elle-même si nous admettons, comme on le fait généralement, que cette scène émouvante et rapide eut lieu au moment où, après son premier interrogatoire devant le Sanhédrin, Jésus était conduit à l'appartement qui devait lui servir de prison jusqu'au matin. Traversant alors l'« atrium », il se retourna lorsqu'il passa près de l'apôtre infidèle, et fixa sur lui un regard pénétrant (telle est la signification de *ἐμβλέπω*), pour lui reprocher tacitement sa faute. Comp. S. Jean Chrysostome, Théophylacte, etc. — *Recordatus est Petrus*. « Nec enim fieri poterat ut in negationis tenebris permaneret, quem lux respexerat mundi ». S. Jérôme, in Matth. xxvi. Quoi d'étonnant que le cœur de S. Pierre ait été transpercé par ce regard de Jésus ! — Au moral, d'après la belle application de S. Ambroise,

Jesu, labentes respice,
Et nos videndo corrige;
Si respicis, lapsi stabunt,
Fletuque culpa solvitur.

— Les manuscrits B, K, L, etc., ajoutent *σήμερον* (hodie) après *φωνῆσαι* (cantet).

62. — *Egressus foras Petrus*. Les mots *ὁ Πέτρος* sont omis par les meilleurs manuscrits (A, B, D, K, L, M, etc.). — *Flevit*. Dans

le grec, *ἐκλαυσε*, il pleura en sanglotant. La faute le méritait bien. Si nous la considérons à la lumière de la vocation de S. Pierre, elle est inexcusable ; néanmoins, rapprochée du caractère de l'apôtre, elle s'explique ; rapprochée des circonstances du moment, elle perd de sa gravité ; enfin, si nous la rapprochons de nos propres péchés, l'accusation n'expirera-t-elle pas sur nos lèvres coupables ? (van Oosterzee)

11. Jésus insulté par les valets du Sanhédrin. xxii, 63-65. — Parall. Matth. xxvi, 67-68; Marc. xiv, 65.

La narration de S. Luc est la plus complète des trois.

63. — *Viri qui tenebant illum* : c'est-à-dire les appariteurs du grand Conseil, qu'on avait donnés à Jésus pour gardiens. Cfr. S. Marc, l. c. — *Illudebant* (*ἐνέπαιζον*) *ei*. L'imparfait dénote la continuité, la répétition des outrages (de même dans les deux versets suivants). — *Cædentes*, *δέροντες*. Les synoptiques emploient quatre expressions différentes pour décrire les cruelles voies de fait que Jésus eut alors à endurer : *δέροντες*, *ἔκτυπον* (avec son composé *ἐνέκτυσαν*, Matth. xxvi, 67), *ἐκολάφισαν*, *ἐβράβισαν*.

64. — *Velaverunt eum*. Voyez Marc. xiv, 65 et le commentaire. Frà Angelico a reproduit admirablement ce détail. « Par une innovation qui demandait quelque chose de plus que du génie, il a couvert les yeux du Sauveur d'un bandeau transparent, à travers lequel on voit reluire, outre la majesté de ses traits, la douce autorité de son regard » (Rio). — *Et percutiebant faciem ejus*. Cette phrase est omise dans les manuscrits Sinait., B, K, L, M, etc. — *Prophetiza* (S. Matth. ajoute : « Christe »)... Odieuse parodie du rôle prophétique attribué au Messie dans les saintes Ecritures.

65. Et alia multa blasphemantes dicebant in eum.

66. Et ut factus est dies, conveniunt seniores plebis, et principes sacerdotum, et scribæ, et duxerunt illum in concilium suum, dicentes : Si tu es Christus, dic nobis.

Matth. 27, 1; Marc. 15, 1; Joan. 18, 28.

67. Et ait illis : Si vobis dixero, non credetis mihi.

68. Si autem et interrogavero, non respondebitis mihi, neque dimittetis.

65. Et ils disaient contre lui beaucoup d'autres choses en blasphémant.

66. Et lorsque le jour se fit, les anciens du peuple et les princes des prêtres et les scribes s'assemblèrent et ils l'emmenèrent dans leur conseil, disant : Si tu es le Christ, dis-le nous.

67. Et il leur répondit : Si je vous le dis vous ne me croirez pas.

68. Et si je vous interroge vous ne me répondrez pas et ne me laisserez point aller.

65. — *Et alia multa* (avec emphase) *blasphemantes*... C'est là une précieuse particularité de S. Luc. Elle nous montre combien Jésus eut à souffrir durant la dernière nuit de sa vie.

12. Jésus devant le Sanhédrin. XIII, 66-71. — Parall. Matth. XVII, 1; Marc. XV, 1.

66. — Divers auteurs (Maldonat, Corn. a Lapide, Jansenius, etc.) identifient ce passage de S. Luc avec Matth. XXVI, 57-66 et Marc. XIV, 53-64 ; mais l'opinion commune des exégètes est que notre évangéliste parle ici d'un second interrogatoire de Jésus devant le Sanhédrin. Le premier jugement, raconté tout au long par les autres synoptiques, avait eu lieu pendant la nuit et peu de temps après l'arrestation du Sauveur : il correspond au 7. 54, bien qu'il n'y soit pas mentionné formellement. Mais, d'après les lois alors en vigueur, il était nul et invalide (voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 529). Pour lui donner un semblant de légalité, le grand Conseil tint de grand matin (*ut factus est dies*) une nouvelle séance (*conveniunt*), on ignore en quel local, et se mit en devoir de ratifier sa sentence nocturne. S. Matthieu (XXVI, 57, 59 ; XXVII, 1) et S. Marc (XIV, 53, 55 ; XV, 1) distinguent nettement les deux sessions du Sanhédrin ; S. Luc, s'il ne dit rien de la première, a seul conservé les détails de la seconde, de sorte qu'en réunissant les trois récits nous obtenons un exposé assez complet de la conduite du grand tribunal juif envers Notre-Seigneur. — *Seniores plebis*. Dans le grec, τὸ πρεσβυτέριον τοῦ λαοῦ, « presbyterium plebis », le nom collectif au lieu de l'expression accoutumée, οἱ πρεσβύτεροι. Cfr. Act. XXII, 5. D'ordinaire, les anciens du peuple ne sont nommés qu'après les deux autres sections du Sanhédrin (*principes sacerdotum et scribæ*) : ils ouvrent la liste en cet endroit. — *Duxerunt illum in concilium suum*. Le grec em-

ploie l'expression technique : εἰς τὸ συνέδριον ἐλθόντων. Le verbe ἀνέγαγον (littéral. Ms conduisirent en haut) ferait allusion, d'après quelques commentateurs, à la situation élevée du local où l'assemblée se réunit ; mais il n'est pas nécessaire de presser ainsi le sens, car ἀνέγω désigne parfois simplement l'action de conduire un prisonnier devant ses juges. Au reste, les manuscrits B, D, K, F, Sinait., etc., ont ἀνέγαγον. — *Dicentes : Si tu es Christus...* Dans le grec : Es-tu le Christ ? Dis-le nous. Les juges de Jésus, qui sont en même temps ses accusateurs, vont droit au point principal dans cette séance du matin. Ils veulent faire vite, on le voit au premier coup d'œil, quoiqu'une des fameuses « Prescriptions des Pères » fût : Agissez avec lenteur dans les jugements. Pirkè Aboth, I, 4. Le Sanhédrin était en général renommé pour sa douceur (Cfr. Salvador, Institut. de Moïse, II ; Vie de Jésus, t. II, p. 408) ; mais actuellement une rage farouche et aveugle le pousse.

67 et 68. — *Ait illis*. Dans cette première partie de la réponse de Jésus brillent une sagesse et un calme vraiment divins. C'est un dilemme auquel les membres du grand Conseil auraient eu de la peine à répondre ! Aussi n'y répondirent-ils pas. Les deux parties de l'argument n'étaient que trop bien basées sur une expérience récente. — *Si vobis dixero, non credetis*. Cfr. Joan. VIII, 59 ; X, 34 ; Matth. XXVI, 63-66. *Si interrogavero, non respondebitis*. Cfr. XX, 4-8 ; Matth. XXII, 44-46. Ainsi donc, soit que Jésus eût ouvertement fait connaître aux magistrats juifs, sur leur demande, sa mission céleste, soit qu'il eût essayé d'argumenter avec eux, il n'avait trouvé auprès de ces hommes passionnés, haineux, que l'endurcissement volontaire. Il y a, dans ces paroles de Jésus, une protestation énergique, quoique indirecte, contre les procédés iniques de ses juges. — Les mots *neque dimittetis* sont omis par plusieurs manuscrits et

69. Mais désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu.

70. Et tous dirent : Tu es donc le Fils de Dieu ? Il répondit : Vous le dites, je le suis.

71. Et ils dirent : Qu'avons-nous encore besoin de témoignage ? Car nous l'avons entendu nous-mêmes de sa bouche.

69. *Ex hoc autem erit Filius hominis sedens a dextris virtutis Dei.*

70. *Dixerunt autem omnes : Tu ergo es Filius Dei ? Qui ait : Vos dicitis quia ego sum.*

71. *At illi dixerunt : Quid adhuc desideramus testimonium ? ipsi enim audivimus de ore ejus.*

versions qui font autorité. S'ils sont authentiques ils expriment un « a fortiori » : Non seulement vous ne me répondrez point, mais vous me relâcherez bien moins encore.

69. — *Ex hoc autem...* Jésus accorde toutefois, quoique en termes menaçants, ce qu'il avait paru tout d'abord refuser. Comme à la fin du premier interrogatoire (Cfr. Matth. xxvi, 64, Marc. xiv, 62; voyez le commentaire), il évoque devant ses ennemis l'image glorieuse et terrible du Fils de l'homme, assis à la droite de Dieu, et muni d'une puissance à laquelle rien ne pourra résister.

70. — *Dixerunt omnes.* Cette locution est emphatique et pittoresque tout ensemble. « Omnes, in turba, confuse et importune, nullo ordine servato » (F. Luc); en un mot, d'une façon tumultueuse. — *Tu ergo es Filius Dei ?* Ils ont compris, et ce n'était pas chose difficile, que Jésus avait voulu se désigner lui-même en parlant du Fils de l'homme. Comp. le Ps. cix, où le Messie est représenté comme trônant à la droite de Dieu son Père. — *Vos dicitis, quia ego sum.* Formule orientale qui équivalait à une affirmation solennelle. Cfr. Schœttgen, *Hor. hebr.* p. 225.

71. — *At illi dixerunt.* Le récit n'est pas moins dramatique que la scène elle-même.

— *Quid adhuc desideramus testimonium ?* Il ne semble pas que le Sanhédrin ait fait comparaître des témoins à charge durant cette séance du matin : ces paroles font donc allusion à la session nocturne, durant laquelle de nombreuses dépositions avaient été reçues contre Jésus. Cfr. Matth. xxvi, 60 et ss.; Marc. xiv, 56 et ss. Quant aux témoins à décharge, le Talmud a beau dire que, pendant quarante jours consécutifs, on fit inviter par des hérauts tous ceux qui croiraient pouvoir maintenir l'innocence de Jésus à se présenter devant le Sanhédrin, sans que personne répondit à l'appel : ces fables grossières dépassent le but. — On le voit, l'assemblée du matin ressembla beaucoup à celle de la nuit par ses divers détails : nous trouvons de part et d'autre à peu près les mêmes questions, les mêmes réponses, finalement la même condamnation ; ici et là les juges ont recours aux procédés les plus odieux, ici et là le divin accusé a une attitude digne du Messie : seulement, dans la dernière session les choses se passent avec une plus grande rapidité. Il n'y a pas de discussion proprement dite : on se borne à faire répéter au Sauveur ses paroles incriminées précédemment, et à ratifier l'arrêt de mort.

CHAPITRE XXIII

Première phase du jugement de Notre-Seigneur devant Pilate (vv. 1-7). — Jésus au palais d'Hérode (vv. 8-12). — Seconde phase du jugement devant Pilate (vv. 13-25). — L'épisode des femmes de Jérusalem sur le parcours de la voie douloureuse (vv. 26-32). — Le crucifiement (vv. 33-34). — Les insultes et le bon larron (vv. 35-43). — Les derniers moments de Jésus (vv. 44-46). — Divers témoignages qu'on lui rend aussitôt après sa mort (vv. 47-49). — Sa sépulture (vv. 50-56).

1. Et surgens omnis multitudo eorum, duxerunt illum ad Pilatum.

2. Cœperunt autem illum accusare, dicentes : Hunc invenimus subvertentem gentem nostram, et prohibentem tributa dare Cæsari, et dicentem se Christum regem esse.

Matth. 22, 21; Marc. 12, 47.

1. Et se levant tous en foule, ils le menèrent à Pilate.

2. Et ils commencèrent à l'accuser, disant : Nous avons trouvé celui-ci pervertissant notre nation et défendant de payer le tribut à César et disant qu'il est le Christ roi.

13. Jésus comparait devant Pilate et devant Hérode. xxiii, 1-25. — Parall. Matth. xvii, 1-26; Marc. xv, 1-15; Joan. xviii, 28-xix, 46.

S. Luc diffère ici notablement des autres synoptiques; sa narration abonde en particularités intéressantes. Il décrit à merveille, quoique d'une manière moins complète que S. Jean, les efforts de Pilate pour sauver Notre-Seigneur.

1^o Première phase du jugement devant Pilate.
vv. 1-7.

Tableau vivant, agité, des manœuvres auxquelles durent recourir les autorités juives, pour obtenir de l'officier impérial qui gouvernait alors la Judée et Jérusalem la ratification de leur sentence.

CHAP. XXIII. — 4. — *Surgens* est un hébraïsme qui dénote la promptitude. Cfr. i, 39 et le commentaire. — *Omnis multitudo eorum* (c'est-à-dire des membres du Sanhédrin, xxiii, 66) : expression pleine d'emphase, dont il ne faut cependant pas presser le sens. Elle indique du moins que la plupart des Sanhédristes vinrent en corps au prétoire, dans l'intention évidente d'impressionner Pilate par cette manifestation solennelle, et d'obtenir plus aisément de lui la permission d'exécuter la sentence qu'ils avaient prononcée contre Jésus. Sur la perte du « jus gladii », qui occasionnait cette démarche humiliante du grand Conseil des Juifs, voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 530. — *Ad Pilatum*. Le prétoire était probablement installé dans la forteresse Antonia. Voir *ibid.*, et Fergusson, *The Temples of the Jews*, p. 476. La remise de Jésus à Pilate par

les Juifs est signalée comme un fait important par les quatre récits évangéliques. En effet, c'est un nouveau stade du procès qui commence (van Oosterzee); de la juridiction spirituelle nous passons à la juridiction civile. Cfr. Monnier, de Pilati in causa Servatoris agendi ratione, Lugd. Batav. 1825.

2. — *Cœperunt autem, ἤρξαντο* dé. « Versus sequentes omnes, remarque Raphael (ap. Schegg, *Evang. nach Luk.*, t. III, p. 540), *excepto solo septimo, usque ad 13 per particulam δὲ connectuntur* ». v. 3, ὁ δὲ; v. 4, ὁ δὲ; v. 5, οἱ δὲ; v. 6, Πιλάτος δὲ; v. 8, ὁ δὲ; v. 9, ἐπιπρώτα δὲ; v. 10, εἰσπήκεισαι δὲ; v. 11, ἐξουθενήσας δὲ; etc. L'éminent helléniste ajoute à bon droit que cet emploi de la particule est élégant, classique. — *Illum accusare*... S. Luc expose avec une parfaite netteté cet acte d'accusation, et distingue très bien les divers griefs. — *Hunc* est dédaigneux en même temps que pittoresque. Les Sanhédristes, en prononçant ce pronom, montraient Jésus à Pilate. Ils durent appuyer aussi sur le verbe *invenimus, εὗρομεν*. « Dicunt nempese adducere Jesum non tantum facinoris accusatum seu suspectum, sed etiam confessum et convictum ». Rosenmüller, *Scholia*, h. l. A ce superbe *εὗρομεν* Pilate opposera plus loin, vv. 4, 14 et 15, son propre *εὕρηκα* et celui d'Hérode. Voyez du reste dans S. Jean, xviii, 29 et ss., le début de cette négociation si habilement conduite de part et d'autre. — *Subvertentem gentem nostram*. Le pronom *ἡμῶν* manque dans la Recepta; mais on le trouve dans les meilleurs manuscrits et versions (Cfr. Tischendorf, *Nov. Testam.*, h. l.). *Διαστρέφοντα* signifie proprement « detorqueantem », puis au moral, « corruptentem »;

3. Et Pilate l'interrogea, disant : Es-tu le roi des Juifs? Et il répondit : Vous le dites.

4. Et Pilate dit aux princes des prêtres et à la foule : Je ne trouve en cet homme aucune cause de *condamnation*.

5. Mais eux insistaient, disant : Il agite le peuple en enseignant dans toute la Judée, commençant par la Galilée jusqu'ici.

3. Pilatus autem interrogavit eum, dicens : Tu es Rex Judæorum? At ille respondens ait : Tu dicis.

Math. 27, 11; Marc. 12, 17; Joan. 18, 33.

4. Ait autem Pilatus ad principes sacerdotum, et turbas : Nihil invenio causæ in hoc homine.

5. At illi invalescebant, dicentes : Commovet populum, docens per universam Judæam, incipiens a Galilæa usque huc.

ou bien, et c'est ici le cas, « *seducientem* » (scil. ad rebellionem). Cfr. Bretschneider, Lex. man., t. I, p. 234. D'après cette première charge, qui est la plus générale et qui sera expliquée par les deux suivantes, Jésus était donc un *Mecith*, comme disaient les Juifs, un séducteur qui donnait au peuple une fausse direction, qui troublait par conséquent la paix de l'Etat. — Deuxième charge : *prohibentem tributa dare Cæsari*. Quelle infâme calomnie! Comp. xx, 25 et les passages parallèles. Mais on voulait se débarrasser de Jésus « per fas et nefas ». Or les Sanhédristes avaient compris que, pour gagner Pilate à leurs vues, il fallait donner à l'accusation une couleur politique. Jésus affirmant qu'il était le Messie, et le Messie, d'après les idées alors en vogue chez les Juifs, devant délivrer son peuple de toute servitude romaine, ce grief était capable de frapper le gouverneur. — Troisième charge : *Dicentem se Christum regem esse*. Cette dernière allégation avait une apparence de vérité; mais les accusateurs défigurent malignement le sens du mot Christ en le traduisant par roi, dans le but de faire accroire que Jésus s'était rendu coupable d'un crime de lèse-majesté contre l'empereur. Voilà donc les autorités juives prises tout à coup d'un beau zèle pour les intérêts de Rome! Remarquons les ressources et la souplesse de leur haine. Quand le Sauveur avait comparu à leur propre barre, les Sanhédristes avaient donné au même titre de Christ la signification de Fils de Dieu, afin de motiver une accusation de blasphème; maintenant ils ont besoin de prouver que Jésus est un rebelle : de là cette transformation.

3. — *Pilatus interrogavit eum*. S. Luc abrège notablement la scène. Voyez les trois autres narrations. C'est dans l'intérieur du prétoire, d'après S. Jean, que Pilate interrogea Notre-Seigneur. — *Tu es rex...* Il y a beaucoup d'emphase dans le pronom *tū*. La manière dont Pilate précise le sens du mot « rex », en ajoutant *Judæorum*, est remarqua-

ble : il ne pouvait guère ignorer les espérances messianiques des Juifs ni leur nature. Au reste, sa question et la réponse de Jésus sont absolument identiques dans les trois synoptiques.

4. — De retour vers les Sanhédristes, et vers la multitude toujours grossissant (*turbas*) qui était accourue au prétoire, Pilate donna clairement son opinion sur le cas porté devant son tribunal : *Nihil invenio causæ* (οὐδὲν εὐρίσκω αἰτίον, expression de barreau pour « nul-lum crimen ». Cfr. Bretschneider, s. v.) *in hoc homine*. Cela revenait à la formule juridique « Non liquet », que prononçaient les juges romains quand la culpabilité d'un accusé n'avait pas été démontrée. A quatre reprises (ici, xx, 14-15, 20, 22) Pilate protesta ainsi de l'innocence de Jésus. Cette première conclusion paraît bien abrupte dans le troisième Évangile : les détails donnés par S. Jean la rendent très naturelle.

5. — *Illi invalescebant*. Le verbe grec ἐπείσχυον, que S. Luc est seul à employer, peut se traduire aussi par « argumentis aliquid roborare », avec un sens actif. Il exprime énergiquement la crainte qui s'empara des Sanhédristes quand ils virent que leur proie était sur le point de leur échapper. — *Commovet populum*. Ἀνασείει, autre mot très expressif, qu'on trouve seulement ici et Marc. xv, 14. L'emploi du temps présent renforce encore l'idée : « il ne cesse d'agiter le peuple ». — Au simple énoncé du fait les Juifs ajoutent une explication; en vue d'indiquer d'une part le moyen auquel Jésus avait recours pour révolutionner le pays, *docens*, d'autre part le vaste déploiement de son activité, *per universam Judæam, incipiens...* Toute la contrée était donc troublée, suivant eux, par ce dangereux tribun. L'aveu a pour nous quelque chose de précieux. Les synoptiques étant à peu près muets sur le ministère de Notre-Seigneur en Judée, qu'il était réservé à S. Jean de décrire tout au long, les rationalistes n'ont pas manqué de trouver une con-

6. Pilatus autem audiens Galilæam, interrogavit si homo Galilæus esset.

7. Et ut cognovit quod de Herodis potestate esset, remisit eum ad Herodem, qui et ipse Jerosolymis erat illis diebus.

8. Herodes autem, viso Jesu, gavisus est valde; erat enim cupiens ex multo tempore videre eum, eo quod audierat multa de eo, et sperabat signum aliquod videre ab eo fieri.

6. Pilate entendant nommer la Galilée, demanda s'il était Galiléen.

7. Et dès qu'il sut qu'il était de la juridiction d'Hérode, il le renvoya à Hérode qui était aussi à Jérusalem en ces jours-là.

8. Hérode, en voyant Jésus, se réjouit beaucoup; car depuis longtemps il désirait le voir, parce qu'il avait entendu dire de lui beaucoup de choses, et il espérait lui voir faire quelques prodiges.

tradition perpétuelle entre les trois premiers Évangiles et le quatrième : mais voici que les plus ardents adversaires du divin Maître se chargent d'établir l'harmonie, en affirmant que Jésus n'avait pas été moins actif en Judée qu'en Galilée. Cfr. Act. x, 37. — *Incipiens a Galilæa* : c'est en effet dans les régions septentrionales de la Palestine que Notre-Seigneur s'était d'abord mis à prêcher d'une manière régulière et suivie. Cfr. iv, 14. Il est probable qu'en nommant la Galilée les Juifs espéraient exciter davantage la défiance de Pilate : les Galiléens étaient alors une race turbulente, assez à redouter pour Rome ; personne ne le savait mieux que le gouverneur actuel, qui avait eu à lutter contre eux. — *Usque huc*, c'est-à-dire jusqu'à Jérusalem, au cœur même du pays. Ces derniers mots contenaient sans doute une allusion particulière à l'entrée triomphale du Sauveur.

6. — *Audiens Galilæam*. Les manuscrits B, L, T, Sinait., etc., ont seulement : ἀκούσας, et omettent Γαλιλαίαν. Les Sanhédristes avaient frappé juste : le nom de la Galilée n'a pas en vain retenti aux oreilles de Pilate, puisqu'aussitôt le gouverneur veut savoir si Jésus (*homo* ; dans le grec, ὁ ἀνθρώπος, avec l'article, l'homme en question) est originaire de cette province. Tous ces détails, §§. 5-16, sont propres à S. Luc : ils complètent de la façon la plus précieuse l'histoire de la passion du Sauveur.

7. — *Ut cognovit*; ἐγινώκεν, « quum cognovisset ». — *De Herodis potestate* (métonymie pour « ditone » : de même en grec). Il s'agit d'Hérode Antipas, le fameux tétrarque de la Galilée et de la Perée (Cfr. iii, 4), provinces sur lesquelles Pilate n'avait aucune juridiction. — *Remisit eum ad Herodem*. C'est là de nouveau une expression technique du droit romain, « nam remittitur reus qui alicubi comprehensus mittitur ad iudicem aut originis aut habitationalis ». Rosenmüller, Scholia, h. l. Comp. Philém. 40 ; Jos. Bell. Jud.

ii, 20, 5. Le motif de ce renvoi est manifeste : tout montre que Pilate, en l'ordonnant, espérait échapper à une grave responsabilité, se délivrer d'une affaire épineuse dont il prévoyait la difficile conclusion. Il essaie donc de faire prononcer le jugement par un autre, car il n'ose pas encore condamner un homme dont il a reconnu l'innocence, et il manque du courage nécessaire pour l'élargir en face des réclamations de la foule. Le contexte (§. 12) montre que le « procurator » se proposait en outre, quoique d'une manière secondaire, de reconquérir par cet acte de courtoisie les bonnes grâces du tétrarque, avec lequel il était en désaccord depuis un certain temps. Plus tard Vespasien eut pour Hérode Agrippa une attention analogue. Cfr. Jos. l. c. iii, 40, 40. — *Qui et ipse Jerosolymis...* Antipas résidait ordinairement à Tibériade, la capitale de ses États ; mais, comme Pilate, il se trouvait alors à Jérusalem à l'occasion des solennités pascales (*illis diebus*). Tout porte à croire qu'il occupait dans cette circonstance le palais des Asmonéens, situé à gauche du temple, au pied de la colline de Sion (voyez Jos. Bell. Jud. ii, 46, 3 ; Ant. xx, 8, 11), à moins qu'il ne se fût établi dans celui de son père, Hérode-le-Grand, bâti un peu plus à l'Ouest (Langen, die letzten Lebenstage Jesu, p. 268. Comp. R. Riess, Atlas de la Bible, pl. vi). C'est à tort que l'on a donné parfois à Hérode et à Pilate une seule et même résidence (Aberle, Lichtenstein).

2° Jésus devant Hérode. §§. 8-12.

8. — *Herodes, viso Jesu, gavisus est valde* : beau détail psychologique, qui ouvre très bien cette nouvelle scène. Le monarque biaisé se promet, à la vue de Notre-Seigneur, un plaisir d'un genre particulier. — *Erat enim cupiens*. Cette tournure, qui existe aussi dans le texte primitif (ἦν γὰρ θέλων) dénote des désirs d'autant plus vifs qu'il étaient demeurés plus longtemps inassouvis (*ex multo tempore* : le

9. Il l'interrogea donc avec beaucoup de paroles, mais Jésus ne lui répondit rien.

10. Et les princes des prêtres et les scribes étaient là l'accusant opiniâtrément.

11. Mais Hérode avec sa cour le méprisa, et se jouant de lui, il le revêtit d'une robe blanche et le renvoya à Pilate.

9. Interrogabat autem eum multis sermonibus. At ipse nihil illi respondebat.

10. Stabant autem principes sacerdotum, et scribæ, constanter accusantes eum.

11. Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo : et illudit indutum veste alba, et remisit ad Pilatum.

grec flotte entre ἐξ ἱκανῶν χρόνων, ἐξ ἱκανοῦ χρόνου, et ἐξ ἱκανοῦ). Voyez ix. 7 et s., les premières traces de ce désir d'Hérode. — *Eo quod audierat...* (*multa* est omis dans les manuscrits B, D, K, L, M, Sinait., etc.)... Motif qui avait ainsi piqué la curiosité du tétrarque. Ayant appris que Jésus était un grand thaumaturge, cet homme frivole espérait en avoir quelques preuves « de visu », car il ne doutait pas que l'accusé n'essayât de gagner par tous les moyens la faveur du juge dont son sort dépendait.

9. — *Interrogabat...* Cet imparfait, qui exprime déjà si bien la durée, la répétition, est encore renforcé par les mots *multis sermonibus*. Il n'a pas plu à l'Esprit-Saint qui, lorsqu'il inspirait les écrivains sacrés, avait en vue notre utilité et non pas notre curiosité, de conserver une seule des vaines questions adressées par Antipas à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Au reste, la majestueuse attitude du Sauveur nous montre suffisamment le cas que nous devons en faire : *ipse nihil illi respondebat* (notez ce nouvel imparfait). Jésus avait répondu à Caïphe et à Pilate : il ne juge pas Hérode digne d'une seule parole, et se renferme dans un noble silence.

10. — *Stabant autem* (un troisième imparfait)... Les ennemis de Notre-Seigneur ne se taisaient point. Dans cet admirable tableau nous les voyons debout et *constanter accusantes eum*, car ils l'avaient accompagné chez le tétrarque, poussés par Pilate lui-même (Cfr. v. 45) et encore davantage par leur haine implacable. L'équivalent grec de « constanter », αὐτόνως (employé seulement ici et Act. xviii, 28), signifie plutôt « acriter ». Les Sanhédristes en seront pour leurs frais de zèle, car Hérode ne tiendra aucun compte de leurs accusations.

11. — Pourtant il tiendra compte de son amour-propre blessé, et il se vengera de la manière la plus mesquine de la déception, de l'humiliation que lui avait occasionnées le divin accusé. — *Sprevit* : ἐξουθενήσας, expression très forte (littéral., l'ayant réduit à néant. Cfr. Is. lxxi, 3). — *Cum exercitu suo*. Dans le grec, σὺν τοῖς στρατεύμασιν αὐτοῦ, « cum exercitibus suis ». Mais c'est là une locution hy-

perbolique, que la version syrienne rend justement par « cum ministris suis », c'est-à-dire, avec ses officiers et ses gardes. Suivant la coutume des princes orientaux, qui ne voyagent jamais sans un grand déploiement de luxe et de faste, Hérode avait amené à Jérusalem une suite considérable, en partie composée de soldats. — *Illudit*. Le texte primitif emploie encore une expression énergique, ἐπαίττει. Comparez xxii, 63 ; voyez aussi xviii, 32, où Jésus lui-même s'en est servi pour prédire les scènes humiliantes de sa Passion : ἐπαυχθήσεται. — *Indutum veste alba*. Ces mots complètent ceux qui précèdent, en déterminant par un trait spécial, caractéristique, la nature des outrages que Notre-Seigneur eut à subir chez Hérode. On voulut tourner en dérision sa dignité royale. Les interprètes discutent, il est vrai, sur le sens précis du qualificatif grec λαμπρός (proprement : « splendidus, lucidus, fulgens » ; voyez Bretschneider, s. v.), que plusieurs traduisent par « purpureus », à la suite de la Peschito syrienne ; mais on préfère généralement l'acception dans laquelle le prend la Vulgate, et à bon droit, car il est notoire 1^o que telle est d'ordinaire la signification de λαμπρός dans les écrits du N. Testament, 2^o que dans l'antiquité les vêtements blancs étaient portés comme habits de gala par les plus illustres personnages. Cfr. Act. x, 30 ; xxvi, 43 ; Apoc. xv, 6 ; xix, 8 ; xxii, 46 ; Tacite, Hist. ii, 89 ; Jos. Ant. viii, 7, 3 ; Bell. Jud. ii, 4, 1. Voyez Rosenmüller, Alt. u. neues Morgenland, t. V, p. 219 ; D. Calmet, h. l. ; J. Langen, die letzten Lebenstage Jesu, p. 270 ; Keim, Geschichte Jesu von Nazara, t. III, 2, p. 380. — *Remisit* : ἀνέπεμψεν comme au v. 7. Hérode renvoie Jésus au « forum apprehensionis ». — M. Reuss, Hist. évangélique, p. 676 et 677, fait à propos de ce verset, comme du reste beaucoup d'autres rationalistes, une étrange réflexion : « Les scènes insultantes et les mauvais traitements que la soldatesque fait essuyer à Jésus sont transportés par Luc dans le palais d'Hérode, tandis que, d'après les deux autres auteurs (S. Matth. et S. Marc), tout cela se passa dans le prétoire romain. L'une de ces

12. et facti sunt amici Herodes et Pilatus, in ipsa die : nam antea inimici erant ad invicem.

13. Pilatus autem, convocatis principibus sacerdotum, et magistratibus, et plebe,

14. Dixit ad illos : Obtulistis mihi hunc hominem quasi avertentem populum; et ecce ego coram vobis interrogans, nullam causam invenio in homine isto, ex his in quibus eum accusatis.

Joan, 18, 38, 19, 4.

12. Et Hérode et Pilate devinrent amis ce jour même, car auparavant ils étaient ennemis l'un de l'autre.

13. Or Pilate, ayant convoqué les princes des prêtres, les magistrats et le peuple,

14. Leur dit : Vous m'avez présenté cet homme comme soulevant le peuple, et voilà que l'interrogeant devant vous je n'ai trouvé en cet homme aucune cause de condamnation dans tout ce dont vous l'accusez.

versions est tout aussi plausible que l'autre : toujours est-il qu'il y en a deux ». Certainement, il y en a deux, et, l'aveu est précieux à recueillir, elles sont toutes deux très plausibles; mais se contredisent-elles, comme on voudrait l'insinuer ? Pas le moins du monde, puisqu'elles correspondent à des épisodes complètement distincts, qui n'eurent lieu ni au même endroit, ni devant les mêmes personnages, ni à la même heure, ni de la même manière. Le troisième synoptique raconte un fait que les deux premiers avaient omis; puis, à son tour, il omet des détails exposés par eux. Les historiens profanes se conduisent tous les jours de cette façon : leur reprochera-t-on de se contredire ?

12. — S. Luc termine par un trait psychologique digne de lui le récit de la comparaison du Sauveur devant Hérode : *facti sunt amici Herodes et Pilatus, in ipsa die*. Il y a dans le pronom « ipsa » une emphase évidente. — *Nam antea inimici erant...*; προῦπηρχον (ici seulement et Act. VIII, 9) γὰρ ἐν ἐξορᾷ ὄντες (pléonasme après προῦπηρχον)... On a parfois pensé que cette inimitié avait éclaté à la suite de l'incident mentionné plus haut, XIII, 4; d'autres l'ont rattachée aux dénonciations secrètes ou publiques qu'Antipas s'était permis de faire à Tibère contre Pilate (Jos. Ant. XVIII, 4, 5) : mais on ne peut rien déterminer de certain sur ce point. Entre le gouverneur romain de la Judée et le tétrarque de la Galilée il existait des occasions perpétuelles de froissement; le moindre conflit de juridiction avait pu rompre violemment des relations qui n'avaient jamais été bien intimes. Mais voici qu'aujourd'hui Jésus réconcilie ces deux hommes !

3^e Seconde phase du jugement devant Pilate. ??
13-25.

Après avoir comparu successivement devant Anne, Joan, XVIII, 13, devant le Sanhédrin, Matth. XXVI, 57 et parall., une seconde

fois devant le Sanhédrin, Luc. XXII, 66 et ss., devant Pilate, XXIII, 4-7, devant Hérode Antipas, XXIII, 8-12, le divin Maître est de nouveau conduit au tribunal du gouverneur romain. Nous allons assister à l'issue cruelle de son procès.

13. — *Pilatus, convocatis* (συγκαλεσάμενος)... Détail pittoresque. Pilate fait grouper autour de son tribunal, dressé en plein air, soit les accusateurs principaux de Jésus (*principibus sacerdotum et magistratibus* : par magistrats, ἀρχοντας du grec, il faut entendre les deux autres sections du Sanhédrin, c'est-à-dire les Scribes et les notables. Cfr. XXIV, 20), soit les masses populaires (*et plebe*. Cfr. V, 4). Il comptait sur ces dernières pour le succès du plan qu'il avait déjà formé en vue de délivrer Jésus. C'est elles surtout qu'il va tâcher de convaincre et d'émouvoir, n'osant toujours pas faire acte d'autorité et prononcer un verdict d'acquiescement.

14. — *Dixit ad illos*. Le « procurator » commence par résumer les débats en tant qu'il y a joué un rôle direct, V, 44; il rappelle ensuite quelle a été la conduite d'Hérode, V, 45; enfin il propose une sorte d'arrangement à l'amiable, V, 46. Cette petite allocution est vivante et très habile. Elle est presque tout entière propre à notre évangéliste. — *Obtulistis mihi* (προσπένεκαί μοι, vous m'avez conduit)... *quasi avertentem* (ἀποστρέφοντα. Au V, 2, διαστρέφοντα) *populum* (τὸν λαόν. Au V, 2, τὸ ἔθνος : nuances intéressantes). Telle avait été en effet la première charge des Sanhédristes; ils y étaient même revenus une seconde fois, V, 5, en voyant Pilate favorable à l'accusé. — *Et ecce ego* (avec emphase) *coram vobis interrogans* (ἀνακρίνας, terme juridique fréquemment employé par S. Luc. « Judicium est, pro potestate reos vel testes interrogantium », Wetstein). L'interrogatoire privé que S. Jean a raconté tout au long, XVIII, 33 et ss., n'exclut pas la possibilité d'une enquête publique. On ne saurait donc

15. Ni Hérode non plus, car je vous ai renvoyés à lui et on n'a rien produit contre lui qui mérite la mort.

16. Je le renverrai donc après l'avoir fait châtier.

17. Or il était obligé de leur délivrer quelqu'un pendant la fête.

18. Mais toute la foule criait à la fois : Enlevez celui-ci et délivrez-nous Barabbas.

19. Lequel, à cause d'une sédition faite dans la ville et d'un meurtre, avait été mis en prison.

15. Sed neque Herodes : nam remisi vos ad illum, et ecce nihil dignum morte actum est ei.

16. Emendatum ergo illum dimittam.

17. Necesse autem habebat dimittere eis per diem festum, unum.

18. Exclamavit autem simul universa turba, dicens : Tolle hunc, et dimitte nobis Barabbam.

19. Qui erat, propter seditionem quamdam factam in civitate et homicidium, missus in carcerem.

légitimement opposer les mots « coram vobis interrogans » du troisième Evangile à la narration du quatrième. Voyez D. Calmet, h. l. — *Nullam causam*, οὐδὲν αἰτίον, comme au v. 4.

15. — *Sed neque Herodes*. Nouvelle emphase. Hérode, l'un des vôtres, qui est très au courant de vos affaires. La phrase est elliptique : « Neque Herodes invenit... » Au lieu de *nam remisi vos ad illum* (ἀνέπεμψε γὰρ ὑμᾶς πρὸς αὐτόν), les manuscrits Sinait., B, K, L, M, T, H, etc., les versions sahid. et copte, ont « remisit enim eum ad nos » (ἀνέπεμψε γὰρ αὐτόν πρὸς ἡμᾶς); mais c'est là vraisemblablement une correction postérieure, car la leçon de la Vulgate et de la Recepta est mieux garantie. Voyez Keil, Commentar, h. l. — *Nihil dignum morte actum est ei*, « scil. Jesu, ab Herode. » Chez le tétrarque, on n'a rien fait à Jésus qui marque qu'on l'ait jugé digne de mort (D. Calmet, Fr. Luc, etc.) Mais le texte grec se prête à une autre traduction, qui est plus généralement adoptée de nos jours : Et voici que Jésus n'a rien fait qui mérite la mort. Dans ce cas, αὐτῷ serait pour ὅτι αὐτοῦ. Voyez Winer, Grammat. p. 496.

16. — *Emendatum* : παιδεύσας (« quum emendavero »). Ce mot grec, que S. Luc est seul à employer dans le N. Test. (ici et xvi, 22), signifie en premier lieu « pueros instituo »; puis « castigo », comme on fait les enfants : de là, par euphémisme, et c'est actuellement le cas, « flagellis cædo ». Cfr. Bretschneider, s. v. Sur l'horrible supplice de la flagellation, voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 544; Keim, Gesch. Jesu von Nazara, t. III, 2, p. 391 et ss. — *Ergo*. Conclusion à laquelle on était loin de s'attendre, après de telles prémisses. Pourquoi punir Jésus s'il est innocent? Mais Pilate veut faire une concession à l'« aura popularis », en même temps qu'il espère épargner à Jésus, par ce moyen terme, les rigueurs d'une condamnation à mort (*illum dimittam*, ἀπολύσω).

17. — Plusieurs critiques ont révoqué en

doute l'authenticité de ce verset, qu'omettent les célèbres manuscrits A, B, K, L, les versions copte, sahid., etc., et au sujet duquel il existe une grande confusion dans les divers textes qui le contiennent. Griesbach, Tischendorf et Tregelles le suppriment comme un emprunt fait à Matth. xxvii, 15. Néanmoins, sa présence dans la plupart des documents anciens (en particulier dans le Cod. Sinait.) nous empêche de croire à une interpolation. — *Necesse habebat* est une locution propre à S. Luc. S. Matthieu et S. Jean parlent d'une coutume; S. Marc mentionne simplement le fait, ἐπέλυνεν. — *Dimittere eis... unum* : « quem voluissent », ajoute S. Matthieu, pour montrer que le droit de grâce était exercé par les Juifs. — *Per diem festum* : κατὰ ἑορτήν, comme dans les deux autres synoptiques, c'est-à-dire à chaque retour de la solennité pascale (κατὰ distributif). Sur cet antique usage, voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 536.

18. — *Exclamavit simul universa turba*. Expression très forte. L'équivalent grec de « simul » est παμπληθὴς (employé en cet unique endroit du N. Testament), dont la traduction littérale serait : « cum tota multitudine, confertim », à l'unanimité. Cfr. H. Stephanus, Thesaurus, t. III, p. 380. S. Matthieu et S. Marc racontent la pression que les princes des prêtres avaient exercée sur le peuple pour obtenir ce vote infâme. — *Tolle*. De même dans S. Jean, xix, 18. C'est, aux mauvais jours, l'horrible demande des foules surexcitées : Enlevez-le! Les patens criaient également αἶψα, quand ils demandaient la mort des premiers chrétiens. Cfr. Euseb. Hist. eccles. iv, c. 14; Suicer, Thesaur. t. I, p. 134.

19. — *Qui erat...* L'évangéliste caractérise en quelques mots l'homme qui eut l'honneur d'être préféré à Jésus. Sa description est plus complète de toutes. Elle ajoute même celle de S. Marc un détail intéressant : ἐν « πόλει, « in civitate ». C'est donc à Jérusalem qu'avait eu lieu la tentative de soulèvement.

20. Iterum autem Pilatus locutus est ad eos, volens dimittere Jesum.

21. At illi succlamabant, dicentes : Crucifige, crucifige eum.

22. Ille autem tertio dixit ad illos : Quid enim mali fecit iste? nullam causam mortis invenio in eo : corripiam ergo illum, et dimittam.

Matth. 27, 23; Marc. 15, 14.

23. At illi instantant vocibus magnis postulantes ut crucifigeretur : et invalescebant voces eorum.

24. Et Pilatus adjudicavit fieri petitionem eorum.

25. Dimisit autem illis eum qui propter homicidium et seditionem missus fuerat in carcerem, quem petebant : Jesum vero tradidit voluntati eorum.

20. Et Pilate leur parla de nouveau, voulant délivrer Jésus.

21. Mais eux criaient plus fort, disant : Crucifiez-le, crucifiez-le !

22. Et pour la troisième fois il leur dit : Qu'a-t-il fait de mal? je ne trouve en lui aucune cause de mort. Je le châtierai donc, et je le renverrai.

23. Mais ils insistaient avec de grands cris, demandant qu'on le crucifiât, et leurs cris étaient de plus en plus forts.

24. Et Pilate ordonna que leur demande fût exécutée.

25. Et il leur délivra celui qui pour meurtre et sédition avait été mis en prison et qu'ils demandaient, mais il abandonna Jésus à leur volonté.

20 et 24. — *Iterum Pilatus locutus est.* Dans le grec, προσεφώνησε, mot qui indique une allocution proprement dite. Cfr. Act. xxi, 40. Quand le tumulte se fut un peu apaisé, Pilate essaya de faire quelques représentations à la foule touchant la monstruosité de son choix; mais en vain : ce fut plutôt de l'huile jetée sur le feu. — *Illi succlamabant.* L'imparfait et le verbe composé (ἐπεφώνουν) fortifient doublement l'idée. — *Crucifige...* Cette fois, la foule désigne le genre de mort qu'elle désire pour Jésus, le cruel supplice de la croix, généralement usité dans les provinces romaines. Ce n'est pas sans une vive émotion que nous venons d'en relire les détails complets, empruntés aux classiques, dans Keim, l. c., p. 409 et ss. Voyez aussi l'Evang. selon S. Matth. p. 546 et ss.

22. — *Ille autem tertio...* Comparez les §§. 4 et 14. Ces efforts réitérés de Pilate pour sauver Notre-Seigneur sont vraiment remarquables, selon la belle réflexion de Luc de Bruges : « Quum alii evangelistæ innocentiam Domini diligenter exponant, Lucas eam exponit luculentissime. Huc enim narratio totius actionis Pilati, et toties tentatæ liberationis pertinet, ut intelligamus Jesum fuisse innocentem..., quin potius semetipsum pro aliis obtulis-e. » — *Corripiam ergo.* Le grec porte παιδεύσας οὖν comme au §. 16.

23. — Description tout à fait dramatique, avec emphase sur la plupart des mots : *instantant* (ἐπεχείλυτο) *vocibus magnis...* *invalescebant* (καταύχουν) *voces eorum.* Pilate ne réussit donc qu'à déchaîner un véritable orage de

protestations, au milieu desquelles retentissaient comme un refrain sinistre les mots cent fois répétés « Tolle, crucifige ! » — A la fin du verset, la Recepta grecque ajoute : καὶ τῶν ἀρχιερέων, d'où il résulterait que les princes des prêtres eux-mêmes, oublieux de tout décorum, auraient mêlé leurs cris homicides à ceux de la foule. Mais ce n'est peut-être là qu'une glose apocryphe.

24. — *Et Pilatus adjudicavit* (ἐπέκριψε, « decrevit »)... Pilate aurait dû se souvenir en cet instant solennel d'une belle recommandation de la loi des douze Tables : « Vanæ voces populi non sunt audiendæ, quando aut noxium crimine absolvi, aut innocentem condemnari desiderant ». Lex XII, de pœnis. Mais au contraire il finit par céder honteusement. Une expérience antérieure avait appris aux Juifs qu'on pouvait, en insistant avec force, triompher de ses volontés les plus opiniâtres. « Il craignait, dit Philon, Legat. ad Caium, p. 38, qu'ils n'envoyassent une ambassade (à Rome) pour dénoncer ses actes de mauvaise administration, ses extorsions, ses décrets injustes, ses châtimens inhumains, et cette crainte le réduisait à la plus grande perplexité. » C'est par conséquent l'intérêt personnel qui lui fit sacrifier Notre-Seigneur avec une ἀναιδία (lâcheté) que les Constitutions apostoliques, v, 14, stigmatisent à bon droit.

25. — *Dimisit autem... eum qui...* Au lieu de nommer simplement Barabbas, S. Luc (et ce trait lui est propre) rappelle d'une manière emphatique les antécédents du criminel que

26. Et comme ils l'emmenaient, ils prirent un certain Simon de Cyrène qui revenait des champs et l'obligèrent de porter la croix derrière Jésus.

26. Et cum ducerent eum, apprehenderunt Simonem quemdam Cyrenensem, venientem de villa : et imposuerunt illi crucem portare post Jesum.

Matth. 27, 32; Marc. 15, 21.

les Juifs avaient osé préférer à Jésus. Cfr. *ŷ. 49*; Act. III, 16. C'est une manière saisissante de mettre en relief toute l'horreur du forfait qu'il raconte. Après dix-neuf siècles, on sent encore, sous ces trois lignes, la vive émotion du narrateur. — *Quem petebant*. Comme d'ordinaire en pareil cas, l'imparfait est pittoresque et marque la continuité. — *Jesum vero tradidit voluntati eorum*. Autre locution énergique (S. Matthieu et S. Marc se contentent d'écrire : « Tradidit eis »). Nous savons quelle était, relativement à Jésus, la volonté de la foule en fureur !

14. La « *Via dolorosa* ». xxiii, 26-32. — Parall. *Matth. xxvii, 31-34*; *Marc. xv, 20-23*; *Joan. xix, 16-17*.

Sans parler de la flagellation, ni des outrages particuliers que les prétoriens firent encore subir à Notre-Seigneur (voyez les récits parallèles), S. Luc arrive directement au douloureux épisode de la « *Via crucis* », au sujet duquel il a une longue et importante particularité (*ŷŷ. 27-32*).

26. — *Cum ducerent eum* (ἀπ'αγωγῆς du texte grec est un terme juridique). Les préparatifs du supplice n'avaient pas demandé beaucoup de temps. Aussitôt après la sentence, tandis que se passaient les scènes cruelles du prétoire, on avait grossièrement équarri et réuni les deux pièces de bois qui formaient une croix (« *crucem comparare* », *ξύλα τεταλμειν, δημιουργῆσιν*, étaient les expressions classiques); les soldats de garde avaient été désignés, et munis de leurs provisions pour le reste de la journée (voyez Keim, I. c. p. 392) : le convoi se mit donc promptement en marche. Nul doute que, selon la barbare coutume de ces temps, l'auguste victime n'ait été abreuvée sur tout le parcours d'injures et de coups (« *Ita te forabant patibulum per viam stimulis* », Plaut. *Most. I, 1, 53*). Sur l'intéressante légende du Juif errant, qui se rattache à ce fait, voyez Wetzer et Welte, Dictionn. encycl. de la théologie cathol., t. XII, p. 431 et ss. de la traduction française. — *Apprehenderunt* (ἐπιλαβόμενοι) *Simonem quemdam*... Les autres synoptiques emploient l'expression légale « *angariare* ». Voyez dans l'Evang. selon S. Matth., p. 544, et dans l'Evang. selon S. Marc, p. 214, les détails relatifs à ce droit de réquisition et à la personne du Cyrénéen. Les soldats turcs réquisitionnent

aujourd'hui encore les habitants de la Palestine avec le même sans gêne qu'autrefois les prétoriens romains. Cfr. Tristram, *the Land of Israel*, p. 402. — *Venientem de villa* (ἀπ' ἀγρῶ, de la campagne). Cette circonstance a été souvent alléguée comme une grave objection contre le sentiment de ceux qui fixent la date de la mort du Sauveur au 15 nisan, c'est-à-dire au grand jour de la Pâque : mais le texte dit seulement que Simon revenait alors de la campagne, non qu'il y avait travaillé. — *Crucem portare post Jesum*. La plupart des peintres et quelques exégètes (Cajetan, Lipsius, van Oosterzee, Wordsworth) concluent de cet exposé, dont la forme est propre à S. Luc, que Jésus ne fut pas complètement déchargé de sa croix; il aurait même continué d'en porter la partie la plus lourde, et tout son allègement eût consisté en ce que le Cyrénéen en soulevait la base. Mais c'est là une fausse interprétation des mots « *post Jesum* », que l'on doit prendre d'une manière absolue, comme il résulte des passages parallèles de S. Matthieu et de S. Marc (« *ut tollerent crucem ejus* »). Telle était déjà l'opinion de S. Jérôme, in *Matth. xxvii, 32*, et de S. Ambroise, *Expos. in Luc. I, x, 407*. Du concours prêté, quoiqu'il forcément, à Notre-Seigneur Jésus-Christ par Simon de Cyrène, les anciens gnostiques concluaient que ce dernier avait été crucifié à la place de Jésus. Cfr. S. Irénée, *adv. Hær. I, 23*; S. Epiph. *Hær. xxiv, 3*. Cette étrange assertion a été insérée dans le *Coran*, *Sur. III, 4*. — Sur la forme de la croix, voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 546. De curieuses traditions avaient cours autrefois touchant la nature du bois qui la composa. D'après le Vénér. Bède, l'inscription était en buis, la tige en cyprès jusqu'à l'inscription, la traverse en cèdre, la partie supérieure en pin. Guillaume Durand assure que le pied était de cèdre, la tige en cyprès, la traverse en palmier, la tête en olivier. Une touchante légende populaire dit que toute la croix était en bois de tremble, et c'est de là, ajoute-t-elle, que provient l'agitation perpétuelle des feuilles de cet arbre (Cfr. Smith, *Dict. of the Bible*, t. I, p. 366). Juste Lipsa, de *Cruce*, III, 43, veut qu'elle ait été de chêne, arbre assez commun en Palestine; mais il résulte d'observations consciencieuses faites au microscope sur plusieurs reliques de la vraie

27. *Sequebatur autem illum multa turba populi, et mulierum : quæ plangebant et lamentabantur eum.*

28. *Conversus autem ad illas Jesus, dixit : Filiæ Jerusalem, nolite flere super me; sed super vos ipsas flete, et super filios vestros.*

27. Or une grande foule de peuple et de femmes le suivaient, pleurant et se lamentant.

28. Et Jésus se tournant vers elles dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants.

croix (notamment par M. Decaisne, membre de l'Institut, et par M. P. Savi, professeur à l'Université de Pise), que l'instrument du supplice de Jésus était en bois de pin. Voyez le savant Mémoire de M. Rohault de Fleury sur les Instruments de la Passion, pp. 64-63, 359 et 360.

27. — Ce verset et les suivants jusqu'au 34^e décrivent une émouvante scène que notre évangéliste a seul conservée. — *Sequebatur... multa turba populi*. De tout temps les exécutions capitales ont attiré les foules. Il faut se souvenir en outre que Jérusalem regorgeait alors de monde à cause de la Pâque, et que le supplicé était le « prophète » célèbre au loin par sa doctrine et par ses miracles. — *Et mulierum...* Si la multitude mentionnée plus haut contenait un certain nombre d'ennemis du Sauveur et beaucoup de curieux, elle renfermait aussi des personnes au cœur pieux et compatissant qui, malgré la défense expresse du Talmud (« non planxerunt eductum ad supplicium », Bab. Sanhedr., f. 42, 2; voyez Lightfoot, Hor. hebr. in Matth. xxvii, 34), manifestèrent courageusement leur sympathie pour le divin condamné. On ne le saurait nier, φιλόδακρυ... πῶς αἰτὶ τὸ θεῖον γένος, καὶ τὸν νοῦν εἰς ἄλλον εὐδιάθροτον ἔχον (S. Cyrille, édit. Mai, p. 396); mais l'écrivain sacré a voulu retracer ici autre chose qu'un trait de sentimentalité banale. Les femmes qu'il signale ne pleuraient pas en Jésus un vulgaire « cruciarium ». C'est à tort qu'on les a parfois identifiées avec les saintes Galiléennes qui accompagnaient habituellement Notre-Seigneur (Cfr. v. 55), car, d'après les paroles de Jésus lui-même, v. 28, elles habitaient Jérusalem. Il n'est pas sûr qu'elles fussent déjà chrétiennes dans le sens strict. — *Quæ plangebant et lamentabantur*. « Lamentari est oris et oculorum (elles pleuraient à haute voix), plangere manuum » (elles se frappaient la poitrine), F. Luc. L'association de ces deux verbes nous fournit une représentation plastique des violentes manifestations de la douleur chez les Orientaux.

28. — *Conversus... ad illas*. Détail pittoresque, qui provenait évidemment d'un témoin oculaire, peut-être de quelqu'une des saintes femmes. Aucune d'elles ne dut oublier la douce expression des regards de Jésus, ni son visage pâle et ensanglanté. — *Jesus dixit*.

C'est peut-être la seule parole que le Sauveur ait prononcée entre sa condamnation à mort et son crucifiement; du moins nous n'en possédons pas d'autre. Elle est grave, solennelle, car elle roule tout entière sur la ruine prochaine de la capitale juive. — *Filiæ Jerusalem*. Métaphore bien connue, d'après laquelle on appelait en hébreu les habitants d'une ville ses fils ou ses filles. Cfr. Cant. i, 3; Is. iii, 46, etc. — *Nolite flere super me, sed super vos ipsas*. « Si vous saviez les maux qui vous menacent, et qui doivent tomber sur votre ville, sur vous-mêmes et sur vos enfants, vous conserveriez vos larmes pour déplorer vos propres malheurs », D. Calmet. Plusieurs de ces femmes compatissantes purent être témoins des horreurs de la guerre romaine et du siège de Jérusalem, c'est-à-dire des terribles représailles que leur nation s'attira du ciel pour avoir versé le sang de l'Homme-Dieu. Nos lecteurs savent que chaque vendredi soir, à Jérusalem, il se passe dans un coin du quartier juif une scène émouvante, maintes fois décrite par les voyageurs. Debout, ou accroupis en face d'un mur aux assises gigantesques, qui, d'après plusieurs archéologues éminents, faisait partie des constructions de l'ancien temple, des Juifs de tout âge et de toute condition prient et s'lamentent, baisant de temps à autre les pierres avec le transport du désespoir. Ils récitent cette lugubre litanie :

Le liturge. A cause du palais qui est désert.

Le peuple. Nous sommes assis solitaires et nous pleurons.

Le liturge. A cause du temple qui est détruit.

Le peuple. Nous sommes assis...

Le liturge. A cause des murs qui sont renversés.

Le peuple. Nous sommes assis...

Le liturge. A cause de notre grandeur évanouie.

Le peuple. Nous sommes assis...

Le liturge. A cause de nos grands hommes qui gisent à terre.

Le peuple. Nous sommes assis...

Le liturge. A cause des pierres précieuses qui ont été calcinées.

Le peuple. Nous sommes assis...

Le liturge. A cause de nos prêtres qui ont bruché.

Le peuple. Nous sommes assis...

Le liturge. A cause de nos rois qui ont méprisé le Seigneur.

Le peuple. Nous sommes assis solitaires et nous pleurons.

Et l'on voit de grosses larmes couler sur leurs joues! Larmes stériles pourtant, car

29. Car voici que viendront des jours où l'on dira : Heureuses les stériles et les entrailles qui n'ont pas engendré et les mamelles qui n'ont pas allaité!

30. Alors ils commenceront à dire aux montagnes : Tombez sur nous ; et aux collines : Couvrez-nous.

31. Car si on traite ainsi le bois vert, que sera-ce du bois sec?

29. Quoniam ecce venient dies, in quibus dicent : Beatæ steriles, et ventres qui non genuerunt, et ubera quæ non lactaverunt.

30. Tunc incipient dicere montibus : Cadite super nos ; et collibus : Operite nos.

31. Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?

Isai. 2, 19; Osse, 10, 8; Apoc. 6, 16.

ce n'est pas sur eux-mêmes qu'ils pleurent, mais sur des ruines. Voyez Gratz, Théâtre des événements racontés dans les divines Ecritures, t. I, p. 440 de la traduct. franç.; Bædeker, Palæstina und Syrien, p. 192 et s.; L. A. Frankl (auteur juif), Nach Jerusalem, t. II, p. 28 et ss.

29 et 30. — *Quoniam ecce...* Jésus énumère dans ces deux versets les motifs du « super vos ipsas flete ». Des jours approchent, dit-il (au lieu du futur *venient* le grec a le présent ἔρχονται, qui marque la certitude), où la plus grande bénédiction humaine, celle de la maternité, sera regardée comme un affreux malheur (τ. 29), où une mort violente, à condition qu'elle soit subite, passera pour un sort enviable (τ. 30). — *Beatæ steriles.* La privation d'enfants avait été autrefois présentée par le prophète comme une malédiction. Cfr. Os. ix, 14. Au début du troisième Evangile, 1, 25, nous entendions sainte Elisabeth remercier Dieu de ce qu'il avait fait cesser son « opprobre » en lui donnant un fils. Et voici qu'à trois reprises (*et ventres... et ubera...*) coup sur coup, Jésus répète cette béatitude étrange et nouvelle! Mais il est des jours d'angoisses et de misères où une femme est heureuse en effet de n'avoir pas d'enfants (« o sterilitas liberis potior »! Apul. Apoll.), des jours où les mères s'écrient comme l'héroïne d'un grand tragique grec : « Ὡς δεινὰ πάσχω, τί δὲ μὲ καὶ ταχὺν ἔρχῃ; ἄχθος δ' ἐπ' ἄχθος τῶδε προσέθεσθαι δεκάου », Euripid. Androm. 395; et tels devaient être précisément ceux auxquels Notre-Seigneur fait allusion dans sa terrible prophétie. Ne vit-on pas alors des mères juives dévorer le fruit de leur propre sein? Cfr. Jos. Bell. Jud. vi, 3, 4. Voilà pourquoi les « benedictiones uberum et vulvæ », promises aux temps antiques par Jacob, Gen. xlix, 25, cessent maintenant d'être des bénédictions.

31. — *Tunc incipient dicere.* Le sujet de « incipient » est « hommes » sous-entendu : On commencera. — *Montibus : Cadite...; collibus : Operite...* Ces paroles sont empruntées au prophète Osée, x, 8, chez qui elles représentaient déjà une scène d'horrible désespoir. On

ne saurait exprimer au moyen d'une image plus forte le désir d'échapper par une fin soudaine à d'intolérables calamités : aussi S. Jean dans l'Apocalypse, vi, 16, la met-il sur les lèvres des réprouvés. Cfr. Is. ii, 10. L'historien Josèphe raconte, Bell. Jud. vi, 9, 4, que les habitants de Jérusalem, dans l'espoir d'échapper aux horreurs du siège, se réfugièrent en grand nombre dans les égouts et les souterrains de la ville, où l'on trouva ensuite leurs cadavres par milliers.

31. — *Quia...* Le Sauveur justifie par une frappante comparaison les menaces implicites des deux précédents versets. — *Si in viridi ligno hæc faciunt* (impersonnel : Si l'on traite de la sorte)... L'idée semble si claire, malgré son vêtement imagé, qu'on a de la peine à s'expliquer les hésitations de plusieurs interprètes à son sujet. Comme on l'admet généralement, le bois vert (ὕψος, litt. humide, n'apparaît qu'en cet endroit du Nouveau Testament), c'est en général l'arbre encore debout, vivant, qui porte des fleurs et des fruits ; le bois sec, au contraire (*in arido*), c'est l'arbre coupé depuis longtemps, mis en réserve pour le feu. De même que ce dernier symbolise les pécheurs, à l'âme aride, stérile, de même le premier représente les justes, semblables, dit le psalmiste, i, 3 et 4, à un arbre planté sur le bord des eaux, qui fournit son fruit en sa saison, et dont les feuilles ne tombent jamais. Voyez aussi Ezech. xx, 47 (Cfr. xxi, 3 et 4) et J. Roberts, Oriental Illustrations of the sacred Scriptures, p. 566. Or ici, d'après l'application immédiate, Jésus est le juste par excellence que figure le bois vert, tandis qu'Israël pécheur, impénitent, est le tronc desséché qui ne donne plus aucun espoir de récolte. Si donc Jésus subit de tels châtiments malgré son innocence, à quoi ne doivent pas s'attendre les Juifs, dont la malice crie vengeance vers le ciel? Voyez I Petr. iv, 17, la même pensée, quoique plus générale, et exprimée sans figure. — Le divin Maître rentre dans son majestueux recueillement. Sur le chemin du Calvaire il venait de tenir au fond le même langage que pendant sa récente marche triom-

32. Ducebantur autem et alii duo nequam cum eo, ut interficerentur.

33. Et postquam venerunt in locum qui vocatur Calvariæ, ibi crucifixerunt eum; et latrones, unum a dextris, et alterum a sinistris.

Matth. 27, 33; Marc. 15, 22; Joan. 19, 17.

phale (Cfr. XIX, 44-44); mais la ville déicide était sourde! — Sur la pieuse tradition relative à sainte Véronique (ou Bérénice), qui aurait été l'une des femmes compatissantes mentionnées par S. Luc, et qui aurait essuyé de son voile la sainte face du Sauveur, soyez les Acta Sanctorum, Febr., t. III, p. 454 et ss.; Sepp, Leben Jesu, t. VI, p. 342 de la 2^e édit. J. Langen, die letzten Lebensstage Jesu, p. 299; Rohault de Fleury, l. c., p. 245 et ss. Les pièces intitulées « Mors Pilati » et « Vindicta Salvatoris », dans Tischendorf, Evangelia apocrypha, p. 432 et ss., contiennent sur ce point des détails curieux, quoique légendaires au moins pour la plupart. Les « Acta Pilati », B, c. 40 (Tischendorf, l. c., p. 282 et ss.), racontent aussi, et généralement d'une manière touchante, la scène qui se serait passée entre Jésus et sa Mère sur la voie douloureuse : quelques traits pourtant sont peu dignes de Marie.

32. — *Ducebantur autem*... Ce trait encore est propre à S. Luc. Nous pouvons adopter la ponctuation proposée par Kuinöl, etc. : *Et alii duo, nequam* ; on évite ainsi une apparence de rapprochement entre Jésus et les criminels conduits au supplice en même temps que lui. Peut-être ces κακούργοι avaient-ils fait partie, comme on l'a souvent conjecturé, de la bande commandée par Barabbas ; c'étaient des zélotes qui, sous le couvert du patriotisme, exerçaient à leur aise le brigandage et le vol. Or la croix était le châtiment habituel des malfaiteurs de cette espèce. Cfr. Jos. Bell. Jud. II, 43, 42 ; Petron. Sat. III.

15. Jésus meurt sur la croix. xxii, 33-46. — Parall. Matth. xxvii, 34-50 ; Marc. xv, 27-37 ; Joan. xix, 18-30.

1^o Le crucifiement. §§. 33 et 34.

33. — *Postquam venerunt*. La Recepta porte ἀπὸ τοῦ; mais les manuscrits Sinait., B, C, D, L, etc., ont ἦλθον, conformément à la leçon de l'Itala et de la Vulgate. — *In locum qui vocatur Calvariæ*. Les trois autres évangélistes donnent le nom hébreu du célèbre monticule (Golgotha) ; S. Luc se borne à le traduire en grec, πᾶνιον. Sur cette dénomination voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 545. — *Ibi crucifixerunt eum*. D'après une

32. On menait aussi avec lui deux autres malfaiteurs pour les mettre à mort.

33. Et lorsqu'ils furent arrivés au lieu qui est appelé Calvaire, ils le crucifièrent, et les voleurs aussi, l'un à sa droite l'autre à sa gauche.

fable talmudique (Gem. Bab., Sanh. 6), Jésus aurait été d'abord lapidé suivant les prescriptions de la loi juive, et les Romains n'auraient attaché à la croix qu'un corps sans vie. Le supplice subi par le divin Maître passait pour si humiliant (« servile, infame supplicium ») que les Pères eurent plus d'une fois à répondre à des objections que les Juifs et les patens en tiraient contre sa dignité messianique ou sa nature divine. « Dicat forte aliquis : Cur, si Deus fuit et mori voluit, non saltem honesto aliquo mortis genere (Cfr. Hom. Odyss. xxii, 462 : μή καθαρῶ θανάτῳ) affectus est ; cur potissimum cruce ? cur infami genere supplicii, quod etiam homine libero, quamvis nocente, videatur indignum ? » Lactant. Inst. iv, 26. Le Juif Tryphon disait pareillement à S. Justin : Παθὲν μὲν γὰρ καὶ ὡς πρόβατον ἀχθήσεσθαι (τὸν χρίστον) οἶδαμεν· εἰ δὲ καὶ σταυρωθῆναι καὶ οὕτως αἰσχρῶς καὶ ἀτίμως ἀποθανεῖν διὰ τοῦ κεκατηραμένου ἐν τῷ νόμῳ θανάτου, ἀπόδειξον ἡμῖν. Dial. c. Tryph. 90. Mais, selon la belle parole de S. Ambroise, (citée par Wordsworth, h. l.) « crucem trophæum jam vidimus. Currum suum triumphator ascendat, et patibulo triumphali suspendat captiva de sæculo spolia. Unus Dei triumphus facit omnes jam prope homines triumphare, crux domini. » La croix si méprisée est devenue un ornement glorieux, dont les rois eux-mêmes veulent parer leur diadème, et que les braves portent sur leur poitrine comme un signe d'honneur. — *Et latrones* (dans le grec, κακούργοι comme au §. 32), *unum a dextris*... Les quatre évangélistes ont relevé ce trait, dont nous avons indiqué ailleurs le caractère ignominieux (Evang. selon S. Marc, p. 246). Une antique tradition attribue au bon larron la place de droite et celle de gauche au mauvais. — « Trois croix, l'une près de l'autre, écrivait S. Augustin, Epist. xciii, alias xlviij ; sur la première nous voyons le malfaiteur qui fut sauvé, sur la seconde le malfaiteur qui fut réprouvé, sur celle du milieu le Christ qui about l'un et qui condamne l'autre. En apparence, qu'y a-t-il de plus semblable que ces trois croix ? mais qu'y a-t-il de plus dissemblable que les hommes attachés à leurs bras ? »

34. Et Jésus disait : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Et se partageant ses vêtements ils les tirèrent au sort.

35. Et le peuple était là regardant, et avec lui les chefs le raillaient,

34. Jesus autem dicebat : Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt. Dividentes vero vestimenta ejus, miserunt sortes.

35. Et stabat populus spectans, et deridebant eum principes cum

34. — Le premier hémistiche de ce verset (*Jesus autem dicebat... faciunt*) manque dans les manuscrits B, D, ainsi que dans les versions copte et sahidique ; mais cette omission doit être purement accidentelle, car on le trouve partout ailleurs. Il est cité par S. Irénée et par les Homélies Clémentines, x, 20. — *Pater, dimitte illis...* Ces mots furent sans doute prononcés au moment où les clous pénétraient dans la chair sacrée de Jésus. Sous la pression de la douleur la douce Victime rompit de nouveau son majestueux silence, non pour se plaindre, mais pour pardonner à ses bourreaux. « Ce fut la première des paroles de Jésus pendant son agonie. L'humanité les a comptées. Il y en a sept, marquées au coin d'une élévation, d'une force, d'une tendresse, d'une douceur infinies. Ces sept paroles terminent la vie de Jésus comme les huit béatitudes l'avaient ouverte, par la révélation d'une grandeur qui n'est pas de la terre. Seulement, il y a ici quelque chose de plus beau, de navrant, de poignant, de plus divin. » Bougaud, *Jésus-Christ*, 2^e édit., p. 548. Des sept paroles du Christ mourant (chantées dans une musique sublime par des compositeurs célèbres, surtout par Haydn), trois, dont celle-ci, ne nous ont été conservées que par S. Luc, trois autres que par S. Jean, la septième est commune à la rédaction de S. Matthieu et de S. Marc. Les voici avec leur ordre probable : 1^o Luc. xxiii, 34, « *Pater dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* » ; 2^o Luc. xxiii, 43, « *Amen dico tibi, hodie mecum eris in paradiso* » ; 3^o Joan. xix, 26 et 27, « *Mulier, ecce filius tuus...* Ecce mater tua » ; 4^o Matth. xxvii, 46 et Marc. xv, 34, « *Eli, Eli, lama sabachani* » ; 5^o Joan. xix, 28, « *Sitio* » ; 6^o Joan. xix, 30, « *Consummatum est* » ; 7^o Luc. xxiii, 46, « *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* ». Elles concernent les ennemis de Jésus, les pécheurs pénitents, Marie et le disciple bien-aimé, les angoisses intérieures du divin patient, ses souffrances physiques, son œuvre et son Père céleste. La première et la dernière commencent par l'appellation filiale de « *Pater* ». S. Bernard (cité par Schegg, *Evang. nach. Luk.*, t. III, p. 324) les nomme gracieusement « *septem folia semper virentia, quæ vitis nostra, quum in cruce elevata fuit, emisit* ». — *Dimitte (ἀφες) illis*. « *Illis jam petebat veniam, a quibus adhuc*

accipiebat injuriam; non enim attendebat quod ab ipsis moriebatur, sed quia pro ipsis moriebatur ». S. August. *Tractat. xxxi in Joan*. Les exégètes diffèrent d'avis sur l'application du pronom « *illis* ». Suivant les uns (Kuinoel, Ewald, Plumptre, etc.), il désignerait spécialement les soldats romains qui remplissaient l'office de bourreaux. Nous préférons admettre, à la suite du plus grand nombre, qu'il se rapporte en général à tous les ennemis de Notre-Seigneur, et surtout aux Juifs qui étaient les vrais instigateurs de sa mort. Nous obtenons ainsi un sens plus large et plus profond pour cette parole aimante. Telle paraît d'ailleurs avoir été l'interprétation de S. Pierre et de S. Paul, qui y font une allusion manifeste, le premier dans un discours consigné au livre des Actes, iii, 47, le second dans sa deuxième épître aux Corinthiens, ii, 8. — *Non enim sciunt quid faciunt*. Jésus motive ainsi et appuie fortement sa demande de pardon. Il a toujours été reçu en effet, devant Dieu comme devant les hommes, que l'ignorance diminue d'ordinaire la malice du péché. Or, les Juifs, au moins pour la plupart, ne comprenaient certainement pas toute l'énormité du crime qu'ils commettaient en crucifiant Notre-Seigneur. Ils ne pensaient pas mettre à mort leur Messie et leur Dieu, quoique leur erreur fût loin d'être exempte de péché. — *Dividentes vestimenta ejus*.. Voyez des détails plus complets dans S. Jean, xix, 23 et 24. — Les « *cruciarum* », avant d'être attachés à l'arbre de la croix, étaient dépouillés de leurs vêtements, que la loi romaine adjugeait aux licteurs ou à ceux qui en faisaient l'office.

2^o Les insultes et le bon larron. §§. 35-43.

Pendant une partie des longues et cruelles heures d'agonie que Jésus passa sur la croix, répandant son sang et sa vie goutte à goutte, il fut abreuvé de grossières insultes, selon la barbare coutume de ces temps. Voyez l'explication détaillée dans les passages parallèles de S. Matthieu et de S. Marc.

35. — *Et stabat populus spectans* (θεωῶν). Trait pittoresque, propre à S. Luc, et qui rappelle la prophétie de Zacharie, xii, 10 : « *Aspiciet ad me quem confixerunt* ». Cfr. Ps. cxi, 47. — *Et deridebant eum principes* (οἱ ἀρχιερεῖς, les Sanhédristes, et non simplement les princes des prêtres). Le verbe grec

eis, dicentes : Alios salvos fecit, se salvum faciat, si hic est Christus Dei electus.

36. Illudebant autem ei et milites accedentes, et acetum offerentes ei,

37. Et dicentes : Si tu es Rex Judæorum, salvum te fac.

38. Erat autem et superscriptio scripta super eum litteris græcis, et latinis, et hebraïcis : HIC EST REX JUDÆORUM.

disant : Il a sauvé les autres ; qu'il se sauve lui-même s'il est le Christ, l'élu de Dieu.

36. Et les soldats aussi se jouaient de lui et s'approchant lui présentaient du vinaigre,

37. Disant : Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi.

38. Or il y avait aussi au-dessus de lui une inscription écrite en lettres grecques, latines et hébraïques : Celui-ci est le roi des Juifs.

ἐξευχαρίστησον est d'une grande énergie. Cfr. xvi, 14, et Ps. xxi, 8, dans la traduction des LXX. Les mots *cum eis*, omis par les meilleurs manuscrits (B, C, D, L, Q, X, Sinait.) et par plusieurs versions (copt., syr.), pourraient bien n'être qu'un glossème. La masse du peuple semble donc, d'après S. Luc, être demeurée silencieuse au pied de la croix. En dehors des Sanhédristes, ceux des Juifs qui insultaient Notre-Seigneur étaient surtout des passants, selon les deux premiers synoptiques. — *Alios salvos fecit...* Il existe de légères variantes entre les trois narrations, fait bien naturel, car les insulteurs ne tenaient pas tous absolument le même langage. — Le pronom *hic* si dédaigneux, l'addition de l'épithète *electus* (Cfr. Is. xlii, 2) sont des particularités de S. Luc. Aujourd'hui encore les Juifs outragent grossièrement Notre-Seigneur, qu'ils désignent par le surnom de תלוי (thalouï) ou pendu, non sans ajouter la plupart du temps quelque imprécation vulgaire. Quant aux chrétiens, il les appellent les עבדי תלוי (habedè thalouï), serviteurs du pendu.

36 et 37. — Ce détail n'a été conservé que par S. Luc. A l'exemple des Juifs, les soldats romains qui montaient la garde autour des trois croix se mettent à insulter Jésus. — *Illudebant* (ἐβέλανον) est une expression plus douce que « deridebant » du v. 35. — *Accedentes* fait tableau. — *Et acetum offerentes*. « Ceci est fort différent de la potion du vin avec de la myrrhe qu'on offrit à Jésus avant qu'il fût mis à la croix (Matth. xxvii, 34; Marc. xv, 23), et du vinaigre qu'on lui présenta après qu'il eût crié : J'ai soif (Joan. xix, 28 et s., Matth. xxvii, 48; Marc. xv, 36). » D. Calmet, h. l. Par « acetum » il faut entendre la « posca », mélange acidulé qui était alors la boisson ordinaire des soldats romains. Voyez Keim, Gesch. Jesu, t. III, th. 2, p. 430. — *Si tu es rex Judæorum*. L'insulte des rudes préteurs n'est que l'écho de celle des prêtres; elle présente toutefois une nuance ca-

ractéristique : « Roi des Juifs » au lieu de « Christus ». — A toutes ces injures l'auguste et patiente victime n'oppose toujours que son royal silence. « Elle aurait pu parler ! Les tortures du crucifiement ne troublaient pas l'intelligence, ne paralysaient point les organes du langage. L'histoire, signale des crucifiés qui, durant des heures entières, donnaient un libre cours à leur douleur, à leur rage ou à leur désespoir..., tantôt en maudissant leurs ennemis sur lesquels ils crachaient (Senec. de Vit. beat. xix), tantôt en protestant jusqu'au bout contre l'iniquité de leur sentence, tantôt en implorant avec une humilité abjecte la pitié des spectateurs (Jos. Bell. Jud. iv, 6, 4), tantôt en haranguant la multitude du haut de la croix, comme d'un tribunal, et lui reprochant ses vices et ses faiblesses (Justin. xxii, 7). » Farrar, Life of Christ, t. II, p. 409. Cfr. Keim, l. c. p. 434. Mais Jésus ne parla que pour encourager, pour bénir, ou pour se consoler en confiant ses angoisses et son âme à son Père. Sa noblesse ne se démentit pas un instant.

38. — *Erat autem et superscriptio...* Le titre de « Rex Judæorum », donné d'une manière dérisoire à Notre-Seigneur par les soldats, rappelle à S. Luc un fait qu'il n'avait pas encore mentionné, et qu'il se hâte d'insérer ici. Sur cette tablette, voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 549. — *Super eum*, c'est-à-dire, comme s'exprime S. Matthieu, « super caput ejus. » — *Scripta*, qui manque dans la plupart des manuscrits (notamment dans A, B, E, H, K, L, M, Q, Sinait., etc.), est vraisemblablement un glossème. Quant aux mots *litteris græcis et latinis et hebraïcis*, leur authenticité est assez bien garantie malgré leur omission dans B, L, Sinait. et quelques versions. Ils contiennent un précieux renseignement, dont nous sommes redevables à S. Luc et à S. Jean (xix, 29). Les trois langues dans lesquelles fut écrite l'inscription du « titulus » étaient celles des trois nations les plus civilisées d'alors : le latin, langue de

39. Unus autem de his, qui pendebant, latronibus, blasphemabat eum, dicens : Si tu es Christus, salvum fac temetipsum et nos.

40. Respondens autem alter increpabat eum, dicens : Neque tu times Deum, quod in eadem damnatione es.

41. Et nos quidem juste, nam

39. Et un des voleurs qui étaient pendus à la croix le blasphémait, disant : Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous aussi.

40. Mais l'autre, répondant, le reprenait, disant : Est-ce que toi aussi tu ne crains point Dieu, quand tu subis la même condamnation ?

41. Pour nous, certes, c'est avec

la force, le grec, langue de l'éloquence et de la sagesse, l'hébreu, langue de la vraie religion, rendirent ainsi témoignage à la royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Hoc symbolum fuit quod potentissimi gentium quales Romani, et sapientissimi quales Græci, et religiosissimi quales Hebræi, regno Christi subjiendi erant, » Théophylacte, h. l. (Comp. ce passage du Talmud : « Tres sunt linguæ, Romana ad prælium, Græca ad orationem, Assyria, c'est-à-dire Hebræa, ad preces, » Midr. Tillin, xxxi, 20). L'inscription avait été écrite en latin parce que c'était la langue officielle du juge qui avait prononcé la sentence ; puis on l'avait traduite en grec et en hébreu (plus exactement, en syro-chaldéen) parce que c'étaient les idiômes usités en Palestine. — *Hic est rex* (ὁ βασιλεύς avec l'article) *Judæorum*. Les paroles du titre varient légèrement dans chaque évangéliste, quoique l'essentiel soit partout identiquement conservé.

S. MATTHIEU.

Οὗτός ἐστιν Ἰησοῦς
ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων. Ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰου-
δαίων.

S. MARG.

S. LUC.

Οὗτός ἐστιν Ἰησοῦς ὁ Ναζωραῖος
ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων. ὁ βασιλεὺς τῶν Ἰουδαίων.

S. JEAN.

Il est assez probable, comme on l'a souvent conjecturé, que ces nuances reproduisent les formes diverses qu'avait l'inscription dans chacune des trois langues. S. Marc aurait conservé le titre latin, car la brièveté de sa rédaction rappelle tout à fait le genre des écritureaux romains ; S. Jean le titre hébreu, parce qu'il mentionne, conformément aux usages juifs, le pays du crucifié à côté de son nom ; S. Luc enfin (ou S. Matthieu) le titre grec. Voir Langen, *die letzten Lebensstage Jesu*, p. 324 (Selon d'autres, c'est S. Luc qui donnerait l'inscription latine. Cfr. Westcott, *Intro. to the study of the Gospels*, p. 307). Nous renvoyons le lecteur aux intéressantes monographies de Reyherus, *De crucifixi Jesu titulis*, 1694, et de M. Drach, *L'inscription hébraïque du titre de la sainte Croix*, Rome 1834.

Comparez aussi Rohault de Fleury, *Mémoire sur les instruments de la Passion*, p. 183 et ss. — Pilate l'affirmait donc d'une manière toute providentielle : « Regnavit a ligno Deus. » Cfr. Ps. XLVI, 40, d'après la version des LXX ; Tertull. adv. Marc. III, 49, etc.

39. — *Unus autem... blasphemabat*. L'imparfait dénote des blasphèmes réitérés. S. Matthieu et S. Marc racontent d'une manière sommaire que Jésus fut aussi outragé par les malfaiteurs crucifiés à ses côtés : S. Luc expose tout au long cette scène émouvante, qui est une des perles de son Évangile. Sur l'antilogie apparente des récits, voyez l'Évang. selon S. Matth. p. 554. — *Si tu es Christus*. Quelques manuscrits anciens (B, C, L, Sinait.) donnent un sens interrogatif à la phrase : οὐχὶ σὺ εἶ... ; n'es-tu pas le Christ ? C'est pour la troisième fois la même insulte (Cfr. §§. 35 et 37) ; mais elle retrouve ici son cachet juif, car les deux larrons étaient Israélites. Notez aussi l'addition significative *et nos*.

40. — *Alter increpabat* (ἐπιτιμα) *eum*. Jésus continue de se taire ; mais voici qu'il trouve tout à coup un chaud défenseur. Ses meilleurs amis l'ont abandonné : si quelques-uns d'entre eux commencent à s'approcher timidement du Golgotha, ils n'osent élever la voix en sa faveur ; le bon larron proteste contre la raillerie prononcée en dernier lieu, et fait une belle apologie du « Christus patiens ». Son allocution se compose de deux parties, dont la première s'adresse à son compagnon, la seconde (§. 42) à Notre-Seigneur. — *Neque tu...* Avec emphase. N'es-tu pas dans une situation particulière qui devrait le rendre plus réservé que les autres ? — *In eadem damnatione es*, scilic. « ac Jesus ». Comme lui tu vas bientôt mourir ; il faut donc penser aux jugements divins.

41. — Après cette parole de réprimande, nous en trouvons une autre qui est tout ensemble une humble confession, et un magnifique éloge de Jésus. — *Nos quidem juste* (scil. « patimur » : ellipse expressive). Les rationalistes eux-mêmes admirent ce beau trait. Il est si rare de voir un condamné accepter généreusement sa sentence en esprit

digna factis recipimus; hic vero nihil mali gessit.

42. Et dicebat ad Jesum : Domine, memento mei, cum veneris in regnum tuum.

43. Et dixit illi Jesus : Amen dico tibi, hodie mecum eris in paradiso.

justice, car nous recevons ce que méritent nos actions; mais celui-ci n'a rien fait de mal.

42. Et il disait à Jésus : Seigneur, souviens-toi de moi, quand tu viendras en ton royaume.

43. Et Jésus lui dit : En vérité je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.

d'expiation ! Voyez Schegg, Evang. nach Luk. p. 333. — *Hic vero* (celui-ci au contraire!) *nihil mali gessit*. Dans le grec, οὐδὲν ἁπορον, littéralement, rien de déplacé, « nihil quod virum bonum non decet », selon la juste paraphrase de Maldonat. Cfr. II Thess. III, 2. C'est une manière très délicate et très énergique d'affirmer que Jésus était tout à fait innocent. S'il n'avait rien fait qui fût simplement inconvenant, à plus forte raison rien qui méritât la mort. Ce verdict d'acquiescement, rapproché de ceux de Pilate et d'Hérode, est significatif. Sur quoi le bon larron appuyait-il ce remarquable témoignage? Peut-être sur la connaissance antérieure qu'il avait de Notre-Seigneur Jésus-Christ (sans qu'il soit pourtant nécessaire d'admettre, comme l'ont fait arbitrairement Grotius, Michaelis, etc., qu'il était un disciple momentanément dévoyé du Sauveur); mais la conduite de Jésus depuis le début de la « via crucis » avait pu suffire pour démontrer sa complète innocence à l'œil exercé d'un criminel.

42. — Le bon larron se tourne maintenant du côté de Notre-Seigneur, et lui adresse une humble et sublime prière : *Domine* (κύριε est remplacé par Ἰησοῦ dans les manuscrits B, C, L, Sinait., les versions copte, sah., etc.), *memento mei*. Ne m'oubliez pas : voilà tout ce qu'il demande, certain du reste que si Jésus daigne se souvenir de lui, ce sera avec un sentiment de bonté, comme aussi, d'après les paroles suivantes (*cum veneris in regnum tuum*), avec une parfaite efficacité. Le suppliant ne pouvait proclamer en termes plus formels sa croyance au caractère messianique de Jésus : le royaume auquel il fait allusion n'est autre en effet que celui du Christ, mentionné si fréquemment dans les SS. Evangiles et dans les Talmuds. Acte de foi vraiment admirable, vu les circonstances où se trouvait alors Notre-Seigneur. « Non contempsit latro secum in cruce pendentem. » S. August. Sermon. XXIII, 2. Mais ce grand coupable avait reçu de Jésus en peu de temps les enseignements les plus précieux. « Crux illi schola erat. Ibi docuit Magister latronem; lignum pendentis cathedra factum est docentis. » Id., Sermon. CCXXXIV, 2. Dans le texte grec,

nous lisons avec une nuance : *ὅταν ἐλθῇς ἐν τῇ βασιλείᾳ σου* (le datif au lieu de l'accusatif, « in regno tuo » : le Cod. L a seul εἰς τὴν βασιλείαν), c'est-à-dire « quum veneris ut rex »; quand, après votre résurrection, vous ferez votre avènement glorieux. Comparez les paroles analogues du Sauveur, Matth. XXV, 34 : « Quum venerit Filius hominis in majestate sua. », « Regnum » ne désigne donc pas directement et immédiatement le ciel.

43. — Jésus s'est tu en face des blasphèmes vomis de tous côtés contre sa personne divine; mais il fait la plus douce réponse à la prière du larron pénitent. Nous le voyons apparaître comme roi céleste, promettant une place du paradis, de même qu'il s'était manifesté plus haut comme prêtre, quand il intercédait pour ses bourreaux (v. 34), et antérieurement encore comme prophète, lorsqu'il exhortait les femmes de Jérusalem (vv. 28-34). — Les mots *amen dico tibi* accentuent à la façon ordinaire la certitude de la promesse. L'adverbe *hodie* ne dépend pas de « dico », mais commence une proposition nouvelle. Quoique « les exégètes catholiques romains » aient à peu près unanimement protesté, depuis l'époque de Théophylacte jusqu'à nous, contre cette liaison qui rendrait la pensée « insipida et enervis » (Maldonat), M. van Oosterzee leur reproche injustement de la soutenir. Sa partialité devient révoltante quand il ajoute qu'ils agissent ainsi « pour affaiblir autant que possible la preuve constamment tirée de ce texte contre le dogme du purgatoire » (Evangél. Lucæ; 3^e éd. p. 387). — A la date plus ou moins lointaine que le bon larron avait fixée (« quum veneris... »), Jésus oppose cet « hodie » qu'il met en avant d'une manière emphatique. Non, pas seulement au jour de mon avènement, mais aujourd'hui même, avant peu d'heures. Il y a une nouvelle emphase dans le pronom *mecum*, duquel les théologiens concluent d'ailleurs à bon droit que l'âme de Notre-Seigneur descendit aux limbes (« descendit ad inferos » du symbole) aussitôt après sa mort. Cfr. I Petr. III, 18 et s. — *Eris in paradiso*. Pour avoir une juste idée de la promesse faite par Notre-Seigneur au bon lar-

44. Or il était environ la sixième heure et les ténèbres couvrirent la terre jusqu'à la neuvième heure.

45. Et le soleil s'obscurcit, et le voile du temple se déchira par le milieu.

ron, nous avons à rechercher quel était alors le sens du mot Paradis. Ce substantif, introduit dans la langue hébraïque sous la forme de *Pardès* (פָּרְדֵּס), Cant. iv, 13; Eccl. ii, 5; Neh. ii, 8), et, environ 400 ans avant Jésus-Christ, dans la langue grecque sous celle de *παράδεισος*, d'où decoulent les équivalents latin, français et autres, n'est certainement pas d'origine sémitique. Les anciens et les modernes sont à peu près unanimes pour le rattacher directement à la langue persane. Voyez Xénophon, *Anab.* i, 2, 7; 4, 9, etc.; E. Renan, *Langues sémitiques*, p. 153. Il signifie jardin, parc, comme les mots congénères *pardès* en arménien et *paradēa* en sanscrit. Cfr. Gesenius, *Thesaurus*, p. 1124. Aussi les LXX l'ont-ils employé Gen. ii, 8, 15; iii, 23, pour traduire la première partie de la locution עֵדֶן גָּן (*gân Edén*, jardin d'Eden) dont ils ont fait : ὁ παράδεισος τῆς τρυφῆς, Vulg. « paradisus voluptatis. » Partant de là, les Juifs en vinrent peu à peu, par un rapprochement très naturel, à donner le même nom de paradis au lieu où les âmes des justes résident en attendant la résurrection. En ce sens, dans la théologie judaïque, le paradis ne diffère pas du « sein d'Abraham » que nous avons décrit plus haut (xvi, 22), et il est pareillement opposé à la Géhenne. Telle est ici, de l'avis de la plupart des Pères et des meilleurs interprètes (Maldonat, Cornel. a Lapide, etc.), l'application qu'en fait Notre-Seigneur : c'est donc l'entrée prochaine dans le « limbus patrum » qui est promise au bon larron. Ce nom évoqua devant lui, pour le consoler parmi ses horribles souffrances, les douces images de la paix et du repos en Dieu. Dans la littérature chrétienne des premiers temps, II Cor. xii, 4; Apoc. ii, 7, le mot *παράδεισος* apparaît pour désigner le ciel proprement dit, et c'est dans cette acception relevée que nos idiômes européens se le sont incorporés. Voyez Smith, *Diction. of the Bible*, s. v. Paradise. — La strophe suivante, gravée sur la tombe de Copernic, contient une belle allusion au passage que nous venons d'expliquer :

Non parem Paulo veniam requiro
Gratiam Petri neque posco, sed quam
In crucis ligno dederis latroni
Sedulus oro.

L'enseignement qui ressort de cette scène est

44. Erat autem fere hora sexta, et tenebræ factæ sunt in universam terram usque in horam nonam.

45. Et obscuratus est sol; et velum templi scisum est medium.

infiniment précieux : il n'y a pas de repentir trop tardif. Mais, ajoutent les maîtres de la vie spirituelle, qu'on y prenne garde; la Bible ne nous présente que ce seul exemple d'un homme qui se soit converti sur le point de mourir. — Le bon larron est honoré comme un Saint dans l'Eglise latine. Nous lisons au Martyrologe romain, 25 mars : « Hierosolymis S. Latronis qui in cruce Christum confessus meruit ab eo audire, Hodie mecum eris in paradiso ». Les Evangiles apocryphes n'imitent point cette sage sobriété. Remontant trente années en arrière, ils nous racontent qu'au moment où la sainte Famille fuyait en Egypte, elle fut assaillie par deux voleurs nommés Dismas et Gestas (ou bien Titus et Dumachus) : celui-ci voulait la trahir brutalement, celui-là au contraire la protégea. L'Enfant-Dieu leur aurait alors prédit le drame du Calvaire tel qu'il vient de se réaliser sous nos yeux. Cfr. Hofmann, *Leben Jesu nach den Apokryphen*; Brunet, *les Evang. apocryphes*, 2^e édit. pp. 77, 78, 102, 243; Tischendorf, *Evang. apocrypha*, p. 339 et 341. L'Evangile de Nicodème, ch. xxvii, relate en termes expresse l'entrée du bon larron dans les limbes. Voyez aussi les *Acta Sanctorum*, au 25 mars.

3° Les derniers moments de Jésus. xxiii, 44-46.

44 et 45. — *Erat autem fere* (les manuscrits Sinait., B, C, L ont : καὶ ἦν ἥδη ὥσπερ, « et erat jam fere ») *hora sexta*; c'est-à-dire environ midi. Il se produisit alors un phénomène étrange qui dura jusqu'au dernier soupir de Jésus (*usque in horam nonam*), jusqu'à trois heures du soir) : *Tenebræ factæ sunt...* La nature parut se couvrir d'un voile de deuil pendant l'agonie de son auteur. « Quum pateretur, omnis ei compassus est mundus », Clem. *Recognit.* i, 41. « Talem vultum... meruerunt sortiri elementa, ut ejus ortu lætata sunt, tristarentur occasu », Sedulius, *Paschal.* v, 16. Voyez l'Evang. selon S. Matth. p. 551 et s. — *Super universam terram*. S. Luc, comme S. Marc, emploie l'adjectif ὅλην, plus expressif que πᾶσαν de S. Matthieu. — *Sol obscuratus est* (trait propre à S. Luc). C'était pourtant l'heure du jour où la lumière du soleil est la plus éclatante, et, à cette époque de l'année, il brille déjà sur la Palestine avec une vivacité comparable à celle qu'il a chez nous au mois de juin. « Sol tibi signa

46. Et clamans voce magna Jesus ait : Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. Et hæc dicens, expiravit.

Ps. 30, 6.

47. Videns autem centurio quod factum fuerat, glorificavit Deum, dicens : Vere hic homo justus erat.

46. Et criant d'une voix forte, Jesus dit : Mon Père je remets mon esprit entre tes mains. Et disant cela il expira.

47. Mais le centurion voyant ce qui était arrivé glorifia Dieu, disant : Vraiment cet homme était juste.

dit ! » pouvons-nous dire plus exactement que Virgile. La variante explicative des manuscrits Sinait., B, C, L, etc., des versions copt. et sahid., τοῦ ἡλίου ἐκλιπόντος, « sole déficiente », était déjà connue d'Origène, qui la rejetait à bon droit. — *Velum templi scissum est*. Ce second miracle n'eut lieu qu'après la mort de Notre-Seigneur, ainsi qu'il résulte des narrations plus précises de S. Matthieu et de S. Marc. S. Luc l'antidate de quelques heures, afin de grouper ensemble les divers prodiges par lesquels Dieu le Père rendit témoignage à son Fils en ces moments solennels. Voyez dans l'Evang. selon S. Matth., p. 554, la signification de ce fait symbolique. C'en est fait désormais du culte juif : bientôt la destruction totale du temple le dira plus éloquemment encore. « *Velum templi scissum est* velut lamentans excidium loco imminens ». Clem. Recog. I, 44.

46. — *Clamans voce magna*. Passant sous silence divers incidents rapportés par les autres évangélistes, S. Luc nous conduit droit au fatal dénouement. Le grand cri de Jésus, qu'il signale de concert avec S. Matthieu et S. Marc, fut distinct de la parole « Pater, in manus tuas... », car la traduction exacte du grec serait : « *Quum clamasset (φωνήσας)...* ait ». — *Pater, in manus tuas...* Acte de filiale confiance par lequel le Sauveur termina sa vie mortelle. Il en emprunta l'expression au Ps. xxx, v. 6, à part le doux nom de Père qu'il ajouta au texte sacré. — *Commendo*. Les manuscrits A, B, C, K, M, P, Q, X, etc., ont également le présent, παρατίθεμαι (Recepta, παραθήσομαι au futur), et telle paraît être la vraie leçon. — *Expiravit, ἐξέπνευσεν*. De même S. Marc. S. Matthieu : ἀφῆκε τὸ πνεῦμα. S. Jean : παρέδωκε τὸ πνεῦμα. Il est remarquable qu'aucun des évangélistes n'emploie la locution vulgaire : Il mourut. Tous, ils ont voulu faire ressortir la liberté entière avec laquelle le divin agonisant exhala son âme. La manière dont S. Luc rattache la locution *hæc dicens* à « expiravit... » prouve qu'il n'y eut pas d'intervalle notable entre le « Pater, in manus... » et le dernier soupir de Jésus. — C'est ici le lieu de rappeler un étonnante réflexion de Platon. Dans

sa République, II, il fait dire par Socrate à Glaucus que le juste parfait, s'il apparaissait jamais parmi les hommes, serait à coup sûr chargé de chaînes, flagellé, torturé, et finalement crucifié (ἀνασχιδυλευθήσεται). Voilà que Jésus, le véritable homme parfait, a réalisé ce vague pressentiment du paganisme, de même qu'il a totalement accompli les lumineux oracles des prophètes juifs.

16. Témoignages rendus à Jésus aussitôt après sa mort. XIII, 47-49. — Parall. Matth. XXII, 54-56; Marc. xv, 38-41.

Ces témoignages sont au nombre de trois : celui du centurion (v. 47), celui de la foule (v. 48) et celui des disciples (v. 49). Les deux premiers sont les plus expressifs; le troisième est timide et muet, quoique plein de sympathie.

47. — *Videns autem centurio* : c'est-à-dire, le capitaine romain qui avait été préposé au triple crucifiement. S. Luc mentionne dans ses écrits plusieurs bons centurions. Comparez, outre ce passage, VII, 2; Act. x, 1; XXII, 26; XXVII, 43. — *Quod factum fuerat*. S. Matthieu et S. Marc précisent davantage. « *Viso terræ motu...* », dit le premier; « *videns quia sic clamans expiravit* », écrit le second. — *Glorificavit Deum* est un trait spécial. Le centurion rendit gloire à Dieu par la confession toute chrétienne que nous allons entendre. — *Vere (ὅτως; de même XXIV, 34) hic homo justus erat*. Dans les deux autres récits, il attribue formellement à Jésus le titre de Fils de Dieu. On fait la conciliation tantôt en supposant qu'il prononça tour à tour ces deux jugements, tantôt en admettant, à la suite de S. Augustin, de Consens. Evangel. I, 1, c. 20, que S. Luc aurait transformé la phrase pour interpréter à ses lecteurs dans quel sens un païen pouvait affirmer que Jésus était vraiment le Fils de Dieu. D'après l'Evangile de Nicodème, c. XI, le centurion aurait porté le nom de Longinus. Une tradition que S. Jean Chrysostome citait déjà, mais sans en garantir la vérité, le fait mourir martyr du Christ. Il serait devenu évêque de Cappadoce d'après d'autres documents. Voyez les Acta Sanctorum au 15 mars; Baronius,

48. Et toute la foule de ceux qui assistaient ensemble à ce spectacle et voyaient ce qui arrivait, s'en retournaient frappant leur poitrine.

49. Et tous ceux de la connaissance de Jésus et les femmes qui l'avaient suivi de la Galilée étaient là aussi à l'écart voyant cela.

50. Et voici un homme nommé Joseph, qui était décurion, homme bon et juste ;

51. Il n'avait consenti ni aux desseins ni aux actes des autres ; il était d'Arimathie, ville de Galilée, et attendait lui-même le royaume de Dieu.

52. Il alla trouver Pilate et lui demanda le corps de Jésus.

48. Et omnis turba eorum, qui simul aderant ad spectaculum istud, et videbant quæ fiebant, percutientes pectora sua revertebantur.

49. Stabant autem omnes noti ejus a longe, et mulieres quæ secutæ eum erant a Galilæa, hæc videntes.

50. Et ecce vir nomine Joseph, qui erat decurio, vir bonus et justus :

Math. 27, 57 ; Marc. 15, 43 ; Joan. 19, 38.

51. Hic non consenserat consilio et actibus eorum, ab Arimathæa civitate Judææ, qui expectabat et ipse regnum Dei.

52. Hic accessit ad Pilatum, et petiit corpus Jesu :

Annal. ad ann. 34, p. 427, 487 ; Cornel. a Lap. h. l.

48. — Les détails de ce verset sont propres à S. Luc. — *Omnis turba...* Le grec dit avec une emphase marquée : πάντες οἱ συμπαραγενόμενοι (mot rare) ὄχλοι, toutes les foules qui assistaient ensemble. Cela suppose une affluence très considérable. — *Videbant.* Dans le texte original, suivant les meilleurs manuscrits (Sinait., B, C, D, L, R, X), θεωρήσαντες, « quum vidissent ». *Quæ fiebant* (τὰ γινόμενα) a le même sens que « quod factum fuerat » (τὸ γινόμενον) du v. 47. — *Percutientes pectora sua.* Par ce signe du deuil et de la douleur, les Juifs confessaient, quoique tardivement, leur regret d'avoir pris part à la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comp. Act. II, 36 et 37 ; Is. LIII.

49. — *Stabant autem omnes noti ejus.* Notre évangéliste a seul conservé ce trait ; mais les deux autres synoptiques mentionnent comme lui la présence des saintes amies du Sauveur, prenant même le soin de nommer les principales : Marie Madeleine, Marie, mère de S. Jacques le Mineur, Salomé. Voyez d'ailleurs VIII, 2 et 3. — *Hæc videntes.* Détail pittoresque, également spécial à S. Luc. Quels sentiments animaient alors ces disciples intimes ? Leur foi était chancelante, leurs espérances obscurcies ; du moins leur amour brûlait encore.

17. Sépulture de Jésus et préparatifs de son embaumement. xxiii, 50-56. — Parall. Math. xxvii, 57-61 ; Marc. xv, 42-47 ; Joan. xix, 38-42.

50 et 51. — *Et ecce vir nomine Joseph.* Les

quatre évangélistes sont d'accord pour faire jouer à Joseph d'Arimathie le rôle prépondérant dans la sépulture du Sauveur. Sur le titre de *decurio* (βουλευτής), c'est-à-dire, selon toute probabilité, de Sanhédriste, voyez l'Evang. selon S. Marc. p. 220. S. Luc seul relève le caractère moral de Joseph par les mots *vir bonus et justus*. Seul aussi il prend soin de dire, en termes emphatiques, que le noble sénateur n'avait pas pris la moindre part à la mort de Notre-Seigneur : *hic non consenserat* (οὐκ ἦν συγκαταθεσπέμενος) *consilio et actibus* (dans le grec, τῇ πράξει au singulier) *eorum* (des autorités juives). Par « conseil » il faut entendre la sentence capitale ; les « actes » étaient les différentes mesures prises en vue d'exécuter cette sentence. Le verbe grec συγκατάτεμι est tout à fait classique. « Omisso vocabulo ψῆφος proprie usurpatur de iis qui una cum aliis calculum adiciunt, veluti de iudicibus, qui calculo in urnam demisso, sententiam approbant vel reproband ; eleganter deinde ita quoque adhibetur, ut sit : consentire, annuere, alicujus sententia subscrivere ». Kuinzel, Comment. h. l. — Sur Arimathie voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 557 et s. — *Qui expectabat et ipse...* (Cfr. II, 25 et le commentaire). De même S. Marc. S. Matthieu dit formellement que Joseph était un disciple de Jésus.

52. — *Hic accessit ad Pilatum et petiit...* La hardiesse de l'acte (Cfr. Marc. xv, 43) a pour ainsi dire passé dans le style serré, rapide, des quatre narrateurs. L'histoire signale plusieurs suppliants de ce genre qui payèrent de leur vie leur démarche généreuse. Cfr. Eu-

53. Et depositum involvit sindone, et posuit eum in monumento exciso, in quo nondum quisquam positus fuerat.

54. Et dies erat parasceves, et sabbatum illucescebat.

55. Subsecutæ autem mulieres, quæ cum eo venerant de Galilæa, viderunt monumentum, et quemadmodum positum erat corpus ejus.

56. Et revertentes paraverunt aromata, et unguenta : et sabbato quidem siluerunt secundum mandatum.

53. Et l'ayant détaché de la croix il l'enveloppa d'un linceul et le déposa dans un sépulcre taillé où personne n'avait été mis.

54. Et c'était le jour de la préparation et le sabbat allait commencer.

55. Les femmes qui étaient venues de la Galilée avec Jésus suivirent *Joseph* et virent le sépulcre et de quelle manière son corps avait été placé.

56. Et s'en retournant, elles préparèrent des aromates et des parfums, et pendant le sabbat elles se tinrent en repos, selon le commandement.

seb. Mart. p. 44. D'après les Actes apocryphes de Pilate (B, c. xi), les Juifs auraient emprisonné de ce chef Joseph d'Arimathie.

53. — *Depositum*. S. Luc, comme S. Marc, emploie le terme technique καταλύων (littéral. « quum deposuisset »). On appelait aussi cette triste opération « detrudere » (Tertull. Apol. xxi), ἀφελῶσθαι (S. Just. c. Typh. 408), « refugere de crucibus » (Senec. Vit. beat. xix). — *Involvit sindone*. Il s'agit ici du linceul principal : l'évangéliste parlera plus bas, xxiv, 42, d'autres linges secondaires. Cfr. Joan. xx, 6 et 7. — *Posuit eum in monumento exciso*. Αἰσυνῶ du texte grec n'apparaît qu'en cet endroit du Nouveau Testament ; la signification littérale est : taillé dans le roc (de λαός et τέω). — *In quo nondum quisquam...* Cette circonstance, que S. Luc et S. Jean ont seuls notée, est exprimée plus fortement encore dans le grec : οὐ οὐκ ἦν οὐδέπω οὐδεὶς (trois négations !) κρίμενος. Elle a pour but providentiel de montrer que c'est bien Jésus et pas un autre qui sortit ressuscité de ce tombeau.

54. — *Dies erat parasceves*. S. Marc, xv, 42, explique cette expression grecque par un substantif à demi hébreu, προεσθεσον, qui désignait le vendredi. On « préparait » ce jour-là chez les Juifs tout ce qui était nécessaire pour le sabbat, dont le repos était inviolable : de là ce nom de Parascève (παρασκευή) ou préparation. — *Sabbatum illucescebat* (ἐπέφωσκε). Et pourtant c'était le soir ! Aussi, d'après divers auteurs, le verbe « illucescere » devrait-il s'entendre ici ou de la lueur des étoiles, ou même (Kuinoel) de celle des lampes à sept branches qu'on allume le vendredi soir dans toutes les maisons Israélites pour fêter l'arrivée du sabbat. Mais il est beaucoup plus juste de voir dans cette locution une simple métaphore,

par laquelle on applique au début d'un jour artificiel (par exemple, du sabbat, qui commençait le soir) ce qui ne convient directement qu'à celui du jour naturel. Lightfoot a d'ailleurs prouvé que les Juifs employaient précisément des expressions analogues pour désigner l'ouverture de leur jour sacré. Cfr. Hor. hebr. h. 1.

55. — *Subsecutæ autem mulieres* : « ayant suivi de près » Joseph et le convoi funèbre. Le participe κατακολουθήσασαι est énergique et pittoresque. — *Mulieres, quæ cum eo* (Jesu) *venerant...* Voyez le §. 49. S. Matthieu et S. Marc mentionnent nommément Marie Madeleine et l'autre Marie, mère de S. Jacques le Mineur. — *Viderunt monumentum et quemadmodum...* Détails graphiques, propres à S. Luc sous cette forme. Comp. S. Marc : « Adspiciebant ubi poneretur ».

56. — *Et revertentes paraverunt...* Ce verset explique la fin du précédent. Nous y voyons pourquoi les saintes femmes avaient regardé avec tant d'attention en quel endroit du sépulcre on plaçait le corps sacré de Jésus (les tombeaux juifs contenaient habituellement plusieurs niches ou fours dans lesquels on plaçait les cadavres) : c'est qu'elles se proposaient de revenir bientôt compléter sa sépulture dès que le repos du sabbat aurait cessé. — *Rentrées en ville et chez elles, paraverunt aromata et unguenta*. Le second de ces deux substantifs (μύρα, de μύρω, je coule) indiquant des parfums à l'état liquide, le premier (ἀρώματα), qui est plus général, doit s'entendre de substances sèches et solides. D'après S. Marc, xvi, 1, l'emplette des aromates n'aurait eu lieu que le samedi soir. En unissant les deux récits nous dirons que les pieuses Galiléennes, n'ayant pas eu le temps de se procurer dès le

CHAPITRE XXIV

Les saintes femmes trouvent le sépulcre vide (vv. 1-3). — Deux anges leur annoncent la résurrection de Jésus (vv. 4-8). — Elles font part de cette grande nouvelle aux disciples, qui refusent d'y croire (vv. 9-11). — S. Pierre visite à son tour le saint sépulcre (v. 12). — Les deux pèlerins d'Emmaüs (vv. 13-35). — Jésus apparaît à ses disciples réunis (vv. 36-43). — Les dernières leçons du divin Maître (vv. 44-49). — L'Ascension (vv. 50-51). — Retraite des disciples à Jérusalem (vv. 52-53).

1. Mais le premier jour après le sabbat, elles vinrent de grand matin au sépulcre, portant les aromates qu'elles avaient préparés.

2. Et elles trouvèrent la pierre du sépulcre renversée.

3. Et étant entrées, elle ne trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus.

1. Una autem sabbati valde diluculo venerunt ad monumentum; portantes quæ paraverant aromata.

Matth. 28, 1; Marc. 16, 2; Joan. 20, 1.

2. Et invenerunt lapidem revolutum a monumento.

3. Et ingressæ non invenerunt corpus Domini Jesu.

vendredi tout ce qu'elles désiraient, complétaient leurs provisions de parfums quand le sabbat fut écoulé. La conciliation s'opère ainsi sans la moindre violence. — *Sabbato quidem siluerunt* (le grec porte ἡσυχασαν, « quievèrent ») *secundum mandatum* : c'est-à-dire, conformément aux prescriptions de la loi mosaïque, auxquelles les premiers chrétiens continuèrent d'obéir pendant un certain temps. La particule « quidem » (μέν) annonce un « autem » (δέ) corrélatif, que nous trouverons seulement au v. 1 du chapitre suivant, la division ayant été faite ici d'une manière assez malheureuse, au milieu d'une phrase.

18. La résurrection de Jésus et ses preuves. xxiv, 1-43.

Il y a sur ce grand fait des variantes notables dans les quatre récits : les écrivains sacrés ne se rencontrent un instant sur les points principaux que pour se séparer ensuite et raconter chacun à sa manière les traits particuliers. Ils demeurent tous néanmoins dans la vérité, parce qu'ils envisagent des faces distinctes d'un événement très complexe. Voyez l'Evang. selon S. Matth., p. 562. L'Esprit-Saint a permis ces divergences pour enrichir d'un plus grand nombre de détails l'histoire de la résurrection du Sauveur. S. Luc demeure ici fidèle à son caractère accoutumé : tantôt il abrège, tantôt il s'étend longuement sur un épisode spécial. Il ne dit rien des apparitions de Jésus en Galilée.

1° Les saintes femmes trouvent le sépulcre vide. vv. 1-8. — Parall. Matth. xxviii, 1-10; Marc. xvi, 1-8.

4. — *Una autem sabbati* (pour « prima au-

tem... »), le premier jour après le sabbat. — *Valde diluculo*. Dans le grec, ὑπορου βαθεως, ou βαθεως d'après les meilleurs manuscrits (A, B, C, D, G, Sinait., etc.); littéralement : « diluculo profundo ». Métaphore élégante et classique. — De grand matin donc, les saintes femmes dont il a été question à la fin du chap. xxiii *venerunt ad monumentum* : elles avaient hâte d'accomplir leur tâche douloureuse et sacrée. — *Portantes... aromata* Cfr. xxiii, 56. Trait spécial au troisième Évangile. Divers manuscrits (A, D, X, Γ, etc.) et plusieurs versions (armén., copt., éthiop.) ajoutent : καὶ τινες σὺν αὐταῖς. Mais ces mots sont généralement regardés comme une glose apocryphe provenant du v. 40 ; ils sont d'ailleurs omis dans les Cod. B, C, L, Sinait., aussi bien que dans l'Itala et la Vulgate. Le manuscrit D a encore toute une ligne qui lui est propre : Ἐλογίζοντο δὲ ἐν ταῦταῖς τίς ἀρα ἀποκλίσαι τὸν λίθον ; c'est un emprunt à Marc. xvi, 3.

2. — *Invenerunt lapidem* (τὸν λίθον avec l'article) *revolutum*... Quelle pierre ? S. Luc ne l'a pas mentionnée précédemment ; mais il la supposait connue de ses lecteurs. En effet la catéchèse apostolique, non moins que les récits de S. Matthieu (xxviii, 60) et de S. Marc (xv, 46), l'avait rendue partout célèbre. C'était le *gôlal* des Juifs, « lapis magnus et laevis, quo obturatur vel claudunt os sepulcri superne » (Bartenora, ap. Keim). Cfr. Tristram, Land of Israel, p. 396 et s. de la 3^e édit.

3. — Une seconde surprise autrement grande attendait les pieuses Galiléennes : *Ingressæ* (étant entrées dans la chambre sépulcrale), *non invenerunt corpus*... Ce dernier

4. Et factum est, dum mente consternatæ essent de isto, ecce duo viri steterunt secus illas in veste fulgenti.

5. Cum timerent autem, et declinarent vultum in terram, dixerunt ad illas : Quid quæritis viventem cum mortuis ?

6. Non est hic, sed surrexit : recordamini qualiter locutus est vobis, cum adhuc in Galilæa esset,

7. Dicens : Quia oportet filium

4. Et il advint que pendant qu'elles étaient consternées en leur âme de cela, près d'elles parurent deux hommes aux vêtements resplendissants.

5. Et comme, saisies de frayeur, elles inclinaient leur visage vers la terre, ils leur dirent : Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ?

6. Il n'est pas ici, mais il est ressuscité. Rappelez-vous comment il vous a parlé lorsqu'il était encore en Galilée,

7. Disant : Il faut que le Fils de

détail est une particularité de S. Luc. — Remarquez l'association des noms *Domini Jesu*. On ne la trouve pas ailleurs dans les Évangiles, quoiqu'elle apparaisse quarante fois environ dans les Actes et les Epîtres. Voyez Ziemssen, *Christus der Herr*, p. 42.

4. — *Dum mente consternatæ essent de isto*. Dans le grec, ἐν τῷ διαπορεῖσθαι αὐτάς... littéral : comme elles étaient perplexes à ce sujet. C'est une autre particularité de notre évangéliste. Les locutions *et factum, ecce*, relèvent le caractère inattendu et soudain de l'apparition. *Steterunt* (ἐπέστησαν) est, comme nous l'avons déjà dit, le mot aimé de S. Luc, et aussi des classiques, dans les occasions de ce genre. — *Duo viri*. C'étaient des anges évidemment ; mais on les appelle ἄνδρες d'après la forme extérieure sous laquelle ils se manifestaient. Cfr. Act. 1, 10. S. Matthieu et S. Marc ne parlant que d'un seul ange, le rationalisme n'a pas manqué de crier à la contradiction. Les exégètes croyants répondent ou bien que S. Luc ne raconte pas absolument le même fait, ou que les deux autres synoptiques se sont bornés à signaler celui des anges qui adressa la parole aux saintes femmes. Dans les deux cas l'harmonie se produit d'elle-même. Voyez l'Évang. selon S. Marc, p. 223. « Froids épilcheurs de contradictions, disait énergiquement Lessing à nos adversaires, ne voyez-vous donc pas que les évangélistes ne comptent point les anges ? Tout le sépulcre, tout le district qui environnait le sépulcre, étaient remplis d'anges invisibles. Il n'y avait pas là seulement deux anges semblables à deux sentinelles laissées devant l'habitation d'un général même après son départ ; il y en avait des millions : et ce n'était ni toujours le même, ni toujours les deux mêmes, qui apparaissaient. Tantôt l'un se montrait, tantôt l'autre ; tantôt ici, tantôt là ; tantôt

seul, tantôt en compagnie ; ils disaient tantôt ceci, tantôt cela » (cité par van Oosterzee, *Evang. Lucæ*, 3^e éd. p. 397). — *In veste fulgenti*. Les éditions ordinaires du texte grec ont le pluriel : ἐν ἐσθήσεσιν ἀσπράτουσιν (mot très fort : « fulgurantibus », lançant des éclairs). Les manuscrits B, D, Sinait. portent ἐν ἐσθῇ ἀσπράτουσιν, au singulier.

5. — *Cum timerent*. La tournure grecque si expressive ἐκφοβῶν γενομένων est propre à S. Luc dans les écrits du Nouveau Testament. — *Et declinarent vultum...* (les manuscrits Sinait., B, C, D, G, L, X, etc., ont « vultus » au pluriel). Détail d'un pittoresque achevé, omis cependant par les autres récits. M. L. Abbott l'explique d'une manière bien terne quand il prétend que les saintes femmes s'inclinaient pour saluer les anges. Non ! ce geste était le résultat naturel, spontané, de la frayeur et du respect réunis. On peut ajouter que l'éclat des vêtements angéliques obligeait aussi pour sa part les visiteuses du S. Sépulcre à tenir les yeux baissés. — *Quid quæritis ?* On croirait entendre le ton d'un léger blâme sous cette forme interrogative, qui est spéciale au troisième Évangile. Cfr. Act. 1, 14. Du moins, elle fait très bien ressortir l'inutilité des recherches en question. — *Viventem : τὸν ζῶντα*, avec une article plein d'emphase, le vivant par excellence. Comparez ce passage de l'Apocalypse (1, 17 et 18), où Jésus dit de lui-même : « Ego sum primus et novissimus, et vivus, et fui mortuus ; et ecce sum vivens in sæcula sæculorum, et habeo claves mortis ». — *Cum mortuis*. C'est-à-dire dans un lieu destiné à recevoir les morts (le concret pour l'abstrait). Chercher la vie dans le tombeau, n'est-ce pas un contre-sens étrange ?

6 et 7. — *Non est hic, sed surrexit*. Ces mots du messager céleste ont été presque identiquement conservés dans les trois nar-

l'homme soit livré entre les mains des hommes pécheurs et qu'il soit crucifié et que le troisième jour il ressuscite.

8. Et elles se rappelèrent ses paroles.

9. Et de retour du sépulcre, elles annoncèrent toutes ces choses aux onze et à tous les autres.

10. Or, ce furent Marie Madeleine et Jeanne et Marie mère de Jacques et les autres qui étaient avec elles qui dirent ces choses aux apôtres.

11. Et ces paroles leur parurent comme du délire et ils ne les crurent pas.

12. Mais Pierre se levant courut

hominis tradi in manus hominum peccatorum, et crucifigi, et die tertia resurgere.

Marc, 9, 30; Sup. 9, 22.

8. Et recordatæ sunt verborum ejus.

9. Et regressæ a monumento nuntiaverunt hæc omnia illis undecim, et cæteris omnibus.

10. Erat autem Maria Magdalene, et Joanna, et Maria Jacobi, et cæteræ quæ cum eis erant, quæ dicebant ad apostolos hæc.

11. Et visa sunt ante illos sicut deliramentum verba ista; et non crediderunt illis.

12. Petrus autem surgens cucur-

rations synoptiques : ce sont d'ailleurs les plus importants de son allocution. — L'appel aux souvenirs des saintes amies de Jésus, *recordamini qualiter...*, jusqu'à la fin du §. 7, est encore une particularité de notre évangéliste. Cfr. Matth. xxviii, 7; Marc. xvi, 7. — *Locutus est vobis*. Elles avaient donc entendu elles aussi, probablement tandis qu'elles accompagnaient le Sauveur dans ses pérégrinations de Galilée (Cfr. viii, 1-3; ix, 44; Marc. ix, 29 et ss.), quelques-unes de ses prophéties relatives à sa mort et à sa résurrection. — *Tradi in manus hominum peccatorum*. Il faut prendre cette épithète dans le sens spécial que lui donnaient les Juifs; or, pour eux, pécheur équivalait fréquemment à paten. Cfr. Gal. ii, 45.

8. — *Et recordatæ sunt...* Elles avaient oublié des paroles qu'elles n'avaient pas comprises (Cfr. ix, 45); maintenant que la prophétie de Jésus reçoit des faits une interprétation lumineuse, elles s'en souviennent. Ce phénomène psychologique, signalé seulement par S. Luc, est confirmé par une expérience journalière.

2° Les saintes femmes avertissent les disciples qui refusent de croire. §§. 9-11.

9. — *Regressæ, nuntiaverunt hæc omnia*. Cfr. Matth. xxviii, 8. Au contraire, d'après S. Marc, xvi, 8, « illæ exeuntes fugerunt de monumento..., et nemini quidquam dixerunt : timebant enim. » Mais les narrateurs envisagent deux moments distincts. Voyez l'Évang. selon S. Marc, p. 224. Tout effrayées, les saintes femmes gardèrent d'abord le silence sur ce qu'elles venaient de voir et d'entendre; toutefois, rassurées bientôt, elles se hâtèrent d'aller porter la bonne nouvelle

illis undecim, comme dit emphatiquement la Vulgate (le grec a simplement : τοῖς ἑνδεκά), et en même temps *cæteris omnibus*, c'est-à-dire aux autres disciples, car ceux des amis de Jésus qui se trouvaient alors à Jérusalem s'étaient naturellement cherchés et réunis depuis la mort de leur Maître, et ils attendaient ensemble les événements.

10. — *Erat autem* (ἦν δέ)... *quæ dicebant...* Sur cet emploi alternatif du singulier et du pluriel avec plusieurs sujets, voyez ii, 33 et le commentaire. La variante ἦσαν de quelques manuscrits est une correction tardive. — *Maria Magdalene et Joanna*. Marie Madeleine est associée par tous les évangélistes à la résurrection de Notre-Seigneur : S. Luc seul mentionne le nom de Jeanne. Cfr. viii, 3 et l'explication. — *Et cæteræ...* Entre autres Salomé, dont parle S. Marc, xvi, 4; peut-être également Susanne, viii, 3.

11. — *Visa sunt ante illos* (hébraïsme : כפיניהם) *sicut deliramentum...* L'expression est d'une énergie singulière : ἄγρος, un non-sens, un vain conte, un badinage. Ce mot et ce détail sont propres à S. Luc. — *Verba ista*. De même les manuscrits Sinait., B, D, L, la version syrienne, etc.; dans la Recepta : τὰ ῥήματα αὐτῶν. — *Non crediderunt*. L'imparfait du texte grec, ἠπίστευον, dénote mieux encore une incrédulité obstinée, qui refuserait de se laisser vaincre.

3° S. Pierre aussi trouve le sépulcre vide. §. 12.

12. — Ce verset important a été supprimé par Tischendorf, sous prétexte qu'il manque dans le Codex D et dans quelques manuscrits de l'Italie : mais sa présence partout ailleurs garantit suffisamment son authenticité, qui est en outre confirmée par le §. 24 et par

rit ad monumentum ; et procumbens vidit lintamina sola posita, et abiit, secum mirans quod factum fuerat.

13. Et ecce duo ex illis ibant ipsa die in castellum, quod erat in spatio stadiorum sexaginta ab Jerusalem, nomine Emmaus.

Marc. 16, 12.

au sépulcre, et s'étant penché, il ne vit que les linges posés à terre et il s'en alla, admirant en lui-même ce qui était arrivé.

13. Et voilà que deux d'entre eux allaient le même jour dans un village nommé Emmaüs qui était à la distance de soixante stades de Jérusalem.

Joan. xx, 2-10. — *Petrus autem surgens*. La particule *δε* établit un heureux contraste entre S. Pierre et les autres disciples. Lui du moins, avant de rejeter le témoignage des saintes femmes, il veut le contrôler personnellement. — *Cucurrit ad monumentum*. Trait graphique, bien naturel dans la circonstance, et tout à fait conforme au caractère ardent du prince des apôtres. Quels sentiments devaient agiter alors le cœur de S. Pierre ! — *Procumbens* (παράψας) : nouveau détail très pittoresque. « Παράψας ἑαυτὸν » proprement notat Incurvo me, sed speciatim adhibetur de iis qui, prono capite, inflexo collo et corpore introspicunt, ut aliquid penitus cognoscant. » Kuinöl, h. l. L'entrée des tombeaux était généralement assez basse. — *Lintamina sola posita*. Cfr. Joan. xx, 6 et 7, où la narration est encore plus précise. L'adjectif μόνα est omis à tort par quelques manuscrits. — *Abiit secum mirans*. Beaucoup d'exégètes modernes, rattachant πρὸς ἑαυτὸν (« apud se ») au verbe ἀπῆλθε, traduisent : Il s'en alla chez lui, s'étonnant. Quoique cette interprétation soit autorisée par des exemples tirés des classiques, nous préférons le sens donné par la Vulgate, qui est plus profond et mieux approprié à la situation.

4° Jésus apparaît aux deux disciples d'Emmaüs.
γγ. 13-35. — Parall. Marc. xvi, 12-13.

C'est là une des pages les mieux écrites du troisième Evangile : tous les critiques sont d'accord pour l'admirer. « L'épisode des disciples d'Emmaüs, dit M. Renan, est un des récits les plus fins, les plus nuancés qu'il y ait dans aucune langue. » Les Evangiles et la seconde génération chrétienne, p. 282. Le P. Curci, Nuovo Testam. t. I, p. 471, y trouve « una precisione di contorni e vivacità di tinte » dont il ajoute que c'est « un incanto. » L'évangéliste peintre et psychologue s'y révèle merveilleusement. Presque tous les détails lui appartiennent en propre, car S. Marc ne fait que signaler l'incident en gros.

13. — *Ecce* présage un nouvel événement extraordinaire dans cette journée si remplie de prodiges. — *Duo ex illis* : c'est-à-dire, de

la société générale des disciples mentionnés au v. 9. Ce n'étaient certainement pas des apôtres. Cfr. v. 33. — *Ibant ipsa die*. D'après l'ensemble du récit ils avaient dû quitter Jérusalem dans l'après-midi, vers deux ou trois heures, puisqu'ils arrivèrent à Emmaüs peu avant le coucher du soleil, qui avait lieu vers 6 heures à cette époque de l'année, et que la distance à parcourir était de trois petites lieues : *in spatio stadiorum sexaginta*. Le stade était une « mesure de longueur qui comprenait 600 pieds grecs, ce qui vaut un huitième du mille romain, ou 185 mètres ». A. Rich, Dictionn. des antiq. rom. et grecq., p. 599. D'où il résulte que 60 stades équivalaient à un peu plus de 11 kilomètres. — *Castellum... nomine Emmaus*. On a beaucoup discuté sur l'emplacement de cette bourgade, rendue célèbre par le présent épisode. Eusèbe et S. Jérôme, Onomasticon, s. v. Emmaus, l'identifient à la ville du même nom (devenue Nicopolis au III^e siècle, aujourd'hui Amouâs, misérable village musulman), dont il est question au premier livre des Macchabées, III, 40, 57, IX, 50, et dans Josèphe, Bell. Jud. II, 20, 4 ; et ce sentiment paraît avoir été généralement admis jusqu'au début du XIV^e siècle. Il fut alors abandonné pour la bonne raison que Nicopolis, située sur la limite N. E. de la riche plaine de Séphela, est distante de Jérusalem non pas de 60 stades, mais de 476 (Cfr. Jos. I. c.). De nos jours, deux éminents géographes palestiniens, le Dr américain Robinson (Neue bibl. Forschungen in Palästina, 1847, p. 491 et ss.) et notre compatriote, M. V. Guérin (Description géographique, historique et archéologique de la Palestine : Judée, t. I, p. 298 et ss), ont essayé de le faire revivre, en alléguant d'une part l'autorité assurément très vénérable de la tradition, de l'autre celle des manuscrits I, K, N, Sinait., qui portent : ἑκατόν ἑξήκοντα (cent soixante) au lieu de ἑξήκοντα. Mais, comme le reconnaît M. Guérin avec sa parfaite loyauté, « on peut opposer à S. Jérôme, traducteur de l'Onomasticon (d'Eusèbe),... S. Jérôme auteur de la Vulgate... où le chiffre de 60 stades est marqué » (l. c., p. 354) ; en outre, « la plupart des manuscrits de S. Luc portent le même

14. Et ipsi loquebantur ad invicem de his omnibus quæ acciderant.

15. Et factum est, dum fabularentur, et secum quærerent, et ipse Jesus appropinquans ibat cum illis.

16. Oculi autem illorum tenebantur ne eum agnoscerent.

17. Et ait ad illos : Qui sunt hi sermones, quos confertis ad invicem ambulantes, et estis tristes?

14. Et ils parlaient ensemble de tout ce qui était arrivé.

15. Et il advint que pendant qu'ils s'entretenaient et conféraient ensemble Jésus lui-même s'approchant marcha avec eux.

16. Mais leurs yeux étaient retenus afin qu'ils ne le reconnussent pas.

17. Et il leur dit : Quelles sont ces paroles que vous échangez en marchant et pourquoi êtes-vous tristes?

chiffre de 60 stades », et les critiques les plus impartiaux n'hésitent pas à dire que telle dut être la leçon primitive. Donc « le doute est possible. » Ajoutons encore. 1^o qu'Emmaüs-Nicopolis était une ville assez importante, et qu'il s'agit ici d'après le texte évangélique d'un simple « castellum » (κῶμη); 2^o que les deux disciples, partis de Nicopolis après le coucher du soleil, auraient mis au moins cinq ou six heures pour gagner Jérusalem à travers des chemins « montueux et difficiles », et auraient probablement eu peu de chances de trouver les apôtres rassemblés (v. 33); 3^o que, depuis l'époque des croisades, le clergé et les catholiques de Palestine vénérent au village d'El-Koubeibeh, situé au N. O. et à environ trois lieues de Jérusalem (précisément la distance voulue), le mystère de l'apparition du divin Ressuscité. Voyez H. Zschokke, das neutestam. Emmaus, 1865; Schuster, Handbuch zur bibl. Geschichte, 3^e édit., t. II, p. 448 et s.; Schegg, Gedenkbuch einer Pilgerreise nach dem h. Lande, t. I, p. 482 et ss. Une pieuse française, Madame de Nicolay, vient de restaurer très richement les « saints lieux » de Koubeibeh, confiés à la garde des PP. Franciscains. Quelques savants contemporains (entre autres Gratz, Théâtre des événements racontés dans les divines Ecritures, t. I, p. 536; Riehm, Handwörterbuch des bibl. Altertums, p. 377. et surtout Sepp, Jerusalem u. das h. Land, p. 52 et ss.) ont formulé une troisième opinion, d'après laquelle il faudrait chercher à Koulonieh, sur la route de Jaffa à Jérusalem, l'emplacement de notre Emmaüs : mais l'identification qu'ils proposent n'est guère soutenable, soit parce qu'elle manque de toute base traditionnelle, soit parce qu'il n'existe entre la ville sainte et Koulonieh qu'un intervalle insuffisant (six kilom. et demi au lieu de 44 environ).

14. — *Et ipsi loquebantur...* L'équivalent grec de « loqui », ὁμιλέω, n'est employé que par S. Luc dans le Nouveau Testament. Cfr. v. 15; Act. xx, 41; xxiv, 26. La significa-

tion primitive de ce verbe était « in cœtu hominum versor » (racine : ὁμῶ, ensemble, et ὄη, foule). Il est devenu l'expression ordinaire des Grecs modernes pour désigner le langage. — *De his omnibus...* Voyez les détails aux vv. 19-20. Chemin faisant, les deux disciples repassaient donc ensemble les derniers incidents de la vie de Notre-Seigneur, et cherchaient à se les expliquer (v. 15).

15. — *Dum fabularentur* : ἐν τῷ ὁμιλεῖν αὐτοῖς. — *Ipse Jesus*. Locution emphatique : Jésus lui-même, dont ils s'entretenaient. — *Appropinquans ibat cum illis*. Trait pittoresque. D'après le contexte (Cfr. v. 18) il les rejoignit par derrière, comme s'il venait également de Jérusalem. L'imparfait « ibat » indique qu'il marcha quelque temps en silence auprès d'eux.

16. — *Oculi eorum tenebantur* (ἐκρατοῦντο, mot d'une grande énergie)... Cette réflexion de l'évangéliste explique pourquoi les disciples ne reconnurent pas immédiatement le Sauveur : un voile avait été jeté devant leurs yeux d'une manière surnaturelle. Voyez des faits analogues dans S. Jean, xx, 44; xxi, 4. S. Marc, xvi, 13, signale un autre motif de la méprise des deux voyageurs : « Ostensus est in alia effigie. » On voit, en réunissant les récits, qu'elle provint tout ensemble du dedans (S. Luc) et du dehors (S. Marc).

17. — *Ait ad illos*. Jésus adresse enfin la parole aux disciples, à la façon d'un ami compatissant. Il agit comme s'il s'était aperçu à leur conversation, depuis qu'il les avait rejoints, qu'une vive inquiétude pesait sur eux, mais sans qu'il eût pu en saisir tout l'objet. — *Confertis*. Le verbe grec (ἀντιβάλλω) est très expressif. « Ἀντιβάλλειν proprie est vicissim jacere, ut ludentes pila. Hinc ἀντιβάλλειν λόγους de aliqua re disputare notat, quia tunc nempe alter suas dubitationes et argumenta objicit, quæ ab altero vel rejiciuntur, vel admittuntur. » Rosenmüller, Scholia, h. l. On ne le trouve qu'en cet endroit du Nouveau Testament. — *Et estis tristes* (συνεβρε-

18. Et respondens unus, cui nomen Cleophas, dixit ei : Tu solus peregrinus es in Jerusalem, et non cognovisti quæ facta sunt in illa his diebus ?

19. Quibus ille dixit : Quæ ? Et dixerunt : De Jesu Nazareno, qui fuit vir propheta, potens in opere, et sermone coram Deo, et omni populo :

18. Et l'un deux nommé Cléophas lui répondit : Es-tu seul étranger dans Jérusalem, et ne sais-tu pas ce qui s'y est passé ces jours-ci ?

19. Et il leur dit : Quoi ? Et ils dirent : Touchant Jésus de Nazareth qui fut un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant le peuple.

τοί, de σκυρρός, torvus, mœstus, et, ὤψ, facies. Cfr. Matth. vi, 16). Plusieurs manuscrits antiques (Sinait., A, B, L) ont une variante notable, καὶ ἐστράθησαν (ou ἐστῆσαν) σκυρρωτοί, qui a été adoptée par les versions copte et sabidique : « Et steterunt tristes ». La question de Jésus s'arrêterait donc à *ambulantes*, et ces derniers mots contiendraient un nouvel incident graphique du récit.

18. — *Unus cui nomen Cleophas* (dans le grec, Κλεόπας, abréviation de Κλεόπατρος). Comme on l'a dit justement, la mention d'un nom si obscur prouve la véracité de l'historien. Les exégètes se demandent depuis des siècles, sans pouvoir se mettre d'accord, si celui qui le portait doit être confondu avec le Κλεόπας de S. Jean, xix, 25. L'opinion négative nous paraît présenter une plus grande vraisemblance, 1^o parce que Cléophas est un nom grec, tandis que Clopas est une transformation de l'araméen חלפאי (*Chalpaï*) ; 2^o parce que S. Luc, en d'autres endroits de ses écrits (vi, 45 ; Act. i, 43), appelle Ἀλφαῖος (en latin « Alphæus ») ce Clopas ou Chalpaï de S. Jean, qui était le père de S. Jacques-le-Mineur. Néanmoins de graves auteurs sont partisans de l'identité. — Quel était l'autre disciple ? On est réduit sur ce point aux conjectures ; mais les conjectures n'ont pas manqué. Il se nommait Simon d'après Origène, Ammaon (habitant d'Emmaüs ?) d'après S. Ambroise. S. Epiphane l'identifie à Nathanaël, Lightfoot au prince des apôtres, Wieseler à S. Jacques fils d'Alphée ; Théophylacte, Nicéphore, MM. J. P. Lange et Godet à S. Luc lui-même ! Ces hypothèses se réfutent d'elles-mêmes. — *Tu solus peregrinus es in Jerusalem* (ἐν manque dans quelques manuscrits)... Paroles qui dénotent un vif étonnement. Comment pouvez-vous ignorer ces choses ? Tous ceux qui étaient dernièrement à Jérusalem les savent ! Le verbe παροικεῖν, employé seulement ici et Hebr. xi, 9, dans le Nouveau Testament, a été bien traduit par notre Vulgate : il n'a pas la signification classique d'*habiter*, mais celle qui lui donnent fréquemment les Septante : « habito in aliquo loco advena, sum peregrinus » (le גר hébreu), et

désigne la résidence temporaire que faisaient à Jérusalem, pendant la Pâque et les autres fêtes analogues, les pèlerins accourus de tous les pays juifs. Voy. z Suicer, Thesaurus, s. v. Cléophas put aisément conclure de l'ignorance apparente de son interlocuteur qu'il n'était pas un habitant de la capitale.

19. — *Quæ ?* reprend Jésus ; ou mieux : *Qualia ?* (ποῖα) ; quelle sorte de choses ? Il excite les disciples à parler, pour faire ensuite plus complètement leur instruction. — *Et dixerunt*. Peut-être Cléophas fut-il encore le porte-parole, et alors nous aurions ici le pluriel « de catégorie ». Ou bien les deux voyageurs parlèrent à tour de rôle, se complétant l'un l'autre, ce qui paraît plus en rapport avec l'entrain qu'ils devaient mettre dans une conversation si pleine d'intérêt pour eux. Néanmoins c'est d'une manière très arbitraire qu'on a voulu parfois (Kuinkel, etc.) déterminer la part exacte de chacun d'eux. Leur petite narration a quatre parties : elle résume d'abord la vie et le rôle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, v. 19 ; elle expose ensuite sa fin cruelle, v. 20, les espérances à peu près totalement déçues de ses partisans, v. 21, enfin, et plus longuement, les divers faits qui s'étaient accomplis dans la matinée, vv. 22-24. C'est un fidèle reflet des sentiments qui animaient les amis du Sauveur durant ces heures critiques. — *De Jesu Nazareno*. Telle était l'appellation populaire de Notre-Seigneur en Palestine. — *Qui fuit vir propheta*. Voyez, Act. ii, 22, une description parallèle à celle-ci. — *Potens in opere et sermone*. Belle expression, toute classique. Cfr. Thucydide, i, 439, où Périclès est représenté comme λέγειν τε καὶ πράσσειν δυνατάτατος. Dans son célèbre discours, Act. vii, 22, S. Etienne dit aussi de Moïse qu'il était « potens in verbis et in operibus suis ». Et en réalité, n'est-ce point par la parole et par l'action que les hommes révèlent leur puissance ? « Ici, ἐν ἔργῳ est mis en avant, parce que c'est surtout au moyen de ses œuvres que Jésus s'était manifesté comme le prophète envoyé de Dieu ». Bisping, das Evang. nach Lukas, p. 485 de la 2^e édit. — *Coram Deo et populo*. Les miracles du Sau-

20. Et comment les princes des prêtres et nos chefs l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié.

21. Et nous espérions que c'était lui qui devait racheter Israël : et maintenant, après tout cela, voilà le troisième jour aujourd'hui que ces choses se sont passées.

22. Mais quelques femmes des nôtres nous ont effrayés ; elles sont allées avant le jour au sépulcre,

23. Et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues disant qu'elles ont vu des anges même qui disent qu'il est vivant.

20. Et quomodo-eum tradiderunt summi sacerdotes et principes nostri in damnationem mortis, et crucifixerunt eum.

21. Nos autem sperabamus quia ipse esset redempturus Israel : et nunc super hæc omnia, tertia dies est hodie quod hæc facta sunt.

22. Sed et mulieres quædam ex nostris terruerunt nos, quæ ante lucem fuerunt ad monumentum,

23. Et, non invento corpore ejus, venerunt, dicentes se etiam visionem angelorum vidisse, qui dicunt eum vivere.

veur avaient prouvé que Dieu même était avec lui, et le peuple, avant de se laisser égarer par les Pharisiens et les Sanhédristes, s'était montré plein de déférence et d'admiration pour Jésus, comme l'atteste maintenant page des évangiles.

20. — Les narrateurs passent maintenant à la catastrophe finale, qui datait de deux jours seulement : *Quomodo tradiderunt eum...* Ils disent franchement leur pensée ; sans la moindre hésitation ils attribuent aux membres du grand Conseil, *summi sacerdotes et principes nostri* (ἀρχοντες. Cfr. xxiii, 35), la responsabilité principale dans les événements qui préoccupaient si vivement leurs esprits. Rien de plus exact, nous l'avons vu : Pilate et ses prétoriens n'avaient été que des instruments entre les mains des autorités juives.

21. — *Nos autem*. Avec emphase : Nous, ses disciples. Le pronom *ipse* est de même emphatique : Lui, et pas un autre. — *Sperabamus*. Ils parlaient au passé : c'est que leur confiance a bien diminué depuis deux jours. La variante ἐπίζομεν, « speramus », soutenue seulement par le Cod. Sinaiticus et quelques manuscrits relativement récents, est une correction malhabile, qui est en contradiction avec le contexte. — *Esset redempturus Israel* (ὁ μέλων λυτρωσθαι, celui qui devait être la rançon). Locution consacrée chez les Juifs pour désigner le Messie. Cfr. Act. i, 6, etc. — *Et nunc* (dans le grec : ἀλλὰ γὰρ, « at vero ») introduit une nouvelle idée, un fait qui, après avoir été pour les disciples un motif d'espérance dans leur situation désolée, se transformait en un motif de plus complet désespoir. — *Super hæc omnia* (c'est-à-dire outre que Jésus a été condamné et crucifié) *tertia dies est...* Tel est le fait en question. Il y a, dans cette manière particulière de mention-

ner le troisième jour, une allusion évidente à la prophétie par laquelle Notre-Seigneur avait annoncé qu'il ressusciterait trois jours après sa mort. Cfr. xviii, 33 et parall. Ses amis se l'étaient rappelée et avaient conservé quelque espoir le samedi et dans la matinée du dimanche ; mais voici que le troisième jour touchait à sa fin. Sur quoi pouvait-on compter désormais ? Dans la phrase grecque, d'ailleurs toute classique, τριτήν ταύτην ἡμέραν ἔγει (littéralement « tertiam hanc diem agit »), le verbe ἔγει doit se prendre impersonnellement, suivant l'excellente traduction de la Vulgate. Il n'est pas nécessaire de sous-entendre ὁ Ἰησοῦς. L'adverbe σήμερον (*hodie*) est omis par des manuscrits importants (Sinait., B, L).

22 et 23. — Continuant leur narration admirable d'impartialité, les compagnons du divin voyageur arrivent enfin aux événements qui s'étaient passés le matin même, et qui avaient tout d'abord avivé leurs espérances. — *Sed et* (ἀλλὰ καὶ, autre formule de transition) *mulieres quædam ex nostris*. Ἐξ ἡμῶν, c'est-à-dire de notre société ; ὥς ἡμεῖς πιστάι, dit Euthymius. — *Terruerunt nos*. L'expression grecque corrélatrice, ἐξέστησαν ἡμεῖς, signifie proprement : Nous ont mis hors de nous-mêmes. Elle décrit fort bien la violente agitation produite dans le cercle des disciples par la nouvelle que leur avaient apportée les saintes femmes. — *Ante lucem* : ὀρθραὶ (ou probablement ὀρθρινὰι d'après A, B, D, K, L, Δ, etc.), « matutinæ ». — *Dicentes...* *visionem Angelorum qui dicunt* (le temps présent est pittoresque)... Deux « out-dira » consécutifs, celui des femmes et celui des anges. La manière dont les disciples relèvent ce mode d'information montre qu'ils étaient loin d'y ajouter foi. On voit néanmoins, par

24. Et abierunt quidam ex nostris ad monumentum, et ita invenerunt sicut mulieres dixerunt, ipsum vero non invenerunt.

25. Et ipse dixit ad eos : O stulti, et tardi corde ad credendum in omnibus quæ locuti sunt prophetæ!

26. Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam?

27. Et incipiens a Moyse, et omnibus prophetis, interpretabatur illis in omnibus scripturis, quæ de ipso erant.

24. Et quelques-uns des nôtres sont allés au sépulcre et ils l'ont trouvé comme les femmes l'ont dit, mais lui ils ne l'ont pas trouvé.

25. Et il leur dit : O insensés et lents de cœur pour croire tout ce qu'ont dit les prophètes !

26. Ne fallait-il pas que le Christ souffrit toutes ces choses et entrât ainsi dans sa gloire?

27. Et commençant par Moïse et tous les prophètes, il leur interprétait ce qui le concernait dans toutes les Ecritures.

l'ensemble de leurs paroles, que leur âme était toujours en suspens, quoiqu'elle parût incliner davantage du côté de la défiance.

24. — *Abierunt quidam ex nostris* (ici, τῶν οὐν ἡμῶν)... Il suit de là que S. Pierre n'était pas allé seul au sépulcre. Cfr. Joan. xx, 2 et ss. Il est vraisemblable que d'autres disciples encore l'avaient visité, soit par groupes, soit isolément. — *Ita invenerunt sicut mulieres*... Ils trouvèrent donc à leur tour le sépulcre vide; toutefois, ajoutent les narrateurs en termes pleins d'emphase, *ipsum non invenerunt*, semblant sous-entendre : Ne l'auraient-ils pas vu lui-même, s'il était vraiment ressuscité? Telle fut la « conclusion dramatique » (Meyer) de leur récit. Certes, quoi que disent les écrivains rationalistes, espérant par leurs assertions audacieuses jeter des doutes sur la Résurrection de Jésus, il n'y a guère d'enthousiasme en tout cela! Il fallut des faits bien palpables pour convaincre des hommes qui espéraient si peu, et dont la foi s'était à demi brisée contre le tombeau de Notre-Seigneur.

25. — *Et ipse*... « A son tour » Jésus prend la parole. Son exorde consiste en une vive réprimande : *O stulti et tardi corde ad credendum*. La première épithète (ἀνόητοι, insensés; ici seulement dans les Evangiles) retombe sur l'intelligence alourdie, la seconde (βραδέϊ τῇ καρδίᾳ) sur le cœur encore plus lourd des disciples. Les expressions sont très fortes, mais elles n'avaient rien de blessant; d'autant mieux, fait observer à bon droit M. Schegg, que les Orientaux usent ordinairement entre eux d'un langage énergique. Du reste, le reproche était tout à fait mérité. — *In omnibus* (pour « omnia »; le traducteur latin a imité la construction grecque, ἐν παντί)... Jésus dut appuyer sur le mot « tout », rappelant ainsi à ses compagnons que leur foi n'avait pas été assez universelle : par suite de leurs préjugés ils

n'avaient pas cru à tous les oracles prophétiques.

26. — Après ce blâme rapide, Jésus se fait, comme durant sa vie mortelle, l'instructeur des disciples. Il aurait pu se manifester immédiatement à eux; mais il y avait avantage pour eux, et plus encore pour nous, à recevoir du divin pédagogue une sublime leçon de dogme. — *Nonne hæc oportuit*...? Remarquez la tournure interrogative et le pronom « hæc » mis en avant : deux circonstances qui renforcent l'idée. « Oportuit » marque une vraie nécessité, étant donnés les décrets providentiels. — *Ita*, c'est-à-dire par la souffrance et par la mort : cet adverbe n'a rien qui lui corresponde dans le texte grec. — *Intrare* (expression pittoresque) *in gloriam suam* : la gloire dont le Sauveur jouissait déjà depuis qu'il avait triomphé de la mort, et celle plus grande encore qui l'attendait au ciel. Ainsi donc, « per crucem ad lucem ». Ce qui paraissait aux disciples inconciliable avec la grandeur du Messie était au contraire pour lui le vrai chemin de la grandeur. Cfr. Phil. ii, 8 et s.; Hebr. ii, 10 et ss.

27. — *Et incipiens a Moyse et omnibus prophetis*. Divers commentateurs, prenant cette locution à la lettre, ont pensé que la démonstration de Jésus recommençait en quelque sorte à chaque prophète; mais ce sens nous paraît un peu forcé. Il est plus naturel d'admettre qu'il y a une certaine négligence dans la phrase, de sorte qu'elle reviendrait à dire : Jésus commença par Moïse et continua par les Prophètes. Le Sauveur fit ainsi le tour de la Bible, relevant dans chaque livre (*in omnibus Scripturis*) ce qui avait trait à sa personne sacrée (*quæ de ipso erant*). Depuis le Protévangile, Gen. iii, 15, jusqu'aux dernières lignes de Malachie, le champ était aussi vaste qu'admirable, et l'imparfait *interpretabatur* (διηγεῖσθαι, verbe composé, très énergique) montre que Jésus prolongea sa divine leçon.

28. Or, ils approchèrent du village où ils allaient et il feignit d'aller plus loin.

29. Mais ils le pressèrent, disant : Restez avec nous ; car il se fait tard et déjà le jour est sur son déclin. Et il entra avec eux.

30. Et il advint que pendant qu'il était à table avec eux, il prit du pain, le bénit, le rompit et le leur donna.

28. Et appropinquaverunt castello quo ibant; et ipse se finxit longius ire.

29. Et coegerunt illum, dicentes : Mane nobiscum, quoniam advesperascit, et inclinata est jam dies. Et intravit cum illis.

30. Et factum est, dum recumberet cum eis, accepit panem, et benedixit, ac fregit, et porrigebat illis.

Qui ne donnerait ce qu'il a de plus précieux pour avoir assisté à ce cours d'exégèse, ou du moins, comme dit naïvement un vieil interprète (Valerius Herberger), pour en avoir une copie ! Nous pouvons cependant indiquer les passages messianiques de l'Ancien Testament qui durent entre tous les autres arrêter Notre-Seigneur : Ce furent Gen. III, 15; IX, 25-27; XII, 3; XVII, 4 et ss.; XVIII, 17 et ss.; XXII, 16-18; XXVII, 27-29; XXVIII, 13-15; XLIX, 40; Num. XXIV, 15-19; Deut. XVIII, 15-18; Ps. II, XV, XXI, XXXIX (7-9), XLIV, CIX, etc.; Is. VII, 14; IX, 6, 7; XLII, 1 et ss.; XLIX, 4 et ss.; L, 4-9; LIII, LXI, 4-3; LXIII, 1-6; Jer. XXIII, 4-8; XXXIII, 14-16; Ezech. XXXIV, 23; Dan. VII, 13 et 14; IX, 24-27; Os. XI, 1; Mich. V, 2; Agg. II, 8; Zach. III, 8; VI, 12; IX, 9; XII, 10; XIII, 7; Mal. III, 1; IV, 2. Voyez Bacuez, Manuel-Bible, t. III, p. 442 et s.

28. — *Appropinquaverunt castello...* La route avait dû paraître bien courte aux disciples ravis ! — *Ipse se finxit.* Dans le grec, προσποιέτο, imparfait pittoresque ; néanmoins les manuscrits Sinait., A, B, D, L, ont l'aoriste comme la Vulgate. S. Luc emploie seul dans le Nouveau Testament le verbe προσποιέω. Cette conduite du Sauveur embarrassait beaucoup les anciens exégètes, parce que divers hérétiques l'avaient alléguée pour prouver que le mensonge est parfois licite. « Christum mentitum non esse certum esse debet, écrivait Maldonat ; quomodo ejus fictio mendacium non fuerit facilius est credere quam explicare. » Comparez Jansenius, Grotius, Estius, et, bien antérieurement, S. Augustin, S. Grégoire, le Vén. Bède, etc. Ils consacrent parfois des pages entières à excuser le divin Maître, tandis qu'il suffisait de dire qu'en réalité il aurait continué son chemin sans les vives instances des disciples. Nous avons trouvé dans Estius cette belle réflexion : « Composuit gestum et motum corporis sui, sicut solet is qui vult longius ire... Hoc ideo fecit... ut eorum erga se amorem et benignitatem tali corporis compositione excitaret : sicut mater componens habitum corporis sui tanquam digressura (de

filio) resuscitat in eo affectum amoris. »

29. — Les disciples subirent à leur avantage cette dernière épreuve. *Coegerunt illum* dans le grec, παρεβιάσαντο (ici seulement 1^{re} Act. XVI, 15), verbe dont la signification littérale serait : « urger precibus, diligentius rogare. » — *Mane nobiscum.* Étaient-ils donc d'Emmaüs, comme on l'a parfois déduit de cette invitation ? Le fait est possible en soi ; mais il ne ressort infailliblement ni du pronom « nobiscum », ni de la locution *intravit cum illis*, qui peuvent s'entendre de n'importe quelle maison où ils auraient eux-mêmes reçu l'hospitalité. — *Quoniam advesperascit* (πρὸς ἑσπέραν ἐστὶ)... Motif dont ils se servent pour persuader Jésus. L'expression *inclinata est dies* (ἐκκλινεν ἡ ἡμέρα) est très élégante. Elle était usitée en hébreu (בִּסְרֵת הַיּוֹם), Jud. XIX, 8 et 14 ; Jer. VI, 4, etc.), de même qu'en grec et en latin. *Jam*, omis par la Recepta, existe dans les manuscrits Sinait., B, L.

30. — *Dum recumberet* : le terme technique pour désigner la posture qu'on prenait aux repas. Cfr. VII, 36 ; etc. — *Accepit panem...* Jésus ne se conduisit pas en simple invité ; il prend aussitôt le rôle d'amphytrion, et se met à remplir les fonctions qui incombaient à celui-ci dans tout repas juif. — *Benedixit* : c'est-à-dire qu'il prononça la *berákah* (bénédictio) ou prière que font les Israélites avant de manger, toutes les fois qu'ils sont au moins trois à la même table. Traité Berachoth, f. 45, 1. — *Porrigebat illis.* Imparfait pittoresque, pour dire qu'à cet instant même eurent lieu les incidents mentionnés au §. 34. Jésus avait-il transsubstantié ce pain en le bénissant ? était-ce la sainte Eucharistie qu'il présentait aux deux disciples ? S. Augustin, Théophylacte, Maldonat, Bisping et d'autres l'ont pensé. La formule employée par l'écrivain sacré est, disent-ils, à peu près la même que celle de l'institution du divin sacrement de l'autel (Cfr. XXII, 19 et parall.), et on la retrouve en plusieurs passages des Actes (II, 42, 46, etc.) où elle désigne certainement la célébration des SS. mystères. De plus,

31. Et aperti sunt oculi eorum, et cognoverunt eum; et ipse evanuit ex oculis eorum.

32. Et dixerunt ad invicem : Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via, et aperiret nobis scripturas?

33. Et surgentes eadem hora regressi sunt in Jerusalem; et invenerunt congregatos undecim, et eos qui cum illis erant,

34. Dicentes : Quod surrexit Dominus vere, et apparuit Simoni.

31. Et leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent et il disparut à leurs yeux.

32. Et ils se dirent l'un à l'autre : Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous lorsqu'il nous parlait dans le chemin et nous ouvrait les Ecritures?

33. Et se levant à l'heure même ils retournèrent à Jérusalem et ils trouvèrent assemblés les onze et ceux qui étaient avec eux,

34. Disant : Le Seigneur est vraiment ressuscité et il est apparu à Simon.

l'effet produit (v. 34) semble digne du pain consacré. Néanmoins tel n'est pas le sentiment commun. Euthymius, Nicolas de Lyre, Cajetan, Jansénius, Estius, Noël Alexandre, de nos jours MM. Schegg, Curci, etc., regardent comme plus probable que l'évangéliste a voulu parler d'un pain ordinaire. Ils appuient leur assertion 1^o sur la généralité des expressions : à tout repas, on bénissait et on rompait le pain avant de le distribuer, « unde ex vocabulo Benedixit nullum sumitur argumentum pro consecratione corporis Domini » (Estius); 2^o sur ce fait, assurément très grave, qu'il n'est pas question de vin dans la narration : « certe Eucharistiam sub solis panis, non vini, symbolis a Christo consecratam... nemo probabit » (Natal. Alexand.); 3^o enfin sur l'incertitude qui règne, d'après le contexte, relativement à un autre point important : « Christus, in ipsa panis distributione a duobus discipulis agnitus, statim disparuit, et statim e mensa surgentes regressi sunt in Jerusalem... Unde incertum est an panem illum comederint » (Id.). Ces diverses raisons nous semblent décisives.

34. — *Et aperti sunt...* Le verbe ἀνοίχωνται est fréquemment employé dans les Evangiles pour désigner la guérison miraculeuse des aveugles. Cfr. Matth. ix, 30; xx, 23; Joan. ix, 40, 44, 47; x, 24; xi, 37, etc. Mais ici nous avons le composé ἀνοίχωνται, qui rend l'image plus forte encore. La cécité morale des deux disciples avait été décrite précédemment (v. 46) en termes non moins expressifs. — *Cognoverunt eum.* Heureux moment, que les peintres ont ordinairement choisi quand ils ont voulu représenter cet épisode (entre autres Appiani, Bellini, Raphaël, le Titien); toutefois il fut aussi rapide que l'éclair, car aussitôt *ipse evanuit* (ἀφανὸς ἐγένετο, ici seulement) *ex oculis eorum*. Cette dernière ligne équivaudrait, d'après Kuinöl, Rosenmüller, etc., à « subito ex eis discessit », ce qui

supprime tout prodige. Meyer, quoique rationaliste, l'a mieux comprise : « Luc, dit-il, veut évidemment décrire une disparition soudaine qui provenait d'une opération divine ». Jésus disparut ainsi en vertu de l'agilité toute céleste que possédait maintenant sa chair ressuscitée : il n'était plus soumis aux lois ordinaires de l'espace et de la pesanteur. Cfr. v. 36; Joan. xx, 49, etc.

32. — *Dixerunt ad invicem.* Les disciples, ayant retrouvé un peu de calme, se communiquent leurs impressions. Faisant un examen rétrospectif de ce qu'ils avaient ressenti, ils se rappellent surtout la bienfaisante chaleur qui avait échauffé leurs cœurs tandis que Jésus leur parlait sur la route. *Cor nostrum ardens erat* (littéralement, brûlé. Belle métaphore. La tournure grecque, καίεντων sans auxiliaire, exprime la continuité). Tout d'abord ils ne s'étaient pas rendu compte de ce mouvement extraordinaire; ils savent maintenant qu'ils le devaient à la présence de Jésus. « Ardebat quia prope solem erat », Maldonat. Cfr. xii, 49. — *Et aperiret nobis Scripturas.* Autre image belle et forte. Sans le divin secours la Bible est pour nous un livre fermé; par contre, les deux disciples sentaient qu'ils n'avaient jamais mieux compris les Ecritures qu'au moment où Notre-Seigneur les leur commentait. Ils sont donc étonnés et confus de n'avoir pas reconnu Jésus sur le champ, aux effets surnaturels qu'ils éprouvaient.

33 et 34. — *Surgentes eadem hora* (ἀντὶ τῆς ὥρας, une des locutions favorites de S. Luc, pour dire : à l'instant même)... Précédemment, ils avaient dissuadé Jésus de continuer sa route parce que l'heure était avancée (v. 29); mais ils n'hésitent pas à reprendre eux-mêmes le chemin de Jérusalem, tant ils ont hâte d'aller raconter aux autres disciples le grand fait dont ils ont été témoins. Cette conclusion du récit (vv. 33-35) est très mou-

35. Et ils racontèrent ce qui leur était arrivé en chemin et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain.

36. Et pendant qu'ils disaient ces choses, Jésus parut au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous ; c'est moi, ne craignez point.

37. Mais troublés et épouvantés, ils croyaient voir un esprit.

38. Et il leur dit : Pourquoi êtes-vous troublés ? pourquoi ces pensées montent-elles dans vos cœurs ?

35. Et ipsi narrabant quæ gesta erant in via, et quomodo cognoverunt eum in fractione panis.

36. Dum autem hæc loquuntur, stetit Jesus in medio eorum, et dicit eis : Pax vobis ; ego sum, nolite timere.

Marc. 16, 14 ; Joan. 20, 19.

37. Conturbati vero et conterriti, existimabant se spiritum videre.

38. Et dixit eis : Quid turbati estis, et cogitationes ascendunt in corda vestra ?

vementée. — *Congregatos undecim* (συνθηρισμένους). D'après S. Jean, xx, 24, dix apôtres seulement se trouvaient alors dans le cénacle, puisque S. Thomas était absent ; mais, depuis la mort de Judas, le collège apostolique est désigné d'une manière générale et uniforme par ce chiffre. Cfr. 7. 9 ; Marc. xvi, 44. — *Dicentes*. En entrant, les deux nouveaux venus sont accueillis par la joyeuse nouvelle qu'ils pensaient être les premiers à apporter. — *Surrexit Dominus vere* (ὁντως). Vrai cri de triomphe, qui fut dans l'Eglise primitive, et qui est encore dans quelques parties de l'Orient, la salutation usitée entre chrétiens au beau jour de Pâque. Le verbe est mis en avant par emphase. « Vere » est opposé aux doutes du matin, comme si les disciples eussent voulu dire : Jusqu'ici nous n'avions pas de preuves certaines ; mais actuellement nous avons une garantie infaillible, car *apparuit Simoni* ! Voyez I Cor. xv, 1, la confirmation de cette apparition, qui n'est rapportée par aucun autre évangéliste.

35. — *Et ipsi narrabant*. Ils racontaient et racontaient encore, comme il ressort de l'imparfait. Ils répondaient ainsi à une bonne nouvelle par une autre bonne nouvelle : ce fut une magnifique antienne (« antiphona ») pascale. Le verbe grec ἐξηγόμην, à part Joan. 1, 48, n'apparaît que dans les écrits de S. Luc. Voyez dans l'Evang. selon S. Marc, p. 225 et s., la solution de l'antilogie que les rationalistes prétendent trouver ici entre le second et le troisième synoptique.

5^e Jésus apparaît aux disciples dans le cénacle. 77. 36-43. — Parall. Marc. xvi, 14 ; Joan. xx, 19-25.

C'est « la couronne » des apparitions de cette journée grandiose. Toutes les autres avaient été individuelles : celle-ci a lieu en faveur de l'Eglise naissante du Sauveur. Les détails conservés par S. Luc sont nouveaux

pour la plupart. Quelques-uns, par leur précision, qui donne à ces lignes l'aspect d'une constatation médicale, forment un argument invincible en faveur de la réalité du fait de la Résurrection.

36. — *Dum loquuntur, stetit Jesus*. Début des plus pittoresques. Le récit tout entier est d'ailleurs un vivant tableau. Au lieu de δ'Ἰησοῦς les manuscrits Sinait., B, C, L, etc., ont αὐτός, « ipse ». — *Pax vobis* (שלום לכם). C'est la salutation accoutumée du Juifs ; mais quelle force particulière n'avait-elle point sur les lèvres de Jésus ressuscité ! — Les mots suivants, *Ego sum, nolite timere*, sont omis dans le texte grec : on les trouve néanmoins dans presque toutes les versions anciennes (ital., vulg., syr., arab., armén., pers., copt., éthiop.). Il est difficile de se prononcer à leur sujet. Ils s'harmonisent du moins parfaitement avec la scène si bien décrite au 7. 37.

37. — *Conturbati et conterriti*, πτοηθέντες καὶ ἐμφοβοὶ γινόμενοι : deux expressions synonymes, et toutes les deux très fortes, pour mieux représenter l'effroi de l'assemblée. — *Spiritum*, πνεῦμα (le manuscrit D a φάντασμα) : un fantôme, un revenant. Cfr. Matth. xiv, 26 ; Act. xxiii, 8 et 9 ; Hebr. xii, 23. L'apparition si subite et si imprévue du Sauveur (« cum fores essent clausæ », dit expressément le quatrième Evangile, xx, 49) favorisait cette supposition.

38. — *Dixit eis*. Jésus rassure d'abord doucement ses amis, 7. 38 ; puis il leur démontre que c'est bien lui en personne qui se trouve auprès d'eux, 7. 39. — *Quid turbati estis*. Le grec n'emploie pas ici le même verbe qu'au 7. 37 : τεταραγμένοι ἐστέ. — *Cogitationes*, διαλογισμοί, des raisonnements, pour signifier toute sorte de pensées étranges, notamment celle qui vient d'être signalée. — *Ascendunt in corda vestra* est une locution hébraïque, bien pittoresque ; c'est le עלה על-לב de Jer.

39. Videte manus meas, et pedes, quia ego ipse sum : palpate, et videte : quia spiritus carnem et ossa non habet sicut me videtis habere.

40. Et cum hoc dixisset, ostendit eis manus et pedes.

41. Adhuc autem illis non credentibus, et mirantibus præ gaudio, dixit : Habetis hic aliquid quod manducetur?

42. At illi obtulerunt ei partem piscis assi et favum mellis.

39. Voyez mes mains et mes pieds; c'est bien moi. Touchez et voyez; un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'ai.

40. Et lorsqu'il eut dit cela il leur montra ses mains et ses pieds.

41. Mais comme ils ne croyaient pas encore et qu'ils s'étonnaient transportés de joie, il dit : Avez-vous ici quelque chose à manger?

42. Et ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel.

III, 16; IV, 45, 47; XLIV, 21, etc. Le cœur est mentionné au lieu de l'esprit, conformément aux règles de la psychologie des Hébreux.

39. — *Videte manus meas et pedes*. Ces mots supposent de la façon la plus évidente que les mains et les pieds du Sauveur portaient encore, même après la Résurrection, les empreintes des clous qui les avaient percés : autrement, on ne voit pas ce qu'il y aurait eu de caractéristique dans ces parties du corps sacré de Jésus pour prouver son identité (*quia ego ipse sum*, avec emphase sur les pronoms). Il est probable que Notre-Seigneur gardera éternellement ces glorieux stigmates, comme l'ont pensé les Pères. Concluons encore de ce passage que les pieds de Jésus n'avaient pas été seulement attachés à la croix avec des cordes, ainsi qu'on l'a parfois affirmé. — *Palpate*, *ψηλαφησατε*. « Probenst sibi manus vestras si mentiuntur oculi vestri ». S. August. Serm. LIX de Divers. La certitude obtenue par le sens du toucher était en effet plus forte encore que celle que procurent les yeux. — *Spiritus carnem et ossa non habet*. Comparez Homère, Od. XI, 218, οὐ γὰρ ἐστὶ σάρκα καὶ ὀστέα ἵνα ἐξῇ, et Ovide, Metam. IV, 443, « Exsanguis sine corpore et ossibus umbræ ». Voir Wetstein, Hor. hebr., h. I.

40. — Le Sauveur joint aussitôt l'acte à la parole et montre, c'est-à-dire fait voir et fait toucher aux disciples, ses mains et ses pieds. De Wette est-il de bonne foi quand il prétend que les apparitions de Jésus ressuscité ont, dans les récits de S. Luc et de S. Jean, « un caractère qui sent le spectre »? Nous l'excuserions si les Evangiles contenaient des fables analogues à la suivante, citée par Clément d'Alexandrie : S. Jean ayant voulu profiter de la permission que lui donnait le divin Maître, sa main passa à travers le corps de Jésus sans rencontrer la moindre résistance! — L'omission de ce verset par le Cod. D. et par quelques copies de l'Itala n'est pas une

raison suffisante pour douter de son authenticité.

41. — *Adhuc illis non credentibus*. Cette incrédulité paraît bien étonnante, surtout après le v. 34 qui nous a montré les disciples pleins de foi; elle est pourtant très-naturelle au point de vue psychologique. L'ensemble du récit a mis constamment en relief la difficulté qu'avaient les amis de Jésus à croire en sa Résurrection. Maintenant même que le Seigneur est auprès d'eux, ils osent s'abandonner au doute. Mais la joie rend quelquefois sceptique. « Proprium hoc miscro sequitur vitium nunquam rebus credere lætis », Senèque, Thyestr. « Vix sibimet ipsi præ nec opinato gaudio credentes », Tite-Live; XXXIX, 49. Et S. Luc relève précisément cette circonstance avec sa délicatesse accoutumée : « non credentibus præ gaudio et mirantibus » (telle est la construction du grec). Voyez W. J. Walsh, Harmony of the Gospel Narratives..., p. 165 et ss. Au reste, dit S. Léon, Serm. LXXI, ce doute avait pour but providentiel de multiplier en notre faveur les preuves de la Résurrection : « Dubitatum est ab illis ne dubitaretur a nobis ». — Jésus va donner en effet une autre démonstration péremptoire de ce grand prodige (Cfr. Act. I, 3 et 4; x, 40 et 41) : *Habetis aliquid quod manducetur* (τι βρώσκειν, ici seulement)?

42. — *Obtulerunt ei...* Les disciples offrent à Jésus les restes de leur frugal souper : *partem piscis assi et favum mellis* (d'après le grec, « de favo apiario »). Le premier de ces mets ne nous oblige pas, quoi que dise M. Renan, à transporter la scène sur les bords du lac de Tibériade, car il est certain d'après le Talmud qu'il y avait de grands arrivages de poisson à Jérusalem au temps des fêtes (voyez Farrar, Life of Christ, t. I, p. 142); le second est tout à fait palestinien, la Terre promise ayant toujours été décrite comme un pays où coulent le lait et le miel. Bien qu'ils soient omis par quelques manus-

43. Et lorsqu'il eut mangé devant eux, prenant les restes, il les leur donna.

44. Et il leur dit : Voilà les paroles que je vous ai dites lorsque j'étais encore avec vous ; il faut que s'accomplisse tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moïse et les prophètes et les psaumes.

43. Et cum manducasset coram eis, sumens reliquias dedit eis.

44. Et dixit ad eos : Hæc sunt verba quæ locutus sum ad vos, cum adhuc essem vobiscum, quoniam necesse est impleri omnia quæ scripta sunt in lege Moysi, et prophetis, et psalmis de me.

crits importants (Sinait., A, B, D, L, etc.), les mots ἀπὸ μελίσσιον κηρίου sont certainement authentiques, attendu 1^o qu'on les trouve partout ailleurs, 2^o que S. Justin et S. Cyrille de Jérusalem y font allusion, 3^o qu'on ne peut découvrir aucun motif d'interpolation. Ils auront disparu de quelques copies par la négligence des « amanuenses ».

43. — Le texte grec diffère un peu de la Vulgate ; il a seulement : καὶ λαβὼν ἐνώπιον αὐτῶν ἔφαγεν, « et quum sumpsisset coram eis, manducavit ». *Coram eis* est emphatique. Il mangea sous leurs yeux afin de les mieux convaincre. Sans doute, un corps ressuscité n'a nul besoin de nourriture ; mais il conserve néanmoins la faculté de recevoir les aliments et de les absorber en quelque manière. Voyez S. Augustin, de Civitate Dei, XIII, 22, Théophylacte, Euthymius, et D. Calmet, h. l. S. Jean, XXI, 6, signale une autre circonstance où Notre-Seigneur prit de la nourriture après sa résurrection.

19. Les dernières instructions de Jésus à ses disciples xiv, 44-49.

Ce récit tout entier est propre au troisième Évangile.

44. — *Et dixit ad eos.* S. Luc ne donnant plus aucune indication chronologique jusqu'à la fin du chapitre, un lecteur superficiel pourrait supposer d'abord que tous les détails racontés dans les vv. 44-53 se passèrent au soir même de la Résurrection. Cfr. vv. 13, 33, 36, 43. Mais cela est évidemment impossible pour l'Ascension de Jésus, vv. 50 et ss., qui eut lieu seulement quarante jours plus tard, ainsi que l'affirme explicitement notre évangéliste lui-même au livre des Actes, I, 3. Cela est impossible aussi pour la parole du v. 49, « Vos autem sedete in civitate quoadusque... », puisqu'elle interdit aux disciples de quitter Jérusalem, tandis que d'autres sources authentiques nous apprennent qu'ils allèrent en Galilée entre la Résurrection et l'Ascension (Cfr. Matth. xxviii, 16 et ss. ; Joan. xxi, 4 et ss.). D'autre part, les recommandations contenues dans les vv. 47, 48 et 49 se retrouvent d'une manière équivalente au début des Actes des apôtres, I, 8, où elles

sont rattachées au jour de l'Ascension : elles ont en outre toute l'apparence d'une parole d'adieu, ce qui nous conduit à la même conclusion. Or, il est bien difficile de les séparer de celles qui précèdent, vv. 44-46, car elles leur sont étroitement liées et pour le fond et pour la forme. Nous sommes ainsi amenés à croire, et c'est aussi l'avis de plusieurs excellents commentateurs (entre autres Maldonat), que ces instructions finales de Jésus ne furent prononcées que peu de temps avant son Ascension. Ici comme en maint autre endroit de l'histoire évangélique, les questions de temps et de lieu auront été négligées parce qu'elles n'avaient qu'une importance secondaire. D'autres critiques cependant placent au moins les vv. 44-47 au soir de la Résurrection. Voyez dans Stier, Reden des Herrn Jesu, h. l., une intéressante discussion de ce petit problème exégétique. — *Hæc sunt verba...* Jésus jette en ce moment un regard rétrospectif sur sa vie mortelle, pour rappeler aux disciples les prophéties qu'il leur faisait alors et leur montrer, maintenant que ces prédictions sont accomplies, l'harmonie parfaite qui règne entre elles et les saintes Ecritures. Ainsi avaient fait naguère les anges parlant aux saintes femmes xxiv, 6-8. — *Cum adhuc essem vobiscum.* Pensée profonde. Jésus n'était plus présent aux disciples de la même manière qu'autrefois. Cfr. S. Grégoire, Hom. xxiv in Evang. — *Quoniam necesse est...* Plus clairement, d'après la correction proposée par Erasme : « quod necesse foret ». Ces mots retombent directement sur « hæc sunt verba quæ locutus sum. » Jésus avait donc dit aux siens, de la façon la plus formelle et à bien des reprises, que les divins oracles contenus en si grand nombre dans les SS. Livres sur sa personne et sur son œuvre devaient nécessairement (δεῖ) et intégralement (πάντα, omnia) s'accomplir. Notre-Seigneur désigne ici la Bible par une périphrase dont on trouve plusieurs exemples dans la littérature juive : *In lege Moysi et prophetis et psalmis.* La loi de Moïse, c'est le Pentateuque, la *Thórah* (תּוֹרָה), comme disent les Juifs. Les prophètes ou *Nebiim* (נְבִיאִים), qui se divisaient en prophètes antérieurs

45. Tunc aperuit illis sensum, ut intelligerent scripturas.

46. Et dixit eis : Quoniam sic scriptum est, et sic oportebat Christum pati, et resurgere a mortuis tertia die;

Ps. 118, 6.

47. Et prædicari in nomine ejus poenitentiam, et remissionem peccatorum in omnes gentes, incipientibus ab Jerosolyma.

45. Alors il leur ouvrit l'esprit pour qu'ils comprissent les Ecritures.

46. Et il leur dit : Il est ainsi écrit et ainsi fallait-il que le Christ souffrit et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour ;

47. Et que la pénitence et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem.

(*nebiim rischônim*, נְבִיאִים רִשְׁכֹּנִים), et en prophètes postérieurs (*nebiim acharônim*, נְבִיאִים אַחֲרֹנִים), correspondent à la seconde partie du canon hébreu, laquelle comprenait Josué, les Juges, les livres des Rois, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et les douze petits Prophètes. Enfin les Psaumes représentent les *Ketoubim* (כְּתוּבִים), ou Hagiographes, troisième section biblique qu'ils ouvraient et dont ils étaient la portion la plus riche et la plus célèbre. Comp. Josèphe, c. Appion. I, 8 : νόμος, προφῆται καὶ ὕμνοι. Voyez Lightfoot, Hor. hebr. h. 1.

45. — Tunc, en cet instant même, à la suite de l'instruction qui précède. — *Aperuit illis sensum* (τὸν νοῦν, « mentem », l'intelligence). C'est la même figure qu'au v. 32; mais elle indique ici quelque chose de plus. Jésus avait « ouvert » les Ecritures aux deux disciples d'Emmaüs en les leur expliquant (Cfr. Act. xvii, 3) : actuellement c'est l'esprit de ses amis qu'il ouvre pour qu'ils sachent désormais interpréter d'eux-mêmes les sens les plus profonds de la parole inspirée. Don magnifique, que l'Esprit-Saint viendra compléter bientôt, et en vertu duquel nous les verrons commenter la Bible d'une manière lumineuse, rapportant tout à Jésus-Christ. Cfr. Act. I, 16, 20; II, xvi, 25, et cent autres endroits du livre des Actes et des Epîtres. Don magnifique, qui fut ensuite transmis à l'Eglise, devenue l'unique dépositaire du vrai sens des livres sacrés. Don qui nous a valu les interprétations incomparables des SS. Pères, notamment des Jérôme, des Augustin, des Chrysostome, des Grégoire, et de nos grands exégètes catholiques. Don auquel nous voudrions avoir une humble part, et que le pieux lecteur voudra bien demander à Dieu pour nous. Ce n'est en effet qu'à la clarté d'en haut que l'on peut comprendre et expliquer les SS. Livres. La science humaine aide peu, souvent même elle égare : on ne le voit que trop quand on lit les commentaires des Juifs, des rationalistes, et même des protestants qui croient à l'inspiration. « Usque in hodiernum

diem, cum legitur Moyses, velamen positum est super cor eorum », II Cor. III, 15. Souvent ce sont « magni passus, sed extra viam. »

46 et 47. — *Et dixit eis*. Cette formule renoue le fil du discours, interrompu par le grand prodige du v. 45. Désormais la parole de Jésus va tomber sur un terrain fertile : jamais les disciples n'auront si bien compris les allusions bibliques du divin Maître. — *Quoniam sic scriptum est...* La réflexion antérieure (v. 44) se rapportait au passé : Rappelez-vous tout ce que je vous disais et admirez-en la parfaite réalisation ! Celle-ci s'applique soit au passé (v. 46) soit à l'avenir (v. 47). « Quoniam » est redondant, à la manière du כִּי hébreu. La répétition de *sic* est pleine d' emphase. L'omission des mots *et sic oportebat* par les manuscrits Sinait., B, D, L, ne prouve rien contre leur authenticité, car on les trouve partout ailleurs. — *Resurgere a mortuis tertia die*. A propos de ce troisième jour voyez F. de Hieronymo Jovino, S. J., Critico-biblical Disquisition on the time during which Christ lay in the tomb (texte latin-anglais), Woodstock 1875. — *Et prædicari...* Jésus énumère successivement quatre caractères de la prédication apostolique. Elle aura lieu en son nom ; elle annoncera la pénitence et la rémission des péchés ; elle atteindra toutes les nations ; elle devra commencer à Jérusalem. — *Poenitentiam et remissionem peccatorum*. Telle avait été la prédication du Précurseur, III, 3 et parall., et celle du Seigneur Jésus lui-même, Marc. I, 45 : le premier sermon de S. Pierre n'aura pas d'autre thème. Cfr. Act. II, 38. Les deux choses énoncées sont corrélatives : la pénitence produit la rémission des péchés (μετάνοιαν ἐκ δέου, comme lisent les manuscrits Sinait., B, et la version syrienne) ; la pénitence est la part de l'homme, et le pardon la part de Dieu. — *In omnes gentes*. Cfr. Matth. xxviii, 19 ; Marc. xvi, 15 ; Act. I, 8. C'est la catholicité de la prédication, par conséquent de l'Eglise. — *Incipientibus ab Jerosolyma*. Déjà Isaïe

48. Pour vous, vous êtes témoins de ces choses.

49. Et moi je vais envoyer en vous le promis de mon Père. Mais restez en repos dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut.

50. Puis il les mena dehors vers Bethanie et ayant levé ses mains il les bénit :

48. Vos autem testes estis horum.
Act. 1, 8.

49. Et ego mitto promissum Patris mei in vos. Vos autem sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto.

Joan. 14, 26.

50. Eduxit autem eos foras in Bethaniam, et elevatis manibus suis benedixit eis.

l'avait prophétisé, 1, 3 : « De Sion exhibit lex, et verbum Domini de Jerusalem. » Cfr. Mich. iv, 2. En tant qu'elle était la métropole du Judaïsme, la capitale du roi Jéhova, le foyer antique de la vraie religion, Jérusalem avait droit à ce privilège, et les apôtres ne le lui enlevèrent point, car c'est à Jérusalem qu'il se mirent tout d'abord à prêcher. Voyez les premiers chapitres des Actes. Tacite lui-même est témoin de ce fait : « La superstition qui avait pour auteur un certain Christus, qui souffrit sous Ponce-Pilate, se répandit rapidement, non seulement à travers la Judée, où le mal prit son origine, mais encore... etc. » Ann. xv, 44. Ἀρξάμενον du texte grec (les variantes ἀρξάμενοι, Sinait., B, C, L, N, X, et ἀρξάμενων, D, sont des corrections), doit se rattacher à κηρυτθῆναι comme un accusatif neutre employé d'une manière absolue.

48. — *Vos autem...* Ce verset exprime le rôle des disciples relativement au plan de salut qui vient d'être décrit. Ils seront *testes horum*, témoins de la vie, des miracles, de la doctrine, de la mort, de la résurrection, de la divinité de Jésus, témoins de l'exacte conformité de son caractère et de ses œuvres avec tout ce que les Ecritures avaient prédit du Messie, témoins qui se feront égorger (μάρτυρες). De nombreux passages des Actes (ii, 32; iii, 45; iv, 33; v, 30-32, etc.) montrent combien les apôtres avaient pris au sérieux cette noble fonction de témoins du Christ.

49. — *Et ego.* Avec emphase : moi, de mon côté (dans le grec : καὶ ἰδοὺ ἐγώ). Jésus annonce maintenant à ses témoins ce qu'il fera pour rendre leur ministère fructueux. — *Mitto promissum Patris mei in vos.* Dans ce « promis du Père », ou, d'après le grec, dans cette « promesse du Père » (ἐπαγγελίαν τοῦ Πατρὸς), il est évident qu'il faut voir l'Esprit-Saint, comme il est dit si nettement au livre des Actes, 1, 5, 8. Cfr. Gal. iii, 14. Ce nom lui vient soit des passages de l'Ancien Testament qui avaient prédit sa descente merveilleuse (Joel, ii, 28; Is. xlv, 3; Ezech. xxxvi, 26), soit des promesses plus récentes

encore de Jésus lui-même. Cfr. Joan. xiv, 46 et ss.; xv, 26; xvi, 7, etc. Remarquez le présent « mitto » (ἀποστέλλω, ou, d'après les manuscrits B, L, X, Δ, ἐξαποστέλλω, verbe doublement composé), qui exprime une prompte et certaine effusion du divin Esprit. De la part que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'attribue dans ce mystérieux envoi, la théologie a justement conclu que le Saint-Esprit procède du Fils aussi bien que du Père. Ce passage est aussi un « locus classicus » pour prouver l'existence et la distinction des trois personnes divines. — *Vos autem sedete in civitate* (le grec ajoute ἱερουσαλήμ, mot également omis par B, C, D, L, Sinait., etc.). Cfr. Act. i, 4. Le verbe καθίσαι (comparez l'hébreu יָשַׁב) ne désigne ici qu'un séjour temporaire, dont la durée est déterminée d'une manière générale par les dernières paroles de Jésus, *quoadusque induamini virtute ex alto*. Cet « induamini » (dans le grec, ἐνδύσασθε à la forme moyenne, « indueritis vos ») contient une forte et vive image, aimée de S. Paul (Cfr. I Cor. xv, 53, 54; Gal. iii, 27; Col. iii, 12; Eph. iv, 24; Rom. xiii, 13, etc.), comme des classiques (voyez Weistein, h. l.), et fréquemment employée déjà par les écrivains de l'Ancien Testament. Comparez Is. li, 9 (לְבָשִׁי עֵץ, revêts-toi de force); Jud. vi, 34; I Par. xiii, 48; II Par. vi, 41; xxiv, 20; Ps. cix (hébr.), 48; cxxxii (hébr.) 9, 16, etc. Il signifie que la vertu d'en haut (*ex alto*, hébraïsme pour « e cœlo »). Cfr. Job. xvi, 19; Luc. i, 78, etc.) pénétrera jusqu'au fond de l'âme des disciples afin d'en prendre possession. Δύναμις ἐξ ὀψους est une nouvelle dénomination de l'Esprit-Saint.

20. L'Ascension de Jésus. xxiv, 50-53. — Parall. Marc. xvi, 19-20.

S. Luc ne fait que toucher ici à ce mystère, car il se réservait de le raconter avec plus de détails dans son second ouvrage. Son résumé est néanmoins beaucoup plus complet que celui de S. Marc; il est exposé d'une manière toute dramatique.

50. — *Eduxit autem eos....* Sur la date de l'Ascension, voyez Act. i, 3. — *Foras*, c'est-

51. Et factum est, dum benediceret illis, recessit ab eis, et ferebatur in cœlum.

Marc. 16, 19; Act. 1, 9.

52. Et ipsi adorantes regressi sunt in Jerusalem cum gaudio magno;

53. Et erant semper in templo, laudantes et benedicentes Deum. Amen.

51. Et il advint que pendant qu'il les bénissait, il se retira d'eux et il était porté dans le ciel.

52. Et eux, l'ayant adoré, revinrent à Jérusalem pleins d'une grande joie.

53. Et ils étaient toujours dans le temple, louant et bénissant Dieu.

à-dire hors de Jérusalem, où le Maître et les disciples s'étaient retrouvés après leurs rencontres en Galilée. — *In Bethaniam*. D'après le récit des Actes, I, 42, l'Ascension de Jésus aurait eu lieu sur le mont des Oliviers, à un quart d'heure environ de Béthanie; et c'est en effet au sommet principal de cette montagne céleste, près du village musulman Et-Tour, que les chrétiens ont toujours vénéral l'emplacement de ce grand mystère. Voyez R. Riess, Atlas de la Bible, pl. VI; Gratz, Théâtre des événements racontés dans les Saintes Ecritures, t. I, p. 256 et s.; Mgr. Mislin, les saints Lieux, t. III, p. 233 et ss. de la seconde édit. Mais, que la leçon des manuscrits B, C, D, L, Sinait. etc., (ἕως πρὸς, « jusqu'à », au lieu de ἕως, etc.) soit authentique ou non, il n'est pas nécessaire d'interpréter les mots « in Bethaniam » avec une rigueur mathématique; ils peuvent fort bien s'appliquer au district qui avoisinait la bourgade ainsi nommée. — *Elevatis manibus benedixit*. L'élévation des mains était déjà, dans la liturgie mosaïque, le geste de la bénédiction. Cfr. Lev. ix, 22. Ce rite subsiste encore chez les Juifs. Voyez D. Stauben, Scènes de la Vie juive en Alsace, p. 168. Il est touchant de voir que le dernier acte du Seigneur Jésus sur la terre fut une bénédiction.

54. — *Dum benediceret...* Trait graphique : au moment même où il bénissait. — Il y a deux manières d'expliquer les mots *recessit ab eis* (διέστη ἀπ' αὐτῶν). Peut-être signifient-ils qu'avant de s'élever au ciel, Jésus s'écarta légèrement de ses disciples, auquel cas il y aurait eu deux mouvements distincts, διέστη, puis ἀνεβέβητο. Mais cette interprétation nous paraît un peu forcée. Nous préférons voir dans le verbe « recessit » une première désignation du fait qui est ensuite indiqué plus explicitement par *ferebatur in cœlum* (dans le grec : « sursum ferebatur in cœlum »). L'imparfait est à noter : outre qu'il est très pittoresque, il prouve que Jésus ne disparut pas subitement, mais qu'il s'éleva vers le ciel avec

une majestueuse lenteur, sous les regards ravis de la sainte assemblée. Scène sublime, que les poètes et les peintres ont souvent commentée, entre autres le V. Bède, Louis de Léon, Lavater, Raphaël, le Titien, Véronèse, frà Angelico, Overbeck, le Pérugin (« joyau le plus précieux du musée de Lyon », Grimouard de saint Laurent).

52. — *Et ipsi adorantes* (προσκυνήσαντες, « qu'on adorassent »). Prosternés à terre, ils adorent Jésus comme le vrai Fils de Dieu. « Non legimus nisi hoc loco Christum a suis discipulis adoratum », Maldonat. Mais jamais sa divinité n'avait brillé d'un plus vif éclat aux yeux de tout le cercle des disciples. — *Regressi sunt... cum gaudio magno*. Et pourtant ils étaient maintenant privés de sa douce présence, qui avait été la source de leurs joies les plus vives. Mais, selon la recommandation qu'il leur adressait naguère, Joan. xiv, 28, ils étaient heureux, sachant qu'il s'en allait auprès de son Père bien-aimé.

53. — Nous apprenons, dans ce court récit, la manière dont les apôtres et les disciples de Jésus passèrent les dix jours qui s'écoulèrent entre l'Ascension et la descente de l'Esprit-Saint. Le premier chapitre des Actes, vv. 42-46, nous fournit là-dessus des détails plus complets. — *Erant semper in templo*. Il ne faut pas exagérer le sens de la locution διαπαντός, qui est ici une hyperbole populaire. « Semper orat, dit S. Augustin, Epist. cxxx, qui per intervalla certa temporum orat ». Comp. Act. I, 43, où l'écrivain sacré rapporte expressément que le cénacle était la résidence habituelle des disciples. — *In templo, ἐν τῷ ἱερῷ* (dans les parvis, ouverts aux fidèles à certaines heures; non pas ἐν τῷ ναῷ). — *Laudantes et benedicentes*. S. Luc termine son Evangile par cette belle formule, qui est, nous l'avons vu, une de ses locutions favorites. — Le mot *Amen* est probablement une addition liturgique : il manque du moins dans plusieurs manuscrits qui font autorité (Sinait., C, D, L, etc.).

TABLE DE L'ÉVANGILE SELON S. LUC

PRÉFACE

	Pages.		Pages.
I. — Notice biographique sur S. Luc.	4	VI. — Langue et style du troisième évangile.	46
II. — Authenticité du troisième évangile.	4	VII. — Temps et lieu de la composition.	48
III. — Les sources de S. Luc.	9	VIII. — Plan et division.	49
IV. — Destination et but du troisième évangile.	42	IX. — Commentaires.	20
V. — Caractère de l'évangile selon S. Luc.	43	X. — Division synoptique de l'évangile selon S. Luc.	23

TEXTE, TRADUCTION ET COMMENTAIRES.

PROLOGUE

CHAPITRE I.	27
-------------	----

PREMIÈRE PARTIE

La vie cachée de N.-S. Jésus-Christ.

CHAPITRE I (<i>Suite</i>).	30
CHAPITRE II.	62

DEUXIÈME PARTIE

La vie publique de N.-S. Jésus-Christ.

CHAPITRE III.	90
CHAPITRE IV.	408
CHAPITRE V.	422
CHAPITRE VI.	433
CHAPITRE VII.	449
CHAPITRE VIII.	467
CHAPITRE IX.	482

CHAPITRE X.	200
CHAPITRE XI.	246
CHAPITRE XII.	235
CHAPITRE XIII.	254
CHAPITRE XIV.	265
CHAPITRE XV.	276
CHAPITRE XVI.	289
CHAPITRE XVII.	303
CHAPITRE XVIII.	343
CHAPITRE XIX.	324

TROISIÈME PARTIE

La vie souffrante et glorieuse de Jésus.

CHAPITRE XIX (<i>Suite</i>).	332
CHAPITRE XX.	337
CHAPITRE XXI.	348
CHAPITRE XXII.	358
CHAPITRE XXIII.	384
CHAPITRE XXIV.	400

FIN DE L'ÉVANGILE SELON S. LUC.